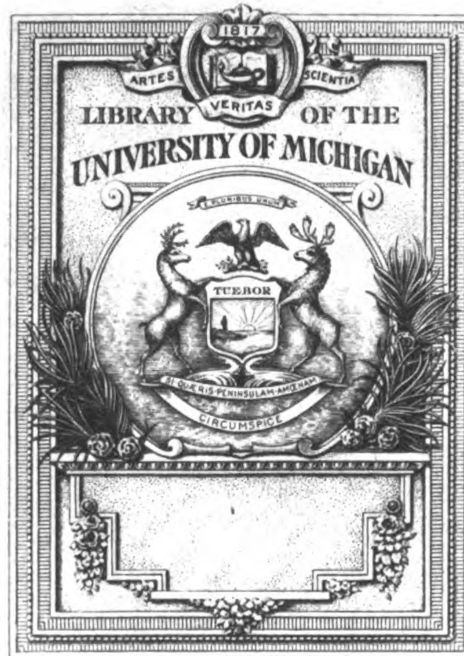


Le Journal de la jeunesse


1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE

LE JOURNAL

DE

LA JEUNESSE

NOUVEAU RECUEIL

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

1880

DEUXIÈME SEMESTRE



PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE & Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND, W. C.

TABLE DES MATIÈRES



FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

PARIS. — IMPRIMERIE ÉMILE MARTINET, RUE MIGNON, 2.

LE JOURNAL

DE

LA JEUNESSE

PARIS. — IMPRIMERIE ÉMILE MARTINET, RUE MIGNON, 2.

LE JOURNAL DE LA JEUNESSE



Charmant! dit Mme Briochon. (P. 2, col. 2.)

FEU DE PAILLE

III

Cousine Lucile.

Les jours suivants furent des jours de grande agitation dans la maison de Mme Davery. Pacifique, appelée en consultation, avait déclaré qu'il fallait absolument que tous les rideaux de la chambre de « ces demoiselles » fussent du même blanc; et, en conséquence, elle avait plongé dans le même baquet la mousseline neuve et les rideaux déjà existants, malgré les protestations de Valentine. Pacifique s'était engagée sur l'honneur à donner à tout cela « l'apprêt du neuf »; on pouvait se fier à Pacifique. Mme Davery et Valentine remettaient en bon état les vêtements de deuil, reprisaient les tapis, plaçaient une fleur dans un vase, un écran ici, une gravure là, pour donner bonne mine à la chambre, afin que Lucile la trouvât jolie; et Jacques était à tout moment appelé, avec son échelle, ses clous et son marteau, pour quelque travail d'amélioration. Marcelle, mise en gaicté par tout ce remue-ménage, chantait toute la journée en montant et en descendant l'escalier; et Frédéric daignait faire quelques commissions, de celles qui n'étaient pas salissantes, ni fatigantes, aurait-il ajouté, s'il l'eût osé.

M. Davery, en arrivant à Grenoble, avait écrit une courte lettre. Il y disait que Lucile était une charmante petite fille; qu'il était décidément son tuteur, d'après les dernières volontés de son père; que les formalités seraient très vite terminées, et qu'il reviendrait certainement avec sa pupille à la fin de la semaine. Il fallait donc se hâter de tout préparer pour leur retour; et Dieu sait si, dans le fond de son cœur, Mme Davery maudissait les visites, qui venaient à chaque instant l'interrompre dans ses arrangements.

Mme Davery n'avait point de *jour;* des visites de cérémonie, elle n'en recevait guère, et elle avait trop à faire pour pouvoir, toute une après-midi par semaine, s'asseoir en toilette dans son salon débarrassé de ses housses, et y attendre les indifférents qui viendraient lui dire des banalités. Elle avait quelques amis, quelques vieilles relations, à qui elle ne fermait jamais sa porte; et comme on la savait fort occupée, on ne venait pas la déranger trop souvent. Mais en cette circonstance toute discrétion était mise de côté. On avait appris le départ subit de M. Davery; on en savait vaguement la raison, et on grillait de pouvoir répéter aux curieux des détails authentiques, donnés par Mme Davery elle-même. Aussi, à chaque instant, un coup de sonnette forçait Pacifique à quitter son baquet ou ses fers à repasser; et Mme Davery devait descendre du premier étage pour venir subir un interrogatoire.

« Chère madame, j'ai appris le malheur qui vous a frappée! J'en suis désolée, consternée! M. votre beau-frère était jeune encore?.....

» Quel âge a votre jeune nièce? Est-il vrai que ce soit une riche héritière?.....

» Pauvre Valentine! vous voilà donc en deuil, ma chère amie! nous comptions que vous feriez votre en-

1. Suite. — Voy. vol. XV, page 401.

trée dans le monde cette année. C'est vraiment dommage; oui, grand dommage, en vérité! »

Cette dernière réflexion, pleine de tact et d'à-propos, était faite, trois jours après le départ de M. Davery, par une grosse petite dame de santé florissante, annoncée par Pacifique sous le nom de Mme Briochon. Mme Briochon n'était point méchante; elle n'eût même pas été bête, si elle eût quelquefois pris le temps de réfléchir; mais elle aimait mieux parler, et elle parlait à tort et à travers. Elle excellait à vous raconter l'histoire de gens que vous n'aviez jamais vus; et comme il fallait bien qu'elle renouvelât de temps en temps son magasin d'histoires, elle cherchait à savoir ce qui se passait chez vous pour aller le colporter ailleurs. Valentine et ses frères ne l'aimaient point; la jeunesse ne regarde guère qu'un côté des choses, et ils ne voyaient que les défauts de Mme Briochon, son indiscrétion, sa vanité, son bavardage, et le tour malveillant que prenaient souvent ses jugements. Mme Davery, plus indulgente que ses enfants, lui tenait compte de sa bonté réelle, des services qu'elle était toujours disposée à rendre, sauf à s'en vanter un peu trop, enfin de ses actions, qui étaient généralement meilleures que ses paroles. Pourtant elle ne put s'empêcher d'être blessée de la remarque de Mme Briochon, et ce fut elle qui répondit à la place de Valentine.

« Ma fille ne perd rien en fait de bals, madame, car nous ne comptions pas l'y mener cette année. Elle n'aura pas le temps de songer à la danse, et elle n'en aura sans doute pas l'envie non plus, quand elle aura pour compagne de tous les jours une pauvre enfant qui vient de perdre son père, qui se trouve seule au monde et qu'il faudra distraire et consoler.

— Ah!... très bien,... repartit Mme Briochon. En effet, pauvre petite! du côté de son père, elle n'a sans doute plus de parents? Il était fils unique, monsieur...?

— Granvier, dit Mme Davery. Oui, il avait perdu ses parents; il restait seul de sa famille.

— Alors, vous êtes bien obligés de vous charger de l'enfant : comme si vous n'en aviez pas déjà assez!

— La fille de ma sœur ne peut pas être une charge pour moi; et, si je ne la plaignais pas d'avoir perdu son père, je serais tout à fait heureuse de la voir venir ici.

— Oui, sans doute,... vous devez penser ainsi... avec le cœur qu'on vous connaît.... Mais cela vous fera trois filles à marier : c'est une grosse préoccupation par le temps qui court.... A moins qu'elle n'ait une fortune personnelle, Mlle Granvier?

— Je ne me suis pas occupée de cela, ni mon mari non plus. Son père était fonctionnaire, et il n'avait pas l'âge de la retraite; elle n'a donc droit à aucune pension, et je ne sais pas si la dot de sa mère avait été dépensée.

— Et cette dot, c'était...? dit Mme Briochon en avançant la tête et en tendant l'oreille pour mieux entendre la réponse.

— Je ne m'en souviens pas, répondit froidement Mme Davery; et d'ailleurs cela n'a pas grand intérêt. Valentine, montre à madame le joli couvre-pied que tu as fait pour le lit de ta cousine. »

Valentine alla chercher un grand carré de guipure, taillé dans un rideau de rebut, dont elle avait soigneusement réparé les accrocs, et qu'elle avait doublé de satinette rose et encadré d'une dentelle.

« Ah! charmant! dit Mme Briochon. Vous avez trouvé cela ici?

— Ici, oui, et même dans la maison; cela sort d'un de mes paquets de linge.

— En effet, je crois reconnaître.... Et cette guipure, c'est...?

— Un ancien rideau du salon, où Frédéric avait mis le feu avec sa cigarette, sa première cigarette! dit Valentine en riant. Il a été si confus, qu'il n'a plus essayé de fumer ; c'est toujours cela de gagné.

— Ah! très bien! adroite comme une fée, cette chère Valentine! elle sait tirer parti de tout. Et cette dentelle, c'est...?

— La dentelle du rideau, tout simplement.

— Eh bien, c'est d'un charmant effet; votre cousine sera bien difficile si elle n'est pas contente. Est-elle plus âgée que Marcelle, mademoiselle...?

— Lucile. Elle a quinze ans juste; vous voyez que c'est une société pour Valentine, plutôt que pour les huit ans de Marcelle.

— Sans doute... pourtant, cela dépend... Il y a des filles de quinze ans qui sont très enfants, tout en ayant des prétentions de grandes personnes. Tenez, Isaure, la fille de Mme Terrail, qui est la nièce de M. Launier, le directeur de l'enregistrement de Rodez, était une petite peste à l'âge de quinze ans. On dit qu'elle s'est corrigée; elle a bien fait, car elle était en train de se faire prendre en grippe par tout le monde. Un jour.... »

Pacifique, en ouvrant la porte pour introduire une nouvelle visite, arrêta court l'histoire des méfaits de Mlle Isaure; et Mme Briochon fut seule à en être fâchée.

Cet incident ne fut pas sans laisser quelques traces dans l'esprit de Valentine. Qu'une personne de plus dans la maison pût ajouter aux difficultés de la vie, ce n'était pas un souci pour elle: elle n'était ni égoïste ni intéressée; mais si Lucile allait être « une petite peste », comme la jeune fille dont Mme Briochon n'avait pas eu le temps de conter l'histoire! Valentine ne put se défendre d'une vague inquiétude, et elle mit un peu moins d'ardeur que par le passé à s'occuper de l'arrivée de sa cousine.

Pendant ce temps, que faisait cette Lucile, dont on s'occupait tant à la Rochelle? Transportons-nous à Grenoble, dans un appartement simplement meublé, mais tenu avec un soin, une propreté, un ordre élégant, qui révèlent une ménagère d'esprit délicat et de goûts distingués. Dans une petite salle à manger qu'éclairent les premiers rayons d'un soleil d'hiver, une jeune fille, presque une enfant, est assise sur une petite chaise auprès du feu, et s'occupe à faire griller des tartines. Mais, tout en prenant soin de les présenter au feu des deux côtés pour qu'elles se dorent bien,

elle laisse errer tristement ses regards sur tous les objets qui l'entourent, et par moments une larme, qu'elle ne peut retenir, roule sur sa joue et vient tomber sur sa main. Tout à coup elle se redresse : un pas d'homme s'est fait entendre dans le corridor. L'enfant essuie vivement ses yeux, se lève, pose ses tartines sur une assiette et va ouvrir la porte.

« Bonjour, mon oncle, dit-elle avec un doux sourire. Avez-vous passé une bonne nuit?

— Très bonne, ma chère fille, répond M. Davery en la baisant au front. Et toi? »

Il s'interrompt, car il sait bien que la nuit de la pauvre petite n'a pas pu être bonne, et qu'elle a dû pleurer plus qu'elle n'a dormi. Et comme il ne sait que lui dire, il l'entoure de ses bras et la serre contre son cœur, comme il ferait pour sa Valentine, si Valentine avait du chagrin.

Lucile l'a compris; elle lui rend sa muette étreinte; puis se dégageant de ses bras, elle l'entraîne vers la table.

« Venez, mon oncle, le déjeuner est prêt. Un peu de beurre sur les tartines, n'est-ce pas? Vous trouvez le chocolat bon? Tant mieux, c'est moi qui l'ai fait. Est-il assez chaud?

— Tout est parfaitement bon, ma petite fée; et toi, tu es meilleure que tout le reste! » répond M. Davery; et il contemple avec complaisance la « petite fée » assise en face de lui.

Elle n'est pas bien grande, Lucile Granvier; à la voir, on ne lui donnerait jamais son âge de quinze ans. Elle ne paraît pas faible ni malade; mais elle est délicate, et sa petite figure blanche et mince semble plus blanche et plus mince encore dans ses vêtements de deuil. Elle a de longs cheveux châtains, très fins et très soyeux, qu'elle laisse encore pendre sur son dos, comme des cheveux d'enfant, et qu'elle relève seulement par devant pour découvrir son front. Sa bouche est petite, son nez mince et long, ses sourcils forment deux lignes nettement arquées; mais il n'y a rien de remarquable dans son visage, si ce n'est ses yeux. Oh! ces yeux-là, qui les a regardés une fois ne peut les oublier; on dirait qu'ils éclairent dans les ténèbres. L'âme qui a ces yeux-là pour miroir ne peut recéler aucune fausseté, aucune duplicité, aucune vanité; elle doit être, elle est nécessairement sincère et loyale, patiente et courageuse, aimante et dévouée; et si Valentine avait rencontré une seule fois le regard de ces doux yeux (j'oubliais de dire qu'ils sont d'un gris bleuâtre à reflets lumineux), il ne lui viendrait pas un instant l'idée que sa cousine pût être « une petite peste. »



Lucile sert son oncle. (P. 3, col. 2).

Elle a l'air d'une enfant, mais elle sert son oncle comme une maîtresse de maison accomplie, lui versant le chocolat, lui beurrant ses tartines, devinant ses désirs, lui souriant et causant avec lui d'un ton gracieux, comme si elle n'avait pas pleuré tout à

l'heure et comme si elle ne pleurait pas encore en dedans.

« J'ai fini mes préparatifs, mon cher oncle, lui dit-elle ; on pourra déménager dès que la voiture viendra, et quant à ce que nous emportons, je n'ai plus à emballer que les objets dont nous nous servons en ce moment-ci. Vous ne les reconnaissez pas? C'est ma tante qui avait donné à maman ces tasses, ce sucrier et ce pot à lait. La cafetière existe aussi; maman y tenait beaucoup, et elle les lavait elle-même, tant elle avait peur qu'on les cassât. J'ai continué à faire comme elle, et je suis bien aise de les rapporter en bon état à ma tante. Enfin je suis prête, mon oncle; vous pourrez m'emmener ce soir, si vous voulez. Vous devez être pressé de retourner à La Rochelle?

— J'y ai des affaires, c'est vrai; mais je ne voudrais pas t'arracher trop vite d'ici, ma pauvre enfant.

— Oh! il ne faut pas penser à cela.... Puisqu'il faut que je parte, autant vaut partir tout de suite. Et puis, n'allez pas croire, mon oncle, que cela me fait beaucoup de chagrin.... Qu'est-ce que je laisse ici, puisque papa est parti avant moi? Je serai très heureuse là-bas, je vous assure.... Je vous aimerai tant! des frères, des sœurs, à moi qui n'en ai jamais eu... et ma tante et vous! Partons ce soir, mon oncle, voulez-vous? »

Lucile avait quitté sa place et rapproché sa chaise de celle de son oncle; elle lui avait pris les mains et lui souriait; mais il pensait que les grands artistes ont parfois fait sourire ainsi de jeunes martyres. Il fallait pourtant que le sacrifice s'accomplit; il le sentait; aussi, serrant les mains de l'enfant, il lui répondit :

« Eh bien, oui... ce soir! Je vais écrire à ma femme pour nous annoncer, et aller chez le notaire pour prendre les papiers qu'il a encore; et puis je reviendrai t'aider.

— Ne prenez pas cette peine, Mme Nourmot m'aidera; il n'y a qu'à charger les meubles sur la voiture. Seulement, quand ce sera fini, vous voudrez bien me mener au cimetière, n'est-ce pas? pour *leur* dire adieu. »

M. Davery fit un signe de consentement et sortit. Lucile, restée seule, porta elle-même le plateau à la cuisine, lava et essuya ses tasses avec le plus grand soin; puis elle alla les placer dans une caisse encore ouverte, qu'elle ferma ensuite avec l'aide de Rosalie, une grosse fille rougeaude, qui se détournait à chaque instant pour se moucher bruyamment ou pour essuyer ses larmes. A peine la caisse était-elle fermée, que la voiture de déménagement arriva, et avec elle Mme Nourmot, une amie de la famille Granvier, qui possédait une grande maison, où il y avait plusieurs chambres vides, et qui avait offert à Lucile de lui garder son mobilier. Lucile avait accepté avec reconnaissance; elle savait bien qu'on ne pouvait pas emmener à la Rochelle des meubles qui n'avaient qu'une valeur de sentiment, et pourtant elle aurait été désolée qu'on les vendît. Chez Mme Nourmot, ils n'étaient pas perdus; elle pourrait les retrouver, elle les reprendrait un jour; cela la consolait un peu dans le déchirement qu'elle éprouvait à l'idée de quitter tout ce qu'elle avait connu et aimé pendant ses quinze ans de vie.

Le sacrifice s'accomplit. Lucile pleura plus d'une fois à la dérobée en voyant se vider ces chambres où tout son passé lui criait : Adieu! adieu! Elle pleura en déposant sur la tombe de sa mère, sur le tertre à peine affaissé où son père reposait depuis si peu de jours, les fleurs, les dernières! qu'elle avait cueillies dans son jardin; mais elle sécha ses larmes, et se montra calme et presque gaie chez Mme Nourmot qui l'avait invitée à dîner avec son oncle. Elle reçut courageusement les adieux de son hôtesse, de la grosse Rosalie, d'un groupe nombreux d'amis qui vinrent jusqu'à la gare pour la revoir encore une fois; et la locomotive l'entraîna bientôt rapidement vers ses nouvelles destinées.



IV

L'arrivée.

« Bonjour, madame, dit en entrant Mme Briochon. Toute la famille va bien, j'espère? Et M. Davery et votre jeune nièce ont-ils fait bon voyage?

— Je l'espère, madame ; nous les attendons tout à l'heure.

— Ah! ils ne sont pas arrivés? Je croyais... j'avais demandé hier à Pacifique, que j'ai rencontrée au marché, s'ils revenaient bientôt, et Pacifique m'avait dit qu'on les attendait aujourd'hui. J'avais cru que c'était par le train du matin; il paraît que c'est par le train du soir?

— Par le train de cinq heures un quart; ils entrent en gare en ce moment. Jacques et Frédéric sont allés au-devant d'eux.

— Et vous achevez vos préparatifs? Tiens! votre beau linge damassé, vos cristaux des jours de fête, et deux verres à chaque couvert! C'est donc grand gala aujourd'hui?

— C'est fête pour l'arrivée de ma grande cousine, s'écria la petite Marcelle. Pacifique a fait de très bonne cuisine, et moi j'ai écrit le menu sur des cartes, que Frédéric avait taillées pour s'en faire des cartes de visite. Ma cousine verra tout de suite comme je sais bien écrire.

— Et ce menu, c'est?... »

Marcelle prit gravement sous la serviette de Lucile une petite carte blanche, entourée d'un encadrement à l'encre rouge, et lut tout haut :

« Potage au tapioca, bœuf bouilli sur du persil, poulet rôti au cresson, salade de chicorée, macaroni au gratin. »

« N'est-ce pas, madame, que c'est un très bon dîner? Et le dessert! il y a une grande tarte faite par Pacifique, des marrons, des poires, des pommes, des noix, et des petits gâteaux au sucre et à la fleur d'oranger; c'est Valentine qui les a faits. Et pour que la table soit très jolie, on mettra les flambeaux d'argent aux deux bouts et la jardinière au milieu. On boira du vin sucré dans les petits verres, à la santé de Lucile, pour qu'elle se trouve heureuse chez nous.

— Ah! vraiment! c'est très bien tout cela.... Il faut que je vous quitte, voilà l'heure du dîner.... Mes compliments à M. Davery, chère madame! »

Et Mme Briochon sortit lentement, à regret : car la pendule marquait près de six heures; et si les bagages n'avaient pas causé aux voyageurs un trop long retard, ils ne devaient pas être loin de la maison. Elle prit pour retourner chez elle le chemin qui menait vers la gare, en repassant dans sa mémoire le menu du dîner que lui avait lu Marcelle : c'était déjà quelque chose à raconter. Et comme elle allait tourner le coin de la rue, elle aperçut tout à coup, ô bonheur! un groupe facile à reconnaître. Un facteur du chemin de fer, poussant devant lui une voiture à bras chargée de caisses, escortait deux hommes portant des sacs de nuit, des parapluies et des couvertures de voyage, et un jeune garçon les précédait, donnant le bras à une petite créature fluette, enveloppée dans des étoffes noires. Mme Briochon s'arrangea de façon à passer tout près du groupe, juste dans le rayon d'un réverbère, et à y apercevoir à travers un voile de crêpe deux yeux lumineux dans une petite figure pâle. Elle retourna chez elle le cœur léger : elle tenait toutes ses informations.



Marcelle lut tout haut. (P. 4, col. 2.)

C'était bien en effet les voyageurs qui arrivaient : M. Davery un peu las, mais joyeux de retrouver son foyer; Lucile, bien lasse aussi, toute tremblante de l'accueil qui l'attendait, se mordant les lèvres pour ne pas pleurer, et s'efforçant de dominer son chagrin, qui se réveillait plus vif à cette heure décisive. Pendant la première partie de la route, elle s'était pelotonnée dans un coin, faisant semblant de dormir, et son oncle, qui voyait bien qu'elle ne dormait pas, avait respecté sa tristesse. La pauvre petite lui faisait pitié, quand elle prenait un ton enjoué pour lui répondre; il jugea que toutes les consolations qu'il essayerait de lui donner ne vaudraient pas pour elle le silence, et il prit un livre pour la laisser à ses réflexions.

Lucile pleura quelque temps tout bas; puis, bercée par le mouvement du wagon, engourdie par son chagrin même, elle finit par tomber dans une sorte de torpeur douloureuse, demi-sommeil où elle conservait le sentiment de la réalité présente, pendant qu'elle revoyait tout le passé, auquel elle venait de dire adieu. C'était le doux visage de sa mère qui lui souriait; c'était sa douce voix qui chantait pour l'endormir dans son berceau; c'était son doigt posé sur l'alphabet pour lui montrer les lettres et les syllabes; c'était la vision d'un jour de printemps où elles étaient allées ensemble cueillir des violettes dans un bois, ou d'une fête d'hiver pour laquelle sa mère lui avait brodé une si jolie petite robe rose; c'était une visite dans une mansarde, où Lucile avait pour la première fois appris la charité, et pleuré sur la misère d'enfants qui manquaient de pain. Elle se rappelait ses jeux, le soir, avec son père; le premier morceau de piano qu'elle lui avait joué pour sa fête; elle revoyait les calmes soirées, sous la lampe, quand elle se sentait si heureuse entre eux deux; elle repassait dans son esprit ses longues conversations avec sa mère malade; elle se transportait au jour douloureux où s'était tue cette voix bien-aimée.... Puis ses nouveaux devoirs de maîtresse de maison, si compliqués, si difficiles parfois pour une enfant de treize ans; la bonté de son père qui l'encourageait, qui semblait redoubler de tendresse, pour qu'elle sentît moins la perte de sa mère; leur vie à deux, intime et sérieuse, les études qu'elle faisait avec lui le soir... c'était encore du bonheur! Et à présent?

Le train avançait toujours, entouré de ténèbres; on n'entendait que le bruit monotone de sa marche, et, par moments, les sifflements aigus de la vapeur. Les rêveries de Lucile se confondirent peu à peu, s'effacèrent, et ses traits contractés par la souffrance se détendirent dans le sommeil. Elle dormit longtemps; quand elle rouvrit les yeux, les horizons familiers à ses regards d'enfant étaient bien loin derrière elle. Elle se pencha à la portière; le jour naissait, le temps était beau, le givre brillait aux rameaux comme une

poussière de diamants. Ce pays lui était inconnu, mais il lui apparaissait tout souriant, baigné de la lumière rose du matin : l'enfant se sentit réconfortée. Elle se rassit à sa place : en face d'elle, son oncle lui tendait la main.

« Bonjour, fillette, lui dit-il : as-tu bien dormi? n'as-tu pas souffert du froid? » et il l'enveloppait dans sa couverture de voyage, qu'elle avait laissée glisser à ses pieds.

Lucile, à cette voix, à ces paroles amicales, eut honte de son désespoir de la veille. Comme son oncle était bon pour elle! les autres seraient sans doute comme lui. Ce serait bien mal de sa part si elle allait les attrister par ses regrets inutiles; elle aurait du courage, elle tâcherait de ne pas songer au passé, elle serait de la famille, tout de suite; elle les aimerait; elle ferait son possible pour se faire aimer d'eux, pour se rendre utile dans la maison. Elle avait tant désiré une sœur! elle en aurait deux maintenant! elle n'avait qu'à vouloir pour être heureuse. Oui, elle serait heureuse à La Rochelle, très heureuse assurément.

L'idée de ce bonheur-là lui donnait pourtant encore un peu envie de pleurer; mais elle fit un effort sur elle-même et répondit gaiement à son oncle. Elle lui demanda des détails sur le pays qu'ils parcouraient; M. Davery était fort instruit : il put lui citer une foule de particularités historiques ou artistiques sur les villes qu'ils voyaient paraître et disparaître; et il vit, avec un certain étonnement, aux réponses de Lucile, que rien de tout cela ne lui était étranger, et qu'elle pouvait s'intéresser à un château féodal comme à un tableau ou à un poème, à un héros comme à une église gothique. « Elle est bien plus instruite que Valentine, quoiqu'elle soit plus jeune de deux ans, pensa-t-il : quelle charmante compagne elle devait être pour ce pauvre Granvier! » Il la fit causer, il prit plaisir à l'entendre, il admira l'expression intelligente de ses yeux pendant qu'elle écoutait; et le long voyage leur sembla court à tous deux.

Ils étaient donc fort bons amis quand le train s'arrêta en gare de La Rochelle. Là, Lucile se sentit de nouveau le cœur serré : toute frissonnante, elle suivit M. Davery dans la salle des bagages, et regarda autour d'elle, tristement, pendant qu'il réclamait les malles et les faisait charger sur une voiture.

« Je parie que c'est elle! » dit tout à coup une voix presque à son oreille. Elle se retourna : un jeune garçon vêtu de noir, avec une épingle de jais à sa cravate et un crêpe à son chapeau, la montrait à un jeune homme qui semblait chercher quelqu'un dans la foule.

Elle n'avait pas manqué de se faire décrire par M. Davery chacun des membres de la famille; elle devina tout de suite que c'étaient là ses deux cousins. Elle fit un pas vers eux, et Frédéric, n'hésitant plus, s'avança en lui tendant la main.

« Ma cousine Lucile? Vos cousins Davery : voilà Jacques, et moi je suis Frédéric. Papa doit être allé retirer les malles, n'est-ce pas? »

Lucile mit sa petite main dans la main de Frédéric, tout en levant les yeux vers le grand Jacques, qui lui parut bien imposant. Jacques vit sans doute qu'il lui faisait un peu peur : car il se pencha vers elle en lui souriant, ce qui éclaira tout à coup sa figure brune ombragée par tant de cheveux noirs et des sourcils si épais, qu'au repos il avait toujours l'air un peu rébarbatif. Il s'informa, en adoucissant sa voix de basse, de la santé de sa cousine, lui dit que sa mère et ses sœurs l'attendaient avec impatience; puis, voyant qu'elle laissait reposer à terre un sac de cuir trop lourd pour ses faibles bras, il le lui prit, ainsi que son parapluie et sa couverture; et Lucile trouva que décidément il ne fallait pas se fier aux apparences : car si son grand cousin avait l'air sévère, cela ne l'empêchait pas d'être bien bon.

Elle fit, au bras de Frédéric, le trajet de la gare à la maison de son oncle; et Frédéric lui raconta les choses les plus divertissantes qu'il put inventer. Quand on arriva à la maison, Lucile était déjà tout accoutumée à ses cousins; et, si Frédéric ne lui inspirait pas autant de respect que son frère, elle le considérait du moins comme un aimable garçon.

« Drelin! drelin! » la sonnette s'ébranle et retentit : Pacifique se précipite vers la porte, et M. Davery pousse Lucile en avant. La voilà dans le vestibule, dont on a allumé la lanterne ce soir-là : c'est un extra qui ne se fait que les jours de fête. La porte de la salle à manger s'ouvre toute grande, laissant voir la table mise, la lampe allumée, le feu brillant. Lucile éblouie, étourdie, se sent enlevée et pressée par deux bras caressants; elle entend une voix tremblante qui lui murmure tout bas : « Mon enfant! ma fille! ma chère petite Lucile! » pendant que des larmes chaudes coulent sur son visage. Puis elle se trouve, sans savoir comment, assise au coin du feu dans un grand fauteuil; Valentine lui enlève son chapeau en lui souriant, et la petite Marcelle, agenouillée devant elle, lui ôte ses gants en lui demandant si elle n'est pas trop fatiguée. Debout, à deux pas d'elle, Mme Davery la regarde d'un air attendri. Lucile sent toutes ses craintes s'envoler, elle est rassurée, elle est heureuse; elle se lève et va se jeter dans les bras de Mme Davery en s'écriant : « Oh! ma tante! comme vous ressemblez à maman!

— C'est toi qui lui ressembles, ma chérie! je crois la revoir, quand elle avait tes quinze ans. Ma pauvre Thérèse! fallait-il que la maladie l'eût changée, pour qu'elle en fût venue à ressembler à sa sœur aînée!... Mais toi, tu te portes bien, n'est-ce pas? Tu n'es pas trop lasse? Tu dois avoir froid : chauffe-toi bien, et puis nous dînerons; tu dois avoir faim aussi?

— Je ne sais plus... je n'ai besoin de rien, je suis contente... Ma cousine, vous voudrez bien m'aimer un peu, n'est-ce pas?

— Je t'aime de tout mon cœur, Lucile! » répond Valentine, qui a compris tout de suite que Lucile n'avait rien d'une petite peste. Et Marcelle, qui ne veut pas être oubliée, s'attache à la robe de Lucile en répétant : « Et moi aussi, Lucile! et moi aussi! »

Pacifique entre avec la soupière; elle la pose bien

vite sur la table, pour pouvoir essuyer ses yeux qui sont troubles : c'est l'émotion de revoir « la fille de Mlle Thérèse ». Elle demande la permission d'embrasser Lucile, parce qu'elle l'a vue naître, et qu'elle avait vu naître aussi sa mère et sa tante; et Lucile ne refuse pas la permission.

On dîne gaiement; chacun se met en frais pour l'orpheline; il faut que dès le premier soir elle se trouve chez elle. Et elle s'y trouve si bien qu'elle se met tout de suite à aider au service, à couper du pain, à passer des assiettes, à desservir la table quand le dîner est fini ; on voit qu'elle a l'habitude de penser aux autres. Puis on cause au coin du feu ; les garçons ont pris leurs précautions et fait leurs devoirs d'avance pour n'avoir pas à travailler ce soir-là. Mais la causerie ne sera pas longue ; Mme Davery, qui pense que Lucile doit avoir besoin de repos, donne bientôt le signal de la retraite ; et toute la famille fait escorte à la petite cousine pour la conduire à sa chambre. C'est pour lui faire honneur, d'abord ; et puis, il y a peut-être un peu de curiosité là-dedans ; on n'est pas fâché de savoir si les grands travaux qu'on y a exécutés auront l'honneur de lui plaire. Les curieux ont lieu d'être contents ; Lucile admire tout, trouve tout joli et charmant; elle est touchée, elle est confuse de la peine qu'on a prise; elle remercie, de sa douce voix, avec son gracieux sourire, tous ceux qui ont travaillé pour elle ; enfin on la laisse seule avec Valentine, au grand regret de Marcelle, qui voudrait bien avoir un joli lit à rideaux roses dans la chambre des deux grandes demoiselles.

Valentine aimerait à causer avec Lucile, à ébaucher avec elle mille projets d'étude et d'amusements; mais cette pauvre Lucile doit être si fatiguée ! il faut la laisser dormir. Elle lui souhaite donc le bonsoir, vient la border dans son lit, l'embrasse... et toutes les deux sont bientôt parties pour le pays des rêves.

A suivre. Mme C. COLOMB.

L'ALBANIE

Ce qu'on était convenu jusqu'à nos jours d'appeler la Turquie d'Europe semble sur le point de disparaître. Chaque année voit naître dans la péninsule des Balkans quelque nouvelle nationalité, qui vient réclamer sa place au soleil de l'indépendance. D'abord les Hellènes, puis les Roumains, les Serbes ont secoué le joug ottoman ; la dernière guerre a affranchi les Bulgares et les Croates et Slaves de la Bosnie ; elle a fait espérer aux Macédoniens une prompte délivrance. Et voilà aujourd'hui que les Albanais, à leur tour, se séparent du sultan et demandent à fonder une libre Albanie, maîtresse de ses destinées. Il ne restera bientôt aux Turcs d'autre ressource que de plier bagage et, quittant ce pays où ils n'ont fait que camper durant quatre siècles, à se retirer en Asie.

Dans le partage théorique, si souvent fait déjà, de la Turquie d'Europe entre les Grecs et les Slaves, les diplomates avaient oublié les Albanais, et ceux-ci se montrent fort peu disposés à se laisser absorber par l'un ou l'autre de leurs voisins.

L'Albanie n'était pas jusqu'ici un pays, dans l'expression géographique ou administrative du mot: c'était purement une région ethnographique, partagée entre diverses provinces turques.

Ses limites sont celles de la langue albanaise. Comprenant une partie de l'ancienne Illyrie, elle s'étend le long de l'Adriatique et de la mer Ionienne depuis le Montenegro, la Bosnie et la Serbie au nord, jusqu'à la Grèce au sud. C'est une longue zone montagneuse dont les points culminants atteignent près de 1700 mètres et que parsèment quelques beaux lacs, tels que ceux d'Okrida, de Scutari et de Ianina.

Cette région doit à sa configuration d'offrir dans un petit espace une grande variété de climats et de produits. Au bord de l'Adriatique, surtout dans la partie méridionale, l'hiver est aussi doux qu'à Naples; rendu à la civilisation, le pays deviendrait un véritable Éden. Là grandissent les orangers, les citronniers, les grenadiers, les oliviers, les figuiers, des vignes dont on obtient un vin délicieux ; mais à mesure qu'on s'éloigne de la mer, la température change : à 60 ou 80 kilomètres des côtes, l'hiver est rude, la neige tombe en abondance et les rivières gèlent. La France a longtemps tiré de ces côtes albaniennes une grande quantité de chênes pour ses constructions navales ; jusqu'en 1794, elle y entretint un commissaire de marine chargé de ce service. Cette ressource importante est en grande partie épuisée dans les cantons voisins de la mer. Les montagnes de l'intérieur conservent seules leurs antiques forêts; mais les moyens de communication manquent pour les mettre en valeur.

Les Albanais sont une des plus belles races, la plus belle peut-être de la Turquie. Ils se rapprochent des Grecs plus que des Slaves, et rappellent les plus beaux types des montagnards suisses par leur figure ovale, le nez assez long et fin, leur corps plutôt maigre que gras et leurs formes élancées. L'Albanais a les qualités physiques des Suisses et des Tyroliens; il est comme eux marcheur intrépide, escaladant, le fusil sur l'épaule, les montagnes à l'instar des chèvres, et il a de plus qu'eux une vivacité et une gaieté méridionales réunies à une perspicacité extraordinaire et instantanée. C'est, comme les Grecs, le peuple à reparties heureuses par excellence. L'orgueil national se montre dans les moindres paroles du Skipetar (tel est le nom que se donnent les Albanais), dans ses gestes, dans sa démarche légère ou même théâtrale.

Rien de plus frugal et de plus dur que la vie de l'Albanais. Sa maison est comme un petit fort garni de meurtrières qui lui servent en même temps de fenêtres. Bâties en argile, ces demeures sont toujours isolées, et, autant que possible, élevées sur un monticule où l'on n'arrive que par un escalier qui le plus souvent aboutit à une échelle, seul moyen de s'in-

troduire dans ces nids de vautours. Les appartements sont à peu près sans meubles et quelquefois sans porte; la fumée n'a pour s'échapper d'autre issue qu'un trou dans le plafond. Les fenêtres ne sont jamais garnies de vitres; seulement, l'hiver, on les clôt avec du papier. Les demeures des principaux beys sont seules un peu ornées; peintes à l'extérieur de couleurs éclatantes, elles offrent à l'intérieur une profusion d'arabesques et de peintures.



Albanais des classes riches. (P. 10, col. 1.)

L'Albanais n'a d'autre lit que la terre, sur laquelle il étend une natte en feuilles de palmier, ou quelque riche tapis rapporté du pillage d'une ville asiatique; il dort tout habillé, après s'être fait un oreiller de son manteau en poil de chèvre ou simplement en peau de mouton. Il n'est pas plus délicat pour la nourriture que pour le coucher. En voyage, il ne fait qu'un seul repas; dans son foyer, une soupe de riz ou de farine de maïs délayée avec du lait lui suffit. Seulement aux jours de fête paraissent le *yakhni*, ragoût de viande cuite avec des pois secs, le *pilau* turc et le *kotché* (grand rôti), consistant en une chèvre ou un mouton servi entier, sur un plateau de bois de chêne, aux convives



Montagnards albanais. (P. 10, col. 1.)

rangés en cercle qui le dépècent avec leurs poignards, et l'ont bientôt dévoré sans avoir besoin de fourchettes.

Malgré leur apparence barbare, ces fêtes ne sont pas sans grandeur. Les repas sont souvent accompagnés de chants. Chaque clan a son barde, qui est d'ordinaire quelque vieillard de la famille; le barde chante à ses petits-neveux les exploits de leurs ancêtres et ceux du chef actuel de la tribu, hauts faits trop souvent souillés de cruautés et de perfidies atroces aux yeux d'un homme civilisé, mais qui, dans les idées de ce peuple, n'ont rien de déshonorant. Leur *brokovalas*, marche militaire que chantaient déjà les compagnons de Skanderbeg en allant au combat, et qui remonte peut-être jusqu'à Pyrrhus, est d'un effet terrible.

La magnificence du costume albanais est pour ainsi dire proverbiale; ce n'est pourtant au fond qu'une variante du costume grec. Leur justaucorps, étincelant de boutons dorés et de broderies en soie de toutes couleurs, descend du cou jusqu'à la ceinture; il dessine admirablement la taille et tous les mouvements. Les deux manches, le plus souvent ouvertes et détachées des bras, flottent comme deux ailes derrière les épaules. Mais ce qui caractérise avant tout l'enfant du *phis* ou clan albanais, c'est le *phistan*, qui rappelle le *kilt* des anciens Celtes et la jupe courte des soldats romains. Longue de près de deux pieds, cette espèce de tunique, ornée d'un feston de soie brodé à jour, se serre autour des hanches avec une coulisse; elle prête à la démarche un caractère de légèreté et de force qui frappe l'étranger. Les Albanais se rasent la tête comme les Turcs, avec cette seule différence qu'ils laissent flotter par derrière, dans toute sa longueur, une touffe de cheveux qu'ils ne coupent jamais. La coiffure ordinaire est le *fez* rouge. Les ulémas se réservent le turban, ainsi que le droit de porter la barbe; les autres Albanais ne laissent croître que les moustaches. La coiffure des femmes ne diffère de celle des hommes que par les pièces de monnaie dont elle est ornée, et par les tresses abondantes qui s'en échappent de tous côtés. La chaussure des guerriers est une espèce de guêtre en drap, garnie d'agrafes et de galons de soie, et imitée du cothurne antique; elle descend du genou jusqu'au pied, qui est recouvert tantôt d'un soulier de maroquin rouge, tantôt d'un simple morceau de cuir non tanné, attaché comme une sandale autour de la jambe avec des cordons.

« Quand un Albanais est complètement armé, dit un voyageur, il porte un mousquet sur l'épaule, un pistolet et un yatagan à la ceinture, outre un sabre recourbé à lame étroite; ainsi équipé et son fez rouge fièrement campé sur sa tête rasée, sa capote en peau de mouton insouciamment jetée sur l'épaule, sa jaquette brodée, son kilt blanc (plus ou moins blanc) et ses brodequins rouges relevés d'argent, il est un *palikar*, « un guerrier », il marche la tête haute, le regard assuré, et ne croit pas qu'il y ait au-dessus de lui dans le monde quelque chose qui lui puisse être comparé. »

A suivre. ÉT. LEROUX.

LES DEUX MOUSSES [1]

XXII

La mine d'or.

A la suite du conciliabule tenu dans la salle réservée du « Gai Compagnon », Dominique se mit immédiatement à l'œuvre pour préparer la prochaine expédition qu'il devait faire avec les deux mousses. Il se procura rapidement tous les outils nécessaires au travail des mines, ainsi qu'une petite tente destinée à servir de logement dans le désert; puis il acheta des provisions de farine et de viande conservée pour plusieurs mois. Il joignit à ces achats un vieux fusil d'occasion et une paire de revolvers, armes indispensables pour assurer la sécurité de l'expédition dans un pays où les bandits étaient aussi nombreux que les mineurs. Enfin il obtint à bon compte de l'agence anglaise de colonisation deux vigoureux mulets capables de transporter outils et provisions. La bourse de Dominique se trouva complètement mise à sec par ces nombreuses acquisitions; aussi, dès que tout fut réuni, la petite troupe quitta Melbourne un beau matin et se mit en marche vers le nord.

Daniel et Pingouin avaient obtenu au bureau du consulat tous les renseignements nécessaires sur la route qu'ils avaient à suivre pour atteindre le confluent du Murray et du Murrumbidgee. L'agent français leur avait donné une carte de l'État de Victoria, sur laquelle il avait obligeamment tracé l'itinéraire qu'ils devaient suivre et marqué les points de repère nécessaires. Les deux mousses avaient mené ces négociations avec beaucoup de prudence, et le jour du départ Dominique ignorait encore vers quelle partie de la vallée du Murray se portait leur expédition.

« Il me semble, demanda-t-il une dernière fois, qu'il serait tout au moins de bonne justice que je susse où nous allons. Je ne comprends pas la raison de toutes vos cachotteries.

— Mais, mon cher Dominique, je t'ai déjà dit que nous allions dans la vallée du Murray. Cela ne te suffit-il pas? Tu viens avec nous, qu'as-tu besoin d'autre indication?

— C'est bon, grommela le matelot. Vous vous méfiez de moi, vous avez tort. »

Deux jours après leur départ, les voyageurs atteignaient les montagnes qui couvrent Melbourne au nord, et ils s'engageaient dans une étroite vallée parcourue par un affluent du Yarra-Yarra. A peine y avaient-ils fait quelques pas que Daniel reconnut l'endroit où le bon Monsieur Vendredi les avait quittés.

« Le jour où nous sommes arrivés là pour la première fois, dit-il au matelot, nous ne nous doutions guère que nous étions si près d'une des plus grandes

1. Suite. — Voy. vol. XV, pages 241, 257, 273, 289, 305, 321, 337, 353, 369, 385 et 411.

villes du monde. Nous nous croyions encore dans une des îles de la Sonde, n'ayant d'autres habitants que de noirs sauvages.

— Et dire que les Anglais ont donné à cette montagne le nom de Mont du Désappointement, s'écria Pingouin qui cherchait sur la carte le tracé de leur route. J'effacerai ce nom pour y mettre celui de Mont de la Providence. Car jamais je n'ai compris plus clairement que c'était la Providence qui nous avait conduits, à travers tous les dangers, jusqu'à cette ville où nous appelait un devoir sacré.

— La Providence, murmura Dominique, n'a rien à voir là-dedans. Cependant il est inexplicable que vous ayez été sauvés par un sauvage : car les naturels de ce pays sont, à ce qu'on m'a dit, cruels et ennemis des Européens. Si nous en rencontrons quelques-uns, nous ferons bien de les tenir à distance à coups de fusil.

— C'est bien cela, s'écria Pingouin. Les gens civilisés se plaignent de la cruauté des sauvages; mais quand ils les rencontrent, ils leur tirent des coups de fusil sans plus d'explication. Les sauvages ne sont pas plus méchants que les autres hommes quand on les traite avec bienveillance et douceur. Chez nous, au Canada, les Français se sont fait des frères des Indiens qui vivent au milieu d'eux, et ces prétendus sauvages ne sont pas les moins utiles citoyens de notre jeune confédération ; tandis que, maltraités aux États-Unis par les Yankees, les mêmes Indiens sont restés d'intraitables ennemis pour tout ce qui est de race blanche. »

La petite troupe mit plusieurs jours à traverser ces montagnes arides et désertes. Mais au delà les voyageurs trouvèrent de belles plaines, couvertes de pâturages où paissaient de magnifiques troupeaux de bœufs gardés par des bergers européens. En effet, tandis que les mineurs cherchaient partout le précieux métal, des colons plus avisés s'avançaient avec leurs troupeaux dans l'intérieur du pays, et s'emparaient sans conteste de vastes territoires qui valent aujourd'hui plus que tout l'or sorti des mines australiennes. Ces véritables pionniers de la civilisation avaient déjà pénétré en 1865 dans la haute vallée du Murray, et y avaient fondé des établissements possédant par centaines de mille des bœufs, des moutons et des chevaux. Les voyageurs trouvèrent donc aisément à se ravitailler dans cette plaine, et en outre les bergers les mirent sur la bonne route pour gagner le bas fleuve. Malheureusement, il fallait pour cela tourner le dos à la riante Normandie australienne et quitter les verts pâturages pour le désert brûlant.

Les deux mousses s'avançaient sans crainte dans ces mornes solitudes qu'ils avaient naguère affrontées, mais Dominique manifestait une terreur puérile. Il lui semblait que les jeunes gens l'entraînaient vers une mort certaine. Il ne cessait d'exhaler des plaintes, et à plusieurs reprises il déclara qu'il ne ferait plus un pas en avant dans ce pays, où il était exposé à périr de chaleur, de soif et peut-être de faim.

Cependant, après trois semaines de marche et de terribles fatigues, la petite troupe atteignit un assez grand lac, dont la vue fit pousser des exclamations de joie aux deux jeunes gens.

« C'est le lac Tyrrell, s'écria Pingouin. En marchant un peu vers l'est, nous serons demain sur les bords du Murray, qui doit couler à une dizaine de lieues d'ici.

— Allons, Dominique, un peu de courage ! dit Daniel. Regarde la carte et tu verras que nous ne te trompons pas.

— La carte, la carte ! dit le matelot. Que veux-tu que j'y voie? Si c'était une carte marine, passe encore, je pourrais me reconnaître aux sondages ; mais à quoi puis-je deviner que ce lac est bien celui que vous dites? Ce n'est pas le premier étang de ce vilain aspect que nous rencontrons; le pays en est plein et leur eau est presque aussi salée que celle de la mer. Écoutez, si demain je ne vois pas votre fameux Murray, je fais volte-face et je retourne à Melbourne le plus vite possible. »

Mais, ainsi que l'avait annoncé Pingouin, le lendemain, après une longue marche, les voyageurs atteignirent le grand fleuve australien. Ils saluèrent d'un hourrah unanime sa belle nappe bleue se déroulant entre de hautes berges sablonneuses. L'eau, peu profonde à cette saison de l'année, leur permit de trouver aisément un gué accessible aux mulets, et ils campèrent cette nuit sur la rive droite du fleuve.

Deux jours après, suivant toujours le fleuve, ils se trouvèrent arrêtés par une belle rivière qui venait mélanger ses eaux boueuses au cristal limpide du Murray : c'était le Murrumbidgee. Ils le traversèrent avec quelque difficulté, car le courant était rapide et le lit assez profond. Arrivés sur l'autre rive, pendant que Dominique, maugréant, secouait ses vêtements trempés par l'eau, les deux mousses, pris d'un accès de folle joie, se mirent à danser en jetant leurs bérets en l'air et en exécutant les plus fantastiques entrechats.

« Ce bain vous a-t-il rendus fous? grommela Dominique. Je ne vois pas ce que vous trouvez de si plaisant dans cet affreux pays ; pour ma part, j'aimerais mieux...

— Tais-toi, lui cria Daniel, je ne veux pas savoir où tu aimerais mieux être. Car je suis sûr que dans un instant tu seras aussi joyeux que nous.

— Est-ce que...? demanda le matelot.

— Oui, dit Pingouin, nous sommes arrivés, ou à peu près.

— Bien sûr, vous ne me trompez pas? s'écria Dominique dont les yeux brillèrent subitement.

— Écoute, reprit le Canadien; Daniel va nous répéter les paroles de Bastien Moreau.

— Voici, dit Daniel, les indications du mineur : « A partir du point où le Murrumbidgee rencontre le Murray, descendre la rive droite du fleuve durant six cents pas environ, jusqu'à un étroit ravin pierreux dont l'entrée est ombragée par quelques gommiers; tournant alors le dos au fleuve, remonter vers le nord

et suivre le fond du ravin; après deux heures de marche, une énorme pierre indique... »

— Indique quoi? demanda le matelot qui avait écouté avidement ces paroles.

— Dame! je ne sais pas, dit Daniel, sans doute l'entrée de la mine, l'endroit où il faut creuser.

— N'importe, imtervint Pingouin, nous chercherons.

— Mais, enfin, reprit Dominique, êtes-vous bien sûrs que ceci est le Murrumbidgee?

— D'après la position du lac que nous avons aperçu, il y a trois jours, et en calculant notre marche le long du Murray je suis sûr, dit Pingouin, que cette rivière est bien le Murrumbidgee.

— Eh bien, alors, mes enfants, en route! s'écria le matelot. Ne perdons pas de temps. »

Il fallait se presser, en effet, s'ils voulaient trouver le ravin avant la nuit, car le soleil approchait de l'horizon.

Pingouin, ayant planté un jalon à l'angle même de la berge dominant le confluent du Murrumbidgee, se mit à descendre la rive gauche du fleuve, en comptant gravement ses pas. Ses deux compagnons le suivaient, pleins de cette anxiété que l'on éprouve toujours en approchant d'un but longuement et ardemment désiré.

Ils passèrent ainsi devant plusieurs ravins débouchant sur le fleuve, ils virent çà et là quelques gommiers. Mais Pingouin marchait toujours.

« Six cents! » s'écria-t-il. Et il s'arrêta.

La berge s'étendait en cet endroit haute, escarpée, sans aucune anfractuosité.

Le Canadien reprit sa marche; il compta jusqu'à sept cents, et s'arrêta de nouveau. A dix mètres de lui, un bouquet d'arbres cachait à demi une étroite fissure de la berge.

« Je vois ce que c'est, s'écria-t-il. Mes pas étaient plus courts que ceux du mineur. Mais je suis certain que nous y voilà. »

Il s'élança en courant vers les arbres, suivi de ses compagnons. Cette fois le doute n'était plus possible: derrière les gommiers s'enfonçait un étroit et profond ravin. Tout à coup Daniel se mit à appeler ses compagnons, qui s'avançaient déjà vers l'intérieur du ravin, et il leur montra les lettres B M gravées sur l'écorce de l'un des arbres.

« Voici la signature de Bastien Moreau, leur dit-il. Vous voyez que nous ne nous sommes pas trompés. Nous ferons mieux maintenant de nous en tenir là pour aujourd'hui: la nuit approche, et vous savez qu'il nous faudra deux heures de marche pour atteindre la grosse pierre. »

Les voyageurs s'arrêtèrent donc au pied des gommiers pour passer la nuit. Mais, quoique brisés par la fatigue, ils ne goûtèrent guère de repos. L'idée qu'ils étaient à la porte du nouvel Eldorado les tint réveillés, fiévreux, impatients.

Aux premières lueurs de l'aube, ils furent sur pied et, poussant devant eux les mulets, ils s'enfoncèrent dans l'étroite gorge. C'était plutôt une fissure, une crevasse du sol élargie par l'action des eaux qu'un ravin. On eût dit qu'une puissante commotion avait fendu ces rochers, dont les parois verticales, polies, inaccessibles, n'étaient séparées les unes des autres que par un espace de quelques mètres. A travers ces masses rocheuses couraient, comme des serpents, de longues veines de ce quartz d'un blanc laiteux qui est la gangue du roi des métaux.



Un rocher énorme barrait le cours du ruisseau. (P. 12, col. 2.)

« Il ne faut pas être malin pour deviner qu'il y a de l'or dans cette région, dit Dominique à ses compagnons en leur montrant ces zébrures étincelantes.

— Peut-être, répondit Pingouin, mais encore faut-il le trouver. L'or se trouve dans le quartz, mais tous les quartz n'ont pas de l'or. »

Le fond du ravin, en s'éloignant de la rivière, s'élevait doucement jusqu'à atteindre le niveau d'une étroite vallée qui, elle, redescendait en s'élargissant vers le nord-est comme pour revenir au Murrumbidgee.

Deux heures après avoir quitté les gommiers, les voyageurs franchirent cette sorte de col et débouchèrent dans la vallée, dont le fond était formé par le lit d'un torrent desséché. Sur les rives s'entre-croisaient d'épais buissons de broussailles épineuses, dominés çà et là par quelque acacia isolé, au feuillage grêle, aux fleurs rougeâtres. D'énormes blocs de rochers encombraient le lit du torrent.

Les jeunes gens se demandaient déjà comment, parmi tout ce pittoresque chaos, ils reconnaîtraient la grosse pierre de Bastien Moreau. Mais leur perplexité fut de courte durée. Ils arrivèrent bientôt

devant un rocher énorme, isolé, qui, couché en travers du ruisseau, en barrait complètement le cours. L'eau arrêtée par ce puissant obstacle devait y former une cascade à la saison pluvieuse et avait laissé à cette époque de sécheresse un petit lac maintenu par la digue naturelle. Evidemment ce bloc énorme était celui indiqué par le chercheur d'or.

« Voilà plus de deux heures que nous marchons, s'écria Daniel : nous devons être arrivés ; car je ne vois nulle part, au-dessous de nous, une pierre plus grosse que celle-ci.



Des bergers européens gardaient de magnifiques troupeaux de bœufs. (P. 11, col. 1.)

— Eh bien, cherchons la mine, dit Dominique.

— Un peu de patience, observa Pingouin. Puisqu'il est évident que nous sommes arrivés, installons notre camp au bord de cette mare, déchargeons nos bêtes, qui sont exténuées par cette course sur les rochers, et reposons-nous nous-mêmes.

— Tu n'es jamais pressé, toi, dit avec humeur le matelot, qui s'était peu à peu départi de son obséquieuse politesse envers le Canadien.

— D'abord, reprit ce dernier, il n'est pas sûr que nous trouvions la mine tout de suite. En réalité, nous savons qu'elle est dans cette vallée, mais où ? *that is the question !* Donc inutile de nous presser. »

Cependant, laissant les mousses décharger les mulets et installer le campement, le matelot se mettait incontinent à la recherche de la mine. Il explora minutieusement les broussailles sur les deux rives, dans un rayon assez étendu autour du rocher ; mais une demi-heure après il revenait sans avoir rien découvert.

En voyant son air déconfit, Pingouin ne put s'empêcher de rire.

« Voyons, Dominique, lui dit-il, si tu réfléchissais un peu, tu te dirais que Bastien Moreau n'aura pas été assez simple pour laisser son trésor ouvert ainsi au premier aventurier venu. Il a dû se dire que, de même que lui était venu ici par hasard, un autre pourrait venir. Avant de quitter la vallée, il aura soigneusement dissimulé l'existence de son puits de mine, si soigneusement qu'il n'était pas sûr de le retrouver lui-même et qu'il a cru nécessaire de dresser un plan de ses travaux.

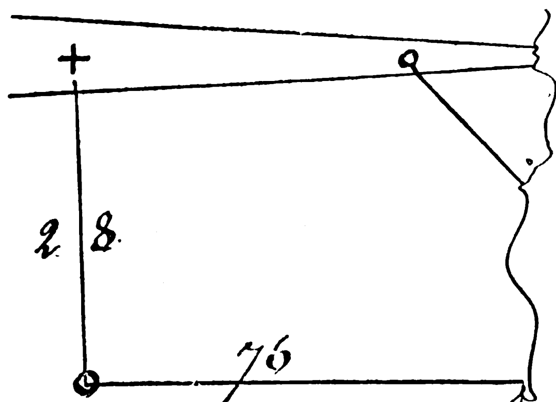
— Ah ! dit le matelot, et ce plan ?

— Ce plan, répondit froidement le Canadien, je l'ai là sur ma poitrine ; il ne m'a jamais quitté depuis le jour où Daniel me l'a confié... »

Et, au grand ébahissement de Dominique, il tira de sa veste le lambeau de papier qu'il étala sur le rocher après l'avoir soigneusement déplié. Daniel se rapprocha pour l'examiner avec lui.

« Nous disons donc, reprit Pingouin, que la note de Bastien a été malheureusement déchirée après les mots : « une énorme pierre qui indique. » Un peu plus loin il reste, il est vrai, ce lambeau de phrase

« qui s'enfonce à 28 pieds » ; mais cela ne peut avoir rapport qu'à la profondeur du puits de la mine. Tout en bas du papier, nous trouvons encore une indication importante, un plan, aussi malheureusement tronqué. Le voici



» C'est ce tracé qui doit nous conduire droit à la mine.

— Hum ! fit Dominique, si vous comptez là-dessus...

— Mais certainement, dit Daniel, nous comptons à-dessus. Je n'y avais d'abord rien compris, mais je crois que Martial a trouvé la clef du mystère.

— Nous allons voir, reprit Pingouin. D'abord je suppose que la croix marquée sur le plan indique la grosse pierre où nous sommes. Il est clair que les deux lignes qui enveloppent cette croix désignent le torrent, dont le lit va en s'élargissant. Comme je vois un point marqué dans la partie la plus étroite du lit, je devine que la mine doit se trouver en amont de la pierre et sur la rive gauche du torrent, puisque les lignes du tracé sortent dans cette direction. Ceci convenu, je trouve un autre point relié à la croix par une perpendiculaire accompagnée du chiffre 28, qui doit indiquer 28 mètres, 28 pas ou 28 pieds. Ce point, à mon avis, ne doit servir que de repère : car il est relié lui-même à un autre point que nous ne voyons pas, par une ligne qu'accompagne le chiffre 76. Ce point inconnu est forcément l'emplacement de la mine : car il est relié par une autre ligne, malheureusement incomplète, au point d'amont du torrent. Est-ce clair ?

— Je ne comprends pas un traître mot, dit Dominique complètement déconcerté.

— Je comprends fort bien, dit Daniel, admirant l'ingénieuse explication de son camarade.

— Je ne m'explique pas très clairement, reprit Pingouin, mais je crois avoir raison. En tout cas, essayons de mettre mon système à exécution; s'il ne réussit pas, nous en serons quittes pour en essayer un autre. »

Les mousses avaient planté la tente sur la rive gauche du torrent, à une petite distance de la pierre.

« Cette tente, reprit le jeune Canadien, va nous servir de point de repère. Nous allons lui tourner le dos. Toi, Dominique, tu marcheras devant en comptant les pas. Tes jambes sont plus longues que les miennes et nous donneront une mesure plus exacte.

— Prenons nos outils avec nous, dit Daniel ; ils pourront nous servir. »

Le matelot se plaça donc le dos tourné à la tente et s'avança dans la direction indiquée par Pingouin. Au vingt-septième pas, il fut arrêté par un gros acacia qui se dressait seul, superbe, au milieu de l'humble broussaille.

« C'est bien, dit le Canadien; à n'en pas douter, cet arbre nous représente le second point du plan. Maintenant il s'agit de compter soixante-seize pas en marchant droit devant nous parallèlement à la rive gauche du ruisseau. »

Sans mot dire, Dominique reprit sa marche. Daniel comptait ses pas à haute voix. Au nombre soixante-seize, Pingouin planat un piquet dans le sol.

« Eh bien ! s'écria le matelot d'un ton découragé, où est la mine? Je ne vois autour de moi que des pierres, des broussailles et encore des pierres, et pas la moindre trace de puits. J'ai bien peur d'en être pour ma peine et mes frais. Aussi faut-il que j'aie été fou pour me laisser entraîner ainsi au fin fond du désert par deux écervelés sans un mot d'explication ! »

Le Canadien ne disait mot. Il étudiait le plan de Bastien, reportant ses yeux de temps à autre sur le terrain environnant.

« Ah, par exemple, reprit Dominique, que la colère envahissait, c'est trop fort ! Vous êtes là tous deux plantés comme des termes, comme si tout cela était la chose la plus naturelle du monde. Je vous avertis que si vous m'avez berné, je saurai prendre ma revanche de la belle manière....

— Laisse-nous donc tranquilles ! s'écria Daniel ; ne vois-tu pas que Martial est sûr de son affaire ?

— Oui, dit le Canadien, je suis sûr que la mine doit se trouver par ici, peut-être sous nos pieds, mais en tout cas à une bien petite distance. Tenez, regardez là-bas, du côté de la rivière, cet arbre mort couché sur le sol ; je parierais que c'est le quatrième point de notre plan. Donc la mine est ici. Nous avons nos pioches. A l'ouvrage, sondons le terrain aux alentours du piquet. Nous aurons bien le temps de nous plaindre si nous ne trouvons rien. »

Armés de leurs piques, les trois marins se mirent à frapper le sol autour d'eux. Plusieurs heures se passèrent sans amener de résultat. Les travailleurs durent interrompre leur besogne, et Daniel courut à la tente chercher quelques provisions pour ranimer leurs forces. Dominique, silencieux, le visage sombre, s'était assis sur un léger tertre formé de blocs de pierre amoncelés par quelque débordement du torrent. Il avait allumé sa pipe et restait plongé dans ses méditations ; mais les mouvements de la pique qu'il tenait à la main trahissaient la rage sourde qui couvait dans son cerveau. Le lourd instrument de fer, soulevé inconsciemment, faisait jaillir des étincelles des cailloux qu'il broyait.

Pingouin s'était assis près du matelot et l'examinait froidement, tout en mangeant un morceau de biscuit.

« Ça va se gâter tout à l'heure, murmura-t-il à Da-

niel qui se tenait à son côté. Ton cher ami Martigues ne me paraît pas un homme patient, et je.... »

Il s'interrompit tout à coup, se leva, et, avant que Dominique pût résister, il lui arracha la pique des mains et se mit à attaquer vigoureusement le sol à ses pieds. En même temps, il s'écriait :

« Le voilà ! Nous y sommes !

— Que veux-tu dire? demanda brutalement le matelot.

— Je veux dire qu'au lieu de maugréer, tu aurais mieux fait de travailler. Tu es assis sur la mine.

— Comment cela ? dit Daniel.

— Tenez, reprit le Canadien, voyez-vous ce morceau de bois ?

— Oui ! s'écrièrent à la fois ses deux compagnons.

— Eh bien, c'est l'extrémité de l'une des planches avec lesquelles Bastien a fermé l'entrée de son puits. Il a recouvert ce plancher de terre et de pierres, et voilà ce qui fait qu'un peu plus sa présence nous échappait. »

Quelques vigoureux coups de pioche découvrirent une partie de la pièce de bois, et l'on entendit presque aussitôt résonner le bruit des particules de pierre tombant dans le puits par les interstices du plancher.

Désormais le doute n'était plus permis. Dominique lui-même ne put retenir sa joie. Il embrassa à plusieurs reprises le jeune Français ; puis, un peu honteux, il tendit la main à Pingouin.

« Sans rancune, n'est-ce pas? dit-il.

— Pourquoi te reprocherais-je ton impatience ? dit le Canadien. A l'ouvrage ! »

Malgré toute l'ardeur des travailleurs, ce fut une rude et longue besogne. La nuit approchait lorsque, la terre ayant été enlevée, le plancher put être retiré à son tour. L'ouverture du puits apparut noire, béante.

« Il est trop tard pour rien faire aujourd'hui, » dit Daniel.

Mais Dominique n'était pas de cet avis. Il voulait, comme pour se mieux persuader de la réalité, plonger dans ce puits, au fond duquel reposait un trésor. Il courut à la tente, et il revint portant une lampe et des cordes. Ayant allumé la lampe, il explora l'ouverture du puits et poussa un cri de joie en découvrant à ses pieds l'extrémité d'une longue échelle qui s'enfonçait dansla cavité.

« Ton ami Bastien, dit-il à Daniel, a eu la prévenance de laisser son escalier en place. Cela nous évitera l'emploi de cordes et sera à la fois plus sûr et plus commode. »

L'échelle, faite en bois d'eucalyptus, paraissait fort peu solide et se mit à craquer d'une façon menaçante dès que le matelot y mit le pied. Cependant ces craquements n'arrêtèrent pas Dominique, qui, la lampe à la main, se mit à descendre prudemment dans le puits. Arrivé au fond sans encombre, il appela les deux mousses qui, se laissant glisser le long des montants, l'eurent rejoint en un clin d'œil.

L'excavation, large de 3 mètres à l'entrée, formait une sorte de cône s'enfonçant jusqu'à une dizaine de mètres, et n'ayant que 2 mètres à la base. Ce puits, pratiqué à travers un sol rocheux, avait dû coûter à Bastien Moreau et à ses compagnons de longues semaines de travail. Cependant, au-dessous de la couche de rochers s'étendait un terrain plus meuble, laissant suinter une humidité qui, accumulée, recouvrait le sol de la mine d'une nappe peu profonde. Au fond même du puits s'ouvrait une galerie latérale s'enfonçant à une distance d'une vingtaine de pas sous la terre ; les parois de cet étroit couloir étaient étayées avec des planches et des troncs d'arbre.

Les trois compagnons pénétrèrent dans cette galerie. Ils examinèrent attentivement son extrémité à la clarté de leur lampe, mais ils n'y découvrirent aucune trace de filon. Un bloc de quartz, d'une blancheur étincelante, fermait le passage, et promettait un dur labeur à ceux qui voudraient le percer.

Le bouillant Daniel était un peu désappointé ; il croyait trouver au fond de la mine un trésor en lingots d'or tout prêt à être emporté. Dominique, ayant déjà travaillé aux mines, se montra plus raisonnable.

« Nous allons avoir quelques bons de coups de pioche à donner avant de trouver notre trésor, dit-il.

— Oui, répondit Pingouin ; aussi, le mieux pour le moment est d'aller nous coucher. Pour ma part, je n'ai même plus la force de lever les bras. »

Ils remontèrent donc et regagnèrent leur tente, où, après avoir donné la provende à leurs mulets, ils s'endormirent côte à côte et furent bientôt tous plongés dans des rêves dorés.

Aux premières clartés du jour, ils descendirent dans la mine armés de leurs outils et se mirent au travail. Le bloc de quartz résistait à leurs efforts ; à la fin de la journée, ils n'en avaient abattu que quelques centimètres d'épaisseur.

« Il est impossible que nous continuions de la sorte, dit Pingouin Nos outils s'émoussent sur cette roche plus dure que l'acier. Il faudrait employer la poudre pour faire sauter ce bloc.

— Certainement, dit le matelot, j'y ai déjà pensé, et la poudre ne nous manque pas : car j'en ai apporté en prévision du cas qui se présente. Mais il faut nous en servir avec prudence ; sinon nous risquerions de faire écrouler la galerie et tout serait à recommencer. »

Ils essayèrent donc d'employer la poudre, et avec bien des précautions ils parvinrent à faire sauter la plus grande partie du bloc de quartz.

Cette opération périlleuse leur prit trois jours ; mais le quatrième, s'étant débarrassés de l'obstacle, ils trouvèrent un terrain formé de débris que la pioche abattait facilement et dans lequel ils avancèrent avec rapidité. Ici se présentait une nouvelle difficulté ; les parois de la galerie taillée dans ce sol friable menaçaient de s'ébouler ; il fallut les étayer avec les quelques planches qu'ils trouvèrent et avec des troncs d'arbres qu'ils durent abattre. De plus, à un moment donné l'eau se mit à jaillir avec abondance ; la mine pouvait être inondée.

Les travailleurs furent donc obligés de se partager

la besogne : pendant que deux d'entre eux piochaient la roche, le troisième, resté hors du puits, vidait, au moyen d'un seau attaché à une corde, l'eau accumulée au fond de la mine. Le matin, avant de reprendre leur travail, ils étaient obligés de se mettre tous à cette tâche pénible : car l'eau s'élevait de plus de deux pieds dans la mine.

Et cependant, pour prix de toutes ces peines, au bout de quinze jours ils n'avaient pas encore recueilli une seule paillette d'or.

Dominique murmurait.

« Peut-être, dit-il un jour, Bastien Moreau n'a-t-il quitté la mine que lorsqu'il a été sûr qu'il n'y restait plus rien.

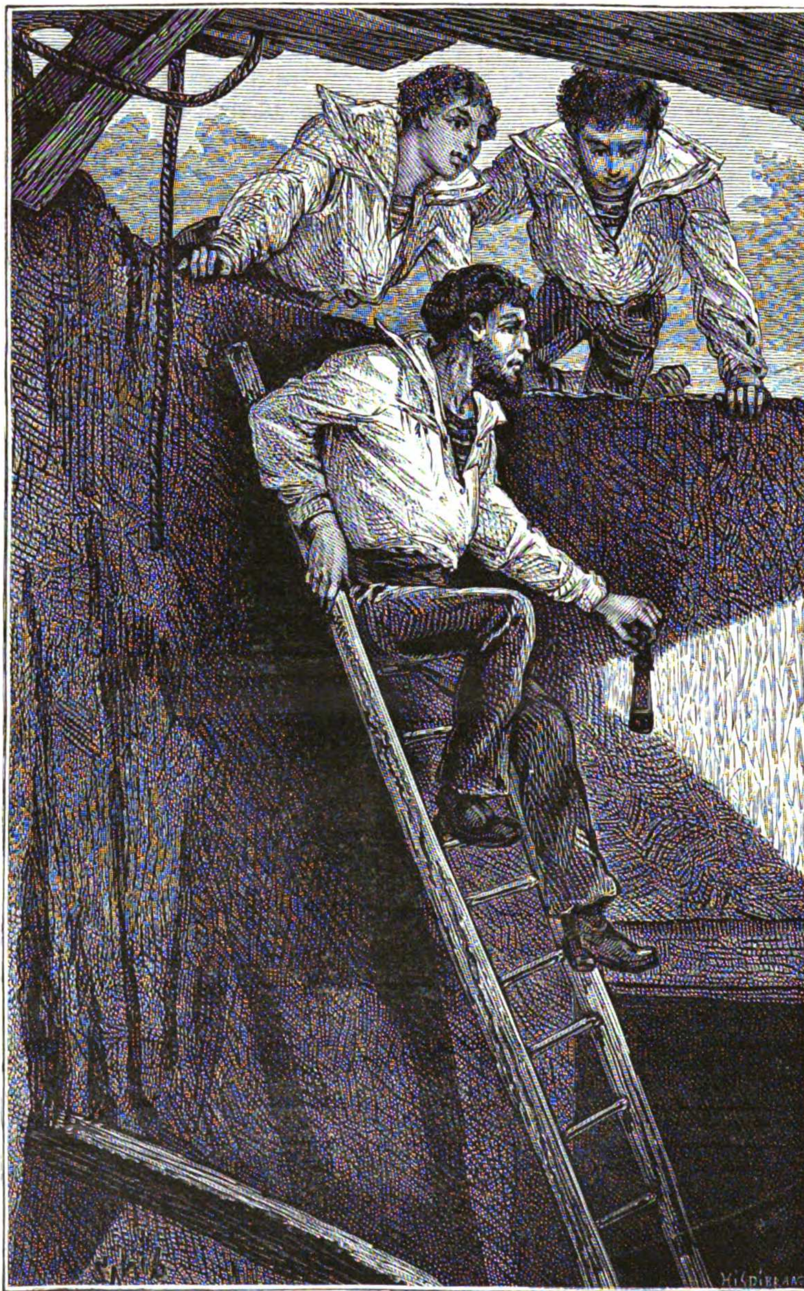
— Peut-être, répondit flegmatiquement Pingouin. Mais nous n'y pouvons rien, n'est-ce pas? Tu le reconnaîtras toi-même. »

Daniel se montrait le plus ardent et le plus persévérant. Il ne voulait pas se laisser décourager et il travaillait sans relâche, même alors que ses compagnons prenaient durant la journée quelques instants de repos.

Un matin il était descendu dans la mine sans attendre l'épuisement de l'eau accumulée pendant la nuit, et, plongé jusqu'à mi-jambes dans une boue épaisse, il attaquait furieusement la roche. Les fragments roulaient à ses pieds, l'éclaboussant, sans qu'il interrompît sa tâche.

Tout à coup cependant son bras s'arrêta. Il devint pâle et crut qu'il allait perdre connaissance. La clarté de la lampe, frappant sur la paroi attaquée, y faisait briller une petite masse jaune, resplendissante, enchâssée dans un morceau de quartz.

D'une main tremblante, le jeune homme détacha la lampe et l'approcha du point brillant.



Dominique se mit à descendre prudemment. (P. 15, col. 1.)

C'était bien de l'or, en effet. Daniel immobile contemplait le métal fascinateur.

« De l'or ! » murmura-t-il d'une voix étouffée.

Puis, arrachant d'un vigoureux effort la pépite avec le fragment de quartz qui l'entourait, il se précipita comme un fou hors de la galerie.

« Martial ! Dominique! cria-t-il en montrant à ses compagnons le précieux fragment, de l'or! de l'or! »

En entendant ces paroles magiques, le matelot se laissa glisser le long de l'échelle jusqu'au fond du puits, bientôt suivi de Pingouin.

Le coup de pioche de Daniel avait rompu le charme. La veine d'or, le trésor de Bastien était retrouvé. Ce soir-là quand les trois aventuriers, brisés de fatigue et d'émotion, regagnèrent leur tente, ils rapportaient de la mine quatre pépites et de nombreux petits nuguets représentant plus de cinquante livres d'or, toute une fortune.

A suivre. LOUIS ROUSSELET.





Sa mère le baisait au front. (P. 19, col. 1.)

FEU DE PAILLE[1]

V

Une enfant de plus.

M. et Mme Davery ne s'endorment pas sitôt; M. Davery, pendant son séjour à Grenoble, n'a pu écrire que de courtes lettres. Il raconte maintenant en détail à sa femme son arrivée, la réception que lui a faite Lucile, et il lui explique dans quel état il a trouvé les affaires de M. Granvier, et comment il a réglé différentes questions.

« Le revenu de Lucile aurait pu payer sa pension dans une maison d'éducation, dit-il; mais elle a préféré venir chez nous, et c'était bien aussi mon désir: il ne m'a pas fallu une heure pour l'aimer, la chère petite. Si tu savais comme elle est raisonnable! Elle devait souffrir de quitter tout ce qu'elle avait aimé; eh bien! elle ne pleurait qu'en cachette et ne me montrait jamais qu'un visage riant. Il y avait une chose qui m'inquiétait: apporter son mobilier ici eût été une grande dépense, et puis nous aurions eu de la peine à le loger. Pourtant, elle est devenue si pâle en me disant d'une voix qui s'efforçait d'être calme: « Eh bien, mon oncle, il faudra le vendre », que j'aurais fait, je crois, la folie de l'emmener, si nous n'avions pas trouvé une dame qui a consenti à le lui garder. De cette façon, elle le retrouvera plus tard. Elle a seulement apporté un certain nombre d'objets, qui arriveront dans quelques jours. J'ai beaucoup causé avec elle, et je vois qu'elle sera plutôt dans la maison une aide qu'un embarras. Elle est fort avancée pour son âge, elle pourra travailler avec Valentine. Si elle désire des leçons de musique, de dessin ou d'autre chose, il faudra lui en faire prendre; elle a l'air d'aimer beaucoup le travail... Ah! il faut aussi que je te renseigne sur la question d'argent. Je l'aurais bien prise, quand elle n'aurait pas possédé un centime, la chère enfant; mais son père avait fait des économies, qui, jointes à la dot de sa mère, lui constituent une somme de quarante mille francs. Tu vois qu'elle ne nous coûtera rien, et qu'à sa majorité nous pourrons même lui rendre sa fortune un peu augmentée.

— Oh! certainement! répondit Mme Davery. Pourvu qu'elle ne trouve pas notre vie trop simple, trop... enfin, qu'elle ne regrette pas son intérieur... Thérèse avait toujours aimé l'élégance, et puis elle n'a eu qu'un enfant, elle n'était pas obligée à autant d'économie que nous. As-tu remarqué comment la maison était meublée? Il faudrait peut-être ajouter certaines petites choses à la chambre de Lucile, un tapis, par exemple, si elle en a l'habitude...

— Je n'ai pas remarqué les détails: il m'a semblé que l'appartement était joli, et qu'on s'y trouvait bien tout de suite. Mais je crois que l'enfant tiendra beaucoup plus à être aimée qu'à avoir un tapis sous les pieds. Je l'ai vue emballer, comme je te l'ai dit, une foule d'objets; mais je ne me rappelle pas qu'elle ait dit une seule fois: « Ceci sera pour moi. » A chaque instant j'entendais: « Ceci sera pour Marcelle; voilà pour Valentine; j'espère que cela plaira à ma tante... »

[1] Suite. — Voy. vol. XV, page 401 et vol. XVI, page 1.

et ainsi de suite, destinant à chacun ce qui pouvait le mieux lui convenir, comme si elle nous eût tous connus depuis des années. Elle m'avait bien un peu questionné sur vous, mais je te réponds qu'elle avait tiré bon parti de mes renseignements. Va! elle n'a pas besoin d'être traitée autrement que nos enfants; elle en serait peut-être blessée ou attristée, et se croirait une étrangère dans la maison. Nous avons une fille de plus, voilà tout. »

Avez-vous vu une plante arrachée à son sol natal, toute molle et toute flétrie, penchant tristement ses feuilles décolorées? Vous la croiriez mourante; il vous semble que jamais elle ne pourra reprendre sa force et sa fraîcheur. Mais qu'une main compatissante la transplante dans une terre amie, la pauvrette, qui aime la vie, comme toutes les créatures de Dieu, a bientôt reconnu les sucs nourriciers qui feront de nouveau circuler la sève dans ses rameaux. Elle les attire à elle; elle boit avec avidité la lumière du soleil et la rosée de la nuit, et sa tige se redresse, ses racines s'attachent fortement à cette terre qui lui rend la vie; ses feuilles se raffermissent, ses fleurs se redressent, et bientôt elle a reconquis sa vigueur et sa beauté. Ainsi Lucile, d'abord accablée par le coup qui lui avait enlevé, avec son père, tout son passé à la fois, sentit peu à peu sa tristesse s'évanouir et ses forces renaître sous la douce influence de la sympathie qui l'entourait. Elle n'était pas transplantée dans une terre étrangère; elle retrouvait dans sa nouvelle famille la tendresse et l'intelligence, des aliments pour son esprit et pour son cœur. Elle n'était pas exigeante, et ne demandait pas à ceux qui vivaient avec elle de n'avoir point de défauts; elle savait que personne n'est parfait, et s'accommodait des qualités de chacun; aussi se trouvait-elle heureuse et répandait-elle la joie et la paix dans la maison. Elle sut, dès les premiers jours, alléger la part de travail de chacun. Mme Davery trouvait du vide dans sa corbeille à raccommodages; Valentine, chargée du soin de ranger et d'épousseter, avait désormais une aide aussi adroite qu'ingénieuse, qui savait donner une tournure élégante aux objets les plus modestes, rien que par la manière dont elle les disposait; et c'était un talent que Valentine appréciait vivement. Pacifique ne tarissait pas d'éloges sur le compte de cette gentille petite, qui avait l'air d'une enfant de dix ans et qui connaissait le ménage comme une femme de trente. Marcelle, portée, comme tous les enfants, à l'enthousiasme pour les nouvelles figures, suivait Lucile comme son ombre; il fallait que Lucile la fît lire, la fît réciter, lui fît un modèle d'écriture, lui coiffât sa poupée; et Lucile, avec un signe ou un regard, obtenait d'elle plus d'obéissance et d'application que Mme Davery avec des caresses et Valentine avec des réprimandes.

Les hommes de la famille ne la voyaient guère qu'aux repas et le soir; aussi mit-elle quelque temps à faire connaissance avec eux, à l'exception de M. Davery, qui prenait plaisir à continuer à La Rochelle la longue conversation commencée en voyage. Jacques ne s'y mêlait pas, il écoutait de loin, et s'étonnait en lui-même de trouver tant de bon sens dans une tête de jeune fille. Il n'était pas très indulgent pour les jeunes filles, notre stoïcien; il les considérait comme de jolis petits animaux, assez amusants, assez gracieux, mais absolument dépourvus de cervelle. Il s'était fait cette opinion en considérant Valentine, qui aimait les rubans, les couleurs vives, le tapage, les foules, qui parlait souvent sans réfléchir et qui ne faisait nullement profession de mépriser la douleur physique : toutes choses absolument opposées à la tournure d'esprit de Jacques. Il avait cru jusque-là que toutes les jeunes filles étaient semblables à Valentine, et Lucile lui faisait l'effet d'un phénomène. Quant à Frédéric, il la proclamait la plus aimable des cousines, sans pareille pour la confection des nœuds de cravate et le repassage des faux-cols.

Lucile fut bientôt accoutumée à la vie qu'on menait dans la maison de son oncle. C'était une vie très occupée, qui, malgré sa monotonie, ne laissait pas de place à l'ennui. On se levait de bonne heure; et, longtemps avant de se lever, on pouvait, si l'on se réveillait, entendre l'infatigable Pacifique qui allait, venait, trottait, traînant ses chaussons ou faisant claquer ses sabots, lavant, récurant, cirant, frottant tout le rez-de-chaussée. A sept heures et demie, on descendait; on trouvait la grande salle à manger en ordre, avec un bon feu et la table mise; on déjeunait lestement, car il fallait que les garçons fussent au lycée à huit heures. Quand ils étaient partis, Mme Davery et les jeunes filles allaient aider Pacifique à faire les chambres à coucher, pour qu'elle pût aller au marché sans remords. Pacifique n'aurait jamais pu se décider à partir pour le marché en laissant derrière elle un ménage incomplètement fait. Ensuite, on venait s'installer dans la salle à manger, devenue salle d'étude; les jeunes filles travaillaient, et Marcelle se barbouillait les doigts d'encre sous prétexte de faire un devoir. Les deux écoliers rentraient sans bruit et allaient s'asseoir à leur table; la mère, près de la fenêtre, s'appliquait à faire vivre encore des étoffes que tout autre aurait jugées défuntes; et le temps passait ainsi jusqu'au repas de midi, qui réunissait de nouveau toute la famille. On causait, on riait : Valentine, qui voulait tout savoir, s'informait des nouvelles du lycée; elle connaissait par leur nom tous les professeurs que ses frères avaient eus, ceux qu'ils avaient maintenant, ceux qu'ils pourraient avoir par la suite. Elle connaissait aussi beaucoup d'élèves, et elle tourmentait Jacques et Frédéric pour savoir si un tel avait eu une bonne place, si tel autre avait été puni, si celui-ci, qui était si farceur, avait joué un bon tour au maître d'étude, et si l'on avait encore fait du bruit dans la classe du professeur d'allemand. Lucile s'étonnait un peu des mœurs des lycéens, dont elle n'avait pas idée, n'ayant jamais eu de frère; mais elle s'en amusait, comme des mœurs des Peaux-Rouges ou des Chinois.

Les jours de composition causaient une vive émotion dans la famille. Jacques avait toujours de bonnes places; sa mère lui souriait, l'attirait à elle, et, le

forçant à s'incliner, le baisait au front; son père lui disait : « C'est bien, mon garçon; » et Valentine le félicitait bruyamment. Mais Frédéric n'aimait pas à se donner de la peine; ses places n'étaient pas bonnes, et encore étaient-elles meilleures que ce qu'il eût mérité par son travail : sa mémoire le sauvait. Mais son père était mécontent, sa mère triste; Marcelle trouvait que c'était bien mal à un si grand garçon de n'être pas le premier; et Valentine inventait d'excellentes raisons pour l'excuser, sauf à le gronder rudement quand elle était seule avec lui : c'était sa manière.

Dans la journée, quand les jeunes gens étaient retournés au lycée, on sortait un peu : l'exercice est utile aux jeunes filles. Lucile, qui n'avait jamais vu la mer, se mit à l'aimer passionnément; et elle cherchait toujours à entraîner sa tante et ses cousines sur la route de Saint-Maurice, pour voir les vagues houleuses et la grande étendue. Elle renonça pourtant assez vite à ce plaisir, quand elle vit que Valentine bâillait devant la mer comme devant la campagne verte : les spectacles de la nature n'étaient pas son fait, et elle aimait mieux le Mail et le jardin des bains, où l'on rencontrait à chaque instant quelque figure de connaissance. Lucile se laissa donc conduire dans ces lieux de délices, et parut prendre le plus vif intérêt à ce qu'on disait du chapeau neuf de madame une telle et de la vieille robe de sa voisine. Mais elle n'aimait guère ces saluts continuels à des personnes qu'elle ne connaissait point, ni les regards curieux qui la suivaient; elle était contente de rentrer et de se remettre au travail.

Le soir, on faisait parfois un peu de musique. Lucile manquait de force, et ses doigts n'étaient pas aussi agiles que ceux de Valentine; mais elle mettait dans les chants une expression si suave, qu'on oubliait en l'écoutant ce qui pouvait manquer à la correction de son jeu; et Jacques la choisissait toujours pour lui accompagner les adagios de ses sonates. Elle y consentait timidement et en hésitant, quoique ce fût un grand plaisir pour elle; elle craignait de blesser sa cousine en prenant sa place; aussi ne manquait-elle pas de remercier Jacques de la complaisance qu'il avait pour une écolière aussi médiocre qu'elle; et elle demandait des leçons à Valentine, qui avait déjà un talent remarquable pour son âge.



Mme Briochon avait rencontré un camion. (P. 21, col. 2.)

Ainsi s'écoulaient les jours, et Lucile, devenue l'enfant de la maison, commençait à se distraire de ses propres chagrins, pour pénétrer dans les préoccupations de sa famille adoptive. Elle réfléchissait beaucoup, elle observait sans cesse; elle vit bientôt qu'à l'exception de Marcelle, chacun de ceux qui l'entouraient était possédé par une crainte ou par un désir qui sommeillait sans cesse au fond de son cœur, prêt à s'éveiller à toute occasion. Il fallait voir comme M. Davery s'exaltait, quand il lisait dans ses journaux le plan de quelque grande entreprise destinée à enrichir tous ses actionnaires dans l'avenir le plus rapproché! Il en expliquait le but, les moyens d'exécution; le succès était toujours immanquable : docks, chemins de fer, canaux, halles, exploitations de mines, cités ouvrières, travaux d'irrigation ou de dessèchement, tout était beau, avantageux, et bien heureux ceux qui avaient des capitaux à y engager! Mais c'était un cercle vicieux : pour faire fortune, il fallait toujours commencer par avoir de l'argent; et il soupirait en tisonnant son feu d'une main nerveuse.

Quand il s'exprimait ainsi, sa femme ne lui répondait pas; mais Lucile remarquait qu'elle ne levait pas les yeux de dessus son ouvrage, et que la main qui tenait son aiguille tremblait un peu. Jacques se taisait aussi, mais ses grands sourcils se fronçaient et donnaient à son visage un air triste et fâché. Marcelle regardait son père, la bouche ouverte et le regard étonné; et Frédéric posait son livre sur la table pour s'écrier : « Le fait est que ce serait bien agréable de faire fortune! »

Valentine soupirait et répondait : « Il n'y a pas de doute! » mais, avertie par un signe de sa mère de ne pas maintenir la conversation sur ce sujet, elle s'abstenait de développer les divers avantages qu'aurait eus pour elle la richesse; ne trouvant rien autre à dire, elle se replongeait dans son travail, et l'on n'entendait plus que le bruit des pincettes de M. Davery.

Lucile comprenait très bien ce que tout cela voulait dire. Son oncle, ambitieux par caractère, obligé de travailler sans cesse pour vivre, sans autre espoir que d'élever ses enfants et de les placer tant bien que mal, ne se résignait pas à son sort. Deux filles, et deux filles sans dot! comment les marier? Jacques ne l'inquiétait pas : il savait se contenter de peu, et il était

laborieux ; mais Frédéric, mou et léger, futile dans ses goûts, d'intelligence médiocre et de peu de courage, que deviendrait-il dans la vie? S'il se fût agi des enfants du voisin, M. Davery aurait sans doute pensé que chacun doit se faire sa place au soleil, et qu'il n'est pas juste qu'on ait dans le monde une position supérieure à son mérite; mais penser que ses enfants à lui seraient encore moins que ce qu'il avait réussi à être! il ne pouvait en prendre son parti.

Mme Davery, optimiste par caractère, s'inquiétait moins de l'avenir; elle admirait trop ses enfants pour ne pas croire à leur succès dans la vie; mais elle souffrait de la tristesse de son mari. Frédéric rêvait des cigares, un beau lorgnon, des vêtements à la dernière mode, des parties avec les élégants de la ville, un joli canot ou une baleinière pour faire des promenades sur l'eau en veste blanche et en chapeau de paille, bref, beaucoup d'amusements et peu de peine. Valentine rêvait une belle maison, une vie large, de l'argent à dépenser sans compter, en aumônes, en cadeaux, en achats de fleurs, de bijoux, de parures, d'objets d'art, en fêtes, en voyages. Tout cela, Lucile le voyait, comme si elle avait lu dans des livres ouverts; mais Jacques, que pensait-il? rêvait-il quelque chose, lui qui ne paraissait se soucier d'aucun plaisir, qui ne buvait que de l'eau, qui ne se plaignait jamais de rien et qui n'exprimait jamais un désir? Lucile avait beau le regarder, cette figure brune et sérieuse ne disait rien; et c'était en vain qu'elle cherchait à deviner l'impénétrable Jacques.



VI

Où Mme Briochon se conduit selon son caractère.

Quand on est curieux, il ne faut pas l'être à demi. C'est probablement ce que pensaient les bonnes âmes qui avaient encombré de leurs visites et de leurs questions la maison de Mme Davery pendant l'absence de son mari. Elles avaient appris que le beau-frère de Mme Davery était mort, laissant une fille âgée de quinze ans à peine, dont M. Davery était nommé tuteur, et qu'il était allé chercher à Grenoble; maintenant il fallait qu'elles vissent la jeune fille. Aussi, pendant la première quinzaine, Lucile trouva-t-elle que sa tante recevait beaucoup de visites. Cela ne l'amusait guère; elle tâchait pourtant, puisqu'elle devait vivre désormais parmi ces personnes-là, de comprendre ce qu'elles disaient et de se faire une idée des choses et des gens dont elles parlaient; mais elle ne se mêlait point à la conversation, et restait immobile sur sa chaise, fixant ses grands yeux sur les visiteuses, et se contentant de répondre quand on lui adressait la parole. Ce fut bientôt une opinion établie parmi ces dames, que la nièce de Mme Davery était une petite fille chétive, d'une figure intéressante, mais par trop immobile et muette, un vrai petit glaçon, qui ne devait pas répandre beaucoup de gaieté dans la famille.

Cette opinion était, jusqu'à un certain point, partagée par Mme Briochon; mais elle ne lui suffisait pas. Lucile lui faisait l'effet d'un sphinx, dont elle aurait voulu deviner l'énigme. Elle venait donc plus souvent que jamais chez Mme Davery, afin de poursuivre le cours de ses investigations. Elle ne faisait pas de questions à Lucile, elle ne lui adressait même la parole que rarement; mais elle parlait d'elle, devant elle, de façon à se faire dire tout ce qu'elle voulait savoir.

« Votre jeune nièce s'accoutume-t-elle à La Rochelle? — Mlle Granvier avait-elle déjà vu la mer avant de venir ici? — Votre jeune cousine est-elle aussi bonne musicienne que vous, Valentine? — Oh! quelle belle écriture sur votre cahier, ma petite Marcelle! je parie que je devine qui a fait cela! c'est...?

— C'est Lucile! répondait la petite; et elle m'a promis d'écrire le titre de tous mes cahiers. Elle sait la ronde et la gothique, et elle est si complaisante, ma chère petite Lucile! »

Et l'enfant grimpait sur les genoux de Lucile, lui jetait ses bras autour du cou et couvrait son visage de baisers.

« Oui, elle est très bonne, reprenait Mme Briochon, une vraie petite maman... elle a pris la place de Valentine... Valentine, ma chère, comment prenez-vous votre parti d'être ainsi remplacée? »

Valentine ne tenait pas outre mesure à son rôle de petite maman auprès de Marcelle. Cependant, l'idée que quelqu'un a pris votre place n'est jamais bien agréable; et quoique Valentine répondît par l'éloge de sa cousine, il restait au fond de son cœur une toute petite graine de jalousie.

Mme Briochon reprenait :

« Mlle Lucile n'a pas terminé, son éducation sans doute? Est-ce vous qui la faites travailler, Valentine? Ce serait utile pour vous comme pour elle; cela vous habituerait à votre future profession, si vous devez vous consacrer à l'enseignement. Ne passerez-vous pas bientôt vos examens? »

Valentine savait que, n'ayant point de dot à espérer, elle serait sans doute obligée de gagner sa vie par son travail, et elle ne trouvait rien que de très honorable dans la profession d'institutrice; mais elle n'aimait pas que des étrangers lui rappelassent cet avenir probable, et elle répondait à Mme Briochon avec une nuance d'aigreur.

« Ah! très bien! reprenait celle-ci. Elle est aussi instruite que vous? Vous travaillez ensemble, mais vous n'avez pas de leçons à lui donner? Ne protestez

pas, mademoiselle Lucile : Valentine est la sincérité même, il faut croire ce qu'elle dit. Vous lui apprenez l'italien, et elle vous apprend l'anglais ? c'est très bien, cela ! les langues vivantes sont très recherchées ; l'allemand, pourtant, aide encore mieux à trouver nne bonne position... Votre charmante nièce compte-t-elle passer ses examens, chère madame ?

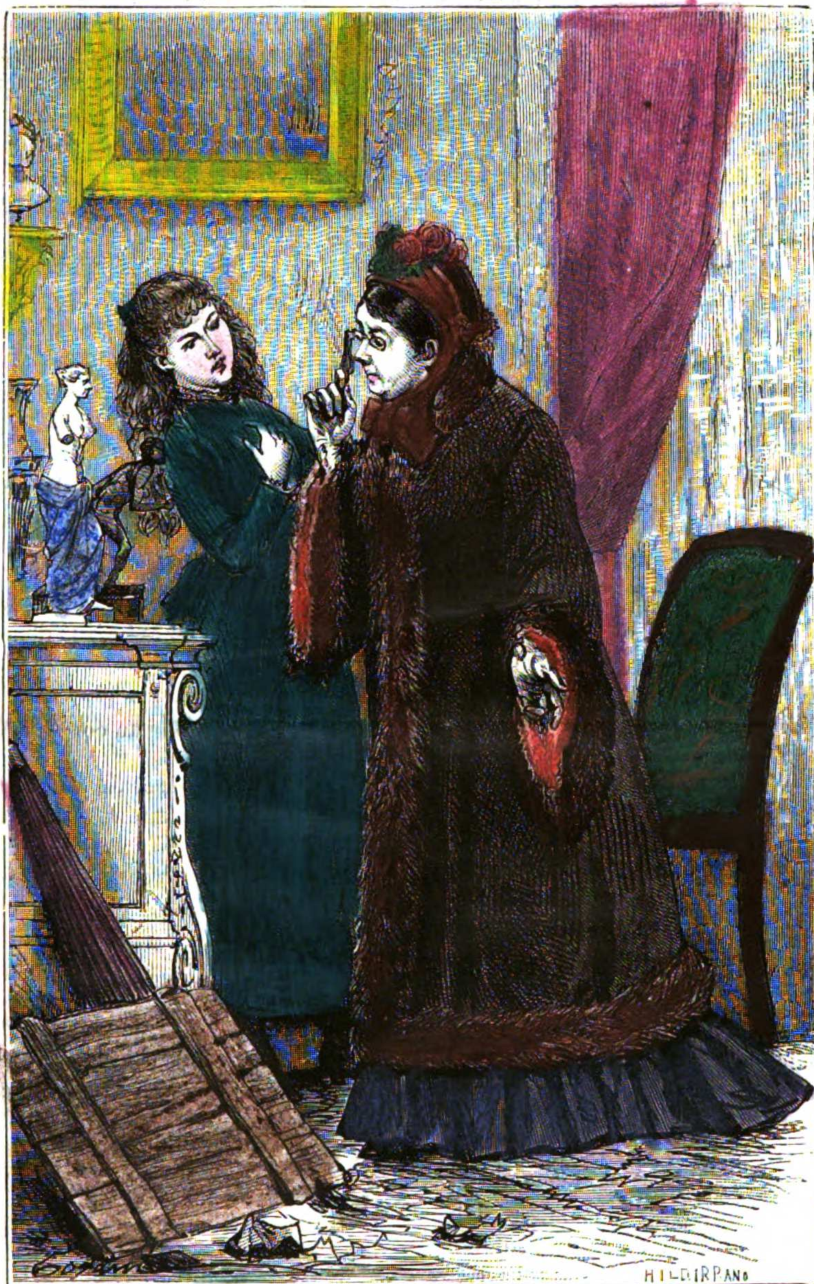
— Oui, madame, c'est son intention, quand elle aura l'âge.

— Et... c'est pour s'en servir, sans doute ? Elle aidera sa cousine à fonder des cours ? ou bien elle fera des éducations particulières ?

— Elle fera ce qu'elle voudra ; son père lui a laissé de quoi vivre, elle aura une dot.

— Ah ! et cette dot, c'est ?

— Il m'est impossible de le dire à présent, répondait Mme Davery un peu impatientée ; je ne puis savoir de combien les économies que nous ferons pour elle jusqu'à sa majorité augmenteront son capital. Laissons cela, je vous prie : les jeunes filles auront bien le temps plus tard de s'occuper de questions d'argent. »



Jolies statuettes, dit Mme Briochon. (P. 23, col. 1.)

Battue sur ce point, Mme Briochon jugea à propos d'en rester là pour cette fois ; et elle prit congé de Mme Davery.

Valentine était restée en arrière, pendant que sa mère reconduisait la visiteuse, et des pensées amères s'agitaient au fond de son cœur. Lucile ferait ce qu'elle voudrait... Lucile avait une dot... elle n'en avait point, elle ! Elle passait des examens parce qu'elle avait besoin de s'en servir...

Lucile la devina sans doute ; car, entourant de son bras la taille de Valentine et la serrant tendrement, elle lui dit à demi-voix :

« Sais-tu, ma sœur Valentine ? cette dame vient de me donner une idée qui vaut mieux qu'elle. Au lieu de nous en aller chez des étrangers, nous fonderons ici une institution, et je serai ta sous-maîtresse. Nous aurons beaucoup de succès, beaucoup d'élèves, nous deviendrons très riches et nous ne nous quitterons jamais ! »

Elle disait cela d'une voix si douce, en enveloppant Valentine d'un regard si caressant, que la jalousie naissante de celle-ci fondit comme la neige au soleil. Les deux cousines s'embrassèrent et ne pensèrent plus à Mme Briochon.

Celle-ci ne se tenait pas pour battue. Et la preuve, c'est qu'elle revint sonner à la porte de M. Davery, un certain jeudi où, sortant à huit heures du matin pour aller au marché, elle avait rencontré sur sa route un camion de chemin de fer, chargé de nombreuses caisses de bois blanc. Et comme le camionneur s'était arrêté un instant à la buvette du coin, elle avait pu s'approcher et lire sur une des caisses :

« Mademoiselle Granvier, chez monsieur Davery. »

Pacifique ouvrit la porte. Mme Briochon, sans pro-

noncer les paroles consacrées : « Mme Davery est-elle chez elle? » entra vivement en disant :

« Ne vous dérangez pas de votre ouvrage, Pacifique; je sais où est le salon... Ah! comme votre vestibule est encombré! Cela doit vous faire de la peine, ma pauvre Pacifique, vous qui le tenez si propre!

— Ce sont les caisses de Mlle Lucile qui sont arrivées ce matin, » répondit Pacifique.

Que ce fussent les caisses de Mlle Lucile, c'était là un fait incontestable; mais le ton et la mine de Pacifique signifiaient bien autre chose. Ils voulaient dire clairement : « Les caisses n'encombrent pas, puisqu'elles sont à Mlle Lucile; tout ce qui vient d'elle est bon, tout ce qui vient d'elle est beau, et je voudrais bien voir qu'on vînt me dire le contraire! »

Mme Briochon connaissait Pacifique : elle comprit et passa. Dans le salon, on entendait des coups de marteau. Guidée par le bruit, Mme Briochon y entra. Jacques, perché sur une échelle, enfonçait de gros clous à crochet dans l'angle du mur, pendant que les jeunes filles étalaient sur la table, sur la cheminée, sur le parquet même, une foule d'objets de toutes formes. Lucile parlait plus haut qu'elle n'avait coutume, et Mme Briochon lui trouva une voix plus timbrée et plus vibrante qu'elle n'aurait attendu de « ce petit glaçon ».

« Bien comme cela, Jacques! disait-elle. Essayez d'accrocher l'encoignure; je crois que la hauteur est bonne. »

Elle lui tendait une jolie encoignure garnie d'un lambrequin en tapisserie.

« Qu'allons-nous y mettre, à présent? Une statuette, n'est-ce pas? Laquelle ira le mieux? Aidez-moi à choisir.

— Celle-ci, dit Valentine.

— La Vénus de Milo? Oui, elle sera très bien éclairée. Nous mettrons les deux danseurs des deux côtés de la cheminée, et les Grâces de Germain Pilon sur l'étagère, devant la glace, pour qu'on les voie de tous les côtés. Et la Pénélope? où faudra-t-il la mettre, Valentine?

— Dans la salle à manger, puisque nous y travaillons : c'était une dame très laborieuse, elle nous donnera le bon exemple.

— Hum! ça dépend... Que dirait ma tante, si nous défaisions notre ouvrage à mesure que nous le faisons? »

Tous les enfants se mirent à rire, même le grave Jacques sur son échelle : c'était si rare d'entendre Lucile faire une plaisanterie! Mais ce jour-là, l'arrivée de tant d'objets familiers à son enfance lui avait causé une joie mêlée de regrets; selon sa coutume, elle avait refoulé ses regrets pour ne pas attrister sa famille, et elle souriait aux livres, aux statuettes, aux gravures, aux tableaux, comme à des amis chers qu'elle était heureuse de revoir.

« Voilà encore un coin où il n'y a rien, reprit-elle. On pourrait y placer cette petite table ronde, avec la Polymnie dessus; et, un peu plus haut, cette encoignure de bois sculpté, avec ce cache-pot de faïence. Est-ce qu'on ne trouverait pas une plante à y mettre? A Grenoble, j'en avais toujours; j'y avais mis un *tradescantia*, qui pendait tout à l'entour comme une chevelure verte, et c'était très joli.

— Je ne connais pas cela, dit Valentine. Il y en aurait peut-être chez les jardiniers, mais les jardiniers vendent très cher...

— Eh bien, la première fois que nous irons dans la campagne, nous tâcherons de trouver quelque chose : du houx, par exemple, avec ses feuilles luisantes et ses graines rouges, ce serait charmant.

— Vous aimez beaucoup ce qui est joli, ma cousine? » demanda Jacques, qui venait d'apporter son échelle au coin désigné et y remontait, ses clous et son marteau à la main.

« Mais certainement! répondit la jeune fille étonnée, en levant vers lui ses grands yeux clairs. Est-ce que tout le monde n'aime pas ce qui est joli?

— Plus ou moins : c'est une préoccupation un peu frivole, quand elle va trop loin. Il peut y avoir du danger à mettre trop de *joli* dans son existence; cela vous fait perdre de vue les choses sérieuses. Mais vous êtes bien jeune pour comprendre cela.

— J'ai des raisons pour n'être pas si jeune... Mais, voyez-vous, Jacques, je crois que ces frivolités, que vous redoutez, nous aident à porter des poids qui sans cela seraient trop lourds pour nous. Ainsi, j'avais compris, à des mots entendus dans le corridor, quand le médecin venait de quitter ma mère, qu'elle était perdue et que je n'avais plus que quelques mois à la garder... Si je l'avais pleurée d'avance devant elle, quelle triste fin de vie elle aurait eue! J'ai tâché, au contraire, de l'entourer de tout ce qui lui plaisait, de tout ce qu'elle aimait, de fleurs, de statuettes, de gravures; j'avais apporté dans sa chambre tout ce qu'il y avait de joli dans la maison, et je me faisais prêter par des amis une foule d'objets qui pouvaient la distraire un instant. Et plus tard, j'ai fait la même chose pour mon pauvre père, sans me douter que je devais aussi le perdre. Pour l'occuper, pour l'empêcher de penser à son chagrin, je me suis fait donner par lui des leçons d'italien, de musique; et Dieu sait si j'avais envie de faire de la musique et d'apprendre l'italien! j'avais bien plutôt envie de pleurer. Eh bien, je finissais par y prendre du plaisir, et cela m'aidait à être gaie et à l'égayer aussi. Est-ce qu'il y avait du mal à cela?

— Lucile, tu es un ange! » s'écria Valentine en enlevant sa cousine dans ses bras et en l'embrassant à plusieurs reprises. Elle la remit à terre tout essoufflée; et en se retournant, elle aperçut Mme Briochon, toujours debout à l'entrée de la chambre.

« Touchante scène de famille! dit-elle en faisant deux pas en avant. Mlle Lucile aime ce qui est joli, cela se voit; quelle quantité de bibelots sur tous vos meubles! où prendrez-vous le temps de les essuyer?

— Puisque c'est moi qui en encombre le salon, il est juste que je prenne cette peine, madame, dit

Lucile je me charge d'entretenir tout cela sans poussière.

— Ah! très bien! jolies statuettes... joli vase... Vous allez pendre ces gravures-là? ce sera comme un musée! Et ce coussin! il vient d'Orient, sans doute?

— C'est ma mère qui l'a fait, sur un modèle de Smyrne.

— Ah! et ce petit tapis? et ce lambrequin? et ce tabouret? Et cet objet, c'est...?

— Un brûle-parfums qui vient de ma bisaïeule: mon père y tenait beaucoup.

— C'est étonnant comme on faisait des choses inutiles, du temps de nos bisaïeules! Un brûle-parfums! que pense de cela M. Jacques? »

Jacques fit comme s'il n'avait pas entendu; et peut-être bien qu'il n'avait pas entendu en réalité, à cause du bruit qu'il faisait en enfonçant des clous, et à cause des pensées qui s'agitaient dans son esprit. Il avait peur, d'abord, d'avoir affligé ou seulement contrarié Lucile, et de lui avoir fait l'effet d'un censeur maussade. Et puis, pensant aux paroles de sa cousine, il s'étonnait de trouver des opinions si bien établies, si raisonnées, dans une tête de quinze ans. Valentine ne lui avait jamais montré rien de pareil. Quelle force d'âme avait-elle donc, cette enfant, pour savoir allier ensemble le devoir austère et la poésie souriante, sans se laisser amollir, sans perdre de vue les détails journaliers de la vie, dont on la voyait s'occuper avec autant d'entrain que si c'eût été sa seule préoccupation en ce monde! Jacques l'admirait, lui qui, pour pouvoir se consacrer tout entier à ses études, éloignait de lui tout ce qui eût pu le distraire, et qui ne s'accordait rien, de peur de se laisser entraîner à s'accorder trop. Il aurait pourtant eu de la peine à échapper à Mme Briochon, qui était tenace, et qui voulait à toute force faire continuer la conversation qu'elle avait interrompue, si Mme Davery, reconnaissant la voix de la visiteuse, ne fût venue la saluer et ne l'eût emmenée au coin du feu. On continua, dans le salon, à placer les cadres, les coussins, les tapis et tout ce que Mme Briochon appelait dédaigneusement des bibelots; mais on termina la tâche en silence, pendant que Mme Davery écoutait — entendait, veux-je dire — l'histoire de la dentition du onzième enfant de Mme Baudeuil, et celle du nouveau mobilier de Mme Tartavelle.

A suivre. Mme C. Colomb.



L'ALBANIE[1]

L'Albanais des montagnes ne connaît que la vie pastorale et la vie guerrière; il garde ses troupeaux ou se fait soldat. La haute Albanie (l'Albanie septentrionale) est riche en bétail; les chèvres et les moutons sont la fortune principale de la montagne. Dans le bas pays, le paysan élève des bêtes à cornes, des porcs et quelques chevaux. Il cultive aussi des vignobles; dans l'Épire ou basse Albanie, il soigne ses plants d'oliviers. Les chênes de la montagne sont une ressource importante qui n'est pas négligée; on les transporte à la côte, où ils sont achetés par des agents étrangers. Mais la vie noble, celle dont l'Albanais se glorifie, c'est la vie des camps. Il y a cependant dans les villes des Albanais hellénisés qui s'adonnent à certains métiers, tailleurs, faucheurs, maçons, etc., et qui parcourent, réunis en confréries, les autres provinces de la Turquie; l'hiver ils reviennent dans leurs foyers avec l'argent amassé.

Les Albanais ont de la franchise, tiennent la promesse donnée, et savent faire à leurs ennemis une guerre ouverte. La vendetta, la loi du sang, est un des traits les plus profondément enracinés dans les mœurs albanaises. Avant de pleurer une victime, il faut d'abord la venger. Comme chez toutes les races guerrières, les femmes sont ici méprisées et accablées de travaux. Elles arrosent la terre de leurs sueurs, et quelquefois même combattent dans les vendettas avec leurs époux. Ces énergiques créatures mériteraient un meilleur sort; car à une beauté souvent remarquable elles joignent toutes les vertus domestiques.

Parmi les usages singuliers de la société albanaise, on peut citer les deux suivants. Lorsqu'un jeune homme meurt sans avoir épousé sa fiancée, le frère du défunt a le droit de la prendre en mariage, sans qu'elle ou ses parents puissent s'y refuser. On trouve quelque chose de semblable dans les coutumes de l'Inde antique. De même que les Slaves, leurs voisins, les montagnards albanais ont leurs frères d'adoption, qu'ils appellent aussi *pobratim*. Les deux jeunes gens qui se sont engagés ainsi l'un envers l'autre se doivent aide et protection durant toute leur vie.

On estime la population de l'Albanie à 1 500 000 âmes, non compris les étrangers établis dans le pays. On admet généralement que le nombre des Albanais mahométans dépasse celui des chrétiens de diverses confessions, mais le manque de statistique sérieuse ne permet pas à cet égard d'affirmations positives.

Lorsque les Turcs furent devenus les maîtres du pays et que les plus vaillants des Albanais se furent réfugiés en Italie pour échapper à l'oppression de leurs ennemis, la plupart des tribus restées en arrière furent

1. Suite et fin. — Voy. page 7.

obligeés de se convertir à l'Islam ; en outre, nombre de chefs qui vivaient de brigandage trouvèrent leur intérêt à se faire musulmans, afin de continuer leurs déprédations sans danger; sous prétexte de guerre sainte, ils ne cessaient d'accroître par la violence leurs domaines et leurs richesses. Telle est la cause de ce fait général que la population mahométane de l'Albanie représente l'élément aristocratique, du moins dans toutes les villes. Ce sont les musulmans qui possèdent la terre, et le paysan chrétien, quoique libre d'après la loi, n'en reste pas moins asservi au seigneur, qui lui fait des avances et le tient toujours à sa merci par la faim. D'ailleurs les Albanais musulmans ont plus de fanatisme guerrier que de zèle religieux, et nombre de leurs cérémonies, surtout celles qui se rapportent aux souvenirs de la patrie, ne diffèrent en rien de celles des chrétiens. Ils se sont convertis, mais sans la moindre conviction ; ainsi qu'ils le disent eux-mêmes : « Là où est l'épée, là est la foi ! »

En beaucoup de districts aussi, la conversion n'eut lieu que pour la forme, et les chrétiens zélés continuèrent de pratiquer secrètement leur culte ; aussi, dès que la tolérance du gouvernement le leur a permis, de nombreuses populations albanaises, devenues mahométanes en apparence, se sont-elles empressées de revenir publiquement à leurs anciens rites. Quant aux clans guerriers des montagnes, Mirdites, Souliotes, Acrocérauniens, ils n'avaient pas besoin d'attendre le bon plaisir des Turcs; ils restèrent chrétiens de l'Église romaine ou de l'Église grecque.

La tribu des Mirdites est la plus importante des tribus chrétiennes de l'Albanie. Ces montagnards, habitant les hautes vallées qui se dressent en citadelles au sud de la gorge du Drin, ont toujours conservé leur indépendance, et si l'Albanie conquiert son autonomie, il est probable que la Mirditie sera le noyau du nouvel État.

La ville la plus considérable de l'Albanie est Scutari ou Skodra. « Elle est admirablement située à l'endroit précis où, des contrées du Danube et des bords de la mer Égée, convergent les routes de la basse vallée du Drin et du golfe Adriatique. Scutari, la première cité de l'Orient que l'on rencontre en venant d'Italie, paraît d'abord assez bizarre avec ses nombreux jardins, entourés de murs élevés, ses rues désertes, le désordre de ses constructions. Le voyageur se demande encore où se trouve la ville, lorsqu'il a déjà depuis longtemps pénétré dans l'enceinte. Mais qu'il monte sur la butte calcaire qui porte l'ancien château vénitien de Rosapha, et le plus admirable panorama se déroulera sous son regard. Les dômes de Scutari, ses vingt minarets, la riche verdure de sa plaine, son amphithéâtre de montagnes étrangement découpées, son lac étincelant au soleil et les eaux sinueuses du Drin et de la Boïana forment un spectacle d'une rare magnificence. La mer, quoique peu éloignée, manque pourtant à ce tableau. »

ÉT. LEROUX.

COURTISAN SANS LE SAVOIR

Ce jour-là le château grand-ducal de Pumpernickel ressemblait au château de la Belle au bois dormant. Toute la cour était allée courre le cerf dans les grands bois, sauf Monseigneur Fritz, l'héritier présomptif, qui était encore en puissance de gouvernante et portait la robe comme une petite fille.

Monseigneur Fritz, en compagnie de Mademoiselle Westphalen, d'un grand laquais gourmé, et d'un petit cheval de bois couleur sang de bœuf, qu'il avait reçu en cadeau le matin, et qu'il ne voulait pas quitter d'une seconde, trottinait dans le potager.

De leur côté, M. l'intendant général et son ami M. le pasteur se promenaient tranquillement le long du grand mur qui sépare les jardins d'apparat du potager. Ces deux graves personnages, égayés par un joli petit soleil de septembre, causaient de l'époque lointaine où ils n'étaient encore que de joyeux étudiants à l'Université d'Heidelberg. Presque toutes leurs phrases commençaient par : « Vous souvenez-vous ? » et se terminaient tantôt par de bruyants éclats de rire, et tantôt par des soupirs de regret. « C'était le bon temps ! » dit M. le pasteur, en manière de résumé. Et M. l'intendant répondit : « Hé ! hé ! mon compère, il faut convenir que nous étions de fameux... »

Il n'acheva pas sa phrase, et toute sa personne subit une soudaine métamorphose. Le pasteur, qui poussait de petits cailloux avec sa canne, leva les yeux, tressaillit, et se trouva subitement transformé, comme son compère, en un homme grave et cérémonieux qui tenait son chapeau à la main, se courbait respectueusement, malgré ses rhumatismes, et balbutiait avec respect : « Monseigneur ! Monseigneur ! »

Les promeneurs du jardin et ceux du potager venaient de se rencontrer inopinément, au coin du grand mur de séparation. A vrai dire, Monseigneur n'avait rien de bien imposant, vu qu'il était encore en robe, comme une petite fille. Il trottinait en se faisant un peu traîner, comme tous les petits enfants, remorqué par l'imposante M[lle] Westphalen, remorquant lui-même, à l'aide d'une ficelle, son cheval de bois couleur sang de bœuf. Persuadé, dans son innocence, que le cheval le suivait en piaffant, il exprimait son contentement par une petite mélopée enfantine. M[lle] Westphalen, Monseigneur et le cheval sang de bœuf (qui, par parenthèse, avait jugé à propos de se coucher sur le flanc), étaient suivis du grand laquais, chargé du châle de la gouvernante et du petit manteau de Monseigneur. Ce grand laquais était si profondément pénétré de la dignité et de l'importance de ses fonctions, qu'il regardait tous les mortels, y compris les pasteurs et les intendants généraux, du haut de sa grandeur.

Cependant les deux vieillards, tête nue, respectueusement courbés, répétaient : « Monseigneur ! Monsei-



Monseigneur n'avait rien de bien imposant. (P. 24, col. 2.)

gneur ! », mais Monseigneur pensait à autre chose et regardait d'un autre côté.

Mlle Westphalen, très stricte sur le décorum, imprima une légère secousse à la main de Monseigneur. Monseigneur leva les yeux, cessa de fredonner, et regarda les deux intrus avec surprise, se demandant sans doute d'où ils sortaient, et comment ils se trouvaient là.

Mais comme c'était un bon petit garçon (pas assez fier de son rang, au dire de Mlle Westphalen et du grand laquais), il sourit gentiment, et, voulant être agréable à des gens si polis, leur parla, en son jargon enfantin, d'un sujet qui ne pouvait manquer de les intéresser, puisqu'il l'intéressait lui, du moins pour le moment, plus que l'univers entier.

« Dada ! » dit-il en remuant gentiment la tête à plusieurs reprises.

« Comme Monseigneur parle distinctement pour son âge ! » s'écria M. l'intendant général, avec un enthousiasme qui n'avait rien de feint.

Monseigneur laissa passer cette délicate flatterie sans y accorder la moindre attention ; mais le grand laquais et Mlle Westphalen se rengorgèrent et levèrent la tête si haut, si haut, qu'ils ne s'aperçurent pas que le dada de Monseigneur avait les quatre fers en l'air.

Monseigneur ayant tourné la tête pour admirer son fougueux coursier, s'écria : « Oh ! » et avança la lèvre inférieure, comme les petits enfants qui vont pleurer.

Alors seulement les autres quatre personnages remarquèrent que le dada de Monseigneur gisait misérablement dans la poussière.

Le grand laquais pensa qu'il était au-dessous de sa dignité d'homme de ramasser le dada, surtout devant témoins ; Mlle Westphalen se dit que c'était au grand laquais à se charger de cette corvée, vu qu'il n'avait que cela à faire ! M. l'intendant général, pris de court par une occurrence si imprévue, se mit à réfléchir. M. le pasteur, qui était grand-père, n'hésita pas une minute. Il comprenait, lui, le chagrin et le crève-cœur de cette pauvre petite altesse. Il ramassa donc délicatement le dada et le remit triomphalement sur ses roulettes.

Comme il était encore courbé, et que sa tête était tout près de celle de Monseigneur, Monseigneur lui jeta ses deux petits bras autour du cou, et l'embrassa à plusieurs reprises.

M. l'intendant général eut comme un mouvement de jalousie, et s'il n'avait pas connu son vieil ami comme il le connaissait, il aurait juré que c'était le plus intrigant et le plus fourbe de tous les courtisans.

Mlle Westphalen et le grand laquais, plus raides et plus hautains que jamais, emmenèrent Monseigneur, et, après s'être concertés gravement, firent leur rapport à Mme la grande-duchesse. « Non seulement M. le pasteur s'était laissé embrasser par Monseigneur, mais encore il l'avait embrassé lui-même sur les deux joues ! »

Ce rapport foudroyant produisit son effet. M. le pasteur fut mandé au château et vertement réprimandé de son irrévérence : du moins Mlle Westphalen et le grand laquais aimaient à le croire. S'il fut vertement réprimandé, je ne saurais le dire, car je n'assistais pas à la scène. Tout ce que je sais, c'est que, dès le lendemain, le petit-fils du pasteur devint le camarade en titre de Monseigneur. Ce bambin, digne petit-fils de son grand-père, prit tellement au sérieux son titre de camarade, qu'il appelait Son Altesse Fritz tout court, et ne lui ménageait pas les gourmades, quand Son Altesse le voulait prendre de trop haut avec lui. Dix ans plus tard, quand il s'agit de donner un précepteur à Son Altesse, le grand-duc ne s'avisa-t-il pas de choisir le vieux pasteur.

Le grand laquais l'écrivit à Mlle Westphalen, qui avait quitté la cour ; et Mlle Westphalen s'écria, devant témoins, qu'elle n'aurait jamais cru chose pareille, après ce qui s'était passé !

J. Girardin.

LES TALISMANS

« Il y avait une fois un roi et une reine qui possédaient un fils beau comme le jour. La marraine de l'enfant, la fée des airs, lui avait fait don d'un talisman précieux..... » N'est-ce pas ainsi que commençaient tous ces adorables contes qui ont charmé notre enfance, et que j'entends encore aujourd'hui avec un plaisir extrême.

C'était le soir, après m'avoir mis au lit, que ma bonne mère, à ma prière, commençait la merveilleuse histoire. Aussi que de prodiges accomplis pour vaincre ce lourd sommeil qui venait fermer mes paupières! combien je maudissais l'inexorable marchand de sable qui passait juste au moment où l'intérêt devenait plus vif, et ma dernière parole, parole presque inconsciente, disait à la narratrice fatiguée : « Encore, encore ! » Hélas ! les années sont venues, et le marchand de sable ne se soucie plus des enfants qui ont grandi. Bien souvent je l'appelle, et je lui demande de me procurer un sommeil qui me fuit. Il n'écoute pas plus mes prières qu'autrefois !

Aussitôt que j'étais assoupi, le conte se poursuivait dans mon rêve. Princes charmants, fées diaphanes, princesses persécutées et finalement triomphantes, je vous voyais, je vous touchais, je vivais au milieu de vous. Que dis-je ? j'étais moi-même le héros de la légende ; j'étais le filleul et le favori des fées. Je marchais dans la vie armé d'un merveilleux talisman, qui aplanissait devant moi toutes les difficultés : fortune, honneurs, tout était à moi, et ma vie s'écoulait heureuse aux côtés d'une toujours jeune et toujours jolie princesse, qui ressemblait à s'y méprendre à la compagne de mes jeux enfantins. Éveillé, je rêvais encore. Je croyais à l'existence réelle de ces baguettes magiques qui transformaient à vue d'œil les guenilles de la petite Cendrillon en étoffes magnifiques, la peau d'âne d'une charmante princesse en robe couleur de

soleil! Je demandais naïvement au ciel un de ces merveilleux talismans qui changeaient les citrouilles en carrosses de gala et les rats blancs en domestiques à superbe livrée!

J'ai cru, je l'avoue, à l'existence d'une poule aux œufs d'or, à la lampe d'Aladin, à la merveilleuse poudre dont chaque pincée, jetée au vent, pourrait réaliser un de mes vœux. Vous souriez sans doute de ma crédulité enfantine; que direz-vous si je vous prouve que tous les peuples ont eu et ont encore foi dans la vertu des talismans?

Pour nos ancêtres, les métaux et les pierres précieuses étaient de véritables talismans. Écoutez: « La turquoise préservait des chutes dangereuses, soit à pied, soit à cheval; l'émeraude donnait le pouvoir de prédire l'avenir; l'escarboucle ou grenat donnait la gaieté et l'esprit; le saphir préservait des morsures des serpents et des scorpions, et guérissait par le simple attouchement les anthrax; le jaspe vert arrêtait les saignements de nez et toutes les hémorrhagies; la chrysolithe ou topaze calmait les fièvres.... » L'améthyste avait la propriété de prévenir l'ivresse; aussi les anciens gravaient la tête de Bacchus sur des coupes d'améthyste. Le rubis permettait de résister au venin, éloignait la peste, la tristesse; il changeait de couleur quand un événement funeste se préparait. Que dire du jade, la pierre des amulettes par excellence, et qui guérissait d'une manière spéciale les maladies des reins? Le corail avait de grandes vertus: les Romains faisaient des colliers de corail, qu'ils attachaient au cou de leurs enfants pour les préserver des maladies contagieuses. N'avons-nous pas aujourd'hui encore des colliers d'ambre qui préservent des convulsions? L'opale mérite une place à part dans cette longue liste de talismans: c'est un talisman négatif, c'est-à-dire qu'il porte malheur à son propriétaire. Il y avait des talismans en or, sur lesquels était gravée une image du soleil, et qui attiraient la faveur et la bienveillance des princes, les honneurs, les richesses; des talismans en argent, portant l'image de la lune, qui préservaient des maladies et des périls; des talismans en acier qui vous rendaient invulnérable; des talismans en étain, sur lesquels on voyait la figure de Jupiter et qui vous donnaient l'éloquence, le bonheur dans le commerce et dans toutes les entreprises; d'autres talismans donnaient la science, la mémoire, procuraient des rêves agréables, préservaient de la goutte!

Le fameux bouclier tombé du ciel, l'Ancile, conservé pieusement à Rome, et qui devait préserver la ville, n'était pas autre chose qu'un talisman. Quand les Troyens introduisirent dans leur ville assiégée ce fameux cheval de bois qui devait causer leur ruine, ne s'imaginaient-ils pas avoir un talisman assuré!

Voici, d'après l'historien Grégoire de Tours, ce qui arriva à Paris sous le règne de Chilpéric Ier: « On trouva dans les fossés de la ville un morceau de cuir sur lequel étaient les figures d'un rat, d'une rivière et d'un flambeau; malgré les supplications de ses courtisans, le roi fit brûler ce morceau de cuir. Lorsque cette nouvelle se répandit dans la ville, la consternation fut extrême, et chacun attendait avec effroi les ravages de l'eau, du feu et des rats. Ces malheurs, ajoute l'historien, ne pouvaient manquer d'arriver: car ce morceau de cuir était le *talisman* qui protégeait Paris contre ces fléaux. Dans la même année, il y eut des inondations, des incendies qui consumèrent la moitié de la ville, et les rats furent en nombre considérable! »

A suivre. ALBERT LÉVY.

LES DEUX MOUSSES [1]

XXIII

L'expiation.

Pendant deux jours, les chercheurs d'or continuèrent à tirer de la veine de quartz une si grande quantité de pépites, que Dominique fut un moment sérieusement inquiet de savoir comment ils transporteraient ces lourds lingots.

« Quel malheur, disait-il, que nous n'ayons pas amené un troisième mulet! C'est à peine si, en abandonnant les outils, les deux bêtes suffiront à transporter l'or que nous avons déjà ramassé et les vivres nécessaires à la traversée du désert.

— C'est bien dommage, répondit le Canadien, mais rien ne nous empêche d'imiter Bastien Moreau. Nous cacherons l'entrée de la mine avant de partir et nous reviendrons plus tard, après avoir mis notre or en sûreté à la banque de Melbourne. »

Daniel était ébloui par cette richesse subite, et il regrettait un peu de penser qu'elle ne lui était pas destinée.

« Sans Martial, se disait-il, j'aurais partagé cet or avec Dominique. Avec la moitié j'aurais été riche. Quels yeux tous les habitants de Castell auraient ouverts en me voyant revenir avec mon trésor! D'abord j'aurais obligé mon père à quitter sa vieille masure; nous aurions été nous installer dans une belle maison de campagne, près d'une grande ville, à Perpignan, par exemple. Mais Martial a raison: ce trésor ne m'appartient pas. En somme, si Bastien ne m'avait pas confié son portefeuille, je n'aurais jamais réussi à découvrir ce merveilleux puits d'or, même si l'idée m'était venue de tenter la fortune en Australie.... Comme Mme Moreau va être riche! Mais si nous ne la trouvions pas, malgré toutes nos recherches, ce trésor ne nous appartiendrait-il pas alors? »

En somme, la vue de l'or commençait à produire ses funestes effets sur l'esprit faible de Daniel. Le jeune homme, naguère si fier des bonnes résolutions inspirées par Pingouin, se sentait envahir par de mauvaises pen-

1. Suite. — Voy. vol. XV, pages 241, 257, 273, 289, 305, 321, 337, 353, 369, 385, 411, et vol. XVI, page 10.

sées. Il faut dire à sa louange qu'il les combattait avec courage, et que le Canadien ne se douta jamais de la lutte que le pauvre Daniel soutenait contre des tentations continuelles.

Dominique, lui, ne cachait ni sa joie fiévreuse, ni son âpre convoitise. Le soir, après le travail, assis dans la tente, devant la caisse où étaient entassées les pépites, il se plaisait à plonger ses mains au milieu des étincelants lingots. Ses yeux brillaient comme illuminés par les reflets du radieux métal, et, laissant sa pipe favorite s'éteindre dans ses dents, il murmurait sans cesse :

« Si tout cet or était pour moi ! »

Le dixième jour, les travailleurs ne trouvèrent que quelques petites pépites ; puis, les jours suivants, toute trace métallique disparut. Pendant une semaine, ils continuèrent sans relâche leur dur labeur, mais ils ne rencontrèrent plus une seule paillette d'or.

« Il est évident, dit Pingouin, que nous avons atteint l'extrémité de la veine. Le quartz lui-même a cessé. Nous ne trouverons plus d'or par là.

— Eh bien essayons sur un des côtés de la galerie, dit l'insatiable Dominique.

— Nous ferions mieux de rentrer à Melbourne ; d'autant plus, observa le Canadien, que nos provisions diminuent. N'avons-nous pas assez d'or ? J'ai calculé hier que nous en avions près de cinq cents livres, c'est-à-dire pour plus d'un million de francs.

— Cela ne fait que trois cent mille francs pour moi ! s'écria avec aigreur le matelot.

— Vraiment, rien que ça ! dit Daniel ironiquement. Je te plains, et je ne sais pas pourquoi tu ne nous réclames pas des dommages et intérêts.

— Ne plaisantons pas, dit Dominique ; ce que j'ai ne me suffit pas, voilà tout. Nous ne partirons d'ici que lorsque je le voudrai bien.

— Tu n'es pas notre maître, reprit vivement Pingouin ; nous partirons quand il nous conviendra.

— Voyons, intervint Daniel, ne nous querellons pas inutilement. Nous allons tenter de percer une autre galerie. Si dans huit jours nous n'avons pas trouvé d'or, nous abandonnerons la mine et retournerons à Melbourne. Est-ce entendu ?

— Soit ! » grommela Dominique.

Les mineurs entreprirent donc une galerie prolongeant à angle droit celle où ils avaient trouvé le riche gisement. Ils furent plusieurs fois obligés d'interrompre leur travail par la rencontre de sources dont il fallut maçonner l'ouverture pour éviter d'inonder la mine. Cependant l'eau coulait maintenant avec plus de force qu'autrefois ; aussi Dominique restait-il toute la journée hors de la mine pour lutter avec ses seaux contre l'inondation.

La semaine approchait de sa fin ; aucune parcelle d'or n'avait été mise à découvert. Pingouin, à plusieurs reprises, parla d'abandonner la partie. Le matelot tenait à continuer jusqu'au jour fixé.

Enfin celui-ci arriva, et, quoique bien découragés, les jeunes gens descendirent, au matin, dans la mine. Après quatre heures d'un travail opiniâtre, Daniel s'écria :

« Ma foi, j'en ai assez. Nous ne sommes pas des forçats pour que Dominique s'entête à nous faire nous exténuer ainsi sans aucun but.

— En effet, répondit Pingouin, il n'y a plus d'or ici. Allons-nous-en. »

Et, jetant leurs piques sur l'épaule, ils quittèrent la galerie. Arrivés au puits, ils furent fort surpris de ne pas trouver dressée la légère échelle qui leur servait habituellement à monter et à descendre dans la mine.

« C'est une mauvaise plaisanterie de Dominique, dit Pingouin, il pense ainsi nous obliger à travailler jusqu'au soir.

— Il n'a pas en tous cas l'intention de nous laisser sans déjeuner ! » dit Daniel. Et il appela le matelot.

Les appels restèrent quelque temps sans réponse Les jeunes gens s'impatientaient et criaient à tue-tête. Enfin une ombre passa au-dessus de l'ouverture, et le matelot apparut sur le rebord du puits. Sa figure malicieuse exprimait une telle férocité que Daniel tressaillit.

« Eh bien, s'écria le bandit d'une voix rude, qu'avez-vous donc à faire tant de bruit là-dedans ?

— Trêve de plaisanteries, dit le Canadien, jette-nous l'échelle. Nous voulons remonter.

— D'abord, Monsieur Pingouin, répondit ironiquement Dominique, je vous prie d'être plus poli avec moi. Vous voulez remonter, dites-vous ; mais je ne vous en empêche pas.

— Voyons, Martigues, dit Daniel avec un rire contraint, sois raisonnable. Voilà huit jours que nous travaillons pour te faire plaisir. Nous n'avons rien trouvé ; ce n'est pas notre faute. Je t'assure qu'il n'y a plus d'or là-dedans. Passe-nous l'échelle. »

Dominique ricana.

« Mon petit Daniel, reprit-il, je regrette pour toi que tu aies fait de mauvaises connaissances à bord de l'*Atlanta*. Mais comme je n'y puis rien, je te laisse avec ton cher Pingouin. Le facteur vient de m'apporter une lettre qui m'appelle en toute hâte à Melbourne. Je suis très pressé et n'ai pas le temps de m'occuper de vous. Cependant vous pouvez compter que je reviendrai le plus tôt possible voir si vous ne vous êtes pas trop ennuyés ensemble pendant mon absence. Surtout pas de querelles, n'est-ce pas ? Adieu ! »

Et le matelot fit mine de s'éloigner.

« Dominique ! Martigues ! » s'écrièrent les deux jeunes gens.

Le bandit reparut.

« Ah ! j'oubliais, » dit-il. Et il fut pris d'un rire atroce. « Regarde donc dans le portefeuille, cria-t-il à Daniel. Tu as peut-être l'adresse de Mme Moreau..... Non ? Eh bien, je tâcherai de retrouver la bonne dame et je lui ferai bien des compliments de votre part.

— Misérable ! s'écria Pingouin, qui comprenait enfin le plan abominable du matelot.

— De quoi ! » dit le bandit. Et, tirant son revolver, il le braqua sur le Canadien immobile au-dessous de lui. Mais, après avoir visé un instant, il releva l'arme.

« Non, dit-il, ce sera plus drôle de vous laisser là tous les deux. Adieu ! »

Et il disparut cette fois pour tout de bon, car les pauvres enfants entendirent s'éloigner, puis s'éteindre le bruit de ses pas sur les rochers. Ils étaient seuls, sans espoir de secours, au fond d'un puits de dix mètres.

Daniel, jusqu'au dernier moment, avait cru à une simple plaisanterie de leur camarade. Mais lorsqu'il comprit enfin dans quel abominable guet-apens le bandit les avait attirés, il se laissa tomber sur le sol boueux et fondit en larmes. Pingouin, pâle, les mains crispées, restait bravement debout, cherchant déjà, dans son indomptable énergie, le moyen de sortir de ce puits où ils étaient condamnés à mourir de faim.

« Cette fois, s'écriait Daniel, nous sommes perdus. Pourquoi la Providence nous a-t-elle arrachés tant de fois des mains de la mort pour nous réserver à un semblable destin !

— Ne t'ai-je pas déjà dit, repartit gravement le jeune Canadien, que le désespoir est une lâcheté, puisqu'il abaisse l'homme et le conduit plus sûrement à sa perte.

— Oh ! Martial, que tu es heureux de sentir toujours dans ton cœur cette confiance qui te soutient et te fait surmonter le danger ! Et dire que c'est moi qui t'entraîne à ma suite, vivant, dans ce tombeau ! Je suis puni parce que j'ai été coupable. Les dernières paroles de Bastien se réalisent. « Dans la vie, me disait le mourant, les bonnes intentions ne sont rien, les actions seules comptent, et les mauvaises reçoivent toujours leur châtiment. » C'est ainsi que je me suis laissé aller une première fois, par les perfides conseils de Dominique, à violer le secret qui m'était confié, et que cette fois-ci encore j'ai été sourd à tes avis pour écouter le misérable qui me condamne avec toi au plus affreux supplice. Mais est-il juste que toi, innocent, tu expies les fautes que j'ai commises ? J'aurais donné mon or, ma vie à ce démon pour qu'il te laisse vivre. Oh ! je suis bien malheureux ! »

Et le jeune homme se mit à sangloter pitoyablement.

« Voyons, Daniel, calme-toi, lui dit avec douceur son compagnon. Le châtiment, en tout cas, me semble disproportionné à ta faute, qui doit être pardonnée depuis longtemps. Les coupables sont ceux qui, profitant de ton inexpérience, de la générosité même de ton cœur, t'ont entraîné ; ceux-là seuls méritent d'expier leurs crimes, et il faut que nous sortions de cette prison pour être leurs justiciers.

— Sortir d'ici ? murmura Daniel. Tu n'espères pas pouvoir percer ces parois de pierre ?

— Non, il serait trop long de pratiquer une galerie à travers cette énorme masse de terre ; les forces d'ailleurs nous manqueraient. Il faut trouver autre chose. Allons, Daniel, debout, du courage ! si la mort doit nous saisir, que ce ne soit pas sans lutte. »

Le jeune Français, comme électrisé par ces paroles viriles, se redressa et se jeta au cou de son ami.

« Me voilà, Martial, dit-il, je suis prêt. Vois, mes larmes sont séchées. »

Pingouin lui rendit son étreinte.



Il tendit la main à Daniel. (P. 30, col. 2.)

« Essayons d'abord, dit-il, de détacher avec nos pioches quelques-unes des planches qui forment le cloisonnage de la galerie. En les mettant en travers du puits, nous réussirons peut-être à construire un échafaudage assez élevé pour gagner le dehors. »

Quelques coups de pioche leur fournirent un certain nombre de planches et de madriers qu'ils étayèrent ensemble à grand'peine jusqu'à une hauteur de trois mètres. Mais il leur fut impossible de dépasser cette hauteur ; à chaque tentative pour superposer un second étage de planches, tout l'échafaudage s'écroulait. Ils faillirent même une fois être ensevelis sous la masse de bois et furent tous deux fortement meurtris.

« Il faut chercher autre chose, dit enfin Pingouin ; ce n'est pas ainsi que nous pourrons nous sauver. Si nous avions des clous ! mais je n'ai pu en trouver un seul dans toute cette charpente, qui a été simplement mortaisée. »

Sur ces entrefaites la nuit était survenue, et l'obscurité vint s'ajouter à l'angoisse de leur situation. Fatigués par un long travail, n'ayant rien mangé depuis la veille, les deux mousses étaient obligés de se tenir debout : car le sol disparaissait sous une couche de boue liquide. Cependant ils parvinrent à former avec les étais une sorte de plancher sur lequel ils purent s'étendre.

Les étoiles brillaient au-dessus de leur tête d'un

éclat d'autant plus resplendissant que le puits formait une sorte de lunette gigantesque. Mais vers le milieu de la nuit le ciel se couvrit, de larges gouttes de pluie commencèrent à tomber sur les pauvres jeunes gens, et les forcèrent à chercher un abri dans la galerie. Bientôt l'ouragan éclata, et une trombe s'abattit sur le sol, versant dans le puits une véritable cataracte.

L'eau montait toujours. Les jeunes gens au bout d'une heure étaient baignés jusqu'au-dessus des genoux. Debout, grelottants, ils restaient silencieux, accablés par les coups successifs du sort s'acharnant contre eux.

« Allons-nous périr noyés! s'écria à un moment Daniel, je sens l'eau qui gagne ma ceinture.

— Noyés! répéta Pingouin, comme subitement frappé par ce mot. Noyés! »

Puis soudain il s'écria :

« Prends ta pioche, Daniel, et suis-moi. Nous sommes peut-être sauvés. »

En même temps, il s'enfonçait précipitamment dans la galerie. Daniel le suivit à tâtons.

Arrivés au point où ils avaient travaillé la veille, ils trouvèrent la lampe attachée à la paroi et jetant encore une faible lueur. Pingouin scruta attentivement le rocher, et découvrit, au bout de quelques instants, un des points qu'ils avaient été obligés de maçonner afin d'arrêter le jaillissement des nappes souterraines.

Il attaqua aussitôt ce point à coups de pioche. L'eau jaillit en un mince filet.

« Fais comme moi, dit le Canadien à Daniel. Ouvrons un large passage à la source.

— Mais...? interrogea le jeune Français stupéfait.

— Vas-y de bon cœur. Je n'ai pas le temps de t'expliquer. »

Les deux jeunes gens se mirent à saper le mur avec ardeur. L'eau arrivait avec plus d'abondance. Encore quelques coups, et la nappe liquide, trouvant une large issue, jaillit avec une telle force que Daniel faillit être renversé.

« Maintenant, sauvons-nous! » cria le Canadien, et, saisissant la lampe, il traversa la galerie que l'eau envahissait avec une rapidité effrayante.

Les deux jeunes gens atteignirent enfin le puits. Le torrent auquel ils avaient ouvert une voie, s'y précipitait furieusement. En un instant, l'eau leur monta à la poitrine.

Pingouin saisit deux larges planches, et, retirant sa ceinture, il les lia ensemble par un nœud lâche, suffisant cependant pour les maintenir rapprochées.

« Comprends-tu à présent? dit-il à Daniel. Montons sur ces planches.

— Je comprends, répondit son compagnon en se hissant sur le radeau improvisé. Mais espères-tu que l'eau va nous faire monter jusqu'à l'ouverture du puits?

— Je le pense, dit le Canadien. La source que nous venons d'ouvrir doit être alimentée par les eaux du grand plateau qui domine la vallée. Elle jouera dans ce cas le rôle d'une fontaine artésienne; son niveau tendra à s'élever et à sortir de ce puits de pierre dans lequel elle ne trouve aucune issue. »

L'hypothèse de l'ingénieux Canadien était juste; l'eau remplissait rapidement le puits. Déjà l'entrée de la galerie avait disparu, et le tourbillon écumant montait toujours.

Quand le jour apparut, le radeau, renforcé par les planches et les madriers détachés que l'eau soulevait au-dessous de lui, n'était plus qu'à trois mètres du bord du puits. Mais, arrivé là, le tourbillon s'arrêta. A partir de ce point, la terre succédait au roc, et le torrent s'infiltrait et se perdait dans le sol mou.

Pingouin s'aperçut bientôt de ce fait. Le cas devenait embarrassant. Ce fut Daniel cette fois qui trouva le moyen de surmonter l'obstacle. Dominique, dans la précipitation de sa fuite, avait négligé de retirer le madrier jeté en travers du puits pour supporter les cordes des seaux d'épuisement. Le jeune Français détacha sa longue ceinture de laine, et, se dressant avec précaution sur le radeau mobile, il lança adroitement l'écharpe autour du madrier. L'un des bouts vint retomber près de lui; il le noua à l'autre bout resté dans sa main, et, se tournant vers Pingouin qui avait suivi attentivement cette manœuvre :

« A toi de sortir le premier, » lui dit-il.

Sans mot dire, le Canadien se hissa à la force des poignets le long de ce cordage improvisé, et il atteignit le madrier. Là, il se retourna pour tendre la main à Daniel qui le suivait.

Une minute après, les deux jeunes gens, dans les bras l'un de l'autre, remerciaient encore une fois le Ciel qui venait de les arracher à la mort.

Leurs premiers regards se portèrent vers le lieu où était établi le campement, près de la crique de la « grosse pierre ». Quelle fut leur surprise en voyant la tente encore dressée! Ils y coururent.

Pressé de fuir et voulant franchir rapidement le désert, Dominique avait entassé l'or et les provisions sur l'un des mulets, tandis qu'il avait enfourché l'autre. Il avait été ainsi obligé d'abandonner non seulement les outils, mais encore la tente d'abri et, ce qui était plus important pour les pauvres abandonnés, une certaine quantité de vivres.

Les jeunes gens purent donc se réconforter par un bon et substantiel repas de lard et de riz bouillis; puis ils s'étendirent sous la tente pour prendre un repos bien nécessaire après ces vingt-quatre heures d'émotions poignantes et d'efforts continus.

Quand ils se réveillèrent, la lumière du soleil avait fait une fois le tour de notre globe. Rien ne les retenait plus dans cette triste vallée où ils étaient venus chercher la fortune; aussi, s'étant chargés de tout ce qu'ils purent emporter de vivres, ils reprirent, le cœur gros, le chemin du Murray.

Après avoir franchi le fleuve, ils entrèrent dans le désert. Combien ces vastes plaines nues, avec leurs grandes lagunes miroitantes, leur parurent désolées, horribles! Quand ils les avaient traversées une première fois, une indescriptible ardeur soutenait leur

courage ; il leur semblait déjà voir au delà de l'aride steppe le but magique vers lequel ils couraient. Tandis que maintenant ils se traînaient péniblement sur ces sables brûlants, ne rapportant de leur expédition que la tristesse et le découragement.

Pauvre Daniel ! tous ses beaux rêves d'avenir s'étaient donc envolés ? Après avoir entrevu un instant sinon la fortune, du moins un paisible bonheur, — car il lui était permis de penser que Mme Moreau ne laisserait pas leur dévouement sans récompense, — il fallait recommencer la dure vie du marin et écarter à jamais toutes ces visions chimériques. Heureusement le portefeuille de Bastien avait échappé à l'avidité de Dominique. Peut-être un jour le jeune Français pourrait-il remplir la mission qui lui avait été confiée. C'était pour lui une consolation au milieu de toutes ses amertumes.

Par malheur, le bandit avait emporté la carte remise aux jeunes gens par le consul. Ce guide indispensable manquait aux voyageurs, qui erraient à l'aventure à travers ces immenses solitudes, ignorant si le but était encore éloigné.

Aussi, grande fut leur joie, en apercevant un jour sur le sable des traces de pas. En examinant ces profondes empreintes, les jeunes gens reconnurent aisément les indices du passage de deux mulets pesamment chargés. A n'en pas douter, Dominique était passé par là. Mais ce qu'il y avait de plus surprenant, c'est que peu de temps, un jour à peine, avait dû s'écouler depuis son passage. Comment le bandit, parti deux jours avant ses victimes, ayant une monture rapide, n'avait-il pas gagné plus d'avance ? Cela jetait les jeunes gens dans une grande perplexité ; cependant, que ces traces fussent celles de Dominique ou d'un autre voyageur, ils décidèrent de les suivre, certains qu'elles les guideraient vers quelque lieu habité.

La vérité était que le bandit, peu expert dans l'emploi d'une carte, s'était égaré. Dans sa course folle, il avait pris droit au sud et avait gagné les montagnes ; mais il s'était aperçu de son erreur en ne trouvant aucun défilé pour franchir cette chaîne abrupte. Pris de terreur, craignant de manquer de vivres dans ce désert, il s'était reporté vers l'est aussi vite que lui avaient permis ses mulets déjà très fatigués de ce voyage, et il avait franchi, la veille seulement, le point où venaient d'arriver les jeunes gens.

Ceux-ci maintenant suivaient la piste. Un jour, à quelques indices irréfutables, ils se crurent sur le point de rejoindre le fugitif.

« Il est certain, disait Pingouin en remuant avec son bâton quelques tisons encore incandescents, que le brigand ne peut pas être loin. Il a dû passer la nuit ici même et il a tout au plus quelques heures d'avance sur nous.

— Que ferons-nous, demanda Daniel, si nous le rejoignons ?

— Il faut bien nous garder de nous approcher de lui, dit le Canadien. Il a eu grand soin d'emporter nos armes, et je crois que, s'il nous apercevait, il n'hésiterait pas cette fois à tirer sur nous comme sur des chiens. S'il ne l'a pas fait au puits de Bastien, c'est que dans sa féroce cruauté il nous croyait condamnés à une mort plus horrible. Nous ferons donc bien de le suivre à distance, et dès que nous arriverons dans un pays habité, nous le livrerons à la police.

— Qui ne plaisante pas dans ces pays, ajouta Daniel. Car on m'a dit à Melbourne que les voleurs convaincus d'avoir dévalisé des mineurs étaient pendus, sans autre forme de procès. Malgré cette rigueur, il paraît que dans les districts miniers il y a presque autant de bandits que d'honnêtes travailleurs. »

La nuit arriva sans que les voyageurs eussent aperçu Dominique. De légères hauteurs ondulaient la plaine et empêchaient de voir au delà d'une courte distance. Le pays lui-même avait changé complètement d'aspect. Un épais gazon, d'un vert d'émeraude, tapissait le sol où serpentaient de frais ruisseaux. De beaux arbres se montraient de loin en loin et augmentaient en nombre.

« Allons, dit Pingouin, ce matin-là, en voyant le soleil se lever sur cette riante nature, je crois que nous sommes au bout de nos peines. Nous ne tarderons pas à trouver quelque ferme. »

Réjouis par cet espoir, les jeunes gens se mirent en marche. Ayant franchi à gué une jolie petite rivière, ils gravirent une colline assez élevée. Du sommet où ils s'arrêtèrent, la vue embrassait une vaste plaine herbeuse, parsemée de beaux bouquets de gommiers et s'étendant jusqu'à une ligne de montagnes bleuâtres, bizarrement dentelées. A une assez grande distance, on apercevait distinctement un groupe de maisons aux larges toits de chaume, aux profondes vérandas.

« Que te disais-je ? dit Pingouin en désignant les maisons de la main. Dans quelques heures, nous serons hors de péril.

— Oui, répondit Daniel, et Dominique va être joliment surpris de nous voir arriver sur ses talons.

— En effet, il est probable que nous le rencontrerons dans cette ferme, où il sera obligé de s'arrêter comme nous. Le misérable ! aussi lâche que cruel, il tremblera en nous voyant apparaître. Mais, pas de pitié ! il faut débarrasser ce pays d'un pareil monstre. »

Tout en devisant, les jeunes gens descendaient le rapide talus de la colline, dont la base était enveloppée d'épais fourrés d'acacias nains et de gommiers. Un chemin, évidemment frayé de main d'homme, serpentait au milieu de ces hautes broussailles.

Daniel, qui venait de s'engager dans le sentier, poussa tout à coup un cri de surprise. Il ramassa à terre un lambeau de fourrure qu'il présenta à Pingouin.

« Qu'as-tu trouvé là ? demanda le Canadien.

— Comment, ne reconnais-tu pas la toque de fourrures de Dominique ?

— En effet, mais dans quel état, mon Dieu ! déchirée, en lambeaux. Regarde donc, il me semble que le fond même est tout ensanglanté. »

Les jeunes gens ne savaient que penser de leur

trouvaille. C'était bien là l'immuable couvre-chef du bandit. Mais comment lui avait-il été arraché? d'où provenait ce sang?

Jetant alors les yeux autour de lui, Pingouin s'aperçut que le sol portait les marques de pas nombreux, au milieu desquels se distinguaient des empreintes de fers de chevaux. Çà et là gisaient, à demi couverts de terre, des lambeaux d'étoffes. Les arbustes voisins étaient par places inondés de sang. Tout témoignait d'une lutte violente, acharnée, dont le chemin avait été le théâtre.

Agité par un étrange pressentiment, Daniel fouillait les broussailles voisines; tout à coup son compagnon l'entendit s'écrier:

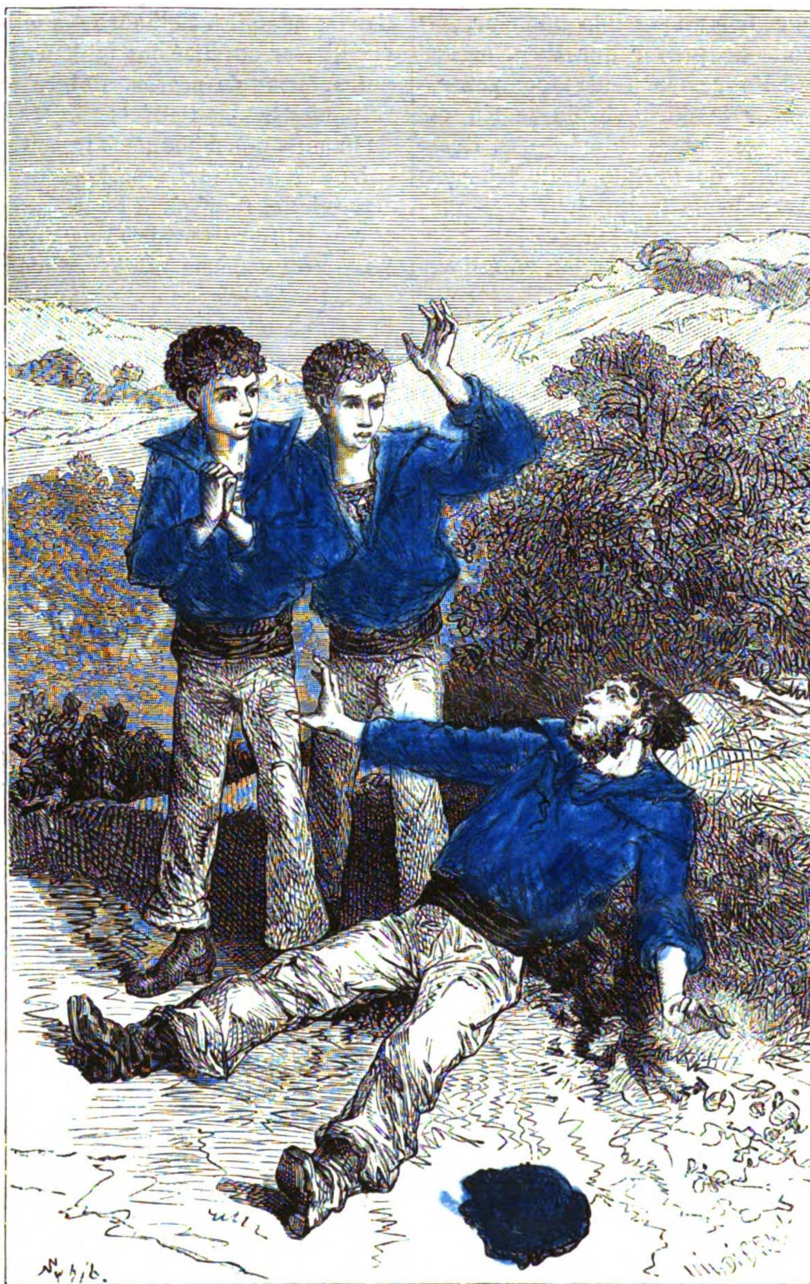
« Martial! le voilà! »

Le Canadien accourut.

Aux pieds de Daniel gisait le cadavre de Dominique, étendu sur le dos, montrant sa figure hideusement traversée par une large traînée sanglante.

Muets d'horreur, les deux mousses contemplaient le misérable. Comment était-il là, mort? Quelle main scélérate était venu arrêter le fugitif et lui dérober son trésor? quel était le bandit qui s'était fait le justicier de ce criminel?

Dans la générosité de leur cœur, les enfants oubliaient déjà tout le mal que Martigues leur avait fait. La vue de ce cadavre étouffait leur ressentiment, et ils exécraient la main mystérieuse qui avait écrasé leur ennemi.



Le bandit se souleva brusquement. (P. 32, col. 2.)

Soudain un léger tressaillement passa sur la face du bandit. Son bras droit se releva comme pour demander grâce.

« Il vit! » s'écria Daniel.

Sans hésiter, le jeune Français se pencha vers Dominique et le releva à moitié dans ses bras. Pingouin courut aussitôt au ruisseau voisin. Il en revint bientôt avec une tasse pleine d'eau et se mit à laver avec un linge mouillé la figure du blessé.

La fraîcheur de l'eau semblait ranimer le misérable. Ses lèvres s'entr'ouvraient laissant échapper une faible respiration. Avec des précautions infinies, les jeunes gens l'enlevèrent de terre et, le sortant des broussailles, l'adossèrent à un arbre sur le bord du chemin.

Enfin, après quelques minutes, Dominique ouvrit les yeux lentement. Son regard, d'abord vague, vint tomber tout à coup sur les visages attendris des deux mousses. Alors, comme frappé par une commotion électrique, le bandit se souleva brusquement, étendit les bras pour repousser cette effrayante vision, et d'une voix terrible il s'écria: « Daniel! Pingouin! » puis roulant sur le sol, il expira avec un cri rauque, la bouche remplie d'une écume de sang.

A suivre. LOUIS ROUSSELET.





Elle lui fit passer en revue. (P. 33, col. 1.)

FEU DE PAILLE [1]

VII

Douce influence.

M. Davery, ce soir-là, en rentrant de son travail, trouva à la maison comme un air de fête, et regarda avec étonnement autour de lui. Lucile lui sauta au cou; puis elle le prit par la main et lui fit passer en revue tous les objets dont elle avait orné la pièce. Ce tapis était l'œuvre de sa mère; cette chauffeuse aussi, et elle l'avait brodée avant son mariage. M. Davery devait la reconnaître. Ces armes marocaines, ces haches et ces casse-tête de sauvages avaient été donnés à son père par un officier de marine: cela faisait une belle panoplie qui ornait très bien la salle à manger. Sur la table où travaillait son oncle, elle avait mis l'écritoire de bronze dont se servait son père, son couteau à papier damasquiné, tous ses ustensiles de bureau, et dessous, sa chancelière garnie de fourrure, qui tenait les pieds très chauds. Et partout, dans les angles, sur les murs, sur la cheminée, sur le buffet, elle lui montrait une foule de brimborions, utiles ou inutiles, mais tous gracieux, flatteurs pour l'œil; et M. Davery trouva ce soir-là que le feu chauffait mieux et que les visages étaient plus gais. Mme Davery, qui depuis son mariage avait oublié dans la recherche du nécessaire le charme du superflu, se sentait ressaisir par de vagues souvenirs de sa jeunesse et souriait avec complaisance à l'enfant gracieuse qui lui rendait sa Thérèse d'autrefois. Valentine s'épanouissait d'aise au milieu de toutes ces élégances; Marcelle y voyait autant de joujoux nouveaux, très amusants; Frédéric se rengorgeait et méditait d'amener un jour au logis, sous un prétexte quelconque, le fils du préfet et le neveu du payeur général, qui donnaient le ton à la jeunesse masculine de la ville, pour se hausser de quelques crans dans leur opinion; et Jacques lui-même se sentait bien là et oubliait pour un instant ses principes. Pourtant il fit un effort pour se les rappeler, quand, après la causerie du soir, M. Davery donna le signal du travail en apportant sur la table des calculs qu'il avait à revoir. Jacques alors se leva, alla prendre ses livres de mathématiques et se mit le plus loin possible de la cheminée; il écarta même de ses pieds le tapis que Lucile avait étendu sous la table. Et, tout en calculant des volumes et des surfaces, il se redisait les règles de conduite qu'il s'était imposées, et qu'il avait écrites sur la première page de son portefeuille:

« Supporte et abstiens-toi. »

« Crains les habitudes amollissantes, et ne t'accoutume à rien de ce qui pourrait te manquer par la suite. »

« Aie un but, ne t'en laisse jamais détourner, que tu l'aies choisi ou non, et ne regarde ni à droite ni à gauche, de peur de prendre plaisir à autre chose qu'à ton devoir. »

Par moments cependant, il ne pouvait s'empêcher de relever la tête, et alors son regard tombait sur Lucile, assise de l'autre côté de la table. Lucile repri-

1. Suite. — Voy. vol. XV, page 401 et vol. XVI, pages 1 et 17.

sait des bas, occupation prosaïque s'il en fut ; et elle passait et repassait son aiguille dans les mailles avec une attention si soutenue, qu'elle en serrait par moments l'une contre l'autre ses lèvres roses. « On dirait que cela l'amuse ! » pensa Jacques; et il fit une mine dédaigneuse, que Lucile ne vit point ; et, l'eût-elle vue, qu'elle n'eût fait qu'en rire. Puis, réfléchissant, il en vint à trouver qu'il n'était pas bien sûr que cela l'amusât; et que si cela ne l'amusait pas, elle avait certainement un grand mérite à le faire de si bonne grâce. Et, repassant dans son esprit les paroles qu'elle lui avait dites pendant qu'il enfonçait les clous, il conclut qu'il aurait peut-être bien quelque chose à apprendre de cette petite fille : ce qui l'aurait fort étonné si on le lui eût dit un mois auparavant.

Peu à peu, sous l'influence de Lucile, une transformation s'opéra dans l'intérieur de la famille Davery, transformation d'abord insensible, qui s'accentua peu à peu et devint bientôt visible à tous les yeux. C'était un je ne sais quoi de plus vif et de plus gai dans l'allure générale; c'était une certaine élégance répandue partout; c'était la cravate et la coiffure de Mme Davery qui avaient rajeuni, et les robes de Marcelle qui avaient pris une coupe plus moderne ; Jacques lui-même portait la tête plus haute et souriait plus souvent ; et Valentine paraissait embellie, peut-être parce que Lucile, en trouvant la forme de bandeaux qui convenait le mieux à son visage, lui avait fait abandonner certains frisons prétentieux dont elle s'était précédemment ombragé le front, et qui la faisaient ressembler à un chien mal peigné.

Ces changements furent remarqués, et les langues allèrent leur train.

« Est-ce que les Davery ont trouvé un trésor? disait, au sortir des vêpres, la femme du percepteur à Mme Briochon, connue pour avoir ses grandes entrées dans la famille.

— Un trésor, chère madame! pas que je sache; mais vous comprenez qu'une pupille riche est une mine à exploiter.

— Une pupille riche ! Mlle Granvier est donc riche ? elle est mise si simplement.....

— Parce qu'elle est en grand deuil ; mais son père lui a laissé une jolie fortune, je le tiens de Mme Davery elle-même. Alors, comme on ne lui devra compte de son revenu qu'à dix-huit ans, on peut se mettre à l'aise jusque-là avec son argent.....

— Mais ce ne serait pas honnête, cela ! et les Davery sont des gens très honorables.

— Oh ! sûrement! mais c'est la jeune fille elle-même qui leur fait des cadeaux ; j'ai vu une quantité de choses qu'elle a données à son oncle, à sa tante, à ses cousins. Et puis, il faut bien qu'on la fasse vivre comme elle vivait chez son père, cette enfant ; et elle avait sûrement des habitudes d'élégance et de bien-être..... Ce n'est pas tout roses d'avoir une pupille; et vraiment on ne peut pas exiger que ces pauvres Davery y mettent du leur.

— Bien sûr! cela ne serait pas juste.... C'est égal, ce deuil-là leur est tombé bien mal à propos, juste au commencement de l'hiver, pour empêcher la belle Valentine de s'amuser. Cela doit la contrarier beaucoup.

— Elle prétend que non ; mais je lui ai dit, pas plus tard qu'hier : « Ma chère enfant, vous avez beau dire, je suis sûre que vous avez soupiré plus d'une fois pendant la soirée de lundi, en pensant qu'on dansait chez Mme Lavoulet, et que vous soupirerez encore bien des fois samedi prochain, et le mercredi d'après, pendant qu'on s'amusera chez votre amie Madeleine. »

— Et qu'a-t-elle répondu ?

— Qu'elle se trouvait très-bien chez elle et qu'elle n'avait pas envie de sortir cette année. Mais la petite Lucile faisait une mine longue ; je crois bien que Valentine n'aura pas été de très bonne humeur les jours de soirée. »

Nous ne suivrons pas plus loin la conversation de ces deux dames; constatons seulement que Mme Briochon n'avait pas menti en citant la réponse de Valentine et en parlant de la mine longue de Lucile. L'orpheline avait compris que c'était sa présence qui arrêtait les amusements accoutumés de ses cousines; car la petite Marcelle lui avait déjà raconté comme on avait joué de belles charades, l'hiver précédent, chez Madeleine, et comme on avait dansé chez Jeanne autour de l'arbre de Noël. Marcelle était restée jusqu'à dix heures, et Jacques l'avait emmenée ensuite ; mais elle savait que les *grands* s'étaient amusés bien plus tard que minuit. Et au carnaval ! on avait dansé à la maison, et Marcelle était déguisée en petit Chaperon rouge; elle avait une galette en carton, mais quand on avait servi le thé, elle était allée à la cuisine chercher une vraie galette, que Pacifique venait de faire cuire dans le four, elle en avait offert à toute la société. Cette année, on n'aurait rien de tout cela; c'était bien dommage, Lucile se serait tant amusée !

Lucile s'était rappelé certains jours où Valentine, sans être de mauvaise humeur, lui avait paru un peu triste ; et, en écoutant les conversations des dames qui venaient en visite, elle avait fini par se faire une petite liste très nette des jours où Valentine, si elle n'eût pas été en deuil, eût pu jouer des charades, tirer des loteries et danser avec les jeunes filles de son âge. Et quand elle fut bien sûre de son fait, elle alla trouver sa tante, et lui demanda, de sa voix la plus douce, avec le regard le plus caressant de ses yeux bleus, « de lui promettre quelque chose qui lui ferait un grand, grand plaisir. »

Mme Davery promit : qu'aurait-elle pu refuser à Lucile? Et alors l'enfant, lui tenant les deux mains et lui souriant pour l'empêcher de retirer sa promesse, lui demanda de conduire ses enfants, le lendemain, à une petite soirée où toute la famille était invitée, elle en était sûre. Elle détruisait d'avance les objections que sa tante allait lui faire : elle avait inspecté les toilettes, il n'y avait qu'un coup de fer à donner à des robes, et elle se chargeait de le donner; la soirée

tombait la veille d'un congé, ainsi les lycéens pourraient se lever tard le lendemain, et ils auraient encore le temps de faire leurs devoirs. Le deuil.... oui, sans doute; mais le temps du deuil de ses cousins était fini; ils n'avaient pas connu son cher père, et ne pouvaient par conséquent le regretter qu'à cause de son chagrin à elle; et elle ne voulait pas être la cause d'une privation pour eux. Elle serait si contente de les voir partir pour aller s'amuser, et de leur faire raconter leurs plaisirs! Sa bonne tante ne pouvait pas lui refuser cette joie-là: c'était promis, c'était accordé, et elle allait appeler Valentine pour le lui dire. Mme Davery, tout attendrie, n'eut pas la force de refuser; et Lucile, vive comme un oiseau qui s'envole, courut préparer les toilettes du lendemain, en jouissant d'avance de la surprise de Valentine et de Marcelle.

La joie de Marcelle fut complète; celle de Frédéric le fut aussi, car son costume de deuil le faisait, à ce qu'il croyait, ressembler à un monsieur en toilette de cérémonie. Pour Jacques, il ne se souciait jamais beaucoup de ce genre de divertissements; aussi n'était-ce pas à lui que Lucile avait songé.

Mais Valentine, après un premier élan de joie, demeura songeuse, et quoi que Lucile pût faire pour l'égayer, elle ne vint pas à bout de l'intéresser aux préparatifs du lendemain. Lucile était pourtant une petite femme de chambre bien alerte, bien adroite et bien gaie ! Elle chantonnait en repassant la robe de mousseline blanche, en la drapant avec des nœuds de velours noir, en coiffant Valentine, en la parant avec tout son goût et toute son attention, comme si elle eût travaillé à une œuvre d'art. Et quand elle eut fini, elle embrassa sa cousine en disant : « Regarde-toi ! n'est-ce pas que je suis habile! Si Mme Briochon te dit que tu es jolie ce soir, j'espère que tu n'oublieras pas que c'est à moi que tu dois ce compliment-là. N'est-ce pas, ma tante, que je l'ai bien arrangée? » Et, sans attendre la réponse, elle courut à Marcelle, qui l'attendait, assise bien droite sur un tabouret pour ne pas chiffonner sa robe, et la tête hérissée de papillottes qu'elle avait gardées toute la journée.



Marcelle était allée se montrer à Pacifique. (P. 35, col. 2.)

Quand elle eut frisé Marcelle, elle quitta la chambre pour aller donner la dernière main à la toilette de Frédéric: il trouvait qu'il n'y avait qu'elle qui sût lui mettre son épingle de cravate. Valentine demeura seule avec sa mère, car Marcelle était allée se montrer à Pacifique.

« Qu'as-tu donc, Valentine? lui dit Mme Davery. Es-tu souffrante ? tu es plus gaie que cela, ordinairement, quand nous allons en soirée.

— Oh ! cette soirée! si je pouvais ne pas y aller !

— Ne pas y aller! quand Lucile s'est fait une joie de t'y envoyer! quand toi-même....

— Oui, maman, hier.... j'ai été très contente quand Lucile m'a dit que j'irais.... mais ensuite, il m'est venu toutes sortes d'idées.... Je crois que ce serait mieux de rester à la maison.... Pauvre Lucile, qui va rester toute seule! elle pensera à ses parents, elle s'attristera, et c'est moi qui en serai cause! parce que je n'ai pas su lui cacher que je regrettais l'arbre de Noël de Jeanne, et les autres soirées de l'hiver....

— Le fait est, mon enfant, qu'elle a pu s'en apercevoir. Si tu avais eu un peu plus d'empire sur toi-même....

— Maman, je t'en prie, laisse-moi à la maison. Je serai triste comme un bonnet de nuit toute la soirée, j'en suis sûre! laisse-moi rester avec Lucile.

— Non, ma fille ; Lucile n'aime pas qu'on lui fasse des sacrifices ; elle te croirait capricieuse, ou elle s'attristerait de te voir te priver pour elle. Si tu avais refusé hier, à la bonne heure; ce soir il est trop tard. Ne va pas faire, pour aller à un plaisir, la mine que tu faisais les jours où tu gardais la maison pendant que tes amies s'amusaient.

— C'est désolant! s'écria Valentine; je ne peux jamais être contente! J'avais du chagrin de ne pas aller à cette soirée, et à présent j'en ai encore davantage d'y aller! »

Mme Davery fit signe à sa fille de se taire ; on entendait Lucile qui revenait en fredonnant. Elle entra de son pas léger, posa sur les épaules de sa cousine une chaude pelisse à capuchon bordée de cygne, et la pria de s'en servir ; c'était elle qui l'avait autrefois tricotée pour sa mère, et elle pouvait lui assurer que c'était très commode. Valentine, les larmes aux yeux, embrassa Lucile, et partit tristement pour cette fête qu'elle avait tant désirée lorsqu'elle croyait n'y pas aller.

Lucile dormait du sommeil de l'innocence lorsque Valentine rentra. Elle ouvrit les yeux, reconnut sa cousine, et, se dressant tout étonnée :

« Déjà? dit-elle. Il me semble que j'ai à peine dormi. Quelle heure est-il donc ? Vous revenez bien vite : est-ce que tu es malade?

— Non ma chérie, répondit Valentine en se penchant sur elle, et en l'entourant de ses bras ; mais je m'ennuyais. J'ai prié maman de laisser Marcelle une heure de plus, et nous sommes revenus tous ensemble; il n'y a que Frédéric qui soit resté. Je ne sais pas comment cela se fait, mais je ne peux plus m'amuser sans toi! »

Et Valentine se mit à pleurer, sans beaucoup de raison, certainement; mais elle avait eu le cœur si lourd toute la journée, qu'il fallait bien que cela finît par des larmes. Lucile n'était pas en peine de trouver de douces paroles pour la consoler; et quand les deux cousines s'endormirent, Valentine avait complètement oublié que le deuil de Lucile la privait de ses amusements ordinaires, et même que celle-ci avait une dot, tandis qu'elle n'en avait pas. Mme Briochon n'avait décidément pas réussi à semer la discorde.

VIII

La tontine Lemarandoux.

C'était un jeudi ; et ce jeudi-là, M. Davery quitta plutôt que de coutume la table du déjeuner. Il mit un papier timbré et écrit dans une grande enveloppe, et demanda à sa femme si elle avait des timbres-poste.

« Je n'en ai pas, répondit-elle ; mais Jacques ou Frédéric vont aller t'en chercher.

— C'est inutile, j'en prendrai moi-même en sortant. C'est mon certificat de vie, que je me suis fait donner ce matin; le voilà visé, légalisé, rien n'y manque, et je vais l'expédier pour qu'on me paye mon dividende.

— Il sera peut-être un peu plus fort que les autres années; il a dû mourir des associés, depuis un an. C'est étonnant, que cette tontine Lemarandoux paye presque toujours la même rente!

— Oui, je ne sais pas comment s'arrangent les administrateurs; il faudrait être à Paris pour voir clair là-dedans. Peut-être qu'on accumule toujours, et que tout restera au dernier survivant.

— Il sera riche, celui-là! s'écria Valentine, dont les yeux brillèrent de convoitise.

— Je le crois; d'ailleurs, je n'ai aucune idée des sommes que la tontine peut posséder à présent, ni du nombre d'associés qui vivent encore. Je sais que je suis un des plus jeunes, mais cela ne prouve rien, et il est bien possible que les autres héritent de moi. Ne compte pas trop sur la tontine Lemarandoux, ma pauvre Valentine! »

En disant ces mots d'un ton moitié plaisant moitié amer, M. Davery sortit; et la conversation continua naturellement sur la tontine Lemarandoux.

« Qu'est-ce donc qu'une tontine, ma tante? demanda Lucile.

— J'aurais de la peine à bien te l'expliquer, ma chère petite. Je sais que c'est une association de personnes de différents âges, qui ont donné chacune une certaine somme. On fait valoir cette somme, et l'on paye un petit intérêt aux sociétaires; la part de ceux qui meurent grossit la masse, et le dernier survivant hérite du tout. Tu comprends que s'il y avait beaucoup d'associés, au bout de vingt, trente, quarante ans, il en est mort un certain nombre, et que cela fait une belle somme.

— Et papa en est depuis longtemps? demanda Frédéric.

— Ses parents l'y ont mis au moment de sa naissance.

— Oh! c'est loin! Quel âge a-t-il au juste?

— Quarante-neuf ans passés. Depuis quelques années, la rente qu'on nous paye a augmenté, mais pas autant qu'on pourrait s'y attendre ; ces affaires d'argent ne sont jamais claires.

— Le dernier survivant sera bien heureux! dit Valentine en soupirant.

— Qui sait? ce sera peut-être un vieillard cloué dans son fauteuil, à qui cela sera bien égal.

— Bien égal! s'il ne peut pas marcher il se promènera en voiture.

— Et le grand air l'enrhumera, ou lui donnera la migraine.

— Eh bien, il fera de bons dîners! dit Frédéric, qui était un peu gourmand.

— Quand on est très vieux, on ne trouve plus grand goût à la nourriture, mon enfant.

— Il fera venir des artistes chez lui, et se fera donner des concerts », dit Jacques. Lucile se retourna d'un air étonné: Jacques trouvait donc quelque avantage à la richesse!

« Et s'il est sourd? ou s'il n'aime pas la musique?

— Il achètera de beaux tableaux, dit Lucile.

— Bah! les vieillards n'ont pas de bons yeux; et puis ils ne se soucient plus de grand'chose, mes pauvres enfants. Celui dont nous parlons sera heureux, si c'est un bon grand-père avec une quantité de petits-fils et de petites-filles, de leur faire de jolis cadeaux; mais s'il est seul au monde, je ne ne vois pas trop à quoi lui servira son argent.

— Tu as raison, maman; il vaut mieux que cela tombe à un homme jeune....

— Comme ton père, n'est-ce pas, Valentine? reprit la mère en riant.

— Eh bien, pourquoi pas? ce ne serait déjà pas si désagréable pour lui....

— Ni pour nous, ajouta Frédéric: conviens-en, maman!

— Eh! mon Dieu, je ne dis pas non; mais on peut être heureux sans être riche: est-ce que vous vous trouvez bien malheureux? »

Les enfants se mirent à rire.

« Tu as beau dire, maman, reprit Valentine; si papa héritait de toute la tontine Lemarandoux, ce serait une bien bonne affaire. Combien cela peut-il faire d'argent? cent mille francs?

— Beaucoup plus, dit Jacques.

— Beaucoup plus? comment sais-tu cela?

— Je n'en sais rien du tout; mais pour que cela ne fît que cent mille francs, au bout de quarante-neuf ans, il faudrait que les associés eussent mis bien peu de chose; et l'on ne monte pas une tontine avec de petites sommes insignifiantes, cela n'en vaudrait pas la peine. Papa ne sait pas combien ses parents avaient versé pour lui?

— Non, mon garçon: tu ne pourras pas établir ton calcul là-dessus.

— Oh! je n'y tiens pas; c'était seulement pour convaincre Valentine.

— Je suis toute convaincue, mon frère; plus il y aura d'argent quand nous hériterons, mieux cela vaudra. Qu'est-ce que nous en ferons, voyons? Toi, maman, qu'est-ce que tu voudrais?

— Je voudrais envoyer ton père en Italie, dit la mère, se prêtant à ce jeu. Il y a si longtemps qu'il a envie d'y aller!

— Nous irons tous! ce sera bien plus amusant. Et puis, qu'est-ce que nous ferons après?

— Nous achèterons une jolie maison de campagne.

— Et une de ville, maman; ce serait ennuyeux de passer toute l'année dans les champs.

— Pas si ennuyeux, dit Lucile; tu n'as pas idée du plaisir de sortir le matin dans la rosée, de voir les fleurs toutes fraîches qui se rouvrent au soleil, et d'entendre chanter les petits oiseaux. Et puis, on fait pousser des fleurs dans son jardin, et l'on peut en mettre partout dans la maison.

— Tu as raison; c'est joli, les fleurs; j'aurai un jardinier pour les cultiver. Mais c'est égal, je ne veux pas rester à la campagne en hiver. Il faudra passer trois mois à Paris, aller à tous les théâtres....

— Comme tu y vas! crois-tu que nous t'y mènerions? il y a du choix, dans les théâtres.

— Eh bien, pas à tous, maman, si tu ne veux pas, mais à beaucoup. Et puis, voir les musées, les expositions, les monuments, tout ce qu'il y a de beau. Et quand nous serons rentrés dans notre maison de ville, nous donnerons des fêtes... N'est-ce pas, Frédéric?

— Oui; et j'aurai un bateau de plaisance, comme M. de Touland, M. Lecime et tant d'autres. Et je me ferai habiller chez un tailleur, à la dernière mode... »

Un éclat de rire général l'interrompit, et la verve excitée des enfants se tourna toute contre le malheureux Frédéric.

— Et tu noieras ta chevelure sous un flot d'huile parfumée! disait l'un.



Il demanda des timbres-poste. (P. 36, col. 2.)

— Et tu tremperas tes mouchoirs dans l'eau de Portugal! ajoutait l'autre.

— Tu porteras des pantalons ventre-de-biche et cendre-de-roses!

— Tu auras des bagues énormes et une chaîne d'or de cinq kilos!

— Tu diras « cher » et « bon » à des gens que tu verras pour la première fois!

— Tu parleras de tes chevaux, et tu iras faire le connaisseur aux courses! »

Frédéric, qui n'avait pas la langue très vive à la riposte, prit un air maussade et leur tourna le dos. Sa mère vint à son secours.

« Laissez donc ce pauvre garçon tranquille, leur dit-elle; tout le monde ne peut pas avoir les mêmes goûts. Et Marcelle, qu'est-ce qu'elle ferait si nous avions beaucoup d'argent?

— Pourrais-je acheter toute la boutique du pâtissier? demanda la petite.

— Oh! la gourmande! s'écrièrent les autres.

— Pas pour moi, dit Marcelle; je ferais venir tous les pauvres petits enfants qui ne mangent jamais de gâteaux, et je les régalerais. C'est cela qui serait amusant! »

Mme Davery serra sa petite fille contre son cœur.

« Voyez-vous, dit-elle, Marcelle a pensé aux pauvres tout de suite, la chère petite âme. Là-dessus, allons travailler; personne ici ne manque d'ouvrage, je pense! »

Elle sortit de la chambre avec Valentine, qui devait lui aider à plier le linge de la lessive. Jacques et Frédéric se mirent à leur table, et Lucile alla étudier son piano. Le printemps était venu, et depuis qu'il ne faisait plus froid, on avait replacé le piano dans le salon en laissant la porte ouverte pour que le feu, encore allumé dans la salle à manger, y envoyât un peu de chaleur.

Lucile achevait son étude, lorsqu'elle entendit quelqu'un respirer derrière elle. Elle se retourna vivement : Jacques était là.

« Voulez-vous jouer un duo, Jacques? lui demanda-t-elle.

— Non, merci; ce n'est pas cela. Je vous écoutais, tout simplement, pour me reposer de mes chiffres. C'est un nocturne de Chopin que vous venez de jouer, n'est-ce pas? Il est beau, et vous le jouez bien. Voulez-vous le recommencer?

— Certainement, si vous le désirez; seulement asseyez-vous, ne restez pas là, vous m'intimidez. »

Elle riait; mais elle disait vrai; elle avait beaucoup de peine à jouer devant quelqu'un, et si le quelqu'un se tenait debout derrière elle, suivant des yeux le mouvement de ses doigts, ses mains tremblaient et elle ne pouvait plus jouer du tout.

Jacques s'assit près du piano, la tête dans ses mains, et écouta sans bouger. Quand elle eut fini, il se leva.

« Merci; c'est toujours aussi beau. Mais c'est triste, c'est troublant, cette musique-là. Je ne peux adopter votre théorie d'employer la poésie et l'art à embellir les obligations pénibles de la vie.... il me semble toujours que je tombe de haut et que je suis tout ahuri, et dégoûté de ce que je retrouve en bas.

— Ce qui est en bas est-il donc si laid? dit-elle en le regardant avec une curiosité compatissante.

— Laid... c'est selon... il y a des occupations qui plaisent plus ou moins. Mais quand on en a pour toute sa vie à faire une chose que l'on déteste!...

— Mon pauvre Jacques! que détestez-vous donc?

— Les mathématiques, l'algèbre, tout le cortège des sciences dites exactes... Je ne sais pas pourquoi je vous dis cela, Lucile; je ne l'ai jamais dit à personne, et vous êtes si jeune! mais j'ai confiance en vous, je ne peux pas faire autrement... et puis il y a des moments où il faut parler, pour ne pas étouffer... J'aime tant les poètes, les historiens, les grands écrivains, et toutes ces belles études qu'on me montre de loin, en ne m'en laissant prendre que ce qui est nécessaire pour mes examens! Et il faut que je calcule du matin au soir, que je creuse des problèmes, que je cherche des solutions qui ne m'intéressent pas le moins du monde... N'ai-je pas raison, quand je m'interdis de jeter un regard hors du cercle de mon devoir? Quand je vous demanderai un nocturne de Chopin, ne me le jouez pas, Lucile! cela me détourne de mon chemin! »

Il parlait à demi-voix, d'un ton amer; et Lucile se sentait prise d'une grande pitié pour lui. Elle s'étonnait de le trouver si faible, mais elle ne le méprisait pas pour cela, elle l'aimait mieux faible que dur.

« Mais, Jacques, reprit-elle doucement, êtes-vous donc forcé de faire des mathématiques? Vos parents sont si bons! si vous leur disiez ce que vous venez de me dire, ils ne vous condamneraient certainement pas à une carrière qui vous déplaît.

— On ne me force pas... Sans doute, mon père désire que je m'occupe de sciences, puisque c'est là surtout ce qu'il connaît; mais il ne m'imposerait pas une carrière. Seulement.... vous avez dû voir, Lucile, que nous ne sommes pas riches... Frédéric ne sera jamais bon à grand'chose, et les filles ne peuvent pas se tirer d'affaire elles-mêmes. C'est à moi, qui suis l'aîné, à m'occuper des autres, à alléger le fardeau que portent mes parents : si vous saviez comme je remarque chaque cheveu blanc, chaque ride.... et cela augmente d'année en année; ils vieillissent trop vite, et ce sont les soucis.... Enfin, j'ai fait mon plan. Je suis fort en mathématiques, quoique je ne les aime pas; je serai reçu bachelier cette année, il le faut, et un an après, j'entre à l'École centrale. Cela coûte cher, ordinairement, mais je saurai bien m'arranger pour que cela ne coûte rien : le voyage et une petite avance seulement; je donnerai des leçons pour payer mon entretien, j'en ai déjà cherché; des camarades qui sont partis pour Paris m'ont promis de m'en trouver. Au bout de trois ans j'aurai une place; je ne regarderai ni à la peine, ni à la solitude, ni à rien;

je gagnerai de l'argent, et, Dieu aidant, j'arriverai à placer mon frère, à marier mes sœurs, à donner du repos à mes parents. J'ai l'air de bâtir des châteaux en Espagne, n'est-ce pas? mais non ; cela sera, parce que je le veux, et que quand on veut de toutes ses forces, on arrive toujours. Seulement, vous comprenez qu'il ne faut pas que je me laisse distraire ; et vous ne vous moquerez pas du stoïcien, n'est-ce pas? »

Lucile ne répondit rien; mais deux larmes, qui s'étaient amassées dans ses yeux pendant que Jacques parlait, roulèrent sur ses joues et allèrent mouiller les touches du piano. Elle tira vivement son mouchoir pour les essuyer ; et Jacques, craignant de s'attendrir aussi, se leva brusquement et retourna à ses mathématiques.

A suivre. Mme C. COLOMB.

LES TALISMANS [1]

Lorsqu'on divise une circonférence en cinq parties égales, et qu'on joint les points de division, on obtient la figure de géométrie appelée *pentagone;* si l'on joint les points de division seulement de deux en deux, on obtient un pentagone d'une forme particulière, qui s'appelle en géométrie *pentagone étoilé*, et dans l'art de la magie un *pentagramme*, du mot *gramma*, qui signifie trait, parce que les sorciers s'appliquaient à le former rapidement d'un seul trait. Ce pentagramme avait toutes les vertus : il était le signe distinctif auquel se reconnaissaient, dans l'antiquité, les disciples du grand philosophe grec Pythagore; il était le signe de la santé, et l'on m'assure qu'aujourd'hui encore, dans un grand nombre de villages d'Alsace, on trace au mur cette figure symbolique dès qu'une femme est malade. Le pentagramme était gravé sur certaines monnaies grecques, ainsi que sur des pierres employées au moyen âge contre les sorcelleries et contre les maladies. Ces pierres, appelées *Abraxas*, portaient, outre la figure du pentagone étoilé, des têtes de lion, de coq, de serpent, et surtout le mot magique par excellence : *Abracadabra*, qui préservait de toutes les maladies. Mais, pour que ce mot eût toute son efficacité, il fallait que les lettres fussent disposées en triangle, de manière qu'on pût le lire dans tous les sens :

A B R A C A D A B R A
B R A C A D A B R
R A C A D A B
A C A D A
C A D
A

Quelquefois on écrivait ce mot sur un morceau carré de papier, plié de manière à cacher l'écriture et piqué en croix avec un fil blanc. « Puis le malade suspendait cette amulette à son cou, et la portait pendant neuf jours. Au bout de ce temps, il devait aller en silence, de grand matin, sur le bord d'une rivière qui coulait vers l'orient, détacher de son cou le morceau de papier et le jeter derrière soi sans l'ouvrir! »

Il faudrait un volume entier pour décrire toutes les pratiques superstitieuses des différents peuples. N'avons-nous pas nous-mêmes encore aujourd'hui la superstition des amulettes. Les dames ne portent-elles pas au bras des bracelets qu'elles appellent des porte-bonheur? et des bagues en fer qui préservent de la migraine? En Angleterre, les paysans clouent un fer à cheval sur leur porte pour éloigner les revenants! et nombre de gens conservent avec soin de la corde de pendu!

Laissons donc de côté toutes ces croyances ridicules, restes des siècles d'ignorance! Ne cherchez pas hors de vous-mêmes des talismans qui ne sauraient exister. Vous en possédez un qui vaut à lui seul toutes les baguettes magiques! Avec ce talisman merveilleux, vous pouvez travailler utilement au bonheur de vos familles, travailler à la grandeur de notre pays, étendre le champ des connaissances humaines, et préparer aux générations qui nous suivront une vie plus facile. Ce talisman admirable dont il faut vous servir sans retard, car le temps lui enlève sa puissance, ce talisman béni qui vous permet de renverser tous les obstacles, amis, c'est votre jeunesse!

ALBERT LÉVY.

1. Suite et fin. — Voy. page 26.

LE NOUVEAU CAPITOUL

« Vive Monsieur le Capitoul!

— Vive Messire Jean! que notre bonne ville de Toulouse le conserve longtemps!

— Que Dieu lui accorde de longs jours! »

Et les verres pleins s'entre-choquaient, tandis que tous les convives acclamaient le nouveau magistrat, qui, debout, à la place d'honneur, répondait d'une voix émue :

« Merci, mes amis... Je suis bien indigne de tant d'honneurs que vous m'accordez ainsi... Vous eussiez trouvé plus méritant que moi...

— Non, mon cher confrère, dit un vieillard placé près de lui, les électeurs de Toulouse n'ont jamais trouvé citoyen plus digne de la magistrature que vous, Messire Jean Malon, la gloire de notre Cité. »

Messire Jean Malon, le nouveau capitoul, était bien en effet une des gloires de la vieille capitale du Languedoc. N'était-il pas le plus docte professeur de sa vieille Université et le plus habile et réputé chirurgien du Midi de la France? N'était-il pas l'auteur du ***Discours des venins, de la licorne et de la peste***, de la ***Méthode curative des playes et fractures du corps humain***,

et de tant d'autres savants traités que notre science médicale conserve encore avec orgueil?

Fils d'un pauvre barbier de Mazamet, il s'était élevé par la force seule de son intelligence, de son talent. Devenu un des plus riches bourgeois de Toulouse, il n'avait jamais cessé de consacrer non seulement son savoir mais sa fortune à aider et à secourir les pauvres de la Cité. Et maintenant, pour couronner cette longue carrière de travail et de dévouement, ces concitoyens lui décernaient cette magistrature si enviée, dans laquelle se confondaient toutes les dignités et qui tenait lieu de noblesse, ainsi que le disait le proverbe populaire :

Cil de noblesse a grand titoul,
Qui de Toulouse est capitoul.

Le soir de son élection, le nouveau dignitaire avait réuni chez lui à dîner quelques-uns de ses plus anciens amis et prochains collègues.

Selon l'usage, après les coupes vidées en l'honneur de l'élu, chacun se mit à raconter quelque vieux souvenir qui le rattachait au docte professeur.

En écoutant cet unanime concert de louanges, messire Jean souriait finement. Profitant d'un court moment de silence :

« Et cependant, mes bons amis, leur dit-il, il est un acte de ma vie dont je vous dois confession. Tout ce que j'ai fait n'a pas toujours mérité tant d'éloges. Mon voisin, l'honoré Raymond de Castex, pourrait vous narrer aussi bien que moi l'accident dont il s'agit, car il en fut complice. Mais, quoique mon péché ait été partagé, c'est par vous qu'il doit être pardonné. »

Messire Raymond, l'honorable grand-viguier de la cité, sourit à ces paroles, mais les assistants se regardèrent entre eux un peu étonnés.

Le nouveau capitoul reprit :

« Il y a quelque quarante ans de cela, et, en ce temps, mon ami Raymond et moi nous étions de gais et joyeux jouvenceaux, faisant nos premières armes en la noble Université de Montpellier. Malgré son peu d'avoir, mon père m'y avait envoyé pour me perfectionner dans l'art de saigner les malades et de réduire les luxations, qu'il avait longtemps lui-même pratiqué avec honneur à Mazamet.

» Je dois reconnaître que durant les deux ans que nous restâmes ensemble à Montpellier, Raymond et moi, nous étudiions avec sagesse et persévérance, passant nos soirées à travailler ensemble, tandis que nos collègues couraient les cabarets ou assaillaient le soir les bourgeois dans les ruelles désertes. Aussi, après avoir soigneusement écouté les conférences de nos illustres maîtres, nous eûmes tous deux l'honneur de recevoir le diplôme de *doctissimi*, tandis que nombre de nos camarades se voyaient renvoyés à de nouveaux examens.

» Durant mon séjour à Montpellier, mon père était venu s'établir dans un des faubourgs de Toulouse, et Raymond ayant sa famille en cette ville, nous résolûmes, nos examens passés, de nous y rendre ensemble.

» Comme nous quittions Montpellier, quelques étudiants toulousains nous offrirent de se joindre à nous, ce que nous acceptâmes ne pouvant faire autrement. Ces compagnons n'étaient pas tout à fait de notre goût, étant plus amoureux de joyeuse vie que de sagesse jouant plus souvent de la viole que feuilletant des livres, et plus habiles à manier l'épée que la plume.

» Mais nous étions tous jeunes, et, en somme, tous amis de la bonne gaieté, et notre voyage fut fort aimable, accompagné de joyeux propos et de lestes plaisanteries.

» Nous approchions sans encombre de la cité toulousaine, mais les escarcelles mal ménagées se vidaient, et bientôt il nous fallut compter pour vivre sur la charité des bourgeois et des paysans.

» Il n'y a point de honte, n'est-ce pas, à ce que de pauvres étudiants invoquent la charité, surtout lorsqu'ils peuvent la payer, ainsi que faisaient nos compagnons, d'une gaie chanson accompagnée d'un air de viole. Partout, paysans et bourgeois, toujours amoureux de trouvères, nous hébergeaient amicalement, lorsque pour notre mal sort, nous nous arrêtâmes à deux lieues de cette ville, au hameau des Tanneries, qui, ainsi que le nom l'indique, est habité par gens travaillant les peaux de bœuf. Ce métier les rend-il peu enclins à la gaie science, le fait est que ces ouvriers nous reçurent fort mal et toutes les portes nous restèrent fermées.

» Comme nous étions fort las d'une longue route, notre petite troupe chercha un abri dans un bosquet voisin du hameau et chacun y prit de sieste ce qu'il voulut. Mais le sommeil n'était pas ce qui tentait le plus nos compagnons, et, après un peu de repos, ils décidèrent de prendre ce que l'on ne voulait pas leur donner. Le plus jeune, garçon petit et fort leste, fut dépêché au hameau et revint bientôt portant une fort belle oie, prestement enlevée à une basse-cour du voisinage.

» Je fus réveillé par les goisements de la bête dont l'arrivée était saluée des joyeux cris de nos compagnons. Je sautai sur mes jambes et fis quelques réprimandes sur cet acte. Nonobstant, le cou fut coupé à l'oie, qui lestement plumée, fut introduite dans la marmite également dérobée dans ce but.

» Elle n'eut point le temps de cuire, que les villageois nous tombèrent dessus à l'improviste, et, après force horions, nous emmenèrent prisonniers.

» C'est ainsi, comme malandrins, que je fis mon entrée dans Toulouse avec mon ami Raymond, et nous fûmes incarcérés en la prison de ville. Mon père paya l'oie et nous fûmes relâchés. Que pensez-vous de cet acte de votre nouveau capitoul?

— Je pense, dit gaiement messire Raymond, et en cela comme nos honorés amis, qu'il faut toujours se défier de mauvaise compagnie. »

ANDRÉ BOURQUIEN.





Il revint portant une fort belle oie. (P. 40, col. 2.)

LE CAUCHEMAR D'UN ÉRUDIT

C'était le soir vers onze heures.

Assis devant sa table surchargée de livres et de papiers en désordre, M. Libris lisait attentivement dans un gros volume ouvert devant lui. La tête dans les mains et les coudes sur le livre, il écarquillait les yeux comme pour mieux comprendre et ne rien perdre des belles choses qu'il lisait. La lampe, placée devant lui, laissait dans la pénombre la plus grande partie du cabinet de travail, vrai cabinet de savant : trois chaises de paille et une table pour tout meuble, et comme ornement d'immenses casiers craquant de livres placés au hasard. Toute la lumière de la lampe était concentrée sur cette figure attentive et fatiguée. Avec ses longs cheveux tombant sur le collet râpé de l'habit, ses coudes usés sur les tables des bibliothèques publiques, ses petits yeux gris et sa physionomie à la fois sérieuse et naïve, M. Libris était bien le type de l'érudit, un type qu'on ne rencontre pas souvent dans la rue, mais que connaissent bien ceux qui fréquentent les bibliothèques.

Ce soir-là il était assis depuis quatre grandes heures devant son livre, et je vous prie de croire qu'il n'avait pas perdu son temps. Mais on a beau avoir les meilleures intentions, être un rude piocheur et s'appeler M. Libris, on finit par se fatiguer. Peu à peu la tête devint lourde, les yeux papillotèrent, les idées s'obscurcirent : M. Libris s'accorda cinq minutes de repos.

La tête renversée, les lunettes relevées sur le front, les yeux à demi clos et la bouche souriante, il ne pensait pas ; il assistait au défilé de ses pensées, qui certes n'étaient pas tristes. M. Libris était content de lui ; il pouvait se dire comme Titus qu'il n'avait pas perdu sa journée. Il se le disait d'abord tout bas avec une satisfaction discrète ; puis son enthousiasme subissant un *crescendo*, il s'écria malgré lui : « Ah ! que j'ai bien travaillé ! J'ai bien travaillé, » répéta-t-il, et il se levait en se frottant les mains, quand il se rencontra avec une grande femme qui le regardait d'un air narquois. « Une femme ! » s'écria-t-il avec effroi, et il allait lui demander qui elle était, d'où elle venait, ce qu'elle voulait. Mais l'autre, devinant sa pensée, l'arrêta d'un geste.

« Vous travaillez donc toujours, monsieur Libris ! Vraiment, vous n'êtes pas raisonnable. C'est donc bien intéressant ce que vous lisez là, et surtout bien utile à vous et aux autres ?

— Comment, bien utile ? s'écria l'érudit, qui se leva rouge de colère.

— Oh ! mon cher ami, je vous en prie, pas de grimaces. Avec d'autres moins au courant de vos affaires, ou moins perspicaces, libre à vous de vous envelopper dans votre dignité comme Diogène dans son manteau ; mais entre nous..... Voyons ! A quoi peut bien servir toute votre érudition ? Vous étudiez des choses dont personne ne se soucie, et dont vous ne tirez aucun parti. Le beau mérite d'être à l'affût des faits les plus insignifiants, et de se bourrer la tête de connaissances ridicules ! Avec de la patience et de bons yeux, qui n'en ferait autant ? Et cela ne vous empêche pas d'être très glorieux de votre savoir, et de mépriser ceux qui ne sont pas aussi instruits.... ou aussi sots que vous. Mais, mon cher, il ne faut pas vous abuser : vous n'êtes pas un savant, vous n'êtes qu'un érudit.

— Qu'un ér..., qu'un ér..., » bégaya le pauvre homme en roulant des yeux terribles.

Cette fois l'impertinente étrangère éclata de rire. Tant de naïveté désarmait sa colère. Elle reprit d'un air de railleuse condescendance :

« Oh ! mon pauvre ami, tu as beau me lancer des regards furibonds, tu ne me feras pas changer d'avis..... Oui, je dis bien : tu n'es qu'un érudit, un simple érudit. Un savant ne se promène pas comme toi dans les broussailles, incertain et désordonné. Il ne s'accroche pas à tous les buissons. Il va droit aux hautes futaies, et il y trace sa route. Il a un but et il y tend sans détour. De tout ce qu'il a vu sur son chemin, des mille observations qu'il a réunies, il noue une gerbe étincelante et serrée. Les faits particuliers sont la *fin* de tes travaux ; ils ne sont pour lui qu'un *moyen* d'arriver à une loi générale. Dans le chaos qui t'aveugle, il fait la lumière ; il explique, il devine, il découvre. Tu t'embarrasses dans les détails, et lui ne voit que l'ensemble. Tu es terre à terre, et il a le coup d'œil de l'aigle. Ouvrier timide et inhabile, tu amasses des matériaux, et son génie élève un édifice. Il est armé de la verge de Moïse qui des rochers les plus arides fait jaillir une source éblouissante.

— Mais.....

— Oh ! je sais bien ce que tu vas me dire : que tu travailles beaucoup plus que personne, que tu te lèves avant les autres et que tu te couches après. Le beau mérite ! Tu es un rude piocheur, voilà tout. Si tu avais seulement une ombre de talent, te serais-tu confiné dans le passé et condamné à des études ingrates presque rebutantes ? Non ; tu serais de ton temps, tu t'intéresserais à tout ce qui se fait aujourd'hui, tu vivrais de notre vie, et au lieu d'être un fantôme du passé, tu serais notre contemporain. Notre époque.....

— Ne me parlez pas.....

— Ah ! voilà ! je m'y attendais. Ne me parlez pas de notre époque ! C'est le mot de tous les esprits mal faits, retardataires, pleins de respect pour ce qui n'est plus, et de mépris pour ce qui est. Ils dorent le passé des rêves de leur imagination, et ils ne voient le présent qu'à travers leurs préventions et leurs erreurs. Notre époque a vu naître quelques génies et une foule de talents, elle compte par centaines les belles œuvres en littérature, en sciences et dans les arts. Qu'importe ? Nous portons au front une tache qui te fait horreur : nous sommes venus quinze siècles trop tard. Ah ! si au lieu d'avoir une langue polie et raffinée, nous avions un langage barbare et inculte ; au

lieu de mœurs civilisées, des mœurs grossières ; au lieu d'une histoire brillante, un passé obscur et peu honorable, oh ! alors, tu t'occuperais de nous. Mais comme nous sommes des gens du monde et des gens de goût, et surtout comme nous sommes des contemporains, tu nous dédaignes !

— Mais..... Mais enfin, » cria l'érudit d'une voix étranglée.....

L'audacieuse étrangère avait disparu. Resté seul, M. Libris se frappa le front, regarda sa montre et vit qu'il était grand temps d'aller se coucher.

MATHIAS KAHN.

LES DEUX MOUSSES [1]

XXIV

Devant le shérif.

Terrifiés par cette fin tragique, les deux mousses contemplaient en silence le cadavre grimaçant de l'infortuné Dominique.

« Le châtiment ne s'est pas fait attendre, murmura enfin Daniel. Le misérable a été écrasé au moment même où il touchait au but de son exécrable ambition. Mais enfin qui l'a frappé ?

— La main de Dieu, dit gravement Pingouin.

— Oui, certes, reprit le jeune Français, la punition est trop éclatante pour ne pas être un effrayant exemple. Mais encore quel en a été l'instrument ?

— Sans doute quelqu'un de ces rôdeurs du désert dont nous parlions l'autre jour. Qui sait même si Dominique n'est pas tombé dans quelque guet-apens qu'il avait préparé à notre intention. Peut-être, en partant de Melbourne, s'était-il concerté avec un de ses dignes camarades pour nous dévaliser à notre retour. Il n'avait pas prévu qu'il nous dépouillerait aussi facilement à lui seul, et à son tour il aura été sacrifié par ses complices. »

Le Canadien achevait à peine ces mots, quand tout à coup le sol trembla sous les pas de chevaux au galop et, en un clin d'œil, les jeunes gens se virent entourés de cavaliers qui, le revolver au poing, se ruèrent sur eux. Toute résistance était inutile. Nos amis, comprenant qu'ils étaient aux mains des assassins de Dominique, se laissèrent prendre brutalement au collet. Deux des cavaliers quittèrent leur monture et attachèrent les prisonniers par les poignets au moyen d'une longue corde, puis étant remontés en selle, ils leur intimèrent l'ordre de les suivre, en leur prodiguant toutes les insultes dont le vocabulaire anglais est si riche.

Pingouin essaya de protester.

« A quoi bon nous faire prisonniers, dit-il à l'un des hommes, je vous certifie que vous ne trouverez pas une seule paillette d'or dans nos poches.

— Cela nous est bien égal et ne changera rien à votre affaire, répondit le cavalier. Allons, en route, gibier de potence.

— Vous seriez plus digne que nous de pendre au bout d'une branche, » s'écria Daniel avec indignation ; mais son imprudente réponse ne lui valut qu'un vigoureux coup de fouet sur les épaules, et les cavaliers ayant mis leurs montures au trot, les pauvres garçons durent les suivre en courant pour éviter d'être traînés sur le sol ou foulés aux pieds des chevaux.

Après une course d'un quart d'heure, la troupe déboucha dans une vaste prairie, parsemée de bouquets d'arbres, au milieu de laquelle paissaient en grand nombre de beaux bœufs aux longues cornes. On apercevait au bout de la prairie les vastes bâtiments d'une ferme européenne, devant laquelle se tenait rassemblée une foule d'hommes dont les cris et les hurlements s'entendaient à cette distance.

Sans doute, l'arrivée de la troupe avait été signalée, car les prisonniers virent de loin un cavalier se détacher de la foule et s'avancer à fond de train au-devant d'eux. En quelques minutes, il eut franchi l'espace, et à peine à portée de voix, arrêtant son cheval, il cria aux cavaliers :

« Eh bien ! qu'y a-t-il de nouveau ?

— Il y a, répondit un des hommes en ôtant respectueusement son chapeau, que vous aviez raison, monsieur Richard ; le bandit n'était pas seul. Nous avons aperçu ce matin deux de ses complices sur le haut de la colline ; ils cherchaient sans doute leur chef, mais nous les avons surpris au moment où ils fouillaient impudemment les poches du pauvre mineur. Tenez, les voilà ! deux bambins. » Et écartant son cheval, il désigna les prisonniers.

Les paroles du cavalier avaient été pour Pingouin un trait de lumière. Ainsi les hommes qui les entouraient n'étaient pas des bandits, mais bien des colons irrités qui les soupçonnaient, Daniel et lui, d'être les complices de l'assassin de Dominique.

Le Canadien profitant aussitôt de sa découverte s'était avancé autant que le lui permettait la corde qui le retenait, et s'adressant à celui que le cavalier avait appelé monsieur Richard, il lui cria :

« C'est une erreur, monsieur, nous sommes innocents de tout crime ; nous avons été nous-mêmes.... »

Mais l'un des gendarmes improvisés ne laissa pas le jeune homme achever son discours. Le tirant brusquement par la corde, il le fit rouler à terre, en lui criant :

« Veux-tu te taire, vaurien, ou je te loge une balle dans la tête.

— Ne brutalise pas inutilement ces jeunes gens, John, cria M. Richard ; j'ai prévenu le shérif de French Creek, et il est déjà occupé à juger le bandit que nous avons arrêté hier. Dans un instant les deux prisonniers que vous venez de faire comparaîtront devant lui et il les jugera à leur tour. »

1. Suite. — Voy. pages 241, 257, 273, 289, 305, 321, 337, 353, 369, 385, 411, et vol. XVI, pages 10 et 27.

Et, tournant bride, le colon repartit au galop vers la ferme.

« Le shérif! grommela John ; qu'est-ce que nous avions besoin de lui en pareil cas ? Il n'y a qu'un bon juge pour les batteurs de broussailles, c'est le juge Lynch [1].

— Tranquillise-toi, dit en riant un cavalier voisin, M. Martin, le nouveau shérif, vaut bien le juge Lynch. Étant le plus riche propriétaire de la vallée, il a plus que tout autre intérêt à nettoyer le pays et il s'en acquitte fort bien. En un mois il a fait pendre quatre rôdeurs, et ceux d'aujourd'hui peuvent préparer leur cou. Le shérif ne les manquera pas. »

Quelques instants après, la petite troupe arrivait en vue de la ferme. Les prisonniers furent environnés par une foule menaçante, et cette fois encore M. Richard dut intervenir pour empêcher tous ces furieux de se faire justice séance tenante. Sur l'ordre du shérif, les jeunes gens furent enfermés dans une écurie voisine pour attendre le moment de comparaître devant son tribunal.

« Enfin, dit Pingouin avec bonne humeur, il est vrai que ces braves gens m'ont assez maltraité, mais j'aime encore mieux me savoir dans leurs mains que dans celles des pilleurs de route.

— Oui, dit Daniel, j'ai cru aussi tout d'abord que nous avions été pris par des bandits ; cependant les braves gens qui nous ont arrêtés, puisque tu les appelles ainsi, ces braves gens auraient pu nous laisser nous expliquer sans nous brutaliser de la sorte. J'ai encore les épaules cuisantes du coup de fouet que l'un d'eux m'a appliqué.

— Que veux-tu, reprit philosophiquement le Canadien, ce sont là les hasards de la vie ; on nous a pris pour des bandits et l'on nous traite comme tels. Mais tout à l'heure, il nous sera facile de nous expliquer devant le shérif, et je suis sûr que ceux qui nous ont tant rudoyés seront les premiers à nous faire des excuses. Tiens, précisément, j'entends des pas. On vient nous chercher. »

En effet, la porte de l'écurie s'ouvrit et John apparut.

« Allons, canaille, cria-t-il d'une voix rude, à votre tour. »

Les prisonniers sortirent et suivirent sans mot dire leur gardien.

Le tribunal avait été établi en plein air, près de la ferme, à côté d'un gigantesque gommier dont les fortes branches auraient pu porter tous les bandits de la province. Le shérif, M. Martin, siégeait, assis sur une simple chaise de paille, derrière une table où figurait tout l'appareil de cette justice primitive, une bible pour recevoir les serments des accusés et un code. Ce terrible juge, un homme dans toute la force de l'âge, avait, malgré sa large barbe fauve, un air si doux et si bienveillant, qu'en le voyant les jeunes gens se sentirent rassurés. Aussi s'avancèrent-ils tous deux résolument vers lui, et l'ayant salué avec respect, ils attendirent son interrogatoire.



Les jeunes gens se virent entourés de cavaliers. (P. 43, col. 1.)

« Vous êtes accusés, dit le shérif d'une voix grave, d'avoir participé à l'assassinat d'un malheureux mineur et de l'avoir méchamment dépouillé du juste fruit de son labeur.

— Nous sommes, moi et mon compagnon, entièrement étrangers à ce crime, répondit fermement Pingouin.

— Cependant, reprit le juge, vous ne pouvez nier que vous avez été arrêtés sur le lieu même de l'attentat. Les hommes qui vous ont surpris, vous épiaient. Ils vous ont vus de loin vous approcher de la victime pour vous assurer sans doute si elle n'avait pas complètement échappé à vos coups...

— Il y a là, interrompit Daniel avec feu, un fatal concours de circonstances. Nous étions partis, il y a deux mois, de Melbourne en compagnie précisément de l'homme assassiné. Nous allions avec lui à la recherche d'un riche placer, situé dans le voisinage du Murray et du Murrumbidgee, et dont un hasard nous avait révélé l'existence. Là, un bonheur inespéré nous fit découvrir une quantité considérable d'or,

1. On appelle aux États-Unis *loi de Lynch* ou *du juge Lynch* un usage barbare qui permet aux particuliers de se faire justice à eux-mêmes des crimes commis contre les personnes. On rapporte qu'au dix-septième siècle, un certain John Lynch, colon de la Caroline, fut investi par ses concitoyens d'un pouvoir discrétionnaire, afin de juger d'une manière sommaire et de punir immédiatement les désordres inséparables d'une colonie naissante. Plusieurs autres États de l'Union adoptèrent cette mesure, et elle a survécu aux circonstances qui pouvaient en quelque sorte la justifier. Lors de la fondation des colonies australiennes, les colons s'empressèrent d'adopter la loi de Lynch, mais le gouvernement ordonna que ces tribunaux populaires devraient toujours être présidés par le shérif du district, magistrat municipal nommé par les colons réunis.

et nous comptions regagner au plus tôt Melbourne, lorsque notre compagnon réussit à nous attirer dans un piège et s'enfuit en emportant tout le produit de notre travail commun. Sauvés par un miracle, nous allions arriver ici, dénués de tout, quand, ce matin, quelle fut notre épouvante en rencontrant sur notre route le cadavre de notre infidèle compagnon. Il n'était cependant pas mort encore. Oubliant notre ressentiment, nous lui portâmes secours ; mais le malheureux ne rouvrit les yeux que pour nous reconnaitre et expirer en blasphémant. A ce moment nous fûmes faits prisonniers par les colons. »

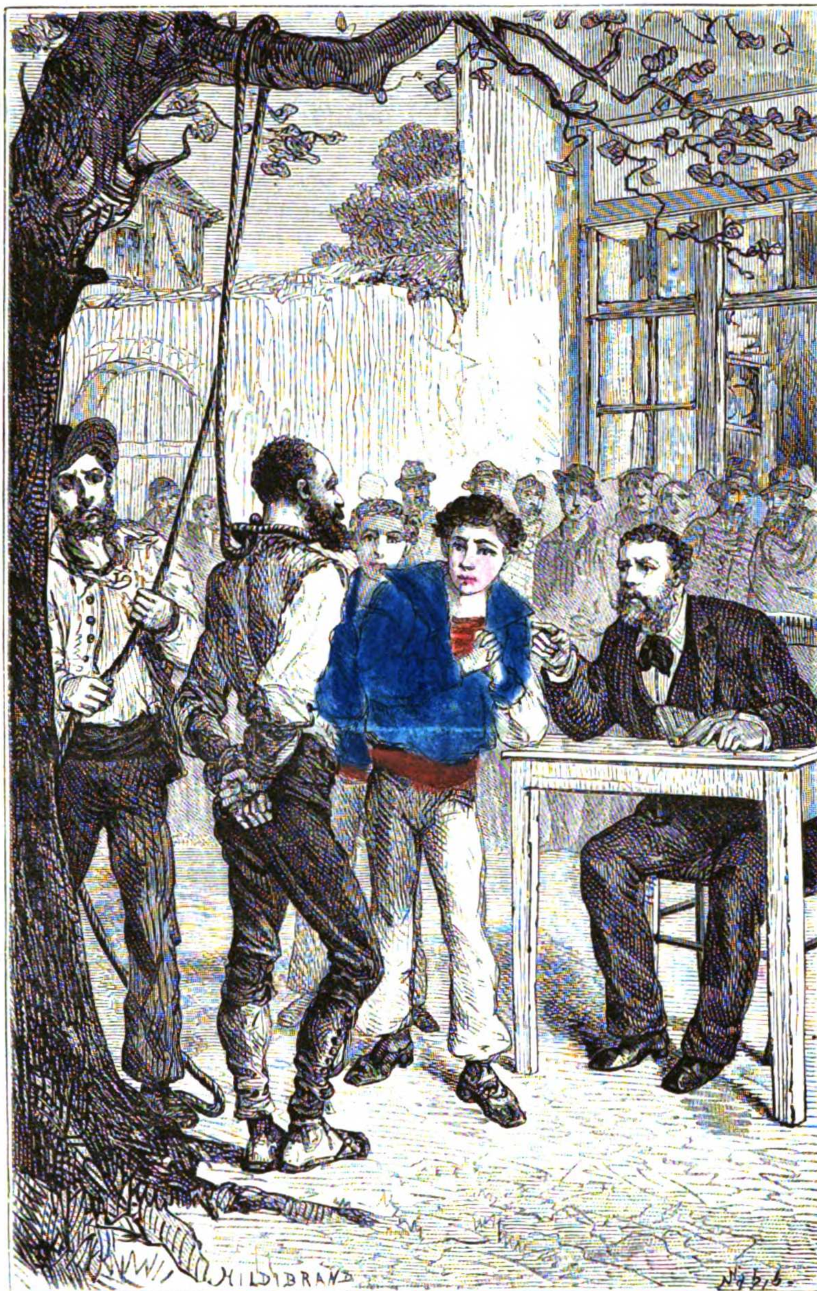
La voix de Daniel avait un tel accent de vérité, que le shérif, qui l'écoutait avec attention, lui demanda plus doucement: « Comment s'appelait votre malheureux compagnon ?

— Dominique Martigues, matelot du port de Marseille.

— Vous êtes Français ?

— Oui, monsieur. Mon camarade que voici est Canadien.

— C'est étrange! » murmura le shérif. Et reprenant: « Connaissez-vous cet homme ? »



Connaissez-vous cet homme? (P. 45, col. 2.)

Les jeunes gens tournèrent la tête dans la direction qui leur indiquait le juge et ils aperçurent alors le principal accusé que les assistants leur cachaient jusqu'alors.

Le meurtrier, garrotté des pieds à la tête, se tenait debout sous l'arbre, ayant déjà autour du cou le nœud de la corde attachée à une des branches. C'était un homme court, trapu, au visage brun encadré d'une épaisse barbe noire. On lisait dans ses yeux la rage impuissante qui gonflait sa poitrine. Il avait froidement écouté l'interrogatoire de ses prétendus complices, mais en voyant les jeunes gens se tourner vers lui, sa figure s'illumina d'un sourire de triomphe.

Pingouin s'était avancé et d'une voix ferme, il dit:

« Je n'ai jamais vu cet homme. »

Quant à Daniel, la vue du bandit semblait l'avoir pétrifié. Il pâlit, balbutia quelques paroles et laissa retomber la tête, plein de honte et de terreur.

Tout ceci n'avait pas échappé au juge, qui, s'adressant au jeune Français, reprit lentement :

« Et vous, connaissez-vous cet homme? »

Daniel resta muet. Pingouin, surpris, pressait son ami de répondre. Lorsque tout à coup on entendit le bandit s'écrier :

« Eh bien, Daniel, c'est comme ça que tu renies tes amis? Tu ne reconnais donc pas Mateo Puig? Tu as vraiment la mémoire courte. Nous avons cependant fait plus d'un bon coup ensemble. »

Le shérif examinait attentivement le jeune homme.

« Parlez, lui dit-il enfin avec rudesse. Ce que dit cet homme est-il vrai ?

— Oui, monsieur, repondit Daniel accablé.

— Mais, alors ? demanda le juge.

— Ce que dit cet homme est peut-être vrai, s'écria Pingouin ; mon ami l'a sans doute connu autrefois, il s'est faiblement laissé entraîner par lui à quelque faute, mais, je jure devant Dieu, devant tous ces honnêtes gens et sur mon honneur, qu'il est aussi innocent que moi du crime qui vient d'être commis ici, que depuis que la tempête nous a jetés dans ce pays il n'a jamais vu ce misérable, et que tout ce qu'il vous a dit lui-même tout à l'heure était la vérité, rien que la vérité. »

Le jeune Canadien, entraîné par son amitié, avait mis tant de feu à sa plaidoirie, que la foule émue se mit à l'applaudir.

Le shérif s'était, lui aussi, laissé gagner par l'émotion générale.

« Qu'on réintègre ces jeunes gens dans leur prison, dit-il à John ; je les interrogerai plus à loisir tout à l'heure. »

On les emmenait.

« Daniel Riva ! cria le bandit, quand tu retourneras à Castell, dis aux gens du pays que je suis mort en brave pour te rendre la fortune qu'un autre t'avait volée ! »

« Vous vous appelez Daniel Riva ? demanda le juge d'une voix qui tremblait légèrement.

— Oui, monsieur.

— Et vous êtes le fils... ?

— De Pierre Riva, ancien gardien du sémaphore de Cette.

— Serait-il possible ! » murmura M. Martin.

Puis après avoir réfléchi quelques instants il reprit :

« John, emmenez les prisonniers, et vous, Bob, faites votre devoir. »

A ces derniers mots, un homme robuste s'avançant vers Mateo l'enleva dans ses bras et, malgré la vive résistance du bandit, lui fit monter les degrés d'une échelle appuyée à l'une des branches du gommier. Puis sautant à terre, il laissa tomber l'échelle et l'assassin pendu à la corde par le cou vint se balancer au-dessus de la foule qui salua de hourras frénétiques les horribles convulsions de son agonie.

Daniel s'était caché la figure dans ses mains pour échapper à cet odieux spectacle.

A peine les deux mousses se retrouvèrent-ils seuls dans l'écurie qui leur servait de prison, que Pingouin, malgré sa générosité habituelle, ne put s'empêcher de s'écrier :

« Alors tu connaissais ce misérable ?

— Je te fais honte, n'est-ce pas, mon brave Martial ! dit amèrement Daniel. Eh bien, oui, je connaissais cet infâme Mateo, et il avait raison de dire que j'avais été autrefois son complice, complice involontaire, c'est vrai, mais le compagnon de ses méfaits. J'ai voulu te cacher encore cette faute parce que j'en rougissais, comme de toutes celles que j'ai dû t'avouer. Tu vois quels étaient mes amis : Mateo Puig, le contrebandier, et Dominique Martigues, le matelot voleur, tous deux assassins ; l'un m'a fait faire le premier pas hors du sentier du devoir, l'autre m'a entraîné dans la voie du mal. Ces deux hommes ont été mes mauvais génies, et je comprends aujourd'hui jusqu'où ils m'auraient conduit. Mon père avait raison lorsqu'il me disait : « Il n'est pas de petite faute. » Je n'étais que paresseux, mais la paresse m'a entraîné à vouloir être heureux, riche, sans peine, sans travail, et pour cela je suis devenu l'instrument d'hommes sans conscience. C'est toi, Martial, qui m'a ouvert les yeux sur le vrai devoir de l'homme ici-bas, toi, qui as toujours travaillé, lutté, relevant de plus belle la tête lorsque le sort t'avait rudement frappé. Si Dieu veut que mes juges reconnaissent mon innocence, désormais je n'aurai plus que toi pour modèle. Je cherchais un trésor, je l'ai trouvé, ou plutôt tu me l'as donné, car désormais je n'aurai d'autre fortune que celle que me procurera mon travail.

— Bien parlé, Daniel, dit Pingouin ; je t'ai souvent dit que tu étais meilleur que tu ne le croyais. Tous les souvenirs du passé doivent être effacés, maintenant que les tristes témoins de tes défaillances ont reçu leur châtiment. Nous travaillerons ensemble, tu seras mon frère et nous serons heureux.

— Mais si le shérif allait me condamner?

— Ce n'est pas possible. On me pendrait plutôt en même temps que toi. »

A ce moment, la porte s'ouvrit, et John entra dans l'écurie.

« Suivez-moi, dit-il, M. Martin désire vous interroger. Mais, au fait, ajouta-t-il, le shérif m'a donné l'ordre de vous débarrasser de vos liens. »

Et tout en grommelant, le geôlier défit les cordes qui liaient les poignets des jeunes gens.

La foule s'était dispersée, mais le corps de Mateo se balançait toujours à la branche du gommier.

John, précédant les deux mousses, leur fit traverser une cour où se trouvaient plusieurs serviteurs, et les introduisit dans une grande pièce du rez-de-chaussée de l'habitation. M. Martin y était assis près d'une table avec M. Richard, le propriétaire de la ferme.

« Entrez, messieurs, dit le shérif d'une voix aimable, et asseyez-vous. Toutes les émotions de la matinée ont dû vous couper les jambes, si même votre long voyage ne les avait déjà mises à rude épreuve. »

Les pauvres garçons étaient en effet brisés de fatigue, et ils s'assirent en remerciant le shérif, qui reprit gaiement :

« Vous voyez que je ne vous traite plus en prisonniers ; cependant vous allez me donner votre parole de ne pas quitter cette maison jusqu'à ce que je vous y aie autorisé.

— Nous vous le promettons, dit simplement le Canadien.

— Comment vous appelez-vous? demanda le shérif, à ce dernier ; j'ignore encore votre nom.

— Martial Laverton, autrement dit Pingouin, ancien mousse du navire confédéré l'*Atlanta*.

— Vous parlez le français?

— Je suis Français du Canada.

— Dans ce cas, nous pouvons parler notre langue, reprit le juge en français (l'entretien avait eu lieu jusqu'alors en anglais). M. Richard Temple, mon bon voisin, ici présent, est Français comme moi; nous sommes donc entre compatriotes. Si je vous retiens ici en quelque sorte prisonniers, ce n'est pas que j'aie encore aucun doute sur votre culpabilité. La chaleureuse plaidoirie de M. Martial m'avait ébranlé; mais votre nom, M. Daniel Riva, a tranché mon hésitation. Je ne puis croire que le fils de mon ami Pierre Riva soit devenu un voleur et un assassin.

— Vous avez connu mon père? demanda Daniel chaleureusement.

— Oui, mon enfant. Je l'ai beaucoup connu dans ma ville natale, à Cette, où tout le monde l'aimait et l'estimait.

— Oh! que je suis heureux, s'écria le jeune homme en se levant pour serrer la main que lui tendait M. Martin.

— Si donc je vous retiens ici, reprit ce dernier, c'est qu'en ma qualité de magistrat de ce district, je ne puis vous remettre l'or qui vous a été volé par votre compagnon Martigues, et qu'on a retrouvé en possession de Mateo Puig, son meurtrier. Je ne puis vous remettre ce trésor sans m'être assuré de votre identité, et il faut pour cela que j'écrive à Melbourne. Or, l'allée et le retour du courrier demandera quelque temps. »

Pendant que M. Martin parlait, Daniel semblait réfléchir.

« Ne m'avez-vous pas dit que vous étiez de Cette? demanda-t-il enfin au shérif.

— Certes, mon enfant.

— Eh bien, dans ce cas, vous pourriez peut-être me rendre un grand service, en m'aidant à retrouver le véritable propriétaire de cet or, cause de tant de crimes.

— Je ne comprends pas, dit M. Martin. Ce n'est donc pas vous et votre camarade, ici présent, qui avez trouvé cet or dans un placer voisin du Murrumbidgee, ainsi que vous l'avez affirmé ce matin?

— Parfaitement, monsieur. Mais cet or n'est pas à nous; il appartient à M. Moreau, à M. Bastien Moreau de Cette, ou plutôt à sa veuve.

— Que voulez-vous dire? s'écria le shérif d'une voix émue.

— Voici la chose en quelques mots, reprit Daniel. M. Bastien Moreau, revenant d'Australie, fit naufrage sur les côtes de France, au cap Cerbère, près du village où demeure mon père. J'eus le bonheur de le sauver du navire où il avait été abandonné par ses compagnons, qui l'avaient cru écrasé par la chute d'un mât. Malheureusement le pauvre homme ne survécut pas à ses blessures, et il mourut entre mes bras, dans la maison de mon père. Avant de mourir il me confia un portefeuille renfermant des papiers précieux, et il me pria de le remettre à sa veuve, qu'il croyait toujours à Cette. Je me rendis dans cette ville, mais je ne pus y retrouver Mme Moreau; le portefeuille lui-même me fut dérobé par Dominique Martigues, qui est venu tomber ici sous les coups de Mateo Puig, un de mes compatriotes. Par hasard, un papier avait échappé au voleur, et ce papier renfermait justement le plan de la mine où Bastien Moreau avait trouvé sa fortune. C'est ce plan qui nous a permis, à mon compagnon et à moi, de découvrir un trésor.

— Et alors, interrompit M. Martin, vous considérez ce trésor comme appartenant à Mme Moreau?

— Certes, dit Daniel, c'est l'avis de Martial et c'est aussi le mien. N'est-ce pas le vôtre?

— Vous êtes de braves et honnêtes garçons! s'écria le shérif, dont les yeux étaient devenus humides. Ce que vous considérez comme un simple acte d'honnêteté est une grande et noble action: car vous y avez apporté tout votre cœur et tout votre dévouement! Vous aurez un jour la récompense que vous méritez.

— C'est cependant une chose bien simple, dit le Canadien, et toute la récompense que demande Daniel est de retrouver celle à qui appartient justement cette fortune.

— Alors ce portefeuille vous a été volé? demanda M. Martin, visiblement préoccupé.

— Il m'avait été enlevé, dit Daniel; mais Dominique n'y trouvant plus le secret qu'il cherchait me l'a rendu.

— Et vous l'avez en votre possession?

— Le voilà, dit Daniel, tirant le portefeuille de sa poitrine. Désormais il ne sortira de mes mains que pour entrer dans celles à qui il était destiné. »

M. Martin, complètement ému cette fois, se leva, et prenant Daniel dans ses bras :

« Venez que je vous embrasse, lui dit-il. Bastien Moreau a été un de mes plus chers amis; il a cruellement et longuement expié un égarement passager; mais je vous aiderai à accomplir ses dernières volontés. Je vais rentrer chez moi, et dès à présent commencer mes recherches. Restez ici ce soir; demain, mon ami Richard vous conduira à mon habitation, car je veux que vous soyez mes hôtes. »

Et embrassant encore une fois Daniel, le bon shérif serra la main de Martial, et quitta précipitamment la salle pour cacher l'émotion qui faisait jaillir les larmes de ses yeux.

A suivre. LOUIS ROUSSELET



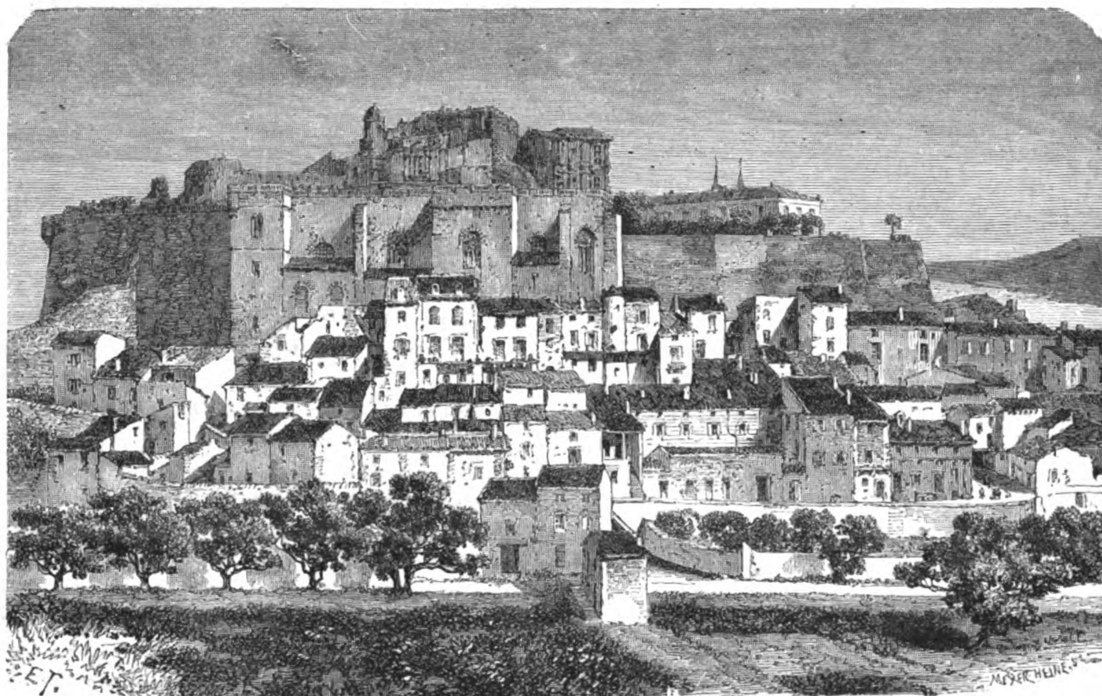
A TRAVERS LA FRANCE

GRIGNAN

Avez-vous vu Grignan ? Telle est la question qu'on ne manque pas d'adresser au touriste revenant d'une excursion dans le Dauphiné, et s'il a le malheur de répondre non, il n'est pas de reproche que l'on épargne au voyageur indifférent ou distrait. Car de nos jours qui ne connaît Grignan ? qui ne connaît les gracieux souvenirs laissés dans ce petit coin de terre par une des figures les plus sympathiques de notre histoire nationale ?

Dès les premiers temps de la féodalité, Grignan fut la résidence de la puissante famille des Adhémar, qui donna son nom à Montélimar, fournit à la première croisade son chef spirituel, et, par elle-même ou par des branches collatérales, domina sur un grand nombre de villes et de villages de la rive gauche du Rhône. Les Adhémar se construisirent au onzième siècle et rebâtirent au seizième un immense château ou palais fortifié, sur la colline dont les pentes portent en amphithéâtre les maisons de Grignan. Il reste de ces magnificences des lambeaux de bâtiments, dignes encore d'être visités pour leur architecture et pour les objets d'art que le propriétaire actuel a su y rassembler. Et pourtant ce ne sont ni les séductions de l'art, ni le site de la ville, ni l'histoire de ses anciens maîtres qui ont fait la célébrité de Grignan et qui portent son nom jusque dans la plus humble de nos écoles françaises.

En 1669, les habitants de Grignan saluaient avec enthousiasme une nouvelle comtesse, et tout le pays faisait fête à Mlle Françoise-Marguerite de Sévigné, devenue sa souveraine par son mariage avec le seigneur du lieu. La marquise de Sévigné, déjà célèbre à la cour de Louis XIV par la grâce de son esprit et l'étendue de ses connaissances, accompagnait sa fille, mais ne resta point auprès d'elle. Nous devons à cette séparation les admirables lettres qui ont valu à Mme de Sévigné un des premiers rangs parmi les auteurs du grand siècle. Ces lettres, écrites d'abord pour son enfant adorée, Mme de Sévigné finit par les écrire un peu aussi pour la postérité elle-même, car sa fille ne manquait pas de les répandre autour d'elle, et les copies en revenaient jusqu'à Paris et Versailles, où on se les disputait. Après une longue séparation, bien cruelle à son cœur maternel, Mme de Sévigné quitta la cour et alla séjourner à Grignan. Elle y passa auprès de sa fille les dernières années de sa vie, et mourut entre ses bras, le 18 avril 1696. Une simple dalle de marbre et une modeste épitaphe recouvrent seules ses restes mortels, dans la chapelle collégiale des sires de Grignan.



Grignan.

La nouvelle organisation de la France, à la Révolution, fit de Grignan le chef-lieu d'un canton de l'arrondissement de Montélimar, dans le département de la Drôme. Sa population est de 1800 habitants.

ANTHYME SAINT-PAUL.





On dîne de bon appétit. (P. 50, col. 1.)

FEU DE PAILLE[1]

IX

Une grande lettre de Paris.

L'été ramena pour les écoliers « le grand coup de feu du travail ». On approchait de la fin de l'année scolaire, et Jacques ne paraissait plus qu'aux heures des repas ; tout le reste du temps, il restait dans sa chambre, préparant avec acharnement ses compositions et ses examens. Frédéric, beaucoup plus insouciant, ne se donnait guère plus de peine qu'à l'ordinaire ; pourtant il avait fait quelques progrès, grâce à Lucile, qui lui faisait réciter ses leçons et repasser son cours d'histoire. Valentine avait aussi un examen à passer, et s'y préparait de son mieux : elle se trouvait prête, lorsque l'affiche blanche collée sur les vieilles murailles de la préfecture annonça pour la dernière semaine de juillet la session d'examen pour les aspirantes au brevet d'institutrice.

En même temps, une lettre officielle, émanant de l'académie de Poitiers, prévint M. Jacques Davery qu'il aurait à subir, précisément à la même époque, les épreuves du baccalauréat ès sciences. Jacques devint très pâle en ouvrant la lettre ; sa mère crut qu'il avait peur, et elle chercha à l'encourager par de bonnes paroles. Lucile ne dit rien, mais elle regarda Jacques, et Jacques comprit qu'elle pensait à la conversation qu'ils avaient eue un jour ensemble ; il fit un effort pour répondre gaiement à sa mère, afin que Lucile vît qu'il avait du courage, et qu'il ferait bravement ce premier pas dans la voie qu'il s'était tracée.

Les jours passent : les compositions des prix sont finies, et Frédéric est allé promener ses loisirs au jardin des bains. M. Davery et Jacques sont à Poitiers, et il ne reste au logis que Pacifique et la petite Marcelle, qui vont à chaque instant entr'ouvrir la porte de la rue, et rentrent d'un air dépisté en disant : « Elles ne viennent pas ! » Enfin, Marcelle aperçoit un groupe, tout au bout de la rue : « Pacifique ! les voilà ! » s'écrie-t-elle, et Pacifique, qui récurait des casseroles, accourt en relevant un coin de son tablier pour en montrer l'envers, qui est beaucoup plus propre que l'endroit.

« Mademoiselle Valentine est reçue ? crie Pacifique, du ton d'une personne qui attend une réponse affirmative. Il ferait beau voir que ces messieurs de la préfecture eussent refusé une si jolie demoiselle, qui sait lire dans tous les livres et qui a une si belle écriture !

— Reçue la première ! » répond Lucile, avant d'être arrivée à la porte. Et comme les voisines n'ont pas leurs oreilles ni leurs yeux dans leur poche, toute la rue saura bientôt, et toute la ville aussi, que Mlle Valentine Davery a été reçue la première, et que Mme Davery ne se sent pas de joie, non plus que Mlle Lucile.

On entre ; Marcelle saute au cou de sa grande sœur et la félicite.

« N'est-il rien venu pour nous, Pacifique ? demande Mme Davery.

— Rien qu'une grande lettre pour monsieur », répond

1. Suite. — Voy. vol. XV, page 401, et vol. XVI, pages 1, 17 et 33.

Pacifique en donnant à sa maîtresse une vaste enveloppe jaunâtre au timbre de Paris.

— Mets-la sur son bureau, Valentine, il la trouvera en arrivant. Si cela pouvait être ce soir, et que Jacques eût réussi comme toi, quelle fête ! Dans tous les cas, ma Valentine, nous boirons à ta santé. Où donc est Frédéric ? que je l'envoie acheter un gâteau.

— Pas besoin des gâteaux du pâtissier, madame, je vous en ferai un plus grand et qui ne coûtera pas si cher, et pour ce qui est de la friandise, chacun sait que rien ne vaut les gâteaux de ménage.

— Mais vous avez les rideaux à repasser, Pacifique.

— Eh bien! est-ce qu'il n'y a pas du temps pour tout ? Les rideaux sont presque finis, je n'en ai plus que deux petits : vous pourriez les monter, si seulement M. Frédéric était là, mais il est toujours à se promener quand on a besoin de lui !

— Je le remplacerai, en montant deux barreaux de plus sur l'échelle, dit Lucile en riant. Apportez les rideaux, Pacifique ; mon oncle et Jacques seront contents de voir le salon en toilette. »

On monte les rideaux, tout en riant, en causant, en se redisant les divers épisodes de l'examen : Mlle Gournay qui n'a pas su la conquête de la Gaule par Jules César, Mlle Robert qui a fait douze fautes d'orthographe, Mlle Linval qui a pleuré au tableau devant un problème de fractions ; et la mine des examinateurs, et les duretés de celui-ci, et les compliments de celui-là..... Les rideaux sont montés, bien blancs, bien frais : Lucile les drape avec grâce dans leurs embrasses à volants, Valentine arrange des fleurs dans les vases de la cheminée, et Frédéric, qui a fini par rentrer, emporte l'échelle. Tout est prêt, ces messieurs peuvent revenir ; et justement il y a un train à cette heure-ci... Ils n'ont pas de bagages, ils feront vite le chemin ; et Valentine ouvre la fenêtre.

« Les voilà! comme ils marchent vite !... Papa a l'air content..... monsieur le stoïcien n'a pas d'air du tout : rien ne le remue, ce personnage-là !.... Hé bien?

— Reçu! » répond Jacques, qui malgré sa gravité entre en sautant par la fenêtre. Et les embrassades, les félicitations, les récits recommencent ; puis Pacifique, qui tient à ce que son talent de cuisinière apparaisse dans tout son lustre, insiste pour qu'on se mette à table : un jour pareil, ce serait vraiment bien dommage de manger un rôti desséché et un potage refroidi.

On dîne de bon appétit, on cause, on rit, on s'anime, et ce n'est qu'en quittant la table que Mme Davery pense à dire à son mari :

« Il est arrivé quelques papiers pour toi ces jours-ci, et une grande lettre de Paris ce matin : tu trouveras le tout sur ton bureau.

— Bien, je vais voir ce que c'est, et je reviens à l'instant, vous me jouerez des duos, si vous voulez : je ne travaille pas ce soir. »

M. Davery quitte la salle à manger, et les enfants apprêtent le pupitre et la musique. Mais M. Davery se fait attendre ; il se fait attendre si longtemps que sa femme finit par dire à Marcelle :

« Va donc voir ce que devient ton père ; si l'on veut faire de la musique, il ne faudrait pas tarder : vous êtes plusieurs ici qui devez être très fatigués. »

Marcelle revient presque aussitôt.

« Je ne sais pas ce qu'a papa, il est assis devant la table, les coudes dessus, la tête dans ses mains, et une grande lettre ouverte devant lui. Je l'ai appelé, et il m'a dit : « c'est bon, c'est bon ! » avec une voix toute drôle. Peut-être qu'il est malade ?

— J'y vais ! » dit avec empressement Mme Davery. Mais elle non plus ne revient point.

Elle ne revient pas ! les enfants sont de plus en plus inquiets, et l'on prie Lucile d'aller écouter à la porte. Lucile se glisse tout doucement dans le corridor ; la porte est entr'ouverte, et elle aperçoit son oncle et sa tante qui causent tous les deux : ils n'ont pas l'air malades, et elle peut rassurer ses cousins.

Il n'y aura pas de musique ce soir-là. Mme Davery reparaît enfin.

« Votre père est las, il s'est couché, dit-elle ; et voilà dix heures qui sonnent, vous ferez bien d'aller vous reposer, vous aussi. La musique sera pour une autre fois.

— Maman, qu'est-il arrivé? une mauvaise nouvelle? dis-nous ce que c'est, je t'en prie. »

Et Jacques entoure sa mère de ses bras, comme s'il voulait lui dire : compte sur moi dans les mauvais jours.

« Non, mon enfant, ce n'est pas une mauvaise nouvelle.... ne t'inquiète pas, ce n'est rien de fâcheux.... vous saurez plus tard ce que c'est, mais rassurez-vous, je vous assure qu'il n'y a pas de mal. »

Les enfants la croient, elle ne les a jamais trompés ; mais si ce n'est rien de fâcheux, pourquoi donc est-elle si pâle? Ils se séparent tristement et regagnent leurs chambres ; à travers la cloison, Lucile et Valentine entendent longtemps le chuchotement de deux voix : M. et Mme Davery ne s'endorment pas, ils causent sûrement de quelque chose de grave.

Dans sa cuisine, Pacifique pense, en achevant son ouvrage, que c'est une drôle de manière de finir la soirée, un jour où M. Jacques et Mlle Valentine ont été reçus : on aurait bien pu jouer quelques airs. Pacifique aime la musique, et quand on en fait au salon, elle ne manque jamais de laisser ouverte la porte de sa cuisine pour entendre un peu. Mais bah ! ils étaient peut-être trop fatigués : cela doit être très fatigant, les examens. Et Pacifique se console en fredonnant un de ses vieux refrains :

« Nous étions trois filles
Bonnes à marier,
Nous nous en fûmes toutes
Dans un pré sauter.
Haut le pied, mes compagnes,
Il fait beau danser ! »

Que s'était-il donc passé, et que contenait cette grande enveloppe au timbre de Paris qui avait si brus-

quement mis fin à la gaieté de la famille Davery. Quand Mme Davery était arrivée auprès de son mari, elle avait été effrayée de sa pâleur.

« Mon Dieu ! qu'as-tu ? » lui avait-elle dit en courant à lui.

Il avait tourné son visage vers elle, et lui tendant la lettre :

« C'est de la tontine Lemarandoux, » avait-il répondu.

Elle avait pris la lettre et l'avait parcourue ; mais le langage des affaires lui était peu familier, et elle ne comprenait pas.

« Explique-moi ce qu'il y a là-dedans, lui dit-elle en lui rendant la lettre.

— Tu ne le vois pas ? Il y a que je suis le seul survivant de la tontine Lemarandoux, que la tontine, commencée il y a près de cinquante ans avec des cotisations importantes, a fait des spéculations heureuses, et qu'enfin il faut que je parte pour Paris, où j'aurai à toucher plus d'un million ! »

Mme Davery, à ce mot, était devenue encore plus pâle que son mari. Un million! que pouvait-on faire de tant d'argent? Elle était heureuse, et elle avait peur sans savoir pourquoi. Elle s'était remise pourtant, et avait demandé des explications, et les explications avaient duré si longtemps, qu'elles avaient fait oublier la musique, dont M. Davery n'avait d'ailleurs plus envie. Il fut convenu qu'il partirait le lendemain matin pour Paris, et qu'on ne dirait rien aux enfants jusqu'à ce qu'on fût bien assuré de cette fortune inattendue, car Mme Davery ne pouvait pas se décider à y croire.



Elle avait pris la lettre. (P. 51, col. 1.)

Le train partait de bonne heure, et les enfants ne firent qu'entrevoir leur père ; il les embrassa en leur disant qu'il était appelé à Paris pour une affaire importante, et qu'ils auraient bientôt de ses nouvelles.

Lui parti, les enfants reprirent bientôt leur vie accoutumée, un peu plus décousue qu'à l'ordinaire, cependant, car Jacques ne retournait plus au lycée, et Frédéric y allait le moins possible et ne faisait rien entre les heures de classe. Valentine avait remis ses livres d'étude dans la bibliothèque, et flânait çà et là dans la maison, saisissant toutes les occasions de proposer une promenade au jardin des bains ou aux alentours de la musique militaire. Elle était toute joyeuse et toute fière de son succès, et riait toute la journée, sans s'apercevoir de l'air préoccupé que gardait Mme Davery.

Trois jours après le départ de son père, Valentine proposa d'aller faire une partie de plaisir à l'île de Ré : on prendrait le bateau de grand matin pour Saint-Martin, on visiterait la petite ville, son port et ses remparts, on irait en voiture jusqu'à Ars, et à pied jusqu'au phare des Baleines. Lucile, qui n'avait jamais vu un phare de près, serait contente de visiter celui-là ; et l'on pourrait être le soir même de retour à la Rochelle. Valentine s'attendait à quelques objections

de sa mère, à cause de la dépense : à son grand étonnement. Mme Davery accorda tout de suite la faveur demandée, et aida Pacifique à préparer des provisions pour le lendemain; on déjeunerait sur l'herbe des remparts, ce qui économiserait des frais d'hôtel.

Mme Davery n'avait pas fait d'objections, parce qu'elle éprouvait elle-même le besoin de se distraire. L'idée de cette fortune la poursuivait comme un cauchemar; et pour en détourner son esprit, elle bouleversait toutes les armoires de la maison et faisait de grands rangements, ce qui étonnait beaucoup Pacifique, car enfin, il n'y avait déjà pas si longtemps qu'on avait fini les rangements du printemps, et il était beaucoup trop tôt pour commencer les rangements d'hiver. Mme Davery comptait sur une lettre de son mari pour le soir du troisième jour, et c'est pourquoi elle consentit à aller passer ce jour-là à l'île de Ré : le voyage lui ferait peut-être paraître l'attente moins longue.



X

En attendant le courrier.

Ce fut la petite Marcelle qui ouvrit les yeux la première, et elle battit des mains avec transport, en voyant entrer par la fenêtre les rayons du plus brillant soleil qui ait jamais éclairé une partie de plaisir. Elle courut éveiller toute la maison : on se hâta de s'habiller, et l'on alla gaiement s'embarquer sur le bateau.

La traversée fut remplie d'incidents : le chien d'un passager tomba à la mer, et l'on eut toutes les peines du monde à le repêcher ; on passa à travers un banc de sardines, brillantes comme des poissons d'argent; on vit flotter tout autour du bateau de grandes méduses blanchâtres, semblables à des champignons de gélatine; et comme on était décidé à s'amuser, on s'amusa de tout. Lucile n'avait jamais été à pareille fête. Elle se sentait si bien là, bercée entre le ciel bleu et la mer verte, suivant du regard les barques qui glissaient entre les vagues, avec leurs grandes voiles blanches ! elle aurait voulu qu'on n'arrivât jamais. Jacques, penché à l'arrière, regardait la mer; Valentine faisait rire Frédéric par ses remarques satiriques sur les choses et sur les gens, et Mme Davery, tout en surveillant Marcelle qui courait partout et se penchait parfois un peu trop sur le bordage, entendait une voix monotone comme le tic-tac d'une horloge répéter incessamment à son oreille : « Aurai-je une lettre ce soir ? »

On visita Saint-Martin, on acheta du pain et du vin, et l'on déjeuna en dehors d'une des portes de la ville, sur un tapis d'herbe épaisse et verte, à l'ombre de deux grands arbres. Puis on traversa l'île, en voiture, à pied, et l'on arriva au jardin touffu du milieu duquel s'élève le phare des Baleines. Le gardien du phare reçut les visiteurs; il n'était pas fâché d'avoir à qui parler, et il raconta à la famille Davery qu'il avait vu construire le phare, et aussi celui du Banc du Nord, bâti en pleine mer, qu'on voyait là-bas, se dressant comme une colonne blanche. C'est celui-là qui était un beau travail ! la mer ne découvrait les rochers du Banc du Nord que pendant les grandes marées, et il fallait saisir ces jours et ces heures-là pour jeter les fondations, élever les premières assises; et encore fallait-il qu'il fît beau temps, car sans cela la mer aurait broyé les bateaux comme des noix vides. Malgré toutes les difficultés, le travail avait été si bien mené, qu'on n'y avait pas perdu un homme! Et le gardien, avec ces formules pittoresques familières aux marins, expliquait le fonctionnement de la lanterne, et détaillait les différents genres de lanternes que pouvaient avoir les phares ; il racontait sa vie solitaire, et la vie encore plus solitaire des gardiens du Banc du Nord; Jacques l'écoutait avec intérêt et plaisir, du moins cela faisait cet effet-là à Lucile, qui en était toute réjouie.

La journée passa vite, et le soleil couchant revit nos promeneurs sur le pont du paquebot : on retournait à la Rochelle. Ils causèrent gaiement d'abord, tous ensemble, de ce qu'ils avaient vu ; puis, un peu de fatigue, ainsi que l'influence du crépuscule, qui porte au silence, éteignit peu à peu leur verve et fit cesser la conversation.

Jacques se leva pour aller regarder l'horizon rouge et les derniers rayons du soleil tremblant sur la mer. Une petite forme délicate, tout de noir vêtue, était assise à l'endroit où il s'arrêta. Il n'y fit pas attention d'abord ; mais elle se retourna en entendant son pas : c'était Lucile.

« N'est-ce pas que c'est beau ? lui dit-elle. Je n'oublierai jamais cette journée-là, c'est une provision de soleil pour bien des jours sombres.

— Vous trouvez? Moi je n'en suis pas sûr: j'y ai fait peut-être une provision de regrets.

— Pourtant, je pensais.... oui, je pensais en écoutant le gardien du phare, que c'était beau de faire un pareil travail, et qu'il y avait là de quoi dédommager de l'ennui que vous causent tous ces calculs que vous n'aimez pas. Vous paraissiez heureux, et cela m'encourageait à vous faire mon compliment..... car je n'ai pas encore osé vous le faire, et ce n'est pas par indifférence, bien sûr.

— Merci, Lucile, merci !.... oui, j'étais heureux sur ce phare, mais je ne pensais pas aux lieux où j'étais.... Je rêvais une autre mer, un autre ciel, un autre pays.... Je me rappelais que j'ai entendu, il y a plusieurs années, un voyageur qui revenait de Grèce.... c'est là le

pays que je voudrais voir ! Tant de beauté, tant de gloire, tant de souvenirs, tant de poètes ! Avez-vous lu quelque chose sur la Grèce, Lucile ?

— Oui, Lamartine, Chateaubriand, d'autres encore.

— Ah ! vous avez beaucoup lu ! et vous aimez la Grèce ?.... Et les poètes grecs ? je suis sûr que vous les avez lus ?

— Oui, quelques traductions, pour faire plaisir à mon père, qui aimait à en parler.... Ne le dites pas à Mme Briochon, au moins ! elle m'appellerait Philaminte !

— Il faudrait qu'elle connût Molière ; et puis je ne dis jamais rien à Mme Briochon. Enfin vous me comprendrez si je vous dis que mon rêve serait d'aller voir Athènes, Corinthe, Argos, et tous ces beaux pays aux noms harmonieux qui me sont familiers plus que les noms de la France. O Dieu ! quand je pense qu'il y a des gens qui passent leur vie auprès de ces ruines, sous le ciel de Grèce, au bord de cette mer dont toutes les vagues ont été chantées par les poètes.... Connaissez-vous Homère, Lucile ?

— Un peu, papa m'en faisait lire des fragments. C'est vrai qu'il parle bien de la mer ! il en donne une si grande idée, comme de quelque chose de lumineux, de profond, de coloré ! Quand j'ai vu la mer ici, je l'ai sûrement trouvée belle, mais pas aussi belle que je me la figurais.


On déjeuna sur l'herbe. (P. 52, col. 2.)

— Vous comprenez bien les poètes, petite Lucile !... Tenez, ce serait encore une belle vie de passer son temps avec eux, tant grecs que latins ou français ; il y a aussi des gens dont c'est l'occupation... les professeurs par exemple....

— Et ne serait-ce pas une carrière possible pour vous, Jacques ?

— Non... on y vit très bien, mais on n'y fait pas fortune, et il faut que je fasse fortune.... pas pour moi, vous m'entendez bien, pour ma famille ; et l'on peut s'enrichir par des travaux d'ingénieur, quand on ne craint pas sa peine.... J'irai au bout du monde, s'il le faut, sous n'importe quel climat ! »

Lucile lui toucha doucement le bras.

« Vous avez un peu de fièvre ce soir, Jacques, je ne vous ai jamais entendu parler ainsi. Je ne sais pas, moi, si vous êtes dans le vrai ; je crois que vous devriez demander conseil à quelqu'un qui s'y connût bien : mais si votre parti est pris, éloignez ces pensées qui vous troublent, laissez la Grèce et les poètes où ils sont, et voyez ce qu'il y a de beau dans votre future carrière. N'est-ce pas un bonheur d'élever un phare comme celui que nous avons vu ? et que de vies il sauvera ! »

Jacques sourit.

« Vous avez toujours raison, et j'ai eu tort de ne pas renfoncer mes idées folles au fond de ma cervelle ; je tâcherai de suivre vos conseils. Je crois que cette promenade m'avait un peu grisé ; et puis, je suis inquiet ; ce départ si brusque de mon père, l'air agité de ma mère, qui ne fait qu'augmenter depuis trois jours.... Je parie que ce soir, en rentrant, ses premiers mots seront : « Y a-t-il une lettre ? »

— Mais c'est tout naturel qu'elle attende une lettre. Il me semble que c'est toujours ainsi, quand mon oncle est absent.

— Pas tout à fait : il y a une nuance. Je ne sais pas pourquoi, mais je m'imagine qu'il y a quelque chose.. . »

Un choc inattendu lui coupa la parole ; le bateau s'arrêta. Jacques regarda autour de lui, on accostait le quai de la Rochelle.

« Y a-t-il une lettre pour moi ? » demanda Mme Davery à Pacifique qui vint lui ouvrir, sa lampe de cuivre à la main.

Jacques et Lucile échangèrent un regard.

« Non, madame, » répondit simplement la vieille servante, qui n'était pas au courant des préoccupations de sa maîtresse.

Mme Davery soupira d'un air désappointé.

« Allons, ce sera pour demain, dit-elle. Allez vite vous coucher, mes enfants, vous devez tous être très fatigués. Bonne nuit ! »

Comment font donc les nouvelles pour circuler dans le monde, sans qu'on puisse savoir qui les a apportées ni qui les a répandues ? Quoique Mme Davery, qui n'avait point trouvé de lettre en rentrant et qui n'en eut pas non plus le lendemain matin, eût bien gardé son secret et n'en eût dit mot à personne, toute la ville de la Rochelle savait déjà que la famille Davery venait d'acquérir subitement une fortune dont chacun enrichissait le chiffre de quelque nouveau zéro : les légendes exagèrent volontiers. Il paraît même que c'était su ailleurs qu'à la Rochelle, car ce courrier du matin, qui n'apporta point de lettre de M. Davery, apporta des

paperasses sans nombre, indiquant à sa femme une foule de moyens ingénieux de se débarrasser de cet argent qu'elle ne tenait pas encore. Elle mettait de côté les sociétés anonymes ou autres fondées pour fabriquer des briquettes incombustibles ou des tire-bouchons à ressort, mais elle ne pouvait s'empêcher de lire les lettres qui lui étaient personnellement adressées, et Dieu sait quelles demandes elle y trouvait. Demandes de secours pour des familles intéressantes ; demandes de souscriptions pour ouvrir des asiles aux chiens errants ou aux chats malades, sollicitations d'un garçon droguiste qui demandait une avance pour acheter un fonds d'épicerie ; requête d'une mère de famille qui avait besoin d'un trousseau pour marier sa fille aînée ; prière d'une veuve qui désirait fonder un petit commerce pour élever ses enfants ; enfin les cinq milliards de notre rançon n'auraient pas été de trop pour satisfaire tous les quémandeurs. Mme Davery en perdait la tête, et les enfants, qui n'avaient jamais vu un tel encombrement de missives, n'y comprenaient rien.

Ce fut Mme Briochon qui leur révéla le mystère. Elle n'était pas femme à se borner, comme tant d'autres curieuses, à épier, à surveiller, à désirer savoir. Elle vint dans la journée, et, apprenant que Mme Davery était sortie seule, elle insista pour voir les jeunes filles. Elle avait une bonne action à leur proposer : elle quêtait des lots pour une loterie de charité, et elle avait compté sur elles. Lucile donna deux jolis petits vases et promit de faire d'autres lots, et Valentine pria Mme Briochon d'attendre sa mère, qui ne refuserait sûrement pas de prendre des billets.

« Oh ! je n'en doute pas, ma chère enfant, répondit Mme Briochon, votre mère a toujours été la plus généreuse des femmes, même quand elle était.... comment dirai-je ? un peu gênée. Car, on peut dire cela tout haut, vous n'avez pas sujet d'en rougir : elle a eu assez de mal dans la vie, la chère sainte femme ! Aussi c'est une réjouissance générale, à propos de la chance qui vous arrive.... pour tous les pauvres de la ville, c'est comme s'ils avaient gagné le gros lot !

— Quel gros lot, madame ? demanda Valentine, en levant vers Mme Briochon ses grands yeux étonnés.

— Comment vous en faites mystère ? Mais c'est le secret de Polichinelle, ma chère enfant ! on ne parle que de cela depuis huit jours. Je sors de chez Mme Dufournoir, pauvre femme ! elle était toute affligée d'une nouvelle qu'elle venait d'apprendre : sa jeune nièce, qui s'est mariée il y a quatre ans avec un notaire de Rabastens, vient de perdre son petit dernier du croup. C'est une désolation.... un jeune ménage charmant, si heureux avant cette catastrophe ! Mme Dufournoir les aime beaucoup, elle s'est occupée de leur mariage, dans le temps, parce que le père du jeune homme aurait mieux aimé marier son fils à la fille d'un pharmacien qui avait du bien dans le pays ; et Mme Dufournoir a donné de quoi arrondir la dot de sa nièce, pour payer l'étude.... Les autres nièces sont charmantes aussi ; il y en a une qui est mariée à un percepteur de la Nièvre, elle n'a pas d'enfants celle-là, la plus jeune n'a encore que quatorze ans, et l'aînée de toutes est religieuse chez les dominicaines de Chinon.... elle avait voulu se faire carmélite, mais elle n'a pas pu supporter les austérités.... Enfin, j'étais chez Mme Dufournoir, et l'on a parlé de vous. M. Louvillain, qui arrivait de Paris, disait que le gouvernement turc venait de se décider à payer le gros lot de son emprunt, avec les intérêts, et que cela faisait une somme fabuleuse : il en a bien fait le calcul, mais je ne suis pas forte sur les chiffres, et je n'ai pas pu le suivre. Tout ce que je sais, c'est que, d'après lui, M. Davery aurait gagné cet argent turc. Mais Mme Surancher, qui était là elle aussi, n'en croyait rien ; elle rappelait que vous aviez un arrière-grand-oncle qui avait fait la campagne de l'Inde avec le bailli de Suffren et qui en avait rapporté beaucoup de pierreries ; cette fortune viendrait de lui, seulement les exécuteurs testamentaires auraient eu beaucoup de peine à vous trouver ; et c'est même pour cela que M. Davery serait parti précipitamment, parce que le grand-oncle était mort depuis vingt-neuf ans et onze mois, et qu'un mois de plus, il y avait prescription, et tout l'héritage était perdu ! c'était la ville de Philadelphie qui en profitait.... Il paraîtrait qu'il est mort à Philadelphie, le grand-oncle.... Votre père est allé jusqu'à Philadelphie, sans doute ?

— Mais, madame, je ne comprends rien à tout ce que vous me dites. Papa est à Paris, il a déjà écrit depuis qu'il y est, et nous attendons encore une lettre de lui : et le grand oncle dont vous parlez n'a jamais fait fortune de sa vie.

— Ah !.... Mme Surancher avait l'air si sûre de son fait, pourtant.... Il est vrai que Mme de Lafenestre parlait du gros lot de la loterie brésilienne : c'est peut-être cela, plutôt. »

Valentine n'avait jamais trouvé Mme Briochon plus insupportable. Elle se défendait de son mieux, affirmant, avec l'accent de la vérité, qu'elle n'avait entendu parler ni d'argent turc, ni d'argent brésilien, ni d'aucun autre argent, lorsqu'un coup de sonnette retentit, et presque aussitôt Pacifique se présenta.

« Une grosse lettre de Paris pour Madame, mais le facteur ne veut pas me la donner, parce qu'il y a de l'argent dedans ; peut-être qu'il vous la donnera à vous, mademoiselle Valentine.

— Une lettre chargée, ma chère enfant ! s'écria Mme Briochon. C'est la grande nouvelle qui vous arrive, bien sûr. Je ne veux pas vous déranger plus longtemps : pensez à mes protégés, je vous en prie. Bonsoir, bonsoir, ne me reconduisez pas : mes amitiés à votre mère. »

Et Mme Briochon partit, en n'oubliant pas, pendant qu'elle traversait le vestibule, de jeter un coup d'œil furtif sur la lettre que tenait le facteur, et qui lui parut terriblement grosse.

A suivre. Mme C. Colomb.

LA CONSOLATION

Un homme perdit une fois sa femme, ses enfants, ses amis, ses richesses. Rien ne lui resta de tout ce qui nous attache ici-bas, et il sentit s'ouvrir à son cœur une plaie saignante et l'on vit ses yeux obscurcis de larmes sans fin.

Ni les jours, ni les semaines, ne purent calmer le désespoir de ce malheureux, et lorsqu'il implora l'ange de la consolation, il n'espérait de lui aucun secours efficace. L'ange vint pourtant et mena l'infortuné devant le seul bien qui lui restât, devant une vaste prairie. « Mon ami, dit-il, cherche dans ces herbes et dans ces fleurs une fleur unique. Il te suffira, lorsque tu l'auras trouvée, de la placer sur ton sein pour t'enlever toute peine. Aisément tu la reconnaîtras, puisqu'elle est sans pareille et qu'elle ressemble au bluet, à l'étoile des blés dorés. »

L'homme aussitôt se précipita dans la prairie et cherchant à droite, cherchant à gauche, courut comme un fou deux jours entiers. Successivement il rejeta toutes les fleurs qu'il cueillit : les plus rares se retrouvaient, identiques, dans l'innombrable multitude.

Cette recherche à l'aventure ne pouvait amener de résultat. Ainsi l'homme divisa son pré en carrés égaux, dans la ferme intention de les explorer l'un après l'autre. Peu lui importait maintenant la longueur de la tâche, sa méthode lui donnait l'assurance de la mener un jour au but.

Ce jour fut lent à venir. L'été brûlant succéda au printemps et l'homme interrogeait encore chaque fleur, chaque brin d'herbe. Mais avec ses graduels progrès, un sentiment nouveau, l'espoir du triomphe prochain, pénétrait en lui, et lorsque le lourd soleil de midi pesait sur sa tête et qu'il goûtait un peu de repos à l'ombre, il entendait au-dessus des notes stridentes des cigales, la voix de l'ange consolateur qui lui disait : « Courage ! »

Courage ! L'herbe des prés se desséchait de jour en jour. « Eh ! dit l'homme, je vais tout faucher et maintenant que je connais toutes mes plantes, je les trierai par espèces à loisir chez moi. » Et ainsi fut fait, et le chercheur, heureux d'oublier ses peines, reprit son labeur et s'y attacha de plus en plus. Un monde autrefois inconnu lui devenait familier ; il y trouvait mille sujets d'intérêt, et leur étude exerçait son esprit d'observation.

Et avant même qu'il eût achevé son entreprise, la plaie de son cœur se ferma, ses yeux se rouvrirent à la vie, et lorsque l'ange revint, l'homme savait déjà que le travail est le consolateur de toutes peines, et que c'est lui qui nous fait trouver, aux heures de recueillement, nos souvenirs plus doux, nos douleurs passées plus chères !

CH. SCHIFFER.

UNE CHASSE AUX BOUQUETINS

Je revenais d'un voyage pittoresque que j'avais fait au pays de Guillaume Tell, lorsqu'en passant à Morez, on me parla d'un nommé Reynal comme d'un intrépide chasseur. Le maître d'hôtel de la *Croix d'Or*, où j'étais descendu, m'assura qu'il était de ses amis et me promit, si je voulais, de me donner pour lui une lettre avec laquelle je serais très bien reçu.

Cette proposition me souriant, il fut convenu que je partirais dès le lendemain pour le village des Planches, où demeurait le Nemrod des Alpes.

En effet, le lendemain, à midi, j'arrivais près de Pierre Reynal par qui je fus bien reçu et parfaitement hébergé. Il fut convenu entre nous que nous chasserions, dès l'aurore, le jour suivant, sur la montagne du pic du Jura, un troupeau de bouquetins[1] qui se montrait depuis une semaine dans ces parages. Notre journée s'écoula, soit à parler chasse, soit à préparer nos armes pour notre excursion du jour suivant.

Après le dîner, Reynal me demanda si je ne voulais pas venir avec lui dans la montagne, pour chercher les traces de notre troupeau de bouquetins et visiter leurs gagnages. J'acceptai. Reynal prit du sel dans un sac et nous partîmes ensemble.

Nous suivîmes la grande route jusqu'à l'embouchure de la Pequette, petite rivière qui coule du haut du Jura, puis nous tournâmes à droite et nous nous engageâmes dans un bois de sapins qui s'étendait à la base de la montagne. Un quart d'heure après, nous arrivions à la lisière opposée. Notre marche dura encore une heure, sans suivre aucune route tracée, à travers champs. Enfin nous parvînmes à une espèce d'arête étroite et raboteuse sur laquelle Reynal s'arrêta sans savoir si j'étais derrière lui.

Je le regardais marcher, mais voyant qu'il marchait toujours je l'appelai : « Eh ! Reynal !

— Comment, me dit-il, vous ne me suivez pas ?

— J'ai peur de me casser la tête.

— Allons donc.

— N'y a-t-il pas un autre sentier que celui-ci.

— Certainement ! il y en a deux pour un, mais celui-ci abrège ; au reste, continua-t-il, il est inutile que vous me suiviez, car c'est ici. »

Et il me montra une esplanade verdoyante s'étendant de l'autre côté du précipice qu'il se disposait à franchir.

Je le suivis des yeux, et je le vis traverser, sans accident, le périlleux isthme sur lequel il s'était engagé. Une fois arrivé sur cette prairie qu'il m'avait désignée, Reynal dénoua son sac et se mit à semer du sel comme un laboureur sème son blé. Je le suivis des yeux aussi loin que ma vue pouvait s'étendre ; bientôt il disparut, mais bientôt il s'offrit à mes regards tenant une « bri-

[1]. Voy. vol. I, page 416.

sée » et suivant, pour revenir à l'isthme, la crête du précipice. Arrivé à la cime, il attacha un mouchoir rouge à la brisée, la ficha dans une fente du roc et revint à moi.

« Voici qui est fait, me dit-il, cette nuit la rosée fera fondre le sel que je viens de répandre, et comme les bouquetins sont très friands d'herbe salée, s'ils passent par ici ils s'arrêteront et alors notre chasse de demain ne sera pas infructueuse. Cet endroit n'est éloigné que d'une portée de fusil de celui où je puis arriver sans être vu. A mon coup de carabine, ils fuiront de ce côté, mais mon mouchoir rouge les effrayera et alors, rebroussant chemin, ils iront défiler devant le poste où je vous embusquerai. Ce sera bien le diable si nous ne rapportons pas chacun notre animal.

Nous rentrâmes aux Planches où je me couchai sur-le-champ, afin de prendre de nouvelles forces pour le lendemain, et ma nuit s'écoula bercée par des songes plus merveilleux les uns que les autres.

Reynal me réveilla à trois heures du matin. Je pris mon fusil et, après avoir fait une légère collation, nous nous mîmes en route. Mais, comme Reynal me l'avait dit, nous suivions un chemin opposé à celui de la veille. Notre chemin longeait un étang silencieux sur les eaux argentées duquel se jouaient des myriades de canards et dans lequel se jetait un ruisseau qui descendait des montagnes.

Reynal m'engagea à ne pas souffler mot, et notre ascension s'opéra avec une prudente tactique, indispensable pour des chasses semblables. En chasseur expérimenté, mon guide avait pris le vent, de sorte que, vu la précaution avec laquelle nous marchions tous deux, les bouquetins ne pouvaient ni nous voir ni nous entendre.

Pendant une demi-heure, nous montâmes toujours, nous rapprochant de la neige et des glaces : l'air devenait plus froid, j'étais transi. Enfin, au pied d'un rocher, nous aperçûmes une cabane démantelée et Reynal y entra en me faisant signe de l'y suivre.

« Ici, me dit-il, nous pouvons parler, sans crainte qu'un écho ne trahisse notre présence. Dans une petite heure, le jour paraîtra et nous irons nous poster.

— Mais, lui répondis-je, ne vaudrait-il pas mieux aller nous placer pendant qu'il fait sombre? nous serions sûrs de ne pas être vus.

— Ce que vous me dites là est fort rationnel, reprit Reynal, mais un chamois ou un bouquetin pourrait se trouver sur nos pas dans l'obscurité et nous pourrions l'effrayer. Il rebrousserait alors chemin, donnerait l'alarme à ses camarades et nous reviendrions bredouille. Tandis qu'en arrivant à leur suite, nous ne risquons pas d'être éventés. Et puis, dès que nous verrons à nous guider, vous n'aurez qu'à me suivre et alors, en imitant ma manière de marcher, ces « bestioles » seront bien malignes si elles nous voient. Pour le moment occupons-nous d'autre chose. »

Ce disant, il alluma une chandelle en battant le briquet et, quand elle fut assez enflammée pour nous éclairer, il écarta quelques fagots qui masquaient la porte d'une cachette dans laquelle se trouvaient une poêle, une marmite et quelques assiettes de terre commune. Puis tirant de sa gibecière du vin, du fromage et du pain, il déposa le tout devant lui.

« Riez! riez! me dit-il, en me voyant sourire à ces préparatifs, il s'agit maintenant de gagner notre déjeuner de chasseurs, et quand nous serons revenus ici, bien chargés, nous ferons un repas de roi. Que dites-vous de cette vue? »

Reynal me montrait les vallées qui s'étendaient sous nos pieds, celles de Champagnole, de Noseroy où l'Ain prend sa source et que l'on distinguait à peine dans les vapeurs du crépuscule.

« Très bien, dis-je à Reynal; mais tout ceci n'est qu'une sorte d'assaisonnement à un déjeuner. De quoi se composera le principal?

— Ah! voilà! votre canon de fusil doit en faire les frais. Allons! voyons, chargez votre arme et en route. »

Je glissai deux cartouches dans mon Lefaucheux, calibre 12, et nous sortîmes aussitôt de la cabane. Reynal en ferma la porte; nous partîmes.

Le crépuscule s'éclaircissant peu à peu, l'aube suivait; il était temps.

Au bout de trois portées de fusil, nous trouvâmes la route coupée par un ravin qui s'étendait au loin. Sur l'abîme béant, était jeté le tronc d'un sapin mort qui servait de pont. Ne voyant pas d'autre passage, je fis signe à Reynal qui me dit à voix basse :

« Rassurez-vous : c'est ici mon chemin, le vôtre sera plus commode. Suivez le précipice; à son extrémité vous trouverez un grand rocher qui domine une petite esplanade, d'une vingtaine de pas. Ce lieu est comme une île bordée de toutes parts de précipices. Dès que j'aurai tiré les bouquetins, ils se dirigeront vers vous; tous, les uns après les autres, sauteront du rocher sur l'esplanade de l'autre côté sur une petite pelouse qu'elle domine elle-même, comme elle est dominée par le rocher. Allons! gagnez votre affût, ne faites pas de bruit et une fois placé, patience! »

Reynal mit alors sa carabine en bandoulière, et, quittant ses souliers pour mieux sentir de ses pieds nus les aspérités du sapin, il s'avança sur ce chemin étroit et vacillant, avec autant d'assurance que j'aurais pu en avoir moi-même sur la terre ferme.

La tête me tournait pour lui, mais Reynal impassible arriva à l'autre rive sans accident et, me faisant signe de la main, il se mit en route en m'engageant à en faire autant.

Dix minutes après, j'arrivai à l'endroit indiqué, et, après avoir bien examiné la topographie des lieux, je me postai sans trop comprendre comment les bouquetins pouvaient faire des bonds de vingt à trente pieds de haut.

A peine placé, en jetant les yeux devant moi, j'aperçus à une assez grande distance en avant de moi une petite troupe de bouquetins. Deux de ces élégants animaux semblaient se livrer un combat furieux, don les autres restaient paisibles spectateurs. Reynal s'avançait vers eux en rampant le long de la montagne,



Ces élégants animaux semblaient se livrer un combat furieux. (P. 56, col. 2.)

s'applatissant de temps à autre et cherchant toujours à se dérober aux yeux du gibier défiant qu'il cherchait à joindre. Tantôt il marchait à deux genoux, tantôt il se mettait à plat ventre et disparaissait derrière un buisson ou un tronc d'arbre. Enfin je le vis s'arrêter sur un rocher, lever la tête, épauler son fusil et viser; puis il resta immobile comme le roc qui lui servait d'appui. C'est aux jeunes chasseurs que je m'adresse pour qu'ils comprennent l'émotion que j'éprouvai à cet instant: ma poitrine n'était plus assez large pour contenir ma respiration. Enfin un éclair sillonna la montagne. La détonation arriva jusqu'à moi et, comme la foudre, le bruit se perdit dans les échos du Jura. Quant à Reynal, il était déjà debout, poussant de grands cris, et me faisant signe avec son chapeau que le troupeau se dirigeait de mon côté.

En effet, quelques secondes après, un bouquetin passa au-dessus de moi comme une ombre, tomba sur l'esplanade et d'un seul bond, si rapide que je l'aperçus à peine, il s'élança de l'autre côté du ravin.

Machinalement je portai le fusil à l'épaule. Au même moment une deuxième ombre passa; mais, comme elle touchait l'esplanade, je lui jetai mon premier coup de fusil. L'animal sembla l'emporter au milieu du feu et de la fumée; cependant, courant aussitôt au bord du ravin, je l'aperçus qui, atteint probablement et ne pouvant plus aller, cherchait à se cramponner aux aspérités du précipice. Soudain, mettant à profit cette circonstance, je lui envoyai mon second coup de fusil et la pauvre bête, lâchant l'angle auquel elle se retenait, tomba au fond de l'abîme.

Sans réfléchir à la descente périlleuse que j'allais entreprendre, je jetai mon fusil sur le gazon et, m'accrochant aux racines, aux branches d'arbres, au, saillies du rocher, sans songer le moins du monde aux vertige, je me laissai glisser plutôt que je ne descendis dans un précipice de quinze mètres de profondeur au moins, au fond duquel je trouvai ma victime deux fois morte, et par mon coup de fusil, et par la chute qu'elle avait faite.

Une fois le premier mouvement de joie et d'orgueil satisfait, je songeai à remonter à l'endroi td'où j'étais descendu. C'était là le difficile. Aussi, après avoir examiné cette espèce d'entonnoir dans tous les sens, je me mis à réfléchir aux dangers que j'avais courus en m'y aventurant. Ne comprenant pas comment je pourrais remonter, je me mis à appeler de toutes mes forces Pierre Reynal, pour qu'il vînt à mon secours. Il me répondit aussitôt, car il me cherchait.

Un moment après je l'aperçus et il me cria: « Que faites-vous donc là, monsieur?

— Mais parbleu! je suis venu y chercher ce que vous voyez. »

Et je lui montrai le bouquetin.

« Bravo! s'écria-t-il, mais il faut songer à vous tirer de ce trou. Attendez-moi un instant. »

Cinq minutes après, il était à l'endroit où j'avais laissé mon fusil et, de là, il me tendait une corde qu'il portait enroulée autour de ses épaules.

« Attachez d'abord le bouquetin, me dit-il, ce sera un poids de moins à soulever avec vous. »

En effet, je liai les quatre pattes de mon animal, et j'eus bientôt le plaisir de voir ma proie tirée du précipice par Reynal et déposée à ses côtés sur le gazon.

La corde redescendit sur-le-champ, mais cette fois avec un énorme morceau de sapin sur lequel Reynal me cria de m'asseoir à califourchon, me jetant en même temps un bâton ferré pour empêcher mon corps de se heurter contre les aspérités du rocher.

Je montai sur ce cheval de bois très incommode et, ma foi, je ne sais pas comment je me trouvai, quelques minutes après, assis à côté de Reynal qui me frappait dans les mains pour me faire revenir à moi. J'avais éprouvé un atroce vertige et je m'étais évanoui.

Je me trouvai un moment après sur mes pieds, très altéré, mais en même temps mort de faim.

Il s'agissait de songer à notre repas et nous reprîmes le chemin de la cabane où bientôt un feu vif, allumé par nos soins, pétilla dans l'âtre.

Reynal ouvrit un de nos deux bouquetins et en retirant la fressure, la prépara et la plaça dans un assaisonnement de beurre, de vin, de poivre et de sel, qui, jeté dans la poêle, répandit aussitôt une odeur exquise très propre à aiguiser notre appétit.

Nous mîmes le couvert sur la pelouse d'où Reynal m'avait montré, quelque temps auparavant, un admirable paysage.

Une fois le premier coup de dent donné, je demandai à Reynal comment il avait fait pour tuer son bouquetin d'un seul coup de carabine, tandis qu'à moi il avait fallu deux coups de fusil et deux balles pour le même résultat.

« Ah! voici, me répondit-il : j'ai eu la chance d'avoir à ma portée la sentinelle du troupeau. Ainsi que je l'avais prévu, à mon coup de feu, toute la bande a pris la fuite dans la direction voulue, et c'est alors que je vous ai fait signe de vous préparer à les bien recevoir. Au reste il n'y a rien à dire: pour quelqu'un qui débute dans ce genre d'exercice, vous avez gagné vos chevrons. »

Deux heures après, nous rentrions au village des Planches, portant nos deux bouquetins sur nos épaules. Le lendemain je reprenais le chemin de Paris, après avoir fait de tendres adieux à mon Nemrod alpestre.

B. H. Revoil.

LES DANGERS DU GAZ D'ÉCLAIRAGE

Outre les inconvénients particuliers auxquels sont soumis les ouvriers chargés de sa fabrication, le gaz d'éclairage exerce sur l'homme en général une influence spéciale, et cela est facile à comprendre. Sa combustion dégage une énorme quantité de chaleur : car un

bec brûlant 158 litres de gaz par heure peut élever de 0 à 100 degrés 38,420 litres d'air. Il en résulte que la quantité d'oxygène que le gaz doit absorber pour produire la quantité correspondante d'acide carbonique, est considérable.

Le séjour continuel dans un lieu où brûle le gaz d'éclairage détermine souvent de la toux, une sorte d'irritation bronchique, et peut, s'il y a prédisposition, favoriser le développement des plus graves maladies des poumons.

La présence d'une petite proportion d'acide sulfhydrique dans l'air, qui se produit quelquefois dans la combustion du gaz d'éclairage, peut amener des accidents plus immédiatement sérieux. L'asphyxie, par exemple, est souvent la conséquence de l'inspiration de ce gaz, qui remplit une pièce de manière à enlever la quantité d'air atmosphérique et d'oxygène nécessaire pour entretenir la respiration.

Les conséquences de ce qui précède sont faciles à tirer. Éviter, autant que possible, de coucher dans une pièce éclairée par le gaz, et même proscrire ce mode d'éclairage dans les chambres à coucher. Dans tous les cas, s'assurer, au moment de dormir, que les robinets sont exactement fermés et qu'il n'y a aucune fuite. Aérer, ventiler, le plus possible, les salles, les ateliers où l'on emploie le gaz d'éclairage, afin que l'air, en se renouvelant, fournisse de l'oxygène en proportion suffisante pour la combustion et pour entraîner la grande quantité d'acide carbonique produit.

LES DEUX MOUSSES

XXV

French Creek.

En prenant place, ce soir-là, à la table où M. Richard réunissait tous les jours à dîner les divers employés de la ferme, en voyant ce copieux mais simple repas, autour duquel rayonnaient les figures franches et gaies des travailleurs, Daniel se demandait encore une fois s'il n'était pas le caprice d'un rêve. Mais non, Martial, son cher camarade, était là à ses côtés, dépêchant à belles dents le menu de la ferme et plaisantant gaiement avec leur hôte. Que d'évènements dans cette journée qui avait commencé si tragiquement et qui se terminait au milieu de la joie et des rires !

Le terrible John lui-même s'était raccommodé avec ses anciens prisonniers.

« Qui aurait jamais cru, disait-il à Daniel avec un gros rire, que nous dînerions ensemble ce soir ! Vous m'aviez fait, ce matin, l'effet de fameux gredins. Pour un rien je vous aurais cassé la tête d'un coup de revolver. Comme on se trompe tout de même quelquefois dans la vie. M. Richard ne nous a-t-il pas dit tout à l'heure que vous étiez le fils d'un ami de M. Martin, l'homme le plus riche et le plus estimé du district. »

Daniel aurait bien voulu savoir qui était ce M. Martin qui était si favorablement intervenu en leur faveur; mais il n'osa pas questionner John, se réservant d'obtenir plus de détails de M. Richard.

En effet, le dîner terminé, les travailleurs quittèrent la salle, et les jeunes gens restèrent seuls avec leur hôte.

« J'espère, leur dit-il, que vous voilà remis de toutes vos émotions. Il n'y a rien de tel que quelques heures de sieste et un bon dîner pour remettre sur les jambes de vigoureux gaillards comme vous autres. N'importe, vous devez une fière chandelle à M. Martin, car sans lui je crois que votre ancienne liaison avec l'assassin de Martigues aurait pu vous mettre dans une triste position. Dans ce pays où les lois existent à peine et où les bandits ne manquent pas, notre justice est expéditive, et peut-être plus d'un innocent comme vous a-t-il payé cher un malentendu.

— Je conserverai toute ma vie le souvenir de ce qu'a fait pour nous M. Martin, répondit Daniel.

— Et je puis ajouter, reprit M. Richard, que vous avez là un ami qui n'est pas à dédaigner. Il est venu, il y a deux ans à peine, s'établir dans notre vallée et il est aujourd'hui le plus riche squatter de l'État de Victoria. On assure que ses troupeaux comptent plus de dix mille têtes de bétail ; il a expédié l'année dernière à Melbourne au moins vingt charrettes de laine.

— Comment a-t-il pu acquérir si rapidement une telle fortune? demanda Pingouin émerveillé par ce tableau.

— Oh ! dit M. Richard, il ne la doit pas à son seul travail. La propriété de French Creek avait été fondée, il y a une dizaine d'années, par un de nos compatriotes, M. Bélesta, qui avait acquis une grande fortune aux mines et qui laissa cette terre à sa veuve, la sœur de M. Martin. Celui-ci est donc plutôt l'administrateur que le propriétaire de French Creek grâce à l'habileté de sa gérance, ce domaine; augmente de valeur de jour en jour. Vous en jugerez, du reste, demain, par vous-mêmes ; il n'y a pas en Australie une plus belle habitation, un plus magnifique parc qu'à French Creek.

— M. Martin nous a en effet invités à venir passer chez lui quelques jours, dit Daniel d'un ton pensif.

— Je crois, reprit M. Richard, qu'il ne tiendra qu'à vous deux d'y rester aussi longtemps qu'il vous plaira. Si la mer ne vous rappelle pas et si la joyeuse mais rude vie de squatter vous sourit, mon voisin sera heureux de s'adjoindre deux vigoureux travailleurs comme vous.

— Est-ce bien difficile le métier de squatter ? demanda Pingouin.

— Mon Dieu, non, dit M. Richard. Notre métier est bien facile : il consiste tout simplement à garantir de la dent des chiens sauvages ou de la main des voleurs les bœufs et les moutons que nous laissons paître en liberté au milieu des immenses prairies qui nous

1. Suite et fin. — Voy. vol. XV, pages 241, 257, 273, 289, 305, 321, 337, 353, 369, 385, 411, et vol. XVI, pages 10, 27 et 43.

entourent. Nos bergers, au lieu de suivre leur troupeau, comme en Europe, paisiblement appuyés sur leur houlette, galopent incessamment à travers la plaine le fusil au dos, le fouet à la main. Le fusil sert à abattre les chiens de prairie, sorte de loups carnassiers qui déciment nos moutons, et les kangourous qui mangent notre herbe; avec le fouet, le *stockman*, — c'est ainsi que nous appelons les gardiens de bestiaux, — le stockman poursuit les bœufs égarés et les force à regagner le lieu de pâturage qui leur est assigné. C'est une rude existence, que nous menons, je vous assure, mais ceux qui en ont une fois goûté n'en désirent plus d'autre. Passer sa vie au grand air, galoper sur le dos d'un cheval rapide qui vous emporte à travers les immenses solitudes, se lancer le fouet haut à la rencontre d'un animal parfois irrité, le dompter, le manœuvrer à sa guise, mettre à chaque instant en usage toutes les forces vives de son corps, cela, je vous le promets, vaut mieux que l'existence enfiévrée des villes, ou même que l'esclavage déguisé de la vie maritime.

— Pour ma part, s'écria Daniel avec enthousiasme, je ne demande qu'à devenir squatter. Et toi, Martial ?

— Je serai trop heureux si M. Martin veut bien de moi, répondit le Canadien.

— Puis, ce n'est pas tout, reprit M. Richard qui s'étendait complaisamment sur les détails de la vie du squatter, il faut voir à l'époque de la tonte les moutons rentrer à la ferme. De tous les points de l'horizon arrivent les troupeaux, conduits par les cavaliers faisant claquer gaiement leur fouet. Les bêtes sont parquées et les tondeurs se mettent à l'œuvre. Quand le soir venu, les flocons de laine s'entassent en montagnes devant les magasins, alors on dresse les tables, on boit, on mange, on rit, on danse et l'on se paye en quelques jours de bonne et franche gaieté de tous les coups de soleil qu'on a reçus pendant tout e l'année.

» Mais, il se fait tard. Allons nous coucher, d'autant, messieurs, que vous devez en sentir le besoin après une journée aussi bien remplie. »

Quelle bonne nuit nos deux amis passèrent sous le toit hospitalier de M. Richard. Il leur semblait qu'ils n'avaient jamais foulé de draps plus frais, plus blancs. Avant de s'endormir ils s'embrassèrent fraternellement, puis ils se laissèrent aller au sommeil, doux, paisible, que leur promettait cette bonne soirée.

Le soleil était déjà haut sur l'horizon, lorsque M. Richard entra dans leur chambre et réveilla gaiement les deux amis.

« Allons, vite debout, leur cria-t-il. J'ai promis à M. Martin que nous serions de bonne heure à French Creek, et nous avons une longue course à faire. »

Les jeunes gens furent prêts en un clin d'œil, et, quelques minutes plus tard, montés sur de bons chevaux, ils galopaient aux côtés de leur hôte.

Le pays qu'ils traversaient ressemblait à un véritable parc anglais. La prairie s'étendait en une vaste pelouse ininterrompue, parsemée de loin en loin de beaux bouquets d'arbres. De nombreux ruisseaux y couraient en murmurant entre des rives garnies de lis et de roseaux. Des bœufs paissaient de tous côtés en groupes pittoresques.



Ils galopaient aux côtés de leur hôte. (P. 60, col. 2.)

Cette vue rappelait à nos amis la haute vallée du Glenelg, et ils racontèrent à M. Richard quelle surprise leur avait causé la première vue des kangourous. Daniel en vint ainsi à parler du bon Monsieur Vendredi qui les avait tirés du désert et les avait conduits à Melbourne.

« Mais je le connais votre Vendredi avec son éternel « *Good man !* », s'écria M. Richard. Lorsque je vins m'établir dans ce pays, les sauvages y étaient nombreux et tentèrent de s'opposer à notre prise de possession. La plupart durent nous céder la place et s'enfoncèrent plus au nord dans les solitudes au delà du Murray. M. Bélesta, qui était un homme doux et bon, se montra moins impitoyable que nous envers ces sauvages. Il leur concéda des terres dans sa propriété, et une petite tribu s'y est établie et y vit encore aujourd'hui. Votre « *Good man* » doit être, à ce que je crois, le chef de cette tribu. Comme à tous ses pareils la vie sédentaire lui est à charge, et il part souvent avec sa famille pour de lointaines excursions d'où il revient toujours fidèlement à French Creek. C'est dans une de ses fugues de vie sauvage qu'il vous aura rencontrés, et vous pouvez dire que l'humanité de M. Bélesta a été la cause de votre salut, car un sauvage australien ordinaire ne vous eût pas conduits à Melbourne. »

Il y avait deux heures que les cavaliers avaient quitté la ferme, lorsque les hauts toits de chaume d'un groupe d'habitations se montrèrent à travers les arbres: c'était French Creek.

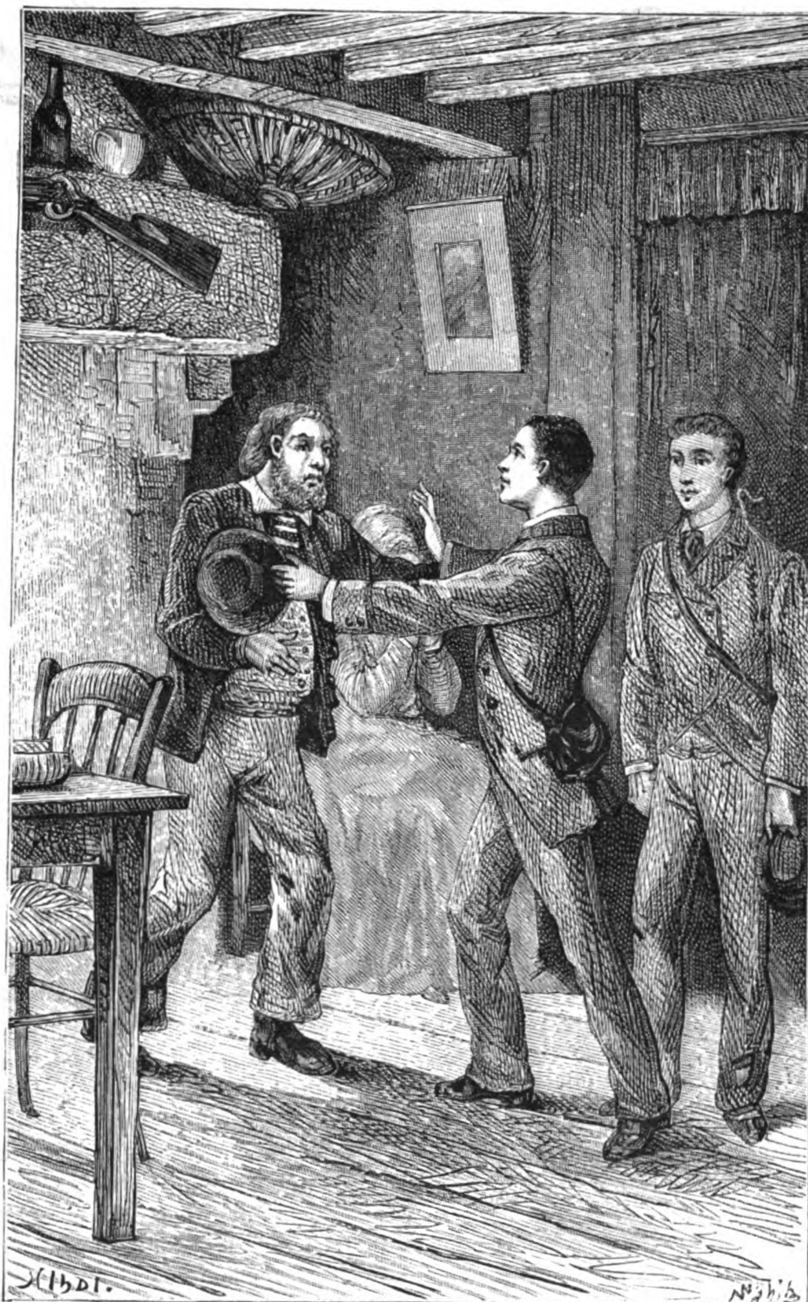
M. Martin attendait impatiemment; à peine les jeunes gens mettaient-ils pied à terre que le bon shérif les serrait dans ses bras, en leur disant :

« Vous voilà donc enfin. J'ai cru que vous n'arriveriez jamais! »

Un peu surpris d'un si chaleureux accueil, les deux mousses suivirent leur nouvel ami, qui, traversant la large véranda qui enveloppait la maison, les fit entrer dans un salon élégamment meublé à la française.

Une dame d'un certain âge se tenait debout au milieu de la pièce, ayant auprès d'elle une jeune fille aux longs cheveux blonds, charmante enfant d'une quinzaine d'années.

« Ma sœur, dit d'une voix émue M. Martin en s'avançant vers la dame âgée, voici les deux héros de la belle histoire que je vous ai contée hier soir : M. Daniel Riva et M. Martial Laverton. »



Son père lui tendait les bras. (P. 64, col. 1.)

La dame s'avança lentement vers le jeune Français.

« Monsieur Riva, dit-elle, je vous suis bien reconnaissante.... »

Mais les sanglots lui coupèrent la parole ; saisissant Daniel dans ses bras, elle couvrit son visage de baisers.

« Mon enfant, murmura-t-elle, je suis celle que vous cherchez. »

L'émotion du jeune homme fut si grande en entendant ces paroles, qu'il sentit ses jambes se dérober sous lui. Mais déjà M. Martin l'avait enlevé à sa sœur et le serrait contre sa poitrine, à croire qu'il voulait l'étouffer.

« Oui, c'est-elle, lui disait-il, c'est ma sœur, c'est la veuve du pauvre Bastien Moreau. »

Mme Moreau embrassait à son tour le pauvre Pingouin en lui disant :

« Laissez-moi vous remercier aussi, monsieur, car je sais tout ce que vous avez fait hier pour votre pauvre ami. »

Après quelques minutes d'épanchement et quand tout le monde se fut bien embrassé, sur le désir de Mme Moreau, Daniel dut raconter en détail toute l'histoire du naufrage du navire australien, le sauvetage de Bastien, sa mort et ses dernières paroles. En finissant, il tira le portefeuille de sa poitrine et le tendit à la pauvre veuve en disant :

« Si j'ai manqué à ma promesse en ouvrant ce portefeuille, j'en ai été cruellement puni, et j'espère, madame, que vous voudrez bien me le pardonner.

— Vous n'avez nul besoin de pardon, répondit la bonne dame. Laissez-moi vous expliquer maintenant par quel concours de circonstances je ne me trouvais plus à Cette lorsque vous m'y cherchiez.

» Mon pauvre mari nous avait écrit à plusieurs reprises de venir le rejoindre dans ce pays où il avait acquis une grande fortune. Mais mon bon frère, M. Martin, s'opposait à notre départ, ou tout au moins il redoutait de me voir entreprendre seule avec ma chère Madeleine un aussi long voyage. Dans son dévouement pour nous, il se décida enfin à nous accompagner lui-même. Nous quittâmes donc Cette le 14 juin 1863, et nous nous embarquâmes pour l'Australie. Arrivés à Melbourne, quelle ne fut pas notre consternation en apprenant que mon mari, qui avait pris ici le nom de Bélesta, celui de sa mère, s'était lui-même embarqué depuis trois mois pour la France. Sachant qu'il n'était parti que dans l'intention de nous ramener ici avec lui, nous dûmes nous résigner à attendre son retour. Deux mois après, une dépêche nous apprenait que le navire qui le conduisait en France, *la Clyde*, s'était perdu corps et biens. Aucun des passagers n'avait échappé au désastre; leurs cadavres même avaient été engloutis par la mer.

» Ma douleur fut immense. Tout d'abord je pensais à retourner en France; mais mon mari avait placé toute sa fortune dans ce pays en biens d'une réalisation difficile. Sur le conseil de mon frère, je me décidai à rester. Nous nous établîmes à French Creek. Une chose augmentait l'amertume de mon chagrin, c'est qu'il ne me restait aucun souvenir de la fin de mon mari bien-aimé ; j'ignorais quelle avait été sa fin, et si son corps avait pu recevoir une pieuse sépulture. Aussi vous vous figurez aisément ma joie, lorsque mon frère m'apprit hier comment un miracle vous avait amené ici. C'est à vous que je dois la plus suprême consolation de mon chagrin, le dernier souvenir de mon époux. Quant au trésor que vous avez découvert par vos peines et au risque de votre vie, je suis trop heureuse de pouvoir vous l'offrir à vous et à votre généreux compagnon, M. Martial....

— Je regrette, madame, dit vivement Pingouin, de devoir vous dire que nous ne pouvons accepter cet or.

— Eh pourquoi donc, mon enfant? reprit Mme Moreau. Vous savez sans doute que je n'ai nul besoin de ce trésor. Ma fortune suffit largement à moi et aux miens.

— C'est possible, madame, dit le Canadien, mais nous n'en avons nul besoin non plus. Deux mousses comme nous ne sauraient que faire de tant d'argent.

— La seule chose que nous vous demandions, ajouta Daniel, c'est de nous permettre de rester ici et de nous fournir le moyen de gagner honorablement notre vie par notre travail. Autrefois je n'avais qu'un désir, c'était de devenir riche tout d'un coup, sans travailler; mais je sais ce qu'il m'en a coûté d'avoir eu d'aussi mauvaises pensées.

— Eh bien! reprit Mme Moreau en souriant, je n'insiste plus. Votre désir sera accompli; vous resterez ici, vous partagerez nos travaux, mais vous me permettrez bien, n'est-ce pas, de vous considérer comme mes fils. Si mon pauvre Bastien a pu vous dire avec raison : « Toute faute reçoit tôt ou tard son châtiment »; moi, je vous dirai à mon tour : « Les bonnes actions ont toujours leur récompense. »



XXVI

« All is well that ends well. »

Sept ans se sont écoulés depuis le jour où Daniel du haut du coteau de Banyuls a dit adieu à son village natal. Les années ont passé, et rien ne semble changé à Castell. Pierre Riva, toujours droit et vert sous ses cheveux blancs, continue son rude métier, aimé et respecté de tous; et si la bonne Antoinette n'a pas cessé de soupirer après le retour de son fils, elle se console un peu en pensant qu'il est heureux loin d'elle, et qu'elle peut être fière de lui.

Chaque mois, le courrier apporte au hameau des nouvelles de la lointaine Australie. Tantôt c'est Daniel lui-même qui envoie à ses parents de longues pages toutes remplies de tendresse; ou bien c'est le bon M. Martin qui raconte les prouesses de son protégé. S'il faut en croire l'excellent shérif, Daniel est devenu le meilleur squatter de l'État de Victoria.

« Je ne connais dans notre pays, disait-il dans une de ses lettres, qu'un jeune homme qui rivalise avec notre Daniel en intelligence, en énergie et en sagesse, et ce jeune homme, c'est son camarade Martial, ou Pingouin comme il s'appelle lui-même en riant. C'est vraiment la Providence qui m'a envoyé ces deux enfants au moment opportun, et je ne sais comment je pourrais faire aujourd'hui pour me passer de leur indispensable assistance. Grâce à eux, nous avons pu étendre nos terrains de pâture jusqu'au Murray, et notre production de laine s'est doublée depuis leur arrivée. Aussi, mon cher monsieur Riva, nous nous réunissons tous pour vous supplier encore une fois de venir rejoindre votre fils en Australie. La place ne nous manque, soyez-en sûr, et votre arrivée compléterait notre cercle de famille.... »

Mais chaque fois que M. Martin revenait dans ses lettres sur ce sujet, Pierre disait : « Je suis trop vieux pour changer de patrie; j'ai collé ma coquille à ces rochers et c'est là que je mourrai. »

Antoinette, elle, eût affronté toutes les mers du monde pour rejoindre son fils, mais, s'inclinant devant la volonté de son mari, elle se contentait de dire : « Daniel reviendra. »

Un jour, Pierre dit à son tour :

« Il faut que Daniel revienne. »

En effet de graves évènements menaçaient maintenant la patrie, qui faisait appel à tous ses enfants. La guerre à peine déclarée le 15 juillet 1870, les désastres s'étaient succédé avec une telle rapidité, qu'en six semaines la France s'était trouvée sans armée. Tous les hommes de bonne volonté couraient aux armes, et ceux qui habitaient l'étranger regagnaient en toute hâte le sol natal pour prendre leur rang au milieu de leurs concitoyens.

« Il faut que Daniel revienne, » répétait Pierre Riva. Et dès la nouvelle de la défaite de Sedan, le vieux pilote avait écrit à son fils le sommant de rentrer immédiatement en France.

Le mois de septembre approchait de sa fin et l'impatience de Pierre croissait de jour en jour. En vain le vieux Jean Cerdagnol se joignait à Antoinette pour calmer son irritation, en lui démontrant qu'étant donné le temps nécessaire pour la transmission de la lettre, joint à celui du voyage d'Australie en France, même par la voie rapide du canal de Suez, Daniel ne pourrait arriver avant deux mois encore.

« Tout cela m'importe peu, disait Pierre avec obstination ; mon fils n'avait pas besoin de ma lettre pour connaître son devoir ; il devrait être ici, voilà tout ce que je sais. »

Enfin, le 1er octobre, le facteur apporta simultanément à Pierre un papier et une lettre portant le timbre de Melbourne. Le papier était un ordre enjoignant à Daniel Riva d'avoir à rejoindre sans délai le 2e bataillon de mobiles des Pyrénées-Orientales en garnison à Lyon. La lettre était de M. Martin. Pierre parcourut les premières lignes.

« En présence de la grave détermination que nous sommes sur le point de prendre, disait M. Martin, je crois enfin le moment venu de rompre le silence que j'ai gardé jusqu'ici sur un point de la plus haute importance pour l'avenir de votre fils. Daniel est parti hier pour Melbourne... »

« Enfin ! » s'écria Pierre, et il tourna la page d'une main tremblante ; mais la lettre reprenait :

«... d'où il revienda la semaine prochaine... »

« Que signifie cela ! » exclama le pilote, et il continua fiévreusement sa lecture. M. Martin annonçait à Pierre que Mme Moreau était décidée à prendre les deux jeunes gens comme associés et, de plus, qu'ayant remarqué la vive affection de Daniel pour Madeleine elle était prête à lui accorder la main de sa fille.

« Je ne doute pas, concluait M. Martin, que vous ne donniez votre assentiment à cette union. Daniel approche de ses vingt-deux ans ; Madeleine en a dix-huit. Cela fera, je vous assure, le plus joli couple que l'on puisse rêver. Dois-je vous dire que ma charmante nièce est un des instigateurs du complot contre notre beau mousse de l'*Atlanta*, notre brillant squatter du Murray. »

« Il s'agit bien de mariage en ce moment, s'écria Pierre en jetant avec colère la lettre dans le foyer. Que m'importent l'*Atlanta*, le Murray et toute l'Australie ! Chaque goutte de mon sang appartient à la France, et si mon fils renie sa dette, c'est moi, malgré mes cheveux blancs, qui la payerai pour lui.

— Mais tu ne peux pas partir, disait Antoinette toute tremblante.

— Il faut un remplaçant pour mon fils, répondit le vieillard, et je n'en ai pas d'autre à donner que moi-même. La chose est décidée, je partirai demain. »

La nuit arrivait. Antoinette alluma la chandelle et se mit à dresser le couvert pour le repas du soir ; la pauvre femme dissimulait ses larmes le mieux qu'elle pouvait, son mari avait parlé et elle savait que rien ne changerait sa détermination. Le sort allait-il encore lui enlever ce fidèle compagnon de sa vie et la laisser seule, sans fils, sans mari.

En ce moment, la porte s'ouvrit et un jeune homme, vêtu d'un élégant costume de voyage, entra dans la chambre. Retirant respectueusement son chapeau qui laissa voir une soyeuse chevelure blonde encadrant une figure aimable et pleine de douceur, il dit aux pêcheurs surpris :

« Je vous prie de m'excuser d'entrer ainsi, mais j'ai à plusieurs reprises frappé à votre porte...

— Que désirez-vous, monsieur ? dit le pêcheur.

— Monsieur Pierre Riva ? reprit l'étranger.

— C'est moi.

— Eh bien ! monsieur, je suis arrivé hier à Marseille, venant de Melbourne, et je n'ai pas voulu tarder plus longtemps à vous donner des nouvelles de votre fils.

— Mon fils va bien ? s'écria la bonne femme.

— Parfaitement, madame.

— Peu m'importe, dit Pierre d'un ton bourru. Vous êtes Français ?

— Oui et non, répondit l'étranger, je suis Canadien. Mais je considère la France comme le pays de mes ancêtres, et en cette qualité je viens réclamer le droit de la servir.

— C'est très bien cela, monsieur, dit le pilote. Mais mon fils, lui, est Français, et ce qui est dévouement de votre part est devoir pour lui.

— Mais qui vous dit que votre fils n'est pas prêt à servir son pays comme moi ? » répondit le jeune homme.

Depuis un instant Antoinette restait les yeux fixés sur l'étranger; en entendant ces dernières paroles, elle courut à lui et lui saisissant la main :

« N'êtes-vous pas Martial, le mousse de l'*Atlanta*, l'ami, le camarade de Daniel ?

— Lui-même, madame.

— Alors, mon fils est là ! Il ne vous aurait pas laissé partir seul. »

Elle avait à peine achevé ces mots qu'elle se sentait serrer par deux bras vigoureux, tandis qu'une voix joyeuse lui criait :

« Mais non, bonne maman, Martial n'est pas revenu seul. »

Et Daniel, qui était resté caché jusque-là derrière la porte, embrassait avec effusion sa mère toute défaillante. Après l'avoir couverte de baisers il la posa tendrement sur le vieux fauteuil, puis, se tournant, il aperçut son père qui, debout près de l'âtre, lui tendait les bras. Le pilote avait aussi les yeux pleins de larmes et en serrant sur son cœur ce fils adoré, il lui murmurait :

« Pardonne-moi à mon tour, car j'avais douté de toi. »

Cette soirée fut bien courte pour les pauvres parents. Daniel et Pingouin passèrent la nuit entière à raconter leurs aventures, puis, le matin venu, ils quittèrent Castell pour rejoindre l'armée. Deux jours après, ils étaient incorporés dans le corps du général Bourbaki.

Pourquoi revenir sur ces lugubres jours durant lesquels la France sembla devoir expier par de cruelles souffrances toutes ses faiblesses passées?

A son tour, l'armée de l'Est, cernée par un ennemi dix fois supérieur en nombre, se vit obligée de fuir à travers les montagnes encombrées de neige. La frontière de Suisse était proche et là des mains charitables accueillirent nos malheureux soldats décimés par le froid autant que par la lance des hulans.



Pierre jeta la lettre avec colère. (P. 63, col. 2.)

Le dernier jour, Martial tomba la poitrine percée d'une balle, mais Daniel put emporter son ami sur ses épaules et il réussit à le traîner de l'autre côté de la frontière.

Maintenant le pauvre Canadien blessé gît dans un lit de l'hôpital de Berne. Daniel n'a pas quitté le chevet de son ami ; pendant de longs jours il a guetté le retour à la vie promis par le chirurgien.

Enfin Martial ouvre les yeux ; il reconnaît son ami et tous deux restent longuement et tendrement embrassés.

« Voici d'abord, dit enfin Daniel au blessé, ce que le général a envoyé pour toi l'autre jour. » Et il lui tend la médaille militaire.

« La médaille pour moi, oh ! c'est trop de bonheur, s'écrie le Canadien. Du reste, elle te reviendrait plus justement à toi qui t'es battu comme un héros et qui m'as sauvé au milieu des balles.

— Non, reprend Daniel, tu l'as bien méritée, garde-la. Et demain, quand tu te lèveras, ainsi que me l'a promis le docteur, tu pourras la mettre sur ta veste pour recevoir Mme Moreau....

— Mme Moreau? interrompit Martial.

— Oui, Mme Moreau et M. Martin, et mon père et ma bonne mère. Il y a deux mois qu'ils sont tous ici, et nous n'attendons que ton rétablissement pour célébrer mon mariage avec Madeleine.

— Ah ! voilà des nouvelles qui vont bien vite me remettre sur pied.

— Nous l'espérons tous, et moi plus que tout autre, reprit Daniel.

— Pardonne-moi, dit avec hésitation le Canadien, comptes-tu retourner en Australie ?

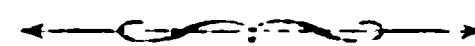
— Ma foi, non ! mon cher Martial, la France a aujourd'hui besoin de tous ses enfants. Mme Moreau a vendu le domaine de French Creek et elle a obtenu pour nous une vaste concession de terrain en Algérie où nous irons mettre à profit nos connaissances de squatter.

— Et moi? demanda timidement Martial.

— Toi ! Eh bien ! tu restes avec nous. N'es-tu pas copropriétaire de notre nouveau domaine? Est-ce que je puis vivre sans toi à qui je dois tout ce que je suis, tout ce que j'ai. Si tu l'as déjà oublié, moi je me rappelle toujours que ton exemple m'a sauvé en me montrant qu'il ne faut dans cette vie faire reposer le bonheur que sur le travail et l'honnêteté. »

Louis Rousselet.







Pacifique sortit de sa cuisine. (P. 66, col. 1.)

FEU DE PAILLE[1]

XI

Le premier argent.

Mme Briochon venait de disparaître au premier tournant de rue, lorsque Mme Davery apparut d'un autre côté. Le facteur, qui la rencontra, revint sur ses pas et lui remit sa lettre.

Elle monta bien vite à sa chambre pour la lire, sans écouter Valentine, qui commençait à lui raconter la visite de Mme Briochon.

La lettre ne contenait que ces lignes :

« Ma chère femme, la liquidation est terminée, j'ai touché un million trois cent mille francs et quelque monnaie, sur laquelle je t'envoie deux mille francs pour vous amuser d'ici à mon retour, qui ne tardera pas. Annonce la nouvelle aux enfants et donne-leur à chacun cent francs pour leurs menus plaisirs.

» *P. S.* — Envoie-moi tout de suite une robe de chacune de vous, des robes qui vous aillent bien. »

Mme Davery se laissa tomber dans un fauteuil : la tête lui tournait, elle y voyait bleu. Millionnaire ! elle était millionnaire ! Dans un certain monde financier, à Paris, ce mot-là ne fait pas grand effet, la chose étant assez commune; mais quand on n'a pas l'habitude de coudoyer des millions, l'idée qu'on en possède un tout entier suffit bien pour vous bouleverser la cervelle. Mme Davery restait comme pétrifiée, froissant entre ses doigts l'enveloppe bourrée de billets de banque; son mari avait mis plusieurs billets de cent francs, pour que les enfants pussent recevoir tout de suite ces prémices de leur nouvelle fortune. Comme elle essayait de voir clair dans ce brouillard doré qui l'environnait, elle entendit du bruit à sa porte; les enfants, inquiets de ne pas la voir redescendre, s'étaient concertés, et ils avaient envoyé Marcelle écouter « si maman n'était pas malade ».

« Maman ! appela doucement la petite.

— Entre, ma chérie ! entrez tous ! Jacques, Valentine, Frédéric ! toi aussi, ma Lucile ! Venez m'embrasser et soyez contents ! nous sommes riches ! Voilà ce que votre père vous envoie, pour en faire ce que vous voudrez ! »

Et, tout en parlant, elle distribuait les billets de banque aux enfants interdits, qui ne savaient ce que cela voulait dire. Marcelle n'avait jamais vu ces petits papiers-là, et elle trouvait que son papa aurait bien pu choisir pour elle une plus jolie image.

« Explique-toi, maman, lui dit enfin Jacques. Mon père nous envoie de l'argent, à nous ? pourquoi faire ? d'où vient-il ?

— Ton père t'expliquera cela mieux que moi. Cela vient de la tontine Lemarandoux ; ton père est, à ce qu'il paraît, le dernier survivant, et il hérite de tout..... Nous sommes très riches ! Cet argent-là, c'est pour acheter ce qu'il vous plaira ; quand vous l'aurez dépensé, il y en aura d'autre. Que désirez-vous ? nous irons l'acheter tout de suite : je serai si heureuse de vous donner tout ce que vous voudrez !

— Moi, je veux une poupée neuve, et un joli four-

1. Suite. — Voy. vol. XV, page 401 et vol. XVI, pages 1, 17, 33 et 49.

neau pour faire la cuisine, comme celui de Jeanne.

— Tu auras tout cela, et bien d'autres choses avec! Et toi, Valentine ? et toi, Lucile ?

— Ah! maman, laisse-moi le temps d'y penser. J'aimerais bien un bracelet d'or, ou une montre, ou un médaillon; il faut que je calcule..... Et toi Lucile ? »

Lucile, toute rouge, tenait son billet du bout des doigts et ne levait pas les yeux.

« Je ne sais pas, répondit-elle, je n'ai besoin de rien..... Ma tante, reprenez cet argent, je vous en prie.

— Non pas! il est à toi; si tu ne veux rien aujourd'hui, tu voudras peut-être quelque chose demain. Mes pauvres enfants ! j'avais tant d'inquiétude sur votre avenir! Me voilà rassurée, tout ira bien maintenant..... Et votre père ! cela me faisait tant de peine de le voir souffrir de la médiocrité de notre vie! il sera heureux, il sera libre à présent..... Quel effet cela va faire dans la Rochelle !

— Mais il paraît qu'on le sait déjà..... Mme Briochon est venue nous raconter une foule de choses singulières, d'un gros lot que nous avions gagné, ou d'un grand-oncle dont nous avions hérité, et elle a cru que je lui faisais des cachotteries. Elle voulait savoir au juste ce qu'il y avait.

— Oui, elle est un peu curieuse : on n'est pas parfait.... Pacifique ! faites-nous une belle tarte pour ce soir, ma fille, et allez chercher une truffe que vous hacherez dans la farce du poulet. Vous commanderez en passant un fromage à la crème, et vous achèterez une douzaine de belles pêches. »

Pacifique sortit de sa cuisine, une écumoire à la main, faisant des yeux tout ronds.

« Est-ce que monsieur revient, ou bien a-t-on du monde à dîner ? demanda-t-elle.

— Non, mais c'est fête aujourd'hui. Tenez, ma bonne Pacifique, voilà pour vous; monsieur me charge d'en donner à tous les enfants, et vous êtes de la famille. »

Pacifique prit le billet de cent francs, le tourna et le retourna, toute saisie, et, faisant le geste de le rendre à sa maîtresse :

« Oh ! madame ! une pareille somme ! vous en aurez peut-être besoin..... Monsieur a donc trouvé le Pérou ?

— Oui, ma bonne fille, soyez tranquille et gardez cela, nous n'en manquerons plus.

— Ah ! Seigneur ! merci, madame ! Vous voilà donc riche, à présent? Quel bonheur de voir la bonne chance tomber chez des honnêtes gens ! Alors je peux envoyer cet argent-là à ma nièce. Ça lui fera joliment du bien; sa vache est morte le mois dernier, et elle n'a pas encore pu en racheter une autre. »

Et Pacifique, pleurant de joie, rentra dans sa cuisine en s'essuyant les yeux avec le coin de son tablier.

Les passants qui rencontrèrent la famille Davery dans la rue, quelques instants après, purent remarquer (et Mme Briochon n'y aurait pas manqué) que Mme Davery avait un air tout bizarre, comme quelqu'un qui serait tombé d'un cinquième étage sans se faire de mal ; que Mlle Valentine semblait avoir grandi et qu'elle était brillante comme une rose; que M. Frédéric avait dû vider tout un pot de pommade sur sa chevelure, et que la petite Marcelle courait dans la rue comme un chien fou. Mlle Lucile avait seule sa mine ordinaire.

Où allaient donc ces élus de la Fortune? D'abord, ils sortaient pour sortir, pour prendre l'air, pour se donner du mouvement; ensuite, ne fallait-il pas faire honneur à l'envoi de M. Davery? Mme Davery voulait commencer par une visite au quincaillier : il y avait si longtemps que la légèreté de sa bourse l'empêchait seule de remplacer ses casseroles de fer battu par une belle batterie de cuisine en cuivre ! Mais Marcelle se montrait la plus impatiente; on lui céda, et on se dirigea vers le marchand de joujoux.

On s'arrêta à la porte, pour examiner l'étalage. Il y avait là des poupées de toutes sortes, depuis le baby dans son berceau jusqu'à la dame en grande toilette, qui fait des visites avec un vrai cachemire de l'Inde sur le dos. Marcelle était perplexe : elles étaient toutes si jolies ! Jouer à la madame, c'est très amusant; mais jouer à la maman, avec un petit enfant qu'on berce, qu'on dorlote, qu'on emmaillote, qui ressemble à un vrai enfant, qu'on peut aimer comme s'il était en vie, c'est bien séduisant aussi..... Mais Marcelle avait déjà un poupon, du nom d'Édouard, qu'elle aimait tendrement, quoiqu'il eût le nez un peu écrasé et les joues un peu éraillées : elle se décida pour une petite fille en costume d'écolière, avec un grand tablier blanc sur sa jolie robe rose. La petite fille était assise devant un petit bureau, et elle avait un encrier, des plumes et un cahier d'écriture, avec des modèles en haut de chaque page. Marcelle pensa que ce serait tout ce qu'on pouvait trouver de plus amusant, de faire la maîtresse d'école et d'apprendre à écrire à la poupée; on pourrait même lui faire passer ses examens, comme à Valentine. On acheta la poupée, et Marcelle apprit avec plaisir qu'il lui restait de quoi y ajouter le plus beau fourneau qu'il y eût chez le quincaillier.

Son emplette faite, Marcelle s'aperçut qu'elle avait faim, si grand'faim qu'elle ne se soucia pas d'attendre qu'on se trouvât dans la rue du pâtissier; il y avait un boulanger, et elle voulut un petit pain.

Une pauvre femme pleurait dans la boutique du boulanger, qui l'écoutait d'un air bourru.

« Je vous en supplie, monsieur Burlant, disait-elle, faites-moi crédit quelques jours encore. Mon homme va mieux, je l'ai vu hier, il sortira samedi de l'hôpital; je viens de chez son patron, qui m'a promis de le reprendre lundi et de ne pas lui donner d'ouvrage trop dur pour commencer. Dès qu'il gagnera quelque chose, je vous payerai; mais pensez donc que voilà quarante jours qu'il s'est cassé la jambe, et que je suis seule pour nourrir cinq enfants ! si je pouvais travailler toute la journée, encore ! mais avec le petit, que je nourris, je suis obligée de revenir plusieurs fois à la maison, et cela me fait des heures de moins. Vous

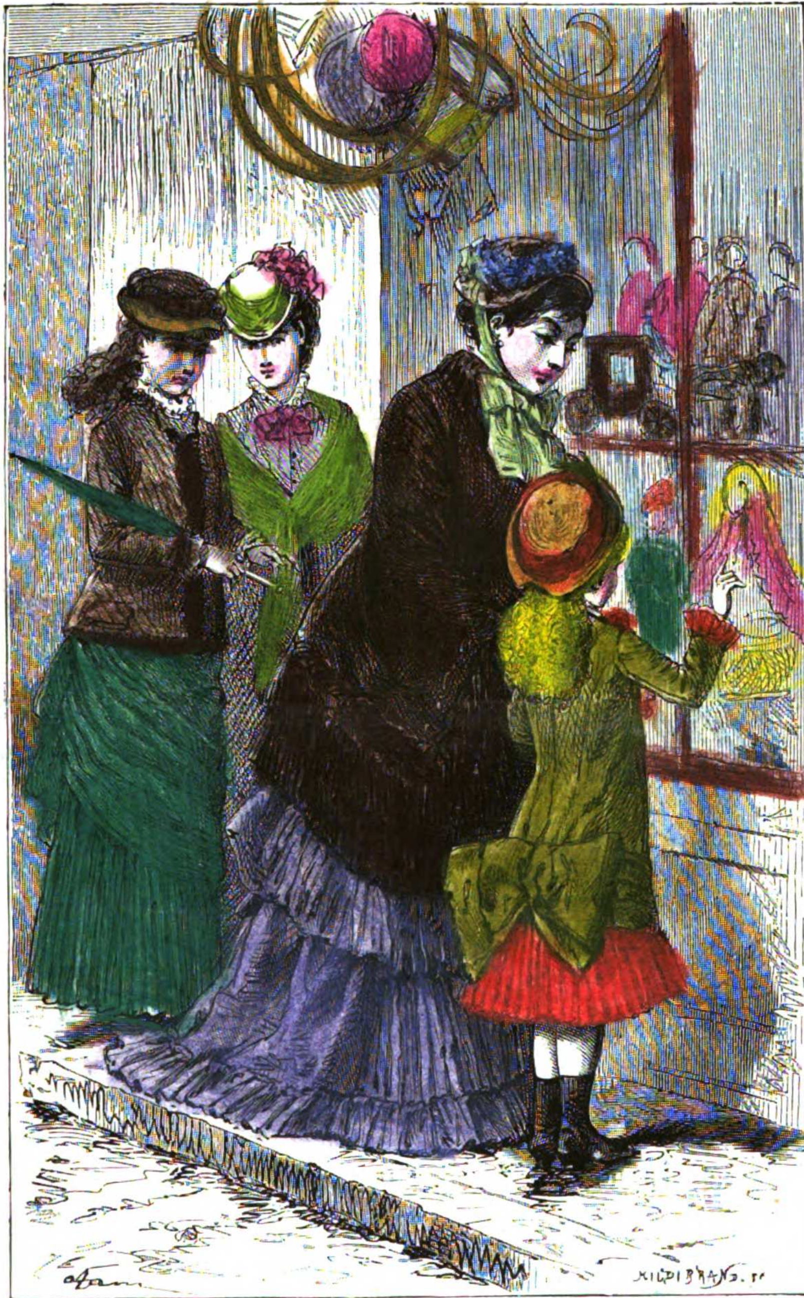
savez bien que nous sommes honnêtes, et que nous payerons dès que nous pourrons ; ayez encore un peu de patience, par pitié !

— Je ne fais jamais crédit plus d'un mois, ma bonne femme, répondait le boulanger. Est-ce que je peux aller voir si c'est vrai, vos histoires d'hôpital et de jambe cassée ? Vous en dites toutes autant ! Prenez votre pain où vous pourrez ; c'est assez pour moi d'un mois de perte. »

La pauvre femme sortit en sanglotant, et heurta Valentine sur le seuil. « Pardon, madame, » balbutia-t-elle sans la regarder. Mais Valentine la reconnut.

« Félicité ! s'écria-t-elle. Maman, c'est Félicité ! »

Félicité était la fille d'un brave garçon de bureau qui avait travaillé longtemps sous les ordres de M. Davery ; elle avait épousé un tailleur de pierre fort habile dans son métier, et Valentine se souvenait fort bien d'être allée à sa noce et même d'y avoir dansé, pour faire honneur au marié et à la mariée. Il y avait huit ans de cela, et Félicité ne manquait jamais de venir tous les ans souhaiter la bonne année à Mme Davery et à Mlle Valentine. La dernière fois qu'elle était venue, elle s'était plainte de la dureté des temps; il y avait eu du chômage, l'hiver était froid, le pain était cher, et les cinq enfants avaient grand appétit; mais elle et son mari avaient bon courage, et ils ne craignaient pas leur peine; Mme Davery n'eût jamais imaginé qu'ils en fussent à manquer de pain.


Marcelle était perplexe. (P. 66, col. 2.)

Elle interrogea la pauvre Félicité. Son histoire était bien simple. Après le chômage de l'hiver, le printemps avait ramené le travail, et elle avait pu payer les dettes et remettre son ménage à flot; tout commençait à aller bien, quand Michel avait eu le malheur de se casser la jambe, et la misère avait recommencé.

« Mon pauvre homme! disait-elle en pleurant, va-t-il falloir qu'il rentre dans une maison sans pain ? Si vous voyiez chez nous! j'ai mis en gage tout ce que j'ai pu, il n'y a plus que le lit et les quatre murs. C'est trop de malheur aussi, mon Dieu ! »

Elle s'interrompit vivement en sentant une petite main qui se glissait dans sa poche : c'était celle de Lucile.

« Oh ! merci, mademoiselle ! s'écria Felicité en entendant résonner des pièces de monnaie. Que Dieu vous le rende, et à ceux que vous aimez! »

Marcelle tirait sa mère par sa robe.

« Maman, Pacifique nous fait la cuisine ; qu'ai-je besoin d'acheter un fourneau ?

— Eh bien, ma chérie ?

— Eh bien, donne l'argent au méchant boulanger, pour qu'il ne gronde pas la pauvre femme ! »

Mme Davery embrassa sa fille.

« Voilà de l'argent que Marcelle vous donne, ma bonne Félicité; allez acheter ce qu'il vous faut et retirer les

effets que vous avez mis en gage. Je vais payer votre note chez M. Burlant, et nous irons vous voir.

— Oui, nous vous donnerons tout ce qui vous manquera; n'est-ce pas, maman? » dit Valentine

Frédéric ne dit rien; il n'avait rien entendu, s'étant absorbé dans la contemplation d'un étalage de vestons, de jaquettes et de redingotes à la dernière mode.

Chez le bijoutier, Valentine eut une déception. Elle n'avait jamais acheté de bijoux, et ceux qu'elle possédait se bornaient à un bracelet en cheveux (les premiers cheveux de sa tante Thérèse), fermé par une agrafe en vermeil, et à une petite croix en corail suspendue à un fin jaseron en or. Elle ignorait donc le prix de ces brillantes choses qu'elle désirait tant; et elle fut fort désappointée quand elle vit que le moindre médaillon valait plus que ce billet de cent francs qui lui avait paru une fortune inépuisable. Elle regarda, elle demanda du temps pour se décider, et finit par entraîner sa famille chez Félicité. Pour Frédéric, il choisit un anneau dans lequel il passa sa cravate, une vieille cravate fanée qui y faisait piteuse mine, et des boutons de manchettes représentant des têtes de renard, pour se donner des airs de chasseur. Puis il s'esquiva sans bruit, méditant un grand dessein dont il ne jugeait pas à propos de rendre compte à sa famille.

Lucile n'acheta rien; elle était en trop grand deuil, dit-elle, pour porter des bijoux.

Et Jacques, que faisait-il du billet de cent francs destiné à ses menus plaisirs? Les menus plaisirs! Jacques ne savait guère ce que c'était, ayant toujours vécu à l'écart des plaisirs, menus ou autres. Il fourra négligemment le papier à dessins bleus dans la poche de son gilet, et monta dans sa chambre dont il ouvrit la fenêtre : il étouffait. Il vint s'y accouder et resta là, perdu dans une vague rêverie..... Riche! riche!.. que pouvait-on bien faire quand on était riche? Il ne manquait pas à la Rochelle de jeunes gens riches: à quoi passaient-ils leur vie? Jacques essaya de se le rappeler; il y eut un peu de peine, car il n'avait jusque-là guère pensé à eux que pour les mépriser. Ils portaient des vêtements qui coûtaient très cher, et ils en parlaient avec une importance risible; ils trouvaient entre un veston et un autre des différences de coupe absolument invisibles pour Jacques : il fit une moue dégoûtée en y songeant, et se dit que ce genre d'occupation ne pouvait avoir aucun charme pour lui. Que faisaient-ils donc encore? Ils jouaient. Jacques détestait les cartes, et ne se prêtait que par un effort de complaisance à la partie de nain jaune ou de trente et un qu'on faisait quelquefois en famille le dimanche soir. Ils s'occupaient de chevaux, ils allaient aux courses, ils pariaient, ils parlaient un jargon bizarre panaché de mots étrangers, ils mettaient des voiles verts sur leurs chapeaux : est-ce que c'était bien amusant tout cela? Jacques secoua la tête; décidément il n'était pas né pour être riche. Il regarda autour de lui; ces vieux meubles dévernis, ce papier à dix sous le rouleau, ces chaises de paille, ce carreau sans tapis, n'avaient rien qui blessât ses yeux. En vérité, à quoi cela lui servirait-il d'être riche?

Il était sûrement un peu ahuri, le pauvre Jacques. Tout à coup, il aperçut sur sa table de travail un petit essuie-plume que Lucile lui avait donné. Cela suffit pour changer le cours de ses idées, et le ramener à la dernière conversation qu'il avait eue avec sa cousine. Et, tout aussitôt, comme par un coup de baguette, l'horizon qu'il voyait se transforma. Au lieu de la cour grisâtre où quelques linges séchaient aux fenêtres, étendus sur des ficelles au-dessus de pots de fleurs étiques, il vit passer devant lui, comme un flamboiement, les rivages dorés, les cieux étincelants, les mers à l'azur frangé d'écume blanche, les montagnes plongeant leurs cimes neigeuses dans les nuages empourprés, les villes coquettes ou sévères, les forêts au dôme verdoyant, les fleuves onduleux, toute la magie des voyages lointains, ses rêves d'autrefois, rêves défendus, rêves qu'il avait tant chassés de son esprit, et qu'il pouvait appeler à lui maintenant! Riche! ce mot avait désormais un sens pour Jacques. Il regarda sa pauvre petite bibliothèque. Si petite qu'elle fût, elle était presque vide; quelques livres de science y étaient seuls restés. Jacques chercha une clef, ouvrit un tiroir, — une prison! — et délivra les prisonniers. Il les prenait un à un, les touchant avec respect, avec amour, leur souriant comme à des amis longtemps absents; il les retrouvait enfin, ces chers livres qu'il avait enfermés pour n'être plus tenté de les ouvrir, et il les replaçait sur les rayons d'un air triomphant. Parfois il les ouvrait, et ne pouvait résister au désir d'en lire quelques lignes, puis quelques pages; le temps passait ainsi, et Jacques était heureux. Il parlait à ses livres comme s'ils avaient pu lui répondre. « Ah, mon vieux Virgile! nous nous retrouvons donc, enfin! Lamartine..... je n'en ai qu'un volume, il faudra que j'aie les autres..... Et Victor Hugo! trois volumes dépareillés, où il manque des pages..... je les ai eus pour vingt sous, et je n'aurais pas pu en donner davantage. Homère..... ah! celui-là est complet; il faudra que je m'y remette. Je peux lire, à présent, je peux voyager, je peux tout! »

Comme il achevait de ranger ses livres, une bouffée de musique lui arriva par la fenêtre ouverte : il reconnut un thème de Haendel que Lucile jouait souvent. Il descendit, et rencontra Valentine sur l'escalier. Elle était tout animée, toute joyeuse; elle sortait de chez la pauvre Félicité, dont elle lui raconta la triste histoire. « Si tu avais vu la joie de ces pauvres gens! le mari venait de sortir de l'hôpital, deux jours plus tôt qu'on ne s'y attendait, et si nous n'avions pas rencontré Félicité chez le boulanger, le pauvre homme serait rentré dans une maison vide. Mais elle avait eu le temps de retirer une bonne partie des objets qu'elle avait mis en gage, et elle aura le reste demain. Ils font un bon dîner à l'heure qu'il est..... et j'espère que nous allons les imiter. J'ai une faim! »

Jacques rougit : Valentine, la frivole Valentine, la tête sans cervelle, lui donnait une leçon sans le vouloir;

elle venait de faire une bonne action, pendant qu'il se livrait à une joie égoïste.

« Le dîner est prêt, venez! cria Marcelle. Frédéric n'est pas rentré, tant pis pour lui, on ne l'attendra pas. Venez donc voir mon fourneau et les belles casseroles de maman! »

Ils trouvèrent Pacifique en extase devant une voiture à bras qu'un commis du quincaillier déchargeait à la porte. Elle prenait les objets un à un, les examinait, les tournait, les retournait, s'y mirait, et témoignait son enthousiasme par des rires de sauvage.

« Ah! la belle daubière! Et cette poissonnière! et cette tourtière! Voilà de belles casseroles! Moi qui disais toujours : Si le cuivre n'était pas si cher, je demanderais bien à madame une casserole à sauter; et en voilà deux! Ah! le joli moule à pâtisserie! et une écumoire en cuivre! à la bonne heure, ça brille, et ça dure longtemps; celles de fer battu sont ternies tout de suite. Et cette marmite! c'est là dedans qu'on fera du bon bouillon! Madame, je vais vous fourbir tout ça ce soir, à la veillée, et demain j'aurai la plus belle cuisine de la Rochelle, je ne crains pas de le dire. Il faudra que j'amène Lise, la cuisinière du général; sa bassine à confitures est d'un quart plus petite que la nôtre, j'en suis sûre. Là! voilà tout serré, je rangerai cela plus tard. Faut-il servir, madame? M. Frédéric n'est pas rentré!

— Eh! si, il est rentré! dit Lucile; c'est moi qui lui ai ouvert la porte. Il portait un gros paquet, et il s'est sauvé je ne sais où. Frédéric!.... Tenez je l'entends là-haut : le voilà qui descend. »

Malheureux Frédéric! il ne s'attendait guère à l'effet qu'il allait produire. Il y eut un moment de stupeur silencieuse, puis un immense éclat de rire à l'unisson, un chœur de tous les rires de la famille, y compris celui de Pacifique, y compris même celui de Lucile, de Lucile qui ne se moquait jamais de personne. Frédéric, qui venait d'avoir quinze ans et qui n'était pas grand pour son âge, avait cru employer ses cent francs à l'embellissement de sa personne. Outre son anneau de cravate et ses boutons à tête de renard, il s'était acheté des gants en peau de daim, une petite canne, un lorgnon qui le faisait loucher, une cravate d'un bleu vif, un vaste faux col, — il avait choisi le plus grand modèle, — des bottines vernies dans lesquelles il avait dû entrer à frottement, et enfin un chapeau à haute forme, au poil bien brossé et bien luisant, qui achevait de faire de lui une caricature des mieux réussies. Il fut très penaud et très vexé; mais, en dépit de tout ce qu'on lui dit, il ne put jamais comprendre que ce n'était pas lui qui avait fait le meilleur usage du premier argent de la tontine Lemarandoux.

XII

Où serpente Mme Briochon.

Ainsi, c'était vrai, c'était sûr, c'était décidé, Mme Davery était riche; on pouvait renoncer — que dis-je? on devait renoncer aux habitudes de parcimonie qui avaient réussi jusque-là à maintenir la famille dans un rang honorable. Valentine, qui se mit bien vite au niveau de la nouvelle situation, entreprit de démontrer à sa mère que leur train de vie devait changer du tout au tout. Mais ce n'était pas chose facile; Mme Davery admettait bien qu'on pouvait ouvrir largement la bourse aux malheureux à qui elle n'avait pu, dans sa vie passée, donner que de faibles secours accompagnés de bons conseils; elle admettait que quelques fauteuils de plus ne feraient pas mauvais effet dans le salon, et qu'un chapeau frais sur chaque tête ne serait pas non plus de trop. Mais qu'on vendît tous les vieux meubles pour en racheter de neufs, qu'on quittât tout de suite la vieille maison pour en louer une belle dans le plus riche quartier de la ville, qu'on prît une femme de chambre et un valet de chambre, qu'on remplaçât en bloc toute la garde-robe de chacun par des vêtements à la dernière mode, cela lui paraissait aussi effrayant qu'inutile, et elle répondait aux obsessions de Valentine : « Plus tard... nous verrons... quand ton père sera revenu... » En attendant, la fortune ne mettait pas de gaieté dans la maison. Les curieux, et surtout les curieuses, affluaient de toutes parts, avec leurs compliments, leurs félicitations, leurs mines flatteuses et leur jalousie secrète. Mme Davery eût bien autant aimé ne pas les recevoir; mais on aurait dit qu'elle faisait la fière et la dédaigneuse, et puis Valentine, trop jeune pour voir le fond des choses, prenait au sérieux les belles paroles qu'elle entendait, et tout ce remue-ménage l'amusait. Dès



Oh! la superbe dinde. (P. 71, col. 1.)

qu'on avait quitté la table du déjeuner, elle entraînait toute la famille au premier étage, frisait les cheveux de Marcelle, les ornait d'un nœud de ruban, lui mettait sa plus belle robe, et lui recommandait de ne pas se salir; elle habillait sa mère, qui mettait avec regret la robe de faille noire, de coupe un peu antique, qu'elle ne portait que dans les grandes occasions, et la barbe de dentelle noire qui ne l'avait jamais coiffée que les jours de soirée. Valentine allait, venait, modérant la toilette de Frédéric qui avait trop de goût pour les nuances voyantes, rangeant en cercle les sièges du salon, obligeant Pacifique à mettre une coiffe fraîche et un tablier blanc; et quand tout était prêt, elle s'établissait près d'une fenêtre avec un ouvrage de tapisserie, et attendait les visites, qui ne manquaient pas de se succéder depuis deux heures jusqu'à six.

Ces séances ne faisaient pas le bonheur de toute la famille. Frédéric s'y plaisait assez; on l'appelait monsieur et on le traitait en jeune homme, ce qui ne lui était pas encore arrivé; mais Marcelle s'esquivait de temps en temps pour aller jouer avec sa poupée, et Lucile, qui n'avait rien voulu changer à son costume de deuil, restait immobile sur sa chaise, les yeux baissés, se mêlant le moins possible à la conversation; et de fait qu'eût-elle pu dire? Mme Davery écoutait et répondait avec sa simplicité ordinaire; mais elle pensait aux mille petits soins qu'elle avait l'habitude de prendre dans la maison, à mille petites choses qui devaient rester en souffrance, au linge qui ne se raccommodait pas, au rôti que Pacifique était à chaque instant obligée de quitter pour aller ouvrir la porte; et elle se montrait souvent préoccupée. Valentine avait sans cesse à réparer ses distractions ou à les dissimuler. Elle s'en acquittait du reste fort bien; elle paraissait faite pour cette vie-là, pour ces conversations qui roulaient sur des riens, et surtout pour ce rôle d'idole qu'on accable d'hommages. Le lui répétait-on toute la journée, qu'elle était jolie, gracieuse, charmante, fraîche comme une fleur, brillante comme une étoile, pétillante d'esprit, accomplie, admirable! La pauvre enfant, quoique sa conscience protestât tout bas et essayât de lui faire entendre qu'elle n'était pas aussi merveilleuse qu'on le lui disait, se laissait bercer par ce concert flatteur; elle ne remarquait pas que les plus louangeuses de ces dames étaient celles qui avaient des fils à marier; et elle ignorait que quinze jours auparavant ces mêmes dames, passant en revue les jeunes filles de la ville, avaient dit en parlant d'elle: « Oh! pour celle-là, elle ne compte pas, elle n'a rien! » et qu'elles avaient recommandé à leurs fils de s'occuper d'elle le moins possible quand ils la rencontreraient dans le monde.

Pour Jacques, la preuve que ces réceptions journalières n'étaient pas de son goût, c'est qu'il n'y paraissait jamais. Beaucoup de dames, surtout celles qui avaient des fillettes de dix à quinze ans, s'informaient de « M. Jacques; il ne travaillait plus, sans doute, après ses brillants succès; il avait bien conquis le droit de s'amuser; c'était un jeune homme si remarquable! » Pendant ce temps-là, M. Jacques se grisait de lecture; tous les poètes y passaient l'un après l'autre, ceux des langues qu'il savait passablement comme ceux des langues qu'il ne savait guère. Quand il se sentait engourdi à force de lire, il sortait et s'en allait au bord de la mer; il marchait les cheveux au vent, respirant à pleins poumons le grand air de la liberté. Ce qu'il ferait désormais de sa vie, il n'en savait rien, il n'y songeait pas; mais il savait bien ce qu'il ne ferait pas, et cela suffisait à son bonheur, pour le moment.

Mais une personne qui n'avait pas gagné à ce changement de fortune, c'était Pacifique. Personne ne l'aidait plus à l'ouvrage de la maison, sauf Lucile, qui continuait à faire son lit et à épousseter toutes les étagères. Mme Davery était trop occupée, et Valentine trouvait que ces choses-là ne la concernaient plus. Pacifique était dérangée toute la journée par les allants et les venants, et il fallait qu'elle fût en tenue de cérémonie. Comment faire pour exécuter ses savonnages, ses fourbissages, ses repassages, ses petits nettoyages de tous les jours, son grand nettoyage du samedi? Sans compter que Frédéric et Marcelle, depuis qu'on était riche, demandaient des plats sucrés tous les jours, et cela prenait encore du temps. Et puis cette belle batterie de cuisine, l'orgueil et la joie de Pacifique, ne fallait-il pas qu'elle fût récurée, pour briller au soleil et revêtir d'or les parois de la cuisine? Pacifique prenait sur son sommeil, et c'était tout juste si elle venait à bout de l'ouvrage. Sa gaieté s'en allait peu à peu, et l'on n'entendait plus les vieux refrains qui avaient l'habitude d'accompagner toutes ses actions, en s'accommodant au rhythme de sa brosse qui cirait les souliers ou de sa main qui tournait la poignée du moulin à café. Elle finit même par prendre des airs si lamentables, que Mme Davery s'en émut; Valentine profita de l'occasion et dénicha dans une pauvre famille du voisinage une fille de quinze ans qui venait d'achever son apprentissage de couturière et qui ne trouvait pas de journées. On la fit venir, on l'habilla proprement, on lui mit un tablier blanc, on l'installa dans l'antichambre avec un ouvrage de lingerie, et on lui donna pour consigne d'ouvrir la porte et d'introduire les visiteurs: Valentine essaya même de lui apprendre à annoncer, ce que Pacifique n'avait jamais su faire. Mais elle fut obligée d'y renoncer, à cause de la façon bizarre dont Suzette accommodait les noms.

Il se passa ainsi quinze jours, au bout desquels Mme Briochon se rencontra un matin avec Pacifique devant l'étalage d'une marchande de volailles. Pacifique était chargée d'un grand panier, où l'œil insinuant de Mme Briochon distingua des légumes de choix, de beaux fruits, des œufs magnifiques et du beurre de première qualité. Mme Briochon achetait un poulet; Pacifique choisit la plus belle dinde, la soupesa, la palpa, se fit une opinion motivée sur sa fraîcheur et la tendreté de sa chair, la marchanda

longuement, et finit par l'emporter en triomphe avec un rabais de cinq sous. Ce fut à ce moment que Mme Briochon l'aborda.

« Eh! bonjour, Pacifique! On va bien, chez vous? Avez-vous fait un beau marché? La volaille est chère en ce moment, quand elle est tendre... Je viens d'acheter un poulet; vous qui vous y connaissez, qu'en pensez-vous? »

Flattée de cet appel à son expérience, Pacifique examina le poulet, et déclara qu'il serait parfait à la broche.

« Tant mieux! mon mari fera un bon dîner; il aime beaucoup le poulet au cresson. Et vous, qu'avez-vous acheté? Oh! la superbe dinde! Est-ce pour un repas de noces, cette magnifique pièce?

— Iln'y a pas besoin de noces, madame; mes maîtres peuvent bien se payer des dindes, à présent... d'ailleurs, c'est fête à la maison, ce soir.

— Ah! et cette fête, c'est...?

— C'est le retour de monsieur; vous pensez si on va bien le recevoir! Il n'était jamais resté si long temps absent... du reste, il peut bien faire ce qu'il voudra, maintenant, rester ou partir, s'en aller en voyage si ça l'amuse... Enfin, il arrive aujourd'hui. Pardon, madame, il faut que je m'en aille, j'ai ma farce à préparer, pour que ma dinde se parfume un peu d'ici ce soir... Si on avait su à l'avance le retour de monsieur, on aurait pu la farcir hier ou avant-hier, ça aurait bien mieux valu. Mais quoi! à la guerre comme à la guerre! Bonjour, madame!

— Bonjour, Pacifique; tous mes compliments à Mme Davery. »

Pacifique rechargea son panier sur sa hanche, et s'éloigna rapidement; Mme Briochon s'en retourna chez elle, en calculant, d'après les heures d'arrivée des trains de Paris, à quel moment il faudrait aller chez Mme Davery pour apprendre les nouvelles toutes fraîches.

Il paraît que Mme Briochon calculait fort bien; car elle pénétra, non pas dans le salon, mais dans la salle à manger de Mme Davery, au moment où les enfants et la mère, agenouillés autour de grandes caisses, contemplaient avec admiration les merveilles qui en sortaient. M. Davery, tout joyeux, déballait lui-même les objets et les tendait à l'un ou à l'autre.

« Tiens, ma chère femme, voilà une montre pour toi; la tienne ne marchait plus, et celle-ci est un vrai chronomètre. Tiens, Marcelle, voilà le joujou à la mode: un jeu de courses, avec des chevaux et des jockeys. Ah! ceci doit se déballer avec précaution: ce sont des toilettes pour les dames... Ah! vous étiez là, madame Briochon!

— J'arrive, cher monsieur; ne vous dérangez pas, je vous en prie; ces demoiselles doivent être pressées de voir leurs toilettes. Vous avez fait bon voyage, j'espère? Comme cette robe est jolie, ma chère Valentine! Et cette étoffe, c'est...?

— De la mousseline de l'Inde, je crois, avec des biais de satin. La jolie toilette, papa!

— Il y en a deux, une pour toi et une pour Lucile; vous les mettrez au premier bal où vous irez.

— Cet hiver, papa?

— Plus tôt, peut-être. Que dirais-tu d'un bal au Casino? Nous sommes en pleine saison des bains. Nous en donnerons chez nous, des bals, quand nous aurons une maison. J'ai écrit de Paris à mon notaire pour m'informer des propriétés à vendre ou à louer, et j'hésite entre trois ou quatre, que nous irons visiter demain. Peut-être me ferai-je bâtir une maison ici, aux portes de la ville; nous y viendrions passer l'été, et nous demeurerions à Paris pendant l'hiver... »

Les yeux de Valentine brillèrent de joie.

« A Paris, papa? et nous irons aux Champs-Élysées, au bois de Boulogne, partout?

— Oui, mademoiselle, et en voiture découverte encore, pour faire admirer votre joli chapeau, celui-ci ou un autre. Tenez, regardez-moi ce chapeau-là! »

Il venait d'ouvrir une caisse légère, et il en tirait le plus joli chapeau qui ait jamais couvert une tête de jeune fille. Valentine s'en saisit et s'en coiffa bien vite. Son père riait.

« Voici le pareil pour Lucile; et ceux-là, qui sont un peu moins élégants, serviront pour les promenades du matin. Ah! attention; voilà les chapeaux de la mère de famille.

— Bravo, papa! jamais on n'aurait pu la décider à les acheter elle-même. Oh! la belle petite mère que nous aurons... Attends, que je te coiffe... vois, comme il te va bien! tu auras l'air de notre sœur. Papa, tu es un homme de goût.

— Oh! je ne me suis pas fié à mon goût; je me suis adressé à une dame, à la femme du liquidateur de la tontine, et je l'ai priée de me guider, en lui disant l'âge des personnes pour qui je voulais robes et chapeaux, et le reste. Allez toujours, il y a bien d'autres choses dans les caisses! »

Oui, il y avait bien d'autres choses; et les tables, les chaises, le buffet, les patères des rideaux ne tardèrent pas à être encombrés d'étoffes légères, brillantes, chatoyantes, de fleurs, de plumes, de dentelles, à vêtir une légion de fées. Valentine battait des mains, riait, dansait; Mme Davery souriait à sa joie, mais reprochait tout bas cette prodigalité à son mari, qui la plaisantait sur ses vieilles habitudes d'économie. Marcelle admirait, Frédéric prenait des airs de connaisseur. Jacques paraissait content, non qu'il se souciât beaucoup du velours et de la gaze, mais tout cela signifiait pour lui la liberté de son avenir. Pacifique avait quitté sa dinde, et, debout à la porte entr'ouverte, elle contemplait ces belles choses avec des yeux ravis: il n'y aurait pas dans toute la ville de dames aussi bien mises que Mme Davery et les trois demoiselles. Pour Mme Briochon, elle était dans son élément. Elle examinait tout, questionnait, tâchait de deviner ou de se faire dire le prix de chaque chose, et classait dans sa mémoire tous les cadeaux rapportés par M. Davery à sa famille, de façon à pouvoir réciter ce catalogue à toutes ses connaissances.

Seule, Lucile n'était pas gaie Elle regardait, elle souriait, elle remerciait, de sa douce voix, lorsque son oncle ou sa cousine lui mettait une parure entre les mains en lui disant : « Tiens, Lucile, c'est pour toi ! » mais elle se sentait le cœur serré, et elle avait envie de pleurer, sans savoir pourquoi. Etait-elle donc jalouse de la nouvelle fortune de ses cousins, plus pauvres qu'elle, il y a si peu de temps? Était-elle humiliée de recevoir leurs dons? Oh ! non, elle n'était pas jalouse; elle les aimait, elle souhaitait leur bonheur de toute son âme ; et puis, de quoi eût-elle été jalouse? ses désirs et ses rêves ne l'avaient jamais emportée dans la région où l'on jette l'or à pleines mains; elle n'aimait pas le bruit, et ne se sentait pas attirée par ce qui brille. Aimer et être aimée, vivre par le cœur et par l'intelligence, se créer un intérieur simple et riant, où chaque objet eût sa grâce et sa poésie, faire un peu de bien autour de soi, ne point attirer les regards, voilà ce qui convenait à Lucile. Aussi s'était-elle trouvée heureuse, pendant deux années, auprès du lit de sa mère malade, alors que les étrangers disaient d'elle : « Pauvre petite! quelle triste vie elle mène! » Elle s'était encore trouvée heureuse avec son père qu'elle consolait, qu'elle égayait par sa grâce caressante, et elle n'avait jamais rêvé d'autres plaisirs que la lecture d'un beau livre, qu'une promenade dans les bois, qu'une causerie intime avec ce père ou cette mère tant aimés et tant regrettés. A la Rochelle, elle ne s'était pas trouvée dépaysée, on l'avait si bien accueillie! Et dans cet intérieur laborieux, paisible, bien ordonné, il lui avait semblé être encore chez elle. Mais maintenant elle comprenait que peu à peu sa cousine, son oncle, ses cousins s'éloigneraient d'elle, que leur vie ne serait plus celle qu'elle aimait, que sa tante se laisserait entraîner, elle aussi, dans ce tourbillon; enfin elle ne se sentait plus à sa place. Tout cela était bien vague dans son esprit, et cependant elle en souffrait. Mme Briochon, avec son tact ordinaire, vint donner une forme à ses pensées confuses. Quand elle eut bien tout vu et qu'elle eut pris congé, elle se pencha vers Valentine, qui la reconduisait, et lui dit mystérieusement, de ce ton qui a la prétention d'être bas et qui s'entend pourtant à merveille (Lucile n'en perdit pas une syllabe) :

« Votre petite cousine ne paraît pas bien gaie, la pauvre enfant. Ah! sa position est bien changée; elle était plus riche que vous, et maintenant on peut dire qu'elle est pauvre en comparaison, avec sa petite dot de... je ne me rappelle plus bien?

— Ni moi non plus, madame, répliqua Valentine indignée; mais ce qu'elle avait hier ne compte plus : des sœurs ont toujours la même dot. »

Elle salua profondément Mme Briochon, à qui Suzette ouvrait la porte de la rue, et se hâta de lui tourner le dos pour aller retrouver Lucile. Lucile n'était plus là; elle s'était sauvée dans sa chambre, plus humiliée des réflexions de Mme Briochon que touchée de la générosité de Valentine, qui ne pouvait pas beaucoup l'étonner, vu qu'elle en aurait dit autant à sa place. Mais l'idée que les étrangers ne verraient plus en elle qu'une mendiante lui était insupportable, et elle pleura amèrement pour la première fois depuis qu'elle était sous le toit de M. Davery.

A suivre. Mme C. COLOMB.



ISAAC KOHR

J'étais en quête d'une gravure rarissime d'Albert Dürer, et je m'étais mis en tête de ne pas quitter l'Allemagne sans l'avoir dépistée. Un collectionneur de Dresde m'ayant conseillé de m'adresser à un brocanteur de Silberstadt, nommé Isaac Kohr, je pris le jour même la diligence de Silberstadt. Au débotté, je me fis conduire par un petit garçon chez Isaac Kohr, qui habitait une espèce de vieille forteresse, à l'extrémité du grand faubourg.

Au moment où j'allais pousser le battant de la porte entre-bâillée pour m'introduire dans le capharnaüm du vieux Kohr, je tressaillis, et je m'arrêtai pour écouter.

Une voix d'enfant, et d'une étendue extraordinaire, et d'un timbre qui me fit penser tout de suite à la transparence et à la pureté du cristal, venait d'attaquer une sorte de cantilène orientale si douce et si mélancolique, que j'oubliai du coup et le vieux Kohr et la gravure d'Albert Dürer. Par moments, je frissonnais, et par moments les larmes me venaient aux yeux. Tout à coup, le chanteur s'interrompit et je l'entendis qui disait : « Cette fois, est-ce mieux?

— Cette fois c'est presque parfait répondit une voix grave et douce. Pourtant, il y a encore quelque chose à redire, tiens, écoute ce passage. » La voix grave et douce reprit, une octave plus bas, le passage que je venais d'entendre; le nouveau chanteur, ou, pour mieux dire, le maître de chant détaillait lentement la mélodie et insistait sur certains traits, sans toutefois rompre le rhythme. J'avançai tout doucement la tête par la porte entre-bâillée, et voici ce que je vis.

Le maître du logis, assis bien à son aise dans un vieux fauteuil Louis XV, la jambe gauche ramenée sur la jambe droite, tenait de la main gauche une pipe de porcelaine à long tuyau de bois. De la main droite légèrement relevée, il battait doucement la mesure ; sur sa figure, qui était tout à la fois fine et vénérable,



Il battait doucement la mesure. (P. 72, col. 2.)

on lisait la satisfaction d'un bon maître qui est fier de son élève, et la bienveillance d'un brave homme tout heureux de rendre service.

L'élève, assis en face du maître, sur un escabeau rustique, était un tout jeune adolescent pauvrement vêtu d'une pauvre souquenille trop grande pour lui. Sa figure, ouverte et intelligente, exprimait le ravissement; machinalement il avait levé, lui aussi, sa main droite qui indiquait les mouvements du rhythme par un battement presque imperceptible.

Quand le maître eut achevé la strophe, l'élève la reprit ; de nouveau je frissonnai, de nouveau les larmes me vinrent aux yeux.

Le jeune chanteur s'arrêta au même endroit que la première fois.

« Et maintenant ? demanda-t-il, en regardant le vieillard avec anxiété.

— Maintenant ? répéta le vieillard avec une petite pointe de malice; maintenant, veux-tu que je te dise?

— Oh oui ! dites.

— Maintenant, c'est parfait.

— Je pourrai chanter le solo à la synagogue ?

— Oui, tu le pourras.

— C'est une grande chose, dit l'élève d'un ton grave, de chanter le solo à la synagogue.

— Oui, oui, répondit le vieillard, c'est certainement une grande chose ; car il convient que le nom du Seigneur soit dignement célébré.

— Et puis, reprit l'enfant avec animation, songez donc, monsieur Kohr, deux thalers chaque fois ! »

Je fis un petit soubresaut en voyant apparaître si brusquement la question d'argent.

M. Kohr ne fit point de soubresaut; il porta lentement sa pipe à ses lèvres, tira deux bouffées et dit : « Ta mère souffre toujours de sa main ?

— Toujours, monsieur Kohr, elle ne peut presque pas travailler et elle se désole ; ma sœur est encore trop petite pour l'aider; et moi, je ne commencerai à gagner que dans deux ans; pour un rien, je laisserais là l'apprentissage et je me ferais vendeur de journaux ou commissionnaire.

— Considère l'avenir, reprit gravement M. Kohr, dans deux ans tu seras ouvrier cordonnier et tu feras vivre ta mère et ta sœur ; jusque-là, il faut prendre patience. Il est temps que tu partes ; passe par la cuisine, je crois que ma vieille femme veut te donner une commission pour ta mère. Qu'est-ce que c'est que ça ? des remerciements ! qu'est-ce que tu veux que j'en fasse, de tes remerciements ! allons, sauve-toi ! »

Le jeune garçon se leva, saisit le bas du vêtement de M. Kohr et y déposa humblement un baiser.

Je poussai la porte et j'entrai. M. Kohr me reçut avec une extrême politesse, mais sans aucune obséquiosité.

Il n'avait pas la gravure d'Albert Dürer que j'étais venu chercher de si loin, et il m'en exprimait tous ses regrets.

« Monsieur Kohr, lui dis-je, en me levant pour prendre congé de lui, je ne regrette pas du tout mon voyage. Je n'ai pas trouvé ma gravure, c'est vrai ; mais j'ai eu du moins le plaisir de causer avec un brave homme... »

Il me regarda avec quelque défiance, se demandant sans doute si je ne me moquais pas de lui.

Je lui avouai alors que j'avais été indiscret, d'abord machinalement, ensuite de propos délibéré, et que je savais à quoi m'en tenir sur son compte.

Il baissa les yeux et dit à demi-voix : « On s'entr'aide; le Seigneur aime ça ! »

Comme je lui tendais la main, sur le seuil de sa porte, il rougit, et me dit en regardant tout autour de lui, comme un homme qui craint d'être surpris à faire une chose défendue par les usages du pays :

« Je touche votre main en signe de reconnaissance. Je sais depuis longtemps que les Français nous regardent comme des hommes et sont bons pour notre peuple. »

J. GIRARDIN.

LE ROI DES HARENGS

I

Une aïeule, deux orphelins et un chat.

Dans le comté de Léon, non loin de Plouescat, au bord de la grande falaise, fument les cheminées d'un bourg bas-breton. C'est un bourg de pêcheurs de sardines et de harengs.

En arrière, dans la lande de bruyères nue se dressent seulement quelques hautes pierres plantées — les menhirs — qui poussent un peu, dit-on, chaque siècle et autour desquelles les lutins korigans tournent des rondes nocturnes. A quelques pas du bourg est une antique petite chapelle, et, proche de la chapelle, un lavoir ombragé de vastes ormeaux, où se réfléchit paisiblement une vieille et longue croix de granit. L'Océan bouillonne, là-bas, au pied des gigantesques falaises assiégées par les vagues, sous les vents turbulents du sud-ouest.

Du bourg on descend à la mer par un défilé sinueux faisant brèche dans les rochers. C'est là que se creuse une baie étroite avec un ourlet de galets et une marge de sable. Sur le sable et les galets, à la marée basse, de nombreux bâteaux pêcheurs, quelques rares chasse-marée, gisent à sec sur le flanc ainsi que le jusant les a laissés.

On dirait d'énormes crustacés endormis. Mais le flot de retour les caresse timidement, les pousse d'une lame plus hardie sous le ventre; les cétacés de bois, bientôt réveillés, se soulèvent un peu, se relèvent tout à fait et reflottent enfin gaillardement en pleine eau. La mer est venue les chercher; ils repartiront quand il plaira à Dieu et à leur patron.

Tous ces bateaux s'en iront alors caboter le long

des côtes et plus loin, s'il le faut, attendre la sardine. Quant à courir le hareng, il s'agit d'une véritable expédition dans la mer du Nord entre les îles Shetland et les Orcades. Les chasse-marée seuls, assez amarinés et robustes, sont en état d'entreprendre cette campagne au long cours ; parmi eux le *Saint-Eflam*, hautain grand seigneur de cette poignée de modestes barquettes.

Entre les chaumières du bourg il en est une mesquine et misérable. Elle ne mène pas grand bruit : car le mari, la femme et le bateau, tous les trois, ne sont plus revenus du large, certain jour d'horrible tempête. Il ne reste donc, sous son toit, que l'aïeule près de l'unique fenêtre remplie par les horizons mystérieux et cruels de l'Océan. Avec elle, une petite fille de douze ans, Annaïk, et son frère Loéiz, âgé de treize ans ; enfin contre un landier, dans la cendre, un vieux chat à longs poils blancs sur la lèvre et mauvaises dents en bouche. Il s'appelait, de sa jeunesse, Bazvalan-Branche-de-Genêt.

Débris de famille, riche de pas mal de chagrins et de beaucoup de misère ! Ces quatre personnes, car le chat compte dans les ménages des pauvres gens, se nourrissaient quotidiennement d'une bouillie de blé noir et se régalaient d'un doigt de cidre, une fois par an, quand la récolte était passable.

Si vivre était dur et difficile, chacun mettait du bon vouloir à travailler et à jeûner le plus possible. On se tirait ainsi d'affaire, sans dettes. C'était l'essentiel.

L'aïeule, malgré ses soixante et dix ans, descendait encore sur la plage, pour deux ou trois sous, virer au cabestan. Là, en effet, un pivot debout étendait horizontalement sept ou huit bras de bois. Un câble démesuré s'y enroulait, au bout duquel en mer s'amarrait un bateau pour aborder ou monter quelquefois haut sur les galets quand la tempête menaçait. On s'arc-boutait, quatre ou cinq de rang, contre les barres et l'on tournait lentement et à force de poitrine, en chantant un chant monotone et cadencé qui retentissait sous le ciel noir, à travers les rafales. La malheureuse vieille, en cape brune et les mèches de ses cheveux gris tordues par le vent, s'attelait aussi malgré son âge. Elle songeait à ses deux orphelins ; cette pensée lui donnait du courage et lui rendait quelques forces.

La petite Annaïk, quand la mer se retirait, parcourait la plage humide, un croc de fer à la main. Elle ramassait des varechs que les pauvres gens font sécher, brûlent dans leur foyer et dont on vend les cendres pour fumer les carreaux de savoureux légumes bretons. Elle songeait, à son tour, à la vieille grand'mère, et la petite ne se sentait alors jamais trop lasse de sa fatigante besogne.

Loéiz, lui, de même n'avait qu'à se souvenir de sa sœur et de l'aïeule pour courir détacher les moules accrochées à la falaise, ruisselante de la dernière visite de l'Océan, et ses petits paniers pleins se vendaient vaille que vaille.

De la sorte et à eux trois, ils arrivaient à ne pas mourir de faim, voilà tout. Mais ils n'avaient pas, du reste, d'autre ambition et n'auraient point manqué, soir et matin, de remercier Dieu des coquillages, des plantes marines et des tours de cabestan.

Le mois de mai est le mois du départ pour les pêcheurs de harengs. La pêche, c'est un usage et une superstition, ne commence que le 25 juin, fête de saint Jean, cinq minutes après minuit, dans la mer du Nord. Or, la mer du Nord réside assez loin des côtes bas-bretonnes.

Donc, par un jour de mai, le chasse-marée le *Saint-Eflam* se disposait à mettre à la voile pour les Orcades. Sur la plage on rassemblait les barils ; on embarquait les caques et de vastes tas de sel. Le patron terminait l'inspection des filets de 220 mètres à larges mailles où le hareng devait passer la tête et embarrasser ses ouïes.

Ces filets, les seines, étaient trempés dans des chaudrons où bouillait de l'écorce de chêne, afin d'en renforcer le réseau par cette teinture et de le rendre obscur. Il faut se précautionner attentivement contre les ruses et la vigueur des harengs. Ce n'était que va-et-vient autour du chasse-marée.

Loéiz considérait ce remue-ménage, mélancolique et envieux. Un long voyage, là-bas, derrière les brumes de l'horizon ! De l'argent à recueillir à filets débordants ! Sa petite tête en trottait et son pauvre cœur en battait.

Soudain maître Pontalec, le patron du *Saint-Eflam*, avisant Loéiz en contemplation, s'arrêta net devant lui et, croisant les deux bras :

« Veux-tu venir avec nous, l'enfant ? Il me manque un mousse et tu es assez solide pour en faire un. Quel âge as-tu ?

— Treize ans.

— Treize ans ! Je suis en règle avec la loi. Cela te va-t-il ? Tu seras nourri, logé, ajouta-t-il en s'esclaffant d'un gros rire, et, au retour, je te donnerai un écu et un baril de harengs lités. »

Un écu et un baril de harengs ! ces mots retentirent dans la cervelle de Loéiz comme un coup de marteau. Il ne répondit pas tout de suite ; car il s'était pris à songer à l'aïeule et à la sœur, qui resteraient bien abandonnées. Et, cependant, un écu et un baril de harengs lités ! On vivrait un an avec cette fortune.

« Et puis, jeune marsouin ? recommença maître Pontalec ; as-tu avalé de l'étoupe que tu ne craches mot ?

— J'accepte, à une condition pourtant.

— Ah ! tu poses déjà des conditions ? grommela le patron. Voyons ta condition !

— C'est que j'emmènerai avec moi Bazvalan.

— Qui diable, est-ce Bazvalan ? »

Et Pontalec arrêta ses molaires sur l'énorme chique qui bossuait sa joue droite.

« Un chat, mon ami. »

Le marin lâcha un nouvel éclat de rire qui roula, comme un tonnerre, du fond de sa gorge à son gros ventre.

« Ton chat n'aime peut-être pas la navigation. Tu sais que chat et eau...

— Il ne craint pas l'eau, celui-là.

— Soit; mais il craindra peut-être les coups de garcette et je te préviens qu'à la moindre sottise...

— Vous me les donnerez à moi, maître Pontalec; ça vous est bien égal, et ce sera la même chose.

— Si cela te plait, bon!

— Donc un écu et un baril de harengs?

— Lités même ,c'est convenu.

— Je cours annoncer mon engagement à ma pauvre grand'mère et à ma petite sœur.

— Et affale-toi vivement. Nous déraperions sans toi. »

Loéiz se hâta le long du sentier escarpé de la falaise. Son cœur précipitait ses battements. Il sentait qu'il avait pris, tout seul, une grave résolution. Quand il franchit le seuil de la maisonnette, il ne pouvait parler, d'inquiétude et de joie. Il allait donc pouvoir travailler pour elles deux. D'un an elles ne se harasseraient pas à ratisser le varech et à pousser le cabestan.

A cette nouvelle, l'aïeule commença à se désoler; Annaïk pleura, et le chat, qui eut l'air de comprendre, essaya quelques miaulements douloureux. Il s'en fallut de peu que Loéiz ne fondît en larmes. Heureusement, il avait treize ans, il était énergique et il débita mille propos absurdes, mais affectueux, pour consoler tout le monde.

« Grand'mère, je vous le jure, le premier hareng et le plus gros sera pour vous. Annaïk vous soignera. Moi, je ne suis bon à rien ici. Quant à Bazvalan, je l'emmène pour qu'il m'encourage et me tienne compagnie. »

Puisque Loéiz l'avait ainsi arrêté, on en passerait par là! Il ne s'agissait plus maintenant que de vaquer aux préparatifs du départ. Ils se résumèrent en un mince paquet de chemises et de bas ployés dans une mauvaise vareuse de rechange. Pour Bazvalan, il portait sur lui toute sa garde-robe.

Loéiz mit l'animal sous son bras; l'animal se laissa faire. Il s'arrangea alors commodément en fixant dans les yeux la vieille et la petite; puis il continua à ronronner philosophiquement. Il prenait son parti de l'inconnu. L'aïeule avança un escabeau à Loéiz pour qu'il pût baiser une image de sainte Anne d'Auray, l'illustre patronne des Bretons, épinglée contre le manteau de la cheminée. Elle ne balbutiait qu'avec peine quelques paroles de tendresse, de piété et d'espérance.

Annaïk se jeta au cou de son frère en sanglotant. Ensuite, toutes deux embrassèrent ce cher Bazvalan entre les deux oreilles.

On sortit ensemble. Les deux femmes avaient résolu de conduire Loéiz à la chapelle, afin de le recommander à la Vierge, l'Étoile de la mer, et, de là, au bord de la falaise pour suivre du regard le chasse-marée aussi loin que l'œil le pourrait.

Loéiz admirait sa sœur, si gentille, à cette heure de la séparation, avec son calot de toile bise et son tablier sous les bras! Comme il trouvait la grand'mère excellente et vénérable! Ils prièrent Notre-Dame, à genoux sur le pavé et le cœur serré. Le chat marrmonnait paisiblement et dévotement. Personne n'osait paraître affligé outre mesure.

A la porte de la chapelle on se sépara tout de bon en s'étreignant de nouveau; les larmes alors tombèrent dru comme une averse d'automne.

Loéiz descendit en courant sur la plage, sans oser se retourner.

« Ah! ah! te voilà, et avec l'ami Bazvalan? grogna maître Pontalec. Sitôt le flot arrivé, nous larguons et filons. Demain vendredi, et jamais un pieux Breton n'a pris la mer un vendredi. Hop! à bord. Cherche un trou pour ton compagnon, et qu'il soit discret et taciturne, ou sinon, gare à son frère aîné le *chat à neuf queues*. »

Loéiz commençait à ressentir quelque malaise, mais il en appela au plus neuf de son courage et escalada le chassse-marée.

Les dernières dispositions d'arrimage furent menées rondement. La marée accourut du large avec ses longues vagues gonflées, bouillonnantes et bruyantes. Elle entraînait et ramenait les galets comme avec un immense râteau. Quel vacarme! Le *Saint-Eflam* se décida à rouler et à tanguer sur la lame. Il craquait dans sa carène et sa mâture, comme s'il faisait jouer ses articulations pour les assouplir et mieux naviguer.

Bientôt le sifflet de maître Pontalec héla tout le monde à son poste. Le *Saint-Eflam* maintenant balançait franchement ses deux mâts vernissés de brun et penchés en arrière, et son beaupré horizontal. Le long des vergues se déployèrent ses immenses toiles. Il achevait sa toilette de voyage. Après quelques grincements de poulies, on entendit l'amarre qui retenait l'ancre ronfler contre le bastingage. On avait dérapé; l'ancre remontait. La brise enfla les voiles, et sitôt qu'elles se furent arrondies, le *Saint-Eflam* quitta doucement le rivage.

Il était pavoisé dans toutes ses enfléchures, déroulait une flamme à la pointe de son grand mât, et l'équipage sur le pont poussait son dernier hourrah. On voguait déjà et des nuées d'écume crépitaient sous le beaupré. A vous, mesdames les vagues, et bon voyage au chasse-marée pêcheur de harengs?

Sur la plage, c'était un déploiement de mouchoirs remplis de larmes, d'adieux et de souhaits, et, là-haut, sur la falaise, proche la croix du lavoir, deux modestes petits mouchoirs s'agitaient aussi. Pauvre Annaïk et pauvre aïeule! Les sanglots étranglaient Loéiz, qui répondait toujours de la hune du vaisseau.

Le *Saint-Eflam* était rapide marcheur et fuyait à grands coups de voiles, comme un goëland à grands coups d'ailes.

L'Océan, avec ses teintes de bronze sous le soleil, ondulait pesamment tout d'une pièce et semblait, là-bas, battre le firmament. A mesure que s'éloignait des côtes le chasse-marée, il devenait un simple point blanc, toujours décroissant et se rapprochant du ciel.

On ne le distingua bientôt plus, à l'horizon, que pa-

reil à une blanche étoile qui toucha le ciel, y entra et disparut.

II

Seuls en mer et sous la pluie.

Quand Loéiz se trouva seul sur ce chasse-marée seul, lui-même, au milieu de l'Océan désert, un chagrin poignant gonfla toutes ses veines. Il sentait que, s'il ne parvenait point à pleurer, il était mort. Devant lui passait et repassait l'équipage du *Saint-Eflam*, gens brusques, grossiers, durs, qui n'avaient que des jurons sur les lèvres et des soufflets dans les mains. Maître Pontalec, le premier, donnait l'exemple.

Loéiz n'était qu'un orphelin de treize ans, pauvre petit mousse perdu dans un coin de ce chasse-marée. Déjà, il avait eu à subir des rebuffades et de vilains mots pour n'avoir pas exécuté assez vite et adroitement certaines manœuvres bredouillées entre une pipe et une chique. Il songeait avec plus de regret alors aux paroles affectueuses de l'aïeule et aux caresses de sa sœur Annaïk. Toutes ces tendresses du logis lui semblèrent, de loin, meilleures encore. Par éclairs, il se voyait le plus infortuné des êtres de la création.



Annaïk pleura. (P. 76, col. 1.)

Heureusement que Bazvalan était là, planté sur les pattes de derrière en face de son maître. De ses deux prunelles jaunes, douces et voilées, il considérait l'enfant comme s'il ne se rendait pas bien compte ni de son chagrin ni de ce voyage.

Loéiz, pour son dîner, avait reçu dans un morceau de pain deux sardines aplaties et suant l'huile à travers la mie. Il dévorait sa pitance d'un solide appétit. Bazvalan avait faim aussi; mais il n'était pas mousse, lui, et n'avait aucun droit à la ration d'un mousse; c'est pourquoi il jeûnerait! Non! Loéiz lui partageait son régal. Après une bouchée pour le maître, une bouchée pour le chat. Les deux amis festinaient donc de compagnie et se regardaient. Ils faisaient de moitié avec le chagrin comme avec le pain et les sardines.

« Vois-tu, Bazvalan, lui dit enfin Loéiz, il ne faut pas m'en vouloir si je t'emmène à la pêche aux harengs. Que serais-je devenu sans un ami? Tu me rappelleras le bourg et la maisonnette. Ah! je sais bien que tu ne connais personne ici et que tu t'ennuieras! Patience! Pourvu que tu n'aies pas trop peur, cela ira encore. Quant à la cuisine, je suis là; et puis, tu découvriras certainement quelques souris à fond de cale. Quoi qu'il en soit, à la garde de Dieu! un morceau et un ennui à deux sont l'un meilleur et l'autre moins douloureux. »

Bazvalan remuait les oreilles, penchait la tête et ronronnait. Il répondait à sa façon; car il comprenait admirablement, je vous assure, ce que parler veut dire.

Pendant ce colloque, maître Pontalec survint.

« Allons, nigaud! auras-tu bientôt fini de pleurnicher et d'échanger des mamours avec cette sotte bête? Tu prolonges le festin quand il y a, par là, des filins à graisser, des seines à raccommoder et le faubert à promener. »

Loéiz, sans rien répondre, avala d'un coup une énorme bouchée et tendit la dernière à Bazvalan; refermant son petit couteau, il se leva. Non: il ne s'appartenait plus. Il travailla tant qu'il put, suivi invariablement de Bazvalan qui attrapa, en moyenne, deux coups de pied de chaque homme de l'équipage. Le chat ne répliquait ni ne murmurait. Il se contentait de bondir et de revenir s'asseoir tranquillement vis-à-vis de son maître, la queue ramenée entre les pattes. Il se sentait méprisé, maltraité, malheureux; mais il était résigné aussi.

La nuit descendait, ténébreuse. Le chasse-marée se trouva insensiblement pris entre deux immensités noires, le ciel et l'Océan. Elles se rapprochaient, se resserraient, enfermaient le navire qui, alors, ne semblait plus que soubresauter sur place.

La mer devint houleuse. Elle moutonnait par innombrables blancheurs sous la clarté des falots dansant aux deux cornes des vergues. De brèves rafales soulevaient les flots. Des torrents de pluie enlacée par le vent tourbillonnaient avec les lames bouillonnantes. L'équipage était aux manœuvres, se retenant à tout appui de bord, s'acrochant à tout bout de filin. A chaque embardée, le *Saint-Eflam* embarquait une houle.

Loéiz avait promptement descendu Bazvalan épouvanté dans son *branle* sous le pont. Maître Pontalec commandait brusquement. Loéiz, pour sa part, n'entendait ou ne comprenait pas l'ordre; le pied ou le poing le lui expliquait. L'angoisse lui crispait la poitrine. C'était la première fois qu'il se trouvait à bord d'un vrai navire, si loin de Plouescat et par une tempête. Il se ressouvenait des récits de son père sous la lampe. Il s'imaginait entrevoir, dans les ténèbres, le spectre du naufrage, l'*Ancou* au visage blême, agiter sa main décharnée. C'étaient, peut-être, a la lueur des lanternes, les blanches voiles carguées et les longues vergues nues. Personne à côté de lui pour le rassurer. Par intervalles, quand le vent se taisait, on distinguait là-bas, dans les profondeurs du navire, les miaulements lamentables de Bazvalan. Les pêcheurs blasphémaient alors contre cet animal sinistre, qui terrorisait les imaginations assiégées par les anxiétés d'un naufrage.

Loéiz ruisselait d'eau, sous l'averse serrée tombant implacable du haut des nues, sous les lourdes vagues salées s'abattant sur le pont. Il était trempé jusqu'aux os et grelottait. Il priait en dedans et pensait au feu de varech dans la chaumière, à la bonne vieille grand'-mère et à la gracieuse et tendre Annaïk.

A la même heure, au déchaînement de la même tempête, la vieille femme et la petite fille accouraient à la chapelle de la falaise. La mer est si mauvaise! Que va-t-il advenir de notre pauvre Loéiz? Les quelques centimes destinés à payer un pain de sarrasin pour le souper avaient acheté une maigre chandelle de suif. Elle brûlait devant l'image de la Vierge, pendant que l'aïeule récitait un rosaire auquel répondait en tremblant Annaïk. Dans le recueillement du sanctuaire désert on entendait, au loin, les vagues déferler, comme de sourds retentissements de canon, sur les brisants de la côte, et sur le toit moussu ou contre les murailles de la chapelle frapper et gémir les arbres tordus désespérément par l'ouragan.

Elles priaient pour les infortunés en mer, les frêles barques et les gros navires. Le bon Dieu, d'un seul mot, peut sauver tout le monde à la fois.

Enfin l'aube raya le ciel et allongea un rayon gris dans les vitraux de la chapelle, tandis qu'elle dessinait vaguement, à bien des lieues de là, les mâts et les agrès du chasse-marée.

Pauvre Loéiz! Il était brisé de lassitude, écrasé de sommeil, lourd de pluie et glacé de froid.

« Tu as l'air d'un grillon tombé dans une mare, lui cria brutalement maître Pontalec! Faut-il achever de te noyer ou te décideras-tu à filer ton nœud? »

Loéiz leva vers le matelot son œil bleu mélancolique, et, pour se réchauffer et se consoler, il descendit embrasser son cher Bazvalan, qui avait eu grand'peur, lui aussi, pelotonné au fond du hamac.

Le chasse-marée était maintenant perdu en haute mer et larguait au soleil pâle ses immenses voiles dégouttantes de pluie.

A suivre. AIMÉ GIRON.

LES ASSEMBLÉES FRANÇAISES[1]

LE DIRECTOIRE

Le 10 mai 1793 la Convention quitta la salle du Manège pour s'installer dans la salle des Machines du palais des Tuileries. C'est dans le pavillon de Marsan, détruit par la Commune et reconstruit en ce moment, qu'on trouvait les bureaux et les dépendances de la Convention, les services de la poste, les salles des comités, des rédacteurs, etc... On sait que ce pavillon, dont les fenêtres donnent sur la rue de Rivoli, a pour symétrique, du côté de l'eau, le pavillon de Flore. « Après le pavillon de Marsan venait une longue façade à un seul étage, percée au rez-de-chaussée de sept ouvertures en plein cintre et terminée par un gracieux pavillon à colonnettes légères, dû à Philibert Delorme. » Ce dernier pavillon servait de salle d'attente.

La salle des séances avait la forme d'un rectangle; « le bureau était adossé à la muraille formant le côté est, le long de la cour du Carrousel. L'amphithéâtre des députés était en face, adossé à la muraille du côté du jardin; il avait la forme d'une corbeille isolée derrière laquelle on circulait par un couloir menant à la barre, en face du président; des bancs étaient ménagés en bas des gradins, en demi-cercle, pour ceux qui étaient admis à l'honneur de la séance... A chaque extrémité de la salle des séances se trouvaient une tribune basse et une tribune haute dont la baie se terminait en cintre... L'amphithéâtre, rappelant assez bien le paradis de nos salles de spectacle, allait se plonger hors de la salle aux dépens des bâtiments voisins; c'est là que se tenaient les femmes des faubourgs, les fameuses tricoteuses... »

Après la défaite du parti jacobin dans la fameuse journée du 9 thermidor, la Convention s'occupa de remanier la Constitution de 1793. Elle divisa le pouvoir législatif en deux chambres et institua un pouvoir exécutif composé de cinq membres.

Le 4 brumaire an IV (26 octobre 1795), la Conven-

1. Suite. — Voy. vol. XV, pages 229, 263, 312 et 328.

tion nationale tint sa dernière séance; son existence avait duré trois ans un mois et quatre jours. Durant ce temps relativement court, elle avait rendu onze mille deux cent dix décrets! Nous n'avons pas à apprécier ici les actes de cette terrible assemblée; tout le monde doit admirer cependant le prodigieux effort qui fut accompli à cette époque dans l'organisation du pays. En même temps que ses armées défendaient victorieusement le sol de la patrie, en même temps qu'elle était en proie aux plus violents déchirements intérieurs, la Convention instituait le système décimal, l'uniformité des poids et mesures, le Conservatoire des arts et métiers, le Conservatoire de musique, l'Institut, l'École polytechnique, l'École normale, les Écoles centrales, l'Institut des aveugles, l'Institut des sourds-muets, etc... Le dernier décret de la Convention fut celui de l'abolition de la peine de mort, décret qui devait être appliqué aussitôt après la paix générale.

Des deux assemblées qui constituèrent le corps législatif, l'une prit le nom de Conseil des Cinq-Cents, à cause du nombre de ses membres. Pour faire partie de ce Conseil, il fallait être âgé de trente ans au moins et avoir été domicilié sur le territoire de la république pendant les dix années précédant l'élection. Cette dernière condition avait évidemment pour but d'éloigner les émigrés revenus en France après le décret d'amnistie. Les membres de ce Conseil étaient élus par des assemblées électorales, nommées elles-mêmes par des électeurs du premier degré réunis en assemblées primaires. On voit que le système de l'élection à deux degrés avait prévalu. La Convention avait décidé que, dans le premier Conseil, les deux tiers des membres seraient pris parmi les anciens conventionnels. On sait que cette mesure avait soulevé une émeute dans Paris; la garde nationale, dans laquelle le parti royaliste comptait un grand nombre d'adhérents, marchait sur la Convention lorsque le général Bonaparte la mitrailla sur le Pont-Royal et dans la rue Saint-Honoré.

Les députés siégeaient trois ans et pouvaient être réélus une seconde fois pour trois années; mais, après ces six années, il leur fallait attendre deux ans avant de se représenter devant leurs électeurs. Ils recevaient (sans pouvoir la refuser) une indemnité de 28 francs par jour. Leur costume se composait « d'une robe longue et blanche, d'un manteau écarlate, d'une toque de velours bleu (les couleurs du drapeau), l'écharpe en ceinture (les Anciens la portaient en sautoir). Ce vêtement était orné de broderies de couleur. En attendant que ce costume, imité de l'antiquité, fût prêt, les Cinq-Cents portèrent un habit bleu retenu par une écharpe tricolore, ornée de franges d'or. Les Cinq Cents communiquaient avec les Anciens au moyen de *messagers d'État;* chaque conseil en avait quatre.

Le Conseil des Anciens, composé de 250 membres, était chargé de voter les lois que proposait le Conseil des Cinq-Cents. Voici comment furent nommés les Anciens. Nous avons dit que sur les 750 membres devant composer les deux Conseils, les deux tiers, soit 500, devaient être choisis parmi les membres de la Convention; les assemblées primaires nommèrent 250 nouveaux députés. Lorsque les 750 membres furent réunis, « on inscrivit à part les noms des députés âgés de plus de quarante ans et qui étaient mariés ou veufs, et on en tira au sort 167 parmi les anciens conventionnels et 83 parmi les nouveaux élus. Ces 250 membres formèrent le Conseil des Anciens; les membres restants formèrent le Conseil des Cinq-Cents. » Les Anciens recevaient un traitement, comme les Cinq Cents, mais leur indemnité était plus forte: ils touchaient 33 francs par jour.

Les lois proposées par les Cinq-Cents étaient soumises aux Anciens qui, après trois lectures à cinq jours d'intervalle, les acceptaient ou les repoussaient. Toute loi non approuvée ne pouvait revenir en discussion qu'au bout d'une année.

Les cinq Directeurs étaient choisis par les Anciens sur une liste de cinquante candidats présentée par les Cinq-Cents; mais ceux-ci avaient bien soin de placer en tête de leur liste les cinq noms qu'ils voulaient faire passer, suivis de quarante-cinq noms de membres d'une notoriété insuffisante. La première élection porta au pouvoir cinq régicides: La Réveillère-Lepeaux, Rewbel, Letourneur, Carnot et Barras. « Les Directeurs devaient être âgés de quarante ans au moins et ne pouvaient être choisis que parmi les citoyens ayant été membre du corps législatif ou ministres. Ils étaient renouvelés partiellement par l'élection d'un nouveau membre chaque année; le sort désignait celui qui devait cesser ses fonctions. Aucun membre sortant ne pouvait être réélu qu'après un intervalle de cinq années. Chaque membre avait, à tour de rôle, la présidence du Directoire pendant trois mois. » Le traitement des Directeurs était de 150000 francs par an; leur costume était ainsi imposé par la loi: habit-manteau nacarat, richement brodé en or, veste blanche brodée, écharpe bleue à franges d'or, l'épée, le chapeau rond à panache tricolore; dans les grandes cérémonies, ils portaient l'habit-manteau bleu et par-dessus un manteau nacarat.

Les Directeurs s'installèrent au palais du Luxembourg, dont nous parlerons bientôt. Les Cinq-Cents restèrent dans la salle du Manège jusqu'en 1798, époque à laquelle ils se transportèrent dans le Palais-Bourbon. Les Anciens siégeaient aux Tuileries.

Avant de parler avec quelque détail des nouvelles salles mises à la disposition du Directoire, rappelons dans quelles circonstances ce gouvernement disparut.

La réaction royaliste prenait chaque jour une importance plus grande: la Vendée se soulevait sous la direction de Charette; les émigrés rentraient en foule; un directeur, Letourneur, venait d'être remplacé par un royaliste, Barthélemy; les présidents des deux conseils, Pichegru aux Cinq-Cents, Barbé-Marbois aux Anciens, leur étaient dévoués: une restauration mo-

narchique au profit des Bourbons paraissait imminente. Un coup d'État mit violemment hors du gouvernement ceux qui favorisaient le mouvement royaliste et ceux qui ne consentaient pas à l'arrêter par la force. « Dans la nuit du 18 fructidor an V (4 septembre 1797), douze mille hommes introduits dans Paris par Augereau cernèrent le lieu des séances des Conseils. Les deux minorités se déclarèrent en permanence, annulèrent les mandats de leurs collègues. Les deux directeurs Carnot et Barthélemy furent proscrits ; un grand nombre de députés furent déportés. »

Malgré le succès de ce coup d'État et bien que les victoires remportées en Italie par le général Bonaparte eussent jeté quelque éclat sur le gouvernement, il était visible que son extrême faiblesse le condamnait à disparaître promptement. Ce n'étaient plus seulement les royalistes qui l'attaquaient, mais les jacobins eux-mêmes, qui n'avaient pas tous été détruits au 9 thermidor.

C'est à ce moment que le héros d'Italie revient en France, après sa belle campagne d'Egypte. Les acclamations qui saluent son retour lui font comprendre que, s'il veut oser, le gouvernement lui appartient. Le général. Bonaparte n'hésite pas à violer la Constitution.

Les deux Conseils devaient toujours siéger dans la même ville, mais le choix de la résidence appartenait aux Anciens. Le 18 brumaire de l'an VIII (9 novembre 1799), le Conseil des Anciens décida la translation des deux Conseils à Saint-Cloud et confia l'exécution du décret au général Bonaparte. L'émotion est grande à Paris ; trois Directeurs donnent leur démission.

Saint-Cloud est encombré de troupes. Les Anciens siégent dans le palais, les Cinq-Cents dans l'Orangerie. Bonaparte se présente à la barre des Anciens, accompagné de son état-major. Il prend la parole, expose les dangers du pays et demande la concentration du pouvoir entre ses mains. Il termine en disant:

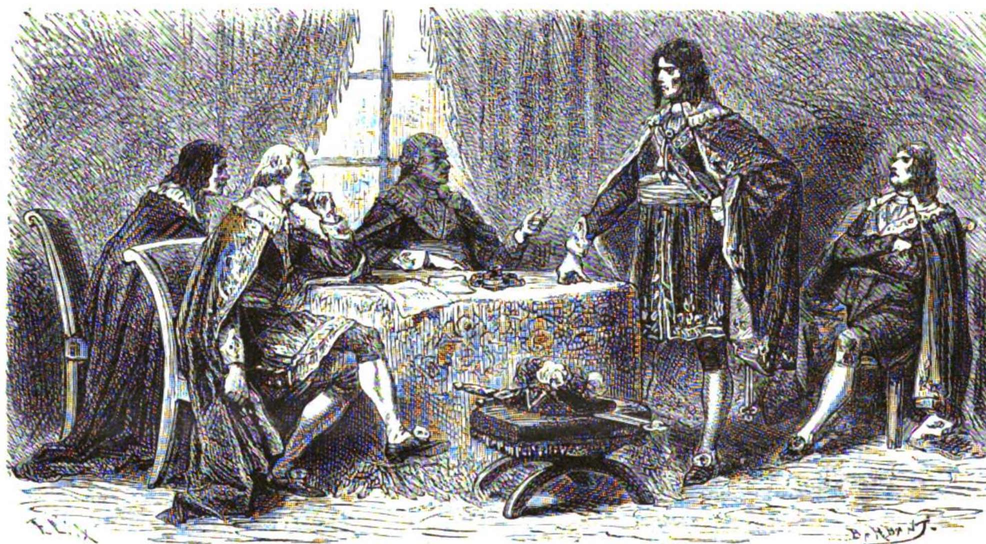
« Si quelque orateur, payé par l'étranger, parlait de me mettre hors la loi, qu'il prenne garde de porter cet arrêt contre lui-même !... J'en appellerais à vous, mes braves compagnons d'armes, à vous, grenadiers, dont j'aperçois les bonnets, à vous, braves soldats, dont j'aperçois les baïonnettes! Souvenez-vous que je marche accompagné du dieu de la fortune et du dieu de la guerre ! »

Bonaparte, entouré de grenadiers, se rend à l'Orangerie, où les Cinq-Cents délibèrent sous la présidence de son frère Lucien. A la vue des armes, l'assemblée est soulevée d'indignation. Les interpellations se croisent : « Quoi ! des sabres ici ! A bas le dictateur ! à bas le tyran ! hors la loi ! vive la constitution ! vive la République ! — Vous violez le sanctuaire des lois ! — Tous tes lauriers sont flétris ! Ta gloire s'est changée en infamie ! » Les députés entourent le général qui, pâle, violemment agité, est emporté à demi évanoui par les grenadiers.

Pendant que les Cinq-Cents votent la mise hors la loi du général, Lucien quitte l'assemblée, réunit les troupes, les harangue, leur donne l'ordre d'envahir l'assemblée. Murat et Leclerc entraînent les soldats, pénètrent dans l'assemblée, font étouffer la voix des représentants par le roulement des tambours : la salle est évacuée.

Les Anciens, restés en séance, défèrent le pouvoir exécutif à trois consuls provisoires, Bonaparte, Siéyès et Roger-Ducos, et chargent deux commissions de 25 membres chacune de reviser la constitution.

A suivre. A. DE VIGNOLLES.



Les cinq Directeurs. (P. 79, col. 2.)



Il avait passé quelques soirées au casino. (P. 84, col. 1.)

FEU DE PAILLE [1]

XIII

Nouvelle vie.

On n'avait jamais pu, en aucun temps, accuser la famille Davery d'apathie et de fainéantise ; mais son activité passée n'était rien en comparaison de celle qu'elle dut déployer à partir du retour de M. Davery. Dès le lendemain de son arrivée, il alla s'entendre avec le notaire pour l'achat d'une propriété. Il en trouva une belle : maison, grand jardin, petit bois traversé par un ruisseau, touchant la ville, sur la route de Saint-Xandre ; il la loua, en attendant qu'il s'en fît bâtir une à sa fantaisie, et l'on se hâta de préparer l'installation. Ce n'étaient que courses chez le peintre, chez le tapissier, chez le marchand de meubles ; démarches pour se procurer des domestiques ; choix de cristaux, d'argenterie, de beau linge ; lettres pour faire venir de Paris ce qu'on ne trouvait pas à la Rochelle ; réception de caisses et de ballots : Mme Davery en perdait la tête. Valentine se trouvait dans son élément, et montrait un goût qu'on n'aurait pas attendu d'une fille si peu habituée à tous ces détails du luxe moderne. Son père était enchanté d'elle, et à eux deux ils créaient un intérieur tel qu'on n'en voyait point dans le pays. Mme Davery risquait timidement une observation par-ci par-là, demandant à son mari s'il n'allait pas bien vite, s'il ne s'arrangeait pas de façon à dépasser ses revenus. Il riait et lui mettait une poignée d'or dans les mains, en disant : « En as-tu assez ? en veux-tu encore ? » Au fond, il savait bien qu'il allait trop loin ; mais à quoi sert une fortune, sinon à gagner de l'argent ? Il avait placé ses fonds dans trois ou quatre entreprises plus avantageuses les unes que les autres, qui devaient les doubler, tout au moins, en quelques années.

Mme Davery cédait ; elle se savait plus habile à épargner qu'à dépenser, et elle laissait faire sa fille et son mari, quoiqu'elle trouvât parfois le luxe bien encombrant et qu'elle osât à peine marcher sur les tapis orientaux et se regarder dans les glaces de Venise.

Enfin M. Davery annonça que les préparatifs étaient presque finis, et qu'il serait bientôt temps d'aller s'installer dans la nouvelle maison.

« Je vais commander des voitures de déménagement, dit Mme Davery avec un soupir.

— Des voitures ! combien t'en faut-il donc, ma chère femme ? Avec une seule tu en as plus qu'il ne t'en faut ; j'imagine que tu ne comptes pas emporter toutes les vieilleries dont nous nous servons ici ?

— Elles feraient un drôle d'effet là-bas, ajouta Valentine. Vois-tu d'ici ton buffet de noyer déverni dans la salle à manger en chêne sculpté, et ta commode d'acajou massif dans ta chambre, faisant pendant à la belle armoire à glace et au chiffonnier en bois de rose ! Ce serait joli ! »

Mme Davery ne répondit pas, mais elle détourna la tête et fit semblant de rattacher les cheveux de Marcelle. Des vieilleries ! avec quel dédain son mari parlait de ces meubles qu'il avait été si joyeux, vingt ans

1. Suite. — Voy. vol. XV, page 401 et vol. XVI, pages 1, 17, 33, 49 et 65.

auparavant, d'installer dans le petit appartement qui avait vu leurs débuts dans la vie! Il les méprisait maintenant, ces humbles témoins de leurs luttes, de leurs travaux, de leur pauvreté. Elle en eut le cœur serré, et se dit tout bas: « Moi, du moins, je ne les abandonnerai pas! » Il y avait bien assez de place, au dernier étage de la nouvelle maison, pour y déposer son pauvre ménage; elle l'y ferait transporter, elle l'y rangerait dans des pièces dont elle prendrait la clef et elle aimerait à venir quelquefois les y revoir, elle en était sûre. Pacifique entra volontiers dans le complot: les vieux meubles qu'elle avait frottés et brossés si longtemps lui tenaient au cœur; mais ni elle ni sa maîtresse n'en dirent rien à M. Davery, ni surtout à Valentine.

Pour celle-ci, elle avait un bien autre souci. Que ferait-on de ces statuettes, de ces livres, de ces albums, de ces gravures, de ces petits riens gracieux dont Lucile avait égayé et embelli le pauvre intérieur auquel on allait dire adieu? En mémoire du plaisir qu'ils lui avaient causé, et aussi pour ne pas blesser Lucile, Valentine aurait bien voulu leur trouver une place dans la nouvelle maison; mais quand elle sortait de chez le tapissier, et qu'elle rapportait le souvenir des brillantes tentures, des dorures, des bronzes reluisants, de ce luxe tout frais et tout neuf, elle trouvait les statuettes de Lucile bien enfumées, les cadres de ses gravures bien défraîchis, ses livres écornés, ses tapisseries fanées: impossible de les associer à du lampas bouton d'or et à des boiseries blanches. Elle en concevait un tel dépit, qu'elle avait de la peine à ne pas exprimer sa mauvaise humeur à Lucile. Mais Lucile, qui devinait toujours ce que les autres pensaient, ne laissa pas longtemps sa cousine dans l'embarras; elle lui demanda comme une faveur l'autorisation de reprendre « tous ses souvenirs de Grenoble pour s'en faire un petit musée, à présent qu'elle aurait de la place. »

Les deux jeunes filles ne devaient plus habiter la même chambre; elles auraient chacune une chambre à coucher, un cabinet de toilette et un petit salon; et Valentine avait fait de son appartement un bijou de recherche et d'élégance. Mais quand il fut question de meubler l'appartement de Lucile, et que Valentine lui proposa de revêtir sa chambre de guipure et de soie bleue (elle avait pris du rose pour elle-même, parce qu'elle était brune, mais le bleu irait mieux à sa cousine), Lucile refusa doucement, mais avec fermeté, et supplia M. Davery de lui donner les vieux meubles de l'ancienne chambre de Valentine. « Je sais bien que je suis comme votre seconde fille, mon cher oncle, lui dit-elle, je vous aime et je suis très touchée, très reconnaissante de votre affection et de toutes vos bontés; mais, je vous en prie, laissez-moi vivre simplement, comme il convient à ma petite fortune.

— Que dis-tu là? interrompit M. Davery. Ta petite fortune? Elle sera pareille à celle de Valentine: tu me permettras bien de rétablir l'équilibre, je suis ton tuteur, et tu n'as rien à voir là-dedans. »

Lucile sourit.

« Pardon, mon oncle, ce ne serait pas juste, et je suis sûre que mon père et ma mère refuseraient. Je ne veux pas être soupçonnée de vous aimer par intérêt. Je vous en prie, si vous m'aimez, laissez-moi libre; je n'ai pas besoin de belles choses, moi: elles me gênent, je ne saurais qu'en faire. Vous verrez comme j'arrangerai bien ma chambre; je suis sûre que vous aurez autant de plaisir à venir m'y faire des visites que si j'avais à vous offrir un fauteuil capitonné de soie bleue. J'y mettrai tous mes petits souvenirs, qui n'iraient pas bien à présent dans le salon, et je me sentirai chez moi.... C'est accordé, n'est-ce pas? Merci, mon cher oncle! »

Et Lucile avait sauté au cou de M. Davery, qui n'avait pu refuser, quoiqu'il lui déplût de laisser une différence s'établir entre sa fille et sa nièce. Pourtant, il commençait à calculer les parts qui reviendraient à chacun de ses enfants, et à se dire qu'en définitive il n'aurait pas trop pour eux: Lucile avait peut-être raison; et il se sentait pris pour elle d'une estime qui allait presque jusqu'au respect.

Comme il songeait, Jacques entra dans sa chambre, et M. Davery, tout occupé de Lucile, raconta à son fils l'entretien qu'il venait d'avoir avec elle.

« Je voudrais bien, lui dit-il, trouver un moyen de lui faire plaisir. Ne pourrais-tu me donner une idée? je ne veux pas m'adresser à Valentine, qui la tourmenterait pour lui faire accepter ce qu'elle refuse. Sais-tu ce qu'elle aimerait? »

Jacques réfléchit un instant; puis il donna à son père un avis que celui-ci trouva si bon, qu'il l'adopta séance tenante. Il y eut une correspondance active échangée entre M. Davery et une personne qui habitait une ville éloignée; il y eut des conversations mystérieuses entre le père et le fils; et enfin la veille du jour où l'on devait quitter l'ancienne maison pour la nouvelle, M. Davery proposa, après le dîner, d'aller voir si les travaux étaient achevés; l'on se mit gaiement en route.

« Tiens! Jacques qui est dans la maison! s'écria la petite Marcelle en arrivant devant la grille. Il se cache, mais je l'ai vu! il était à une des fenêtres de Lucile!

— Entrons et voyons si c'est vrai, » dit M. Davery en souriant. Il ouvrit la porte et entra; les autres le suivirent en se regardant comme pour se demander ce que cela voulait dire.

Jacques vint à leur rencontre sur l'escalier.

« C'est prêt, » répondit-il à un regard de son père. M. Davery passa le bras de Lucile sous le sien et l'emmena jusqu'à la porte de son petit salon.

« Tu n'as pas voulu de guipure et de soie bleue, ma chère petite fille, lui dit-il; voyons si j'ai bien trouvé, cette fois, ce que tu préférais. »

Il ouvrit la porte.... et Lucile resta muette de joie et d'émotion. Avait-elle rêvé l'année qui venait de s'écouler? elle le crut un instant, en voyant sur le parquet le tapis dont ses petits doigts d'enfant s'étaient si souvent amusés à suivre les fleurs et les arabesques,

en reconnaissant son vieux piano, avec son casier et son tabouret, sa première tapisserie, et les fauteuils où son père et sa mère s'asseyaient au coin du feu, et sa petite chaise, et le canapé où elle s'était endormie si souvent en écoutant sa mère qui chantait, et la pendule, qui se mit à sonner, et dont le son lui alla au cœur comme une voix amie, et la vieille glace au cadre sculpté, et les tableaux, et cent objets familiers à son enfance, dont elle s'était séparée naguère avec tant de tristesse. Par une porte entr'ouverte, elle aperçut dans la chambre à coucher son lit d'autrefois, elle reconnut ses rideaux de mousseline blanche, sa petite commode, le bureau où elle avait fait ses premières pages d'écriture sous la direction de sa mère, sa bibliothèque, tous ses meubles, arrivés de Grenoble le matin même et rangés par les soins de Jacques.

Elle leva ses yeux pleins de larmes vers son oncle qui lui souriait; elle chercha des mots pour le remercier, mais elle ne put parler, et elle se jeta dans ses bras en pleurant de joie.

« Cela te fait donc plaisir, chère petite âme ? lui dit-il en baisant doucement ses cheveux et son front. Tiens, remercie Jacques ; je ne veux pas lui voler sa part de ta reconnaissance : je cherchais ce qui pourrait te plaire, et c'est lui qui l'a trouvé.



Frédéric prit une pose abandonnée. (P. 87, col. 1.)

— Merci, mon bon Jacques ! » murmura Lucile en tendant la main à son cousin. Puis, essuyant ses doux yeux, elle se mit à faire à toute la famille les honneurs de son logis ; elle fit asseoir sa tante dans le fauteuil de sa mère, et Marcelle sur sa petite chaise d'enfant; elle demanda qu'on lui fît la faveur de passer la soirée chez elle, d'y prendre le thé et d'y faire un peu de musique. Les enfants trouvèrent l'idée excellente, et Jacques et Frédéric partirent bien vite pour aller chercher le violon et la musique et ramener Pacifique, qui serait chargée de préparer le thé et de faire une belle galette, dans le grand fourneau neuf, pour *la soirée* de Lucile.

La soirée se passa gaiement, plus gaiement qu'aucune des soirées qui s'étaient passées depuis que les Davery étaient riches. Lucile, tout animée par la joie, eut tant d'entrain et de gaieté, elle joua avec tant de verve une sonate avec Jacques, elle sut si bien fournir à chacun la place, le siège et l'occupation qui pouvaient le mieux lui plaire, elle servit si gracieusement son thé et sa galette, qu'on la proclama à l'unanimité la plus aimable maîtresse de maison qu'on eût jamais vue.

Le lendemain, on dit adieu à la vieille maison. M. Davery et Valentine étaient radieux ; Frédéric, fier comme un paon, se redressait en marchant pour ne pas perdre un pouce de sa taille. Marcelle s'amusait, comme les enfants s'amusent de tout ce qui est nouveau. Pacifique était contente d'aller régner dans une grande cuisine toute neuve, et d'avoir un magnifique fourneau à la dernière mode; pourtant elle ne put retenir un soupir en décrochant sa dernière casserole du mur de cette petite cuisine un peu sombre, un peu étroite, un peu délabrée, où elle avait chanté tant de chansons pour se donner du cœur à l'ouvrage, et cultivé sur la fenêtre tant de pots de basilic et de géraniums à la rose.

Pour Mme Davery, elle pleura en cachette, et s'agenouilla, seule entre les quatre murs nus de sa pauvre chambre, pour demander à Dieu autant de bonheur dans sa nouvelle vie qu'elle en avait eu dans ses années de pauvreté et de labeur. Puis elle suivit sa famille avec Lucile, qui l'attendait dans le corridor et qui, sans rien lui dire, passa tendrement son bras sous le sien.

Jacques était resté le dernier. Il avait besoin d'être seul, pour s'interroger lui-même ; car, à son grand étonnement, il ne savait pas s'il était triste ou gai. Il entra dans la salle à manger, où rien n'avait été changé, car elle ne contenait rien qui fût digne du nouveau logis. Un gai rayon de soleil pénétrait entre les persiennes closes, et venait tracer des ronds lumineux sur la table où Jacques avait griffonné tant de devoirs d'écolier. Il alla s'asseoir devant cette table constellée de taches d'encre et balafrée de coups de canif et, son front dans ses mains, il songea.

Il songea au passé, dont les tristesses lui devenaient chères ; il se rappela les soirs où il allait se mettre au lit, la tête et le corps fatigués, mais le cœur paisible et la conscience satisfaite, quoique son but en ce monde lui parût pénible et sa tâche ingrate. Maintenant, que faisait-il de ses journées ? En vérité, il n'en savait rien lui-même. Depuis deux mois, il avait beaucoup lu, trop peut-être : car ses lectures se confondaient dans sa tête, et il avait peine à les distinguer

les unes des autres. Quoi encore? Il avait flâné çà et là; il s'était occupé, plus qu'il n'eût voulu, de détails de déménagement et d'emménagement; il avait passé quelques soirées à entendre jouer des valses par l'orchestre du Casino; il avait gaspillé son temps d'une façon quelconque, qui ne lui avait laissé que des souvenirs confus: rien de bien agréable, en somme. Le seul point lumineux qui se détachât sur ce fond gris, c'était la joie de Lucile et la soirée de la veille; et Jacques, en y pensant, se sentit invinciblement porté à aller demander conseil à Lucile sur ce qu'il devait faire à l'avenir. De l'École centrale il n'était plus question; M. Davery avait dit à son fils: « Te voilà doublement bachelier, il est temps de te choisir une carrière: il faut bien qu'un homme ait l'air de faire quelque chose. Veux-tu entrer dans les affaires, dans la Banque, au Conseil d'État? Fais ton choix sans te presser; si tu veux, je te ferai une pension, et tu iras vivre à Paris, où tu te renseigneras de plus près: nous irons t'y retrouver cet hiver. »

Jacques était tout bouleversé à l'idée d'aller vivre seul à Paris: cela ne lui déplaisait pas, mais qu'y ferait-il? Quand on a toujours vécu avec une idée fixe, sans se permettre de regarder à droite ou à gauche, on ne connaît du monde que ce qui a rapport à cette idée; et Jacques, qui était au courant, mieux que personne, de tout ce qui concerne les ingénieurs, ignorait complètement ce qu'étaient et ce que faisaient les hommes de finance ou les hommes de loi. Lucile ne le savait pas davantage, sans doute; pourtant elle saisissait bien mieux que lui le sens pratique des choses; elle serait peut-être capable de lui donner une bonne idée. Il se leva pour aller la trouver, et quitta la vieille maison, inquiet et troublé sans savoir pourquoi.

Lucile était dans son salon, où elle arrangeait ses livres et ses statuettes; Marcelle l'avait suivie, et elle endormait sa poupée sur les coussins du canapé. Elle se trouvait mieux là que dans les beaux salons du rez-de-chaussée, où Valentine ne lui permettait pas d'apporter ses joujoux.

« Ah! vous faites votre petit ménage! dit Jacques; j'arrive à propos pour vous aider. Avez-vous des tableaux à pendre, des clous à enfoncer?

— J'en ai; mais ne prenez pas cette peine: je suis très capable de m'en tirer, et de faire seule mon petit ménage, comme vous dites, et comme le dit la chanson:

Quand j'étais dans ma chambrette
(Ma chambrette était en haut),
Je faisais mon p'tit ménage,
Je sifflais mon p'tit oiseau:
Mi mi fa ré mi,
Chantez, mon petit,
Mi mi fa ré sol
Chantez, rossignol!

Pacifique, qui sait tant de chansons, ne connaît pas celle-là: c'est ma mère qui me la chantait quand j'étais petite. Qu'en dites-vous?

— Que vous la chantez comme un véritable oiseau; mais il ne s'agit pas de chansons: je voudrais causer avec vous. Je suis embarrassé, triste.... »

Valentine, ou toute autre jeune fille, n'aurait pas manqué de rire au nez de Jacques, qui se permettait d'être triste au moment où il avait toutes les raisons possibles d'être gai. Mais Lucile n'était pas railleuse, et elle prenait au sérieux tout ce qu'on lui disait. Un coup d'œil jeté sur Jacques suffit d'ailleurs pour lui faire comprendre qu'il avait réellement besoin de son amitié. Elle posa sur la table son marteau et ses clous, vint s'asseoir sur le canapé, sans déranger la poupée de Marcelle, et indiqua un fauteuil à Jacques. Et comme il se taisait, cherchant ce qu'il pourrait dire (car il était un peu honteux de se plaindre) elle parla la première, afin de l'encourager.

« Vous rappelez-vous, Jacques, lui dit-elle, notre conversation sur le bateau? J'y ai pensé tout de suite, le jour où ma tante nous a annoncé la grande nouvelle, et je me suis réjouie de votre délivrance. Vous allez laisser les mathématiques, sûrement? vous ne ferez pas de phares: c'est dommage, c'était beau; moi, j'aurais aimé cela.

— Je ne ferai plus de mathématiques, c'est vrai; mais, Lucile, vous me croirez si vous voulez, je regrette presque le temps où j'étais obligé à en faire. J'avais un but, au moins; et à présent....

— Eh bien, au lieu d'avoir un but imposé, vous en aurez un de votre choix: cela ne vaut-il pas mieux?

— Oui, mais lequel? L'oisiveté me pèse; depuis deux mois, j'ai choisi mes occupations, je n'ai rien fait d'ennuyeux, et pourtant.... je crois en vérité que je m'ennuie!

— Avez-vous parlé de votre avenir avec mon oncle?

— Il m'en a parlé le premier; il veut que j'aille à Paris et que je voie moi-même ce qui pourra me plaire. Il me conseille de faire mon droit pour commencer, mais le code ne me séduit guère: à la bonne heure, s'il s'agissait d'étudier historiquement la législation des peuples anciens ou modernes; mais se fourrer dans la tête des articles du code avec leurs numéros! Être magistrat, — avoué, — notaire, — homme d'argent, pour ruiner les uns et enrichir les autres; — avocat, pour plaider le pour et le contre; — diplomate, pour mentir à la journée; — éplucher des lois au Conseil d'État, — faire de la politique, tout cela me paraît également nauséabond....

— Quel sceptique vous faites aujourd'hui, Jacques! Et le stoïcien d'autrefois, qu'est-il donc devenu?

— Le stoïcien, le stoïcien.... Tenez, ma cousine, je crois qu'il est bien plus facile de se passer de ce qu'on n'a pas que de se servir de ce qu'on a: ce n'est pas un paradoxe.

— Croyez-vous? Voyons, rappelez-vous tout ce que vous aimiez autrefois: les poètes, les œuvres d'art, les voyages, la Grèce avec sa mer et son ciel bleu. Inconstant! vous n'y pensez déjà plus?

— Si, mais je sens qu'il faut une règle, un but à toute vie. Je voyagerai pour mon plaisir: et puis après?

— Eh bien, voyagez pour l'utilité !

— Comme commis voyageur ?

— Vous n'y entendriez rien, vous n'êtes pas fait pour le commerce. Mais je trouve que vous avez raison : un homme ne doit pas passer sa vie à s'amuser comme un lycéen en vacances, il faut qu'il se rende utile. Voyons : d'où sortait donc ce monsieur qui est venu une fois voir votre père, et qui nous a tant intéressés avec ses récits de l'Acropole et du Parthénon ?

— C'était un ancien élève de l'École d'Athènes.

— Ah ! et qu'est-ce que c'est que l'École d'Athènes ?

— C'est une école du gouvernement, dont les élèves passent quelques années en Grèce, pour étudier les anciens monuments, faire des fouilles, relever des inscriptions, et exécuter d'autres travaux archéologiques : On y va en sortant de l'École normale; je crois même qu'on peut y aller sans cela, en passant les examens. C'est une idée, cela, Lucile !

— N'est-ce pas ? étudier, avec un but, sous une direction intelligente, ce que les hommes ont fait de plus beau depuis que le monde est monde, faire des recherches, des découvertes, peut-être ! Si vous trouviez un jour une statue comme la Vénus de Milo, ou des ruines, comme celles de Troie ou de Mycènes, quelle joie et quelle gloire ! Et puis le plaisir de voir les beaux pays que vous rêviez.... Mais n'y a-t-il point de dangers, là-bas ? des brigands, des maladies ?

— Pas plus qu'ailleurs ; et puis je suis très prudent. Merci, Lucile, vous m'avez fait grand bien ; je penserai à ce que vous m'avez dit ; et, si vous le permettez, je viendrai quelquefois emprunter vos yeux, quand j'aurai besoin de voir clair en moi-même. »

Jacques sortit, et Lucile se remit à orner son nid. Tout en répondant à Marcelle, qui voulait l'aider et qui s'y prenait tout de travers, elle songeait et se disait tout bas :

« Je suis contente de lui avoir donné une bonne idée; il n'est pas capable comme Frédéric de se trouver heureux d'être oisif...... Mais comme c'est loin ! et combien de temps y reste-t-on ? »



Lucile tient un album. (P. 86, col. 1.)

XIV

Une enjambée du temps.

Franchissons à la suite du temps, à qui les anciens donnaient des ailes, et qui possède bien tout au moins des bottes de sept lieues, un espace de près de quatre années. Nous sommes en été, à la Rochelle, dans l'habitation que M. Davery s'est fait construire. Un beau jardin, où des conduits d'eau habilement ménagés entretiennent une fraîche verdure en dépit du brûlant soleil de juin, s'étend sous les fenêtres ; et dans un petit salon où règne une lumière adoucie par des stores et des rideaux soigneusement fermés, deux jeunes filles sont assises. C'est Valentine, c'est Lucile ; elles

ont un peu changé : Valentine est toujours belle, et Lucile charmante ; leurs tailles se sont rapprochées, car Lucile a grandi, sans perdre tout à fait son apparence enfantine. Valentine a l'air d'une reine sous son diadème de cheveux noirs, son teint est éclatant, ses yeux noirs ont quelque chose de dominateur ; à ses attitudes, à son regard, à ses gestes, on devine qu'elle a l'habitude de commander. Lucile a toujours son air calme et doux, sa pâleur rosée, son petit visage effilé, ses grands yeux lumineux, et l'expression de force paisible d'une âme qui sait ce qu'elle veut et qui se sent toujours certaine de se gouverner elle-même. Les cousines sont vêtues de la même étoffe, comme deux sœurs : pourtant l'une semble mise simplement, et l'autre parée avec recherche ; les garnitures abondent sur la robe de Valentine, ses bras sont chargés de bracelets, des breloques d'un travail délicat pendent à sa chaîne de montre, un médaillon orne son cou, et un peigne à galerie de corail retient ses cheveux. Lucile n'a pas un bijou, pas d'autre ornement qu'une petite rose pâle à son corsage, une petite rose qui lui ressemble.

En ce moment, elles sont fort immobiles l'une et l'autre. Valentine lit ou fait semblant de lire ; Lucile tient un album qu'elle appuie sur un petit guéridon, et elle dessine en regardant sa cousine.

« As-tu fini ? dit Valentine. Ce livre m'ennuie, il me fatigue ; laisse-moi m'en débarrasser, tu me feras dans une autre pose.

— Comme tu voudras ! voilà mon croquis, vois s'il est ressemblant. Te reconnais-tu ?

— C'est moi, cela ? Comme je suis jolie ! Sans plaisanterie, tu as un vrai talent, Lucile ; et ce qu'il y a de mieux, c'est que ton dessin t'empêche de t'ennuyer. Toujours le crayon à la main, tu croques tout ce que tu vois, et tu ne te lasses jamais de cet exercice. Je regrette, en vérité, de ne pas m'être mise à dessiner : la musique ne tient pas compagnie comme le dessin.

— Il est encore temps, si tu en as envie ; seulement il ne faudrait pas négliger ta musique : que dirait-on dans les salons de la Rochelle et d'ailleurs ?

— Bah ! quand les gens ont pris l'habitude d'admirer, ils continuent de confiance.... et puis, cela m'est égal, leur admiration.... Serai-je bien comme cela ? je ne bouge plus. Ah ! Lucile, comme je m'ennuie.

— Eh bien, dessine, c'est très amusant.

— Oui, quand on sait ; mais commencer à vingt et un ans, ce n'est pas la peine. Je ne sais pas pourquoi mon père reste si longtemps à Paris ; il m'avait promis un voyage sur les bords du Rhin pour cet été.

— Il veut sans doute attendre Jacques, qui ne sera libre que dans quelques semaines.

— Libre ! tu appelles cela libre ! Il aura trois mois de vacances, après quoi il ira bénévolement se remettre à la chaîne.... Quelle drôle d'idée il a eue d'entrer à cette École normale !

— Pourquoi une drôle d'idée ? il y a travaillé selon ses ses goûts, il va suivre une carrière qui lui plaît ; il ira en Grèce, en Italie, il verra de beaux pays, de belles choses ; il deviendra peut-être célèbre. Ne serais-tu pas contente, un jour, d'entendre dire : M. Jacques Davery, membre de l'Institut ?

— Oui, oui, la gloire, l'art, la poésie, c'est très beau ; mais.... Je ne sais pas comment vous vous y prenez, Jacques et toi, vous êtes toujours contents ; et moi, il me manque toujours quelque chose.... Qu'est-ce que nous allons faire d'ici aux vacances de Jacques ? Quand je dis *nous*, je parle pour moi ; toi, on dirait chaque matin que tu as une tâche nécessaire à accomplir. Tu étudies toutes les langues de l'Europe, tu fais je ne sais quelles tournées mystérieuses avec Pacifique, tu joues du piano comme une écolière, en commençant toujours ton étude par des gammes et des exercices ; tu exécutes des broderies de fée, et tu trouves encore moyen de dessiner ou de peindre six heures par jour. Maman s'ennuie un peu, mais ce n'est pas pour les mêmes causes que moi : elle a trop de ce dont je n'ai pas assez ; Marcelle s'amuse de tout ; il n'y a que moi....

— Et Frédéric ?

— Oh ! Frédéric ! en voilà un qui n'est pas difficile à contenter. Franchement, Lucile, il est trop bête pour s'ennuyer, ce pauvre garçon. Des chevaux et des bateaux, des colifichets, des costumes à la mode, voilà son bonheur ; et, à présent que ce bonheur-là est à sa portée, Frédéric se trouve parfaitement heureux.

— Tiens, le voilà qui vient ; j'ai reconnu son pas, » dit Lucile, et presque aussitôt Frédéric entra.

Il était bien plus changé que sa cousine et sa sœur : on n'aurait pas reconnu en lui l'adolescent ridicule qui avait employé son premier argent à se couvrir d'oripeaux. Frédéric était mis comme la dernière gravure de mode, et son tailleur avait dû être satisfait de l'élégance que la taille svelte de son jeune client donnait aux productions de ses ciseaux et de son aiguille. Il savait se tenir droit sans raideur, avancer sans affectation son petit pied pour faire admirer sa bottine finement cambrée ; il portait des gants et une cravate de la nuance exactement voulue par l'heure de la journée où on était ; et vous n'auriez pas trouvé un cheveu rebelle dans toute la raie qui partageait sa tête en deux, depuis la nuque jusqu'au milieu du front. Ses traits réguliers, sa petite moustache blonde, son teint délicat, ses sourcils nettement tracés, faisaient dire sur son passage : « Quel joli garçon que M. Frédéric Davery ! » Certaines personnes le trouvaient insignifiant ; mais elles n'osaient pas le dire, les hommes, de peur d'être accusés de jalousie, les femmes de crainte qu'on ne les crût dépitées de ce qu'il se permettait d'être plus joli qu'elles. Dans sa famille, on l'aimait, parce qu'il était bon garçon, doux et facile à vivre ; mais on ne faisait pas grand cas de lui, sauf sa mère — les mères ont de ces faiblesses. — La vie lui semblait très douce ; il s'amusait, n'avait point de soucis, et ne s'était jamais demandé si tout homme qui vient en ce monde n'est pas tenu de penser à autre chose qu'à lui-même.

Il entra donc, souriant, ayant encore aux lèvres

une cigarette qu'il se hâta de jeter par la fenêtre; car Frédéric se piquait d'être poli et ne fumait jamais devant les dames. Il posa son petit chapeau sans bord sur une table, et s'inclina d'une façon à la fois respectueuse et familière : salut irréprochable, et parfaitement approprié à la qualité des personnes à qui il s'adressait.

« Bonjour, mesdemoiselles ! dit-il d'un ton un peu traînant. On est bien ici; vous avez eu raison de ne pas sortir par cette chaleur. Je suis à moitié cuit, en vérité ! Pensez que j'avais eu l'étourderie d'oublier mon parasol. Heureusement que Duparc m'a prêté le sien ; je viens d'envoyer Dick le lui reporter au café de la Digue. Le tailleur n'est pas venu ? Moi qui me suis mis en nage pour arriver en même temps que lui !

— Eh bien, tu te reposeras, et tes vêtements n'en iront que mieux. Qu'est-ce que tu essayes donc encore? Je croyais que tu possédais soixante-quinze gilets !

— Vingt-sept seulement, répondit gravement Frédéric ; et il ne s'agit pas de gilets aujourd'hui. C'est un costume inédit pour les prochaines régates.... tu sais que j'ai été nommé commissaire ?

— Eh oui, je le sais, tu l'as assez dit. Et ce costume, c'est ?... comme dirait Mme Briochon.

— Valentine, tu deviens méchante. Le costume sera blanc, avec des ancres brodées en rouge et bleu; rien n'est plus simple, comme tu vois ; mais la coupe ! tout est dans la coupe ! il faut que cela colle tout en ayant l'air flottant. »

Valentine éclata de rire.

« Tu railles toujours ! reprit Frédéric. Je ne t'en dis pas davantage : tu verras. Qu'est-ce que vous faites aujourd'hui ?

— Je m'ennuie, et Lucile me dessine : cela vaut autant que d'essayer un costume qui colle et qui flotte à la fois. Et toi? tu étais au café?

— Oui ; nous périssions de chaleur, tu comprends. Il avait fallu aller chez le maire, chez le capitaine du port, chez le commissaire, chez un tas d'autres, pour les autorisations, et puis chez le charpentier pour les tribunes : enfin nous avions la pépie. Et ce n'est pas fini ; il faut encore s'occuper des draperies, des feuillages, des fleurs, faire repeindre les bateaux : c'est à n'en pas finir. Ah ! ce n'est pas une petite affaire que d'organiser des régates !

— Ou des courses, n'est-ce pas ?

— Les courses ! oui, il y aura les courses, ensuite ; on veut encore me fourrer là-dedans, sous prétexte que je n'ai rien à faire. Ce n'est pas une vie, ma parole ! je regrette le baccalauréat.

— Tu crois ? dit ironiquement Valentine.

— C'est-à-dire, pas tout à fait; mais je suis mort de fatigue, parole d'honneur ! »

Et Frédéric, pour se remettre de ses mortelles fatigues, se plongea dans le plus grand fauteuil qu'il put trouver, et prit une pose abandonnée.

« Auras-tu une jolie toilette pour les régates? demanda-t-il nonchalamment; quelque chose d'élégant, hein ?

— Nous mettrons nos robes roses : cela te va-t-il ?

— Vos robes roses? oui, elles ont assez de cachet.... Et pour les courses ? vous ne pensez pas remettre les mêmes toilettes, j'espère?

— Nous ne pensons à rien du tout : c'est ennuyeux les questions de toilette.

— Eh bien ! de quoi veux-tu donc qu'on parle ?... Lucile, qu'est-ce que vous faites donc là ? on dirait que vous faites mon portrait.

— Justement ; je vous ai croqué avec votre fauteuil.

— Oh ! montrez donc ! Il est très amusant, votre petit album ; on y voit tous les gens et toutes les bêtes de la maison.... Ah ! voilà Jacques, et puis encore Jacques : Jacques lisant, Jacques avec son violon, Jacques debout, Jacques assis : vous devez le savoir par cœur.... Ça vous amuse, Lucile, de griffonner comme cela toute la journée ? Moi, je ne pourrais pas rester si longtemps tranquille. Je dessinerais très bien si je voulais; mais cela prend trop de temps. Je me borne à donner par-ci par-là à mes fournisseurs un modèle de bijou, de tête de canne, de bibelot quelconque. Je pétris cela en cire, c'est tout de suite fait ; et mes créations ont toujours le plus grand succès, tant ici qu'à Paris... Mais barbouiller sans cesse du papier... Vraiment, ça vous amuse ?

— Beaucoup, dit-elle en souriant. Vous savez, tout le monde ne peut pas avoir les mêmes goûts ; je ne peux guère aimer le tabac, turc ou espagnol....

— Oh ! l'espagnol, je l'oubliais ; il y en a de parfait.... Savez-vous les chevaux qui sont engagés pour les courses ? Il y a Paladin, qui a déjà gagné quatre prix ; il y a Babiole, dont on dit le plus grand bien ; il y a Belle-de-Jour, une jument blanche, qui paraît nacrée au soleil ; et Brin-d'Amour, et Lodoïska, et Tartacrème, et Flûte-de-Pan, un pur sang bai clair, qui vaut Paladin, à ce qu'on dit. Les paris sont ouverts : nous aurons des courses superbes.... Mais cela vous est égal, Lucile : tout vous est égal. Valentine, au moins, aime les chevaux. Pourquoi ne voulez-vous pas monter à cheval ?

—Parce que je suis poltronne, mon cousin : que voulez-vous ! je ne me trouve pas à mon aise sur le dos de cette bête. Valentine est une brave écuyère, elle ; c'est un plaisir de la voir à cheval; mais moi, cela ne me conviendrait pas.

— Ah ! pour Valentine, c'est mon élève, et je suis fier d'elle. Quand je pense que Jacques voulait l'empêcher d'apprendre ! Monsieur n'aime pas les femmes qui montent à cheval ! préfère-t-il celles qui montent à âne ?

— Je me soucie fort peu de ce qu'il préfère, interrompit Valentine. Frédéric, n'y aura-t-il pas bientôt un *rallie-papiers ?*

— Oui, dès qu'il fera un peu moins chaud ; je serai encore commissaire, et tu m'aideras à dresser le menu du *lunch*.

— Et je suivrai à cheval ! à la bonne heure !

— Oh ! Valentine ! mon oncle ne sera pas content !

— Si, puisque cela m'amuse. Toi, Lucile, tu iras en voiture découverte avec maman et Marcelle ; tu n'aimes pas à te remuer, cela te conviendra très bien ; moi, je caracolerai à la portière, et je ferai par-ci par-là un temps de galop : quel mal y a-t-il à cela ? Frédéric, une idée : si les cavaliers prenaient de jolis costumes, des costumes Louis XV, par exemple ?

— Fameux ! » s'écria Frédéric en frappant dans ses mains. Et le frère et la sœur se mirent à discuter avec animation la forme et la couleur de la veste, des aiguillettes, du petit chapeau : rien n'était encore décidé, lorsque Mme Davery revint d'un cours où elle avait accompagné Marcelle. Toutes deux entrèrent toutes bouleversées.

« Quel malheur affreux ! dit Mme Davery ; un couvreur vient de tomber d'un toit, presque à nos pieds, à cent pas d'ici. Sa femme arrivait juste à ce moment-là, elle lui apportait sa soupe. Elle est tombée comme morte, elle aussi. On les a portés tous deux chez eux : j'y suis allée ! c'est une misère ! quatre enfants, dont un tout petit ! il faut venir en aide à ces malheureux. Lucile, avons-nous quelques vêtements dans le magasin ? »

Le magasin, c'était une grande pièce pourvue de nombreuses armoires, dont Lucile avait le gouvernement, et bien des misérables y avaient trouvé à remplacer leurs haillons par de bons et chauds vêtements, cousus par la maîtresse de la maison et par sa nièce. Mme Davery n'aimait pas les ouvrages de luxe, et Valentine ne lui permettait plus de repriser du linge ou de raccommoder des bas ; mais travailler pour les pauvres, cela se fait, c'est même très bien porté, et Mme Davery avait l'autorisation de coudre de la bure ou du molleton, étoffes dont elle ne pouvait pas être soupçonnée de se servir.

Lucile courut au magasin, et Valentine voulut l'aider. Elle ne pensait plus aux courses, aux régates ni au *rallie-papiers ;* elle gourmanda Frédéric, qui ne voulait pas les accompagner, prétendant qu'il n'avait rien à faire là, et le força de venir et même de porter un paquet. Pour elle, elle se chargea sans respect humain d'un grand sac rempli de provisions ; et quiconque l'eût vue chez le pauvre couvreur, aidant sa mère à soigner le blessé, consolant la pauvre femme, caressant les petits enfants, n'eût pas reconnu en elle l'indolente qui s'ennuyait tant une demi-heure auparavant.

Au retour, on tint conseil ; le couvreur était grièvement blessé : il allait être pendant des semaines, des mois peut-être incapable de travailler, et avec quatre enfants, sa femme ne pouvait pas faire grand'chose ; il fallait les aider à vivre pendant ce temps-là. Valentine était tout feu ; mais un regard jeté dans les tiroirs de son élégant chiffonnier la rendit tout à coup muette : le tiroir à l'argent était vide. Frédéric fouilla dans sa bourse d'un air nonchalant : il était réduit à la misère jusqu'au prochain quartier de sa pension, et il avait des dépenses indispensables à faire ; tous deux demandèrent une avance à Mme Davery.

Elle se récria ; ils devenaient aussi par trop prodigues, l'argent fondait dans leurs mains quand il s'agissait d'inutilités, et ils n'en avaient plus pour les bonnes actions. Elle était elle-même assez gênée ; la date où M. Davery avait coutume de lui envoyer de l'argent était passée, et rien ne venait ; peut-être l'apporterait-il lui-même ; mais en attendant elle était obligée de compter. Malgré sa douceur, elle se fâcha presque, tant elle souffrait de ne pouvoir soulager une infortune.

Lucile vint, comme toujours, rétablir la paix et la sérénité dans la maison. Elle avait encore un peu d'argent, qui servirait pour les premiers besoins, et on intéresserait à la pauvre famille les personnes charitables qu'on connaissait ; on pourrait donner tous les jours du pain, du bouillon, des restes de la table, un peu de charbon, un peu de vin, et tout irait bien. Mme Davery embrassa sa nièce, en regardant tristement ses enfants, et on essaya de parler d'autre chose. Mais la fin de la journée ne fut pas gaie. Frédéric sortit seul le soir ; Valentine ne demanda point à aller au bal du Casino, pour lequel elle avait commandé une si jolie robe ; elle resta toute la soirée immobile et silencieuse, enfoncée dans un fauteuil, pendant que Mme Davery tricotait un jupon de laine bise et que Lucile, après avoir joué aux dames avec la petite Marcelle, reprenait ses crayons et couvrait de croquis une nouvelle page de son album.

A suivre. Mme C. COLOMB.

UN PARADIS TERRESTRE

Le marquis de Grandterres était le marquis de Carabas de son temps. Il avait des biens partout, au nord, au midi, à l'ouest et à l'est. Il possédait des forêts giboyeuses, de riches pâturages, des vignes sur les meilleures côtes, de blanches métairies au soleil et des châteaux de tous les styles, sans compter toutes les maisons de plaisance qu'il avait deci et delà. L'heureux marquis ! Ah bien oui, heureux ! Il avait beau changer de place, s'en aller d'un château à l'autre, il s'ennuyait toujours et partout, et, quoique ne faisant rien, il était rompu le soir, comme si on l'avait roué de coups.

Peut-être trop de bonheur le fatiguait-il ? Peut-être son chemin était-il trop uni ? Dans les allées de ses parcs, belles et droites jusqu'à la monotonie, jamais il n'avait rencontré une épine.

Non seulement ce malheureux marquis s'ennuyait, mais il ne mangeait pas, et partant il maigrissait. Son chef de cuisine en perdait la tête : car il avait épuisé



Claudette distribuait du pain à une biche et à ses faons. (P. 91, col. 1.)

les recettes du *Cuisinier royal* et du *Parfait Cuisinier*. Que faire après cela? Dans son désespoir, il buvait le meilleur vin de M. le marquis, et il tapait sur les petits marmitons.

On ne comprend pas comment l'ennui pouvait atteindre le marquis: car il n'était jamais seul, il ne s'appartenait pas un instant.

Toute la matinée, il était entre les mains de son valet de chambre; à table, à la chasse, au spectacle, toujours entouré d'une joyeuse compagnie. Les amis et les complaisants ne lui manquaient pas.

Le soir, pour l'endormir, on lui faisait la lecture, et souvent le sommeil était bien long à venir!

Ce malheureux marquis mangeait donc peu, dormait mal et s'ennuyait beaucoup.

Chaque fois que son tailleur lui prenait mesure, il s'exclamait douloureusement :

« Monsieur le marquis a encore maigri! »

Ce n'était que trop vrai.

Cependant, pour le distraire, on multipliait les fêtes et les chasses. C'étaient de véritables hécatombes de gibier.

Il ne restait pas plus de huit jours dans chacun de ses châteaux, tant le poids qui pesait sur son cœur était lourd.

A ce train-là, tout marquis de Carabas qu'on soit, on est assez vite au bout de ses domaines.

« Je n'ai que cela de châteaux! se dit-il un jour en soupirant. Je me croyais plus riche! »

Il se fit apporter par son intendant la liste de ses terres, et la lut attentivement. Mais aucun nom ne frappait agréablement ses yeux; ici il s'était ennuyé huit jours, là quinze, ailleurs davantage encore.

Tout à coup, un nom, qui lui parut inconnu, frappa ses yeux: « Bois de Rocheperdue. » Et, se tournant vers son intendant, il lui dit avec vivacité :

« Est-ce une nouvelle acquisition que vous avez faite?

— Le bois de Rocheperdue, monsieur le marquis, est au contraire une des plus anciennes propriétés de votre famille.

— Comment se fait-il qu'on ne m'en ait jamais parlé? fit le marquis mécontent.

— Vos nobles ancêtres n'avaient pas l'habitude d'y aller. C'est une solitude sauvage, sans agrément. Des chemins mal tracés, et pour toute habitation, la maison rustique du garde-chasse.

— Une solitude sauvage, des chemins mal tracés, une maison rustique, dit le marquis en rêvant, c'est tout nouveau pour moi! Je veux aller chasser à Rocheperdue; je partirai demain sans plus tarder.

— Monsieur le marquis emmène sa meute et ses gens, bien entendu?

— Ni bêtes ni gens.

— Mais les piqueurs, mais les cuisiniers, mais les valets de chambre?...

— Personne, vous dis-je. Cette foule de gens m'assassine, je crois. »

L'intendant s'inclina respectueusement et sortit. A peine hors de la vue du marquis, il haussa les épaules en murmurant :

« Cette fois, il va périr d'ennui! »

Dès le lendemain, une chaise de poste, attelée de quatre chevaux, emmenait le marquis vers sa terre de Rocheperdue.

Par là, les routes n'étaient pas royales; c'étaient de fort mauvais chemins. On voyait bien que le marquis n'avait pas l'habitude de s'y faire voiturer. Tantôt la chaise rebondissait sur des pierres mal broyées, tantôt elle s'enfonçait dans des ornières profondes. Elle fut si maltraitée par ces chemins épouvantables, qu'un essieu se rompit, et le marquis resta en détresse en rase campagne, non point de mauvaise humeur, comme on aurait pu le croire, mais tout émoustillé par cette aventure.

La campagne ne présentait pas de ces ondulations qui semblent couper la distance; les champs plats offraient une perspective lointaine d'une effrayante étendue, trop bien mesurée par l'œil et qu'augmentait encore la blancheur de la neige qui couvrait le sol. Aucun clocher ne se montrait à l'horizon. Seules, des silhouettes d'arbres se dessinaient çà et là sur le ciel clair. Cependant, à droite, le terrain se renflait un peu, et l'on distinguait un bois.

Heureusement, un paysan vint à passer et put fournir quelques renseignements sur le pays. Le village le plus proche était à trois bonnes heures de l'endroit où le marquis avait échoué dans sa chaise. Quant au bois, qui n'était autre que celui de Rocheperdue, on pouvait l'atteindre dans une petite heure.

La décision du marquis fut bientôt prise. Il partit à pied pour Rocheperdue, tandis que son postillon allait au village chercher un charron pour raccommoder l'essieu rompu.

Jamais le marquis n'avait cheminé en sa seule compagnie; jamais il n'avait traversé des champs aussi silencieux, lui qui troublait toujours la campagne du bruit de ses chasses: cris des piqueurs, aboiements des chiens et bruyantes fanfares des cors. Ce silence, cette solitude, lui plaisaient, et pour la première fois il comprit, il sentit le bonheur de s'appartenir.

Les petites heures des paysans sont longues.

Après deux heures de marche, dans la neige, le marquis éprouvait dans l'estomac des tiraillements qui lui étaient inconnus, et il arrivait enfin à la maison de son garde-chasse cachée sous bois.

Un fagot, qui pétillait dans la cheminée, jetait une claire lueur dans la chambre. Le garde, vieux et cassé, se chauffait les jambes, tandis que sa femme Claudine, encore alerte, préparait le souper. Une enfant, leur petite-fille Claudette, qui n'avait plus qu'eux au monde, aidait à sa grand-mère avec l'air important des ménagères en herbe.

L'apparition de M. le marquis mit en émoi la paisible famille. On pensait si peu à lui. Jamais un seigneur de Grandterres n'était venu à Rocheperdue, et le garde avait fini par se considérer comme le propriétaire de ce bois sauvage.

Il fut désagréablement surpris.

Le trouble de Claudine ne connut plus de bornes, lorsqu'elle entendit le marquis s'écrier :

« Je meurs de faim !

— Hélas ! c'est que nous n'avons rien à offrir à monsieur le marquis, balbutia la grand'mère, rien que notre pauvre souper.

— Qu'importe ! pourvu que je mange ! Servez-moi vite, dame Claudine. »

Et le marquis, en prononçant ces paroles, montrait des dents aiguës, très blanches, mais un peu longues, qui firent frissonner la petite Claudette. Elle le prit pour un ogre.

Claudine, toute confuse, apporta sur la table un plat de choux et de pommes de terre, couronné d'un morceau de lard.

Vous croyez que le délicat marquis n'y goûta que du bout des lèvres? Il y revint jusqu'à trois fois.

« Quel assaisonnement mettez-vous donc là dedans, dame Claudine, disait-il, pour donner tant d'appétit ?

— Rien que du sel, monsieur le marquis.

— Vraiment ? Jamais mon cuisinier ne m'a confectionné un plat pareil, et Dieu sait cependant ce qu'il use d'épices !

— Il n'y a rien de tel pour mettre en appétit qu'une bonne course au grand air, fit le garde. Cela vaut mieux que les épices.

— C'est possible. »

Après le souper, le marquis dit au garde :

« J'ai le projet de chasser ici. Vous aurez bien un fusil à me prêter? Naturellement, vous êtes chasseur aussi ? »

A ces mots, tous les visages se rembrunirent et exprimèrent une véritable consternation. Des larmes roulèrent même dans les yeux de la petite Claudette, et elle regarda son grand-père avec anxiété. Il répliqua :

« Il y a plus de cent ans peut-être qu'on n'a chassé dans ce bois, et je ne possède qu'un fusil rouillé qui me vient de mon arrière-grand-père ; il ne pourrait servir à monsieur le marquis.

— Eh bien, répliqua celui-ci, je ferai venir des chiens, un fusil, des piqueurs, si je me plais assez ici pour y rester quelques jours. »

Là-dessus, comme il tombait de fatigue et de sommeil, il demanda son lit. Claudine lui donna le meilleur de la maison. Néanmoins, il était un peu dur ; mais le marquis ne fit qu'un somme jusqu'au jour, tant il était las.

Aussitôt éveillé, il se leva et vint à la fenêtre. Il aperçut à travers les arbres chargés de neige, près d'un hangar séparé de la maison, un charmant tableau qui le frappa de surprise.

La petite Claudette distribuait du pain à une biche et à ses faons. L'un mordillait, d'un air mutin, le panier qu'elle portait au bras, l'autre fixait sur le pain ses beaux yeux innocents remplis de convoitise.

Des oiseaux, groupés aux pieds de la petite fille, avaient aussi leur part dans cette distribution.

Le marquis appela Claudette, et lui dit :

« Comment as-tu fait pour apprivoiser ces animaux sauvages, mon enfant ?

— Ils sont tous comme ça dans notre bois... dans votre bois. »

Puis elle ajouta plus bas et toute tremblante :

« Ah ! nous avons bien de la peine, grand-père, grand'mère et moi, en pensant que vous allez leur faire du mal ! Nous les aimons tant !

— Alors tout le bois est peuplé d'animaux aussi familiers ? Vraiment, je ne puis te croire, ma petite fille. Ce que tu me racontes est aussi extraordinaire que les contes de fées dont me berçait ma nourrice.

— Venez avec moi, monsieur le marquis, et vous verrez. »

Elle lui fit prendre un sentier agreste, où poussaient des mousses et des plantes bannies des parcs pompeux du marquis.

Les oiseaux les regardaient tranquillement passer, les écureuils ne fuyaient pas à la cime des arbres. Aux bruits de leurs pas, aucun hôte du bois ne se dérangeait. Les cerfs, les biches, les daims et les chevreuils venaient à eux avec confiance. Aucune inquiétude dans leurs yeux ni dans leurs mouvements. L'homme pour eux était un ami.

Le marquis était ému, émerveillé, lui qui n'avait vu que des cerfs aux abois, des biches pantelantes, et il dit à Claudette :

« Va, sois tranquille, je ne ferai jamais de mal à ces animaux. Leur confiance me touche. »

Et il ajouta en lui-même :

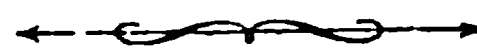
« Je n'irai point gâter cette terre privilégiée en la livrant à mes amis, à mes piqueurs et à mes chiens. J'ai assez de domaines où je puis chasser, et je n'en ai pas qui m'ait offert un spectacle aussi rare. C'est ainsi que dans le jardin de délices, où vécurent nos premiers parents, les animaux sans méfiance devaient venir à eux. »

Le marquis passa, sans ennui, plusieurs semaines à Rocheperdue.

A son retour, lorsque son tailleur lui prit mesure, au lieu de répéter son éternel refrain : « Monsieur le marquis a encore maigri ! » il s'écria joyeusement, triomphalement :

« Monsieur le marquis a pris de l'embonpoint ! »

LOUISE MUSSAT.



LE PENDU PAR DISTRACTION

Les Anglais, dit Tallemant des Réaux, sont forts sujets à se pendre.

Un homme à Londres se laissa gagner par le créancier d'un de ses amis, contre lequel il y avait une prise de corps et promit de le prendre ; mais ce débiteur ne sortait point de chez lui.

Que fait cet homme ? Pour le faire sortir, il s'avise

de faire semblant de se pendre à un arbre qui était devant la porte de ce débiteur. L'autre, qui était à la fenêtre, court pour l'en empêcher. Les sergents cachés sortent et se hâtent d'emmener leur prisonnier.

Celui d'entre eux qui faisait semblant de se pendre s'amusa un peu trop à regarder ce qui se faisait ; il avait déjà la corde au col ; en se tournant il fait tomber le tabouret et demeure pendu. C'était de bon matin et en un quartier fort reculé, de sorte que ce coquin fut pendu comme il le méritait. M. de Fontenay-Mareuil me l'a conté ; il était alors ambassadeur en Angleterre.

LE ROI DES HARENGS[1]

III

La nuit de la Saint-Jean.

On navigua toujours au delà de la Manche. Pour Loéiz c'était invariablement le même régime de coups et d'injures. Mais pourvu que l'on ne maltraitât pas trop son ami Bazvalan-Branche-de-Genêt, il en prenait son parti. Si le chat s'oubliait à commettre une sottise, — et l'on trouvait mille prétextes de l'accuser, — Loéiz s'offrait à payer pour lui. Ce dévouement amusait les marins, qui s'en donnaient à cœur joie et à bras que veux-tu. Quand il arrivait que tous deux avaient reçu la correction, juste ou injuste, ils se guérissaient mutuellement par des caresses.

Dans ces parages, on commençait à rencontrer nombre de chasse-marée, de *buyses* hollandaises se rendant, comme le *Saint-Eflam*, à la pêche du hareng. C'était la saison. On voguait de conserve ; on échangeait des souhaits d'heureuse prise ; on se faisait part des espérances communes.

Enfin le *Saint-Eflam*, depuis quelques jours déjà, avait jeté l'ancre dans la mer du Nord, entre les îles Orcades et les Shetland. Le 24 juin se leva. Personne, certes, n'eût songé à ouvrir la pêche avant la Saint-Jean passée. Le serment était prêté dans tous les ports et au moment du départ. On savait qu'une infraction porterait irrémédiablement malheur. La nuit vint. On se mit en mesure avec entrain, avec confiance. Tous les cœurs battaient et sur chaque bateau les équipages, groupés en rond, calculaient les chances prochaines. Le firmament était doublé d'une nuée morne et plombée; la mer, obscure, mais constellée des feux de poupe et des falots disséminés à travers les cordages. Spectacle magnifique et solennel.

Loéiz, assis sur un bossoir, Bazvalan à ses côtés, attendait. Ses regards voyageaient au loin et se perdaient dans les ténèbres lointaines. Tout à coup, l'enfant aperçut à l'horizon une immense nappe argentée et mouvante qui renvoyait, par secousses et intervalles, des scintillations de saphir et d'émeraude. C'était une plaine d'écailles phosphorescentes.

« *Voici les éclairs du hareng*, » cria, entre ses deux mains réunies en porte-voix, la voix rauque du matelot en vigie dans les haubans.

Tout le monde, debout sur le pont, regarda, et un murmure de satisfaction courut partout.

« Oui ; voici bien les éclairs. Il est onze heures trois quarts. Le banc a le temps d'arriver. Dans vingt minutes, à la besogne et que Notre-Dame d'Auray soit avec nous! »

L'armée des harengs, car c'est une véritable armée, descend de dessous les glaces du Nord, par millions. Comment en serait-il autrement? Chaque femelle peut pondre, à elle seule, trente-six mille œufs. Ce courant de poissons se trouve, parfois, tellement considérable qu'il est forcé de s'allonger en colonnes pour traverser le canal entre le Groënland et la Norvège : 70 lieues de largeur ! L'armée est dirigée dans sa marche par des chefs, les *harengs royaux*, pour aller où? dans quel but? Ni le but ni le point d'arrivée ne sont connus, c'est un mystère. Ils vont, poussés par les chiens de mer, les morues et les merlans qui deviennent vite gros et gras à s'en gorger. L'invasion se met en route pour l'Europe au début de l'année ; elle quitte la zone glaciale à plusieurs degrés au nord de l'Islande ; puis elle bifurque. Une bande se dirige vers l'Amérique ; une autre vers l'ancien continent, comme si toutes deux étaient chargées, dans les desseins providentiels, d'alimenter l'ancien et le nouveau monde. Vers la fin d'avril ou au commencement de mai ils atteignent les îles Shetland, longent les côtes du Danemark et de la Norvège, de la Hollande et de la France, entourent la Grande-Bretagne et l'Irlande, apparaissent rares sur les côtes d'Espagne, et là disparaissent.

« Les éclairs du hareng ! Les éclairs du hareng ! » répétaient les navires.

Loéiz s'était accoudé sur le bordage. Il regardait là-bas de toute la vigueur de ses yeux. La surprise, l'émotion faisaient palpiter fortement le sang contre ses tempes et dans sa poitrine. La nappe argentée avait roulé comme une marée au galop et atteint les eaux dans lesquelles le *Saint-Eflam* se tenait immobile sur ses ancres. Bazvalan regardait aussi, très attentif, cette mer de feu qui baignait déjà le navire.

Loéiz n'y tint plus. Le premier hareng pour la grand'mère, c'était son rêve, selon sa promesse au départ. Il attacha à deux ficelles son bonnet bleu de mousse, profond comme une poche de filet, et le plongea doucement dans le liquide vivant et flambant. Il le remonta bientôt. A mesure que l'eau s'en écoulait, Loéiz distinguait un fond brillant qui s'agitait et sautait. Il vida soudain son bonnet rempli de menu fretin qui culbutait sur le pont d'un flanc sur l'autre, dans les soubresauts de l'agonie. Mais le dernier se trouvait être un hareng énorme, comme le mousse n'en avait jamais vu et encore moins mangé au bourg de Plouescat.

[1] Suite. — Voy. page 74.

« J'avais dit le premier et le plus gros, murmura l'enfant ravi; Dieu m'a exaucé. »

Le gros hareng fit deux ou trois bonds aux pieds de Loéiz, si bien que Bazvalan exécuta à son tour deux ou trois bonds, les pattes tendues et en jurant. Ses griffes promptes, sorties de leurs fourreaux de velours, l'arrêtaient chaque fois et le maintenaient immobile.

« A bas, Branche-de-Genêt! » criait Loéiz.

Il approche le hareng du fanal de poupe, afin de le contempler à son aise. C'était, en vérité, un poisson extraordinaire, argenté sous le ventre et vert changeant sur le dos.

Au même instant, un blasphème éclata auprès de lui comme une détonation.

« Petit lamentin d'enfer, beugla maître Pontalec avec épouvante en terrassant le petit mousse d'un coup de botte dans les reins! Nous sommes perdus. Tu as pêché avant l'heure, et le roi des harengs encore! »

Et comme l'enfant se relevait, maître Pontalec l'abattit de nouveau.

« Hareng hors de l'eau, hareng mort! Mort, le roi des harengs! Il ne ramènera plus ici son peuple au printemps prochain, et notre pêche est finie! »

Les pêcheurs se précipitèrent, entourant Loéiz et le patron. Un grognement de vengeance sortit de toutes les bouches.

« Damnation! Malédiction! Le roi des harengs! Que tous les tonnerres t'écrasent, chien de mousse! »

Et les poings fermés et les talons rebondissaient sur le pauvre enfant renversé, et à qui la terreur étranglait la voix dans la gorge.

Le chat Bazvalan, à ce bacchanal et devant cette férocité, se prit à miauler lamentablement, interminablement et d'une façon lugubre.

« Bête de malheur! » hurla maître Pontalec emporté par la rage et, saisissant l'animal par la peau du cou, il le lança par-dessus bord à la mer, aussi loin que le lui permit la roideur d'un bras furibond. L'animal, en retombant dans les flots, poussa un cri déchirant.

Loéiz s'était relevé, le visage blême, les yeux fous, dans un état de désespoir indescriptible.

« Mon ami, sanglotait-il, maître Pontalec! Mon seul ami! Je ne savais pas. Pourquoi ne m'avez-vous pas averti? Que Dieu vous maudisse tous! »



Annaïk venait s'agenouiller. (P. 94, col. 2.)

Et il se précipita à plat ventre sur le pont, la figure dans ses deux mains et donnant de la tête contre le plancher en sanglotant horriblement.

« Crie et pleure, crocodile! crie! »

Et maître Pontalec détacha une dernière et brutale bordée à l'enfant.

« Que l'Océan t'engloutisse et que les requins te mâchent à grosses dents! » Il entraîna son équipage. On avait piqué à la cloche les douze coups de minuit. Dans cinq minutes il fallait essayer de cette pêche compromise maintenant, et qu'on aurait vendue, d'avance, pour trois caques de harengs *vides*.

Loéiz bondit jusqu'au bastingage. Il quêta du regard dans la nappe étincelante. Rien! Son ami Branche-de-Genêt avait sombré; — noyé, mort! Il ne le reverrait plus! Personne ne l'aimerait; personne ne le consolerait. Il en mourrait, lui aussi. Et l'enfant, meurtri, étouffé de chagrin, seul, fondit en larmes accroupi sur le pont.

Minuit passé. Les filets étaient coulés soutenus par leurs bouées. Les harengs avaient tout envahi. Déjà les bouées, s'étant dressées par saccades, disparaissaient enfin sous l'eau; on pouvait tirer les seines. On se courba à la besogne à force de bras et à vigueur de jarrets.

« Ils sont lourds tout de même, malgré le sacrilège de ce lombric de terre que Dieu damne! » maugréa maître Pontalec.

A mesure que les filets remontaient à la surface des

vagues, ils paraissaient ruisselants de flammes d'un vert pâle. A chaque mouvement, ce ruissellement se brisait et se reformait. Parfois, un hareng étincelait d'un éclair plus vif à travers les mailles. D'autres, s'enfuyant, glissaient comme des fusées d'or dans les noirs profondeurs: c'était merveilleux. Les seines pesantes éclataient de toute part, gonflées de poissons à milliers. Elles étaient hors de la vague; les mains, en les soulevant, les sentaient brûlantes: car la température est chaude au milieu des bancs pressés.

C'est avec peine que l'on put amener les filets jusque sur le chasse-marée, où leur contenu forma des taupinières d'argent. A mesure que ces pauvres poissons glissaient sur le pont, on entendait une multitude de petits sons aigus: *tchip! tchip! tchip!* On eût cru à des feux de file. Chacun rendait ainsi le souffle au dégonflement de sa vessie d'air. Le tas grossissait, grossissait; il devenait une meule; il prit bientôt les proportions d'une colline. Les torches et les lanternes égaraient des reflets rouges ou plaquaient des lueurs blanches sur cet encombrement de dos bleu verdâtre et de ventres vif-argent.

La pêche fut miraculeuse en dépit du sacrilège, comme disait maître Pontalec. On se hâta d'exécuter une première salaison et d'étager les harengs dans les caques de chêne. Au port de retour, on leur donnerait la dernière main et la préparation de vente.

Loéiz considérait de loin ce spectacle avec ahurissement; il n'eût osé s'approcher; descendu sous le pont, il mit soigneusement à l'abri, dans une boîte, au milieu de son mince bagage, ce roi des harengs qui lui coûtait si cher. Il songeait à l'aïeule. Mais, comme il pleurait amèrement Bazvalan, que les poissons, sans doute, avaient déjà dévoré.!

Au lever du soleil les harengs, non encore encaqués, avaient pris maintenant le dos bleu indigo, et ce bleu devenait de plus en plus intense. Personne ne s'était couché ni reposé.

Les folles et capricieuses brises matinales couraient à fleur d'eau, lui communiquant, par places, une teinte grise... une, deux, dix, cent, mille... et, alors, en un clin d'œil, à une incommensurable distance, la surface des flots se glaça de gris. Le banc des harengs passait toujours, et devait passer longtemps encore, suivi par une nuée d'oiseaux de mer qui harponnaient du bec là dedans.

« Te voilà, serpule de sable, telle fut la première parole qu'adressa maître Pontalec à Loéiz tremblant, quand le petit jour le révéla à l'œil dur et louche du pêcheur. Il n'a pas tenu à toi que nous revenions à Plouescat les caques vides? Qu'as-tu fait du roi des harengs? »

Loéiz ne répondit pas. Il était pâle et de grosses larmes silencieuses roulaient sur ses joues amaigries, hâlées par la mer.

On mit bientôt à la voile dans la direction de la Bretagne. On filait de rapides nœuds; on avait hâte d'annoncer la pêche inespérée. Pendant ce retour, trop long au gré du mousse, il eut tout à souffrir, et Loéiz n'avait plus, hélas! son compagnon d'infortune à qui raconter ses douleurs. On le traitait comme un pestiféré. Pas un mot qui ne fût une insulte; pas un geste qui ne fût un soufflet ou une ruade.

Au bout de quelques semaines le *Saint-Eflam*, déployant sa toile par une fraîche brise d'est, distingua vaguement à l'horizon la ligne des falaises de Plouescat. On allait embrasser en un tour de bras et vigoureusement son monde, partager la pêche, l'aménager, la saler, la vendre. Le contentement rayonnait sur tous les visages. Seul, le visage de Loéiz restait impénétrable. On l'aurait trop cruellement battu, une dernière fois, puisqu'il allait échapper a ses bourreaux; ce qui n'empêchait pas la joie d'être renfermée au fond de son cœur, et elle le gonflait, le gonflait à le faire éclater. Il serrerait donc enfin contre sa poitrine la petite Annaïk, la vieille grand'mère, qui ne le rebutaient ni ne le frappaient. Il reprendrait sa misère à plein collier; ah! tout, tout plutôt que cette vie de galérien au milieu de ces hommes méchants. Il serait libre, il serait aimé. Il revenait, mais seul, hélas! sans son ami l'infortuné Bazvalan, l'affectueux Branche-de-Genêt!

IV

Il en manque deux.

Pendant que le *Saint-Eflam* voguait, voiles dehors, dans la direction des falaises bas-bretonnes, le bourg auprès de Plouescat fumait imperturbablement de toutes ses cheminées et regardait maintenant de tous ses yeux vers la haute mer. L'horizon ne se piquerait-il pas bientôt d'une voile blanche? On attendait le chasse-marée. Il ne pouvait tarder, s'il plaisait à l'Océan et à sainte Notre-Dame d'Auray, de grand renom et de bon secours.

Annaïk venait, chaque matin, s'agenouiller sur les dalles de la chapelle et, chaque soir, sur les marches de la longue croix de granit auprès du lavoir. Aujourd'hui vêtue de deuil et triste, elle a dévotement entendu la messe et elle a pleuré, le menton sur la poitrine. La messe dite, elle a balayé soigneusement le sanctuaire. Elle a pris ensuite dans ses deux mains réunies le petit tas de poussière sacrée, et, sur le seuil de la chapelle, elle l'a soufflée du côté de la mer. C'est une coutume bretonne. Cette poussière des saints pavés conjure le vent et le rend favorable au retour des marins. Chère Annaïk! c'est qu'elle a hâte de revoir son frère Loéiz et de l'embrasser. Elle y songe plus que jamais.

Soudain, on a signalé une voile, — le chasse-marée. Malgré la distance, il a été parfaitement reconnu par les anciens de la côte. Annaïk, impatiente, erre déjà sur la plage. Il lui avait semblé que le *Saint-Eflam* devait atterrir avant qu'elle eût atteint la frange écumante de l'Océan. Mais le *Saint-Eflam* est loin encore.

Il grossit cependant à l'œil, il arbore toutes flammes. Il pousse des hourras qui arrivent, malgré le retentissement des vagues dans les galets, jusqu'aux oreilles des groupes, le long du rivage.

Quand le *Saint-Eflam* donna de la carène contre la terre ferme, le premier de l'équipage qui quitta le pont, d'un saut et avec un soupir, fut le petit mousse Loéiz. Aussitôt, il se trouva dans les bras de sa chère Annaïk. Le frère et la sœur s'embrassaient sans pouvoir détacher les bras d'autour de leurs cous.

« Toi, Loéiz ?

— Toi, Annaïk ! Et la grand'mère ? »

Annaïk ne répondit pas et commença à sangloter.

« Morte? laissa tomber douloureusement de ses lèvres le petit mousse.

— Oui, morte !

— Ce n'est pas possible ?

— Hélas ! en parlant de toi, en nous bénissant et nous recommandant au bon Dieu. »

Ils pleurèrent alors ensemble sans avancer d'un pas et sans ajouter mot.

« Morts alors nos deux amis, reprit enfin Loéiz. Si tu savais! Le pauvre Bazvalan jeté à la mer... noyé ! Ah ! j'ai été bien maltraité et bien malheureux ! Je te conterai tout cela. »

Les enfants se disposaient à quitter la plage, lors qu'une rude voix héla le mousse. C'était la voix de maître Pontalec.

« Satanée anguille de buisson! tu as de la chance d'échapper à mes corrections ! Je t'avais promis un baril de harengs, si nous ramenions une riche pêche. Ce n'est pas de ta faute au moins ! Tiens ! prends ce panier ; c'est plus que tu n'en mérites. Mais, sois tranquille, tu ignores ce qu'il en est d'une vengeance de roi des harengs. D'ailleurs, tu ne peux plus t'embarquer ici. Qui oserait risquer la mer et la pêche avec un animal comme toi ? »

Tels furent les adieux de maître Pontalec à Loéiz.

Annaïk, effrayée, serrait le bras de son frère et l'entraînait.

« Que veut-il dire avec ce roi des harengs ?

— Je te l'apprendrai. »

Ils remontèrent la falaise et entrèrent dans la maisonnette. Il n'y eut pas assez de toute la nuit pour que chacun instruisît l'autre de ce qui lui était advenu pendant ces nombreuses semaines de séparation. Les mains dans les mains, ils se dégonflèrent en racontant leurs infortunes. Mais ils ne s'en prirent jamais à Dieu, et le remercièrent, au contraire, de ce qu'ils se retrouvaient. Ils ne se sépareraient plus. L'aïeule, en mourant, l'avait trop recommandé à Annaïk. Ils s'aimeraient davantage et, pour ceci, il n'était pas besoin de recommandation.

« Regarde, Loéiz. Depuis que tu es parti, les fourmis ont envahi la demeure. Il s'en rencontre partout. Je n'ai pas eu le courage de les détruire, et il m'a été impossible de les chasser.

— Eh, mon Dieu ! laissons-les vivre en paix, par là, avec nous. Il faut bien qu'il y ait quelques heureux en ce monde, où il est tant de malheureux. »

On s'entretint du voyage et de la mort de Bazvalan. Pauvre Branche-de-Genêt ! Il serait si tendrement choyé maintenant entre eux deux, au coin du foyer !

Annaïk voulut voir et toucher ce terrible roi des harengs, cause des grands malheurs. On l'admira, quoiqu'il eût commencé à se gâter. On le déposa dans une boîte de carton au fond du buffet où étaient encore rangées les coiffes, désormais inutiles, de l'aïeule.

Il fallait à présent songer sérieusement à l'avenir. Que faire? On reviendrait demain sur ce grave sujet. — Ah ! l'on y revint le lendemain, en effet, et les jours suivants.

Que faire ? Il ne restait plus qu'un moyen : s'adresser franchement et pieusement au Ciel. C'était la dernière ressource.

Or, le *Pardon* de Saint Pol-de-Léon était proche, et saint Pol de Léon, qui avait autrefois soumis et baptisé un dragon, pourrait aisément renouveler au profit de deux pauvres orphelins un tout petit miracle. Il en coûterait si peu à un saint du paradis et, surtout, à un saint breton ! C'est pourquoi, ils résolurent de se rendre en pèlerinage à Saint-Pol-de-Léon.

Un matin, ils n'eurent donc qu'à tirer la porte de la maisonnette et à baisser la bobinette. Les voleurs se garderaient d'aller perdre leur temps dans cette misère, et le bon Dieu, d'ailleurs, y veillerait. En route donc !

A suivre. AIMÉ GIRON.



LE PHYLLOXERA

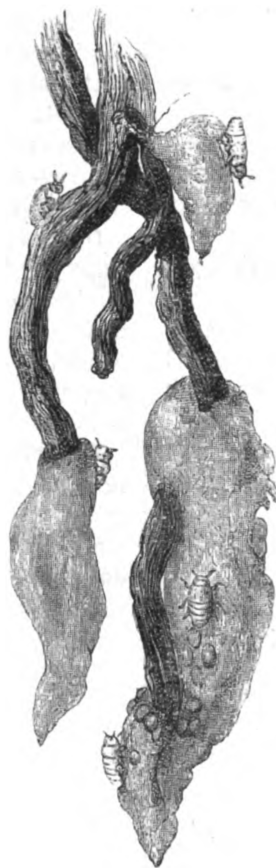
Depuis le jour où nous avons parlé à nos lecteurs du terrible puceron qui dévaste les vignobles français[1], mille procédés ont été proposés pour se débarrasser de ce redoutable insecte, mais aucun n'a été couronné de succès. Le fameux prix de deux cent mille francs qui doit être donné à celui qui sauvera la vigne, n'a pas encore été décerné.

Cependant, au moment même où nous écrivons, des tentatives sont faites dans une voie nouvelle, et nous avons cru qu'il était opportun de les signaler. Rappelons très succinctement que le phylloxera est un insecte qui s'attaque à la vigne et de la façon la plus perfide. La vigne n'en est plus à compter ses ennemis : l'oïdium, la pyrale,... ont eu leur heure de triste célébrité ; mais au moins, en combattants loyaux, la moisissure (oïdium) et l'insecte *tordeur* (la pyrale) s'atta-

1. Vol. II, page 410.

quaient aux parties visibles de la plante, de telle sorte que le vigneron était presque immédiatement averti de leur présence.

Le phylloxera s'attaque aux racines, et quand la maladie apparaît, la vigne est morte. Grâce aux travaux des naturalistes, l'histoire de l'insecte dévastateur est admirablement connue aujourd'hui. Nous savons que son corps mesure un quart de millimètre, que sa couleur est changeante et qu'au moment de commencer son long sommeil d'hiver, il se revêt d'une enveloppe brune qui dissimule sa présence. Nous savons qu'une seule femelle, pondant en mars, peut donner en six mois vingt-cinq milliards de pucerons. Nous savons que les racines se couvrent de nœuds, de renflements qu'on aperçoit très bien sur la figure que nous plaçons sous vos yeux. Oui, nous savons tout cela : les naturalistes nous ont tout appris, sauf le moyen de se débarrasser du puceron.


Le phylloxera. (P. 96, col. 1.)

Ce n'est pas, on le pense bien, que les savants aient assisté, les bras croisés, à la destruction de nos vignes. Le phylloxera a deux existences : l'une souterraine, l'autre aérienne. L'insecte aérien est à peu près insaisissable ; il peut être possible, au contraire, d'atteindre le puceron quand il est attaché aux racines de la vigne. Les moyens qui se présentent à l'esprit pour le détruire se réduisent à trois : la noyade, l'ensablement, l'empoisonnement.

La submersion des vignes a donné de bons résultats, mais elle exige de grandes masses d'eau et ne peut être appliquée qu'à des vignes placées sur des coteaux faiblement élevés.

Dans la Camargue, le sable de rivière, employé autour des ceps, a produit une véritable résurrection de la vigne; mais ce procédé ne permet pas de garantir la totalité des ceps.

On a proposé mille moyens d'empoisonner le phylloxera. Les différents gaz, les vapeurs lourdes délétères ont été essayés ; les poisons les plus violents ont été soumis à l'expérience. Malheureusement ces remèdes héroïques agissaient comme certaines médecines violentes qui guérissent la maladie en tuant le malade. Vous vous rappelez l'histoire bien connue de ce médecin en contemplation devant un malade qui a succombé, et expliquant aux héritiers l'effet surprenant de son traitement. « Mais, docteur, hasarde timidement l'un d'eux, notre oncle est mort cependant. — Sans doute, répond le disciple d'Hippocrate, mais il est mort guéri ! »

Pendant que, l'un après l'autre, chaque remède nouveau était essayé, la vigne dépérissait de jour en jour. Les documents officiels nous apprennent qu'en 1879 la récolte des vins en France n'a donné que vingt-cinq millions et demi d'hectolitres. C'est une différence en moins de *vingt-trois millions* sur la récolte de 1878 et de près de *trente millions* sur la moyenne des dix dernières années ! Il convient toutefois d'ajouter qu'aux deux fléaux qui désolent nos vignobles, le phylloxera et l'oïdium, sont venues s'ajouter cette année des perturbations atmosphériques particulièrement fâcheuses.

Il y a déjà quelques années, un de nos plus illustres savants, M. Pasteur, affirmait qu'on n'arriverait à se débarrasser du phylloxera qu'en lui trouvant un insecte rival, qui se chargerait de le détruire. Si l'on pouvait, par exemple, attirer sur la vigne un insecte, un parasite, capable de détruire le phylloxera sans abîmer le raisin? Oui, mais où trouver ce champignon qui consentira à jouer le rôle du chien du jardinier ? Empêcher la vigne d'être mangée et ne la manger point me paraît au-dessus des forces d'un champignon. Et peut-être que les viticulteurs, en introduisant ce prétendu sauveur, auraient imité le jardinier dont nous parle la Fontaine, qui se plaignit à son seigneur de dégâts que certain lièvre occasionnait dans son jardin. On connaît l'histoire : le seigneur, accompagné de ses gens, s'établit chez le jardinier, boit son vin, puis se met en chasse, détruit le potager et tue enfin le lièvre poursuivi, après avoir fait plus de dégâts en une heure que n'en auraient fait en cent ans tous les lièvres de la province.

D'autres savants ont pensé qu'il fallait faire la part du feu et que, ne pouvant détruire le phylloxera, il serait peut-être possible de lui offrir un aliment aussi agréable mais moins coûteux. Il paraît qu'en cultivant des asperges ou du ricin entre les ceps d'une vigne, on attire le phylloxera sur ces nouvelles plantes, qui sont dévastées, mais qui débarrassent ainsi les vignes de leur ennemi.

Ce procédé nouveau qu'on expérimente en ce moment, fournira-t-il la solution du grave problème qui préoccupe si vivement nos agriculteurs ? Nous ne saurions le dire. Il faut souhaiter que nos vignes soient rapidement débarrassées de leur ennemi : car nous l'avons dit déjà et nous ne saurions trop le répéter, c'est notre richesse nationale qui est en ce moment compromise.

Albert Lévy.



Valentine montait à cheval. (P. 98, col. 2.)

FEU DE PAILLE [1]

XV

Qui prouve la nécessité des transitions.

Le monde, comme on dit, n'a pas été fait en un jour: c'est en passant par une série non interrompue de transitions qu'il est arrivé au point où nous le voyons; l'enfant qui naît, la plante qui germe, ont besoin que le temps fasse son œuvre en eux et les amène peu à peu, par une croissance insensible, à être un homme ou un arbre; et j'imagine que l'enfant, s'il se trouvait tout à coup, en sortant de ses langes, transformé en homme de six pieds, ayant une voix de basse et de la barbe au menton, serait fort embarrassé de sa personne. Tout ceci ressemble fort aux vérités du célèbre M. de la Palisse; aussi ne l'ai-je mis que pour faire comprendre à mes lecteurs comment la famille Davery, devenue riche tout à coup, sans transition, ne sut pas faire le meilleur usage possible de sa fortune.

Mme Davery, douce, courageuse, patiente, avait déployé les plus grandes vertus dans la vie étroite et laborieuse qu'elle avait menée pendant près de vingt ans; elle avait établi dans sa maison, avec l'aide de Pacifique, un ordre sévère et une sévère économie, veillant de plus en plus à ne pas dépenser un centime de trop, à mesure que les enfants grandissaient sans que la position de son mari s'améliorât à proportion. A cette préoccupation constante, elle avait perdu le sens du bien-être et de l'élégance; elle bannissait de sa maison tout ce qu'elle jugeait inutile, et comme elle jugeait inutile tout ce qui n'était pas absolument nécessaire, la maison, réduite pour tout luxe à une propreté scrupuleuse, avait pris quelque chose de froid et de monacal dont ses enfants auraient souffert, si une longue habitude ne leur en eût voilé la tristesse. Mais ils savaient que c'était ainsi parce que cela ne pouvait pas être autrement; ils voyaient la peine que leur mère se donnait, depuis le matin jusque bien avant dans la nuit, pour eux, pour leur père, sans jamais songer à elle-même, et ils auraient rougi de manifester des désirs ou des regrets qui l'auraient affligée. Ils l'admiraient et le lui disaient quelquefois: ce qui l'étonnait, car elle ne se trouvait point admirable; elle n'avait besoin de rien et ne souhaitait rien pour elle, pas même un peu de repos, quand elle avait mal au dos pour avoir cousu toute la journée. La seule chose qui lui fît de la peine, c'était de lire dans l'âme de son mari des ambitions inassouvies, des regrets, d'amers découragements; et pour lui, elle laissait un peu fléchir la règle qu'elle avait imposée à ses enfants, et pénétrer la fantaisie dans leur existence. Ainsi, Valentine avait appris le piano, non seulement parce que cela pourrait l'aider à se placer comme institutrice, mais surtout parce que M. Davery aimait la musique. Mme Davery, qui n'avait jamais été bien forte pianiste, n'ayant pas le temps d'étudier, perdait d'année en année le peu qu'elle avait su. Jacques, lui, qui ne demandait jamais rien, avait déniché chez un brocanteur, entre un lot de vieille ferraille

1. Suite. — Voy. vol. XV, page 401, et vol. XVI, pages 1, 17, 33, 49, 65 et 81.

et un paquet de chiffons, un violon qu'il avait payé avec l'argent de ses étrennes, et qui s'était trouvé passable ; il s'était fait montrer les éléments par un camarade plus fortuné que lui ; et comme son père en avait paru enchanté et s'était réjoui de la lointaine perspective d'entendre des duos, Mme Davery, à force de raccommoder de vieux vêtements pour éviter d'en acheter des neufs, avait trouvé moyen de payer à son fils quelques leçons de violon. C'était aussi pour occuper son mari le soir, afin qu'il ne restât pas à songer en silence et à s'attrister tout seul, qu'elle avait autorisé des lectures, et quelquefois des jeux, des réunions avec quelques voisins ou amis qui amenaient leurs enfants. Le temps s'écoulait ainsi, et la mère de famille avait bon espoir pour l'avenir. Jacques deviendrait un homme de mérite, il leur ferait honneur; Frédéric n'avait pas son intelligence, mais il n'y a pas que les hommes de génie qui gagnent leur vie, et il trouverait bien à se placer quelque part. Valentine ne tarderait pas à pouvoir donner des leçons; pour Marcelle, on avait le temps d'y penser. Et puis, d'ailleurs, elles étaient si gentilles toutes les deux ! une bonne chance pourrait se présenter... quelle est la mère qui ne se flatte pas de marier ses filles ?

Tels étaient donc les rêves modestes de Mme Davery au moment où la tontine Lemarandoux avait fait de ses filles des héritières, et mis dans son secrétaire plus de billets de mille francs qu'il ne contenait naguère de pièces de cent sous.

Il y a une parole bien vraie : « Le malheur agit sur nous selon notre caractère. » Et non seulement le malheur, mais aussi le bonheur, la fortune, tout événement inattendu. Par exemple, si Mme Briochon eût hérité tout à coup de plus d'un million, la ville de la Rochelle ne se fût plus trouvée assez grande pour la contenir ; elle aurait dressé la tête, parlé fort, élargi ses coudes et pris en tout lieu le plus de place possible. Mais Mme Davery était bien différente. Elle essaya, sans rompre avec des habitudes de vingt ans, de vivre d'une façon plus large, de donner davantage aux pauvres, de procurer à sa famille différents plaisirs ; si l'on ne pouvait pas, de cette façon-là, parvenir à dépenser tout son revenu, la dot de Valentine et de Marcelle y gagnerait, voilà tout. Mais elle avait compté sans sa fille et sans son mari, aussi impatients l'un que l'autre de changer complètement de vie, de faire peau neuve et d'abandonner à tout jamais la chrysalide gênante qui les avait empêchés de déployer leurs ailes. Mme Davery essaya quelques timides représentations ; on lui prouva qu'elle était arriérée, que l'économie n'était plus de saison, et on bouleversa de fond en comble le petit monde où elle s'était toujours si bien tirée d'affaire. Elle ne put porter ce nouveau train de vie, diriger une grande maison, commander à plusieurs domestiques : le sceptre échappa à sa trop faible main, et ce fut Valentine qui le ramassa.

Mme Davery ne fut donc plus que le premier ministre d'une jeune souveraine, qui semblait s'être trouvée d'emblée à la hauteur de la situation. Elle s'en étonnait, et de bonne foi elle admirait sa fille : il n'y avait pas de quoi. Valentine, puisant ses inspirations dans les journaux de mode en vogue, ordonnait, tranchait, meublait l'habitation, habillait les gens, toujours d'accord avec son père, qui la contemplait et l'écoutait avec ravissement. Il payait sans faire d'objections : la « monnaie » de la tontine Lemarandoux, monnaie qui se composait d'une trentaine de mille francs, pouvait suffire aux premiers frais d'installation, et les revenus couraient pendant ce temps-là. Et puis, Valentine, pour qui la vie matérielle était quelque chose de très secondaire, ne faisait pas porter la dépense sur les truffes et les vins fins; elle laissait sa mère ordonner les menus, et se contentait parfaitement du gigot ou de la volaille d'autrefois. Ce ne fut que quand M. Davery, installé dans une grande maison pourvue d'une belle salle à manger, voulut donner de grands dîners, que Valentine étudia le livre de cuisine et devint experte dans la science des entrées, des entremets, des relevés et des hors-d'œuvre.

Mme Davery présidait sans enthousiasme les dîners et les soirées : car Valentine voulut, au lieu de faire chez autrui son entrée dans le monde, donner des bals chez elle, des bals dont elle fût la reine; car personne ne savait au juste le chiffre de la fortune des Davery, et on pouvait le supposer énorme, vu le train qu'ils menaient; Valentine se trouva donc tout de suite entourée de tous les jeunes gens qui auraient aimé à faire un beau mariage. Sa vanité en fut flattée, et elle s'en amusa par un reste d'enfantillage ; mais elle n'était pas assez sotte pour prendre au sérieux toutes les adulations de ces messieurs et de leurs familles, et elle conçut pour eux un profond mépris. Par malheur, ce mépris lui inspira des façons dédaigneuses, qui frisaient souvent l'insolence, et qui lui firent encore plus d'ennemis que sa fortune ne lui valait de courtisans. Elle le sentit : la malveillance se sent toujours ; et elle ne put s'empêcher d'en éprouver un profond malaise ; son caractère s'en altéra, et elle commença à être atteinte par l'ennui.

C'est un fâcheux hôte que l'ennui ; dès qu'on a eu le malheur de lui laisser la porte entr'ouverte, il en profite pour l'ouvrir toute grande, il s'installe bientôt chez vous, et devient le maître du logis. Valentine voulut changer de place : elle obtint de son père des voyages, de longs séjours à Paris, des fêtes, des plaisirs de toutes sortes ; elle en avait vite assez, et retrouvait sur ses lèvres et dans son cœur ce triste refrain : Je m'ennuie ! La mère essayait de la remettre dans la bonne voie, de ramener son esprit vers des pensées sérieuses ; et par moments Valentine, saisie de pitié à la vue de quelque douleur ou de quelque misère, se jetait à corps perdu dans le soin des pauvres et des malades; elle disparaissait du monde, et le bruit courait que Mlle Davery se faisait ermite. Puis, la crise passée, elle trouvait de l'ennui même dans la bienfaisance, et pendant quinze jours elle devenait la compagne assidue de Frédéric, montant à cheval avec lui, se faisant promener dans la yole ou dans la balei-

nière, dont elle essayait de soulever les avirons, luttant avec lui à la nage, et rentrant brisée de fatigue, sans s'amuser davantage pour cela.

La seule personne qui eût un peu d'influence sur elle, c'était Lucile, avec sa douceur, sa raison souriante et son caractère toujours égal. Lucile l'écoutait sans la contredire; se plaindre de son ennui, de ses flagorneurs, de ses envieux et de ses envieuses; elle lui parlait de telle ou telle personne qui l'aimait sans intérêt, qui avait pris sa défense en telle circonstance; elle lui rappelait le plaisir qu'elle avait eu à tirer de la misère telle pauvre famille, à payer les mois d'école de pauvres enfants, à leur faire un arbre de Noël, à les habiller de ses mains; elle lui proposait une nouvelle bonne action, et finissait par la dérider un peu et lui faire oublier son ennui. Mais Valentine y retombait bientôt: ce qu'il lui aurait fallu, c'était une vie occupée, disciplinée, utile; elle avait de bonnes intentions, mais elle ne savait pas les mettre à exécution; son changement de fortune avait été trop brusque pour qu'elle sût en tirer bon parti: à elle aussi la transition avait manqué.

Chez Frédéric, la tontine Lemarandoux avait fait de plus grands ravages encore. A cette nouvelle que son père était devenu riche, il s'était réjoui, pensant que richesse était synonyme d'oisiveté, et que désormais il n'aurait plus rien à faire. Il avait donc la prétention de ne plus rentrer au lycée, et de continuer toute l'année les plaisirs des vacances, chasse, cheval, pêche, canotage, etc. Mais M. Davery, qui rêvait pour ses fils de hautes positions, exigea qu'il finît ses études; et pendant deux années encore Frédéric essuya les bancs, expédiant les devoirs d'une façon quelconque, le plus vite possible, pour aller rejoindre les *amis* avec lesquels il s'était lié pendant ses mois de liberté! Inutile de dire qu'il n'avait pas auprès d'eux autant de succès qu'il le croyait: ceux qui avaient l'habitude d'être riches s'amusaient de lui, les autres le flattaient par intérêt; tous le regardaient comme un imbécile. A présent, il avait dix-neuf ans; ses études étaient censées finies, quoiqu'il n'eût jamais pu être reçu bachelier, et il attendait, en s'amusant à sa façon, que son père le mandât à Paris, où il comptait le faire entrer dans ce qu'on appelle « les affaires ».


Les jeunes gens se pressaient en groupes. (P. 100, col. 2.)

Et Jacques? Jacques était entré à l'École normale, après une légère opposition de son père. C'était Lucile qui s'était chargée d'en triompher, et M. Davery avait cédé à l'espoir de voir un jour son fils aîné illustrer la famille, ce qu'on ne pouvait pas attendre de Frédéric. Jacques travaillait, étudiait le grec moderne pour ses futures recherches dans l'Attique et les îles de l'Archipel, jouait du violon et entendait de la musique à ses jours de congé: il se trouvait parfaitement heureux. Lui, il n'avait rien perdu à cette subite fortune: il est vrai qu'il n'en usait guère, sinon les jours où le comité de bienfaisance de l'École l'envoyait visiter dans leurs galetas des chiffonniers malades.

Mme Davery s'ennuyait moins que Valentine, mais elle s'ennuyait. A son activité de tous les instants avait succédé brusquement un repos forcé qui lui pesait; et quel supplice pour une ménagère économe que de ne pas pouvoir entrer dans sa cuisine ni faire une observation sur la consommation exagérée du beurre ou du charbon! La cuisinière, qu'on avait prise à Paris, n'aurait pas supporté de tels procédés, et aurait peut-être privé la maison de ses services. Autre supplice: sonner la femme de chambre au lieu d'aller prendre soi-même l'objet dont elle avait besoin, ou de se le faire donner par un de ses enfants; se laisser coiffer et habiller par cette même femme de chambre, qui sans cela n'aurait pas manqué de mépriser sa maîtresse, comme on le voyait bien aux airs dédaigneux qu'elle prenait vis-à-vis de Mlle Lucile, qui oubliait le plus souvent de réclamer ses services. Mme Davery était condamnée à l'oisiveté; oisiveté très fatigante d'ailleurs: car il fallait conduire Marcelle à des cours, l'externat n'étant plus assez distingué, et accompagner partout Valentine, qui n'aimait que le mouvement; et puis recevoir et faire des visites, veiller tard, donner des dîners, donner des soirées, subir continuellement le caquetage mondain, qui, faute d'habitude sans doute, ne l'intéressait pas du tout. Tout cela n'était guère de son goût; et elle s'amusait quelquefois, en cachette, à repriser ses bas ou à épousseter sa chambre, quoiqu'il ne s'y trouvât pas de poussière.

Lucile passait au milieu de tout cela, toujours calme et sereine; elle s'était taillé une petite vie à part au milieu de cette agitation: car elle avait tout

de suite compris, avec un tact au-dessus de son âge, qu'il n'y avait point là-dedans de place pour elle. Valentine l'appelait « la douce entêtée », parce que Lucile, sans la contredire, ne lui cédait jamais que dans une certaine mesure. Elle avait absolument refusé de monter à cheval et de tirer à la cible, ainsi que de porter certains chapeaux excentriques qui faisaient retourner toutes les têtes sur leur passage ; et quand elle consentait à avoir des robes pareilles à celles de sa cousine, « pour qu'on les prît pour deux sœurs », elle les faisait elle-même ou les faisait faire à sa mode à elle, qui lui seyait bien, mais dont le caractère principal était la simplicité. « Comment veux-tu que je loge tout cela sur ma petite personne? » dit-elle un jour à Valentine qui voulait la surcharger de tous les nœuds, de tous les plissés, de tous les biais qui garnissaient sa jupe. Et Valentine était obligée de céder, parce qu'elle voyait bien que Lucile ne se laisserait pas entamer.

Ce n'était pas que Lucile détestât le monde ; mais elle en avait vite assez, et ce fut pour se soustraire aux interminables séances et tournées de visites qu'elle demanda à prendre des leçons de dessin, le premier hiver qu'on passa à Paris. On la conduisit dans un atelier en vogue, et le peintre, habitué à des élèves qui dessinaient par genre ou pour tuer le temps, fut frappé de la sincérité et de la naïveté de son travail. Il lui donna des soins particuliers, et quand Lucile quitta Paris, elle était déjà assez habile pour travailler seule avec fruit. Valentine se moquait d'elle, quand elle la rencontrait avec son album et son crayon. « On dirait que tu veux en faire ton métier ! » lui disait-elle. « Qui sait? » répondait Lucile sans s'émouvoir ; et elle continuait à copier tout ce qui se trouvait à sa portée.

Au bout de trois ans, elle faisait des aquarelles qui lui valaient force compliments. « Je veux savoir si les compliments ne mentent pas, » dit-elle à son oncle ; et elle le pria d'exposer ses œuvres chez un marchand de tableaux. Les aquarelles furent vendues, et le marchand en redemanda. Lucile était ravie. « Qu'est-ce que cela te fait? lui dit Valentine en haussant les épaules ; tu as bien besoin de gagner vingt-cinq francs en pâlissant six heures sur une feuille de papier ! » Mais Lucile ne répondit pas, et continua à peindre « pour ses pauvres ». Son oncle y consentit, à condition qu'on n'en saurait rien.

Il commençait, à cette époque-là, à songer qu'il ne pourrait guère donner à Lucile la même dot qu'à ses filles. Il s'était lancé dans des spéculations hardies ; il avait gagné beaucoup d'argent, il en avait quelquefois perdu ; ses dépenses et celles de sa famille croissaient de jour en jour, et, ne voulant point les réduire, il cherchait sans cesse des affaires avantageuses où il pût augmenter ses capitaux. Et comme c'est à Paris que se rencontrent toutes les affaires possibles, il passait presque toute l'année à Paris, oubliant souvent dans la fièvre de l'argent l'absence des siens qui n'étaient plus guère avec lui, même lorsqu'ils vivaient près de lui ; mais rêvant aussi parfois, dans certains moments de solitude, au passé, et à la grande table qui réunissait le soir dans l'intimité et le travail tous les membres de la famille.

XVI

Agrégé !

Si quelque personne ignorante des usages universitaires eût passé ce jour-là devant la vieille Sorbonne, cette personne se fût demandé avec inquiétude si elle se trouvait en présence d'une émeute ou d'une révolution ; enfin, elle eût certainement voulu voir de la politique dans ce rassemblement insolite de jeunes gens aux figures inquiètes, qui se pressaient en groupes, allaient, venaient, s'interpellaient, discutaient et paraissaient tous attendre quelque événement de la plus haute importance.

Tout à coup, une parole, venue on ne savait d où, circula dans cette foule : « Les listes sont affichées. » Les conversations s'arrêtèrent, et le flot se précipita vers la voûte de la Sorbonne. Puis, au bout de quelques instants, on en vit ressortir les groupes de tout à l'heure ; mais l'expression des visages avait changé. Plus d'attente : chacun savait désormais à quoi s'en tenir ; beaucoup de figures, seulement inquiètes un instant auparavant, étaient maintenant tristes et abattues ; d'autres rayonnaient d'une joie triomphante.

On remarquait surtout un groupe de jeunes gens dont le plus âgé n'avait pas vingt-cinq ans, et dont la joie touchait à l'exaltation. Beaucoup d'entre eux, on le voyait, n'avaient pas là d'intérêt personnel ; mais ils se réunissaient pour fêter le succès de leurs camarades, qui marchaient au milieu d'eux, le front radieux, distribuant des poignées de main à droite et à gauche.

« Maintenant, allons boire un verre à la santé de cette vieille École normale ! s'écria l'un d'eux.

— Bravo ! allons-y, et gaiement !

— Elle se porte bien, l'École ! quel triomphe, mes amis, quel triomphe !

— Voilà des concours d'agrégation dont on se souviendra !

— Tous nos candidats reçus ! et un qui a été reçu le premier !

— Et quel premier ! un soleil au milieu d'étoiles de quatrième grandeur !

— Où est-il, le triomphateur? Davery ! Davery !

— Le modeste Davery se dérobe à nos hommages, messieurs : c'est une trahison !

— Davery ! parais, ou on te porte en triomphe tout autour de la place.

— Ah ! je le vois là-bas : il a été arrêté par les plus gros bonnets de l'Université, il ne peut pas leur fausser compagnie.

— Attendons-le : il faut faire notre entrée avec lui. »

Et les normaliens s'arrêtèrent devant la porte du café où devait se célébrer la fête, au grand étonne-

ment d'un garçon en tablier blanc et souliers vernis, qui restait devant eux, la bouche entr'ouverte pour dire : « Que désirent ces messieurs ? » et qui souriait d'avance à l'idée des nombreux pourboires qu'il allait recueillir.

Pendant ce temps-là, Jacques Davery, son chapeau à la main, écoutait respectueusement deux messieurs qui le félicitaient ; l'un était le directeur de l'École normale, l'autre un inspecteur de l'Université.

« Voilà un jour qui marquera dans les fastes de l'École, mon jeune ami, disait le directeur. Reçu le premier à l'unanimité, avec les éloges de tout le jury, vous avez le droit d'être fier, et il me semble presque que j'en ai le droit aussi. Voilà un début qui promet ; je compte bien que votre nom s'ajoutera un jour à la liste des noms célèbres qui sont sortis de notre École.

— Mais j'espère que vous resterez dans l'Université, ajouta l'inspecteur. Quels sont vos projets ? désirez-vous quelque résidence en particulier ? voulez-vous rester à Paris ? je me ferai un plaisir de vous être agréable.



Les félicitations recommencèrent. (P. 101, col. 2.)

— Merci, monsieur, répondit Jacques ; je désire aller à l'École d'Athènes, il y a longtemps que je rêve de la Grèce.

— Ah ! et nous aurons en vous un nouveau Beulé ! Très bien ! pourtant, si vous changiez d'avis, venez me trouver ; je me charge de vous faire placer avantageusement, à Paris même, dès maintenant. Vous vous en souviendrez, n'est-ce pas ? »

Jacques remercia chaleureusement ; il était heureux de son succès, plus heureux encore de l'intérêt qu'on lui témoignait, et il s'en alla rejoindre ses camarades, non sans s'arrêter encore plus d'une fois pour échanger une poignée de main avec quelqu'un de ses anciens professeurs, maintenant ses collègues.

Une salve de hourrahs l'accueillit à la porte du café, et les félicitations recommencèrent ; félicitations d'amis, de rivaux, d'heureux que le succès avait couronnés, de vaincus aussi qui se consolaient peu à peu et reportaient leurs espérances vers le prochain concours. On entra gaiement, même bruyamment, et les échos du café, habitués pourtant à de pareilles rumeurs, durent s'étonner du tapage qu'ils répétaient. C'était, au milieu du choc des verres, des interpellations d'une table à l'autre, des questions et des réponses qui se croisaient en se trompant parfois de chemin, ce qui produisait des quiproquos bizarres et de longs éclats de rire ; des discussions sur les diverses péripéties du concours, des critiques ou des louanges à propos de tel ou tel examinateur, des éloges ou des railleries sur tel ou tel candidat.

De temps en temps une voix s'élevait, criant de façon à dominer le tumulte :

« Garçon, une autre bouteille de champagne! A la santé de Davery!

— A la santé de Davery! répondait le chœur en tendant ses verres.

— Vive Davery!

— Vive notre joyau!

— Notre perle!

— Le plus beau fleuron de notre couronne!

— La gloire de l'École normale!

— *Tu Marcellus eris!* Tu seras About!

— Sarcey!

— Taine!

— Prévost-Paradol!

— Beulé!

— *Et tutti quanti.*

— Il trouvera les bras de la Vénus de Milo!

— Il dénichera quelque part la Minerve du Parthénon!

— Et nous saurons si celle de Simart lui ressemble!

— Il retrouvera le système musical des Grecs!

— Oui, et il y rattachera la musique de l'avenir!

— C'est le filleul des muses, ce Davery!

— Il joue du violon comme Apollon de la lyre!

— Et il vous écrit une page de français comme personne!

— Vive Davery! »

Quand la troupe joyeuse eut assez ri, crié et bu, — et rendons-lui cette justice, que les garçons furent plus contents des pourboires que leur maître de la consommation, — on se sépara, chacun ayant à porter ou à envoyer les nouvelles à quelqu'un, parent ou ami. Jacques alla mettre au télégraphe une dépêche pour sa mère, et il se dirigea ensuite vers la maison qu'habitait M. Davery.

Jacques ne comptait pas, par son succès, soulever dans sa famille de grands transports d'enthousiasme. Son père l'avait laissé libre de choisir sa carrière; mais il s'était un peu désintéressé de ce qui le concernait, et il s'occupait trop activement d'affaires d'argent pour suivre avec attention des études littéraires et artistiques; il serait certainement content, mais il n'y penserait bientôt plus. Mme Davery serait fière de son fils, mais elle soupirerait en songeant au voyage de Grèce et aux périls qui pourraient s'y rencontrer; Frédéric murmurerait en haussant les épaules: « Faut-il avoir perdu la tête pour consacrer toute sa vie à déchiffrer du vieux grec sur de vieilles pierres! » et Valentine ferait la moue d'un air indifférent. Une seule personne serait sincèrement heureuse, et c'est pour elle surtout que Jacques envoyait la dépêche. Depuis trois ans, il avait retrouvé Lucile, aux vacances, de plus en plus intelligente et instruite, et toujours aussi simple et aussi charmante; et, confiant dans sa raison, dans la sûreté de son jugement, dans sa vue nette et droite du bien, il s'était habitué à voir en cette enfant comme une conscience supérieure à la sienne propre. Il savait qu'elle l'applaudirait, qu'elle se dirait: Jacques est un honnête homme, il ne laisse pas perdre les dons de Dieu, la fortune ne l'a point gâté, et il saura en faire bon usage. » Et Jacques était joyeux en pensant à la joie de Lucile; il voyait, malgré la distance, le rayonnement de ses doux yeux, son sourire, le mouvement de sa petite main effilée pour prendre la bienheureuse dépêche; car elle ne se contenterait pas de la lecture que Mme Davery en aurait faite à haute voix; elle voudrait la lire de ses propres yeux, Jacques en était sûr. Et ce fut en suivant cette gracieuse image de Lucile, qui semblait flotter devant lui, que le jeune homme entra chez son père.

Il le trouva dans son cabinet de travail, pièce qu'il s'était fait meubler avec le luxe classique des cabinets de travail: grand bureau muni de tiroirs nombreux, bibliothèque en vieux chêne, rideaux et portières en velours vert, meubles vieux chêne et velours, quelques appliques en cuivre poli, quelques gravures entourées d'une baguette dorée, quelques bronzes et quelques plâtres. La porte ne fit point de bruit en s'ouvrant, et M. Davery ne s'aperçut pas de l'entrée de son fils, tant il était absorbé dans l'étude de papiers qu'il tenait à la main; Jacques put arriver tout près de lui sans qu'il s'en doutât.

Il y avait longtemps qu'il n'avait eu l'occasion d'observer ainsi son père, et il fut frappé du changement qui s'était opéré en lui. Assis dans son grand fauteuil de bureau, le front penché vers sa table, éclairé vigoureusement par la lumière d'un jour d'été, il paraissait de dix ou quinze ans plus vieux que quand Jacques le regardait autrefois le soir, dans la petite maison de la Rochelle, travailler à la clarté de la lampe. Le pli que l'inquiétude de l'avenir avait dans ce temps-là tracé entre ses deux sourcils s'était creusé profondément, et les coins de ses yeux portaient tout un éventail de rides. Il avait le teint plombé, et quelque chose d'affaissé dans les joues et dans les coins de la bouche, qui dénotait une grande lassitude. « Il se fatigue à chercher des moyens de gagner de l'argent, et encore de l'argent, se dit Jacques, comme si nous n'étions pas assez riches! » et il se proposa d'arracher son père à cette vie fiévreuse, et de l'emmener faire un voyage: qui sait? jusqu'en Grèce peut-être! Il lui mit tout doucement ses deux mains sur les épaules, ce qui fit tressaillir M. Davery, et, se penchant vers lui, tout souriant:

« Je ne t'ai pas réveillé, au moins? Je t'apporte une bonne nouvelle. Les listes d'agrégation ont paru.

— Ah! » répondit M. Davery, qui fit un effort visible pour sortir de son abattement. « Et ton nom s'y trouve, mon garçon?

— Oui, et joliment placé. Tu sais que j'ai passé l'agrégation des lettres!

— Oui, je me le rappelle, » répondit M. Davery du même ton dont il eût dit: Je l'avais complètement oublié. « Et tu es reçu?

— Reçu premier, avec une kyrielle de compliments: cela me mène tout droit à l'École d'Athènes. Une idée, père: (et Jacques prit les mains de M. Davery dans les siennes): si nous faisions un joli voyage, tous ensemble? cela te ferait du bien, j'en suis sûr: tu as

l'air fatigué, tu aurais besoin de mouvement au grand air. J'ai plusieurs mois devant moi, jusqu'au jour où je devrai entrer à l'École d'Athènes. Nous partons en famille, d'ici quinze jours, nous voyageons à petites journées, nous arrêtant où il nous plaira, et prenant le chemin le plus long; ce sera charmant! Cela te va-t-il? nous discuterons notre itinéraire ensemble, et on ira aux voix!

— J'y songerai, répondit M. Davery. Je ne sais pas si je pourrai.... j'ai des affaires qui me retiennent ici.... je tâcherai.... je serais si heureux de te faire plaisir, mon cher garçon! »

M. Davery avait dit cela d'un air triste, et sa voix s'était attendrie sur les mots : « mon cher garçon ». Jacques fut surpris : qu'avait donc son père?

M. Davery reprit :

« Je ne t'ai pas encore félicité de ton succès; j'en suis bien heureux pourtant,... mais je suis un peu fatigué, j'oublie quelquefois ce que je veux dire.... Te voilà donc, à vingt-trois ans, pourvu d'une carrière de ton choix.... et c'est une belle carrière, n'est-ce pas? On peut s'y enrichir?

— S'y enrichir? répéta Jacques étonné : non, je ne le pense pas, mais on y vit très honorablement. Et puis, qu'ai-je besoin de m'enrichir?

— C'est vrai, dit M. Davery d'une voix troublée, tu n'en as pas besoin.... nous sommes riches.... j'ai hérité de la tontine Lemarandoux, et nous sommes riches.... riches! »

Son accent était si étrange que Jacques resta interdit.

« Dînerons-nous ensemble? lui demanda-t-il au bout d'un instant.

— Certainement! nous ferons même un petit extra... Invite quelques-uns de tes camarades, si cela te fait plaisir; seulement je vous quitterai de bonne heure, j'ai un rendez-vous d'affaires à huit heures.... Va, mon enfant; tu me trouveras à six heures chez Le Doyen. »

Il congédia Jacques d'un signe de tête et se replongea dans ses papiers. Le jeune homme s'en alla à la recherche des amis qu'il voulait inviter à dîner; mais, en vérité, il eût mieux aimé dîner tout seul dans quelque coin : toute sa gaieté était tombée, et il marchait mélancoliquement, cherchant sans la trouver une réponse à cette question qui se posait d'elle-même devant son esprit : « Que se passe-t-il donc, et qu'est-il arrivé à mon père? »

A suivre. Mme C. COLOMB.



LA PRISE D'ALGER

Le beau pays appelé aujourd'hui Algérie, terre française depuis cinquante ans, fit dans l'antiquité partie de l'empire romain. Cette domination des Romains fut pour lui douce et bienfaisante. Des routes magnifiques furent tracées, d'innombrables monuments s'élevèrent. On en admire encore les ruines imposantes, particulièrement à Cherchell et à Lambessa. Ce n'est point sans étonnement que le voyageur arrivé à l'oasis de Biskra, sur les confins du Sahara algérien, rencontre çà et là, à moitié ensevelis dans le sable, des chapiteaux de temple ornés de sculptures délicates, des colonnes de marbre, vestiges d'une civilisation dont la splendeur nous est ainsi attestée après dix-huit siècles écoulés.

Après la chute de l'empire romain, l'Algérie fut conquise par les Arabes, dans la seconde moitié du septième siècle, de 650 à 700 à peu près, et devint musulmane. Son histoire, pendant la longue période qui s'étend du septième au seizième siècle, présente beaucoup d'incertitude et de confusion. Ce qu'on sait le mieux, c'est que les habitants des villes du littoral se livraient à la piraterie, et désolaient par de fréquentes incursions les ports de France et d'Italie situés sur la côte de la Méditerranée. Au commencement du seizième siècle, un chef de corsaires qui s'était rendu célèbre par ses exploits, Baba-Aroudj, nommé par les historiens du temps Barberousse, fonda un État puissant et le plaça sous la suzeraineté nominale du sultan de Constantinople. Cet état comprenait toute l'Algérie et une bonne partie de la Tunisie. Barberousse organisa une armée formée d'aventuriers turcs qu'il soumit à une discipline rigoureuse, et dont il s'assura la fidélité en les enrichissant par le pillage. Il eut aussi des flottes redoutables qui, sur toute l'étendue de la Méditerranée, donnaient la chasse aux navires des États chrétiens. Malheur au bâtiment espagnol, français, ou italien qui tombait entre les mains de ces corsaires! Sa cargaison était mise au pillage, l'équipage et les passagers étaient massacrés sans pitié, ou bien chargés de chaînes et emmenés comme esclaves à Tunis ou à Alger. C'est en vain que le plus puissant souverain de l'époque, Charles-Quint, roi d'Espagne et empereur d'Allemagne, dirigea deux expéditions contre ces terribles pirates. L'une, il est vrai, fut couronnée de succès. La flotte espagnole força le passage de la Goulette à l'entrée du port de Tunis, et délivra plus de dix mille esclaves chrétiens qui gémissaient dans une douloureuse captivité. Mais l'autre échoua complètement devant Alger, et les Barbaresques [1] continuèrent à parcourir en tous sens la Méditerranée. Le fils de Charles-Quint, Philippe II,

1. Ce nom de *Barbaresques* qu'on leur donnait est la corruption du mot Berber, qui désigne encore aujourd'hui certaines populations de l'Algérie.

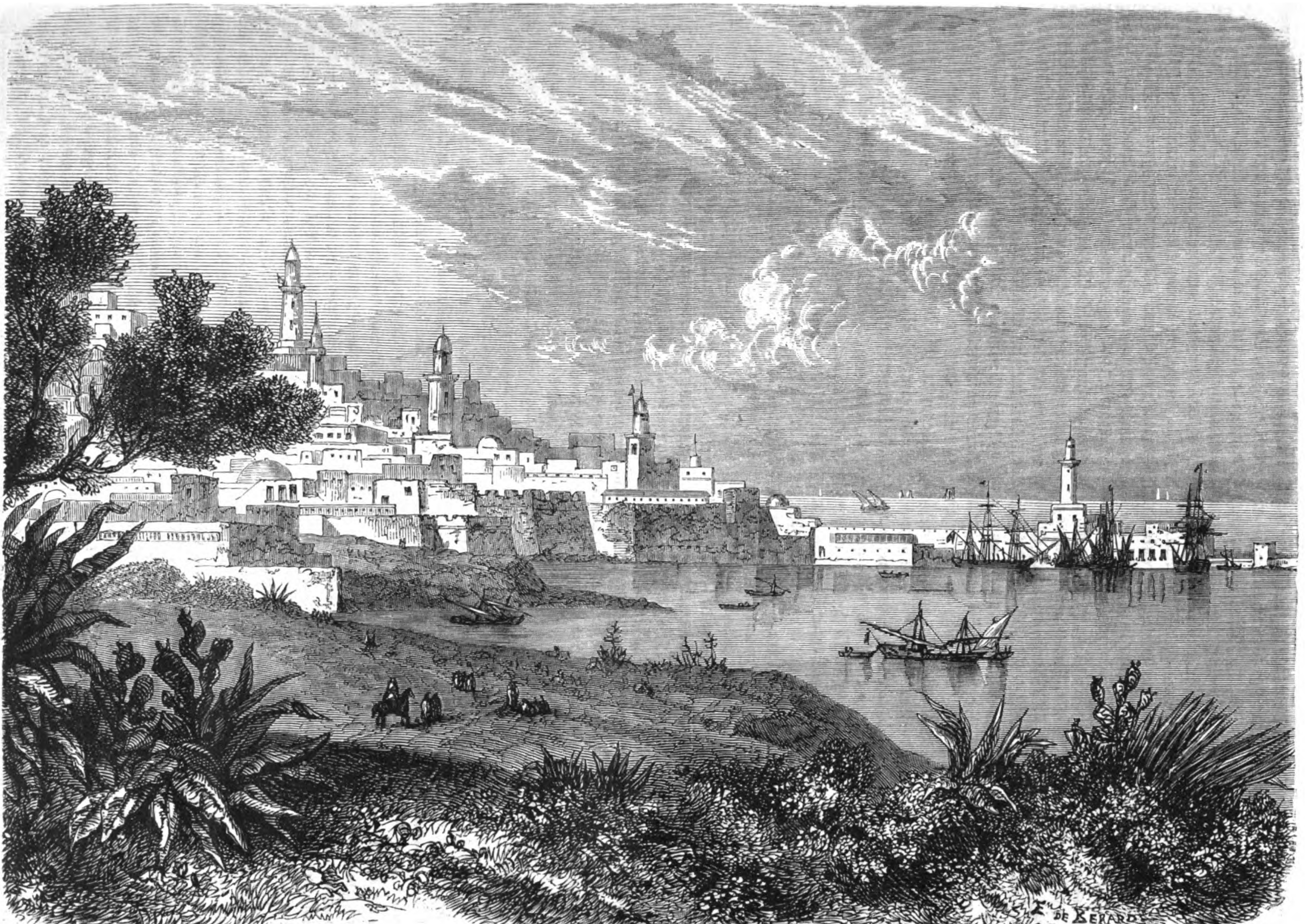
ne fut pas plus heureux. Louis XIV lui-même, le grand roi devant qui l'Europe tout entière tremblait, ne put avoir raison de ces misérables adversaires. Un bombardement terrible réduisit en cendres la moitié d'Alger sans réprimer l'audace de ces flibustiers. Pendant tout le cours du dix-septième et dix-huitième siècle, un bâtiment de commerce français, italien, ou espagnol ne pouvait s'aventurer dans la Méditerranée sans courir les plus graves dangers, s'il n'était accompagné d'un navire de guerre qui le protégeât. Cependant des relations diplomatiques existaient entre le dey ou roi d'Alger et le gouvernement français. Nous avions obtenu le privilège de la pêche du corail sur les côtes de l'Algérie, et un consul était accrédité auprès du dey d'Alger, avec mission de protéger les intérêts de nos compatriotes.

En 1827, un conflit assez grave s'était élevé entre le gouvernement du roi Charles X et le dey Houssein. Ce dernier réclamait avec âpreté le payement de certaines fournitures de blé qu'il prétendait avoir été faites à la France par un de ses prédécesseurs, plusieurs années auparavant. L'affaire n'était pas claire: on résolut de l'étudier à loisir avant de donner au dey une réponse définitive. Le dey, habitue à voir ses moindres désirs satisfaits sur l'heure, s'irrite de ces lenteurs qu'il ne comprend pas. Il mande à son palais notre consul, et éclate aussitôt en reproches et en récriminations. M. Deval lui répond avec fermeté: Houssein, alors, incapable de maîtriser sa colère, se lève, et le frappe avec un chassemouches en plumes de paon qu'il tenait à la main, selon la mode orientale.

C'est depuis des siècles un principe universellement admis que tout ambassadeur est inviolable, et qu'on ne saurait lui manquer d'égards sans insulter la nation même dont il est le représentant. M. Deval, gravement offensé dans sa dignité d'homme et de représentant d'un grand pays, se retira aussitôt, et fit connaître en France l'affront qui lui avait été infligé. Le gouvernement résolut d'agir avec vigueur, et d'obtenir une éclatante réparation de cet outrage. Une escadre française fut d'abord envoyée, et bloqua le port d'Alger. Le dey, pour se venger, persécuta ceux de nos compatriotes que l'intérêt de leur commerce avait obligés à s'installer dans les États barbaresques. Une dernière tentative de conciliation fut vaine. L'envoyé de la France M. de la Bretonnière, sortait du port d'Alger, quand le vaisseau sur lequel il était monté fut d'une criblé grêle de balles et de boulets. Une pareille offense ne pouvait rester impunie sans que l'honneur même de notre patrie fût atteint. La longanimité n'était plus de saison: il fallait recourir à la force pour tirer vengeance de tant d'insolence et de perfidie.

Une expédition contre Alger fut donc décidée. Une belle armée de 40 000 hommes à peu près, une puissante flotte comprenant plus de cent navires de guerre, furent rassemblées à Toulon. Le ministre de la guerre, M. de Bourmont, eut le commandement des troupes de terre. La direction de la flotte et la difficile opération du débarquement sur une côte dangereuse fut confiée au vice-amiral Duperré, qui s'était élevé, grâce à son mérite éminent, du rang de simple matelot à cette haute dignité. Certaines difficultés diplomatiques qui s'élevèrent tout à coup, ne purent cependant pas détourner notre gouvernement d'une entreprise que l'honneur même du pays exigeait impérieusement. L'Angleterre, depuis les grandes guerres de la Révolution et de l'Empire, avait toujours conservé contre la France, malgré le rétablissement de la paix en 1815, des sentiments plus voisins de l'hostilité que de la bienveillance. La nouvelle de l'expédition contre le dey d'Alger causa un grand mécontentement de l'autre côté de la Manche. Les Anglais s'alarmèrent à la pensée de nous voir mettre le pied en Afrique. Leur prévoyance, rendue plus perspicace encore par la jalousie, leur fit deviner que la France ne se contenterait pas d'un châtiment infligé au dey; mais qu'elle voudrait sans doute en finir à jamais avec les pirateries des corsaires algériens, et par conséquent s'installer à leur place. Or, l'Angleterre redoutait fort de voir la France prendre cette forte position sur la Méditerranée. Elle comprenait que la possession de l'Algérie serait pour nous un gage de puissance et de prospérité. Notre gouvernement reçut donc de Londres des notes presque menaçantes. L'ambassadeur de la Grande-Bretagne prétendait exiger de nous la promesse que nous ne garderions aucun point du territoire qui serait occupé par nos armes. Il alla même jusqu'à faire entendre que, dans le cas contraire, son pays ne reculerait pas au besoin devant une déclaration de guerre à la France. Le ministre des affaires étrangères, M. de Polignac, fit preuve, en ces difficiles conjonctures, de la plus louable fermeté. L'Angleterre, intimidée par l'attitude énergique et résolue de notre gouvernement, n'osa pas insister. Elle abandonna des prétentions que nous n'aurions pu subir sans déshonneur.

Le 25 mai 1830, la flotte qui portait le corps expéditionnaire quitta la rade de Toulon et fit voile pour Alger. Le 29 au soir, on apercevait cette terre d'Afrique sur laquelle nos soldats allaient si glorieusement planter notre drapeau. On se préparait déjà au débarquement, lorsqu'une tempête s'éleva. Comme les baies et les ports sont très rares sur cette côte inhospitalière, il fallut alors chercher un abri aux îles Baléares: la rade de Palma reçut et protégea nos vaisseaux. Le 14 juin, la flotte vint jeter l'ancre en face d'une petite presqu'île nommée Sidi-Ferrouch, située à cinq lieues à l'ouest d'Alger. Cet endroit avait été choisi par le vice-amiral Duperré comme le plus favorable au débarquement. A trois heures du matin, des soldats, montés sur des bateaux plats que remorquent de petits vapeurs, avancent silencieusement vers la plage. L'attente est solennelle, et les plus braves sont émus. On sait que l'ennemi a fait quelques travaux de défense, que des canons ont été mis en batterie à quelque distance de la côte. Sans doute un feu épouvantable va accueillir les premiers qui débarqueront: si l'ennemi ne tire pas encore, c'est afin de rendre ses



Alger, à l'époque de la conquête. (P. 106, col. 2.)

coups plus meurtriers. Heureusement c'était faire trop d'honneur à la prévoyance des Algériens. Le débarquement, qui aurait pu être si difficile, si meurtrier pour nous, s'opéra sans encombre. Nos soldats sautent à terre avec un entrain admirable. Une musique guerrière retentit, des cris unanimes de « Vive le roi ! » s'élèvent de toutes parts. A cinq heures, six régiments se trouvaient rangés en bataille sur la presqu'île.

C'était plus qu'il n'en fallait pour repousser un coup de main de l'ennemi, s'il s'avisait de vouloir prendre l'offensive. Tels furent l'ordre, l'intelligence et la rapidité déployés dans cette difficile opération du débarquement, que dès midi l'armée tout entière était campée sur la presqu'île. La journée se passa sans combat. Il y eut seulement quelques coups de feu échangés aux avant-postes entre nos grand'gardes et quelques Arabes cachés dans des broussailles. Les journées du 16 et du 17 juin ne furent encore signalées que par des escarmouches. Nos pertes furent cependant assez sensibles : car les Arabes étaient armés de fusils qui portaient plus loin que les nôtres. Le terrain, couvert d'une épaisse végétation de lauriers-roses, de grenadiers, de cactus, d'aloès, était du reste particulièrement propre à cette guerre d'embuscades et de surprises où les Arabes excellent, et que nos soldats ne connaissaient pas encore. Le 18, on apprit que l'ennemi concentrait des forces considérables sur le plateau de Staouéli, qui s'élève en pente douce à quelque distance de la presqu'île de Sidi-Ferrouch. Le général en chef, M. de Bourmont, n'était resté dans l'inaction, pendant les trois jours précédents, qu'afin d'avoir à sa disposition l'artillerie et la cavalerie qu'on n'avait pas encore eu le temps de débarquer. Quand tout fut arrivé, il se mit en marche, pensant avec raison qu'il valait mieux livrer bataille en rase campagne, que d'attendre l'ennemi sur cette presqu'île étroite où l'armée n'avait pas la liberté de ses mouvements.

Le 19 juin, à la pointe du jour, nos colonnes se heurtèrent contre 50 000 Algériens, Arabes, Turcs ou Kabyles commandés par Ibrahim, gendre du dey. Un combat furieux commença. La principale force de l'ennemi consistait en une nombreuse cavalerie. Nos régiments furent entourés par une nuée d'Arabes, qui, montés sur des chevaux aussi rapides que le vent, tourbillonnaient autour de nous malgré les balles et la mitraille.

Bientôt une épaisse fumée couvre le champ de bataille. Une clameur confuse, faite des gémissements des mourants, des cris des blessés qu'on égorge, du hennissement des chevaux affolés, s'élève du sein de cette multitude. On s'entre-tue avec fureur. Pas de prisonniers : il faut tuer ou mourir. Les crépitements de la fusillade cessent peu à peu : on se bat à l'arme blanche ; les sabres, les baïonnettes, les yatagans achèvent l'œuvre que les balles ont commencée. L'issue de la lutte était encore indécise, quand plusieurs régiments mis en réserve par M. de Bourmont tombent sur l'armée ennemie, qui commence à plier. Alors notre artillerie redouble l'intensité de son feu. Une pluie de boulets, d'obus, de mitraille, s'abat sur les Algériens. Ibrahim est réduit à donner le signal de la retraite et quitte le champ de bataille jonché de morts et de blessés.

Malgré l'éclatant succès qu'il venait de remporter, M. de Bourmont ne voulut point marcher sur Alger avant d'avoir donné un peu de repos à nos soldats, épuisés par cette rude journée. Ce temps d'arrêt rendit à l'ennemi toute sa confiance. Le 24 juin, un nouveau combat s'engagea. Cette fois encore nos troupes furent victorieuses, et les Algériens durent se retirer après avoir essuyé des pertes considérables. L'armée les suivit dans leur retraite, et bientôt arriva en vue d'Alger.

Alger est situé au fond d'une baie peu profonde, à l'ouest de laquelle s'avance un petit promontoire nommé la pointe Pescade, et à l'est un cap nommé le cap Matifou. La ville s'élève en amphithéâtre sur le flanc d'une colline qui domine la mer, et d'où l'on aperçoit au loin les cimes neigeuses du Jurjura. Rien de plus charmant que l'aspect de ces maisons d'une blancheur éclatante, baignées par l'air limpide et lumineux du Midi. Çà et là, des palmiers détachent sur l'azur immuable du ciel la fine dentelure de leurs panaches toujours verts. De loin en loin, des mosquées arrondissent leurs dômes et dressent leurs minarets élégants au-dessus des terrasses qui servent de toits aux maisons. C'est sur ces terrasses qu'on va prendre le frais quand le soleil a disparu de l'horizon, et respirer, après les heures chaudes de la journée, la brise de mer qui s'élève vers le soir. Les rues sont étroites, de sorte qu'on y trouve toujours un peu d'ombre. Les maisons ont des murs épais et de très petites fenêtres : car le grand ennemi, là-bas, c'est la chaleur. A l'intérieur, on trouve presque toujours une petite cour à ciel ouvert entourée d'arcades mauresques d'un dessin parfois très élégant.

A cet Alger arabe est venu depuis se joindre l'Alger français, grande ville digne des plus belles cités de l'Europe et que nous décrirons un jour.

La colline sur les pentes de laquelle se chauffe au soleil la blanche et coquette ville d'Alger, est couronnée par une forteresse nommée le Fort l'Empereur, en souvenir de l'empereur Charles-Quint, qui jadis campa sur l'emplacement même qu'elle occupe. Nos soldats vainqueurs arrivèrent devant cette redoutable citadelle, dont la possession devait entraîner celle de la ville elle-même. Plein de confiance dans la solidité de ses murailles énormes toutes hérissées de canons, le dey Houssein croyait que le Fort l'Empereur était en état de soutenir un long siège. Encore quelques semaines et la saison des pluies allait arriver : il deviendrait alors impossible aux Français de séjourner dans un pays inondé. D'ailleurs on allait prêcher la guerre sainte contre les chrétiens envahisseurs, éveiller le fanatisme musulman toujours prompt à prendre l'alarme. Houssein ne voulait pas croire, malgré les deux défaites infligées à son armée, que l'heure de l'expiation fût sur le point de sonner.

Le 30 juin, le général de Bourmont, encore sous le

coup d'un deuil récent (son fils venait d'être tué dans une escarmouche), reconnut les approches de la place et fit commencer les travaux du siège. Quelques heures suffirent pour creuser plus de mille mètres de tranchées. On nomme ainsi des fossés que l'on creuse en rejetant toujours la terre du côté de l'ennemi, afin de former un parapet qui arrête les balles et les boulets. Ces tranchées forment une ligne brisée, une sorte de zig-zag, qui va toujours se rapprochant de la place assiégée, si bien qu'on peut arriver jusque dans le voisinage de ses murailles sans être jamais à découvert. Quand elles sont achevées, on les garnit de soldats qui attendent, à l'abri des projectiles, le moment de l'assaut. Lorsque les boulets ont éventré les remparts ennemis, les colonnes d'attaque sortent tout à coups des tranchées et se précipitent sur la brèche. Elles n'ont ainsi que peu d'espace à franchir sous le feu, et l'assaut devient par conséquent beaucoup moins meurtrier. C'est un Français, l'illustre ingénieur Vauban, digne émule de Turenne et de Condé, qui fit le premier usage des tranchées, nommées aussi parallèles.

A suivre. George Duruy.

LE ROI DES HARENGS [1]

V

Le roi des Harengs et la petite Sirène.

Les voilà en route, babillant paisiblement sans courir les haies ni les papillons. Des larmes dérobées roulaient parfois sous leurs paupières ; pour rien au monde, l'un n'eût voulu aggraver de ses chagrins les chagrins de l'autre. On ne s'aime de la sorte que lorsqu'on a beaucoup souffert ensemble.

Langue agile et bon pied, et, plus tôt qu'on ne le pensait, apparut Saint-Pol-de-Léon, la *ville des clochers à jour*, comme la nomment avec orgueil les Bretons. Le fait est que cette jolie petite cité, calme sur le penchant de sa colline, au bord des flots, avec ses tours, ses clochers pointus, ses clochetons, présente la silhouette d'un reliquaire ciselé au fond duquel gît une morte. Mais ce qui l'embellit, la singularise et la domine, c'est le fameux clocher de la chapelle du Creizker, carré d'abord, puis coiffé par une flèche d'une finesse incomparable. Colonnettes, tourelles, fuseaux, aiguilles, baies, trèfles, ces merveilles s'effilent sur l'azur du ciel, comme le haut hennin de dentelle d'une antique châtelaine. Elles étaient d'autant plus surprenantes aux regards d'Annaïk et de Loéiz qu'ils voyaient Saint-Pol-de-Léon pour la première fois.

Après leurs dévotions à l'autel du grand saint Pol, ils s'égarèrent dans la ville aux logis gothiques. D'admiration en admiration, ils avaient débouché sur le champ de foire. Là, il fallait être tout yeux et tout oreilles, quitte à perdre les unes et les autres. Quelle foule ! quel bruit ! quelle animation !

Ici et là, des ménétriers juchés sur des tonneaux vides, tandis que les monotones beuglements du biniou luttaient contre les cris aigus de la bombarde. Autour on cabriolait des danses armoricaines et l'on se gorgeait de crêpes et de cidre. Partout, dans les coins et recoins de la place, des baraques assourdissantes de bohémiens, bateleurs, montreurs, saltimbanques, charlatans en maillots collants et en jupons courts, sonnant du cuivre, frappant de la mailloche, tintinnabulant de la cloche, au milieu de hurlements sauvages et gutturaux et d'appels enroués. A la brise de mer ondulaient les toiles mal attachées et sur lesquelles on avait peinturluré à vigoureux coups de balai des femmes géantes, des veaux à plusieurs têtes, des boas, des lutteurs, les mille surprises et monstruosités de la parade en plein vent. Les boniments se croisaient, se raillaient, s'injuriaient.

Les deux naïfs enfants, Annaïk et Loéiz ne savaient à qui entendre ni qui regarder. Ils restèrent ainsi bien des heures perdus dans cette cohue de spectacles à grand orchestre. Ils remarquèrent soudain une misérable voiture, peinte en jaune et bleu, surmontée d'un tuyau de poêle en forme d'Y et qui portait ses piquets de bois sur le côté, la pointe en l'air, comme un procureur sa plume à l'oreille. Elle n'avait point déballé, celle-là. Sur l'escalier, qui donnait accès à cette arche de Noé roulante, étaient assis deux personnages en costume de route, aussi maigres que déguenillés, aussi déguenillés que tristes.

C'était un grand garçon sec comme un jeune peuplier sans feuilles, et une fille desséchée, longue et blonde fade comme une longue poignée de filasse. Ils considéraient avec jalousie et ennui autour d'eux les tentes et les tréteaux.

« Nous voilà propres, grommelait lamentablement le grand sec ; tout est mort : le loup, le coq, le singe, et avoir été obligés de manger notre ménagerie rôtie ou sautée ! Heureux encore que la faim ait commencé par tordre les animaux !

— Pas grosse perte, ripostait aigrement la longue fille. Ça ne mord plus, les singes chauves, les coqs à une corne et les loups-cerviers. On exige des bêtes plus nouvelles. Si nous ne découvrons pas le moyen de fabriquer quelque monstre rare, la cuisine est à tout jamais flambée et la marmite renversée. »

Loéiz et Annaïk s'étaient arrêtés devant cette misère qui criait famine par tous les trous du sarrau et du cotillon. Une misère en attire une autre.

« Eh bien ! quoi ? grogna le grand sec, il n'y a plus rien à voir ici. Non ! c'est liquidé, avalé ; et puis ? ça vous est crânement égal, n'est-ce pas ? si ça vous faisait rire au moins !

— Ah ! nous n'en avons pas envie, monsieur, répondit Loéiz.

1. Suite. — Voy. pages 74 et 92.

— Pourquoi? Mèneriez-vous aussi une chienne de vie, par hasard? Je croyais que nous étions les seuls sur qui le sort grêlât à mort?

— Nous, de même, allez! ma sœur et moi sommes orphelins et ne possédons rien du tout. Nous cherchons n'importe quel ouvrage, pourvu que ma bonne petite Annaïk ait, chaque jour, un morceau de pain à se mettre sous la dent.

— Ce n'est pas sa faute à lui, reprit vivement Annaïk. Loéiz a essayé. Il a fallu que ce maudit roi des harengs...

— Qu'est-ce que c'est que ça, le roi des harengs?

— Une affreuse histoire à raconter.

— Tiens, tiens! interrompit soudain la filasse de chanvre, muette jusque-là. Il ne t'a jamais poussé une idée dans la cervelle à toi, Lobineau.

— Jamais à jeun, Katelik. J'ai mon intelligence dans le ventre, moi.

— Eh bien! il me vient une idée... et une superbe encore.

— Laquelle? voyons!

— Ces pauvres enfants n'ont au monde personne ni sou vaillant: nous n'avons guère davantage. Qu'ils nous suivent. Nous allons remonter quelque chose à quatre. Le roi des harengs! C'est une trouvaille, nous y réfléchirons. »

Le grand sec appuya, sans mot dire, un long doigt décharné sur la pommette aiguë de sa joue, puis, se tournant vers Loéiz et Annaïk: « Ma sœur a toujours raison et elle voit loin. S'il vous convient, acceptez; nous monterons bientôt une baraque sans pareille, avec une galerie pour la parade. Nous écraserons là tous nos concurrents, des propres à rien, des montreurs de rossignols. L'argent pleuvra au bassinet; nous ne crèverons plus de faim; mais nous croquerons, au contraire, des carcasses de poulets froids et entonnerons des dames-jeannes de petit vin à cinq.

— J'aurai bien soin de toi mignonne, » miaula doucereusement la longue fille en s'adressant à Annaïk.

Elle avait compris que, pour Loéiz, là serait le piège.

« Nous allons décider ça, » répondit Loéiz.

Et il causa bas un moment avec sa sœur. On devinait à leurs gestes et à leur physionomie qu'il y avait débat et qu'Annaïk ne consentait qu'à regret. Enfin, elle consentit, puisqu'ils se rapprochèrent tous deux.

« C'est dit, lança énergiquement Loéiz. Nous en tâterons et nous verrons bien ensuite.

— Oui, nous verrons bien ensuite, conclut aussi le grand sec; dit et fait. »

Trois semaines après, la bizarre voiture jaune et bleue partait pour la foire de Quimperlé. On arriva à Quimperlé par les hauteurs de Pénerven dominant le faubourg de Bourgneuf, à l'entrée de la route de Lorient. Encore une jolie ville de couvents, de logis, de jardins, de vergers étagés. La basilique de Sainte-Croix attira Loéiz et Annaïk. Ils descendirent visiter la crypte où saint Guerloës, premier abbé de Quimperlé, a son tombeau, où il est représenté la crosse en main, les pieds appuyés sur un dragon. D'un pilier sort un crampon de fer. Annaïk, qui connaissait sa religion comme une bonne Bretonne, enroula à ce crampon une mèche de ses cheveux et, pour l'arracher, retira ensuite la tête avec violence, sûre que le saint serait touché de ce martyre en usage. La fillette sentait qu'elle avait plus que jamais besoin d'être protégée et aidée par le ciel et les saints de sa Bretagne.

C'est sur le quai que, pour le lundi de Pâques, jour du pèlerinage à l'église de la forêt de Carnoët, les saltimbanques et bateleurs campent, dressent leurs tentes et édifient leurs baraques.

Le grand sec se nommait donc Lobineau et la longue fille sa sœur, Katelik. Or, Lobineau, Katelik, Loéiz et Annaïk mirent la main à l'œuvre, et, en une journée, la baraque fut montée avec ses parois de toile liées par des cordes à des perches enterrées entre des pierres à coups de masse. Elle était recouverte de minces voliges mal clouées.

On y montait par trois larges marches au bout desquelles s'étendait un palier destiné à la musique et au boniment. Au-dessus de l'entrée, on lisait en lettres colossales: *Le Roi des Harengs et la petite Sirène.* A droite et à gauche, deux gigantesques toiles peintes représentaient, l'un, un énorme poisson; l'autre, une fluette jeune fille, la tête dans sa chevelure dénouée et brouillée, avec une queue de dauphin à double nageoire.

Jamais, on n'avait vu pareil spectacle. Les badauds s'amassaient, bouche béante et nez en l'air. La plateforme de la baraque était encore déserte et silencieuse, mais la foule grossissait, impatiente et curieuse. Par deux déchirures de la toile, Lobineau et Katelik couvaient leur public d'un regard de convoitise.

Soudain, Katelik et Lobineau entrèrent en courant sur le palier. Tous les yeux, descendus des peintures d'affiche, se braquèrent sur les *impressarii.* Katelik au jupon court et vert, au spencer de velours noir éraflé avec un nœud jaune dans ses cheveux de chanvre et deux accroche-cœurs sur les tempes. Ses jambes et ses bras avaient l'air de quatre fléaux à battre en grange. Elle pencha sur une chaise un tambour qu'elle y retint d'un genou nerveux, et jongla deux ou trois fois avec les baguettes pendant qu'elle crachait alternativement dans la paume de ses deux mains. Elle les ressaisit brusquement au vol et se mit à battre fébrilement de la caisse avec une musculeuse vigueur. Et en avant brrran, les ran-tan-plan plan!

Lobineau était vêtu en matelot, veste et pantalon bleus, escarpins à bouffette et chapeau de toile cirée planté en arrière sur le crâne comme une auréole de saint. Sur le ruban noir à bouts flottants avec des ancres était imprimé en lettres d'or: *le Saint-Eflam.* Il empoigna la corde de certaine cloche brimbalant entre deux potences de bois et commença à sonner à outrance. Et, en avant, vlan et vlan-lan lan!

C'était un vacarme terrible. La poitrine des badauds se dilatait, tandis qu'ils admiraient les ra et les fla, et les redoublements, et les batteries endiablées de cette

grande fille dont tous les muscles étaient tendus comme de raides cordes de violon.

Après un quart d'heure de ce charivari, Katelik fit revoltiger au-dessus de son nœud canari les baguettes et les rattrapant d'un mouvement sec, resta immobile.

Lobineau s'avança alors au bord du palier en saluant l'honorable compagnie de son chapeau de marin et raclant de l'escarpin droit sur les planches.

« Mesdames et Messieurs, dit-il d'une voix éraillée par la pipe, l'eau-de-vie et les jurons : Quimperlé est sur la route de Paris. Voilà seulement pourquoi nous nous sommes arrêtés sur votre place. Monseigneur le Président de la République française nous mande dans la capitale du monde afin de montrer à l'Académie des sciences les deux rares phénomènes vivants, qui sont là dedans, et que vous pourrez voir dans un instant. »

Et sur un signe de Lobineau, ran-tan-plan, roula le tambour attaqué par quatre vigoureux coups de baguettes de la grande fille.

Silence. Lobineau continua :

« Je suis marin, je montais la superbe baleinière, *le Saint-Eflam*, frétée pour la pêche de la baleine à travers les régions arctiques, les plus glacées de la terre. Autrefois, toute honnête baleine honorait d'une promenade annuelle les parages de l'Océan; elle s'aventurait même jusque dans la Manche pour regagner, par la mer du Nord, et sa famille et ses domaines. Elle faisait ainsi son tour de mer, comme nous faisons notre tour de France. Aujourd'hui, les harponneurs l'ont chassée jusqu'aux confins du pôle où il s'agit de l'aller chercher. Plus de baleines qu'au pays natal des ours blancs, des goëlands. Voulez-vous donc vous taire, les enfants, » grogna Lobineau en s'adressant à un tas de galopins qui babillaient comme des moineaux en dispute ? Il leva la main.

Ran-tan-plan, roula la caisse où les baguettes rageuses de Katalik s'étaient abattues. Silence



Lobineau s'avança. (P. 109, col. 1.)

« J'eus la bonne fortune, en poursuivant la baleine, de rencontrer dans les régions boréales les deux phénomènes ici dedans : Premièrement, le roi des harengs, connu des navigateurs et des savants, mais que personne, bourgeois et paysans, n'avait encore vu jusqu'à présent. Secondement, la jeune sirène, poisson étonnant, charmant, moitié femme, moitié poisson. Ces deux phénomènes sont extraordinairement charmants et imposants, tous deux vivants. Combien me direz-vous ? Dix francs ? Ce n'est pas autant Non, messieurs, non, mesdames, cinq sous seulement, que l'on ne paye qu'en sortant et si l'on est content. Sinon, on rend l'argent. Entrez maintenant, braves gens, hommes, femmes et enfants, et en avant le roulement ! »

Et lui, avec sa cloche et Katelik avec sa caisse se surpassèrent à exécuter un concert étourdissant et à enlever le public.

Comment résister aux promesses alléchantes de ce boniment, à l'attrait de la curiosité ? Aussi la foule escaladait-elle en masse les trois marches de la baraque, et ce flot de têtes s'engouffrait, par la droite et par la gauche, derrière la toile du fond. Plus il entrait de gens et plus il en montait. Les courants humains sont vertigineux et ils entraînent tout ce qu'ils rencontrent sur leur passage. A cinq sous, voilà qui représentait une fameuse recette. On le lisait couramment sur les lèvres souriantes et dans les paroles mielleuses de la grande Katelik.

L'intérieur de la baraque était bondé de spectateurs. Les parois de toile en prenaient au dehors des rondeurs de hanches, des cambrures de dos, des moulages d'épaules, tellement les derniers rangs étaient foulés par les premiers.

Réellement, le spectacle en valait la peine.

On avait essayé de produire les ténèbres, quoique assez mal toutefois. Ce semblant de nuit était éclairé par deux quinquets au lumignon immobile, fumeux et

désolé. Au-dessous, s'arrondissaient deux cuves au ras du sol, mais défendues contre le public par une balustrade de bois à distance. C'est là que se tenait debout, un harpon à la main, le marin Lobineau, orgueilleux et superbe comme un gladiateur antique. Il se donnait des poses de tête, des concavités de reins et des convexités de mollets magnifiques.

Une de ces cuves était à moitié remplie d'eau et un énorme poisson en touchait du nez et de la queue les parois opposées. Il évoluait lentement au fond avec une allure lourde et deux yeux hébètement ouverts.

C'était bien un hareng de plus d'un mètre de longueur, gros à proportion et qui se tournait et se retournait, présentant alternativement aux spectateurs sa nageoire caudale et son bec pointu. Un observateur sagace eût senti quelques doutes sourdre dans sa cervelle. La peau de ce hareng avait les apparences suspectes de je ne sais quelle étoffe imperméable mal rembourrée, ce qui rendait les flancs pourvus de bosses et de loupes. Sous le ventre, semblait fortement collé un mélange d'écailles argentées de sardines et de harengs. Par-dessus, un réseau de fils ténus à mailles en losanges paraissait adhérer au corps par un vernis gluant. Le cercle des yeux jouait le cuivre mat bruni au feu, et les prunelles, au milieu, vous regardaient avec une expression mélancolique et une intelligence tout à fait humaine. Le plus étrange est que ce roi des harengs plongeait à peine et rarement dans l'eau, contrairement aux mœurs aquatiques, ses mâchoires en forme de tabatière.

Lobineau débita sur le roi des harengs, ses habitudes, sa famille, ses nombreuses femmes, ses innombrables enfants, sa nourriture et ses voyages, de fantastiques renseignements. Devant cet aplomb et cette volubilité, le public restait haletant, ravi et coi. Défense surtout d'allonger le bras. Le roi des harengs était roi inviolable.

Katelik, appelait ensuite le public autour de l'autre cuve pendant que Lobineau demeurait en faction auprès de la sienne.

Cette seconde cuve renfermait la jeune sirène. Elle ne contenait qu'un fond d'eau qui semblait même légèrement tiède, ce que trahissait certain tuyau mystérieux. Au centre, se tenait la sirène. Elle était charmante. Imaginez-vous un buste mignon de petite fille sous un maillot grisâtre, un visage pâle, de grands yeux doux, une bouche légèrement souriante, tout cela, dans une longue chevelure brune, déroulée, embrouillée et mouillée. Les bras étaient maigres et couperosés. A partir de la ceinture, le corps se terminait en queue de dauphin armée d'une double nageoire qui, à mesure que la sirène tournait, battait l'eau et frôlait les parois de la cuve.

Katelik fournit des explications admirables. Les sirènes n'étaient pas rares jadis, comme on le lit dans les histoires naturelles grecques et romaines. Mais la race en a disparu et, depuis des siècles on la croyait éteinte. Celle-ci avait été miraculeusement prise entre e dixième degré de longitude et le soixante et unième degré de latitude, au moment où sa curiosité enfantine l'avait imprudemment attirée loin de ses compagnes, pour voir passer le *Saint-Eflam*. Tout ce récit était vraisemblable ; il n'y avait rien à y contredire ni à y reprendre.

La sirène virait de ci, virait de là, sans quitter le milieu de son bassin, poussant parfois un étrange petit grognement qui faisait mal à l'âme sensible des auditeurs. Encore moins était-il permis de la toucher; on pouvait toutefois lui tendre quelques friandises, bien que cet animal fût exclusivement nourri d'un poisson des mers arctiques dont on recevait des approvisionnements fort coûteux.

Le public, émerveillé, s'écoulait en tirant ses cinq sous vite comptés par Katelik. Lobineau demeurait toujours à l'intérieur en surveillance jalouse et défiante entre les deux cuves.

Quand la baraque fut vidée, Lobineau rejoignit sa sœur pour totaliser la recette et chauffer une seconde tournée de curieux.

Pendant cet entr'acte, voilà que des ouïes du roi des harengs, qui jouèrent avec un bruit sec comme des couvercles à charnière, sortirent deux mains, et que le roi des harengs, empoignant la balustrade, se dressa sur la queue tout à fait comme un bipède sur ses deux pieds. Voilà que la petite sirène écarta des deux mains les cheveux sur son front et poussa un soupir. Vous l'avez déjà deviné, c'était tout simplement Loéiz et Annaïk. Loéiz, emprisonné dans un corps de hareng en toile rembourrée, et les yeux dans deux cercles de cuivre comme dans une monture de besicles ; Annaïk, debout sur ses jambes dans un trou au milieu de la baignoire et munie d'une queue postiche traînant derrière elle à chaque mouvement.

« Eh bien! demanda Loéiz, ma petite Annaïk tu n'as pas trop froid?

— Non, non. L'eau est encore assez tiède. Mais toi, mon pauvre Loéiz, tu dois geler et te trouver bien las?

— Pas encore, cela viendra ; au bout de quelques heures, j'aurai la crampe ; je sue là dedans en même temps qu'il m'arrive parfois d'embarquer de l'eau par la bouche et par ces maudites ouïes dont les charnières ne serrent pas très ferme. Dis donc, Annaïk, continua t-il en baissant la voix, moi, j'en ai assez de cette vie de roi des harengs; et toi?

— Je ne te l'aurais pas avoué la première pour ne pas te causer de chagrin ; mais j'ai peur d'en mourir. Ce n'est pas un métier que celui de sirène. Je gèle souvent; et cela me peine ensuite de tromper tous ces braves gens-là.

— Parfois, ils me font bien rire tout de même.

— Que veux-tu? c'est si drôle! Après tout, que nous en revient-il? de la fatigue, des coups et une mauvaise nourriture.

— Tu as raison ; nous ne mourrions pas de faim en travaillant et Dieu nous aiderait. J'en ai assez. Toi aussi, alors?

— Et moi aussi. »

En ce moment, la cloche et le tambour s'escrimaient

équi mieux mieux sur le devant de la baraque. Lobineau répétait son boniment, habillé cette fois en paillasse. On distinguait, au dehors, un bruissement de curieux impatients d'entrer, pendant que de méchants garnements trouaient sournoisement les toiles pour essayer de voir sans payer.

« Ça va recommencer, dit Loéiz, avec un gros soupir.

— Hélas, oui! Attention! Bon courage, Loéiz. N'avale pas trop d'eau au moins et de travers surtout, car si tu te mettais à tousser, adieu la recette et gare à nos épaules!

— C'est vrai, répondit en riant le roi des harengs, et toi, ne prends pas mal dans cette lessive, et hardi. Il faut que cela finisse bientôt. Silence et prudence. Nous en recauserons plus tard. »

On entendit le claquement des ouïes et les mains disparurent. Le roi des harengs était redescendu dans sa cuve. Quant à la petite Annaïk, elle se refourra la tête dans ses cheveux qu'elle embrouilla des deux mains. Soudain la seconde foulée de spectateurs envahit le pourtour des bassins. Lobineau était à son poste. Il attendait.

A suivre. AIMÉ GIRON.

LES POUPÉES

Lorsque vous traversez les quinconces du jardin des Tuileries, ou les massifs des Champs-Elysées, je suis foncièrement convaincu qu'il vous arrive, comme à moi, de vous demander d'où viennent tous ces jouets qui tiquètent de points brillants l'ombre des marronniers? N'êtes-vous point désireux, en effet, de savoir, si les enfants de Lutèce, de Rome ou d'Athènes s'amusaient comme ceux qui vivent en l'an de grâce 1880? s'ils allaient entendre chez Guignol le légendaire polichinelle, bossu devant, bossu derrière? N'êtes-vous point curieux de connaître un peu l'histoire de ces jouets qui, à tout prendre, restent une des formes tangibles du degré de civilisation d'un peuple?

Eh bien! puisque je me flatte de penser que vous soulevez les mêmes points d'interrogation que moi, il est de toute justice que je vous fasse part des réponses que je leur donne, ou des solutions qui les résolvent. Réponses pas toujours commodes à faire, solutions souvent difficiles à trouver; mais, enfin, avec du temps, de la patience et surtout du travail, on arrive à bout de l'œuvre entreprise, à moins cependant que tous les documents ne fassent défaut à la fois. Certes, les philosophes grecs, qui ont écrit et disserté sur toutes choses, n'ont pas dû négliger un pareil sujet. Malheureusement le temps n'a respecté ni leurs noms ni leurs œuvres. Les Latins ne sont guère plus heureux. A peine trouve-t-on dans les ouvrages parvenus jusqu'à nous une indication au détour d'une phrase, ou de légères descriptions d'un sens douteux. La terre renferme heureusement des trésors archéologiques que des fouilles savantes font parfois découvrir, à la plus grande joie des érudits et des curieux qui veulent s'instruire.

De tous les jouets, la *poupée* est celui qui remonte certainement à la plus haute antiquité, soit qu'il réponde au plus impérieux et au plus charmant instinct de l'enfance féminine, soit qu'il satisfasse aux plus chers aspirations de l'homme primitif, c'est-à-dire à son goût de plastique, qui le pousse à tenter de faire œuvre divine en créant un objet à son image et à sa ressemblance.

Ce que fut la première poupée mise dans le premier berceau, nul auteur ne l'apprend. Je me figure cependant quelque morceau d'argile pétri par des mains novices et maladroites, quelque morceau de bois à peine dégrossi. En avançant d'âge en âge, l'informe poupée des aïeux se façonne et devient une statue que l'on peint, que l'on habille, que l'on orne de fleurs, que l'on pare de bijoux. La poupée suit, à distance, les progrès de la plastique, se dégrossit peu à peu et finit par prendre forme humaine.

Ce goût naturel des hommes pour les arts plastiques ne se fait pas seulement sentir sur les simulacres humains. Ils façonnent dans la cire, le bois ou l'argile, l'os ou l'ivoire, des bœufs, des chevaux, des sièges, des lampes, des tables, et mille autres objets nécessaires à l'existence. Les plus habiles et les plus observateurs, devenus de véritables artistes, ne dédaignent pas d'employer leur talent à la confection de jolis jouets.

Pline nous a conservé la mémoire de quelques-uns. C'est Callistrate fabriquant des animaux en ivoire si petits, qu'il fallait des yeux de myope pour en embrasser les proportions; c'est Myrmécide sculptant un quadrige qu'une mouche couvrait de ses ailes, ou un vaisseau disparaissant derrière une abeille; c'est Théodore... mais je m'arrête, considérant ces minuscules objets comme des œuvres d'art, relevant d'une étagère plutôt que de la corbeille à joujoux d'un enfant.

Du reste, l'argile, la cire et le bois, qui faisaient tous les frais des jouets ordinaires, recevaient, dans leur simplicité, des formes si pleines de vérité, qu'Athénée rapporte que le roi Lysimaque, voulant s'amuser aux dépens de Bithys, l'un de ses parasites, peu courageux sans doute, jeta sur ses habits un scorpion de bois si bien imité, que le pauvre Bithys en fut tout effrayé. Pour que l'imitation fût complète, au point de tromper l'œil, il fallait que le scorpion fût peint, ce qui implique que la bimbloterie ne datait pas de la veille. Lysimaque en effet vivait 300 ans avant J.-C., et nous verrons plus loin que les jouets automatiques étaient inventés depuis cent ans déjà. Toutefois, si nous considérons les jouets conservés dans les musées, ils sont loin d'égaler la magnificence des joujoux actuels. Les petits Grecs et les petits Romains, en dépit de la qualité, se ratrappaient sur la quantité. Les jours fériés ne

manquaient point à Athènes et à Rome, les fêtes privées s'ajoutaient aux fêtes publiques, et chacune d'elles apportait une occasion d'offrir et de recevoir des cadeaux, en dehors du jour de l'an spécialement réservé aux étrennes. Macrobe nous apprend qu'aux fêtes des Sigillaires, qui se trouvaient vers la fin des Saturnales, il était d'usage de s'offrir réciproquement des petits cierges de cire et des figurines de terre cuite qui servaient de jouets aux enfants. La collection Campana au Louvre en possède un grand nombre d'exemplaires, d'une forme généralement grossière.

Il va de soi que plus l'enfant était riche, plus il était comblé de jouets. Aux cadeaux des parents et des amis venaient s'adjoindre les cadeaux du parasite. Les siècles ont passé, les coutumes restent les mêmes.

Aujourd'hui, le meilleur ami de l'enfant est le parasite, payant les dîners qu'il reçoit des parents au moyen de jouets distribués aux bébés. « Il les fait approcher de lui, dit Théophraste, il les baise et les ayant fait asseoir à ses deux côtés, il badine avec eux : A qui est, dit-il, la petite bouteille? à qui est la jolie cognée? » Et la Bruyère, qui traduit, ajoute en note que ce sont là de petits jouets que les Grecs pendaient au cou de leurs enfants.



Polichinelle. (P. 111, col. 1.)

En dehors des objets en terre cuite, en bois, en os ou en ivoire, affectant toutes les formes, il ressort des fouilles opérées dans des hypogées de Corneto, de Centorbi, de Catane ou du territoire de Volterra, que les anciens connaissaient les bijoux de poupée, les clochettes de bronze, les lettres d'ivoire pour composer des mots, les hochets très multiples de forme, les uns ressemblant aux crotales, les autres aux sistres, ceux-ci formant un petit cercle monté sur une tige et garni de grelots, ceux-là affectant la forme d'une lampe d'argile noire dans laquelle se trouvaient enfermés de petits cailloux. Les statuettes de plomb avaient aussi droit de cité, comme les boîtes, les coffrets, les vases pour renfermer les osselets, et même les étrennes. M. de Stackelberg a recueilli deux de ces derniers dans un tombeau découvert en dehors des portes d'Athènes. De même que les protestants ont des arches de Noë, ou des arbres de Noël, de même que les catholiques ont des chapelles et tous les objets nécessaires pour les orner, les Grecs et les Romains devaient avoir le cheval de Troie, la plus belle boîte à surprise que l'on ait inventée. Quant aux pantins, les gamins du temps de Périclès prenaient plaisir à les faire manœuvrer, ou à les aller voir sur les *Guignols* de l'époque. Les figures de bois, au dire d'Apulée, représentaient les hommes et tous leurs gestes. La tête se mouvait, les yeux tournaient, les mains accomplissaient l'acte demandé, et l'ensemble figurait assez bien un être vivant.

Des poupées ainsi machinées ne sont plus des poupées ; elles passent dans la classe des marionnettes.

A suivre. FRÉDÉRIC DILLAYE.



Marcelle courut annoncer la nouvelle à Pacifique. (P. 113, col. 1.)

FEU DE PAILLE[1]

XVII

Les jours se suivent et ne se ressemblent pas.

Comme à la Rochelle le piéton du télégraphe n'était pas boiteux à cette époque-là (j'ignore s'il l'est maintenant, mais j'en ai connu de boiteux dans plusieurs villes), la dépêche arriva chez Mme Davery pour le dessert; de sorte qu'on porta la santé de Jacques, juste au même moment à Paris chez Le Doyen et à la Rochelle dans la belle salle à manger de la maison de campagne. Ce fut une vraie fête pour la famille; Valentine, toute gonflée d'orgueil de ce que son frère était reçu « premier avec beaucoup d'éloges », ne prit point ses airs dédaigneux; Mme Davery fut franchement heureuse, quoiqu'elle comptât d'avance sur le succès; Marcelle, qui ne savait guère ce que c'était que l'agrégation, courut annoncer la grande nouvelle à Pacifique, qui n'en savait pas plus long qu'elle, mais qui se réjouit de bonne foi en la voyant sauter et rire comme une petite folle. Lucile relut la dépêche, avec une larme de bonheur dans ses doux yeux, et Frédéric ne put faire moins que de se montrer aussi heureux que les autres.

Chez Le Doyen, la gaieté fut peut-être plus expansive, du moins chez les camarades de Jacques, empressés à fêter son succès. Mais Jacques lui-même avait beau faire, il ne réussissait pas à avoir le cœur satisfait, et il sentait que son rire sonnait faux : M. Davery avait l'air si distrait, si préoccupé! Après le café, il quitta les jeunes gens, et ils achevèrent la soirée en se promenant sous les arbres des Champs-Élysées, qui entendirent ce jour-là bien des projets d'avenir. Tous ces jeunes amis allaient se disperser; l'un désirait être envoyé dans l'Est, un autre dans le Midi; l'un d'eux demandait à aller en Algérie, un autre désirait habiter les bords de l'Océan; tous enviaient le sort de Jacques, et ils ne parlèrent bientôt plus que de ce qu'il allait voir, des souvenirs qu'il y trouverait, des nobles débris, des îles légendaires : chacun d'eux savait sa Grèce par cœur. Cette nuit-là, Jacques, à peine endormi, commença à rêver des flots bleus de la Méditerranée. Mais il n'alla pas loin dans son rêve; devant le bateau qui l'emportait se dressait toujours, lui barrant le passage, un géant aux bras étendus, sorte d'Adamastor venu tout exprès du cap des Tempêtes. Jacques essayait en vain de l'écarter; et, le regardant en face, il lui trouvait les traits de son père. Il finit par secouer ce rêve importun qui revenait à chaque fois qu'il se rendormait; mais il constata qu'il n'avait jamais pu sortir du port de Marseille.

Le mardi suivant, Valentine et Lucile étaient encore ensemble dans le salon, tout paré de fleurs, car c'était le *jour* de Mme Davery, et on ne pouvait manquer de recevoir beaucoup de visites de félicitations pour le succès de Jacques.

« Je ne sais pas à quoi il passe son temps, monsieur mon frère! s'écria tout à coup Valentine. Ne trouves-tu pas, Lucile, qu'il pourrait bien nous écrire?

1. Suite. — Voy. vol. XV, page 401 et vol. XVI, pages 1, 17, 33, 49, 65, 81 et 97.

Après sa dépêche, une petite lettre de rien du tout, qui en promettait une autre, plus détaillée, où il nous soumettrait les plans d'un voyage qu'il tramait avec papa, et la lettre détaillée n'est pas venue encore. De quel voyage s'agit-il? Je voudrais bien qu'on se décidât à quelque chose. Ici, toutes les fêtes sont finies, le Casino expire de langueur, et je m'ennuie. Il serait bien temps de partir pour n'importe où, ce me semble!

— Calme-toi; plus tôt, tu aurais eu trop chaud, si nous escortons Jacques un petit bout de chemin, en Italie, par exemple.

— Tu crois que c'est là qu'il nous mènera? J'aimerais autant autre chose; l'Italie, nous y avons déjà été, et j'en ai assez : je demande du nouveau. Et toi?

— Moi, j'aime tout; mais j'aime surtout ce que je connais : les nouveaux pays, comme les nouveaux visages, m'étonnent toujours un peu, et je n'en jouis pas pleinement. A la seconde vue, c'est autre chose.

— Et puis, cela t'amusait de baragouiner avec les mendiants de Bologne ou de Pise. Tu t'en tirais très bien, vraiment; je ne te croyais pas aussi forte sur l'italien.

— Ni moi non plus; j'ai été bien aise de m'essayer. Toi, tu ne voulais pas dire un mot.

— Parce que je parle trop mal. Je ne veux pas qu'on se moque de moi; j'aime mieux parler toutes les langues en français, pour ma commodité personnelle... Ah! un coup de sonnette... Va donc prévenir maman, qu'elle vienne vite au salon. »

Lucile se leva ; arrivée à la porte, elle se retourna en riant vers sa cousine.

« La voix de Mme Briochon! dit-elle. Je te laisse en proie à ses écheveaux d'histoires : bien du plaisir! »

Et elle s'esquiva, pendant que Valentine s'avançait pour recevoir la visiteuse.

« Seule, ma chère enfant! lui dit celle-ci. Mme Davery n'aime pas à venir d'avance au salon; cette oisiveté lui pèse. Elle a gardé ses habitudes d'activité; je suis sûre qu'elle s'occupe là-haut de quelque travail utile... Ah! la voici, et l'aimable Lucile avec elle. Bonjour, chère madame; je vous apporte mes compliments et ceux de M. Briochon. M. Jacques a eu un grand succès, m'a-t-on dit; et c'est?...

— Il a été reçu le premier dans un examen très difficile.

— Ah! très bien! Et cet examen, c'est?...

— On appelle cela l'agrégation, c'est un examen pour les professeurs.

— M. Jacques veut être professeur? C'est bien étonnant dans votre position de fortune!... Après tout, on ne sait pas l'avenir; c'est peut-être une bonne précaution à prendre. On a vu les fortunes les mieux établies s'écrouler comme des châteaux de cartes... Tenez, vous savez bien, la petite Mme Maurel... vous ne la connaissez pas?... cela ne fait rien. Elle avait eu deux cent mille francs de dot, c'était un joli denier; son mari en apportait autant, et à peine étaient-ils mariés qu'un grand'oncle de monsieur... non, c'était de madame, mais cela ne fait rien, est venu à mourir et leur a laissé trois cent mille francs et une usine qui valait le double. M. Maurel a voulu l'exploiter : il avait fait quelques études de chimie, de physique, de je ne sais quoi encore, et il s'est cru capable de mener cela. Il n'a pas mis dix ans à se ruiner; il a vendu l'usine l'année dernière et il a pris une fabrique de bougies; mais il paraît qu'il n'y réussit guère, et il cherche autre chose. La pauvre femme fait pitié, avec ses sept enfants; car elle a sept enfants, dont cinq filles, toutes plus jolies les unes que les autres, mais ça ne suffira pas pour leur trouver des maris. L'aînée a les plus beaux yeux bleus! absolument les mêmes yeux que la seconde fille de Mme Davaine, celle qui s'est faite sœur de charité... Vous connaissez Mme Davaine, la femme du notaire de Saint-Maixent?

— Pas du tout; mais...

— Je pensais que vous la connaissiez; elle vient toujours à la Rochelle aux changements de saison, pour faire ses emplettes; car vous pensez bien que Saint-Maixent n'est pas une capitale... Et... nous disions donc que M. Jacques veut être professeur? Au lycée de la Rochelle, sans doute?

— Je ne sais pas s'il sera professeur; pour le moment, il va aller en Grèce pendant trois ans, pour étudier les monuments.

— En Grèce! et vous le laissez aller par là? Vous n'avez donc pas lu le *Roi des montagnes*? S'il allait être pris par un chef de brigands! Au fait, vous pourriez payer sa rançon; mais si un pareil malheur arrivait à M. Briochon, ce serait un homme perdu. Ah! ces brigands de Grèce sont terribles! »

Une nouvelle visite interrompit les détails que Mme Briochon allait donner sur l'organisation des brigands en Grèce, et en même temps la femme de chambre présenta à Lucile une lettre que le facteur venait d'apporter pour elle.

Lucile la prit sans y attacher grande importance; elle recevait quelquefois des lettres d'anciens amis de Grenoble, mais cela n'avait rien de bien intéressant, et elle allait mettre la lettre dans sa poche pour la lire à un autre moment, quand il lui sembla reconnaître l'écriture de l'adresse. Elle fut si surprise qu'elle en changea de couleur, et que Mme Briochon lui demanda si elle ne s'était point fait mal. Elle répondit, au hasard, qu'elle s'était heurté le coude contre la porte, et, après avoir reconduit Mme Briochon, elle ne rentra point au salon et monta vite dans sa chambre, où elle s'enferma pour que Marcelle ne vînt pas la troubler.

A peine y était-elle qu'on frappa à sa porte. Elle ouvrit, et Valentine, un mantelet sur les épaules et son chapeau sur la tête, se présenta devant elle.

« Voilà une escapade comme je les aime, dit-elle. Jeanne est là en voiture, qui vient m'enlever pour aller dîner à la Saulzaye; on me ramènera ce soir, entre onze heures et minuit. Veux-tu venir? En nous serrant, nous te ferons bien une petite place.

— Merci, ma chère; amuse-toi bien; moi, je n'aime guère les improvisations. Attends que je redresse la plume de ton chapeau... Là, te voilà superbe. Bonsoir, et bien du plaisir! »

Valentine partit, et Lucile écouta le bruit de la voiture qui l'emportait. Puis elle s'assit, car elle tremblait comme la feuille et ne pouvait réussir à ouvrir l'enveloppe. Elle en était sûre maintenant, la lettre était de Jacques. Pourquoi Jacques lui écrivait-il ? Jamais il ne l'avait fait; quand elle mettait dans les lettres de sa tante quelques lignes pour lui, pour lui demander un renseignement ou lui donner une commission, il répondait dans la lettre destinée à toute la famille; mais jamais il n'avait adressé une lettre à Lucile. Que se passait-il donc ? Elle eut comme un pressentiment de malheur. Pourtant elle cherchait à se rassurer : Jacques voulait peut-être faire une surprise pour laquelle il avait besoin de son aide, et elle était bien folle d'avoir peur.



Elle laissa Joseph tout ahuri de sa consigne. (P. 116, col. 2.)

Hélas! non, elle n'était pas folle; car son cœur se serra de plus en plus pendant qu'elle parcourait la lettre de Jacques, et qu'elle la relisait pour être bien sûre qu'elle l'avait comprise. Voici ce qu'il lui disait :

« Ma chère Lucile, je vous écris parce que vous êtes la seule à qui j'ose confier notre malheur, et que je ne puis compter que sur vous pour l'apprendre aux autres, les soutenir et les encourager. Je ne sais pas encore toute l'étendue de la catastrophe. Mais écoutez, je vous dirai ce qui s'est passé depuis le commencement.

» Le commencement, c'est le jour où vous avez reçu ma dépêche. J'ai été étonné de l'air presque indifférent avec lequel mon père a accueilli mon succès; pourtant il s'est vite remis; il a invité à dîner avec nous plusieurs de mes camarades, et il a été aimable et gai pendant le repas, quoique avec un peu d'effort, à ce qu'il me semblait. Il nous a quittés à huit heures pour un rendez-vous d'affaires. Le lendemain, qui était hier, je l'ai à peine vu; il paraissait très absorbé; et il a encore passé la soirée en affaires avec je ne sais qui. Moi, je ne suis rentré qu'à onze heures; il faisait beau, et j'étais resté à me promener. En passant devant la porte de mon père, j'ai vu par le trou de la serrure qu'il avait encore de la lumière, et je suis entré pour lui dire bonsoir. Sa bougie finissait de brûler dans la bobêche, et je tremble quand je pense que si elle avait été complètement usée, je ne serais pas entré de peur de le réveiller. Il était affaissé dans son fauteuil, sans mouvement, les jambes allongées, les bras pendants, la tête renversée en arrière, tous ses traits tordus comme par une convulsion; c'était effrayant. Je l'ai appelé, secoué; il ne m'a pas répondu; il a seulement poussé un grand soupir quand

j'ai ouvert la fenêtre pour lui donner de l'air. J'ai envoyé chercher un médecin, qui n'a pas trop tardé, heureusement, et qui m'a déclaré que c'était une attaque de paralysie. Il l'a saigné, lui a appliqué une médication très énergique, et a fini par lui rendre la connaissance et un peu le mouvement; je dis un peu, parce que le côté gauche tout entier me semble rester inerte. Mon père parle avec difficulté, et il a l'air si profondément désolé que je crains qu'il ne faille attribuer son état à une cause morale : c'est du reste l'idée du médecin. Il a prononcé plusieurs fois votre nom, Lucile, et alors, à cette expression de tristesse dont je vous parlais, s'ajoutait un air effrayé, confus... je ne sais quoi encore. Il me regarde, et deux larmes coulent sur ses joues : qu'a-t-il donc? J'ai examiné les papiers qui étaient sur la table; je ne comprends pas grand'chose à ces affaires-là, mais il m'a semblé qu'il y était question de faillites, de déconfitures : aurait-il fait de grandes pertes? Nous le saurons plus tard; pour le moment, il ne peut rien expliquer, et il faut éviter de diriger sa pensée de ce côté-là. Voilà douze heures que le malheur est arrivé, et le médecin me répond de sa vie, à moins d'une nouvelle attaque; mais la paralysie peut se prolonger. Je n'ai pas voulu envoyer de dépêche, j'ai craint pour ma pauvre mère un coup trop rude. Maintenant, Lucile, c'est à vous de la prévenir; vous saurez trouver les mots qu'il faut pour lui dire la vérité sans la faire trop souffrir, vous saurez lui donner du courage, et aux autres aussi. Pauvre Valentine! si ce que je redoute arrive, comme ce sera dur pour elle! Je pense que ma mère voudra venir ici tout de suite : ne la laissez pas voyager seule avec ses pensées, Lucile... Mon père d'ailleurs sera peut-être content de vous voir, puisqu'il vous a nommée plusieurs fois. Au revoir donc, ma cousine; je voudrais être encore le stoïcien d'autrefois, mais j'ai été trop heureux depuis quatre ans, et je me sens faible, faible! J'aurai grand besoin de vous, moi aussi.

» Votre cousin, JACQUES. »

Lucile avait fini par comprendre; elle remit la lettre dans son enveloppe et la cacha au fond de sa poche, pour pouvoir n'en dire le contenu que peu à peu, à mesure qu'elle le jugerait à propos. Puis elle resta un moment immobile pour se recueillir, et chercher ce qu'elle allait dire et ce qu'elle allait faire. Il fallait partir dans trois heures; comme les minutes marchaient vite! Lucile se leva, pria Dieu dans son cœur de l'inspirer, et sortit de sa chambre.

Comme elle mettait le pied sur la première marche de l'escalier, elle entendit un bruit de voix; Mme Davery reconduisait une visite. Lucile attendit qu'elle fût rentrée dans le salon, et, jugeant qu'elle devait y être seule, elle descendit vivement.

« Il n'y a plus personne, Joseph? » demanda-t-elle au valet de chambre, qui se tenait dans l'antichambre, droit et sanglé dans sa livrée chocolat.

« Non, mademoiselle.

— Eh bien! ne recevez plus. »

Elle entra dans le salon, laissant Joseph tout ahuri de sa nouvelle consigne.

Elle n'eut pas besoin de chercher un exorde; sa figure était si bouleversée que Mme Davery l'accueillit par ce cri :

« Mon Dieu! qu'as-tu donc?

— Ma tante chérie... ne vous effrayez pas... le danger est passé... mais mon oncle est malade, Jacques me l'a écrit...

— A toi? Pourquoi? Tu me caches quelque chose, Lucile... Si Jacques t'a écrit, c'est que mon mari est mort! mort! »

Et la pauvre femme éclata en sanglots. Lucile la serrait dans ses bras et lui répétait :

« Non, je vous jure que non... Il a été en danger, il n'y est plus; je vous lirai la lettre de Jacques... Jacques m'a chargé de vous prévenir tout doucement; j'y ai bien mal réussi... Mon oncle a eu une petite attaque de paralysie (elle appuya sur le mot *petite*); on l'a soigné tout de suite, et il va mieux; mais Jacques pense qu'il serait content de vous voir, et que vous-même...

— Oui, mon enfant, certainement! Mon pauvre cher mari!... Tu me jures qu'il vit, Lucile! A quelle heure y a-t-il un train..? Je ne me souviens plus, ma tête se perd!

— A sept heures, ma chère tante, et il est près de cinq heures; vous voyez que nous n'avons que le temps de nous préparer.

— Nous! Tu veux donc venir?

— Jacques me recommande de ne pas vous laisser partir seule; Valentine n'est pas là, et la Saulzaye est trop loin pour qu'on puisse la prévenir; d'ailleurs, elle saura mieux que moi tenir la maison en votre absence. Nous lui laisserons un mot d'explication, et nous lui écrirons de Paris. Si mon oncle n'allait pas mieux, Valentine pourrait venir nous rejoindre avec Frédéric.

— Comme tu arranges bien tout cela! moi, je ne sais plus où j'en suis... Oh! mon pauvre mari! Il y a vingt-sept ans que nous avons de l'affection l'un pour l'autre, vois-tu, Lucile et tout à l'heure vingt-cinq ans que nous sommes mariés. Je comptais faire une si jolie fête pour nos noces d'argent! Allons, il faut partir. Tu vas faire ta malle, n'est-ce pas?

— Oui, ma tante, et la vôtre aussi; écrivez à Valentine pendant ce temps-là, et parlez à Pacifique pour qu'elle surveille les autres domestiques en votre absence. Je vais dire qu'on nous serve à dîner dans une heure.

— Je ne pourrai pas manger : j'ai la gorge serrée comme si j'étranglais.

— Il faudra essayer, ma chère tante; si vous êtes faible et malade en arrivant, vous ne pourrez pas *le* soigner. Ayez bon courage pour lui! »

Lucile courut appeler Pacifique, à qui elle en dit un peu plus qu'elle n'en avait dit à Mme Davery. Pacifique joignit ses deux mains par un geste désolé, mais elle répondit : « Oui, mademoiselle Lucile, comptez sur

moi. » Puis la jeune fille remplit vivement les malles des vêtements nécessaires pour sa tante et pour elle. Elle n'y mit que leurs robes les plus simples; mais elle emporta soigneusement tous les bijoux que son oncle et sa cousine l'avaient forcée d'accepter depuis quatre ans qu'ils étaient riches. Si Mme Briochon l'eût vue, elle aurait dit sûrement que cette jeune fille était bien frivole de prendre tant de bijoux pour aller s'installer dans la chambre d'un malade. Mais Lucile avait une autre idée; et si elle emportait ses bijoux, ce n'était pas avec le projet de s'en orner.

XVIII

Éclaircissements sur la situation.

On peut facilement imaginer l'état où fut Valentine, quand, sautant légèrement de la voiture qui la ramenait, elle ne vit sur la porte qui s'ouvrit pour la recevoir que la vieille Pacifique, au lieu de Lucile qui s'empressait toujours au-devant d'elle, et qu'elle apprit le départ de sa mère et de sa cousine. « Parties! si subitement! sans me prévenir! sans m'emmener! qu'est-ce que cela veut dire? » Pacifique ne se souciait pas de le lui expliquer; elle lui donna la lettre que Mme Davery avait laissée pour elle.



Valentine sauta légèrement de la voiture (P. 117, col. 1.)

La lettre était un peu incohérente; Mme Davery parlait de l'attaque de paralysie de son mari, qui la forçait à partir subitement; elle écrirait à sa fille dès son arrivée, et la ferait venir avec Frédéric, s'il y avait lieu. En attendant, elle la chargeait de tenir la maison et de s'occuper de Marcelle; elle la priait de ne pas faire trop de dépense, et faisait la même recommandation à Frédéric. Elle ne parlait pas de Lucile.

« Maman est donc bien inquiète! dit-elle à Pacifique. Ne vous a-t-elle pas dit autre chose? il faut que papa soit bien mal!

— Non, il va mieux, il n'est plus en danger, à ce que m'a dit Mlle Lucile. Madame n'a pas pu me dire grand'chose: elle pleurait, elle était comme affolée, vous comprenez! Et puis je ne suis pas restée à faire la conversation, j'ai couru à la cuisine préparer un potage et des œufs; ces grandes cuisinières n'entendent pas qu'on leur demande le dîner une heure plus tôt qu'elles ne comptaient le servir, et ces dames n'auraient rien eu, si je ne m'en étais pas mêlée. Elles n'avaient pas grand'faim, sans doute; mais on ne peut pas s'en aller en voyage sans avoir mangé.

— Et Lucile! pourquoi est-elle partie?

— Elle n'a pas voulu laisser madame partir seule, et elle a joliment bien fait. Madame avait la tête perdue, elle se serait trompée de train, elle aurait oublié sa caisse, que sais-je? et puis elle avait besoin que Mlle Lucile lui répétât que monsieur allait mieux, bien mieux, qu'elles allaient le trouver presque guéri, qu'il serait heureux de la voir, pourvu qu'elle n'eût pas une figure trop inquiète. Vous aussi, mademoiselle Valentine, ne prenez pas cet air-là: vous n'avez jamais eu de chagrin, vous vous laissez abattre tout de suite. Quand je vous dis qu'il n'y a pas de danger! vous avez de la besogne à faire, à présent..... vous occuper de Mlle Marcelle..... elle a assez pleuré, la pauvre chérie, à l'idée que Monsieur était malade. Et puis surveiller ces gaspilleuses de là-bas — Pacifique indiquait de la main la direction de la cuisine — et ne pas les laisser mettre la maison au pillage pendant l'absence de madame!... Allons, allons, calmez-vous, ma pauvre petite..... mademoiselle, veux-je dire, montez vous coucher; je vais vous porter un verre d'eau sucrée, avec de l'eau de mélisse, cela vous fera du bien. »

Valentine, sans mot dire, suivit le conseil de la vieille servante. Elle prit un flambeau, monta l'escalier, but ce que Pacifique lui offrit, se laissa déshabiller et border par elle dans son lit comme quand elle était enfant. Mais une fois seule elle se mit à pleurer de douleur, de dépit, de regret, de rancune; elle en voulait à sa mère d'être partie sans elle, à Lucile d'avoir pris sa place en accompagnant Mme Davery; elle se reprochait de n'avoir pas été là; elle sentait, quoique personne ne le lui eût dit, que Lucile saurait se rendre plus utile qu'elle dans le voyage et auprès du malade, et cette pensée augmentait son chagrin. Par-dessus tout elle était inquiète de son père: une attaque de paralysie! quand on n'en mourait pas, on restait perclus, impotent et toujours sous le coup d'une nouvelle attaque, et elle frémissait à l'idée que la vie de son père était menacée, de ce père qui avait toujours été si bon, si indulgent pour elle! Et puis, pourquoi ces recommandations d'économie? leur fortune serait-elle donc compromise? Mais c'était impossible! M. Davery était

trop riche. Pourtant cette nouvelle inquiétude ajouta encore à son tourment. Elle ne s'endormit que vers le matin, d'un sommeil troublé.

La lettre qu'elle attendait arriva ; elle était courte. Mme Davery lui recommandait encore de dépenser le moins possible. Elle lui disait de se tenir prête à partir avec Frédéric et Marcelle, dès qu'elle en recevrait le signal. On ne pouvait savoir encore ce qu'on ferait: si M. Davery était transportable dans quelques jours, on l'amènerait à la Rochelle pour le changer d'air; sinon, ce serait à ses enfants de venir le trouver. L'état général était un peu meilleur, mais la paralysie persistait dans tout le côté gauche, le cerveau ne se dégageait que bien lentement, et la parole était toujours embarrassée.

Valentine fut consternée ; elle avait cru que la guérison viendrait plus vite, puisque la dépêche annonçait une amélioration...

Là-dessus Frédéric arriva. Valentine. ne se sentait pas en humeur de discuter des questions de toilette ou de plaisir, et Frédéric ne savait guère parler d'autre chose.

Pendant qu'ils s'ennuyaient mutuellement, Lucile et Mme Davery soignaient le malade, et attendaient du médecin, chaque matin, une parole consolante. Mais le médecin ne la prononçait pas ; il secouait la tête, et à la question de Mme Davery : « Est-ce que cela va plus mal, docteur? » il répondait invariablement : « Non, madame, non ; mais le mieux ne vient pas assez vite. » Et il prenait Jacques à part pour lui demander s'il ne connaissait pas quelque chagrin, quelque inquiétude qui pût avoir de l'influence sur son état.

Jacques ne savait rien ; mais dès le premier jour il s'était douté de quelque chose, et ce doute n'était pas loin de devenir une conviction. Quand M. Davery avait vu sa femme, une immense douleur mêlée de pitié s'était peinte sur son visage. « Ma pauvre femme ! » avait-il balbutié ; et elle avait cru qu'il la plaignait pour le chagrin qu'elle devait avoir de le trouver aussi malade. Puis, quand Lucile s'était penchée vers lui, il avait rougi et fait un mouvement pour se cacher le visage avec la seule main qu'il eût de libre. Et comme l'enfant, étonnée de cet accueil, l'embrassait en disant : « Mon cher oncle ! est-ce que vous ne me reconnaissez pas ? est-ce que vous n'aimez plus votre petite Lucile? » il avait essayé de lui rendre ses caresses, mais de grosses larmes avaient coulé sur son visage. Il ne recevait les soins de sa nièce qu'avec un certain embarras, et il paraissait respirer plus librement quand elle n'était pas là. Lucile s'en affligeait ; mais, ne voulant pas heurter ce qu'elle croyait être une manie de malade, elle se montrait le moins possible et se consacrait aux soins extérieurs.

L'appartement de M. Davery à Paris n'était qu'un pied-à-terre, composé d'une belle chambre à coucher, d'un salon, d'une salle à manger et d'un cabinet de travail, où Jacques couchait quand il n'était pas à l'Ecole normale. Ce n'était pas grand, et la famille louait d'ordinaire un appartement meublé beaucoup plus considérable lorsqu'on passait l'hiver à Paris. Mais il ne pouvait en être question cette fois-ci, et on s'arrangea comme on put : Jacques donna son lit à sa mère, et Lucile occupa un grand divan qui garnissait un des côtés du cabinet de travail. Jacques passait les nuits dans un fauteuil auprès de son père. Le jour, il allait s'étendre quelques heures sur le lit de sa mère, et cela lui suffisait. Il y dormait, sans doute ; personne ne venait s'en assurer, car on se fût bien gardé d'entrer, de peur de troubler son repos.

Lucile pourtant fut obligée, peu de jours après son arrivée, d'entrer dans le cabinet de travail pendant le sommeil de Jacques ; sa tante y avait oublié sa bourse, et elle voulait payer le montant d'une facture qu'on venait d'apporter. Elle ouvrit la porte sans bruit, entra sur la pointe du pied..... et fut fort étonnée de voir Jacques assis devant la table. Il n'avait pas paru faire attention à elle ; mais au moment où elle passa près de lui, tenant la bourse qu'elle venait de prendre sur la cheminée, il lui dit à demi-voix :

« Revenez tout à l'heure, Lucile, je vous en prie ; j'aurai besoin de vous ; mais ne dites rien à ma mère. »

Elle fit signe qu'elle avait compris, et alla vite porter à sa tante la bourse qu'elle demandait. Puis, quand elle la vit réinstallée au chevet du malade, elle s'esquiva et vint retrouver Jacques.

« Connaissez-vous quelque chose aux affaires d'argent ? lui demanda-t-il. Mon père a dû en parler quelquefois en famille, pendant que j'étais à l'Ecole normale ?

— Oui ; il prétendait même que j'étais la seule qui y comprît quelque chose ; et en effet je m'y appliquais pour lui faire plaisir. Mais il changeait souvent d'entreprises, quittant celles qu'il avait entamées pour d'autres qui lui paraissaient plus avantageuses ; je ne sais pas si j'ai jamais entendu parler de celles dont il s'occupe en ce moment.

— Tenez, connaissez-vous cela ? *Puits de naphte* ; voici une note de la main de mon père : « affaire perdue. » Autre chose : *Paquebots du Bosphore* ; mon père a écrit : « affaire très compromise. » Et ceci : *Travaux d'irrigation au Chili*, avec la note : « on n'en tirera pas dix pour cent. » Voilà des brochures sur une foule d'entreprises qui promettent monts et merveilles ; plusieurs d'entre elles ont croulé la semaine dernière, comme si elles étaient appuyées les unes sur les autres. Mon père y avait-il mis de l'argent, ou est-ce par hasard que les brochures se trouvent là ? Je voudrais bien trouver quelque papier qui établît sa situation et la nôtre ; j'ai des craintes.....»

Elle le regarda comme pour dire : Moi aussi ; et elle se mit à feuilleter les papiers.

« Tout cela est nouveau pour moi, dit-elle ; voilà seulement une « Société pour l'exploitation des fourrures dans les terres polaires », dont il avait parlé à son dernier voyage à la Rochelle ; mais la brochure ne porte pas de note de sa main. Cherchez dans les tiroirs, Jacques ; mon oncle devait avoir des comptes tenus régulièrement. N'avez-vous pas ses clefs ?

— Les voici ; je n'ai pas encore osé m'en servir.

— Je crois qu'il le faut..... Tenez, là, dans ce grand portefeuille ; je le reconnais, il y serrait toujours les calculs qu'il avait faits.

— Oui, voilà.....

— Eh bien ?

— Eh bien..... regardez, Lucile ; j'espère me tromper. Que signifient ces additions, et ces lettres au bas de ces créances ?

— Je crains bien que le *D* ne signifie douteuses, et le *P*, perdues.

— Oui, c'est bien ce qu'il me semblait. Mais cela fait des sommes énormes !

— Peut-être. Mon oncle ne parlait que de millions, dans les affaires qu'il nous expliquait.

— Ah ! tenez, Lucile, voilà une balance établie : les pertes d'un côté, les gains de l'autre, et les sommes sont presque égales. Mon père a écrit en bas : « L'usine de Grywich peut tout réparer.

— L'usine de Grywich ! mais c'est cette usine qui a été détruite par une explosion, la semaine dernière ! on ne parlait que de cela à la Rochelle, le jour où j'ai reçu votre lettre.

— Alors rien ne peut plus se réparer, Lucile, et nous sommes plus pauvres que le jour où mon père vous a amenée dans notre maison ! »

Jacques cacha sa tête dans ses mains. Lucile se leva et vint près de lui ; elle lui posa sa main sur l'épaule et lui dit doucement : « Du courage, Jacques ! vous ne tenez pas à l'argent, vous !

— Pour moi, non, Lucile..... mais mon père, ma mère, les autres, qui sont habitués à une vie de luxe..... Valentine, qui a refusé de se marier, ne trouvant aucun parti digne d'elle..... Frédéric, qui a perdu son temps et qui n'est bon à rien..... Et moi ! si j'avais suivi ma vie d'autrefois, je serais prêt, à présent, à leur être utile..... et il est trop tard ! Et qui sait si l'honneur nous reste ? qui sait si mon père ne doit pas plus qu'il ne peut payer ? qui sait.....»

Il s'interrompit brusquement, et détourna la tête pour ne pas voir Lucile.

« Ce que nous savons, lui dit-elle d'une voix grave, c'est qu'il est malheureux, et que notre devoir, maintenant, c'est de nous serrer autour de lui, et de lui faire comprendre que notre amour et notre respect pour lui sont toujours les mêmes, quelque tort qui ait pu nous être fait, et qu'il n'entendra pas l'ombre d'un reproche. Il a voulu trop bien faire, voilà tout. Dites au médecin ce que nous soupçonnons, et si c'est son avis, nous tâcherons de savoir de mon oncle où en sont ces malheureuses affaires : il sera soulagé quand il n'aura plus rien à cacher. Il ne s'agira plus alors que de vivre, et on vit toujours quand on veut travailler. Allons, courage, mon ami. »

Elle quitta Jacques, et retourna dans la chambre du malade, qui ferma les yeux, comme il faisait toujours quand elle entrait. Elle ne s'approcha pas de lui, et se retira derrière le chevet du lit, où elle attendit, le cœur palpitant, la visite du médecin. Il parut bientôt avec Jacques, et s'approcha de M. Davery.

« Toujours le même état, murmura-t-il en secouant la tête ; il faut tout tenter pour le sortir de cette torpeur. »

Jacques se pencha vers son père.

« Mon père ! cher père bien-aimé, parle-nous ! laisse-nous te consoler ! nous avons tout deviné ; tu as fait de grandes pertes, n'est-ce pas ?

— Ah ! misérable que je suis ! balbutia M. Davery.

— Ne te désole pas ; nous sommes jeunes, nous travaillerons ; tu as bien travaillé, toi ! et c'est ainsi que tu es devenu un homme de cœur, que tout le monde respecte. Nous voulons te ressembler, père ! nous n'avons pas besoin d'argent ; ne t'afflige pas à cause de nous.....

— Ma pauvre femme ! » dit le malade.

Mme Davery prit sa main et la serra contre son cœur.

« Je ne regrette rien, mon ami. Je n'étais pas faite pour être riche, moi, tout ce luxe me pesait. Ah ! que je serai heureuse de retrouver notre chère petite vie d'autrefois ! Tu ne me quitteras plus, nous travaillerons ensemble, nous nous aimerons..... nous avons de si bons enfants ! Tu as entendu ton fils ? et Lucile, notre fille aussi, ne veux-tu pas la voir ? »

Elle avait pris Lucile par la main, et l'attirait vers le lit de son oncle. A sa vue, un frisson parcourut tout le corps de M. Davery ; il sembla faire un effort suprême, et, laissant tomber un à un les mots qu'il prononçait péniblement, il lui dit :

« Lucile..... je suis un voleur..... ta fortune..... mauvais tuteur..... j'ai voulu la doubler..... je l'ai perdue ! »

Lucile se jeta sur le lit, et couvrit le visage du malheureux de ses baisers et de ses larmes.

« Je l'avais deviné, mon cher oncle, je l'avais deviné à votre tristesse ! Cela m'est bien égal, l'argent ; ce qui me faisait du chagrin, c'était de ne plus être aimée de vous ! Aimez-moi comme autrefois, mon oncle, nous nous passerons bien d'argent ! Voyons, souriez-moi ; vous me devez bien cela, pour ces trois tristes jours où vous n'avez seulement pas voulu me regarder..... Je vous défends d'avoir du chagrin à cause de moi ! »

M. Davery ne put résister à ses caresses et à ses tendres paroles ; son cœur se fondit, il pleura, et une crise favorable se déclara bientôt. Dans la soirée, sa parole redevint distincte ; sa mémoire était restée intacte, et il put expliquer à son fils l'état de ses affaires. Puis il témoigna le désir de voir ses autres enfants ; et Mme Davery, calme et courageuse, depuis que la situation était devenue nette, écrivit à Valentine et à Frédéric. Ils devaient congédier les domestiques, fermer la maison, et amener avec eux Pacifique, qui servirait la famille après sa ruine, comme elle l'avait servie avant cette fortune qui n'avait été qu'un feu de paille. Quant au consentement de Pacifique, Mme Davery ne songeait point à s'en assurer ; et si elle y eût songé, Pacifique ne lui eût sûrement jamais pardonné une pareille offense.

A suivre. Mme C. COLOMB.

LES POUPÉES [1]

Les seuls spécimens qui nous restent des poupées antiques sont en ivoire ou en terre cuite. Le musée du prince Biscari, à Catane, en renferme une assez belle collection. Celles du musée Campana, grossières de formes, se composent d'un buste taillé tout d'un bloc, auquel s'ajustent deux bras et deux jambes mobiles. Le voyageur anglais Dodwell, en fouillant des tombeaux de l'Attique, a rencontré les deux plus anciens spécimens que nous ayons. Ce sont des bustes ; mais l'un d'entre eux laisse voir les trous où l'on devait adapter les membres. Il en existe un même à la partie supérieure de la tête indiquant, qu'il appartient à une marionnette plutôt qu'à une poupée. L'autre n'a aucune indication de ce genre. C'est un buste dans la véritable acception du mot, coiffé d'une sorte de mitre phrygienne. Le prince Biscari a publié le dessin d'une poupée provenant des fouilles de l'antique Camarina. Elle est vêtue d'une tunique peinte, très juste, tombant sur les hanches, auxquelles les jambes s'adaptent par une cheville; les bras, trop petits, s'ajustent aux épaules par le même procédé. Buonarotti cite des poupées d'os et d'ivoire provenant des cimetières de Saint-Calliste et de Sainte-Priscille, dont le tronc, les bras et les jambes, détachés, se rajustaient au moyen d'un fil de laiton. Rich, dans ses *Antiquités chrétiennes*, en a publié une dont les jambes sont articulées à la jointure des genoux. Toutes, en général, ont la tête ceinte d'une *stéphané* ou coiffure basse en forme de couronne.



Jeunes filles grecques offrant leurs jouets à Diane. (P. 120, col. 2.)

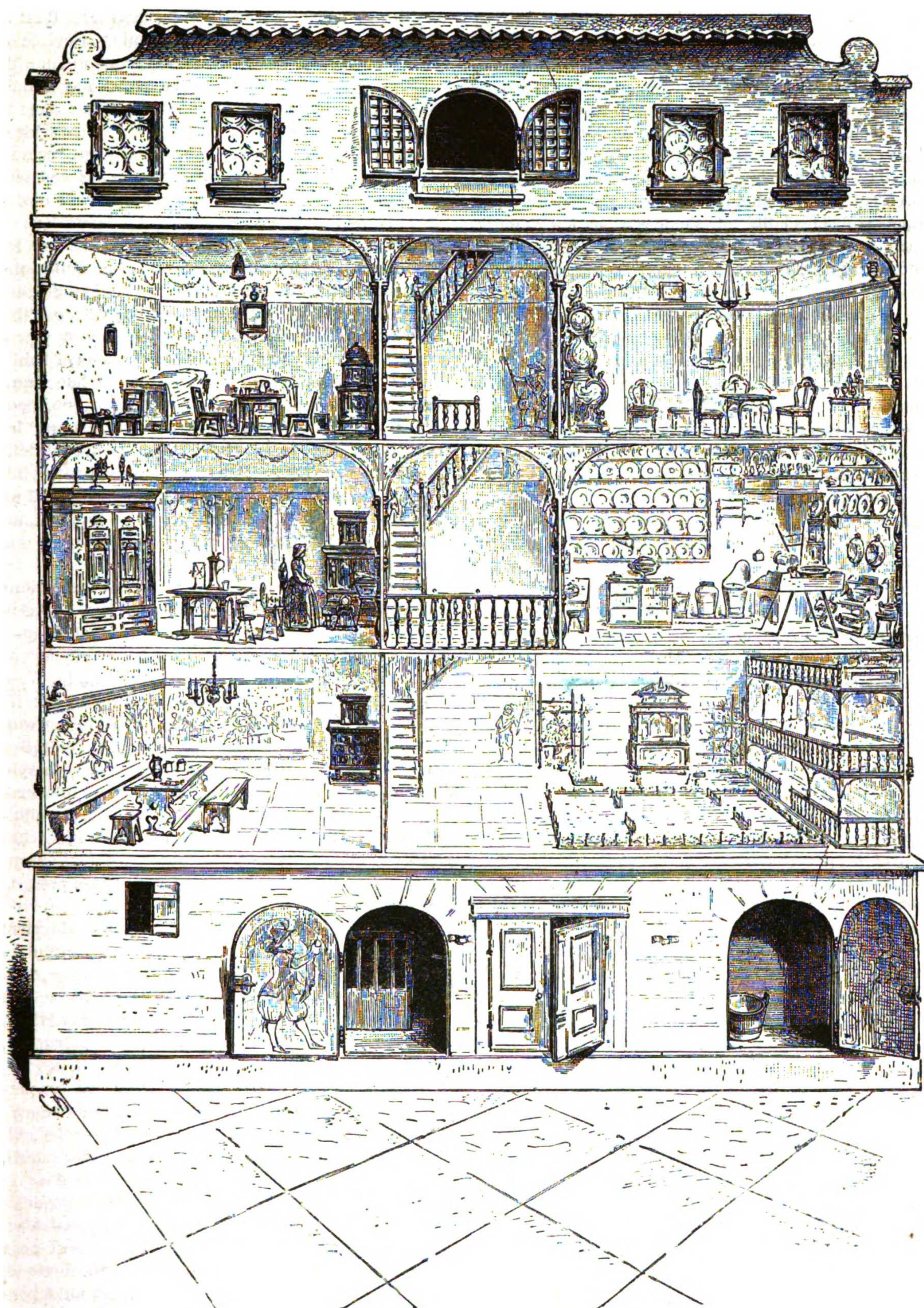
Lorsque l'on songe à quel degré de perfection arrivait chez les anciens l'art de la statuaire, il paraît présumable que les poupées de cire offraient un travail plus fini. Leur prix élevé les rendait moins communes, leur fragilité plus éphémères ; de là leur absence dans nos musées, bien que leur existence soit certaine. En effet, Callimaque, dans son *Hymne à Cérès*, ne compare-t-il pas Erésichthon miné par la faim qu'il ne peut assouvir, à une poupée qui fond au soleil.

Quant à l'habillement, il suffit, pour s'en rendre un compte exact, de connaître la garde-robe d'une jeune Grecque ou d'une jeune Romaine, ce qui rentre dans le domaine de l'histoire du costume. Les petites filles de l'époque aimaient comme les nôtres à soigner, vêtir, parer, habiller, déshabiller, rhabiller leurs poupées. Elles leur confectionnaient des robes, des corsages, des trousseaux, des layettes, des brassières. Les poupées étaient consacrées à quelque divinité, ainsi que tous les autres jouets en général. Dès le berceau ils sont mis sous la protection de Bacchus. Si l'enfant meurt, ils sont consacrés aux dieux infernaux et enfermés dans la tombe auprès du petit cadavre, ce qui explique l'abondance des jouets trouvés dans les sarcophages des hypogées romains.

Cette coutume toute païenne d'ensevelir les enfants morts avec leurs joujoux resta en honneur chez les chrétiens, puisque la plupart des jouets anciens que nous possédons viennent de leurs sépultures. Les plus beaux même furent trouvés dans le tombeau de Marie, fille de Stilicon et femme d'Honorius, découvert intact, dans le cimetière du Vatican, en 1544. Elle provenait de ce que les enfants, lorsqu'ils vivaient, faisaient don de leurs jouets aux dieux en entrant dans l'adolescence. Les jeunes garçons les consacraient à Jupiter et à Mercure, les jeunes filles à Diane.

La plus grande des poupées grecques et romaines que nous ayons appartenait à Caylus ; elle figure à la Bibliothèque nationale, cabinet des médailles, et mesure

1. Suite. — Voy. page 111.



Maison de poupée du dix-septième siècle. (P. 122, col. 2.)

18 centimètres de haut. La plus petite conservée à ce même cabinet n'a que 6 centimètres. Ce qui ne prouve point du reste que ce soient là les grandeurs maxima ou minima adoptées par les bimbelotiers grecs ou romains.

Il va de soi que la poupée passa en Gaule à la suite de la conquête romaine, et s'y acclimata au milieu des municipes. L'invasion des barbares et des Francs la forcèrent pendant quelque temps de se cacher; puis, quand vint la féodalité, elle s'enferma derrière les murs épais des châteaux forts, végétant et bienheureuse encore de ne pas disparaître tout à fait du monde. Nous ne la voyons sortir de sa retraite qu'à la fin du treizième siècle. A partir de cette époque le costume, qui n'avait jusque-là subi que quelques modifications, se transforma complètement. Les dames de la cour inventèrent la mode. Les élégantes l'exagérèrent si bien que les chroniqueurs contemporains n'hésitent pas à considérer les malheurs publics comme le châtiment du scandale que la France avait donné au monde par l'extravagance de ses habits.

Ce que je remarque surtout dans le dire des chroniqueurs, ce n'est pas que le désastre de Crécy fut le châtiment de notre luxe, mais bien que l'univers entier connaissait les extravagances des modes françaises. Elles étendaient donc déjà leur suprématie sur le monde. Comment et par qui étendaient-elles cette suprématie? Par la poupée, qui, trop longtemps sevrée des plaisirs d'Athènes et des splendeurs de Rome, quitte les hauts donjons pour venir jouer son petit rôle sur la scène du monde.

Des comptes royaux datés de 1391 font mention de cadeaux de poupées adressées à la reine d'Angleterre. Mariée à Richard II en 1381, cette reine, Anne de Luxembourg, sœur de l'empereur Wenceslas, ne jouait vraisemblablement plus à la poupée. En revanche elle étudiait les modes nouvelles, que la belle Isabeau de Bavière avait introduites à la cour de France en épousant Charles VI, désireuse de rivaliser de toilettes luxueuses avec une reine réputée belle et élégante.

En 1496 nous trouvons, toujours dans ces mêmes comptes royaux, mention du don royal d'une poupée, habillée et coiffée à la dernière mode de la cour de France, don envoyé à la grande Isabelle d'Espagne. En 1571, pareil envoi est adressé à la duchesse de Bavière. Plus les années se rapprochent de nous, plus ces cadeaux se propagent. Aux dix-septième et dix-huitième siècles ils se multiplient de telle sorte que les mémoires du temps en parlent. « L'usage des poupées, écrit le chevalier de Jaucourt, est si bien notre triomphe qu'il est douteux que les Romains eussent de plus belles poupées que celles dont nos bimbelotiers trafiquent. Ce sont des figures d'enfants, si proprement habillées et coiffées, qu'on les envoie dans les pays étrangers pour y répandre nos modes. »

Nul n'ignore qu'au dix-septième siècle l'influence de l'hôtel de Rambouillet fut très grande sur la littérature et sur les mœurs. La marquise, belle, affable, gracieuse, joignait une imagination inventive aux qualités de parfaite maîtresse de maison. « C'est la première, dit Tallemant des Réaux, qui s'est avisée de faire peindre une chambre d'autres couleurs que de rouge et de tanné, et c'est ce qui a donné à sa grande chambre le nom de chambre bleue. » C'était dans la ruelle de cette chambre, meublée de velours bleu, rehaussé d'or ou d'argent, que la marquise recevait ses visites. Les fenêtres, sans appui, descendaient jusqu'au parterre et permettaient de jouir sans obstacle de l'air et de la vue du jardin. Eh bien! dans ce paradis si fort envié des élégants et hanté par les célébrités de toutes sortes, on voyait la belle Julie d'Angennes et les dames qui la fréquentaient daigner habiller, de leurs jolies mains, des poupées, qu'elles envoyaient en province ou à l'étranger, pour y propager le bon goût dans l'ajustement. Addison et l'abbé Prévost prétendent même que la poupée modèle acquit une si grande importance à cette époque que, pendant les guerres de la succession d'Espagne, les cabinets de Saint-James et de Versailles durent délibérer sur son sort. Après bon nombre de notes officielles et de négociations diplomatiques, la poupée obtint un sauf-conduit, et lady Marlborough put combattre nos élégantes sur le terrain de la mode, pendant que son mari battait nos soldats à Malplaquet.

Les gravures de modes et les communications devenant chaque jour de plus en plus faciles, firent perdre à la poupée sa haute importance. Quoi qu'il en soit, si l'on constate que la poupée, par elle-même, dispose la petite fille aux soins de la maternité; si les robes qu'elle lui taille et les chapeaux qu'elle lui confectionne lui donnent le goût, tout en lui servant d'école de couture, on peut affirmer que l'entretien et l'arrangement des meubles de poupée la préparent admirablement à composer et à entretenir l'intérieur de sa propre maison. Or, l'on pourrait presque affirmer, en se basant sur l'esprit d'imitation inné chez l'homme, que les ménages et objets d'ameublement à l'usage des poupées datent, à peu de chose près, de leur naissance même.

Faire l'histoire de la variation de l'ameublement chez tous les peuples, serait faire en plus grand la variation du mobilier des poupées. Il demeure certain que la perfection de celui-ci marcha de pair avec la perfection de celui-là. Après avoir sculpté des tables, des chaises, des voitures, pétri divers ustensiles, classés sous le nom générique de poteries, battu des casseroles et des chaudrons, forgé des pelles, des pinces et des grils, les fabricants de jouets d'enfants songèrent à grouper ces diverses pièces. Ils firent des cuisines complètes, des chambres à coucher, des salons, et finalement se permirent une incursion dans le domaine de l'architecture pour édifier des maisons de poupées. Ces maisons, jouets à leur début, sont devenues aujourd'hui de précieux documents, soit pour la résolution de quelque problème archéologique, soit pour l'historien désireux de connaître, en dehors de la politique et de la guerre, le caractère et les mœurs des générations qui nous ont précédés. En

laissant son regard pénétrer dans ces maisons, sa pensée s'introduit dans l'intimité, dans la vie privée, pour ainsi dire, des siècles passés.

A suivre. FRÉDÉRIC DILLAYE.

LA PRISE D'ALGER[1]

Le 4 juillet, dès la pointe du jour, une violente canonnade fut dirigée contre le Fort l'Empereur. Les murailles de la vieille forteresse ne purent, malgré leur épaisseur et leur solidité, résister au feu convergent de vingt-six pièces du plus fort calibre. Bientôt de larges pans de murs s'écroulent, les parapets sont démolis, les batteries algériennes sont réduites au silence. C'est en vain que les défenseurs de la citadelle font preuve d'un courage qui excite l'admiration de nos soldats. On les voit sur leurs remparts détruits recevoir héroïquement la mort, qu'ils s'obstinent à vouloir encore donner. Ils s'acharnent à tirer sur les nôtres; ils entretiennent avec rage le feu des dernières pièces qui n'ont pas été démontées par nos boulets. Soudain tout se tait du côté de l'ennemi : les derniers restes de la garnison disparaissent. Tout semble abandonné; un silence profond règne dans la citadelle. Que s'est-il donc passé? Tous les soldats de la garnison ont-ils donc péri? Se sont-ils enfuis par quelque souterrain? Quelle panique s'est emparée de ces vaillants hommes?

Nos soldats impatients voulaient déjà s'élancer dans la place. Heureusement le général en chef soupçonne quelque piège, et contient leur ardeur. On avance prudemment, en petit nombre. On explore avec soin les ruines de la première enceinte. Le spectacle est effrayant : l'œuvre de la destruction est complète. Cadavres amoncelés en d'étranges postures, corps étendus à terre et gardant jusque dans la mort une attitude menaçante, membres broyés, blessures affreuses, chevaux éventrés, canons renversés, un ruisseau de sang partout, tel est le tableau qui s'offre aux regards. Tout est muet, désert. Des blessés dont le visage farouche exprime la haine et la fureur, contemplent leurs vainqueurs avec l'impassibilité stoïque des Musulmans, et semblent plus étonnés que reconnaissants des soins qu'on leur prodigue, au lieu du coup de grâce qu'ils attendaient. A l'intérieur de la forteresse rien ne bouge. Seulement, au centre des bâtiments qui la composent, s'élève, noire et menaçante, une tour massive que nos boulets ont épargnée.

Nos soldats s'arrêtent à distance, et regardent ce nouvel obstacle qu'il va sans doute falloir enlever de vive force. Tout à coup une explosion formidable ébranle le sol, une gerbe de flammes jaillit à plus de cent mètres en l'air, une pluie de décombres s'abat au loin sur la campagne : pierres, poutres, canons, ainsi que d'affreux restes humains, mutilés et sanglants. Puis un nuage de fumée noirâtre monte et s'élargit lentement dans le ciel. C'est le dépôt des munitions qui vient de sauter avec plusieurs milliers de barils de poudre. Quand elle s'est vue perdue, la vaillante garnison de la forteresse, déjà bien décimée par notre feu, s'est réfugiée dans la tour centrale. Ces braves ont juré à Houssein de vaincre ou de périr. Ils veulent exécuter au moins la seconde partie de leur serment; mais ils espèrent aussi que leur sacrifice ne sera pas stérile, et que l'armée française périra avec eux, engloutie sous les ruines de la citadelle.

Heureusement ce projet infernal fut déjoué par la prudence de nos chefs. Il ne se trouvait dans le fort qu'un très petit nombre de soldats au moment où le feu fut mis aux poudres. L'explosion, au lieu de causer un horrible désastre, fut donc à peu près inoffensive pour nous.

La destruction du Fort l'Empereur laissait Alger presque sans défense. Le dey, consterné de la rapidité de nos succès, comprit qu'il était perdu s'il s'obstinait à vouloir poursuivre une lutte désormais impossible. Il envoya un parlementaire qui trouva le général de Bourmont en train d'installer les batteries dont le feu allait bientôt foudroyer la ville. Houssein demandait à traiter.

Il offrait d'accorder toutes les réparations qu'on voudrait exiger pour châtiment des insultes qu'il avait faites à la France, il s'engageait à payer tous les frais de la guerre. Mais ces concessions tardives, arrachées par la crainte seule, ne pouvaient maintenant suffire.

Il était légitime que cette grande expédition entreprise par la France au péril d'une guerre avec l'Angleterre, il était juste que le courage admirable déployé par nos soldats, nous rapportassent autre chose que la satisfaction stérile d'infliger une humiliation à l'orgueilleux souverain qui nous avait si longtemps bravés. Alger était depuis des siècles le repaire de ces corsaires qui infestaient la Méditerranée. L'occasion se présentait enfin d'anéantir ce nid de pirates. Convenait-il de la laisser échapper? M. de Bourmont ne le pensa pas, et il eut raison. Le parlementaire envoyé par Houssein dut retourner auprès de son maître et lui proposer les conditions suivantes : remise de la ville d'Alger et de tous les forts entre les mains des Français. Le dey aurait la vie sauve et pourrait se retirer où il voudrait avec sa famille et ses richesses particulières. Les habitants d'Alger conserveraient le libre exercice de leur religion. Le soir même, le 5 juillet 1830, Houssein acceptait et signait ce traité si avantageux pour nous. Alger était à la France. La possession de cette ville importante allait, comme l'Angleterre l'avait si bien prévu, nous entraîner dans cette voie d'expéditions sans cesse renouvelées, qui nous ont valu la conquête définitive et la pacification de notre magnifique colonie de l'Algérie.

GEORGE DURUY.

1. Suite et fin. — Voy. page 103.

LE ROI DES HARENGS [1]

VI

La barque et le bonheur.

Malgré la détermination prise secrètement par la sirène et le roi des harengs, ils durent continuer leur vilain métier, plusieurs semaines encore. Ils étaient gardés à vue. Comment oser se révolter contre leurs geoliers, qui ne connaissaient au monde qu'un raisonnement et une réponse, les coups de poing et les volées de bois vert? Force fut de prendre patience en étouffant les regrets et en renfonçant les larmes. Pour un mot, une larme, une maladresse, un rien, ils étaient cruellement battus. Loéiz suppliait qu'on le frappât, lui, à la place de sa sœur. Alors on le rouait de coups par surcroît, comme au temps de Basvalan. Le grand sec et la longue fille semblaient s'être partagé la besogne des brutalités : Lobineau corrigeait Loéiz Katelik se chargeait d'Annaïk.

Les pauvres victimes avaient tenté ; plusieurs fois de s'échapper; mais, sur le moindre soupçon, ils recevaient triple ration d'étrivières. D'ailleurs on les chambrait étroitement dans la voiture jaune et bleue, leur présence aurait à la fin dévoilé le truc des deux phénomènes.

Ils parcoururent ainsi, en compagnie des deux bateleurs, toute la Basse-Bretagne, songeant invariablement et continuellement à leur chaumière auprès de Plouescat et en parlant seul à seul aussi souvent qu'ils le pouvaient.

« Ah! le roi des harengs se venge, dit un jour avec amertume Loéiz ! Maître Pontalec m'avait averti. C'est égal, il faut en finir. Je ne veux pas te voir mourir de chagrin et de misère ici, Annaïk.

— Oh! moi, je suis robuste, mais toi? Je tremble toujours. Quel est ce monsieur en ceinture de couleur qui considère la voiture?

— Tiens! le commissaire de police, Annaïk ! »

Et Loéiz fit signe au monsieur, car il avait ouvert le chassis de l'étroite fenêtre à l'arrière de la voiture. Pendant ce temps, Lobineau et Katelik, sur l'escalier, se gorgeaient de jambon, fréquemment arrosé de vin.

Le commissaire, qui était père de famille et par conséquent compatissant, s'approcha, et Loéiz lui conta tout. Il en eut le temps : les geôliers ne se doutaient de rien, mangeaient à dents serrées et buvaient à gosier élargi. Annaïk, à son tour, remplaça Loéiz à la fenêtre pour confirmer le récit de son frère.

« Ah! mes gaillards! » murmura le commissaire.

Et il passa sur le devant de la voiture. C'est là qu'il y eut des cris, des jurons, des mensonges. Mais autant jeter de l'eau sur une peau de requin. Tout cela coulait sur l'épiderme du commissaire, et ce qui se rencontrait à merveille, c'est que le commissaire était, de plus, entêté comme un Breton. Il s'entêta si bien, parla si peu, mais si impérieusement que force fut à Lobineau et à Katelik de lâcher les deux enfants, qui ne leur appartenaient pas et avaient le droit de reprendre leur liberté.

Le commissaire emmena les enfants, fit dételer la voiture avec le grand sec et la longue fille, la queue de la sirène et l'enveloppe du roi des harengs, par la route qui tournait le dos au bourg de Plouescat. Pour lui, il hébergea trois jours Loéiz et Annaïk, les habilla, leur glissa quelque argent dans la main et les embrassa au départ. C'était un excellent homme. Sa fillette ne voulait plus se séparer des deux orphelins. Dieu l'aura béni, assurément, pour sa bonne action. Vivent les commissaires !

Annaïk et Loéiz s'engagèrent gaiement sur le chemin qui conduisait au bourg de Plouescat et à leur chère masure. Quelle joie de ne plus être roi des harengs et sirène, de ne plus vivre dans l'eau tiède, de respirer le grand air, de manger à son aise du pain de sarrasin sans coups de pied ou de bâton! Ils se hâtaient, se retournant parfois comme s'ils redoutaient de voir déboucher au trot, à l'horizon, la terrible voiture jaune et bleue. Quand un nuage de poussière s'élevait derrière eux, au fin bout de la grande route, la peur les gagnait et ils se cachaient vite sous les buissons. Ils tremblaient rien qu'au souvenir de ce brutal de Lobineau et de cette chipie de Katelik.

Ils atteignirent bientôt Plouescat; ils revirent enfin la chaumière, cette maisonnette où ils seraient paisibles, tous deux, malheureux s'il le fallait, mais tous deux.

Leur premier soin fut d'aller au cimetière où reposait maintenant la vieille grand'mère. Ils récitèrent une fervente prière accompagnée de larmes, puis s'embrassèrent.

En entrant dans la chaumière abandonnée, humide, désolée et malpropre, Loéiz se ressouvint de l'autre ami, Basvalan. Encore un qui manquerait joliment à leur bonheur!

Au point du jour, ils aperçurent avec terreur, dans la baie, le *Saint-Eflam* qui se balançait languissamment sur la vague. Il leur remémorait de si douloureux souvenirs ! Enfin, ils nettoyèrent la chaumière; ensuite, assis en face l'un de l'autre, les coudes sur les genoux et le menton dans les deux mains, ils se mirent en devoir de songer à ce qu'ils allaient faire pour vivre, sobrement et misérablement, mais pour vivre enfin !

Quand on a la mer pour voisine, la riche et généreuse voisine conseille et fournit bientôt le moyen de vivre.

Aussi, Loéiz et Annaïk furent vite d'accord. On pêcherait; et, de fait et de suite, l'on pêcha. Les deux enfants reprirent donc le métier de famille. Ne possédant point de barque, ils se livrèrent à la petite pêche des plages sablonneuses, des falaises glissantes, des rochers à fleur de vagues. Jambes et pieds nus, les vêtements déguenillés et mouillés, ils menaient à la besogne, et du matin au soir, leur honnête et laborieuse misère.

1. Suite. — Voy. pages 74, 92 et 107.

Sur les fonds que la marée laisse à découvert, ils tendaient des filets en demi-cercle, dressés verticalement par des bâtons plantés dans le sable. Le flux, qui amène pas mal de fretin, brusquant son départ, en abandonnait dans le parc en treillis, de toutes les tailles et de mille nuances. Hélas! les étourdis ne se laissaient pas toujours surprendre; ils s'en retournaient quelquefois à temps sous les ailes de grand'mère la vague. Alors, dans les filets ne restaient que du varech et de la vase. Il fallait, non sans peine, en débarrasser le filet, heureux encore quand le flot n'avait pas méchamment arraché les piquets et tout brouillé ou déchiré.

A deux, on poussait au cabestan comme l'aieule et l'on n'était payé que pour un. Ils étaient si petits et si faibles !

Il y avait ensuite la récolte des crevettes. Annaïk et Loéiz, dans l'eau jusqu'à mi-corps, suant et grelottant à la fois, cheminaient poussant devant eux la poche maillée, aux manches de bois croisés comme de grands ciseaux. Lorsque chacun avait rempli le panier sur son dos, ils revenaient lentement et las, les pieds dans les galets. Les pieds rouges et écorchés saignaient souvent.

Voilà pour le jour. Ce n'était pas suffisant; aussi, partaient-ils le soir, à la clarté d'une mince lanterne, faire des lieues et des lieues, pour recueillir des moules — ce trésor des pauvres gens. Ils rentraient avant l'aube, fatigués, chargés, mais si contents tout de même!

Un soir, après une rude journée, le frère et la sœur, sur le seuil de leur porte, mordaient à belles dents dans un chanteau de pain, assaisonné de pholades crues. Ils étaient trop affamés et avaient la bouche trop pleine pour qu'un mot de conversation pût se faire jour. Soudain, survint un étranger.

C'était un homme court, une petite tête ronde sur un gros ventre rond. Au-dessus de ses joues rubicondes s'agitaient deux prunelles allongées et blanches comme deux fèves. Ses jambes gringalettes s'effilaient du fond de deux énormes souliers. Un chapeau mou, étroit, couvrait le sommet de son crâne, et autour s'ébouriffaient des mèches grises frisées et serrées comme des tampons de laine de mouton.

C'était un savant, paraît-il, un savant bizarre, très connu par deux calculs à lui, et dont toutes les gazettes parlaient. Il s'était avisé de calculer qu'une livre de fil d'araignée mesurerait le tour de la terre. Découverte superbe! — Il avait, de plus, constaté que la marmotte à l'état de réveil pouvait respirer soixante et douze mille fois en deux jours et, engourdie, soixante et onze mille fois en six mois, ce qui est, au moins, extraordinairement curieux.



C'était un savant. (P. 125, col. 2.)

Les deux enfants considéraient l'inconnu, mais n'en perdaient pas un seul coup de dent. Comme ils mangeaient des pholades et que la nuit commençait à les environner de ténèbres, ces mollusques phosphorescents brillaient entre leurs dents.

Mâcheraient-ils du phosphore? Le savant, intrigué, s'arrêta. Il s'expliqua bientôt le phénomène, puis interrogea les enfants sur le sentier à prendre pour descendre jusqu'à la baie. Loéiz se leva, et du doigt s'empressa de le lui indiquer. Le savant s'y engagea. Il accosta précisément le chasse-marée, le *Saint-Eflam*. C'est à maître Pontalec, rôdant toujours par là, que le singulier petit homme s'adressa.

« Dites donc, l'ami? vous êtes pêcheur?

— Oui, grogna Pontalec.

— De baleines, de morues, de harengs?

— De harengs. Et puis?

— Fort bien. Pourriez-vous m'apprendre alors si vous avez jamais attrapé un roi des harengs? Je cherche, depuis des années, un roi des harengs. Il me faudrait un roi des harengs. Je payerais cher, très cher, un roi des harengs!

— Roi des harengs! roi des harengs! grommela en

bondissant maître Pontalec. Qui se résoudrait à le garder s'il avait jamais eu le malheur de le prendre?

— Pourquoi cela?

— Pourquoi? Allez le demander là-haut, au bourg. Informez-vous du petit Loéiz. Il en a pêché un, lui, et nous savons ce que ce sacrilège nous a coûté cette année. Pêche manquée! Les harengs n'ont plus eu de chef cette année pour les conduire. Ah! le damné crabe d'étable à vaches! »

Et sans autre parole ni politesse, maître Pontalec tourna le dos à son interlocuteur et gravit le pont volant par lequel on montait sur le *Saint-Eflam*.

Le petit homme, décontenancé, gravit le sentier et retrouva les deux enfants à la même place.

« Petit, dit-il, pourrais-tu me conduire maintenant chez un nommé Loéiz?

— Loéiz? — Mais il n'y en a qu'un dans le bourg — et c'est moi.

— Toi? à merveille! Écoute : il paraît que tu as pêché un roi des harengs? »

Loéiz, à ces mots, se prit à trembler de tous ses membres.

« Ah! mon bon monsieur, exclama Annaïk en se relevant, il ne l'a pas fait exprès, allez, et nous en avons déjà été si malheureux!

— Bah! raconte-moi cela, toi, petite? »

Annaïk eut bientôt défilé tout le chapelet des infortunes dont cette capture désastreuse avait été la cause.

Le savant riait, riait si fort, qu'il semblait que sa tête ronde finirait par se détacher de ses épaules et rouler à terre. Les étroites fèves blanches sous ses paupières devenaient sanguinolentes.

Les deux enfants interdits se regardaient, muets et sérieusement inquiets.

« Eh bien! si tu avais eu le roi des harengs, mon garçon, tu l'aurais remercié aujourd'hui : car j'en quête un partout, et je te l'aurais acheté, et, là, bien acheté.

— Tiens! murmura Loéiz, attendez, monsieur. »

Et courant courant, il rentra dans la maisonnette, et, courant courant, il en ressortit apportant avec précaution, entre les deux mains, une boite de carton.

« J'avais jeté là-dedans ce maudit roi des harengs. Voyons ce qu'il est devenu. »

Le savant abaissa subitement la tête sur la boîte, dont Loéiz enleva le couvercle.

Le petit homme poussa un cri de surprise, de satisfaction. C'était comme un jappement de chien joyeux.

L'intérieur de la boîte apparut noire de fourmis qui couraient précipitamment et follement, ainsi que des points de feu sur un papier brûlé. Les futées s'étaient logées dans la boîte de l'aïeule, et savez-vous la besogne qu'elles y avaient faite? Elles s'étaient attaquées, ces frêles audacieuses, à l'énorme roi des harengs, comme l'équipage d'un bâtiment à quelque baleine échouée. Elles avaient travaillé de la mâchoire si unanimement et si consciencieusement, qu'il ne restait miette de toute la chair de Sa Majesté. Le squelette était là, nettoyé et complet, sans qu'il y manquât une des plus fines arêtes, — et Dieu sait s'il y en a! — chacune à sa place. C'était un travail d'une délicatesse inouïe et d'une propreté extraordinaire.

Le savant poussa un second jappement de bonheur. Il saisit alors attentivement et doucement la boîte de carton.

« Qu'en veux-tu? dit-il, en fixant le petit Breton, qui considérait cet étrange original de deux grands yeux étonnés.

— Mais, rien, répondit Loéiz; je vous le donne. Il m'a rendu si malheureux, ce roi-là! Mon ami Basvalan en a été noyé; la grand'mère, bien sûre, en est morte, et ma sœur et moi avons été battus dix mois chez les saltimbanques!

— Raison de plus, alors, pour en vouloir quelque chose. Voyons, parle!

— Ce qu'il vous plaira, mon bon monsieur, hasarda timidement Annaïk.

— Tenez, vous m'avez l'air de braves enfants, — sans sou ni maille, ni famille. — Une barque pour la pêche, hein? »

Loéiz devint blême. Annaïk se mit tout simplement à sangloter.

« Pauvres enfants! murmura le compatissant étranger. Une bonne action en même temps qu'une inqualifiable trouvaille! Cela vous va donc? »

Annaïk se précipita à ses genoux et baisa le pan de sa redingote. Le savant sentit que ses petites fèves blanches nageaient maintenant dans une sauce aux larmes.

Pourquoi en écrire davantage? Les enfants pleurèrent, s'embrassèrent.

Le lendemain, ils possédaient une barque de pêche charmante, commode, toute neuve, et jolie, jolie! de plus, leste marcheuse.

Ils l'avaient si minutieusement, si longtemps admirée, que le petit homme était parti sans rien dire, et les orphelins ne l'ont jamais revu.

Maître Pontalec maugréait, blasphémait, se mordait la langue de rage en mâchant sa chique et jurait de douleur.

Loéiz et Annaïk devinrent d'excellents pêcheurs, comme leurs père et mère, comme leur grand-père et leur grand'mère, comme tout le monde dans la baie. Ils vécurent de leur travail modestement; mais ils vécurent sans rien demander à personne, sans envier personne, — complaisants et charitables à tous, — et s'aimant plus étroitement. C'est si bon quand l'on est un tantinet heureux, avec une brise caressante dans sa voile sur mer et le bon Dieu avec soi dans le ciel.

« Ah! ces excellentes petites fourmis, disait Annaïk émue; et moi qui voulais les chasser! C'étaient de mignonnes fées assurément, de bienfaisantes fées bretonnes. Merci, merci, fourmis!

— Le roi des harengs s'était d'abord terriblement vengé, reprenait Loéiz. Mais, à la fin, il a pardonné comme un grand roi, et l'aïeule nous protège du haut du paradis.

— Le père et la mère doivent-ils être contents dans le monde des âmes!

— Et notre pauvre Basvalan! Il aurait été content et gâté, celui-là, » répétait toujours Loéiz!

Le squelette du roi des harengs se voit, à Paris, dans le cabinet du gros petit savant. Il est monté, — avec l'attitude d'un poisson dans l'eau, — au bout de délicates pinces d'argent et sous un superbe dôme de cristal. C'est une des merveilles de cette collection, surtout grâce à l'étiquette magnifiquement calligraphiée : *Roi des harengs.*

Aux nombreux visiteurs qui avancent le nez contre le globe transparent, le savant débite posément et invariablement ceci :

« Du genre *Clupea*, qui comprend l'alose, l'anchois, la sardine, etc. — Mâchoire inférieure un peu plus courte que la mâchoire supérieure, l'une et l'autre garnies de dents; ventre caréné et dentelé, ouïes très fendues, vessie natatoire longue et pointue, nombreux cæcums. — Les harengs pullulent dans la mer du Nord, nourrissent des peuples, enrichissent des villes. Amsterdam, suivant un dicton, est fondée sur des arêtes de harengs. — Échantillon rarissime d'une insigne beauté, échantillon unique en Europe. »

Les visiteurs lèvent sur l'heureux savant des yeux chargés d'étonnement respectueux et jaloux, et le savant, serein, satisfait, rit très fort et se frotte bruyamment les mains.

Aimé Giron.

LE NOYER

Linné décerne à notre Noyer commun une sorte de royauté; il le nomme *Juglans regia.*

Les anciens réunissaient sous la dénomination de *glans*, gland, tous les fruits qui avaient quelque ressemblance avec celui du Chêne; pour exprimer la supériorité du gland du Noyer sur le gland du Chêne, ils l'avaient qualifié *Juglans* ou *Jovis glans*, gland de Jupiter, gland des dieux.

Le Noyer, qui nous donne les *Juglans*, appartient à la belle et grande famille des Juglandées, arbres magnifiques à tronc court et épais, à branches multipliées et colossales, à feuilles alternes avec folioles impaires, à fleurs monoïques, les fleurs à étamines formant de longs chatons, les fleurs à pistil solitaires ou par petits groupes. Le fruit est un drupe à mésocarpe coriace, le brou, et à endocarpe ligneux, se divisant en deux valves égales, et contenant une graine unique, l'amande, que nous nommons vulgairement *noix.*

Le roi de ces Juglandées, notre Noyer commun, qui atteint de 18 à 20 mètres de hauteur et de 3 à 4 mètres de tour, a un aspect noble et imposant, des branches vigoureuses et majestueusement étendues, un feuillage vert foncé et épais. C'est un arbre de l'Asie occidentale et de l'Amérique méridionale.

Des bords de la Caspienne il s'est répandu en Europe, il y plusieurs siècles. Les Grecs le connaissaient au temps de Théophraste; mais il paraît qu'on n'a mangé de noix à Rome que sous les empereurs.

La beauté de l'arbre, les remarquables qualités de son bois, l'utilité de ses fruits, ont fait rechercher le Noyer par tous les peuples civilisés.

Le bois, brun, veiné de noir, dur, compacte, est un des plus beaux et des meilleurs qu'emploie l'ébénisterie. Les souches surtout fournissent des dessins d'une grande beauté. Depuis le siècle dernier, la mode de l'Acajou a fait négliger un peu le Noyer, et c'est une circonstance heureuse : le lent développement de l'arbre, la diminution rapide des plus gros Noyers, avaient fait augmenter le prix de ce bois dans des proportions considérables. On s'en sert de nouveau aujourd'hui pour les meubles de luxe.

Il y a en Amérique, dans les forêts de la Louisiane, une variété de Noyer, le Noyer noir, dont le bois est encore plus beau. L'arbre atteint 25 mètres; son tronc en mesure plus de 6 en circonférence. Le bois, blanc à l'extérieur, noir violet au centre, résiste aux vers et à l'humidité. On en fait des meubles et on s'en sert pour la construction des vaisseaux. Le Noyer noir a été introduit en France et en Angleterre, et paraît s'y acclimater.

Les noix sont des fruits délicieux, mangées en cerneaux, c'est-à-dire avant la complète maturité, mangées fraîches, mangées sèches même, mais de l'année.

Dans les pays qui donnent des noix en abondance, on en fait de l'huile.

Cette huile s'obtient en passant au pressoir les amandes soigneusement débarrassées des membranes qui en cloisonnent les quatre lobes et de la pellicule qui les recouvre. La première huile dite vierge remplace le beurre dans un grand nombre de nos provinces; elle a une saveur particulière à laquelle il faut être habitué, mais elle est excellente. Pressé une seconde fois dans de l'eau bouillante, ce marc, ou résidu de l'huile vierge, produit une huile de qualité inférieure qui sert pour la peinture, la fabrication du savon et l'éclairage.

Le brou, cette coque verte qui enveloppe la noix, donne une liqueur stomachique renommée et une belle couleur brune. Les feuilles, si délicieusement aromatisées, sont employées dans la médecine pour lotions stimulantes, et l'écorce de l'arbre pour la teinture.

Ainsi toutes les parties du Noyer sont utiles à l'homme, bois, feuilles, fruits; et néanmoins on ne le regarde dans nos campagnes qu'avec une sorte de défiance et de crainte; on lui donne hospitalité sur le bord de la route, autour du champ, et rarement dans le champ lui-même. Son ombre est maudite, pense-t-on; rien ne pousse à ses pieds : il est vrai que le feuillage de l'arbre est si épais, qu'il intercepte entièrement les rayons du soleil, et nulle plante ne peut vivre sans air ni chaleur. On évite de s'asseoir à cette

ombre charmante : « le Noyer tue. » Non, le Noyer ne tue pas ; mais l'odeur forte de ses feuilles, si agréable tout d'abord, porte rapidement à la tête. « Il attire la foudre, » dit-on encore. C'est un triste privilège qu'il doit à l'élévation de sa tige, à son isolement ; le Peuplier, le Chêne et d'autres grands arbres sont aussi fréquemment atteints.

Les paysans sont moins injustes dans les contrées occidentales de la France ; pour eux, les Noyers et les noix sont des symboles poétiques et touchants. On échange une noix au jour des fiançailles, en gage de vraie et éternelle concorde, les deux valves de la coquille représentant cet accord parfait. Après le mariage, les deux époux vont ensemble planter un Noyer : c'est le monument du bonheur, l'arche sainte, l'arbre sacré. On le soigne comme son enfant, et une naïve superstition en fait l'image des destinées de la famille ; s'il se développe grand et beau, c'est l'espérance....



Le Noyer. (P. 127, col. 1.)

Mais celui qui plante peut dire avec le vieillard de La Fontaine :

Mes arrière-neveux me devront cet ombrage,

car il faut soixante ans au moins pour que le Noyer arrive à sa force et à sa beauté.

A Rome, les noix avaient aussi un rôle important dans les fêtes de l'hymen. Les nouveaux époux jetaient des noix au peuple : c'était, selon Virgile, dire adieu à toutes les joies, à tous les amusements de la jeunesse ; on croit, par un poème intitulé *Nux* et attribué à Ovide, que les jeunes gens jouaient alors aux noix en Italie comme chez nous maintenant aux billes. Il y avait le jeu fameux et tout simple de pair et impair ; le jeu du vase, consistant à jeter des noix dans un vase placé à une certaine distance, le jeu de la pile ; pour abattre avec une seule noix des piles de trois noix ; le jeu de la table inclinée, le jeu du delta, etc.

Nos pères aimaient les noix : Noyers et Coudriers sont nommés avec honneur dans les *Capitulaires*, et Charlemagne surveille la culture des uns et des autres dans ses jardins ; les chartes et les comptes de maintes abbayes établissent que des champs tout entiers étaient plantés de Noyers, et que tels et tels seigneurs et vassaux payaient redevance de tant et tant de mesures de noix. On plantait des noix un peu partout au moyen âge et jusque dans les cimetières. En grand nombre de villes, il y avait un marché aux noix. L'huile de noix n'était pas moins recherchée que les fruits. Rouen et Dieppe en faisaient, dès le quatorzième siècle, un vaste commerce d'exportation par les flottes de Venise et de la Hanse. Nous aimons les noix comme nos pères les aimaient ; on cultive le Noyer sur tous les points de la France et dans presque toute l'Europe.

Il existe un Noyer extraordinaire à Prugnente en Istrie. Le développement des branches et des rameaux de cet arbre couvre un espace de plus de 80 mètres de circonférence. Quand le soleil est au méridien, trois mille personnes peuvent s'asseoir sous son ombre.

Mme Barré.



Mme Briochon n'eut que le temps de la saisir. (P. 131, col. 1.)

FEU DE PAILLE [1]

XIX

Encore Mme Briochon.

Ce n'était pas à Valentine que M. de Talleyrand aurait eu besoin d'adresser son fameux conseil : « Défiez-vous de votre premier mouvement, car il est bon. » Chez elle, au contraire, le premier mouvement était presque toujours mauvais, tant elle voyait vivement le côté fâcheux des choses. Elle s'exaltait alors dans son dépit ou dans sa rancune, et déraisonnait à plaisir pendant quelques instants. Puis, le bon côté de sa nature reprenant le dessus, elle corrigeait d'elle-même sa première impression, retrouvait son sang-froid et arrivait à une conclusion tout opposée à celle qu'elle avait adoptée d'abord. Mais il ne faut pas s'étonner si la perte de l'éphémère fortune des Davery fut accueillie par elle sans l'ombre de philosophie. Il faut tenir compte aussi des dispositions où la lettre la trouva. Ces dispositions ne pouvaient être que détestables : Valentine venait de passer une heure avec Mme Briochon.

Si les bonnes nouvelles ont des ailes, pourquoi les mauvaises n'en auraient-elles pas? Ainsi que, quatre ans auparavant, le bruit s'était répandu dans la Rochelle que les Davery avaient subitement fait une grande fortune, maintenant on commençait à se dire, au marché comme dans les salons, qu'un vent de malheur avait soufflé sur cette maison-là. Mme Davery était partie subitement avec Lucile, sans attendre le retour de sa fille absente pour quelques heures; M. Davery était malade, très malade; et à quoi attribuer sa maladie, si ce n'était à des pertes d'argent? On ne savait pas au juste dans quelles entreprises il était mêlé; mais il venait d'y avoir une forte débâcle dans le monde des affaires : sa fortune s'y trouvait compromise, il n'y avait pas de doute à cela. Tel était le point de départ; mais, les langues travaillant à qui mieux mieux, on affirma bientôt que M. Davery était ruiné, plus que ruiné, qu'il avait un passif énorme et que ses créanciers ne seraient pas payés. Et Valentine, qui ne se doutait encore de rien, fut étonnée de recevoir le même matin, à la même heure, la note du boucher, celle de l'épicier et celle d'un magasin de nouveautés de la ville.

« Mais nous ne sommes pas à la fin du mois! dit-elle à la femme de chambre qui les lui remettait. Ces marchands-là sont bien pressés! dites que je n'ai pas l'habitude de payer les notes; c'est ma mère qui marque les dépenses et qui sait ce qu'elle doit à chacun, elle s'occupera de cela à son retour. »

La femme de chambre porta la réponse, et revint dire que si mademoiselle voulait payer, ou écrire à madame.... le boucher parlait d'échéances, l'épicier avait un deuil de famille, un autre mariait sa fille et avait besoin d'argent. Valentine promit d'écrire, mais cette insistance lui causa une impression désagréable.

D'autres notes suivirent dans la journée : Valentine, décidément, sentait l'impatience la gagner, d'autant

1. Suite. — Voy. vol. XV, page 401 et vol. XVI, pages 1, 17, 33, 49, 65, 81, 97 et 113.

plus qu'elle trouvait un drôle d'air à la femme de chambre. Là-dessus, la porte du salon s'ouvrit doucement, et livra passage à une personne qui marchait discrètement et semblait s'étudier à occuper le moins de place possible. C'était Mme Briochon.

Elle n'avait pas été la dernière, on le pense bien, à recueillir et à accueillir les bruits fâcheux qui couraient la ville; et elle arrivait avec une mine de circonstance, c'est-à-dire qu'il y avait dans sa démarche, dans sa physionomie, dans l'affaissement de ses bras qui pendaient avec découragement, dans sa toilette dont elle avait ce jour-là banni les couleurs voyantes, et jusque dans la manière dont elle avait mis son mantelet et noué les brides de son chapeau, un mélange de chagrin, de pitié, de tendresse consolante, et aussi de secrète satisfaction qu'elle ne s'avouait sûrement pas à elle-même. Car, si, d'après la Rochefoucauld, il y a dans le malheur de notre meilleur ami même quelque chose qui ne nous est pas désagréable, que sera-ce donc s'il s'agit d'indifférents? Je sais bien que cette vilaine morale n'est point à l'usage des grandes âmes; mais la Rochefoucauld n'était point une grande âme — ni Mme Briochon non plus.

Ce n'était pas qu'elle fût méchante; mais elle était vaniteuse, et elle aimait à se trouver une supériorité quelconque sur les gens qu'elle fréquentait. Elle était contente de protéger; et depuis quatre ans elle n'avait pas trouvé le moindre prétexte pour protéger la famille Davery, ni en actions ni en paroles. Le malheur tombait sur eux : elle accourait, prête à leur prodiguer les consolations, les encouragements, les témoignages de sympathie, à s'occuper de leurs affaires, à s'entremettre entre eux et leurs créanciers, à les aider enfin de tout son pouvoir.

Elle commença par serrer Valentine dans ses bras, en l'appelant ma chère enfant, ma pauvre enfant, en lui parlant bas comme à une malade, et d'un ton de condescendance comme à une petite fille. Valentine ne comprenait pas bien, mais son inquiétude grandissait de plus en plus.

« Et... continua Mme Briochon, vous avez sans doute reçu des nouvelles de votre père?

— J'en ai tous les jours, madame; j'en ai encore eu hier.

— Ah! et ces nouvelles?...

— Elles ne sont pas mauvaises; elles ne sont pas non plus aussi bonnes que je le désirerais...

— Oh! je crois bien! pauvre Valentine! Et... vous n'allez pas retrouver votre père? il y a des empêchements, sans doute?

— Nous irons, si mon père ne va pas mieux; mais on espère toujours qu'il ne tardera pas à être transportable, et alors, comme il se guérira beaucoup plus facilement ici qu'à Paris, ma mère l'amènera, et nous n'aurons qu'à l'attendre.

— Ah! en effet, il vaut mieux ne pas faire de voyages superflus... Une attaque de paralysie? m'a-t-on dit; on dit tant de choses! parmi les bruits qui courent, on a bien de la peine à démêler la vérité. D'autres ont dit un accident, une chute... on en a dit de toutes les couleurs... Enfin, il n'y a pas de danger, n'est-ce pas?

— Il n'y en a plus, à ce que dit ma mère; mais cela n'empêche pas l'inquiétude.

— Sans doute, sans doute... et vous êtes bien seule dans ces tristes circonstances, ma pauvre enfant... il n'y a qu'heur et malheur en ce monde... il faut savoir se résigner à son sort!

— Se résigner à quoi donc, madame? s'écria Valentine à bout de patience. Mon père est malade, mais nous n'avons pas à craindre pour sa vie. Si je pouvais penser que nous allons le perdre, je ne me résignerais pas du tout, je vous prie de le croire! et je ne vois pas ce qui peut me menacer d'ailleurs! »

Elle parlait d'un ton bref, avec le tour de tête dédaigneux qu'elle avait adopté depuis qu'elle était une brillante héritière. Mme Briochon hésita : évidemment Valentine ne savait rien; peut-être tous les bruits étaient-ils faux. Elle détourna la conversation et parla du prochain mariage de la fille du juge d'instruction avec le contrôleur des contributions directes, un jeune homme charmant, qui avait une position, de la fortune et des espérances; puis elle raconta la mort regrettable du président du tribunal, qui laissait cinq enfants et une veuve sans ressources. Heureusement que la fille aînée était fort instruite et pourrait se tirer d'affaire, et que la troisième avait pour marraine une parente puissamment riche. « Il faut espérer, ajouta-t-elle, que cette dame voudra bien la doter, car sans cela que deviendrait-elle? On l'a gâtée, parce qu'elle était la plus jolie de la famille, et on lui a laissé prendre des habitudes de luxe et d'oisiveté qui la gêneront beaucoup à présent. Et puis elle était dédaigneuse, elle se croyait au-dessus de tout le monde! elle ne s'est pas fait d'amis, tant s'en faut! Elle aurait pu, plusieurs fois, se marier richement; mais voilà ce que c'est que de faire tant la difficile; si sa marraine n'a pas pitié d'elle, elle restera vieille fille, et ce sera bien fait! »

Par ces allusions délicates, Mme Briochon espérait contraindre Valentine à se démasquer; mais Valentine ne comprenait pas : décidément les bruits devaient être faux. Mme Briochon se leva pour partir, et embrassa Valentine avec effusion, en la félicitant de ce que les nouvelles de M. Davery étaient meilleures qu'on ne le disait dans le public. Et, une fois debout, elle causa encore longtemps, espérant toujours quelque révélation inattendue. Enfin elle répétait pour la dernière fois le mot : « adieu », lorsqu'on sonna à la porte.

C'était le facteur, qui ne se doutait guère de ce que contenait de chagrin la lettre qu'il apportait à l'adresse de « Mademoiselle Valentine Davery ». La lettre passa des mains du facteur dans celles de Joseph, et des mains de Joseph dans celles de Valentine. Mme Briochon, qui, si elle n'avait pas, comme les mouches, des yeux tout autour de la tête, possédait la paire d'yeux la plus agile qui ait jamais servi de

lunettes à une curieuse, vit ou devina l'écriture de Mme Davery.

« C'est de votre mère, n'est-il pas vrai, ma chère petite? Lisez, je vous en prie, ne vous gênez pas pour moi ; lisez, je serai ravie d'avoir des nouvelles toutes fraîches de ce bon M. Davery. »

Valentine aurait bien voulu ne lire sa lettre qu'après le départ de Mme Briochon ; mais il n'eût pas été poli de répondre par un refus à ses demandes de nouvelles et à l'intérêt qu'elle témoignait pour le malade.

Elle brisa le cachet d'une main tremblante, parcourut des yeux la première page... Mme Briochon, qui la regardait avec avidité, la vit pâlir, chanceler, se renverser en arrière... elle n'eut que le temps de la saisir dans ses bras pour l'empêcher de glisser sur le tapis. Effrayée, elle appela de toutes ses forces, car elle ne pouvait pas lâcher Valentine pour courir à la sonnette. Et pendant le temps que mit Pacifique à accourir à ses cris, elle put jeter un coup d'œil sur la lettre que Valentine tenait encore dans ses doigts crispés, et y lire les mots : « ruine entière — malheur qui nous frappe — courage et résignation — fortune de la pauvre Lucile ». La visite n'était pas perdue.



Mme Briochon s'établit dans la chambre de Valentine. (P. 133, col. 2.)

« Ah ! Seigneur ! qu'est-ce qui est arrivé à ma Valentine? Qu'est-ce qu'on lui a fait ? » s'écria Pacifique, toute prête à s'en prendre à Mme Briochon. Et tout en parlant elle détachait le corsage de Valentine. « De l'eau, Joseph ! le flacon d'eau de mélisse, dans la pharmacie ! Vous n'êtes donc bon à rien ?... De l'eau de Cologne ! c'est toujours ça : donnez. Ma chère petite ! ma pauvre mignonne chérie ! Ah ! la voilà qui a soupiré... Joseph ! avez-vous enfin trouvé cette eau de mélisse? Enfin, madame, pouvez-vous me dire ce qui l'a mise dans cet état-là ?

— Elle s'est trouvée mal tout d'un coup, ma pauvre Pacifique ; et ce n'est pas bien étonnant... c'est cette lettre qui lui a annoncé le malheur ..

— Quel malheur ? est-ce que monsieur est plus mal ? ou madame, ou les enfants?

— Non, non, c'est autre chose. Vous ne savez pas? on ne parle que de cela en ville. Il paraît que M. Davery a tout perdu; le voilà aussi pauvre qu'il y a quatre ans, plus même, puisqu'il n'a plus sa place... Je ne sais pas les détails, mais c'est bien sûr : vous voyez que Mme Davery l'a écrit à sa fille. On disait bien d'autres choses... par exemple, qu'il n'avait pas eu d'attaque, mais qu'il avait essayé de se brûler la cervelle...

— Oh ! par exemple ! quelle horreur que les gens qui ont dit cela ! Monsieur est chrétien; il n'aurait jamais fait une chose pareille... ça n'est pas vrai, madame, je vous le jure, foi d'honnête fille !... mon pauvre maître ! faut-il qu'il y ait des méchants !

— Calmez-vous, Pacifique ; je ne le crois pas ; mais... il paraît qu'il a perdu aussi la fortune de sa pupille : c'est grave, cela peut le mener devant les tribunaux.

— Ça n'est pas Mlle Lucile qui l'y enverrait, toujours, le cher ange du bon Dieu ! Tenez, taisez-vous, madame : voilà Valentine qui revient; si elle vous entendait, il y aurait de quoi la tuer. Valentine ! mademoiselle Valentine ! ma chérie ! m'entendez-vous ? Ah ! c'est passé, n'est-ce pas ? »

Valentine, délacée, frictionnée, inondée d'eau de Cologne par Pacifique, rouvrait languissamment les yeux. Elle vit Pacifique et lui sourit pour la rassurer ; elle vit Mme Briochon, et la mémoire lui revint : elle étendit les mains comme pour la repousser, et, voyant sur une table la lettre qu'elle n'avait pas achevée, elle la saisit et essaya de se lever et de s'enfuir. Mais la force lui manqua, et elle retomba sur le canapé où Pacifique l'avait étendue. Alors, se cachant le visage dans ses mains, elle éclata en sanglots, et rien ne put arracher d'elle une parole : ni les larmes de la vieille servante, qui s'était agenouillée devant elle et lui baisait les mains en cherchant à l'attirer contre son cœur, ni les encouragements et les consolations de Mme Briochon, réellement émue de pitié cette fois.

« Allez-vous-en, s'il vous plait, madame, dit enfin Pacifique avec sa brusque franchise ; je n'en ferai rien tant que vous serez là, voyez-vous ; et c'est bien naturel : la pauvre enfant a besoin d'être seule. Et puis, dites bien aux gens que ça n'est pas vrai, pour monsieur, vous savez : il ne faut pas qu'on croie une abomination comme celle-là. »

Mme Briochon finit par céder la place, et Valentine cessa de pleurer ; mais elle resta muette et farouche, sentant tout crouler autour d'elle et s'enfonçant à plaisir dans son désespoir.

Elle reprit la lettre et la lut, recommençant chaque

phrase pour être sûre de la comprendre; mais elle n'avait que trop bien compris ! Ils étaient ruinés : c'était le chagrin qui avait causé la maladie de son père; la fortune de Lucile avait, elle aussi, péri dans le désastre... Et maintenant, qu'arriverait-il ? La pauvreté... Si ce n'était que cela ! Mais les railleries, les airs dédaigneux, l'oubli de ce monde qui l'encensait hier, les paroles malveillantes : « c'est bien fait ! — voilà ce que c'est que de faire la difficile! » C'était donc à elle que pensait tout à l'heure Mme Briochon? elle savait tout, et elle aurait voulu être la première à jouir de sa confusion et de sa douleur... et les autres suivraient, sans doute ! Oh ! les lâches ! Et Valentine se sentait possédée d'une haine furieuse contre toute l'humanité.

Et elle était seule ! Frédéric et Marcelle ne comptaient pas : Pacifique était tendre et dévouée ; mais Valentine aurait eu besoin d'une affection plus éclairée, à qui elle pût confier tous les déchirements de son pauvre cœur ; elle pensa à Lucile, Lucile ! ne devait-elle pas les maudire, maintenant? Elle aussi était ruinée, et par celui qui avait promis de remplacer son père, de garder intact le dépôt qui lui était confié... La loi n'avait-elle pas des châtiments pour les tuteurs infidèles? La malheureuse Valentine vit son père traîné en prison, leur nom déshonoré... Elle poussa un cri sauvage et cacha son front dans les coussins du canapé.

Pacifique ne savait que lui dire, lorsque Frédéric rentra. La vieille servante, qui reconnut son pas, alla au-devant de lui pour le prévenir du malheur qui frappait la famille. Le pauvre garçon devint bien pâle et reçut un coup, lui aussi ; mais il était insouciant par caractère, et n'en voyait pas si long que Valentine ; il supporta donc mieux qu'elle la triste nouvelle. Pacifique le pria d'entrer au salon et de tâcher de consoler Mlle Valentine ; elle se chargeait d'aller chercher Marcelle à son cours, et de veiller à ce qu'elle n'apprît rien en route, la pauvre petite !

Dans le vestibule, elle se heurta à un conciliabule de domestiques. Dick, le groom de Frédéric, s'écarta quand il la vit ; mais la cuisinière et la femme de chambre s'avancèrent vers elle, armées toutes les deux d'un certain air pincé qui ne présageait rien de bon. Le cocher et Joseph se tenaient derrière elles.

« Nous voudrions parler à mademoiselle, dit la femme de chambre.

— Mademoiselle est malade, il faut la laisser tranquille, répondit Pacifique d'un ton peu engageant.

— C'est que,... d'après ce qui se dit en ville, nous n'avons pas longtemps à rester ici, et alors...

— Eh bien, quoi ?

— Eh bien, reprit la cuisinière, c'est que je trouverais une bonne place chez le préfet, qui a remarqué ma cuisine quand il dînait chez monsieur... alors, si l'on pouvait me payer mes gages...

— On vous les payera, vos gages, et que le diable vous emporte ! » Il fallait que Pacifique fût bien en colère pour s'exprimer ainsi. « Monsieur n'a jamais fait tort d'un sou à personne, entendez-vous? Allez faire vos malles, si vous voulez : on va vous le donner, votre argent !

— Et à moi aussi, si mademoiselle n'a plus besoin de mes services...

— Ils sont jolis, vos services ! comme si je ne saurais pas l'habiller tout aussi bien que vous, moi qui l'ai mise dans ses langes quand elle est venue au monde ! Et vous, Joseph ? vous avez trouvé une bonne place, vous aussi, n'est-ce pas? Si ça n'est pas honteux ! manger le pain des maîtres, prendre leur argent, se goberger à leurs frais tant qu'ils sont riches, et leur tourner le dos après !... Ah! vous pouvez bien vous en aller! personne ne sera fâché d'être débarrassé de vous.

— Ne vous fâchez pas, mademoiselle Pacifique, répliqua le cocher ; je resterai tant que mes chevaux auront besoin de moi.

— Vous tenez aux chevaux, vous, au moins, si vous ne tenez pas aux gens; c'est toujours quelque chose. Si monsieur fait vendre les chevaux et la voiture, je vous procurerai une place : je connais une bonne maison où l'on a besoin d'un cocher. »

Pacifique referma la porte, et revint auprès de Valentine qui dormait toujours, quoiqu'un sanglot la secouât parfois dans son sommeil. Là, une idée lui vint : elle avait dit à ces deux mauvaises filles qu'on allait les payer... mais, si par hasard, mademoiselle manquait d'argent ! Il ne fallait pas l'exposer à un affront. Pacifique sortit tout doucement en enfermant la dormeuse, et alla vider le sac qui contenait ses économies.

« Dire que j'avais envie de payer à ma nièce cette prairie au bord de l'eau qui lui faisait tant d'envie! pensait-elle. C'est une fameuse chance que le propriétaire en ait demandé trop d'argent ; comme cela, j'ai gardé le mien, et personne ne fera d'affront à la famille. »

XX

Où Valentine se révèle sous un nouveau jour.

En dépit des consolations de Frédéric et de Pacifique, et des caresses de la petite Marcelle, qui assura à sa grande sœur que cela lui était bien égal de n'être plus riche, et qu'elle serait bientôt en état de gagner sa vie, puisqu'elle venait encore d'être première à son cours d'arithmétique, Valentine n'en prit pas son parti, et elle eut bien de la peine à écrire à sa mère quelques lignes qui eussent l'apparence du courage. Elle se coucha sans dîner, quoique Pacifique eût appelé à son aide tous ses anciens talents culinaires pour faire de bons petits plats à ses pauvres jeunes maîtres ; et elle passa une nuit sans sommeil. Le lendemain, elle ne put se lever ; une fièvre ardente l'avait saisie, et pendant une semaine elle fut entre la vie et la mort.

Le pauvre Frédéric ne savait plus où donner de la

tête, et il n'eût fait que des sottises, si Pacifique n'eût pas été là pour le diriger. « N'allez pas écrire à madame que votre sœur est très malade, lui dit-elle; ça la mettrait sens dessus dessous, et ça ne servirait à rien, puisqu'elle ne peut pas quitter monsieur. Pour ce qui est de Mlle Valentine, nous la guérirons bien, avec de la tranquillité et de l'amitié, et quand elle pourra se lever, vous verrez que sa fièvre aura emporté le plus gros de son chagrin. Madame disait de renvoyer les domestiques : c'est fait; il n'y a plus que Dick, qui s'est montré bon garçon, et qui a attendu son congé au lieu de le demander; aussi il faudra le garder jusqu'à notre départ, pour nous aider et faire les commissions. Il faudra que vous alliez chez le notaire, puisque madame dit de mettre la maison en vente, et pour ces insolents fournisseurs, je m'en charge, et je leur ferai honte. A-t-on jamais vu! se jeter sur les gens comme des corbeaux, dès qu'on les croit malades! Et puis, dites à madame que nous partirons dès que nous pourrons, mais qu'il faut me laisser quelques jours pour fourbir et savonner tout ce que nous emporterons : ça fait que mademoiselle aura le temps de se guérir. »



Ne vous désolez pas de cela. (P. 135, col. 1.)

Frédéric était de ces gens qui ne demandent qu'à être menés; il suivit de point en point les instructions de Pacifique. Celle-ci s'était bien chargée d'un peu plus de besogne qu'elle n'en pouvait faire : car elle n'osait guère quitter Valentine, quoique Marcelle se fût installée au chevet de sa grande sœur et fît très sérieusement la garde-malade. Elle trouva pourtant moyen d'aller, comme elle disait, laver la tête aux fournisseurs qui réclamaient leur dû, et elle cria si haut que monsieur n'était pas un banqueroutier, et que d'ailleurs il n'était pas aussi ruiné qu'on voulait bien le dire, qu'elle réussit à ralentir beaucoup l'agitation des langues.

Ce fut en rentrant d'une de ces expéditions qu'elle trouva Mme Briochon établie dans la chambre de Valentine. Dick avait bien essayé de défendre la porte; mais Mme Briochon, heureuse d'avoir quelqu'un à protéger, avait bravé la consigne; Marcelle n'avait pas osé la renvoyer, et Pacifique n'y réussit pas davantage. Maintenant elle était là, faisant des yeux l'inventaire de tous ces jolis riens coûteux dont Valentine s'était plu à orner sa chambre, et jugeant qu'il n'était pas surprenant que ces gens-là se fussent ruinés; ce qui ne l'empêchait pas d'être attentive à tous les mouvements, à toutes les plaintes de la malade, de deviner ce qui pouvait lui faire du bien et ce qui pouvait lui faire du mal, et de la soigner comme l'eût fait sa mère elle-même. Quand elle rentrait chez elle, elle ne manquait pas de dire à M. Briochon : « Mon pauvre ami! vous avez dû bien vous ennuyer tout seul; mais j'étais

indispensable auprès de cette malheureuse enfant, qui n'a personne pour prendre soin d'elle. Pacifique est âgée et accablée d'ouvrage, Marcelle n'est qu'une petite fille, Frédéric n'est bon à rien près d'une malade : je ne pouvais vraiment pas quitter Valentine. Ah! je vous réponds qu'elle reviendra de loin, si nous réussissons à la tirer de là! elle a été terriblement frappée, la pauvre fille! Mais nous la sauverons : vous rappelez-vous Léonie Marabois, que j'ai soignée pendant sa fièvre typhoïde? elle a été bien plus bas que cela, et à présent elle est mariée et mère de quatre enfants. Aussi elle me disait, pas plus tard que la semaine dernière: « Ma chère madame Briochon, si jamais j'ai un de mes enfants dangereusement malade, je vous enverrai chercher avant le médecin. » Et Mme Briochon, ayant ainsi expliqué sa conduite, dînait en face de M. Briochon, avec l'appétit d'une personne parfaitement contente d'elle-même.

Pendant ce temps, à Paris, les événements suivaient leur cours. Depuis que M. Davery avait fait à Lucile le pénible aveu, il était visiblement soulagé, et sa santé s'améliorait d'un jour à l'autre. la parole lui était tout à fait revenue, et il pouvait s'occuper de régler ses comptes. Jacques faisait l'apprentissage d'un nouveau métier; il apprenait le langage des affaires, qui ne lui semblait pas beau en comparaison de celui d'Homère ou de Virgile; mais il surmontait ses répugnances et se plongeait dans cet océan de chiffres. Il avait craint d'abord de trouver la situation tout à fait désespérée; il craignait surtout pour l'argent de Lucile, dont M. Davery était responsable : il fut soulagé d'un grand poids en constatant que si leur fortune était perdue, du moins l'honneur resterait sauf. En vendant la maison et le mobilier de la Rochelle, on payerait les dettes et on rétablirait la dot de Lucile ; mais ensuite il faudrait vivre, et là commençait l'embarras de Jacques. M. Davery ne pourrait de longtemps se livrer à aucun travail; d'ailleurs, il ne retrouverait pas sa place ; et puis, ne serait-il pas trop dur pour lui, pour Valentine, sans parler des autres, de retourner à la Rochelle? il vaudrait mieux aller ailleurs, rester à Paris, peut-être. Et Jacques, profitant d'un matin où son père reposait, réunit sa mère et Lucile, et leur expliqua la situation, en leur demandant leur avis sur ce qu'il avait à faire.

Au premier mot qu'il dit de la fortune de Lucile, la jeune fille se récria :

« Y pensez-vous, Jacques! je prendrais, pour moi toute seule, tout l'argent qui restera, et vous n'auriez plus rien? Est-ce ainsi qu'on partage entre frères et sœurs? Non, non, tout doit rester en commun, notre bourse, notre travail, notre peine si nous en avons. Ne me parlez plus de ces vilaines questions du tien et du mien. Vous disiez donc, continua-t-elle en souriant, qu'il *nous* restera quarante mille francs?

— A vous, Lucile : vous avez beau dire, la loi ne l'entend pas ainsi. Vous êtes mineure, vous ne pouvez pas disposer de votre bien, et mon père doit vous le rendre intact, sous peine d'une punition sévère.

— Bien, bien ; cela revient au même. Je suis mineure, je vis chez mon tuteur, c'est tout naturel ; mon revenu s'y dépense, personne n'a rien à y voir. Dans quinze mois je serai majeure, mon tuteur me rendra mon bien, que je verserai immédiatement dans la bourse commune : vous voyez bien qu'il n'y a pas de difficultés là-dedans.

— Et quand tu te marieras, mon enfant? dit Mme Davery les larmes aux yeux.

— Je ne songe pas du tout à me marier, » répondit gravement Lucile. Puis, passant son bras autour du cou de sa tante, elle lui dit d'un ton de cajolerie :

« Alors, ma petite tante, soyons raisonnables et parlons sérieusement, puisque Jacques nous a fait venir ici pour cela. Je suis une de vos filles, et cela vous fait trois filles sans dot ou à peu près : voilà qui est établi. Maintenant, il faut gagner notre vie. Que ferons-nous, et où irons-nous? Jacques, à vous la parole; vous devez avoir votre idée? »

Jacques fit un signe d'assentiment.

« J'ai reçu hier, dit-il, une lettre officielle qui m'invite à faire valoir mes droits à l'École d'Athènes... »

Une ombre passa sur le visage de Lucile. Était-ce le chagrin de penser que Jacques allait s'en aller loin, bien loin? Oh! non; ce départ était prévu depuis longtemps, et Lucile s'en était réjouie, puisque Jacques en était heureux. Mais les temps étaient bien changés : pouvait-il songer à s'en aller là-bas, laissant ici sa famille dans la peine? Lucile se disait tristement : « Je n'aurais pas cru cela de lui! »

Jacques la devina, car il reprit en souriant :

« Dans les circonstances présentes, l'École d'Athènes n'est plus mon fait : tu comprends, mère, que je ne veux pas vous quitter. Le jour de l'examen, un de mes chefs, qui m'a fait beaucoup de compliments, a bien voulu me dire que si je n'allais pas en Grèce, il pourrait me procurer une position avantageuse. Je vais aller le trouver, et je lui expliquerai où nous en sommes. On me nommera professeur quelque part, et vous viendrez tous demeurer avec moi. Mes appointements seront minces, pour commencer; mais je trouverai des leçons à donner, je chercherai des travaux à faire, et nous vivrons... en nous aidant du revenu de Lucile. »

Lucile lui tendit la main.

« A la bonne heure, mon cousin! La paix est faite entre nous. Une question, s'il vous plaît : la vie est-elle très chère à Paris?

— A Paris? oui, sans doute ; pourtant on y voit des gens qui ne sont pas riches ; on y gagne plus qu'ailleurs, si l'on dépense davantage. Pourquoi me demandez-vous cela?

— Oh! par égoïsme tout pur : je pensais qu'à Paris je vendrais plus facilement mes aquarelles. »

Mme Davery embrassa sa nièce

« Pauvre petite! la voilà qui songe à travailler pour nous!

— Nous travaillerons tous, ma tante, c'est le moyen d'être heureux.

— Il faudra tâcher de faire comprendre cela à Frédéric, dit Jacques.

— Allons, Jacques, ne soyez pas méchant. Frédéric fera comme les autres, il ne s'agira que de trouver un ouvrage qui lui convienne.

— Et Valentine ! soupira Mme Davery. Pauvre Valentine ! sa première lettre était bien triste... je dis sa première, mais c'est la seule depuis qu'elle sait tout. Je suis inquiète ; il n'est pas possible qu'elle boude ; elle est peut-être plus malade que Frédéric ne le dit. Si nous n'étions pas obligés de regarder à la dépense, je partirais pour la Rochelle.

— Je vais écrire à Frédéric, mère, et je le prierai de me dire au juste ce qu'il en est. Si elle a besoin de toi, tu partiras : il y a encore un peu d'argent ici, et j'ai bien quelques bagatelles qui peuvent se vendre...

— J'ai apporté tous mes bijoux, dit avec empressement Lucile. Allez vite voir ce monsieur qui peut vous placer ; plus tôt nous pourrons sortir d'ici, mieux cela vaudra.

— Quel bon fils ! dit Mme Davery à Lucile, quand Jacques les eut quittées. Pourvu que Valentine soit aussi courageuse que lui ! Pauvre enfant ! quand je pense qu'elle a refusé de si beaux partis ! si elle l'avait voulu, elle serait mariée richement à l'heure qu'il est, et elle n'aurait pas à souffrir avec nous ! »

Lucile prit tendrement les deux mains de sa tante.

« Chère petite tante, ne vous désolez pas de cela : Valentine aurait bien plus de chagrin d'être riche et de vous savoir pauvres, que d'être pauvre avec vous ; sans compter qu'elle ne serait peut-être pas libre de vous aider, ou bien que son mari, s'il était intéressé, lui reprocherait la ruine de son père. Voyez-vous, quand mon oncle sera tout à fait guéri, nous n'aurons plus rien à désirer ; et il va déjà beaucoup mieux. Allons le retrouver, et attendons le facteur ; j'ai idée que nous allons recevoir de bonnes nouvelles de Valentine. »

Il se trouva que Lucile avait deviné juste ; après la signature de Frédéric, Mme Davery put lire, dans la lettre qui arriva ce jour-là, quelques lignes d'une écriture irrégulière, un peu tourmentée, mais lisible pourtant, qui apaisèrent son inquiétude.

« Ma chère maman, disait Valentine, je vais mieux et je vous aime de tout mon cœur. J'ai été bien lâche d'être malade ; mais c'est fini à présent. Embrasse pour moi mon pauvre cher père. »

« C'est fini à présent ! » Que voulait-elle dire, la pauvre Valentine ? Était-ce son mal qui était fini ? était-ce son orgueil, son règne si court ? étaient-ce ses espérances et ses rêves ? « C'est fini à présent ! » Était-ce la révolte de son cœur devant le coup qui l'avait frappée ? était-ce le sentiment de sourde colère qu'elle avait éprouvé un moment contre son père, qui n'avait pas su conserver cette fortune si merveilleusement tombée du ciel ? La résignation était-elle venue, et avec elle l'apaisement ? ou bien Valentine se laissait-elle aller à la dérive comme une épave abandonnée ? Il y avait de tout cela, il y avait autre chose encore. Ce qui était fini, dans la pensée de Valentine, c'était sa vie inutile des dernières années. Dans ces longues journées qu'elle avait passées seule avec Mme Briochon, car Pacifique avait trop à faire pour rester là, elle avait gardé un silence obstiné, pour s'épargner les consolations banales que sa garde-malade n'eût pas manqué de lui adresser ; et, ne parlant pas, elle avait réfléchi à loisir et écouté la voix de sa conscience. Comme sa vie depuis quatre ans lui avait paru vide et inutile ! Si elle avait fait quelque bien, ç'avait été par caprice, sans suite, par un mouvement de pitié irréfléchie ; mais à côté de ce peu de bien, que de vanité, que de frivolité, que d'égoïsme ! Son père, sa mère, ses frères, Lucile, avaient continué à l'aimer ; mais les étrangers, comment la jugeaient-ils ? Sévèrement : elle le sentait, et elle sentait aussi qu'ils avaient raison. Sa ruine n'éveillerait guère de sympathies ; on ne la plaindrait pas, quelques-uns se réjouiraient peut-être... et elle l'avait mérité !

Valentine reconnut ses torts, elle s'humilia sincèrement devant Dieu ; et puis, comme c'était une âme énergique, au lieu de se désoler et de pleurer sur le passé, elle regarda l'avenir en face, sans se faire d'illusions. C'était la vie d'autrefois qui allait recommencer, et plus pénible sans doute, car il faudrait rompre avec les habitudes de mollesse et de bien-être des quatre dernières années. Mais Valentine, à la pensée de cette gêne qui lui avait tant pesé autrefois, ne se sentit point découragée. Elle pouvait travailler, maintenant ; elle travaillerait ! Elle ne savait pas encore à quoi ; mais elle chercherait, et elle trouverait. Le plus pressé, c'était de guérir, et elle y appliqua toute sa volonté ; la volonté aide plus à la guérison qu'on ne pense. Trois jours après celui où elle avait, de son lit, griffonné quelques mots au bas de la lettre de Frédéric, elle put se lever, marcher sans appui dans sa chambre, interroger Pacifique sur ce qui s'était passé depuis qu'elle était malade ; puis, s'asseyant devant son chiffonnier, elle vida ses tiroirs, réunissant tout ce qu'elle avait de bijoux et cherchant à se rappeler ce que chacun d'eux avait coûté, pour calculer à peu près ce qu'on pourrait en tirer en les revendant. Elle n'avait pas un regret pour tout ce luxe auquel elle disait adieu ; son sacrifice était fait, elle marchait dans sa vie nouvelle sans regarder en arrière.

Quand elle eut fini, elle prit dans une élégante boîte de laque une enveloppe et un cahier de papier ; elle les y remit ; ils étaient à son chiffre, et elle ne pourrait plus en acheter de semblables : il valait mieux les garder pour les grandes occasions. Elle alla chercher du papier plus simple dans la chambre de sa mère ; puis, méditant chaque phrase de sa lettre, elle écrivit :

« Ma chère maman, me voilà tout à fait guérie, et capable de me rendre utile ; si tu veux me faire un grand plaisir, tu auras confiance en moi, et tu me chargeras de tout ce que tu aurais fait toi-même. J'ai envoyé Frédéric chez M. Reverseau ; il ne l'a pas

trouvé, mais il a parlé à son premier clerc, qui se charge de trouver un bon acquéreur pour la maison : nous en tirerons plus que tu n'avais compté. Dès que Jacques connaîtra sa destination, il faudra s'y rendre et louer maison ou appartement, et m'en envoyer le plan bien détaillé, pour que je mette à part les meubles que nous y emporterons. Je pense, chère mère, qu'il faudra d'abord reprendre nos anciens meubles, et ceux de Lucile, et, s'ils ne suffisent pas, y ajouter les plus simples parmi nos meubles nouveaux. Je ferai venir des revendeurs, pour qu'ils estiment notre mobilier; mais je crois qu'une vente à la criée rapporterait davantage. Donne-moi tes ordres le plus tôt possible ; et si papa a confiance en moi, qu'il m'envoie sa procuration pour terminer toutes nos affaires : cela se peut, puisque je suis majeure. Au revoir, chère mère bien-aimée; je n'ai plus qu'un désir, c'est de me retrouver en famille et de ne plus vous quitter : il me semble que nous allons être si heureux, si heureux ! »

Lorsque cette lettre fut lue à Paris, dans la chambre de M. Davery, elle produisit un certain étonnement. Seule, Lucile déclara que c'était tout simple : Valentine n'avait jamais montré ce qu'elle valait, faute d'occasions ; aujourd'hui on la voyait à l'œuvre ; et elle engagea son oncle et sa tante à la charger de tout. M. Reverseau était un honnête homme, il ne la tromperait pas, et pour le reste elle paraissait très capable de se tirer d'affaire.

On se rangea à l'avis de Lucile, et Valentine reçut les pleins pouvoirs qu'elle sollicitait. Ce fut sa première joie : on avait confiance en elle, on la jugeait bonne à quelque chose. Quoiqu'elle n'eût pas encore entièrement repris ses forces, elle se mit à inspecter la maison du haut en bas, dressant l'inventaire de tous les objets susceptibles de rapporter quelque argent, et préparant tout pour le jour où elle recevrait le signal du départ. Et maître Reverseau, notaire dans la rue de la Grosse-Horloge, qui eut plusieurs conférences avec Valentine, en sortit à chaque fois émerveillé de l'intelligence de cette jeune fille et de son aptitude pour les affaires. « On n'aurait jamais pu croire cela! » dit-il à Mme Briochon, qu'il rencontra un jour comme elle venait demander des nouvelles de sa malade. Et Mme Briochon fit chorus avec lui; depuis qu'elle protégeait Valentine, elle lui avait découvert toutes sortes de qualités.

A suivre. Mme C. Colomb.



LA VOCATION DE PROSPER

Prosper Chasseau, le fils du tailleur d'un gros bourg du Poitou, était dans une très mauvaise veine, et tirait l'aiguille avec une mollesse impatiente. Depuis bientôt deux ans qu'il se piquait les doigts en cousant des culottes et des vestes, le métier de son père *n'entrait* pas, comme l'on dit.

Ce qu'il aurait aimé, c'était vagabonder tout le jour; aller en bateau dans les marais, tendre des nasses aux poissons, dénicher les oiseaux, voilà l'existence rêvée par Prosper. Il n'avait pas appris grand'-chose à l'école : car il ne mettait pas plus de zèle à étudier qu'à tirer l'aiguille, et souvent il manquait la classe. Il restait des journées entières dehors, vivant d'une vie sauvage, se nourrissant de cresson, de salsifis, et la nuit dormant dans quelque hutte de roseaux au milieu des marais, pendant que ses parents veillaient dans l'anxiété. Ah ! il donnait joliment du fil à retordre à Chasseau, l'honnête tailleur! Il en faisait verser des larmes à la pauvre mère Chasselle!

La fête du bourg habité par Chasseau tombait le jour de Pâques. Ce jour-là, chacun voulait être beau, habillé de neuf de pied en cap, et le tailleur disait à trente paysans au moins : « Vous aurez votre veste pour la fête,... je vous promets que votre culotte sera terminée. » Et ce n'étaient pas des promesses en l'air, comme les tailleurs en sont prodigues : car il avait l'intention de les tenir toutes, et il les tenait. On ne lui aurait point pardonné, en un pareil jour, de manquer de parole.

Mais Chasseau se mettait sur les dents, passant les jours et les nuits à coudre. Aussi le jour de la fête, quand il sortait de sa chambre, il avait l'air de relever de maladie, tant sa figure était pâle, et ses yeux rougis par le travail.

Cette année-là, quelque temps avant Pâques, le tailleur se réjouissait, se disant :

« Ah ! cette année, j'aurai bien moins de mal : voilà mon fils qui est grand. J'espère qu'il sera assez raisonnable pour secouer sa paresse, et me donner un bon coup de main, quand il verra tant d'ouvrage autour de nous. Il sait maintenant faire proprement une couture et des boutonnières. S'il voulait, comme il serait adroit ouvrier! »

Chasseau ne taillait guère que le costume des paysans poitevins, quoiqu'il eût collé dans sa chambre une gravure coloriée représentant de beaux messieurs, frais comme des poupées, peignés comme des coiffeurs, raides, corrects, bêtes et mis à la dernière mode de Paris.

A l'approche de la fête, chacun apporta son drap au tailleur : drap grossier, drap fin, drap bleu, drap marron, drap olive. Il y en avait un véritable amoncellement sur la table, et Prosper le considérait d'un air sombre.



Le père considéra attentivement son fils (P. 138, col. 1.)

Et Chasseau ne faisait que prendre mesure, tailler, essayer, et bourrer de l'ouvrage à son fils. Quel terrible coup de feu! On se levait avec le jour, on se couchait après minuit, et toujours assis sur la grande table, les jambes croisées! Dieu! quelle figure faisait Prosper! Son nez s'allongeait d'une aune, et ses sourcils se rejoignaient.

« Pourquoi faut-il, se disait le jeune garçon, que cette fête tombe au plus beau moment de l'année, alors que tout est nouveau, et qu'il ferait si bon aller par les prés, écouter chanter les merles, ou bien, décrochant un bateau, filer sur la rivière! On étouffe ici. Au diable vestes et culottes! »

Et Prosper, lâchant son aiguille, fermant une de ses mains crispées, appuyant sa tête sur l'autre, cessa de travailler.

« Eh bien, Prosper! fit Chasseau sans interrompre son travail.

— Eh bien, mon père?

— Un peu de courage, mon enfant, un dernier coup de collier. Nous approchons de la fête. Ah! tu t'amuseras ce jour-là, je te le promets. Je te donnerai une pièce blanche toute neuve, je t'achèterai un beau couteau à manche de corne. Allons, reprends ton aiguille, et hardi!

— Je ne donnerai plus un point à ces maudites vestes. Je suis fatigué. »

Le père cessa de travailler, releva ses lunettes sur son front, et considéra attentivement et avec chagrin la figure de son fils, qui n'était pas celle d'un bon garçon désolé de ne plus pouvoir aider à son père. Ce n'était pas la fatigue qui se lisait dans la physionomie de Prosper, mais la révolte et la mauvaise humeur. Chasseau soupira, et dit :

« Crois-tu, mon fils, que je ne sente pas la fatigue, moi aussi? Depuis plus longtemps que la tienne, mon échine se courbe sur l'ouvrage, et j'ai commencé jeune; à douze ans, j'étais déjà assis sur cette table. J'en ai fait des points dans ma vie! j'en ai cousu des habits pour les noces et les *ballades!* A ton âge j'aidais sérieusement à mon père, et si je sentais, comme toi, quelque fatigue, elle était adoucie par la pensée que mon travail le soulageait, et que je gagnais honnêtement mon pain. Cette pensée me rendit fier. Être utile, c'est la vie. Et vois-tu, mon fils, quand on a bien travaillé toute la semaine, on éprouve plus de plaisir à se promener le dimanche par la campagne.

— Je ne suis pas né pour être tailleur, fit Prosper d'un air sombre.

— On renie toujours le métier de son père, » répliqua Chasseau.

Et prenant un ton plus sévère il demanda :

« Pourquoi êtes-vous donc né, monsieur? pas pour rouler carrosse, je suppose, car cela n'est jamais arrivé à personne de notre famille. De père en fils, on a toujours tiré l'aiguille Je serais curieux de connaître votre vocation. Vous n'avez pas l'amour des livres, de l'étude, puisque vous n'avez rien fait à l'école. »

Et comme Prosper ne répondait pas, il continua :

« Tenez, moi, je vais vous la dire votre vocation : c'est de vagabonder. »

Et d'un ton d'autorité :

« Reprenez votre ouvrage, monsieur. »

Prosper se remit à coudre de mauvaise grâce. Il faisait un point par minute.

Tout à coup il lança dans la chambre la veste qu'il tenait, en s'écriant :

« J'étouffe ici! » Il ne fit qu'un bond vers la porte, l'ouvrit, la referma derrière lui avec une telle promptitude, qu'il était déjà loin avant que le tailleur fût descendu de sa table.

« Allons, pensa-t-il, voilà une journée perdue; il ne reviendra que ce soir. »

Mais Prosper ne revint pas le soir, et les jours, les semaines, les années se passèrent sans qu'on le revît dans la maison paternelle.

Et le tailleur vieillissait, sa vue s'affaiblissait, et chaque année, pour le grand coup de feu de la fête de Pâques, il était de plus en plus fatigué.

Une fois, au moment où tout l'ouvrage était taillé, il tomba malade, et fut obligé de s'aliter. Il eut une grosse fièvre, le délire.

« Ote-moi donc toutes ces vestes, elles m'étouffent, disait-il à la Chasselle, et toutes ces aiguilles qui me piquent, et ces grands ciseaux qui m'égorgent. »

Ou bien, sautant sur son lit, il criait :

« J'ai de l'ouvrage par-dessus la tête, et ce vagabond de Prosper qui ne revient pas! »

La pauvre Chasselle pleurait. Une nuit qu'elle le veillait, il lui sembla qu'on frappait à la porte de la petite boutique. Elle alla s'en assurer, et, vu l'heure indue, demanda prudemment :

« Qui est là?

— Moi, ma mère! »

Vous pensez si Chasselle fut saisie. Elle ouvrit, et se trouva en face de son fils, cuivré comme un Peau-Rouge, maigre comme un cent de clous, et fait comme un mendiant. Il n'y avait pas besoin de lui demander s'il avait fait fortune, loin de la maison paternelle; sa mise répondait pour lui. Chasselle lui ouvrit les bras : car les mères embrassent leurs enfants d'autant plus fort qu'ils sont plus malheureux.

Et puis Prosper lui posa une question anxieuse :

« Et le père?

— Malade.

— Malade! Mais ce n'est pas grave, dites, ma mère?

— Je l'espère, mais la maladie tombe mal; tout l'ouvrage est là.

— Ah! oui, c'est bientôt la fête, mais ne vous désolez pas, ma mère, tout sera fait pour Pâques. Je vais me mettre au travail.

— Toi?

— Je sais encore coudre, allez. Je vais prendre quelques heures de repos, et puis j'en abattrai de l'ouvrage, vous verrez. Plus tard, quand tout sera fini, je vous conterai mon histoire; elle est trop longue. »

Ils s'embrassèrent de nouveau, et Prosper alla s'étendre sur son lit; il dormit pendant quelques

heures, puis s'enferma dans la petite boutique. Il était bien changé; son aiguille volait dans ses doigts, vestes et culottes se cousaient comme par enchantement.

Et le vieux Chasseau, toujours délirant, geignait dans son lit : « Ote-moi ces vestes. Et ce vagabond de Prosper qui ne revient pas ! »

Cependant le mieux se fit sentir, et la veille de Pâques le tailleur put se lever. Alors Chasselle tout doucement lui apprit que son fils était revenu et le conduisit dans la boutique. Prosper achevait la dernière veste. Les autres avec leurs boutons brillants, leur air de fête, étaient accrochées autour de la chambre.

Chasseau avait la tête affaiblie par la dètte, il s'écria :

« Prosper, j'ai fait un mauvais rêve! Je croyais que tu étais parti depuis des années. Mais je vois bien à présent que c'était un rêve ; tu n'as passé que la soirée dehors. Ah! le bon fils qui m'a fait tout mon ouvrage ! »

Prosper descendit de sa table, et alla serrer son père dans ses bras.

Le jour de Pâques la mémoire était revenue au vieux tailleur, et à table Prosper raconta son histoire.

Il avait vu beaucoup de pays, couru les mers, fait toutes sortes de métiers, dont pas un ne valait celui de son père : car aucun n'assurait le pain du lendemain, et pas même celui de chaque jour. Bref, le gousset vide, l'estomac creux, dégoûté de cette vie aventureuse, et sincèrement repentant, il était revenu au logis paternel.

Le vagabond Prosper devint le modèle des tailleurs, et mieux encore le modèle des fils ; il remplit de consolation la vieillesse de son père Chasseau et de sa mère Chasselle.

LOUISE MUSSAT.

LES POUPÉES [1]

Les maisons de poupées arrivèrent vite en Allemagne à un haut degré de perfection. Le caractère et les goûts de la race teutonne se prêtent admirablement à ce genre de travail, et l'on trouve toujours un Allemand, un couteau à la main, tailladant un pauvre morceau de bois qui n'en peut mais. Quelques-unes de ces maisons furent si finement et si savamment aménagées, qu'elles atteignirent des prix considérables De tels jouets deviennent de véritables objets d'art: aussi n'est-on pas surpris de les voir figurer, dès le seizième siècle, dans des galeries princières, parmi les tableaux de maitres ou les bronzes de valeur.

Albert, duc de Bavière (1550-1579), en possédait une de toute beauté dans son musée privé, dont la description nous a été conservée sur l'inventaire qui fut fait par J. B. Fickler, conseiller de la cour. Elle ne comptait pas moins de quatre étages. Le premier étage, garni de cinq portes et de quinze fenêtres, se divisait en écurie, remise, étable, avec chambre de métayer, garde-manger pour la conservation des viandes et cave.

Au second, quatre portes et douze fenêtres donnaient accès et lumière dans une cuisine, dans une cour, avec fontaine, jardin, ménagerie, et dans une salle de bain, accompagnée de son cabinet de toilette.

Le troisième comptait trois portes, seize fenêtres, et comprenait un vaste salon de danse et deux chambres à coucher.

Au quatrième, les pièces se multipliaient. On y trouvait une chapelle et un oratoire, une vaste chambre, une cuisine, une chambre à coucher, avec un petit cabinet de toilette et une pièce spécialement réservée aux enfants, la *nursery* des habitations modernes.

Telle était la maison dans son aspect général. Si, maintenant, nous franchissons en curieux le seuil de cette demeure, nous y saisirons sur le fait tous les détails de la vie privée d'une maison princière au seizième siècle, comme les archéologues ont saisi la vie privée des Romains dans les fouilles de Pompéi : car la maison du duc Albert n'est pas seulement meublée, elle est habitée aussi.

Dans toute maison allemande du moyen âge la cave prend une importance considérable. Je me contente de le constater en passant, sans m'arrêter, et je pénètre immédiatement dans la salle de bain. Le cuivre a servi à la confection de la baignoire et de tous les ustensiles pour l'eau. Le cabinet de toilette contigu renferme un lit de repos, et l'on peut voir sur la table une chemise et un foulard de tête tout préparés pour la première personne qui viendra prendre son bain

La cuisine, fort bien montée en ustensiles de toutes sortes, et ordonnée comme une cuisine de prince qui se respecte, est munie d'une batterie en cuivre, de quelques tourtières en argent et d'une poissonnière en zinc. On faisait donc, dès le seizième siècle, des ménages en métal. Au centre de la cour se dresse un puits carré orné de figurines en bronze; au fond, la volière et la ménagerie; dans le jardin, les treilles, les arbustes, les rosiers, se groupent en bosquets et en fourrés, protégeant de petits bancs, autour desquels se pressent des œillets en pot.

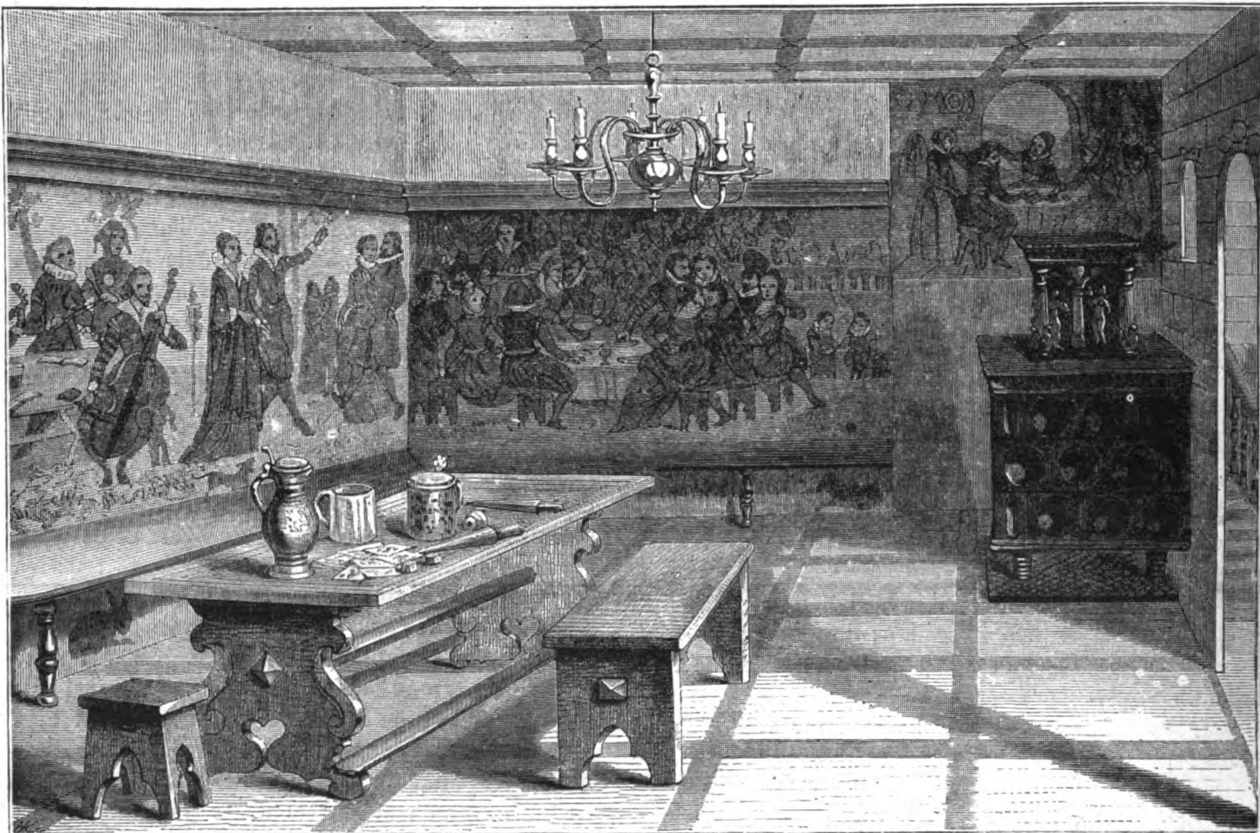
Si nous montons l'escalier, nous restons surpris de la grandeur de l'espace réservé au salon de danse ; mais cette surprise disparaît en songeant que cette maison est du seizième siècle, c'est-à-dire du grand siècle de la danse. Toutes les cours de l'Europe, petites ou grandes, tenaient ce divertissement en honneur et estime. On dansait à Blois la veille de l'assassinat du duc de Guise, aussi bien qu'aux Tuileries le lendemain du massacre de la Saint-Barthélemy. Le prince et la princesse sont assis sous un baldaquin orné de riches broderies, aussi attentifs que les seigneurs de leur cour aux danses que des couples exécutent devant eux. Quelles sont ces danses? Je ne saurais trop le dire, elles étaient alors si nombreuses et si variées.

1. Suite. — Voy. pages 111 et 120.

Est-ce la danse des *cinq pas* ou celle des *trois visages*, renommées entre toutes? C'est bien possible. Au demeurant il importe peu: on danse, voilà le principal.

La chambre attenante à ce salon représente la salle de réception, quelque chose comme notre salon moderne. Des dentelles de filigrane d'or rehaussent de leur éclat les lourdes tapisseries. Accrochés au mur, ou posés sur des tables et des crédences, apparaissent les menus objets d'art ou ces mille riens de l'époque, que nous nommons aujourd'hui d'un seul mot: bibelots. Ce sont des coupes, des bouteilles, des canettes, des sucriers, des assiettes. Le prince et la princesse reçoivent, en compagnie d'un perroquet, d'un dogue anglais, de trois petits chiens recouverts de soie effilochée, et du fou toujours prêt à accueillir le visiteur par un bon mot ou une saillie. La chambre voisine, réservée au repos intime et au sommeil, montre aux yeux du curieux les objets de première nécessité pour la toilette, tels que les bonnets de nuit, foulards de tête, pantoufles, mouchoirs, chemises, pots à l'eau en argent, boîte à barbe, brosse de tête, etc., etc. Dans ce réduit, la princesse, assise près du lit, peut se livrer au plaisir intime de la lecture, ou rêver du temps de la chevalerie en brodant quelque tournoi sur une écharpe de soie. En hiver, le feu est-il trop vif: un écran se trouve à portée de la main pour empêcher la chaleur du foyer de faner le teint délicat de la jolie rêveuse.

Dans la chapelle de l'étage au-dessus l'on voit sur l'autel tous les ornements dont se servaient les prêtres du seizième siècle; des chantres psalmodiant au lutrin, tandis que le prince et la princesse suivent l'office par la fenêtre de leur oratoire. La chambre voisine, tendue de satin rouge, ornements d'arabesques jaunes, contient trois lits. La plupart des bibelots qui l'encombrent sont en verre soufflé. L'ivoire domine à cet étage et a fourni la matière d'un grand nombre d'objets de la chambre contiguë, spécialement réservée aux dames de la cour, tapissée d'une étoffe couleur or et meublée d'un rouet, d'un métier à tapisser, et de tous les autres instruments qui peuvent servir aux travaux de femme. La chambre d'enfants, avec ses rideaux d'étoffe rouge transparente, renferme les objets les plus nécessaires aux enfants et à leurs bonnes.

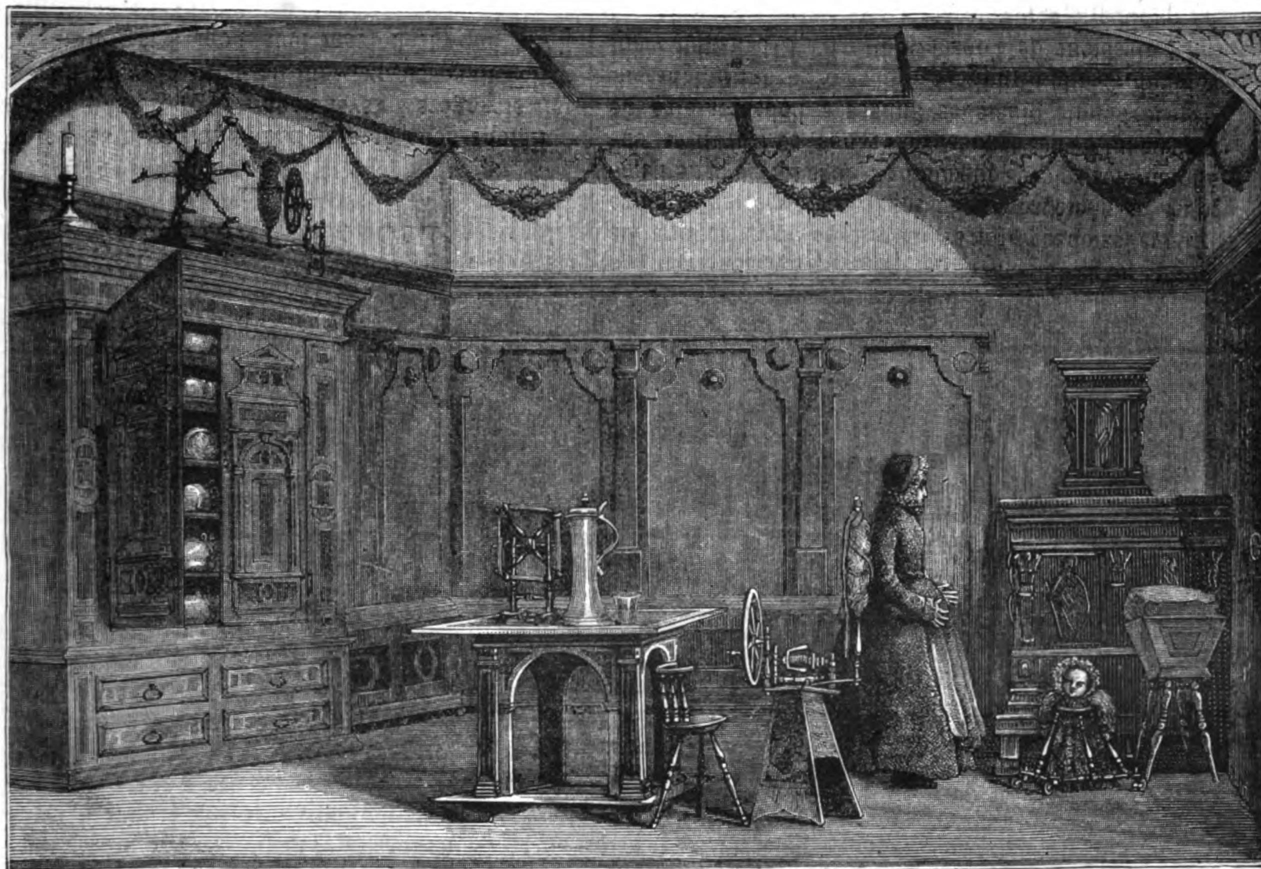


Maison de poupée du dix-septième siècle: la chambre à boire. (P. 141, col. 1.)

Cette maison est la plus ancienne et la plus somptueuse qui soit connue; sa conservation dans une collection d'objets d'art implique assez dans quel estime on tenait les jouets au moyen âge. Voilà des circonstances atténuantes capables, je présume, de plaider en ma faveur et de me faire pardonner une si longue description.

En fait de maisons de poupées, aucun musée n'égale en richesse celui de Nuremberg, qui en compte jusqu'à cinq; une autre se trouve au musée bavarois de cette ville; le musée des arts allemands

à Berlin en possède une, ainsi que celui de South Kensington à Londres. Ces maisons appartiennent chacune à une époque différente, de sorte qu'en les comparant entre elles, on peut se rendre compte d'une manière visible des modifications introduites par le temps dans les mobiliers, installations ou divers arrangements d'une maison. A ce point de vue, l'exemplaire très bien conservé du musée bavarois de Nuremberg offre un grand attrait. Il est de deux époques distinctes. Les tables, armoires et bahuts des étages inférieurs contrastent avec les meubles laqués blanc et or et les habitants poudrés des étages supérieurs.



Maison de poupée du dix-septième siècle: la chambre d'habitation. (P. 141, col. 2.)

On peut parfaitement reconstituer l'histoire du mobilier aux dix-septième et dix-huitième siècles à l'aide des maisons de poupées des musées allemands. Celle que représente notre gravure (page 121) date du commencement du dix-septième siècle. Elle mesure $2^m,45$ de hauteur, $1^m,94$ de largeur, et 63 centimètres de profondeur. Elle se trouve dans un parfait état de conservation et appartient au musée germanique de Nuremberg. Les chambres y sont symétriquement superposées, et placées à droite et à gauche d'un escalier qui dessert tous les étages. Au rez-de-chaussée, à gauche, se voit le modèle d'une des plus anciennes espèces de chambres : *la chambre à boire*. Des cartes, des dés, des chopes, un pot à tabac encombrent la table; de ravissantes peintures, représentant des jeux et des danses, couvrent les murs et servent de décoration à cette salle. Un banc fixé à la muraille court tout le long des parois, et permet aux amateurs de suivre les chances d'un coup de dé, sans gêner les joueurs. Au premier la cuisine étale à profusion tous les ustensiles qui relèvent de son domaine, et son palier donne accès à la chambre dite d'*habitation*, dans laquelle, au milieu de rouets et de dévidoirs, la maîtresse de maison dirige les pas de son premier enfant. Au second sont une jolie chambre à coucher et un élégant salon.

Aujourd'hui des maisons complètes de ce genre coûteraient des prix fabuleux. On se contente de détailler les pièces pour la commodité des bourses des mamans et des marraines. Celle-ci peut acheter un salon à sa fille ou à sa filleule, celle-là une chambre à coucher, cette autre une chapelle. Ces morceaux à eux seuls peuvent encore valoir plus que ne valait une ancienne maison de Nuremberg, bien habitée et bien meublée. Quand je pense que j'ai vu, à l'Exposition universelle de 1878, un buffet de salle à manger de poupée si finement sculpté par M. Merlin Fraisier, qu'il montait au prix exorbitant de 1800 francs !

A suivre. FRÉDÉRIC DILLAYE.

LE TEMPS QU'IL FERA CET ÉTÉ

Lorsqu'on regarde le soleil avec une lunette et quelquefois même simplement au travers d'un verre noirci, on aperçoit sur sa surface un certain nombre de taches, les unes brillantes, les autres obscures. Les taches noires sont habituellement composées de deux parties bien distinctes : l'une, d'un noir très prononcé, porte le nom de *noyau* et se trouve au milieu ; l'autre partie, que l'on appelle la *pénombre*, s'étend irrégulièrement sur tout le contour du noyau et présente une teinte grisâtre. Ces taches se meuvent sur le soleil en variant de nombre, de forme et de position. D'où viennent ces taches, aperçues pour la première fois par l'illustre astronome italien Galilée? A quelle cause attribuer leur origine, leur mouvement, les changements de forme qu'elles nous présentent sans cesse? Nous l'ignorons, et nous sommes obligés de nous contenter d'hypothèses plus ou moins ingénieuses en attendant que ces mystérieux phénomènes, mieux observés, mieux étudiés, nous livrent eux-mêmes le secret de leur nature.

Cependant, dès à présent, on a remarqué de curieuses coïncidences entre le nombre des taches solaires et la rigueur des saisons. Il y a déjà longtemps que l'astronome Herschell, guidé par des idées théoriques, avait cru trouver un rapport entre les taches du soleil et la température de la terre. « Il pensait que les taches sont l'indice d'une augmentation dans l'émission de chaleur des régions de la surface solaire où elles se montrent. Si une telle supposition est fondée, dans les années où les taches sont nombreuses, la radiation du soleil doit être plus intense et par conséquent la température plus élevée. »

L'idée d'Herschell est loin d'avoir été abandonnée ; beaucoup de savants cherchent à prédire le temps d'après le nombre des taches qui se trouvent sur le soleil, et ils ont reconnu que l'été de 1880 sera plus chaud que celui de 1879, sans toutefois présenter une chaleur excessive. Voici sur quels faits ils établissent leur prédiction :

Pour compter les taches du soleil il suffirait, évidemment, de placer chaque jour l'œil à la lunette et de noter exactement leur nombre. Ai-je besoin d'ajouter qu'avec ce procédé opératoire on prendra la précaution très élémentaire de protéger l'œil par un verre noirci, afin de ne pas être aveuglé par les rayons du soleil ?

Dans les observatoires, on préfère prendre tous les jours la *photographie* du soleil, ce qui permet de faire à loisir les relevés du nombre, de la forme et de l'emplacement de ces taches. En France, ce travail est entrepris depuis plusieurs années à l'observatoire de Meudon, à la tête duquel est placé le savant M. Janssen.

Le directeur de l'observatoire de Greenwich vient de publier le résultat de ses recherches de mai 1879 à mai 1880. Pendant 221 jours, l'étatdu ciel n'a pas permis de prendre des photographies, mais 145 épreuves fournissent d'intéressants renseignements.

« Les photographies conservées dans les archives de l'observatoire montrent que 64 fois le soleil présentait une surface immaculée ; 81 fois, au contraire, il offrait des taches plus ou moins nombreuses et d'une étendue absolue plus ou moins grande. Si l'on rapproche ces nombres de ceux qui ont été obtenus dans la période analogue de l'année dernière, de mai 1878 à mai 1879, on reconnait que le nombre relatif des taches a *augmenté* d'une façon notable depuis l'an dernier. En 1878-1879, on était parvenu à photographier le soleil pendant 150 journées ; mais le nombre de celles où l'on avait constaté la présence de taches n'était que de 29. »

Nous paraissons donc entrer dans une période ascendante de taches, et par conséquent dans une période plus chaude. Tandis que l'été peu chaud de 1879 et l'extrême rigueur du froid durant l'hiver dernier peuvent être attribués au petit nombre des taches solaires, on peut penser au contraire que le retour de saisons aussi fâcheuses n'est point actuellement à redouter: Donc l'été en 1880 sera *plus chaud* que celui de 1879. Sera-t-il très chaud ? Cela est infiniment peu probable, car on a remarqué que les saisons rigoureuses ne se suivaient jamais. Après un hiver très froid, l'été n'est jamais très ardent; c'est surtout sur le mois de juin que porte l'abaissement de la température. Ce résultat a été pleinement confirmé cette année, car le mois de juin a été pluvieux et relativement froid.

Les hivers rigoureux paraissent soumis à un retour périodique tous les 41 ans environ ; cette période de 41 ans est précisément celle qui ramène le maximum des taches solaires à la même époque de l'année. Cette simple relation, sur laquelle je n'insiste pas d'ailleurs, montre que l'observation attentive du soleil pourra peut-être un jour nous permettre de prévoir le temps. En attendant que le problème soit complètement résolu, répétons le pronostic tiré du nombre actuel des taches solaires :

1° L'été de 1880 ne sera pas excessif, car il suit un hiver rigoureux.

2° L'été de 1880 sera plus chaud que celui de 1879, car le nombre des taches solaires a augmenté depuis l'année dernière.

A. Bertalisse.

LES RÉPUBLICAINS

Hâtons-nous de dire que la politique est ici tout à fait étrangère à l'événement.

Nos Républicains sont de petits oiseaux du sud de l'Afrique, qui doivent leur nom à la singularité de leurs mœurs. Ils nichent par couples dans un nid commun percé de nombreuses cellules, et cette im-

mense *ruchée* d'oiseaux peut se comparer à une grande république d'abeilles.

Bien mieux même! Ici tout le monde travaille. Il n'y a point de *reine*, point d'*esclaves;* le mâle et la femelle sont égaux devant la loi commune, et les privilèges sont inconnus. En pourrait-on dire autant de toutes les républiques?

Les merveilleux petits ouvriers qui nous occupent aujourd'hui ne sont guère plus gros que nos moineaux francs, et cependant ils viennent à bout d'une besogne qu'on peut qualifier de colossale, quand on compare la grandeur de l'œuvre à la petitesse de l'artiste.

Les nids des Républicains, toujours placés à la naissance des maîtresses branches d'un gros arbre, ressemblent de loin à ces pavillons rustiques élevés comme abris dans les jardins d'agrément, ou, si l'on veut, à d'énormes champignons, sous le chapeau desquels une demi-douzaine d'hommes pourraient se mettre à couvert.

N'allez pas croire que ce soit un vaste parapluie de famille, une simple tente, un hangar banal: non; c'est une véritable cité ouvrière, dans laquelle chaque ménage occupe une cellule isolée : ici chacun est chez soi.

Malgré leurs mœurs sociables, qui leur ont fait décerner par les savants le nom de *Philétères*, c'est-à-dire « aimant des compagnons », les petits Républicains sont réservés dans leur intimité; ils n'admettent ni étrangers ni amis au foyer conjugal, et les réunions, privées ou publiques, n'ont lieu qu'en plein air.

Les nouveaux venus qui veulent se fixer dans la colonie sont toujours accueillis favorablement, à conditions qu'ils se construiront une maison à eux. On leur permet de bâtir, mais on ne leur donne pas l'hospitalité: le travail seul donne droit de cité.

L'ouvrage des Républicains n'a donc pas été fait tout d'une venue, par suite de l'entente amicale et spontanée d'une tribu exécutant les plans d'un habile architecte; il s'est accompli peu à peu par additions successives: c'est l'œuvre continue d'un grand nombre d'individus qui ont édifié les uns à côté des autres, en profitant de la communauté du mur mitoyen, dont la propriété ne soulève jamais ni procès ni querelles.

Un couple est d'abord venu, qui, trouvant le lieu propice, a résolu d'y établir son domicile. Mais qu'est-ce que ce lieu propice? Les Républicains ne vivent pas indifféremment partout; on ne les trouve ni au centre ni au nord de l'Afrique; ils pullulent dans les plaines accidentées de la colonie du Cap. Là, ils n'ont que l'embarras du choix pour décider sur quel *acacia de la girafe* ils planteront leur tente. Soyez tranquilles: ce sera toujours dans le pli de quelque ondulation de terrain, qui leur assurera un abri contre les coups de vent, et dans le voisinage d'un champ où ils n'auront qu'à moissonner.

Ne vous figurez pas que tous les végétaux conviennent aux Républicains pour la construction de leur nid. Ils méprisent un gazon doux et fin, une herbe tendre et souple, et donnent la préférence aux longues feuilles dures et tranchantes d'une plante herbacée qui fait justement le désespoir des voyageurs.

Les malheureux piétons, forcés de franchir les plaines où croît cette herbe aux brins quasi-métalliques, doivent entourer leurs jambes de solides bandes de basane pour éviter les coupures. Voilà pourtant les matériaux que choisissent les Républicains.

A l'aide de leur gros bec aux bords ondulés, dont les sinuosités s'engrènent exactement, ils coupent, taillent, transportent, tressent, enlacent les longs rubans de l'*herbe de Bushmanie*, et en forment un tissu solide et serré.

Ils établissent d'abord une sorte de massif herbacé, qui est la pièce résistante et fondamentale de l'édifice. « C'est par ce noyau, dit l'illustre voyageur naturaliste Le Vaillant, que commence la bâtisse, et c'est là que chaque oiseau construit et applique son nid particulier. Mais on ne bâtit de cellules qu'au-dessous et autour du massif. La surface supérieure reste vide, sans néanmoins être inutile. Comme elle a des rebords saillants et qu'elle est un peu inclinée, elle sert à l'écoulement des eaux, et préserve chaque habitation de la pluie.

» Qu'on se représente un énorme massif irrégulier dont le sommet forme une espèce de toit, et dont toutes les autres surfaces sont entièrement couvertes d'alvéoles pressés les uns contre les autres, et l'on aura une idée assez précise de ces constructions vraiment singulières.

» Chaque cellule a trois ou quatre pouces de diamètre, ce qui suffit pour l'oiseau. Mais toutes se touchant par une très grande partie de leur surface, elles paraissent à l'œil ne former qu'un seul corps, et ne sont distinguées entre elles que par un petit orifice qui sert d'entrée au nid, et qui quelquefois même est commun à trois nids différents, dont l'un est placé dans le fond et les deux autres sur les côtés. »

Les nouveaux habitants édifiant toujours à côté ou au-dessous des anciens, il en résulte que bon nombre de cellules, se trouvant obstruées ou enfouies très profondément dans la masse, sont abandonnées comme logements incommodes et insalubres, où la température est trop élevée et l'air trop raréfié.

On concevra donc que la construction prenne de plus en plus d'importance, en raison de l'accroissement de la population, qui s'élève par fois à plus de six cents individus adultes habitant trois cents petits appartements particuliers. Ajoutons que les enfants ne sont pas compris dans ce recensement!

Ces ruches d'oiseaux acquièrent souvent une épaisseur d'une étendue si considérable, que, malgré sa vigueur, l'arbre qui les supporte finit par succomber sous le poids. Ces accidents sont fréquents à la fin de la saison des pluies, lorsque la masse entière, encore alourdie par l'humidité dont elle est pénétrée, est ébranlée par le vent qui souffle en tempête.

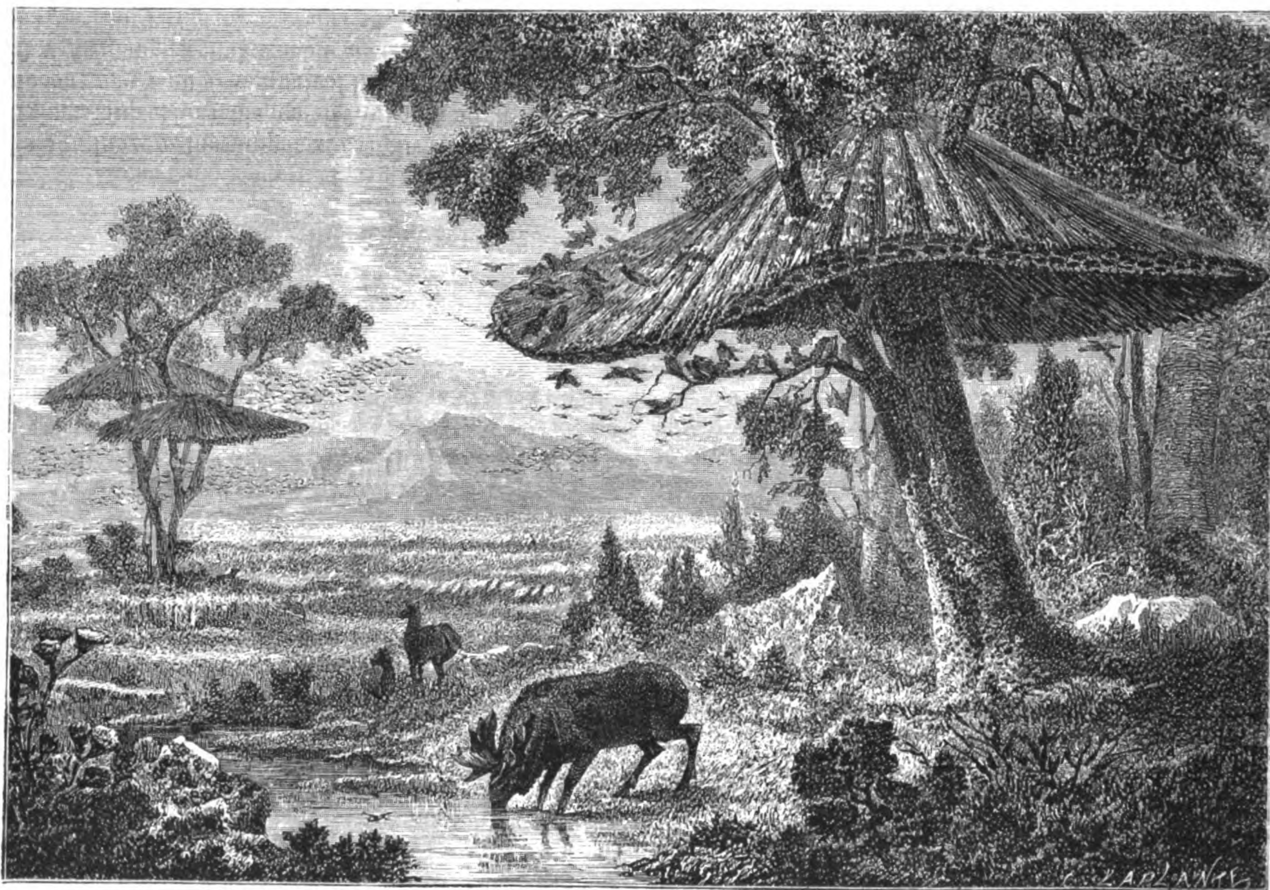
Le Vaillant, qui eut si souvent le chagrin de voir ses assertions contestées ou tout au moins taxées d'exagé-

ration, envoya un jour chercher un de ces nids écroulés par plusieurs hommes, qui le rapportèrent sur un chariot. Ce ne fut qu'à coups de hache que le voyageur parvint à le démolir pour en étudier la structure.

Bien des naturalistes ont depuis corroboré les dires de ce savant original, à qui l'on faisait un crime de décrire sous une forme vive et frappante des merveilles encore inconnues.

Mais revenons aux Philétères.

Les Républicains sont modestement vêtus d'une robe gris-cendré tachetée de noir, vêtement solide et rustique, bien fait pour le travail.



Nid de Républicains. (P. 143, col. 1.)

A part quelques causeries trop animées, agrémentées de coups de bec, et certaines petites querelles de ménage (hélas! où n'y en a-t-il pas?), ils vivent en bonne intelligence et sur un pied d'égalité parfaite.

Tandis que les uns babillent en se reposant sur le toit du phalanstère, les autres partent en joyeuses volées à la recherche des matériaux nécessaires à la construction ou à la réparation de leur domicile particulier. Il est curieux de les voir rentrer chez eux d'un coup d'aile sûr, sans jamais se tromper, bien que les ouvertures de toutes les cellules se ressemblent, et qu'il n'y ait ni numéro ni enseigne pour les faire reconnaître.

Malgré la pureté de leurs mœurs, leur vie laborieuse, leur caractère pacifique, les Républicains ne manquent pas d'ennemis. Les singes, les serpents et autres pirates du désert en veulent à leurs œufs, à leurs petits, à leurs personnes; les petits Perroquets convoitent même leur habitation. Paresseux comme tous les bavards, les *Psittacules*, trouvant tout simple et très commode d'entrer dans une demeure chaude et confortable toute faite, s'emparent violemment du nid des Philétères. Le combat, inégal, n'est jamais de longue durée. Une troupe de Psittacules, armés de becs crochus et solides, fondent sur la colonie, pénètrent dans les cellules, chassent les habitants, et s'établissent à leur place en vertu du droit du plus fort, de cet éternel droit du conquérant : « Ote-toi de là que je m'y mette! »

Les Républicains dépossédés n'ont d'autre ressource que d'aller s'établir plus loin, pour courir de nouveau les mêmes risques et peut-être subir les mêmes affronts.

Ils ont du moins le travail et la bonne humeur pour se consoler, tandis que leurs usurpateurs, poursuivis à leur tour par d'autres ennemis, ne tardent pas à être honteusement expulsés par de nouveaux envahisseurs.

Mme Gustave Demoulin.





Lucile achevait une aquarelle. (P. 145, col. 1.)

FEU DE PAILLE [1]

XXI

Où l'on transporte les pénates dans la grande ville de Paris.

« J'apporte une bonne nouvelle ! » dit Jacques en entrant dans la chambre où Mme Davery reprisait du linge auprès du fauteuil de son mari, pendant que Lucile achevait une aquarelle dans l'embrasure de la fenêtre.

M. Davery sourit faiblement ; il n'y avait guère de bonnes nouvelles pour lui. Depuis que sa santé générale était à peu près rétablie, il souffrait davantage de son impuissance, et se demandait avec découragement si ce n'était pas pour longtemps, pour toujours même, qu'il serait réduit à n'être qu'une charge, qu'un membre inutile dans la famille.

Mais Mme Davery et Lucile tournèrent vers Jacques un visage joyeux. La nouvelle devait être bonne, puisque Jacques le disait !

« Je suis nommé à Paris, voilà ma nouvelle ; professeur divisionnaire de sixième au lycée Louis-le-Grand, voilà mon titre. J'ai le droit, que dis-je ? le devoir de porter une grande robe noire, où l'on pourrait vous trouver une jupe dans chaque manche, mesdames ; et une toque noire, et un rabat blanc bien plissé, et une belle chausse de soie jaune garnie de lapin blanc.

— De lapin ! s'écria Lucile, irrévérencieux personnage !

— Ou de chat, si vous aimez mieux, ou de tout autre animal ayant fourrure blanche : je n'y tiens pas ; l'effet sera toujours le même. J'entre en fonctions le 6 octobre ; je viens d'aller voir mon proviseur.

— En sixième.... tes élèves seront tout petits ? demanda M. Davery.

— Oui, mon père ; ils n'en seront que plus dociles, j'aime mieux cela pour commencer.

— Mon pauvre garçon ! » murmura le père de famille, qui pencha sa tête sur sa poitrine. Il pensait à la Grèce, aux rêves de son fils, et il s'accusait amèrement. Lucile y pensait aussi ; elle fixait sur Jacques un regard plein d'enthousiasme. Elle ne le plaignait pas : est-ce qu'on plaint les héros ? est-ce qu'on plaint les martyrs ? et pour elle, en ce moment, Jacques tenait un peu de l'un et de l'autre. Mme Davery soupira.

« Pourvu qu'ils ne te fatiguent pas trop, ces marmots ! dit-elle.

— Pas du tout, ma mère ; ne crains rien. A présent, il va falloir chercher un gîte, le plus tôt possible ; il s'est déjà présenté des locataires pour l'appartement où nous sommes, et ce serait une bonne affaire si nous pouvions nous débarrasser de ce loyer-là. Donc, je m'en vais de ce pas à la chasse aux logements.

— Tout seul ? tu n'y connaîtras rien. Si je pouvais aller avec toi....

— Non, tu es trop fatiguée ; pense donc, si tu tombais malade au moment de déménager !

— C'est vrai.... il y aura beaucoup d'étages à monter.... Eh bien, emmène Lucile, c'est une petite ména-

1. Suite. — Voy. vol. XV, page 401, et vol. XVI, pages 1, 17, 33, 49, 65, 81, 97, 113 et 129.

gère très entendue; et puis elle a besoin de prendre l'air, elle étouffe ici, toujours renfermée.

« Mademoiselle! » dit Jacques en s'inclinant profondément et en offrant son bras à Lucile.

« Monsieur! » répondit-elle en lui rendant son salut d'un air de cérémonie. Puis, changeant subitement de ton: « Je cours mettre mon chapeau, et nous allons faire de bonne besogne. Je reviens à l'instant, ne vous impatientez pas, cousin Jacques! »

Et elle s'enfuit en chantant:

« Frère Jacques!
Frère Jacques!
Dormez-vous? »

« Rayon de soleil! » murmura M. Davery en la regardant s'éloigner. Mme Davery et Jacques ne dirent rien, mais ils pensaient qu'aucun nom ne pouvait mieux convenir à Lucile.

Mme Davery se mit à la fenêtre pour regarder passer ses enfants. Ils marchaient d'un pas vif et léger: elle toute petite et menue, avec sa tournure d'oiseau, sa petite tête coiffée d'une toque de paille d'où flottait un grand voile bleu; lui, grand et fort, se penchant un peu vers elle, pour qu'elle pût atteindre son bras; une bonne femme se mit à dire en les montrant: « Voilà un grand frère qui a l'air joliment fier de sa jolie petite sœur. »

Lucile, elle, n'entendait point les propos des passants; elle faisait mentalement des additions, et cherchait à établir le budget de la famille.

« Voyons ce que nous avons d'assuré, disait-elle. Vos appointements; la rente du capital qui nous reste.... Vous savez que ma tante a reçu une lettre de Valentine ce matin?

— Non, je ne savais pas. Elle va bien?

— Elle ne parle pas de sa santé; mais elle est enchantée de la vente du mobilier, qui a produit le double de ce qu'en offraient les revendeurs. Tout cela ne fait pas une fortune, mais enfin c'est un petit commencement. Il ne faudra pas entamer ce capital-là: pour les frais d'installation et pour les premières semaines, nous aurons les bijoux: Valentine les a gardés, pensant qu'ils se vendraient mieux à Paris qu'à la Rochelle. Elle est étonnante, Valentine! vous qui disiez toujours qu'elle n'avait pas le sens pratique!

— Je fais amende honorable et rends justice à son habileté.... à son courage aussi. Le cœur a dû lui saigner pendant cette vente aux enchères.... A présent, son courage se maintiendra-t-il devant les difficultés, les privations de la vie où nous allons entrer? je n'ose pas y croire.

— Vous êtes sceptique, Jacques!

— Pas toujours. Je ne doute pas de ma mère, ni de vous: vous avez fait vos preuves toutes les deux; mais elle..... Enfin, nous verrons.

— Oui, vous verrez. Moi, j'ai confiance en elle. Dites-moi donc à présent comment vous avez obtenu de rester à Paris; on dit que c'est si difficile.

— Je suis allé avant-hier trouver l'inspecteur qui m'avait promis son appui; vous vous rappelez?

— Très bien! Et vous lui avez dit que vous renonciez à aller en Grèce?

— Je lui ai même dit pourquoi: je ne voulais pas qu'il me prît pour un être fantasque et capricieux. Il m'a écouté en hochant la tête; il disait: « Bien, mon jeune ami! bon, cela! » et il m'a demandé ce que je désirais. Moi, j'ai pensé à vos aquarelles....

— Oh! Jacques! elles n'ont pas assez de valeur pour peser dans la balance.

— Mais si, mais si! Et puis j'avais d'autres raisons que les aquarelles; à Paris je pourrai trouver des travaux supplémentaires. J'ai donc demandé une classe de sixième.

— Pourquoi de sixième? Des bambins à qui vous ferez réciter leur grammaire! Est-ce qu'on ne vous aurait pas donné de plus grands élèves?

— Si vraiment; mais les élèves de sixième prennent beaucoup de leçons.... N'est-ce pas que je deviens un homme pratique?

— Bon Jacques! à présent, il ne faut pas que vous soyez seul à travailler et à gagner. Mes aquarelles rapportent quelque petite chose; mais il me semble que je serais capable de dessiner pour un journal illustré. J'ai fait beaucoup de progrès depuis un an, je vous assure, à force de croquer tout ce qui passait à ma portée, bêtes et gens: je vous montrerai mes albums.

— Je m'occuperai de cela, Lucile; mais ce sont des démarches que vous ne pouvez pas faire vous-même. Vos aquarelles nous font déjà grand bien; mais si vous passiez tout votre temps à dessiner, qui est-ce qui consolerait notre pauvre malade? qui est-ce qui lui ferait oublier sa triste situation? Vous savez bien, Lucile, que vous êtes son rayon de soleil!

— On peut bien faire un peu de tout! Mais, au fait, le dessin n'est pas le plus pressé; où allons-nous demeurer? avez-vous choisi notre quartier?

— Oui; je crois que dans les petites rues qui avoisinent le Panthéon, nous trouverons ce qu'il nous faut. Jusqu'ici je n'ai pas regardé les écriteaux: les loyers seraient trop chers pour nous. A présent, attention: voilà une maison d'aspect honnête et modeste, entrons et demandons. »

Ils entrèrent et demandèrent; mais si la maison était modeste, le loyer ne l'était pas. Ils allèrent un peu plus loin, ils errèrent aux environs du Luxembourg, ils visitèrent vingt appartements et montèrent une centaine d'étages, et Jacques put se convaincre qu'à lui seul il n'aurait fait que des sottises. Lucile se rendait compte à première vue des mérites et des défauts d'un appartement: celui-ci était séduisant, mais il était situé au nord, et il était triste et malsain de ne jamais voir le soleil; cet autre paraissait un peu petit, mais avec certaines combinaisons d'aménagement, on pourrait s'en arranger; seulement la cuisine était sombre, il y fallait de la lumière en plein midi, et Pacifique y serait trop malheureuse; cet autre avait de grandes pièces trop difficiles à chauffer; un autre

manquait d'armoires; beaucoup étaient trop chers. Jacques commençait à se décourager; Lucile ne se décourageait pas, mais elle était bien lasse. Enfin, derrière le Panthéon, dans la rue Tournefort, une rue dont les principaux commerçants étaient des fripiers et un petit épicier qui vendait aux enfants des images d'Épinal et des pipes en sucre rouge, Lucile aperçut un écriteau plein de promesses.

« Appartement avec jardin, prix modéré ! »

« Jacques, voyons celui-là. Comme un jardin ferait du bien à mon oncle ! Entrons vite ! »

Ils entrèrent, et ils restèrent longtemps; mais quand ils sortirent, ils étaient radieux tous les deux, et ils cessèrent de marcher le nez en l'air, en quête des écriteaux. Jacques, s'apercevant que Lucile ne pouvait plus se traîner, la fit monter dans un omnibus, qui de correspondance en correspondance les ramena enfin à leur porte. Ils rendirent si bon compte de leur mission, que Mme Davery partit sur-le-champ pour la rue Tournefort; et le lendemain, Valentine recevait la lettre suivante :

« C'est moi, ma Valentine, qui sers de secrétaire à toute la famille pour t'annoncer les dernières nouvelles. Jacques est nommé à Paris : tant mieux, n'est-ce pas ? Nous avons battu tout le quartier où est son lycée, pour y trouver un toit digne de nous abriter; et tu verras comme nous serons bien ! C'est une partie de maison qui dépend d'un grand bâtiment, mais nous avons notre entrée particulière. Il y a au rez-de-chaussée une cuisine avec un bon fourneau (je l'ai fait allumer pour voir s'il marchait bien), une salle à manger et un salon, le tout donnant sur le jardin : car nous avons un jardin ! un jardin avec une pelouse et une allée qui tourne autour, et un bosquet de lilas au fond; il s'y trouve aussi un poulailler, et même un endroit pour élever des lapins : Pacifique, qui n'aime pas le gaspillage, pourra utiliser toutes ses épluchures, qui se transformeront en gibelottes et en œufs à la coque. En haut, il y a une chambre pour ma tante et mon oncle, une autre grande que Jacques appelle le gynécée, ce qui veut dire en français que nous l'habiterons avec Marcelle, et une troisième pour Frédéric : celle-là est une vraie cellule, mais elle est gaie. Pacifique aura un cabinet près de la cuisine, où il y a de grandes armoires d'office; en ôtant la moitié des armoires, on trouvera le moyen de placer son lit. J'oubliais Jacques; il aura une petite chambre qui est derrière le salon, et qu'on lui meublera en cabinet de travail, pour recevoir des élèves quand il aura des leçons à donner chez lui; on y mettra un grand divan sur lequel on fera son lit tous les soirs. Le jour, ses matelas seront roulés et mis dans une armoire. Tu diras que je ne parle que d'armoires; le fait est qu'il y



Ils entrèrent. (P. 147, col. 1.)

en a, c'est une bénédiction, et grandes ! nous pourrions coucher sur les planches, les uns au-dessus des autres, comme dans les lits clos de Bretagne. Plaisanterie à part, la maison, qui n'est pas bien belle, sera très commode, l'escalier est assez large pour que Jacques et Frédéric puissent descendre mon oncle le matin et le remonter le soir ; il passera la journée dans le salon, ou dans le jardin quand il fera beau, et nous serons toujours autour de lui, pour qu'il ne s'ennuie pas. »

Suivaient quelques instructions, dictées par Mme Davery, pour que Valentine terminât ses préparatifs de voyage. La jeune fille ne put se défendre d'un serrement de cœur : tout était donc consommé ! Mais elle se redressa vite, et la semaine s'était à peine écoulée qu'elle quittait la maison avec Marcelle et Frédéric, pour aller attendre chez Mme Briochon que l'appartement de Paris fût prêt à les recevoir. Les meubles étaient partis de la veille ; et Pacifique, qui était allée dire adieu à sa nièce, devait les suivre de façon à arriver en même temps qu'eux pour aider à les placer.

Le dernier jour est arrivé ; Mme Davery demande ses enfants : la maison de Paris les attend, Pacifique a pris possession de sa cuisine, le déménagement est fait, et M. Davery se trouve bien dans son salon et dans son jardin, où il peut jouir des derniers beaux jours de l'automne. Jacques a commencé à faire ses classes, et il a déjà plusieurs leçons à donner : tout va bien. Valentine dit adieu à la Rochelle, et remercie son hôtesse, qui l'a fait souvent souffrir par ses paroles, mais qui l'a soignée et qui pleure en la quittant. Frédéric et Marcelle pleurent aussi. Valentine en ferait bien autant, mais elle aurait peur de ne plus pouvoir s'arrêter, si elle se laissait aller à verser une larme ; elle se mord les lèvres et marche les yeux baissés, pour ne pas trop voir ce qu'elle quitte. On entre dans la gare. Frédéric passe au guichet et revient tenant les billets, des billets de troisième classe, qu'il cache dans sa main pour qu'on ne voie pas à quelle économie il est désormais condamné. Il faut partir, le sifflet retentit, le train s'ébranle : Marcelle regarde longtemps par la portière les tours de la Rochelle qui s'estompent de plus en plus dans le lointain ; mais elle est seule à les regarder : Valentine et Frédéric se tiennent en arrière, l'une ne voulant plus voir, l'autre craignant d'être vu.

Et pendant qu'ils s'avancent vers Paris, la petite maison de la rue Tournefort est pleine de mouvement et de bruit. Lucile monte et descend du matin au soir, cherchant et trouvant des combinaisons pour que chaque objet soit placé de manière à être commode et à faire bon effet ; et Jacques, dès qu'il arrive du lycée, vient se mettre à ses ordres avec son marteau et ses clous, comme autrefois à la Rochelle. Mme Davery range ses armoires ; il y a du linge pour longtemps, et des vêtements aussi, pourvu qu'on ne tienne pas trop à suivre la mode, et cela la rassure sur les dépenses. Mais elle est bien lasse ; quatre ans d'oisiveté relative lui ont enlevé une partie de ses forces ; il faut espérer que l'exercice les lui rendra. Le soir vient ; on se sépare en disant : « Demain ils seront ici ! » et Pacifique se promet de se lever de grand matin pour terminer les derniers apprêts, afin d'avoir tout son temps dans la journée pour soigner le dîner d'arrivée de ses jeunes maîtres.



XXII

Où l'on pend la crémaillère dans la rue Tournefort.

Le cœur de Valentine battait bien fort quand le train entra dans la gare d'Orléans. Paris ! elle en avait connu la vie oisive et opulente, le luxe, les plaisirs ; elle y revenait pour vivre pauvre et ignorée, et si elle rencontrait dans la rue quelqu'une de ses anciennes connaissances mondaines, elle devrait détourner la tête ; car sa place n'était plus dans ces salons où l'accueillait jadis un murmure flatteur, — flatteur pour sa beauté, mais dû surtout à la dot qu'on lui croyait ; car M. Davery, grâce à quelques spéculations heureuses, avait pu mener un train bien supérieur à sa fortune réelle. Pauvre Valentine ! elle se faisait encore des illusions ; il n'était guère probable qu'elle eût à repousser les avances des gens qui l'attiraient et la louaient tant l'année précédente : M. Davery était ruiné, ce n'était plus qu'un « homme à la mer », et personne ne songeait ni à lui ni à sa famille.

Elle se hâta pourtant de descendre du wagon et de sortir de la gare avec Marcelle, pendant que Frédéric allait réclamer les bagages. La première figure qu'elle vit, ce fut celle de Jacques ; et Jacques vint à elle avec empressement, la serra dans ses bras en l'appelant « ma chère Valentine », et en s'informant de sa santé avec une tendresse à laquelle il ne l'avait pas accoutumée. Jacques avait fait jusque-là peu de cas de Valentine ; ses défauts le choquaient trop vivement pour qu'il pût lui savoir gré de ses qualités, et il lui parlait habituellement sur un ton de persiflage ou de froid dédain. Elle lui répondait avec des airs de princesse qui parle à un vassal mal appris ; mais au fond elle aurait donné beaucoup pour être estimée de son frère aîné, tandis qu'elle ne se souciait pas le moins du monde de l'admiration de Frédéric. Aussi le changement de Jacques à son égard lui causa-t-il une joie qui dissipa immédiatement le nuage qui assombrissait son horizon. C'était comme s'il lui eût

dit : « Tu n'es plus la Valentine égoïste et frivole d'autrefois, tu as agi comme une femme courageuse et dévouée ; à présent nous pouvons nous entendre. » Elle tint à honneur de mériter la bonne opinion qu'il semblait avoir d'elle ; elle protesta qu'elle n'était pas fatiguée, quoiqu'elle se sentît brisée par ce long voyage fait sur des bancs de bois ; elle s'informa des arrangements qu'on avait pris, donna à Jacques quelques détails sur ses dernières opérations de la Rochelle, et parla de chercher, elle aussi, du travail pour contribuer à l'entretien de la maison. Jacques était ravi. « Lucile avait raison, pensait-il, j'ai été trop sévère pour Valentine, qui valait beaucoup mieux que je ne croyais : je ne suis qu'un mauvais philosophe bourru, et je devrais bien tâcher de ressembler à Lucile. »

Cette résolution donna une teinte de bienveillance et de gaieté à toutes ses idées, et par suite à toutes ses paroles ; si bien que quand le fiacre qui amenait au nid le reste de la famille Davery s'arrêta rue Tournefort, Marcelle se disait qu'elle n'avait jamais connu Jacques si gentil, Valentine était toute fière de son approbation, et Frédéric était tout joyeux de ce que son frère aîné avait paru, pour la première fois de leur vie, ne pas le considérer comme un imbécile.


Le fiacre s'arrêta rue Tournefort. (P. 149, col. 1.)

Cette journée-là fut une heureuse journée. Quoique le passé fût plein de regrets, quoique l'avenir fût bien incertain, comment le père et la mère n'eussent-ils pas été joyeux de revoir toute leur famille réunie autour de la table, où Pacifique déposa avec orgueil une soupière remplie du bouillon le plus fumant, le plus parfumé, le plus savoureux qui fût jamais sorti d'une marmite française ? Mme Davery se retrouvait dans son élément ; la bonne figure ridée de Pacifique, apportant elle-même son œuvre et recevant en personne les compliments des convives, lui plaisait mieux que la mine impassible de Joseph, dressé à changer les assiettes et à servir les mets avec une précision d'automate, sans s'intéresser à ceux qui mangeaient ni à ce qu'ils mangeaient. Et les enfants, même ceux qui auraient préféré une mise en scène plus conforme à l'étiquette, sentaient, après tant de mauvais jours, leur cœur se dilater dans l'intimité de cette petite salle à manger où ils se retrouvaient plus unis, plus confiants, plus rapprochés les uns des autres qu'ils ne l'avaient été pendant leur rapide fortune. On causa gaiement, on rit, et M. Davery, plus triste que les autres parce qu'il avait plus de reproches à se faire, finit par se dérider un peu. Valentine fut la reine de la fête ; car c'était une fête que cette réunion de famille, quoiqu'en ce moment-là même Mme Briochon fût en train de débiter à quelques dames, avec qui elle avait dîné, une élégie sur le malheur de ces « pauvres Davery. » On parla du courage de Valentine, de l'activité de Valentine, de l'habileté de Valentine comme maîtresse de maison, comme emballeuse, car tout était arrivé sans avaries, et comme homme d'affaires aussi : car le notaire avait déclaré que jamais il n'avait rencontré un clerc plus intelligent qu'elle. Valentine fut donc louée sur toute la ligne. On entendit bien, à un certain moment, la petite voix de Marcelle qui disait : « Et Lucile ! » mais Lucile lui fit une moue qui voulait dire : « Chut ! » et, élevant son verre, elle porta la santé de la reine Valentine. Et Pacifique, qui enlevait les assiettes, marmotta tout bas en s'en allant : « Elle ne tient pas à ce qu'on l'appelle reine, la chère petite ! je crois bien ! elle aime mieux être le bon ange de tout le monde ! »

Et un instant après on l'entendit, tout en remuant ses plats et ses casseroles, chanter à pleine voix, ce qui ne lui était pas arrivé depuis quatre ans passés, le refrain qui correspondait pour elle à la plus profonde satisfaction :

« Meunier, meunier, tu dors,
Ton moulin, ton moulin, ton moulin tourne,
Meunier, meunier, tu dors,
Ton moulin tourne, il va trop fort ! »

La chanson amena un sourire sur tous les visages, et la petite Marcelle s'écria :

« Pacifique qui chante ! il y avait bien longtemps qu'elle n'avait chanté !

— Oui, répondit Mme Davery, elle est contente de redevenir utile.

— Nous sommes tous contents, mère, dit Valentine ; nous serons plus heureux qu'autrefois, parce que nous pourrons tous nous rendre utiles.

— Que Dieu t'entende, ma chère fille, et qu'il nous protège dans notre nouvelle vie ! »

M. Davery étendit sa main pour prendre celle de Jacques, qu'il serra en murmurant :

« Et qu'il te protège, mon pauvre enfant, qui te trouves si jeune le chef de la famille !

— Par intérim, repartit Jacques ; tu vas mieux, et tu seras bientôt tout à fait guéri. »

Le père secoua la tête. Mais Lucile ne voulait pas qu'on s'attristât le premier soir ; elle courut au salon, alluma des bougies, et se mit au piano. Jacques la comprit ; il roula bien vite le fauteuil du malade, et alla prendre son violon, et la soirée s'acheva comme les soirées de la Rochelle, avant la tontine Lemarandoux.

Les voyageurs étaient fort las ; aussi la nuit ne suffit-elle pas pour les reposer, et quand Valentine ouvrit les yeux et chercha Lucile, elle ne trouva qu'un lit vide auprès du sien. Marcelle dormait encore dans le troisième petit lit : on eût dit un dortoir de couvent. Une horloge sonna : Valentine compta dix coups.

« Quelle conduite ! je commence bien ! » se dit-elle en sautant hors de son lit et en commençant vivement à s'habiller. « Je suis sûre que les autres ont déjà tous gagné leur déjeuner. Marcelle ! dix heures, entends-tu ? »

Marcelle étendit les bras, se retourna, souleva sa tête, et finalement entr'ouvrit les yeux.

« Comme j'ai dormi ! dit-elle : j'étais si fatiguée ! Où est maman ?

— Au marché, avec Pacifique, » répondit une voix joyeuse ; et les deux sœurs aperçurent Lucile qui venait d'entr'ouvrir la porte, et qui accourut les embrasser.

Puis elle s'envola comme un oiseau, et revint l'instant d'après, chargée d'un petit plateau où fumaient deux tasses de chocolat.

« Voilà votre déjeuner, mesdemoiselles ; je l'ai tenu sur des cendres chaudes. Celui de Frédéric y est encore. Mon oncle est levé, Jacques l'a descendu ce matin avant de partir.

— Ce pauvre Jacques ! c'est vrai ; il faut qu'il s'en aille dès le matin, comme un écolier !

— Bien sûr, Marcelle ; que feraient les écoliers sans le professeur ? Jacques est donc parti, un peu avant huit heures, et il ne reviendra qu'à midi, parce qu'il a deux leçons à donner après sa classe. Il faudra que le second déjeuner soit prêt quand il arrivera : tout est réglé ici comme dans un régiment. Ma tante est allée au marché ce matin ; elle n'ira pas ordinairement, mais Pacifique ne savait pas le chemin, il fallait bien la conduire.

— Et tu as fait le ménage, pendant ce temps-là, ma pauvre Lucile !

— Pas tout : vous allez m'aider pour le reste ; et puis je vous montrerai la maison en détail, et vous verrez les poules et les lapins ; ils dormaient hier quand vous êtes arrivées. Voyez comme le soleil est beau ! Le jardin est charmant à cette heure. Les rosiers ont encore des roses ; nous les avons laissées sur pied, pour vous garder le plaisir de les cueillir. »

Valentine et Marcelle se hâtèrent de s'habiller. Lucile allait et venait, défaisait les cordes des malles, ouvrait les placards pour montrer à ses cousines quelle belle place elles auraient pour ranger leurs vêtements, descendait pour voir si son oncle n'avait besoin de rien, et pour lui dire que les voyageuses s'étaient réveillées en bonne santé. Puis elle remontait ; elle aidait ses cousines à vider leurs caisses ; elle leur racontait le déménagement, les travaux qu'elle avait exécutés avec Jacques pour mettre la maison en bon état ; car Mme Davery n'avait point demandé de réparations, afin d'obtenir un loyer modéré, et c'étaient Jacques et Lucile qui avaient exécuté les peintures et collé les papiers, mis une étagère par-ci, un portemanteau par-là.

« Nous vous avons regrettés plus d'une fois, ajoutait-elle ; nous aurions eu souvent besoin de Valentine pour nous conseiller, et de Marcelle pour nous faire nos commissions ; à présent nous travaillerons toujours ensemble, et ce sera bien mieux. » Il y eut aussi le chapitre des étonnements de Pacifique dans les rues de Paris, qui excita la gaieté des jeunes filles ; et riant, babillant, faisant les lits et rangeant la chambre, elles atteignirent l'heure où Pacifique et sa maîtresse revinrent du marché.

Pacifique était furieuse. « Ah ! mademoiselle Valentine, s'écria-t-elle, c'est un joli pays que votre Paris ! Je marchande du poisson : quarante sous un morceau de raie ! elle était fraîche, pour une raie qui n'avait pas été pêchée ici, et elle était bouclée, je ne dis pas le contraire ; mais quarante sous ! il y en aurait bien pour dix sous à la Rochelle, les jours où la pêche a manqué, encore ! Et la friture ! au poids de l'or ! Le marché est beau et il est propre, c'est sûr ; mais ces marchandes ! il faut prendre des gants pour leur parler, si l'on ne veut pas s'attirer des sottises. Et la viande ! et les œufs ! et les volailles ! Il n'y a donc que des gens riches à Paris ? Ah mais ! je vais me mettre à chercher, à me lever de bonne heure ; je finirai peut-être bien par découvrir des endroits où l'on ne paye pas si cher que cela ; car ça fait mal au cœur de donner tant d'argent pour si peu de marchandise ! »

Les jeunes filles riaient ; mais Valentine regarda sa mère, qui ne disait rien, et elle comprit que, comme Pacifique, elle était fort effrayée du prix de toutes choses ; et sa gaieté tomba tout d'un coup. Elle pensa que la maison était lourde et leurs ressources presque nulles ; que son père ne gagnerait peut-être plus rien désormais ; que Jacques donnait son travail, Lucile tout ce qu'elle possédait, et qu'elle, la fille aînée, n'était qu'une bouche inutile. « Que pourrais-je faire ? » se demanda-t-elle comme elle se l'était déjà demandé bien des fois ; et pas plus cette fois que les autres, elle ne trouva de réponse satisfaisante. Que savait-elle faire en effet ? Elle avait passé ses examens ; mais depuis quatre ans, elle avait à peine ouvert un livre, et elle n'était guère en état d'apprendre aux autres ce qu'elle avait su autrefois. Elle avait continué à jouer du piano, quand elle voulait briller dans un salon :

elle ne possédait pas des connaissances musicales assez sérieuses pour enseigner, surtout à Paris. Elle avait entendu parler de femmes, de jeunes filles ruinées subitement comme elle, qui avaient dû à l'adresse de leurs mains leur existence et celle de leur famille ; mais que savait-elle faire ? Depuis qu'elle pouvait payer une couturière et une modiste, avait-elle jamais essayé de chiffonner un bout de ruban ou de dentelle ? Pour toute chose il lui faudrait recommencer un apprentissage ; et les autres travailleraient pour elle, pendant ce temps-là ! Pourquoi lui avaient-ils donné tant d'éloges, la veille ? elle le sentait douloureusement, elle n'était vraiment bonne à rien !

Valentine se trompait ; on est toujours bon à quelque chose ; et la preuve, c'est qu'elle aurait pu, au lieu de se lamenter intérieurement sur son inutilité, dans l'embrasure de la fenêtre, imiter Lucile qui mettait le couvert, qui allait chercher des œufs dans le poulailler, qui remplissait les carafes, qui descendait à la cave tirer du vin, et qui trouvait encore moyen de donner des consolations à Pacifique, en lui parlant des provisions qu'on ferait venir de la Rochelle, et qui seraient bien meilleures et bien moins chères que ce qu'on trouvait à Paris. Marcelle aussi s'était mise à rendre des services ; elle prenait connaissance de tous les coins et recoins, demandant de l'ouvrage à sa mère et à sa cousine, et essuyant la poussière qui était retombée sur les meubles depuis le matin. Si peu que l'on fasse, cela vaut toujours mieux que de ne rien faire.

Et Frédéric ? la pendule sonnait onze heures et demie, lorsqu'il sortit de sa chambre et fit son entrée dans le salon, d'où M. Davery regardait mélancoliquement des moineaux qui picoraient sur le gazon. Il fut accueilli par une bordée de quolibets, où il se vit comparé tour à tour à un loir, à une marmotte et à la Belle au bois dormant : il s'excusa comme il put d'avoir dormi si tard, et offrit de racheter sa faute en sciant du bois, en cirant les parquets ou en se livrant à tout autre travail qu'il plairait à ces dames de lui commander. Finalement, comme on ne lui demanda rien de pareil, il alla lire le journal à son père ; il n'était sûrement pas, à ce moment-là, le membre le moins utile de la famille.

A suivre. Mme C. COLOMB.



ALAIN KENNOL

I

Saint-Nazaire était encore, il y a moins d'un demi-siècle, un village breton du moyen âge. La société moderne l'a transformé en une ville active et commerçante. Il serait peut-être plus juste de dire que la ville nouvelle s'est installée autour du village, car ce qui est breton ne se transforme guère. Aussi cette cité naissante a-t-elle un caractère étrange, et l'on peut y étudier sur place, mieux que partout ailleurs, la marche et les progrès du temps. A quelques pas des rues alignées de tous les quartiers neufs, des landes solitaires ; à côté de la gare, un monument druidique, défiant dans son immobilité discrète les locomotives rapides et bruyantes qui le sifflent en passant. De tous côtés on aperçoit la mer.

La maison qu'habitait Alain Kennol était une des plus vieilles du vieux Saint-Nazaire. Tout y avait gardé la marque du passé, la construction comme le mobilier.

La cuisine, qui servait de salle à manger, avait encore l'immense cheminée garnie de ses grands chenets à crochets et de sa crémaillère ouvragée ; la solide table de chêne, dont les pieds tors semblaient avoir fléchi sous le poids ; les chaises massives ; les escabeaux étroits aux pieds écartés ; le buffet contourné de colonnes cannelées en zigzag, fermé de portes bizarrement ornementées, dont les ferrures saillantes brillaient sur le chêne noirci.

La chambre à coucher avait cet aspect qui plaît aux peintres, ce luxe rustique du vieux temps qui vaut bien ce luxe moderne des salons *blanc et or*. On y voyait un lit encaissé dans une alcôve fermée par des draperies de serge ; un berceau de chêne, bas et massif, qui avait bercé l'enfance des aïeux ; des chaises à siège de bois ; un banc à deux fins, qui servait tour à tour d'escabeau ou de table ; un grand bahut sculpté, admirablement fouillé et qui n'aurait pas déparé le musée d'un collectionneur curieux.

Les fenêtres étaient encore à demi garnies de ces vitres à filets de plomb qui économisent à la fois le verre et la lumière ; mais elles étaient déshonorées par des vitres neuves posées comme des emplâtres sur de larges blessures.

On entrait dans cette maison sans étage par une pièce servant de vestibule, et qui donnait accès dans un jardin campagnard au fond duquel se trouvait un ancien atelier de charpentier. Voilà le logis.

En pénétrant dans cette humble habitation d'une austère propreté ; en voyant Alain Kennol, le chef de la famille, chaussé de gros souliers, vêtu d'un habit de laine brune et de culottes *à la marinière*, comme l'étaient encore les ouvriers et les paysans ; en voyant Geneviève, sa femme, toujours habillée de bure le di-

manche comme les autres jours, sans jamais revêtir la jupe de soie, ni la croix d'or, ni le tablier de mousseline, ni la coiffe de dentelle des jours fériés; en voyant la petite Nanine, leur unique enfant, courir dans le jardin sans autre vêtement que sa brassière proprette et son petit jupon de cotonnade, on aurait pu se croire chez un de ces pauvres artisans qui, tout en gardant la maison léguée par leurs parents, sont condamnés à une vie misérable par la modicité de leur salaire. Il n'en était rien pourtant.

Alain Kennol était le sous-directeur des ateliers de construction de machines de la maison Servat et Cie, et recevait à ce titre des émoluments exceptionnels.

Comment donc expliquer l'état misérable dans lequel vivait cette famille de trois personnes? La parcimonie, qui se révèle en tout, proviendrait-elle de l'avarice? Certes non. Les dépenses ne coûtent rien au maître de la maison, et la maîtresse, qui les enregistre avec soin, ne s'en étonne ni ne s'en plaint.

Alain Kennol est dévoré par une passion qui fait sa joie et ruine sa famille. Il n'est guère plus mari qu'il n'est père : il vit heureux en dehors du sentiment. Ne le jugez pas trop vite, ne le condamnez pas tout à fait. Sa passion est une passion honnête, dont il n'a point à rougir et dont les siens auraient seuls le droit de se plaindre.

Un mot du passé de ce brave homme.

Alain était fils du charpentier Kennol, qui comptait bien le voir succéder après lui aux cinq générations de charpentiers qui l'avaient précédé.

Malheureusement le jeune Alain détestait le métier de son père; non pas qu'il répugnât au travail, il était au contraire d'une nature active et laborieuse, mais il préférait à l'industrie du bois l'industrie du fer, qui lui paraissait plus noble.

Il n'avait entrevu que de loin les chemins de fer, les locomotives, les machines à vapeur, et pourtant son imagination s'était jetée de ce côté, l'esprit moderne avait soufflé en lui. Il s'enthousiasmait au récit des découvertes de la science et de l'industrie. Il aurait voulu s'instruire, se préparer à obéir à sa vocation; mais son père ne l'entendit pas ainsi. Le brave charpentier pensait que l'homme qui a le bonheur de savoir lire, écrire et compter, en sait toujours assez.

Alain se consola en dévorant tous les livres de science qu'il put se procurer. Le travail pénible de cette éducation solitaire, que personne n'aidait et ne contrôlait, le rendit songeur et taciturne. A peine eut-il acquis les connaissances les plus élémentaires, qu'il donna carrière à ce besoin de créer, d'inventer, qui était sa maladie, ou mieux son tempérament.

A seize ans il avait inventé plus de vingt machines inventées depuis longtemps, et connues de tout le monde excepté de lui. Loin de le chagriner, ces déceptions ranimaient son ardeur.

« Tant mieux ! s'écriait-il, c'est que mes idées sont bonnes! »

Il n'y avait pour lui que trois choses au monde : des mobiles, des moteurs et des mouvements. Il admirait tout ce qui tourne et restait indifférent à tout ce qui ne tourne pas.

Le père Kennol, pour donner le change aux songeries stériles de son fils, consentit à ce qu'il entrât dans l'usine Servat et Cie. Il devait y trouver la pâture qui convenait à ses goûts. Devenu habile ouvrier, il sut utiliser ses qualités particulières en perfectionnant l'outillage, et il ne tarda pas à être chargé de la direction des travaux sous la surveillance de M. Servat, qui se tenait en garde contre la fécondité du génie inventif de son chef d'atelier.

A la mort de son père, Alain se trouva dans l'isolement, et sentit que la mécanique toute seule ne pouvait pas remplir son cœur et sa vie. Il s'aperçut tout à coup que sa voisine Geneviève serait une tendre et douce compagne, et il l'épousa.

Geneviève était bien la femme qui convenait à cet homme ignorant des choses les plus vulgaires de la vie. Pourvu qu'on le laissât dans son coin, où, prenant l'attitude d'un joueur d'échecs, il méditait sur ses combinaisons de rouages et d'excentriques, il n'avait rien à désirer.

Geneviève, nature délicate et toute de sentiment, tenait le ménage en faisant sentinelle autour de son mari, afin que rien ne vînt le troubler. Elle accepta la vie qu'il lui faisait de la façon la plus simple, ne réclamant jamais contre l'indifférence apparente d'Alain, pour qui elle avait autant d'amour que d'admiration. Cette noble créature vit dissiper, sans mot dire, sa dot et le patrimoine de son mari en essais infructueux, en brevets d'invention. Quand on condamnait autour d'elle ce qu'on appelait la monomanie de Kennol, elle en haussait les épaules; comme si le public était bon juge en pareille matière ! comme si son mari n'avait pas le droit de dépenser son argent à sa guise !

Grâce à la réserve et au dévouement de sa femme, Alain était heureux; il n'avait aucun souci. Chaque jour une nouvelle invention lui procurait presque la joie qu'il avait ressentie à la naissance de sa fille. C'était un moteur à air chaud qui devait réparer l'insuccès d'Ericson; c'était un loch enregistreur; c'était un appareil pour chauffer tous les wagons d'un train avec la vapeur perdue pour la locomotion; c'était un bateau de sauvetage; c'était.... c'étaient cent inventions, qu'il oubliait pour se consacrer à d'autres recherches qu'il poursuivait avec autant d'amour, et qu'il trahissait à leur tour au profit d'idées nouvelles qui le passionnaient davantage.

Chaque production était l'occasion de dépenses sans aucun profit. Peu importait à Alain ! Il concevait, il créait : c'était sa fonction; il donnait satisfaction aux instincts de sa nature, il goûtait des joies intimes et profondes, ni plus ni moins que s'il eût été un homme de génie. Mais tandis qu'il ravivait sa passion par de nouvelles trouvailles, l'avoir du modeste ménage s'en allait. On arrivait à zéro, on allait bientôt tomber au-dessous.

Une fois Geneviève tenta discrètement d'avertir son mari.



Il tenait dans son bras son enfant endormie. (P. 154, col. 2.)

« Chère femme! s'écria-t-il avec enthousiasme, je tiens enfin la fortune! Toi et Nanine vous serez bientôt riches, grâce à des turbines de mon invention qui vont enfin utiliser l'immense force de propulsion des vagues de la mer! Au lieu de détruire les falaises et d'envahir les plages, elles produiront, elles créeront des richesses. »

Quel rêve! maîtriser la fureur des flots! s'en emparer, la saisir au plus haut point de sa force ascensionnelle, l'emmagasiner et lui faire tourner, en esclave docile, des turbines qui travailleront pour le plus grand bien de l'humanité!

Geneviève baissa la tête en étouffant un soupir.

Kennol, accaparé par ses fonctions à l'usine Servat et Cie, absorbé par ses incessantes songeries, pouvait-il se préoccuper des mesquines questions d'argent, des affaires du ménage, lui qui ne s'apercevait pas que la santé toujours chancelante de sa femme s'altérait de plus en plus?

Un matin, le médecin, le prenant à part, l'avertit que Geneviève, atteinte profondément par la maladie qui la minait depuis longtemps, lui paraissait menacée.

« Que dites-vous? s'écria Kennol foudroyé.

— Hélas! rien que la vérité. »

Cette révélation inattendue le bouleversa. Il ouvrit enfin les yeux et se trouva dans cette maison, qu'il n'avait jamais quittée, comme au retour d'une longue absence : tout était transformé. Il retrouvait mourante la femme qu'il pensait seulement de santé délicate, il apercevait autour de lui les traces d'un dévouement qu'il n'avait jamais soupçonné.

Nanine, qu'il voyait tous les jours venir à sa rencontre et lui sauter au cou, lui parut tout à coup une enfant charmante dont le sourire aimable, le regard calme, lui caressaient le cœur... peut-être pour la première fois! Rien n'était changé que lui, mais la transformation était complète. Il voyait clair maintenant. Comme il se sentit coupable!

Il se constitua garde-malade et passa des journées entières au chevet du lit de Geneviève, la regardant avec des yeux attendris, lui parlant de sa voix la plus douce et la plus caressante, implorant tacitement un pardon qui lui était accordé avec reconnaissance. La pauvre femme, qui n'avait jamais goûté pareil bonheur, bénissait par instants cette grave maladie qui lui avait rendu la tendresse et les soins de son mari.

Cependant l'état de la malade empirait tous les jours; il était évident que le dénouement prévu par le médecin approchait. Alain le voyait, Geneviève le sentait.

Un jour Kennol, tenant sur ses genoux sa petite fille endormie, contemplait avec une émotion poignante cette chère créature qui, impuissante à vaincre le mal, luttait contre le découragement et s'essayait à la résignation.

Geneviève n'avait jamais goûté d'autres joies sur la terre que son amour pour son mari et son enfant, et au moment d'abandonner les seuls êtres qu'elle eût aimés, elle ne pouvait en détacher ses regards. Elle se recueillit et tendit à son mari une main qu'il garda dans la sienne. Puis, d'une voix faible mais ferme encore, elle engagea Alain à l'écouter avec calme.

« Mon cher bien-aimé, dit-elle, le courage doit toujours se mettre à la hauteur du danger: ayons donc le courage de notre malheur. Pas de faiblesse! Tu sais combien j'aurais voulu vivre encore pour toi et pour elle... il faut nous séparer... j'en gémis... mais il est en ton pouvoir d'adoucir mes regrets.

» Je te laisse en proie à toi-même, à ce génie que j'ai peut-être été la seule à ne pas méconnaître. J'ai vu, sans regrets, ton patrimoine, ma pauvre dot, toutes nos ressources s'en aller, sans t'adresser un reproche. J'étais résolue à subir toutes les rigueurs de la misère, parce que je les aurais partagées avec toi... Mais, mon cher bien-aimé, ta fille, ton innocente Nanine, pourra-t-elle subir les craintes, les chagrins discrets de sa mère? trouvera-t-elle dans son affection le dévouement que mon amitié m'a inspiré?.. Fais-moi donc une promesse qui te coûtera, mais que tu feras, car je comprends maintenant combien tu nous aimes toutes deux. »

A ces paroles que les lèvres d'une mourante rendaient sacrées pour lui, Alain fut comme illuminé par cet aveu tardif des douleurs subies par sa femme et par la prière touchante qu'elle lui adressait.

Sans quitter la main de Geneviève, tenant toujours dans son bras son enfant endormie, il répondit d'une voix profonde et solennelle :

« Chère sainte femme! ma bonne et tendre Geneviève, je te demande pardon des peines que je t'ai infligées par mon égoïste insouciance. Je rendrai en bonheur à ta fille les souffrances que tu as endurées, je te le jure! Je la ferai riche par mon travail, et par mon travail seul. Je chasserai toutes les inspirations qui pourraient m'égarer, je me guérirai de la fatale passion qui m'a donné tant de joies égoïstes en te causant tant de peines... J'ai été un mauvais mari, mais je serai un bon père, ma femme bien-aimée, je te le jure! »

Un sourire angélique passa sur les lèvres blêmes de Geneviève; elle enveloppa ses deux amours d'un long regard, puis ferma les yeux comme pour emporter ce dernier souvenir dans la tombe.

II

Dans le salon luxueux d'une grande et belle maison du nouveau Saint-Nazaire, trois personnes sont réunies autour d'un guéridon japonais, sur lequel une femme de chambre vient de servir le café.

Un homme d'une cinquantaine d'années regarde d'un œil attendri le jeune couple qu'il a devant lui. La jeune femme est une charmante créature dont la grâce native prime les bonnes manières que donnent

l'éducation et le milieu. Son mari tient aussi de la nature, et non de la mode, l'élégante simplicité qui fait surtout le charme de sa personne.

Ces jeunes gens, mariés depuis quelques mois, s'étaient bien vite habitués à leur bonheur. Unis dès leur enfance, n'ayant jamais soupçonné qu'ils pussent être séparés, ils trouvaient tout simple et tout naturel que le mariage eût assuré la perpétuité de leur existence commune. Aussi goûtent-ils un de ces bonheurs tranquilles dont on ne se blase pas; ils vivent dans la paix de leur âme et dans le calme de leurs honnêtes sentiments. Leurs idées, leurs impressions, sont soumises comme leurs biens au régime de la communauté. Il en est qui se plaindraient de cette monotonie; que voulez-vous! ils ne peuvent faire autrement : leur esprit et leur cœur sont à l'unisson.

Ils sont là, toux deux, échangeant de bons regards et de bons sourires, qu'ils voudraient faire partager au troisième personnage qui garde en leur souriant un front soucieux.

Malgré une certaine gaucherie d'allures et un sans-façon naturel, qui reconnaîtrait Alain Kennol sous ces vêtements presque à la mode? C'est pourtant lui. Sa fille a obtenu ce miracle. Pour lui complaire, il a enfourché le pantalon noir, il a endossé la redingote à taille, il a noué la cravate blanche! Quant aux gants, il n'a jamais pu se résoudre à en porter. Il veut bien, dit-il, condescendre à mettre des gants dans la main, mais non les mains dans les gants.

Alain Kennol a tenu son serment. Il a renoncé à ses recherches, à ses rêves ruineux; il a fait sa fille riche par son propre travail, ainsi qu'il l'avait promis à sa femme mourante. Au lieu de continuer ses tâtonnements dans l'inconnu, il a appliqué son esprit ingénieux à la construction des machines dont le mérite était éprouvé; il a fait des merveilles dans les ateliers qu'il dirigeait.

A la mort de M. Servat, les actionnaires le choisirent pour directeur, et le conseil de famille le désigna comme tuteur du jeune Lucien Servat, qui restait orphelin. Il le fit instruire et, quand il eut son diplôme d'ingénieur, il l'associa à sa direction. C'est Lucien Servat qui, élevé à côté de la charmante Annie Kennol, est aujourd'hui son heureux époux.

« Cher père, dit Annie avec espièglerie, en cherchant à effacer du bout de son doigt rose les plis qui rayaient le front d'Alain, ne sais-tu pas qu'il est défendu de se montrer triste ici? Pourquoi cet air mélancolique?

— Ma fille, répondit gravement M. Kennol, c'est aujourd'hui le seizième anniversaire de la mort de ta mère, et le souvenir de ce malheur, toujours présent à mon esprit, est aujourd'hui plus vif et plus poignant.

— Je comprends maintenant, dit Annie devenue sérieuse et se penchant vers lui d'un air calme.

— Mais, mon cher père, ajouta Lucien, si vous devez vous attrister de cette scène douloureuse que vous nous avez toujours racontée avec tant d'émotion, ne devez-vous pas vous consoler en vous rendant la justice d'avoir si bien rempli les intentions de votre femme et comblé ses espérances?

— C'est vrai, reprit sa fille avec attendrissement. N'as-tu pas tenu vaillamment ta promesse? *Sa* chère Nanine n'est-elle pas heureuse?

— Et ne devez-vous pas vous féliciter d'être guéri de cette passion immense qu'on peut assimiler à la passion du jeu?

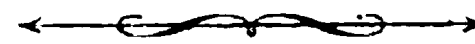
— Mon gendre! s'écria M. Kennol en se levant d'un air inspiré, c'est une passion dont on ne guérit pas! dont on ne veut pas guérir!

» Dès demain vous prendrez seul la direction de nos ateliers. Je me consacrerai désormais tout entier à la réussite de mes turbines alimentées par la marée montante, qui enrichiront l'industrie de nos côtes.

» J'ai revu cette nuit, comme chose réelle et présente, la scène de séparation et de deuil qui a changé ma vie; Geneviève m'a souri; elle était contente de moi. Vous êtes riches, heureux, son rêve est accompli; j'ai fait mon devoir. Maintenant je suis délié de mon serment!

— Pauvre père! dit Annie en lui jetant les bras autour du cou, comme je t'ai fait souffrir! »

Mme Gustave Demoulin.



LES ASSEMBLÉES FRANÇAISES[1]

LE PALAIS-BOURBON

La duchesse de Bourbon, fille de Louis XIV, avait été mariée à un nain difforme, Louis III, duc de Bourbon et petit-fils du grand Condé. Elle avait une fortune immense, considérablement augmentée, dit-on, dans les tripotages dont la rue Quincampoix fut le théâtre, lors du fameux système de Law. Elle acheta tous les terrains compris entre la rue de Bourgogne et les quinconces des Invalides, et se fit bâtir un palais, au bord de la Seine, en le plaçant dans l'axe d'un pont qu'il était alors question de construire, mais dont les plans étaient connus. Ce fut le pont de la Concorde, qui ne fut établi que 70 ans plus tard, en 1790.

Ce palais, habité pour la première fois par la duchesse en 1729, n'avait pas la belle façade qu'on admire aujourd'hui : l'intérieur dut même être complètement transformé, quand on voulut affecter ce palais aux séances du conseil des Cinq-Cents.

Construit en 1722 par l'architecte italien Cardini, le Palais-Bourbon fut déclaré *propriété nationale* en 1790 et affecté pendant quelque temps, en 1794, à l'école dite *Centrale des travaux publics*; cette école était l'École polytechnique.

1. Suite. — Voy. vol. XV, pages 220, 263, 312, 328 et vol. XVI, page 78.

L'architecte Gisors fut chargé, en 1795, de transformer ce palais et de construire une salle des séances, sur laquelle nous reviendrons dans un instant. En 1804, Napoléon fit construire par l'architecte Poyet la belle façade qui fait un élégant pendant à celle de la Madeleine. Un escalier en pierre, de 32 mètres de largeur, conduit à un portique orné de douze colonnes corinthiennes supportant un fronton avec un bas-relief. Ce bas-relief, sculpté par Cortot, représente *la France entre la Liberté et l'Ordre public* et appelant à elle les génies de l'Agriculture, du Commerce, de la Paix, de la Guerre et de l'Éloquence; à droite et à gauche du portique, sur le mur nu de la façade, se détachent deux bas-reliefs dus à Pradier et à Rude. Sur les socles latéraux, entre lesquels s'élève le perron, se trouvent deux statues colossales : *Thémis* (la Justice) par Houdon, et *Minerve* (la Sagesse) par Rolland. Au bas du perron, on voit les statues de Sully par Beauvallet, de Colbert par Dumont, de l'Hospital par Deseine, de d'Aguesseau par Foucou. Ces figures paraissent en marbre et sont en pierre couverte d'un enduit.

La façade du Palais-Bourbon qui donne sur la place de Bourgogne consiste en « un corps de bâtiment à un seul étage, percé de six fenêtres en portiques, dont les pieds droits sont ornés de colonnes corinthiennes cannelées. Au centre de ce bâtiment, couvert en terrasse avec balustrade, se trouve un portique de quatre colonnes corinthiennes couronnées par un fronton triangulaire. Le bas-relief du fronton représente la *Loi protégeant l'Innocence et la Vertu* ; à droite et à gauche du portique se trouvent la statue de Minerve par Bridan, et celle de la Force, par Espercieux.

Le Palais-Bourbon, devenu propriété nationale en 1790, servit successivement à l'administration des convois militaires, à la commission des travaux publics, à l'École centrale des travaux publics (École polytechnique), enfin au conseil des Cinq-Cents.

Ce fut le duodi, 2 pluviôse an VI, que fut inaugurée par le conseil des Cinq-Cents la nouvelle salle du Palais-Bourbon. L'ère républicaine datant du 21 septembre 1792, l'an VI commence en septembre 1797, et le mois de pluviôse étant le cinquième[1] mois de l'année, le 2 pluviôse an VI correspond au 21 janvier 1798. On sait que les mois étaient divisés en trois périodes de dix jours appelées *décades*. Le duodi était le deuxième jour de la décade.

Le 21 janvier 1798, jour où le conseil des Cinq-Cents quittait la salle du Manège des Tuileries pour prendre possession du palais qui lui était affecté, était précisément le jour anniversaire de la mort de Louis XVI. Aussi, le matin, le Directoire alla célébrer, à l'édifice « ci-devant Saint-Sulpice, l'anniversaire de la juste punition du dernier roi des Français ». Il était escorté par sa garde à pied et à cheval, précédé de ses huissiers et messagers d'État, de l'état-major de la 17e division militaire, des ministres....

1. Vendémiaire, Brumaire, Frimaire, Nivôse, Pluviôse, Ventôse, Germinal, Floréal, Prairial, Messidor, Thermidor, Fructidor.

A deux heures, dit le *Moniteur*, des décharges d'artillerie donnent le signal de l'ouverture de la séance. La musique des grenadiers de la représentation nationale fait entendre la *Marseillaise*. Le peuple répond par des cris de « Vive la République ! » Les tambours battent aux champs. A l'instant, et par une des portes latérales, paraissent les huissiers du Conseil, les messagers d'État, les secrétaires-rédacteurs, les secrétaires, le président et tous les membres du Conseil. Ils défilent au bruit des instruments guerriers et vont occuper la place qui leur est assignée. Les représentants portent tous leur costume provisoire : un habit bleu retenu par une écharpe tricolore, ornée de franges d'or.

Le journal officiel, le *Moniteur*, ne manque pas d'ajouter une phrase pompeuse qui nous donne une idée exacte du style de ce temps, et qui ferait certainement sourire aujourd'hui. Il nous dit : « A la solennité de cette marche, à l'extrême beauté du lieu, à la régularité des costumes, à l'ensemble majestueux qui règne dans cette cérémonie, le peuple reconnait ses représentants entrant dans le sanctuaire de la liberté; ses applaudissements et ses acclamations éclatent de toutes parts. »

Le président Bailleul, ancien conventionnel qui faillit partager le sort des Girondins, monte au fauteuil et proclame l'ouverture de la séance.

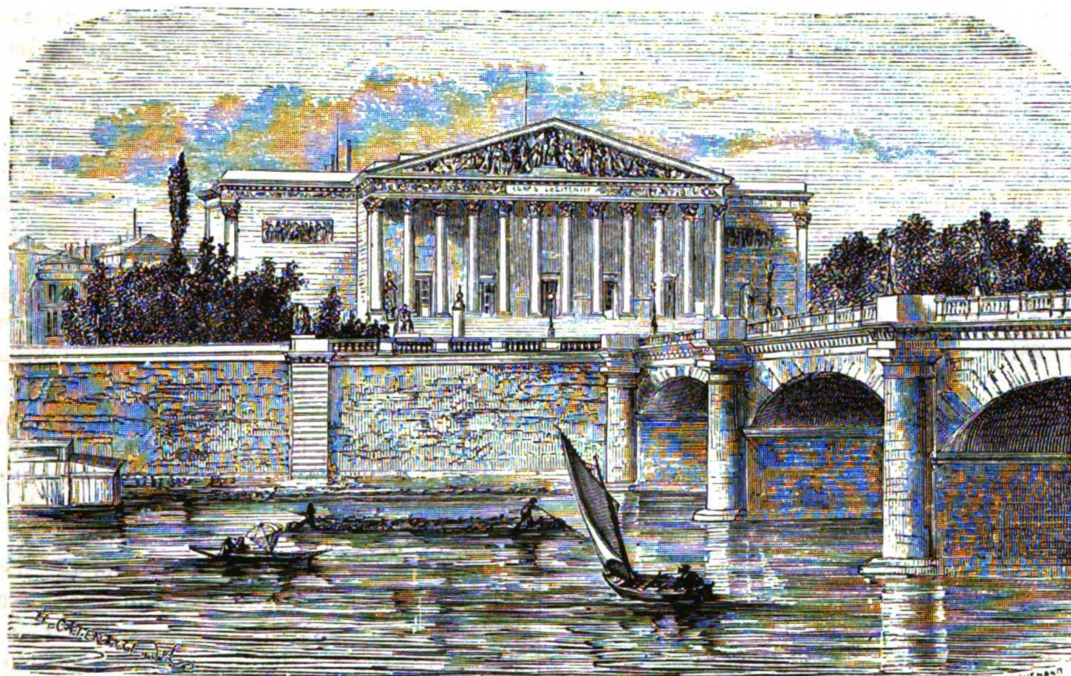
On sait comment, après le coup d'État de brumaire, le conseil des Anciens déféra le pouvoir à trois consuls provisoires, Bonaparte, Sieyès et Roger-Ducos, et chargea deux commissions de 25 membres chacune de reviser la constitution (9 et 10 novembre 1799).

La Constitution de l'an VIII, soumise au vote du peuple et acceptée par trois millions de suffrages, subordonnait le pouvoir législatif au pouvoir exécutif, contrairement à ce qui avait été accepté par toutes les assemblées issues de la Révolution. Le pouvoir exécutif était confié à trois consuls, dont le premier avait les prérogatives les plus étendues. Les lois, préparées par le *Conseil d'État* sur l'initiative des consuls, étaient discutées par le *Tribunat*, composé de 100 membres et votées sans discussion par le *Corps législatif*. De plus, un *Sénat*, composé de 80 membres nommés à vie, veillait sur la Constitution et choisissait les membres du Tribunat et du Corps législatif. Les sénateurs touchaient 25 000 francs par an, les membres du Tribunat 15 000, les membres du Corps législatif 10 000.

Voici comment se faisaient les élections. Les électeurs de chaque commune, c'est-à-dire tous les citoyens âgés de vingt et un ans, choisissaient un dixième d'entre eux pour dresser une liste de notabilités communales; ceux-ci choisissaient un dixième d'entre eux pour dresser une liste de notabilités départementales, et ceux-ci à leur tour, et de la même manière, dressaient ce que l'on appelait la liste nationale. C'est parmi ces derniers élus que le Sénat choisissait les membres du Tribunat et du Corps législatif.

Tous les mois, les législateurs nommaient leur président, et nous devons dire qu'en parcourant cette longue liste de présidents, on trouve bien peu d'hommes célèbres. D'ailleurs, le Corps législatif n'a qu'un rôle très effacé, puisqu'il se borne à voter, sans discussion, les lois qui lui sont présentées. En 1802, le 2 août, Bonaparte change son titre de consul temporaire en celui de consul à vie: la Constitution de l'an VIII subit d'importantes modifications. Le pouvoir constituant est donné au Sénat, le Tribunat est réduit à 50 membres; le Corps législatif, auquel on n'accorde la parole que pour adresser des adresses au consul, peut être dissous par un simple vote du Sénat.

Nous arrivons enfin à l'année 1804: le premier consul est nommé empereur héréditaire, le vote du Sénat est ratifié par le suffrage du peuple. Le Corps législatif retrouve la parole, mais à la condition que ses discussions ne seront pas publiques, et surtout à la condition qu'il s'effacera constamment devant la volonté du maître. Le 28 décembre 1804, l'empereur se rend en grand cortège au Palais-Bourbon et ouvre la session: « Soldat ou premier consul, dit-il, je n'ai eu qu'une pensée; empereur, je n'en ai point d'autre: les prospérités de la France. J'ai été assez heureux pour l'illustrer par des victoires, pour la consolider par des traités, pour l'arracher aux discordes civiles et y préparer la renaissance des mœurs, de la société et de la religion. Si la mort ne me surprend pas au milieu de mes travaux, j'espère laisser à la postérité un souvenir qui serve à jamais d'exemple ou de reproche à mes successeurs. » Après chacune de ses victoires, l'empereur ouvre en personne la séance du Corps législatif: en 1806, après Austerlitz; en 1807, après Iéna; en 1809, après Wagram.... Le président Fontanes, nommé par l'empereur, arrive chaque fois dans ses réponses aux limites extrêmes de l'adulation: « Sire, le Corps législatif vous revoit plus grand toutes les fois qu'il a l'honneur de s'approcher du trône de Votre Majesté. Chaque année est pour vous un siècle de gloire. Chaque retour dans votre capitale est un nouveau triomphe. Quand vous étiez loin de la France, votre génie pourtant ne l'abandonnait pas. Il habitait encore au milieu de nous. A la première apparition de l'ennemi, vos peuples, que vous regardiez des bords du Danube, se sont précipités en foule sur la frontière. L'ennemi s'est hâté de fuir comme si vous aviez été présent. » Rappelons en passant que Fontanes qui fut sous l'empire grand maître de l'Université, grand cordon de la Légion d'honneur, etc...., offrit ensuite ses services aux Bourbons et devint ministre d'État sous Louis XVIII.



Le Palais-Bourbon. (P. 156, col. 1.)

Nous ne dirons pas comment, après tant de victoires, l'empereur dut abdiquer à Fontainebleau, quitter la France et se réfugier à l'île d'Elbe; comment il ressaisit le pouvoir et, après la terrible défaite de Waterloo, s'en alla mourir, exilé, sur le rocher de Sainte-Hélène! Louis XVIII, frère de Louis XVI, fut remis sur le trône de France.

En 1814, le Palais-Bourbon fut remis, par une loi, au prince Louis-Joseph de Bourbon ou, pour mieux dire, on lui paya à raison de 124 000 francs par an le loyer du palais, qui continua à être le siège des séances de la Chambre des députés. En 1827, le gouvernement acheta définitivement le palais pour la somme de 5 millions de francs; en 1830, l'État ac-

quit du duc d'Aumale, pour la même somme de 5 millions, tous les terrains s'étendant du Palais-Bourbon jusqu'à l'esplanade des Invalides.

Sous la Restauration, le Sénat et le Corps législatif se transformèrent en Chambre des pairs, nommée par le roi, et en Chambre des députés élue, ayant le droit toutes deux de voter l'impôt et de discuter les lois. Présidée par Lainé de 1814 à 1815, par Lanjuinais durant les Cent jours, la Chambre des députés recommença une nouvelle session, le 7 octobre 1815, sous la présidence de Lainé. La Chambre qui siégea du 7 octobre 1815 jusqu'au 5 septembre 1816, époque à laquelle elle fut dissoute par le roi, est connue dans l'histoire sous le nom de *Chambre introuvable*. Ce nom lui fut donné comme un éloge par Louis XVIII, à cause de la communauté inespérée de principes entre elle et le gouvernement; ce même nom fut adopté comme un blâme par l'opinion publique, qui considérait cette Chambre comme étant plus royaliste que le roi. Le nombre des députés fut porté alors de 259 à 399, l'âge des électeurs fut abaissé de trente ans à vingt et un, celui des éligibles de quarante à vingt-cinq; le cens électoral restait à 300 francs, le cens d'éligibilité à 1000 francs.

A partir de l'année 1820, le roi, malade, ne pouvant se transporter au Palais-Bourbon pour ouvrir les sessions législatives, convoqua les Chambres dans une salle du Louvre. Le 23 mars 1824, Louis XVIII eut grand'peine à prononcer le discours royal. « Sa figure trahissait une grande fatigue, et ce fut avec beaucoup de mal qu'il parvint à se traîner jusqu'à son fauteuil. Les ministres craignaient qu'il ne pût accomplir sa tâche jusqu'au bout; ils redoutaient l'effet que pouvait produire sur l'opinion une défaillance annonçant un changement prochain de règne. Mais si le vieux roi n'avait pas de force physique, la force morale, en revanche, ne lui manquait pas. Celle-ci le soutint. « Mon cher Villèle, disait-il à son premier ministre, il est permis à un roi de mourir, non d'être malade. »

Neuf mois après, le 22 décembre 1824, les députés venaient assister, dans la même salle du Louvre, à la séance royale tenue par le nouveau roi Charles X.

Avant de continuer notre rapide historique, disons que la salle des séances du Palais-Bourbon dut être un certain nombre de fois réparée. En 1828, la salle construite pour les Cinq-Cents menaçait ruine; l'architecte M. de Joly la réédifia. Durant les quatre années de réparations, les députés tinrent séance dans une salle provisoire en bois, élevée dans une cour intérieure qu'on appelle Cour des quatre colonnes C'est là que fut rédigée l'adresse des 221, qui fut le premier manifeste de la Révolution de 1830; c'est là que Louis-Philippe fut proclamé roi des Français.

Le 21 novembre 1832, les députés prirent possesion de la nouvelle salle. « Vingt-quatre colonnes en marbre de Carrare en dessinèrent le pourtour; le marbre fut prodigué également pour le revêtement des murs intérieurs de l'enceinte législative. Les plus grands artistes furent appelés pour en peindre les plafonds et pour y apporter leurs chefs-d'œuvre de sculpture. Eugène Delacroix, Horace Vernet, de Pujol, Heim, Dumont, Pradier, Rude, y inscrivirient leurs illustres noms. » En 1846, on reconstruisit l'hôtel de Lassay, qui touche au palais et qui était affecté au président de la Chambre; on établit une galerie faisant communiquer la demeure du président avec la salle des séances.

En 1848, le nombre des représentants, 900, étant trop considérable, on éleva une immense salle de bois dans la cour d'honneur. Les députés reprirent l'ancienne salle après le coup d'État de décembre 1851. A la fin de l'année 1879, les députés décidèrent le retour de l'assemblée à Paris. L'architecte du Palais-Bourbon, M. de Joly, fils de l'architecte qui avait construit la salle en 1828, s'ingénia à trouver la place des 567 députés. On peut évaluer à 40 millions de francs les dépenses auxquelles ont donné lieu jusqu'à ce jour l'achat et les réparations du Palais-Bourbon.

Le Palais-Bourbon, qui porta successivement les noms de conseil des Cinq-Cents, Corps législatif, Chambre des députés, Constituante, fut plusieurs fois envahi par le peuple: le 24 février 1848, le 15 mai 1848, le 4 septembre 1870. Nous ne raconterons pas ces scènes de violence. Nous rappellerons seulement un des incidents qui précédèrent, le 24 février 1848, la proclamation de la deuxième république.

Vers la fin de l'année 1847, une sourde agitation se manifestait dans les différentes classes de la société: l'opposition avait pris pour programme la réforme électorale, c'est-à-dire qu'elle demandait que les députés fussent élus par le suffrage universel et non par une catégorie d'électeurs n'ayant d'autre titre que de payer une contribution fixée, un cens électoral. L'opposition, d'abord manifestée dans les journaux, puis dans des banquets populaires, se termina par des coups de fusil. Louis-Philippe dut abdiquer en faveur de son petit-fils, le comte de Paris, fils de ce duc d'Orléans qui mourut si malheureusement en 1842, à la suite d'un accident de voiture. Pendant que l'ancien roi, quittant les Tuileries, s'embarquait à Honfleur pour se rendre en Angleterre, la duchesse d'Orléans se rendait avec son fils et le duc de Nemours à la Chambre des députés. De vives acclamations les accueillent; séance tenante on discute l'opportunité d'une régence, quand tout à coup les portes volent en éclats. Une foule armée envahit la Chambre en criant: « La déchéance! la déchéance! »

Tandis que les orateurs républicains proposent, aux acclamations du peuple, de nommer un gouvernement provisoire, Lamartine, s'adressant à la courageuse femme qui restait calme et inébranlable au milieu de cette scène violente, lui dit ces simples mots: « Il est trop tard! »

A. de Vignolles.

LES POUPÉES[1]

Le mobilier seul n'est pas arrivé à ce luxe de fini, à cette perfection de fabrication. La poupée a subi des transformations analogues. Si Paris possédait le monopole de l'habillement, l'Allemagne en général et Nuremberg en particulier gardaient, au travers des âges, celui de la fabrication, au grand détriment, il faut l'avouer, de la plastique des poupées fabriquées. Vers 1862, un fabricant français, désireux de doter sa patrie d'une poupée véritablement nationale, mit à contribution la science et l'art, triompha de la vieille routine et lança la fabrication de la poupée dans la voie du progrès. Un joli type de tête fut modelé, exécuté en biscuit et savamment colorié. La tête et le buste se tenaient d'un seul bloc. Un autre inventeur survint, qui détacha la tête du buste et lui adapta un ressort, de telle sorte qu'elle put se dresser, se pencher, s'incliner, obéir en un mot à tous les mouvements naturels. Des yeux en émail imitèrent les yeux humains. A la place de ces petits boudins qui constituaient les bras, le fabricant mit des bras en bois munis d'articulations. Il en vint même à articuler ses poupées commes les maquettes dont se servent les peintres, tout en leur donnant les proportions anatomiques désirables et nécessaires pour que la toilette produise de l'effet.

Nous avons vu que les poupées grecques et romaines figurant dans nos musées varient entre six et dix-huit centimètres. Les poupées françaises varient de quinze centimètres à un mètre. Les deux tailles les plus usuelles sont vingt-cinq et quarante-cinq centimètres. On en fabrique autant que de toutes les autres tailles ensemble.

La poupée commune est en peau blanche ou rose. On peut même dire que plus elle est rose, plus elle est commune. Cette peau découpée à l'emporte-pièce, cousue en forme de sac, se remplit de sciure de bois et non de son. Le son, glissant sur lui-même, s'entasse aux extrémités, tandis que la sciure, à cause de sa structure hérissée, tient mieux et ne laisse pas de vide dans les parties supérieures. Un fil de fer recuit forme les jointures des membres et leur permet de prendre toutes les positions. Les têtes, surtout celles des poupées de prix, viennent le plus souvent de l'étranger. Celles en cire nous arrivent de Londres; celles en porcelaine, de Cobourg, de Sonnenberg, de Nuremberg; celles en papier mâché, de Saxe. Les têtes de poupées sont frappées du même droit de douane que la porcelaine, soit soixante-quinze pour cent de la valeur déclarée. La déclaration se fait sur le poids. Pour diminuer ce poids, et par conséquent ce droit, les fabricants imaginèrent de remplacer par du liège le derrière de la tête. Fabricants et acheteurs furent satisfaits de ce mode de procéder: car, si le fabricant paye des droits moins élevés, la petite fille peut *coiffer* sa poupée en enfonçant impunément des épingles dans la calotte de liège, bien que la chevelure ne soit pas en vrais cheveux, mais en simple poil de chèvre teint.

Dans la fabrication d'une poupée, la division du travail est extrême. Le buste, le corps, les dents, les yeux, les mains, les cheveux, sont l'objet d'industries diverses. Il existe à Paris des fabriques de souliers et de bottines, des ateliers de fleurs, de chapellerie, de bonneterie, de bijouterie, de lingerie et de tous les accessoires de la toilette féminine, qui travaillent exclusivement pour les poupées. Le groupe des couturières en robes a surtout pris des développements considérables.

Dans l'Inde, les poupées ne ressemblent guère aux modèles humains, mais on n'épargne aucune dépense pour les bien vêtir et les bien loger. On leur réserve dans la maison une chambre spéciale, on les considère autant que des bébés, et des fêtes se donnent en leur honneur. Si toute la maison prend le deuil pour la mort de la poupée, son mariage devient un événement public. Un journal du Bengale, de 1873, rapporte qu'une grande procession parcourut les rues de Dacca, escortant deux poupées qui appartenaient aux filles des plus riches Hindous de cette ville. Ces poupées devaient se marier. La cérémonie des noces consommée, les parents des *petites mères* de ces poupées dépensèrent plusieurs milliers de roupies pour festoyer et traiter dignement parents, amis, serviteurs et même les pauvres de la ville.

Les Japonais tiennent les poupées en si grand honneur que l'une de leurs Go-sékis ou cinq grandes fêtes annuelles est consacrée à ces jouets. Elle se célèbre le troisième jour du mois d'avril. La mère de famille cueille dès le matin des branches de pêchers, pour en orner la chambre de parade dans laquelle se fait une exposition des poupées que les jeunes filles ont reçues à leur naissance. Ce sont de jolies figurines élégantes et costumées avec goût, représentant généralement le mikado, le kisaki ou d'autres personnages de la cour impériale. Un festin des plus complets leur est offert. Les jeunes filles le préparent elles-mêmes, sitôt qu'elles sont assez grandes. Quand vient le soir, les amis de la maison le consomment aussi gaiement que possible.

Depuis quelques années des fabricants se sont plu à répandre dans le commerce des poupées en caoutchouc. Elles ne peuvent se briser, et l'enfant, en pressant leur figure, amène des déformations comiques d'un joyeux effet. Malheureusement ces poupées contiennent, d'après l'analyse de quelques chimistes, de trente-huit à soixante pour cent d'oxyde de zinc, dont l'ingestion peut causer de graves inconvénients dans l'organisme et produire une sorte d'intoxication. On y constate même, en outre, la présence d'une certaine quantité de chaux et d'acide phosphorique fort nuisible pour le bébé qui embrasse trop souvent sa poupée.

1. Suite et fin. — Voy. pages 111, 120 et 139.

A côté de ces poupées communes se dressent d'autres poupées plus précieuses, munies de quelque mouvement automatique. Ce n'est pas d'aujourd'hui seulement que l'on emploie la mécanique dans la fabrication des jouets. Dès l'an 400 avant J. C., Archytas de Tarente, au dire d'Aulu-Gelle, à la fois philosophe et mécanicien, fit une hirondelle de bois qui volait. Une fois posée, elle ne pouvait repartir d'elle-même : il fallait de nouveau remonter la mécanique. Malgré ces imperfections, les Athéniens, surpris et charmés, firent fête au jouet d'Archytas. Il devint rapidement populaire et l'objet d'une réjouissance publique, en ce sens que, vers la fin de septembre, pendant le mois de Boédromion, les jeunes enfants allaient quêtant de porte en porte, chantant la chanson de l'hirondelle, et faisant mouvoir le jouet d'Archytas. Cet usage, transmis d'âge en âge, existe encore dans la Grèce moderne. Les jeunes Athéniens, le jour de la Saint-Basile, courent de porte en porte en criant : « L'hirondelle ! l'hirondelle ! » En même temps ils font tourner un morceau de bois, grossièrement façonné en forme d'hirondelle, au moyen d'une ficelle s'enroulant et se déroulant autour d'une petite baguette qu'ils tiennent à la main. Depuis Archytas les jouets automates ont fait de grands progrès, et les petites filles d'aujourd'hui peuvent être les petites mères de poupées qui patinent, qui se parent elles-mêmes devant une glace, qui saluent en agitant mollement leur éventail, ou qui jouent du piano, en marquant irréprochablement la mesure. Plus heureuses en cela que les jeunes Romaines cherchant des pierres brillantes ou des coquilles de nautile à Baïes, elles peuvent, dans une des stations balnéaires de la côte bretonne ou normande, demander à leur poupée des leçons de natation[1]. Où n'arrivera-t-on pas avec la mécanique et la science combinées ? Dans deux mille ans d'ici, lorsqu'un curieux voudra se livrer à un travail semblable à celui que je termine par cette phrase, il trouvera peut-être nos élégantes poupées d'aujourd'hui plus grossières encore que nous ne trouvons celles en terre cuite des Grecs et des Romains. Ainsi s'évanouissent les gloires mondaines !



La fête des poupées au Japon. (P. 159, col. 2.)

FRÉDÉRIC DILLAYE.



1. Voy. vol. XII, page 239.



Il l'emmena sur le banc du jardin. (P. 163, col. 1.)

FEU DE PAILLE[1]

XXIII

Brouillards.

Peu à peu la famille Davery s'installa dans sa nouvelle vie et dans sa nouvelle demeure; peu à peu aussi le poids de l'inquiétude et des soucis, un instant soulevé par la joie de la réunion, se fit sentir à tous. Celui qui en souffrait le moins, c'était Jacques. Ses dépenses personnelles étaient à peu près nulles ; il travaillait tant qu'il pouvait, faisant sa classe, donnant des leçons, et il apportait à sa mère, sans en rien distraire, son mois d'appointements et l'argent de ses élèves. Il ne pouvait rien faire de plus; et, peu au courant du côté pratique des choses, il ne se doutait pas de l'écart qui pouvait exister entre ses recettes et les dépenses nécessaires de la famille. Il se donnait tout à sa tâche, écartant les rêves, comme il le faisait quelques années auparavant, quand il forçait son esprit à s'appliquer aux mathématiques, et, travailleur consciencieux, il employait ses rares heures de loisir à corriger les devoirs de ses élèves et à chercher les meilleurs moyens de leur inculquer la grammaire : on ne s'improvise pas professeur, et Jacques se rendait bien compte de son inexpérience. Pourtant, au bout de quelques mois, il parvint à se rendre maître de ses élèves, il se vit écouté et compris ; et, libre désormais de sa principale préoccupation, il regarda autour de lui plus qu'il ne l'avait fait jusque-là, et commença à trouver que s'il faisait beaucoup, plusieurs dans la famille ne faisaient pas assez.

Dès les premiers jours, Jacques s'était inquiété de placer Frédéric, et il l'avait pris à part pour lui démontrer la nécessité de gagner sa vie. Frédéric ne disait pas non; mais c'était le moyen de la gagner qui était difficile à trouver. A quoi était-il bon? A entrer dans un bureau ? c'était si peu payé ! et encore y fallait-il un long apprentissage. Les affaires ? M. Davery s'y était ruiné ; Frédéric ne s'y ruinerait pas, puisqu'il ne possédait rien ; mais justement parce qu'il ne possédait rien, il ne pourrait jamais dépasser les rangs des expéditionnaires. Et puis, dans ce monde-là, on rencontrait des tentations : Frédéric était honnête, sans doute, mais si faible de caractère, si facile à entraîner ! il valait mieux qu'il fût engagé dans une hiérarchie et soumis à une surveillance incessante. Si Jacques n'avait pensé qu'à alléger ses charges en se débarrassant de son frère, il l'eût fait engager comme soldat; mais Frédéric n'avait jamais eu les goûts militaires, il n'avancerait que lentement, et c'était une bien triste perspective pour lui que d'arriver un jour à être retraité capitaine. Jacques pensa que l'Université lui fournirait une carrière plus sortable.

« Si tu étais bachelier, lui dit-il, tu pourrais t'engager tout de suite comme maître d'étude, et tu ferais ton chemin tout doucement. Si tu veux, je te ferai travailler tous les soirs ; il n'est pas possible que tu ne réussisses pas, avec un peu d'application, à emporter ce malheureux diplôme. Tu as à peine vingt ans,

1. Suite. — Voy. vol. XV, page 401 et vol. XVI, pages 1, 17, 33, 49, 65, 81, 97, 113, 129 et 145.

tu pourras en quelques années arriver à une position honorable. Cherche autre chose, si tu veux, moi je n'ai rien pu te trouver de mieux. Veux-tu essayer? »

Frédéric essaya : il aurait essayé du métier de balayeur, tant il était honteux de son inutilité. Mais les bonnes intentions ne sont pas tout : le pauvre garçon, qui n'avait jamais été qu'un écolier au-dessous du médiocre, se trouvait, après une longue oisiveté, aussi ignorant que s'il n'eût jamais rien appris. Jacques mit dans ses leçons une grande patience; pourtant il ne pouvait se défendre d'un certain dépit, quand Frédéric restait court devant des questions auxquelles les élèves de sixième avaient répondu avec succès le jour même. Frédéric rougissait, se troublait, ne disait plus que des sottises; et, la leçon finie, il recommençait le devoir avec découragement, en se désolant en lui-même d'avoir la tête si dure. Il comptait sur ses doigts le temps qui le séparait encore des examens : impossible de se présenter à la prochaine session! Et à la suivante? A la suivante, s'il était reçu, ce serait un grand hasard! Pour combien de temps en avait-il donc à vivre aux dépens de son frère? il aurait bien mieux valu qu'il se fît soldat! au moins on serait débarrassé de lui, et puis il aurait peut-être la chance de se faire casser la tête quelque part... Frédéric était de ces gens qui n'aiment pas la lutte, et à qui il paraît plus doux d'avoir la tête cassée en une fois que de se débattre avec les petites difficultés de tous les jours.

Au milieu de tout cela, il était très malheureux, et il payait cher ses années de paresse. Il était d'autant plus malheureux qu'il ne pouvait confier ses chagrins à personne. A qui en eût-il parlé? A son père? Son père souffrait de la même peine que lui, et la moindre allusion à une existence inutile eût redoublé son malheur. A sa mère? Elle aurait pleuré, elle aurait essayé de lui prouver qu'il n'était pas une charge, qu'il rendait des services, qu'on ne pouvait pas se passer de lui dans la maison; mais à quoi cela l'eût-il mené? A Valentine? Valentine était en lutte avec Jacques, qui s'opposait, au nom du décorum et de la dignité professorale, à ce qu'elle allât chercher une place d'institutrice ou de demoiselle de compagnie dans une agence de placement; il ne voulait pas non plus qu'elle sortît seule dans les rues de Paris pour donner des leçons de musique, et il prétendait qu'à l'homme seul appartenaient le droit et le devoir de fournir à sa famille des moyens d'existence. Il était même devenu si susceptible là-dessus, que Lucile ne parlait plus devant lui de ses aquarelles, et choisissait pour y travailler les moments où il était absent. Par une inconséquence bizarre, l'idée que Lucile gagnait de l'argent avec son pinceau, et que cet argent se dépensait dans la maison, lui était insupportable : et il la louait tant, autrefois, quand elle peignait pour ses pauvres! Il n'eût pas su dire la raison de ce sentiment; au fond, il était humilié de se savoir aidé dans sa tâche, et aidé par une jeune fille.

La maison, malgré l'apparence paisible que lui donnait la vie régulière qu'on y menait, était donc devenue assez triste. Mme Davery et Pacifique travaillaient du matin au soir, et le court repos de la nuit ne suffisait pas à les remettre de leur fatigue; elles n'étaient plus jeunes ni l'une ni l'autre, et les quatre années d'oisiveté n'avaient pas entretenu leurs forces. Mme Davery voyait avec effroi qu'un jour viendrait où la vieille servante tomberait sous le faix, et elle l'aidait plus qu'elle ne l'avait jamais fait, pour retarder ce jour fatal. Sans Pacifique, que deviendrait-on? Qui se contenterait des faibles gages qu'elle trouvait suffisants? qui travaillerait comme elle sans relâche, tant qu'il restait quelque chose à faire? qui voudrait se lever avant le jour pour aller aux halles afin de payer un peu moins cher? qui mesurerait avec tant d'économie le beurre et le charbon, la graisse et la farine, réussissant à force de soin et de talent à produire des mets appétissants avec aussi peu d'assaisonnement que possible? Économe de son propre bien, Pacifique était avare de celui de ses maîtres; elle lavait jusqu'aux torchons, trouvant qu'une blanchisseuse les userait trop, et mangeait les morceaux de pain qui restaient sur la table, pour que rien ne fût perdu. Toute autre eût été d'une dépense trop forte pour les ressources de la famille, ressources à peines suffisantes, et qui bientôt peut-être ne le seraient plus. Car Jacques n'aurait pas d'avancement de sitôt, et il ne pouvait donner plus de leçons qu'il n'en donnait; M. Davery, qui avait paru se ranimer un peu sous les rayons du soleil d'automne, était plus souffrant et plus abattu, plus découragé par conséquent, depuis que le mauvais temps le retenait prisonnier; il était à craindre qu'il ne pût plus jamais se livrer à aucun travail. Marcelle grandissait; Lucile serait bientôt majeure, et quoiqu'elle ne voulût pas entendre parler de séparer son sort de celui de ses parents, il serait du devoir de son tuteur de lui rendre ses comptes, et même de la marier, si elle était demandée par quelqu'un qui dût la rendre heureuse; et Lucile, et sa dot, et même le prix de ses aquarelles manqueraient beaucoup dans la maison. Les armoires étaient, pour le moment, bien garnies de vêtements et de linge; mais tout cela finirait par s'user, et comment ferait-on pour le remplacer, puisqu'on avait tant de peine à vivre sans acheter une serviette ni un mètre d'étoffe?

Ces préoccupations tourmentaient du matin au soir la pauvre Mme Davery, et augmentaient encore sa fatigue; elle était sans cesse sur le point de tomber malade, et ne se soutenait que par un effort continuel de sa volonté. Cela dura quelque temps; un jour enfin elle essaya en vain de sortir de son lit: la tête lui tournait, elle ne pouvait se tenir debout, elle fut obligée de se recoucher. Le médecin appelé parla d'anémie, de faiblesse causée par la fatigue; il recommanda du repos, des soins, une nourriture fortifiante : il n'était pas besoin de lui pour savoir cela, le difficile était de se le procurer.

Le jour où Mme Davery fut ainsi condamnée à l'oisiveté, il faisait beau temps, et les bourgeons des lilas étincelaient comme autant d'émeraudes sous les gais

rayons d'un soleil printanier. Laissant Frédéric faire une version à côté de son père et Valentine échantillonner une tapisserie à côté de sa mère (c'était le seul travail lucratif qu'elle eût encore trouvé), Jacques fit signe à Lucile de le suivre, et il l'emmena sur le banc du jardin, où il s'assit près d'elle.

« Lucile, lui dit-il, vous étiez là quand le médecin est venu; moi j'étais en classe, je ne sais que ce que Valentine m'a dit. Le médecin vous a-t-il parlé en particulier? est-il inquiet? je suis si tourmenté! jamais je n'avais vu ma mère malade!

— Il n'est pas inquiet, Jacques, pour le moment du moins; mais il la trouve très affaiblie. Il faut qu'elle ne travaille pas, qu'elle ne prenne aucune fatigue, qu'elle mange de la viande rôtie, qu'elle boive du vin vieux: on aura de la peine à obtenir d'elle tout cela.

— Parce que cela coûte cher, n'est-ce pas? Oh! l'argent! l'argent! quand je pense qu'il fut un temps où je le méprisais! Lucile, êtes-vous au courant des dépenses de la maison? j'ai peur que ma pauvre mère ne se soit fait du mal à force de chercher à épargner. Ce que je gagne suffit bien juste, n'est-ce pas? »

Lucile hésita un instant.

« A quoi bon vous parler de comptes et de dépenses, mon pauvre Jacques? vous travaillez du matin au soir, vous ne pouvez rien faire de plus; il ne vous reste pas seulement le temps d'étudier pour vous.

— N'importe; quand le possible ne suffit pas, on tâche de faire l'impossible..... Nous avons des dettes, Lucile?

— Non, non, pas de dettes; mais pas un centime d'économie, et je ne sais pas comment nous pourrons acheter ce qu'il faut à ma tante. Je dis cela en général, car pour le moment, en vendant quelques bijoux qui nous restent... on n'a pas besoin de bijoux, vous savez bien... Mais je voulais vous parler d'autre chose encore; où en est Frédéric? »



Elles le forcèrent à courir. (P. 164, col. 2.)

Jacques haussa les épaules.

« Il avance comme une tortue: quel garçon mou et sans énergie! Je sais bien qu'il a de bonnes intentions; mais cela ne suffit pas. S'il et reçu bachelier dans un an, nous serons bien heureux. En vérité, s'il était tombé au sort, ce qui aurait le mieux valu pour lui, c'eût été de partir; mais à présent qu'il est libre du service, ce serait dur de l'y renvoyer. Je finirai bien par lui faire entrer ce grec et ce latin dans la tête: mais que c'est long!

— Et ensuite? demanda timidement Lucile. Maître d'étude, ce n'est pas un avenir : il lui faudra passer d'autres examens?

— Oui, celui de licence.

— Est-il plus difficile que l'examen de bachelier?

— Beaucoup plus difficile.

— Alors, comment le passera-t-il ?

— Il ne le passera pas tout de suite ; avec le temps, comme il s'occupera sans cesse d'études, il finira par acquérir une certaine aptitude à l'instruction, et puis je le ferai toujours travailler. Une fois licencié, il sera envoyé dans quelque lycée ou collège de province, et il aura devant lui un avenir honorable et sûr. Je sais bien qu'il y a des difficultés à tout cela, de grandes difficultés même ; mais vous savez bien que nous avons cherché ce qu'il pourrait faire sans rien trouver de mieux. Ce n'est pas notre faute si nous avons affaire à un garçon aussi peu dégourdi.

— Il est pourtant bien doux, bien complaisant, bien facile à vivre, toujours de bonne humeur ; ce sont des qualités, cela ! Il a changé de vie bien brusquement : lui avez-vous entendu exprimer un regret ?

— Il ferait beau voir qu'il en exprimât ! Est-ce que nous nous plaignons, nous ?

— Vous, non, Jacques ; mais ne pensez-vous pas qu'il faut être moins sévère pour autrui qu'on ne l'est pour soi-même ? Chacun sait le fardeau qu'il peut porter : mais serait-il juste qu'il l'imposât à plus faible que lui ? Il ne faut pas demander à Frédéric votre énergie et votre courage, pas plus que votre intelligence ; il suffit qu'il donne tout ce qu'il peut. Les choses de l'esprit ne sont peut-être pas son fait : qui sait s'il ne réussirait pas mieux dans le commerce ?

— Oui, commis dans un magasin, n'est-ce pas ? » dit Jacques d'un ton dédaigneux.

Lucile secoua tristement la tête.

« Jacques, Jacques, vous êtes toujours le stoïcien : vous en avez le courage, et aussi l'orgueil. Pour moi, je crois qu'il vaut mieux faire en ce monde une chose qu'on fait bien, de manière à satisfaire les autres et à se satisfaire soi-même, que de suivre une carrière plus brillante, pour laquelle on est insuffisant, et qui vous déplaît toute votre vie.

— Vous aimez trop Frédéric, cela vous rend aveugle, Lucile !

— Comme vous me parlez durement, Jacques ! Je le plains tant, ce pauvre garçon, d'être incapable et inutile ! Je ne peux pas avoir cette pitié-là pour vous ; et cela ne vous flatterait guère, d'ailleurs ! »

La pauvre Lucile avait les larmes aux yeux. Jacques lui saisit la main.

« Pardon, ma cousine, s'écria-t-il ; vous êtes parfaite, vous, et je suis toujours le même ours. Oui, vous avez raison, je ne suis qu'un orgueilleux... et un brutal par-dessus le marché, puisque je vous fais de la peine... Ne pleurez pas, Lucile, je vous en supplie ; je ne pourrais jamais me le pardonner. Je réfléchirai, je verrai ce qu'on peut faire pour Frédéric... mais ne me gardez pas rancune, et plaignez-moi quelquefois un peu aussi : je vous assure que j'en ai souvent besoin ! »

Lucile sourit à travers ses larmes, en serrant la main de son cousin.

« Il ne peut pas y avoir de rancune entre nous, lui dit-elle ; nous voulons la même chose tous les deux, quoique nous ne soyons pas toujours du même avis, quant aux détails : nous discutons pour nous éclairer, voilà tout. Rentrons, on va déjeuner, et vous avez une leçon avant votre classe. Moi j'ai aussi une leçon à donner à ce pauvre Frédéric ; je suis très contente de lui, il retient bien son cours d'histoire et ne fait plus de fautes d'orthographe. Pour les sciences, il est plus fort que moi maintenant, il faudra que vous vous en occupiez. Bon courage, Jacques ! vous verrez qu'il finira par être reçu. »

Elle s'échappa, légère comme un oiseau, et Jacques l'entendit bientôt qui fredonnait, tout en mettant le couvert, une vocalise de son invention.

Resté seul, Jacques cacha son front dans ses mains pour ne pas être distrait par les objets extérieurs, et il se mit à penser à ce que lui avait dit Lucile. Peut-être bien qu'elle jugeait Frédéric mieux que lui ; peut-être que, s'il avait trouvé sa vraie voie, ses qualités pourraient se développer, et qu'il deviendrait un homme utile, au lieu qu'il ne serait jamais, Jacques se l'avouait bien, qu'un très médiocre professeur. Mais comment faire ? Hors de ses études, Jacques était aussi ignorant qu'un enfant de dix ans : il ne s'était jamais occupé du côté pratique de l'existence, et ne savait seulement pas où s'informer pour trouver à Frédéric une occupation en dehors des diverses catégories de fonctionnaires. « Est-ce qu'avec tout mon savoir je ne serais qu'un âne ? » se demanda-t-il avec inquiétude.

Il n'eut pas le temps de trouver une réponse à sa question : Lucile et Marcelle accoururent et annoncèrent avec une grande révérence « que Monsieur était servi », et, le prenant chacune par une main, elles le forcèrent à courir jusqu'à la salle à manger, où Frédéric venait de rouler le fauteuil de M. Davery. Pendant le repas, Jacques remarqua pour la première fois combien son frère était attentif à servir leur père, à lui préparer les morceaux, à l'aider de façon à ce qu'il sentît le moins possible son infirmité. « Il est pourtant bien bon garçon ! » se dit-il ; et quand Frédéric se leva pour aller porter le déjeuner à sa mère, qui ne pouvait descendre, il se leva aussi et se chargea du verre et de la bouteille, disant que Frédéric devait être assez fatigué, et qu'il voulait lui épargner la moitié de la besogne. Et Frédéric fut si touché de cette remarque et du ton d'amitié avec lequel Jacques l'avait faite, qu'il y puisa de la sérénité pour tout le reste du jour : la version qu'il fit en sortant de table eut certainement une demi-douzaine de contre-sens de moins que celle de la veille.

XXIV

Chez un bijoutier du Palais-Royal.

« Avez-vous fini votre version, Frédéric ? » demanda Lucile en entrant dans la chambre où son cousin s'appliquait de son mieux à contenter le terrible Jacques.

« Oui, et il me semble que j'y ai compris quelque chose, répondit-il. Avez-vous besoin de moi, Lucile?

— Oui, j'ai une course à faire, et je ne voudrais pas déranger Pacifique de son savonnage. Voulez-vous m'accompagner?

— Avec plaisir, ma cousine, avec le plus grand plaisir! Allez mettre votre chapeau; je serai prêt quand vous redescendrez. »

Il se hâta de ranger ses cahiers et ses livres, car il avait de l'ordre et tenait à ce que chaque chose fût à sa place; puis il courut brosser son chapeau et prendre sa canne, et il offrit son bras à Lucile.

Elle le conduisit jusqu'au Palais-Royal, et s'arrêta à la porte d'un bijoutier.

« Ah! Goring! dit Frédéric; il y a longtemps que je ne suis venu chez lui. J'y ai fait de bonnes stations au temps jadis : vous en souvenez-vous, Lucile? Il me faisait toujours des compliments sur mes connaissances en fait de bijouterie. Je lui ai une fois donné l'idée d'un bracelet qui a fait fureur; je lui en ai même dessiné le modèle. Vous ne vous rappelez pas?

— Non; je n'y venais pas aussi souvent que vous, et j'allais avec ma tante et Valentine. Mais je l'ai toujours trouvé fort honnête homme quand je lui achetais, et j'espère qu'il sera de même, aujourd'hui que j'ai besoin de lui vendre.

— Vendre, Lucile! que voulez-vous vendre?

— Quelques bagatelles dont je n'ai nul besoin, et qui se changeront en vieux bordeaux pour ma tante. Le médecin a dit de lui en faire boire.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas dit cela avant de sortir? J'ai encore un cachet, deux bagues, des épingles, que sais-je? J'aurais tout apporté. Ah! ma chaîne de montre! Gardez vos bijoux, Lucile; ma chaîne suffira, j'espère.

— Du tout; votre mère est habituée à la voir à votre montre, et elle demanderait ce qu'elle est devenue; au lieu qu'elle ne s'informera pas de mes bijoux, qui ne quittent jamais leur tiroir. Plus tard, s'il le faut, je vous préviendrai. »

Elle tourna le bouton et entra. Le cœur lui battait bien fort. Quoiqu'elle n'eût pas de vanité, la bonne petite Lucile, elle trouvait dur de venir presque en solliciteuse dans ce magasin, où jadis elle accompagnait sa tante et sa cousine pour choisir avec elles parmi les colliers et les bracelets. Comme c'était différent alors! Elle fit un effort pour se remettre, et, d'une voix un peu tremblante, elle demanda à parler à M. Goring.



Elle entra. (P. 165, col. 1.)

Le bijoutier s'avança poliment, et, en reconnaissant d'anciens clients, il les salua d'un air empressé.

« Que vais-je vous vendre aujourd'hui, mademoiselle? Il y a longtemps que je n'ai eu l'honneur de vous voir. Ah! monsieur Davery! j'ai bien souvent pensé à vous, depuis l'affaire du bracelet : il a fait le tour du monde, ce bracelet-là!

— Je ne viens rien acheter, monsieur, dit timidement Lucile. Au contraire, si vous vouliez bien..... je venais vous prier de me rendre un service..... je désirerais me défaire des bijoux que voici..... »

Elle sortit de sa poche une boîte qu'elle lui tendit. Le bijoutier, en la prenant, jeta un coup d'œil sur la jeune fille; et ce coup d'œil lui en apprit long. La toilette de Lucile était des plus simples, et son chapeau, un peu fané, avait dû faire tout l'hiver pour le moins; sa robe n'était pas crottée, car elle l'avait relevée soigneusement, mais ses bottines tachées de boue indiquaient qu'elle était venue à pied, sans même prendre l'omnibus. Les vêtements de Frédéric, sans être encore usés, n'étaient cependant pas tels qu'il eût consenti à les porter, s'il eût été l'élégant jeune homme d'autrefois. M. Goring devina là-dessous un malheur, et il examina les bijoux longuement, en se demandant ce qui avait pu arriver.

« Mademoiselle, prenez donc la peine de vous asseoir, je vous en prie, et vous aussi, monsieur, dit-il aux deux jeunes gens. Je vous demande pardon de vous faire attendre : s'il s'agissait d'estimer tout cela au poids, ce serait vite fait; mais voici une broche, un médaillon, un bracelet qui ont une valeur artistique indépendante de la matière. Êtes-vous pressée d'en toucher le prix, mademoiselle? avec un petit nettoyage, je pourrais les mettre dans la montre, et il est probable que je les vendrais bien. »

Lucile, rougissait, paraissait embarrassée. M. Goring reprit :

« Si vous voulez, mademoiselle, je vais vous avancer une petite somme sur le prix de ces bijoux, deux cents francs, par exemple, et je vous donnerai le reste quand je les aurai vendus. Fiez-vous à moi pour

les placer le plus avantageusement possible. »

Lucile passa du rose à l'écarlate.

« Merci, monsieur..... je veux bien..... je vous remercie..... vous êtes bon, monsieur..... »

Elle ne savait plus ce qu'elle disait, et les commis et les acheteurs la regardaient avec étonnement. M. Goring eut pitié d'elle; il ouvrit la porte d'un petit salon qui se trouvait derrière le magasin.

« Voulez-vous bien passer ici un instant, dit-il aux jeunes gens; nous y serons mieux pour traiter cette petite affaire. »

Lucile et Frédéric le suivirent. M. Goring leur avança des fauteuils; et quand ils furent assis, il se trouva embarrassé.

M. Goring était un brave homme; il était arrivé à Paris à pied, à l'âge de quinze ans, et il avait fait son chemin peu à peu, à force d'honnêteté, de travail et d'ordre, et aussi à l'aide de protections bienveillantes, qui ne manquent guère aux gens laborieux et consciencieux. Il avait gardé dans son cœur un souvenir reconnaissant à ses protecteurs, et il s'était promis de faire pour d'autres, à l'occasion, ce qu'on avait fait autrefois pour lui. Il était naturellement compatissant, et Lucile, dont il avait remarqué la grâce simple et modeste, quand elle accompagnait la brillante Valentine, lui inspirait un vif intérêt à présent qu'elle paraissait malheureuse.

« Si ma pauvre petite Jeanne était un jour dans une pareille situation! » se disait-il en pensant à sa fille unique, une fillette de douze ans, qu'il faisait élever dans un bon pensionnat; et il lui sembla qu'il avait devant lui sa petite Jeanne, devenue grande et réduite à vendre ses bijoux. Cela lui donna un désir irrésistible de savoir ce qui était arrivé à la famille Davery; mais le difficile était de le demander; et il resta là, tout confus, debout devant Lucile. A la fin, ne sachant comment entrer en matière, il tira une clef de sa poche, ouvrit un tiroir, y prit deux billets de cent francs qu'il mit dans une enveloppe, et les tendant à la jeune fille :

« Voilà, mademoiselle..... vous plairait-il de me signer un reçu de ce petit acompte? mais vous n'êtes pas majeure, sans doute?

— Pas encore, monsieur; je n'ai que vingt ans. Mais mon tuteur m'a fait émanciper à dix-huit ans.

— Bien, oh! très bien! il n'y aura pas de difficultés entre nous, d'ailleurs. Voulez-vous me donner votre adresse, pour que je vous envoie le reste du prix des bijoux dès qu'ils seront vendus? Êtes-vous toujours rue de Rivoli?

— Non, monsieur; nous demeurons à présent rue Tournefort, je ne sais si vous savez où c'est. »

Le bijoutier n'en savait rien; il n'avait jamais eu de clients rue Tournefort. Il se fit expliquer la situation de cette rue, et trouva moyen de s'informer de Mme Davery et de ses filles. Lucile, mise en confiance par la manière délicate dont il lui rendait service, en lui avançant de l'argent sur des bijoux qu'il ne vendrait peut-être pas de sitôt, lui répondit, parla de la maladie de son oncle, de celle de sa tante..... et au bout d'un quart d'heure M. Gorin savait une partie de leur histoire et avait deviné le reste.

« Je suis désolé, dit-il, du malheur qui a frappé M. Davery. Voyez-vous, mademoiselle, dans le monde des affaires il arrive journellement de ces choses-là; il ne faut pas se décourager, on recommence et voilà tout. Si seulement monsieur votre oncle était bien portant, je suis sûr qu'il referait sa fortune en quelques années. Puisqu'il est malade, c'est à ses fils de s'en charger. L'aîné de ces messieurs est professeur? c'est très beau! mais je ne peux pas parler de ces choses-là, je ne m'y connais pas. Et vous, monsieur, êtes-vous professeur aussi?

— Pas encore, répondit Frédéric avec embarras.

— Il travaille pour l'être, reprit Lucile; c'est si difficile de placer un jeune homme.....

— Pas si difficile, mademoiselle..... ainsi, par exemple, si monsieur ne dédaignait pas le commerce de la bijouterie..... avec le goût qu'il a, sa connaissance des pierres et de l'orfèvrerie, il y ferait très bien son chemin. Moi, voyez-vous, j'ai commencé par le commencement, faisant les commissions de mon patron, frottant le parquet et balayant le trottoir; j'avais quinze ans et je ne savais pas distinguer un rubis d'une émeraude..... J'ai appris peu à peu le métier, je suis devenu commis, puis associé, et à présent je pourrais me reposer, si je n'avais peur de m'ennuyer à ne rien faire. Un jeune homme qui aurait fait des études (moi, je savais tout juste lire, écrire et compter quand je suis arrivé à Paris), un jeune homme qui aurait fait des études irait bien plus vite que moi.... Pardon, mademoiselle, je vous retarde, vous êtes peut-être pressée..... Voici votre argent; si je peux vous servir, disposez de moi, je vous en prie. »

Il reconduisit Lucile aussi respectueusement que si elle était venue lui acheter une rivière en diamants, et la regarda un instant s'éloigner, au bras de Frédéric.

« Pauvre petite, se dit-il, c'est étonnant comme elle me rappelle ma Jeanne! Elle m'intéresse beaucoup, beaucoup, et je serais bien aise de lui rendre service... Je n'en ai pas dit plus long, parce que le jeune homme faisait une moue... c'est tout simple, ces jeunes gens élevés richement, et instruits avec cela! le commerce leur fait l'effet de bien peu de chose. Bah! il y réfléchira, et il y viendra peut-être! »

Cependant Lucile et Frédéric arpentaient le terrain de toute la vitesse de leurs jambes pour regagner la rue Tournefort. Lucile marchait légèrement; elle calculait ce que deux cents francs pourraient fournir de bouteilles de vin vieux et de livres de viande. Quant au repos, elle se chargeait bien de l'imposer à sa tante, en faisant l'ouvrage elle-même : il n'y avait qu'à se lever un peu plus tôt et à ne pas perdre une minute. Sa tante guérirait, et tout irait bien. Et tout en marchant, Lucile regardait Frédéric à la dérobée. Il paraissait soucieux, préoccupé; il ne lui parlait pas,

lui qui d'ordinaire ne tarissait pas en folles remarques sur les passants, sur les étalages, sur les chiens, sur les cochers, sur tout ! Elle le laissa à ses réflexions. Rentré à la maison, il s'y plongea si bien, qu'il n'en sortit pas de toute la soirée, et que Marcelle, qui n'était pas dans son secret, s'amusa de ses distractions. Il songea encore toute la nuit, et même le lendemain ; et enfin, le troisième jour après sa sortie avec Lucile, il se glissa hors de la maison sans rien dire à personne, et se dirigea rapidement vers le Palais-Royal.

« J'allais envoyer chez vous, monsieur, lui dit le bijoutier en le voyant entrer. J'ai déjà vendu le bracelet, et je redois quelque chose à Mlle Granvier. Je suis en pourparlers pour le médaillon ; j'espère que nous en tirerons un bon prix.

— Ce n'est pas pour cela que je venais, monsieur... Je désirerais vous parler en particulier. »

M. Goring fit entrer Frédéric dans son petit salon et attendit.

« Monsieur, dit Frédéric, je crois que vous avez compris notre situation. Mon père est ruiné et malade, ma mère se tue de fatigue, ma cousine nous aide de sa bourse et de son travail, ma sœur fait de la tapisserie, et mon frère nous fait vivre de ses appointements de professeur : car tout ce que font les autres rapporte peu de chose. Moi, je ne gagne rien, je suis à leur charge à tous. On m'a parlé de devenir professeur ; je ne demande pas mieux, mais j'ai beau travailler, je ne réussis guère... J'ai pensé à ce que vous m'avez dit avant-hier ; car c'était pour moi que vous le disiez, n'est-ce pas ? Croyez-vous réellement que je pourrais, dans votre commerce, gagner ma vie d'abord, et aider ma famille ensuite ?

— J'en suis sûr, monsieur. Vous vous connaissez très bien en bijoux, pour un homme du monde, et vous apprendriez vite ce que vous ne savez pas. Vous avez appris le latin, cela ne sert pas dans le commerce ; mais vous pourriez écrire des lettres, sans doute ? Avez-vous une belle écriture ? »

Frédéric écrivait très bien. Il prit une plume qui se trouvait là, et traça quelques lignes qui satisfirent pleinement le bijoutier.

« C'est parfait ! Et l'arithmétique, la savez-vous ?

— Oui, monsieur, seulement j'ignore la tenue des livres.

— Oh ! je vous l'apprendrai bien vite... si vous voulez entrer chez moi. Vous me plaisez : si cela vous convient, je ne vous demande qu'un mois d'apprentissage, pour vous mettre au courant ; et si au bout de ce temps-là vous me rendez déjà des services, vous gagnerez de quoi vous entretenir, et davantage un peu plus tard. Réfléchissez, consultez vos parents, et revenez me voir. Mes respects à Mlle Granvier : voici cinquante francs qui lui reviennent. Sans adieu, n'est-ce pas ? »

Frédéric serra la main que le bijoutier lui tendait. Son parti était pris : à la Rochelle, il aurait trouvé dur de devenir commis dans un magasin ; mais qui le connaissait maintenant à Paris ? Et puis, ne fallait-il pas qu'il fît quelques sacrifices, lui aussi ? Si ses anciens compagnons de plaisir prenaient un air étonné en venant lui marchander un bijou, il ne ferait pas semblant de les reconnaître : il n'était plus de leur monde, après tout ! Seulement, comment faire accepter sa résolution à ses parents ? à Jacques ? comment leur en faire part ? Ses pensées se portèrent naturellement vers la petite providence de la maison ; et dès qu'il fut rentré, il emmena Lucile dans le jardin pour lui demander son intercession.

A la suite de cet entretien, Lucile parla si bien à Jacques, qu'elle finit par en obtenir l'aveu que Frédéric n'était pas sûr de réussir jamais dans ses examens ; elle le fit consentir à le laisser entrer chez M. Goring : la cause était gagnée. Mme Davery ne fit point d'opposition ; ce que Frédéric désirait devait être bon, et elle l'aimait autant bijoutier que maître d'étude. On dit à M. Davery que Frédéric avait trouvé un emploi ; on se réserva de lui expliquer plus tard ce que c'était que cet emploi. D'ailleurs il ne le demanda point ; la maladie l'avait fort affaibli, et il ne se souciait pas d'apprendre des vérités qui auraient pu lui être désagréables.

Frédéric, une fois la décision prise, se trouva le plus heureux des hommes, à l'idée qu'il allait enfin se suffire à lui-même, et posséder de l'argent qu'il aurait gagné. Que dans sa joie il se dît tout bas, tout au fond de sa pensée, qu'il n'aurait plus à s'occuper du baccalauréat, c'est bien possible : Frédéric n'était pas parfait. Mais il racheta cette défectuosité en contentant complètement M. Goring, qui l'engagea définitivement au bout d'un mois, et lui prédit un bel avenir commercial.

A suivre. Mme C. Colomb.

LES ASSEMBLÉES FRANÇAISES [1]

BORDEAUX ET VERSAILLES.

Les hommes qui ont aujourd'hui dépassé la cinquantaine ont vécu sous cinq gouvernements et ont assisté à quatre révolutions. Ce fut aux cris de « Vive la Charte ! » que s'écroula le trône de Charles X ; la révolution qui renvoya en exil le frère de Louis XVI eut pour cause déterminante la publication des Ordonnances (juillet 1830), qui supprimaient la liberté de la presse, modifiaient la loi électorale et dissolvaient la Chambre des députés.

Le roi des Français, Louis-Philippe, après dix-huit années d'un règne qui ne fut ni sans gloire (conquête de l'Algérie), ni sans utilité à la prospérité publique, dut

1. Suite. — Voy. vol. XV, pages 220, 231, 312, 323 et vol. XVI, pages 78 et 155.

à son tour quitter la France. La révolution s'accomplit aux cris de « Vive la réforme! » il s'agissait de la réforme électorale, c'est-à-dire d'une extension du droit électoral que les orateurs libéraux réclamaient, et en faveur duquel ils organisaient des banquets dans toute la France.

Nous n'avons pas à rappeler comment la République de 1848 périt dsns la nuit du 2 décembre 1851, et comment, après un règne de dix-huit années, l'empire finit à Sedan. Le 4 septembre 1870 arrivait à Paris une lugubre nouvelle : notre armée était prisonnière ; l'empereur avait remis son épée au roi de Prusse. C'était un dimanche. A une heure du matin, les députés se rendent au Corps législatif. Le comte de Palikao fait connaître la terrible vérité; la gauche lui répond en déposant une proposition de déchéance de l'empereur et de sa dynastie. La séance est ajournée au même jour, à midi.

Vous savez que, à la reprise de cette mémorable séance, et tandis que les députés réunis dans leurs bureaux discutaient la proposition de déchéance, vous savez que l'Assemblée fut envahie par la garde nationale et le peuple de Paris. La république est proclamée à l'Hôtel de Ville ; un gouvernement provisoire de défense nationale est acclamé par la population. Cependant, les députés, réunis dans une salle de la Présidence, veulent se rendre à l'Hôtel de Ville et protester contre le vote populaire. M. Thiers les arrête: « Je proteste, dit-il, contre la violence que nous avons subie aujourd'hui et contre toutes les violences de tous les temps dirigées contre nos assemblées; mais ce n'est pas le moment de donner cours aux ressentiments. » Puis, en proie à une émotion violente qui se communique à toute l'Assemblée : « En présence de l'ennemi qui sera bientôt sous Paris nous n'avons qu'une chose à faire : nous retirer avec dignité. » Les scellés sont posés sur la Chambre des députés...

Nous ne redirons pas la terrible histoire de l'invasion allemande : Paris assiégé pendant cinq mois, privé de vivres, bombardé, et finalement obligé de se rendre; la province se défendant courageusement, mais sans succès contre des ennemis dix fois plus nombreux. Il fallut céder! La Prusse victorieuse voulut que la rançon de guerre et les conquêtes qu'elle réclamait fussent approuvées par la nation. Le gouvernement de la défense nationale convoqua les collèges électoraux à l'effet d'élire une l'Assemblée nationale; l'élection eut lieu par département, au scrutin de liste.

Le dimanche 12 février 1871, l'Assemblée nationale se réunit à Bordeaux, dans la salle du grand théâtre. Cette magnifique salle, construite vers 1780 par l'architecte Louis, est de forme elliptique. « Le pourtour est décoré de douze colonnes d'ordre composite, assises au niveau des galeries et soutenant un entablement au-dessus duquel s'élèvent quatre arcs-doubleaux terminés par une corniche circulaire, qui sert de cadre aux peintures du plafond. » Vers 1866, cette belle salle, qui peut contenir 4000 spectateurs, avait été l'objet d'importantes restaurations dirigées par l'architecte Burguet, et les peintres Despléchin et Bouguereau.

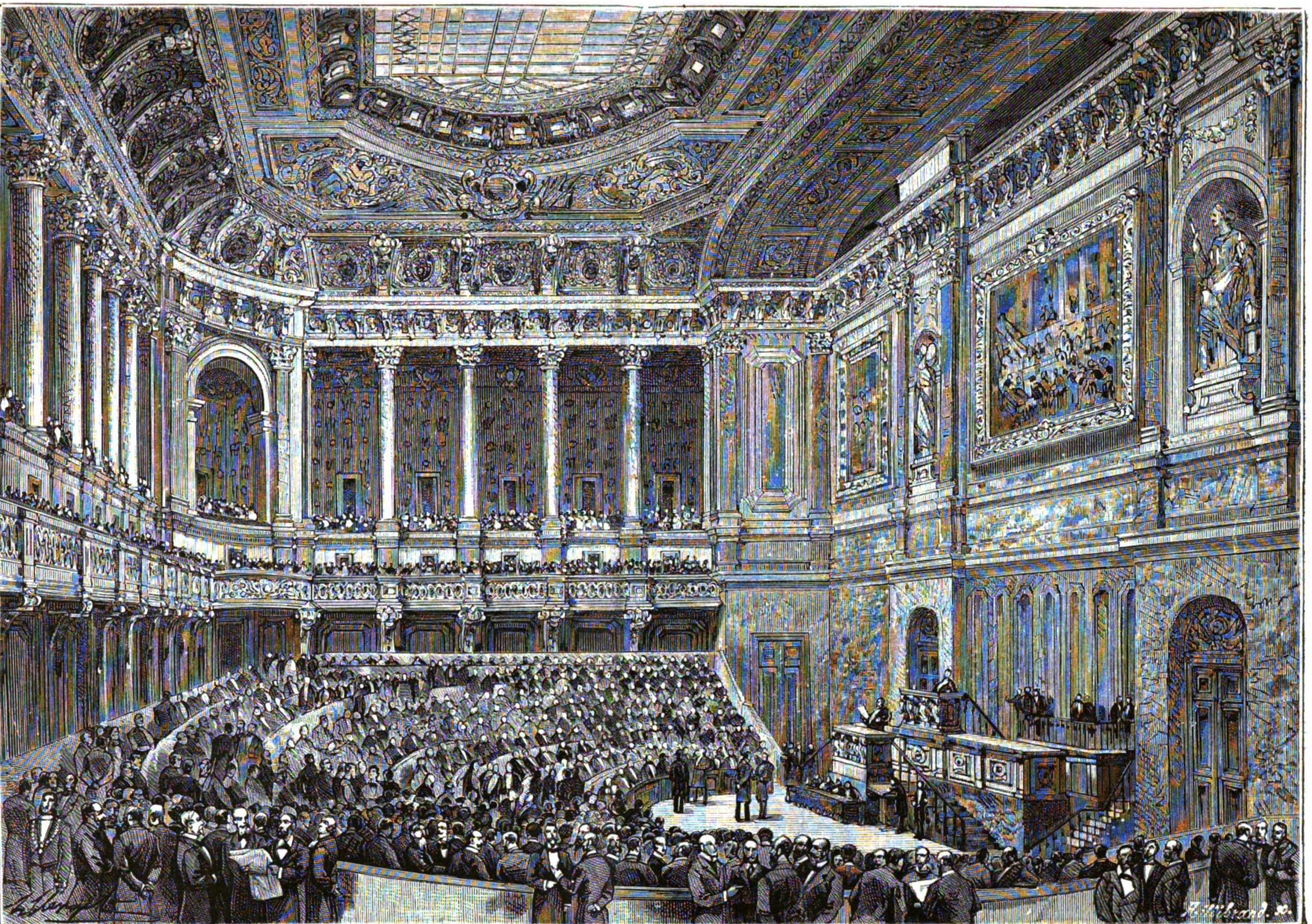

Palais de Versailles, salle de l'Opéra. (P. 170, col. 1.)

M. Benoist d'Azy, doyen d'âge, présida les séances jusqu'au 16 février, jour où M. Grévy fut porté par 519 voix à la présidence de l'Assemblée. Ce même jour, une proposition revêtue d'un grand nombre de signatures était déposée sur le bureau de la Chambre; il s'agissait de nommer M. Thiers, élu dans 21 départements, chef du pouvoir exécutif de la République française. Cette proposition fut adoptée, le lendemain, à l'unanimité.

Jamais assemblée n'eut une plus cruelle tâche à remplir. Il lui fallait discuter ou, pour mieux dire, approuver le désastreux traité qui nous enlevait l'Alsace et une partie de la Lorraine. Le 26 février étaient signés les préliminaires de la paix. Tandis que 30 000 Allemands pénétraient dans Paris, et contemplaient sur la place de la Concorde les statues des villes françaises, de Strasbourg surtout, recouvertes d'un crêpe, tandis que Paris, muet de douleur, avait fermé les portes de ses théâtres, de ses magasins, de ses établissements de toute nature, et répondait éloquemment par le plus digne silence à la bravade des Allemands, le traité funeste qui nous enlevait Metz et Strasbourg était soumis à l'approbation de l'Assemblée de Bordeaux.

Le 1er mars 1871, après une mémorable discussion, 546 voix contre 107 ratifiaient les préliminaires de la paix.

Quelques jours après ce vote, l'Assemblée discutait le lieu de sa future résidence. Après de longs et cha-



Chambre des députés, à Versailles. (P. 171, col. 1.)

leureux mais inutiles plaidoyers en faveur de Paris, on décida par 461 voix contre 101 que le siège du gouvernement, la résidence *définitive* de l'Assemblée et des principaux ministères, serait Versailles. Dans le magnifique discours que M. Thiers prononça au cours de la discussion, faisant appel à l'union de tous les partis, il prononça ces fameuses paroles qui ont constitué ce qu'on a appelé le *pacte de Bordeaux:* « Je le jure devant le pays, je jure devant l'histoire de ne tromper aucun de vous... Je dirai donc : Monarchistes, républicains, non, ni les uns ni les autres vous ne serez trompés;.... nous ne nous occuperons que de la réorganisation du pays.... Sous quelle forme se fera la réorganisation? Sous la forme de la République. »

Tandis que les représentants de la France s'acheminaient vers Versailles, une formidable insurrection éclatait dans Paris. Nous n'avons pas à raconter cette lugubre page de notre histoire. La révolution soi-disant communale dura du 18 mars au 24 mai ; inaugurée par l'assassinat des généraux Clément Thomas et Lecomte, elle se termina par l'incendie des principaux monuments et par le massacre des otages. Que la France soit à jamais préservée du retour de pareils excès!

L'Assemblée nationale se réunit le 20 mars à Versailles. M. Grévy ouvre la séance en prononçant ces paroles : « Il semblait que les malheurs de la patrie fussent assez profonds, quand une criminelle insurrection, qu'aucun prétexte sérieux, qu'aucun grief plausible ne saurait atténuer, vient encore de les aggraver..... La représentation nationale saura se faire respecter, elle saura accomplir imperturbablement sa mission en pansant les plaies de la patrie et en assurant l'établissement de la République, malgré ceux qui la compromettent par les crimes qu'ils commettent en son nom. »

Après avoir hésité entre Fontainebleau, Orléans et Versailles, nous avons dit que l'Assemblée de Bordeaux choisit cette dernière ville comme résidence. Au moment où le vote avait lieu, l'ancienne résidence de Louis XIII et de Louis XIV était encore le quartier général de l'armée allemande. C'est dans cette ville que le roi Guillaume attendit pendant cinq mois la reddition de Paris; c'est dans le salon des glaces du château que, le 18 janvier 1871, le roi de Prusse fut proclamé empereur d'Allemagne, en présence de presque tous les princes de l'Allemagne du Nord. C'est à Versailles que furent signés, le 28 janvier, l'armistice et la capitulation de Paris, et, le 26 février, les préliminaires du traité de paix.

La salle de l'Opéra, dans laquelle nos représentants se réunirent, n'existait pas sous Louis XIV; commencée en 1753, sous la direction de l'architecte Gabriel, elle ne fut terminée qu'en 1770. « Le théâtre fut inauguré en 1770, à l'occasion du mariage de Marie-Antoinette et du dauphin. C'est là que fut donné, le 2 octobre 1789, le fameux banquet aux gardes du corps, pendant lequel, dit-on, la cocarde tricolore fut foulée aux pieds et remplacée par la cocarde blanche. » On se rappelle que Paris affamé, apprenant qu'au milieu de l'orgie de Versailles on avait insulté les trois couleurs nationales, entra dans une violente fureur. Une troupe de femmes, criant : « Du pain ! » suivie d'une armée d'hommes du peuple, se rend à Versailles; une rixe s'engage avec les gardes du corps. Le roi est ramené à Paris.

C'est dans cette salle de l'Opéra, appropriée par l'architecte Joly, que l'Assemblée nationale tint ses séances du 29 mars 1871 à la fin de l'année 1875. Malgré le pacte conclu à Bordeaux, les divers partis dont se composait l'Assemblée, tentèrent, à plusieurs reprises, de s'emparer du pouvoir. Nous ne retracerons pas, même à grands traits, l'histoire de ces dix dernières années. Il nous suffira de noter les principaux événements politiques qui se sont produits depuis l'écrasement de la Commune.

En juin 1871, l'Assemblée vote un emprunt de 2 milliards et demi destiné à payer une partie de la rançon de guerre ; cet emprunt est souscrit vingt fois. Cet admirable résultat, qui témoigne de la richesse et de la confiance de notre pays, fait l'étonnement de tous les peuples et inspire peut-être à la Prusse le regret de n'avoir pas exagéré encore ses demandes.

En juillet, les princes d'Orléans, se rendent à Frohsdorf, auprès du comte de Chambord et prennent leur rang dans la maison de France. Le parti orléaniste n'existe plus; l'Assemblée n'est plus divisée qu'en trois camps : monarchie légitime, empire, république.

Durant deux années, de juillet 1871 à mai 1873, M. Thiers, constamment sur la brèche, voit s'élever contre lui les défiances des partis monarchiques; dans vingt circonstances, il est obligé de menacer l'Assemblée de son départ pour obtenir des votes favorables à sa politique. Tandis qu'une commission spéciale (commission des Trente) est chargée de régler les attributions des pouvoirs publics, on apprend, le 16 mars 1873, qu'un traité d'évacuation anticipée du territoire vient d'être signé à Berlin. Au 1er juillet suivant, les départements des Vosges, des Ardennes, de la Meuse, de Meurthe-et-Moselle, seront débarrassés de l'étranger; la place de Verdun sera seule occupée encore jusqu'au 5 septembre.

Malgré les éloges adressés à M. Thiers par un vote de l'Assemblée à l'occasion de la libération du territoire, une campagne s'organise contre lui. On lui reproche de n'avoir pas voulu prêter les mains à une restauration monarchique et de favoriser au contraire les républicains. Les hostilités sont ouvertes : M. Grévy quitte le fauteuil de la présidence (1er avril 1873), où il est remplacé par M. Buffet. Enfin, le 24 mai, l'Assemblée vote un blâme au gouvernement par 360 voix contre 344. M. Thiers donne sa démission et le maréchal de Mac-Mahon lui succède.

Le 20 décembre de la même année, l'Assemblée prorogeait pour sept années les pouvoirs du maréchal (septennat), et nommait une nouvelle commission chargée d'organiser les pouvoirs publics. Enfin, le 25 février 1875, l'Assemblée reconnaissait la Répu-

blique comme gouvernement légal du pays, en adoptant à une voix de majorité la proposition suivante, de M. Wallon : « Le Président de la République est élu à la majorité des suffrages par le Sénat et par la Chambre des députés réunis en Assemblée nationale. Il est élu pour sept ans; il est rééligible. » Le 30 décembre, l'Assemblée se dissolvait après avoir nommé 75 sénateurs inamovibles et avoir décidé que l'élection des sénateurs aurait lieu le 30 janvier suivant, celle des députés le 20 février, et que les deux assemblées se réuniraient le 8 mars (1876).

Les nouveaux députés abandonnant au Sénat la salle de l'Opéra de Versailles, l'architecte Joly construisit pour eux, dans la cour verte, une immense salle dans laquelle, de 1876 à la fin de 1879, ils tinrent leurs séances. Nous ne dirons pas comment le maréchal de Mac-Mahon dut abandonner le pouvoir; comment M. Grévy fut nommé président de la République, laissant à M. Gambetta la présidence de la Chambre. Le 27 novembre 1879, l'Assemblée vota le retour des chambres à Paris.

A. DE VIGNOLLES.



PETITE ROSE

I

C'était en mai 1843, pendant cette périlleuse et glorieuse campagne de l'Ouaransénis, que le vaillant général Changarnier dirigeait avec son habileté ordinaire.

Le pays connu sous le nom d'Ouaransénis est cette partie du territoire de la province d'Alger, qui s'étend entre la vallée du Chéliff au nord et le petit désert au sud.

Montagnes, précipices, ravines, pitons gigantesques, que domine une crête rocheuse haute de 1500 mètres, tel était ce redoutable pays de l'Ouaransénis, où opéraient les trois colonnes du général Changarnier.

Une nuit noire et lourde enveloppait le bivouac endormi dans la bonne humeur qu'avait causée à tous la nouvelle de la prise de la Smala[1] par le jeune duc d'Aumale. De temps à autre un immense éclair embrasant l'horizon éclairait les grand'gardes, les soldats de faction, accroupis dans les buissons, la baïonnette enfoncée dans le sol afin que son éclat ne les trahît point, guettant du regard le moindre indice, prêtant l'oreille au moindre bruit. Un peu en arrière des sentinelles, deux chasseurs d'Orléans, étendus à plat ventre le long des aloès, échangeaient très bas quelques mots, en abritant leur bouche de leur main, afin d'empêcher leur voix de porter.

« Nom de nom! disait l'un, en se frottant vigoureusement les paupières, ça picote ferme là-dedans! on dirait que j'ai avalé une livre de poivre par les yeux... Je donnerais bien ma pipe, vois-tu, pour faire un somme d'une demi-heure.

— Figure-toi que tu te réveilles, répondit l'autre, et pense au plaisir que nous aurons demain à chanter *la Mère Michel* aux dames kabyles de là-haut. Changar[1] nous l'a promis, Changar est un luron. Tiens! le capitaine qui est venu passer un bout de nuit avec le lieutenant...

— Il a de la chance de n'avoir pas sommeil, lui! Nom de nom! je te vois sans tête, faut-il que j'aie la vue *brouille!*

— Moi, je vois un buisson de palmiers nains qui marche, c'est plus fort! Voilà le capitaine qui rentre au camp tranquillement, les mains dans ses poches. Mais oui, il marche, le buisson! il suit le capitaine...

— Tu as la berlue, mon vieux! »

Un pli de terrain déroba l'officier aux deux chasseurs.

Doucement, doucement, le buisson avançait... Tout à coup il se dresse, et un Kabyle, nu comme un ver, le corps enduit de graisse, afin de glisser dans les mains qui voudraient le retenir, se jette sur le capitaine, et d'un même mouvement fait sauter son épée et lui enfonce son yatagan dans la poitrine.

Les boutons de l'uniforme font dévier la lame; légèrement blessé, l'officier réussit à maintenir un moment le misérable, et, privé de son épée, saisit un pistolet à sa ceinture. Mais il se rappelle qu'il est à la grand'garde : défense de repousser les attaques autrement qu'à l'arme blanche; à aucun prix il ne faut troubler le silence du bivouac; ni une détonation, ni un cri.

Pendant cette seconde d'hésitation, le Kabyle, d'un bond agile, a échappé à l'étreinte du malheureux officier qui, victime du point d'honneur, tombe avec le yatagan planté dans la gorge.

Le Kabyle se coula le long d'une roche à pic, en poussant un *ion ion* de triomphe, qui résonna lugubrement dans le silence de la nuit.

Les deux chasseurs se redressèrent et se regardèrent.

« Doubles brutes que nous sommes! dit l'un. Le buisson était vivant! Ah! le brigand! il a fait son coup!... Aie l'œil, toi; moi, je vais voir au capitaine. »

Il le trouva à cinquante pas de là, étendu sur le dos : de gros bouillons de sang s'échappaient de sa blessure, il achevait de mourir.

Le soldat s'agenouilla et, penché sur l'officier, le considéra un instant.

« Rien à faire! murmura-t-il, il a son compte... Tonnerre! la fleur du régiment! Comment diable? Ah! je comprends! le gueux a d'abord fait sauter l'épée, et pas moyen de tirer du pistolet, la consigne est la consigne... et il s'est laissé tuer comme un chien... mon pauvre capitaine! »

Le chasseur se releva, et debout, l'arme au bras, la

1. Smala, ville nomade constituée par l'émir Abd-el-Kader; là se trouvaient réunies sa famille, les familles de ses serviteurs, et plusieurs tribus.

1. Diminutif de Changarnier.

main au képi, il resta là, faisant le salut militaire à ce mourant héroïque, jusqu'à ce que le faible râle qui sortait de sa gorge se fût éteint.

Puis il chargea le corps sur ses robustes épaules et regagna le poste.

II

« Le pauvre Max[1] est mort,
Mironton, mironton, mirontaine,
Le pauvre Max est mort,
Mort et pas enterré! »

« Il était v'nu d'Allemagne,
Mironton, mironton, mirontaine,
Il était v'nu d'Allemagne,
Pour aller en Alger. »

La voix qui chantait cette complainte, bien connue dans la vieille armée d'Afrique, sortait d'une maison mauresque, dont on n'apercevait guère de la route que la blanche terrasse qui émergeait du milieu de grenadiers, d'orangers et de lauriers-roses, comme d'un immense bouquet.

A l'ombre d'un figuier, près d'un bassin d'eau vive, étaient assis un soldat, une ravissante petite fille de quatre ans, et une belle négresse du Soudan. Le chanteur était le soldat; lorsqu'il s'arrêta, la petite fille que « l'histoire » du *teval* de *Tangarnier* semblait charmer profondément, s'écria : « *Entore!* Julien, *entore! toujours!* »


Les deux chasseurs se redressèrent. (P. 171, col. 2.)

Et le brave soldat, l'air ravi, continua avec une docilité de marionnette :

« Comme il y débarquait,
Mironton, mironton, mirontaine,
Comme il y débarquait,
Le général le vit. »

« Depuis lors ont couru,
Mironton, mironton, mirontaine,
Depuis lors ont couru,
Toujours en avant. »

« Cet animal me plaît,
Mironton, mironton, mirontaine,
Cet animal me plaît,
J'en ferai mon ami. »

« Quand la bête hennissait,
Mironton, mironton, mirontaine,
Quand la bête hennissait,
Tous les clairons sonnaient! »

« Tous les *tlairons* sonnaient! » reprit joyeusement l'enfant, en frappant l'une contre l'autre ses menottes rosées.

« *Arba soldi!*[2] » cria à ce moment une voix traînante et lamentable, et deux têtes de Bédouins, homme et femme, parurent au-dessus de l'épaisse haie de cactus, de géraniums et de fleurs de la Passion qui entourait le jardin. De certains points de cette haie, d'une hauteur très inégale, s'élevaient des orangers sauvages et des oliviers aux troncs énormes.

1. Cheval appartenant au général Changarnier et tué sous lui. Les soldats avaient composé sur ce cheval une interminable complainte.
2. Piécette de la valeur de quatre sous.

« Viens donner *soldi*, Julien, » dit la petite fille au soldat.

Il la porta jusqu'à la haie, et l'assit en la soutenant sur une grosse branche. Puis il prit quelques sous dans sa poche et les lui donna. Un à un, l'enfant les jeta.

Le Bédouin restait debout, impassible. Sa femme s'était assise à terre, et arrangeait autour d'un de ses pieds nus un sale chiffon sanglant.

C'étaient leurs fils, deux moricauds de six et sept ans, dans le plus élémentaire des costumes, qui ramassaient les sous avec des bonds et des grimaces de singe, ce qui divertissait beaucoup la petite Française dans sa niche de verdure.

Julien fit signe au Bédouin de s'approcher.

Il s'avança de quelques pas en disant en arabe : « Salut sur toi, seigneur, que Dieu te fasse vivre!

— Je te remercie, mon bonhomme, dit Julien; je suppose que tu m'as fait un compliment; mais si tu veux que nous nous entendions, il faut changer de musique. »

Et il l'interpella en *langue franque*, mélange de français, d'arabe, d'italien, d'espagnol, universellement parlé sur tout le littoral africain, et que les soldats appellent : *petit sabir*.

Julien, dont l'excellent cœur était ému par l'air de souffrance de la femme accroupie à terre, voulait savoir ce qu'elle avait au pied.

« Elle se l'est coupé en marchant sur du verre, répondit le Bédouin avec une parfaite indifférence.

— Beaucoup?

— Dans toute sa largeur.

— Caramba! si elle marche, elle va s'estropier.

— Il faut qu'elle marche, je suis attendu dans la montagne. Allons! Sadia, ajouta-t-il en touchant de son bâton les épaules de la femme, debout et en route! »

La malheureuse se souleva et retomba en gémissant.

Le Bédouin parut réfléchir un instant, puis s'adressant au soldat :

« Je repasserai dans deux jours, dit-il; que la bénédiction d'en haut repose sur toi, seigneur, si pendant ce temps tu consens à garder cette femme dans un coin de la maison et à lui donner un morceau de pain.

— J'y consens. Va-t'en avec tes moricauds et laisse ta femme. Je lui donnerai un onguent qui fermera sa coupure et à ton retour elle pourra marcher. Vous ne

valez pas cher, tous, tant que vous êtes, amis ou ennemis; mais j'aurais un remords de laisser partir en cet état une créature de Dieu. D'ailleurs c'est la volonté de mon maître, aucun malheureux ne doit s'arrêter ici sans être secouru.

— Qu'Allah garde ton maître à son ombre! dit le Bédouin avec un étrange sourire, que le salut soit sur lui, sur toi et sur l'enfant... C'est sa fille?

— Sa fille unique.

— Où est la mère? »

Julien montra le ciel.

« Que la nuit soit heureuse pour l'oiseau resté seul au nid! » dit encore le Bédouin. Et il s'éloigna à grands pas suivi de ses moricauds, qui gambadaient et poussaient des cris stridents.

« Allons, l'éclopée! à nous deux, » dit le soldat.

Il posa à terre sa petite maîtresse, passa par une ouverture pratiquée dans la haie, et, tendant son bras vigoureux à la femme blessée, il l'aida à se traîner jusqu'à un banc du jardin. Il alla ensuite lui chercher du linge et de l'onguent pour qu'elle pût panser son pied.

L'enfant s'était approchée de la Bédouine, et, avec une charmante expression de curiosité attristée, suivait tous ses mouvements en disant de sa voix argentine: « Bobo! grand bobo! »



Elle enleva le léger fardeau. (P 174, col. 1.)

La négresse Fatouma lui apporta pendant ce temps, pour son goûter, un gâteau d'amandes pilées au miel, friandise du pays, en forme de losange, que la négresse excellait à confectionner et qui était le régal de prédilection de la petite fille.

Elle le prit avec empressement, et déjà sa fraîche bouche s'ouvrait pour croquer une des pointes dorées, lorsqu'elle s'arrêta. Son regard se reporta sur la mendiante, puis sur le gâteau avec une nuance de regret, puis encore sur la mendiante, et soudain elle lui jeta sur les genoux sa pâtisserie favorite, en lui disant:

« Tiens! c'est pour toi tout! »

Nous devons à la vérité d'ajouter qu'après ce bel exploit, notre héroïne se blottit à l'écart, dans un massif de roses, et que là elle lécha énergiquement le bout de ses petits doigts, légèrement enduits du miel parfumé.

Fatouma n'était pas contente; elle rapporta, en grommelant un peu, une tartine de beurre; car il n'y avait pas d'autres gâteaux à la maison.

Il faisait nuit. Julien, son fusil chargé posé à côté de lui, dormait à l'écurie, suivant sa coutume, auprès de deux magnifiques juments du désert.

Dans la maison, dont la massive porte garnie de gros clous, formant des dessins bizarres, était solidement verrouillée, reposait près du petit lit de l'enfant la fidèle Fatouma; un peu plus loin, dans un cabinet, la mendiante arabe ronflait, étendue sur une natte, après avoir comblé ses hôtes de bénédictions.

Vers minuit, ce ronflement sonore s'éteignit subitement, et les grands yeux de la Bédouine étincelèrent dans l'ombre.

Après être restée une minute la tête soulevée, l'oreille tendue, elle se dressa sur son séant, et, doucement, se mit sur ses pieds; puis elle ouvrit la porte du cabinet qui donnait dans une galerie carrelée en faïence, gagna l'escalier conduisant au rez-de-chaussée, et descendit avec une facilité qui pouvait faire supposer que l'onguent du bon Julien avait des propriétés vraiment miraculeuses.

La mendiante alla ainsi, sans s'arrêter et sans faire plus de bruit qu'un souffle qui passe, jusqu'à la porte d'entrée. Une fois là, avec mille précautions, elle tira peu à peu les verrous, tourna la clef dans la serrure, entre-bâilla le lourd battant de chêne, et, avec les mêmes mouvements agiles et muets, remonta.

Sur le seuil du cabinet elle commença à ramper, retenant son haleine, traversa la chambre de l'enfant sur laquelle une veilleuse d'albâtre, suspendue au plafond, répandait une douce et tremblante lueur,

passa sous le lit de la négresse, puis sous la petite couchette voilée de mousseline blanche, et lorsqu'elle fut de l'autre côté, entre les rideaux et le mur, elle se remit debout et resta immobile.

L'enfant dormait, toute rose sous ses blonds cheveux épars; un de ses bras potelés, troué de fossettes, était allongé sur la couverture de soie bleue; l'autre tenait étroitement serrée contre elle une poupée, à laquelle elle rêvait, sans doute, car elle souriait.

Lentement la mendiante se penchait... Soudain, elle glissa une main sous le buste de la charmante créature, l'autre sous les jambes, attendit trois secondes, courbée en deux, et enleva le léger fardeau dans la couverture de soie.

La misérable se préparait à dire, si l'enfant se réveillait, qu'elle était venue parce qu'elle l'avait entendue crier. Mais la pauvre petite ne se réveilla point. Elle s'agita faiblement, resserra l'étreinte dont elle enveloppait sa poupée, et retomba dans son calme sommeil, sa blonde tête appuyée sur le sein de la mendiante.

Un instant après celle-ci atteignait la haie du jardin et passait par l'ouverture. En l'apercevant, un Arabe, couvert d'un burnous noir, se détacha du tronc d'un olivier derrière lequel était un cheval, et fit un signe.

La femme, boitant un peu, arriva jusque-là; l'Arabe, sans dire un mot, la souleva, l'assit sur le cheval, monta à son tour et rendit la main s'en allant vers la montagne.

Au-dessus de ce groupe, qui se mouvait seul dans l'obscurité de cette nuit sans lune, planait une blanche lueur: c'était l'ange gardien des orphelins faisant sa ronde. Il resta longtemps ainsi penché au firmament; une tristesse infinie voilait sa face radieuse, tandis que son regard suivait l'enfant, qui, bercée par le trot régulier du cheval, dormait paisible et confiante entre ses ravisseurs.

Il fallait qu'il fût bien sombre l'avenir inconnu où allait s'enfoncer cette petite destinée, car l'ange, qui connaissait cependant dans le vaste monde tant d'orphelins, n'avait jamais paru si triste.

Cette enfant volée par la mendiante arabe s'appelait Marguerite de Kermadec. C'était la fille du capitaine assassiné la veille à la grand'garde, dans l'Ouaransénis.

III

Nous sommes en Bretagne, à la Bréharaye, village situé au sud du département d'Ille-et-Vilaine.

Le soleil se couche derrière le vieux manoir, qui découpe sur le ciel embrasé ses tours démantelées.

Dans un grand salon lambrissé de chêne, trois personnes sont réunies. Une femme d'une trentaine d'années, pâle et mélancolique beauté, vêtue de noir, serre affectueusement les mains d'une jeune religieuse des ursulines blanches de Rennes, dont le suave visage est inondé de larmes. Debout, devant une des larges fenêtres, un homme d'une taille élevée, l'air dur et hautain, a les yeux fixés sur la route qui passe devant le château.

« Voilà votre fils! Louise, » dit-il tout à coup en se tournant vers la dame en noir.

Un instant après un charmant garçon d'une douzaine d'années entra précipitamment, précédé d'un domestique qui annonça: « Monsieur Henri. »

L'enfant s'inclina sur la main que lui tendait son père et la baisa; puis, longuement il, appuya ses lèvres sur les doigts effilés de sa mère qu'il sentit trembler.

Se tournant ensuite vers la jeune religieuse, il la salua et dit, remarquant ses larmes:

« Tout espoir de retrouver ma pauvre petite cousine est-il perdu, ma tante?

— Rien n'est jamais perdu pour toujours avec Dieu, Henri, répondit la religieuse, mais humainement parlant nous sommes sans espérance.

— Depuis deux mois aucune recherche n'a abouti à donner le moindre indice, ajouta M. de la Bréharaye, avec une sorte d'impatience. J'ai tout lieu de craindre que la dernière des Kermadec ait vécu... Ce malheureux événement, suivant la mort de votre oncle, Henri, change du moins avantageusement votre destinée. Vous étiez pauvre, vous avez un revenu de cent mille livres de rentes, et, dans trente ans, vous posséderez le capital, un peu plus de deux millions. Vous n'étiez pas même chevalier, et vous voilà marquis de Kermadec. »

Lorsque M. de la Bréharaye prononça ces paroles, une note de triomphe sinistre éclata dans son accent. Mme de la Bréharaye réprima un tressaillement d'angoisse et devint plus pâle encore.

« Telles sont les volontés exprimées dans le testament de votre oncle, dans le cas où il mourrait sans postérité, reprit M. de la Bréharaye. Voilà pourquoi je vous ai fait revenir de votre collège, Henri; vous n'y retournerez plus. Demain il vous arrivera un précepteur que vous envoie Mgr l'évêque de Rennes.

— Ma pauvre petite cousine Marguerite! murmura Henri. Quelle affreuse destinée! Mon oncle, qui était si bon, avait donc des ennemis?

— Qui n'en a pas? répondit distraitement M. de la Bréharaye. Allez vous faire habiller, Henri, nous allons monter à cheval ensemble. Je vous ai acheté une jument anglaise que je ne veux pas vous laisser essayer seul avec François.

— Oh! merci, mon père! que je suis content! un joli cheval à moi tout seul! »

Et l'enfant s'en alla bien joyeux se faire habiller.

La jeune religieuse se leva.

« Moi, dit-elle, je vais faire mes adieux à ma vieille Marthe, car il faut que je rentre au couvent demain. A ce soir, Louise... »

Le mari et la femme restèrent seuls.

« Amaury, dit Mme de la Bréharaye, en attachant ses grands yeux tristes sur le visage de son mari, devant Dieu, pouvez-vous vous rendre le témoignage d'avoir tout tenté pour retrouver la fille de mon frère? Pou-

vez-vous m'en faire le serment sur la tête de notre fils ?

— Devant Dieu, et sur la tête de notre fils, je me rends ce témoignage, et je vous prête ce serment, Louise, répondit M. de la Bréharaye d'une voix ferme.

— C'est bien, » dit la jeune femme.

Elle sortit, monta au premier étage, traversa sa chambre, entra dans son oratoire et s'agenouilla en murmurant :

« Seigneur ! je m'offre en holocauste à votre justice, mais épargnez mon fils ! ne châtiez pas cet innocent pour le coupable. »

A suivre. ANDRÉ GÉRARD.

A TRAVERS LA FRANCE

LES FALAISES DU PAYS DE CAUX

Ma foi, j'en avais assez ! Je jugeai qu'un petit changement d'air ne pouvait pas faire de mal, et, comme le temps dont je disposais était court, je pris à la gare Saint-Lazare le train de Normandie : en quelques heures, il me débarquait bien loin de Paris, en plein pays de Caux.

Je soupçonne qu'un jour ou l'autre vous voudrez utiliser de la même manière vos vacances de Pâques ou de Pentecôte. Quelques jours suffisent. On part harassé, on revient dispos. Tout est profit. Et dans peu de temps l'on peut voir encore bien des choses.

Le pays de Caux est cette épaisse péninsule entre Seine et Manche, qui contribue à former le département de la Seine-Inférieure et dont le Havre occupe l'extrémité.

Si l'on forme jamais un département nouveau sous le nom de « Seine-Maritime », comme le demandent les Havrais, avec le Havre pour chef-lieu, c'est le pays de Caux qui en fera tous les frais.

Étonnant paysage que celui du pays de Caux ! Sous un grand ciel pâle, une grande plaine; mais une plaine élevée où souffle la brise des hauteurs. Aussi loin que porte la vue, des cultures, des terres de labour, des champs de colza, du « caussard », comme disent les natifs; et de distance en distance, au milieu des terres, des carrés d'arbres, de chênes et de hêtres, très hauts, très droits, plantés en lignes sur des talus gazonnés d'un mètre et demi à deux mètres d'élévation.

Quand la route longe un de ces talus, vous apercevez, derrière les troncs serrés des arbres et dans l'enceinte rectangulaire qu'ils protègent contre le vent, un vaste herbage planté de pommiers, et quelques bâtiments de fermes.

C'est ce que l'on nomme les « masures », nom qui rappelle nos « mas » du Midi, d'où vient le nom propre *Dumas*.

De loin, dispersés sur la surface nue du plateau, ces carrés de haute futaie inégalement amoindris par la perspective vous donnent l'impression d'oasis; et ce sont des oasis en effet, dans ce désert de rase verdure, car ils abritent les fleurs des pommiers et la boisson du paysan.

Il arrive que quelques masures se groupent, formant alors un hameau. Les Normands nomment « cavées » les chemins creux qui passent entre les talus boisés de deux masures voisines.

A Sainte-Adresse, où la plus aimable hospitalité devait me faire accueil, on est à quelques centaines de mètres de la jetée du Havre et à deux pas de la mer.

Ce village, qu'Alphonse Karr a mis à la mode, dispersait autrefois ses maisonnettes dans l'isolement de sa valleuse; aujourd'hui, ce n'est plus qu'un faubourg du Havre. Il forme encore, il est vrai, une commune distincte, mais par simple fiction administrative, et le tramway que vous prenez devant l'hôtel de ville du Havre vous conduit tout près de la mairie de Sainte-Adresse sans que vous ayez aperçu d'éclaircie dans l'agglomération ou que l'alignement des maisons se soit interrompu. Seulement, la voiture fait halte un instant devant l'octroi, à l'ancien chalet de la reine Christine de Bourbon, avant de suivre la principale rue du bourg qui remonte le fond de la valleuse.

Ce mot de *valleuse* ne vous est pas familier : on appelle ainsi les vallons de la côte normande.

Lorsque, d'un point avancé du rivage, d'une jetée, d'un promontoire, on embrasse du regard une certaine étendue de falaises, on est frappé tout de suite par la régularité de leur architecture.

Pour qui les voit d'en bas, ces falaises sont des murailles de quatre-vingt à cent mètres de hauteur. Le plateau de Caux se termine ainsi, en brusque coupure, sur la Manche; élevé lui-même de quatre-vingts à cent mètres au-dessus des marées, il oppose son arête vive au vent de mer.

Mais, de distance en distance, par une sorte de mouvement rhythmique, une échancrure plus ou moins profonde abaisse l'arête du plateau. Au lieu du mur crayeux, vous apercevez une pente herbeuse; puis, la falaise remonte, continue inflexible, s'abaisse de nouveau, et c'est une autre brèche dans la muraille, une autre ouverture de vallée.

Chacun de ces affaissements a été mis à profit. C'est là, entre les deux plateaux d'aval et d'amont, dans ces demi-conques gazonnées, que se sont installées, à l'abri du vent des hauteurs et au bord de l'eau, toutes les bourgades de la côte.

Et, si la valleuse a été bien choisie, la bourgade primitive s'est développée, est devenue petit port de pêche, village de bains, ville animée et commerçante.

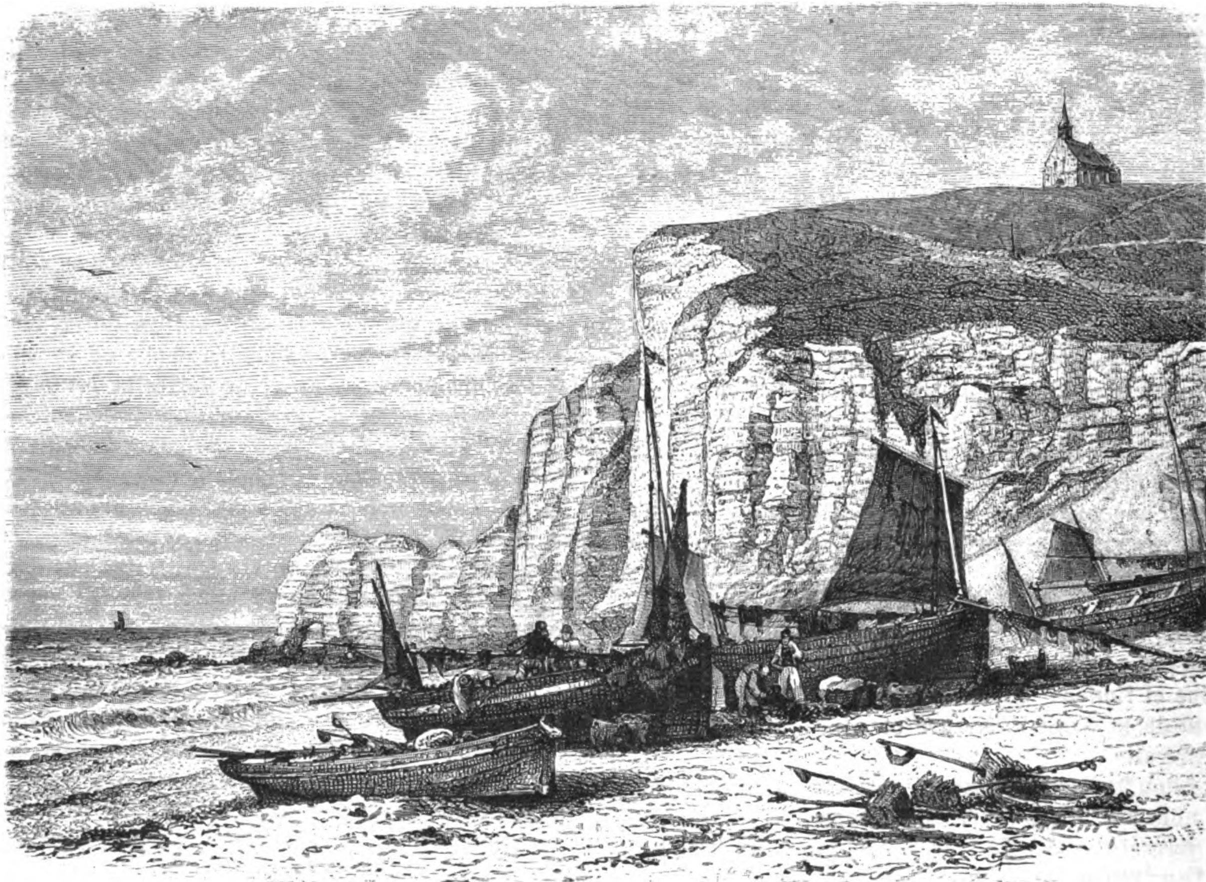
C'est ainsi que se signalent de loin tous les ports normands; celui-ci, simple anse de repos; celui-là, nid d'aventureux capitaines; l'un qui remonte chaque soir ses chaloupes sur le galet de sa grève; l'autre qui arme ses navires pour les bancs de Terre-Neuve ou d'Islande, pour la pêche de la morue et du hareng.

Ici, c'est Étretat; là, Yport; cette grande valleuse, c'est Fécamp; là-bas, vous distinguez encore Saint-Valéry-en-Caux; puis, dans le lointain pâle, la côte s'enfuit vers Dieppe avec ses blancheurs crayeuses.

Parfois, la valleuse a une source, un ruisselet, modeste de proportions :

Un géant altéré le boirait d'une haleine,

mais le plus souvent vif et limpide; et la petite rivière, après avoir arrosé les prés du vallon, passe en tunnel sous le rempart de galets ridé par le flot que les courants du littoral amoncellent sur le rivage.



Falaises du pays de Caux. (P. 175, col. 2.)

Souvent la valleuse est sèche, comme celle de Sainte-Adresse. Aucun ruisseau n'y a jamais coulé ou bien n'y coule plus; car il peut arriver que, filtrant goutte à goutte sous le sol, toute la rivière finisse par disparaître, continuant son cours invisible à quelques pieds sous terre : c'est ce qui s'est passé pour la rivière d'Étretat; soit que le sol se soit lentement exhaussé, soit qu'il tombe moins de pluie que jadis sur la contrée, le ruisseau d'Étretat n'a plus qu'un cours souterrain. D'ordinaire, on est averti à l'avance de ces disparitions par le tarissement des sources les plus éloignées et par des pertes partielles dans le lit de la rivière.

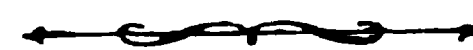
Quelquefois, la valleuse n'arrive pas jusqu'au bord de l'eau; elle n'a pas d'issue à la grève : son origine est trop rapprochée du bord du plateau, et, brusquement arrêtée dans sa descente, elle vous laisse tout à coup, à cinquante mètres au-dessus du rivage, entre les terres d'en haut et la mer.

Alors si, vous reculant de quelques centaines de pas dans l'axe du vallon, vous vous étendez à mi-côte de l'un des versants, votre horizon circonscrit vous ménage pourtant des surprises.

Dans cet angle de mer, que les deux lignes d'intersection de la valleuse emprisonnent comme en u vase, passent des navires; et, tandis que l'un côtoie de tout près votre fictif rivage au risque de s'y briser, l'autre, bien au-dessus de votre ligne d'horizon et bien loin de vous en réalité, semble tantôt voguer au large et tantôt frôler de sa coque la cime verte du plateau. Et sans cesse de nouvelles voiles, apparaissant aux parois du vase, varient, suivant leur éloignement, l'imprévu d'un spectacle qui ne cesse de vous charmer.

Quelquefois la valleuse rachète par la rapidité de sa pente la proximité de son origine à la côte; elle descend alors des herbages du plateau jusqu'au galet; mais ce n'est plus qu'un couloir fortement incliné, une « cheminée », comme l'on dit dans la montagne.

A suivre PAUL PELET.





Voyons cela. (P. 178, col. 1.)

FEU DE PAILLE [1]

XXV

Où Mme Briochon vient à la noce.

« Bonjour, ma bonne Pacifique! comment va la santé? J'ai eu de la peine à vous trouver, personne ne pouvait m'indiquer la rue Tournefort. Tout le monde va bien à la maison? »

Pacifique recula de surprise à cette vue, en reconnaissant la visiteuse à qui elle venait d'ouvrir la porte. La surprise ne lui était pas précisément agréable. « Cette bavarde-là, se disait-elle, s'en va raconter à tout le monde, à la Rochelle, comment nous vivons depuis que nous sommes ruinés. » Pourtant, comme elle se rappela les soins que Mme Briochon avait pris de Valentine pendant sa maladie, elle lui fit bon visage et l'introduisit dans le salon.

M. Davery n'y était pas; depuis que le printemps était venu, il passait ses journées sous les lilas du jardin, où le soleil et le grand air le ranimaient. Mme Davery, qui allait un peu mieux, était sortie avec Lucile; ce fut Valentine qui vint recevoir Mme Briochon, laissant son père à la garde de Marcelle.

Mme Briochon avait eu le temps de promener un regard circulaire tout autour de la pièce et de faire l'inventaire du mobilier, et elle avait déjà tiré ses conclusions. Elle se leva pour s'avancer au-devant de Valentine.

« Eh! bonjour, ma chère enfant! je suis charmée de vous revoir. Vous ne vous attendiez guère à ma visite, n'est-ce pas? Voilà bien dix ans que je n'étais venue à Paris : ma sœur, que je n'ai pas vue depuis... sept ans, je crois... non, c'est six ans et demi, mais n'importe... ma sœur donc s'y trouve pour un mois, et je suis venue l'y retrouver. Elle va marier sa fille, et le voyage à Paris était nécessaire pour acheter le trousseau : on ne trouve rien à Noyon où elle demeure. Un mariage superbe! un jeune homme charmant, une famille bien posée dans le pays, de la fortune, tout réuni, enfin! Ma nièce se mariera dans un mois, et j'irai à la noce. Le jeune homme est arrière-cousin de la famille Taboureau : vous rappelez-vous les Taboureau? Non? ils ont pourtant habité la Rochelle; mais je crois que vous n'étiez pas née dans ce temps-là. Mme Taboureau était une demoiselle Cavillon, d'Angoulême; son père dirigeait une fabrique de papier... Il a fait depuis de mauvaises affaires, et sa seconde fille, Adèle, qui n'était pas mariée, s'est placée comme demoiselle de compagnie chez la vieille comtesse de Faragonte. Vous n'avez pas connu la comtesse de Faragonte? Non? c'est bien possible, au fait. Et vous, ma chère enfant, comment allez-vous? Un peu pâle : l'air de Paris ne vaut pas pour vous celui de la Rochelle. Pourtant vous aviez des causes de fatigue, là-bas; vous rappelez-vous une certaine semaine de carnaval où vous êtes allée au bal tous les soirs?

— Je n'y vais plus du tout, madame, dit Valentine un peu blessée; mais nous avons eu des malades : mon père est toujours dans le même état, et ma mère nous a fort inquiétés.

1. Suite. — Voy. vol. XV, page 401 et vol. XVI, pages 1, 17, 33, 49, 65, 81, 97, 113, 129, 145 et 161.

— Mme Davery aussi? Pauvre femme! elle se sera donné trop de mal dans son ménage; c'est dur à son âge, surtout quand on en a perdu l'habitude. Est-ce que je ne pourrai pas la voir?

— Je pense que si, madame; elle ne tardera pas à rentrer. Lucile est allée la promener un peu; nous n'osons pas encore la laisser sortir seule.

— Elle a donc été bien malade? quelle maladie a-t-elle eue?

— Aucune maladie caractérisée: de l'anémie, de la faiblesse; mais elle va beaucoup mieux.

— Ah! et quel traitement avez-vous suivi? Avez-vous un bon médecin? Il y a le docteur Hallio del Rio, un médecin portugais, qui fait des cures merveilleuses dans les cas d'anémie. Mme Larigue, une amie de ma sœur, lui a confié sa fille, qui se mourait de langueur et d'un mariage manqué, et il a si bien su combiner les distractions et les médicaments, qu'elle est presque guérie à l'heure qu'il est. Figurez-vous que cette pauvre jeune fille... »

Valentine, qui ne tenait pas à entendre l'histoire de Mlle Larigue, interrompit sans façon Mme Briochon, et lui assura que Mme Davery avait été très bien soignée.

« Ah! sans doute! avec de si bonnes gardes-malades! C'est pour cela que vous êtes si changée, ma pauvre petite... vous auriez besoin d'air et de promenade, vous aussi. Pourquoi n'êtes-vous pas sortie avec votre mère?

— J'avais un ouvrage pressé à terminer.

— Ah! et cet ouvrage, c'est?...

— Une tapisserie, dit Valentine en indiquant l'ouvrage qu'elle tenait.

— Une tapisserie? voyons cela. Oh! qu'elle est belle! Et cette tapisserie, c'est...?

— Une fumeuse.

— Pour M. Jacques, sans doute?

— Jacques ne fume pas, madame.

— Oh! sans doute, il trouve que cela ne convient pas à sa dignité de professeur... C'est pour Frédéric, alors? il était grand fumeur, autrefois!

— Frédéric ne fume plus... Je fais de la tapisserie pour un magasin, madame... je voudrais gagner de l'argent, moi aussi, et je n'ai pu trouver autre chose à faire.

— Pauvre petite! dit Mme Briochon, attendrie par la rougeur de Valentine et par le tremblement de sa voix. De la tapisserie! cela fait mal aux yeux, mal au dos... et vous gagnez à cela?

— Bien peu de chose; mais peu vaut mieux que rien.

— Pourquoi ne donnez-vous pas des leçons de piano? de français? de tout ce que vous savez?

— Je n'en ai pas trouvé.., et puis Jacques ne veut pas que je sorte seule. Il me faudrait des élèves chez moi: mais qui m'en enverra? nous ne connaissons personne. Ah! madame, mon plus grand chagrin, c'est encore d'être la seule oisive de la famille; car mes tapisseries, ce n'est pas la peine d'en parler... Frédéric a un emploi depuis deux mois, il a apporté hier son premier argent: il avait l'air si heureux! moi, j'étouffais, et je me suis sauvée dans ma chambre pour pleurer à mon aise... »

Valentine sentait de nouveau les larmes la gagner; elle s interrompit brusquement, en entendant la voix de sa mère et de sa cousine.

Mme Briochon était si émue, qu'elle en oublia de faire des questions et des remarques indiscrètes. Elle embrassa Lucile et Mme Davery, s'informa de leur santé, ne dit point qu'elle trouvait Lucile encore plus changée que Valentine, et partit en promettant de revenir. Des deux sentiments qui se disputaient le pas dans son âme, la curiosité malveillante et le goût de protéger, c'était le dernier qui dominait pour le moment; et elle aurait voulu trouver les Davery sans ressources, pour leur procurer à tous des emplois agréables et lucratifs. Il n'y avait que Valentine à pourvoir, c'était bien dommage! au moins, elle allait s'occuper d'elle, et remuer ciel et terre à son profit.

Possédée par cette idée, elle entreprit le jour même une tournée de visites chez d'anciennes connaissances, surtout chez celles qui avaient des enfants en âge d'éducation. Elle ne manquait pas de les caresser, de les interroger. « Charmante petite fille, en vérité! quelle figure intelligente! Allez-vous en pension, ma mignonne? Non? Tant mieux, rien ne vaut l'éducation particulière. » (Ceci s'adressait à la mère.) « Elle suit des cours? c'est bien fatigant, bien assujettissant d'y conduire les jeunes filles, de rester là tout le temps; on y perd sa journée. Si vous vouliez la confier à une jeune institutrice bien élevée, d'une bonne famille, qui a des talents, du mérite, qui a été reçue la première à ses examens, et qui a grand besoin de gagner sa vie, j'aurais votre affaire sous la main. » Et pour peu que la mère fît mine de l'écouter, Mme Briochon entamait l'histoire de la famille Davery, de sa fortune subite, de sa ruine; et l'éloge de Valentine, et une élégie sur la tristesse et sur la gêne de la maison. Heureusement que Valentine ne l'entendait pas: car la pauvre enfant se fût trouvée, avec raison, fort humiliée de cette manière de lui faire du bien.

D'ailleurs Mme Briochon manquait son but. Quand on choisit une institutrice pour sa fille, on ne se laisse pas guider par la pitié, mais par l'idée qu'on a du savoir de celle à qui l'on confie son enfant; et Mme Briochon amoindrissait trop Valentine, en croyant faire son éloge et exciter l'intérêt en sa faveur. Aussi ne recevait-elle que des refus: on était content des cours qu'on suivait; ou bien on demeurait trop loin de la rue Tournefort; ou bien on ne voulait qu'une maîtresse qui eût passé ses examens à Paris. Mme Briochon commençait à être découragée et furieuse, et à dire des paroles aigres à tout le monde.

Au moment où elle allait se lever pour terminer sa dernière visite, on annonça « Mme Rambourd », et une femme d'une trentaine d'années entra, suivie de trois petites filles: il y avait peut-être quelque chose à tirer de là.

Elle comprit bientôt, en écoutant a conversation,

que Mme Rambourd était veuve depuis peu, qu'elle n'était pas riche et qu'elle venait d'arriver à Paris ; et elle se mit à la complimenter sur ses enfants et à la questionner sur leur mode d'éducation.

Mme Rambourd trouva que cette dame inconnue se mêlait de ce qui ne la regardait pas ; mais, comme elle avait justement besoin de renseignements, elle lui répondit avec politesse. Elle avait elle-même jusque-là fait l'éducation de ses filles; mais elle allait être obligée d'y renoncer, parce qu'elle avait dû accepter une place qui la retiendrait hors de chez elle pendant plusieurs heures chaque jour. Elle était fort embarrassée ; elle ne se souciait pas de mettre ses enfants en pension. Ce qu'il lui faudrait, ce serait une maîtresse qui consentît à les garder tout le temps qu'elle-même serait absente, et c'était bien difficile à trouver.

Mme Briochon exultait : elle avait trouvé des élèves pour Valentine! Elle sauta sur sa proie comme le poisson sur l'appât, et cette fois elle manœuvra si bien, qu'au sortir de sa visite elle put se diriger de nouveau vers la rue Tournefort, munie des instructions et des pleins pouvoirs de Mme Rambourd.

Elle entra comme une bombe, faillit renverser Pacifique, parcourut toute la maison en appelant Valentine, et finit par découvrir celle-ci à sa fenêtre, où elle achevait sa tapisserie du matin. Elle l'embrassa à l'étouffer; elle était à moitié suffoquée elle-même, à force d'avoir couru; et, dès qu'elle commença à reprendre haleine, elle entama à bâtons rompus ses explications :

« Trois élèves, ma chère enfant! trois petites sœurs charmantes! ça a un air doux, poli ! ce sont des petites filles bien élevées, qui n'ont jamais quitté leur mère, Mme Rambourd, place du Panthéon; c'est tout près d'ici. Il faudra garder les enfants de une heure à cinq heures : la mère va travailler au dehors tout ce temps-là. Vous ferez toute leur éducation ; j'ai dit que vous pouviez leur apprendre l'anglais, le piano. L'aînée a neuf ans, la dernière six ; mais elle sait lire et un peu écrire, vous n'aurez pas l'ennui des commencements. Quand vous en aurez assez, vous les enverrez jouer dans le jardin. On ne peut pas payer cher : une veuve sans fortune! mais cela vous rapportera toujours plus que la tapisserie, et puis cela peut vous attirer d'autres élèves. Çela vous va-t-il ? Bien ! J'irai demain chercher Mme Rambourd, pour vous l'amener. Bonsoir, bonsoir ! mes amitiés à votre mère ! voilà six heures qui sonnent, et on dîne à six heures et demie chez ma sœur, rue du Bac. A demain, ma chère petite ! »

Mme Briochon se sauva aussi vite que son embonpoint le lui permettait. Qui l'eût vue traverser en toute hâte la place du Panthéon, l'eût comparée à un toton en mouvement.

Valentine, restée seule, remercia Dieu : enfin, elle gagnerait, elle aussi, un peu du pain quotidien de la famille. Trois petites filles, ce n'étaient pas là les élèves qu'elle avait rêvées ; elle eût mieux aimé enseigner la littérature que la grammaire, mais il ne fallait pas se montrer difficile. Elle se mettrait courageusement à sa tâche, elle instruirait avec patience ses petites élèves ; les grandes viendraient peut-être ensuite. Et Valentine, voulant se trouver prête le lendemain, alla choisir parmi ses anciens livres et ses vieux cahiers ; et elle avait tout un plan d'études préparé quand Lucile vint la chercher pour le dîner.


Lucile présidait à la récréation. (P. 180, col. 2.)

Mme Davery accueillit la nouvelle avec des larmes ; sa Valentine maîtresse d'école ! Jacques serra la main de sa sœur, comme il eût fait de celle d'un ami, et lui offrit de faire de temps en temps passer des examens à ses élèves, pour les stimuler. Frédéric, en rentrant, embrassa Valentine et lui dit : « Tu dois être bien contente, hein ? » et Lucile réclama la place de sous-maîtresse. « Te rappelles-tu nos projets d'autrefois ? dit-elle à sa cousine ; les voilà qui commencent à se réaliser. Nous aurons un jour des cours nombreux dont on parlera dans tout Paris ; on se fera inscrire à l'avance pour entrer à l'institution Davery. Je ferai réciter les leçons, j'apprendrai à lire et à écrire aux petites, et je ferai un cours de dessin et d'aquarelle. Nous aurons des professeurs pour les classes supérieures : Jacques nous prêchera un cours de littérature et un d'histoire, et il nous fournira quelqu'un de ses collègues pour les sciences. Tu verras ! nous voilà sur la grande route de la fortune. Je me charge de gagner le cœur des petites Rambourd en leur dessinant des bonshommes et en leur faisant manger des tartines de confiture ! »

Elle débitait tout cela en riant, pour égayer M. Davery, plus triste et plus abattu ce soir-là qu'à l'ordinaire. Le malheureux pensait au sort brillant qui

avait dû, pendant quatre années, être le partage de sa fille et qu'il lui avait fait perdre par sa faute, par son ambition, par son imprudence..... Voilà où il avait réduit Valentine! à se réjouir de faire réciter la grammaire à des enfants!

Lucile le vit de plus en plus absorbé, comme assoupi, et elle eut peur; il fallait le tirer de cette torpeur douloureuse. Elle fit un signe à Jacques, et se glissa jusqu'au piano qu'elle ouvrit sans bruit. Jacques l'avait comprise; il prit son violon, et la pure mélodie d'un adagio de Beethoven plana bientôt autour du pauvre malade. Il parut s'éveiller d'un lourd sommeil, il releva la tête, il écouta : le piano et le violon chantaient ensemble comme des voix du ciel, de plus en plus pénétrantes, de plus en plus persuasives; et le pauvre père sentait s'alléger et s'évanouir le poids qui écrasait son cœur. Il écoutait : la musique sublime le berçait, lui versant l'attendrissement, la consolation et la paix; et, quand les vibrations du dernier accord s'éteignirent dans le silence, vaincu par l'émotion, il fondit en larmes en murmurant d'une voix brisée : « Mes enfants! mes pauvres enfants! »

Ils accoururent tous vers lui : il leur tendait ses mains en répétant : « Mes pauvres enfants! je vous ai ruinés, je vous ai perdus! c'est vous qui me nourrissez maintenant! j'ai honte de moi-même! pardon! pardonnez-moi! »

Pauvre père! devait-il souffrir pour s'humilier ainsi, pour s'accuser devant ses enfants! Ils le comprirent, et, pleurant de pitié et de tendresse, ils le serrèrent dans leurs bras caressants, ils baisèrent ses cheveux blancs et ses joues mouillées de larmes, ils protestèrent tous qu'ils étaient heureux, bien plus heureux qu'aux jours de leur fortune. Et ce qu'ils disaient, ils le pensaient du fond de leur cœur, et le père le comprit. Il sentit qu'il était, non pas pardonné, mais aimé et respecté; il se sentit consolé, et l'expression rigide et amère que son visage avait gardée depuis le jour de la ruine s'effaça ce soir-là pour ne plus revenir.



XXVI

L'ami de Jacques.

Il y a dans la vie des heures sombres, après lesquelles on s'enfonce de plus en plus dans la nuit, et qui laissent des souvenirs desséchants et pleins de tristesse farouche; il est d'autres heures qui laissent après elles une impression de sérénité qui persiste, et qui aide l'âme à monter de plus en plus vers la lumière. Pour la famille Davery, l'espérance l'emportait désormais sur l'inquiétude; tous ceux qui la composaient se sentaient pleins de confiance en eux-mêmes et dans l'avenir. Ce n'était pas seulement parce que chacun d'eux avait trouvé une occupation utile, parce que le pain quotidien était désormais assuré; c'était surtout parce que la soirée de la veille les avait tous réunis dans une même pensée d'amour pour le chef de la famille, parce qu'ils s'étaient oubliés eux-mêmes et n'avaient plus songé qu'à lui faire oublier, à lui, son imprudence et ses remords. Et puis, personne d'entre eux n'avait plus de reproches à faire aux autres, même dans le secret de son cœur; chacun d'eux savait que tous les autres travaillaient de toutes leurs forces, selon leurs moyens, à l'œuvre commune, et qu'il pouvait compter sur eux, comme ils pouvaient compter sur lui. Jacques n'en voulait plus à Frédéric d'avoir déserté le latin; il comprenait que son frère avait trouvé la voie qui lui convenait, et il remarquait même que son intelligence se développait depuis qu'il ne subissait plus de contrainte. Il s'intéressait à certaines études; il s'exerçait à copier des modèles d'orfèvrerie et de ciselure, et il en inventait même quelquefois de fort gracieux; il s'était remis à l'anglais, et il se faisait donner par Lucile des leçons d'italien, pour pouvoir être utile à M. Goring, qui avait des relations de commerce avec l'Angleterre et l'Italie; enfin il montrait dans sa nouvelle carrière une ardeur qu'on ne lui avait jamais connue. On pouvait donc le considérer comme tiré d'affaire; et Jacques s'en réjouissait d'autant plus, qu'il lui avait donné plus d'inquiétude.

Pour Valentine, elle s'occupait avec zèle de ses trois petites élèves. Pourtant elle n'eût pas toujours réussi à s'en faire écouter sans le secours de Lucile. Lucile, qui dessinait près de la fenêtre, dans la salle à manger devenue salle d'étude, savait intervenir juste à point pour emmener jouer les enfants, quand elle les voyait fatiguées; elle présidait à la récréation, au goûter, et tout en dirigeant un colin-maillard ou une partie de cache-cache, elle trouvait moyen d'expliquer ce qui n'avait pas été compris, sans compromettre l'autorité de la maîtresse; et Valentine, quand elle rappelait ses élèves, leur trouvait l'esprit bien plus ouvert que quand elle les avait quittées. Cela l'encourageait dans sa tâche, et elle s'appliquait de son mieux; mais elle ne pouvait s'empêcher de soupirer quelquefois après le jour où il lui arriverait des élèves plus âgées et plus intéressantes.

Ce jour-là ne devait pas venir tout de suite; mais le petit cours, commencé avec trois élèves, s'augmenta peu à peu, et avant la fin de l'année Valentine put former plusieurs divisions; Mme Rambourd, très satisfaite des leçons que recevaient ses filles et du soin qu'on prenait d'elles, avait fait l'éloge de Valentine et lui avait procuré plusieurs élèves. Celles-là en avaient amené d'autres; la fortune de Valentine était en bon chemin.

Comme on se reposa avec délices, quand vint le moment des vacances! Les élèves partaient, les unes pour la campagne, les autres pour les bains de mer: on en aurait bien fait autant, mais le moyen de se permettre un voyage! Personne n'en parla; on se contenta de quelques promenades aux environs; mais on remplit ses loisirs de musique, de longues causeries, de lectures; on se livra même à un doux *farniente*, le soir, sur la pelouse du petit jardin. On s'y réunissait après le dîner; les oiseaux familiers venaient chercher sur le sable les miettes que Marcelle leur jetait; puis ils remontaient dans les arbres, y échangeaient leurs bruyants bonsoirs, et se taisaient peu à peu; on entendait encore un cri par-ci par-là, un frôlement d'ailes, puis plus rien. « Là! disait Marcelle, les oiseaux sont endormis! »

Le soleil se couchait: ses derniers rayons teignaient de rose les nuages qui passaient au-dessus du jardin: le ciel devenait tout pâle, et les premières étoiles y apparaissaient comme des paillettes d'or. On les comptait une à une, jusqu'à ce que le nombre en devînt trop grand; alors Marcelle se faisait montrer les constellations par Jacques. On restait là, se reposant, causant ou rêvant, jusqu'à l'heure du sommeil; et l'on n'avait point de mauvais rêves.

Il y eut fête au logis vers le milieu des vacances: Jacques fut nommé professeur de quatrième sans changer de lycée: il aurait de plus grands élèves, et un enseignement plus intéressant pour lui. Quant aux leçons, il n'avait pas à s'en inquiéter, sa réputation était faite et il ne courait pas risque d'en manquer. De plus, il venait d'être chargé d'un cours accessoire qui augmentait son traitement; décidément, la fortune souriait à la famille.



Marcelle leur jetait des miettes. (P. 181, col. 1.)

M. Davery allait mieux, beaucoup mieux; il pouvait, appuyé sur une canne et sur le bras d'un de ses fils, se promener dans les allées du jardin; ses deux mains étaient entièrement dégagées, et il les employait à faire des copies et à mettre au net des comptes de petits commerçants. C'était M. Goring qui lui avait procuré ces travaux; ils lui étaient peu payés, mais ils lui donnaient au moins la satisfaction de n'être plus tout à fait une bouche inutile. Depuis qu'il travaillait, sa santé était meilleure et la gaieté lui revenait; le médecin qui venait de temps en temps le voir, commençait à donner pour un avenir assez rapproché des espérances de guérison complète.

Mme Davery ne se ressentait plus de sa maladie: ses enfants l'avaient forcée à se soigner; et depuis que Frédéric était payé par M. Goring, on avait pu prendre une femme pour épargner à Pacifique les ouvrages les plus pénibles. Mme Davery n'avait donc plus aucune raison pour aider la vieille servante et se fatiguer

outre mesure; d'ailleurs, elle était surveillée, et on ne lui permettait pas de se rendre malade. Elle essayait bien de protester, de se révolter contre ses tyrans; mais le moyen de résister à des tyrans qui vous embrassent avec toutes sortes de paroles tendres et de regards caressants? Mme Davery se résignait donc à ne plus se lever matin, à se contenter de diriger le ménage sans y mettre la main, et même à se laisser enlever son dé et son aiguille, quand une de ses filles jugeait qu'elle cousait depuis assez longtemps. Il fallait pourtant bien qu'elle fît quelque chose; elle s'institua sous-maîtresse en second, et sut si bien se faire aimer de la petite classe, que Lucile put lui laisser le soin des élèves et donner tout son temps à ses pinceaux.

Elle avait eu un grand crève-cœur, la pauvre Lucile, au moment de la maladie de sa tante. Elle avait un projet : elle voulait peindre deux grandes aquarelles, qu'elle soignerait mieux encore que tout ce qu'elle avait fait jusque-là, et qu'elle enverrait au Salon; elle les avait composées dans sa tête, elle les voyait, elle était sûre de réussir. Mais Mme Davery était tombée malade, et la santé de Pacifique ne tenait plus qu'à un fil. Était-ce le moment pour la fille adoptive de la maison de s'absorber dans un travail d'art qui lui prendrait beaucoup de temps, et qui, peut-être, ne rapporterait rien? car de grandes aquarelles, même reçues au Salon, ne se vendraient pas aussi facilement que des petites.

Lucile, en soupirant, renonça à son projet; elle monta et descendit l'escalier cent fois par jour, allant de son oncle à sa tante, faisant la tisane, aidant Pacifique au ménage, raccommodant les vêtements, travaillant tant qu'elle avait de force, et employant ses rares loisirs à peindre quelques petites aquarelles, que son marchand habituel lui payait toujours le même prix; elle avait espéré sortir de là, faire un pas en avant, et il fallait y renoncer. Personne ne sut, personne ne devina son sacrifice. Mais, quand les mauvais jours furent passés, elle reprit son projet, et les vacances la virent souvent, en compagnie de Jacques, de Valentine et de Marcelle, s'installer avec sa boîte et son pliant dans quelque clairière du bois de Clamart, pour y peindre une étude d'arbre ou de terrain.

Les autres dessinaient aussi, pour s'occuper; Lucile s'enivrait d'air, de lumière et de la joie du succès; car elle rendait sans effort ce qu'elle voyait, et, toujours disposée à prendre les choses par le bon côté, elle se disait : « Quel bonheur que je n'aie pas pu travailler l'an dernier pour le Salon! ce que je ferai cette année sera bien meilleur! »

Un des derniers jours de septembre, Jacques rentra tout joyeux : « Bonne nouvelle! s'écria-t-il, Croisiez est nommé à Paris! »

Croisiez était un élève de l'École normale, section des sciences; il avait trois ou quatre ans de plus que Jacques, et il était entré à l'École deux ans avant lui; ils n'avaient donc passé qu'une année ensemble, mais cette année avait suffi pour nouer entre eux une amitié qui ne s'était pas ralentie, quoiqu'ils ne se fussent guère vus depuis que Croisiez avait été envoyé au lycée de Lyon.

Croisiez n'était pas riche et ne pouvait pas se permettre de longs voyages de vacances. Jacques venait de lire sa nomination dans le journal, et il lui écrivit bien vite quatre pages de félicitations, qui se terminaient par une invitation à dîner pour le jour quelconque où il arriverait à Paris.

Jacques était tout transfiguré. Il ne tenait pas en place, et à chaque instant il recommençait l'éloge de Croisiez. « C'est un si bon garçon! si gai, si aimable, si affectueux, si laborieux! Il s'est fait tout seul; il est resté orphelin à dix ans, et son tuteur ne s'est occupé de lui que pour le faire sortir tous les quinze jours, de huit heures du matin à huit heures du soir. Pendant les vacances, on le laissait au lycée, à moins que quelque camarade charitable ne se chargeât de lui. Pauvre garçon!.. m'a-t-il dit souvent, quand nous causions en nous promenant dans la grande cour : « Es-tu heureux, d'avoir une famille! » Ah! il en aura une à présent! Vous l'accueillerez bien, pour l'amour de moi, n'est-ce pas? Je veux qu'il soit chez nous comme chez lui; vous verrez, je suis sûr que vous l'aimerez tous! »

Mme Davery souriait, répondait : « Oui, mon cher fils! » Marcelle ouvrait de grands yeux; elle n'avait jamais vu Jacques dans un pareil état, et Lucile regardait son cousin en se disant : « Ce bon Jacques, comme il aime ses amis! » Valentine n'était pas éloignée de concevoir un peu de jalousie; pourtant, elle promit à Jacques de bien recevoir M. Croisiez.

M. Croisiez arriva huit jours après. C'était un grand jeune homme maigre, un peu timide, un peu gauche, qui n'avait pas dû fréquenter les salons. Valentine le trouva emprunté, mais il gagna tout de suite le cœur de Mme Davery par la manière dont il lui parla de Jacques. Avec Lucile il fut bien vite à son aise; elle n'avait rien d'imposant, et elle lui parla avec une simplicité amicale qui le mit en confiance. Il était très heureux de venir à Paris, plus heureux encore de trouver une famille dans la famille de son ami; il fut bientôt l'habitué de la maison, et comme il avait le cœur reconnaissant, il chercha quel service il pourrait rendre en échange du foyer qu'on lui donnait.

A force de chercher, il trouva une idée; mais, de l'idée à l'exécution, il y avait loin. Son idée, c'était de procurer à Valentine assez d'élèves pour monter des cours complets préparant aux examens, avec des leçons de professeurs; mais, pour trouver ces élèves, il fallait faire des démarches, parler à une foule de gens, demander, insister. Le pauvre garçon en devenait couleur de pivoine, rien que d'y penser. Il lui fallut plus de courage pour proposer aux familles de ses élèves particuliers d'envoyer leurs filles chez Mlle Davery, qu'il ne lui en avait fallu pour affronter tous les examinateurs de la Faculté!

Enfin, un beau jour, vers la fin de décembre, il

arriva rue Tournefort avec son plan tout fait et son discours tout préparé. Là, nouvel embarras : comment débiter ce discours à Mlle Valentine ? Il la salua, s'informa de sa santé, et quoiqu'elle lui répondit poliment, il ne put pas se décider à appeler son attention sur lui et sur la communication qu'il avait à lui faire, et il alla s'asseoir auprès de Lucile qui peignait devant la fenêtre.

« Mademoiselle Lucile, lui dit-il, voulez-vous m'écouter ?

— Certainement, monsieur! qu'avez-vous à me dire ?

— Croyez-vous que Mlle Valentine aimerait à avoir des élèves de quinze à seize ans, déjà instruites, dont elle aurait à finir l'éducation ? J'en ai trouvé six pour commencer...

— Trouvé ! vous avez donc cherché ? lui demanda Lucile, en riant.

— Oui..., non..., c'est-à-dire..., je pensais que cela pourrait être agréable à Mlle Valentine.

— Très agréable, n'en doutez pas ; elle vous en sera bien reconnaissante. Oh ! Jacques a en vous un véritable ami. »

M. Croisiez devint cramoisi, et Lucile se demanda pourquoi.

« Six élèves, ce n'est pas beaucoup, reprit-il ; mais une fois qu'on aura commencé, il en viendra d'autres. Il faudrait trois cours par semaine, avec des leçons de professeurs. Jacques se chargera bien de l'histoire et de la littérature, et si Mlle Valentine voulait accepter mes services, je me mettrais à sa disposition pour la partie scientifique.....

— Rien de mieux ! vous avez tout prévu. Mais pourquoi ne lui dites-vous pas cela vous-même ?

— Oh ! je n'oserais pas..., dites-le-lui, vous, je vous en prie, mademoiselle Lucile !

— Allons, je le lui dirai ce soir ; mais, en vérité, je ne peux pas comprendre pourquoi Valentine vous fait tant de peur ! »

Le jeune homme ne répondit point, et un instant après il se mit à lui parler de son dessin.

Le soir, Lucile fit à Valentine la commission de M. Croisiez.

« C'est donc cela qu'il te disait si mystérieusement dans l'embrasure de la fenêtre ? Je ne pouvais pas deviner ce que vous complotiez ensemble. Mais pourquoi ne s'est-il pas adressé à moi directement ? Je lui fais donc peur ?

— Peut-être bien, répondit Lucile en riant ; tu es très imposante, sais-tu ?

— Imposante ! imposante, je ne sais pas ; il faut bien que j'aie l'air sérieux, pour me faire respecter de mes élèves ; mais être effrayante, ce n'est pas flatteur. C'est un bien bon garçon que M. Croisiez ; mais il est aussi par trop timide. Si tu crois que c'est amusant d'avoir affaire à quelqu'un qui n'ose pas vous regarder, qui cherche ses mots, qui s'embourbe ! jamais je n'ai pu avoir avec lui une conversation un peu suivie. Je ne sais pas comment tu fais pour l'apprivoiser.

— C'est que j'ai toujours l'air d'une petite fille, quoique je sois majeure. Il viendra demain, tâche de le faire parler : il faudra bien qu'il arrange avec toi le plan des cours.

— Oui, il me parlera, parce qu'il y sera forcé : c'est bien flatteur, décidément ! »

Malgré le petit dépit que montrait Valentine, il paraît que la nuit lui porta conseil : car le lendemain elle parla la première à M. Croisiez, le remercia très gracieusement de la peine qu'il s'était donnée pour elle, et lui demanda conseil pour les heures des cours et les matières de l'enseignement. Il répondit d'abord avec son embarras ordinaire ; mais peu à peu il s'enhardit, et Valentine fut étonnée de la netteté et de la clarté de sa parole. Il est vrai qu'il avait appelé Jacques à son secours ; mais Jacques ne l'aidait que de sa présence et le laissait parler tout seul.

Les cours furent réglés sans autre difficulté que celle de l'argent ; M. Croisiez ne voulait pas être payé, et pour qu'il cédât sur ce point, il fallut que Valentine le menaçât en riant de s'adresser à un autre professeur. Enfin, tout fut convenu : on commencerait dès les premiers jours de janvier.

Mme Davery voulut garder M. Croisiez à dîner, pour fêter l'événement et boire à la santé des nouveaux cours, et la soirée se passa gaiement. M. Croisiez, qui ordinairement écoutait la musique d'un air heureux, sans dire un mot et sans laisser soupçonner qu'il sût faire une note, oublia ce soir-là sa timidité jusqu'à avouer qu'il chantait un peu. On se récria, Jacques et Marcelle l'appelèrent cachottier, hypocrite, et voulurent le mettre tout de suite à l'épreuve. Il était bon musicien, il avait une jolie voix, et on acheva la soirée en déchiffrant une partition. Lucile était enchantée.

« Vois-tu, disait-elle à sa cousine, il ne nous manque plus rien. Tu es un superbe contralto, moi un soprano passable, Jacques tient très bien l'emploi des basses et Frédéric fait un honnête baryton ; il nous fallait un ténor, et le voilà ! notre musique est complète maintenant. »

Jacques ne paraissait pas aussi satisfait qu'elle : car ses sourcils se fronçaient pendant qu'elle parlait, et son front reprenait le pli sévère de ses jeunes années. Heureusement, on n'y fit pas attention, car personne n'y aurait rien compris.

A suivre. Mme C. Colomb.





LE THÉATRE DE L'HISTOIRE[1]

CORINTHE.

Sur l'isthme étroit jeté comme un pont entre la Grèce continentale et le Péloponèse, on voit aujourd'hui, au pied d'une haute montagne dont le double sommet est entouré de murs, quelques ruines misérables; du milieu des masures écroulées s'élèvent sept colonnes, supportant les restes d'une architecture. C'est là Corinthe, jadis l'une des plus riches villes de la Grèce; des palais et des statues s'élevaient alors dans ce désert, qu'emplissait de rumeurs une foule insouciante et joyeuse. Le temps et les hommes ont fait leur œuvre : détruite et rebâtie maintes fois, Corinthe existait encore en 1858; elle n'était plus, il est vrai, que l'ombre d'elle-même; quelques cabanes branlantes servaient de refuge à une pauvre population; mais ce fantôme ne devait plus même subsister. Cette année-là, un violent tremblement de terre renversa toute la bourgade, ne laissant debout, comme témoins du passé, que les colonnes de l'ancien temple. Une nouvelle Corinthe fut élevée, au bord de la mer, à 7 kilomètres de l'ancienne.

Corinthe avait été fondée dès la plus haute antiquité. Elle joua un rôle dans les légendes héroïques de la Grèce. Théâtre des premiers exploits de Bellérophon, qui saisit le cheval Pégase sur l'Acrocorinthe au moment où il s'abreuvait à la source Pirène, elle eut aussi pour roi le fameux Sisyphe, plus célèbre, il est vrai, par la désagréable existence qu'il mène aux enfers que par ses hauts faits à la surface de la terre. C'est pour avoir assisté, du haut de l'Acrocorinthe, à l'enlèvement d'Egine par Jupiter, et n'avoir pas eu la discrétion de n'en rien dire, qu'il fut condamné à rouler éternellement son rocher.

Lors de l'invasion dorienne, Corinthe devint un royaume indépendant, et passa successivement par plusieurs tyrans, dont le dernier fut Périandre, un des sept sages de la Grèce. Elle devint ensuite une république, et comme telle prit un rang honorable parmi les cités de la Grèce. Jamais néanmoins elle ne brilla d'un très vif éclat; elle n'a produit ni grand artiste, ni grand poète, ni grand guerrier. Mais son admirable situation entre deux mers lui permit de s'enrichir par le commerce. Par le nombre de ses habitants, qui atteignit, dit-on, trois cent mille, Corinthe était la première ville de la Grèce. Nul doute aussi que, grâce à sa position centrale, et surtout à sa citadelle de l'Acrocorinthe, véritable clef du Péloponèse, elle ne tînt le premier rang à d'autres points de vue.



L'isthme de Corinthe. (P. 184, col. 1.)

L'Acrocorinthe, élevée de 600 mètres au-dessus de la mer, a deux sommets reliés entre eux par une double enceinte de murailles, qui suivent tous les creux et tous les escarpements des rochers. Entre les deux murs, des ruines de tout aspect et de toute origine témoignent que la citadelle servit souvent, en temps de guerre, de refuge à la population. Du haut de l'Acrocorinthe, l'horizon est immense, la vue admirable. L'œil va du Parnasse couvert de neige aux monts de la Locride, qui bordent à l'extrême occident le golfe de Corinthe; au sud, la vue s'étend sur les montagnes du Péloponèse. Par un singulier phéno-

1. Voy. vol. X, page 151; vol. XI, page 6; et vol. XIII, pages 88 et 167.



Ruines de Corinthe. (P. 184, col. 1.)

mène, les sources abondent sur la montagne; c'était là un puissant secours en temps de siège. Sur les flancs de l'Acrocorinthe, on montre une grotte qui jadis abrita saint Paul; c'est là que l'apôtre aurait écrit ses épîtres aux Corinthiens, tandis qu'à ses pieds brillaient les palais de la ville, et que la foule affairée se rendait à ses affaires ou à ses plaisirs.

Les Corinthiens eurent toujours, en effet, les défauts et les vices d'un peuple riche : beaucoup de mollesse, une grande paresse d'esprit; mais ils n'étaient pas dépourvus de goût artistique. Au contraire, ils savaient employer leurs richesses à de nobles usages; ils appelaient volontiers chez eux des chanteurs ou des poètes et les récompensaient magnifiquement.

Quoique peu belliqueux de leur nature, ils surent de bonne heure développer leur puissance maritime. Ils eurent l'honneur de construire la première trirème. Ils livrèrent à leurs colonies le premier combat naval qu'eût encore vu la Grèce; enfin, lors de la bataille de Salamine, ils envoyèrent quarante vaisseaux à la flotte grecque réunie. Ce furent aussi les Corinthiens qui fondèrent les premières colonies à l'ouest de la Grèce; avant eux le mouvement colonisateur s'était porté tout entier vers l'est; ainsi s'étaient élevées les florissantes colonies ioniennes de l'Asie Mineure. Par la fondation de Corcyre et plus tard de Syracuse, qui surpassa bientôt sa métropole en richesse, ils ouvrirent aux Grecs le chemin de l'Italie, où, sous le nom collectif de *grande Grèce*, leurs colonies devaient acquérir un si haut degré de prospérité.

Pendant la guerre du Péloponèse, Corinthe fut presque constamment du côté de Sparte contre Athènes. Lors de la conquête de la Grèce par Philippe de Macédoine, elle se soumit l'une des premières. Plus tard, elle entra dans la ligne achéenne qui se forma contre la domination romaine. En 144, elle fut prise par Mummius, pillée et livrée aux flammes; tous les trésors de l'art qui s'y étaient lentement amassés devinrent la proie des grossiers conquérants.

Reconstruite par Jules César, Corinthe reprit de nouveau un peu de son ancienne prospérité; mais durant le moyen âge son existence fut lamentable; elle fut pillée tour à tour par les Hérules, les Slaves, les Latins, les Vénitiens et les Turcs, et nous avons vu ce qu'il advint des pauvres restes de la grande cité.

Il est peu probable que la nouvelle Corinthe hérite de la prospérité de l'ancienne. Celle-ci avait dû en grande partie sa fortune à son heureuse situation commerciale, entre le golfe d'Egine, qui conduisait en Asie Mineure, et le golfe de Corinthe, chemin de l'Italie. Les deux ports de Leschée et de Cenchrée entretenaient un commerce considérable; un ingénieux mécanisme roulait d'un port à l'autre les navires avec toutes leurs marchandises. Néanmoins on avait songé, pour faciliter le commerce, à percer l'isthme de Corinthe. Trois fois même on pensa sérieusement à exécuter cette entreprise. Périandre en eut un instant l'idée, mais ne la poussa pas loin, semble-t-il. Trois cents ans plus tard, Démétrius Poliorcète, un des successeurs d'Alexandre, la conçut de nouveau; mais on l'en dissuada, en déclarant que le niveau des deux mers était inégal. Il prévit de terribles cataclysmes, et en resta là. Néron se mit plus sérieusement à l'œuvre; il y employa quinze mille ouvriers. Les restes de ce travail subsistent encore aujourd'hui, et on en peut suivre le tracé sur un espace de près de 2 kilomètres.

Aujourd'hui, il a été de nouveau question de réunir les deux mers; il est peu probable cependant que l'on donne suite au projet. Le travail serait long, pénible à cause de la grande dureté des terrains, et très coûteux. Le profit qu'en retirerait le commerce ne serait guère proportionné aux frais de l'entreprise; la navigation seule de l'Adriatique en bénéficierait; aussi est-il difficile de prédire un grand avenir à la nouvelle Corinthe.

Henri Jacottet.

UN PRIX DE 50 000 FRANCS

Le 26 prairial an X, le Premier Consul informait l'Institut qu'il désirait donner un prix de 60 000 francs « à celui qui, par ses expériences et ses découvertes, ferait faire à l'électricité et au galvanisme un pas comparable à celui qu'ont fait faire à ces sciences Franklin et Volta ». Le premier concours eut lieu en 1806; ce fut un Prussien, Erman, qui obtint le prix. En 1807, il fut décerné à Humphry Davy, cet éminent physicien anglais dont il y a quelque temps nous avons énuméré les travaux; en 1809, à deux Français, Gay-Lussac et Thénard. Au retour des Bourbons, le prix fut supprimé.

En 1852, le prince Louis-Napoléon, reprenant l'idée du Premier Consul, institua un prix de 50 000 francs destiné « à l'auteur de la découverte qui rendrait la pile de Volta applicable, avec économie, soit à l'industrie comme source de chaleur, soit à l'éclairage, soit à la chimie, soit à la mécanique, soit à la médecine pratique ». Depuis trente ans, ce prix n'avait été décerné qu'une seule fois. En 1858, l'ouvrier Ruhmkorff, devenu par son travail et son intelligence un savant constructeur, avait doté la science de cette merveilleuse bobine qui porte son nom et qui produit les courants électriques les plus intenses; c'est à Ruhmkorff qu'échut le prix de 50 000 francs.

Le prix de la *pile de Volta*, qui n'a pas été décerné depuis 1858, vient de récompenser ces jours-ci les recherches de M. Graham Bell, l'inventeur du téléphone. On raconte que ce beau prix devait être décerné, il y a deux ans, à un ouvrier ébéniste français devenu comme Ruhmkorff un éminent physicien, M. Gramme, dont les machines électriques perfectionnées ont permis de résoudre le grand problème de l'éclairage électrique. Toutefois, avant de donner le prix à M. Gramme, la Commission voulut attendre les

résultats de l'Exposition universelle. Ce retard fut fatal à notre compatriote : M. Graham Bell eut avec son téléphone un succès qui lui donnait sans conteste le premier rang.

Toutefois, désireuse de récompenser les travaux de M. Gramme, la commission propose de lui décerner exceptionnellement un prix de 20 000 francs, sans préjudice des 50 000 francs attribués à M. Bell.

Les chambres seront ces jours-ci saisies d'une demande du ministre de l'Instruction publique tendant à accorder ce crédit supplémentaire. Le succès de cette demande n'est pas douteux.

ALBERT LÉVY.

PETITE ROSE [1]

IV

Un soir d'avril de l'année 1847, une petite fille arabe, suivie d'un slougui [2], s'arrêta, haletante d'une longue course, dans le vallon de Zemmora [3], situé à l'entrée des hautes collines qui coupent le pays des Flittas, puissante tribu qui, après une vigoureuse résistance à nos armes, s'était enfin soumise à notre domination.

La petite fille, qui avait toutes les allures d'une fugitive, pouvait avoir environ huit ans, et devait appartenir à la race kabyle, à en juger par ses cheveux blonds et la blancheur de sa peau, légèrement dorée de hâle.

Ses yeux bleus, grands, un peu enfoncés, brillaient d'un éclat étrange et fiévreux. Il y avait comme une épouvante au fond de son regard et dans son attitude. Pressée contre son slougui, qui était aveugle, elle restait accroupie au milieu des buissons où elle s'était arrêtée, les lèvres serrées, l'oreille tendue, les épaules secouées d'un frisson. Parfois, l'air accablé, elle baissait la tête sur celle de son chien, et ses cheveux, déjà très longs, les dérobaient à demi. Le désordre de cette chevelure, inextricablement emmêlée et terne de poussière, les haillons sordides dont l'enfant était vêtue à peine et qui laissaient voir sur le corps des meurtrissures bleuâtres, la saleté qui la couvrait tout entière, témoignaient d'un abandon absolu. Depuis longtemps, sans doute, aucune tendresse, aucune sollicitude n'avait veillé sur elle.

Rassurée probablement par le silence et la solitude qui l'environnaient, la petite fille quitta sa pose de guetteuse, s'étendit à terre et s'endormit bientôt comme un oiseau lassé.

Le chien la flaira un moment, comprit qu'elle dormait, et vint se coucher à ses pieds en poussant un faible gémissement, qui semblait dire : Nous avons bien souffert, et nous n'en pouvons plus!

1. Suite. — Voyez page 171.
2. Lévrier.
3. Province d'Oran.

Brusquement la nuit était tombée, le ciel avait ouvert ses grands yeux de diamant pour veiller sur la terre. Tout reposait autour des fugitifs, l'oiseau sur la branche, l'insecte sous la feuille, les fleurs dans leurs pétales clos. Soudain, vers minuit, la brise se mit à chanter dans les arbres une douce mélodie; peu à peu elle devint plaintive, puis si triste, si triste, que la source qui jamais ne dort, la bavarde, interrompit son joyeux caquetage aux vers luisants qui étincelaient dans l'herbe de ses bords et se mit à sangloter; les oiseaux, réveillés, mouillèrent leurs plumes de grosses larmes, les insectes en ternirent leurs ailes brillantes, les calices des fleurs en débordèrent tant que dura la mélancolique histoire que leur chantait la brise : l'histoire d'une enfant perdue.

Au point du jour, le buisson d'aubépine à l'abri duquel la petite fille arabe s'était couchée, parut tout dépouillé, mais l'air radieux cependant; c'est qu'il avait fait une si excellente action! Voyant les haillons dégoûtants dont la dormeuse était enveloppée, son bon cœur de buisson s'était serré, et de toutes ses forces il s'était secoué, secoué, si bien que sa blanche parure embaumée couvrait l'enfant comme un manteau de reine et voilait ses souillures.

En ouvrant les yeux, qu'elle fut étonnée et charmée, la pauvrette! Elle passa sa main sur la tête de son chien et lui dit : « Taleb [1]! quel dommage que tu ne puisses pas me voir! Je suis belle! belle! tu sais, comme dans les rêves que je te racontais avant de nous sauver; t'en souviens-tu? »

Le chien répondit par un grognement tendre et lécha ses petits doigts caressants.

Elle continuait à s'examiner, à demi soulevée, n'osant trop bouger pour ne pas faire tomber les fleurs, et murmurant : « Qui donc m'aime ici? Nous y resterons, Taleb; je mangerai des dattes et des figues, toi les oiseaux morts; tu sais, nous en trouvions souvent là-bas, et puis il y a une source où nous irons boire et nous laver; entends-tu sa voix claire? Et plus jamais nous ne serons battus, comprends-tu? plus jamais battus, Taleb! »

Le soleil montait à l'horizon, où apparaissaient, baignés dans l'atmosphère lumineuse, la plaine de la Mina avec les étincellements de ses lacs salins, les hauteurs de Bel-Assen et les montagnes bleues du Dahra [2].

L'enfant pensa qu'il était temps d'aller à la recherche de son repas; elle se relevait, lorsque soudain elle pâlit de terreur; par un rapide mouvement, elle poussa son slougui derrière le buisson et se coula dans les hautes herbes, où elle s'allongea à plat.

A ce moment un cavalier arabe parut dans le sentier, tenant son cheval par la bride. Il lui mit des entraves, étala devant lui, sur une toile, une abondante ration d'orge, puis il jeta à terre un petit tapis de

1. En arabe : savant.
2. Dahra, en arabe, veut dire le nord. On appelle ainsi, aux confins des provinces d'Oran et d'Alger, une partie montagneuse du pays comprise entre le Chéliff et la mer.

Kalah[1], sur lequel il s'accroupit, en couvrant son cheval d'un regard tendre et fier.

Cet Arabe, qui pouvait avoir de trente à trente-cinq ans, portait sous son transparent haïk de Tunis, rayé blanc sur blanc, une veste écarlate à larges manches déboutonnées, soutachée d'or et de soie, que recouvrait un burnous blanc en laine foulée. Ses jambes étaient nues; il avait aux pieds ces souples bottes marocaines nommées tumacks, sur lesquelles couraient des festons argentés.

La toilette de la monture n'était pas moins riche que celle du cavalier. C'était ce que les poètes arabes appellent une jument bleue de la race des pur sang du Nedjed, qui ne se vendent qu'à des prix fabuleux.

Djali avait été refusée par son maître à un aga, qui lui en offrait 30,000 francs. La selle de Djali était recouverte de maroquin fauve, semé de pierres fines et d'arabesques en filigrane d'argent; la bride à œillères encadrées de velours noir et plaquées d'argent, les larges étriers de même métal, complétaient ce luxueux harnachement.

L'Arabe, après avoir contemplé quelques instants le noble animal en train de satisfaire son appétit, tira d'un sac de peau, pendu à la selle, ses provisions de voyage, et se mit à manger.

Tout à coup, à vingt pas de lui, il vit surgir dans les herbes une tête d'enfant, et un regard craintif se fixa sur lui.

La petite fugitive, elle aussi, avait faim; elle s'était dit qu'elle n'avait rien à redouter de ce cavalier de bonne mine auquel elle était inconnue, et qui peut-être consentirait à lui jeter un morceau de pain ou quelques figues sèches.

En apercevant cette petite fille à cette heure matinale et dans cette solitude, l'Arabe fit un geste d'étonnement.

« Viens ici! Qui es-tu? Que fais-tu là?

— J'y demeure, seigneur.

— Tu demeures en plein air, toute seule?

— Avec Taleb, dit-elle en désignant le slougui qui la suivait; nous nous causons.

— Que me racontes-tu là? Ton père et ta mère, où sont-ils?

— Je ne sais pas.

— Comment! tu ne sais pas où sont ton père et ta mère?

1. Ville de la province d'Oran.

— Je n'en ai pas eu, seigneur, » fit l'enfant avec une naïveté douloureuse.

Le cavalier parut ému et en même temps frappé de la beauté distinguée de la pauvre petite, qui était alors tout près de lui.

« Mais, reprit-il, tu n'as pu vivre ici toujours : tu viens de quelque part, enfin? »

L'enfant hésita à répondre, puis, se jetant aux genoux de l'Arabe : « Seigneur, s'écria-t-elle, je viens des tentes de la plaine, mais ne m'oblige pas à y retourner: la méchante femme me battait tous les jours.

— Quelle méchante femme?

— Chérifa, la femme de Kalaf, ceux qui m'ont prise pour les servir.

— Prise où?

— Je ne sais pas. Ils disent qu'ils m'ont trouvée un matin dans un sentier de la montagne.



Elle attira l'enfant près d'elle. (P. 190, col. 1.)

— Te le rappelles-tu?

— Non... dit-elle lentement et comme dans une rêverie vague. C'est resté là, dans ma tête, mais je ne sais plus le dire. C'est très doux d'abord, et puis après très terrible. J'ai peur! j'ai peur! J'ai oublié pourquoi... Le doux aussi, j'ai oublié ce que c'était. Quand j'essayais de le raconter à Chérifa et à Kalaf, ils m'appelaient maboula[1].

— Au fait, comment t'appelles-tu?

— Seulement Maboula, fit-elle en baissant sa blonde tête humiliée.

— C'était par moquerie alors qu'ils te donnaient ce nom? dit l'Arabe, car s'ils t'avaient crue vraiment maboula, ils n'auraient pas osé te frapper[2]. Par la grande nouvelle[3], il doit se cacher sous tout cela quelque mystère d'iniquité, ajouta le cavalier se parlant à lui-même. Cette enfant, avec ses guenilles de mendiante, a tous les signes caractéristiques des filles d'illustre race : la petitesse et la finesse des attaches, la noblesse du profil, la fierté du regard, le dédain de la lèvre... Elle a peut-être été enlevée de la tente d'un de ces superbes seigneurs du Sud dont les chevaux sont caparaçonnés de toile d'or, qui chassent au faucon et qui ont cent esclaves pour les servir? Écoute-moi, enfant, reprit-il, je suis Sidi-ben-Taïeb, caïd des Flittas; ton malheur me touche; je vais te donner à manger, puis je te prendrai en croupe

1. Folle.
2. Les fous sont en grande vénération chez les Arabes.
3. Formule de serment chez les Arabes : « la grande nouvelle » est le jugement dernier.

et je t'emmènerai dans mon douar, où tu seras reçue par les miens comme l'hôte envoyé de Dieu.

— Seigneur! bon seigneur! » Ce fut tout ce que put dire la petite fille dans son saisissement, que semblait dominer un reste de crainte.

Lorsque le caïd l'eut assise derrière lui, sur la selle, avec une tranche de mouton grillé et un gros morceau de pain à l'anis dans les mains, elle appela son slougui, qui, pendant cette scène, était resté allongé sur l'herbe, sa tête effilée entre ses pattes longues et nerveuses; guidé par la voix de sa maîtresse, il s'approcha du cheval, sentit que l'enfant était là, et suivit sans difficulté après avoir reçu sa part du déjeuner.

Les premières ombres de la nuit commençaient à descendre lorsque des aboiements tumultueux signalèrent à nos voyageurs le voisinage d'un douar. Bientôt la jument de Sidi-ben-Taïed déboucha sur un plateau que couvraient une vingtaine de tentes rangées en cercle. Plusieurs esclaves, autour desquels bondissaient des chiens à l'air féroce, se précipitèrent pour tenir l'étrier du caïd, qui mit pied à terre, prit l'enfant et entra dans sa tente.


Le caïd l'assit derrière lui. (P. 189, col. 1.)

Cette tente, *bit el char* (maison de poil), se dressait au centre du douar. Elle était d'un tissu plus fin et de couleurs plus vives que celles qui l'entouraient; son sommet était décoré d'un bouquet de plumes d'autruche, insigne du commandement. Elle avait 7 mètres de haut sur 20 de longueur; des mâts croisés la soutenaient au milieu et aux extrémités, et des câbles rattachés à des piquets la maintenaient en équilibre. L'intérieur, séparé en deux par une riche étoffe, à demi soulevée, renfermait les trois jeunes femmes de Sidi-ben-Taïeb et leurs négresses. Les deux plus âgées des jeunes femmes, qui pouvaient avoir de vingt à vingt-trois ans, occupaient un des côtés de cette cloison. L'une berçait en chantant un enfant de quelques mois; l'autre, assise sur ses pieds nus croisés, se regardait dans un petit miroir garni de plumes d'autruche.

Sidi-ben-Taïeb traversa cette partie de la tente en disant : « Sur vous soit le salut! » puis s'arrêta dans l'encadrement de la portière, et ajouta, en désignant la petite fugitive du vallon de Zemmora : « Vois, Zohra, ce que je t'apporte. »

Celle qui venait d'être appelée ainsi, et qui comptait au plus quinze ans, répondit, moitié riant, moitié fâchée :

« Joli présent! une mendiante! Tu te moques, seigneur! Dis-moi, qui est cette enfant? où l'as-tu prise? »

Le caïd s'assit sur le moelleux tapis qui garnissait la tente, et entama le récit de sa rencontre avec l'enfant. Celle-ci, pendant ce temps, ne détachait pas ses yeux de Zohra, allant de son ravissant visage à sa toilette, qui paraissait lui causer une vive admiration. Les épaules de la jeune femme, sur lesquelles se déroulaient en ondes moirées ses magnifiques cheveux noirs, étaient couvertes d'un fin haïk blanc à bandes de pourpre; sous ce haïk on voyait une veste de velours vert semée de petits boutons d'argent, qui dessinait le corsage, une pièce de foulard bleu de ciel serrait la taille dans mille plis coquets; les jambes se perdaient dans d'amples pantalons de mousseline, brochés de fleurs de soie; des cercles d'or, d'argent et de corail entouraient les chevilles; les pieds nus, dont les ongles étaient teints de henné, chaussaient et rejetaient, avec une nonchalance pleine de grâce, des pantoufles du Soudan brodées d'or, d'une petitesse merveilleuse.

Tout en écoutant son mari, Zohra mâchait du souak,[1] d'un petit air impatient. Après lui avoir

1. Ecorces de noix fraîches avec lesquelles les femmes indigènes colorent les lèvres et les gencives. Le souak a aussi la propriété de parfumer l'haleine.

raconté comment il avait trouvé la fugitive, Ben-Taïeb faisait part à la jeune femme d'une prophétie nouvelle qu'il avait recueillie dans son voyage à Oran, et qui annonçait comme prochaine la fin de notre domination en Algérie. Le patriotisme ne devait pas être la vertu dominante de la belle Zohra, car sa distraction était évidente; Ben-Taïeb la remarqua et s'arrêtant :

« J'ai oublié de t'ouvrir les oreilles, ma colombe, » dit-il en souriant.

Il entr'ouvrit son burnous, tira de sa veste un petit paquet, et le jeta sur les genoux de Zohra, où il tomba avec un léger tintement. C'était une parure de sequins mêlée de grains de corail et de perles.

La jeune femme bondit sur ses pieds charmants, frappa l'une contre l'autre ses mains mignonnes, et, avec des cris de joie, appela une négresse occupée à faire brûler de la loubane[1] dans une cassolette, pour qu'elle vînt la parer du présent de son « gracieux seigneur ».

Ben-Taïeb avait apporté aussi deux autres parures exactement semblables à celle de Zohra, et destinées à ses deux autres femmes. Pour que la paix règne sous sa tente tout mari prudent doit agir ainsi. Les femmes arabes ne sont jalouses que des cadeaux; quant à l'affection de leur seigneur, elles ne se la disputent point, et vivent généralement dans un accord parfait.

Pendant que la belle Zohra rehaussait sa toilette par ses nouveaux bijoux, la petite fille du vallon de Zemmora et son slougui, pressés l'un contre l'autre dans un coin, restaient dans une immobilité absolue. Le luxe de la tente de Sidi-ben-Taïeb, ces étoffes brillantes, ces parures dispersées çà et là, faisaient paraître plus dégoûtants encore les haillons de l'enfant; elle le sentait sans doute, car le regard qu'elle arrêtait sur elle était triste et confus.

Lorsque Fatma et Aïcha, les deux autres femmes du Caïd, entrèrent joyeusement en faisant résonner leurs sequins, la petite fille, par un geste rapide qui semblait lui être familier, rabattit ses grands cheveux blonds sur son visage. Voulait-elle mettre ce voile d'or entre elle et son abjection ?

Ce geste fut surpris et interprété dans ce sens par une vieille femme qui suivait Fatma et Aïcha, et devant laquelle Zohra se leva avec respect.

C'était Meryem (Marie), la mère vénérée du caïd, qui avait dans toute la tribu une haute réputation de vertu et de bonté.

« Qui est celle-ci ? » demanda-t-elle à son fils.

Et quand il le lui eut appris, elle attira l'enfant près d'elle, écarta ses cheveux, et posant sa main sur sa tête à la fois comme une protection et une bénédiction, elle dit :

« Sois la bienvenue, hôte de Dieu, que l'ange Azraël[2] arrête son bras sur ceux qui t'ont pris jusqu'à ton nom, gazelle perdue; qu'Allah maudisse leurs mères! Des sept enfants que le Seigneur m'avait donnés, il ne me reste que celui-ci, — elle désigna le caïd, — et une fille mariée au loin. Je vis seule sous ma tente, tu y viendras avec moi. Tu l'appelleras Ourida[1], ajouta-t-elle en se tournant vers son fils.

— Bien nommée, ma mère, car sa peau ressemble à une matinée de printemps, et dans quelques jours la fraîcheur de l'aurore luira sous la pâleur de sa misère. »

La bonne Meryem examinait la petite fille avec une curiosité émue; tout à coup elle s'écria :

« Vois, Taïeb! »

Et son doigt posé sur la tempe droite de l'enfant indiquait un signe, en forme d'étoile, dont la blancheur mate se détachait sur l'épiderme bleuâtre et transparent de la tempe.

« Dieu l'a marquée pour la retrouver, » dit gravement le caïd, c'est ainsi qu'il confond les desseins des méchants. Malheur à ceux-là! ils mangeront pendant toute l'éternité des fruits de *l'arbre épineux*[2].

Meryem observait qu'au milieu de l'attention bienveillante dont elle était l'objet, la petite fille gardait cet air morne et défiant des enfants qui ont beaucoup souffert.

« Suis-moi, fleur de tristesse, lui dit-elle, mes négresses vont te laver, te parfumer et natter ta chevelure ; puisse la douleur qui t'a bercée tomber avec tes haillons! N'est-il pas singulier, Taïeb, que ce soit moi, la vieille Meryem, qui six fois ai pleuré et arraché mes cheveux devant la mort, qui vais être obligée d'apprendre à sourire à cette fille du matin !

— Ils l'ont trop frappée, dit le caïd. La joie dont les enfants naissent enveloppés s'est usée chez elle jusqu'à la trame dans les rudes traitements et l'humiliation de son esclavage. Le long de le route j'ai cherché en vain à faire épanouir ses lèvres dans le rire de ceux de son âge, je lui ai fait comprendre qu'elle était sauvée de la faim et des coups tant que le caïd Ben-Taïeb verrait la lumière du soleil. Elle me remerciait, sérieuse comme un vieillard; puis, croisant sur sa poitrine ses petits bras meurtris, elle les contemplait farouche, un éclair dans le regard. C'est une fille de race; quand le bâton frappait son corps, c'était son âme qui saignait. Son orgueil est dressé haut ; tu as vu, ma mère, de quelle manière rapide elle s'est dérobée sous ses cheveux quand ces femmes parées sont entrées. Les pauvres filles de nos tribus n'ont point ainsi la honte de leur misère, elles s'en vont gaiement, demi-nues, par les chemins.

» C'est une étrange enfant, ajouta-t-il, elle aime peu à parler, à ce que je crois, et paraît vivre dans une vision lointaine.

— Quoi qu'il soit d'elle, mon fils, son malheur est digne de profonde pitié, et tu as fait une action agréable au Seigneur en la recueillant sur ta route. Que la bénédiction du Très-Haut repose sur toi jusqu'à ton réveil!

1. Espèce d'encens.
2. L'ange de la mort.

1. Petite rose.
2. Arbre dont le fruit d'un goût très âcre est destiné, selon le Coran, à la nourriture des damnés.

— Que *l'envoyé illustre*[1] étende ses ailes sur toi, mère, et sur cet agneau sans toison! » répondit Ben-Taïeb.

Meryem, tenant Petite Rose par la main, franchit le seuil de la tente du caïd et rentra dans la sienne, située à quelque distance, et où les deux négresses qui la servaient avaient disposé le repas du soir.

A suivre. ANDRÉ GÉRARD.

A TRAVERS LA FRANCE

LES FALAISES DU PAYS DE CAUX[2]

Le cap de la Hève est l'un des points les plus intéressants des falaises du pays de Caux.

La Hève est à quelques minutes de marche de Sainte-Adresse. Descendre au rivage, le suivre par de petits sentiers tracés entre le pied de la falaise et la mer, contourner le cap très arrondi et très ample de proportions, remonter sur le plateau par des degrés hasardeux où les quatre pattes sont de rigueur, en se halant toutefois au câble sans lequel on ne saurait franchir les marches absentes, atteindre ainsi, à tout risque, le haut de la falaise élevée de cent mètres, parfaitement à pic au-dessus du flot, puis rentrer tout uniment à Sainte-Adresse par le chemin des phares, tout cela c'est la promenade d'une matinée. Promenade d'ailleurs pleine d'attrait.

Les deux phares de la Hève sont deux tours carrées d'une vingtaine de mètres, admirablement blanches. Un sémaphore et un fortin les précèdent. Un observatoire météorologique, relié par un télégraphe au port du Havre, envoie chaque jour à Paris, en dépêches chiffrées, l'état du ciel, de la mer, la direction du vent, etc.

De cette haute plate-forme semi-circulaire qui s'appelle le cap de la Hève, on domine une immense étendue de mer et l'estuaire de la Seine tout sillonné de navires.

Ces bouées flottantes, à quelques brasses ce semble, à plusieurs kilomètres en réalité, signalent le banc de l'Eclat. C'est là, à quinze cents mètres au nord de la côte actuelle, que s'élevait, au douzième siècle, l'église de Sainte-Adresse : la falaise s'éboulant, le littoral a reculé depuis lors d'environ deux mètres chaque année.

Un beuglement arrive du large, à intervalles irréguliers, comme la voix d'un taureau formidable, invisible à l'horizon. C'est le bruit de la bouée à sifflet, distante de sept kilomètres. Au lieu de porter une cloche sous sa carapace conique comme les bouées du banc de l'Éclat, celle-ci a un énorme tuyau cylindrique où le flot s'engouffre à chaque oscillation de la vague.

Sur le bord extrême de la falaise on a installé de grandes roues de bois qu'un cheval, tournant dans un manège, met en mouvement. C'est une exploitation de terre glaise. La terre exploitée se trouve au pied de la falaise. De la carrière jusqu'au plateau la course serait longue et l'exploitation pénible, sinon impossible, par les sentiers ordinaires. Au lieu de remonter la glaise à dos d'homme ou de cheval, on a tout simplement procédé par le plus court chemin, par la ligne droite.

Du chantier au plateau, deux câbles de fil de fer sont tendus et maintenus roides par un scellement dans le rocher. Sur ces deux câbles, descend un petit chariot à poulies. Une corde sans fin attachée au chariot s'enroule dans la roue à gorge que le cheval fait tourner. Le chariot rempli de glaise, cette corde le tire sur les deux câbles de fer; en deux minutes, montre en main, il atteint l'arête de la falaise. Là-haut on le décharge, il redescend, et tout ce travail s'est fait à peu près sans peine.

« N'êtes-vous pas tenté de remonter vous-même par le chariot, quand la besogne est faite? demandai-je à l'ouvrier chargé de l'emplir.

— Ce serait périlleux, me répondit-il; la remontée est pénible, il est vrai, par l'escalier de la falaise, et, quand il a plu comme ce matin, la roche est glissante et le pied peu sûr; mais, une fois, un enfant était monté dans le chariot : la poulie a désengréné et le marmot est tombé de plus de soixante mètres de hauteur. Puis, les câbles s'usent et cassent quelquefois. »

Cette falaise de la Hève est très intéressante à examiner d'en bas. Aucun monument ne peut se faire gloire d'une aussi hautaine façade, et cette muraille grandiose offre des lignes architecturales d'une rare beauté.

Sa formation géologique saute aux yeux.

D'abord, en commençant par en haut, une couche de terre végétale dont la surface est gazonnée, puis des couches superposées de craie blanche ou de marne ponctuées par des traînées de silex noir; au-dessous du sable ferrugineux; et enfin, tout en bas, de la terre glaise. Telle est la disposition constante des couches parfaitement horizontales qui constituent, au cap de la Hève, la tranche du pays de Caux.

Il est aisé de comprendre comment s'opère le travail de démolition de la falaise.

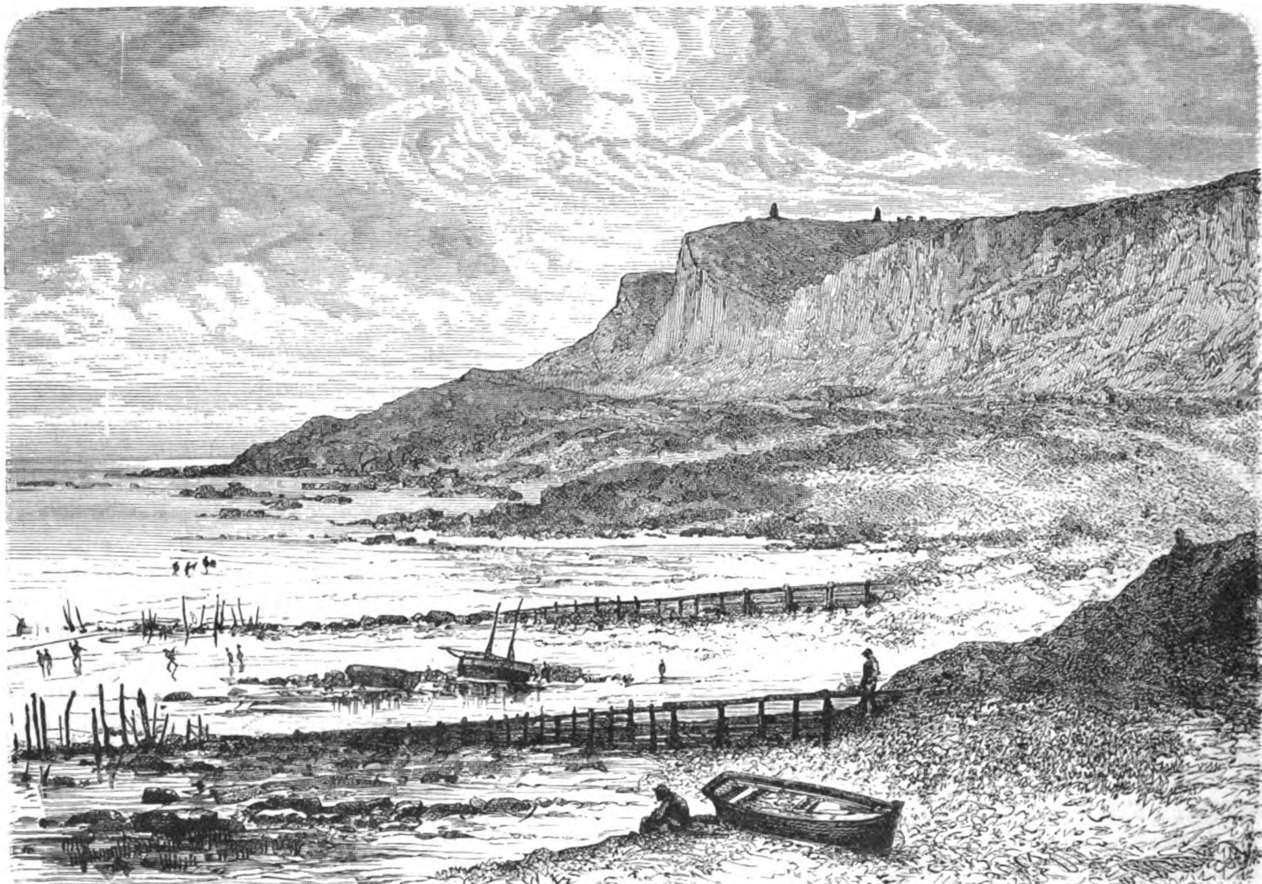
La terre glaise, qui forme l'assise inférieure, sans cesse battue par la marée, s'humecte et finit par faire pâte avec l'eau sous l'impulsion de la lame, comme l'argile entre les doigts du sculpteur. En se mouillant elle se gonfle, et voilà cette assise, la base même de tout l'édifice, qui se soulève, lentement mais d'un mouvement irrésistible, repoussant de bas en haut toutes les couches qui lui sont superposées, sable, marne ou craie, terre végétale.

A ce soulèvement qui, à la longue, produit des crevasses dans les roches inférieures, vient s'ajouter

1. L'ange Gabriel.
2. Suite et fin. — Voy. page 175.

l'action également permanente des filtrations de l'eau pluviale à travers les roches supérieures. La mer n'est pas le seul agent de destruction; sur le haut plateau sans pente, les eaux de pluie, ne pouvant s'écouler, filtrent lentement à travers le sol en innombrables filets, qui, à la longue aussi, produisent des fissures.

Vienne une tempête, et telle masse crevassée par la base, fissurée par le couronnement, lézardée du haut en bas et de part en part, s'éboule, couvrant le rivage de ses débris. C'est dans le talus des éboulis que l'on exploite la terre glaise.



Le cap de la Hève. (P. 191, col. 1.)

Comme le travail de démolition est dû à deux causes, les éboulements s'opèrent de trois manières différentes.

Quand un bloc, soulevé par le gonflement de la terre glaise, tend à se séparer de la masse, il bombe d'abord, peu à peu, le ventre de la falaise; puis s'échappe par la base, restant appuyé à la paroi par son sommet. Le bloc, tout entier, descendu de son soubassement, conserve alors, en contre-bas du plateau, sa forme et sa disposition, ses couches régulières et sa surface gazonnée; seulement, ces couches ont perdu leur horizontalité et pris une inclinaison plus ou moins grande selon l'importance de la crevasse.

D'autres fois, au contraire, c'est la crête fissurée qui s'écroule; le bloc de roche et de sable, décrivant dans sa chute un arc de cercle, vient se tasser sur la grève dans l'ordre précisément inverse à celui des couches avant la chute, comme la motte de terre retournée par la bêche du laboureur : tout en bas la terre végétale, puis le calcaire, puis le sable ferrugineux; et l'éboulis n'offre alors qu'un amas informe de débris dépourvus de tout gazon.

Mais un troisième cas se produit, celui-ci plus inattendu que les deux autres.

Parfois un bloc, complètement détaché de la falaise à la suite d'une lézarde totale, vient tout simplement prendre place en avant de la muraille comme la colonne d'un temple grec. Fréquemment ce bloc est lui-même précédé d'un pilier de même nature, si bien que tel endroit offre une triple ligne de falaises en retrait l'une sur l'autre. Et ces masses isolées, d'une texture plus compacte et plus résistante sans doute à l'action des vents et des eaux que les blocs avoisinants, ou moins soumises aux pressions exercées à l'assise inférieure, prennent diverses formes fantastiques et bizarres. Cette disposition rappelle exactement celle des « séracs » dans les glaciers.

Et maintenant, après avoir cherché à vous expliquer ce que l'on voit au cap de la Hève, j'ai un conseil à vous donner : c'est, vous-mêmes, d'y aller voir.

Paul Pelet.





C'est Valentine que tu veux épouser? (P. 195, col. 1.)

FEU DE PAILLE[1]

XXVII

L'œuvre d'une année.

Les cours de « Mademoiselle Valentine Davery, avec le concours de plusieurs professeurs de l'Université », eurent un plein succès ; les six élèves en attirèrent d'autres, et quand arrivèrent les vacances de Pâques, la salle d'étude commença à se trouver trop petite. Grand embarras : on pouvait bien prendre le salon, mais c'eût été en chasser M. Davery, et d'ailleurs deux petites pièces n'en valent pas une grande. Déménager ! c'était dommage : on ne trouvait pas facilement un jardin à Paris, et ce jardin était utile pour les petites élèves, qu'on gardait plusieurs heures ; et puis on était bien dans cette maison, et le loyer n'en était pas trop cher. Valentine et sa mère se creusaient en vain la tête : elles ne trouvaient pas le moyen de sortir de là.

Ce fut la Providence qui vint à leur secours, représentée par M. Goring d'une part, et par M. Croisiez de l'autre. M. Goring était très content de Frédéric ; il l'avait tout dernièrement envoyé faire un voyage en Italie pour acheter des camées et des coraux, et Frédéric s'était très bien tiré d'affaire. A son retour, quand il eut rendu compte de sa mission, il reçut de M. Goring, d'abord des compliments, ce qui lui fit plaisir, et ensuite une augmentation d'appointements, qu'il annonça triomphalement en rentrant le soir rue Tournefort.

Il trouva la famille en joie. M. Croisiez avait abordé Jacques à la sortie de la classe du matin, et lui avait dit de son air le plus embarrassé : « J'aurais une question à te faire.... Le père d'un de mes élèves, chez qui je vais assez souvent, est un des chefs d'une compagnie d'assurances : il cherche un homme sérieux, d'un certain âge, connaissant les affaires, un homme en qui il puisse avoir confiance ; c'est pour une place de trois mille francs, qui pourrait devenir meilleure par la suite.... J'ai pensé à ton père : il marche bien seul maintenant ; il me semble qu'il pourrait prendre cette place. Les bureaux sont sur le boulevard Saint-Michel ; cela le désennuierait sans le fatiguer, peut-être. Veux-tu lui en parler ? »

On peut juger avec quelle joie M. Davery avait accueilli la perspective de redevenir un homme utile. Le jour même, il avait été présenté, accepté, et il devait entrer en fonctions le lendemain matin.

On passa la soirée à faire des plans d'aménagement. C'était bien simple ! on louait le second étage de la maison, qui se trouvait vacant : on n'avait qu'à ouvrir au premier une porte condamnée, qui barrait la continuation de l'escalier. Il y aurait là une chambre et un cabinet de travail pour Jacques, et une chambre pour Frédéric ; il y aurait aussi de quoi loger les domestiques, car on pouvait désormais accorder à Pacifique une faveur qu'elle désirait depuis longtemps déjà : c'était de faire venir de la campagne une de ses petites nièces, qui n'était pas assez robuste pour le travail des champs, et qui voulait entrer en service. Pacifique se chargerait de lui apprendre à faire le ménage et la

[1] Suite et fin. — Voy. vol. XV, page 401, et vol. XVI, pages 1, 17, 33, 49, 65, 81, 97, 113, 129, 145, 161 et 177.

cuisine, et on n'aurait plus besoin d'une femme de journée pour l'aider.

En abattant la cloison qui séparait la salle à manger de l'ancienne chambre de Jacques, on aurait une superbe salle pour les cours; il resterait encore au second une pièce où l'on enverrait jouer les petites quand le temps ne leur permettrait pas d'aller au jardin. Tout cela était facile; on s'en occuperait dès le lendemain.

Chacun sait que les ouvriers ne vont pas vite; il suffit d'avoir eu des réparations à faire exécuter chez soi pour avoir perdu patience devant les peintres, les colleurs, les tapissiers, etc. Aussi, dès que la cloison eut été enlevée, les membres actifs de la famille Davery se mirent-ils tous à l'œuvre; et quand les cours se rouvrirent à la fin des vacances de Pâques, les élèves et leurs mères furent reçues par une gentille femme de chambre en tablier blanc, et introduites dans une belle salle peinte, tapissée et décorée à neuf, avec des gravures et des cartes sur les murs, des statuettes dans les encoignures et des jardinières pleines de fleurs devant les fenêtres. Valentine était rayonnante.

Les beaux jours étaient revenus: la mère de famille reprenait sa sérénité; toute crainte, toute inquiétude avait disparu de son esprit. Elle voyait son mari guéri, consolé, heureux désormais, s'intéressant à son travail de chaque jour, tous ses enfants satisfaits de leur sort; le nécessaire était assuré, on commençait à s'accorder un peu de superflu; le présent était doux, on osait regarder l'avenir. Et la mère se remettait à rêver, comme autrefois: seulement ses rêves étaient moins vagues: elle n'osait en parler à personne, de peur de les faire envoler; mais elle espérait bien qu'avec le temps tout s'arrangerait selon ses désirs.

Elle commença pourtant à s'apercevoir qu'à mesure que les autres devenaient gais et heureux, Jacques s'assombrissait et reprenait sa taciturnité d'autrefois. Qu'avait-il? quel chagrin le minait, altérait son humeur et sa santé, creusait ses joues et pâlissait son visage? Il ne le disait point; elle eut beau le questionner tendrement, discrètement, délicatement, comme peut le faire une mère: il répondit qu'il n'avait rien, qu'il se portait bien, qu'il était content; et en effet il se montra ce jour-là d'une gaieté qui ne pouvait être que forcée, puisque dès le lendemain il retomba dans son humeur sombre. Et la pauvre Mme Davery soupirait, et se disait que décidément il n'y avait pas de bonheur possible en ce monde.

Un matin, quelques jours avant l'ouverture de l'exposition de peinture, toute la famille achevait de déjeuner, lorsqu'un coup de sonnette frénétique se fit entendre, et M. Croisiez entra comme un coup de vent, essoufflé, mais radieux. Il ne salua personne; il alla droit à Lucile, en criant dès la porte: « Elles sont reçues, mademoiselle! elles le sont! je viens de l'apprendre d'un peintre de mes amis, qui fait partie du jury. J'en étais bien sûr! »

De quoi pouvait-il parler, sinon des aquarelles de Lucile? Personne n'eut le moindre doute à ce sujet; car la jeune fille fut aussitôt entourée, félicitée, embrassée par toute la famille, moins Jacques, qui se tenait à l'écart, les sourcils froncés.

Elle remarqua son absence: car, lorsqu'elle eut répondu aux caresses de son oncle, de sa tante et de ses cousines, et remercié ce bon M. Croisiez qui était venu si vite lui donner la bonne nouvelle, elle alla à Jacques et lui tendit ses deux petites mains qui tremblaient, en lui disant d'une voix triste, avec un doux regard qui semblait le supplier: « Félicitez-moi donc, Jacques! ou je croirai que vous n'êtes pas content de moi! »

Il prit ses mains, il les serra, il protesta qu'il était très heureux; mais qu'il n'était pas surpris, parce que ses aquarelles étaient charmantes, et qu'il était impossible qu'elles fussent refusées; mais il dit cela d'un ton contraint, et Lucile en eut le cœur serré toute la journée. Elle n'eut guère de raisons de s'égayer le lendemain ni les jours suivants, la pauvre petite! car Jacques resta sombre, et ne parut plus guère qu'aux heures des repas. Il se retirait dans sa chambre ou allait travailler dans les bibliothèques, prenant pour prétexte une thèse dont il s'occupait. A table, il était silencieux, et sa présence répandait comme un voile de tristesse sur la réunion de famille.

Autrefois, Lucile l'eût grondé d'être ainsi; maintenant elle n'osait plus; d'ailleurs elle n'en trouvait pas l'occasion, car il ne s'approchait jamais d'elle.

L'été se passa ainsi. Jacques travaillait réellement, comme s'il eût voulu forcer ses pensées à se fixer sur un point imposé; il était toujours aussi triste, mais il paraissait chercher à dominer sa tristesse. Frédéric gagnait de plus en plus l'amitié de M. Goring.

Celui-ci, trouvant que sa fille ne se portait pas bien en pension, l'en avait retirée et l'envoyait aux cours de Valentine, pour compléter son éducation: il était veuf depuis longtemps, et il avait hâte de se retrouver en famille, même avec une maîtresse de maison de quinze ans.

Jeanne Goring était une jolie jeune fille très douce, qui trouva Valentine et Lucile charmantes, et qui déclara à son père qu'il n'y avait jamais rien eu au monde d'aussi bon que Mme Davery; elle et son père vinrent quelquefois le soir augmenter les réunions de famille, où Jacques manquait souvent, mais où M. Croisiez ne manquait guère. Les aquarelles de Lucile avaient eu du succès, et même une médaille; elles s'étaient bien vendues, et son nom commençait à être connu et estimé des amateurs. M. Davery était content de sa situation; tout aurait donc été pour le mieux, sans la tristesse de Jacques, que personne ne pouvait expliquer.

Au sortir de la distribution des prix, jour bienheureux qui ouvrait pour Jacques et son ami une série non interrompue de soixante jours de liberté, les deux jeunes gens, un peu fatigués de la longue et chaude cérémonie, s'en allèrent chercher un peu

d'air à respirer sous les ombrages du Luxembourg. Ils s'y promenèrent quelques instants en silence ; puis le mathématicien, toussant pour s'éclaircir la voix, comme un homme qui a à dire quelque chose de difficile, s'adressa brusquement à son ami :

« Tu sais, Jacques, je vais changer de classe à la rentrée ; j'aurai à faire le cours aux élèves qui se préparent aux écoles : une position superbe.... Crois-tu que je pourrais me marier ?

— Sans doute ! répondit Jacques sans enthousiasme : il avait même l'air d'avaler une arête.

— Voilà du temps que tu me connais : est-ce que je suis capable de rendre une femme heureuse ? dis, qu'en penses-tu ?

— Je pense que tu es la crème des bons garçons.

— Ah ! tant mieux ! parce que, vois-tu, si je savais qu'elle dût être malheureuse avec moi, j'aimerais mieux y renoncer.... Reste à savoir si l'on m'acceptera....

— On serait bien difficile.

— Comme tu dis cela ! tu as un air tout drôle. Moi qui comptais sur ton amitié.... je ne peux pas faire ma demande moi-même ; d'abord, je n'oserais jamais....

— Eh bien, je la ferai... (Jacques était pâle comme un mort.) Qui faut-il que je demande ?

— Tu ne l'as pas deviné ? aide-moi un peu, je t'en prie... plaide ma cause auprès de tes parents, auprès de Mlle Valentine.... »

Jacques bondit comme un diable qui sort d'une boîte.

« Valentine ! c'est Valentine que tu veux épouser ?

— Mais oui ! Comment, tu ne t'en doutais pas ? Tu veux bien, n'est-ce pas ? tu parleras pour moi ? »

Jacques sauta au cou de son ami.

« J'y vais, j'y vais tout de suite, mon cher ami, mon frère ! Rentre chez toi, j'irai t'y porter la réponse. Ah ! mon bon Croisiez, comme je t'aime ! »

Les gens qui marchaient à petits pas le long des maisons, cherchant un peu d'ombre et s'épongeant le front avec leur mouchoir, regardèrent avec étonnement un monsieur qui sortait du Luxembourg en marchant à grands pas, en plein soleil, sans paraître s'inquiéter de la température. Ce monsieur, qui était Jacques Davery, finit pourtant par ralentir son pas aux approches du Panthéon. Une idée douloureuse venait de surgir au-dessus de sa joie.

« Je ne suis qu'un égoïste ! se dit-il. Pauvre petite Lucile ! il causait toujours avec elle.... si elle a cru que c'était à elle qu'il pensait, comme elle va avoir du chagrin ! »

Il s'aperçut alors qu'il était en nage.

Il entra dans la rue Tournefort, en marchant lentement, pour se donner le temps de réfléchir à ce qu'il allait faire. Arrivé à la porte :

« Il vaut mieux qu'elle l'apprenne par moi, » se dit-il, et il entra.

Lucile était seule dans la grande salle. Contre son habitude, elle ne faisait rien. Les mains allongées sur les genoux, elle regardait vaguement dans le jardin, et elle avait l'air triste. Jacques s'approcha d'elle tout doucement.

« Lucile ! »

Elle tressaillit, se retourna, et lui souriant :

« Ah ! vous voilà de retour, Jacques ! et vous êtes en vacances, maintenant ! je vous en fais mon compliment, vous avez bien gagné votre repos.

— J'ai une nouvelle à vous apprendre.... Vous savez bien, Croisiez..., il m'a chargé de faire pour lui une demande en mariage.

— Ah ! et qui donc ? » demanda-t-elle avec une certaine hésitation.



Elle lève la main vers la sonnette. (P. 196, col. 1).

« Bien sûr, elle croit que c'est elle, pauvre petite ! » pensa Jacques ; et il murmura tout bas ce seul nom : « Valentine.

— Ah ! tant mieux ! » s'écria Lucile avec un tel accent de joie et un tel rayonnement dans les yeux, que Jacques fut complètement rassuré. Il prit une chaise et s'assit près d'elle.

« Vous êtes contente, Lucile ? Et Valentine, que dira-t-elle ? Je ne parle pas de nos parents, je suis sûr qu'ils seront enchantés.

— Nous serons tous enchantés. Il est si bon, si complaisant, d'un si aimable caractère ! il a du mérite, il a de l'avenir : c'est vous qui l'avez dit. Valentine sera très heureuse avec lui. Et vous ? ce beau-frère-là vous convient, n'est-ce pas ?

— Je le crois bien ! Mais.... vous allez dire que je manque totalement de perspicacité.... je croyais, tout à l'heure, quand il m'a chargé de faire sa demande à mes parents, qu'il allait prononcer un autre nom... le vôtre... »

Lucile se mit à rire.

« Lui ? moi ? il n'y a jamais pensé, bien sûr. Dès le premier jour, il n'a vu en moi qu'une future cousine; et moi, j'ai bien vite vu en lui un futur cousin, un frère plutôt, puisque Valentine est ma sœur.... Mais j'y pense, mon pauvre Jacques! voilà pourquoi vous aviez l'air si triste depuis quelques mois.... Vous croyiez que votre ami songeait à moi, et cela vous faisait de la peine pour lui, parce que vous saviez bien qu'il serait refusé.

— Pourquoi? » demanda Jacques.

Lucile le regarda d'un air effaré. « Oh! » murmura-t-elle, et les larmes lui vinrent aux yeux.

« Ne pleurez pas, Lucile! ne pleurez pas! s'écria Jacques radieux. Je vous défends d'avoir du chagrin. Je serai donc toujours le même ours! Je ne suis pas capable de vous parler sans vous faire de la peine.... Tenez, je vais chercher ma mère, et je la chargerai de ce que je veux vous dire....

— Est-ce qu'on se querelle ici, mes enfants? » dit Mme Davery, qui se tenait debout à la porte du salon, et qui les écoutait en souriant.

« Oh! non! ma tante! répondit Lucile, qui alla se jeter dans ses bras.

« Appelle-moi ta mère, mon enfant chérie; toi, le bon ange de ma maison! » répondit Mme Davery en la serrant contre son cœur.



XXVIII

Qui répond aux questions de Mme Briochon, et à celles que pourrait faire le lecteur.

Une petite femme rondelette, au visage vermeil sous ses cheveux gris, qui porte un châle mis en pointe et un chapeau très provincial, lève la main vers la sonnette de la maison qu'habite la famille Davery. Au même moment la porte s'ouvre, et un vieux monsieur, accompagné d'une belle jeune fille, se présente pour sortir et salue poliment la nouvelle venue. Puis il se retourne pour serrer la main d'une jolie blonde qui venait le reconduire, et qui embrasse sa fille en l'appelant « ma chère Jeanne ». La petite dame se montre alors, et la jolie blonde jette un cri d'étonnement.

« Madame Briochon! Entrez donc! maman sera si contente de vous voir! »

Madame Briochon embrasse Marcelle, la comble de compliments sur sa fraîcheur, sur sa taille, sur sa bonne mine; et elle arrive dans le salon, où Mme Davery l'accueille comme une vieille amie.

« Vous ne vous attendiez pas à me revoir sitôt, n'est-ce pas? Bah! on prend le goût des voyages: ce qu'on a fait une fois peut se refaire une seconde! Ma nièce a eu le mois dernier son troisième enfant, et je vais à Noyon pour être marraine. Je m'arrête à Paris pour acheter mes cadeaux, et pour vous voir, vous et votre chère famille. Vous demeurez toujours ici! Est-ce que la maison est assez grande pour vous tous?

— Valentine n'est plus avec nous; il fallait bien que son mari eût un intérieur à lui. Elle a un bel appartement, tout près d'ici, et nous la voyons tous les jours.

— Ah! et elle a renoncé à ses cours, sans doute?

— Non, elle n'a jamais voulu : elle dit que l'oisiveté la rendrait malade. Après tout, elle n'a pas eu tort; son mari l'aide, son frère aussi, Marcelle va tous les jours passer deux heures chez elle : elle a peu de fatigue, et elle gagne d'avance la dot de sa fille. Quand elle sera lasse, elle se reposera; pour le moment, elle se porte très bien.

— Ah! tant mieux! Je la verrai; il faut que je fasse connaissance avec M. Croisiez. J'ai bien regretté de ne pas voir ce mariage-là! deux couples à la fois, et deux jolies mariées! Valentine devait avoir l'air d'une reine sous sa couronne et son grand voile.

— Oui, c'était une belle cérémonie; et nous étions tous si heureux! Je dis *nous étions*, mais cela dure encore: et la joie d'être grand'mère, qui est venue s'ajouter à mes autres joies! Vous verrez mes petits-enfants, des bijoux...

— Sont-ils ici? Lucile et Jacques demeurent-ils avec vous?

— Oui; ils n'ont pas voulu nous quitter. Je pensais qu'il valait mieux qu'ils eussent leur ménage à part, mais j'ai été obligée de céder: comme Lucile est ma fille depuis dix ans, nous pouvons demeurer ensemble; je ne suis pas pour elle une belle-mère ordinaire. Ils se sont arrangé l'appartement du second, et ils descendent prendre leurs repas avec nous. Lucile peint toujours, et ses aquarelles sont très recherchées. Jacques s'est fait recevoir docteur, il écrit dans des revues, il a une très belle position.

— Et M. Davery?

— Mon mari est toujours à sa compagnie d'assurances; il a monté en grade et en appointements; sa santé est redevenue excellente.

— Et Jacques et Lucile ont deux enfants, je crois? j'ai bien reçu les lettres de faire-part, mais je ne suis pas sûre de me rappeler....

— Ils ont deux filles, deux amours de petites filles. Valentine a une fille et un garçon.

— Comme le temps passe! c'est vrai, il y a six ans que je ne vous ai vue, et quatre ans que vos enfants sont mariés. Allons, vous voilà tirés de peine, j'en suis charmée; vous marierez bientôt Marcelle, sans doute?

— Oh! elle a le temps d'attendre; elle est trop jeune pour qu'on y pense. Elle dessine, Marcelle; elle est l'élève de sa belle-sœur, et elle réussit. Qu'elle se

marie ou non, nous ne sommes pas inquiets de son avenir.

— Très bien! et Frédéric? vous ne m'avez pas parlé de Frédéric.

— Frédéric se porte bien et se trouve très heureux. Il revient ici tous les soirs, et il gâte ses nièces tant qu'il peut, malgré les prières de Jacques et de Lucile. Restez à dîner avec nous, vous les verrez tous.

— Très volontiers.... Ah! j'ai rencontré à votre porte un monsieur qui sortait de chez vous: ce monsieur, c'est ?...

— M. Goring, chez qui Frédéric est employé.

— Ah oui! je suis bien aise de le connaître. Vous êtes en relations amicales alors? Et cette jeune fille qui l'accompagnait, c'est ?...

— Sa fille unique; une bonne fille, et une des meilleures élèves de Valentine.

— Eh! eh! on voit, dans les romans et ailleurs, des patrons qui donnent leur fille à leurs commis... Quand le commis est entendu dans le commerce, joli garçon, d'une bonne famille... ils pourraient faire pis!»

Mme Davery ne répondit pas, mais elle sourit; et Mme Briochon se tint pour assurée qu'un jour ou l'autre on lui annoncerait le mariage de Mlle Goring et de Frédéric Davery.

En ce moment, un gazouillement de petites voix se fit entendre dans le vestibule. Mme Davery courut ouvrir la porte du salon, et Mme Briochon aperçut une petite voiture d'où une jeune femme sortait une belle petite fille toute rose et toute potelée, qui riait en lui tendant les bras. Une autre petite fille, plus âgée, se tenait debout auprès d'elle, un seau et une pelle à la main.

Lucile entra.



Lucile présenta ses filles à Mme Briochon. (P. 197, col. 2).

Elle avait toujours l'air jeune, Lucile; et si on ne l'eût pas vue avec ses enfants, on ne l'aurait jamais prise pour une dame. Elle présenta ses filles à Mme Briochon, et répondit en souriant à toutes les questions sur la date de leur naissance, de leur première dent, de leurs premiers pas (car la seconde commençait à marcher).

« Et Jacques? demanda madame Briochon. Toujours un peu ours, n'est-ce pas? je parie qu'il n'aime pas plus la société que par le passé?

— Mais si... il aime la nôtre, n'est-ce pas, fillettes? dit Lucile en embrassant ses filles. Mais tenez, madame, je l'entends qui rentre: vous jugerez par vous-même ce qu'il est devenu. »

Jacques rentrait en effet; et à la sérénité de son visage, à l'accent paisible de sa voix, à son air heureux, Mme Briochon put voir qu'il n'y avait plus rien de l'ours en lui.

« Et... dit-elle, quand elle eut félicité Jacques de ses nombreux bonheurs, vous ne pensez plus à aller en Grèce? »

Une ombre passa sur le doux visage de Lucile. Mais cette ombre se dissipa bien vite, car Jacques répondit gaiement sans la moindre hésitation :

« En Grèce? Bah! la Grèce est ici, et le paradis aussi. Qu'est-ce que j'irais faire en Grèce? je n'y trouverais rien qui valût ce que j'ai chez moi.

— Ah!... très bien.... balbutia Mme Briochon un peu déconcertée. Je vous félicite.... vous avez tous très bien réussi.... enfin, vous êtes redevenus riche, à ce que je vois.

— Riches, c'est beaucoup dire ; mais nous avons ce qu'il nous faut, et même un peu plus, et nous ne regrettons pas cette fortune perdue qui n'a été qu'un feu de paille, repartit Mlle Davery. Pour ma part, je n'aime pas à penser à ce temps où nous étions riches; je n'ai jamais été heureuse pendant ces années-là comme je le suis aujourd'hui. Depuis, nous avons eu de mauvais jours; mais ils sont passés, et d'ailleurs ils ont eu leur douceur. C'est si bon de se serrer les uns contre les autres avec confiance, de travailler tous ensemble à la même œuvre! on n'est jamais malheureux dans une famille où l'on s'aime. Et puis, on compte les progrès qu'on a faits, on se sent remonter, on jouit de chaque espérance, de chaque réussite. J'aime bien mieux notre état d'aujourd'hui que celui d'il y a dix ans!

— Et vous aussi, Lucile, vous méprisez les richesses?

— Nullement, madame, répondit la jeune femme en s'appuyant sur le bras de son mari. Je ne méprise pas les richesses, je pense seulement qu'en fait d'argent il n'y a de bon que celui que l'on a gagné.

— Hum ! on appelle ça de la philosophie, je crois? c'est monsieur Jacques qui vous a appris ces principes?

— Moi, madame? je n'ai rien appris à ma femme, je vous assure : si vous disiez que j'ai appris d'elle, à la bonne heure!

— Ah! très bien.... charmant petit ménage.... des époux bien unis.... des enfants ravissants.... je vous fais mon sincère compliment à tous.... Et, à propos, cette bonne Pacifique, qu'est-ce qu'elle est devenue? Je ne l'ai pas vue en entrant ; il est vrai que personne n'est venu m'ouvrir, j'ai profité de la sortie de ce monsieur.... Goring, je crois?

— Oui, Goring. Pacifique est toujours avec nous, et elle ne nous quittera jamais ; elle aime mieux prendre ses invalides chez nous que chez sa nièce, qui lui fait pourtant demander assez souvent de venir vivre chez elle à la campagne. Pacifique travaille encore bien ; et puis elle est aidée par sa petite-nièce, une bonne fille, qui s'est tout de suite attachée à la famille.

— Ah ! tout cela est pour le mieux, dit Mme Briochon. Je serai fort aise de la revoir, cette bonne Pacifique.

— En attendant vous pouvez l'entendre, madame, » dit Marcelle en riant.

La jeune fille ouvrit tout doucement la porte, et la voix cassée de la vieille servante arriva jusque dans le salon, fredonnant un refrain de son pays :

« M'en revenant de Chantonnay,
J'ai trouvé une anguille
Qui peignait et corsetait
La plus jeune de ses filles. »

De frais éclats de rire d'enfants répondaient à sa chanson. Mme Briochon s'approcha sur la pointe du pied, et elle vit Pacifique, assise dans l'antichambre, tenant les deux petites filles dans ses bras et les faisant sauter en mesure, sur le rhythme de sa chanson.

L'aînée, que la conversation ennuyait, s'était échappée dès qu'elle avait pu, entraînant sa petite sœur, et elles avaient couru retrouver Pacifique. Maintenant, debout sur ses genoux, entourées de ses bras comme d'une barrière protectrice, elles sautaient en riant, et les boucles légères de leurs cheveux caressaient ses vieilles joues ridées ; la plus jeune, pour mieux se tenir, se cramponnait de ses deux mains potelées à la grande coiffe blanche de Pacifique. Toutes les trois avaient les figures les plus radieuses qu'on pût imaginer.

« Décidément, dit Mme Briochon, tout le monde est heureux ici ! »

Comme personne ne la contredit, il faut croire qu'elle avait rencontré juste. Arrêtons-nous donc : ainsi que les peuples heureux, les gens heureux n'ont pas d'histoire.

Mme C. COLOMB.



LA PLUS GRANDE PROFONDEUR DE LA MER

La plus grande profondeur de la mer qui ait encore été constatée jusqu'à ce jour par les sondages, est celle qui l'a été récemment par le navire de guerre américain *le Tuscarora*, envoyé, si nous ne nous trompons, pour une exploration scientifique à peu près semblable à celle qu'avait entreprise le *Challenger*, de la marine britannique. Dans la partie nord du Pacifique, par 44°55′ de latitude nord et 154°46′ de longitude à l'ouest de Paris, le plomb de la sonde n'a touché le fond qu'à l'étonnante profondeur de 8513 mètres, près de deux de nos anciennes lieues françaises. Cet abîme

marin pourrait engloutir les plus hautes montagnes du globe, sauf cependant trois pics de l'Himalaya, qui ont une hauteur plus grande que sa profondeur. Ces pics sont le Gaurisankar, le point culminant de la croûte terrestre, qui a 8889 mètres, puis le Dapsang qui en a 8719 et le Kintchindjinga qui en a 8582.

H. NORVAL.

LES MYSTÈRES

I

Dans le petit village d'Oberammergau, situé en Bavière, sur les confins du Tyrol, il se donne en ce moment un spectacle qui n'a lieu que tous les dix ans, et qui vaut la peine d'être étudié par son caractère à la fois original, pittoresque et artistique. Je veux parler de la représentation de la *Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, tragédie religieuse, jouée chaque dimanche de l'été, en commençant à la Pentecôte, et interprétée par les habitants du village, sur un théâtre construit par eux dans des décors peints par eux et avec des costumes confectionnés par eux. En plein dix-neuvième siècle, voilà certainement un des spectacles les plus saisissants auxquels il nous soit donné d'assister ; c'est pourquoi nous avons voulu en offrir à nos lecteurs une relation fidèle et détaillée.

Le voyage est long de Paris à Oberammergau, il ne faut pas moins de quelque trente heures pour l'accomplir. Trente heures ! que faire dans un wagon pendant ce temps, à moins que l'on ne cause? Causons donc en attendant notre arrivée à Murnau, la station la plus voisine d'Oberammergau, et pour que notre causerie soit profitable nous la ferons rouler, si vous le voulez bien, sur les origines de ces tragédies religieuses autrefois nommées *Mystères*, sur la façon dont on les représentait, et sur les *secrets* qui constituaient la machinerie de l'époque. Je crois cette matière suffisamment intéressante pour vous faire paraître les heures brèves, et suffisamment instructives pour que ce temps passé vite ne soit pas du temps perdu.

Dès les premiers temps du christianisme, l'Ancien et le Nouveau Testament furent mis en action dans le langage de la liturgie latine, afin de donner à l'Evangile une forme plus tangible, capable d'impressionner vivement les masses encore ignorantes, et de leur faire comprendre, par la vue, ce que leur intelligence seule avait du mal à saisir.

Dans le principe, ces mises en action ne formèrent qu'une annexe à la fête du jour, qu'une sorte de paraphrase visible et édifiante de l'office divin. Ainsi, aux Avents de Noël, on chantait la Nativité, l'Étoile ou l'adoration des Mages; au temps pascal, on représentait le Crucifiement, le Tombeau, les trois Marie, ou l'apparition de Jésus à ses apôtres dans le village d'Emmaüs.

On désignait alors sous le nom de *Mystères* les offices divins eux-mêmes. Ce nom s'étendit aux pièces qu'on y jouait et qu'on y chantait : elles le gardèrent même lorsque, écrites dans le langage vulgaire, elles furent chantées et jouées au dehors de l'église.

On les représenta alors, d'abord sur les parvis des églises ou dans les cimetières avoisinants, puis dans les rues ou au milieu des places publiques sur des échafauds élevés à grands frais.

Les Mystères arrangés de la sorte eurent un grand succès, si bien que, vers la fin du quatorzième siècle, on songea à réunir toutes les actions de la vie de Jésus, qui se représentaient séparément, et à en former le célèbre *Mystère de la Passion*.

Pendant ce temps il se formait dans les villes des corporations de métiers. A la fête du saint leur patron, elles représentaient un Mystère en son honneur. Rivales d'abord, elles se groupèrent bientôt entre elles pour jouer la *Passion*. Les auteurs chargés d'arranger les scènes les allongèrent, alors, tant et si bien que le nombre des acteurs et des figurants atteignit des proportions fabuleuses. Les corporations de métiers n'y suffirent plus. On recourut au recrutement. De par l'autorité municipale et souvent royale, des enrôlements forcés s'effectuèrent. Le crieur, par une proclamation en bonne et due forme, un *cry* comme on disait, enjoignait aux habitants, par ordre de M. le « prévost », d'aller prendre à la prévôté les rôles qui leur avaient été distribués pour jouer le Mystère. Songez que l'on comptait jusqu'à 30 000 vers dans un acte, et que dans le *Mystère de la Passion* l'acteur qui représentait le Christ en avait près de 3 400 à réciter. 3 400. Et nous jetons les hauts cris lorsque nos professeurs, au collège, nous en donnent seulement 20 à apprendre !

Ce mode de composer une troupe implique, à lui seul, que la représentation d'un Mystère était un événement qui occupait à bon droit toute une province et même ses voisines

Tout distingués qu'ils peuvent être, qu'ils soient bourgeois ou nobles, une fois enrôlés, les acteurs des Mystères s'engagent par corps et sur leurs biens à jouer jusqu'au bout ; ils s'obligent par serment à remplir toutes les clauses de leur engagement; ils sont tenus, les jours de représentation, de se réunir dès sept heures du matin pour recorder leurs rôles, sous peine d'une amende, généralement fixée à six sous.

Les *Mystères de la Passion*, demandant quelquefois plusieurs jours pour être représentés, se donnèrent à d'autres époques qu'au temps pascal. Embrassant tous les faits de la vie de Jésus, tous les récits de l'Evangile, ils pouvaient même se jouer dans les différents mois de l'année, et aussi souvent que les populations le désiraient. Cette facilité de représentation introduisit chez nous le théâtre permanent, résultat inattendu, qui, en même temps et pour la même cause, se produisit dans toute l'Europe. Des entrepreneurs de Mystères, sous

le nom de *Confrères de la Passion*, parcoururent le pays. Nous les voyons, dès l'année 1398, louer un local et s'établir à Saint-Maur, près Paris. Quatre ans plus tard, le 12 mars 1402, le roi Charles VI leur octroie des lettres patentes par lesquelles il les reconnait constitués en confrérie régulière. Ils vinrent dès lors à Paris dans les bâtiments de l'hôpital de la Trinité.

Outre ce théâtre permanent des Confrères de la Passion, à certaines époques et dans diverses provinces, on en établit de plus vastes, sur des échafauds élevés à grands frais dans les places publiques.

La plupart des Mystères qui nous restent ont été composés par des prêtres. Souvent ils y remplissaient eux-mêmes les principaux rôles. Ces hommes, pleins de foi dans les sujets qu'ils représentaient, se pénétraient si bien de l'esprit de leurs personnages qu'ils y jouèrent presque leur vie. Ainsi, en 1437, dans un mystère donné à Metz, l'abbé Nicolle, curé de Saint-Victor, représentant Jésus-Christ, prit son rôle tellement au sérieux qu'il faillit mourir en croix. Quelques spectateurs s'en aperçurent à sa physionomie et parvinrent à le secourir à temps.

Des ouvrages représentés avec cette ferveur devaient électriser les spectateurs, tous gens accessibles, par leur naïveté même, aux grandes émotions de l'âme, d'autant plus que la musique jouait aussi son rôle dans les Mystères.

Mais revenons un peu à la représentation qui se fait de ville en ville, malgré l'immense personnel employé.

Le point important pour un maître ou entrepreneur de Mystères consistait à devenir propriétaire de la pièce. Pour cela il allait trouver l'auteur. Les prix se débattaient entre eux. Tombait-on d'accord : l'entrepreneur emportait le manuscrit contre argent comptant. La représentation donnée, l'auteur redevenait propriétaire de son œuvre et la pouvait revendre à un autre entrepreneur, quitte à désintéresser le premier en lui restituant ce qu'il avait reçu de lui. Cette façon assez primitive de régler les droits d'auteur nous venait des Romains.

Quelquefois la municipalité elle-même d'une ville se substituait aux entrepreneurs, et envoyait à l'auteur un échevin délégué. Dans ce cas la municipalité ne donnait généralement qu'un simple acompte contre la remise du manuscrit, qu'elle déposait à la maison de l'échevinage, dans un coffre clos et scellé, jusqu'au jour où commençaient les répétitions. L'auteur pouvait alors passer à la caisse municipale toucher le restant de la valeur de son œuvre : ce qu'il s'empressait de faire au plus vite. Aujourd'hui nos auteurs touchent un tant pour cent sur la recette brute, toutes les fois que leur œuvre est représentée.

Tenez-vous à savoir le montant des droits d'auteur pour un Mystère? Rien de plus facile. Une quittance conservée à la Bibliothèque nationale nous apprend que l'immense somme de dix écus d'or fut payée à maître Arnoul Grébain, *fabricateur* du *Mystère de la Passion*, qui renferme environ vingt-cinq mille vers. Il ne fallait pas se faire auteur dramatique pour arriver rapidement à la fortune. En cela nous sommes en progrès.

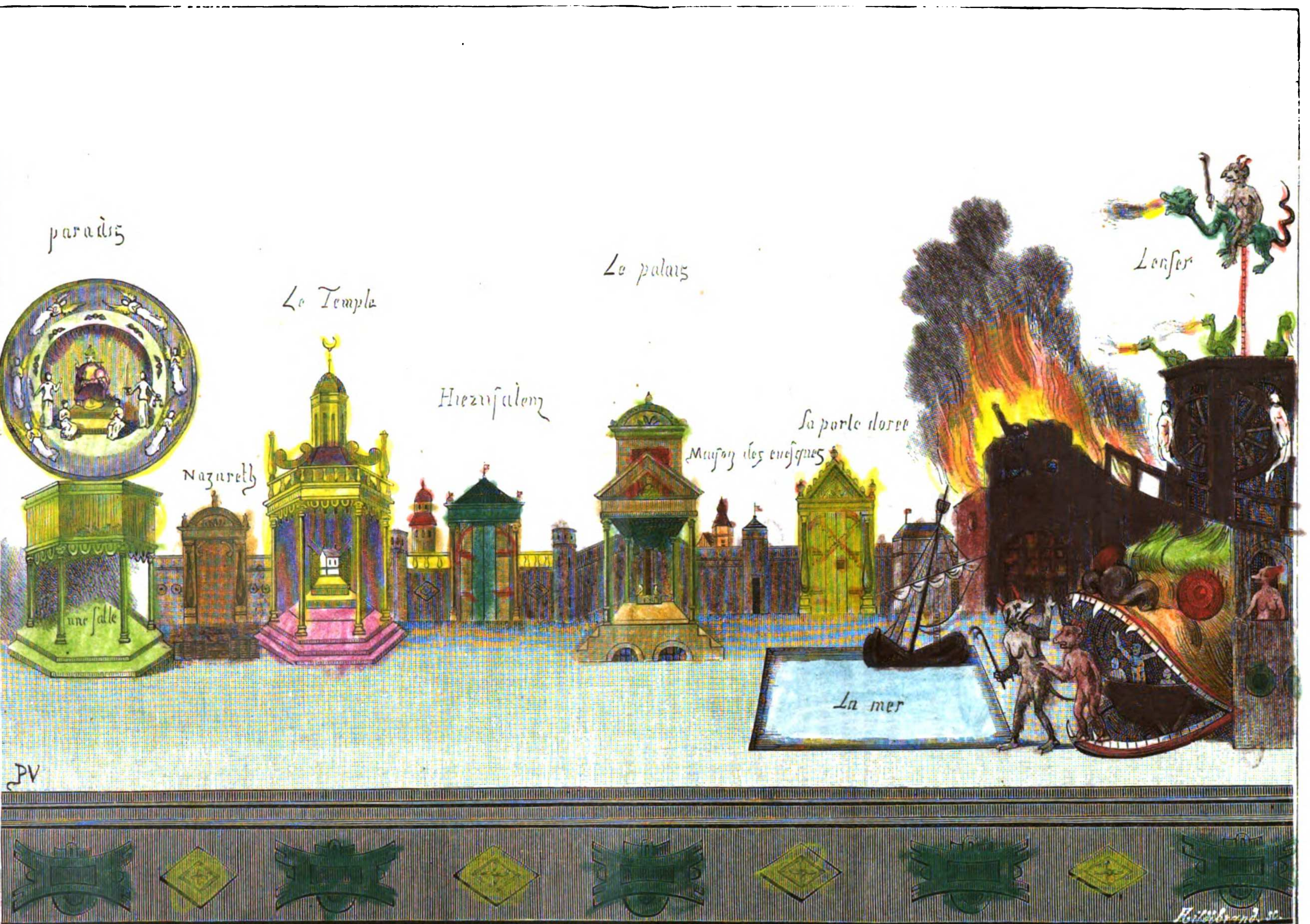
Si les auteurs palpaient des droits en bonnes espèces sonnantes, les spectateurs payaient-ils leurs places? Telle est la question que je vois poindre sur vos lèvres et à laquelle je m'empresse de donner une réponse, non toutefois sans définir auparavant ce qu'étaient ces places.

En face de la scène ou établis élevés pour le *jeu*, se dressaient des gradins affectant la forme circulaire, ou, plus ordinairement, des galeries et des loges destinées à recevoir les spectateurs. L'ensemble de ces constructions s'appelait *le parc*. Construites d'abord dans les vastes parvis des églises, dans les cimetières, dans les marchés des villes ou quelquefois en rase campagne, ces constructions temporaires n'avaient que le ciel pour toiture. Aussi, avant les représentations, se mettait-on dévotement en prière afin que le beau temps favorisât le jeu des Mystères. Dans la suite, quelques localités couvrirent leurs théâtres de grands velariums à la mode antique, qui gardaient les spectateurs de l'intempérie et de l'ardeur du soleil. Le parterre offrait pour s'asseoir le pavé de la place ou l'herbe de la prairie. Dans les villes où subsistaient des ruines d'amphithéâtres romains, comme à Bourges, Arles ou Poitiers, les représentations se donnaient dans ces ruines. Étrange prise de possession des théâtres antiques par les jeux chrétiens!

A l'origine des Mystères, les représentations, montées par les membres du haut clergé, les premiers magistrats ou les municipalités, devaient être gratuites. Un prix perçu à la porte aurait-il défrayé les énormes dépenses de la mise en scène? Non, certes, d'autant plus que, les Mystères se donnant en plein air, les spectateurs eussent facilement pu échapper à la taxe. On se contentait donc de solliciter par des quêtes la générosité des habitants. Chacun contribuait à ces fêtes publiques suivant son désir, ses moyens, ou en raison des avantages personnels qu'il pouvait en tirer. Plus tard, les spectateurs payèrent. Charles VI autorisa les Confrères de la Passion à jouer à leur profit. Cet usage se répandit de Paris dans la province. Quand le Mystère nécessitait un certain nombre de représentations, l'entrepreneur, pour être sûr de sa recette, faisait prendre des abonnements d'avance. Les petites places, c'est-à-dire tout ce qui n'était pas loge, se payaient à la représentation. Quelquefois même, pour attirer le public, on en diminuait le prix après les premières journées.

Un Mystère donné à Valenciennes en 1547, rapporta la somme de 4680 livres, quoique les spectateurs ne payassent qu'un liard ou six deniers chacun. Jugez par là du nombre des amateurs.

Bien que ces Mystères fussent donnés sur la place publique ou en d'autres lieux, le clergé en garda la haute direction. Des prédicateurs venaient avant la représentation échauffer le zèle des acteurs et des spectateurs par une allocution relative au Mystère



Scène pour la représentation des Mystères, d'après la gravure de la Bibliothèque Nationale. (P. 202. col. 1)

représenté. Ils célébraient aussi l'office divin et quêtaient pour les pauvres.

Plus tard, lorsque ces réunions cessèrent et que la cérémonie ne commença plus par l'office divin, il fut décrété que les entrepreneurs de jeu payeraient aux pauvres une somme de 1000 livres. Voilà comment fut établi ce fameux droit des pauvres, qui existe encore aujourd'hui dans tous les théâtres et fait tant de peine à MM. les directeurs. Quant aux acteurs, ils furent payés du jour où les représentations ne furent plus gratuites, soit tant à la journée, soit en une part sur les bénéfices, proportionnelle aux services qu'ils rendaient.

Laissons au contrôle ces questions financières, manquant de charme à la longue; traversons le parterre à la course et allons voir comment est installé le théâtre.

Les auteurs de Mystères se souciaient fort peu de cette fameuse unité de lieu dont parle Boileau, d'après Aristote. Ils embrassaient les événements les plus multiples sans se donner la peine de les grouper autour de centres d'action choisis et spéciaux. Leur intrigue voyageuse demandait à chaque instant un changement de décor. Pour y suffire, on mit d'abord des écriteaux, puis on arriva à diviser le théâtre par étages. A chacun fut affecté une ville ou une province, suivant les besoins de la représentation, et, comme ces besoins devenaient chaque jour de plus en plus nombreux, on subdivisa ces étages, au moyen de cloisons, en un plus grand nombre de scènes partielles, qui prirent le nom de *salles*, et présentèrent les différentes localités de la ville ou de la province correspondant à chaque étage ou établi.

Dans son état le plus rudimentaire, la scène comportait trois étages, le plus haut pour le ciel, le plus bas pour l'enfer, celui du milieu pour la terre. Plus tard, le nombre de ces étages s'éleva jusqu'à neuf. L'étage supérieur communiquait avec la travée inférieure à l'aide de deux escaliers placés de chaque côté du *jeu*, c'est-à-dire de la scène, et construits en spirale comme ceux de nos anciens jubés. Ces escaliers sculptés à jour encadraient gracieusement la scène et la prolongeaient jusqu'au sol.

Les peintres chargés de la décoration apportaient tous leurs soins au *paradis*. On citait entre tous celui du théâtre de Saumur. A cet étage se trouvait un orgue pour accompagner, et au besoin suppléer les chœurs des anges. Quelquefois le *ciel* et le *paradis* ne faisaient qu'un; d'autres fois ils étaient séparés. En tous cas, cette partie de la scène demandait des dimensions très étendues, ce qui ne vous surprendra pas lorsque je vous aurai dit que le nombre des personnages chargés d'y figurer s'élevait jusqu'à cent. Parmi eux se voyaient les neuf ordres d'anges, rangés autour du trône de l'Éternel, et le Saint-Esprit en forme de colombe. Un interlocuteur invisible parlait pour lui.

L'enfer occupait l'établi inférieur. Bien que la scène fût entièrement ouverte et ne possédât point de rideau, le domaine de Satan dérogeait à cette coutume. L'entrée simulait une énorme gueule de dragon jetant feu et flammes par les yeux et les narines. A son avant-scène se trouvaient le purgatoire et les limbes. Cet enfer flambait, rempli de diablotins grouillant, hurlant et affectant les formes les plus bizarres. Les petits devaient égayer le drame en poursuivant les âmes sur le théâtre. Ils remplaçaient nos clowns modernes. Dans leur turbulence excessive, née bien certainement d'un mauvais esprit, ces diables n'eussent pas manqué de troubler les représentations : aussi déployait-on sur la gueule du dragon un long rideau rouge, qui s'écartait pour les laisser passer au moment précis où leur entrée en scène devenait nécessaire. Ce rideau existe encore sur nos théâtres actuels. C'est celui qui, fixe et découpé, sert de cadre à l'avant-scène. On le nomme manteau d'Arlequin, en souvenir de Hellequin, le plus terrible et le plus populaire des diables; car, par une transformation assez naturelle, l'objet d'effroi devint la risée de tous, en même temps que Hellequin se transformait en Arlequin.

Les rôles de diables offraient de sérieux dangers. La représentation du *Mystère de saint Martin*, donnée à Seurre, en Bourgogne, en offre un exemple. Au moment de l'entrée en scène de MM. les diables, Lucifer, suivant Satan de trop près, mit le feu à son haut-de-chausses : le malheureux Satan, tout flambant, poussa pour de bon des cris de possédé. Les pompiers de service n'étaient point inventés, et par conséquent ne résidaient pas dans la coulisse, la lance en arrêt, prêts à faire eau sur la première tentative d'incendie qui aurait l'imprudence de montrer ses brûlantes flammèches. Jugez dès lors de l'épouvante de l'assemblée. Enfin, monseigneur saint Martin aidant, le pauvre diable fut déshabillé et sauvé. Ceci donna à réfléchir aux bonnes gens chargés de faire de mauvais diables. Ils demandèrent des doubles feux.. c'est-à-dire une double paye, *feu*, en langage de théâtre, représentant la somme que l'on paye à chaque acteur pour une représentation. A ces feux doubles se joignirent encore d'autres privilèges, si bien que tous les nécessiteux voulaient faire partie de la *diablerie*.

En outre du *cry* qui annonçait le Mystère et réclamait des acteurs, il se faisait avant la représentation des *montres*, sorte de cavalcades à l'aide desquelles l'on promenait par les rues et les marchés, avec un terrible fracas de musique et de mise en scène, les acteurs dans les costumes de leurs rôles, afin de mieux allécher la curiosité publique. Les cirques forains emploient encore aujourd'hui ce mode d'affiche-réclame, et parcourent ainsi les villes où ils dressent leur tente, à grand renfort de trompettes, de grosse caisse et de cymbales.

La musique, nous l'avons vu déjà, jouait son rôle dans les Mystères, et un rôle beaucoup plus complet qu'on ne le suppose généralement. A l'orgue portatif qui soutenait le chœur des anges, se joignaient des jeux d'instruments, d'autres chœurs chan-

tant des répons et des morceaux d'ensemble pendant les marches, les jeux de théâtre, les *pauses* que nous nommons entr'actes, ou la figuration de quelque tableau vivant. Une grande pause, placée au milieu de la journée, permettait aux acteurs et aux spectateurs d'aller prendre quelque nourriture ou de se rafraîchir dans les cabarets voisins. Ce à quoi ils ne se donnaient garde de manquer.

Quoiqu'il n'y eût pas de rideau, la pièce que nous nommons aujourd'hui *lever du rideau*, existait déjà. Elle consistait, soit en une symphonie, soit en un dialogue peu important à l'action, soit encore en quelque bruyante parade. Elle avait pour but de laisser le silence s'établir, comme encore aujourd'hui.

Les trucs, nommés *secrets*, ne laissaient pas que d'avoir quelque valeur. Les Confrères de la Passion, gens de métiers pour la plupart, apportaient toutes les habiletés de leur industrie à la mise en scène. De là, des effets vraiment prodigieux pour l'époque. Mille petits détails s'y trouvaient prévus. Dans la partie consacrée à la création, les changements à vue et les trucs les plus compliqués se multipliaient. Au début, le ciel rouge feu; se couvrait de nuées puis Lucifer et les anges apparaissaient, supportés par une roue à vis invisible et tournant sur un pivot, quelque chose comme les *fermes* de nos féeries, dont vous lirez le détail dans l'*Envers du Théâtre*, de la Bibliothèque des merveilles. Pour représenter le jour et la nuit, le machiniste déroulait un drap mi-parti blanc et noir.

A suivre. FRÉDÉRIC DILLAYE.

LE FAUCON ET LA FLEUR DE FRAISIER [1]

Là-haut, sur la cime d'un pin, s'est perché un jeune faucon. Il regarde fixement le soleil en agitant ses ailes.

Tout en bas, au pied de l'arbre, croît la fleur du fraisier. Elle craint le soleil et cherche l'ombre.

« Petite fleur de montagne, je suis un brave petit faucon. Sors de l'ombre, que je voie ton visage à la clarté du jour, car ton doux parfum est parvenu jusqu'à moi. Je veux te prendre sur mon aile et te porter aux rayons du soleil.

— Cher petit faucon, à la voix douce, au doux langage, chacun a son genre de vie. Tu as des ailes pour t'envoler et t'élever jusqu'au soleil, tandis que moi je vis heureuse à la fraîcheur de l'ombre. Tu te balances dans les nuages; moi je me balance sur la terre. Poursuis ton chemin et sois toujours heureux sans penser à moi; le monde est assez vaste pour un oiseau et pour une fleur. »

ADOLPHE ADERER.

1. Poésie populaire roumaine.

PETITE ROSE [1]

V

Un mois s'était écoulé depuis que la petite fugitive du vallon de Zemmora était devenue la fille adoptive de la vieille Meryem. Vêtue d'une gandoura [2] à raies blanches et rouges, frangée de houppes de soie, ses blonds cheveux tressés de corail, ses pieds délicats nus dans de mignonnes babouches brodées, Petite Rose allait et venait à travers le douar, suivie de Taleb, sans s'arrêter jamais sur le seuil d'aucune tente. Silencieuse et sauvage, elle repoussait obstinément les avances des autres enfants qui voulaient l'entraîner dans leurs jeux, et ne se laissait caresser que par Meryem.

Souvent, quand l'excellente créature prenait dans ses bras « son oiseau tombé du nid », les yeux de Petite Rose devenaient humides, elle se pressait contre cette poitrine maternelle et disait avec un accent singulier : « Encore ! embrasse encore ! »

Et songeuse, la tête un peu penchée, elle restait là, immobile sous ses lèvres, comme si leur doux bruit eût réveillé au fond de sa mémoire l'écho d'autres baisers. Qui donc l'avait embrassée ainsi, il y avait longtemps, longtemps? avant que Chérifa et Kalaf n'eussent fait de son pauvre corps cette chose pitoyable qui avait arraché des larmes à Meryem, lorsque pour la première fois elle avait fait baigner l'enfant.

A l'heure du *fedjir* [3], tandis que les hommes du douar faisaient l'ablution qui précède chacune des cinq prières que tout bon musulman récite dans sa journée, Petite Rose, usant de la liberté de son âge, suivait les plus zélés à la fontaine, et, cachée dans quelque abri de verdure, les regardait. Un jour qu'elle était plongée dans cette contemplation, l'œil fixe, le sourcil froncé, elle se leva tout à coup, porta les mains à son front et cria avec une sorte d'angoisse : « Prière ! ta petite prière ! »

Puis elle se jeta sur l'herbe où elle enfouit son visage et fondit en larmes. Lorsqu'elle fut apaisée, elle rentra au douar, pressée de raconter à la bonne Meryem ce qu'elle avait « trouvé dans sa tête », et voulant lui demander si elle connaissait cette langue inconnue. Mais le souvenir des moqueries de Chérifa et de Kalaf l'arrêta ; la crainte d'être appelée *maboula*, par Meryem, refoula sa confidence. Taleb seul la reçut, bien bas, et poussa un gros soupir. Il comprenait tout ce Taleb ; c'est pour cela sans doute qu'on l'avait appelé savant.

A la fin de l'été, il y eut encore dans le cerveau de Petite Rose, avidement tendu vers le mystère de son passé, une fugitive lueur. Un matin qu'elle était en-

1. Suite. — Voy. pages 171 et 187.
2. Sorte de longue chemise.
3. Point du jour.

trée dans la partie de la tente du caïd occupée par la belle Zohra, ses regards s'arrêtèrent sur le premier-né de la jeune femme, que Sidi-ben-Taïeb « avait cueilli trois jours auparavant sur un arbre merveilleux de la montagne ». Cet être si mignon, si frêle, parfaitement immobile à ce moment dans les bras de sa nourrice, captivait toute l'attention de Petite Rose. Elle se disait qu'elle n'avait jamais vu un aussi petit enfant, et cependant elle avait vu et aimé quelque chose comme ça, qui ne bougeait pas, oh! oui, aimé! Soudain, elle avisa dans un coin un foulard broché d'or et une écharpe bleue. Doucement, à quatre pattes, l'enfant gagna ce coin, et là, à l'abri d'une draperie, les yeux fixés sur le fils de Zohra, elle roula ensemble le foulard et l'écharpe; après quoi, avec un bout de corde en poil de chameau, elle marqua, serrant bien, une séparation vers le haut du singulier paquet, et, rouge, le cœur battant, elle l'étreignit avec passion en murmurant : « Poupée! poupée! » puis resta comme en extase. Bientôt, pourtant, l'idée que sa poupée aperçue par Zohra courait grand risque de redevenir écharpe et foulard, lui vint. Rapidement elle releva le bas de sa gandoura, y jeta son trésor, et courut le cacher dans la tente de Meryem sous la natte où elle couchait. Elle avait assez nettement le sentiment de s'être approprié ce qui n'était point à elle; aussi pendant la journée laissa-t-elle, les jours suivants, l'autre « Petite Rose » sous la natte; mais le soir, quand la vieille Meryem et les négresses dormaient, l'enfant qui passait le tiers des nuits les yeux ouverts, se mettait sur son séant, prenait sa poupée, la caressait, la berçait; parfois elle lui parlait tout bas en pleurant. Elle prit aussi l'habitude de réveiller Taleb pour qu'il léchât son nourrisson. Le slougui, il faut le dire, se prêta d'assez mauvaise grâce à ces effusions.


Elle réveillait Taleb. (P. 204, col. 1).

Le bonheur secret que goûtait Petite Rose dans ses démonstrations de tendresse à ce chiffon informe, vécut trois grandes semaines. La belle Zohra, gâtée et impérieuse, avait cassé une demi-douzaine d'éventails sur le visage de ses négresses, qu'elle accusait de la disparition de son riche foulard et de son écharpe.

Petite Rose avait senti un gros remords en voyant maltraiter les pauvres négresses par sa faute, puis elle s'était dit avec cette féroce logique des enfants dont des châtiments injustes ont dévoyé le jugement : Moi aussi j'ai été battue quand je n'avais rien fait, et avec un bâton encore!

Cependant, sa bonté native réagit vite sur l'égoïsme de ce raisonnement; elle ne renonça pas à son précieux chiffon, mais elle trouva moyen sans s'accuser de dédommager les négresses, qui l'aimaient, par mille gentillesses. Elle leur apportait les coquillages qu'elle trouvait, et leur partageait les pâtisseries que lui donnait Meryem, qui chaque jour la gâtait davantage.

Mais, hélas! rien ne dure en ce monde, pas même le bonheur des petites filles, surtout lorsqu'il repose sur quelque fraude.

On ne s'avise pas de tout: la fille adoptive de Meryem, absorbée par son amour pour l'autre Petite Rose, ne s'apercevait point que Taleb devenait jaloux, affreusement jaloux! On ne pouvait imaginer plus piteuse mine que celle qu'il faisait quand Petite Rose, pinçant délicatement le bout de ses oreilles, le tirait de son sommeil pour lui faire embrasser son bizarre nourrisson. Une nuit, cette corvée accomplie, Taleb se dit qu'il en avait assez décidément, et jusqu'au jour il chercha le moyen de se débarrasser de l'odieux chiffon, et le trouva. Voici comment il s'y prit: avant le réveil de Petite Rose il alla se cacher dans le compartiment de la tente réservé aux négresses, et se blottit sous une gandoura qui traînait.

Lorsque Petite Rose fut levée, elle appela Taleb, pour qu'il l'accompagnât, comme à l'ordinaire, dans sa visite aux oiseaux du voisinage, qui étaient ses amis, et qui lui chantaient de si jolies chansons.

« Taleb! Taleb! »

La voix claire de Petite Rose jeta en vain ce nom à tous les échos du douar, le slougui n'eut garde de paraître. L'enfant pensa qu'il était parti sans l'attendre et prit sa course, fort mécontente.

Pendant ce temps, messire Taleb sorti de sa cachette se frottait câlinement contre Meryem, qui causait avec son fils à l'entrée de la tente, pour attirer son attention. Quand elle l'eut caressé, le chien alla vers la natte de sa petite maîtresse, flaira un moment pour trouver cette chose étrange qu'il avait tant léchée, et enfin, découvrant l'autre Petite Rose dans le coin où elle gisait, il la saisit avec un aboiement joyeux, et l'apporta aux pieds du caïd et de Meryem en la secouant furieusement.

« Le foulard de Zohra et son écharpe! cria Meryem; dans quel état! vilaine bête! » et sa main s'abattit sur le dos du slougui.

A cet instant Petite Rose, n'ayant pas trouvé son chien à l'endroit accoutumé, revenait d'un trait, haletante.

Lorsqu'elle vit son nourrisson tout déformé, à terre elle poussa un cri, se jeta dessus, et le serra contre elle avec un air de défi.

Puis, pensant qu'elle s'était trahie devant Sidi-ben Taïeb et Meryem, elle rougit et baissa la tête sans cependant lâcher son cher chiffon.

« Ah ! c'était toi ! » dit sévèrement le caïd.

Il la prit par la main, l'emmena dans sa tente et là, devant ses trois femmes et les négresses, il conta l'aventure.

Petite Rose fut accablée de reproches et de moqueries par Fatma, Aïcha, et Zohra. Celle-ci lui arracha brusquement des mains son nourrisson, et lui dit :

« Si tu veux que je te laisse mon foulard et mon écharpe, qui sont trop abîmés pour que je puisse encore m'en parer, il faut qu'en punition de ton offense tu t'agenouilles devant moi et baises la poussière. Voilà ton horrible enfant, choisis. »

Petite Rose, toute pâle, détourna les yeux pour ne pas le voir.

« M'entends-tu ? reprit Zohra.

— Oui.

— Pourquoi ne réponds-tu pas ?

— Je ne suis pas ton esclave, je ne baiserai pas la poussière de tes pieds.

— Tête de fer ! murmura le caïd avec une certaine satisfaction.

— Puisque tu ne veux pas t'humilier devant moi, continua Zohra, tu vas recevoir ton châtiment. »

Elle appela une négresse et lui ordonna d'allumer un feu de broussailles en dehors de la tente.

Tous sortirent, et quand les premières flammes commencèrent à s'élever du tas d'herbes sèches, Zohra dit à Petite Rose :

« Je vais brûler ton chiffon, et aucune de nous ne t'en donnera d'autres : te décides-tu à faire ce que j'ai exigé de toi ? »



La chasse au faucon. (P. 207, col. 1).

Lentement, l'enfant fit *non* de la tête ; sentant sa gorge se serrer sous le sanglot qui montait, elle ne voulait pas parler, ne voulant pas pleurer.

« Allons, Zohra ! » crièrent Aïcha et Fatma, jette au feu le joli nourrisson de cette orgueilleuse entêtée.

L'autre Petite Rose fut lancée dans les flammes.

Petite-Rose resta là, debout tout contre, jusqu'à ce que le dernier lambeau de son nourrisson fût consumé ; puis elle s'enfuit et ne reparut qu'à la nuit. Lorsque Meryem la vit rentrer le visage décomposé et les yeux rougis, elle la gronda doucement de son obstination, cause du violent chagrin qu'elle éprouvait. L'excellente femme était presque aussi peinée que l'enfant, et sans une défense formelle du caïd, qui après avoir admiré la force de volonté de la petite fille trouvait prudent de la rompre pour l'avenir, Meryem lui eût, dès ce soir même, confectionné un nouveau nourrisson avec un de ses voiles.

Petite Rose écouta en silence les tendres remontrances de sa mère adoptive, puis elle lui baisa la main en murmurant :

« Ne leur dis pas que j'ai pleuré ! »

Et elle alla s'étendre sur sa natte.

L'été avait effeuillé ses couronnes sur les gazons jaunis ; la première pluie d'automne, celle que les Arabes appellent *la pluie des agneaux*, était tombée. Puis était venu *le père des tempêtes*, le terrible mois de novembre, pendant lequel ce beau ciel d'Afrique, qu'on rêve en France toujours tout d'azur, verse des torrents d'eau.

Durant des jours et des nuits la pluie, la pluie, rien que la pluie ! A l'aube pas un rayon, la nuit pas une étoile. On n'entend que le bruit sec et monotone que rendent les averses en tombant sans interruption sur les tentes. Dans les vallées, dont les fortes terres rappellent celles de la Brie, il est impossible de faire un pas au dehors sans enfoncer jusqu'aux genoux dans une boue liquide.

Entre cet affreux mois de novembre et les giboulées

de mars, les belles journées reparaissent, et de nouveau un radieux soleil resplendit dans un ciel sans nuages.

Ce fut alors que Petite Rose, qui pendant les mauvais temps était restée blottie dans un coin de la tente de Meryem, sans vouloir en bouger, parut revivre. Elle s'était consolée de la perte de l'autre Petite Rose mais elle ne l'avait point oubliée. Quand à l'entrée de l'hiver Meryem, ne sachant à quoi l'occuper et la distraire, lui avait proposé de demander au caïd la permission de lui confectionner un second nourrisson, elle s'y était refusée, disant qu'elle aimait toujours la brûlée. Puis, assez volontiers, elle s'était prêtée, quoiqu'elle montrât pour le travail manuel une dédaigneuse horreur, à partager par nuances les laines avec lesquelles Meryem et ses négresses tissaient les tapis qui garnissaient la tente. Il est vrai de dire que Petite Rose s'arrêtait à chaque instant pour caresser Taleb, dont elle n'avait pas soupçonné la trahison et pour lui raconter ses rêves : souvenirs confus de sa petite enfance, trop vagues pour que Meryem, attentive sans le paraître, pût en démêler le mystère.

Un matin d'avril, le caïd entra dans la tente de sa mère, et après les salutations d'usage lui apprit qu'il était invité avec deux de ses parents à aller chasser au faucon et au sanglier chez son ami, Mohamed-ben-Rhaled, cheik des Harars, dont les douars étaient établis sur les premiers plateaux du Sahara. Une vingtaine de chefs des tribus du Sud devaient assister à ces chasses.

« C'est pourquoi, mère, j'emmènerai l'enfant, dit-il ; peut-être lorsque j'aurai raconté son histoire, sera-t-elle reconnue par un des seigneurs présents pour avoir été enlevée de sa tente ou de son douar, ou l'un d'eux aura-t-il entendu parler de l'événement arrivé dans une tribu voisine.

— C'est sagement pensé, mon fils, répondit la vieille Meryem ; mais ta sagesse m'est amère, car je me suis fort attachée à Petite Rose. Je vais te donner Yaya, la plus âgée de mes négresses, pour avoir soin d'elle.

— Elles feront la route en palanquin sur un de mes meharis[1], aie l'esprit en repos. »

Petite Rose écoutait cette conversation, toute saisie ; elle voulait bien retrouver ses parents, mais elle ne voulait pas quitter Meryem. Il fallut cependant obéir au caïd.

Deux jours après, à la première aube, Meryem, arrêtée à l'extrémité du douar, suivait d'un œil humide la petite caravane qui s'éloignait, emportant celle qu'elle appelait sa rose de joie, ou sa fleur de tristesse, selon la très variable humeur de la nerveuse enfant.

Les savants arabes nomment *seheur* ce moment presque insaisissable qui précède le point du jour, et qui est plus facilement appréciable dans les pays d'un horizon étendu ; de là, paraît-il, le nom de Sahara donné à la région des hauts plateaux qui suit le Tell, terre qui produit le grain. Le Sahara est la terre des troupeaux et des pâturages.

1. Chameaux de pur sang.

Les premiers plateaux, appelés Serrsous, sont une succession de mamelons d'une hauteur presque égale qui se suivent sur une immense étendue.

Entre cette *houle de mamelons* coulent des sources d'eau vive, et s'étendent de gras pâturages à l'herbe courte et épaisse, qui nourrissent des brebis très renommées pour leur chair et leur laine. Ce n'est qu'à une vingtaine de lieues des montagnes du Tell que commence le vrai Sahara : vastes plaines vides et dénudées, montagnes arides, oasis ; puis d'autres terres où l'on trouve encore des pâturages, puis plus loin, bien loin, le redoutable et mystérieux pays des sables.

Les populations de ces hauts plateaux sont surtout guerrières et nomades. Chaque année elles s'enfoncent dans les régions du Sud, emportant toute leur fortune sur des milliers de chameaux, lorsqu'elles ont achevé leur provision de grain dans le Tell, et reviennent au printemps. C'était chez l'une d'elles, les Harars, que Sidi-ben-Taïeb et ses deux parents allaient chasser.

A leur arrivée on commença par leur offrir la *diffa*[1]. Les serviteurs de leur hôte, le cheik Mohamed-ben-Rhaled, servirent d'abord une sorte de potage au piment rouge, appelé *cherba*, des galettes au beurre, des œufs aux oignons ; puis deux nègres apportèrent un mouton rôti tout d'une pièce et encore embroché, que le maître d'hôtel du cheik dépeça très adroitement avec ses doigts et un couteau. Ces moutons cuits tout entiers à la flamme sont d'un goût exquis. Nos meilleurs gigots d'Europe feraient triste mine à côté d'eux.

On servit ensuite un énorme plat de noyer, rempli de couscous[2] cuit à la vapeur de la viande, une quantité d'excellentes pâtisseries, du café et des pipes chargées de ce tabac blond et parfumé de l'Orient.

Pendant tout le repas des esclaves agitèrent de grands éventails en plumes d'autruche pour rafraîchir l'air de la tente et brûlèrent des parfums.

Petite Rose trouva une compensation à cette diffa, longue pour sa patience et son appétit d'enfant, dans le voisinage d'une jolie guenon, perchée dans un coin de la tente, et qui, voyant en la petite fille la seule femme de l'assemblée, lui faisait les plus drôles de grimaces.

Une heure de sieste suivit la diffa, puis Sidi-ben-Taïeb vint chercher Petite Rose pour la chasse au faucon. Amusé et intéressé par la vive intelligence de l'enfant, le caïd lui avait promis de l'emmener à cette chasse, qui ne présentait pour elle aucun danger.

Bientôt tous ces brillants cavaliers de race noble — seuls ils chassent au faucon — furent en selle. Ils montaient ces juments rapides qu'Allah, dit-on, fit naître du vent. C'était sans doute pour répondre à cette glorieuse origine que Mohamed-ben-Rhaled, le cheik des Harars, avait nommé l'admirable bête qu'il montait : *Fille du vent*.

Mohamed, Sidi-ben-Taïeb et les autres cavaliers

1. Repas offert par l'Arabe à ceux qui viennent le visiter.
2. Le couscous ou kouskoussous est une sorte de semoule faite par les femmes à la main et grain à grain. On le fait cuire dans un plat percé de trous comme une passoire, au-dessus de la viande.

avaient, pour cette chasse, la main droite garantie par un gant appelée *smègue*. Ce gant n'a pas de doigts. La grande élégance est de l'avoir en peau de tigre ou de panthère ; c'est là-dessus que se perche le faucon. Plusieurs chasseurs avaient un deuxième faucon perché sur l'épaule, et un troisième sur la tête, sur les cordes en poil de chameau qui entouraient les gaïcks.

Ces faucons avaient la grosseur d'un pigeon, la tête petite, couverte d'un capuchon en filigrane d'argent avec des houppes de soie, le bec fort et court, les pattes jaunes et garnies d'ongles acérés.

On commença par faire partir des poules de Carthage, ensuite on décapuchonna les faucons; qui s'élancèrent d'un vigoureux coup d'aile, piquant une pointe droit dans le ciel, à perte de vue. Lorsque leurs yeux jaune d'or furent accoutumés à la lumière, ils se précipitèrent sur leur proie en la frappant d'un coup de leurs serres fermées.

Pendant ces premiers exploits les cavaliers d'escorte battaient les buissons pour en déloger les lièvres. La rapidité de leur course leur permit d'abord d'échapper aux faucons lancés de nouveau ; mais dès que ceux-ci les virent hésiter pour chercher une retraite, ils s'accrochèrent à leur dos et leur mangèrent la cervelle et les yeux.

Petite Rose, en croupe derrière le caïd, se mit à pousser des cris et à demander qu'on lui portât au douar les pauvres bêtes pour les soigner, ce qui amusa beaucoup les chasseurs. Malgré sa compassion pour les victimes, l'enfant était singulièrement captivée par l'aspect de cette chasse.

Sous ce ciel d'un bleu intense, devant un horizon sans limites, ces hommes superbes aux vêtements d'un blanc éclatant, criant, gesticulant, excitant leurs faucons, les complimentant ou s'en moquant, fermes en selle sur ces fougueuses juments de race, dont on voyait les veines dessiner leurs lignes sinueuses sous la robe lustrée. Elles piaffaient, bondissaient, se cabraient, faisant resplendir au soleil les selles poinçonnées d'or et les brides lamées d'argent.

Puis les faucons, montant droit dans l'atmosphère lumineuse, et redescendant, rapides comme la foudre, frapper la proie qu'ils avaient choisie.

Au coucher du soleil tous les cavaliers mirent pied à terre, et, tournés vers l'Orient, se prosternèrent pour prier avec ce respect et ce recueillement des mahométans qui condamneront plus d'un chrétien au dernier jour. Au milieu de cette grande nature dont ils étaient les maîtres et les seigneurs, le spectacle qu'offraient ces hommes si forts si fiers, dans leur posture humiliée, était plus frappant que partout ailleurs. Dans ces solitudes, l'idée de Dieu planait dans toute sa majesté puissante. Il faut venir vivre dans les étouffements de notre civilisation corrompue, pour entendre dire que le ciel est vide, et que l'homme n'est qu'une matière organisée vide aussi de son hôte céleste !

Pendant la prière des chasseurs, Petite Rose, retirée à l'écart, les contemplait songeuse, le cœur gonflé. Pourquoi le paradis d'Allah n'était-il fait que pour les hommes ? [1] Pourquoi les femmes n'avaient-elles pas aussi dans le corps le bel oiseau blanc ? (l'âme). Ainsi, elle, Petite Rose, devait mourir un jour comme meurent les gazelles et les fleurs : c'était bien triste ! Pourtant, en plongeant tout au fond de son rêve du passé, il lui semblait qu'elle aussi avait prié ; ce mot de *prière* qui un jour avait éclaté sur ses lèvres, en était la preuve ; d'autres mots lui revenaient parfois avec celui-là, mais elle n'en comprenait pas la signification. Son front brûlant appuyé sur sa main frêle, Petite Rose murmura :

« Je ne suis pas du tout pareille aux autres enfants du douar. Sidi-ben-Taïeb pense que j'ai été enlevée de la tente d'un grand seigneur du Sud ; mais moi je crois plutôt que je suis la petite fille d'une houri [2] qui en me berçant m'aura laissée tomber. Qu'elle a dû avoir du chagrin ! Elle me regarde toujours, bien sûr... Oh ! si je pouvais voir ses yeux ! »

Cette idée qu'elle vivait sous le regard de sa mère, enveloppa l'enfant d'une douceur infinie, et depuis, toutes les fois qu'elle leva vers le ciel sa tête blonde, il lui sembla sentir glisser sur elle le souffle d'un baiser.

Petite Rose fut brusquement tirée de sa rêverie naïve par une quinzaine de cavaliers, qui, partis en avant au grand galop, aussitôt la prière terminée, revenaient à fond de train. Arrivés à quelques pas des autres chasseurs ils s'arrêtèrent court, déchargèrent leurs fusils [3] dans les jambes des chevaux en poussant des hurrahs ; puis, faisant pivoter leurs montures, ils s'enfuirent de nouveau en rechargeant leurs armes, pour revenir et recommencer vingt fois de suite cette charge guerrière. Ils faisaient tournoyer au-dessus de leurs têtes leurs longs fusils cerclés d'argent, et excitaient par les cris : « Marche vite ! vite ! » leurs chevaux qui bondissaient, caracolaient, sautaient des quatre pieds à la fois, pirouettaient sur leurs jambes de derrière, à faire jaunir d'envie tout le Jockey-Club de la vieille Europe.

Ce blanc tourbillon se détachant sur le fond rouge du ciel, dans sa *furia* étrange, fut le bouquet de la fête, la *fantasia* offerte au chef et à ses hôtes.

A suivre. ANDRÉ GÉRARD.

A TRAVERS LA FRANCE

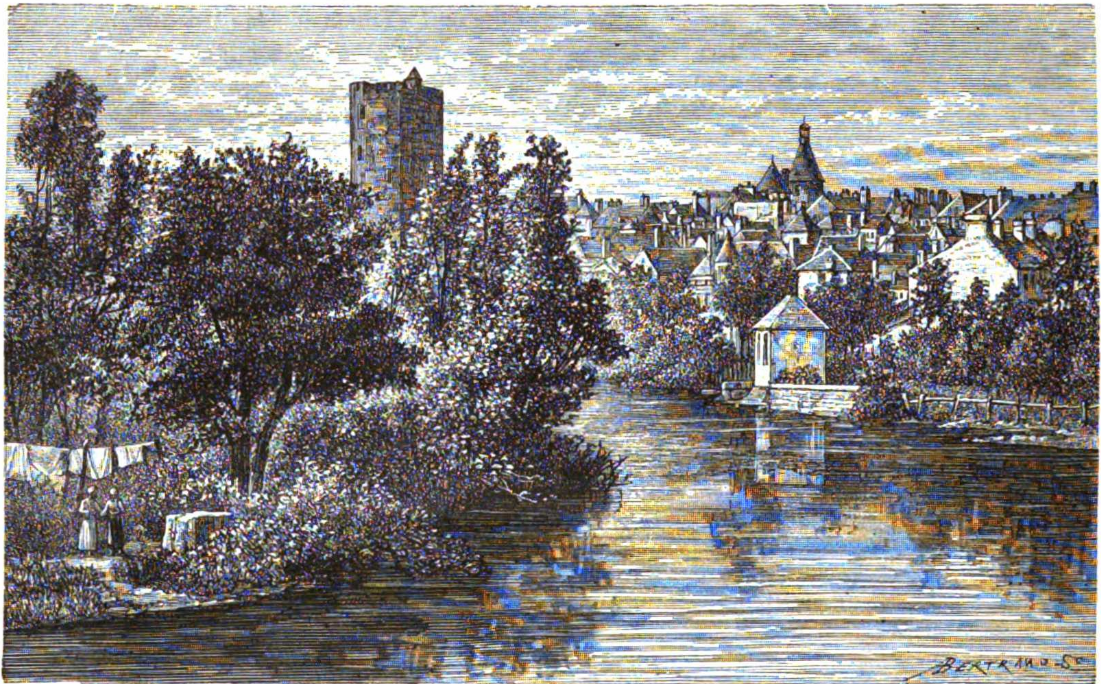
ISSOUDUN

Issoudun, chef-lieu d'arrondissement et la seconde ville du département de l'Indre, a été fondée par les Gaulois, sur la jolie rivière de la Théols, au milieu d'une contrée riche encore de souvenirs celtiques et

1. C'est la croyance des musulmans.
2. Femmes célestes du paradis de Mahomet.
3. Chargés simplement à poudre.

d'antiquités romaines, autant que fertile en pâturages, en vignes et en céréales. Elle s'appela dès sa naissance ***Uxellodunum*** ou ***Exoldunum***, d'où est venu le nom actuel. La féodalité en fit plus tard une place de guerre importante, que se disputèrent les rois de France et d'Angleterre durant la fin du douzième siècle. Un donjon reste encore debout, témoin et souvent l'objet de ces luttes acharnées. Cette belle tour est un des chefs-d'œuvre de Richard Cœur-de-Lion, aussi habile à construire les forteresses que son rival Philippe Auguste l'était à s'en emparer. Issoudun et son donjon restèrent, en effet, au pouvoir du roi de France, et la citadelle, appelée la Tour-Blanche, servit désormais de prison et parfois de tombeau à des malheureux auxquels son nom dut sembler une amère ironie.

Reconstruite après plusieurs incendies, dont le plus terrible, en 1651, allumé pendant un assaut, coûta la vie à six cents personnes, Issoudun est aujourd'hui la localité la plus industrieuse du Bas-Berry. Ses environs nourrissent de nombreux troupeaux de moutons, dont la laine forme l'élément principal du commerce de la ville, et dont la peau, préparée dans les tanneries et les mégisseries des bords de la Théols ou de ses affluents, est convertie en beau parchemin. Après Paris et Amiens, Issoudun est en France le centre principal de la parcheminerie. Douze ou treize fabriques importantes y produisent toutes les espèces de parchemins employées pour l'écriture, les reliures, les emballages et les cymbales ou les tambours. Ces parchemins sont obtenus non seulement avec des peaux de moutons, mais aussi avec des peaux de veaux, de chèvres et d'agneaux. Ces derniers sont les plus fins; ceux qu'on appelle vélins tirent leur nom des peaux de veaux qui ont servi à les faire (un veau s'appelait jadis un *vel*, du latin *vitulus*); on les recherche à cause de leur poli et de leur éclatante blancheur. Leur nom est souvent appliqué aujourd'hui à certains papiers de luxe qui offrent les mêmes qualités. A voir l'activité des fabriques d'Issoudun, on peut se convaincre que le parchemin, malgré l'énorme abondance et le bon marché actuel du papier, est encore loin d'être hors d'usage. On n'a jamais cessé de l'employer pour les diplômes, les titres de noblesse et toutes les autres pièces écrites dont il importe d'assurer la longue conservation. Outre les genres de parchemin dont nous avons parlé, et qu'on désigne dans l'ensemble sous le nom de *parchemin animal*, Issoudun fabrique aussi le parchemin végétal, sorte de papier auquel une préparation chimique donne presque la consistance d'un vrai parchemin.


Issoudun.

Les environs d'Issoudun sont charmants; on admire surtout au sud la source de la Théols, qui jaillit avec une grande abondance au pied d'un rocher, et rejoint, après 800 mètres de cours, la Thonaise, premier affluent de la Théols et beaucoup moins volumineuse au confluent, malgré sa longueur de 30 kilomètres.

La ville d'Issoudun est desservie par l'important chemin de fer de Paris à Toulouse, qui assure à ses produits de rapides débouchés. Aussi sa population s'accroît-elle sans cesse : elle atteignait presque, en 1880, le chiffre de 14000 habitants.

ANTHYME SAINT-PAUL.



Grand'mère lui a donné un bon coup d'ombrelle. (P. 212, col. 2.)

CADETTE

I

Me voilà bien embarrassée ! J'ai fait une promesse, une promesse solennelle et je ne sais de quelle façon m'y prendre pour la tenir !

Mais aussi comment ai-je pu accepter un engagement aussi étonnant pour une petite fille ! Certainement, promettre est la chose la plus facile du monde; mais je vois bien que c'est tenir qui est le *hic*, comme dit ma grand'mère.

Cette mésaventure m'apprend la signification de cette parole, qui est aussi de ma grand'mère : « Promettre et tenir sont deux. » C'est tout à fait mon avis maintenant, depuis que j'ai imprudemment promis d'écrire mon journal. Ma chère maman a une amie qui est ma marraine et que j'aime beaucoup. Voilà bien longtemps qu'elle est partie pour un pays d'un nom bizarre, le bout du monde, dit-on.

En partant elle me demanda de lui écrire. Je n'ai jamais écrit à personne qu'à ma grand'mère, je fis la moue, et elle, bien sérieusement, avec cette voix aimante qui m'allait au cœur me dit : « Écoute, petite Germaine, cela te fait peur de m'écrire maintenant; mais tu grandiras et il faudra bien que tu te décides à faire autre chose que des devoirs de style. Ne m'écris donc pas maintenant; mais promets-moi, le jour où tu auras quinze ans, de commencer par lettres ou autrement un journal sur toi-même, qui me mettra au courant de ton petit personnage. Me promets-tu ? »

Quinze ans ! C'était très loin : je n'en avais que treize. Je promis et elle me remercia en ajoutant quelque chose d'incompréhensible sur un événement qui pourrait m'affliger, et dont elle voulait que je lui parlasse dans mon journal. Je promis tout ce qu'elle voulut. C'est si long deux ans !

Eh bien, ils sont passés. J'ai quinze ans aujourd'hui. On les fêtera après demain, quand ma grand'mère sera arrivée, et pas plus tard qu'hier j'ai reçu un billet de ma marraine. « Et ta promesse ? » dit-elle.

Voilà le grand sujet de mon embarras.

Et d'abord, comment écrit-on un journal ? Si seulement je savais commencer !

Ce matin, maman m'a donné une capsule pleine de fil en me disant : « Impossible de trouver le bout, cherche. » J'ai cherché bien longtemps, pinçant ici, pinçant là. Pour mon journal à faire c'est tout pareil. Je me frappe le front, je me tire les cheveux, je dessine des bobines. Si seulement j'avais le bout, mes pensées, comme le fil que j'ai fini par découvrir, suivraient peut-être toutes seules !

J'ai des amies qui riraient bien de mon embarras. Elles écrivent leur journal, elles ! C'est bien amusant, pas leur journal, mais leur manière de le faire et de le montrer. Elles le cachent, elles le mettent sous

clef, elles en montrent un coin, elle font lire une phrase, puis une ligne, puis une page; c'est extrêmement drôle. J'ai lu plusieurs de ces papiers mystérieux dont leurs frères se moquent. Il m'a semblé qu'elles racontaient l'histoire d'une autre. Marie faisait des tirades sur l'aurore et sur la lune : c'est une grosse réjouie qui aime beaucoup mieux le soleil, et les soles au madère.

Adèle racontait qu'elle voulait être sœur de charité, aller dans les ambulances; un jour je me suis coupé le doigt, elle s'est sauvée pour ne pas voir du sang.

Louise se pose en sœur aînée, en maman; elle coud, elle tricote, elle débarbouille, sur son journal; et elle est furieuse quand il lui faut s'occuper de ses petites sœurs. Ce n'est pas là le journal que je veux écrire pour ma marraine. Je veux lui parler vrai.

Cela dit, si je commençais, si j'essayais de commencer!

Voyons..... une..... deux..... trois..... Quelle heure est-il? Deux heures! Mon temps d'écrire est passé... et j'ai écrit très long, il me semble... Comptons. Trois pages et cinq lignes! c'est énorme. Eh! mais cela me servirait peut-être de commencement... C'est une idée, c'est une idée! je tiens le bout de la pelote de fil.


Me voici bien embarrassée. (P. 209, col. 1.)

Et maintenant, si, pour continuer, je disais un mot de l'événement que ma marraine m'annonçait et qui est arrivé malheureusement pour moi et pour ma grand'mère?

Non, non, c'est trop pénible à dire, ce sera pour demain : il ne faut pas en écrire trop long pour commencer. Je vais mettre ceci sous enveloppe et écrire dessus : première enveloppe. Le reste se déroulera comme il pourra.

Je n'écrirai pas des choses sublimes, ni poétiques, ni fantastiques; mais j'écrirai ce que je pense, ce qui m'arrive, tout simplement.

Oh! ma marraine, quelle promesse vous m'avez fait faire là! La tiendrai-je? Je l'espère.

II

Aujourd'hui, puisque j'en suis au second article, je n'ai pas de commencement à chercher : c'est déjà quelque chose.

Il faut donc parler de l'événement, comme disait ma marraine.

Mais cela est triste à écrire. Si je racontais mon histoire comme un de ces contes que j'ai tant aimés?

Donc, il était une fois une petite fille nommée Germaine Grandvallon, qui était heureuse et très aimée. Son père, sa mère et sa grand'mère, trois bons génies, l'entouraient de soins et d'affection, et elle avait de bons petits voisins qui étaient ses camarades. Elle habitait une vieille maison proche d'une belle forêt, et c'était dans les grandes allées pleines d'ombre qu'elle avait appris à marcher et à courir. Elle avait une marraine aussi, un autre bon génie qui, sans la faire pleurer d'ennui, lui avait appris des choses qui semblent fort ennuyeuses aux enfants : car il n'est guère possible de les apprendre en jouant. Je ne sais comment sa bonne marraine s'y était prise; mais Germaine savait lire, écrire, compter et faire des gammes sans qu'elle eût souvenir de s'être ennuyée un instant. C'est qu'au fond Germaine était heureuse de faire plaisir à ceux qu'elle aimait. Son père admirait ses pages d'écriture et ses règles d'arithmétique, sa maman écoutait sa musique, sa grand'mère examinait ses ourlets; c'est pourquoi elle s'appliquait et s'instruisait gaiement. C'était une bien heureuse petite fille, un peu trop bruyante peut-être, un peu entêtée quand elle s'y mettait, un peu fière et très portée à la nonchalance; mais on la prépara à sa première communion, et elle s'appliqua à une autre étude, celle de réformer son caractère et de régler l'emploi de son temps. Et cela se fit encore sans ennui et sans souffrance. Elle voyait beaucoup d'enfants se fâcher et s'ennuyer, pour ceci, pour cela: les petites filles capricieuses remplissent le monde.

Elle ne s'ennuya, elle, que par le cœur. Quand son cœur fut atteint, elle connut toutes sortes de choses nouvelles, elle se sentit penser.

L'année de sa première communion, son père tomba malade et mourut. Ah! la mort, c'est terrible!

Germaine pensa qu'elle ne se consolerait jamais; mais elle eut le courage de ne pas trop pleurer devant sa grand'mère, qui avait un chagrin qui n'était pas un chagrin d'enfant.

Ce grand malheur fut suivi de tristesses sans fin. Germaine s'aperçut que sa mère et sa grand'mère ne s'aimaient plus autant. Bientôt elles ne s'aimèrent plus du tout. Elles ne s'étaient peut-être jamais beaucoup aimées; mais le bon génie qui était là présent, servait de trait d'union.

La mère de Germaine avait à Paris des frères, des cousines qu'elle regrettait. La vieille maison, la vieille église, la belle forêt même l'ennuyaient. Tout cela était devenu vide pour elle, disait-elle.

Quand arriva l'hiver, elle souffrit du froid, de la pluie, du vent. Le vent faisait cependant de bien belle musique dans les grands arbres de la forêt; Germaine

ouvrait les fenêtres toutes grandes pour mieux l'entendre : elle aimait mieux encore sa belle forêt l'hiver que l'été, à cause des sérénades que lui donnait le vent.

Mais sa pauvre maman souffrait, et un beau jour elle décida qu'elle quitterait la petite ville de Péran.

Germaine pleura amèrement : elle pleura sa grand'-mère, sa forêt, sa vieille maison, sa vieille église, son vieux chien, ses petits amis de Préauloup ; elle pleura même Mathurine, la vieille servante de sa grand'mère, qui était une femme acariâtre et violente pour tout le monde, excepté pour elle et pour sa grand'mère.

Germaine se déplut à Paris ; en écrivant à sa grand'-mère elle signait : l'exilée ! Pour comble d'ennui sa maman fit un grand voyage et la mit en pension. C'est là qu'elle connut des petites filles qui griffonnaient à tout propos et qui écrivaient un journal bien ennuyeux et plein de mensonges.

Pendant une de ses vacances elle revit sa marraine, son bon génie qui lui avait appris l'alphabet de toute science sans fatigue ; elle fit une promesse imprudente, et elle entendit parler d'un événement qui l'affligerait peut-être.

Au retour du grand voyage de sa maman, on le lui annonça. Sa mère se remariait. Elle épousait un de ses cousins. Une des petites amies de Germaine lui dit que c'était tout un roman. Seulement elle ne le savait pas.



Il avait l'air très bon. (P. 211, col. 1.)

Germaine, qui n'avait pas la manie de détester les gens sans les connaître et qui n'était pas d'un caractère jaloux, se montra d'abord très insensible à l'événement, et ne le jugea pas effrayant du tout. Elle trouva même que le monsieur que sa maman lui présentait comme un second père, avait l'air très bon et très comme il faut.

Un second père ! Ce n'est pas à dédaigner. Il ne remplace pas l'autre ; mais c'est tout de même un père. Malheureusement elle revit une compagne qui avait pris le genre de détester sa belle-mère et qui écrivait des horreurs d'elle sur son journal ; malheureusement surtout, Germaine alla passer le reste de ses vacances chez sa grand'mère, à Péran.

La grand'mère ne trouvait pas de termes pour qualifier *l'événement*. Quant à Mathurine, elle traitait la mère de Germaine de sans-cœur toute la journée.

Cette pauvre grand'mère ! Elle avait une telle idolâtrie pour le cher père de Germaine, mon *fisse*, comme elle disait.

Germaine commença par trouver sa maman bien cruelle de faire souffrir les gens comme cela. Et puis Mathurine ne disait-elle pas vrai en affirmant que si sa mère l'avait aimée, elle ne se serait pas remariée.

Ce fut Germaine qui décida sa grand'mère à assister aux cérémonies de ce mariage détesté ; un peu plus elle se révoltait aussi et refusait d'y paraître. Il lui venait toutes sortes de méchancetés dans la tête et dans le cœur. Positivement elle en était arrivée à aimer moins sa mère et à trouver le monsieur désagréable.

Il fallut voir l'arrivée des trois mauvais génies à Paris. La grand'mère de Germaine, Germaine elle-même ne firent rien paraître d'abord. On se salua, on s'embrassa, on s'habilla. Mais Germaine habitait le troisième étage avec sa grand'mère. Après chaque repas, après chaque visite elle se réfugiait là comme dans une forteresse, et il fallait entendre le trio ennemi. Mathurine était la plus enragée ; ce fut elle qui rendit odieuse à Germaine l'appellation qu'on voulait lui faire donner à M. Harrisson : il s'appelait comme cela, il était Anglais, ce qui exaspérait d'autant plus la grand'mère de Germaine. Impossible de faire dire à Germaine mon père, ou papa. Voyant cependant que sa mère s'irritait de sa mauvaise volonté, elle avait fini par appeler M. Harritzon, monsieur papa.

Le départ de la grand'-mère et de Mathurine adoucit un peu Germaine. Mais elle souffre toujours, car elle se sent jalouse. Dans tout ce qu'on lui a dit, il y a beaucoup de vrai. Elle n'a plus la même confiance en sa mère, elle se trouve seule, et si elle faisait des vers, ce seraient des vers désespérés ; mais elle n'en fait pas, elle a déjà bien de la peine à écrire tant bien que mal un journal réclamé par sa marraine qu'elle aime beaucoup, mais à laquelle elle a bien envie de manquer de parole.

Et le conte finit là. Celui-là n'aura pas le sort du *Petit Chaperon Rouge*, on ne le racontera pas, on ne le chantera pas ; c'est un conte bien ennuyeux. J'aurais dû, au moment de l'événement, faire enlever monsieur papa sur un char attelé de deux hyènes ; mais cela n'eût pas été le vrai.

Maintenant j'attends l'arrivée de ma grand'mère, qui vient pour affaires à Paris et qui a promis de s'arrêter deux jours en l'honneur de mes quinze ans.

Maman, qui est toujours bien bonne, malgré mes boutades, m'a dit ce matin qu'elle m'accorderait ce jour-là tout ce que je lui demanderais. C'est une promesse, cela. Voyons, que vais-je lui demander?

Je n'ose pas l'écrire. Et maintenant, va sous ton

enveloppe, petit conte qui contiens le commencement de l'histoire de la pauvre Germaine.

III

J'ai tant de joie dans le cœur aujourd'hui qu'il faut bien en laisser couler un peu sur ce petit papier. Petit papier, mon ami, savez-vous que je commence à vous apprécier comme un confident bien commode? Vous êtes discret, pas curieux, vous ne demandez pas plus qu'on ne vous en dit, comme les petites filles qui se posent en confidentes, et vous n'avez pas de langue pour répéter à tort et à travers les secrets d'autrui. Une enveloppe, un tiroir suffisent pour vous abriter, et une petite flamme suffirait pour vous rendre muet à jamais.

Décidément, marraine, vous aviez deviné que je me confierais difficilement, et vous saviez bien aussi que je sentirais trop vivement pour garder en moi-même, comme une femme, toutes mes impressions. Tout le monde me prend pour une petite fille si tranquille dans son insignifiance!

Mais ce n'est pas de moi qu'il faut parler aujourd'hui, c'est de ma grand'mère qui est là, dans un grand fauteuil, se reposant de son voyage.


Grand'mère se repose. (P. 212, col. 1.)

Elle ferait un bien beau portrait, ma grand'mère! Elle a une taille pleine de majesté, un visage un peu sévère, mais qui convient à une grand'mère. Rien ne change chez elle, elle est la même toujours. Sa toilette ne varie pas. Je me frotte les yeux et me demande si je ne suis pas à Péran, la voyant dormir les mains jointes. Elle a ses mitaines de filet, ses souliers de prunelle, son bonnet de tulle à pois, sa collerette de tulle empesée très dure. On ne dirait pas qu'elle sort d'un wagon, mais bien d'une boîte capitonnée et hermétiquement fermée.

Elle était attendue ce matin, mais je n'étais pas bien sûre qu'elle viendrait. Fêter les quinze ans de sa petite-fille lui était bien agréable sans doute; mais il fallait pour cela faire plusieurs lieues et surtout accepter l'hospitalité de ce qu'elle nomme « le nouveau ménage ».

Je voyais tout préparer pour la recevoir et je me disais : Elle ne viendra pas. Quand c'est un bonheur qui doit m'arriver, je commence par penser : Il n'arrivera pas. Je ne sais pas si je dois me réjouir ou m'attrister de cette disposition, qui m'empêche de me jeter dans la joie jusqu'au cou.

Maman n'était pas elle-même sans quelque inquiétude, et monsieur papa lui disait :

« Ne vous agitez pas tant, Marie, et ne démeublez pas inutilement vos appartements : une femme de l'âge de Mme Grandvallon ne fait pas cinquante lieues pour assister à un dîner de famille. »

Je pensais : « Vous vous trompez, monsieur Harrisson, ma grand'mère ferait cent lieues pour cela; ah! on voit bien que vous n'êtes pas de notre famille, vous! »

Pur style de ma grand'mère.

Rien qu'en la voyant apparaître à l'horizon, il me revenait toutes sortes de griefs contre mon beau-père, et je me réfugiais déjà en pensée dans la chambre préparée pour elle, comme dans la forteresse d'autrefois, d'où nous lui faisions une si terrible guerre.

Mais au moment où midi sonne, j'entends une voiture dans la cour. C'est la vingtième depuis ce matin; mais celle-ci m'attire particulièrement. Je la suis des yeux dans son circuit. La portière s'ouvre. La coiffure de Péran m'apparaît. Je ne vois que cela. Je perds la tête, je me sauve, je descends les escaliers quatre à quatre, et j'arrive sur le perron où je tombe dans les bras de ma grand'mère.

Je crois que je ne l'ai jamais vue aussi émue. Et Mathurine donc! Elle a chiffonné toute sa coiffe à force de m'embrasser sur les deux joues. Mais grand'mère, qui ne perd jamais de vue le décorum, lui a donné sur le dos un bon coup de son ombrelle, et elle m'a lâchée.

J'ai monté l'escalier en donnant le bras à ma grand'mère. A chaque marche, je voyais son visage perdre l'expression heureuse qui m'avait accueillie. A la porte qui s'est ouverte devant maman et monsieur papa, elle avait repris sa figure paisible et un peu glacée. Elle a serré la main à maman du bout des doigts et a fait une profonde révérence à monsieur papa, qui lui a offert le bras pour la conduire à son appartement.

Le déjeuner s'est très bien passé; mais la conversation qui s'est engagée au dessert a donné à ma grand'mère sa physionomie de neige. Maman s'en est aperçue et a voulu changer le sujet; mais monsieur papa parlait de l'Écosse où ils vont aller tous les deux, et il ne voyait même pas les signes de maman.

Moi je trouve tout simple qu'il aille voir sa sœur à Dundee; évidemment grand'mère n'est pas de mon avis.

Après le déjeuner, elle a demandé la permission de se retirer pour se reposer, et elle est venue faire sa sieste dans ma chambre, et là nous avons parlé de nos petites affaires. Elle n'est pas contente; elle blâme ce

voyage qui m'oblige à retourner en pension. Elle me trouve grandie, maigrie, pâlie. Mathurine est venue ajouter à ses craintes.

Mathurine était très mécontente de la cuisine. La femme de chambre de Madame l'avait traitée comme un chien.

C'est étonnant comme Mathurine est orgueilleuse, elle exige plus d'égards que ma grand'mère elle-même

Elle a dit que je n'avais plus que la peau sur les os, elle a dit que personne ne s'occupait de ma santé, elle en a tant dit que ma grand'mère en est arrivée à me tâter le pouls et à examiner gravement ma langue. Elle m'a trouvé de la fièvre.

« Grand'mère, c'est le plaisir de vous revoir.

— Non, les émotions agitent les nerfs, mais n'ont pas d'action sur le cours du sang. »

Et elle a ajouté :

« Ma petite-fille, il faut revenir à Péran.

— Grand'mère, tout de suite.

— Puisque votre mère et monsieur son mari voyagent, il serait tout simple que vous vinssiez chez moi.

— Tout simple, grand'mère.

— Vous êtes si avancée dans vos études, ce sont vos parents eux-mêmes qui le disent, qu'une année de pension en plus est parfaitement inutile.



Elle a examiné gravement ma langue. (P. 213, col. 1.)

— Absolument inutile.

— Il y a des professeurs de musique à Péran.

— Oui, il y en a.

— La santé est le premier des biens.

— Oui, grand'mère, oh ! oui. »

Elle appuya son menton sur sa main.

« Comment leur demanderai-je cela ?

— N'importe comment, grand'mère.

— Si, car je ne supporterais pas un refus. Il y va de ma dignité. J'ai déjà fait tant et de si douloureux sacrifices ! Chez moi j'aurais fêté avec bonheur vos quinze ans, ma petite-fille. Ici, j'ai le cœur navré. Est-il bien possible que je demande comme une grâce qu'on laisse venir chez moi la fille de mon fils !

— Mais, grand'mère, si je le demandais, moi ?

— Ma petite-fille, je suis pour les principes. Un enfant n'a rien à exiger de sa mère.

— Mais si maman m'avait commandé de lui demander quelque chose aujourd'hui, pour mes quinze ans ?

— C'est différent.

— Elle me l'a commandé.

— Ah ! que comptez-vous lui demander, Germaine ?

— Je cherchais, grand'mère ; mais j'ai trouvé maintenant. Je lui demanderai de m'envoyer en pension.

— Germaine !

— En pension... chez vous, à Péran. »

Grand'mère sourit.

« Vous êtes une petite fille avisée, Germaine. Faites cela. Si vous ne réussissez pas, je parlerai à mon tour ; mais voyez-vous, il vaudrait mieux que je ne parlasse pas. Entre votre mère et moi, depuis son nouveau mariage, il n'y a plus qu'un fil. Un refus le ferait casser et ce serait fini entre nous, à jamais.

— Mais pas entre moi et vous, grand'mère ?

— N'avez-vous pas appris votre catéchisme, Germaine ? ***Bien d'autrui tu ne prendras.*** L'enfant appartient à sa mère.

— Et un peu aussi à sa grand'mère.

— Oui, oui, s'il était là, lui ! »

Et sur ce mot grand'mère a levé les yeux au ciel ; puis les a fermés comme pour dormir, et je me suis mise à griffonner notre conversation en recommandant bien à ma plume de ne pas grincer trop fort sur le papier.

Heureuse grand'mère, qui sait faire comme cela des petits sommes en plein jour ! Ce n'est pas moi qui dormirais après un semblable entretien.

Mon cœur bat si vite, à la pensée du cadeau étrange que je vais demander à ma pauvre maman ! Jamais petite fille n'en a demandé de pareil, je crois. Si elle

était seule, si elle restait à Paris, je ne consentirais pas à la quitter. Mais puisqu'elle va en Ecosse avec monsieur papa, qui est très attentif pour elle, je peux bien, moi, aller voir mon vieux Péran et ma belle forêt. Mathurine m'a dit que mes petits camarades m'attendaient, que tout le monde me réclamait. Un peu plus elle ferait parler en mon honneur, le vieux chien, le vieux cheval, le vieux carrosse, les lièvres et les arbres de la forêt.

Ah! la forêt! les grandes clairières! les sources! les nids d'oiseaux! Que dira maman quand je lui demanderai un voyage, au lieu d'un bijou qu'elle compte me donner sans doute? Et si elle refuse, et si ma grand'mère se fâche? Elle a déjà tant envie de se fâcher pour de bon!

Alors, je perdrai ma grand'mère. Cette crainte me donne froid dans le cœur.

Mon bon ange, êtes-vous par là? Glissez-moi donc au cœur une bonne inspiration; c'est dur pour une petite fille d'être mêlée à des choses incompréhensibles, c'est terrible de sentir qu'il n'y a plus qu'un fil entre ceux qu'elle aime. Car je les aime tous, j'aime tout le monde, moi! Et il n'y a plus qu'un fil! grand'mère l'a dit.

Mon Dieu, mon Dieu, faites qu'il ne se casse pas entre mes doigts, ce pauvre petit fil d'amour si fin, si fin qu'on ne le voit presque plus.

A suivre. ZÉNAÏDE FLEURIOT.

FRATERNITÉ!

Il y a quelques semaines, au moment où les élèves de deuxième année à l'École polytechnique passaient leurs examens de sortie, un fait bien touchant s'est produit qui met admirablement en relief les sentiments de fraternité de ces jeunes gens.

On sait que dans une promotion les deux premiers élèves s'appellent majors; ils portent deux galons d'or placés l'un à côté de l'autre au bas des manches de leur habit.

Les quatre suivants sont appelés *fourriers* et leurs deux galons d'or sont séparés. Viennent ensuite les sergents, qui n'ont qu'un galon d'or et dont le nombre varie avec le nombre des élèves de la promotion; ils sont quinze environ.

Les classements ont lieu à Pâques et à la fin des deux années. Les élèves peuvent choisir dans leur ordre de classement sur la liste de mérite les positions qu'ils désirent. Avant même que les examens de sortie soient terminés, chaque élève remet au général une liste des positions qu'il souhaite, dans l'ordre de préférence.

Une liste est, par exemple, rédigée ainsi : Mines, Ponts et Chaussées, Génie; cela veut dire: S'il reste une place dans les Mines quand mon rang me donnera le droit de choisir, je la demande; à défaut des Mines, je prendrai les Ponts; s'il ne reste plus de place dans les Ponts et Chaussées, je demanderai le Génie....

On offre chaque année aux élèves 2 places d'ingénieur des Mines, 15 places d'ingénieur des Ponts et Chaussées, 6 places d'ingénieur des Constructions navales, etc.... en tout environ 30 places civiles, dévolues aux trente premiers élèves, qui prennent dans la langue imagée de l'École le nom de *bottiers*. Les autres se partagent le Génie et l'Artillerie de terre et de mer.

Les nombres que nous venons de donner sont parfois légèrement modifiés d'une année à l'autre, mais dans de très petites limites.

Cette année, le second major au dernier classement de Pâques tomba subitement malade avant la fin des examens.

Que faire? S'il ne subit pas les dernières épreuves, il devra recommencer son année. S'il consent, malgré sa maladie, à subir les examens, nul doute que sa note soit moins bonne, et la lutte est si vive entre les premiers que, faute d'un point, le troisième pourra gagner sa place et prendre la seconde place des Mines.

Pendant que ce pénible combat se livrait dans l'esprit du jeune major, les élèves unanimement, simplement, prenaient une résolution touchante. Ce furent, dit-on, les premiers *fourriers*, ceux qui allaient directement profiter de l'accident survenu à leur camarade, qui prirent la direction du mouvement. L'un d'eux griffonne une phrase sur une feuille de papier, la lit à ses camarades de salle, qui approuvent. On frappe la muraille à l'aide d'un *bouret* (tabouret): un élève de la salle voisine sort, on lui remet le *topo* (feuille de papier), dont il donne à son tour lecture. Le topo passe de salle en salle et partout on l'approuve à l'unanimité; il revient enfin, par le procédé du *bouret* à la salle dont il est parti. Toute la promotion, unie dans le même sentiment, a déclaré qu'elle acceptait la proposition faite par les fourriers. Cette simple affirmation vaut toutes les paroles d'honneur.

Quel est donc l'engagement que viennent de prendre tous ces jeunes gens? Le voici : « *Personne autre que le premier major ne demandera les Mines* ». De façon que l'élève malade, quelles que soient ses notes aux derniers examens, aura à coup sûr une seconde place.

C'est tout. Et les élèves, après avoir donné cette nouvelle preuve de l'admirable fraternité polytechnicienne, se sont remis bravement à *piocher* leurs examens de sortie.

En racontant cette histoire nous songeons moins à remercier nos *jeunes conscrits*, qui ont si bien suivi les traditions de l'École, qu'à féliciter le *major* d'avoir été l'objet d'une si touchante manifestation.

A. BERTALISSE.

LES MYSTÈRES [1]

I (*Suite*).

Le Mystère donné à Valenciennes en 1547 reste célèbre dans les annales de la mise en scène. Les *secrets* du paradis et de l'enfer étaient capables d'être pris par le peuple pour de véritables enchantements.

Les machinistes des mystères connaissaient les épées à lame rentrante, les navires qui traversent la scène, y sombrent sous la tempête, les chaudières qui éclatent, les fontaines qui jaillissent soudain, les palmiers qui verdissent à la parole, et bien d'autres choses encore. Les apparitions se faisaient à l'aide de trappes, comme de nos jours. On avait même trouvé le moyen de produire ces soudaines clartés dont la tête des anges ou des archanges devait s'illuminer quand ils apparaissaient.

Pour cela, et comme la représentation se faisait en plein jour, on disposait sur les côtés et au fond du théâtre de petites ouvertures, dont l'orientation permettait de jeter un nimbe autour des têtes divines, nimbe d'or pour peu que le soleil prêtât son concours. Je crois la lumière électrique préférable et beaucoup plus exacte que le soleil.

Le *Mystère de la Passion*, le modèle du genre, se ouait en six journées :

La première comprend la Nativité, et employait quatre-vingt-quinze personnes et deux chœurs; la seconde commence au sermon de saint Jean et finit à sa décollation; la troisième va du mystère de la Chananéenne jusqu'à l'entrée de Jésus à Jérusalem; la quatrième, depuis l'entrée de Jésus jusqu'à sa comparution devant Pilate; la cinquième nous fait assister au repentir de Judas, jusqu'après la mise au tombeau; la sixième, nous montre la Résurrection et la descente du Saint-Esprit. Inutile d'ajouter qu'à chaque journée le personnel augmentait. La quantité de monde employée et le nombre des tableaux à présenter aux spectateurs nécessitaient donc ces dispositions. Ajoutons à cela que les cortèges déployaient une grande pompe; seulement, en fait de costumes, d'usages et de mœurs, ce n'étaient point ceux des Juifs au temps de Pilate que l'on représentait, mais bien ceux de l'époque même de la représentation, et cela fut toujours ainsi, tant que les Mystères durèrent.

En dehors de l'action, se tenait toujours un personnage remplissant des fonctions assez diverses et qu'on nommait le *meneur du jeu*. Quelquefois, il commentait les paroles de l'Écriture et en faisait ressortir la moralité; d'autres fois, il tenait l emploi de régisseur, ou bien encore il faisait office de souffleur. Semblable au chœur antique, il avait pour mission de complimenter le public, d'annoncer et de récapituler la pièce ou de rendre compte aux spectateurs des jeux de scène nécessitant une explication.

Ces spectacles, essentiellement religieux et nés de l'Église, plus ou moins modifiés, surtout dans leur esprit et dans leur inspiration première, se prolongèrent fort tard en certains pays. En 1820, on simulait encore à Limoges, dans les processions en marche, différents épisodes de la Passion. On la représentait en Bretagne vers 1834. L'année suivante, on la jouait encore tous les dimanches de carême à Lincelles, près de Lille, et quelques années avant à Comines, Halluin, Werwick, Tourcoing et dans les environs de Dunkerque. Bien plus, les sociétés de ces endroits concouraient entre elles.

Aujourd'hui le *Mystère de la Passion* est représenté tous les dix ans à Oberammergau. Il nous reste à voir pourquoi et comment.

II

Nous voici arrivés à Oberammergau complètement édifiés, je l'espère, sur l'origine des Mystères, sur leur utilité et sur la façon dont ils étaient représentés; ce qui nous permettra de faire quelques rapprochements et de juger, par comparaison, ce qu'est le *Mystère de la Passion* en 1880, auprès de ceux représentés au moyen âge.

La salle de spectacle conserve, à peu de chose près, la simplicité du parc des anciens Mystères; seulement, au lieu de s'asseoir sur une herbe plus ou moins rare, les quelque cinq ou six mille spectateurs qui peuvent s'y entasser, trouvent, en guise de bancs, de simples planches à peine rabotées et jetées sur des poutres. Ces bancs, disposés en gradins, s'élèvent à une hauteur respectable, et précèdent une sorte de pavillon couvert garni de sièges numérotés, sur trois rangs. Ces loges imitent fort bien les galeries du moyen âge et contiennent quatre cents places.

La scène, large de soixante mètres environ, n'offre plus cet aspect d'étages superposés et divisés en compartiments. L'avant-scène, profonde de quinze mètres, simule une place publique, limitée sur le côté par deux rues praticables, s'enfonçant à perte de vue dans Jérusalem. Les maisons de Pilate et d'Annas occupent chacune un angle de ces rues, laissant entre elles un assez large espace qui forme la véritable scène. Elle est couverte et munie d'un rideau comme le plus pauvre des théâtres modernes. Sur l'avant-scène, se tient le chœur antique, qui a remplacé le meneur du jeu, et se jouent toutes les scènes du mystère, n'exigeant aucune décoration spéciale ni aucun changement à vue. Les autres scènes et les tableaux vivants occupent la partie couverte, large de trente mètres et profonde de vingt. Ce théâtre, tout en planches, se démonte quand vient le mois de septembre, pour être reconstruit dix ans après: car, ainsi que je vous l'ai dit, ces fêtes sont décennales et datent du dix-septième siècle.

La peste décimait l'Europe, les habitants d'O-

1. Suite et fin. — Voy. page 199.

berammergau, effrayés à juste titre, firent vœu, au cas où la Providence les protégerait contre la terrible épidémie, de représenter eux-mêmes le *Mystère de la Passion*, à charge à leurs descendants de renouveler cette représentation tous les dix ans.

Ce fut en 1633 que ce fait eut lieu. Les érudits du bourg constituèrent leur drame d'après les anciens documents et les traditions non encore oubliées. On le joue aujourd'hui à peu près tel qu'ils le firent, si j'en excepte la *diablerie*, Messire Satan ayant perdu tout crédit dans la montagne. Autrefois, racontent les annales d'Oberammergau, le prologue se passait en enfer. Le diable y tenait grand conseil et menait grand bruit. L'avènement de Jésus le préoccupait fort. Il cherchait un moyen d'y parer. Ce moyen, il crut le trouver en s'incarnant dans la personne de Judas. Voilà pourquoi, lorsque ce dernier se pendait, une foule de diablotins sortaient de sa robe, comme les enfants des jupes de la *mère Gigogne*, et cela à la grande joie des amateurs du bon rire. Des parties de musique remplacent maintenant le rôle de Satan, et le mystère devient par ce fait même un drame religieux à grand spectacle, composé de dix-sept actes et de vingt-cinq tableaux. En dehors des chœurs de fondation, le public est redevable au maître d'école de toute la partition, et du poëme remanié à son curé, vieillard aujourd'hui plus que centenaire.

Ces auteurs touchent-ils des droits? Je n'en sais rien, mais je présume qu'ils ont travaillé pour la gloire. Les places se payent cependant et leur prix varie entre un franc vingt-cinq et dix francs. Suivant l'ampleur de leur bourse, les premiers arrivés choisissent les meilleures places. Pas de location! pas d'agences! pas de privilèges! La recette est affectée au payement des frais d'installation; l'excédent, s'il existe, à l'entretien de l'église et des maisons d'école. Quelque argent reste-t-il encore dans la caisse: le bourgmestre le distribue aux acteurs pour les dédommager du temps perdu. Quant aux auteurs, je ne vois pas trop qu'il en soit question. La postérité leur tiendra-t-elle compte de ce noble désintéressement?

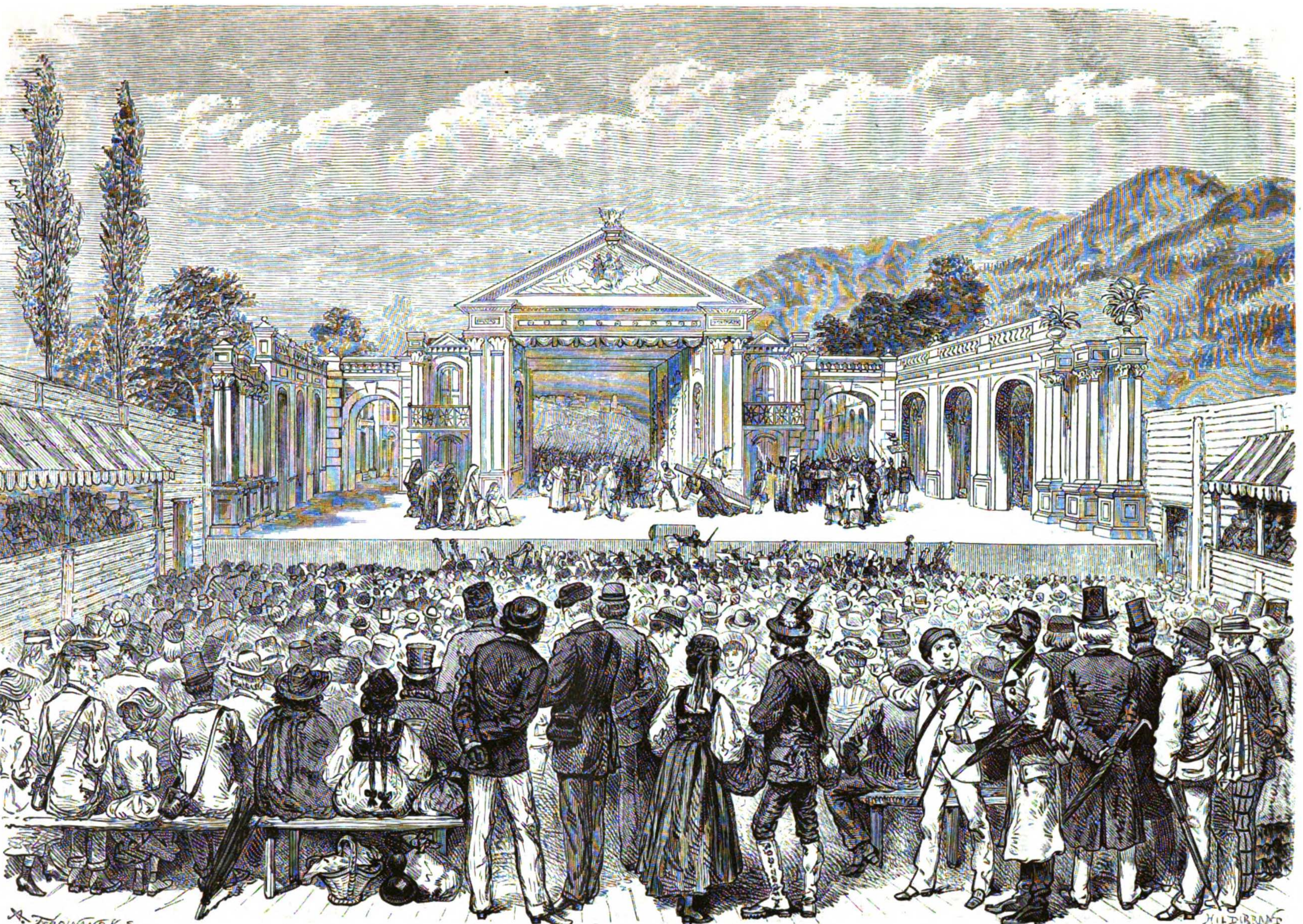
A force de causer, nous voici arrivés non seulement à Oberammergau, mais encore au jour même d'une représentation. Dès l'aurore, les cloches sonnent à toute volée, les fanfares éclatent en notes joyeuses et alertes, les Alpes tressaillent aux coups de canon, les tambours grossissent leurs roulements des réponses de l'écho de la montagne, et les habitants de s'éveiller et de s'habiller à la hâte. Les étrangers, arrivés de la veille, ont bien quelque peine à retenir un bâillement et se frottent les yeux avec rage. Il faut se lever. A huit heures commence le spectacle, à six heures la messe en musique. Les paysans des alentours descendent de la montagne. Chacun voudrait avoir une bonne place. Aussi, pour se caser, la foule se livre à une bousculade effrénée. Enfin le drame commence. Le maître d'école monte à son pupitre, prend en main la baguette de chef d'orchestre, et donne le signal de l'ouverture. Le calme se fait peu à peu. Chacun se découvre. Alors le chœur fait son entrée. Il représente les Esprits, vêtus de longues robes blanches, un manteau de couleur vive agrafé à l'épaule. Le rideau de la scène couverte se lève et laisse voir un tableau vivant représentant Adam et Eve chassés du Paradis terrestre. Un second tableau lui succède rapidement. Il figure une énorme croix au pied de laquelle des gens agenouillés restent immobiles et comme abîmés dans leurs prières. Le chœur explique que le drame de la vie humaine tient tout entier entre ces deux tableaux En effet, si tous les maux de l'humanité viennent de l'arbre où Eve cueillit la pomme, son salut vient de l'arbre qui fournit le bois de la croix où fut cloué Jésus.

Aussitôt après ce prologue, une foule de figurants se précipitent et se bousculent dans les rues de Jérusalem en criant: Hosanna! Jésus, monté sur son ânesse, fait son entrée triomphale dans la ville. A son arrivée sur la place publique, c'est-à-dire sur l'avant-scène, le rideau du théâtre s'ouvre et montre le temple envahi par les vendeurs. Jésus entre et les chasse honteusement. Ils se révoltent. Les prêtres et les pharisiens accourent, et se promettent de conspirer contre cet homme de Galilée, agissant en maître et acclamé par le peuple.

La foule partie, le chœur revient pour célébrer la venue du Christ et nous donner des détails sur les intentions des Hébreux à son égard. Puis la toile du théâtre se lève et nous montre, en tableau vivant, la citerne dans laquelle les frères de Joseph viennent de le précipiter. La plus grande curiosité des Mystères d'Oberammergau gît dans cette alternance de tableaux vivants de l'ancien Testament et des scènes qui leur correspondent dans le nouveau. Il semble que l'auteur du Mystère se soit complu dans cette idée: tous les actes de la vie de Jésus trouvent leurs similaires dans les différentes phases de l'histoire sainte. Il l'a présentée d'une façon visible et saisissante qui a bien son mérite et son intérêt. Le chœur n'assiste jamais à l'action de la Passion, dialoguée et mouvementée comme un drame. Il n'entre en scène que pour les tableaux vivants et les explique à grand renfort de musique. Ce sont des oratorios, avec quatuors, sextuors, trios, récitatifs et tout ce que comporte ce genre.

Après la trahison de Judas au Jardin des Oliviers, le bourgmestre d'Oberammergau, qualifié épicier sur l'état civil, Kaïphe sur l'état de la troupe des Mystères, s'avance jusqu'à l'orchestre, correctement boutonné dans sa redingote officielle, fait les trois saluts de rigueur et lance la célèbre phrase: « Un entr'acte d'une heure et demie est accordé au public! » Quelle joie! Midi sonne! L'estomac vide et éveillé depuis quatre heures du matin réclame la soupe des grands jours. Les spectateurs n'en peuvent mais; les acteurs manquent de voix.

Cet entr'acte a lieu, comme vous le voyez, à l'heure où se faisait celui des anciens *Mystères*, les paysans de la Bavière ayant conservé l'antique habitude de manger copieusement à midi. Comme au temps jadis aussi, des marchands encombrent les abords du théâ-



La représentation du Mystère de la Passion, à Oberammergau. (P. 215, col. 2.)

tre. Celui-ci vend du pain, celui-là du saucisson, cet autre de la bière. Son établissement n'est pas le moins assiégé. Les échos de la montage n'entendent plus qu'un effrayant cliquetis de mâchoires, ponctué de temps à autre par le claquement des langues satisfaites de la fraîcheur, bien relative pourtant, de la bière.

A une heure le canon tonne, et chacun de quitter au plus vite sa table pour se précipiter de nouveau vers le théâtre, où la scène s'ouvre par le tableau vivant représentant le prophète Michæas souffleté pour avoir dit la vérité au roi Achab. Les places se reprennent aussi lestement que possible. Les spectateurs, redevenus sérieux et attentifs, écoutent et regardent religieusement.

Les trucs existent, mais sont peu nombreux à Oberammergau, par cela même que la diablerie est supprimée. Plus de disparitions sous terre, de flammes de soufre, de transformations animales de toute sorte.

Au demeurant, les Mystères en 1880, tels qu'on les représente à Oberammergau, avec leurs tendances au drame à grand spectacle, leurs allures d'opéra, le luxe de leurs costumes, copiés d'après les dessins de Gustave Doré, n'ont plus le caractère imposant des Mystères du moyen âge, si grandioses par leur naïveté même. Il ne s'en dégage pas moins un puissant attrait et un grand charme de curiosité digne d'attirer l'attention des voyageurs et des ethnographes. C'est en vertu de ces considérations que nous les avons notés ici.

FRÉDÉRIC DILLAYE.



PETITE ROSE [1]

VI

Sidi-ben-Taïeb devait passer plusieurs jours en chasse sur le territoire des Harars; selon ce qu'il avait annoncé à sa mère, il avait raconté l'histoire de Petite Rose à tous les chefs rassemblés; mais aucun ne la reconnut pour être de sa famille ou de son douar, aucun ne se souvint d'avoir entendu parler d'un enlèvement d'enfant dans la région qu'il habitait. C'était tout ce que le caïd désirait savoir. Ayant mis ainsi son âme « en paix devant Allah », il ne songea plus qu'à prendre sa part des plaisirs que lui offrait son hôte.

Pendant ce temps, Petite Rose reçut l'ordre de rester au douar avec la négresse de Meryem. Mais l'enfant, qui aimait à errer seule au gré de sa fantaisie, échappa un jour à la surveillance de Yaya, et s'éloigna passablement des tentes. Se sentant fatiguée, elle s'étendit le long de buissons de lauriers-roses qui traçaient le cours d'un large ruisseau que les pluies de mars avaient changé en torrent, et s'y endormit avec l'insouciance de son âge. Une brusque secousse et le froid de l'eau la réveillèrent, elle jeta un cri, puis s'enfonça.

Presque aussitôt le galop rapide d'un cheval retentit: un officier français, dont le régiment se trouvait en observation non loin de là, et qui chassait de ce côté, mit pied à terre, ôta lestement son uniforme, entra jusqu'à mi-corps dans le torrent, dont il ressortit au bout d'une minute, tenant Petite Rose ruisselante et évanouie. Elle ne tarda pas à se ranimer et, l'ardeur du soleil aidant, à se réchauffer dans le manteau dont l'officier l'avait enveloppée. Il prit ensuite sa gourde, et lui fit boire quelques gorgées d'eau-de vie.

Petite Rose faisait docilement ce qu'il lui disait, en assez bon arabe, mais restait muette, et ses yeux grands ouverts exprimaient le plus profond étonnement.

« Tu es bon, seigneur, dit-elle enfin, je suis très contente de ne pas être morte. De quelle tribu es-tu? »

L'enfant n'avait encore jamais vu de Français.

« Je suis Français, dit l'officier.

— Ah! fit Petite Rose avec une moue dédaigneuse, tu es un de ces *roumis!* [1] »

L'officier, qui était un tout jeune lieutenant, d'une physionomie charmante, remit tranquillement son uniforme sans se préoccuper de l'impression que sa nationalité produisait sur la petite Arabe. Alors elle s'approcha de lui, et examina curieusement son costume; puis, s'enhardissant, elle passa doucement ses doigts sur les galons des manches et dans les franges de l'épaulette. L'officier la laissait faire, souriant à ce joli et expressif visage penché vers lui. Elle s'absorbait peu à peu dans une de ses songeries: elle n'avait jamais vu de *roumi*, et pourtant il y en avait un comme ça dans sa tête... qui l'y avait mis? Dans le paradis d'Allah il n'y avait pas de *roumi*, pour sûr, ni chez les seigneurs du Sud...

« Eh bien! dit l'officier, est-ce que tu te rendors? Je vais te reconduire jusqu'à ton douar, où est-il?

— Là-bas, » fit-elle en étendant la main dans la direction des tentes des Harars.

« Comment es-tu seule si loin? reprit-il. Tu es certainement une fille de chef?

— Sidi-ben-Taïeb le dit:

— Qui est Sidi-ben-Taïeb?

— Le caïd des Flittas, qui est venu en visite chez les Harars. »

Et elle lui raconta pour quel motif il l'avait amenée.

« Tu es une intéressante petite créature, dit le jeune lieutenant; alors Sidi-ben-Taïeb t'a adoptée?

— Lui et puis sa mère, Lella Meryem, je demeure avec elle.

— Cela ne m'explique point pourquoi tu es seule si loin du douar, sans serviteur!

— J'ai une négresse et je n'ai pas la permission de quitter l'ombre des tentes, mais je me sauve. »

Elle releva la tête d'un petit air crâne fort comique.

« Et qu'est-ce qu'on te fait?

1. Suite. — Voy. pages 171, 187 et 203.

1. Roumi, Romain, Français par corruption.

— Yaya ne le dit point au caïd; je ne me suis pas encore sauvée si loin qu'aujourd'hui.

— Ça t'a bien réussi... Allons! en route. »

Le lieutenant se mit en selle, puis se penchant il prit l'enfant et l'assit devant lui.

« Que dirais-tu, fit-il en riant, si je t'emmenais au camp des *roumis*?

— Je sais que tu ne le feras pas; tu ne me feras aucun mal, puisque tu m'as tirée de l'eau. Tu es un bon *roumi*, et tu me plais, ajouta-t-elle en levant sur lui ses yeux limpides.

— Vraiment, je suis très flatté.

— Est-ce que les autres *roumis* te ressemblent?

— A peu près.

— Je voudrais bien voir ton camp, sais-tu, mais pas entrer dedans.

— Pourquoi? Nous allons passer devant, et tu pourras sans crainte satisfaire ta curiosité.

— Tu me tiendras comme ça, serrée, et on ne me prendra pas.

— Sois tranquille. »

Quelques minutes après apparaissaient, derrière un pli de terrain, les tentes blanches du bivouac français. Le lieutenant mit son cheval au pas, et entra dans l'espace circonscrit par les tentes, sur l'une desquelles flottait le drapeau tricolore. Le cœur de Petite Rose battait à coups pressés, elle commençait à avoir peur, mais n'osait pas l'avouer.

« Qui est cette jolie enfant-là, Derville? » dit un capitaine en les apercevant.

Le lieutenant raconta l'aventure.

« La première page d'un roman, fit le capitaine.

— Et la dernière... Elle a désiré voir notre bivouac, mais il faut que je la reconduise, on doit être en peine d'elle. »

A l'entrée du douar, ils trouvèrent la négresse Yaya qui, après avoir couru dans toutes les directions, appelant Petite Rose, s'était jetée par terre en poussant des cris et en s'arrachant les cheveux. Le lieutenant Derville s'amusa beaucoup à voir Petite Rose tantôt la câliner en l'appelant: « Yaya de mon cœur », tantôt la menacer d'un air impérieux, parce que cette fois la négresse voulait se plaindre au caïd.

« Tête de pierre! criait l'enfant, en frappant du pied avec colère, puisque je ne le ferai plus!

— Adieu! Petite Rose... dit l'officier.

— Que le bien que tu m'as fait repose sur toi, *roumi*, que le bonheur soit ton ombre! » répondit l'enfant.

Le jeune homme remonta à cheval et s'éloigna, sentant une vague tristesse à quitter cette gracieuse créature qu'il avait sauvée de la mort, et que sans doute il ne devait plus revoir.

VII

La prise de l'émir Abd-el-Kader, le 23 décembre 1847, semblait avoir terminé la conquête de l'Algérie, lorsqu'en 1849 éclata toute une insurrection dans le Sahara algérien, au sud de la province de Constantine.

L'un des chefs les plus en renom dans les tribus sahariennes, Sidi-bou-Zian, prêchait la guerre sainte à Zaâtcha, où il avait réuni tous les guerriers des Zibans et de l'Aurès.

La partie du Sahara qui touche à la province de Constantine est semée de nombreuses et riches oasis. Zaâtcha, chef-lieu de l'une d'elles, allait donner son nom à un de nos plus éclatants faits d'armes sur la terre africaine. Mais après combien de souffrances! et que de sang il fallut pour payer cette gloire! Ce fut le 7 octobre de cette année 1849 que le général Herbillon arriva devant l'oasis, avec une colonne renforcée de troupes envoyées d'Alger, et le matériel nécessaire pour faire le siège de la ville, dont la prise pouvait seule arrêter l'insurrection.

Les défenseurs de Zaâtcha, qui avait déjà résisté à plusieurs sièges, dont l'un entrepris par Abd-el-Kader, regardaient leur ville comme imprenable, dans sa forêt de palmiers qui ne laissait pas même apercevoir le minaret de sa mosquée.

Cette forêt traversée, on trouvait une infinité de jardins enclos de murs; entre eux de rares sentiers qui, après mille détours, vous menaient devant un fossé large de sept mètres, profond, encaissé, infranchissable obstacle entourant la forterese. Au delà une enceinte bastionnée et crénelée. A l'intérieur de la ville de grandes maisons carrées, prenant leur jour en dedans, et qui, au dehors, n'étaient percées que de petites ouvertures servant de créneaux. Les Arabes tuaient de chez eux sans qu'on pût les voir.

On juge des difficultés d'un tel siège, en présence d'un ennemi invisible, parfaitement à l'abri, un ennemi fanatique et féroce, résolu à se défendre jusqu'à la mort, et qui, journellement, recevait des renforts des autres pays révoltés. Parmi ces renforts arriva, une nuit, un contingent des Flittas, commandé par le caïd Sidi-ben-Taïeb, qui avait à venger, depuis 1845, la mort de son père et de ses deux frères aînés.

La famille du caïd s'établit dans un douar ami, à quelque distance de Lichana, village qui se trouve dans la forêt de palmiers au sud de Zaâtcha.

Un matin, au soleil levant, une négresse et une enfant d'une dizaine d'années, debout sur un rocher, regardaient au loin le camp de notre colonne expéditionnaire qui s'étendait sur les dernières pentes d'un contre-fort des montagnes du Tell.

L'enfant, déjà grande et charmante, blanche du blanc velouté des lis, sous ses blonds cheveux que le vent soulevait autour d'elle comme un voile d'or, formait un poétique contraste avec la négresse au bras de laquelle s'appuyait sa petite main nerveuse. Sur ce rocher, elles semblaient personnifier les deux armées en présence, les ténèbres et la lumière.

« Yaya, disait la fillette, j'aimerais savoir si parmi ces *roumis* que vont exterminer les nôtres, est ce jeune homme qui m'a tirée du torrent l'an passé, chez les Harars...

— Comment arriver à savoir cela, rayon de mes

yeux ? répondit la négresse. Depuis que nous avons quitté notre douar à la suite du seigneur, Satan n'a cessé de te souffler cette curiosité coupable de revoir ce *roumi*.

— Je souhaite maintenant qu'il ait été emporté dans son pays par un de ces grands navires qui, il y a quelques mois, ont sillonné la mer. Car l'heure de la revanche est venue pour nous, ma mère Meryem me l'a dit, Sidi-bou-Zian l'a annoncé : les Français vont succomber sous la main de Dieu. C'est étrange, Yaya, une moitié de mon cœur se réjouit, et l'autre est triste comme une fleur flétrie. Est-ce un présage ?

— Quel songe a bercé ton sommeil, grâce de l'aurore ?

— J'ai reposé à peine, ma bonne Yaya; mon sommeil s'est envolé avant que les doigts de l'aube aient fermé les yeux d'or des étoiles, et j'ai pleuré. Un malheur nous menace ; qu'Allah couvre de sa force mon seigneur Ben-Taïeb, qui va venger son père et ses frères.

— L'âme des morts souffre jusqu'au jour de la vengeance accomplie ; ton seigneur va leur donner le repos. Ne crains rien pour lui : c'est un « maître du bras », mais éloigne ces pensées de chagrin, rose du matin, rentrons au douar.

— Voici Taleb, précédant ma mère Meryem ; je vais présenter mon visage à ses lèvres de miel.

— C'est toi, charme de mon cœur, dit la vieille femme en l'embrassant; tu viens compter nos ennemis, Allah aussi les a comptés ! Malheur à eux ! La terre qui a bu les larmes de notre servitude et de notre douleur va s'abreuver de leur sang. Vois-tu, au-dessus de leurs tentes, cette grande nuée noire ? c'est l'ombre des ailes de l'ange Azraël qui plane sur eux. Gloire au Très Puissant ! La délivrance arrive avec les pieds du vent pour les enfants du prophète, les oasis des Zibans envoient leurs contingents. Sidi-bou-Zian en a été averti à la nuit close; l'homme qui lui a apporté la nouvelle, a traversé le pays couvert de l'*anaya* d'un marabout [1], et pas un cheveu de sa tête n'est tombé. »

Petite Rose écoutait silencieuse les paroles de Meryem.

« L'heure est grave pour ta jeunesse, reprit la vieille femme. J'ai pensé à égayer les jours que tu vas passer dans l'oasis, au bruit des fusillades ; reviens au douar : tu y trouveras un chevreau que je me suis procuré pour tes jeux.

— O douce mère ! s'écria Petite Rose, ta fille te baise les pieds. »

Et elle s'élança en avant, impatiente de voir son chevreau.

Pendant que les trois femmes rentrent au douar, nous allons expliquer à nos jeunes lecteurs la signification de ce mot *anaya*, qu'ils viennent de lire plus haut.

L'anaya est une coutume singulièrement noble et touchante, qui n'existe qu'en Kabylie, où les marabouts l'ont instituée, et dont seraient fières les nations les plus civilisées.

Cet anaya est une espèce de sauf-conduit donné par un Kabyle à un voyageur, à un hôte, à un proscrit, et qui doit le rendre sacré pour tous. Ce sauf-conduit est toujours manifesté par un signe sensible : c'est un bâton, un burnous, un fusil, un chien, connus dans le pays que le voyageur doit traverser, pour être la propriété de celui qui a donné l'anaya. S'il était violé, toutes les tribus de la confédération kabyle se mettraient en armes pour punir le village qui aurait laissé accomplir le crime. Les femmes ont également le pouvoir de donner l'anaya, qui peut aussi tenir lieu de droit d'asile à un meurtrier.



Petite Rose jouait avec son chevreau. (P. 220, col. 2.)

N'est-il pas étrange de trouver cette coutume, qui semble émanée de notre Evangile d'amour et de pardon, chez un peuple qui a érigé en loi l'abus de la force ?

En arrivant à une fontaine qui se trouvait à quelque distance du douar, Meryem et Yaya virent Petite Rose qui jouait avec son chevreau à l'ombre d'un bouquet de micocouliers, de fusains et de tamaris. Le chevreau fuyait en bondissant; puis, revenant, semblait menacer l'enfant de sa petite tête encore désarmée.

Le rire argentin de la fillette se mêlait aux murmures de la source égrenant ses notes de cristal. Les femmes kabyles, qui remplissaient à la fontaine leurs grandes amphores de terre brune bariolées de couleurs éclatantes, s'arrêtaient pour regarder ce gracieux spectacle et exciter le chevreau de leurs cris.

Non loin de ce coin de paysage s'étendait un plateau parsemé de talus gazonnés. Au sommet de chaque talus était plantée une plaque de grès ou une planche sur laquelle on lisait une épitaphe : c'était le cimetière de la tribu. Sur plusieurs sépultures on voyait un

1. Homme réputé saint chez les arabes.

turban de pierre qui marquait la place de la tête du *croyant* inhumé là.

Cette plaine de silence et de mélancolie dominait la fontaine, vivante et bruyante, de son repos et de sa solitude. Cependant c'était pour défendre ceux qui dormaient là, pour arracher aux vainqueurs quelques parcelles de cette terre qu'avait foulée les aïeux, que tout ce peuple s'était levé en révolte. Un poète l'a dit :[1]

« C'est la cendre des morts qui créa la patrie.[1] »

Vers le milieu de ce jour, Meryem, Petite Rose et Yaya, qui faisaient la sieste dans leur tente, furent brusquement tirées de leur sommeil par des cris et des lamentations partant de tous les points du douar. Un Kabyle, noir de poudre, venait de passer à cheval en jetant cette nouvelle : « Les *roumis* se sont emparés de la zaouia[2] de Zaâtcha, et des maisons qui en dépendent, et leur chef a planté lui-même le drapeau aux trois couleurs sur le minaret de la zaouia. Déjà un régiment a dépassé le village, et s'est jeté dans les jardins à la poursuite des Arabes. »

En s'éloignant « le messager de malheur » put entendre de véritables hurlements poussés par les femmes qui, pour témoigner leur désespoir, s'écorchaient le visage avec leurs ongles. Les vieillards criaient : « Prends le deuil, ô ma tête ! mes yeux, consumez-vous dans les larmes ! ô calamité ! ô douleur ! » Les voix aiguës des petits enfants, pleurant de confiance, dominaient ces gémissements qui retentirent jusqu'à la nuit.

Le lendemain, à la pointe de l'aube, un second messager apporta cette autre nouvelle : « Les défenseurs de Zaâtcha sont venus soutenir les Arabes qui se retiraient, et le régiment de roumis que son audace avait entraîné trop loin, s'est trouvé isolé et forcé à une retraite périlleuse. Les femmes de Zaâtcha, dignes de leurs maris et de leurs fils, se sont mêlées aux combattants, et avec des yatagans ont achevé des *roumis* blessés qu'on n'avait pas eu le temps d'enlever. Deux autres troupes de ces infidèles sont bientôt venues au secours de celle qui était engagée, mais n'ont pu que protéger sa retraite. Pour le lendemain, qui est ce jour qui se lève, les nôtres, jugeant prudent d'abandonner les jardins, y ont préparé un spectacle aux *roumis*. Les blessés[1] que les femmes n'ont pas achevés, ont été mutilés, puis attachés à des palmiers où leurs compagnons les verront expirer dans d'affreuses souffrances. »



Il tenait Petite Rose évanouie. (P. 218, col. 2.)

Un hourrah formidable répondit à ces paroles.

« Gloire aux enfants du Prophète ! crièrent les femmes, la récompense éternelle est pour eux. Le paradis est à l'ombre des glaives. »

Puis elles unirent leurs mains dans une ronde frénétique.

Le messager de la ville assiégée contemplait d'un air satisfait ces transports farouches. Enfin il fit un signe indiquant qu'il avait encore à parler, et le silence se rétablit.

« Le cheik Sidi-bou-zian, reprit-il, pour témoigner sa satisfaction au village de Lichana, dont les habitants se sont particulièrement distingués dans le combat, lui envoie, sous bonne escorte, trois des *roumis* blessés avec ordre de les immoler en victimes expiatoires sur les tombes de leurs guerriers tués hier. Les Arabes des douars voisins sont conviés à cette fête. »

Cette fois le tumulte fut indescriptible, et Petite Rose qui pour la première fois était témoin de scènes semblables, se hâta de rentrer dans sa tente, éprouvant

1. Lamartine.
2. La zaouia est l'école où l'on apprend à lire le Coran et la Somma (Tradition) aux musulmans. Des Tolba (pluriel de Taleb, savant) sont adjoints à ces écoles, et enseignent la grammaire, la poésie, les mathématiques, l'astronomie, la jurisprudence. Les habitations qui entourent une zaouia sont destinées aux étudiants.

1. Pour enlever leurs morts et leurs blessés, les Kabyles font usage d'un lacet dont ils se servent avec une rare adresse. C'est ainsi que nos malheureux blessés avaient été pris.

une invincible répugnance à s'unir aux démonstrations insensées de cette hideuse allégresse.

Yaya, qui aimait l'enfant avec passion, ne tarda pas à la rejoindre.

« Es-tu malade, ma petite fille adorée, dit-elle, que tu te retires ainsi à l'écart de notre joie ? La pâleur couvre ton visage, Meryem m'envoie te parer pour assister à la fête du sang.

— Oh ! Yaya, je ne regarderai point le supplice de ces *roumis ;* tous mes membres tremblent à cette pensée. Songe que je ne puis voir égorger un agneau sans pleurer !

— Je le sais, ton cœur est tendre comme la neige nouvelle, mais il faut l'aguerrir. L'avantage remporté par les nôtres est le présage du grand succès, disent les vieillards. Avant peu, les serviteurs du prophète se baigneront dans le sang de ces chrétiens maudits. Allons ! soulève-toi, lumière du jour, que je te passe ta gandoura de la Djemmâa [1]. »

Cette gandoura, d'une fine étoffe de laine blanche, était brodée d'or ; Yaya attacha ensuite aux chevilles délicates de l'enfant des anneaux d'or et d'argent, puis elle lui passa au cou un triple rang de sequins, et en mêla d'autres, suspendus à des fils de soie, à ses longs cheveux parfumés.

Quoiqu'elle fût grande pour ses dix ans, Petite Rose, contrairement aux fillettes arabes de cet âge, était encore frêle de corps comme une fille d'Europe ; malgré cela, lorsque Meryem entra, elle fut si frappée de sa beauté qu'elle exigea que Yaya la couvrît d'un voile.

« Elle prend le charme d'une femme, » dit-elle à la négresse. Et « la femme est un parfum qu'on n'abandonne pas aux vents » [2].

Petite Rose, terriblement impressionnée en pensant à ce qu'elle allait voir, était secouée de frissons.

« Qu'as-tu, mon étoile ? dit Meryem alarmée.

— Je crains, mère, de ne pouvoir supporter la vue du supplice des chrétiens.

— Oh! ma fille... fit Meryem d'un ton de reproche, tu oublies qu'ils m'ont tué mon mari et mes deux fils aînés ! Viens, et par les témoignages de ta joie fais honneur à mon adoption. »

Meryem se voila de la tête aux pieds, selon l'usage des femmes arabes riches quand elles sortent. En dehors du jour de la Djemmâa, où elles vont au bain et au cimetière, ces sorties sont fort rares. Yaya quitta la tente à la suite de ses maîtresses, qu'elle devait accompagner.

Elle portait un haïck bleu, retenu sur son front tatoué de dessins rouges par une cordelette semée de grosses perles.

Un chameau attendait Meryem et Petite Rose. Yaya suivit à pied.

Le village de Lichana, où allait avoir lieu « la fête », était du reste à une courte distance.

1. Le dimanche arabe.
2. Poésie arabe.

VIII

Les trois prisonniers français, un lieutenant et deux soldats, étaient depuis la veille au soir dans la Djemmâa [1] sous la garde de plusieurs Kabyles.

Un *empirique* avait brutalement pansé leurs blessures, car il ne fallait pas qu'ils mourussent avant l'heure du supplice. On s'imagine les tortures de cette veillée funèbre pour les trois malheureux: mourir n'est rien, quand on tombe frappé dans la bataille ; mais être brûlé tout vivant, par un ennemi qui vous insulte et vous bafoue ! Quel martyre ! Et, avant, avoir une longue nuit pour penser à sa mère qui, à cette heure-là, s'endort dans sa maison paisible, rassurée et confiante, parce qu'elle a prié pour son fils. Le père, lui, finit le journal officiel ; demain peut-être il y verra le nom de son fils porté à l'ordre du jour...» C'est que c'est un gaillard, ce garçon-là, qui n'a pas froid aux yeux! Dame; on n'a pas pour rien un vieux père tout brodé de cicatrices. S'il n'allait pas revenir, le cher enfant! Allons donc! Dans la famille on revient toujours. »

Voilà à quoi il songe, le lieutenant, un beau garçon qui n'a pas vingt-cinq ans. Et ce brillant avenir qu'il avait rêvé ! et ses camarades ! et le régiment tant aimé!

Comme il fait nuit, et que ses deux compagnons ne peuvent le voir, il pleure, le pauvre enfant.

« Mon lieutenant, avez-vous l'heure? demande un des soldats.

— Une heure et demie.

— Que c'est long!

— Courage ! mon brave !

— Ayez pas peur, mon lieutenant ; demain Fafiou, dit Cœur-en-joie, fera honneur au régiment. Mais pour le présent ça tortille ferme au fond de l'estomac... le pays, la vieille mère, la promise... c'est dur à avaler tout de même ! Ah ! les gueux de Kabyles ! Nous attacher à un arbre et nous brûler tout vifs ! C'est t'y raffiné ces monstres-là!

— Si j'avais seulement mon fusil ! murmura le second soldat.

— Pour ?

— Pour nous déloger la cervelle, pardine !

— La tienne est déjà partie, mon pauvre Putois, dit le lieutenant.

— Vous croyez que ça fâcherait le bon Dieu ?

— Tout rouge!

— Puisque nous sommes sûrs de mourir, ce n'est pas comme si nous nous amusions à nous envoyer une prune [2] là-bas, au bivouac, à propos de rien. J'ai envie de m'étrangler avec mon mouchoir ? L'ennuyeux, c'est que je n'ai plus de bras droit... Eh Fafiou ! ce petit service à ton camarade !... que veux-tu, ça me répugne, moi, de finir comme un rôti de mouton oublié sur le feu.

— Mes enfants, dit sévèrement le lieutenant, assez

1. Maison de prière. C'est aussi le lieu où se tiennent les délibérations et les assemblées dans les villages kabyles.
2. Une balle.

causé. Dans quelques heures nous allons défiler la parade là-haut, il ne faut pas que le bon Dieu prenne sur nous mauvaise opinion du régiment. Sus aux gros péchés ! cherchons dans tous les coins; puis, à défaut de prêtre, confessons-nous chacun à notre saint patron, et demain nous serons portés à l'ordre du jour au journal officiel et au paradis. »

Jusqu'au matin les trois prisonniers restèrent ainsi isolés dans leur méditation suprême, entendant retentir autour de la Djemmâa les lamentations des Kabyles, hommes et femmes, qui veillaient leurs morts en exaltant à grands cris leurs prouesses.

L'heure du supplice était venue : six Kabyles entrèrent dans la Djemmâa, et les prisonniers, malgré les souffrances que leur causaient leurs blessures, firent un héroïque effort pour se mettre debout et marcher d'un pas ferme entre leurs gardiens, jusqu'au plateau où un énorme bûcher de fagots était dressé sous un chêne dépouillé de ses branches, qui devait servir de gibet.

Une foule immense, venue de Lichana, des douars et des villages voisins, suivait, poursuivant les trois Français de ses malédictions.

La fureur des femmes allait jusqu'au délire, elles dansaient, hurlaient, chantaient. Une musique enragée, tirée d'instruments grossiers, accompagnait ce tumulte.

Calmes et fiers, le lieutenant et les deux soldats arrivèrent au plateau sans avoir proféré une plainte, ni répondu une parole aux injures qu'on leur adressait.

De cette hauteur, qui avait été choisie à dessein, on apercevait parfaitement le camp français. Alors seulement une profonde émotion contracta les mâles visages des prisonniers. D'un même mouvement ils se découvrirent et saluèrent le drapeau tricolore qui flottait sur la tente du général.

« Vive la France ! cria le lieutenant d'une voix éclatante.

— Ils vont nous voir rôtir de là-bas, mon lieutenant, dit Putois. Doivent-ils se ronger les poings!

— Un peu ! ajouta Fafiou. Mon pauvre ami Durand, je suis sûr qu'il pleure déjà comme un veau ! enfin il héritera de ma pipe. »

A suivre. André Gérard.

A PROPOS DE JACQUES INAUDI

Jacques Inaudi est âgé de onze ans. Ses études ont été singulièrement simplifiées : il y a quelques mois, il ne savait encore ni lire ni écrire. Né dans le Piémont, dans un petit village des environs d'Asti, de parents misérables, il dut quitter sa famille et gagner sa vie à l'âge où nos enfants, tendrement abrités sous l'aile maternelle, sont l'objet de nos plus chaudes caresses. Il partit, comme le font chaque jour des centaines de petits Italiens qui viennent s'ébattre sur le pavé de Paris. Mais Inaudi n'avait pas la passion musicale de ces petits racleurs de violon, de guitare ou de harpe qui chantent par nos rues, en s'accompagnant de leur instrument, les mérites de notre France et de leur Garibaldi. Inaudi possédait un singe, dont les exercices variés faisaient tomber des petits sous dans le chapeau de son maître. Le jeune enfant ne pensait pas uniquement à son agile gagne-pain; il s'amusait à effectuer de tête quelques opérations arithmétiques, et acquit en peu de temps une surprenante facilité de calculer.

La Providence fit rencontrer au jeune homme un estimable négociant de Marseille qui, surpris des facultés prodigieuses d'Inaudi, l'engagea à quitter son triste métier et à utiliser ses aptitudes spéciales. On peut voir tous les jours le jeune prodige dans une salle de conférences à Paris. Voici le récit d'une visite faite à Inaudi : « La première opération qu'on lui a demandée était une soustraction, et comme on avait déjà donné huit chiffres, des spectateurs charitables, craignant de le fatiguer, criaient : Assez! assez! Mais lui de dire : « Ça ne fait rien, mettez-en encore. » On lui a donné deux nombres de quinze chiffres, et il a fait immédiatement la soustraction... Un vieillard lui a demandé : J'ai quatre-vingt-six ans moins vingt jours, combien ai-je d'heures? Après une minute de calcul mental, il a répondu : 753,384 heures; remarquez qu'Inaudi a tenu compte des vingt et une années bissextiles qui se trouvent dans une période de quatre-vingt-six années. On lui a fait faire des multiplications et des divisions avec des trillions et des quatrillions, et il s'en est toujours tiré sans broncher... On lui a donné le problème suivant : Si j'avais, en plus de mon âge, un tiers de cet âge et six ans en plus, j'aurais cent vingt-six ans: quel âge ai-je? Il a réfléchi une seconde pour saisir le problème et s'est écrié: «Oh! très facile.» Et il a répondu « Quatre-vingt-dix ans. » On lui a demandé la racine cubique de 39 304, et il a trouvé aussitôt 34... Pendant tout le temps que son cerveau s'évertue, il entend ce qui se dit autour de lui, il prend part à la conversation, plaisante gentiment et avec beaucoup de présence d'esprit, et fait voir qu'il n'est par seulement un phénomène, un barème vivant, et que son intelligence est variée. »

L'esprit est vraiment frappé de cette faculté spéciale du jeune Inaudi. Le cas de ce petit prodige n'est d'ailleurs pas absolument nouveau. Il y a une trentaine d'années on s'occupait d'un autre enfant prodige qui étonna les académies, et eut pendant quelques semaines son heure de célébrité. Je me rappelle qu'on le conduisit dans un certain nombre de lycées et de pensions, et qu'il stupéfia les jeunes écoliers qui avaient tant de mal à ânonner la table de Pythagore. Ce curieux phénomène s'appelait Mondeux.

Henri Mondeux, fils d'un paysan, gardait des troupeaux dans un petit village près de Tours. Tout en

conduisant paître ses vaches, le jeune enfant, absolument dénué d'instruction, s'amusait à exécuter de tête des opérations d'arithmétique. Comme Inaudi, le jeune Mondeux donnait instantanément le résultat des opérations les plus compliquées, que ces opérations fussent du domaine de l'arithmétique ou de l'algèbre En quelques minutes, il donnait la solution de problèmes qui avaient coûté à ceux qui les lui posaient de longues heures de calcul. Mondeux avait d'ailleurs une intelligence des plus médiocres : « C'était une machine à calcul merveilleusement organisée, rien de plus. »

Comment oublier, quand on parle d'enfants prodiges, le célèbre Pic de la Mirandole, dont l'intelligence précoce était également ouverte à toutes les sciences. A dix ans, il était considéré comme le premier orateur et le premier poète de son temps; il connaissait et parlait vingt-deux langues. A vingt-quatre ans, il vint à Rome « et adressa un audacieux défi aux savants de toute la terre en publiant une suite de neuf cents propositions sur tous les objets des sciences, qu'il s'engageait à soutenir dans des discussions publiques. » Ajoutons que, malgré cette précoce et vive intelligence, malgré cette étonnante mémoire, Pic de la Mirandole n'a doté aucune science de la moindre découverte. On dirait en vérité que la mémoire ne s'enrichit qu'aux dépens des facultés créatrices, et l'on se rappelle ce mot d'un professeur à un élève qui, après avoir étudié tous les auteurs, se préparait à entreprendre un travail original : « Et maintenant, tâchez de tout oublier! »

Inaudi n'a pas l'intelligence développée de Pic de la Mirandole, mais il est cent fois plus intelligent que Mondeux. « C'est un petit bonhomme bien débarbouillé, déluré comme un enfant familier avec les foules, l'air très éveillé, les manières vives et gentilles, mais avec la physionomie un peu vieillotte du gamin qui a mûri trop vite; la précocité de l'intelligence s'accuse sur la figure. Son front est si énorme qu'il en est inquiétant, et quand, l'esprit concentré sur un problème, il se prend la tête entre les deux mains pour réfléchir, on se demande si elle va éclater. »

Nous avons dit que le jeune Inaudi est intelligent; on le reconnaît à la mobilité de son regard, à la façon dont il s'exprime, mais surtout à ce *je ne sais quoi* qui, à première vue, nous renseigne presque toujours exactement sur les facultés intellectuelles d'un individu que nous voyons pour la première fois. Les savants ont cherché à se renseigner sur ce *je ne sais quoi* peu scientifique, et ils ont reconnu que, dans un grand nombre de cas, le développement et l'inclinaison du front, la capacité du crâne, donnaient d'assez sérieux renseignements sur les facultés d'un sujet. Ajoutons même que certaines sciences modernes essayent d'établir l'origine et la filiation des peuples d'après la forme et les dimensions de leurs crânes. Toutefois, ce ne sont pas seulement les dimensions extérieures du crâne qui caractérisent l'homme intelligent, c'est surtout sa capacité intérieure; et ce dernier renseignement ne peut malheureusement être obtenu durant la vie du sujet, bien que j'aie eu l'occasion d'apercevoir, à la vitrine d'un marchand fantaisiste, un tout petit crâne avec cette mention : « Crâne de Voltaire enfant. » Par exemple, on s'était étonné de la petitesse du crâne de cet homme de grand génie qui s'appelait Descartes; l'étonnement cessa quand, mesurant la capacité intérieure de ce crâne, petit en apparence, on la trouva relativement considérable et égale à 1700 centimètres cubes.



Jacques Inaudi. (P. 223, col. 1.)

Il est bien naturel de se demander quelle est cette faculté si prodigieusement développée chez le jeune Inaudi; il n'est pas douteux que cet enfant ait la mémoire des chiffres d'une sensibilité extrême. Je n'en veux pour preuve que ce seul fait : il reconnaît les gens qui sont venus la veille l'examiner, et leur dit, par exemple : « Vous m'avez fait faire une multiplication dont le produit était tel nombre. »

A suivre. ALBERT LÉVY.



Joseph, c'est moi. (P. 228, col. 2.)

CADETTE [1]

IV

Ma grand'mère dort encore! Je commence à croire que cela la distrait. Elle ferme les yeux pour s'amuser et le sommeil vient. Aujourd'hui elle est restée dans sa chambre; mais, par la porte entr'ouverte, je l'aperçois dans son grand fauteuil. Même dans le sommeil, elle est toute au bonheur qui vient de nous arriver, car elle sourit.

C'est un grand bonheur, un bonheur tout à fait inespéré. Elle ramène à Péran sa petite Germaine. Et cela s'est décidé sans secousses, sans résistance, sans larmes amères. Il y a des larmes douces. Ce sont celles-là qui ont coulé. Maman a été parfaitement bonne, et c'est pourquoi mon bonheur à moi n'est pas tout à fait aussi complet que celui de grand'mère. Enfin c'est un bonheur: Péran à la place de la pension; la forêt à la place d'un jardin sombre et étriqué; ma grande chambre claire à la place d'un lit dans un dortoir; grand'mère, les voisins, M. le curé, Mathurine, le vieux Joseph à la place de dames qui changent sans cesse et de domestiques qu'on n'aime pas.

Cela était si beau à espérer que plus j'y pensais et plus je me disais que cela ne me serait pas accordé. Mon cœur avait tellement battu toute l'après-midi qu'il me semblait arrêté au moment où je fus invitée à me mettre à table.

Maman avait fait grand honneur à sa petite fille.

Le couvert de luxe avait été tiré des armoires ; il y avait des fleurs et des invités: deux de mes oncles et deux cousines que je vois à peu près une fois par an; c'est égal, ces personnes-là me tutoient et je les aime bien.

Grand'mère était superbe, mais bien raide. La famille de maman se montre très respectueuse envers elle, avec une pointe de curiosité qui ne me plaît pas. Je m'aperçois bien que grand'mère est un peu démodée à Paris, mais il n'est pas aimable de me le faire savoir.

Pendant le dîner, maman a fait remarquer que je ne mangeais pas. Elle aurait bien vite deviné que j'avais une grosse préoccupation si elle avait eu le temps de penser.

Mais on ne lui en laissait pas le temps. On causait avec une grande animation.

On a parlé théâtre, politique, courses, musique, téléphone, phonographe.

Grand'mère avait l'air d'écouter sans comprendre.

Comme on servait le rôti, monsieur papa a dit quelques mots sur le gibier d'Ecosse. Toute la con-

1. Suite. Voy. page 209.

versation s'est tournée vers son voyage, qui est prochain.

« Et que ferez-vous de Germaine, monsieur? a demandé grand'mère en se servant une aiguillette de faisan.

— Elle retournera à sa pension, madame. On est très content d'elle à sa pension et elle y est fort bien, n'est-ce pas, Marie?

— Oh! parfaitement,» a répondu maman.

Grand'mère m'a jeté un coup d'œil, elle devenait rouge. Je l'ai suppliée d'attendre, en la regardant d'un air malheureux et en hochant imperceptiblement la tête.

« Ferez-vous un long séjour en Ecosse, Marie? demandait un de mes grands cousins à maman.

— Edward seul pourrait vous le dire, a-t-elle répondu. Les affaires de famille et d'intérêt sont toujours plus longues qu'on ne pense.

— Il nous faudra bien six mois, dit monsieur-papa, et c'est pourquoi nous n'emmenons pas Germaine.

— Oui, c'est pour cela, répéta maman en me regardant avec affection. Si nous n'avions fait qu'un simple voyage, nous l'eussions certainement emmenée, les voyages instruisent.

— Les petites filles sont beaucoup mieux chez elles que sur les grands chemins, remarqua ma grand'mère.

— Et elles sont fort bien en pension, ajouta une cousine pointue qui n'aime pas du tout les enfants.

— Qu'en dit Germaine? » demanda mon grand cousin en riant.

Et je répondis toute tremblante:

« Germaine sait que les enfants bien élevés ne parlent pas à table et ne donnent jamais leur opinion.

— Aujourd'hui, ma fille, en l'honneur de tes quinze ans tu as tous les droits, s'est écriée maman, aujourd'hui tu as la parole partout.

— Merci, maman, je me rappellerai cette permission.

— Marie, il est temps de boire à ses quinze ans, » dit monsieur papa qui était très gai.

Et, élevant sa coupe pleine de vin de Champagne, il dit:

« Aux quinze ans de Germaine! »

Et tout le monde me souhaita tant de bonheur, et le champagne se mit à pétiller si fort dans ma tête, que toutes sortes d'intrépidités me revinrent.

Quand maman me demanda tout haut ce que je désirais pour mon cadeau d'anniversaire, je répondis sans trembler:

« Ne plus aller en pension, mais chez ma grand'mère, pendant que vous voyagez. »

Cela dit, je n'osai plus regarder personne et j'aurais voulu que tout le monde se mît à parler à la fois. Il me semblait que cette parole avait cassé le fil dont avait parlé ma grand'mère.

Mais il y avait un silence qui me fit pâlir d'angoisse.

« Ce que tu me demandes là n'est pas un cadeau, ma fille, » a répondu maman d'une voix que je lui connaissais bien et qui annonçait qu'elle était très contrariée.

Et, déposant sur la table un petit écrin, elle ajouta:

« Voici ce que tu désirais beaucoup, il me semble.»

L'écrin passa de main en main jusqu'à moi. Je l'ouvris, Il contenait un très beau bracelet porte-bonheur. Je n'aime pas les bijoux, mais le nom de celui-là me plaisait, je l'avais dit à maman. Je me levai, j'allai l'embrasser; mais je remis l'écrin sur son assiette en lui disant à l'oreille:

« Ma chère maman, accordez-moi ce que je vous ai demandé : plus de pension, je vous en prie; mais Péran, Péran, Péran. »

Elle m'embrassa, mais en murmurant :

« Méchante enfant! »

Et elle fit disparaître l'écrin dans sa poche. Je retournai à ma place; mais je m'arrêtai en route pour embrasser ma grand'mère et lui dire tout bas:

« Ne disons plus rien, grand'mère, surtout ne disons plus rien. »

Elle avait bien envie de parler, ma pauvre grand'mère, elle attendait une réponse et elle n'aurait pas manqué de la réclamer; mais maman, en se levant brusquement de table, arrêta ses paroles qui auraien été de vrais ciseaux coupant net le pauvre fil qui était si fin, si fin qu'on ne le voyait plus.

Dans le salon nous trouvâmes de nouveaux invités on fit de la musique, qui ennuya si fort ma grand'mère qu'elle remonta dans son appartement, où je la suivis avec la permission de maman. Nous passâmes la soirée en conjectures. Grand'mère en faisait de désagréables, moi j'en faisais de riantes; Mathurine elle-même en faisait de toutes les couleurs.

Grand'mère se coucha en très mauvaise disposition, et en donnant ordre à Mathurine d'être sur pied de très bonne heure le lendemain matin. Elle était décidée à éviter les adieux et choisissait pour partir le train de sept heures trente.

Elle souffrait trop dans cette maison : elle n'y remettrait plus les pieds; elle partirait sans tambour ni trompette.

Retirée dans ma chambre, je me consultais pour savoir s'il fallait redescendre au salon et avertir maman des projets de ma grand'mère ou me coucher aussi. Je pris lâchement ce dernier parti, je me déshabillai et commençai une prière très embrouillée, comme mes pensées. Je ne savais pas du tout ce que je disais au bon Dieu.

La résolution extrême prise par ma grand'mère me désespérait. Au beau milieu de ma prière, l'espoir qui m'avait soutenu m'abandonna; tout à coup je me mis à pleurer, et j'arrosais mon lit de mes larmes quand je sentis deux bras qui m'enveloppaient et la voix de maman qui murmurait :

« Allons! des pleurs maintenant, enfant de plus en plus méchante! »

Je me relevai et je me jetai à son cou.

« C'est donc résolu, ma fille, tu veux me quitter ?

— Maman, maman, c'est vous qui me quittez, vous savez bien. »

Pauvre maman ! elle soupira et ne répondit pas sur-le-champ. Nous nous étions assises sur mon lit. Maman était toute pâle.

Elle essuya mes larmes et se mit à parler doucement : J'ai appris par cœur toutes ses paroles.

« Je sais que j'ai encouru le mécontentement de ta grand'mère en me remariant ; mais je ne l'aurais pas fait si j'avais cru perdre ton affection, Germaine. Plus tard tu me pardonneras. Une pauvre femme délicate de santé et d'habitudes, ayant très peu de fortune, aucune capacité, ne peut se passer d'appui. M. Harrisson s'est trouvé mêlé aux tristes affaires d'une succession. J'ai cru qu'il serait un excellent ami pour toi, un second père, il m'offrait une fortune : j'ai accepté. Malheureusement, il a une famille dispersée aux quatre coins de l'Europe, et nous menons une sorte de vie nomade qui ne te conviendrait pas. Et tu l'as toujours traité avec une indifférence qui n'est pas un élément de paix dans la vie commune. Il est bon, je t'assure, très bon. Je ne voulais pas du tout donner suite à la demande que tu m'as faite ; c'est lui qui m'a dit que j'agissais en mère jalouse et que, puisque ton bonheur était de vivre chez ta grand'mère, il fallait te permettre d'y aller pendant notre absence.



Je me jetai à son cou. (P. 226, col. 2.)

— Oh ! maman, vous me laisseriez partir?

— Edward le désire... et moi... j'y consens, si tu veux absolument te séparer de ta mère. »

Ah ! que cela m'était douloureux de l'entendre parler comme cela.

« Maman... je reste ; mais n'allez pas en Ecosse non plus.

— Il le faut, enfant ; mais si tu retournes en pension, à mon arrivée d'Ecosse je te retrouverai.

— Vous me retrouverez aussi bien à Péran, maman.

— Non, je connais Mme Grandvallon. Te reprendre après que tu auras passé six mois chez elle serait nous brouiller tout à fait, et il y a un grand souvenir entre nous. Ainsi, ma fille, pour tous ces motifs et pour un autre que tu connaîtras plus tard, je te laisse libre d'aller à Péran. »

Je l'embrassai bien fort pour la remercier, et je la reconduisis jusqu'à la porte de son appartement.

Pauvre chère maman ! Mais aussi pourquoi va-t-elle en Ecosse !

Je chassai les pensées tristes et aussi la curiosité qui me faisait chercher le motif secret auquel maman avait fait allusion, et j'allai frapper à la porte de ma grand'mère. Personne ne répondit. J'entr'ouvris doucement la porte. Ma grand'mère dormait profondément et Mathurine, assise dans un fauteuil, n'était pas moins endormie.

Réveiller grand'mère, il n'y fallait pas penser. Cependant si le lendemain, avant même que je fusse réveillée, elle allait partir sans tambour ni trompette ! comme elle disait.

Une idée me vint. J'allai prendre sur mon bureau une bande de papier, j'écrivis dessus en lettres énormes : « Je pars demain avec vous, maman le permet, » et je retournai dans la chambre de ma grand'mère. J'ai longtemps cherché la place de mon écriteau. Les grand'mères n'ont pas, comme les petites filles, l'habitude de regarder partout en haut et en bas, et même souvent elles regardent les chôses sans les voir. Je plaçai mon écriteau sur les rideaux du lit, puis sur la toilette, puis sur le dossier d'un fauteuil. Enfin je me dis que sur la glace on le verrait forcément. Grand'mère, qui a été très belle, a un petit faible pour les glaces et aussi pour les papillotes bien régulières. Elle ne passe guère devant un miroir sans ajuster les siennes. Cela c'est connu. J'ai pris des pains à cache-

ter et j'ai collé mon écriteau au beau milieu de la glace.

Le lendemain matin, comme grand'mère, toute fâchée, tout irritée et montée sur ses grands chevaux, se faisait bien vite habiller par Mathurine et complotait de partir sans même m'embrasser, — il y a des mères plus tendres que grand'mère, — voilà qu'elle approche de la glace pour ajuster ses papillotes et qu'elle lit le fameux billet. Elle arrive dans ma chambre; Mathurine, qui pleure de plaisir, se mouche très fort et me réveille.

Je raconte à ma manière la visite de maman. Nous nageons toutes trois dans la joie. Grand'mère accepte de rester déjeuner, et voilà comment elle se retrouve encore dans sa chambre, faisant une sieste, en attendant la voiture qui va nous emporter vers la gare.

Maman et Mathurine finissent mes malles. J'ai le cœur bien gros de quitter ma chère maman; mais aussi pourquoi va-t-elle en Ecosse... sans moi!

V

Vais-je raconter mon voyage?

Non, car grand'mère et Mathurine s'entendent pour me le faire trouver désagréable. Grand'mère se fâche contre le mouvement du wagon qui dérange ses papillottes et qui lui donne des nausées; Mathurine dit que la vapeur lui fait monter le sang à la tête. Elle passe son temps à ouvrir et à fermer les vasistas, à nouer et à dénouer les lacets de sa coiffe.

Quand il entre des voyageurs, grand'mère et elle se taisent et se tiennent coi, mais de temps en temps elles se lancent des regards désespérés.

Ah! ce n'est pas un plaisir pour grand'mère de voyager; au contraire. Aussi, quand je pensais que cette grande fatigue et ce grand ennui, c'était pour moi qu'elle les avait pris, je me faisais toute petite dans le vagon pour ne pas la gêner, et j'ouvrais et je fermais les vasistas et les stores, rien qu'en la voyant lever le doigt.

Mais, si le voyage a été ennuyeux, l'arrivée a été charmante.

Le train s'arrête : c'est notre gare, une toute petite gare. Il y a des voitures de l'autre côté de la barrière: une grande boîte jaune et noire comme on n'en voit plus, sur laquelle on lit le mot: *Dépêches*, et une vieille berline comme on n'en voit pas beaucoup non plus, mais que mon cœur trouve encore bien belle. Elle m'a conduite à mon baptême, à ma première communion. C'est la même voiture et c'est le même cheval. Seulement, à mon baptême, il s'emportait, dit-on, il avait failli me jeter dans une douve; à ma première communion, il était très calme, et maintenant il a l'air pensif d'un vieux, d'un tout à fait vieux cheval. Il ne s'emporte plus, il ne galope plus, mais il trotte doucement de manière à faire un peu plus que sa lieue à l'heure.

Et le cocher, mon Dieu! le cocher de mon baptême et de ma première communion. Je l'ai reconnu de loin à sa bonne figure enluminée, et, en arrivant auprès de la voiture, j'ai crié :

« Joseph, c'est moi. »

Il a fait cingler son fouet.

« C'est bon, a-t-il dit, tous les pauvres vont être bien contents et nos bêtes aussi.

— Vous croyez que les pauvres ne m'ont pas oubliée, Joseph?

— Mademoiselle, vous rappelez-vous le vieil écloppé qui mendie sous la muraille des carmélites ?

— Oui, très bien.

— Pas plus tard qu'hier, il m'a demandé si la petite demoiselle n'allait pas bientôt revenir.

— Cela me fait bien plaisir, Joseph. Mais pour les bêtes c'est plus étonnant.

— Je ne dis pas non; mais il est sûr que Barbiche et Mitaine relèvent le museau et remuent la queue quand on dit votre nom un peu fort. C'est notre amusement à Mathurine et à moi de faire cette expérience. »



J'ai collé mon écriteau. (P. 228, col. 1.)

Ma conversation avec Joseph finit là. Grand'mère arrivait avec Mathurine et les colis.

Joseph descendit de son siège pour installer au dehors de la voiture ce qui ne pouvait pas entrer au dedans.

Il me donna la garde du vieux Moustapha, ce que je fis en caressant sa longue crinière.

Il n'y avait pas à craindre qu'il s'emportât; mais ma grand'mère, qui l'a connu fougueux, recommande toujours par habitude de ne pas le livrer à lui-même.

Nos colis rangés, logés, attachés dedans, dehors, à l'arrière, Joseph remonta sur son siège, et Mathurine demanda comme une grâce de monter auprès de lui. « Le sang lui bouillait dans la tête, disait-elle, il lui fallait le grand air. »

Grand'mère lui permit de la quitter, et elle se logea auprès de Joseph au milieu d'un tas de boîtes et de cartons, tandis que grand'mère et moi nous nous installions bien à notre aise dans l'intérieur.

Clic, clac, clic, clac!

Je reconnaissais les beaux claquements du fouet de Joseph!

C'était toute une musique qui rappelait son ancien métier de postillon.

Aux premières notes, Moustapha faisait mine de s'élancer ; puis il reprenait le trot lent et doux qui plaît tant à grand'mère.

« N'es-tu pas contente de ne plus être secouée dans ces machines qui roulent sur des rails ? me demande grand'mère.

— Grand'mère, je suis contente de tout. Contente d'être dans votre voiture, contente d'être traînée par votre cheval, contente d'être conduite par Joseph, contente de m'en aller voir Péran, contente surtout d'être avec vous. »

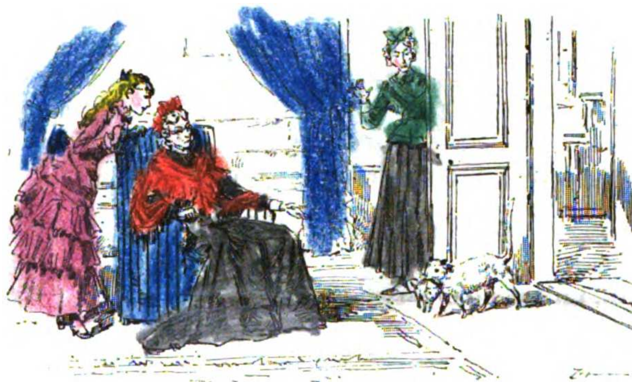
Et je l'embrassai, car mon cœur se fondait de reconnaissance envers elle.

Elle me fit une petite caresse et ce fut tout. Grand'mère n'est pas tendre pour une grand'mère, et grand'mère n'aime pas tous les enfants comme moi. Elle m'aime parce que je suis sa petite-fille.

Il faut dire aussi qu'elle était bien fatiguée, car elle disait sans cesse:

« Eh bien, nous n'arriverons donc pas! »

Nous sommes arrivés... au clair de lune. C'est au clair de lune que j'ai revu le clocher de Péran, la forêt de Péran, la maison au grand pavillon qui est à mes yeux la plus charmante maison du monde.



Mitaine s'est présentée. (P. 230, col. 1.)

Cette église, cette forêt, cette maison, me paraissaient doublement belles sous la jolie lumère de la lune, qui est si douce, si douce.

Dans la cour du pavillon, grand remue-ménage. La cousine de Mathurine qui l'a remplacée à la cuisine pendant son absence, la nièce de Mathurine qui est devenue la femme de chambre de grand'mère, un petit garçon de la parenté de Mathurine et qui est l'aide de Joseph, entouraient la voiture. Le chien jappait et le chat passait comme une ombre entre nos jambes.

« Mais taisez-vous donc, s'est écriée Mathurine, c'est nous, bien sûr, qui arrivons. Ne voyez-vous pas que madame est lassée? »

Il était certain que grand'mère ne tenait plus guère sur ses jambes. Sur son ordre, je l'ai conduite à la salle à manger.

« Si je remonte dans ma chambre, me dit-elle, je ne mangerai pas et mon sommeil s'en ressentira. Germaine, dis à Mathurine de faire servir immédiatement. »

J'ai couru à la cuisine, la grande cuisine hospitalière, au large foyer, ornée de toutes sortes d'ustensiles brillants dans lesquels se mire Mathurine.

Comme je me sentais chez moi là, où il y avait tant d'espace et tant de liberté!

Je suis revenue, précédant le potage, et je me suis assise en face de la grande fenêtre qui avait été laissée ouverte. De temps en temps passaient devant des chapeaux et des coiffes. Tous les braves gens qui étaient de près ou de loin au service de ma grand'mère et qui n'avaient pu se trouver à l'arrivée, venaient s'assurer de notre présence. Cela les amusait de nous voir dans le lointain.

Grand'mère ne quitte jamais le Pavillon : son absence était comme un deuil pour tout Péran.

Après les gens sont venues les bêtes.

Tout à coup j'ai vu apparaître une tête ou plutôt une petite perruque d'un gris sale, au milieu de laquelle brillaient deux points noirs, deux pattes qui se sont posées sur le granit. C'était Barbiche, le barbet, bien vieilli, mais toujours intelligent. Je lui ai crié : « Bonsoir, Barbiche. » Et il s'est mis à remuer la tête et à grommeler, ce qui est la manière de rire des chiens.

« Et Mitaine ? ai-je dit à grand'mère, je l'ai sentie passer ; mais je ne l'ai pas vue.

— On vient de m'annoncer que Mitaine est devenue mère de famille, répondit grand'mère; cela la rend plus sauvage. Sans cette circonstance elle aurait déjà songé à venir me réchauffer les pieds. »

Comme grand'mère disait cela, Mitaine en personne sautait sur l'appui de la croisée et s'y asseyait pour nous contempler.

C'est une jolie chatte blanche qui a les oreilles tachetées de noir, les pattes gantées de noir jusqu'à ses ongles blancs, ce qui lui a valu son nom de Mitaine. Barbiche et elle faisaient la plus drôle de figure sur cette fenêtre !

« Eh bien, Mitaine, vous voilà donc en famille? a dit grand'mère, qui parle volontiers aux bêtes ; n'allez pas devenir voleuse pour cela et tâchez de bien élever vos petits chats. »

Mitaine nous regardait fixement. Tout à coup elle a sauté dans l'appartement et elle est venue rôder autour de ma grand'mère en miaulant tout doucement.

« Et où avez-vous mis vos enfants, Mitaine? a repris grand'mère, où sont vos petits chats? Pas dans les appartements, je pense! Cela vous est défendu, vous savez bien.

— Elle a l'air de vous écouter, grand'mère.

— Elle m'écoute, ma fille, je n'ai jamais vu chatte plus intelligente. Eh bien, où va-t-elle? »

Mitaine avait, d'un bond, gagné la fenêtre et, passant par-dessus la tête de Barbiche, avait disparu.

« Elle est allée se coucher dans son bûcher, a repris grand'mère, faisons comme elle. Germaine, demande nos bougeoirs. »

J'ai sonné; Mathurine est arrivée portant le bougeoir de grand'mère, un vieux bougeoir de cuivre à poignée plate et très longue, ce qui fait que jamais une tache de bougie ne déshonore la robe de grand'mère.

« Le vôtre est dans la chambre de madame, m'a dit Mathurine ; ces pauvres filles se trompent en tout quand je ne suis pas là. »

Nous sommes montées au premier étage, et grand'-mère a poussé un soupir de soulagement en entrant dans sa grande chambre, où je ne trouve pas le plus léger changement.

Comme je refermais la porte, un miaulement s'est fait entendre.

« C'est Mitaine qui vient me dire bonsoir selon son habitude, dit grand'mère, tu peux lui ouvrir. »

Grand'mère me tutoie depuis que nous sommes à Péran.

J'ai ouvert la porte et Mitaine s'est présentée un petit chat dans la gueule.

« Je vous dis que cette bête-là a trop d'esprit, s'est écriée Mathurine, ne voilà-t-il pas que sur l'ordre de madame elle vient lui présenter ses petits!

— Je le lui avais demandé en effet, » a répondu grand'mère sans rire.

Mitaine avait marché droit à elle et avait déposé sur sa robe le petit chat blanc qu'elle portait.

« C'est bien, Mitaine, a dit grand'mère toujours grave ; il est très gentil ton petit chat. »

Mitaine la regardait, elle a repris délicatement la bête par la peau du cou et l'a posée cette fois sur les genoux de grand'mère.

Grand'mère a passé un doigt sur la petite bête et Mitaine, qui n'attendait que cette caresse, a repris son petit et a disparu.

« Elle va apporter les autres, dit Mathurine, vous allez voir ça. »

En effet Mitaine s'est représentée avec un petit chat noir et l'a encore fait caresser par grand'mère.

« Est-ce fini ? a dit grand'mère, je n'entends pas qu'elle vienne miauler à ma porte cette nuit pour me présenter un autre enfant. »

Mathurine a ouvert la fenêtre et a crié : « Joseph !

— Qu'est-ce qu'il y a ? a répondu Joseph de l'écurie.

— Combien Mitaine a-t-elle de petits chats ?

— Deux, car j'en ai noyé un qui est né aveugle.

— C'est fini, a dit grand'mère, ce n'est pas trop tôt. »

Elle m'a embrassée et j'ai pris le chemin de ma chambre avec Mathurine, qui portait mon bougeoir et qui était toute fière des hauts faits de la chatte pour laquelle elle a un faible.

Quand elle a été partie, j'ai passé une revue de ma chambre. Comme celle de grand'mère, elle n'avait pas changé.

Tous les vieux meubles mes amis sont à leur place, il ne m'était pas difficile de me croire revenue de cinq ans en arrière.

J'ai fait ma prière agenouillée en face de la forêt éclairée par la lune, et comme on est toujours un petit enfant devant le bon Dieu qui est si grand, j'ai redit celle que grand'mère m'avait apprise dans cette même chambre, alors que je ne savais guère que balbutier.

A suivre. ZÉNAÏDE FLEURIOT.



A PROPOS DE JACQUES INAUDI [1]

Cette faculté précieuse qu'on appelle la mémoire et qui est la puissance de notre esprit de conserver le sentiment des impressions antérieures, de se rappeler les idées qui l'ont une fois frappé, cette faculté sans laquelle la civilisation ne serait qu'un mot, est bien inégalement départie aux hommes. On cite, en dehors des exemples que nous avons rappelés, certains traits qui nous étonnent à bon droit.

On raconte que le célèbre Mithridate, qui comptait sous sa domination vingt-deux nations différentes, les haranguait chacune dans sa langue, et appelait tous ses soldats chacun par son nom.

Le Père Ménestrier, jésuite, avait une mémoire si heureuse que, dans une épreuve publique devant la reine de Suède, on fit écrire et prononcer devant lui trois cents mots des plus bizarres, sans aucun sens, et qu'il les répéta dans le même ordre.

On a affirmé, sans que le fait soit prouvé, que Napoléon Ier dictait à six secrétaires simultanément, et qu'il passait sans effort de l'un à l'autre, bien que l'idée dût être chaque fois interrompue. Si le fait était exact, il ferait honneur non seulement à la faculté qu'on appelle mémoire, mais aussi et surtout à la puissance de réflexion et de concentration d'idées de Napoléon.

Hâtons-nous d'ajouter que la mémoire n'est pas toujours un signe spécial d'intelligence, et que ce ne sont pas toujours les meilleurs élèves qui remportent dans leurs écoles le prix de récitation. On a d'ailleurs fait observer avec raison que ce qui se retient vite, disparaît vite aussi de l'esprit, et qu'on ne garde bien que ce qui a donné quelque mal à apprendre. On avait fait au Père Hardouin, célèbre jésuite, doué de plus de mémoire que de sens commun, l'épitaphe suivante : « Ci-gît le Père Hardouin, d'heureuse mémoire, en attendant le jugement. »

Ce phénomène intellectuel qu'on appelle la mémoire, présente chez les différents individus les modifications les plus curieuses. Les uns se souviennent des visages; d'autres se rappellent plus particulièrement les noms, les lieux, les sons, les odeurs... Les savants se sont même demandé s'il n'y aurait pas une mémoire particulière pour chacune de nos facultés.

1. Suite et fin. — Voyez page 223.

L'exemple du jeune Inaudi et de Mondeux semblerait justifier cette supposition. Et vraiment on pourrait citer un grand nombre d'exemples frappants.

J'ai connu une brave femme, absolument dénuée d'instruction, qui, placée au milieu d'une vigne, disait sans se tromper combien la récolte donnerait de pièces de vin. Un de mes amis, capitaine de génie, dont la mémoire était d'ailleurs très ordinaire, connaissait à ce point l'*Annuaire militaire* qu'il suffisait de prononcer devant lui un nom d'un des officiers de son arme pour qu'il vous dît immédiatement : « En garnison à... ; entré en telle année à l'école ; depuis douze ans capitaine, » etc...

Un de mes professeurs du lycée Charlemagne, en entrant pour la première fois dans sa classe, demandait successivement à chaque élève son nom, et quand l'opération était terminée, il répétait instantanément et dans l'ordre les noms de tous les élèves.

Chacun sait qu'il y a une mémoire des yeux très distincte de la mémoire des noms. Ne vous est-il jamais arrivé, en hésitant sur l'orthographe d'un mot, de l'écrire de plusieurs manières et de trouver la véritable orthographe d'après l'impression produite sur vos yeux par les mots écrits?

N'avons-nous pas parfois, gravée dans notre esprit, l'image d'une personne connue sans que nous puissions retrouver son nom? Et inversement, chacun sait combien il est difficile souvent de se représenter l'image d'un ami, d'un parent, que l'on voit cependant chaque jour et dont nous ne pouvons momentanément retrouver les traits.

Le sens dont la *mémoire* est incomparablement la plus étendue, c'est l'ouïe. « Quand on songe au nombre infini de mots qu'un homme bien doué peut retenir, aux inflexions, aux accents, aux intonations diverses dont chaque mot peut être accompagné dans sa mémoire ; si l'on songe qu'il peut encore y ajouter les bruits infiniment variés de la nature et enfin un vaste répertoire d'airs de musique, on sera étonné, confondu. »

La mémoire présente ceci de particulier que tantôt elle agit sans notre concours et tantôt, au contraire, ne devient précise qu'après de laborieux efforts. Qui ne sait avec quelle persistance certaines idées s'obstinent à se présenter à notre esprit? En vain voudrait-on les chasser; elles sont là, tenaces, constamment devant nous. On cherche à éloigner certains souvenirs, certains spectacles qui ont vivement frappé l'imagination; on n'y parvient pas. Sans chercher des exemples terribles comme le spectre de Banquo qui apparaît sans cesse au meurtrier Macbeth, nous sommes journellement témoins de phénomènes bizarres : c'est un air entendu au théâtre et qui nous poursuit; c'est une scène désagréable que nous venons de voir dans la rue et qui se présente sans cesse devant nos yeux; c'est une odeur fâcheuse que nous croyons sentir encore. A certains moments, les idées reviennent tellement en foule à l'esprit, sans qu'elles aient été sollicitées, qu'elles produisent un véritable tourbillon, une fatigue sérieuse. Qu'est-ce que le rêve, après tout, si ce n'est le retour involontaire d'idées ou de faits qui ont déjà frappé notre esprit?

On s'est demandé où se trouvaient les idées, alors qu'elles semblent reposer dans notre esprit ; sont-elles gravées dans notre cerveau comme sur une tablette de cire? Laissons les philosophes disserter sur cette question embarrassante, et cherchons seulement à comprendre de quelle manière elles s'offrent tout à coup à notre esprit.

Dans mille circonstances, il se produit dans notre esprit un phénomène bizarre : les idées semblent s'appeler l'une l'autre; elles *s'associent* d'une manière étrange sans même que nous en ayons conscience.

Au moment où tel événement qui nous intéresse est arrivé, nos oreilles étaient frappées par un air musical, par un coup de tonnerre, ou bien nous percevions une odeur particulière, ou bien encore nos yeux ont été frappés par un paysage, par l'arrivée d'un ami, etc. Eh bien! chaque fois que cet air musical, que ce coup de tonnerre... frapperont nos oreilles, nous penserons à l'événement dont il s'agit, que nous le voulions ou non; il en sera ainsi chaque fois que nos sens seront frappés par la même odeur, par la vue des mêmes objets.

Rien de plus curieux que cette association d'idées qui le plus souvent se fait dans notre esprit à notre insu, et que nous provoquons au contraire quelquefois afin de nous souvenir d'un fait. Nous nous demandons souvent comment il se fait que tel souvenir se présente à notre esprit; pourquoi brusquement l'image d'une personne vient à nous apparaître, alors que nous ne pensions pas à elle. Cela vient de ce que nos sens ont été frappés par un objet dont la présence s'associe à l'idée de cette personne. J'ai fait un rêve; au réveil, je ne puis, malgré mes efforts, me souvenir de ce que j'ai vu durant le sommeil; au milieu de la journée, mon songe se présente tout à coup devant moi. Que s'est-il passé? Simplement que nos sens ont été frappés par la vue d'un des objets qui nous ont occupés en songe, et que, grâce à ce chaînon retrouvé, tout le rêve a été reconstitué.

Que d'écoliers, embarrassés au moment de réciter leur leçon, retrouvent toute leur mémoire dès qu'on leur indique les premiers mots de la phrase! Que de fois un orateur retrouve le fil de ses idées, soit en se rappelant tout à coup la citation qu'il a préparée, soit en revoyant par la pensée la feuille de papier sur laquelle est inscrite la partie du discours qui lui échappe ! Ne retrouvez-vous pas souvent les paroles d'une chanson en murmurant l'air, et inversement l'air en répétant les paroles à diverses reprises? Faut-il rappeler que les vers sont plus faciles à retenir que la prose, à cause de la rime qui frappe l'oreille et éveille la mémoire ?

Cette association d'idées est si frappante, si bien appréciée, que nous l'utilisons chaque fois qu'il est possible pour rafraîchir notre mémoire paresseuse. Nous faisons un nœud à notre mouchoir pour nous rappeler

une course à faire le jour même ; les priseurs mettent volontiers un bout de papier dans leur tabatière. A quoi servent ces mille procédés mnémotechniques : topiques des anciens orateurs, histoires en vers, etc., si ce n'est à surexciter la mémoire par l'association des idées ? Nous aurions mille exemples à vous citer, exemples qui s'offrent en foule à notre esprit au moment où nous écrivons, et parmi lesquels nous avons dû choisir.

Ce qu'il faut ajouter ici, c'est que la mémoire se développe par l'exercice et s'affaiblit avec l'âge. Chose singulière ! alors que notre mémoire ne nous permet pas de nous souvenir de faits très récents, elle conserve admirablement les impressions reçues dans l'enfance. N'est-ce pas parce que les vieillards se souviennent surtout et parlent souvent de leurs premières années, qu'on dit d'eux qu'ils tombent en enfance ? La mémoire se perd non seulement avec l'âge, mais sous l'influence de certaines maladies. On cite un homme qui oublia jusqu'à ses lettres à la suite d'un coup reçu sur la tête. Le pape Clément VI, qui avait une mémoire prodigieuse, prétendait au contraire que cette faculté s'était développée chez lui après une forte contusion du crâne ! Toutefois, je ne recommanderai pas ce moyen aux écoliers qui ont quelques centaines de racines grecques à apprendre, comme l'on dit, « par cœur ».

Certaines affections ont un résultat bien curieux : elles font perdre non pas la mémoire entière, mais la mémoire de certains mots. Le célèbre naturaliste Cuvier racontait qu'un homme avait perdu subitement la mémoire de tous les substantifs, de sorte qu'il construisait régulièrement une phrase, mais sans substantif. Un autre ne prononçait jamais aucun verbe et faisait des discours avec une sorte de volubilité, mais presque incompréhensibles, en raison de cette absence constante de verbes... La conversation de ces gens doit ressembler singulièrement à celle qu'on entend parfois entre certains individus qui ne se donnent pas la peine de peser leurs paroles, et peut se traduire ainsi : « J'ai vu... chose, machin, vous savez bien, que nous avons rencontré dans le, dans la... Vous comprenez? »

Nous aurions bien d'autres détails à donner sur cette précieuse faculté qu'on appelle la mémoire, et que les anciens confondaient volontairement avec la pensée elle-même. Il faudrait parler de Mnémosyne, la déesse de la mémoire, qu'on supposait la mère des neuf Muses, probablement parce que la mémoire est le fondement et la source de toutes les connaissances humaines. Il faudrait rappeler que Mnémosyne était représentée dans l'attitude du recueillement, de la méditation; qu'elle portait un doigt à son oreille, parce que les anciens avaient l'habitude de toucher l'oreille à ceux à qui ils demandaient une part dans leur souvenir... Nous réserverons ces détails pour une prochaine causerie.

ALBERT LÉVY.

LE PEUPLIER

Par ses différentes espèces, le peuplier est un arbre de l'Orient et de l'Occident, du Nord et du Midi : sa patrie est le monde. Le nom vient du sanscrit, et veut dire grand, élevé ; il exprime tout à la fois la croissance rapide de l'arbre, et la hauteur considérable à laquelle il parvient. C'est un mot tout latin, prétendent d'autres étymologistes : l'arbre du peuple ; et ils rappellent, à l'appui de leur opinion, que les lieux publics de l'ancienne Rome étaient plantés de peupliers.

Le peuplier appartient à la famille des Amentacées de Tournefort, aux Silicinées de Linné. On en compte quarante ou cinquante espèces, dont les plus remarquables sont originaires ou de l'Europe ou de l'Amérique septentrionale.

Quant aux caractères généraux du genre : tige droite, élancée, très haute ; bourgeons revêtus d'écailles imbriquées, et résineux ou poilus ; fleurs dioïques, en chatons, naissant avant les feuilles ; graines à aigrettes, feuilles alternes, plus larges que longues dans presque toutes les espèces, en cœur, dentées, glabres ou cotonneuses, et très mobiles à cause de l'aplatissement du pétiole sur les deux faces latérales.

Cette extrême mobilité rend le feuillage du peuplier « murmurant ». Rien de plus délicieux, par une nuit bien calme ou, vers l'aube, aux premières lueurs du jour, que ce long et incessant murmure : « on dirait le mouvement et le gazouillement des eaux ». Ce mot et cette pensée sont empruntés à Bernardin de Saint-Pierre.

On traduit tout autrement, dans le langage du peuple, ce gazouillement et ce murmure. « Langues de jeunesse, langues d'école » : tel est le nom vulgaire du peuplier, par allusion aux interminables propos, aux interminables discours des jeunes gens et des jeunes filles.

La disposition traçante des racines de ces arbres et le grand développement de leur cime, les exposent souvent à être renversés par les vents et les orages.

Les peupliers aiment un sol frais et humide, croissent rapidement sur le bord des eaux. Ils rendent d'importants services à la grande culture en permettant d'assainir et de mettre en valeur les terrains marécageux. On les exploite quelquefois alors en têtards, comme les saules ; mais, le plus souvent, en émondes : on coupe les rameaux rez-tronc, dès qu'ils ont atteint une certaine grosseur, en ayant soin d'en laisser un petit bouquet au sommet de la cime.

Nous les plantons sur les berges des étangs, des rivières et des fleuves dont ils maintiennent les terres ; nous les plantons le long de nos canaux et autour de nos lacs. En Normandie on aperçoit çà et là, au loin, au milieu des prairies, un carré parfait ou oblong que dessinent des rideaux de peupliers : c'est un village.



Peupliers de la campagne de Léon. (P. 234, col. 1.)

En Suisse, on retrouve de ces rideaux charmants de verdure au fond des vallées; en Espagne, plus encore, dans certaines provinces, et surtout les fameux peupliers de la campagne de Léon.

Nous les multiplions dans nos parcs et nos jardins: en longues lignes, avenues qu'on dirait presque magistrales, en bouquets, sur nos pelouses, ils sont de l'effet le plus pittoresque et le plus grandiose par leur élévation, l'élégance de leur port, la régularité de leur tige et de leur cime, la beauté et l'ampleur de leur feuillage.

Planté en bonnes conditions, le peuplier croît rapidement : huit mètres, dix mètres, dix-sept mètres en dix ans, selon les espèces. Il atteint quinze, vingt, trente-cinq, quarante mètres de hauteur, encore selon es espèces. Dans toutes, de quarante à cinquante ans, il est à son apogée de grandeur, de grosseur, de force et de beauté; il ne vit pas plus d'un siècle.

On cite pourtant un peuplier géant et trois fois centenaire. C'est le fameux peuplier du jardin de l'Arquebuse, aux portes de Dijon. Il a été planté en 1595, en souvenir de la prise de la ville par Henri IV. Il mesure onze mètres de pourtour à la base, neuf mètres à quelque distance du sol, et près de quatre à hauteur d'homme.

Le bois de peuplier, blanc, tendre, léger, se décompose promptement à l'air ou dans l'eau, et perd à la dessication une bonne partie, cinquième ou quart, de son volume et de son poids; il est, en somme, de médiocre qualité. Cependant la culture de l'arbre est fort avantageuse à cause de sa rapide croissance, et des nombreux emplois auxquels se prêtent bois, feuilles, écorce, etc : les bourgeons à gomme odorante se transforment en sirop et en onguent; les feuilles servent d'aliment aux bestiaux; les jeunes rameaux font des liens qui valent l'osier, et des fagots; l'écorce contient assez de tannin pour être employée à la préparation des peaux, et elle est même fort prisée en Russie et en Angleterre; certaines parties du bois remplacent avantageusement la gaude pour la teinture en jaune de la laine; le charbon de quelques espèces entre dans la fabrication de la poudre à canon; le bois des racines est fort estimé dans l'ébénisterie.

Quant au bois du tronc et de la tige, on le débite en planches, et l'on en fait des meubles légers, des tables, des armoires, ou de simples carcasses; on en fait surtout des caisses, des sabots, des ustensiles de ménage, vases, cuillers, boîtes, objets d'ornement, ouvrages de sparterie, etc.

Parmi les plus belles et les plus utiles espèces de peupliers, citons :

Le peuplier blanc, vulgairement blanc de Hollande, Ypréau · le nom de blanc, du duvet qui feutre, pour ainsi dire, les jeunes pousses et de la teinte grise et argentée du feuillage dans toute sa magnificence; le nom d'Ypréau de la ville d'Ypres où l'arbre semble plus beau qu'en aucun autre lieu. Il atteint les plus splendides proportions, trente-cinq mètres de haut sur plus d'un mètre de diamètre. Louis XIV en avait fait planter un grand nombre à Marly.

Le tremble, ou arbrisseau, ou bel arbre d'une quinzaine de mètres; et la seule dénomination de ce peuplier dit l'agitation charmante de ses feuilles rondes, dentées, suspendues à l'extrémité d'un long et flexible pétiole.

Le peuplier noir, peuplier franc, osier blanc, le roi du genre, le plus utile, car les produits en sont excellents. Rien de plus beau que son feuillage vert foncé en dessus, pâle en dessous; rien de plus beau que sa puissante et large cime.

Et pourtant voici le pyramidal, son frère, qui porte haut sa tige droite, majestueuse, couverte de rameaux nombreux, serrés et redressés, sa tête magnifiquement empanachée. Celui-ci l'emporte en beauté, celui-là en utilité. Le pyramidal, dit aussi de Lombardie ou d'Italie, bien qu'il soit originaire de l'Orient, a été planté pour la première fois en France, vers 1750, le long du canal de Briare, près de Montargis.

Non moins remarquable, le monilifère de Virginie et de Suisse, qui monte droit jusqu'à quarante mètres, et se couronne de larges touffes arrondies du plus gracieux feuillage.

Le peuplier de la Caroline a les plus grandes feuilles du genre; ovales, en cœur à la base, elles mesurent plus de vingt centimètres de longueur.

Le peuplier de l'Ontario, aux feuilles cordiformes également, mais moins longues, est l'un de nos beaux arbres d'agrément.

Il en est de même du peuplier d'Hudson, dont les jeunes rameaux se couvrent de longs poils; du baumier qui donne une résine balsamique et odorante, du peuplier-laurier, etc., etc.

Nous cultivons tous ces arbres en France, les uns pour leurs produits, les autres pour l'ornement de nos parcs et de nos jardins.

Mme Barbé.

PETITE ROSE [1]

IX

Autour des victimes, Arabes et Kabyles s'étaient assis en cercle; un silence terrible, le silence de la bête fauve qui va s'élancer sur sa proie, planait sur l'assistance. Aussi, au moment où le lieutenant ôta son képi pour saluer son drapeau, ceux qui entouraient Meryem, Petite Rose et Yaya, purent-ils très bien entendre un faible cri qui s'échappa des lèvres pâlies de l'enfant.

« Yaya! dit-elle avec angoisse, n'osant s'adresser à

1. Suite — Voy. page 171, 187, 203 et 218.

Meryem, c'est le bon *roumi* qui m'a tirée du torrent! »

La négresse, absorbée par l'attention qu'elle prêtait aux apprêts du supplice, ne l'entendit même pas. Glacée d'horreur, Petite Rose resta un moment immobile; soudain un flot de sang remonta à ses joues, ses yeux bleus brillèrent d'une audace généreuse, sa poitrine se dilata dans un soupir de soulagement, et elle murmura : « J'ai trouvé! »

Puis résolue, intrépide, elle marcha droit aux prisonniers. Lorsqu'elle fut arrivée devant le lieutenant qu'un des bourreaux maintenait agenouillé, tandis qu'un autre lui passait une corde sous les bras, l'enfant ôta rapidement son voile, et, l'étendant sur la tête de l'officier, elle cria :

« Je couvre de mon anaya ce *roumi*, qui m'a sauvée de la mort l'an passé. »

Des clameurs féroces, des rugissements de rage, éclatèrent à ces paroles :

« Le chef! c'est le chef qui est couvert de l'anaya! malédiction! la meilleure proie! »

Il y eut un moment de confusion sans nom, où, tous parlant à la fois, personne ne s'entendit.

Enfin un cheik kabyle s'avança et dit que la jeune fille étant Arabe, l'anaya devait être écarté.

« Je suis Arabe? qu'en sais-tu? répliqua Petite Rose. On m'a trouvée un matin dans un sentier de la montagne. Vois, ajouta-t-elle en approchant tout près du cheik son gracieux visage, si je ne parais pas appartenir à ta race plutôt qu'à celle de ma mère adoptive?

— Qu'un autre tranche cette question, dit le cheik en se retirant.

— Sois bénie, chère enfant! » murmura l'officier étonné et ravi de cette merveilleuse présence d'esprit.

Une certaine hésitation se manifestait dans la foule.

La sainteté de l'anaya est telle que ce peuple, malgré sa fureur de vengeance, n'osait se prononcer contre celui de Petite Rose.

Plusieurs marabouts s'en allèrent à l'écart pour se concerter, puis le plus âgé revint au milieu du cercle, et annonça que l'anaya de la fille adoptive de Lella Meryem serait respecté.

« Pour dédommager l'assistance, ajouta-t-il, et pour ne pas irriter les âmes de nos guerriers, les bourreaux vont brûler en même temps que les deux soldats une botte de paille revêtue de l'uniforme du chef. »

Un murmure de satisfaction circula dans la foule apaisée, chacun se rassit et la *fête* commença.

Sauvé de cette manière inespérée, le jeune lieutenant ne put du moins échapper à l'affreuse douleur de voir mourir ses deux compagnons. Au dernier instant, il craignait que leur courage ne faiblît un peu; mais les braves soldats allèrent au bûcher comme à l'assaut, sans broncher.

« Au revoir, mon lieutenant! lui cria Fafiou lorsqu'il fut hissé au chêne dépouillé servant de gibet; vous pouvez vous vanter d'être né sous une étoile fixe, vous! la mienne était une farceuse de filante. »

Bientôt les flammes les enveloppèrent.

A ce moment, des coups de canon régulièrement espacés retentirent. C'était le camp français qui envoyait aux mourants un suprême adieu.

Meryem avait rejoint Petite Rose au centre du cercle, près de celui que l'enfant couvrait si vaillamment de son anaya.

Le visage de la vieille femme était plus triste que sévère. Le sentiment de reconnaissance qui avait inspiré sa fille adoptive la touchait, en même temps qu'il lui donnait la mesure du fond qu'elle pouvait faire sur cet ardent petit cœur. Mais elle éprouvait un amer désappointement de voir que le salut était tombé sur le chef, holocauste bien plus digne d'être immolé aux âmes des morts.

Lorsque Petite Rose vit Meryem s'avancer lentement vers elle, elle pâlit, craignant ses reproches, et se hâta de les prévenir.

« O mère de miel! fit-elle, ne sois pas irritée contre ton oiselet; ce chrétien, tu le sais, m'a tirée du torrent l'an passé, sans lui je serais morte. Il m'a soignée et réchauffée en me souriant comme à la fille de sa mère. »

Meryem, sans répondre, passa à plusieurs reprises sa main sur les beaux cheveux de l'enfant, puis elle dit à l'officier :

« Ma fille a maintenant acquitté sa dette envers toi, chrétien, hâte-toi de délivrer mes yeux de ton visage; va, retourne à ton douar, les nôtres se retirent pour rentrer chez eux : tu n'as rien à craindre, d'ailleurs, l'anaya de l'enfant te fait sacré. Mais garde ce voile roulé autour de toi jusqu'aux lignes françaises.

— Ce sera mon linceul, dit l'officier avec un douloureux sourire : la blessure que j'ai à la poitrine vient de se rouvrir, je ne puis plus me soulever. Adieu, Petite Rose! tu dois être un ange de Dieu égaré au milieu de ces gens sans pitié... »

Il devint livide, une écume sanglante monta à ses lèvres, ses yeux se fermèrent, et il s'affaissa complètement sur l'herbe où il était assis.

« Cet homme devait mourir, dit froidement Meryem, on ne va pas contre l'arrêt de Dieu, ce qui est écrit est écrit. Puisse ton corps servir de nourriture aux chacals, chrétien maudit! »

De grosses larmes roulaient dans les yeux de Petite Rose.

« Douce mère! dit-elle, écoute avec compassion ma demande. Ce *roumi* n'est peut-être qu'un « peu mort », comme moi lorsqu'il m'a prise dans le torrent; si tu voulais regarder sa blessure et la panser ainsi que tu l'as fait hier pour deux des nôtres? tu es savante et habile, mère de mon cœur.

— C'est Satan qui dore ta langue, ma fille, mais jamais les mains qui ont enseveli mon mari et mes deux premiers-nés, ne se poseront sur la chair d'un chrétien. Cependant il ne sera pas dit que ta vieille mère aura rempli tes yeux de larmes un jour de fête; appelle Yaya, je permets qu'elle essaye de tirer ce maudit de l'ombre du tombeau. »

La négresse accourut, reçut quelques instructions de Meryem, jeta un coup d'œil sur le blessé et retourna en hâte au village, d'où elle revint bientôt avec des simples et des baumes.

Alors, elle souleva à demi l'officier, l'adossa à un palmier, et étancha le sang qui coulait de la plaie. Meryem s'était éloignée et Petite Rose, remarquant que Yaya faisait son pansement avec une certaine brusquerie, lui dit d'un ton sévère :

« De toute une lune je n'arrêterai mes regards sur toi, si tu ne mets à tes doigts des plumes de colombe pour toucher ce *roumi*. »

Le lieutenant Derville, qui comprenait encore mieux l'arabe qu'il ne le parlait, ouvrit ses yeux humides qui enveloppèrent l'enfant d'un remerciement muet. Au bout d'un moment il murmura : « J'ai soif! ma gorge brûle....

— Attends une minute, dit Petite Rose, il y a un puits là-bas. »

Elle y courut et revint apportant une gorgée d'eau fraîche dans le creux de ses mains. La coupe était si petite qu'il fallut plusieurs fois recommencer le voyage. L'enfant s'agenouillait près du jeune homme, et, avec des précautions touchantes, le faisait boire en lui rappelant les incidents de leur première rencontre. Quand la souffrance lui arrachait une plainte, elle lui disait : « Ta blessure saigne dans mon cœur. »



Yaya étancha le sang qui coulait (P. 236, col. 1.)

Une demi-heure après, le lieutenant Derville put se mettre debout et faire quelques pas. Regagner le bivouac à pied, il n'y fallait pas songer. Il se souvint que sa bourse était heureusement restée dans la poche de son pantalon, et qu'elle contenait une somme très suffisante pour payer un âne.

Yaya, envoyée une seconde fois au village, en revint suivie d'un Kabyle qui amenait le bourriquot le plus laid, le plus pelé qu'on avait pu trouver, sachant que c'était pour le *roumi* sauvé par l'anaya.

Peu importait, il pouvait fournir le trajet jusqu'au camp français. Le marché conclu, l'officier pressa dans les siennes les mains de Petite Rose :

« Ton souvenir ne me quittera jamais, chère enfant, dit-il tout ému, et je conserverai précieusement ton voile en mémoire de ce jour, si doux par toi, si cruel par les tiens. Que Dieu te garde !

— Le salut soit sur toi, bon *roumi* ! répondit Petite Rose, je suis heureuse de t'avoir rendu ton bienfait ; mais parce que je te l'ai rendu, je ne le sèmerai pas au vent, je l'enfermerai avec les douces pensées de mon enfance. Je suis fâchée que tu ne sois pas Arabe, » lui cria-t-elle tandis qu'il s'éloignait.

X

Les jours passèrent. Puis Petite Rose entendit raconter que l'armée des *roumis* avait tenté un premier assaut contre Zaâtcha, et qu'elle avait dû se retirer après de nombreuses pertes.

On disait qu'une maison minée, sur la terrasse de laquelle des soldats s'établissaient sans défiance, s'était écroulée sous leurs pieds et les avait engloutis tous avec un fracas épouvantable. Pendant ce temps les Arabes, invisibles derrière leurs milliers de créneaux, avaient tiré à coups sûrs sur les soldats qui suivaient, et qui, aveuglés par la poussière des décombres, voyaient à peine devant eux.

Une autre troupe de *roumis*, qui était parvenue à gagner le haut d'une seconde brèche, avait eu ses cartouches gâtées par l'eau du fossé qu'il avait fallu traverser; ne pouvant se défendre, elle s'était vue forcée de se retirer, mais pour cela elle avait dû passer sous la plus terrible fusillade. Tous les blessés étaient tombés dans le fossé et s'y étaient noyés aux cris de joie des vaillants défenseurs de la place.

Ces récits entretenaient dans les villages et dans les douars de l'oasis un ardent enthousiasme, que Meryem, radieuse, s'affligeait de ne point voir partager à Petite Rose.

« Je suis heureuse de nos triomphes, mère, disait l'enfant avec effort, mais ça me fait tant de peine pour ceux qui meurent !

— Entends gémir nos blessés, la plupart ne verront pas l'aube prochaine. »

Et prise d'une pitié profonde, elle allait s'asseoir près des mourants, et disait à ceux qui étaient venus de loin :

« Donne-moi tes commissions pour tes femmes, je les garderai soigneusement dans ma tête, et je prierai mon seigneur Ben-Taïeb de les leur faire parvenir. »

Puis elle présentait à chacun un petit morceau d'étoffe, et ajoutait : « Mets-là tes baisers pour tes petits enfants. »

Plus d'un de ces rudes guerriers y laissa aussi

tomber une larme, après avoir comblé Petite Rose de bénédictions.

Cette tendre compassion racheta, auprès des gens du douar et de Meryem, la froideur de sa fille adoptive pour les exploits des défenseurs de Zaâtcha, et l'on surnomma l'enfant : « l'ange de la dernière heure ».

Souvent, accompagnée de Yaya et de Taleb, Petite Rose retourna sur ce rocher élevé d'où l'on pouvait apercevoir le camp des Français. Un attrait et une cuiosité invincibles l'attiraient là. Elle disait à Yaya:

« Ça m'amuse de voir ce qu'ils font. »

Ce n'était là que la surface de son impression. Sous cet « amusement » se glissait une étrange mélancolie; elle s'étonnait et s'irritait presque de ne ressentir aucune haine contre ceux qu'on appelait autour d'elle « ces chiens de chrétiens ». Pourquoi, lorsqu'elle songeait à eux, son cœur devenait-il tendre comme le duvet d'un nid? Sans doute, c'est parce qu'ils étaient si malheureux ces pauvres *roumis*, campés sur le revers de cette montagne aride sur laquelle soufflait sans trêve le vent du désert, qui soulevait autour d'eux des tourbillons de sable. Dans les tranchées les travailleurs en étaient aveuglés. Sous la tente, les soldats, poudrés de cette poussière impalpable qui arrivait sur eux dans les mugissements de l'ouragan, ne pouvaient reposer. Le sable était partout: dans l'air qu'ils respiraient, dans les aliments qu'ils mangeaient. Et quels aliments! Les bêtes qu'on abattait mouraient de faim. Le biscuit de la ration journalière, moisi, plein de vers, avait été fabriqué en juin 1848 pour l'armée de Paris. Pour boisson, de l'eau saumâtre; il n'y avait plus ni vin ni eau-de-vie. A tant de maux était venu se joindre le choléra, apporté par la colonne de renfort du colonel Canrobert..

Quoique les nouveaux travaux du siège fussent poussés avec une grande activité, et que de jour en jour la place fût serrée de plus près, les Arabes comptaient sur les misères de l'ennemi pour le décimer et le décourager.

Eux aussi avaient à endurer de cruelles souffrances: la terrible épidémie sévissait dans leurs murs, s'ajoutant aux maux du siège. Mais ils supportaient toutes ces horreurs avec la sombre indifférence de leur fatalisme. « C'était écrit. »



Elle rapporta une gorgée d'eau fraîche. (P. 236, col. 1.)

On était aux plus mauvais jours de novembre. La tristesse tombait du ciel à torrents. Quelles nuits pour nos soldats dans les tranchées! sous une pluie glacée mêlant son bruit monotone aux rafales du simoun, aux gémissements des palmiers sans cesse agités par le vent, aux plaintes déchirantes de ceux que venait frapper le fléau, aux coups de feu continuels, aux cris féroces des Arabes.

Loin d'être démoralisée par ces tortures, la brave armée du général Herbillon restait vaillante et sans peur, on n'entendait pas une plainte, en dehors de celles qu'arrachait la maladie.

C'était, dans tout le camp, comme une consigne tacite.

Devant cette énergique attitude les Arabes perdirent tout espoir. Bientôt, ils apprirent que l'assaut décisif aurait lieu le 26 novembre; mais quoique se sentant perdus, ils refusèrent de se rendre.

La veille, Sidi-ben-Taïeb vint jusqu'au douar où sa famille recevait l'hospitalité, et lui fit ses adieux et ses recommandations suprêmes pour le cas où il ne reviendrait point.

Petite Rose, tout en larmes, s'attachait au burnous du caïd et voulait le suivre dans la forteresse.

« Mon seigneur, disait-elle, la présence de ton agneau perdu te portera bonheur. En me voyant, Allah se souviendra que tu m'as recueillie petite et misérable pour me partager ton pain, et abriter mon abandon à l'ombre de tes tentes, et il mettra ton bienfait entre toi et les balles. »

Grave et ému, Ben-Taïeb caressa doucement sa jolie tête, puis il la bénit, comme il avait béni ses enfants, et s'éloigna rapidement.

Ce fut par trois brèches que l'armée française pénétra cette fois dans Zaâtcha, sous les feux des maisons tirés à bout portant,

Il fallut faire ensuite l'assaut de chacune de ces maisons, remplies d'Arabes décidés à se faire tuer jusqu'au dernier. Sur les terrasses, dans les maisons, dans les caves, dans les rues étroites, le carnage fut affreux. Le sang coulait de partout.

Le commandant de Lavarande, chef du 2me bataillon de zouaves, cherchait la demeure du farouche cheik Sidi-bou-Zian. Dans une des maisons dont il s'empara sur son passage, il trouva deux Arabes parlant français, et leur promit la vie sauve, s'ils consentaient à lui servir de guides jusqu'à la retraite de leur chef.

Le premier refusa avec indignation, et dit qu'il était prêt à mourir. C'était Sidi-ben-Taïeb, qui tomba aussitôt sous les coups des zouaves, mourant noblement comme il avait vécu.

Son compagnon ne l'imita point, et se sauva en indiquant au commandant de Lavarande la maison de Sidi-bou-Zian, défendue par les plus fanatiques des assiégés.

Après avoir essayé sans succès contre elle de l'escalade et du canon, avec une pièce de montagne, il fallut la faire sauter. La brèche ouverte laissa à découvert cent cinquante hommes et femmes entassés, sur lesquels les zouaves se précipitèrent à la baïonnette. L'action finit sur ce massacre. Les *roumis* s'étaient bien vengés.

La consternation, l'épouvante, le désespoir régnaient chez les Arabes. Quand les femmes des environs de Zaâtcha, au nombre desquelles étaient celles du caïd, Meryem et Petite Rose, vinrent avec leurs serviteurs pour enlever leurs morts, le plus terrifiant spectacle s'offrit à leurs regards. La ville était détruite, les mosquées renversées, les rues jonchées de cadavres nageant dans le sang, et au milieu du camp des chrétiens étaient plantées les têtes du cheik Sidi-bou-Zian et de son fils Sidi-Moussa.

La recherche des morts fut affreuse. Le cri de douleur que poussa la vieille Lella Meryem en se jetant sur le corps de son dernier fils, fut tel que Petite Rose et les femmes du caïd, qui suivaient en sanglotant, crurent qu'elle avait en même temps exhalé sa vie.

Des esclaves chargèrent sur leurs robustes épaules le corps de celui qui avait été leur maître, et à la lueur des torches on reprit le chemin du douar, tandis que des Arabes des Flittas, échappés au combat, et venus pour faire escorte à leur chef, psalmodiaient lentement :

« Pleurons le plus intrépide des hommes, celui que nous avons vu si beau sous le harnais de guerre, faisant piaffer les coursiers chamarrés d'or; pleurons celui qui fut la gloire des cavaliers.

— Tant que les hommes se réuniront, ô Dieu miséricordieux ! ils verseront des larmes sur son trépas, ils passeront dans le deuil les heures et les années.

— Braves guerriers, poussez des gémissements unanimes sur cette mort si soudaine, qui a fermé sur nous les portes de l'espérance.

— Comme si jamais nos yeux ne l'avaient vu ! Ah ! quelle blessure pour nos cœurs ! Il ne s'élancera plus à notre tête au jour du combat !

— Guerriers, pourquoi vous rassemblez-vous? Qui pourrait avoir aujourd'hui la prétention de vous commander, d'égaler celui qui remplit le pays de la renommée de ses hauts faits?

— Qu'il était beau dans l'ivresse du triomphe, lorsque, sur le noir coursier du Soudan à la selle étincelante de dorures, il apparaissait comme le génie de la guerre ou le dragon des combats.

— Souverain dispensateur de la justice éternelle, tu nous l'as enlevé, et cette mort, ô mes frères, rend intarissable le fleuve de mes larmes. »

Ce cortège funèbre, cette psalmodie plaintive se mêlant aux sanglots, ces torches dont les lueurs dansaient dans la nuit comme des taches sanglantes, formaient pour Petite Rose un amer et saisissant contraste avec cette radieuse matinée où, dans le vallon de Zemmora, tout embaumé de fleurs nouvelles, celui qu'elle appelait son seigneur avait ramassé le « petit agneau sans toison. »

« Oh ! Yaya, disait l'enfant à la négresse, jamais je ne me consolerai ! mon cœur est plein d'épines. » Puis elle s'écriait :

« O mon seigneur ! que je t'aimais ! ma tendresse n'a pas été froide un moment pour toi, pas même le jour où tu as permis à Zohra de brûler mon nourrisson, car je méritais d'être châtiée. Tu étais juste autant que bon, mon seigneur ! »

XI

Sept mois s'étaient écoulés.

Quoique le pays fût paisible, des colonnes françaises étaient en observation sur différents points du territoire : car, ainsi que le disent les Arabes, « le son ne devient jamais farine » et leur amitié de vaincus n'inspirait à nos généraux qu'une très médiocre confiance.

Une de ces colonnes d'observation campait chez les Flittas. Un matin de juin, trois officiers traversaient au pas de leurs chevaux un bois de figuiers, de myrtes et de lauriers-roses; soudain l'un d'eux, apercevant un slougbi aveugle dont la tête effilée sortait d'un fourré, s'écria :

« Mais j'ai déjà vu ce chien ! est-ce que ?... Ah ! ce serait le plus heureux hasard ! Je vous demande un instant, mes amis. »

Et lestement il mit pied à terre, et s'engagea dans le fourré.

Au delà, près d'une source, il vit Petite Rose assise dans une attitude mélancolique et lassée. Au bruit qu'il fit, elle leva les yeux, tressaillit, et avec une exclamation joyeuse s'élança vers lui.

« C'est toi! bon *roumi*, fit-elle, qui te ramène chez les miens? Veut-on encore nous faire la guerre?

— Sois tranquille, chère enfant, il n'est pas question de guerre, je me promène avec des amis et je suis bien ravi de t'avoir rencontrée. Mais tu parais triste.

— Je le suis. La nuit est descendue sur moi. Mon seigneur Ben-Taïeb a été tué à Zaâtcha, et ma mère Meryem est morte de sa peine, voici deux lunes. En mourant, elle m'a confiée à une femme de sa famille qui me donne l'abri et la nourriture, mais qui est froide pour moi comme la neige des monts. Ma tête reposerait plus doucement sur la pierre du chemin que sur son sein, ses enfants me haïssent, et chaque jour ils me reprochent mon abandon et ma misère; ils disent que je suis plus pauvre que le petit oiseau qui possède du moins le nid qu'il a bâti. C'est pourquoi j'essaye de m'habituer à demeurer dans ce bois; vois, j'ai commencé à me faire une maison. »

Elle étendit la main et montra sur le sol un amas de branches superposées, fragile édifice qu'un coup de vent devait emporter.

« Quand mon seigneur Ben-Taïeb, m'a trouvée toute petite dans le vallon de Zemmora, ajouta-t-elle, j'y étais venue aussi pour m'y faire une maison, parce qu'on nous battait, n'est-ce pas Taleb? Puis le bonheur m'a prise; maintenant qu'il m'a laissée, je veux recommencer.

— Est-ce que cette parente de ta mère adoptive aurait la cruauté de te frapper? demanda vivement l'officier.

— Non, mais elle ne s'occupe pas de moi; sous sa tente je ressemble à l'étranger qui entre un moment pour se reposer. Elle ne m'interroge pas tendrement, ainsi que le faisait Meryem, sur ma joie ou mon chagrin. Lorsque je m'en vais tout le jour, elle ne me dit point: « Pourquoi es-tu partie? Quelle fleur as-tu trouvée? qu'est-ce que l'oiseau t'a chanté? » Et moi je pleure en pensant à la douce voix de ma mère Meryem que je n'entendrai plus, à ses yeux de tendresse pour toujours fermés! »

Le lieutenant Derville, que ses camarades avaient rejoint, écoutait tout attendri ces confidences naïves.

« Chère petite créature, dit-il, je compatis vivement à ton malheur, et je ferai mon possible, pendant mon séjour sur le territoire des tiens, pour te distraire et te prouver que ton ami le *roumi* n'oublie point qu'il te doit de vivre. Mais avant de causer de cela, laisse-moi te présenter à mes compagnons.

— Est-ce la fillette dont l'anaya t'a sauvé, Daniel? dit un des officiers.

— C'est elle.

— Oh! la charmante enfant! »

Les deux jeunes gens se mirent à la féliciter en petit sabir. Elle les regardait, un peu effarouchée, de ses grands yeux profonds.

« Tu entends, ils me demandent pourquoi je suis seule ici, dit-elle au lieutenant Derville; instruis-les, moi je n'ose pas leur parler. »

Quand le jeune homme leur eut raconté ce qu'il savait de l'histoire de Petite Rose, il ajouta:

« Puisqu'elle est ainsi livrée à elle-même, je vais l'emmener au camp jusqu'à ce soir; le colonel sera content de la voir, et tous nos braves soldats vont lui faire fête.

— Tu veux bien venir au douar des *roumis*, Petite Rose?

— Oui... les *roumis* ont tué les miens, mais les miens avaient tué aussi les *roumis*,... oui,... c'est toi qui me prendras sur ton cheval?

— C'est moi, viens.

— Demain je finirai ma maison.

— Tu es trop frêle pour t'en tirer, mignonne, c'est mon affaire; je reviendrai ici demain matin et tu verras. Partons. »

Cette journée fut pour notre héroïne un long triomphe. A son arrivée au camp, le colonel la prit dans ses bras et l'embrassa, les officiers firent cercle autour d'elle, la complimentant, la questionnant. Des soldats s'en allèrent cueillir des fleurs sur le versant de la montagne, et lui en tressèrent une couronne; l'un d'eux la posa sur sa blonde tête, et tous crièrent:

« Vive la petite Arabe! »

Cette ovation se termina par un dîner chez le colonel, repas auquel Petite Rose fit grand honneur, ayant laissé son déjeuner dans le bois de figuiers.

Elle s'était vite apprivoisée, et parlait à tous ceux qui la comprenaient, dans sa langue imagée qui, passant par cette bouche naïve, prenait un charme exquis.

Le colonel savait passablement l'arabe, il fut frappé de la vive intelligence que révélaient les petits discours d'Ourida.

« Quel dommage! dit-il au lieutenant Derville, que cette jolie enfant, à l'esprit si fin, soit destinée à l'existence murée et insipide des femmes de sa nation!

— Je l'ai souvent déploré en pensant à elle, d'autant plus qu'elle me paraît avoir un caractère très indépendant. Heureusement que, grâce à son âge et à l'abandon où la femme qui en est chargée la laisse, elle peut encore satisfaire trois ou quatre ans ses goûts de liberté. Mais voici le soleil qui se couche, je vais la reconduire. »

Le jeune officier se fit amener son cheval et monta. Un de ses camarades lui tendit Petite Rose en disant à l'enfant:

« J'espère que tu reviendras nous voir?

— Oh! oui, fit-elle, les *roumis* sont très bons, Petite Rose les aime beaucoup, et puis Arabes et *roumis* sont amis maintenant.

— Comme l'eau et le feu, » murmura l'officier.

Le lieutenant Derville quitta sa petite amie à l'entrée du douar, en lui recommandant d'être le lendemain, au lever du soleil, dans le bois de figuiers, près de la source.

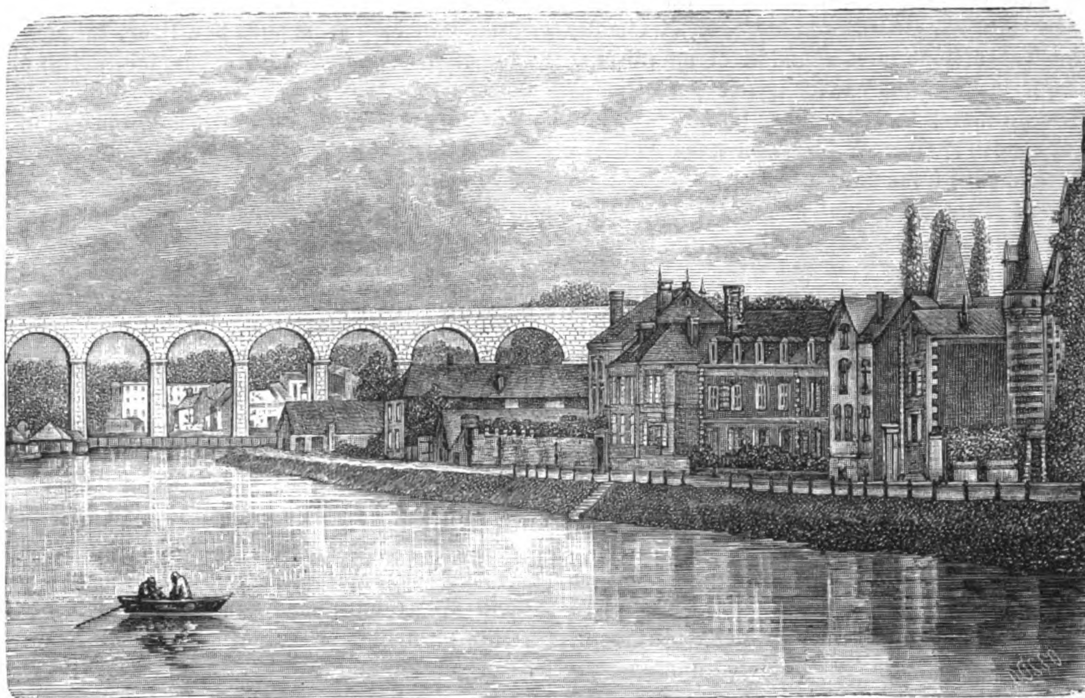
A suivre. ANDRÉ GÉRARD.



A TRAVERS LA FRANCE

LAVAL

Laval ne doit pas son nom, comme on l'a pensé quelquefois, à la charmante vallée de la Mayenne où cette ville est située ; mais, ce qui est absolument différent, à une forteresse ou retranchement (*vallum*) qu'y construisirent ses premiers fondateurs. L'origine de Laval est donc toute militaire ; on la reporte à Charlemagne ou, avec plus de certitude, au règne de son petit-fils Charles le Chauve, qui, le premier, laissa l'aristocratie française bâtir des châteaux et s'y défendre aussi bien contre le souverain que contre les Normands.



Laval.

La famille qui sut se tailler un fief dans Laval, sut en même temps si bien l'agrandir, que presque tout le bas Maine en releva, sans compter plusieurs possessions considérables hors de la province. A l'appel du comte, plus de cent vassaux venaient se ranger autour de lui. Un usage singulier, mais qui n'est pas sans exemple dans l'histoire, s'établit dans la maison de Laval, dès son origine même, et fut suivi jusqu'à la Révolution par ses héritiers. Tous les comtes sans exception portèrent le nom de Guyon ou Guy, d'où le surnom de Laval-Guyon donné autrefois à leur capitale. C'est ainsi que tous les rois de la dynastie grecque d'Égypte prirent le nom de Ptolémée, et que les rois de Danemark, depuis quatre siècles, s'appellent encore alternativement Christian et Frédéric. Ce nom de Guy devenait presque l'équivalent d'un titre, et les ducs de la Trémouille s'empressèrent de l'adopter, lorsque, au commencement du dix-septième siècle, ils succédèrent à la dynastie primitive, qui avait duré plus de sept cents ans.

La principale curiosité de Laval est aujourd'hui le château de ses comtes, mieux disposé pour la défense que pour les commodités de l'habitation. Sa grosse tour, qui date du onzième siècle, a conservé une des plus anciennes charpentes qui existent. Ce vieil édifice est le seul demeuré intact au milieu des embellissements qui ont transformé de nos jours la vieille ville féodale, pour lui donner l'aspect d'un chef-lieu de département. La ville de Laval est en effet devenue, à la Révolution, le centre administratif du département de la Mayenne ; le second Empire en a fait le siège d'un évêché, et les progrès de l'industrie ont provoqué un mouvement qu'étouffaient les vieilles rues du moyen âge. Les vieux remparts ont été abattus et les voies publiques élargies.

Laval renferme aujourd'hui près de trente mille habitants, occupés principalement à la fabrication des coutils-nouveautés et à la filature des cotons. La ville est desservie par le grand chemin de fer de Paris à Brest, qui traverse la Mayenne sur un beau viaduc en granit, élevé de 28 mètres au-dessus de la rivière. Deux autres voies ferrées importantes conduisent, l'une à Tours, l'autre à Caen ; une troisième, en construction, se dirige sur Nantes.

ANTHYME SAINT-PAUL.



Je visitai les petits chats de Mitaine. (P. 243, col. 1.)

CADETTE[1]

VI

A Paris, mon réveille-matin était une petite machine de cuivre qui se démenait en grinçant sur le marbre de la cheminée. Dans ma chambre, à Péran, c'est une belle mouche qui m'a réveillée par le bourdonnement de ses ailes. C'est très joli d'être réveillé par une petite bête prisonnière qui fait le plus de tapage qu'elle peut contre les vitres. Elle bourdonnait si fort que j'ai ouvert les yeux, ne reconnaissant plus du tout le bruit de mon réveille-matin. Le soleil flamboyait sur la tapisserie rose, les grands arbres verts s'enfonçaient dans le ciel bleu et les oiseaux chantaient si haut que leur musique m'arrivait au fond de mon alcôve. Mon ravissement ne m'a pas fait oublier d'envoyer un souvenir à ma chère maman, qui n'est pas encore en Écosse et qui ne voit que des murs blancs, par ses fenêtres.

Je me suis levée pour regarder l'heure. J'avais oublié que, chez grand'mère, il y a de très vieilles pendules qui ne marchent plus. Maintenant, comme autrefois, il est toujours midi sur le cadran enfoncé dans le rocher de bronze qui orne ma cheminée.

Dans mon sommeil j'avais cru entendre quelque chose qui sonnait ou plutôt qui chantait l'heure. Ce n'était pas la vieille pendule, dont le balancier est rouillé; c'était probablement le coq qui est le réveille-matin de Mathurine et de Joseph et celui de grand'-mère, quand il y a de grands travaux à commander.

Mais je pense que grand'mère est bien étonnée de ne pas avoir encore reçu le bonjour de sa petite-fille, et je me hâte, je me hâte le plus que je peux. Mais au moment de sortir de ma chambre, voilà que j'aperçois une petite tête au-dessus du vieux mur qui fait le fond de la cour.

Au grand déplaisir de ma grand'mère, ce mur-là appartient au jardin voisin, qui appartient lui-même à des amis de ma grand'mère, M. et Mme de Préauloup, appelés par Péran les Américains.

Cette petite tête qui apparaît là m'est inconnue; mais en voici une autre, puis une troisième, que je reconnais. Je me frotte les yeux. Sont-ce bien là mes petits amis de Préauloup? Mais d'abord il y avait une petite fille. Et puis, que sont devenus les beaux cheveux frisés, les teints roses que je connaissais à mes camarades? Il me semble voir là trois garçons à la tête rase, au teint de coquelicot. Tout à coup le plus grand se penche et appelle :

« Mathurine! »

Ce n'est pas non plus la voix de mon camarade René de Préauloup.

1. Suite. — Voy. pages 209 et 225.

Et comme Mathurine ne répond pas, trois voix crient ensemble :

« Mathurine !

— Eh bien, qu'est-ce qu'il y a ce matin ? a répondu Mathurine.

— Est-elle arrivée ?

— Madame ? vous voyez bien que oui, puisque je suis ici.

— Et Germaine ?

— Ah ! Germaine ! voilà ! »

La voix de Mathurine se rapprochait du mur. Je l'ai vue apparaître. Elle avait son air important.

« Mlle Germaine est revenue avec nous ; mais je vous avertis que c'est maintenant une belle demoiselle qui n'ira pas galvauder avec vous dans la forêt. »

Je fis la grimace.

« Qu'en savez-vous, Mathurine? pensai-je, je ne suis pas venue à Péran pour vivre dans une boîte comme à Paris. »

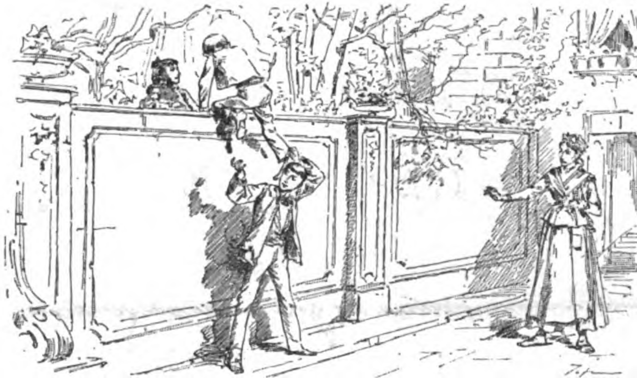
« Mathurine, a repris une petite voix qui devait appartenir à la plus petite tête, Guillaume m'a dit que Mitaine avait trois jolis petits chats, est-ce vrai ?

— C'est très vrai, mais je prie M. Guillaume de ne pas venir tourmenter ces pauvres bêtes.

— Les voir seulement, Mathurine, a crié la seconde tête.

— Alors, tout de suite, pendant que je puis aller avec vous dans le bûcher; car madame aime ses bêtes, entendez-vous, et ce n'est pas la première fois que le château et le pavillon se fâchent au sujet de Mitaine. »

Pendant qu'elle parlait, le plus grand des enfants s'était dressé debout sur le mur et avait sauté dans la cour. Un autre parut immédiatement après lui et se tint debout sur ses épaules, faisant ainsi la courte échelle au troisième, qui avait la tête rasée, mais qui était une jolie petite fille en robe bleue. Alors le grand plia doucement sur ses jarrets, le second l'imita et la petite fille, très rapprochée de terre, sauta à son tour et courut à Mathurine qui les conduisit tous vers le bûcher. Évidemment je voyais passer sous mes fenêtres mes petits voisins René, Guillaume et Geneviève de Préauloup : René d'un an plus âgé que moi, Guillaume d'un an plus jeune et Geneviève qui devait avoir dix ans. C'étaient bien eux ; mais quel changement ! Plus de grands cheveux taillés aux enfants d'Édouard, sur le front, plus de vestes brodées, plus de cols marins. De grands garçons aux cheveux ras, à l'air décidé, habillés de drap, très lestes et très vigoureux; une petite fille qui ne ressemblait pas plus au gracieux poupon de cinq ans auparavant, que je ne ressemblais sans doute, hélas! à la petite fille qui avait quitté Péran il y avait le même temps. Je les vis entrer dans le bûcher, et quelques minutes après Mathurine en ressortit seule. Les autres étaient sans doute partis par la petite fenêtre percée dans le mur du côté du chemin.



Un autre se tint debout sur ses épaules. (P. 212, col. 1.)

En ce moment la porte de ma chambre s'ouvrit et grand'mère apparut, disant :

« Jusqu'à quelle heure dormira donc ma petite-fille aujourd'hui ? »

Je lui dis en l'embrassant que j'étais trop heureuse pour rester endormie aussi longtemps, et je la suivis dans sa chambre, où elle déjeunait avec une tasse de café au lait.

Si j'avais franchement admiré le soleil, le ciel, la forêt, je ne manquai pas de trouver le lait de Péran bien meilleur que celui de Paris.

Ce compliment toucha Mathurine au cœur; elle avait le gouvernement de la laiterie et de tout ce qui s'y rattachait.

« Mathurine, lui dis-je la voyant si bien disposée, est-ce que les trois enfants que vous avez conduits dans le bûcher y sont restés ?

— Eux ! mademoiselle, il n'y a pas de danger, la pauvre Mitaine en aurait perdu la tête; elle connaît trop ces messieurs. Ils ont bien regardé, bien caressé les chats; puis le grand, qui grimpe comme une chèvre sauvage, a sauté dans la forêt par la fenêtre et les autres ont suivi. Partout où le grand passe, les autres vont. Ce sont de bons enfants, mais un peu trop riches en malices.

— Ce sont bien nos voisins de Préauloup, ma bonne ?

— Eux-mêmes, mademoiselle, ils sont bien en peine de vous, allez! mais je pense que madame ne vous laissera pas, grande comme vous l'êtes, les suivre dans la forêt où ils passent toutes leurs journées de congé. »

Je trouvai que Mathurine se mêlait d'une chose qui ne la regardait pas.

Jadis, je m'étais bien amusée avec René et Guillaume de Préauloup. Pourquoi ces bonnes parties ne recommenceraient-elles pas, maintenant surtout que Geneviève avait dix ans?

Je regardais avec inquiétude ma grand'mère qui buvait son café à petites gorgées.

« Il est de fait qu'ils sont de plus en plus Américains, dit-elle en reposant sa tasse sur la table.

— Autrefois ils l'étaient un peu, grand'mère.

— Ils le sont un peu plus, un peu plus. »

Cela me donna à réfléchir. Autrefois maman se défiait un peu de mes voisins, qui étaient très espiègles et très gâtés. Leurs parents ne s'en occupaient guère, et quand on leur parlait de l'étrangeté de leur tenue, ils répondaient invariablement :

« Nous les élevons à l'américaine. »

Et, grâce à cela, on les laissait se rouler sur les tapis, se battre, lire assis les pieds plus haut que la tête.

Maman se figurait qu'on les avait mis au collège ; mais ils avaient pu éviter ce grand ennui.

« Tu es bien grande maintenant pour jouer avec René et Guillaume, fit observer grand'mère.

— Ah ! certainement, grand'mère, je ne jouerai qu'avec Geneviève.

— Elle est bien gamine aussi, » remarqua Mathurine qui était en veine de sévérité.

Je ne dis rien ; mais je pensai que je ne pourrais pas me priver de toute compagnie de mon âge. Geneviève, que je regardais autrefois comme ma petite sœur, subirait mon influence. Je lui ferais honte de ses manières, et je finirais par lui persuader qu'une petite fille bien élevée ne doit pas arriver chez les gens en escaladant les murailles.



Nous nous dirigeâmes vers le fond du jardin. (P. 243, col. 1.)

Notre premier déjeuner fini, j'accompagnai grand'mère dans ce qu'elle appelait sa visite domiciliaire. Nous allâmes partout, nous visitâmes tout. Grand'mère, s'asseyant de temps en temps sur le pliant que je portais, ne se fatiguait pas, et comme nous sortions du bûcher où elle avait examiné sa provision de bois et de charbon, tandis que je visitais les petits chats de Mitaine, je lui proposai une promenade dans la forêt. Grand'mère ne se promène guère que dans les allées de son grand jardin; mais elle eut la condescendance de m'accompagner.

Sous la conduite de Barbiche, qui connaissait bien le chemin, nous nous dirigeâmes vers le fond du jardin. Grand'mère portait la grosse clef de la petite porte qui ouvre dans une clairière.

Ah ! que je trouvais les arbres beaux et la mousse verte ! Comme j'enviais Barbiche, qui s'enfonçait en courant comme un petit fou dans les sentiers dont on ne voyait pas la fin, et qui buvait l'eau limpide des clairs petits ruisseaux. Ce jour-là, je fis gravement avec grand'mère le tour de la clairière; j'aurais bien désiré pousser jusqu'à l'étang où vont se désaltérer les biches, et où j'avais tant pêché à la ligne avec mes petits voisins; mais la promenade était déjà longue pour ma grand'mère, et je revins paisiblement avec elle, sachant bien qu'elle se départirait, quelque jour, de la sévérité qui lui avait fait me dire que j'étais trop grande désormais pour aller flâner par la forêt.

Quand j'entends dire ces choses, je regrette amèrement d'avoir quinze ans. Je voudrais me rajeunir, me rapetisser ; mais cela ne m'est pas possible, il faut vieillir.

Je suis rentrée bien raisonnablement et j'ai écrit à maman une longue lettre.

Je mettrai sur l'adresse : « faire suivre », et ma lettre ira peut-être jusqu'en Écosse. Je finirai la journée en m'occupant de mon installation. Samedi, grand'mère fera des visites et je l'accompagnerai. Ce sera bien amusant, j'aime beaucoup les visites, et ce seront les premières visites officielles que je ferai à Péran.

J'aurai soin de tenir compte des recommandations de grand'mère, et chez nos voisins surtout je me poserai tout à fait en grande personne. Il faut que je me fasse respecter par ces messieurs et que j'éblouisse un peu Geneviève ; sans cela je n'aurai aucune influence sur elle et vraiment, plus j'y réfléchis, plus je trouve qu'elle manque absolument de tenue.

A suivre. Mlle ZÉNAÏDE FLEURIOT.



LES ACTIONS DU RÉGENT

Monsieur le duc d'Orléans, le régent, se vantant un jour ingénument de la quantité d'actions de la banque de Law qu'il possédait, Turmenies, garde du trésor royal, homme d'esprit, et qui s'était acquis un droit ou un usage de familiarité avec les princes mêmes, lui dit : « Monseigneur, deux actions de votre aïeul valent mieux que toutes celles-là. » Monsieur le duc en rit, de peur d'être obligé de s'en fâcher.



LA VIPÈRE ET SA MORSURE

La vipère a été le prétexte de bien des narrations, de beaucoup d'histoires fabuleuses, et malheureusement dans nos campagnes, malgré les secours intelligents de la médecine, auxquels on devrait immédiatement s'adresser, sa venimeuse morsure est souvent soumise aux soins empiriques d'un guérisseur de village qui, moyennant salaire, trompe la bonne foi de ses trop crédules voisins en administrant des remèdes qui font perdre des moments précieux, nuisant à l'emploi des cautérisations et médicaments efficaces, administrés par l'homme de l'art consulté en temps utile.

Hâtons-nous de dire cependant que, si généralement les piqûres envenimées de ce reptile dangereux occasionnent de graves désordres, rarement elles sont mortelles pour l'espèce humaine, si on peut avoir recours, sans retard, à la médication. Le premier soin doit être, avant qu'il ne s'infiltre dans le sang, de faire rétrograder le venin en l'attirant vers la plaie par une forte succion sollicitée au moyen d'une ventouse ou en y appliquant la bouche, après avoir fait une ligature comprimant le bras ou la jambe un peu au-dessus de la morsure.

On ne saurait trop, et dans l'intérêt de tous, prévoir les caractères apparents qui permettent de distinguer les *vipères* des *couleuvres*, dont la nocuité, non prévue, agit au détriment des jeunes naturalistes ou de la curiosité enfantine des campagnards.

Nous allons résumer les signes les plus apparents qui empêcheront de confondre la couleuvre avec la vipère.

La *couleuvre* est plus longue, elle atteint un mètre et même davantage. Sur son pelage d'un coloris ordinairement vif et brillant, le vert et le jaune dominent; le dessus du corps est couvert d'écailles et le ventre est formé de plaques transversales. La tête ovale, dont le petit diamètre diffère peu des premières vertèbres du cou, est protégée par un revêtement de neuf grandes écailles plates. Les dents sont petites, nombreuses, lisses, pointues, inclinées en arrière et disposées d'une façon analogue sur les deux maxillaires, non pour broyer, mais seulement retenir la proie. Lorsqu'on regarde ce reptile, soit qu'il guette un animal, ou que, saisi lui-même, il vous fixe, on remarquera que sa pupille est ronde. S'il fuit, on constate que sa queue est environ le cinquième de sa longueur totale, et prolonge son corps en s'amincissant graduellement jusqu'à la pointe.

La couleuvre est généralement ovipare. Les œufs pondus, tantôt libres, tantôt se tenant comme les grains d'un chapelet, la couleuvre les enterre ou les enfouit dans du fumier sans plus s'en occuper. La chaleur de l'été fait naître les petits, qui ne tardent pas à se développer et à saisir les proies vivantes dont ces reptiles se nourrissent, ingurgitant lentement dans leur œsophage des animaux beaucoup plus gros qu'eux au moyen de la dilatation des mâchoires; les dents dont celles-ci sont armées ne produisent qu'une légère déchirure non envenimée.

La couleuvre, avec ces petits crocs, mord et frappe pour se défendre : dans le premier cas, l'empreinte est un losange; dans le second, une trace angulaire légèrement pointée. Ajoutons que ces serpents non venimeux aiment l'humidité, se tiennent dans les bois, les buissons, près des marais et même dans les ruisseaux et les étangs.

La *vipère* est en France le seul serpent dont nous ayons à craindre le venin ; sa taille est moindre que celle de la couleuvre et dépasse rarement 60 centimètres; le corps se termine brusquement par une queue, relativement courte, représentant a peu près le sixième de la longueur totale du reptile.

La coloration du pelage, assez sombre, s'éloigne peu du vert noir, gris bleuâtre, fauve et rouge brique plus ou moins maculé de taches foncées; les écailles du corps sont entuilées et carénées; chez les couleuvres elles sont lisses.

La tête de la vipère porte des écailles uniformément petites et granulées, excepté chez les *péliades* (vipère à trois plaques polygonales); elle est en forme de cœur. Au-dessous du renflement de sa base triangulaire, deux raies noires affectent en se rejoignant le tracé d'un V dont l'angle a sa pointe tournée vers le museau. En arrière de cette lettre, qui ressemble souvent à un signe hiéroglyphique, à partir de la nuque, s'insère un cou rétréci, dont l'étranglement est surtout remarquable chez l'aspic ; là commence une ligne en zigzag se prolongeant quelquefois en losanges inégaux jusqu'à la queue. Les lames garnissant le ventre sont couleur d'acier noirâtre, ce qui empêche de prendre une vipère pour une couleuvre: chez cette dernière, les plaques sont généralement mouchetées de jaune.

Les vipères *brunes*, se rapprochant du rouge, qu'on rencontre souvent dans les lieux secs et rocailleux, sont réputées les plus à craindre par les chasseurs; les paysans semblent cependant les redouter moins que les *noires*, heureusement plus rares.

La pupille de la vipère, au lieu d'être ronde comme celle de la couleuvre, est seulement une petite fente verticale : l'œil est petit, vif et bordé de noir.

La vipère fait peau neuve, comme les autres ser-

pents, deux fois par an, en mars après l'hivernage et en septembre avant de se choisir un abri pour la mauvaise saison. Les couleuvres grimpent aux arbres, ce que ne font pas les vipères, quoique très friandes des petits oiseaux et des cailles, dont elles détruisent les couvées dans les buissons. Celles-ci sont plus rusées qu'agiles et restent longtemps à l'affût.

La vipère enroulée sur elle-même est toujours prête à faire ressort pour s'élancer sur sa victime, mais sans quitter complètement la terre : c'est une erreur de croire qu'elle peut sauter et atteindre plus loin que sa taille; elle garde toujours à terre la pointe de sa queue, qui lui assure le moyen de reprendre un nouvel élan en cas d'insuccès, ou pour redoubler ses coups. Elle use aussi du pouvoir magnétique de la fixité de son regard sur les petits mammifères et les oiseaux, que la terreur réduit à l'immobilité et amène affolés à la portée de sa gueule, dominés et fascinés par la lueur sinistre et persistante de ces yeux brillants, sans paupières mobiles.

Nous venons d'énoncer tous les caractères apparents qu'il est prudent de constater à première vue. Les plus importants se tirent de la forme de la tête et de la disposition des écailles, ainsi que de la pupille ronde ou seulement fendue. C'est donc là que l'attention se portera tout d'abord. Quant à l'appareil venimeux, on apprend à le connaître malgré soi comme action, ou anatomiquement, lorsqu'on a rendu l'animal incapable de vous nuire en l'examinant en toute sécurité après sa mort.

Le poison très actif de la vipère, connu sous le nom de *venin*, est contenu dans deux vésicules communiquant aux maxillaires supérieurs de chaque côté de la tête. La *sécrétion* se fait dans des glandes un peu au-dessous et en arrière de l'œil. *L'inoculation* s'opère au moyen du choc exercé par la pression des *crochets* ou canines, lorsque le reptile frappe sa proie.

Pour agir, la vipère, en raison de la brièveté des premières apophyses du cou, a la tête très mobile; elle l'incline fortement en arrière et décrit avec ses dents pointues la courbe que ferait une pioche; sa gueule fortement dilatée ne se ferme que lorsque le poison comprimé est dardé dans les chairs.

Quand la vipère frappe un oiseau ou une souris, elle sait que son venin agissant très vite chez les animaux à sang chaud, ceux-ci ne tarderont pas à rester sur place et les abandonne momentanément sans les perdre de vue; elle attend leur mort pour les dévorer, je devrais dire les ingurgiter; car le reptile hume sa proie, sans s'occuper de la plume ni du poil, n'ayant pas d'organes de mastication: les nombreuses petites dents inclinées en arrière qui hérissent les mâchoires sont des crocs destinés à maintenir l'aliment dans les environs du gosier, à l'orifice de l'œsophage. Si la victime est à sang froid, comme les lézards et les grenouilles, chez lesquels le venin opère plus lentement, la gueule mord tout de suite, en manière d'étau, et souvent l'animal est encore parfaitement vivant dans l'estomac de la vipère, malgré le temps très long employé à l'y faire arriver. Ce fait a été souvent constaté.



La vipère. (P. 244, col. 2.)

Le *venin* se distille lentement dans les glandes qui le recèlent. Lorsque la vipère a l'occasion de mordre plusieurs fois de suite, la poche se vide et le poison diminue d'intensité; cependant la faim et la colère en activent la sécrétion, ainsi que les temps orageux et la forte chaleur; on en tirera la conséquence que le reptile sera d'autant plus à craindre qu'il sera plus vigoureux et plus irrité.

Nous ne saurions trop recommander la prudence à ceux qui étudient l'appareil venimeux des serpents dans les laboratoires; longtemps après la tête coupée, le venin garde sa force destructive, que n'altère pas l'alcool; même desséché, le poison des Ophidiens peut causer la mort si on en saupoudre une écorchure qui le met en contact avec le sang; n'est-il pas la base des empoisonnements que les Indiens inoculent à leurs ennemis, au moyen des flèches et des lances, ainsi qu'aux animaux qu'ils chassent pour s'en nourrir? Dans ce dernier cas, il est utile de constater que la chair des animaux tués avec des armes empoisonnées peut se manger sans aucune crainte; ce poison n'agit pas sur l'estomac; d'intrépides expérimentateurs, à la tête desquels on doit mettre le savant Fontana, en firent l'essai sur eux-mêmes en avalant pur du venin de serpent à sonnettes.

A suivre. DUHOUSSET.



LES ASSEMBLÉES FRANÇAISES[1]

LE SÉNAT

En face de la rue de Tournon, sur la porte d'entrée du magnifique palais attenant au jardin du Luxembourg, on aperçoit aujourd'hui une plaque de marbre qui porte ces mots: Palais du Sénat. Cette plaque a bien souvent été changée, depuis un siècle surtout; elle a successivement porté les indications suivantes: Palais de Médicis, Palais d'Orléans, Palais du Directoire, Palais du Consulat, Palais du Sénat conservateur, Palais de la chambre des Pairs, Sénat, Conseil municipal, enfin Palais du Sénat!

Le second nom, palais d'Orléans, rappelle que ce palais, bâti par Marie de Médicis, fut légué par elle à son second fils, Gaston de France, duc d'Orléans. Ce palais devint successivement la propriété de la duchesse de Montpensier, l'héroïne de la Fronde; puis d'Élisabeth d'Orléans, duchesse de Guise et d'Alençon, qui l'offrit en 1694 au roi Louis XIV. Louis XVI le donna, en 1779, à son frère Monsieur, qui fut plus tard Louis XVIII.

« Une grande maison accompagnée de jardins, bâtie par Robert Harlay de Sancy au milieu du quinzième siècle, devint la propriété du duc d'Épinay-Luxembourg, qui l'agrandit considérablement en 1583 en y adjoignant plusieurs pièces de terre contigües. Ce fut cet emplacement que la régente Marie de Médicis acheta, par contrat du 2 avril 1612, moyennant la somme de 90 000 livres tournois, pour y faire construire un palais. » La livre tournois ou de Tours valait 20 sous, tandis que la livre parisis ou de Paris valait 25 sous.

La régente fit successivement l'acquisition des terrains qui bordaient l'ancienne propriété du duc de Luxembourg et, en 1612, elle confia à l'architecte Jacques de Brosse la construction du palais, en lui demandant d'imiter le style d'architecture du palais Pitti à Florence.

Pendant la Terreur, le palais du Luxembourg fut transformé en prison et compta des hôtes illustres: MM. de la Ferté, de Beauharnais et sa femme Joséphine, la future impératrice, de Nicolaï, le général de Broglie, etc.... C'est du Luxembourg que Danton, Camille Desmoulins, Hérault de Séchelles, Lacroix et tant d'autres partirent pour monter à l'échafaud. La prison fut évacuée après le 9 thermidor, et remise entre les mains d'ouvriers qui restaurèrent le palais. En 1795, le Luxembourg reçut une nouvelle destination et l'on put lire ces mots sur le fronton du vieux palais de Marie de Médicis: *Palais du Directoire.*

1. Suite. — Voy. vol. XV, pages 229, 203, 312, 328 et vol. XVI, pages 78, 155 et 167.

Le jour où les cinq Directeurs prirent possession du palais du Directoire, c'était le 13 brumaire an IV (5 novembre 1795), ils trouvèrent à peine de quoi s'installer.

Ce fut dans une chambre délabrée, assis sur des chaises d'emprunt autour d'une table boiteuse, devant un mauvais feu dont le concierge de la maison leur avait fait les avances, que les premiers membres élus du Directoire exécutif rédigèrent sur une feuille de papier à lettre (car ils n'en avaient pas d'autre) l'acte par lequel ils se déclarèrent constitués.... Ce fut là qu'après avoir examiné toutes les difficultés de la situation, ils jurèrent de faire tête à tous les obstacles et de périr à la tâche ou de sortir la France de l'abîme où elle était plongée.

Avant de se dissoudre, la Convention avait donné une constitution à la France (constitution de l'an III). Désireuse d'assurer à la loi un caractère de maturité et de calme, la célèbre assemblée, imitant ce qui se passait en Angleterre, décida que le pouvoir législatif serait partagé entre deux chambres: le conseil des Anciens, le conseil des Cinq-Cents. L'exemple de l'Angleterre n'était d'ailleurs pas le seul qui s'offrait aux législateurs ; le nom: conseil des *Anciens*, traduisait exactement le mot Sénat, et nous verrons tout à l'heure que, sous le Consulat, ce fut cette dernière expression qui fut adoptée.

Un sénat, c'est-à-dire une assemblée aristocratique composée surtout de vieillards (*senex*, vieux), a paru chez presque tous les peuples indispensable au bon fonctionnement du gouvernement, et un frein nécessaire à opposer aux délibérations hâtives des assemblées populaires. Il y avait un sénat à Athènes, composé de 400 à 500 membres, même avant que Solon eût organisé le gouvernement; il y avait un sénat à Sparte, composé de 28 vieillards, qui avait seul l'initiative des lois; il y avait un sénat à Carthage, à Rome..... Certaines républiques gauloises étaient gouvernées par des sénats, longtemps avant la conquête romaine: sénats de Sens, d'Autun, de Reims, etc.... Ils furent réorganisés par Rome et étaient chargés, sous la direction d'un magistrat romain, de la police, de la justice et du recouvrement des impôts. Ces sénats, qui se maintinrent malgré les seigneurs féodaux, changèrent seulement de nom; on les appela *échevinages*....

Le conseil des Anciens fut composé de 250 membres. Nous avons indiqué, dans notre étude sur le Directoire, quelles étaient ses attributions, comment il se recrutait, le costume et le traitement de ses membres.

On se rappelle qu'après avoir siégé aux Tuileries jusqu'en 1799, le conseil des Anciens se transporta à Saint-Cloud et prêta les mains au coup d'État de brumaire. Quand la Constitution de l'an VIII fut substituée à la constitution de l'an III, Bonaparte, nourri des leçons de l'antiquité, choisit pour les grands corps de l'État des noms tels que *Tribunat* et *Sénat*, empruntés à l'histoire de Rome.

Les trois consuls provisoires Bonaparte, Sieyès et Roger-Ducos se réunirent aussitôt après leur nomination dans le palais du Luxembourg, qui prit le nom de Palais du Consulat. En sortant de la première séance, on dit que Sieyès, faisant allusion à Bonaparte, s'écria : « Nous avons un maître qui sait tout faire, qui peut tout faire et qui veut tout faire ! »

Ce fut au Luxembourg que les consuls procédèrent, le 24 décembre 1799, à la nomination de la moitié plus un des membres du Sénat. Le lendemain, les nouveaux sénateurs, au nombre de 31, se réunirent au Palais du Luxembourg et se complétèrent en s'adjoignant vingt-neuf membres.... Un peu plus tard le nombre des sénateurs devait être porté à quatre-vingts, puis à cent vingt (an X). Les sénateurs devaient avoir quarante ans au moins ; ils étaient inamovibles et à vie.

En même temps que les consuls s'installaient aux Tuileries, que le Corps législatif prenait possession du Palais-Bourbon, que le Tribunat tenait au Palais-Royal ses séances, le Sénat se fixait au Palais du Luxembourg, qui, changeant une nouvelle fois de nom, s'appela dès lors : *Palais du Sénat conservateur*.

Nous ne raconterons pas l'histoire du Sénat pendant le consulat et pendant l'empire ; nous ne rappellerons pas comment, après avoir loué sans mesure le maître, il l'abandonna au jour de la défaite et prononça lui-même, le 3 avril 1814, la déchéance de Napoléon.

Au retour des Bourbons le Sénat disparut, et la plaque de marbre du Luxembourg porta ces mots: *Chambre des pairs*. Nous avons dit, dans un précédent article, ce que signifiait le mot *pair* et quelles étaient les prérogatives des douze vassaux privilégiés qui, sous nos premiers rois, portaient ce nom. L'institution de la pairie joua un grand rôle dans notre histoire du moyen âge ; au moment où elle fut supprimée, en 1789, elle comprenait 49 membres : 5 princes du sang, 6 pairs ecclésiastiques, 38 pairs laïques....

La charte de 1814 constitua une Chambre des pairs et une Chambre des députés. Le roi nommait les pairs dont le nombre était illimité ; il pouvait à son gré constituer une pairie héréditaire, c'est-à-dire transmissible de père en fils, ou simplement une pairie viagère et personnelle. La révolution de 1830 conserva la Chambre des pairs, et lui laissa ses attributions législatives, mais supprima l'hérédité de la pairie.... C'est la Chambre des pairs qui était chargée de juger les complots contre la sûreté de l'Etat, les crimes de haute trahison,.... elle s'appelait alors *Cour des pairs*. C'est elle qui jugea le maréchal Ney, les ministres de Charles X, les accusés de l'insurrection d'avril 1834 : Cavaignac, Marrast, Caussidière ; c'est devant elle que comparurent Fieschi et Alibaud, qui avaient tiré sur Louis-Philippe, Barbès et Blanqui en 1840, les complices de Louis-Napoléon Bonaparte après la tentative de Boulogne.

La Chambre des pairs, supprimée en 1848, fut rétablie sous le nom de Sénat après le coup d'État de 1851. Outre les sénateurs de droit : cardinaux, maréchaux, amiraux, membres de la famille impériale, le Sénat pouvait comprendre 150 membres nommés directement par l'empereur ; le traitement des sénateurs fut porté à 30 000 francs. Le Sénat disparut comme la Chambre des députés dans la journée du 4 septembre 1870; ce jour-là, le peuple de Paris parut oublier complètement l'existence de la seconde Chambre. Ce fut en vain qu'un sénateur, apprenant la violation de la Chambre des députés, s'écriait : « Nous sommes ici en vertu du plébiscite, nous ne devons en sortir que par la force. » Personne ne vint au Luxembourg, et les sénateurs durent se retirer devant l'indifférence de la populace.

La constitution du 25 février 1875, celle qui nous régit actuellement, partage le pouvoir législatif entre deux Chambres. La Chambre haute, telle qu'elle existe aujourd'hui, se compose de 300 membres : 225 sont élus par les départements et les colonies ; ils sont nommés pour neuf années et renouvelables par tiers, tous les trois ans.

75 sénateurs, élus une première fois par l'Assemblée nationale de 1875, sont nommés par le Sénat, à mesure qu'il se produit une vacance ; ils sont inamovibles. L'élection des 225 autres sénateurs n'a pas lieu au suffrage universel ; les sénateurs sont nommés à la majorité absolue par un collège électoral réuni au chef-lieu du département, et composé : 1° des députés, 2° des conseillers généraux, 3° des conseillers d'arrondissement, 4° de délégués élus par les conseils municipaux, un par chaque conseil, et choisis parmi les électeurs de la commune.

Le Sénat a, concurremment avec la Chambre des députés, l'initiative et la confection des lois. Toutefois les lois de finances doivent être en premier lieu présentées à la Chambre des députés et votées par elle. Les autres lois doivent avoir été approuvées par les deux Chambres avant d'être promulguées par le chef du pouvoir.

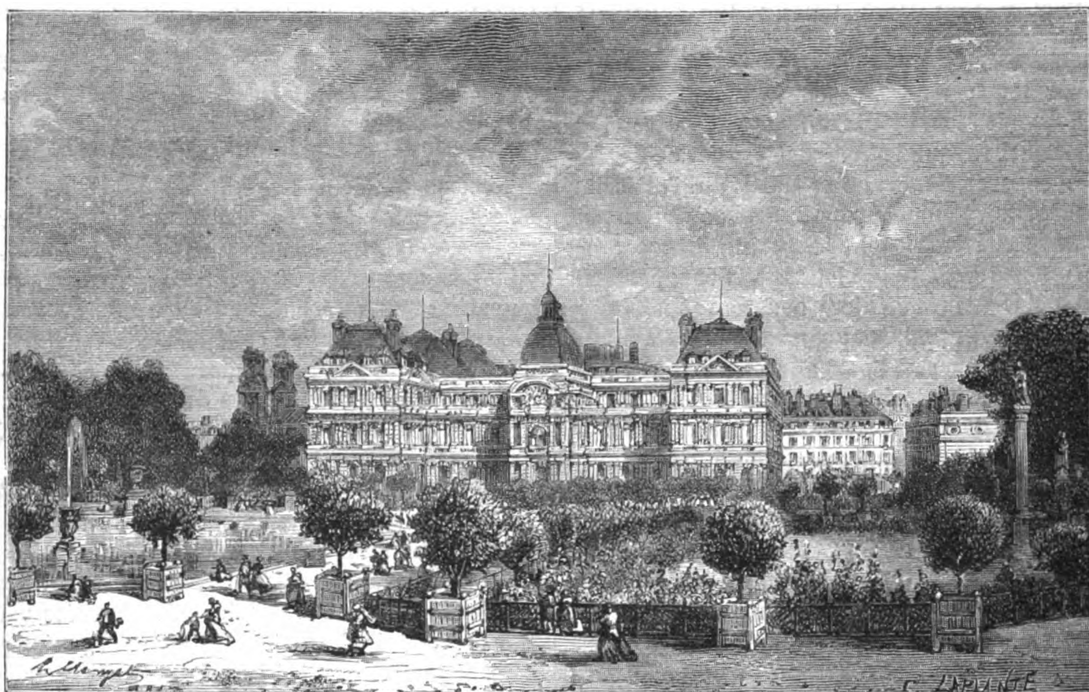
Quand le président de la République, nommé pour sept ans, est arrivé à la limite de son mandat ou lorsqu'il démissionne, le Sénat et la Chambre des députés se réunissent en Assemblée nationale sous la présidence du président du Sénat, et l'élection a lieu à la majorité absolue.

Toute modification à la constitution doit également être votée par l'Assemblée plénière des sénateurs et des députés.

Nous avons dit que le nouveau Sénat, élu au commencement de 1876, adopta comme lieu de réunion la salle de l'Opéra, à Versailles, dans laquelle l'Assemblée nationale avait tenu ses séances de 1871 à 1875. Après le vote du 27 novembre 1879, le Sénat revint à Paris et reprit sa résidence au Luxembourg, qui était devenu depuis huit années l'emplacement provisoire de la préfecture de la Seine et du conseil municipal. Nous allons maintenant nous rendre à une séance du Sénat.

Bien que les séances du Sénat soient déclarées publiques, ne comptez pas trop, cher lecteur, pouvoir

assister à l'une d'elles. Afin de maintenir intact le principe de la publicité des séances, on fait entrer les quinze premières personnes qui ont consenti à faire queue ; mais la seizième est impitoyablement refusée : car la salle est pleine, vous dit-on. En effet, si vous retranchez du petit nombre de places qui existent dans les tribunes : celles réservées au corps diplomatique, celles réservées aux députés, celles réservées aux journalistes,... vous verrez qu'il ne reste guère de places pour le commun des mortels. Et encore, parmi les bancs qui restent libres, il ne faut pas compter ceux réservés à la famille ou aux amis des sénateurs. On remet en effet chaque jour aux membres de la Chambre haute un certain nombre de cartes, dont ils disposent en faveur de leurs protégés ; ce nombre est naturellement très limité et la distribution aux sénateurs se fait chaque jour par ordre alphabétique : de A à F, de G à M....



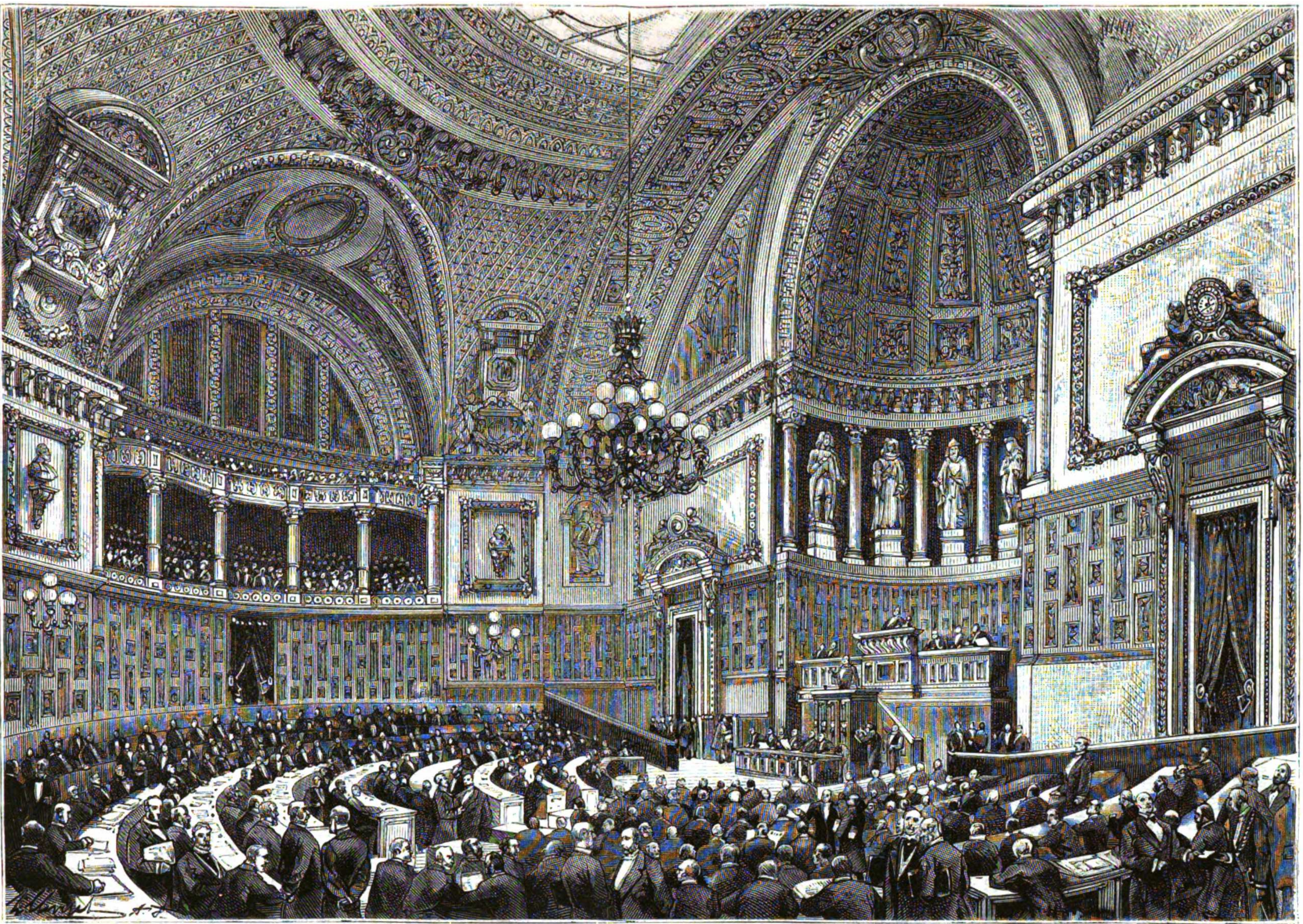
Le palais du Luxembourg. (P. 246, col. 1.)

Je suppose que vous avez été parmi les quinze élus, ou bien qu'un sénateur ami vous a donné une carte, vous entrez par la façade de la rue de Tournon et, traversant la cour intérieure dans toute sa longueur, vous vous dirigez vers la façade opposée. Jetez en passant un coup d'œil rapide sur l'aile gauche du bâtiment, qui comprend le musée d'abord, puis les appartements de Marie de Médicis : sa chambre à coucher, sa chapelle, deux merveilles ! Ne pouvant les décrire ici, je ne puis que vous engager à profiter de l'amabilité du chef du service intérieur du Sénat, M. Castex, qui vous permettra de les visiter. Jetez un coup d'œil sur l'aile droite du bâtiment, où se trouve l'entrée réservée aux sénateurs; vous pouvez même, en entr'ouvrant la porte, apercevoir le magnifique escalier qui conduit d'abord au vestiaire, puis à la buvette, puis à la galerie des bustes, qui sert de promenoir aux sénateurs et sur laquelle nous reviendrons dans un instant.

Vous êtes arrivé à la grande façade du palais, parallèle à la façade de l'entrée. Deux statues sont placées à droite et à gauche du perron : l'une est celle de l'architecte Jacques de Brosse qui a construit le palais ; celle de gauche est la statue de Sully qui a fait amener de l'eau dans le palais, en ordonnant la construction de l'aqueduc d'Auteuil.

Au moment de franchir la porte, vous apercevez à droite une salle d'attente servant aux gens qui, ne possédant pas de carte d'entrée, se font réclamer d'un sénateur. Montez l'escalier ; une porte s'ouvre : vous êtes dans la salle. Au premier coup d'œil cette salle paraît petite. Elle a la forme d'un hémicycle de 25 mètres de diamètre ; elle est décorée de 26 colonnes d'ordre corinthien. Autrefois le jour arrivait par des baies placées au-dessus des tribunes actuelles ; aujourd'hui la lumière est amenée par la grande coupole vitrée du plafond. Ce qui nous frappe tout d'abord, c'est le fauteuil élevé du président, dominant l'assemblée et placé derrière la tribune. A côté de lui quatre sièges à droite, quatre sièges à gauche sont destinés aux vice-présidents et secrétaires. Derrière le président, la salle forme rotonde; une porte donne accès dans la salle des bustes. Sept statues ornent cette rotonde : ce sont celles de Turgot, de d'Aguesseau, de l'Hôpital, de Colbert, de Molé, de Malesherbes et de Portalis.

De chaque côté de la tribune sont deux pupitres



Salle des séances du sénat. (P. 248, col. 2.)

élevés. Ils servent aux sténographes qui fournissent presque instantanément au *Journal officiel* le texte des discours prononcés, les exclamations diverses qui accompagnent presque continuellement les paroles de l'orateur; nous dirons bientôt comment est organisé ce service.

De chaque côté de l'hémicycle se trouvent des statues : à gauche, celle de saint Louis par Dumont, à droite, celle de Charlemagne par Étex. Les peintures de Blondel, placées au-dessus des deux portes principales représentent : Les Pairs offrant la couronne à Philippe le Long, et les Etats de Tours décernant le titre de père du peuple à Louis XII. « Des motifs d'architecture où figurent des médaillons de Charles V, de Louis XII, de Louis XIV et de Napoléon, surmontés de sujets en camaïeu se rapportant au règne de ces souverains, décorent les quatre pendentifs. »

Le président du Sénat habite le Petit-Luxembourg ; c'est de là qu'il se rend dans une salle de travail voisine de la salle des séances. L'heure de la séance a sonné : le président traverse la salle des bustes au milieu d'une haie formée par quarante soldats commandés par un lieutenant et un capitaine. Les soldats présentent les armes, l'officier salue de l'épée. Le président monte au fauteuil, agite la sonnette : la séance est ouverte.

A. DE VIGNOLLES.

PETITE ROSE[1]

XII

Dès l'aurore, l'enfant arriva, les cheveux au vent, ses deux tourterelles perchées sur son épaule, Taleb à ses côtés. Elle allait, rapide, dans le bois plein de parfums et de chansons, parlant aux papillons, aux fleurs, aux oiseaux, avec cette effusion des jeunes cœurs qui ne savent où se répandre.

Lorsqu'elle fut à la source, elle s'arrêta, s'assit sous un myrte, et attendit son ami le *roumi*.

Le myrte, la source, l'enfant, les tourterelles et le chien formaient un si frais et si gracieux ensemble que le lieutenant Derville, qui parut bientôt, s'écria : « Voilà mon tableau tout arrangé! »

Et il expliqua à Petite Rose, en lui montrant un attirail de peinture que son ordonnance apportait, qu'il avait, depuis la veille, l'intention de faire son portrait pour l'envoyer à sa mère, voulant qu'elle connût les traits charmants de celle qui avait arraché son fils à la mort.

« Mais, dit Petite Rose, qui ne renonçait pas facilement à ses idées, et ma maison?

— Regarde! » fit-il.

Elle se retourna, et vit l'ordonnance qui creusait la terre entre quatre palmiers formant dôme, pour y enfoncer de grosses branches; c'étaient les murs de sa demeure qui s'élevaient.

« Es-tu contente? demanda l'officier.

— Oh oui!

— Alors, tu restes ici tout le jour?

— Oui.

— Et que manges-tu? »

Elle lui indiqua du doigt une corbeille d'alfa tressé, dans laquelle étaient une petite assiette de bois remplie de couscoussou, une part de galette et un rayon de miel.

« La galette et le miel, dit-elle, c'est Yaya qui me les a donnés. La femme du nouveau caïd, qui l'a prise à son service, est très bonne; elle lui permet de choisir ce qu'elle veut pour moi dans leur nourriture. Elle me prendrait bien aussi chez elle, mais il ne m'est pas permis de désobéir à ma mère Meryem, même alors qu'elle est morte, et je dois rester chez sa parente.

— Que tu n'aimes guère!

— Non! fit-elle avec conviction.

— A présent, à ton portrait; reprends ta pose de tout à l'heure. Là, assise ainsi, la tête un peu penchée sur la source, rappelle tes tourterelles et fais coucher Taleb à tes pieds. Bien, ne bouge plus! »

Il se posa devant son chevalet, et commença.

Petite Rose s'était prêtée à son désir sans trop comprendre ce qu'il entendait par un portrait.

Elle se tenait immobile et restait silencieuse, suivant tous les mouvements du jeune peintre avec une intense curiosité. La séance dura trois heures, avec des pauses pendant lesquelles Daniel Derville fit promener et manger son modèle, sans permettre qu'elle jetât un regard sur la toile. Quand l'ébauche fut terminée, il appela Petite Rose.

Elle resta un moment immobile devant le chevalet, la bouche ouverte, les bras pendants, l'air saisi, puis s'écria :

« Une petite moi! une toute petite Rose! Dieu puissant! comment a-t-il fait? Est-ce qu'elle parle, dis? est-ce qu'elle parle?

— Non, répondit-il en riant, là s'arrête mon pouvoir, c'est une Petite Rose sans langue.

— Tu ne peux le savoir, sa bouche est fermée.

— C'est moi qui ai fait sa bouche, je sais qu'il n'y a rien dedans.

— Tu as raison. Mais que fera ta mère de cette fille muette? elle l'ennuiera. Est-ce que le Taleb aboiera?

— Non.

— Alors ta mère ne saura pas quand viendront les voleurs. C'est un drôle de portrait! »

Le jeune homme la tira à lui et la baisa au front.

« Tu es la plus amusante petite bête!... » dit-il.

A compter de cette matinée, le bois de figuiers devint pour Petite Rose un séjour enchanteur.

Son portrait fut achevé rapidement, et non sans talent. Le jeune officier y fit succéder des études prises dans tous les coins du bois.

1. Suite. — Voy. pages 171, 187, 203, 218 et 234.

Petite Rose ne se lassait pas de le regarder peindre, en écoutant ce qu'il lui disait de la France et de ses coutumes. Un jour, il eut l'idée de lui raconter un conte de fée : *Cendrillon*, qui la plongea dans une véritable extase. Le commencement lui fit verser des larmes; mais, lorsque le narrateur en arriva à la robe de bure changée en robe d'or, à la citrouille transformée en carrosse, aux rats devenus de superbes laquais galonnés, tout cela en trois coups de baguette, l'enfant poussa des cris de joie, sauta, battit des mains.

Ravi de rendre heureuse à si peu de frais l'aimable créature, le lieutenant Derville lui raconta les jours suivants : La *Belle au bois dormant*, *Peau d'âne*, le *Petit Chaperon rouge*, le *Petit Poucet*, l'*Oiseau bleu*, enfin toute la série des charmantes imaginations du bon Perrault.

Et c'étaient des étonnements, des admirations, des enthousiasmes, des terreurs, des désespoirs de Petite Rose, suivant le sort des personnages.

Daniel Derville finit par craindre de trop exalter cette nature impressionnable et nerveuse. Quand il revoyait la fillette, au lendemain des merveilleux récits, il la trouvait pâle et excitée par une nuit presque sans sommeil, durant laquelle toutes les féeries des contes avaient hanté son petit cerveau, où aucune connaissance utile et pratique n'avait encore été jetée.

« Allons, lui dit un matin l'officier, puisque cela t'empêche de dormir, n'y pense plus.

— N'y plus penser ! fit-elle, mais il faudrait m'ôter ma tête ! toutes tes histoires sont dedans sans qu'il y manque rien. Écoute-moi. »

En effet, il n'y manquait rien; depuis le magique : « Il était une fois », jusqu'à la consolante finale : « Ils vécurent très heureux », et Daniel Derville resta stupéfait de cette prodigieuse mémoire.

Il résolut alors d'apprendre à Petite Rose un peu de français et de dessin jusqu'à la fin de la belle saison, époque de la rentrée de son régiment à Mostaganem.

« Si le dessin l'amuse, dit-il à un de ses camarades, je lui donnerai pour l'hiver une provision de papier et de crayons, et elle pourra se distraire avec cela sous sa tente, pendant les mauvais temps. »

L'essai fut tenté. Bientôt Petite Rose sut une centaine de mots français qu'elle prononçait avec une grande pureté, et put copier des pierres, des troncs d'arbre, des maisonnettes, des tentes, d'après les modèles que lui faisait son ami.

Lorsque son service le retenait au camp, le jeune homme l'envoyait prendre par son ordonnance, dans le bois de figuiers, et, joyeuse, elle arrivait, appelant les soldats par leurs noms, et envoyant à pleine main des baisers aux officiers qui se la disputaient, pour lui apprendre en français une masse de drôleries. Elle leur échappait pour aller avec les *roumis* « pas dorés » — soldats — jouer aux quatre coins et à colin-maillard.

Son beau rire expansif faisait la joie des braves soldats, qui veillaient avec une sollicitude touchante à ce qu'elle ne fût ni bousculée, ni heurtée, dans l'ardeur du jeu.

En s'en allant un soir, Petite Rose dit à son ami :

« N'est-ce pas ? vous viendrez tous demeurer ici l'an prochain et tous les ans prochains ?

— Tu peux être certaine que, l'an prochain et tous les ans prochains, tu verras les *roumis*. »

Cette réponse vague, dont elle ne saisit pas le sens, la rassura et elle s'écria en sautant :

« Bien contente, Petite Rose ! toute sa vie, bien contente !

— Pauvre chère enfant ! murmura Daniel Derville en la regardant s'éloigner, j'aurai un vrai chagrin de te quitter ! pour toujours cette fois, car nous rentrons en France. Mais jamais je n'oublierai ton suave parfum, petite rose africaine ! »

La colonne d'observation campée chez les Flittas reçut l'ordre de regagner Mostaganem dans la dernière semaine d'octobre. Trois jours avant ce départ, vers le soir, Petite Rose et la négresse Yaya, assises sous des buissons de lentisques, à quelque distance du douar, s'entretenaient à voix basse et avec tous les signes d'une vive agitation.

« Tu ne feras pas cela ! enfant de mon cœur, disait Yaya, pense qu'ils ont tué ton seigneur Ben-Taïeb, et creusé la tombe de Lella-Meryem dont le sein t'a réchauffée. Laisse les Cheurfas[1] accomplir leur dessein sans chercher à l'entraver. La paix que font les vaincus dort sur la vengeance; laisse la nôtre cheminer dans les ténèbres, et à l'aube nouvelle le dernier *roumi* de ce camp aura vécu.

— Jamais ! jamais ! fit Petite Rose avec violence, ils m'ont aimée et comblée de leur tendresse, je les sauverai ! Tu sais, Yaya, que tu m'as promis par les serments sacrés de ne pas trahir ma confidence et de me donner ce que je souhaiterais ?

— Je le sais ! Mais pouvais-je prévoir, fille du délire, que tu me demanderais de te procurer ce qui t'est nécessaire pour sauver les *roumis*, et anéantir l'espoir que les nôtres nourrissent secrètement depuis longtemps ? Pourquoi a-t-on parlé devant toi ? pourquoi n'ont-ils pas exécuté ce projet à la dernière *vingtneuvième*[2], alors que la fièvre te tenait sur ta natte ?

— Pourquoi ? Parce que, heureusement pour mes bons *roumis*, le caïd des Cheurfas était absent.

— La honte n'emplit-elle pas ton cœur à la pensée que tu vas trahir les tiens ?

— Moi, les trahir ! dit l'enfant avec indignation. Tu ne comprends donc rien ! Le feu que je mettrai aux broussailles, près des tentes des roumis, les réveillera; tous seront vite debout pour empêcher les flammes de les gagner, et quand les nôtres, arrivant dans l'ombre, verront ce tumulte au lieu du camp paisiblement endormi, ils se retireront « sans faire parler la poudre : » où est la trahison ? »

1. Fraction des Flittas, qui doit à son fanatisme une grande action sur le reste de la tribu.
2. Nuit sans lune.

La négresse ne répondit point et se mit à se lamenter de s'être liée par les serments sacrés.

Petite Rose, le sourcil froncé, frappait le sol avec impatience de sa babouche brodée et murmurait :

« Je les sauverai ! j'obéirai à ce *roumi* qui, depuis trois nuits, m'apparaît tout sanglant dans mes rêves, et m'ordonne de porter le salut à ses frères !

— C'est Satan qui t'envoie ces songes pour te tenter, dit Yaya.

— Oh non ! cette belle figure tendre et triste ne m'est pas envoyée par Satan ; si tu avais senti l'autre nuit, lorsque je lui ai promis de sauver ses frères, la douceur du baiser qu'il a mis sur mon front, en me nommant d'un nom étrange, ton cœur de pierre se serait fendu. Je crois que cette apparition est le génie protecteur des *roumis*, qui aura été blessé par le génie chargé de veiller sur les guerriers arabes. Il est venu me trouver pour que je paye aux *roumis* la dette de leurs bienfaits durant tout l'été.

— Et Sidi-ben-Taïeb et Lella-Meryem, ne t'ont-ils pas couverte de leurs bienfaits ? Oh ! que l'âme du sidi doit être irritée contre toi ! »

Petite Rose se leva pâle et résolue.

« Sois maudite ! » dit-elle, femme de mauvaise foi, qui cherches à me reprendre ta promesse par des artifices. Pour moi, je t'affirme, sur le nom du Tout-Puissant, que si tu ne m'apportes pas le tison à la nuit, le soleil de demain ne me retrouvera pas au douar : je me sauverai pour toujours, je ne verrai pas massacrer les *roumis* du camp. Maintenant, va-t'en, Petite Rose t'a maudite. »

C'était là plus qu'il n'en fallait pour vaincre les hésitations de la négresse, qui n'avait pas cessé de chérir l'enfant, quoiqu'elle ne vécût plus sous la même tente.

« Ta colère me perce comme un glaive ! s'écria-t-elle en se jetant à ses pieds. J'accomplirai ta volonté, mais retire la malédiction que tu as envoyée sur ma tête et ton serment de fuite.

— C'est bien, je les retire, dit gravement Petite Rose, et je renvoie mon courroux. Tu peux aller. A la nuit tombée, j'attendrai le tison à cette place. »

Yaya rentra au douar en arrachant une poignée de ses cheveux crépus ; ce fut sa dernière protestation.

Les ténèbres de la *vingt-neuvième* enveloppaient la terre. Seule, dans cette ombre profonde, d'où pouvait surgir tout à coup une panthère ou une hyène, Petite Rose marchait courageusement. D'une main, elle tenait un vase de terre contenant le tison apporté par Yaya, et de l'autre un bâton « pour chasser les méchantes bêtes ». L'enfant remonta d'abord une gorge étroite et boisée qui aboutissait à la montagne et gravit, au milieu des chênes verts, une pente escarpée de cent cinquante pieds environ ; là, elle s'arrêta. Devant elle s'étendait un plateau, au milieu duquel les tentes blanches du camp français faisaient une grande tache pâle dans la nuit. Sur la terre profondément crevassée par le dévorant soleil de l'été, s'élevaient des touffes épaisses de broussailles rousses et des chardons desséchés. Nul bruit que celui du pas discret des sentinelles, et les aboiements lointains des chiens du douar.

Petite Rose, après être restée un moment immobile, se mit à ramper dans les herbes. Lorsqu'elle aperçut distinctement les tentes, elle se releva sur ses genoux, renversa le vase qui contenait le tison, et, de toute la force de son haleine, souffla.



Elle se tenait immobile. (P. 250, col. 2.)

Ce fut d'abord un petit crépitement gagnant de proche en proche, une légère fumée flotta sur les broussailles, puis une flambée énorme jaillit.

Au même moment, un coup de fusil retentit, et Petite Rose, qui s'enfuyait, tomba.

« Ah ! les gueux ! ah ! les traîtres ! criaient les sentinelles, » enjambant les broussailles en feu, la baïonnette en avant.

Une de ces sentinelles, à la lueur de l'incendie, avait distingué une forme qui, au coup de fusil, s'était affaissée dans les herbes.

« Celui-là payera pour tous, disait-il ; aïe ! mes jambes grillent ! tonnerre et massacre ! il a eu l'esprit de tomber au frais, le brigand ! Bon ! v'là les camarades qui se réveillent... quel branle-bas ! »

Au delà du cercle tracé par les flammes qui s'étendaient rapidement, la sentinelle heurta du pied un corps.

« Mille bombes ! le voilà. Eh ! triple coquin ! fit-il en se penchant ; j'espère que tu n'es pas mort !.. faut venir causer avec le colonel..... Ah ! par exemple, ça c'est plus fort que tout ! Petite Rose !... oh !... »

Le soldat resta immobile de stupeur.

Pâle et sans voix, soutenant son bras droit brisé par la balle, l'enfant fixait sur le *roumi* des yeux pleins d'épouvante.

La vaillante petite créature avait pensé à tout, excepté à être surprise.

« Vrai! j'en perds mes esprits, reprit le soldat. Ainsi tu venais nous voir rôtir! ah! je te réponds que tes gueux de Flittas vont recevoir une frottée!.. et toi, tu n'as qu'à t'aviser de remettre les pieds au camp, petit serpent!

— *Roumi*, dit Petite Rose, il ne faut pas qu'on fasse du mal aux Flittas; c'est moi qui ai mis le feu, je l'ai voulu toute seule.

— En voilà un aplomb! nom d'une pipe! Eh bien, tu peux te vanter d'être un fier monstre! »

L'enfant baissa la tête avec résignation, puis la relevant :

« Je voulais mettre le feu, mais pas vous brûler, tu comprends?

— Je ne comprends rien du tout, sinon que tu mériterais que je t'écrase sous le talon de ma botte, comme une vipère. Une mauvaise petiote que nous avons aimée et choyée pendant quatre mois! Parole! si je n'étais pas si en colère, je crois que j'en pleurerais! allons, debout!

— Ça me pique dans mon bras, fort!

— Voyons! Parbleu! il est cassé; voilà le trou de ma balle. Tu n'as que ce que tu mérites, marche. »

La pauvre petite le suivit en silence, refoulant héroïquement ses larmes. Elle avait sauvé les *roumis*, mais à quel prix!

« Est-ce qu'on va me tuer? demanda-t-elle avec angoisse.

— Possible!.. dit le soldat bien aise de l'effrayer. Et tu sais, chez nous, pas d'anaya... ton ami le lieutenant Derville ne pourra pas te rendre la pareille.

— Je ne voulais pas vous brûler! répéta-t-elle encore.

— Allons donc! tu vas me faire croire que tu es venue toute seule, à minuit, incendier les broussailles autour de notre camp pour faire joujou.. histoire de nous réchauffer les pieds? Pas plus que je ne croirai que tu as agi par ta propre inspiration; tes Flittas sont derrière cette belle idée. Ils t'ont envoyée, quitte à te désavouer si tu étais prise, en disant que tu étais maboula. Connus, ces messieurs!

— Non, non, bien vrai! ils ne m'ont pas envoyée, ils ne savent rien, on me croit au douar.

— Après tout, c'est l'affaire du colonel, tu lui conteras tes couleurs. Avance donc! »

A ce moment, ils atteignaient les tentes, autour desquelles les soldats coupaient rapidement les broussailles pour circonscrire le feu. Au milieu du camp, le colonel, couvert de son caban de laine blanche, causait avec quelques officiers.


Petite Rose tomba. (P. 252, col. 2.)

« Mon colonel, dit la sentinelle en poussant Petite Rose devant lui, voilà l'incendiaire! »

Un même cri d'indignation sortit à la fois de la bouche du colonel et de celle des officiers; des soldats s'approchèrent et accablèrent d'injures la prisonnière. Bientôt cette stupéfiante nouvelle se répandit, et l'enfant, que la douleur et l'effroi faisaient trembler, fut enveloppée d'une immense huée.

La tête baissée, soutenant toujours sans se plaindre son bras brisé, elle resta muette sous cette réprobation.

Le colonel, qui partageait avec tous la conviction de la sentinelle, que Petite Rose n'avait été qu'un instrument, disait :

« Il est possible que la tribu entière n'ait pas trempé dans cette trahison, peut-être est-elle seulement l'œuvre de quelques-uns; mais il faut que cette petite perfide nous les nomme, et alors, de gré ou de force, la tribu nous les livrera. »

Il s'avança vers Petite Rose, l'air menaçant :

« Tu vas me nommer ceux qui t'ont envoyée, ou je te mettrai en prison pour toute ta vie. »

Elle répondit sans lever les yeux :

« Je n'ai rien à te dire, seigneur, que ce que j'ai déjà dit à ton soldat. J'ai voulu toute seule ce que j'ai fait.

— Tu mens!

— Non, seigneur!

— Tu mens !.. Eh bien, tu seras mise en prison, et la tribu sera massacrée.

— Tu es le maître, seigneur! »

L'enfant pensait : « Si je dis la vérité, ils tueront tout de même les miens, mais moi je n'irai pas en prison ; j'aime mieux être en prison que de trahir la tribu de mon seigneur Ben-Taïeb et de ma mère Meryem. »

« Savez-vous, mon colonel, dit un officier, que cette enfant a une admirable énergie !

— Qu'elle aille au diable ! répondit-il ; nous voilà une méchante affaire sur les bras, au moment de rentrer en ville : car il faut que les coquins qui ont monté le coup soient sévèrement châtiés. Ces Flittas sont vraiment incorrigibles !.. Capitaine, allez donc m'appeler le lieutenant Derville, qui dirige les travailleurs là-bas, lui obtiendra peut-être quelques révélations de cette entêtée, elle lui témoignait une grande affection ; il était, du reste, d'une bonté pour elle !...

— Elle l'avait sauvé, mon colonel. Ah ! le voici... il va avoir du chagrin. »

Le jeune lieutenant arrivait tout ému.

Petite Rose sentit son courage se ranimer, son ami venait la protéger.

Mais il passa devant elle sans s'arrêter, en lui jetant un regard de mépris, et s'approcha du colonel.

Le cœur gonflé de Petite Rose se brisa, elle poussa un faible gémissement et deux grosses larmes roulèrent sur ses joues.

« Paraît que le lieutenant tient la corde sensible, dit un soldat, il la fera parler.

— C'est certain, mon colonel, disait Daniel Derville, il faut qu'ils l'aient menacée, frappée, effrayée de mille manières, pour qu'elle se soit décidée à leur obéir. Ils l'ont choisie, parce qu'ils n'ignoraient pas que nous l'aimions, et que d'elle le coup nous serait plus sensible. D'ailleurs, il leur était beaucoup plus facile de désavouer une enfant de onze ans que l'un d'eux, et puis l'homme, nous l'aurions pendu, tandis qu'ils savent bien que nous ne tuons pas les enfants. Voulez-vous me permettre d'emmener Petite Rose sous ma tente ? je la connais, tant qu'elle sera au milieu de tout ce monde, elle n'ouvrira pas la bouche.

— Vous avez raison, emmenez-la ! »

L'enfant souffrait horriblement de son bras et ne se tenait debout que par un suprême effort de volonté.

En s'approchant d'elle, le lieutenant la vit chanceler et remarqua en même temps la façon dont elle soutenait son bras droit.

« Tu as donc le bras cassé ? dit-il tout remué de pitié.

— Oui ! répondit-elle sans oser lever les yeux sur lui, c'est la balle de la sentinelle qui est entrée dedans. »

Le lieutenant appela un soldat ;

« Allez chercher le chirurgien et priez-le de venir sous ma tente panser cette enfant. C'est déjà très enflé, ajouta-t-il, pourquoi ne disais-tu rien, petite sotte ?

— Ils étaient tous si fâchés ;

— Pour fâchés, je t'en réponds ! mais cela ne nous rend pas cruels. On t'aurait de suite pansée. »

Sur le seuil de sa tente, il la souleva avec précaution, la posa sur son lit, et coupa la manche de sa gandoura.

Un instant après, le chirurgien arriva avec sa trousse.

L'extraction de la balle fut longue et douloureuse ; de temps à autre, l'opérateur reportait ses regards sur la figure blêmie de Petite Rose, qui ne laissait pas échapper une plainte.

« Elle se domine avec une énergie extraordinaire, dit-il au lieutenant. Il est triste de voir tant de courage au service de tant de ruse et de tant de perfidie. Elle ira loin ! »

Le pansement étant achevé, le chirurgien se retira en recommandant au lieutenant de laisser la prisonnière reposer deux ou trois heures avant de l'interroger.

XIII

Les premières lueurs de l'aube commençaient à blanchir le ciel. Accoudé à sa table de travail, — une planche soutenue par deux pieux, — Daniel Derville contemplait d'un air mélancolique Petite Rose endormie dans une pose pleine de langueur et d'abattement.

« C'est bien la plus amère déception ! pensait le jeune homme ; ingrate créature que j'ai tant aimée ! Elle eût été ma propre sœur, que je n'aurais pu la chérir davantage. Ils l'ont contrainte en la maltraitant, cela ne fait pas de doute ; mais elle a dû résister, se débattre, il a fallu du temps ; pourquoi alors ne pas me prévenir ?

» Hier matin encore, je l'ai vue au bois de figuiers. Avant le rappel, les soldats auraient coupé les broussailles autour des tentes, de façon à ce que le feu ne pût les atteindre. Les Arabes, voyant de loin les flammes, ne se seraient doutés de rien, et ce matin leurs espions, nous retrouvant sains et saufs, auraient cru que nous avions été préservés par une intervention miraculeuse. Ces gens sont tellement superstitieux ! Oui, certes, Petite Rose pouvait nous prévenir, mais son sang arabe a parlé plus fort que son affection pour moi, pour nous. Ah ! je suis bien fâché de l'avoir connue !

» C'est vraiment une permission de la Providence, qu'une sentinelle ait été placée en face du point où l'incendie a commencé. Ordinairement, on n'en met pas là ; sans cette heureuse erreur de l'officier de service, une partie de notre matériel était détruite, et plus d'un homme, sans doute, grièvement brûlé... Est-elle assez jolie, assez touchante, avec sa petite mine abattue, la vilaine enfant ! J'ai une peine à lui parler rudement, quand je me rappelle la manière dont elle m'a sauvé d'une affreuse mort à Lichana et la sollicitude dont elle m'a entouré, pendant que sa négresse pansait ma blessure ! Je l'entends encore dire dans son poétique langage : « Yaya, de toute une lune je n'arrête mes regards sur toi, si tu ne mets à tes doigts

des plumes de colombe pour toucher ce *roumi*. » Voilà le plus joli souvenir de ma vie flétri, et ce voile que je gardais comme une relique ne sera qu'un linceul où j'ensevelirai ma première Petite Rose... l'autre, je veux l'oublier ! »

Il se retourna : « Quel temps fait-il ? Beau. »

Un pan de la tente, resté relevé, laissait voir le globe d'or du soleil montant lentement dans l'azur encore pâle. Un rayon vint se poser sur le lit de camp et entoura la tête de la dormeuse comme une auréole de martyre.

Elle ouvrit ses grands yeux, que cette nuit de souffrance avait creusés, les promena autour d'elle un instant d'un air étonné, puis, se souvenant, s'écria : « Petite Rose en prison ! »

Et elle fondit en larmes.

« Voilà la réaction nerveuse qui s'opère, se dit Daniel Derville, le sommeil l'a amollie, c'est le moment de l'interroger. »

Il y mit autant d'adresse que de douceur, voulant l'émouvoir et non l'effrayer. Ce fut en vain.

A chacune de ses questions, l'enfant répondit :

« Petite Rose a mis le feu toute seule, elle ne peut pas te dire autrement. »

A la fin, elle ajouta :

« Petite Rose t'aime plus que Taleb, plus que ses colombes, autant que Lella-Meryem, et tu lui fais beaucoup de peine en la tourmentant. »

Impatienté, Daniel Derville leva les épaules et alla regarder au dehors.

« Je voudrais te raconter une petite histoire, » dit l'enfant timidement.

Il revint.

« Une histoire ? c'est bien le moment ! Qu'est-ce que c'est que ton histoire ?

— C'est celle d'une petite bête malheureuse. Écoute-moi, tu seras très bon... Avant, promets-moi, par serment, de ne pas la raconter aux autres.

— Les autres s'en soucient bien à présent de tes histoires !

— Promets !

— C'est promis.

— Promets sur quelque chose.

— Sur mon honneur ! es-tu satisfaite ?

— Oui !

— Où veut-elle en venir ? » se demanda le lieutenant.

Il s'assit près d'elle.

Allons, raconte :

« Eh bien, dit-elle, il y avait une fois, dans un bois, un agneau abandonné qui ne savait où aller; alors un bélier qui passait l'emmena avec lui, et toutes les brebis de son troupeau et les autres béliers aimèrent l'agneau qui était très heureux.

» Un jour qu'il se promenait, il tomba dans un trou ; il allait mourir quand un grand oiseau rouge et bleu descendit du ciel, le prit sur ses ailes et le remit par terre. Depuis, l'agneau pensa toujours à l'oiseau rouge et bleu. Et voilà qu'une fois, sur une montagne, il vit des béliers qui voulaient tuer le bel oiseau ; alors, l'agneau courut vite, vite, le couvrir de son corps, et les béliers n'osèrent plus le tuer. Après ça, l'agneau revint dans son pays où il rencontra beaucoup d'oiseaux rouges et bleus, et celui qu'il aimait y était aussi, et ils se promenaient ensemble, et ils étaient très contents.

» Mais voilà que les béliers qui n'aimaient point les oiseaux rouges et bleus, dirent un soir : « Dans trois jours, la nuit, nous irons les manger pendant qu'ils dormiront. »

» Le petit agneau, les ayant entendus, s'en alla sur un rocher, où il se mit à pleurer; après, il pensa à des choses qui le consolèrent un peu, il commençait à trouver le moyen d'empêcher les oiseaux d'être mangés. Seulement, tu comprends, il ne voulait rien leur dire : car ils seraient venus crever les yeux des pauvres béliers avec leurs becs.

» Une nuit qu'il pensait :

« Agneau, c'est trop difficile ce que tu veux faire, tu ne pourras pas, » il s'endormit et en rêve il lui apparut un oiseau blessé qui lui fit signe avec sa patte d'aller vers les oiseaux rouges et bleus. Deux nuits encore, l'agneau fit ce rêve, et alors il se décida. Le jour que les béliers avaient fixé, il partit en avant dans les ténèbres, par des petits chemins qu'il connaissait, et il arriva dans le bois où tous les oiseaux dormaient dans leurs nids. Il se mit à sauter après les arbres et à secouer les nids très fort, pour réveiller les oiseaux. Mais voilà qu'une petite lumière que l'agneau avait apportée pour voir clair, manque de brûler les nids ; tous les oiseaux très fâchés en sortent en criant, et frappent l'agneau de leurs becs. Lui ne disait rien, il ne pouvait pas, ça aurait trop affligé les béliers, et puis les oiseaux qui étaient très puissants se seraient vengés d'eux terriblement.

» Quand on vit que l'agneau ne parlerait pas, on lui dit :

« Alors, tu ne sortiras pas d'ici ; tu resteras toute ta vie attaché sous cet arbre où il fait toujours noir. »

» Il y alla bien triste, un coup de bec lui avait déchiré la patte, ça lui faisait très mal. Mais où il avait encore plus de mal, c'était dans son cœur : car l'oiseau qui l'avait un jour retiré du trou ne voulait plus l'aimer.

» Voilà ma petite histoire, » ajouta-t-elle en poussant un gros soupir.

A suivre. ANDRÉ GÉRARD.

LE GRAND SPHINX DE GISEH

La plus grande statue que les Égyptiens aient jamais sculptée est le sphinx à tête humaine situé auprès des fameuses pyramides de Giseh. Accroupi au milieu de la plaine sablonneuse, il a l'air d'être le gardien de

ces antiques monuments et d'en défendre l'approche aux profanes. Ce colosse n'a pas été apporté à la place qu'il occupe ; il adhère au sol ; il a été taillé dans un massif rocheux faisant partie de la chaîne Libyque. On distingue, sur sa face et sur sa poitrine, une série de zones horizontales et parallèles : ce sont les différentes couches du roc.

Sa longueur est de 30 mètres, et même de 33 ou de 34, si l'on tient compte de l'extrémité de la croupe, qui est tout à fait enfouie sous les sables. On a constaté, en dégageant sa base, que sa hauteur devait être autrefois de 22 mètres. Depuis que le sable s'est accumulé autour de lui, le sommet de sa tête n'est plus qu'à 13 mètres au-dessus du sol et son menton à 5 : le visage, y compris la coiffure, a donc 8 mètres de hauteur. Cette coiffure, pareille à celle des autres figures égyptiennes, donne une largeur énorme à la tête, dont le contour, au niveau du front, mesure 24 mètres.

Pour bien apprécier les dimensions des différentes parties de cette tête colossale, il faut la voir de près, ce qu'on ne peut faire qu'en y montant au moyen d'une échelle. On reconnait alors avec étonnement qu'en se tenant debout sur la saillie du bord supérieur de l'oreille et en levant le bras, on a peine à atteindre avec la main le dessus de la coiffure. Quand on arrive par derrière au niveau du sommet de la tête, on y aperçoit une ouverture, espèce de puits dans lequel on peut descendre à plusieurs mètres de profondeur. Cette excavation servait sans doute à fixer des ornements particuliers, emblème de la nature divine du sphinx.

Malheureusement cette figure est aujourd'hui mutilée ; l'absence du nez, qui a été brisé, détruit l'harmonie des traits. Les anciens voyageurs, qui l'ont vue entière, ont vanté la beauté de ses formes et la noblesse de son expression, particulièrement la douceur de la bouche, qui sourit avec grâce. Quoique moins beau maintenant, le grand sphinx produit encore une impression des plus vives. « Cette grande figure qui se dresse à demi enfouie dans le sable, dit M. J. J. Ampère, est d'un effet prodigieux ; c'est comme une apparition éternelle. Le fantôme de pierre paraît attentif ; on dirait qu'il écoute et qu'il regarde. Sa grande oreille semble recueillir les bruits du passé ; ses yeux tournés vers l'orient semblent épier l'avenir ; le regard a une profondeur et une fixité qui fascinent le spectateur... Sur cette figure, moitié statue, moitié montagne, toute mutilée qu'elle est, on découvre une majesté singulière et même une extrême douceur. »

Le corps, qui est celui d'un lion, n'a pas été sculpté avec le même soin que la tête. Les Égyptiens ont tiré parti d'un grand rocher qui présentait à peu près la forme d'un animal couché ; ils se sont contentés d'abattre certaines saillies, de corriger les difformités qui auraient nui à l'illusion.



Le sphinx. (P. 255, col. 2.)

Que représente le sphinx de Giseh et à quelle époque appartient-il ? Selon les uns, il ne remonte pas au delà de l'an 1560 avant Jésus-Christ; il a été taillé par les ordres du roi Thoutmosis IV, de la dix-huitième dynastie, pour honorer la mémoire de son père, élevé après sa mort au rang des dieux. Une tablette de pierre, couverte d'hiéroglyphes, trouvée dans le sable à la base de la statue, a semblé confirmer cette interprétation : elle montre Thoutmosis en adoration devant le sphinx auquel le nom du père de ce roi, cité dans l'inscription, a paru pouvoir être appliqué.

Selon une autre opinion, considérée comme plus probable, le grand sphinx existait déjà du temps de Chéops ; ce chef-d'œuvre de sculpture serait antérieur à la grande pyramide qui porte le nom de ce prince ; il aurait été achevé sous le règne de Chéphren, et il est l'image d'Harmachou, le soleil à son coucher, dieu funèbre dont les Grecs ont fait Harmachis. C'est donc devant cette divinité que la tablette de pierre, beaucoup moins ancienne que le sphinx, représente Thoutmosis IV prosterné.

E. Lesbazeilles.



C'est M. le vicaire qui nous l'a dit. (P. 257, col. 1.)

CADETTE [1]

VII

Grand'mère ne m'a pas fait l'honneur d'une grande toilette pour nos visites. Elle a simplement mis une pointe de dentelle sur son bonnet, a demandé ses gants et sa grande ombrelle douairière et m'a dit : « Je vais te présenter à M. le curé et aux personnes les plus intimes de la société. »

Cela se fait aussi simplement que cela à Péran, qui est une toute petite ville. C'est une ville parce que les rues sont pavées et qu'il y a des maisons de bonne apparence, bâties à peu près sur le même alignement.

J'ai vu des bourgs plus grands que Péran, qui est une ville.

Nous sommes allées jusqu'au presbytère.

M. le curé venait de partir pour visiter ses malades. C'est M. le vicaire qui nous l'a dit. J'ai beaucoup regretté de ne pas voir ce bon prêtre qui m'a baptisée, qui m'a fait faire ma première communion et qui ne vient pas une fois au Pavillon sans parler de moi à grand'mère.

Un peu plus loin que le presbytère, il y a une grande maison blanche où demeure une amie de maman, Mme Marie Gourivieil, que l'on appelle Mimi. Les enfants ont peur d'elle, et les pauvres ne l'aiment pas, bien qu'elle soit très riche et quelquefois généreuse.

« C'est une maîtresse femme, » dit grand'mère.

Et ce mot-là est un grand compliment.

Je la trouve dure, désagréable, surtout depuis que Mathurine m'a appris qu'elle a voulu empêcher grand'mère de venir fêter mes quinze ans.

« Eh bien ! a-t-elle dit, en me donnant un baiser sec, vous l'avez donc ramenée, cette petite ! Le bruit en court depuis hier par toute la ville. »

La ville pour Mme Gourivieil, c'est elle, le presbytère, les Préauloup, grand'mère, et un vieux monsieur, son cousin, qui est fanatique du jeu de dominos et qui fait sa partie tous les dimanches chez elle.

« Et qu'en a dit la ville ? a demandé grand'mère qui a grand souci de ce qu'elle appelle le qu'en « dira-t-on. »

— Les avis sont partagés, madame; les uns vous approuvent de prendre chez vous et d'élever à votre guise la fille de votre fils; les autres vous désapprouvent de vous donner, à votre âge, la compagnie bruyante, on peut dire gênante, d'une enfant.

— Germaine, ma chère Mimi, ne m'a causé ni embarras ni gêne, » a répondu grand'mère en passant amicalement la main sur mon épaule.

Et moi, pour cette belle parole, je l'ai embrassée à la barbe de Mme Mimi, qui a des moustaches, ce qui lui a tellement déplu qu'elle m'a congédiée en me disant :

1. Suite. — Voy. pages 209, 225 et 241.

« Allez jouer dans le jardin, Germaine, sans toucher à rien, bien entendu. J'ai à parler à votre grand'mère. »

J'ai bien vite obéi, je suis allée dans son grand jardin, et j'ai trouvé les fleurs très belles, et je leur ai dit que je les aimais beaucoup mieux que leur propriétaire, et je me suis bien gardée d'en cueillir une. Mme Gourivieil garde ses fleurs pour elle, et quand M. le curé lui en demande pour l'autel du mois de Marie, elle fabrique bien vite d'horribles fleurs de papier. Moi, si j'avais des fleurs, je les couperais toutes, s'il fallait, pour les offrir à Dieu. Grand'mère donne les siennes, pas toutes; mais elle en donne beaucoup.

Pendant ma promenade dans le jardin, j'ai reçu la visite de tous les domestiques de Mme Gourivieil.

Ils m'ont tous connue petite et ils m'ont dit que l'on m'aimait beaucoup par Péran, beaucoup mieux que la nièce de leur maîtresse, Mlle Emma, qui venait passer tous les étés chez sa tante. Moi, je les reconnaissais aussi, et cela me faisait plaisir de les entendre parler du temps où j'étais petite fille.

Il paraît vraiment que je suis devenue grande, par comparaison.

Quand grand'mère est venue me rejoindre, je lui ai trouvé la physionomie assez gaie.

« Vous avez vu mes fleurs, m'a dit Mme Mimi, et cette fois vous ne les avez pas saccagées. Quand vous étiez petite, vous étiez ravageuse et vous cassiez les fleurs pour le plaisir de les voir tomber. »

L'accusation était si fausse que je me révoltai.

« Jamais, madame, lui dis-je. Ce qu'on trouvait de brisé l'avait été par Emma et par Armand.

— En êtes-vous bien sûre? Je sais qu'ils étaient fort lutins ; mais jamais chez moi ils n'avaient garde de s'émanciper. Ma chère voisine, — et elle me tourna le dos pour parler à grand'mère, — vous savez que ces deux enfants sont devenus charmants et que je les aurai désormais une partie de l'été, sans les parents, bien entendu. Les parents doublent la dépense et les enfants, qui m'aiment, ont enfin obtenu de venir sans papa ni maman. Vous ne les reconnaîtrez pas. Emma est plus grande que Germaine, jolie, blonde, d'un caractère franc et affectueux, très réservée. Armand qui est, je crois, de l'âge de Germaine, est très beau, pétri d'esprit, très franc aussi et tout à fait exemplaire. »

Elles marchaient, je n'entendais plus qu'à moitié. Ah! j'étais bien surprise. L'Emma que j'avais connue avait des cheveux jaunes, c'était certain; mais tout le monde la trouvait laide, et je n'avais jamais connu petite fille plus menteuse et plus sournoise. Armand, aussi laid que sa sœur, était plus hypocrite encore. Il se moquait de sa tante qu'il appelait Moustachue, et, quand il avait fait un mauvais coup, il disait sans rougir :

« C'est Germaine, » ou : « Ce sont les Préauloup. »

Je détestais jouer avec lui et j'aimais mieux les brutalités des Préauloup que ses grossièretés à lui. Nous verrons bien s'il est devenu si charmant!

En sortant de chez Mme Mimi, grand'mère désirait me faire aller chez le vieux monsieur qui joue si bien aux dominos ; mais j'avais hâte de revoir mes petits camarades de Préauloup, le vieux monsieur pouvait bien attendre ; je fis un peu la moue et je parlai de mes préférences.

« Germaine, il me semble que nous oublions souvent toutes deux que tu as quinze ans, dit ma grand'mère. Je veux bien aller aujourd'hui chez les Préauloup auxquels je dois une visite; mais d'après ce que m'a confié Mimi, il ne sera plus convenable de te laisser jouer avec ces enfants. Ce qu'elle m'a raconté était à faire dresser les cheveux sur la tête.



Quelqu'un nous saluait. (P. 258, col. 2.)

— Était-ce vrai, grand'mère? Vous savez bien qu'il y a des contes qui sont plus effrayants que des histoires.

— Mme Gourivieil est toujours très bien renseignée. Ce n'est pas sans motif sérieux qu'elle s'est fâchée avec la famille de Préauloup. Cela s'est fait pendant mon absence. Si j'avais été là, les choses ne se seraient point envenimées ainsi. Je n'aime pas les divisions dans notre société pérannaise. »

Ce que grand'mère appelle la société, c'est ce que Mme Mimi appelle la ville : c'est elle, Mme Mimi, le vieux monsieur aux dominos et les Préauloup, de sorte que quand on se fâche, et j'ai vu cela quelquefois, il y a deux ou trois sociétés de trois ou quatre personnes chacune.

Tout en dirigeant doucement grand'mère, dont j'avais pris le bras, vers le chemin qui mène chez les Préauloup, j'ai demandé des explications sur cette fâcherie ; mais grand'mère ne m'a pas raconté clairement ce qui s'était passé. Elle a parlé de clôture brisée, de pièges tendus, de ministère, de fantômes, d'élection, de hiboux, de pétitions. Je n'y ai rien compris, et comme nous étions dans les rues de Péran, je n'ai pas osé la faire répéter.

Bientôt nous avons quitté la rue pavée bordée de boutiques, où il y avait toujours quelqu'un qui nous saluait ou qui nous souriait. J'aurais bien voulu aller de porte en porte visiter mes connaissances ; mais cela

ne se fait qu'avec Mathurine, qui a déjà dit à dix personnes :

« Soyez tranquilles, vous la verrez de près, car je vous la conduirai. »

Je trouve que Mathurine oublie de plus en plus que j'ai quinze ans.

De la grande rue nous sommes passées dans une rue où il n'y avait des boutiques que d'un côté, où le ruisseau coulait au milieu du pavé; puis de celle-là dans une rue dont les trottoirs étaient formés de cailloux et dont les maisons étaient dispersées et posées tout à fait à l'aventure; enfin dans un chemin, un beau chemin, qui avait des trottoirs d'herbe et des arbres au lieu de maisons et qui nous a conduites jusqu'à la grille de fer qui ouvre dans le parc de M. de Préauloup. Elle était ouverte, elle ne se ferme que la nuit; nous sommes entrées et nous avons vu de loin deux garçons qui se battaient, René et Guillaume de Préauloup.

Grand'mère s'est arrêtée.

« Ce ne sont pas ces messieurs? a-t-elle dit.

— Hélas! grand'-mère, ce sont eux. Bon, voilà René qui tombe et Guillaume par-dessus.

— Mimi avait raison, dit grand'mère, Mimi avait raison. Ces enfants-là ne rêvent que plaies et bosses; ils diviseront la société, qui avait bien assez de la politique pour cela. Eh bien, où courent-ils maintenant? »



Grand'mère s'est arrêtée. (P. 259, col. 1.)

La porte du rez-de-chaussée s'était ouverte devant Mme de Préauloup; elle avait marché jusqu'à ses fils qui s'étaient vivement relevés, sa main droite s'était agitée deux fois: j'avais entendu clic, clac, et ils avaient disparu.

« Ah! la maman est venue mettre le holà! dit grand'-mère, il lui suffit d'apparaître pour obtenir la paix; ce n'est pas comme pour le pauvre père. Elle nous a aperçues, n'est-ce pas?

— Elle nous attend, grand'mère. »

Mme de Préauloup nous attendait, en agitant sa main droite comme pour la dégourdir. Je la retrouvais comme je l'avais laissée, il y avait quatre ans :

Petite, trapue, avec le teint jaune, le nez écrasé et deux yeux qui brillaient comme des charbons. Elle portait comme autrefois une robe courte, elle avait son tablier à poches et son bonnet de dentelle noire garni de rubans violets.

« On la prendrait partout ailleurs qu'à Péran pour une marchande de chansons, » affirme son amie Mimi, qui ne met un tablier que pour jardiner.

Autrefois je l'aimais assez malgré sa brusquerie, et je fus bien touchée de la manière dont elle m'accueillit.

« Est-ce bien là votre petite Germaine? s'écria-t-elle en enfonçant ses deux mains dans ses poches, la chère camarade de mes petits loups! Ah! dame! si l'on dit que la mauvaise herbe croît vite, il faut cette fois en dire autant de la bonne. »

Et, posant sa main gauche sur mon épaule, elle me secoua amicalement.

Eh bien! franchement, j'aimais mieux cette bonne poussée que le baiser sec de Mme Mimi qui n'avait pas de tablier, ni de robe courte, ni de nez écrasé, mais un esprit de travers, critique et malveillant.

« Madame, comment va M. de Préauloup? dit grand'mère qui agissait partout avec une certaine cérémonie.

— Pas trop mal, très bien même pour lui, le pauvre homme! »

A Péran on disait que M. de Préauloup était un malade imaginaire. Je ne sais pas ce que cela signifie. C'est peut-être parce qu'il s'enrhume très souvent, de sorte qu'il garde toujours un grand chapeau; c'est peut-être aussi parce que, sans être enrhumé, il a toujours ce grand chapeau-là sur la tête. A l'église, où il est bien obligé de le tirer, il se coiffe d'un bonnet de soie noire. Quelquefois il les met l'un

sur l'autre, ce qui est un peu drôle, et ce qui faisait rire les neveux de Mme Mimi, qui sont très impertinents, malgré leur prétendue perfection.

Mme de Préauloup nous a conduites dans le salon, et qui est-ce que nous y avons trouvé? les deux lutteurs de tout à l'heure en faction de chaque côté de la porte.

Ils ont salué grand'mère et ils m'ont tous deux fait une certaine grimace, que nous appelions la grimace de la carpe. Après une de nos pêches, Guillaume s'était amusé à nous faire ouvrir la bouche et à la refermer avec un petit claquement, comme un pauvre poisson qui manque d'eau.

J'avais bien envie de rire, mais j'étais un peu fâchée de ce qu'ils avaient eu la mauvaise idée de se battre, juste au moment où je leur faisais ma première visite. Aussi je gardai mon sérieux et je m'en allai gravement m'asseoir auprès de ma grand'mère.

« Annoncez à votre père la visite de Mme Grandvallon, » cria Mme de Préauloup.

Et deux voix chantèrent :

« Oui, oui, oui. »

Pendant que grand'mère et Mme de Préauloup s'entretenaient de toutes sortes de choses peu intéressantes pour moi, je regardais avec plaisir ce vieux salon où je m'étais tant amusée, mais avec un plaisir mêlé de regret. Mes quinze ans m'apparaissaient de plus en plus comme le plus grand des désagréments.

Eh quoi! je n'entrerais plus dans ce grand salon si amusant avec ses recoins profonds, ses paravents chinois percés de trous, ses canapés derrière lesquels on pouvait jouer à cache-cache, sa grande table couverte de jeux, je n'y entrerais plus que comme une grande personne qui marche à pas comptés, qui s'assied bien tranquillement et qui bâille dans son mouchoir. Je n'oserai plus me blottir derrière les paravents, me cacher derrière les fauteuils, faire la dînette dans un recoin, arranger un appartement à ma poupée sur l'appui d'une fenêtre. Cette pauvre poupée! je n'ai pas encore osé la produire chez ma grand'mère, qui me glace avec cette phrase : « Germaine, pense donc que tu as quinze ans! » Je passe donc maintenant pour quelqu'un qui ne joue plus à la poupée, qui n'a plus de poupée. Et j'en ai une et..... je l'aime, je l'aime beaucoup.

Mes réflexions étaient si tristes que ma figure s'en ressentait sans doute: car, quand M. de Préauloup est entré avec Geneviève à son bras et coiffé de son grand chapeau, il est venu à moi après avoir salué ma grand'mère et il m'a dit :

« Vous êtes souffrante, Germaine. »

Je ne sais pas si c'est un effet particulier aux malades imaginaires, mais M. de Préauloup voit des malades partout.

« Elle, souffrante! s'est écriée Mme de Préauloup, où avez-vous les yeux, Albert? Jamais enfant n'a pareillement respiré la santé. Avec vos imaginations de malade vous donneriez la fièvre aux gens. »

Cela dit, elle lui a tourné le dos et s'est entretenue avec grand'mère. M. de Préauloup et sa fille se sont rapprochés de moi et m'ont parlé du plaisir que toute la société ressentait de mon arrivée.

Et je les écoutais tout à fait charmée. C'est bien joli à quinze ans de faire comme cela partie importante d'une société, bien petite mais choisie, comme dit grand'mère.

M. de Préauloup, qui passe des journées entières sans parler, causait très gaiement ce jour-là; mais je le trouvais bien changé. Sa figure longue et pâle semblait s'être encore allongée, et j'ai aperçu le bonnet de soie noire sous le grand chapeau.

Tout en parlant il caressait les cheveux de sa fille, blonds et fins comme les siens, et je voyais bien qu'ils s'aimaient toujours comme autrefois. Elle a un bien bon cœur, la petite Geneviève, et elle a toujours soigné son père dans ses maladies, imaginaires ou non. Toute petite, elle avait appris à composer des infusions de tilleul et, montée sur un fauteuil, elle les lui faisait boire en lui tenant la tête. Un de ses jeux préférés était de jouer à l'infirmerie. Toutes les poupées tombaient malades subitement, d'autres se cassaient bras ou jambes; elle avait poussé la manie jusqu'à tirer un des yeux d'émail d'un vieux poupard pour avoir l'occasion de lui mettre un bandeau. Elle régnait dans l'infirmerie. A son ordre, toutes les poupées étaient couchées ; on leur servait de la tisane, on leur mettait des emplâtres, on les saignait à blanc.

Cela faisait rire tout le monde, et cela amusait tant M. de Préauloup qu'il acceptait de jouer le rôle du médecin et qu'il venait gravement tâter le pouls des malades.

Par ce que Geneviève me dit en causant avec son père, je vis bien qu'elle avait toujours un bon petit cœur; mais je la trouvais très négligée dans sa toilette. Elle l'était bien un peu autrefois; mais autrefois elle était petite et maintenant elle a dix ans, et ce genre américain ne lui va plus.

Les garçons ne reparurent pas et j'en fus bien aise. Ils m'avaient un peu choquée de ne trouver pour me faire accueil que la grimace de la carpe. Il paraît que je n'ai produit aucun effet sur eux, et qu'ils n'ont tenu aucun compte de ma toilette, de ma taille ni de ma tenue. Tout le monde me salue, et m'appelle mademoiselle gros comme le bras. Eux, ils me tutoient comme si nous nous étions quittés hier. Je vais être obligée de garder vis-à-vis d'eux un certain décorum. Je ne dis pas que cette camaraderie me déplaise au fond; mais enfin j'ai quinze ans. Je ferai l'enfant chez grand'mère tant que je voudrai, je jouerai à la poupée, je bâtirai des huttes dans la forêt; mais chez les Préauloup je ferai la grande fille, la personne instruite, la Parisienne.

En sortant de chez eux j'ai dit un mot de mes intentions à grand'mère, qui m'a complètement approuvée. Elle a sur le cœur les révélations, *l'histoire* ou le conte de Mme Mimi, comme moi *la grimace et* le tutoiement.

Cependant j'ai été bien aise d'avoir revu mes petits voisins. J'en ai rêvé. Seulement, je les voyais en gommeux, le lorgnon dans l'œil, la badine à la main. Ils m'apportaient une grosse carpe qui faisait pa-pa-pa et qui ressemblait d'une manière effrayante à Mme Mimi.

A suivre. Mlle ZÉNAÏDE FLEURIOT.

LA VIPÈRE ET SA MORSURE [1]

Pour compléter ces notes, il nous reste à dire quels sont les symptômes de la blessure: car il arrive que la vipère qu'on saisit par mégarde dans une touffe d'herbe, ou sur laquelle on appuie sans la voir, se dérobe aussitôt après avoir mordu. Sa piqûre, faite avec les pointes très effilées de ses crochets, peut n'être pas plus douloureuse que celle qu'on ressentirait d'une petite épine ou des ronces froissées en traversant un buisson; l'empreinte de ses dents est à peine perceptible, n'offrant même pas la lésion d'une légère égratignure, tout au plus une gouttelette de sang.

Lorsque le reptile est vigoureux, il peut se faire que tout le membre à l'extrémité duquel il s'est attaqué, ressente, lorsque le venin pénétrera dans les vaisseaux, la vive douleur d'une brûlure. Dans tous les cas, à moins de sucer immédiatement la plaie (ce qui se fait sans danger et empêche le venin d'agir), il se produit un cercle rougeâtre qui est le siège d'une tuméfaction chaude s'étendant vite sur la peau des parties environnantes, pendant que le poison, entraîné par le sang, attaque le système nerveux et l'engourdit; l'enflure se manifeste sur les parties lésées, qui font plus que doubler.

Après ce gonflement inflammatoire, le venin mêlé au sang refroidit la température du blessé. Il est rare que le soir même de la blessure il ne se produise pas des taches violacées ou bleuâtres sur la place de la blessure et autour d'elle.

Après les accidents que nous venons de signaler comme symptômes, nous parlerons des phénomènes de cet empoisonnement; ils se présentent sous la forme d'un malaise général, de nausées et de douleurs aiguës à l'épigastre, auxquelles les vomissements apportent un léger soulagement. L'estomac nous paraît être l'organe qui entre le plus en révolte contre la présence du venin.

A la suite de la corruption du sang et des troubles nerveux, les syncopes se produisent ainsi que l'abaissement du pouls; la respiration devient anxieuse et la prostration générale. S'il est impossible d'en arrêter les progrès, le poison achève son œuvre par les crampes, le délire et l'agonie.

Heureusement les graves désordres dont nous venons de suivre la marche jusqu'à leur limite fatale, n'ont pas toujours la même violence; souvent même ils n'ont pas de suite; il arrive fréquemment aussi que les symptômes d'empoisonnement se représentent périodiquement et condamnent le malade à avoir toute la vie la face blême, des lésions au foie et une santé dont l'économie tout entière est compromise. Il est donc très important, pour terminer, d'indiquer quelle est la *médication* à employer lorsque l'accident se produit.

Il faut, dès le commencement, essayer d'arrêter la marche du venin, en liant assez fortement le membre mordu à quelques centimètres au-dessus de la lésion; cette ligature, destinée à gêner la circulation des veines, devra être supprimée dès qu'elle est atteinte par l'enflure. On détermine ensuite, comme nous l'avons dit plus haut, le retour du poison, en l'aspirant par la succion.

Ce moyen, si dangereux qu'il paraisse pour l'opérateur, peut être pratiqué en toute confiance, étant aussi le plus prompt et le meilleur, s'il est employé sans attendre plus d'un quart d'heure. Il sera bon d'agrandir un peu la blessure et d'appliquer une compresse arrosée de quelques gouttes d'alcali.

En rentrant chez lui, le blessé prendra fréquemment des boissons chaudes et aromatiques mêlées au vin ou à l'eau-de-vie.

Il est reconnu, depuis longtemps, que l'alcool est un stimulant qui accélère momentanément le mouvement vital (son usage est préférable à celui de l'ammoniac pris intérieurement). Il surexcite les nerfs, maintient et élève la température du corps et combat pied à pied le venin, dont l'effet morbide tend à paralyser les uns et à refroidir l'autre.

Dans tous les cas, on s'abstiendra d'administrer le vin et les grogs jusqu'à l'ivresse, quoique cela se pratique dans certains pays américains; on se souviendra qu'on augmente le péril en poussant à l'extrême une médication devant abattre le malade, au lieu d'agir comme stimulant de la transpiration et favorisant ainsi l'élimination des principes venimeux.

Les boissons vineuses et aromatiques dont nous venons de parler sont des antidotes qui s'opposent seulement aux manifestations toxiques, sans avoir d'action spéciale sur le poison.

Parmi les remèdes agissant activement sur la piqûre et pénétrant comme de véritables contre-poisons à la suite du venin, pour le neutraliser en le transformant, nous citerons le *chlore*, l'*iode*, le *perchlorure de fer*, le *brome*. La prudence exige que le médecin seul en prescrive l'emploi, sous peine de s'exposer à des accidents fâcheux provoqués par une cautérisation trop violente avec difficulté d'en centraliser l'effet.

Il reste enfin la brûlure immédiate avec un fer chauffé, plutôt au rouge cerise que blanc; tout objet en fer peut rendre cet office.

Comme caustique chimique, l'acide phénique est recommandé. En mélangeant quelques gouttes d'al-

1 Suite et fin. — Voy. page 244.

cool à une quantité égale de cet acide, on obtiendra une liqueur qu'il sera bon, lorsqu'on ira à la chasse ou herboriser, d'emporter avec soi dans un petit flacon duquel le bouchon, armé intérieurement d'une tige en verre servira à introduire le contre-poison dans la plaie : deux ou trois gouttes de ce liquide suffiront pour détruire l'effet pernicieux du venin.

Dans un prochain article, nous parlerons du Céraste, ou *vipère à cornes* d'Afrique et de Perse.

DUHOUSSET.

L'INGRATITUDE

Un jour le flot d'une inondation déposa au seuil d'une maison de laboureurs un enfant dans son berceau. Le petit naufragé fut recueilli avec bonheur par le paysan, qui agrandit désormais sa tâche de chaque jour : aidé sa femme, il parvint à élever dignement l'enfant confié par le sort à leurs soins.

L'abandonné grandit ainsi dans la maison hospitalière et devint un vigoureux garçon, aux mains robustes faites pour ouvrir, en pesant sur la charrue, de profonds sillons. Déjà il suivait aux champs son père adoptif, lorsque des messagers arrivèrent dans le pays pour rechercher l'enfant emporté autrefois par les eaux et qu'on disait vivant. Ils n'eurent pas de peine à le retrouver, et le jeune garçon, séduit par l'attrait des richesses qu'il allait posséder, abandonna sans trop de peine le logis où il comptait comme l'enfant bien-aimé.

Il partit donc avec les messagers, accompagné par le paysan et par sa mère adoptive, et longtemps encore après la séparation ceux-ci restèrent sur la route à suivre leur fils du regard, jusqu'à ce qu'il disparût dans la poussière d'or du soir. Les deux vieux retournèrent alors silencieusement dans la maison, désormais vide pour eux.

Des années se sont écoulées. Bien des fois le jeune homme est revenu chez les paysans ; mais à chacun de ses voyages il s'est trouvé plus étranger dans cette maison si familière autrefois, et à chaque fois aussi le paysan a constaté moins d'affection filiale dans l'enfant repris par la fortune. Bien des fois aussi la mère adoptive, sentant son cœur bondir dans sa poitrine et ses lèvres prêtes à s'écrier : « Aime-nous comme nous t'aimons toujours », a vu cet élan s'arrêter de lui-même devant l'air compassé, orgueilleux, de l'homme qui s'éloignait d'eux.

En effet, l'ingrat se détournait de ses sauveurs. Il revenait par obligation ; mais insensiblement le sentiment de cette obligation s'affaiblit en lui et il perdit, avec les années, jusqu'au souvenir du passé.

Il laissa, par ignorance, le laboureur tomber jusqu'à la misère et celui-ci, dans sa légitime fierté, ne voulut pas se rappeler avec qui il avait partagé le pain quotidien.

Mais quand la femme du paysan tomba malade, et qu'elle demanda à son mari d'aller vers l'enfant perdu pour l'appeler une dernière fois auprès d'elle, il prit son bâton et partit. La route était longue. Le pauvre homme arriva si épuisé, si mal vêtu que les domestiques lui interdirent l'accès du château, et lui offrirent l'aumône accoutumée que le maître laissait à leurs soins d'accorder aux mendiants. Le paysan la repoussa avec indignation, et, secouant la poussière de ses chaussures sur le seuil de la porte, il repartit et trouva sa femme morte en rentrant chez lui.

L'ingrat fut prévenu de ce malheur. Il eut alors comme la révélation de sa faute et, sentant une force invincible le pousser, tout le jour, toute la nuit il marcha et arriva devant la maison délaissée, au moment où les porteurs enlevaient sur leurs épaules le cercueil de sa mère adoptive.

Mais à peine le malheureux est-il en présence que les porteurs, ployant les genoux, reposent à terre leur fardeau subitement alourdi. Il avance encore, indécis, entre la haie des assistants qui s'écartent de lui comme d'un pestiféré, pour lui livrer passage. Un pas lui reste à faire... Tout à coup le cercueil gémit, les vis qui le fermaient s'arrachent et sautent, le couvercle tombe, et la morte se relève et fixe ses yeux sur l'ingrat, interdit jusqu'au fond de l'âme. Lentement elle déploie le linceuil ; puis, étendant le bras, chasse d'un geste le misérable de devant elle. Et lorsqu'il s'est enfui, pâle de terreur et les cheveux blanchis par l'épouvante, elle croise de nouveau ses mains sur sa poitrine et s'endort dans la paix éternelle.

Depuis, nul n'a connu le sort de l'ingrat, et sa demeure dévastée semble subir encore pour son maître le poids de la réprobation des hommes.

CH. SCHIFFER.

BONS MOTS DU ROI HENRI IV

Un magistrat s'étant présenté à Henri IV sur l'heure de son dîner, comme il eut commencé sa harangue par ces mots : « Agésilaüs, roi de Lacédémone, sire... », le roi, ayant doute que cette harangue fût un peu longue, en l'interrompant lui dit : « Ventre-saint-gris, j'ai bien ouï parler de cet Agésilaüs-là ; mais il avait dîné, et je n'ai pas dîné, moi. »

En l'assemblée des états de Rouen, Langlois, prévôt des marchands, chargé de parler pour le peuple, s'en était si mal et si froidement acquitté qu'il fallut que Talon, l'échevin, prît la parole pour lui et parlât en son lieu (ce qu'il fit fort verbeusement). Chacun en étant ébahi, le roi, tout en gaussant, en donna la solution disant que son prévôt avait la langue au talon.



LA

LUMIÈRE DU SOLEIL

J'aime la lumière du soleil, je l'aime en tous lieux, dans les bois, dans les champs, dans les vallons. Je l'aime dans les villes, ces ruches affairées où s'emprisonnent les hommes.

Je l'aime quand elle pénètre à torrents par l'humble porte du cottage; quand elle découpe, comme un damier, la fenêtre sur les briques rouges du plancher.

Je l'aime aux endroits où les enfants, couchés au milieu des hautes luzernes, s'amusent à suivre, dans le fouillis des racines, les mouvements du scarabée vert doré.

Je l'aime sur la mer que ride la brise, lorsqu'elle



éclaire les voiles et les rames; lorsque les grandes vagues, semblables à du verre fondu, roulent en bondissant vers le rivage.

Je l'aime au sommet des montagnes, dans la région des neiges éternelles, d'où j'aperçois à mes pieds la moitié d'un empire baignée de sa clarté.

Dans les clairières solitaires, si vertes, si fraîches, quand la lumière du soleil passe entre les branches couvertes de mousse et dessine les nervures des feuilles, qu'elle est belle alors!

Qu'elle est belle! quand elle se joue avec l'ombre sur les petits ruisseaux. Elle y dessine ses réseaux d'argent, pendant que le petit ruisseau continue sa course et sa chanson.

Qu'elle est belle! lorsqu'un de ses rayons, tombant sur la libellule, cette petite merveille, éclaire l'or bruni de son corselet, et fait jaillir de ses ailes de gaze et de nacre toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

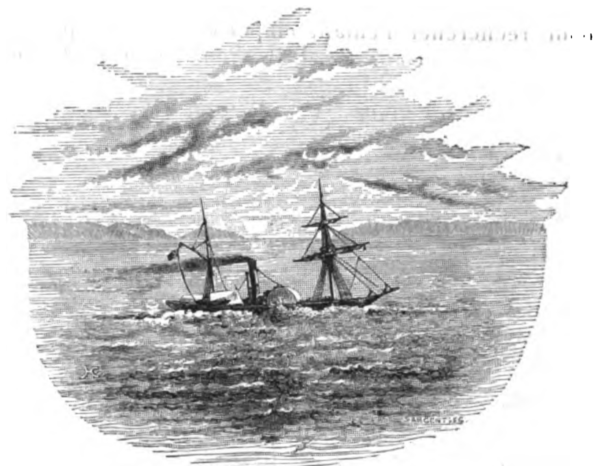
Que c'est beau de la voir, calme et reposée, sur les pentes où ondulent les blés murs; ou bien encore sur la face plus pâle des champs déjà moissonnés, où se dressent les meules dorées!

Oh! oui, j'aime la lumière du soleil! L'attrait que la bonté ou la joie répand sur une figure humaine, la lumière du soleil le donne à la face de la terre.

Sur la terre, sur la mer, à travers le cristal transparent de l'air, sur les croupes des nuages amoncelés, partout éclate la gloire du soleil bienfaisant.

Imité de l'anglais de

Mme Howitt.



LE BON BILLET

« Comme Gervais est en retard aujourd'hui! J'avais fait un si bon petit dîner pour l'anniversaire de notre mariage!... Oui... deux ans aujourd'hui... Je vais retirer un peu mes casseroles; tout cela serait trop cuit. Et le petit qui a faim! Attends, mon bijou, je vais te faire manger la soupe; après cela, tu te tiendras tranquille, et nous dînerons plus à notre aise, ton père et moi.... Là! la voilà trempée, la bonne soupe! »

Et Barbe, la jeune femme de Gervais, le maréchal ferrant, prit son enfant sur ses genoux pour le faire manger, non sans l'embrasser plus d'une fois entre deux cuillerées de soupe, en lui répétant « qu'il était beau, qu'il était chéri, qu'il était le trésor à maman ». Le marmot finissait à peine son repas, lorsque Gervais entra en riant.

« Vilain homme! lui dit Barbe, est-il possible de rentrer si tard! et il rit, encore!

— Ne te fâche pas, petite femme; si tu savais... mais non, je ne te le dirai qu'au dessert. A table! j'ai une faim de loup.

— Je le crois bien, à l'heure qu'il est! Sais-tu seulement quel jour c'est aujourd'hui?

— Quel jour? c'est mardi, je crois.

— Oui; mais la date?

— La date? le 14 ou le 15, peut-être bien.

— Le 16, monsieur, le 16! Et qu'est-ce qui se passait le 16 avril, il y a deux ans? Je parie que vous l'avez oublié.

— Le 16 avril?... Ah! je crois que bien que je m'en souviens! c'était jour de noces, n'est-ce pas, petite femme?

— A la bonne heure. Mange ta soupe, à présent. Et... qu'est-ce qui te faisait rire quand tu es entré?

— Curieuse! attends un peu! Et le petit, est-ce qu'il ne dîne pas aujourd'hui? il suce pourtant assez bien sa cuiller.

— Il a dîné; il n'y a plus que nous et le chien; mais celui-là est patient, il sait attendre. Voyons, dis-moi un peu ce que tu avais.

— Oh! les femmes! Toi, dis-moi un peu ce que tu ferais de dix mille francs, si tu les avais?

— Dix mille francs! Est-ce que nous les avons?

— Peut-être bien.... Tu sais, la loterie pour les incendiés du Monomotapa? Te rappelles-tu le numéro de notre billet?

— C'est 137 879.... Ah! mais c'est vrai, c'est aujourd'hui qu'on la tire. Est-ce que?...

— Justement; voilà pourquoi je suis rentré en retard; j'ai attendu les listes.

— Et tu en as acheté une? Voyons, voyons!

— Non, on n'en vendait pas encore; mais il y avait un homme qui criait les numéros à mesure qu'ils sortaient, avec le lot qu'ils gagnaient.

— Et le nôtre est sorti?

— Justement! je l'ai très bien entendu; je le savais par cœur, tu me l'avais assez répété.

— 137 879? tu en es sûr?

— Oui, oui, c'est bien cela que j'ai entendu. Et nous gagnons... mais je ne te le dirai qu'au dessert.

— Dis-le tout de suite, mon bon Gervais!

— Oh! la curieuse! Eh bien, nous gagnons... dix mille francs! »

Barbe s'élança de sa place et vint sauter au cou de son mari; puis elle le prit par les deux mains, et le força à danser avec elle au milieu de la chambre. Le marmot les regardait de ses grands yeux étonnés, ne sachant s'il devait rire ou crier; et le chien Toto, gravement assis sous la table, se demandait quand on lui servirait sa pâtée.

« Ah! quel bonheur! dit Barbe en se rasseyant tout essoufflée. Voyons, qu'allons-nous en faire de nos dix mille francs?

— Ce que tu voudras, ma petite femme.

— Non, ce que tu voudras, mon bon Gervais.

— Du tout! parle la première.

— Eh bien, si nous achetions un fonds de commerce? une fruiterie, ou bien une laiterie? ou bien un fonds d'épicerie? on gagne beaucoup dans ces métiers-là.

— Quand on s'y connaît; mais nous ne nous y connaissons pas. Moi, je trouve qu'il vaut mieux placer notre argent; je continuerai mon métier, et tu soigneras le marmot et le ménage.

— Alors c'est bien la peine d'être riches! Moi, je voudrais être établie chez moi. Être fruitière, surtout! on vit au milieu des légumes, des herbes, des œufs, du beurre : cela vous rappelle la campagne, et j'aime tant la campagne!

— Eh bien, nous irons à la campagne tous les dimanches qu'il fera beau.

— Ah oui! en chemin de fer, à Asnières ou à Saint-Cloud! ce n'est pas la vraie campagne, ça!

— Ta fruiterie non plus, il me semble!

— C'était bien la peine de me demander ce que je voulais!

— Je croyais que tu allais me dire des choses raisonnables.

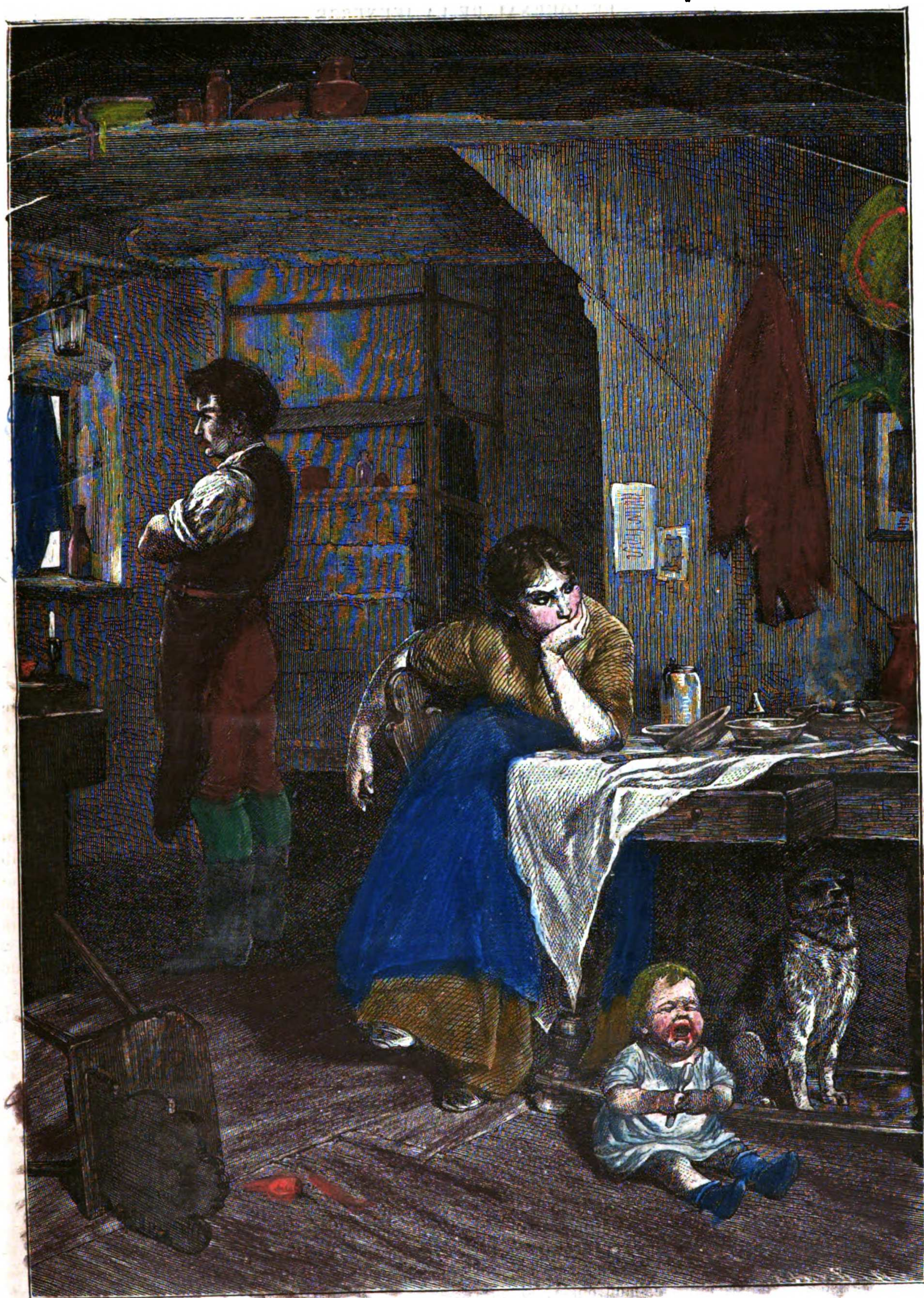
— Et je déraisonne, n'est-ce pas? Monsieur a toute la raison pour lui, il n'en reste plus pour les autres! »

Et Barbe, prenant un air boudeur, tourne le dos à son mari. Gervais, impatienté, se lève brusquement, repousse sa chaise qui tombe à la renverse, et s'en va regarder à la fenêtre; ou plutôt il ne regarde rien du tout. Les bras croisés, immobile, il écoute la voix de sa mauvaise humeur, et se sent de plus en plus irrité contre Barbe. Barbe, de son côté, murmure d'un ton maussade : « Voilà un joli anniversaire! » et elle songe à ses joyeux préparatifs, à son dîner, à la bonne soirée qu'elle comptait passer avec son mari. Elle en veut à Gervais, elle ne sait pas trop pourquoi; au fond, elle est surtout mécontente d'elle-même.

Pendant ce temps-là, le marmot, qui a été effrayé par la chute de la chaise, s'égosille à crier; il en est tout rouge et on ne lui voit plus les yeux. Toto se tait, parce qu'il est philosophe, et qu'il sait que les plaintes n'avancent à rien; mais il n'est pas content, lui non plus.

Un pas lourd et bruyant, un pas de souliers ferrés, monte l'escalier, et un doigt vigoureux frappe à la porte. « Entrez! » disent en même temps Barbe et Gervais, qui ne sont ni l'un ni l'autre fâchés de la diversion. La porte s'ouvre et l'oncle Chrétien paraît.

« Bonjour, les enfants, bonjour! Ça va bien par ici? moi de même. Et mon filleul, est-ce qu'il est malade pour crier comme cela? Viens, mon bonhomme, viens embrasser ton vieux parrain! Là! il ne crie plus : il s'ennuyait par terre, ce petit. Qu'est-ce que je pourrais



Le marmot s'égosille. (P. 264, col. 2.)

donc te donner pour t'amuser, mon garçon? Tu veux ce papier-là? Tiens, déchire-le si tu veux : ça n'est pas précieux, c'est la liste des numéros gagnants....

— Elle est déjà imprimée, la liste? dit vivement Barbe en s'emparant du papier.

— Oui, elle vient de paraître; l'encre est encore humide. Je l'ai achetée, je ne sais pas pourquoi, puisque je n'avais pas de billet : histoire de savoir.... »

Barbe et Gervais font asseoir leur oncle; on l'invite à dîner : comme cela se trouve bien que le dîner ait été retardé! Le vieillard s'installe à table, et, tout en mangeant, il observe du coin de l'œil le mari et la femme qui se montrent très empressés envers lui, mais qui évitent de se regarder et de se parler. « Hein! il y a quelque chose ici, » se dit-il.

Barbe lit attentivement la liste apportée par l'oncle Chrétien. Tout à coup elle la jette sur la table en s'écriant :

« C'était bien la peine!

— Quoi donc? disent les deux hommes tout étonnés.

— Notre billet... il n'y est pas! Celui qui a gagné les dix mille francs, c'est 137 869. Tu avais mal entendu, Gervais.

— Ou bien l'homme s'était trompé. Eh bien, nous n'avons pas gagné, voilà tout : pour le plaisir que cela nous avait rapporté....

— Oui, au fait, mes enfants, je vous ai trouvé un drôle d'air en arrivant. Vous croyiez avoir gagné dix mille francs, et cela vous faisait de la peine? »

L'oncle Chrétien souriait. Barbe ne put s'empêcher de sourire aussi.

« Ce n'est pas cela, mon oncle; c'est que... nous ne savions que faire de notre argent, et nous n'étions pas du même avis....

— Bon! bon! et vous vous êtes disputés à propos d'un argent que vous n'aurez pas : c'est pis que de vendre la peau de l'ours... vous savez? Mais ce n'est pas pour cela que j'étais venu.... Vous ne me demandez pas pourquoi je suis venu?

— Pour fêter avec nous l'anniversaire de notre mariage! dit Barbe.

— C'est votre anniversaire? je l'avais oublié; c'est égal, je bois à votre santé. Mais j'étais venu pour affaire. Gervais, est-ce que tu ne serais pas bien aise de t'établir patron? »

Gervais ouvrit de grands yeux.

« Faites excuse, mon oncle; mais c'est à peu près comme si vous me disiez : « Gervais, est-ce que tu ne serais pas bien aise d'être ministre? »

— Pas tout à fait. Tu connais le père Chenu, mon voisin? Son établissement est bien achalandé; il est le seul maréchal ferrant de Saint-Pamphile, et on vient chez lui de tous les environs. Il marie sa fille, et il veut vendre son fonds pour aller demeurer chez elle; il n'en demande pas trop cher, et j'ai pensé que si tu voulais bien venir à Saint-Pamphile....

— Mais avec quoi payerais-je, mon oncle? Si au moins j'avais eu un bon billet!

— Pas besoin de bon billet. Ma vieille Mathurine vient de mourir : une maison sans femme, ça n'est pas une maison. Si Barbe voulait bien se charger de tenir la mienne, nous pourrions faire ménage ensemble; je payerais l'établissement du père Chenu, et j'y gagnerais de ne pas être seul sur mes vieux jours. Voilà ce que j'étais venu vous proposer. »

Il n'y eut pas de discussion cette fois; les offres de l'oncle Chrétien convenaient tout autant à Gervais qu'à Barbe. On régla tout de suite tous les arrangements; il fallait se hâter pour jouir du printemps à la campagne : on déménagerait cette semaine-là même. L'oncle Chrétien tira de sa grande poche une bonne bouteille qu'il avait apportée, et on but à la prospérité du futur maréchal ferrant de Saint-Pamphile.

Mme Colomb.

PETITE ROSE [1]

XIV

Au fur et à mesure que l'enfant avançait dans son naïf et ingénieux récit, le lieutenant Derville devenait plus attentif; lorsqu'elle se tut, il avait les yeux humides et une vive émotion se peignait sur ses traits.

« Petite Rose, dit-il, promets-moi de raconter ton histoire au colonel, et l'oiseau rouge et bleu rendra son affection au petit agneau.

— Raconter l'histoire à ton sidi! fit-elle avec effroi, oh! non! non! c'est pour toi tout seul. D'abord, ça l'ennuierait; tu comprends, c'est un conte que j'ai inventé dans ma tête, pour que tu penses quelquefois, lorsque tu seras en France, que Petite Rose était peut-être pareille à l'agneau... Tu ne répéteras ce conte à personne, n'est-ce pas? c'est pour nous deux; tu sais, tu m'as donné ta parole! Oh! je brûle!.. »

Une ardente rougeur montait à ses joues, et ses yeux brillaient d'un éclat fébrile.

« Si je la presse trop en ce moment, je vais lui causer une agitation funeste, se dit le jeune homme. Voilà la fièvre qui augmente. » Il se pencha sur Petite Rose.

« Eh bien, c'est entendu, mignonne, ton conte est pour nous deux... Essaye de dormir ou au moins tiens-toi tranquille, sans parler, et tâche de ne penser à rien. Si tu t'agites, tu ne pourras pas guérir.

— Tu ne vas pas t'en aller? dit-elle, avec un reste d'inquiétude.

— Non, je ne suis pas de service. »

Il alluma un cigare, et se mit à fumer sur le seuil de sa tente. « Chère petite créature! murmura-t-il, c'était pour nous sauver! Ah! je suis bien heureux! J'avais un chagrin! Je la déciderai à tout avouer au colonel, en lui promettant qu'on ne punira pas les

1. Suite. — Voy. pages 171, 187, 203, 218, 234 et 250.

Flittas, et en effet les châtier serait vouloir la mort de cette courageuse enfant. Jamais ils ne lui pardonneraient. Seulement on les surveillera de près, et au moindre prétexte ils nous payeront cet arriéré. Le colonel sera d'autant plus disposé à attendre, que nous n'avons pas même perdu une botte de foin... Ah! voici le chirurgien.

— Bonjour, major.

— Bonjour, mon cher, comment va la malade ?

— Voyez...

— Ah! la fièvre bat son plein... Le colonel voulait venir ce matin savoir ce que vous aviez tiré de la prisonnière, et l'interroger de nouveau ; je vais lui dire que cela ne sera guère possible avant douze ou quinze heures. Il faut la laisser dans cet assoupissement. Les ligatures du bras n'ont pas bougé... Quand vous voudrez sortir, Derville, appelez un infirmier. Elle m'intéresse encore, malgré tout, la singulière créature. Croiriez-vous que j'ai passé la fin de la nuit à y songer? Elle doit être victime de quelque machination des Flittas, ces coquins-là sont tellement rusés!

— Oui, répondit Daniel Derville, nous nous sommes certainement tous trompés en cette affaire ; mais elle s'éclaircira, major...

— La petite a-t-elle déjà parlé?

- Oui et non, mais je ne puis rien dire avant que le colonel l'ait entendue.

— C'est juste. Au revoir. »

Ce matin-là, quelques soldats, qui se promenaient non loin du camp, remarquèrent une négresse qui rôdait aux alentours.

« J'ai vu cette femme-là au bois de figuiers avec Petite Rose, dit un des soldats ; veut-elle aussi nous rôtir? Eh! cria-t-il en langue franque, viens un peu ici, morceau de cirage! »

La négresse accourut.

« Qu'est-ce que tu fais si près de nos tentes?

— Je cherche ma maitresse, Petite Rose, qui est perdue; tu la connais bien, elle fait à ton douar de fréquentes visites.

— Des visites fameuses! je t'en réponds! cette nuit nous l'avons prise en train de nous flamber comme des poulets... Tu n'as pas besoin de la chercher, nous la gardons pour la mettre en prison à Mostaganem, jusqu'à ce qu'elle nous dise qui l'a forcée à faire ce joli coup : car il n'est certes pas de son invention.

— L'enfant en prison! s'écria la négresse avec désespoir, et sans pouvoir se défendre! Yaya le sait, elle se taira... O roumis! par le nom de vos mères, rendez-lui la liberté! C'est un petit oiseau qui mourra dans la cage. Elle vous aimait, elle n'a voulu vous faire aucun mal.

— Non, au contraire! nous connaissons la chanson, Petite Rose nous l'a déjà chantée.»

Les soldats s'éloignèrent.

Yaya s'assit sur une pierre et se mit à pleurer.

Bientôt elle parut prendre un parti énergique, et, à pas rapides, se dirigea vers le camp.

« Où est la tente de ton cheik? demanda-t-elle au premier soldat qu'elle rencontra.

— Celle sur laquelle flotte le drapeau, » lui répondit-il.

A cheval sur une sorte d'escabeau, le colonel écoutait la lecture du rapport en mâchonnant sa moustache.

« Qu'est-ce que c'est que ça? » fit-il tout à coup.

Yaya venait de tomber à ses pieds.

« Seigneur! cria-t-elle, par le Dieu puissant qui a tout créé, rends-moi la fille de ma tendresse, rends-moi mon doux oiseau! L'agneau qui tète sa mère n'a pas une intention plus pure que celle qu'avait l'enfant en venant cette nuit près de ton douar...

— Et quelle était cette intention si pure? »

La négresse baissa la tête.

« La servante ne connaît pas les secrets de sa maîtresse, dit-elle.

— Qu'on me jette cette femme dehors, dit le colonel, et vous, adjudant, continuez votre lecture. Nous allons bien voir! » ajouta-t-il en français.

« Ne me chasse pas, seigneur! gémit Yaya, je parlerai.

— C'est heureux ! »

La négresse raconta alors ce que nous savons déjà, interrompant son récit pour maudire le jour où elle était née, et pleurer sur ses « paroles de trahison ».

Le colonel était très ému.

« Notre pauvre Petite Rose! dit-il, quel courage! et quelle intelligence! Si c'était un homme, on lui donnerait la croix... Nous lui devons une éclatante réparation. Quant à messieurs les Cheurfas, ils vont recevoir une raclée dont ils se souviendront.

» Pour toi, ma brave fille, continua-t-il en s'adressant à Yaya, j'ai à t'annoncer que ta maîtresse, ayant eu hier le bras cassé par le coup de fusil d'une de nos sentinelles, ne peut prudemment t'être rendue aujourd'hui; mais tu vas la voir, suis-moi. »

Petite Rose ouvrit de grands yeux, quand elle vit entrer Yaya.

Celle-ci lui expliqua comment la crainte de la voir emmener en prison par les *roumis* l'avait poussée à trahir les Arabes.

« Bonne méchante! dit l'enfant avec colère, et tu n'as pas craint qu'Allah fasse tomber son tonnerre sur ta tête!

— Je n'ai pensé qu'à toi, ma petite fille adorée, » répondit humblement la négresse.

Le colonel, de son côté, apprenait au lieutenant Derville ce qui venait de se passer.

« J'étais plus avancé que vous, mon colonel, » dit en riant le jeune officier.

Et en quelques mots il lui narra l'histoire de l'agneau et des oiseaux rouges et bleus.

« J'attendais, ajouta-t-il, que la fièvre fût tombée pour obtenir de Petite Rose qu'elle vous racontât cela elle-même avec sa délicieuse manière.

— J'espère bien qu'elle le fera quand même, dit l colonel; quelle charmante et généreuse nature! Si je n'avais pas déjà quatre enfants, je crois que je ne la rendrais point à ces gueux de Flittas.

— Je l'espère bien! mon colonel. Moi qui ai toujours rêvé une petite sœur, j'ai l'intention de prendre Petite Rose pour telle, avec la permission de ma mère. Je lui écrivais à ce sujet quand vous êtes entré. Je suis certain qu'elle ne me refusera point, maintenant surtout que mon pauvre père est mort.

— C'est l'histoire de l'agneau et des oiseaux rouges et bleus qui vous a décidé?

— Oui, j'étais ému aux larmes, et je me suis dit qu'on ne pouvait vraiment laisser cette petite perle fine aux Arabes, et à la vie insipide qui l'attendait. Pensez-vous, mon colonel, que je rencontre quelque difficulté chez les siens?

— C'est moins que probable; c'est une enfant trouvée; par conséquent, elle ne dépend directement de personne, ses parents adoptifs étant morts. D'ailleurs, les Flittas vont avoir autre chose à faire qu'à la chercher. Nous allons leur donner une frottée! Croyez donc aux serments, aux protestations de ces gens-là! Mais j'en reviens à Petite Rose. Dès que le major la jugera transportable, nous l'enverrons à ma femme, qui sera très heureuse de la garder et de la soigner jusqu'à votre départ.

» Quand commence votre congé?

— Le premier décembre, mon colonel.



Une voiture suivait la route d'Oran. (P. 270, col. 1.)

— Il vous faudra une bonne pour s'occuper de l'enfant en voyage. Sa gandoura et ses cheveux flottants constituent une toilette élémentaire dont elle peut se tirer; mais elle ne saura pas se débrouiller, la pauvrette, dans le costume européen. Je chargerai ma femme de vous trouver quelqu'un.

— Ne pensez-vous pas, mon colonel, qu'il vaudrait mieux prendre sa fidèle Yaya, avec laquelle elle pourra parler de ceux qu'elle a aimés, de sa tribu, de son enfance? le dépaysement serait moins complet.

— Vous avez raison. Nous les expédierons donc toutes les deux à ma femme, qui fera dresser Yaya par sa femme de chambre. Les négresses sont fort intelligentes. Maintenant, mon enfant, madame votre mère s'arrangera-t-elle de Yaya aussi bien que d'une Française?

— Ma mère a une vieille domestique qui cumule à la maison toutes les fonctions, mon colonel. L'aide de Yaya fera donc grand bien. Notre fortune, quoique modeste, est suffisante cependant pour me permettre de réaliser mon projet.

— Alors tout est pour le mieux. Je crois que la pauvre Yaya l'échappe belle! La disparition de Petite Rose, puis la sienne sans l'agrément de sa maîtresse, cet incendie venant arrêter les Flittas dans leur marche nocturne, n'ont pas manqué d'éveiller, soyez-en sûr, les soupçons des gens du douar, et si Yaya y était rentrée, il est probable qu'elle aurait reçu pour bienvenue cinquante coups de bâton.

— Cela me paraît certain.

— Il est inutile de vous demander si vous avez l'intention de faire de notre chère Petite Rose une chrétienne.

— Certes!

— A son âge on ne va point la baptiser du jour au lendemain, comme une enfant qui naît. Il lui faudra une instruction religieuse préalable, avec un peu plus de français qu'elle n'en sait. Cela prendra du temps. Or vous savez que le régiment rentre en France en avril prochain, époque à laquelle expire votre congé. Si madame votre mère y consent, je réclame pour ce moment l'honneur de faire sa connaissance en devenant le parrain de Petite-Rose. Je suppose que c'est elle qui sera la marraine?

— Certainement. Vous êtes mille fois bon, mon colonel, et nous serons bien heureux de vous recevoir.

— Ainsi tout est entendu. Vous allez à présent, dans votre arabe distingué, faire part à Petite Rose de vos desseins sur elle. Elle va être ravie! Mais avant, que je l'embrasse, la chère petiote, c'est bien le moins après le service qu'elle nous a rendu. Quels regards effrayés elle me jette!

— Dis donc, mignonne, est-ce que tu as encore peur de moi? Yaya t'a appris cependant que ton affaire était tirée au clair. Nous n'avons que des remerciements à t'adresser, mon enfant, tu t'es bravement conduite, et tu peux te vanter que le petit cœur qui bat là vaut son pesant d'or. Allons, embrasse le vieux père *la Trique*, qui te chargera bientôt d'un paquet de baisers pour ses filles.

— Je vais donc aller les voir?

— Oui.

— Ah! je suis bien contente que tu ne sois plus fâché contre moi, ni tous les autres; j'avais une peine grosse comme la montagne.

— Diable! Allons, je te laisse causer avec ton ami. Si le major le permet, les « roumis dorés » (officiers)

viendront te rendre un bout de visite tantôt, et demain « les pas dorés » (soldats), hein?

— Oh! oui... Petite Rose les aime tant!

— Raccommodement général, en avant, marche! »

Le colonel sortit.

Daniel Derville s'assit alors à côté de sa petite amie.

« Petite Rose, lui dit-il, aucune femme chez les tiens, aucun homme, n'auront pour toi la tendresse et la sollicitude de Lalla Meryem et de Sidi-Ben-Taïeb; la femme qui remplace ta mère adoptive, ne se soucie guère plus de toi que d'un chevreau; je t'ai vue pleurer de ce délaissement: veux-tu que je te rende une mère qui t'aimera autant que Meryem? Veux-tu que je te donne un frère, auquel tu seras aussi chère que tu m'es chère, Petite Rose, qui m'a deux fois sauvé peut-être? Qui sait si je n'aurais pas été tué dans le guet-apens manqué de cette nuit? Veux-tu, enfin, être la fille de ma mère et la sœur de son fils?

— La fille de ta mère! ta sœur d'adoption! s'écria l'enfant pâle de joie, ah! oui!.. *très* oui! que la bénédiction d'en haut descende sur toi, mon frère! »

Et toute recueillie elle ajouta:

« Allah! je ne suis qu'une pauvre petite *moucaire*[1] qui ne doit jamais contempler la splendeur de ta face, dans ta maison d'azur; cependant, tends vers moi ton oreille: je te prie de combler de tes dons cette femme et son fils, qui vont recueillir dans leurs mains de tendresse le petit agneau que les méchants ont perdu. Je te prie encore de consoler ma bonne Yaya, et puis moi aussi.

— Yaya n'aura pas besoin d'être consolée, ni toi non plus à son sujet, chère enfant, dit Daniel Derville, ému de cette naïve prière, je la garde pour te servir.

— Que tu es bon! Petite Rose si contente! »

La négresse qui écoutait cette conversation avec une douloureuse surprise, sans oser l'interrompre, poussa à ces paroles un cri rauque, comme si son bonheur l'eût étranglée, et, se précipitant par terre, elle baisa les pieds du jeune officier avec autant de ferveur que s'ils eussent été une amulette.

« Tu ne regrettes pas trop de quitter l'Afrique, ma Petite Rose? » reprit Daniel Derville.

Un pan de la tente était relevé. L'enfant jeta un regard sur la montagne, sur les bois de myrtes, de lauriers-roses, d'orangers et de figuiers, sur les bouquets de palmiers gigantesques qui se balançaient au vent, sur le ciel bleu, sur l'horizon immense inondé de soleil, et ses yeux s'emplirent de larmes.

« Oh! si, dit-elle, j'aurai du chagrin! mais ton cœur sera ma patrie... et puis, tu me montreras tous les jours ces « portraits » du bois, du ciel et de la montagne, que tu as peints cet été?

— Ils seront pour toi, et, avant de partir, je ferai aussi le « portrait » de ton douar.

— Je te rends grâces! mon frère. Veux-tu, pour mon bonheur, ajouter un souvenir plus précieux à ces souvenirs de mon pays?

— Lequel? parle.

— Prends avec ton pinceau ce coin de terre où ma mère Meryem dort pour toujours... Mon seigneur Ben-Taïeb est trop loin, ils ont creusé sa dernière couche sous les tamaris et les grenadiers de Zaâtcha.

— Tout ce que tu souhaites sera accompli, ma petite sœur. Mais dis-moi, et Taleb!

— Oh! oui, mon vieux Taleb! le seul être qui m'aimait chez Kalaf et Chérifa, prenons-le, veux-tu? il mourrait sans moi. Seulement, comment l'avoir? Il est au douar, je l'avais attaché pour l'empêcher de me suivre.

— Sois tranquille, je l'enverrai prendre adroitement par un Bédouin qui nous sert.

— Alors tout est bien. J'ai de la joie plein mon cœur. »



Yaya venait de tomber à ses pieds. (P. 267, col. 2.)

1. Femme, en langue franque.

Le jeune homme lui sourit et caressa sa blonde tête, puis il posa sa main sur son front.

« Tu vas mieux, dit-il, la fièvre tombe. Maintenant il ne faut plus ni bouger ni parler, tu m'entends, jusqu'à ce que le major revienne.

— Oui.

— Je te laisse avec Yaya, à laquelle je vais envoyer à déjeuner. Veux-tu sucer des oranges, toi?

— Oui, Petite Rose veut bien. »

XV

A cinq semaines de ce jour, par une tiède matinée de décembre, le paquebot *le Charlemagne*, en rade dans la baie de *Mers-el-Kébir*, s'apprêtait à lever l'ancre. L'ombre abandonnait peu à peu les hauteurs, et de la mer les maisons attachées aux flancs de la vieille forteresse espagnole semblaient de grands vautours blancs endormis.

Sur la route d'Oran, chef-lieu de la province, à huit kilomètres du fort, une voiture, suivie d'un mulet chargé de bagages et d'un slougui, arrivait d'une tranquille allure. Les voyageurs, sans doute, n'étaient pas pressés.

Dans le fond de cette voiture, assise à côté du lieutenant Derville en petite tenue, Petite Rose, habillée à la française, — un costume de cachemire bleu roi, avec un chapeau de peluche de même nuance, d'où s'échappaient en longues boucles ses cheveux d'or, — tenait dans ses bras une superbe poupée vêtue de ce costume arabe qu'elle venait de quitter pour toujours, et qu'elle appelait Meryem. Les regards dont elle couvrait cette poupée, que la femme du colonel lui avait donnée la veille, exprimaient une admiration voisine de l'effroi.

« Tu es sûr, disait-elle à son ami, que ce n'est pas une toute petite fille morte, à laquelle on a mis des yeux neufs? »

Yaya, superbe sous son madras de mousseline blanche, et dans sa robe écossaise qui la serrait, mais dont la couleur multicolore la charmait profondément, ouvrait de temps en temps la bouche dans un rire silencieux. Elle était la femme de chambre de Mlle Petite Rose Derville, elle savait friser les cheveux sans les brûler, lacer ces petites prisons où on enfermait les pieds, et attacher avec grâce ces drôles de gandouras à taille ajustée qui vous étouffaient. Le premier jour, Ourida, toujours inventive, avait promptement ouvert à coups de ciseaux, dans le devant de son corsage, une « jolie fenêtre » pour respirer, et Yaya s'était empressée de l'imiter. La femme du colonel et ses filles, après avoir ri aux larmes, avaient tant bien que mal refermé les fenêtres avec défense expresse de les rouvrir.

Pendant le mois qui venait de s'écouler, les étonnements de la négresse et de l'enfant, dans cette maison française pleine d'objets dont l'usage leur était inconnu, avait on ne peut plus diverti leurs hôtesses.

« C'est dommage! dit la femme du colonel lorsque Daniel Derville arriva : quand nous reverrons Petite Rose et Yaya, ce qu'on appelle la civilisation les aura déjà tout *abîmées*. Je le regrette vivement pour Petite Rose, qui va perdre sa délicieuse saveur de fleur sauvage.

— J'espère, répondit le jeune homme, qu'elle conservera du moins sa grâce originale, et ce charme poétique dont elle est imprégnée, et qui lui est très personnel. En tout cas, son cœur lui restera, et vous savez, madame, ce qu'est ce cœur!

— Un trésor! Et puis elle sera jolie et distinguée. Elle a en marchant des petits airs de princesse. C'est vraiment là une fille dont madame votre mère sera fière.

— Chère mère! elle est dans l'enchantement de tout ce que je lui ai écrit, et nous attend avec une impatience!... Sa maison était bien grande et sa vie bien triste depuis la mort de mon père.

— Vous m'écrirez, n'est-ce pas, pour me dire comment vous vous serez tirés du voyage, et j'enverrai les nouvelles au colonel. »

Là-dessus on s'était quitté avec mille souhaits jusqu'au revoir.

La distance entre Oran et Mers-el-Kébir était franchie, la voiture s'arrêta, et le lieutenant Derville, Petite Rose et Yaya en descendirent. Taleb, « habillé » d'un beau collier de maroquin rouge à grelot doré, vint se frotter contre sa maîtresse en agitant sa queue avec satisfaction. Pendant qu'un Maltais déchargeait les bagages, les trois voyageurs se dirigèrent vers le canot qui allait les emmener à bord du *Charlemagne*.

Arrivée en face du canot, Petite Rose, toute pâle, s'arrêta, et dans un de ces mouvements impétueux qui lui étaient familiers, se jeta à genoux et baisa longuement la terre où elle était née. Puis elle entra dans le canot, et tint son visage caché sur les genoux de Yaya, jusqu'à ce qu'on eût abordé le paquebot.

La négresse aussi eut une larme. Elle dit à Taleb :

« Tu es un heureux, toi! tes paupières se sont fermées remplies des images du pays du soleil, et tu les garderas; pour nous, elles vont s'en aller de nos yeux. »

A suivre. ANDRÉ GÉRARD.

HISTOIRE DU NOMBRE SEPT [1]

LES FILLES D'ATLAS

Au temps où les dieux prenaient plaisir à quitter l'Olympe pour tourmenter les mortels, c'était, je pense, au temps où les bêtes parlaient, il arriva une bien fâcheuse aventure au roi de Mauritanie Atlas, qui avait cependant du sang de Jupiter dans les veines.

1. Voy. vol. XIII, page 360; vol. XIV, pages 30, 104 et 280, et vol. XV, page 346.

Atlas avait tant de filles que l'historien est obligé, pour s'y reconnaître, de les grouper et de donner un nom à chacun de ces groupes. Nous mentionnerons les Hespérides, les Hyades, les Pléiades,.... toutes filles d'Atlas, mais dont les mères s'appelaient Hespéris, Ethra, Pléione..... Ce qui surprendra le lecteur, c'est que toutes ces princesses firent, comme l'on dit de nos jours, de très beaux mariages; elles épousèrent des rois et même des dieux: l'histoire mentionne leur beauté, mais ne nous apprend rien sur le chiffre de leur dot!

Cette nombreuse famille habitait l'Afrique septentrionale, dans cette contrée que nous appelons aujourd'hui l'Atlas, du nom de notre héros. Les Hespérides, au nombre de *sept*, cultivaient un merveilleux jardin dans lequel on pouvait admirer les plus beaux produits de la nature. Sur des arbres au magnifique feuillage on voyait des pommes d'or (des oranges sans doute), qui tentaient la gourmandise des princes et même celle des dieux ; un dragon veillait nuit et jour sur elles. Hercule, avec la complicité d'Atlas, parvint à tuer le dragon et à s'emparer des pommes d'or. Atlas avait voulu, sans doute, s'assurer la protection d'Hercule; mais comptez donc sur la reconnaissance d'un dieu! A quelque temps de là ,Atlas, ayant mécontenté Jupiter, fut transformé en montagne et chargé de soutenir le ciel. Hercule invoqué n'eut même pas de la reconnaissance et abandonna son ami dans l'infortune.

Cette histoire ou plutôt cette légende a souvent inspiré les savants, gens très disposés de leur nature à tout expliquer. L'un prétend que les Hespérides personnifient les heures du soir; leur jardin, c'est le firmament, les pommes d'or sont les étoiles, le dragon représente le Zodiaque, et Hercule n'est pas autre chose que le soleil. Un autre considère cette légende comme personnifiant la victoire des peuples civilisés (Hercule serait un prince phénicien) sur les nations barbares. Un troisième pense que les anciens ont voulu rappeler la scène du paradis terrestre ; mais j'avoue que, à part les pommes, je ne comprends pas bien le rapprochement. Quoi qu'il en soit, le fameux dragon gardien des pommes d'or, proche parent sans doute du serpent Python, tué par Apollon, et de cet autre serpent tué par Minerve, fut rangé parmi les constellations : il est situé près du pôle, entre la Grande et la Petite Ourse....

Les filles d'Atlas et d'Ethra, les Hyades, étaient également au nombre de *sept ;* cependant quelques auteurs n'en comptent que cinq. On raconte que leur frère Hyas fut tué à la chasse par un animal féroce; la douleur de ces jeunes princesses fut si grande que, touché de leur affliction, Jupiter les enleva au ciel où elles devinrent des étoiles. Mais l'amour fraternel ne put être consolé : les Hyades pleurent toujours, et ces larmes incessantes nous amènent des pluies. Remarquons d'ailleurs que le nom de ces jeunes filles, les Hyades, vient d'un mot grec qui veut dire « il pleut »; on croyait que la présence de cette constellation au-dessus de l'horizon annonçait la pluie. Toute cette histoire est rappelée dans ces vers de Demoustiers :

..... Les Hyades pleurent leur frère
Qu'un monstre dévorant ravit à leur amour
Le roi des cieux, touché de leur douleur amère,
En vain les transporta dans son brillant séjour.

Les Pléiades enfin, également filles d'Atlas, étaient au nombre de *sept;* elles s'appelaient Electre, Maïa, Taygète, Stérope, Alcyone, Céléno, Mérope. La légende rapporte que ces jeunes princesses, désolées de la mort de leur frère Hyas, et ne pouvant se consoler de la perte de leurs sœurs, les Hyades, se tuèrent et furent comme celles-ci transformées en constellations. Pendant longtemps ces sept étoiles brillèrent au ciel ; mais tout à coup l'une d'elles, Mérope, disparut. Les anciens ne manquèrent pas d'expliquer le phénomène : ils pensèrent que, même transformées en étoiles, les six premières Pléiades avaient trouvé des maris dans l'Olympe; seule Mérope n'attira les regards d'aucun dieu : elle alla au fond du ciel cacher son dépit et se déroba ainsi aux regards des mortels.

Si nous ne croyons pas à la légende qui attribue la fuite de Mérope à un dépit de fille mal mariée, nous devons reconnaître que la disparition de l'étoile Mérope est un fait scientifique bien et dûment constaté. Les astronomes grecs avaient observé que Mérope, visible à l'œil nu, après avoir brillé d'un vif éclat, s'était éteinte; l'étoile reparut un jour, jeta de nouveau une vive lumière, et disparut enfin pour la seconde fois ; on ne l'aperçoit plus aujourd'hui qu'à l'aide d'un télescope.

Ces changements d'éclat et cette disparition d'une étoile n'étonnent plus aujourd'hui les astronomes : ils ont eu sous les yeux, en effet, un grand nombre d'exemples de ces curieux phénomènes.

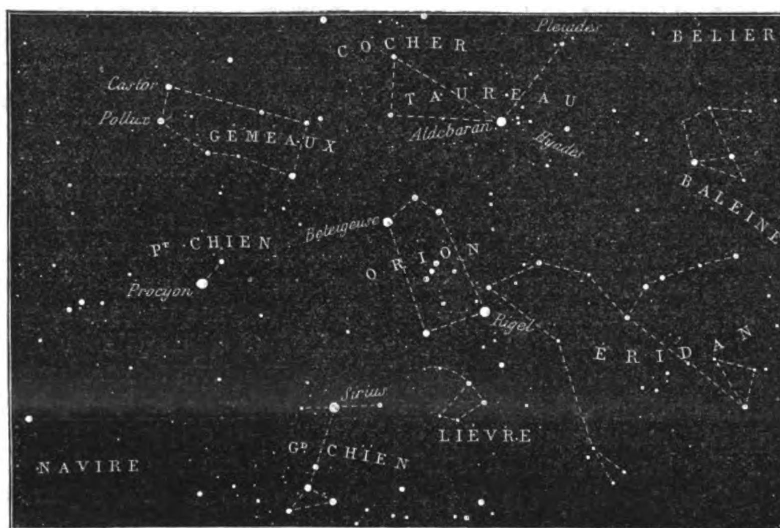
Il existe un certain nombre d'étoiles dont l'éclat varie périodiquement, et qui, pour cette raison, sont appelées étoiles périodiques. Une des plus remarquables est Algol, étoile située dans la constellation de Persée, dont l'éclat varie de la deuxième à la quatrième grandeur. Rappelons que les étoiles ont été classées, d'après leur éclat, en plusieurs grandeurs: l'étoile de première grandeur est la plus brillante. Il est bien entendu que le mot « grandeur » ne se rapporte en aucune manière aux dimensions réelles de l'étoile; mais il correspond à l'apparence qui résulte pour nous de ses dimensions réelles, combinées avec la distance à laquelle se trouve l'étoile, ainsi qu'avec son éclat intrinsèque.

Parmi les étoiles *périodiques*, nous avons déjà cité Algol ; nous pouvons ajouter l'étoile *Omicron* de la constellation de la Baleine, l'étoile *Gamma* de la constellation de Céphée, etc....

Beaucoup d'étoiles, semblables à Mérope, ont vu leur éclat s'affaiblir, puis disparaître ; nous en trouverions un exemple dans l'une des étoiles de cette constellation de la Grande Ourse à laquelle nous avons déjà consacré une de nos causeries.

Non seulement une étoile peut tout à coup disparaître du ciel, mais on a observé le phénomène inverse : une étoile apparaissant brusquement dans une constellation. Connait-on la cause de ces curieux phénomènes? Comment expliquer les changements d'éclat d'une étoile, l'arrivée d'une étoile nouvelle, la fuite d'un astre brillant? Si l'on détruit les anciennes légendes, les remplace-t-on au moins par des faits scientifiques bien constatés? On admet aujourd'hui que la périodicité de l'éclat de certaines étoiles est due soit au passage d'un satellite devant l'étoile, soit à la rotation de l'étoile qui nous présenterait des faces inégalement éclairées. On a prouvé que le changement d'éclat d'Algol, par exemple, était dû à l'interposition d'un corps opaque (une planète peut-être) qui éclipse momentanément l'étoile.

On admet que les étoiles qui, semblables à Mérope, disparaissent après avoir brillé d'un vif éclat, sont des étoiles ordinairement invisibles à l'œil nu et qu'un *incendie* violent a rendues visibles pendant quelque temps. J'ai souligné à dessein le mot incendie : car il représente très bien le phénomène dont il s'agit. C'est un incendie, en effet, qui illumine brusquement l'étoile et, à l'aide d'instruments particuliers (spectroscopes), on peut même apercevoir les flammes.



Les Hyades et les Pléiades. (P. 272, col. 2.)

L'esprit est confondu en songeant à la violence de ces phénomènes qui ont pour théâtre la profondeur des espaces célestes. Un seul chiffre suffira pour frapper vivement notre imagination. Si l'incendie avait lieu à une distance de 76000 lieues, nous l'apercevrions une *seconde* après qu'il aurait éclaté ; or l'incendie qui a produit l'éclat momentané de la fille d'Atlas, a eu lieu à une distance telle que nous ne l'avons aperçu que cent ans après le moment où il s'est produit!

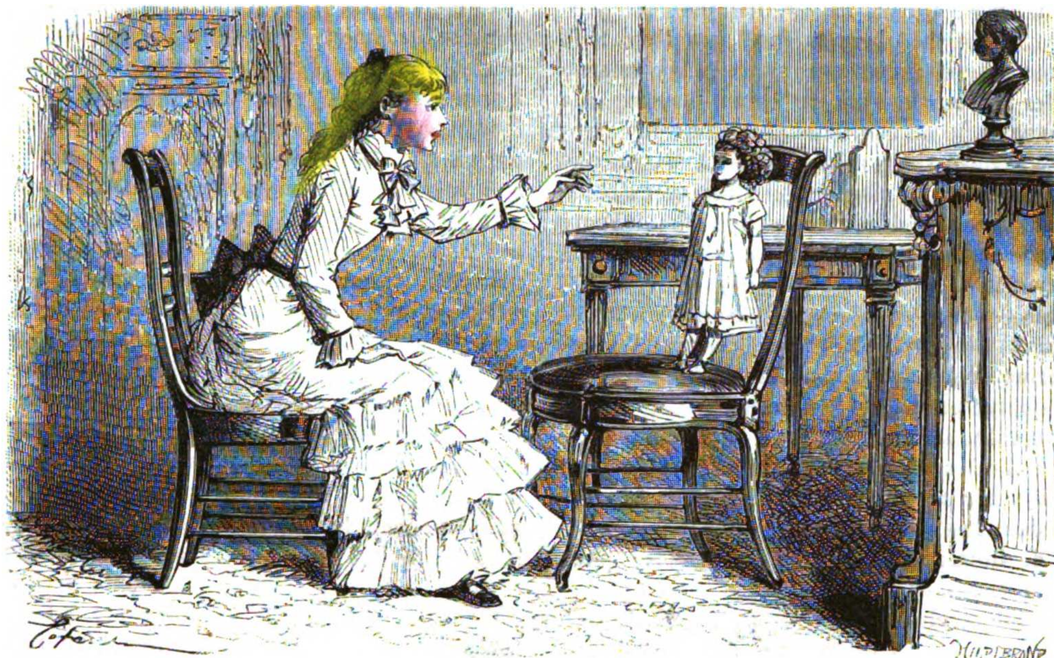
Comment apercevoir au ciel les étoiles appelées Pléiades? Il n'est pas possible à un habitant de Paris de contempler durant toutes les nuits n'importe quelle constellation céleste. Certaines étoiles, celles de la Grande et de la Petite Ourse par exemple, sont visibles dans toutes les saisons. D'autres, au contraire, ont des levers et des couchers, n'apparaissent qu'à certains moments de l'année et ne brillent au-dessus de nos têtes que pendant un temps limité. Les Pléiades apparaissent au printemps; leur nom vient d'un mot grec qui signifie *naviguer*, parce qu'au moment où elles se lèvent commençaient les grandes navigations dans la Méditerranée. On dit que « ces étoiles étaient redoutées des marins à cause des pluies et des orages qui semblaient s'élever avec elles, et qu'ils attribuaient à leur influence ». On se souvient que les Hyades, très voisines dans le ciel de leurs sœurs les Pléiades, étaient accusées d'amener les pluies.

Comment trouver dans le ciel la place des Pléiades? Tout le monde connait la belle constellation du Bouclier d'Orion, dont nous raconterons prochainement l'histoire; si, par la pensée, nous prolongeons vers le nord les trois étoiles enfermées dans le quadrilatère d'Orion, nous apercevons une des plus belles étoiles du ciel, *Aldébaran ;* cette étoile de première grandeur est située au milieu des Hyades. Prolongeons encore notre ligne idéale vers le nord, nous trouvons les Pléiades.

Les Hyades et les Pléiades ne forment pas au ciel des constellations distinctes; elles font, au contraire, partie de la belle constellation appelée le Taureau. Au temps où l'on croyait apercevoir dans le ciel l'image même de l'animal qui donnait son nom à la constellation, on prétendait que le Taureau n'était autre que le bœuf Apis des Égyptiens, le veau d'or des Hébreux, etc.... Les Pléiades, disait-on, scintillent sur son épaule; les Hyades brillent sur son front, son œil droit n'est autre que la magnifique étoile Aldébaran.

Nous avons dit que les sept étoiles des Pléiades étaient réduites à six depuis le départ de Mérope. Lorsqu'on voulut rechercher la fugitive dans le ciel, d'abord à l'aide d'une longue-vue, puis en se servant de lunettes perfectionnées, on aperçut autour des six grosses étoiles un nombre considérable de petits astres, parmi lesquels Mérope était dissimulée. Ainsi, fait remarquable assurément, là où l'œil ne distinguait que six étoiles, le télescope a montré huit cents étoiles, parmi lesquelles treize plus importantes se détachent facilement. Huit cents étoiles, c'est-à-dire huit cents soleils comparables peut-être au nôtre ! La réalité n'est-elle pas souvent plus merveilleuse encore que la légende?

ALBERT LÉVY.



Je lui parle. (P. 273, col. 1.)

CADETTE[1]

VIII

Maman est en Écosse et m'écrit qu'elle est très heureuse d'apprendre que je fais l'admiration de tout Péran, par ma précoce sagesse et mes habitudes sérieuses. Ces compliments-là me touchent au cœur, et j'ai même senti quelque chose qui semblait se gonfler dans ma tête.

Je sais bien que je fais ce que je peux pour contenter grand'mère, et pour causer tant d'admiration à Geneviève de Préauloup qu'elle finira par me regarder comme une petite maman. Elle vient assez souvent me voir, mais elle ne fait que paraître et disparaître, et je ne l'ai pas vue une fois sans trouver l'occasion de la gronder sévèrement.

C'est que je suis très sévère quand je veux, et, pour arriver à bien pénétrer Geneviève de mon importance, je prépare mes remontrances et je fais une répétition en face de ma poupée.

Ma pauvre poupée Cendrillon quitte alors le fond de sa caisse. Je la place devant moi et je lui parle comme si elle était Geneviève en personne :

« Mon enfant, vous avez les cheveux tout ébouriffés, vous n'y mettez donc jamais de pommade. Ma chère Geneviève, pourquoi suivez-vous messieurs vos frères quand ils courent sur les murs ? Chère petite, ne vous perchez donc pas dans un saule pour apprendre vos leçons. Mademoiselle, apprenez qu'il est très malhonnête de rire comme vous le faites à la figure des gens. Mon petit chou, vous êtes très sage à l'église. Geneviève, vous aimez trop la compagnie de vos frères, cela vous rendra gamine. Petite fille, quel plaisir pouvez-vous trouver à jouer avec ces sottes poupées que je vois dans vos bras ? Venez plutôt me voir, nous causerons et nous ferons de la musique. »

La répétition finie, je joue un peu avec ma petite Cendrillon, qui est gentille à croquer; puis je la replace dans son cachot.

Ce qui m'étonne, c'est que Geneviève, qui venait très souvent me voir dans les commencements, ne vient plus que sur l'ordre de son père ou de sa mère. Ses frères sont bien pour quelque chose en cela. Je ne vois plus ces messieurs qu'en visite chez eux, ou à l'église le dimanche. Là ils se tiennent très bien, pas à l'américaine du tout, et c'est étonnant comme ils ont l'air intelligent quand ils lisent attentivement leur livre de prières ; mais pour le reste ils sont d'une froideur désespérante, et c'est à eux que je dois de ne prendre aucune influence sur Geneviève. Je lui dis de si belles choses qu'elle serait, depuis longtemps, tout à fait en admiration devant moi, sans les moqueries de René et de Guillaume. Car je l'ai su, ils se

1. Suite. Voy. pages 209, 225, 241 et 257.

moquent de moi. Quand ils me trouvent me promenant avec Barbiche dans la forêt, un livre à la main, ils me saluent gravement; mais je les entends rire dans les arbres. On n'est pas enfant comme cela à Paris. Du reste, je ne m'occupe plus d'eux. De temps en temps Geneviève vient m'embrasser à travers une haie. Je saisis cette occasion de lui adresser les phrases que j'ai arrangées devant ma poupée Cendrillon ; elle rit et elle s'échappe. J'ai su par elle que René m'appelle pédante, et cela m'a bien fâchée. Pédante! moi ! Ah! ma poupée Cendrillon! ah! mon chien Barbiche ! ah ! ma chatte Mitaine ! ah ! ma chère grand'mère! ah! Mathurine, ah! la forêt, vous savez bien tous que je ne suis qu'une petite fille bien rieuse, bien simple et bien ignorante. L'injure est peut-être venue de ce que ma grand'mère cherche des professeurs par tout Péran et fait venir une maîtresse de piano de la sous-préfecture deux fois par semaine.

Le bon M. Domino lui-même s'est proposé pour me faire un cours de botanique et de géologie.

De Péran au Pavillon et du Pavillon à Péran, je suis toujours chargée d'atlas et de cahiers, et comme mes voisins me guettent, ils l'ont très bien remarqué.

Eux! ils n'ont qu'un professeur en tout : le bon M. Varambois, qui a tenu une institution, m'a dit grand'mère, et qui a été leur précepteur depuis leur petite enfance.

C'est un bon vieillard que je rencontre sans cesse dans la forêt. Il note, il annote, il botanise, il s'en va au hasard avec moi, et plusieurs fois je l'ai remis sur son chemin qu'il avait tout à fait perdu. Geneviève, à qui il donne des leçons aussi, est sans cesse pendue à son bras et elle travaille assez bien, dit-il. Il aime beaucoup ses petits Préauloup, et les Préauloup le lui rendent. Je crois bien, il va faire étudier les leçons dans la forêt, et moi je suis clouée dans une vilaine petite chambre, dont la fenêtre ouvre sur une cour, pleine de fumier, avec une dame maigre et noire qui ne fait que soupirer, manger des pastilles de Vichy et prendre des airs compassés.

Mais j'ai quinze ans, n'est-ce pas? il faut absolument que je renonce à mes escapades passées, à mon heureuse vie un peu rustique. Ce n'est pas sans regret.

Quand j'aperçois M. Varambois dans la grande allée avec Geneviève, avec René et Guillaume qui marchent à ses côtés un livre à la main, j'enrage d'aller m'enfermer chez la dame aux soupirs. On dit qu'elle est bonne. Peut-être! mais cela ne l'empêche pas d'être très maussade souvent et de soupirer à fendre l'âme en mangeant ses pastilles. Enfin, il est convenable d'aller chez elle, a déclaré Mme Mimi : car c'est Mme Mimi qui donne toute cette fièvre d'instruction à grand'mère, et j'y vais escortée par Mathurine ou par Joseph, que cette promenade n'amuse pas beaucoup, surtout quand ils ont beaucoup d'atlas et de livres à porter. Moi, elle m'ennuie : car elle me fait tourner le dos à la forêt si belle, si charmante avec ses feuillages qui jaunissent. Mon enthousiasme pour elle ne diminue pas, et quand on pense que je suis réduite à l'admirer de ma fenêtre! Il y fait désormais trop froid pour grand'mère Quanta Joseph et a Mathurineils ne peuvent pas se mettre dans l'idée, que je préfère la forêt aux belles allées sablées du jardin. Ils ne comprennent pas du tout que le feuillage jauni me charme les yeux, que le bruit du vent dans les branches me ravit, que l'eau qui murmure, les sentiers qui tournent, les rochers tout ouatés de mousse, font de la forêt quelque chose de pittoresque et de vivant, cent fois préférable à tous les jardins bien ratissés du monde. Ah! les Préauloup sont bien heureux ! ils vont dans la forêt avec la même facilité que moi dans le jardin muré. Cependant, pour Geneviève, cela est peut-être bien aventureux. Elle a vieilli, elle aussi; elle a dix ans. Je la gronde d'aimer tant à vagabonder, je lui parle aigrement avec le ton de la dame aux soupirs, et au fond je l'envie et je me dis : « Ah! si je n'avais pas quinze ans! »



Je l'ai remis sur son chemin. (P. 274, col. 1.)

Enfin j'ai l'estime de grand'mère, de M. le curé, et celle de Mme Mimi; je dirais que j'ai ma propre estime si seulement je ne sentais pas que toute cette belle raison ne tient qu'à un fil.

L'hiver à la campagne ne me faisait pas peur, mais du tout. Cependant je n'entendais pas le passer la plume à la main. J'ai déjà réclamé près de grand'mère, et je lui ai demandé de devenir mon professeur... de tricot. Tricoter en écoutant les bruits de la forêt, faire de la musique, écrire à maman, griffonner ce que je mets sous enveloppe, c'est bien assez d'occupations pour moi, et je crois que ma grand'mère, qui a une horreur profonde des rhumes, me permettra bien d'interrompre, au moins pendant la mauvaise saison, les leçons que je vais prendre à Péran.

Hier elle disait :

« Je ne suis pas seulement surprise, charmée de ta sagesse, ma petite Germaine, j'en suis édifiée. »

Edifier grand'mère ! c'est un assez beau résultat. Si seulement elle savait que, lorsque je suis renfermée

dans ma chambre avec mes devoirs et mes leçons, je mets Cendrillon sur ma table à écrire et que nous faisons la dînette ensemble! Franchement c'est un peu enfantin, et si Geneviève était plus docile à mes conseils, je crois que je lui donnerais la poupée, le trousseau, le ménage, l'ameublement. Mais non, elle ne les mérite pas : donc, je les garde et je m'en sers dans le secret, car Mme Mimi n'aurait pas assez de moqueries pour une personne de quinze ans qui joue à la poupée, qui fait la dînette avec sa poupée et qui endort sa poupée en lui chantant : « Do, do, l'enfant do. »

IX

Elle avait bien raison de soupirer, la pauvre dame! Il était bien simple qu'elle mangeât tant de pastilles de Vichy; elle a la jaunisse et me voilà en congé. Bien mieux qu'en congé, me voilà l'élève de M. Varambois et m'en allant deux fois par jour chez les Préauloup.

Cette manière d'étudier est bien autrement intéressante que l'autre, et cet arrangement s'est fait tout seul, pendant l'absence de Mme Mimi, qui n'était pas là, heureusement, pour influencer grand'mère.

On remonte volontiers vers le passé pour un aussi agréable souvenir.

« Germaine, Mme Gilles est malade, m'a dit grand'mère avant-hier, au moment où je préparais mon bagage d'écolière; sa voisine, la marchande de drap, m'a fait prévenir. »

Je compris que c'était bien laid de ressentir tant de joie à cette nouvelle ; mais j'étais si malheureuse depuis huit jours avec la pauvre dame, qui ne faisait que me dire que je l'épuisais, que je n'apprenais rien du premier coup, que je n'avais aucune méthode!

« Le docteur dit qu'elle en a pour tout l'hiver, reprit ma grand'mère. Voilà qui va contrarier ta maman, qui tient tant aux leçons. Ta maîtresse de piano me coûte déjà fort cher ; je ne puis, cependant, te faire venir des professeurs d'aussi loin. »



M. Varambois a examiné les cahiers. (P. 277, col. 1.)

Une idée lumineuse m'est venue à l'esprit.

« Prenez M. Varambois, grand'mère! »

Je venais de le voir arpenter la grande allée de la forêt, un caillou à la main et suivi des Préauloup.

« C'est une idée, Germaine ; mais M. Varambois est âgé; il ne continue l'enseignement que pour faire plaisir à M. de Préauloup, dont il a été le professeur au collège. Il ne consentira pas à venir au Pavillon.

— J'irai chez lui.

— Une jeune fille ne va pas chez un monsieur pour une leçon particulière.

— Même chez un vieux monsieur, grand'mère ?

— Germaine, les convenances sont les convenances. M. Varambois a un appartement à l'hôtel du Pigeon-Noir. Cela est impossible !

« Mimi, qui est remarquablement instruite et qui s'est occupée de sa nièce, consentirait peut-être à te donner quelques leçons, assez pour t'occuper un peu cet hiver. Je le lui demanderai. »

J'eus un frémissement d'horreur, et j'allais bien franchement supplier ma grand'mère de renoncer à son idée, quand Joseph est venu annoncer que M. et Mme de Préauloup étaient au salon.

« Descends avec moi, a dit grand'mère, nos voisins t'aiment beaucoup, je le sais de source certaine! »

Je ne m'amusai pas à chercher cette source-là, que j'aurais pourtant désiré connaître, et je descendis toute préoccupée. M. de Préauloup, qui n'avait pas son bonnet, et Mme de Préauloup, qui était venue en voisine, en tablier et en pantoufles, remarquèrent tout de suite mon air inquiet.

Ils questionnèrent grand'mère :

« Nous venons d'apprendre que Mme Gilles a la jaunisse, répondit-elle; et cela attriste Germaine, tout naturellement.

— La bonne âme! s'écria Mme de Préauloup. Cette pauvre Mme Gilles est pourtant bien monotone, bien

ennuyeuse et bien tracassière. Geneviève n'a jamais pu s'acclimater chez elle.

— Ma petite Germaine, c'est très beau à vous de ne pas vous réjouir des congés qui vous arrivent, a ajouté M. de Préauloup ; mes enfants n'ont pas d'aussi généreux sentiments.

— Mais, monsieur, je n'ai pas de congé du tout. Grand'mère cherche d'autres professeurs ; je change de maître, peut-être de mal en pis, voilà tout!

— Bon! elle n'est pas si parfaite que nous le croyions, a dit en riant Mme de Préauloup. N'avez-vous pas compassion de son air piteux, madame? Ne la laisserez-vous pas souffler un peu?

— Mme Harrisson me blâmerait, madame. J'ai fait la promesse formelle de poursuivre l'instruction de Germaine, je la tiendrai ; seulement, vous me voyez très embarrassée, au point que je pense demander à Mme Gourivieil la faveur de quelques leçons.

— Pour Dieu, madame, n'allez pas mettre Germaine au régime de Mme Gourivieil, s'est écriée Mme de Préauloup ; elle se dessèchera sur pied.

— Elle a fort bien instruit sa nièce!

— Ah! de tant d'instruction que cela délivrez Germaine. Cette petite Emma Gourivieil est une peste de médisance et de légèreté. Entre nous, vous avez toujours regardé Mme Gourivieil sous un jour aussi favorable que faux ; permettez-moi de vous le dire.

— Qui de nous est sans défauts, madame?

— Je ne dis pas ; on lui pardonne à elle, mais ses défauts sont antipathiques aux enfants : c'est la partialité même, le caprice même, et avec cela, des idées tout à fait singulières. Sa nièce et son neveu sont deux hypocrites de la plus belle eau, qui sont, peut-être à l'insu de leur tante, vains, méprisants, médisants et jaloux. Dans le pays, on aime encore mieux mes loups, qui, tout espiègles qu'ils sont, ne feraient pas de mal à une mouche et dont la langue ne sait pas mentir.

— Je sais que Mimi a toujours eu un penchant à embrouiller les choses et qu'elle pousse volontiers les gens aux mesures extrêmes. Ce n'est pas à elle que je demanderai jamais conseil ; mais je ne vois qu'elle à Péran qui puisse s'occuper un peu de Germaine.

— Madame, envoyez-la plutôt chez moi, jusqu'à la fin de la jaunisse de Mme Gilles.

— Chez vous, madame?

— Oui! à l'heure des leçons que M. Varambois donne à mes enfants. Soyez sans crainte, toutes les convenances sont gardées. Vous connaissez la bibliothèque. Il y a une table pour mes fils, une table pour ma fille. M. Varambois se tient au milieu et dispense à chacun, et vous savez avec quelle gravité, la nourriture intellectuelle qu'il lui faut.

— C'est un homme universel, a ajouté M. de Préauloup, et un excellent cœur. Il aime ses petits écoliers et, en leur compagnie, il oublie ses grands chagrins de famille. Voyons, Germaine, c'est à vous qu'il faut demander ce que vous dites de l'arrangement que propose ma femme?

— Grand'mère, m'écriai-je, j'aime mieux M. Varambois! je vous en prie, choisissez M. Varambois!

— Ceci, madame, ne vous dérangera-t-il vraiment en aucune façon? a demandé grand'mère, toujours polie avant tout.

— En aucune façon, je vous assure! Germaine, qui est une petite fille raisonnable, arrive exactement à l'heure, prend Geneviève en passant, et se rend dans la bibliothèque. On sonne une cloche, d'ailleurs, à l'heure de la leçon, une petite cloche qui doit s'entendre de chez vous?

— Oh! très bien, madame, me suis-je écriée, je l'entends parfaitement de ma chambre, je connais très exactement l'heure de la leçon de M. Varambois.

— Vous voyez, madame, qu'il n'y a qu'à laisser aller et que cette combinaison est la chose la plus simple du monde. Je me charge d'obtenir le consentement du vieux professeur. »

Grand'mère m'a regardée, a souri de ma physionomie suppliante et a accepté en remerciant. Et puis, alors, j'ai embrassé Mme de Préauloup et j'ai offert à M. de Préauloup un morceau de pâte de coing, de la fabrication récente de grand'mère, qu'il a trouvé exquis.

Le reste de la journée, j'ai été d'une gaieté folle, il me semblait qu'on m'avait enlevé un grand poids de dessus les épaules. Et c'en était un grand!

« Mme Mimi pèse au moins deux cents livres, » dit Mathurine!

Et le plus charmant, c'est qu'elle est venue au Pavillon, le soir, justement pour prendre part à l'embarras où nous jetait la jaunisse de Mme Gilles.

Elle avait déjà fait son plan : j'irais chez elle, tous les jours, de deux à quatre. Les cahiers étaient préparés et les pensums aussi. Je l'avais échappé belle! Le refus très poli de grand'mère l'a étonnée, et elle a pincé sa vilaine bouche déjà si pincée, en apprenant que tout était arrangé avec nos voisins.

Elle a même lancé le grand mot de grand'mère : « les convenances ; » mais grand'mère lui a riposté de la bonne façon, et a dit avec une malice dont je ne la croyais pas capable qu'elle ne me laisserait peut-être pas, à mon âge, prendre des leçons en compagnie de son neveu Armand, qui joue à l'homme et à l'homme léger ; mais que ces grands enfants de Préauloup n'étaient que de bons camarades sans importance, et fort respectueux des choses respectables.

Mme Mimi hochait tout de même la tête d'un air désapprobateur ; mais le parti de grand'mère était pris, et elle a quittée le Pavillon légèrement fâchée de n'avoir pas été consultée.

Le lendemain, à l'heure dite, chargée de mon bagage d'écolière, j'ai passé par la petite porte de la forêt, et j'ai trouvé ouverte celle du jardin de M. de Préauloup. Geneviève et son père, qui m'attendaient, m'ont conduite à la bibliothèque. M. Varambois n'était pas encore arrivé, et j'ai eu tout le temps de m'installer sur la table de Geneviève, qui est placée en face de celle de ses frères, mais à une telle distance qu'il

faut lever le bras bien haut, pour se lancer des boulettes de papier.

M. de Préauloup s'est installé dans un vieux fauteuil de cuir, derrière sa fille. La cloche a sonné, la porte s'est ouverte devant M. Varambois, suivi de René et de Guillaume, qui avaient l'air très gai. Geneviève et moi, nous nous sommes levées; M. Varambois a tiré son chapeau, a fait un grand signe de croix que nous avons fait aussi, et la leçon a commencé.

Personne ne s'est dissipé. Je travaillais avec beaucoup d'application, et je n'ai pas regardé une fois mes vis-à-vis qui se donnaient de petits coups de coude, mais qui, du reste, avaient une tenue des plus convenables.

M. Varambois a examiné les cahiers et a dit, que pour l'histoire, la géographie et l'arithmétique, j'étais de la force de ces messieurs, et qu'il ne ferait qu'un cours, que Geneviève suivrait comme elle pourrait!

« Papa m'aidera, m'a dit tout bas Geneviève; pendant que j'enfile des perles pour mes petites pelotes, il écrit mes devoirs. »

Et elle me montrait un cahier où il y avait, en effet, deux écritures bien différentes, la sienne et celle de son père.

La leçon m'a paru courte. A peine a-t-elle été achevée, que les loups se sont éclipsés. Geneviève et son père sont venus me reconduire. Je n'ai pas vu Mme de Préauloup, qui surveillait ses maçons.

J'écris bien vite à maman ces nouveaux arrangements. Elle me recommande toujours, dans ses lettres, de beaucoup travailler. Je suis sûre, maintenant, de la contenter, et je serai joliment contente le jour où je battrai Guillaume et même René, dans une composition d'histoire.

Ils m'appelleront pédante de plus belle, sans doute; mais, cette fois, il y aura peut-être un brin de jalousie.

A suivre. Mlle Zénaïde Fleuriot.

BLAISE PASCAL

La ville de Clermont-Ferrand vient d'élever une statue au plus illustre de ses enfants, à l'homme de génie qui honora les lettres, les sciences, la philosophie, à Blaise Pascal.

Il y a deux siècles et demi, en 1623, naissait à Clermont un enfant si chétif et d'une santé si délicate, que ses parents craignirent longtemps de ne pouvoir l'élever. Dans ce corps si fragile, nerveux à ce point que la vue de l'eau lui donnait des convulsions, se trouvait un esprit des plus vigoureux qui n'eut pour ainsi dire pas d'enfance. Sa sœur Jacqueline nous raconte que « quelqu'un ayant frappé à table un plat de faïence avec un couteau, le jeune Blaise prit garde que cela rendait un grand son, mais qu'aussitôt qu'on eut mis la main dessus, cela l'arrêta. Il voulut en même temps en savoir la cause, et cette expérience le porta à en faire beaucoup d'autres sur les sons. Il remarqua tant de choses qu'il en fit un traité à *l'âge de douze ans*, qui fut trouvé tout à fait bien raisonné. »

Blaise Pascal n'avait pas connu sa mère, morte alors qu'il n'avait que trois ans; ce fut son père, Étienne Pascal, mathématicien distingué, président à la cour des aides, qui se chargea seul de son éducation et de son instruction. Étienne Pascal voulait que son fils commençât par se livrer exclusivement aux études littéraires et, de peur que les sciences ne vinssent faire tort au latin, il serra tous les livres de mathématiques qui pouvaient tomber sous la main de son fils. Peine perdue! Blaise questionnait sans cesse son père sur les sciences et sur leur objet: il ne recevait pas de réponse.

Un jour, le père, pour se débarrasser du questionneur, lui dit en deux mots que la *mathématique* était le moyen de faire des figures justes et de trouver les proportions qu'elles avaient entre elles; cela suffit à cet enfant de génie. Pascal réfléchit longuement, s'arma d'un morceau de charbon et s'essaya à tracer sur le sol des cercles qu'il appelait *ronds*, des lignes qu'il appelait *barres*... Il étudia les propriétés de ces barres et de ces ronds, imagina des théorèmes, et parvint ainsi, sans livre, sans maître, sur la seule définition de la science, jusqu'à la trente-deuxième proposition de la *Géométrie* d'Euclide...

Étienne Pascal surprend son fils au travail; étonné, il lui demande ce qu'il fait. Blaise lui montre le problème dont il cherche la solution et lui indique tous ceux qu'il a déjà trouvés. Étienne, épouvanté de la grandeur et de la puissance de ce génie, ne peut s'empêcher de verser des larmes de joie; il autorise son fils à s'adonner aux études mathématiques et lui met entre les mains la *Géométrie* d'Euclide; Blaise Pascal avait douze ans!

En 1638, le père de Pascal fut averti qu'il allait être arrêté. L'abbé Bossut nous apprend que le gouvernement ayant diminué les rentes de l'Hôtel de Ville de Paris, les rentiers menacèrent de faire une émeute. Étienne Pascal, soupçonné d'être le chef des mécontents, dut s'exiler pour éviter la prison. Ses enfants obtinrent sa grâce. Jacqueline Pascal fut priée par la duchesse d'Aiguillon d'apprendre un rôle dans une comédie, l'*Amour tyrannique*, qui devait être représentée devant le cardinal de Richelieu. Le spectacle fini, Jacqueline s'approcha du cardinal et lui récita un placet en vers, sollicitant la grâce de son père: « Oui, mon enfant, répondit Richelieu, je vous accorde ce que vous demandez; écrivez à votre père qu'il revienne en toute sûreté. » Alors la duchesse d'Aiguillon prit la parole et fit l'éloge d'Étienne Pascal; puis montrant le jeune Blaise: « Voilà son fils qui n'a que quinze ans et qui est déjà un grand mathématicien. »

Étienne Pascal revint en toute hâte et se rendit à Rueil chez le cardinal avec ses enfants: « Je connais tout votre mérite, lui dit Richelieu, je vous rends à vos enfants et je vous les recommande; j'en veux

faire quelque chose de grand. » Quelque temps après, Étienne Pascal était nommé à l'intendance de Rouen.

C'est à Rouen que le jeune Pascal eut connaissance, en 1646, de la célèbre expérience de Torricelli qui démontrait la pesanteur de l'air et permettait de l'évaluer ; c'est à Rouen qu'il conçut l'idée du baromètre, ainsi que nous le rappellerons plus loin.

Pascal avait une santé débile ; il déclarait lui-même que depuis l'âge de dix-huit ans il n'avait pas passé un jour sans souffrir. Il avait, entre autres incommodités, « celle de ne pouvoir rien avaler de liquide qu'il ne fût chaud, encore ne le pouvait-il faire que goutte à goutte » ; il souffrait presque constamment de douleurs de tête et d'entrailles insupportables. Les médecins lui ordonnaient de rompre tout travail intellectuel et d'aller prendre des distractions dans le monde.



Statue de Blaise Pascal, à Paris. (P. 277, col. 1.)

Pascal ne guérit jamais. Les idées religieuses s'emparèrent son esprit et, à l'instigation de sa sœur aînée, Gilberte, il se résolut à ne plus s'occuper que de son salut et à abandonner le commerce du monde

et les travaux scientifiques. Un incident vint d'ailleurs exciter encore ses sentiments de dévotion.

« Blaise Pascal se rendant à la fête de Neuilly dans un carrosse attelé de quatre chevaux, les deux premiers chevaux prirent le mors aux dents, arrivèrent à bride au pont de Neuilly et, pris de vertige, s'élancèrent abattue dans la Seine par-dessus le parapet, qui, se trouvant malheureusement en réparation en ce moment, était enlevé à moitié. Heureusement les rênes et les traits se rompirent... les chevaux tombèrent seuls dans le fleuve, laissant les deux autres et le carrosse suspendus sur le bord du pont. Pascal tomba dans un évanouissement dont on eut grand'peine à le tirer. Son cerveau demeura à jamais frappé de cette terrible aventure... Cette mort à laquelle il avait échappé par miracle, lui parut un avertissement d'en haut, une sommation directe d'avoir à renoncer à toutes les choses terrestres, pour ne s'occuper que de son salut. »

En 1646, Pascal s'adonnait encore aux recherches scientifiques. Cependant, quand il eut l'idée de compléter l'expérience de Torricelli en mesurant la pression atmosphérique au bas et au sommet du Puy de Dôme, il ne se donna pas la peine de faire lui-même l'expérience et chargea de ce soin son beau-frère Périer.

On sait quelle était l'idée de Pascal. Torricelli avait montré que dans un tube plein de mercure et renversé sur une cuve à mercure, le métal liquide descend à un niveau constant qui est environ de 76 centimètres au-dessus du mercure de la cuve. « C'est la pesanteur de l'air, disait Torricelli, qui fait équilibre à cette colonne de mercure. »

Pascal ajoutait : « Si c'est bien à la pesanteur de l'air qu'est due la hauteur de la colonne de mercure, celle-ci doit diminuer à mesure qu'on s'élève dans l'atmosphère, puisqu'on laisse au-dessous de soi une couche d'air dont le poids n'agit plus. »

Ce résultat fut en effet obtenu par Périer qui, sur les indications de Pascal, opéra au bas et au sommet du Puy de Dôme.

Pascal voulut recommencer l'épreuve à Paris ; il mesura la hauteur de la colonne mercurielle au sommet de la tour Saint-Jacques-la-Boucherie et au niveau du sol : l'expérience confirma ses vues ; non seulement le tube de Torricelli démontrait la pression de l'air, mais il permettait d'évaluer, par les variations du niveau du mercure, la hauteur des édifices élevés, la hauteur des montagnes.....; le baromètre était dès lors inventé.

La statue de Pascal, placée au bas de la tour Saint-Jacques rappelle le souvenir de cette belle expérience.

En même temps que Pascal publiait son traité sur l'*équilibre des liqueurs*, il imaginait cet admirable instrument, la presse hydraulique, qui est devenue pour l'industrie un auxiliaire indispensable ; il inventait la *brouette*, le *haquet*. Il songeait au transport en commun des voyageurs et, sous le nom de *carrosses à cinq sous*, il inventait les omnibus.

Quand nous aurons ajouté que Pascal avait construit une machine à calculer qui exécutait d'elle-même les quatre opérations de l'arithmétique ; qu'il fit de beaux travaux sur la courbe qu'on appelle en géométrie *roulette*, sur les propriétés des nombres,... nous aurons épuisé la liste de ses recherches jusqu'au moment où il renonça à la science.

Depuis l'âge de vingt-cinq ans, Pascal, nous l'avons dit, ne s'occupait presque plus des questions scientifiques ; à trente ans, il les abandonna entièrement.

Au milieu de ses souffrances, Pascal eut encore la force d'écrire un des plus beaux chefs-d'œuvre de la langue française : les *Provinciales*, ainsi que ces fragments admirables qui ont été publiés sous le nom de *Pensées*.

Le 19 août 1662, Pascal mourait en prononçant ces mots : « Que Dieu ne m'abandonne jamais ! » Il avait trente-neuf ans.

ALBERT LÉVY.

LE BAOBAB

Avant la découverte des fameux arbres mammouths de la Californie, le Baobab était regardé comme le géant du monde végétal.

Le tronc du Baobab ne s'élève pas à plus de 5 à 6 mètres, mais il acquiert en grosseur un développement très considérable ; il y en a de 25 à 30 mètres de circonférence. « Dix-sept de nos hommes ne peuvent les embrasser en se joignant les mains, » dit un voyageur.

Ce tronc immense se couronne de branches nombreuses : celles du milieu se dressent, droites et fières, ce qui porte la hauteur totale de l'arbre, pour un individu à très fortes proportions, à 20 mètres au moins ; les autres branches, aussi puissantes chacune que les plus beaux arbres de nos forêts, s'étalent horizontalement et, entraînées par leur propre poids, s'inclinent vers la terre qu'elles touchent parfois de leurs derniers rameaux. Il en résulte que le Baobab, vu de quelque distance, ressemble à une magnifique coupole de verdure.

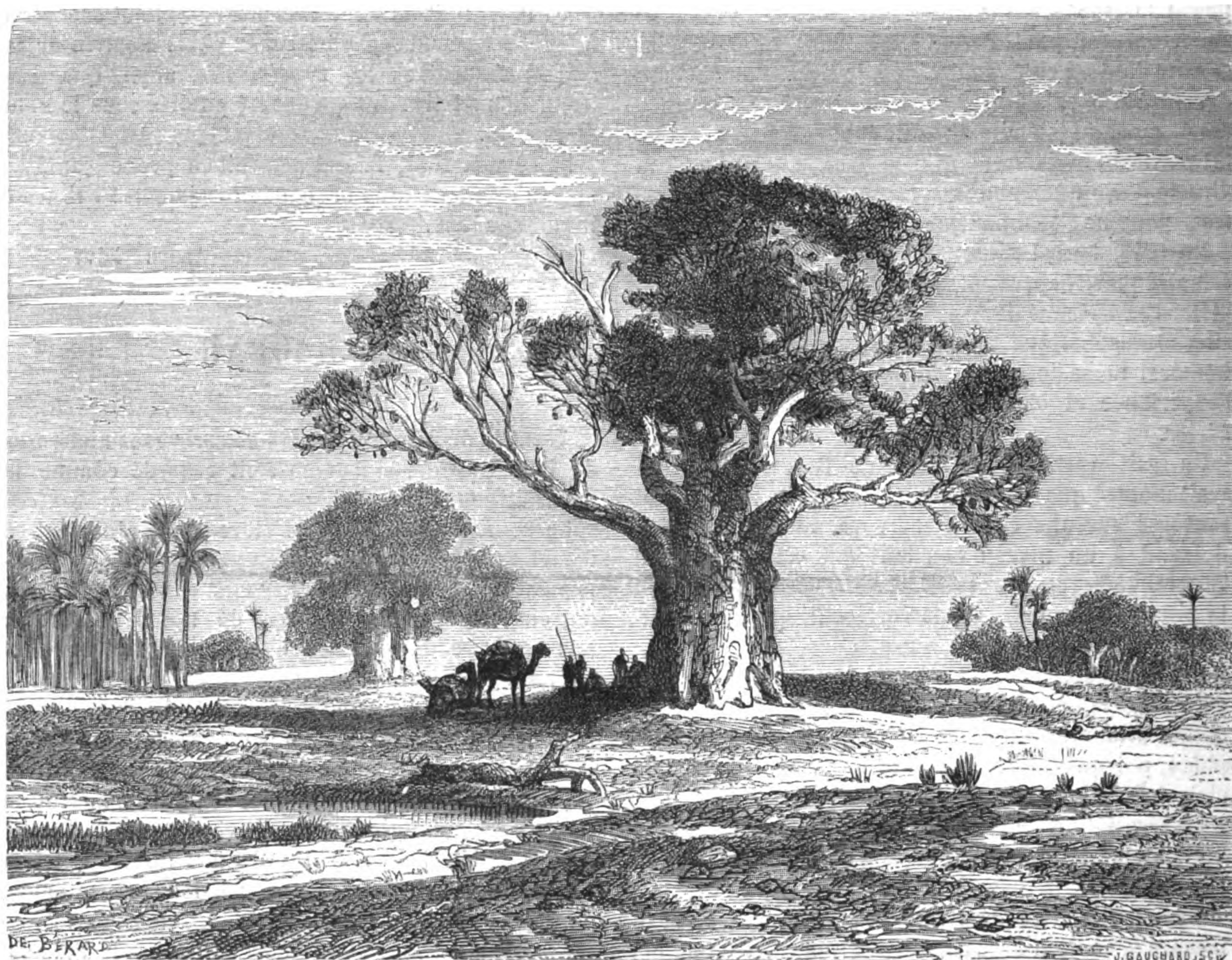
Sous ce dôme, tous les hommes d'une caravane peuvent se mettre facilement à l'abri. C'est une salle charmante, à peu près ronde, très spacieuse, puisqu'elle mesure de 40 à 50 mètres de tour.

Les racines, semblables à de monstrueux serpents, se développent dans la même proportion que les branches : on a calculé qu'un Baobab occupe dans le sol et sur le sol plus d'espace que quatre de nos gros chênes. « Il paraît plutôt une forêt qu'un seul arbre. »

Les dimensions énormes de ces colosses ne sont pas encore en rapport avec le temps qu'il leur a fallu pour les acquérir. Leur croissance est d'abord très rapide, puis elle devient presque insensible. D'après les calculs du célèbre voyageur Adanson, plusieurs de ces géants existaient depuis 4000 ans.

M. de Humboldt est absolument de la même opinion.

Adanson n'a point établi ses données au hasard. Il avait lu dans la relation d'un voyage accompli, trois siècles auparavant, par les Anglais sur la côte occidentale d'Afrique, la description d'un magnifique Baobab, au cap Vert. Durant le séjour qu'il fit en Sénégambie, vers 1750, il chercha le géant du Cap, le vit, et retrouva même l'inscription gravée dans le tronc par les premiers voyageurs. Cette inscription était recouverte de trois cents couches ligneuses dont l'épaisseur guida sûrement le naturaliste.



Baobab du Cap Vert. (P. 280, col. 2.)

Voici le résultat de ses observations :

	Diamètre	Hauteur
1 an	$0^m,013$	$1^m,62$
20 ans	$0^m,32$	$4^m,87$
30 ans	$0^m,65$	$7^m,15$
100 ans	$1^m,30$	$9^m,42$
1000 ans	$4^m,55$	$18^m,84$
2400 ans	$5^m,85$	$20^m,79$
5150 ans	$9^m,75$	$23^m,71$

Adanson affirme avoir vu des Baobabs plus gros encore ; il leur donne 6000 ans.

Le Baobab, dit de Candolle, est l'exemple le plus célèbre de longévité qui ait été encore observé avec précision. Il porte dans son pays natal un nom qui correspond à celui de 1000 ans ; et, contre l'ordinaire, ce nom est resté au-dessous de la vérité.

Le nom qui veut dire 1000 ans est sans doute *gongolès* par lequel les indigènes du Sénégal, du Soudan, de l'Abyssinie, du Darfour, désignent le géant. Bernard de Jussieu a substitué au nom tout égyptien de Baobab celui d'Adansonia, par honneur pour le naturaliste qui, le premier, nous a décrit, d'une manière exacte, cet arbre extraordinaire.

Adansonia est resté le terme savant ; Baobab, l'appellation vulgaire.

La véritable patrie des Baobabs est l'Afrique occidentale, les côtes, du cap Vert au Congo ; ils sont en nombre considérable sur les bords du Zaïre ; mais ceux-là n'ont pas vu le déluge ; ils comptent à peine 800 à 900 ans, car leur circonférence ne dépasse pas 6 mètres.

Les savants s'accordent peu quant à la famille dans laquelle on doit ranger le colosse. Les uns nomment les bombacées ; d'autres, les sterculiacées ; d'autres encore, les malvacées, les rosacées.



Forêt de baobabs de l'Afrique centrale. (P. 279, col. 2.)

Quoi qu'il en soit, c'est un arbre magnifique, mais qui change considérablement d'aspect selon les saisons.

En juin les grosses branches cendrées qui couronnent le vieux tronc couleur de bronze à reflet violet rose, se couvrent de jeunes rameaux verts, et ceux-ci de feuilles longues de 10 à 15 centimètres, éparses, pétiolées, digitées, composées de trois, cinq ou sept folioles : alors se forme ce dôme splendide que nous ont décrit les voyageurs.

Un peu plus tard s'ouvrent les fleurs, qui rappellent en grand nos roses trémières simples, mais elles sont solitaires : calice d'une seule pièce en forme de soucoupe, corolle blanche, anthères rouges. De même longueur que les feuilles et plus larges que longues, portées sur un léger pédoncule de 33 centimètres environ, elles se courbent toutes vers la terre.

Les fruits, ovoïdes, gros comme des courges, recouverts d'une écorce dure, tomenteuse, d'un vert velouté, et renfermant des grains, pulpe féculeuse et noyaux, sorte de fèves, en nombre irrégulier, mûrissent en octobre. Les écureuils en sont friands, les singes probablement aussi, puisqu'on les nomme pains de singes. Les nègres les mangent ou plutôt rongent les noyaux. La pulpe a un goût sucré et aigrelet ; on en fait des boissons rafraîchissantes.

En décembre, plus de feuilles ; et voici ce que disent du Baobab des voyageurs qui ont vu cet arbre splendide dans son hiver.

« C'est l'éléphant du règne végétal... »

Sa grosseur est telle que la cavité que renferme le tronc, tronc dont les parois n'ont ordinairement que 15 centimètres d'épaisseur, présente un espace cubique supérieur à celui de la plupart des salons actuels de Paris.

Ce tronc affecte une forme pyramidale. Les branches, très grosses à leur point de départ, sont fort inclinées ; mais elles se rétrécissent très sensiblement en se courbant selon une direction plus verticale, ce qui leur donne l'aspect de grosses cornes. Elles correspondent sur le sol à des renflements en forme de nervures qui semblent les relier par un fort empâtement.

Immédiatement contre le tronc et les plus grosses branches, il en croît de toutes petites qui, par leur disproportion, font un contraste monstrueux. Il paraît qu'elles végètent quelque temps, sèchent et tombent d'elles-mêmes.

La manière dont se comporte cet arbre accuse, en effet, une longue période d'existence : les plus petits, très rares, sont pleins à l'intérieur, tandis que les plus gros présentent de grands vides irréguliers qui pourraient former de petits appartements.

Ce qu'on voit aujourd'hui d'un de ces vieux troncs semble être le reste d'une suite de générations qui se seraient succédé dans le même individu par un accroissement successif à la surface extérieure, en laissant dépérir les parties intérieures qui les ont précédées.

Adanson pense qu'une sorte de moisissure ronge ainsi l'intérieur du Baobab. Si l'arbre résiste aux vents en cet état, c'est grâce à sa large base, à l'énorme pivot, continuation du tronc, qui s'enfonce profondément dans le sol.

Ce bois tendre, déjà presque réduit en moelle, se laisse facilement entamer : les nègres agrandissent les cavités, en font des « chambres », et y suspendent le corps de leurs musiciens, et de leurs jongleurs, qu'ils regardent, à cause de leurs talents, comme les ministres du diable : or, seraient maudites la terre, les eaux qui recevraient les restes mortels des poètes !

Le comte d'Escayrac de Lauture, qui a visité l'Afrique en 1860, nous dit que sur quelques points du Soudan les cavités du Baobab ont une plus utile destination : les nègres en font des réservoirs. Les pluies torrentielles qui tombent à certaines époques de l'année, y restent comme emmagasinées et pourvoient aux besoins des habitants. On puise l'eau avec des seaux, comme dans des puits, au moyen d'écnelle, ou on la fait couler par des trous pratiqués dans la partie inférieure du tronc.

M[me] BARBÉ.

LE JOUR SOMBRE

Le 19 mai 1780 est une des dates les plus fameuses dans les récits légendaires des premiers colons des États-Unis.

C'était le « Jour sombre », où, suivant les chroniques, il fallut allumer les chandelles à midi ; les oiseaux se turent ou disparurent, et les animaux de basse-cour allèrent dormir sur leurs perchoirs. Cette obscurité s'étendit sur toute la Nouvelle-Angleterre et sur les États du Centre, et son souvenir est encore conservé par les Indiens des Six Nations, à qui ce jour servait de point de repère pour estimer l'âge des enfants nés vers cette époque.

Beaucoup de strophes rimées circulaient, il y a quelques années encore, au sujet de ce phénomène, et ses spectateurs en ont transmis à leur postérité des relations prodigieusement diverses. Barber, Webster et Mursell en font mention dans leurs compilations historiques.

L'anecdote la plus intéressante est celle qui se rapporte au Conseil du Connecticut, qui était alors en session à Hartford, discutant un bill sur la pêche aux aloses.

Quand les ténèbres devinrent plus épaisses et firent croire à beaucoup que le jour du Jugement était venu, la Législature adopta une motion d'ajournement ; mais le colonel Abraham Davenport, de Stamford, s'opposa à une motion analogue faite au Conseil, en disant :

« Je suis contre l'ajournement. Ou le jour du Jugement approche, ou il n'approche pas. Si non, il n'y a pas de raison à l'ajournement; si oui, je veux être trouvé faisant mon devoir. En conséquence, je demande qu'on apporte des chandelles. »

Les amateurs de poésie peuvent lire une belle version de cet incident dans ***The Tent on Beach*** de Whittier. D'autres exemples de jours sombres sont cités dans de plus récentes annales, notamment le 21 octobre 1816; mais nul n'a acquis autant de célébrité que celui dont le centenaire vient d'arriver, et dont la cause n'a jamais reçu d'explication satisfaisante.

LE RÉSEAU TÉLÉGRAPHIQUE

Le gros livre, de lecture indigeste, qui s'appelle *Budget des recettes et des dépenses*, contient quelquefois d'intéressants renseignements. Nous trouvons dans le chapitre consacré aux lignes télégraphiques les renseignements statistiques suivants :

Il existe en France 5000 bureaux télégraphiques, soit 1 bureau par 7500 habitants et par 100 kilomètres carrés.

La Suisse en a 1 par 2500 habitants et 36 kilomètres carrés.

La longueur du réseau français est de une fois et demie le tour du globe, celle des fils d'environ trois fois le même tour.

Veut-on savoir maintenant combien il est expédié de dépêches par 100 habitants ?

Voici :

Suisse, 70; Angleterre, 67 ; Etats-Unis, 64; Pays-Bas, 49; Belgique, 43; Norvège, 32; France, 31; Allemagne, 25; Grèce, 21; Autriche, 19; Italie, 16; Hongrie, 15; Russie, 5.

Comme on le voit, nous avons beaucoup à faire encore avant d'occuper le premier rang.

PLUS DE PATÉS

Si l'on en croit un journal américain, une ère nouvelle va s'ouvrir pour nos écoliers. Leurs livres, leurs cahiers, seront désormais d'une blancheur immaculée; sur aucun d'eux n'apparaîtra la hideuse tache d'encre jetée par la fatalité au meilleur endroit de la page, et qui attirait d'une façon si fâcheuse l'attention du professeur.

J'ai dit « la fatalité » et je ne retire pas le mot. L'avez-vous remarqué ? C'est au moment précis où, après avoir laborieusement et soigneusement terminé votre copie, vous attendiez les compliments et les récompenses de votre professeur; c'est quand la page est finie, quand les caractères symétriquement alignés donnent à votre œuvre un air de régularité qui flatte votre petite vanité, c'est à ce moment psychologique que la goutte d'encre, venue on ne sait d'où, s'abat sur votre page. Vite, le buvard! la poudre! le canif! On a beau faire, une tache ronde persiste et témoigne de votre manque de soin. Soyez encore heureux de n'avoir pas poussé trop loin votre œuvre de réparation, car le perfide grattoir ou la gomme fatale n'aurait pas manqué, en supprimant il est vrai la tache, de la remplacer par un horrible trou!

Non seulement cette encre peu sympathique salit vos cahiers et vos livres, mais elle ne respecte ni vos mains ni les effets neufs que vous venez d'endosser. N'est-il pas vrai, mademoiselle, qu'il suffisait que votre mère vous eût ornée le matin d'un beau tablier blanc ou d'une robe claire, pour que ce jour-là la plume vous ait échappé des mains ou que l'écritoire se fût renversée sur vous?

Toutes ces petites misères de la vie d'écolier vont disparaître. Déjà on avait imaginé des encriers qui ne culbutaient pas, des plumes qui ne crachaient pas l'encre; on avait même songé au petit appareil que nous allons décrire, mais sa mauvaise construction l'avait fait abandonner. Il paraît qu'avec la nouvelle plume Mac-Kinnon la sécurité est complète. « Le manche du porte-plume est un tube rempli d'encre. La pointe qui sert à écrire est conique et se termine par un tube en *iridium;* l'encre s'écoule à la plus légère pression contre le papier, et l'appareil est construit de façon que cet écoulement cesse immédiatement dès que la pression de la main a disparu. » Quand j'aurai ajouté que l'iridium est un métal excessivement dur, découvert au commencement de ce siècle; que l'encre, enfermée dans une gaîne étanche, ne peut ni épaissir ni se dessécher; que l'on peut écrire une centaine de pages sans renouveler sa provision de liquide, j'aurai suffisamment fait connaître les avantages de la plume nouvelle.

Cette heureuse découverte me paraissait devoir réjouir également les élèves, les maîtres et les familles. Je félicitais donc à ce sujet un des miens parents, diablotin à la mine très éveillée, auquel les nombreux pâtés qui émaillaient ses dictées avaient valu tant de pensums! Le croiriez-vous? il était tout triste. « Plus de consigne, lui dis-je, pour la mauvaise tenue de tes cahiers; plus de récits de Théramène à copier et à recopier cent fois; n'es-tu pas satisfait? — Hélas! non, me répondit-il, car je perds du même coup mon prix en orthographe. » Comme ma figure exprimait le plus vif étonnement, il reprit : « Quand un mot de la dictée m'embarrassait, vite je le couvrais d'un pâté; j'étais consigné, sans doute, mais on ne comptait pas la faute! »

A. BERTALISSE.

PETITE ROSE [1]

XVI

Le timonier du *Charlemagne* venait de « piquer » quatre heures du matin, lorsque le matelot placé en vigie au bossoir signala le phare de Marseille.

« Voilà la France! ma Petite Rose, dit Daniel Derville en montant sur le pont, voilà ma chère patrie!

— Je la salue! dit gravement l'enfant, et je l'aimerai. La mer qui la baigne est aussi celle qui caresse nos plages; est-ce qu'elle va ainsi jusqu'à ta ville natale?

— Non, elle s'arrête à ce port.

— J'ai du regret de la quitter. Elle a été bonne, elle nous a doucement bercés comme les nourrices bercent les petits. Alors, pour aller à ta ville tu nous mettras encore dans une boîte attachée à un cheval?

— Oui. Mais avant cela nous irons dans une boîte très grande qui marche toute seule sur une route de fer rien qu'avec de la fumée, [2] tu verras.

— Ça me fera peur?

— Non, tu es brave.»

Au moment de débarquer, Yaya arriva toute défaite par un mal de mer de plus de soixante heures. « Un génie lui avait tiré tout le temps le cœur de la bouche pour la punir d'avoir quitté son pays. »



Petite Rose admirait. (P. 285, col. 2.)

Accroupie dans sa cabine sans vouloir en sortir, la négresse n'avait pu se consoler par la vue de ses trop nombreux compagnons d'infortune. Petite Rose, que ce mal odieux n'avait pas atteinte, lui racontait que les *roumis* et leurs madames se tenaient aussi la tête et l'estomac, en faisant de grandes grimaces!..... Yaya persistait à dire que c'était le génie qui lui en voulait, et l'invectivait en l'appelant « fils du démon ».

Malgré ces misères, elle remonta sur le pont à l'heure du débarquement, parée d'un madras tout propre dont les légers plis de mousseline enfermaient sa rude et abondante chevelure, et de sa belle robe écossaise qu'elle ne touchait qu'avec une sorte de respect.

A Marseille, à l'hôtel où ils descendirent, le lieutenant Derville trouva une caisse à son adresse. C'était sa mère qui lui envoyait une pelisse de fourrure pour Petite Rose, et un manteau chaudement ouaté pour Yaya, vêtements dans lesquels les pauvres filles du soleil, déjà toutes frissonnantes, se hâtèrent de s'envelopper.

« Et nous sommes en Provence! pensa Daniel Derville, que sera-ce en Bretagne où, d'après ce que m'écrit ma mère, il y a déjà deux pieds de neige? »

Après avoir laissé ses compagnes se reposer une partie de la journée dans les « lits qui ne bougeaient pas, » le jeune homme les fit dîner; puis on prit le chemin de la gare, où chauffait la locomotive du train qui allait les emporter. A côté, un peu en avant, une autre locomotive manœuvrait. Petite Rose et Yaya, les yeux démesurément ouverts, la regardaient aller et venir avec une immense stupéfaction. Tout à coup un sifflement strident retentit, et la machine s'éloigna rapidement.

« Dieu puissant! c'est une bête! cria Petite Rose en saisissant la main de Daniel, tu m'avais dit que ce n'était pas vivant!

— Pas une vraie bête! non, pas une vraie bête! murmura Yaya avec épouvante, c'est Satan! Et elle se mit à pleurer disant qu'elle ne voulait pas monter dans ces grandes boîtes tirées par Satan.

— Mais, lui dit le lieutenant, tu n'as pas eu peur sur le bateau; cependant c'était aussi la vapeur qui nous faisait marcher.

— Ça ne se ressemble pas, maître: sur le bateau c'était un tuyau qui ne disait rien, et la mer nous conduisait; ici, c'est une grosse vilaine bête, avec des yeux de feu, qui crie et qui court sans pattes, c'est Satan qui s'est déguisé, crois-moi, maître! »

Il était inutile d'essayer d'expliquer à cette sauvage une machine aussi compliquée qu'une locomotive; d'ailleurs les mots arabes manquaient au jeune officier.

« Voyons, Yaya, il faut te décider à monter, on ne nous attendra pas; veux-tu rester seule ici? »

Elle fit quelques pas en gémissant. Un employé, témoin de cette scène dont il se divertissait à cœur joie, hissa la négresse qui tremblait de tous ses membres.

Petite Rose, déjà rassurée, grimpa lestement derrière elle, puis Daniel Derville.

Un instant après le train s'ébranla et prit bientôt sa vitesse d'express.

« C'est amusant maintenant, dit Petite Rose, la bête vole, est-ce que nous allons en l'air?

1. Suite. — Voy. pages 171, 187, 203, 218, 234, 250 et 266.

2. Il n'y avait pas encore à cette époque de chemins de fer en Algérie.

— Non, nous courons sur les morceaux de fer que tu as vus.

— Qu'est-ce que c'est que ces choses rouges qui passent ?

— Ce sont les étincelles du feu qui chauffe la locomotive.

— Tu te moques! puisque c'est une bête, une bête ne peut pas courir en brûlant.

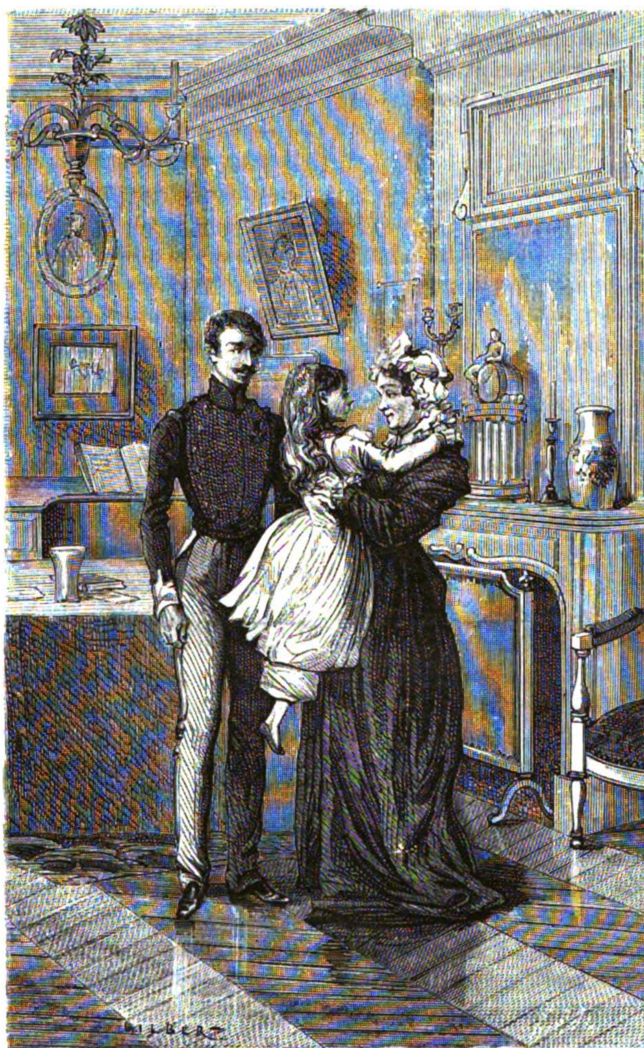
— Allons! murmura le lieutenant, elle est aussi entêtée que Yaya. »

La négresse roulée en boule dans un coin du wagon, la jupe de sa robe relevée sur la tête, ne soufflait mot. De temps à autre un frisson nerveux la secouait. La fille du désert éprouvait une invincible terreur à se sentir emportée, avec cette rapidité, par cette chose terrible et mystérieuse qui pourtant n'était pas en vie, assurait son maître. « S'ils voyaient cela au douar! » pensait-elle.

Il est probable qu'à ce moment, malgré sa tendresse pour Petite Rose, elle eût volontiers échangé sa place sur les coussins capitonnés pour cette bastonnade qu'elle s'attendait à recevoir en rentrant au douar.

Le réseau ferré, qui couvre aujourd'hui toute la France, ne faisait alors que commencer à s'étendre sur le Midi. A Avignon, nos voyageurs quittèrent « la grosse bête » pour prendre la diligence. On alla ainsi jusqu'à Tonnerre. Là les roues de la diligence furent enlevées, et on la hissa sur un train qui partait pour Paris.

Petite Rose, vivement intéressée par ces changements et tout ce qu'elle voyait, n'oubliait point pour cela de croquer à belles dents le nougat de Montélimar et les fruits confits de Marseille, dont son ami avait bourré à son intention les poches de son pardessus. L'enfant partageait ses friandises avec Yaya, et nous devons avouer qu'elles ne contribuèrent pas peu à réconcilier la négresse avec la France et les « court-sans-pattes ».



Qu'elle est gentille! (P. 286, col. 2.)

Jusqu'à une vingtaine de lieues de Paris, le temps favorisa les voyageurs, de gais rayons de soleil étincelaient encore sur le fond pâle du ciel. Mais, aux approches de la capitale, la pluie, une pluie de brouillard, fine et continue, les enveloppa d'un manteau glacé.

Lorsque la diligence remise sur ses roues et attelée entra dans la cour des Messageries, Petite Rose, voyant par la portière ces hautes maisons d'un blanc sale, sous ce ciel gris de plomb, s'écria en se retournant vers son ami d'un air désappointé :

« Je croyais qu'elle était tout en or la ville de ton sultan! Qu'est-ce que c'est que les grandes choses noires que les maisons ont dessus.

— Des toits.

— Dis donc, Yaya, comme c'est laid ! Ça ne te fait pas de peine, mon frère, que je dise que c'est laid, ton Paris?

— Nullement! » fit l'officier en riant.

Il était certain à l'avance que la comparaison resterait pour l'enfant à l'avantage de son pays, et que nos habitations lui sembleraient bien lourdes et bien disgracieuses, à côté des légères constructions mauresques aux sveltes colonnades et aux blanches terrasses s'élevant parmi les bouquets de palmiers et d'orangers.

La mauvaise saison contribuait aussi au désenchantement de Petite Rose. Tandis qu'elle trottait dans la boue liquide, le Paris éblouissant et féerique qu'elle avait élevé depuis deux mois dans sa petite tête, tombait pièce à pièce. Mais le soir elle eut une surprise qui lui rendit sa belle humeur. Son frère la conduisit à Robert-Houdin, et eut quelque peine à l'empêcher de pousser des cris perçants pour exprimer sa surprise et son contentement à chaque nouveau tour.

Pour Yaya, absolument ébahie, elle perdit jusqu'à la faculté de s'exclamer, et resta les yeux fixes et la bouche ouverte tout le temps de la séance, offrant à elle seule, sans s'en douter, un spectacle à ses voisins.

Le lendemain, après une bonne nuit, une voiture emmena nos voyageurs aux Messageries pour prendre la diligence de Bretagne.

Le moins content était Taleb, qui ne voyait rien et qui grelottait, malgré la couverture dont le lieutenant avait entortillé son corps.

S'il avait la mémoire longue, ce pauvre Taleb, il dut regretter plus d'une fois la solitude parfumée du vallon de Zemmora, où l'enfant perdue, en guenilles, lui racontait qu'elle avait rêvé d'une robe faite dans un morceau du ciel, avec plein d'argent dessus. Depuis, que d'affections entre Petite Rose et son premier et fidèle ami, sans compter le fameux nourrisson!

XVII

Les rafales du vent d'hiver courbaient les branches dépouillées des arbres du jardin, et faisaient crier la girouette d'une vieille maison en pierres grises, située à l'extrémité d'un faubourg de Rennes. Le ciel était noir, la terre toute blanche. Dix heures avaient lentement sonné au couvent voisin. Peu à peu, dans ce quartier reculé, les lumières s'étaient éteintes.

Seule la *Maison-grise* veillait, étoilant l'obscurité d'une douce lueur. De temps en temps, une ombre s'approchait d'une fenêtre, une tête s'inclinait comme pour écouter un bruit lointain, puis disparaissait.

Dans cette chambre éclairée, deux femmes étaient assises près d'un bon feu, où une brassée de pommes de pin pétillait joyeusement sur les bûches. L'une de ces femmes, en grand deuil, était Mme Derville; l'autre, coiffée d'un bonnet breton, était Nanon, la fidèle servante qui avait vu naître le « jeune monsieur ». Elle filait au rouet pour faire « des fameuses chemises à la petite Arabe » en fredonnant une ballade du pays.

Mme Derville piqua son aiguille sur sa tapisserie.

« Décidément, dit-elle, il m'est impossible de faire un point, voilà trois fois que je me trompe de vert.... Cette journée a été interminable! Entends-tu, Nanon?

-- C'est encore le vent, madame, vous ne reconnaissez pas son hou-hou? C'est vraiment pas raisonnable de vous tourner ainsi « les sangs ». Ils vont arriver, faut bien qu'ils arrivent enfin!

-- Ils sont en retard..., s'il y avait eu un accident!

— Jésus, Marie! ne parlez pas de ça, madame, on en a « la petite mort dans le dos ». Pour le coup, voilà du vrai bruit... c'est une voiture! »

Les deux femmes se précipitèrent dans l'escalier.

Cinq minutes après, la chambre de Mme Derville fut envahie par les arrivants. Petite Rose et Yaya s'accroupirent aussitôt devant le feu, et Taleb vint mettre entre elles son fin museau.

« Sont-elles drôles! murmurait Nanon, on croirait qu'elles veulent se faire cuire. Est-ce laid une négresse! mais ça a une bonne figure. La petite est à croquer, on la prendrait quasiment pour une Française. V'là de la compagnie dont je suis bien aise; depuis la mort de not' monsieur ce n'était pas gai ici! Le cher homme! serait-il content de voir son fils avec la croix! Faut toujours qu'il y ait quelque chose qui cloche en ce monde. Je m'en vas bassiner leurs lits. »

Mme Derville, les yeux humides, s'absorbait dans la contemplation de son fils, dont elle tenait les mains serrées dans les siennes.

« Tu as bruni, mon Daniel, disait-elle; mais avec tes cheveux et tes yeux noirs cela ne va pas mal, et ta moustache a poussé... Comme le temps passe! il me semble que c'était hier que je caressais les joues roses et lisses de mon collégien ébouriffé, pendant que ton pauvre père disait: « Oh! les femmes! ce n'est bon qu'à gâter les enfants. »

— Et il me tirait de l'autre côté pour m'embrasser. Pauvre excellent père, que je ne devais plus revoir!

— Et dire, reprit Mme Derville, que tu pouvais rester là-bas! mourir de cette horrible mort de tes deux malheureux compagnons, sans cette chère et charmante créature que voilà! J'espère qu'elle commence à se réchauffer, la petite rose transplantée? ah! j'oublie qu'elle ne me comprend pas, cela m'arrivera plus d'une fois. Que je l'embrasse encore, alors. » Elle attira l'enfant à elle et l'assit sur ses genoux.

Petite Rose attachait sur ce sympathique visage, penché vers elle, ses yeux pleins de confiance. Soudain elle dit, se rappelant sa plus longue phrase française qu'elle avait oubliée dans l'émoi de l'arrivée:

« Bonne madame, bonjour!

-- Qu'elle est gentille! s'écria Mme Derville. Daniel, je te félicite de ton élève.

— Elle sait déjà une quantité de mots, mais comme elle dit, elle ne peut pas « les coudre ensemble ». Cela viendra vite, elle est d'une rare intelligence et sa mémoire est prodigieuse. Lorsqu'elle parlera couramment, tu lui feras raconter les contes de Perrault, agrémentés de ses réflexions: c'est à mourir de rire! Elle a des idées d'un pittoresque! Tantôt, en voyant de la diligence la neige dans la campagne, elle m'a demandé s'il était tombé des toisons d'agneaux. Dès demain elle va vouloir aller dans le jardin pour toucher « la chose blanche ».

— Il faudra que tu l'en empêches, Daniel: si elle s'enrhumait?

— Sois tranquille, j'en aurai soin.

— Je crois qu'elle s'endort.

— Voulez-vous me la donner, madame? dit Nanon, son lit est bien chaud.

— Non, merci, charge-toi de Yaya, je veux coucher moi-même ma petite fille.

— Alors, dit Daniel en riant, c'est à moi qu'échoit Taleb?

- Nanon lui a préparé un bon chenil dans le petit bûcher près de la cuisine, et j'ai fait tanner une peau de mouton pour le couvrir. »

Une heure après tout reposait dans la *Maison-grise*, dont le toit hospitalier abritait l'enfant perdue.

A suivre. ANDRÉ GÉRARD.

LE RAT DES MOISSONS

Quel plaisir de se promener le matin dans les petits sentiers perdus au milieu des blés! Le froufrou des tiges de chaume qu'on écarte en passant, la caresse des épis qui se penchent vers vous, les bruits d'insectes qui montent de la terre, les jolies fleurs qui attirent la main, les papillons, ces fleurs de l'air, qui vous fuient et vous narguent en vous touchant de l'aile, tout porte à la rêverie, au bonheur, à la prière. On sent en soi une force inconnue, un besoin d'être bon.

Venez-vous avec moi? Je vous promets des merveilles.

Le soleil est bien chaud. Asseyons-nous un peu. Nous voilà à demi enfouis dans cette forêt dorée, dont la cime se balance au-dessus de nos têtes comme pour nous bercer. Une douce torpeur s'empare de nos sens; allons-nous céder au sommeil?

Frrrt! Frrrt! Quel est ce bruit? On ne dort pas autour de nous!

Oh! le joli petit animal! Il a passé comme une flèche.

Chut! le voici qui revient. Il grimpe après les tiges du blé; où va-t-il? Si c'est l'épi qu'il convoite, quelque léger qu'il soit, il ne tardera pas à faire la culbute. Il s'arrête à mi-chemin; il erre autour d'un nid suspendu dans le chaume. Cet être gracieux et mignon serait-il donc un voleur? Bon! le voilà parti. Allons voir ce qu'il faisait.

C'est mal de détruire un nid; c'est une bien mauvaise action que nous allons commettre; aussi le cœur nous bat-il un peu en nous emparant de ce joli trésor si confortablement construit, si coquettement installé. Heureusement, nous avons l'amour de la science pour excuse et, tout à l'heure, nous serons consolés en voyant que la fin justifie quelquefois les moyens.

Ce petit nid brunâtre, gros et rond comme une balle de paume, est fermé de toutes parts et, pourtant, l'on vit là-dedans : car une douce chaleur se communique à notre main et l'enveloppe s'agite sous les efforts des habitants. Ouvrons-le donc.

Quelle déception! Au milieu du duvet moelleux se trouvent, non pas des oiseaux, mais de petites souris nues et encore aveugles, tellement pressées les unes contre les autres qu'elles forment une boule animée.

Emportons au logis le nid et la nichée, nous verrons plus tard ce que nous en pourrons faire. En attendant, voyons commentdes souris peuvent se trouver dans un nid d'oiseaux.

D'abord ce nid n'est pas un nid d'oiseaux; les petits qui l'habitent y sont nés; ce berceau est bien le leur, il a été construit pour eux; c'est le nid du RAT DES MOISSONS, le seul de tous les rats qui sache construire un nid et le suspendre comme celui de certains passereaux.

Le Rat des Moissons, surnommé *Mus minutus* à cause de l'exiguïté de sa taille, *Mus pendulinus* à cause de son nid suspendu, *Mus messorius* à cause de sa prédilection pour les blés, est un joli petit animal dont on est bien tenté d'oublier les méfaits quand on admire sa grâce et sa gentillesse. Souple, alerte, élégant, il change à chaque instant d'attitude et se meut dans la grâce.

Coquet comme toutes les jolies et mignonnes créatures, il est constamment occupé de sa personne et passe à sa toilette tout le temps qu'il n'emploie pas à grignoter.

Il peigne ses moustaches noires à pointe argentée, brosse son museau effilé et ses petites oreilles velues, lisse son pelage chatoyant, entretient dans un parfait état de propreté sa jolie robe fauve dont les tons, plus foncés sur le dos, vont en s'éclaircissant graduellement jusque sous le ventre, qui est d'un blanc pur, ainsi que la gorge et les pattes.

Le Rat des moissons, qu'il ne faut pas confondre avec le Campagnol, est le plus petit des mammifères de France; c'est le Tom Pouce des Rats. Moitié moins gros qu'une souris, il ne pèse jamais plus de 6 à 7 grammes.

Pallas le croit originaire de la Sibérie. C'est de ce grand plateau qu'il serait parti pour se répandre dans tout le nord de l'ancien continent, ayant accompli sa migration vers l'Occident, à l'exemple de tous les Barbares de l'Est.

Hélas! il ne s'est que trop bien acclimaté chez nous! Il habite les terrains plats où abondent les graminées ; mais il affectionne tout particulièrement les champs de céréales, où il trouve en abondance les grains qui constituent le fond de son alimentation et les insectes qu'il croque en guise de hors-d'œuvre.

Quelle joyeuse existence mène ce petit être alerte et dispos! A l'aide de ses ongles crochus, il grimpe avec l'agilité d'un écureuil le long des tiges flexibles autour desquelles il enroule l'extrémité de sa queue pour se laisser glisser à la descente. Nul gamin ne sait faire l'échelle russe avec plus de prestesse.

A terre, il est tellement léger qu'il semble plutôt voler que courir; il marche par bonds et par traits; il grimpe, il glisse, il pirouette; il file par ici, disparaît par là et fond sur les insectes avec la précision du tigre et de l'araignée qui bondissent sur leur proie vivante.

Ces gracieuses petites bêtes, presque aussi aériennes que les écureuils et les oiseaux, savent au besoin se tirer d'affaire en nageant quand elles tombent à l'eau par accident ou qu'un ruisseau leur barre le chemin.

Le Rat nain ne s'engourdit pas tout l'hiver; il est bien trop éveillé pour cela. S'il est plus enclin au sommeil pendant cette saison maussade, il mène encore joyeuse vie dans le gîte où il s'est retiré, festinant et dormant tour à tour. Son grenier est bien approvisionné et sa prévoyance lui permet de faire

bombance tout seul ou en compagnie d'amis aussi prévoyants que lui. Cependant une existence aussi prosaïque ne saurait convenir longtemps au *Mus minutus*. S'il consent à passer l'hiver dans un terrier tapissé de foin et de feuilles sèches, au sein d'une meule, ou dans les blés engrangés, il lui faut, l'été, une jolie demeure suspendue entre ciel et terre, perdue dans les bluets et les coquelicots. Et, comme il ne la trouve pas toute faite, il s'empresse de la construire.

Il commence par rapprocher plusieurs tiges de blé qu'il noue avec un lien vers le milieu de leur hauteur, et c'est au centre de ce bouquet champêtre qu'il placera son nid.

Suspendu par sa queue roulée en spirale autour de quelque appui, il travaille ardemment de la dent, de la griffe et des pattes. Ses pieds, aussi habiles que des mains pour arracher, ramasser, tresser, entrelacer, fouler et disposer, sont munis de doigts souples, et ceux de derrière sont articulés de façon à pivoter en demi-cercle, ce qui leur donne une grande liberté de mouvements.

Le *Mus minutus* est donc doublement favorisé; il a reçu de la nature d'excellents outils et la manière de s'en servir. Son nid est une véritable merveille, un chef-d'œuvre d'habileté et de délicatesse. C'est une petite sphère creuse formée de rubans végétaux artistement entrelacés, de feuilles déchiquetées, d'herbes tressées, de pétales de fleurs foulés; l'enveloppe à claire-voie laisse du dehors apercevoir le dedans, et pourtant les petits sont parfaitement à l'abri des intempéries et des ennemis dans leur moelleuse couchette, chaudement doublée de duvet emprunté au capitule des chardons et des pissenlits. Il n'y a ni porte ni fenêtre pour entrer ou sortir et, quand ils sont en âge de quitter la maison, les petits s'échappent à travers les mailles du réseau qui se referme sur eux. Ils sont huit là-dedans, serrés l'un contre l'autre, en véritables frileux, et l'on se demande comment la mère peut s'y prendre pour allaiter tous ses nourrissons. Par où entre-t-elle? Il n'y a point de place pour elle dans cet étroit berceau.

Est-ce du dehors qu'elle allaite ses nourrissons? Il faut bien le croire. Le fait est qu'elle est remplie de sollicitude et qu'elle ne nourrit pas les uns aux dépens des autres, car ils sont tous également dodus. Elle les soigne avec amour jusqu'au moment où ils sont assez forts pour prendre soin d'eux-mêmes. Alors elle les abandonne pour recommencer une seconde fois son œuvre de mère et de nourrice.

On peut facilement trouver dans les blés de ces nids charmants ondulant avec les tiges qui les supportent, tandis que les épis se balancent au-dessus comme les panaches d'un dais.

N'oublions pas que nous avons charge d'âmes: puisque nous avons des orphelins, nous leur devons asile et protection.

Plaçons le nid que nous avons emporté dans une cage de toile métallique, et nourrissons les petits de pain trempé dans du lait, de fruits, de débris de viande, de grains et de mouches. Nous verrons ces affamés se jeter au-devant des aliments que nous leur présenterons, et bientôt bondir sur la petite proie vivante tout comme de vrais carnassiers.

Nous n'avons pas à faire à des ingrats; nos jeunes élèves nous payeront en gentillesses des soins que nous leur avons prodigués. Ils feront *le beau* en se dressant sur leurs pieds de derrière, mangeront dans notre main et nous réjouiront par leurs joyeuses gambades.

Nous aurons là des camarades bien autrement propres, aimables, gracieux et distingués que les cochons d'Inde, qui jouissent d'une certaine faveur à laquelle nous n'avons jamais rien pu comprendre.

Seulement, le retour du printemps monte un peu à la tête de ces pauvres reclus. Il leur prend alors un tel amour de la liberté, qu'il faut redoubler de surveillance pour qu'ils ne prennent pas la clef des champs. Si un tel malheur nous arrivait, faudrait-il leur en vouloir et les accuser d'ingratitude?

Une cage, si belle et si dorée qu'elle soit, n'est-elle pas toujours une cage?

Je voudrais bien vous y voir!

Mme GUSTAVE DEMOULIN.



Le rat des moissons. (P. 287, col. 1.)



René et Guillaume conduisent Geneviève. (P. 291, col. 2.)

CADETTE

X

Vive l'été de la Saint-Martin !

La pluie a cessé, l'air s'est radouci ; il fait si beau que nous prenons toutes nos récréations dans la forêt.

Je dis nous, car je ne suis plus seule ; j'ai renoué, avec mes petits camarades de Préauloup, toutes mes habitudes d'enfance. Cela n'a pas été sans difficulté. René et Guillaume paraissaient bien décidés à me traiter en grande personne, et ils avaient défendu à Geneviève de me proposer une promenade ou un jeu. Et moi, très piquée de leur sauvagerie, je leur faisais mes plus beaux saluts, quand ils me tiraient leur casquette, et je m'en allais en marchant à petits pas, comme une personne qui ne sait plus courir.

Mais voilà qu'il est survenu de grandes pluies et que Geneviève a été consignée à la maison. Elle est tellement habituée à jouer avec ses frères que les jeux des petites filles l'ennuient. Au fond elle n'aime pas les poupées. J'aurais pu l'intéresser en lui montrant Cendrillon qui a un si beau trousseau, un si joli ménage et un ameublement dont ma petite sauvage n'a pas l'idée ; mais Geneviève dit tout à ses frères, et comment auraient-ils pris ma gravité au sérieux s'ils avaient su que je jouais à la poupée ! Geneviève, ne pouvant plus sortir, s'occupait beaucoup des bêtes qui lui appartiennent. Elle a un goût singulier pour les petits cochons d'Inde et, pendant les averses, elle a obtenu de mettre la niche de son favori dans le vestibule. Mais elle craint le gros chien de garde et, un jour, elle est entrée dans la bibliothèque son petit cochon dans les bras.

Alors j'ai vu que René lui avait arrangé une petite niche dans un coin : elle l'y a déposé endormi, et, M. Varambois étant entré, la leçon a commencé.

Mais nous ne pouvions nous regarder sans sourire, en pensant au petit animal qui écoutait tant de belles choses sans les comprendre.

Cela a très bien été pendant la correction des devoirs ; mais voilà qu'au moment où je récite une leçon d'histoire, j'aperçois un petit museau et j'entends un petit cri bien connu.

Je ferme les yeux pour ne pas perdre mon sérieux et je continue bravement jusqu'à la fin.

« A vous, René, » dit M. Varambois.

René commence en bredouillant un peu. Je rouvre les yeux et j'aperçois le petit cochon d'Inde qui se promène derrière M. Varambois.

Heureusement le vieux professeur, peu content de la récitation de René, frappait sans cesse du pied, ce qui faisait peur à la petite bête et ce qui finalement la fit retourner dans sa niche.

1. Suite. — Voy. pages 209, 225, 241, 257 et 273.

Elle ne fut pas découverte; mais René attrapa un pensum, il eut à écrire cette leçon si mal récitée.

Il n'y avait rien à dire à M. Varambois qui déteste les bêtes dans la maison. Il punit rarement, et la punition donnée doit être faite.

Ce jour-là il partit un peu fâché de notre distraction, et moi, qui le suivais toujours, je restai dans la bibliothèque. Je trouvais juste de proposer notre aide à René pour la confection de ce pensum qu'il devait à sa trop grande obligeance pour sa sœur.

« Je te remercie, Germaine, dit-il en me tutoyant comme autrefois; mais on reconnaîtrait ton écriture. J'en ai pour dix minutes; mais si cette vilaine bête revient ici, nous verrons bien. »

Il montra le poing au petit cochon que Geneviève avait pris sur ses genoux, et il se mit à écrire.

Nous trouvâmes juste de rester lui tenir compagnie; et, pour la première fois depuis quinze jours, nous sommes sortis tous ensemble de la bibliothèque.

A leur tour, ils m'ont conduite jusqu'à la porte et là Guillaume m'a dit :

« Sais-tu que nous faisons de grands travaux dans la forêt, Germaine? tu viendras voir cela, n'est-ce pas? »

J'ai répondu que je ne demandais, pas mieux, et, en arrivant au Pavillon, je suis allée trouver grand'mère et lui ai demandé d'aller passer mes récréations dans la forêt avec les Préauloup. Mais grand'mère s'est immédiatement rappelé mes quinze ans, que j'avais tout à fait oubliés.


Nous allons chercher des petits cailloux. (P. 291, col. 1.)

Je ne me suis pas tenue pour battue et le lendemain, voyant le ciel s'éclaircir, j'ai renouvelé ma demande.

« Je permettrai ces jeux et ces récréations dans la forêt chaque fois que M. ou Mme de Préauloup accompagneront leurs enfants, a-t-elle dit; mais jamais sans cette surveillance. »

Il ne fallait pas penser à Mme de Préauloup : elle ne va dans la forêt que pour marquer à la craie les arbres qu'il faut abattre ou pour mesurer la hauteur des taillis qui seront coupés cet hiver. Je pensai que je devais diriger toutes mes tentatives contre M. de Préauloup, qui est si bon et qui ne fait absolument rien qu'être malade. Après m'être longtemps creusé la tête, j'ai enfin découvert un bon moyen de l'amener avec nous. Je lui parlerai politique, puisqu'il ne s'occupe que de cela. Rien ne me sera plus facile : tous les jours je lis le journal à grand'mère.

Je m'habituerai à lire en pensant à ce que je lis, et je suis assez grande pour comprendre un peu ce langage assez bizarre.

Je m'y suis mise tout de suite. Après quelques jours d'attention je savais par cœur le nom des députés et des sénateurs qui parlaient le plus souvent, et j'avais appris les fragments d'un discours sur le droit de réunion.

« Il fait un temps superbe aujourd'hui, m'a dit René, un matin; viendras-tu avec nous dans la forêt après la leçon?

— Oui, si je puis emmener ton père. »

M. de Préauloup a assisté à la leçon, comme toujours. Il avait son journal entre les mains. C'est un autre journal que celui de grand'mère, et je lui ai parlé de la séance de la veille et d'un grand tumulte qu'avait soulevé l'orateur.

« Ah ! m'a-t-il dit tout intéressé, comment le journal de Mme de Grandvallon envisage-t-il cette question? »

C'était justement ce que j'avais appris; j'ai récité tout un paragraphe.

« Vous êtes une petite fille étonnante, m'a-t-il dit, restez un peu causer avec moi.

— Monsieur, si nous allions causer dans la forêt?

— Venez, papa, s'est écriée Geneviève. René et Guillaume vous attendent.

— Il fait trop froid, ma fille. »

Et il s'est mis à me parler de l'effet du froid sur son estomac. Geneviève a disparu et est revenue enveloppée dans une grande houppelande dont les pans faisaient queue derrière elle, et coiffée du grand chapeau de soie.

Elle était si drôle ainsi que M. de Préauloup a ri aux éclats.

Le voyant si bien disposé, nous lui avons passé la houppelande moitié de gré, moitié de force; nous avons relevé le collet qui remontait jusqu'à ses oreilles; Geneviève a enfoncé le chapeau sur le bonnet de soie noire et nous avons entraîné le cher papa dans la forêt.

René et Guillaume nous attendaient à la clairière.

Ils ont conduit leur père à la grande construction qu'ils font auprès de la Roche aux Nids, le plus bel entassement de rochers de la forêt. C'est une véritable maison avec des murs, un toit, des fenêtres, une porte. Toute la menuiserie est à faire, et j'ai été bien contente d'entendre M. de Préauloup dire qu'il viendrait aider ses fils. Dans ce joli refuge de la Roche aux Nids on n'a parlé que maçonnerie et menuiserie, et la politique a été oubliée.

Le lendemain, M. de Préauloup a trouvé la houppelande sur son fauteuil dans la bibliothèque, son chapeau accroché à un clou, et quand la leçon a fini, il

s'est habillé tout seul et comme la veille nous sommes partis pour la forêt.

Maintenant il a pris l'habitude de cette promenade; non seulement il surveille les travaux, mais il nous aide. Geneviève et moi sommes chargées d'amasser les matériaux, de trier les planches, de tenir le registre des dépenses. Nous allons chercher avec une brouette des petits cailloux dont René et Guillaume composeront la mosaïque qui remplacera le plancher. Ah! nous travaillons très fort, et Mathurine trouve que je mange comme un homme. Grand'mère aussi est enchantée de ma bonne mine; mais elle se plaint un peu de ma paresse à la maison, le soir surtout.

Aussitôt après le souper je suis prise d'un accès de sommeil invincible; je ne puis ni lire, ni coudre, ni tricoter, je n'ai que la force de me traîner jusqu'à mon lit.

Ah! malgré ces grandes fatigues, je ne voudrais pas changer ma vie laborieuse contre les plus agréables vies de petites filles mondaines. Chacun ses goûts.

Mes camarades et moi nous aimons la vie rustique, la vie sauvage, la vie simple, qui est très saine.

Mme de Préauloup dit que nos équipées ont guéri son mari qui, à la première bise, se rencognait dans son foyer pour n'en plus bouger. Ce bon M. de Préauloup! je ne sais pas s'il est encore imaginaire; mais il n'est plus malade, c'est certain.



Je verse le bouillon dans l'écuelle. (P. 292, col. 1.)

XI

Je n'écris plus que très rarement; mes doigts et mon encre gèlent. De ma vie je n'ai rencontré pareil froid et jamais je ne me suis tant amusée.

La neige nous couvre, nous enveloppe, tout est blanc au dehors.

L'étang est glacé, nous patinons dessus tous les ours quand nous avons pu faire un sentier. Car c'est nous qui déblayons l'allée qui conduit à l'étang; et ce n'est pas l'ouvrage qui manque. Mme de Préauloup, qui n'a plus d'ouvriers à surveiller, a enrôlé les petits pauvres pour nettoyer ses cours et cette allée de la forêt. René et elle conduisent les travaux. Guillaume et moi et même Geneviève nous travaillons. Nous avons chacun une pelle légère, et cela m'amuse extrêmement de la plonger dans la neige si douce et si blanche.

On ne sait plus où on est. La forêt a l'air d'un lieu enchanté avec ses grands arbres blancs, ses arbustes de cristal, son lac d'acier poli.

C'est après déjeuner, quand nous avons bien travaillé aux déblayements, que nous allons patiner. Je ne suis tombée qu'une fois, et maintenant je glisse sur la glace sans la moindre appréhension. René et Guillaume conduisent Geneviève dans une petite chaise, et les petits paysans patinent aussi à leur manière; mais ils tombent sans cesse et si drôlement que cela nous fait toujours rire. De temps en temps je m'échappe de ma féerique forêt pour venir embrasser grand'mère, qui s'est cantonnée dans son fauteuil à oreillères auprès d'un feu toujours flambant. Il fait très chaud chez grand'mère, et cependant c'est sa joue qui est froide et c'est ma joue qui brûle. Elle ne reçoit plus de visites. Mme Mimi s'est risquée une fois, et elle a fait l'effet d'une avalanche dans la chambre de grand'mère quand elle y est entrée toute neigeuse. Au retour elle a roulé dans le chemin trois fois, de sorte qu'elle ne bouge plus.

M. Varambois a aussi disparu. Quant à M. de Préauloup la glace l'avait guéri, la neige l'a fait retomber malade. Capitonné comme un wagon de première classe, enveloppé de la tête aux pieds dans une robe de chambre, le bonnet descendu jusque sur ses sourcils, les mains enfoncées dans ses manches, il ne bouge pas plus qu'une momie.

De temps en temps, cependant, je suis admise à aller

lui parler politique et à lui raconter nos jeux de la forêt.

Il voudrait bien nous accompagner au lac, il voudrait bien voir les beaux effets de rochers que nous lui décrivons; mais il n'ose pas.

Pour moi, je ne me suis jamais tant divertie, jamais. Je ne croyais pas que le bon Dieu pût faire quelque chose de plus beau qu'une forêt verte sous le soleil ou au clair de lune. Eh bien, si : il a fait la forêt sous la neige, il l'a faite de cristal et de duvet de cygne; c'est merveilleux, c'est enchanteur.

Malheureusement, il y a les ouvriers qui ne travaillent plus, il y a les pauvres. Chez nous les bons cœurs s'en occupent.

Trois grandes marmites sont toujours en ébullition à Péran : une au presbytère, une chez M. de Préauloup, une au Pavillon. Chez Mme Mimi, on donne un sou ou un morceau de pain. C'est froid par cette terrible saison : je préfère la soupe de chez ma grand'mère, et le plus souvent c'est moi qui la distribue.

Mathurine me met un grand tablier à bavette; je prends une grande cuiller de fer, je la plonge dans la marmite et je verse le bouillon dans l'écuelle qui m'est présentée.

Tous les vieux pauvres viennent maintenant dîner chez nous. Ils apportent des croûtes dans leur besace, on leur prête une écuelle et je trempe. La soupe sent très bon, il y a des petits enfants qui m'en redemandent, et quoique Mathurine gronde un peu, j'en donne deux fois à cause de la neige.

J'aime beaucoup à faire faire un grand feu dans la cheminée du bûcher. Tout le monde s'approche et il s'échappe comme un nuage de tous les vêtements mouillés.

Il y a des pauvres femmes qui toussent à faire pitié. A celles-là j'ai la permission de donner une paire de sabots neufs.

Je n'avais jamais vu les pauvres d'aussi près, ni dans la saison où la pauvreté fait beaucoup souffrir. Mon Dieu, si j'étais pauvre comme cela! N'ai-je pas été une petite fille bien ingrate de ne pas vous remercier de m'avoir donné tant de biens! Car enfin il y a des orphelins, des abandonnés parmi ces petits pauvres. Ce n'est pas qu'ils soient très tristes: il y a des pauvres très gais. Ce n'est pas du tout comme à la à la ville.

Quand le feu a réchauffé les membres de nos pauvres et la soupe leur estomac, ils causent et ils rient, et il y en a qui admirent la neige.

Ils trouvent la neige très belle, eux aussi, et les petits garçons s'amusent avec.

J'ai bien remercié grand'mère de la permission qu'elle m'a donnée, et je reviens toujours bien exactement à l'heure de midi. C'est un vieux pauvre qui dit l'*Angelus* en latin et tout le monde répond. Et aussi, quand ils s'en vont, ils disent un *Pater* et un *Ave* pour grand'mère. C'est un bourdonnement comme à l'église quand on récite le chapelet, et moi cela me fait presque pleurer d'attendrissement, et je sens bien que tous ces bons chrétiens-là sont mes frères, et je me promets bien d'être toujours reconnaissante envers le bon Dieu pour tout ce qu'il m'a donné, et charitable envers plus malheureux que moi.

Ah! la neige m'amuse beaucoup et me fait faire des réflexions qui n'en finissent plus.

A suivre. Mlle ZÉNAÏDE FLEURIOT.

DENIS PAPIN

La ville de Blois vient d'élever une statue au plus illustre de ses enfants. Des fêtes magnifiques ont été données en l'honneur de ce Français de génie qui, le premier, devina toutes les ressources que la vapeur pouvait fournir à l'industrie.

Pendant que tombait le voile qui avait jusque-là recouvert la statue de Denis Papin, pendant que mille voix acclamaient le nom du héros de cette fête, pendant que les applaudissements les plus enthousiastes accueillaient les paroles que des délégués officiels prononçaient au nom du pays, au nom de la science, au nom de l'industrie, je restais pensif.

Comme tous ceux qui assistaient à cette apothéose, mon cœur était vivement ému, et à un certain moment ce cri s'échappa de ma bouche : « Que la gloire est une belle et douce chose! » Mais aussitôt, me souvenant de la vie malheureuse, des cruelles souffrances de cet homme de génie, jadis méconnu et tant exalté aujourd'hui, je me demandais combien d'entre nous voudraient acheter la gloire à ce prix.

Papin fut, en effet, un véritable martyr de la science; nous rappellerons tout à l'heure que la France qui l'acclame aujourd'hui, l'exila jadis. Ce serait en vain que les admirateurs de Papin chercheraient le coin de terre où il repose : on ignore la date de sa mort et le lieu où se trouve sa tombe!

Oui, je songeais en admirant la ville de Blois pavoisée, les feux d'artifice et les illuminations superbes, je songeais que l'argent de ces fêtes aurait permis à Papin de trouver le pain qui lui manquait, ainsi que les ressources nécessaires pour construire ces bateaux à vapeur dont il avait eu le premier l'idée!

Le culte de Papin naquit et se développa en France au moment où les différents pays voulurent s'attribuer l'honneur d'avoir donné le jour à l'inventeur de la machine à vapeur. Tandis que les Espagnols citaient avec orgueil Blazco de Garay; les Allemands, Mathésius; les Italiens, Branca; les Anglais, Moreland et Worcester, la France opposa victorieusement les noms de Besson, de Rivault, de Salomon de Caus, enfin et surtout le nom de Denis Papin.

Papin naquit à Blois, le 22 août 1647. Il fit ses études médicales, fut reçu médecin et vint à Paris pour y exercer sa profession. Mais l'amour des recherches scientifiques l'absorbait tout entier. Après avoir tra-

vaillé quelques années avec Huyghens, l'inventeur des horloges à pendule, Papin passe en Angleterre et s'associe aux travaux de l'illustre physicien Boyle. Mais l'Angleterre ne lui procurant pas plus de ressources que la France, Papin se rend à Venise, s'occupe de travaux de physique : travaux honorables qui ne lui rapportent presque rien.

A ce moment, Papin voudrait bien rentrer en France; mais les portes de la mère patrie lui sont fermées. Papin est protestant... et le 17 octobre 1685, le grand roi, Louis XIV, a révoqué l'édit d'Henri IV (édit de Nantes) qui assurait aux protestants la liberté de conscience.

Papin retourne en Angleterre, travaille pour la Société royale de Londres, moyennant un salaire de *soixante-deux* francs par mois! Ne pouvant vivre à Londres, Papin se rend en Allemagne, professe les mathématiques à Marbourg, tout en s'occupant de ses travaux de prédilection : la physique et la mécanique; imagine la machine dont nous allons parler dans un instant, et voit cette machine critiquée par tout le monde. Le désespoir s'empare de notre savant; il voulait appliquer son moteur nouveau à la propulsion des navires; mais, ne trouvant aucun appui en Allemagne, il se dispose à retourner une troisième fois en Angleterre afin de continuer ses expériences. Papin demande l'autorisation de passer le bateau qu'il a construit sur le Weser; l'électeur de Hanovre ne lui répond pas. « Papin crut pouvoir passer outre. Le 25 septembre 1707, il s'embarqua à Cassel sur la Fulda, et arriva à Münden le même jour. Münden, ville du Hanovre, est située au confluent de la Fulda et de la Wera, qui se réunissent en ce point pour former le Weser. Papin comptait continuer sa route sur ce fleuve et arriver ainsi à Brême, près de l'embouchure du Weser dans la mer du Nord, où il se serait embarqué sur un vaisseau qui l'aurait conduit à Londres, en remorquant son petit bateau. Mais les mariniers lui refusèrent l'entrée du Weser et comme il insistait, sans doute, et réclamait avec force contre un procédé aussi rigoureux, *ils mirent sa machine en pièces!* »

Papin, sans ressources, désespéré, traîna misérablement une vie désormais perdue.

Voici en quelques mots l'idée de génie de Papin.

Dans un cylindre résistant, qu'on appelle corps de pompe, supposons qu'on ait enfermé un piston pouvant glisser à frottement dur dans ce cylindre. Si nous introduisons sous le piston de la vapeur d'eau, la force expansive de cette vapeur va forcer le piston à monter. Et avec le piston montera la tige qui le surmonte, ainsi qu'un fardeau quelconque fixé à cette tige. Si nous supprimons alors l'arrivée de la vapeur, et que nous *fassions le vide* au-dessous du piston, celui-ci redescendra par l'action de son poids.

Quand le piston est arrivé au bas de sa course, si nous faisons agir de nouveau la vapeur d'eau, il remontera encore, pour redescendre au moment où nous ferons une seconde fois le vide au-dessous de lui. La tige fixée au piston sera donc animée d'un mouvement de va-et-vient, et l'on comprend que ce mouvement régulier et continu pourra être utilisé dans l'industrie.


Denis Papin. (P. 292, col. 2.)

Un seul point reste encore obscur. Nous comprenons bien comment on pourra, à intervalles réguliers, envoyer de la vapeur au-dessous du piston; mais comment produira-t-on ces vides successifs? On sait que l'eau portée à une température élevée se transforme en vapeur; mais on sait aussi que cette même vapeur, refroidie, se transforme en eau liquide. Un très petit volume d'eau liquide donne un très grand volume de vapeur et, inversement, un grand volume de vapeur se réduit à un très petit volume d'eau. Au moment où cette dernière transformation a lieu, il se produit donc, dans le cylindre qui renferme la vapeur, un vide considérable. C'est ce vide que Papin sut utiliser.

Il nous suffira, pour supprimer la force expansive de la vapeur d'eau au-dessous du piston, de refroidir la vapeur quand le piston sera arrivé au haut de sa course : la transformation de la vapeur en eau produisant, comme nous l'avons dit, un vide qui permet au piston de redescendre.

Il fallait encore trouver les moyens pratiques d'appliquer cette idée. Papin n'y parvint pas, sans doute parce qu'il était privé de ressources et dans l'impossibilité de faire des expériences. Après lui, Savery, Newcomen, pour ne citer que les premiers, donnèrent à la machine de Papin une forme utile. Des transformations plus ou moins importantes ont fait de la machine à vapeur l'outil le plus important de l'industrie; mais quels que soient les perfectionnements apportés, le principe de sa construction est resté le même, et ce principe a été trouvé par notre compatriote Papin.

Nous n'avons pas l'intention de refaire ici l'historique des perfectionnements apportés à la machine à

vapeur de Papin : il nous vient cependant à l'esprit de comparer les fortunes diverses des deux hommes de génie, Papin et Watt, qui ont attaché leurs noms à cette merveilleuse découverte. Watt rendit pratique la conception de Papin ; ses admirables travaux ont illustré son nom ; mais, plus heureux que notre compatriote, la gloire et la fortune ont récompensé son génie. Peu de temps après sa mort, l'Angleterre lui éleva cinq statues, dont l'une fut placée dans l'abbaye royale de Westminster. Ses contemporains déplorèrent que

Méthode d'administration d'air amélioré, soit en chambre, soit en serre à air comprimé, méthode qu'utilise avec avantage la thérapeutique moderne... etc., etc.

Rappelons, en terminant, que les recherches de Papin tendant à appliquer la machine à vapeur à la propulsion des navires, recherches brusquement arrêtées par l'acte sauvage des mariniers du Weser, furent reprises par divers savants, parmi lesquels figure notre compatriote Jouffroy. Mais ce ne fut qu'au commencement de ce siècle, après les travaux de Fulton, que le



Les mariniers du Weser détruisant le bateau de Papin. (P. 293, col. 1.)

Watt n'ait pas été nommé pair d'Angleterre !

La gloire, la fortune, les statues, la pairie ! Oui, tout cela était bien dû à James Watt. Mais notre Papin, lui, était mort sans ressources, peut-être de faim ; il ne pouvait habiter sa patrie ; il attendit deux siècles le morceau de marbre qu'on vient de placer à Blois !

On ne connaît guère de Papin que la célèbre marmite qui porte son nom et ses travaux sur les machines et les bateaux à vapeur. Il convient de citer les titres de quelques-uns de ses mémoires, et l'on nous pardonnera cette sèche énumération :

Perfectionnements et modifications de la machine pneumatique.

Découverte et première application des chemins atmosphériques.

Appareil fumivore ou de combustibilité de la fumée.

bateau à vapeur fut définitivement adopté.

A Blois, c'est M. de Lesseps qui a pris la parole au nom de l'Académie des sciences. Il appartenait de prononcer l'éloge de Papin au voyageur qui a fait le plus grand usage de la vapeur. Le savant ingénieur a terminé son discours par ces paroles longuement applaudies : « Qu'il me soit donc permis d'acclamer dans sa ville natale le grand génie qui, le premier, a mis en pratique une invention destinée à réunir tous les peuples dans une confédération pacifique et civilisatrice..... A cette question longtemps posée par les différents pays : Quel est l'inventeur, le vrai, le réel inventeur de la machine à vapeur ? la postérité a répondu : un Français, un Blésois, Denis Papin. »

ALBERT LÉVY.

NOS COLONIES

L'ARCHIPEL DE LA SOCIÉTÉ

Les dernières dépêches de Papéiti, capitale de l'île de Tahiti, nous ont apporté d'importantes nouvelles.

Dans le courant du mois de juin, le roi Pomaré V, souverain des îles de Tahiti et de Morea, a formellement cédé son royaume à la France ; en même temps, les autres îles de l'archipel de la Société dont l'indépendance avait été garantie par le traité de 1842, ont reconnu le protectorat français.

Nous avons déjà décrit ici même Tahiti, ce joyau de l'Océanie, et nous avons expliqué sa situation vis-à-vis de la France. Ce régime est aujourd'hui changé, et ces belles îles ne sont plus maintenant qu'une portion du territoire français.

En nous contentant donc de renvoyer nos lecteurs à notre article précédent [1], nous nous bornerons à ajouter ici quelques renseignements sur cette nouvelle portion de notre patrie.

La population de Tahiti a été estimée de manières très diverses par les différents navigateurs qui ont visité cette île. Cook la portait à plus de deux cent quarante mille âmes; Forster, à cent vingt mille seulement.

En 1797, un recensement approximatif, fait par le missionnaire Wilson, compte seize mille individus de tout âge et de tout sexe dans les deux presqu'îles. Il est vrai qu'à cette époque Wilson signale déjà un décroissement rapide dans la population; mais, en supposant que de 1767, époque du passage de Wallis à Tahiti, à 1797, la population ait diminué de moitié, ce qui doit être exagéré, on est bien loin d'atteindre encore aux chiffres fabuleux de Cook et de Forster. L'étendue de la partie habitable de l'île et l'appréciation de ses produits ne permettent pas d'ailleurs qu'on s'arrête à ces estimations.

A l'arrivée, si singulière pour eux, des bâtiments européens, les Tahitiens de chaque district devaient, comme ils le font encore aujourd'hui, se transporter partout à leur suite. Cook et Forster ont probablement pris pour la population d'un district ce qui était celle d'une partie plus ou moins considérable de l'île.

Quand on parcourt l'intérieur de Tahiti, on trouve dans plusieurs grandes vallées des traces d'anciennes habitations, des sépultures, qui ont fait croire que la population, trop nombreuse pour vivre tout entière au bord de la mer, avait, à une époque reculée, reflué vers l'intérieur. L'exemple de ce qui s'est passé pendant la lutte avec nos soldats semble indiquer que cette opinion est erronée. Poursuivi par le vainqueur dont il n'avait à espérer aucun quartier, le parti vaincu abandonnait ses champs, ses habitations, et se réfugiait au fond des vallées, où il lui était plus facile de se défendre et où l'on se hasardait rarement à le poursuivre. Là s'élevaient de nouvelles cases et de nouvelles clôtures; là se construisaient des *marae* et s'envelissaient les morts jusqu'au jour où un revirement de fortune, ou une paix souvent momentanée, permettait à chacun de revoir son district et le bord de la mer, que le Tahitien aime tant. Les vallées, même les plus considérables de l'île, offrent trop peu de ressources pour que l'on ait jamais cherché à l'intérieur autre chose qu'un refuge momentané. Dans ces vestiges des dissensions intestines de Tahiti, le voyageur a cru voir la preuve de l'existence de populations disparues, quand il n'avait sous les yeux que les traces du déplacement de ces populations.

Un recensement de la population a été fait au commencement de 1848. Dans cette opération, l'administration s'est entourée de toutes les précautions possibles; elle n'a négligé aucun moyen d'obtenir les résultats les plus exacts. D'après ce travail, la population se trouvait répartie de la manière suivante : Tahiti, huit mille cinq cent cinquante-sept; Morea, mille quatre cent douze; en tout, neuf mille neuf cent soixante-neuf habitants.

En août 1829, le recensement de Tahiti, fait par les missionnaires anglais avec un grand soin, avait donné pour résultat huit mille cinq cent soixante-huit individus, c'est-à-dire, presque exactement le même chiffre qu'en 1848. Si maintenant on considère que plusieurs épidémies graves et deux années de guerre avec la France ont dû faire un grand nombre de victimes, il semble naturel de conclure que de 1829 à 1848 la population de Tahiti s'est accrue plutôt qu'elle n'a diminué.

Le recensement de 1857, dont les autorités tahitiennes avaient été chargées, offre peu de garanties d'exactitude. On ne peut avoir confiance dans un travail de cette nature fait par des personnes aussi inexpérimentées et aussi insouciantes que le sont en général les Océaniens.

Le recensement du 1er janvier 1863, le dernier que nous connaissions, a été opéré dans des conditions meilleures que celui de 1848. Les conseils commençaient à fonctionner dans les districts; l'application rigoureuse de la loi électorale du 22 mars 1852, modifiée le 16 février 1857, — loi qui décide qu'un Tahitien ne peut devenir électeur dans un district s'il n'y a résidé pendant cinq années, — a permis de connaître très exactement le nombre des habitants de chacun des districts de Tahiti et de Morea. Ce recensement a donné une population totale de dix mille trois cent quarante-sept habitants de race polynésienne. Ce chiffre peut être considéré comme le plus près de la vérité.

Les Tahitiens font partie de la grande famille océanienne qui occupe toutes les îles comprises dans un polygone dont les sommets seraient la Nouvelle-

1. Voyez vol. IX, page 294.

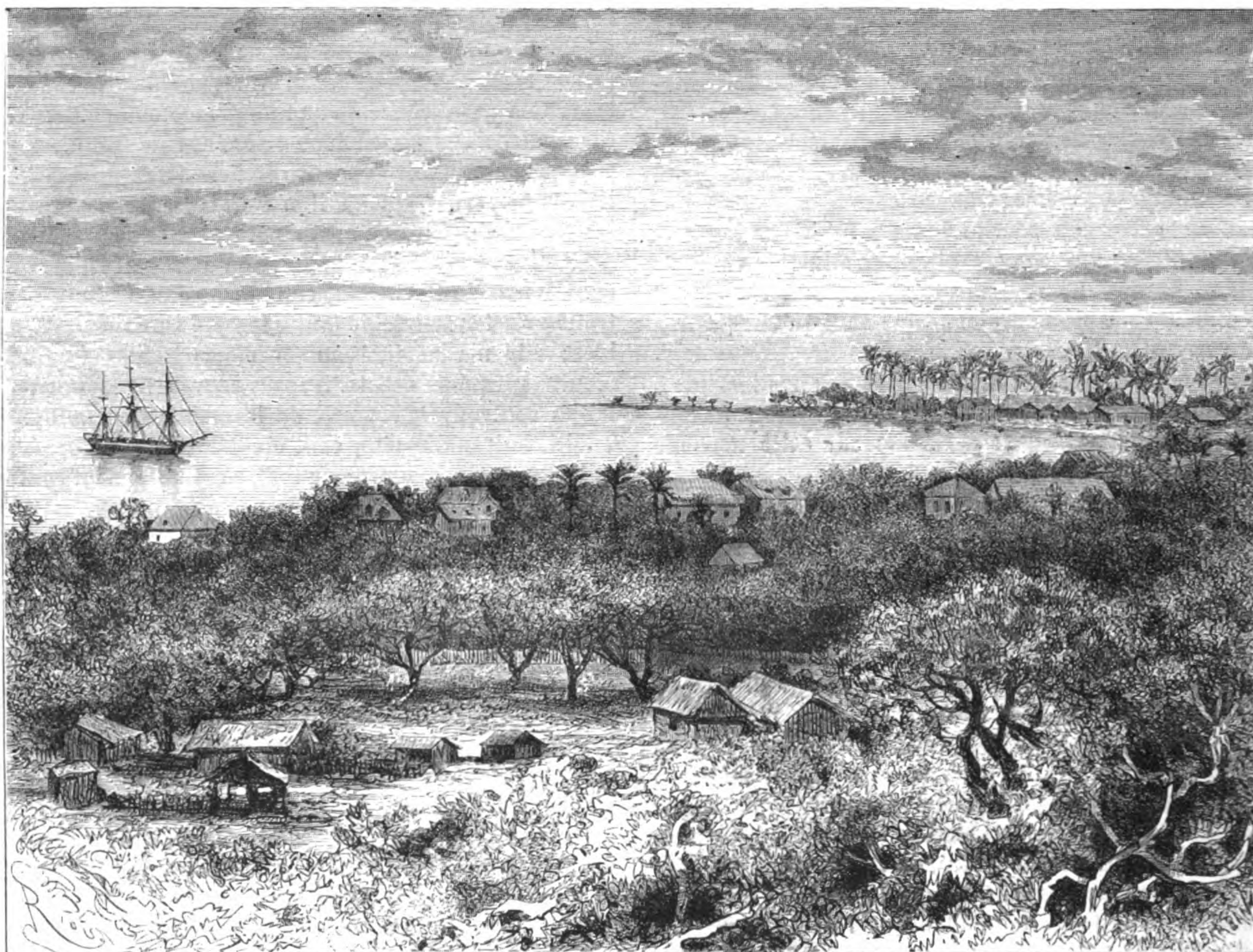
Zélande, les îles Wallis, l'archipel des Samoa, les Sandwich et l'île de Pâques.

Toutes les terres comprises dans l'intérieur et sur le périmètre de ce vaste polygone sont peuplées par une race cuivrée qui se distingue, en général, des populations sauvages limitrophes, par la teinte et l'uniformité de sa couleur, par la beauté de ses formes, une taille très au-dessus de la moyenne et une expression de visage assez douce, toutes les fois que le désir de paraître terribles ne les pousse pas à se donner une laideur factice et laborieusement étudiée, à l'aide du tatouage, de la peinture et des autres ornements habituels de la toilette sauvage. Ces insulaires se reconnaissent tous, à première vue et à la moindre parole, comme appartenant à une même race, qu'ils désignent sous le nom de *mahori* ou *mahoi*, suivant leurs divers idiomes.

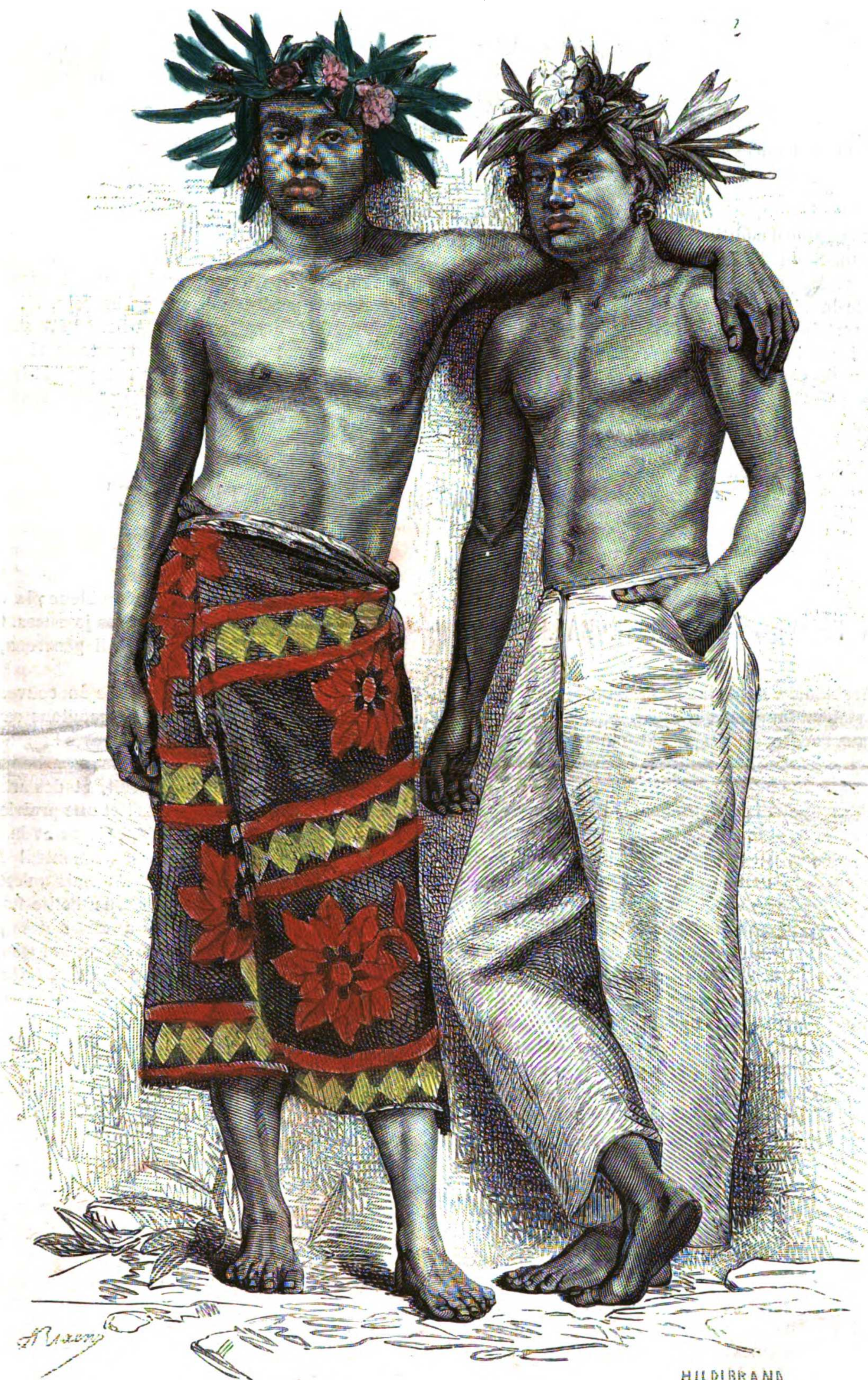
Les liens qui unissent tous ces archipels, sous le rapport des traditions et de la langue, sont visibles pour quiconque les a parcourus.

Les insulaires des Sandwich prétendent encore aujourd'hui venir de Borabora, la plus petite des îles de la Société; leurs traditions cosmogoniques n'ont avec celles de Tahiti et de la Nouvelle-Zélande que des différences à peine sensibles; la grammaire de leur langue est la même.

« Les premiers navigateurs, dit M. Pailhès, auquel nous empruntons ces renseignements, adoptèrent, relativement à l'origine de ces peuples, l'opinion suivant laquelle ils seraient venus de l'est avec les alizés; leur berceau serait donc l'Amérique du Sud : cette opinion, nous ne la partageons pas. Une connaissance plus exacte de ces mers a appris qu'à certaines époques de l'année les vents d'ouest règnent par séries de trois à quinze jours. N'est-il pas plus simple de penser que ces vents ont toujours emporté l'émigration sur leurs ailes, lors même qu'on n'aurait pas l'exemple récent de l'archipel Touamotou, presque tout entier soumis à l'île Anaa? Les habitants de cette île ont de temps immémorial, et par des expéditions successives, dont la dernière ne remonte pas à beaucoup d'années, combattu les populations de toutes les îles situées à l'est qui ne reconnaissaient pas leur autorité. Ils partaient par un beau temps de vent d'ouest pour aller à la recherche de contrées connues ou à découvrir, sachant bien que les vents généraux leur permettraient tôt ou



Papéiti, chef-lieu de l'archipel de la Société. (P. 295, col. 1.)



Indigènes de l'archipel de la Société. (P. 296, col. 1.)

tard le retour dans leurs îles. Encore maintenant, les habitants des Marshall parcourent dans leurs *pros* des distances très considérables. En 1861, quelques-uns de ces insulaires sont revenus dans leur groupe, de l'île Wellington, située à 1100 kilomètres à l'ouest. »

Les causes données pour expliquer la dépopulation qu'ont éprouvée ces îles sont nombreuses : les guerres et les épidémies sont les principales. Si cependant on prend la peine d'additionner les chiffres probables que ces causes ont dû déduire du total de la population, on arrive encore à une diminution très au-dessous de la vérité.

Il est certain que l'apparition des blancs a été mortelle à ces insulaires, comme dans tous les pays où nous nous sommes trouvés en face de la race cuivrée. Cependant, d'après les évaluations les plus récentes, la population de l'Archipel serait en progrès. Espérons que la domination française commencera une ère de rénovation pour cette race, qui mérite tout notre intérêt et toute notre sympathie.

LOUIS ROUSSELET.

COMBAT D'UN ESPADON ET D'UNE BALEINE

Lord Archibald Campbell adresse au *Scotsman* le récit d'un combat sanglant qui a eu lieu, il y a quelques jours, dans l'océan Atlantique entre une baleine et un gigantesque espadon. On sait que ce dernier poisson, dont le museau se prolonge en une lame d'épée, livre des combats opiniâtres à la baleine et au requin, et qu'il les tue souvent en les perçant de son arme acérée.

Le 7 septembre, à cinq heures de l'après-midi, écrit lord Campbell, je me trouvais à bord du paquebot *le Péruvien* ; nous voguions au large de Belle-Ile, entre le Labrador et la pointe nord de Terre-Neuve, ayant à l'avant et à l'arrière des icebergs de petites dimensions en plein dans la direction du courant arctique, et à tribord le vapeur *Teutonia*, quand notre premier lieutenant vint me dire qu'il avait vu un grand espadon sauter au-dessus de l'eau à peu de distance de la proue.

Nous nous tînmes aussitôt en observation du côté où il avait aperçu ce poisson, et au bout de quelques minutes nous fûmes témoins d'un combat épouvantable entre l'espadon et une grosse baleine. Celle-ci, attaquée sous le ventre par le glaive tranchant de son adversaire, aussi féroce qu'agile, faisait tous ses efforts pour se dégager, mais en vain. L'espadon, qui était de dimensions colossales, — il avait plus de 7 mètres de long, — s'acharnait contre la baleine, ne cessant de la frapper ou de la percer de son glaive ; et, comme si ces coups meurtriers ne lui paraissaient pas suffisants pour avoir raison de son ennemi, il s'élançait hors des flots en bonds énormes et retombait sur le dos du cétacé, qu'il criblait de blessures.

Le sublime et le comique s'unissaient parfois étrangement dans ces attaques ; tous les passagers et l'équipage se tenaient sur le pont, fascinés par cette lutte terrible. On voyait distinctement le corps allongé, fusiforme de l'espadon, d'un bleu noirâtre sur le dos et en dessous d'un blanc argenté. Ses ouïes très fendues, son grand œil et surtout son arme tranchante des deux côtés produisaient un effet singulier.

Enfin, la baleine, épuisée par la perte de son sang, parut être à l'agonie ; couchée sur le dos, elle s'agita encore en tous sens par un suprême effort ; entourée d'une masse d'écume fumante, elle fut bientôt entraînée par le vent et par les vagues devenues houleuses. Lorsque nous la perdîmes de vue à l'horizon, elle devait avoir rendu le dernier souffle. A bord du *Teutonia*, on avait également contemplé ce spectacle si rare, que des marins ayant navigué pendant plus de trente ans dans l'Atlantique ont déclaré ne pas se souvenir d'en avoir vu de semblable.

PETITE ROSE[1]

XVIII

C'est Noël, là-haut, dans la chambre bleue ; la voix musicale de Petite Rose jette ses notes joyeuses. Que de choses dans cette cheminée ! Est-il généreux, ce bon petit Jésus des *roumis* !

Petite Rose épèle l'étiquette enjolivée du couvercle b.e.r.g.e.r.i.e, une bergerie ! des petits moutons ravissants, tout frisés avec des colliers roses ! un beau berger en pourpoint de satin bleu avec une houlette enrubannée, un chien noir, le bercail, et des arbres qu'on « fait pousser » où l'on veut ! et une prairie en mousse, émaillée de bluets, de coquelicots et de pâquerettes ! Petite Rose est trop contente ! Elle crie : « Merci petit Jésus des *roumis* ! » Mais qu'est-ce qui sort là tout blanc des bottines de Petite Rose ? Des sacs de bonbons..... Il y a aussi des pralines au ciel ! et des pastilles de chocolat ! Que ça doit être agréable le ciel ! Le frère de Petite Rose lui a promis qu'elle irait un jour, si elle était bien sage ; il lui a affirmé que les femmes avaient aussi dans le corps « le bel oiseau blanc » pour les porter là-haut.

La porte par laquelle on va de la chambre bleue dans celle de Mme Derville est entr'ouverte ; ils sont là tous les deux, le fils et la mère, qui jouissent délicieusement du bonheur de la chère enfant. Ils entrent et font les étonnés on ne peut mieux.

Tiens ! voici Yaya, qui arrive rayonnante et effarée ; le Jésus lui a apporté une autre robe encore plus écossaise que la première, et un superbe foulard de soie rouge pour sa tête ! Mais le plus merveilleux, c'est que Taleb a également reçu son présent : un beau manteau de drap bleu ouaté, avec le chiffre de Petite Rose brodé au coin ! Pour le coup, l'enfant n'y tient plus, de grosses larmes d'attendrissement coulent de ses yeux : avoir pensé même à son chien !

1. Suite. — Voy. pages 171, 187, 203, 218, 234, 250, 266 et 281.

Où a-t-on jamais vu un si bon petit Jésus ? Comme elle l'aime aussi !

« Mère, dit-elle à Mme Derville, dans son gracieux jargon que son frère éclaircit, tu me mèneras à ta mosquée, que j'embrasse les pieds du Jésus dans sa crèche. »

Le curé de la paroisse, venu la veille, a donné à Petite Rose une image représentant l'étable de Bethléem. Une demi-heure après, la famille partait pour l'église.

« Faut-il faire la révérence au bon Dieu ? » demanda Petite Rose, à laquelle Mme Derville avait appris ces derniers jours à saluer les amies qui venaient la visiter.

Le temps que dura la grand'messe, l'enfant et Yaya imitèrent scrupuleusement les mouvements de Mme Derville et son fils, s'agenouillant ou s'asseyant suivant qu'ils le faisaient.

Petite Rose était placée entre Daniel et sa mère.

« Mon frère, dit-elle au bout d'un moment, j'ai déjà répété trois fois ce que tu m'as enseigné : Mon Dieu, accordez moi la grâce d'apprendre bien vite à vous connaître, afin que je vous aime autant que vous méritez de l'être. Est-ce que je puis le dire à présent pour Yaya ? Comme elle est noire, peut-être que le bon Dieu ne la regarde pas ?

— Si, autant que nous, répondit le jeune homme en souriant, car c'est dans le cœur qu'il regarde, et tous les cœurs sont de la même couleur. »

La messe terminée, on alla adorer l'Enfant divin dans sa crèche ; Petite Rose était très fâchée que ce ne fût qu'un « portrait ».

« S'il était vivant, dit-elle, je lui prêterais mon manchon pour chauffer ses petites mains, et ça lui ferait plaisir. »

Lorsqu'on eut déjeuné, la température s'étant beaucoup adoucie depuis le matin, Daniel emmena Petite Rose dans le jardin, où il lui fit des bonshommes de neige qui la ravirent. Elle leur mangeait le nez et les oreilles, et déclarait que c'était délicieux. Yaya voulut sa part de ce régal et accourut ; à peine eut-elle mis les dents dans le morceau que son maître lui tendait qu'elle le rejeta en criant que ça la brûlait. Du froid qui brûle ! vraiment ce pays des *roumis* était un drôle de pays ! Il y avait bien de la neige en Afrique, sur les sommets de l'Atlas ; mais elle était toute rose sous les feux du soleil, et devait certainement être chaude.

En rentrant du jardin, on fit l'essai du ménage. Manon permit qu'on enlevât une cuisse de la dinde qui devait être la pièce de fond du dîner, et qu'on l'embrochât dans la rôtissoire en guise de gigot. La noix d'une côtelette, restée du déjeuner, devint sur le gril un beefsteak ; trois cuillerées de bouillon, avec une pincée de tapioca, furent versées dans la soupière : trente petits pois dans le légumier, trois massepains sur un plat, et un peu de vin d'Espagne dans une carafe grande comme le doigt, complétèrent le service. Le lieutenant, fort sérieux, Petite Rose et Yaya s'assirent alors devant les assiettes semées de roses, et commencèrent le festin dont Taleb, qui reçut l'os du gigot, eut assurément la meilleure part.

Le repas fini, Daniel proposa une partie de raquettes dans le vestibule, enchantement nouveau !

Enfin le vrai dîner, où Manon s'était surpassée, spécialement dans la confection de beignets succulents et d'une crème au chocolat exquise, vint clore cette mémorable journée de Noël.

Un jour, il y a bien longtemps, un enfant entendant autour du palais qu'il habitait, une populace furieuse recommencer ses cris et ses clameurs de la veille, disait avec une naïveté douloureuse à sa mère qui était une reine : « Maman, aujourd'hui c'est donc encore hier ? [1] »

Plus heureuse dans son obscurité, Petite Rose s'endormit ce soir-là en murmurant :

« Je voudrais que tous les demains fussent aujourd'hui ! »

Le printemps était venu, un joli printemps, frais et pimpant, en habit vert tendre, avec un chaperon de violettes sur la tête, un bouquet de marguerites à la boutonnière, et des bouffettes de primevères sur ses souliers. Il fallait le voir, parcourant de son pied leste le jardin de la *Maison-Grise*, ouvrant çà et là, de son doigt fin, l'œil d'une fleurette paresseuse, ou tirant l'oreille des petites feuilles qui ne voulaient pas sortir du bourgeon. Derrière lui, les mains de Petite Rose s'empressaient de cueillir ce qu'il faisait éclore, et chaque jour l'odorante moisson, qu'elle déposait pieusement devant la blanche madone de sa chambre, s'augmentait de quelque nouvelle venue. Un matin il y eut une rose.

« O mère céleste ! dit l'enfant, fais que la petite fille, qui est aussi une rose, sente bon comme celle-ci, quand ton Fils viendra la respirer, le jour de sa première communion. »

Elle devait vraiment sentir bon, cette âme innocente ! quelle ardeur et quelle application, pendant les mois qui venaient de s'écouler, pour apprendre à connaître notre religion sainte ! Et la pauvre Yaya ! quelle peine elle se donnait pour « faire entrer le catéchisme dans son tête ». Son noir visage et le visage vermeil de Petite Rose, penchés sur le catéchisme que tenait Mme Derville, formaient un si touchant tableau de l'égalité chrétienne, que le bon curé de la paroisse ne se lassait pas de le contempler, lorsqu'il venait interroger les deux néophytes. Elles devaient faire leur première communion le dimanche de la Trinité, lendemain de leur baptême.

A mesure que cette époque approchait, les traits charmants de Petite Rose revêtaient une expression de gravité attendrie, ses mouvements devenaient plus posés.

Sa vive imagination, brusquement détournée des flottantes chimères de son enfance par l'enseignement religieux, perdait sa mobilité. Elle lisait et relisait la Passion avec une attention au-dessus de son âge. La

1. Louis XVII.

pensée que ce bel enfant souriant, première et gracieuse image du christianisme qui l'eût frappée, était devenu cet Homme de douleurs qu'elle voyait cloué sur la croix, lui arrachait des larmes.

« Dire, s'écriait-elle, que si cette gourmande d'Ève n'avait pas mangé la pomme, et que si ce grand sot d'Adam, au lieu de la gronder, n'en avait pas mangé aussi, notre cher Seigneur ne serait pas mort! Non jamais, jamais plus je ne mangerai d'un fruit qui a causé un pareil malheur! Comment le bon Dieu a-t-il encore la bonté d'en faire pousser!

— Il aurait beau ne plus pousser de pommes, mignonne, dit Mme Derville, il pousserait toujours des désobéissants, et c'est la désobéissance à sa volonté que Dieu a punie si sévèrement, et non le fait matériel d'un fruit cueilli et mangé. C'est pourquoi les petites filles qui aiment Notre-Seigneur doivent lui témoigner leur horreur pour le péché qui a causé sa mort, non en se privant de pommes, mais en obéissant de suite à leur maman sans demander : Pourquoi ceci ? pourquoi cela? comme j'en connais.

— Moi aussi j'en connais, dit Petite Rose, mais à partir d'aujourd'hui je n'en connaîtrai plus. »

Elle tint parole.

La grande récompense de l'enfant était d'aller chez les pauvres, pour lesquels les doigts actifs de Mme Derville confectionnaient des vêtements durant tout l'hiver. Yaya était devenue très habile dans ces travaux. L'excellente créature disait :

« Bien contente, Yaya! avait pas d'argent, pouvait rien donner à pauvres avant, à présent peut donner « son coudre ».

Petite Rose, dont Daniel s'emparait pour lui faire étudier la grammaire, dès que la leçon religieuse était terminée, n'avait pas, en allant chez les pauvres, la même consolation que Yaya. L'argent de son aumône venait de sa mère ou de son frère. Elle aurait tant désiré cependant donner quelque chose qui fût à elle, quelque chose qui l'eût privée. Elle chercha longtemps et finit par trouver. Elle donnerait son joli chapeau de peluche rose à une vieille mendiante qu'elle rencontrait souvent, et il tiendrait bien chaud à sa tête sans cheveux. Un matin elle appela la vieille par la fenêtre, et descendit lui porter son chapeau. La pauvresse, tout émue, le mit devant elle pour ne pas l'affliger; mais dès qu'elle fut remontée, elle entra dans la maison pour le rendre à Nanon, qui faillit laisser choir un panier plein d'œufs en voyant le visage ridé et flétri de la mendiante encadré dans le coquet petit chapeau.



Ils commencèrent le festin. (P. 299, col. 1.)

Le baptême de Petite Rose et de Yaya, qui devait d'abord avoir lieu en avril, époque de la rentrée du régiment de Daniel Derville, avait donc été retardé jusqu'en juin, Mme Derville désirant pour Petite Rose que la première communion suivît cette cérémonie, afin qu'aussitôt après l'enfant pût entrer pensionnaire au couvent des Ursulines blanches, et commencer ses études sans interruption. Les vacances, les jours de sortie et de parloir, et mille prétextes qu'on ne manquerait pas de découvrir pour se voir, adouciraient la séparation. La mère prudente trouvait essentiel que Petite Rose fût mêlée pendant trois ou quatre ans à des fillettes de son âge, afin qu'elle perdît à leur contact sa sauvagerie un peu hautaine, et brisât l'extrême indépendance de son caractère à l'inflexibilité de la règle.

En apprenant les diverses résolutions prises à l'égard de sa future filleule, le colonel de Daniel avait prolongé le congé de six semaines, et promis que la veille du baptême lui, sa femme et ses deux filles aînées arriveraient à la *Maison grise* pour dîner. Sa femme devait être la marraine de Yaya, et Daniel le parrain.

Le grand jour approchait. Une après-dînée que la famille était réunie dans le jardin, sous un berceau de chèvrefeuille, Mme Derville et Yaya travaillant, Daniel dessinant, tout en écoutant et reprenant Petite Rose, qui faisait une lecture dans l'histoire sainte, Manon vint prévenir sa maîtresse que deux religieuses des Ursulines blanches désiraient la voir.

« Je sais ce que c'est, dit Mme Derville en regardant son fils ; chaque année, à cette époque, ces dames font une quête pour habiller les premières communiantes d'un orphelinat qui dépend de leur maison. J'y vais, Nanon, » et elle se leva.

Au bout de quelques minutes elle reparut dans l'allée qui conduisait au berceau, suivie des deux religieuses.

« Ma mère qui amène les « madames du bon Dieu! » fit Petite Rose; et elle cessa de lire.

« Voilà donc cette petite Africaine dont M. le curé nous a tant parlé! » dit en s'avançant la plus âgée des religieuses.

« La charmante enfant! ajouta-t-elle à demi voix, en se retournant vers Mme Derville. Est-elle blanche et

blonde! Je croyais que les Arabes étaient tous bruns. Voyez donc, sœur Sainte-Radegonde, on parle du type des races : ne trouvez-vous pas que cette enfant que le lieutenant Derville amène ici du fond d'un douar, presque aux limites du désert, ressemble, mais étonnamment, à sœur Marie-Thérèse ?

— J'allais ouvrir la bouche pour vous faire la même réflexion, ma Mère, répondit sœur Radegonde. J'ai fait mes classes avec Marie-Thérèse, et il me semble la revoir à cet âge.

— Sœur Marie-Thérèse, reprit la supérieure en s'adressant à Mme Derville, s'appelait dans le monde Mlle de Kermadec ; c'est la fille de ce vieux marquis de Kermadec, mort sous un cilice il y a quinze ans.

— Je me rappelle vaguement cela. N'avait-il pas aussi un fils dans l'armée ?

— Oui, il a été tué en Afrique, il laissait une petite fille de quatre ans qui a disparu mystérieusement. Seigneur! ce serait un coup de votre Providence !

— Et qui m'expliquerait, s'écria Daniel Derville, frappé de la même idée, tant de choses singulières que Petite Rose m'a racontées, et qu'elle appelle « un rêve qu'elle a fait toute petite ». Ah! le bras de Dieu n'est pas raccourci.

— Sainte-Radegonde, dit la supérieure, courez à la communauté et priez sœur Marie-Thérèse de venir. Dites-lui simplement que je désire qu'elle voie l'enfant que M. Derville a ramenée d'Algérie. »

Pendant cette conversation qui avait lieu à quelques pas d'elle, Petite Rose, qui n'écoutait point, s'amusait à mettre à Taleb un vieux bonnet de Nanon.

Le soleil dorait les murs blancs de la cellule, sur la nudité desquels se détachaient le grand crucifix au-dessus du prie-Dieu de chêne, la branche de buis ombrageant l'étroite couchette et l'image vénérée de sainte Ursule. Devant sa petite table, sœur Marie-Thérèse lisait ses Heures, dans son gros livre à tranches rouges recouvert d'étamine noire.



Petite Rose épelle l'étiquette. (P. 298, col. 2.)

Arrivée à ces paroles du Psalmiste : « Dieu a entendu mes gémissements, Dieu a écouté favorablement ma prière », elle s'arrêta, une larme voila son regard et un soupir mourut sur ses lèvres.

« Si l'enfant vit, murmura-t-elle, elle a aujourd'hui douze ans ! Je me rappelle avec quelle confiance je répétais ce verset du psaume il y a huit ans, le lendemain du jour où nous parvint la double et horrible nouvelle de l'assassinat de mon frère et de la disparition de Marguerite. Je ne pouvais croire qu'on ne la retrouverait pas !

» Déjà huit ans! qu'est devenue la dernière des Kermadec ? En quelles mains est-elle tombée ? Ah ! je préférerais cent fois la savoir morte que d'avoir à craindre qu'elle soit élevée sans principes et sans croyances. Peut-être manque-t-elle de pain, cette héritière de dix millions ! car à la fortune de son père est venue se joindre celle de son grand-oncle maternel, mort aux Indes.

» Je ne peux plus aller à la Bréharaye, depuis que ma bien-aimée sœur est partie pour le ciel. Pauvre Louise ! oh ! mon Dieu ! faites-moi la grâce de ne pas penser, de ne pas me souvenir, d'oublier ces terribles paroles échappées au délire de la mourante : « Seigneur, reçois la victime expiatoire, je te rends grâces de m'avoir acceptée pour rançon du sang de mon frère et du vol de l'enfant. Mon fils est sauvé ! Seigneur ! j'implore encore ta pitié pour son malheureux père ! » Oh ! Louise, que n'as-tu emporté dans la tombe ton secret tout entier ! Comment avait-elle su ? ou plutôt deviné ? quels indices l'ont éclairée ? Peut-être la première lueur a-t-elle jailli de ce brusque départ du valet de chambre d'Amaury un mois avant la mort de mon frère ! cet homme auquel on ne connaissait point de famille, allait, paraît-il, recueillir un héritage dans un pays qu'il n'a pas nommé. A son retour, six mois après, il a acheté cette belle ferme des [illegible] puis qu'il en est possesseur, toutes les récoltes man-

quent, tous les bestiaux meurent d'un mal étrange, comme si l'argent d'Ambroise était maudit. »

Un coup vif, frappé à la porte de la cellule, interrompit sœur Marie-Thérèse dans sa méditation douloureuse, et sœur Sainte-Radegonde parut.

« Notre Révérende Mère m'envoie vous chercher, dit-elle, pour que vous veniez la retrouver chez Mme Derville ; elle désire que vous voyiez cette fillette arabe dont M. le curé nous a raconté l'histoire.

— Oui, une petite héroïne, je serai charmée de la connaître. »

Sœur Marie-Thérèse baissa son voile, et les deux religieuses partirent.

« Vous ressembliez beaucoup à votre frère? dit en chemin Sainte-Radegonde.

— Beaucoup!

— Je l'avais remarqué, en effet, lorsqu'il venait vous voir au parloir. Quel admirable temps! je me sens toute joyeuse!

— Dieu vous conserve en cette joie! Moi, je ne puis me défendre d'une profonde tristesse : si ma pauvre petite nièce vit, elle a aujourd'hui douze ans.

— Je comprends ce que vous devez souffrir! mais nous voici arrivées; venez par ici, on est dans le jardin. »

La supérieure tenait Petite Rose assise sur ses genoux.

« Sœur Marie-Thérèse, dit-elle, les voies de la Providence sont merveilleuses et impénétrables, affermissez votre cœur et regardez cette enfant. »

La jeune religieuse s'approcha, jeta un faible cri, et devint d'une pâleur de cire.

« Mon Dieu! fit-elle, quelle ressemblance! et, soudain, se penchant sur Petite Rose, elle écarta de sa tempe droite ses boucles blondes, cherchant ce signe de famille que Meryem avait un jour montré à Sidi-ben-Taïeb.

— L'étoile des Kermadec! s'écria-t-elle, c'est la fille de mon frère! c'est notre Marguerite! »

Et, défaillant à demi, elle saisit dans ses bras Petite Rose qui s'était mise à pleurer, un peu effrayée, n'ayant qu'imparfaitement compris ce qui se disait.

Pendant un moment l'émotion fut si forte que personne ne put prononcer un mot. Enfin Daniel Derville expliqua à Petite Rose que cette « Madame du bon Dieu » était sa tante, la sœur de son père, un officier français tué en Afrique; que par conséquent elle, Petite Rose, était une petite Française que des Arabes avaient prise et perdue en haine des *roumis*, sans doute. Ce que tu appelais tes rêves, ajouta-t-il, n'était que les souvenirs confus que tu gardais de ton passé. Dans un milieu français tu te serais mieux souvenue; mais le dépaysement était si complet que tout se mêlait dans ton petit cerveau, tu comprends, n'est-pas?

— Oui, fit-elle, maintenant je comprends tout ce que j'avais dans ma tête... et, tu sais, mon frère, ce nom que « la Madame du bon Dieu » vient de me donner, ce *roumi* blessé qui m'est apparu en songe pour m'ordonner de sauver votre camp, me l'a donné aussi en mettant un baiser sur mon front.

— Étrange! étrange! murmura sœur Marie-Thérèse, c'est de son père qu'elle a rêvé, son père dont elle avait perdu le souvenir puisqu'elle se croyait Arabe. Elle l'a vu couvert de sang sans savoir qu'il avait été assassiné, elle l'a entendu lui donner son nom, son nom qu'elle avait oublié! Seigneur, je m'incline devant votre puissance, devant votre bonté, devant votre justice! »

Ce mot rappela à la religieuse le coupable que cette justice divine allait atteindre, dès ce monde, dans cet or tant aimé, dans ces millions qu'il faudrait rendre à l'enfant perdue.

Sœur Marie-Thérèse, résolue à emporter ce sombre secret dans la mort, comme sa sœur Louise, ne put du moins, malgré sa charité, se refuser la satisfaction d'envoyer ce même jour un exprès à son beau-frère, qui se trouvait alors chez des amis, à deux lieues de Rennes, avec prière instante de venir sans retard à la *Maison grise* pour une grave communication.

« Je vous laisse donc attendre M. de la Bréharaye, dit la supérieure à la jeune religieuse, et nous, nous allons continuer notre quête. Tôt ou tard vous auriez reconnu votre nièce, puisque Mme Derville avait l'intention de la mettre pensionnaire chez nous, mais sans ma visite d'aujourd'hui elle était baptisée deux fois. Vous voyez que Dieu pense à tout!

— Oh! ma mère! mon âme déborde de reconnaissance, je n'aurai jamais assez de voix pour le louer et lui rendre grâces dignement. Et dans quelles excellentes mains l'enfant nous revient! Chère madame Derville! je ne trouve pas un mot qui puisse bien dire merci à vous et à votre fils!

— Que je te regarde, que je t'embrasse encore, mon cher ange! ajouta-t-elle, en reprenant Petite Rose dans ses bras, m'aimeras-tu un peu?

— Oui, répondit l'enfant, je vous donnerai un grand morceau de mon cœur, mais pas tout. Les autres morceaux sont pour ma mère, pour mon frère, pour Yaya, pour Nanon et pour Taleb.

— J'approuve complètement ce partage, » dit en riant sœur Marie-Thérèse.

Elle connaissait en gros l'histoire de sa nièce, elle la lui fit raconter en détails, charmée et amusée de son joli langage, qui n'était pas toujours très clair. Daniel Derville alla chercher le voile de Petite Rose, cet anaya qui l'avait si miraculeusement sauvé.

« J'ai été bonne cette fois-là, moi, dit l'enfant, et puis la fois du feu, mais lui il a été bon tout le temps, il est « plus bon que tout! »

Cet enthousiasme naïf fit discrètement sourire la religieuse. La manière touchante et pleine de tendresse avec laquelle Petite Rose parla de Sidi-ben-Taïeb et de Lella-Meryem l'attendrit vivement.

« Je vois, dit-elle, qu'elle n'oubliera aucun de ceux qui l'ont aimée. »

A suivre. ANDRÉ GÉRARD.

CÉRASTE OU VIPÈRE A CORNES

C'est dans le Sahara algérien que nous transportons le lecteur pour lui parler du *Céraste* ou vipère à cornes. Je le décris *de visu:* ce reptile est hideux à voir, sa tête est cordiforme; la partie postérieure, renflée et arrondie, est plus large que le cou; tronquée en avant, au delà des yeux elle s'arrondit brusquement; les narines se détachent sur le bord antérieur d'un museau aplati; l'œil est bombé et clair, dominé par une espèce de corne, provenant de l'agglomération des écailles médianes, plus longues que les autres et intimement liées ensemble.

La gueule s'ouvrant avec une énorme dilatation des maxillaires paraît monstrueuse, tant elle est largement fendue et laisse voir les crochets dangereux dont elle est armée; ceux-ci, à partir du maxillaire supérieur, se recourbent d'avant en arrière, se terminant par une pointe aiguë; ils sont soudés d'une manière rigide à la mâchoire, qui est courte et très mobile. A l'état ordinaire, la gencive recouvre les crochets et semble les presser contre le palais, en dessinant deux petites bosses d'une couleur rosée. L'espace de la voûte palatine compris entre ces défenses est hérissé de deux rangs de petites dents aiguës et très inclinées en dedans; à la mâchoire inférieure sont deux rangées de même forme, moins longues et fermant en dehors des crochets; les dents, ne se rejoignant pas, sont seulement destinées, par leur mode d'implantation et la direction des pointes, à être des organes de préhension. Lorsque la vipère veut se servir de ses crochets, elle commence par les raidir et, ses redoutables pointes mises à nu, la gueule dilatée, elle renverse la tête en arrière pour donner l'élan qui doit frapper; la mâchoire inférieure ne se ferme, pour venir en aide, que lorsque la dent meurtrière a fait son trou pour assurer l'introduction du venin.

La vipère que j'étudie est fixée sur une planche par un poinçon enfoncé derrière la tête. Un crochet en forme d'U forme une arcade dont les deux points cernent le corps et le maintiennent solidement. La tête seule peut avoir un léger mouvement dont le reptile use pour suivre mon moindre geste des yeux et de la gueule. J'en profite pour dessiner très exactement cet antre, qui s'ouvre jusqu'au gosier dans tout le paroxysme de sa menace venimeuse.

On a peu le loisir d'accomplir ce genre d'étude avec sécurité, l'histoire naturelle a ses férocités; en voulant abréger les souffrances de mon céraste, il faillit m'échapper, malgré toutes mes précautions; au moment où, l'introduisant dans un flacon d'esprit-de-vin au large goulot, je lâchai le cou que je serrais fortement, le serpent se retourna sur lui-même comme un ressort, s'appuyant contre les parois du verre, et s'élança la tête en avant Je fus assez heureux pour le saisir avant qu'il eût quitté le bocal; mon aide eut la figure couverte d'esprit-de-vin. Nous profitâmes de la leçon, et bientôt tout fut fini pour la *vipère cornue*, qui mesurait quarante-quatre centimètres du bout du museau à l'extrémité de la queue; celle-ci ne suit pas le corps en diminuant progressivement, comme chez la couleuvre, elle continue par de petites écailles et son diamètre se réduit assez brusquement du tiers. La tête que je venais d'étudier avait trois centimètres de longueur, elle était très renflée à sa partie postérieure dépassant de beaucoup en épaisseur le cou, à son insertion avec elle.

Le céraste est commun dans le Sahara, il fuit généralement l'homme; mais sa couleur est tellement semblable aux pierres et au sable, dans lesquels il vit, qu'on peut s'appuyer, marcher ou se coucher sur un de ces reptiles sans le voir, le saisir à pleine main en croyant ramasser quelque broussaille ou cueillir une touffe de la rare végétation d'alfa qui pousse dans ce désert.

La nocuité de la vipère cornue est en raison de sa taille, du degré d'exaspération qui motive son attaque et du moment où le venin est en plus grande abondance dans la glande qui la secrète. D'après les Arabes, la blessure est souvent mortelle, et l'empoisonnement d'un rapide effet.

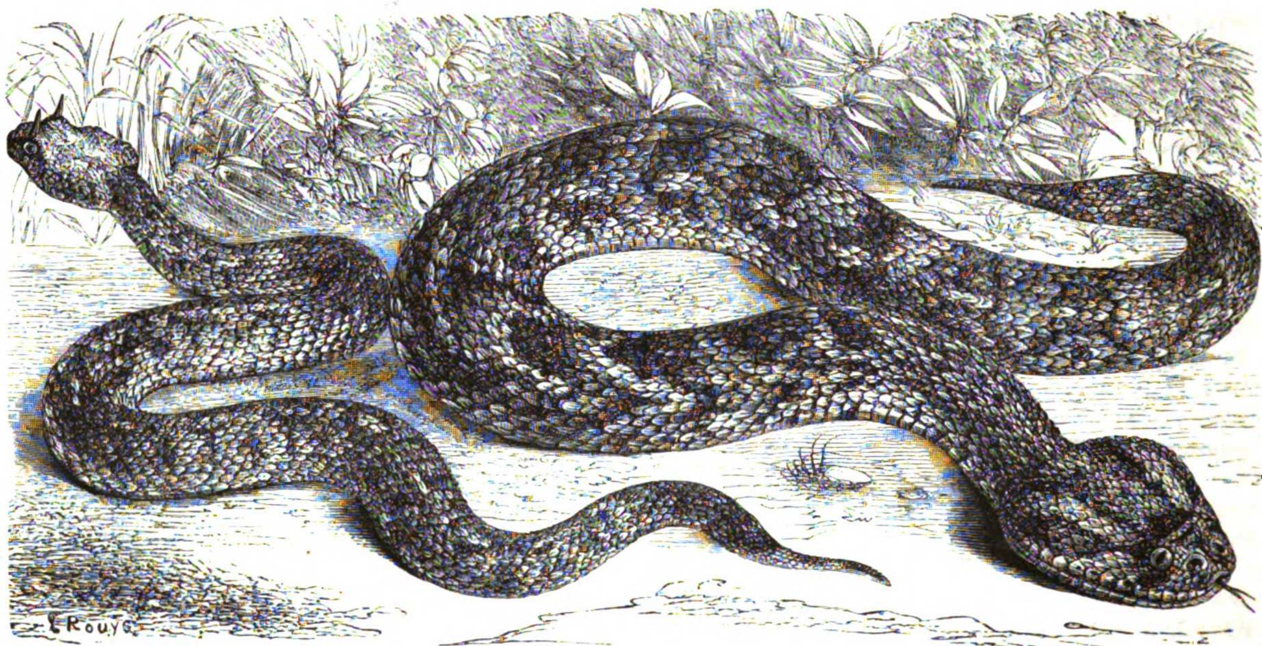
Tout en admettant que les piqûres, si elles sont négligées, produisent de grands troubles dans la circulation du sang, je suis persuadé qu'on peut tirer un très bon parti de la cautérisation immédiate et de la succion.

Le céraste était connu de toute antiquité. Pline, Lucain et Œtius en parlent; les hiéroglyphes des monuments égyptiens en font foi graphiquement. Hérodote, voulant donner aux Grecs une idée du pays vers lequel le commerce et le désir de s'instruire guidaient déjà ses compatriotes, entreprit de les renseigner sur les mœurs, la religion, les productions de toute nature et les animaux. Je suis étonné qu'en mentionnant les reptiles dans le livre II (Euterpe), il ait dit que le serpent à cornes, réputé sacré, qu'il a rencontré dans les environs de Thèbes, ne faisait jamais de mal aux hommes par sa morsure, à moins que ce patriarche des historiens n'ait été victime d'une supercherie, se pratiquant encore de nos jours, consistant à implanter un ongle de lézard ou d'oiseau, qui, au moyen d'une incision habile, ne tardait pas à faire corps avec la tête de petits reptiles dont on essayait ainsi, aux yeux du vulgaire, de changer en venimeuse l'espèce innocente. Les psylles nous donnent des représentations de ce genre.

Je ne veux pas quitter ce souvenir qui me reporte en Egypte, sans rappeler que si la vipère à cornes d'Hérodote était bienveillante pour les hommes, elle conservait ses rigueurs pour les femmes: je citerai, à l'appui de cette assertion, l'exemple de la célèbre fin tragique de Cléopâtre. L'opinion paraît assez répandue que le *céraste* a été l'instrument de mort, caché au milieu des fleurs, qui devait la délivrer des représailles d'Octave; et, quoique cette illustre victime ait

éprouvé sur des esclaves les effets de l'inoculation, au moyen d'épingles imprégnées de venin ou par la morsure, je crois que Plutarque résout affirmativement la question, quant au serpent, comme instrument morbide, en disant que le bras de Cléopâtre portait deux petites piqûres imperceptibles.

J'ajouterai, à propos de la *vipère cornue*, que j'ai été à même, dans mes courses en Asie, de constater l'existence du *céraste*; je ne puis mieux saisir l'occasion de relater ce qui constitue la différence de ce reptile d'Afrique avec celui de la Perse. Le céraste de cette dernière contrée a la tête couverte de larges écailles et sa corne au bout de l'orbite, comme un sourcil, se change en une espèce de crête formée par un faisceau d'écailles concaves distinctes (dont celle du milieu est la plus longue) qui cernent et surplombent un peu l'œil. Le museau est noir et arrondi, les narines plus rapprochées et plus ouvertes, la couleur du pelage est d'un gris rougeâtre.



Céraste ou vipère à cornes et grande vipère d'Afrique. (P. 303, col. 1.)

Les *toubibs* ou guérisseurs indiens, ainsi que les montreurs de serpents que j'ai vus, de passage dans ces lointaines contrées, ont certains moyens curatifs que je mentionne, d'après eux, sans y ajouter une entière confiance. Contre les piqûres de reptiles et de scorpions, ils pratiquent, au moyen d'un rasoir, un dégorgement dans la partie enflammée et font l'application d'un peu de chaux vive, ou d'une pièce de cuivre chargée de vert-de-gris qu'ils attachent sur la scarification, ou bien ils emploient la pierre à serpent, composée du mélange d'une terre calcaire très absorbante et d'os calcinés, qui, par sa porosité, établit une certaine succion sur la plaie; les parties alcalines que renferme cette composition ont probablement un effet décomposant sur le venin. On renouvelle cette pierre quand elle est saturée, elle se détache alors d'elle-même.

Plusieurs animaux paraissent à l'abri des piqûres de serpents, ou au moins les redoutent fort peu; tels sont les sangliers, les cochons, les chats, les hérissons et une grande quantité d'oiseaux, surtout les cigognes et les volailles de basse-cour.

Nous recommandons au voyageur le petit flacon d'acide phénique étendu d'alcool, ainsi que le mode expéditif pour se saisir d'un reptile venimeux qui nous a été enseigné en Afrique. Anciennement, pour y arriver, on utilisait la baguette de son fusil, mais la moindre badine peut rendre le même service en l'appliquant vivement à peu près au quart de sa longueur, de façon à fixer la vipère en l'étreignant contre terre. On fait ensuite rouler le bâton, qui glisse ainsi en tournant jusqu'à quelques centimètres de la tête; on a soin d'appuyer fortement, afin de maintenir par une pression constante le reptile s'agitant des deux côtés en tous sens. Entre la baguette et la tête il ne doit y avoir que l'espace nécessaire pour saisir le cou, ce qu'on fera de la main gauche entre le pouce et l'index. Il faut de l'adresse, du sang-froid, et bien serrer sans tenir compte des efforts de la bête qui s'enroulera autour de votre bras et vous fera sentir le froid de ses écailles dont les anneaux, se doublant sur le poignet, le presseront de plus en plus, prenant appui sur la force que vous mettrez à maintenir sa tête immobile; en agissant avec prudence, on réussit toujours. C'est ainsi qu'a été pris le céraste dont je viens de donner la description au commencement de ce récit.

DUHOUSSET.





Ils établissent un pont. (P. 306, col. 2.)

CADETTE[1]

XII

Mon bel hiver s'est prolongé très longtemps; j'ai été pendant trois mois la plus heureuse des petites filles, si heureuse que je ne trouvais plus rien à écrire. Mais voici le dégel, et grand'mère est de mauvaise humeur, et ma chère maman est malade. Elle est revenue très souffrante d'Écosse. Grand'mère me gronde quand je lui demande trop souvent des nouvelles, grand'mère n'a pas dégelé. Je crois bien qu'il y a quelque chose de mystérieux entre elle et maman, car elle ne me montre plus ses lettres comme autrefois. Je me demande si Mathurine est dans le secret de cette nouvelle fâcherie. Mathurine est certainement dans tous les secrets de grand'mère; mais il y en a qu'elle garde très bien.

Un jour, fatiguée de mes demandes, de mes interrogations sur la cause de la mauvaise humeur de grand'mère, elle m'a répondu brusquement :

« C'est le dégel bien sûr, c'est le dégel, et puis croyez-vous que cela amuse madame de voir cet Anglais à la place de son fils? Jamais, au grand jamais, elle ne pourra se faire à cela. »

Il m'a été impossible de faire sortir Mathurine de cette raison, si vieille déjà! Comment! grand'mère n'avance pas plus que cela dans ses idées! Du reste, j'ai remarqué que les grandes personnes sont très enfoncées dans leurs rancunes et dans certaines idées.

Ainsi, il y en a qui parlent toujours de fortune. Les petites filles ne savent même pas ce que c'est. J'ai cru longtemps que tout le monde avait des maisons ou des fermes. Mme Mimi parle sans cesse de la rente 5 pour 100 devant moi. Il y a sur les journaux des colonnes de chiffres que Mme de Préauloup, qui ne lit jamais, lit très attentivement.

Tout cela est encore une énigme pour moi et pour mes camarades de Préauloup. On s'étonne de les voir si enfants. Je sais bien qu'à Paris il n'y a pas de caractères de ce genre. Moi-même je commençais à vieillir très vite. Je me suis arrêtée et je redeviens la petite Germaine d'autrefois. Et je serais complètement heureuse si ma chère maman ne finissait toutes ses lettres par cette phrase : « Je suis toujours bien souffrante, prie pour moi. »

Hier, je me suis risquée à demander à grand'mère ce qu'elle pensait de cette maladie de maman qui ne finissait pas.

Elle m'a répondu :

« J'en pense ce qu'il faut en penser. Votre mère est d'une délicatesse de santé absurde.

— Enfin, grand'mère, vous n'êtes pas inquiète?

— Il n'y a aucune inquiétude à avoir. Ces Anglais

[1] Suite. — Voy. pages 209, 225, 241, 257, 273 et 289.

ont la manie des voyages et les voyages fatiguent. »

Ceci m'a beaucoup calmée. Grand'mère n'aime pas le ménage Harrisson; mais grand'mère a le sentiment de la famille et elle est trop consciencieuse pour me cacher la vérité. Je crois que sa mauvaise humeur vient de ce qu'elle revoit beaucoup Mme Mimi. Je commence à me figurer qu'elle lui a confié le secret qu'elle me cache, ce qui me blesserait profondément. Mais les vieilles dames sont toujours comme cela : elles aiment mieux dire leurs secrets à des personnes étrangères qu'à leurs petites-filles, qui sont plus discrètes certainement. Moi je ne dis jamais rien de mes affaires de famille, même à mes amis de Préauloup, qui du reste ne sont pas curieux du tout.

Geneviève serait cependant bien aise de savoir ce que j'écris sur le papier rayé qui est au fond du seul tiroir que je ferme à clef; mais Geneviève est trop petite, et je ne veux pas lui donner la manie d'écrire un journal : car il est bien plus gentil pour elle de distraire son père. Elle joue aux dominos avec lui maintenant, et tous les dimanches il y a une partie très intéressante, mais qui nous ruine. Le vieux monsieur, qui est un grand joueur, et M. de Préauloup gagnent toujours, et c'est pourquoi je ne veux plus jouer quand ils sont là. Le vieux monsieur met tous nos sous dans sa poche avec ses grands doigts, et cela nous fait un peu mal au cœur. Mme Mimi a la manie de me conseiller et elle me fait perdre.



Mathurine m'a donné quelques explications. (P. 308, col. 1.)

Mais je suis très aimable avec elle : car je voudrais bien qu'elle n'imaginât pas de me faire retourner prendre des leçons chez Mme Gilles, qui n'est pas morte. Or, il ne m'est pas possible de cesser mes leçons chez nos voisins. Nos grandes compositions sont commencées. A Pâques, M. Varambois veut nous faire passer un examen. Nous travaillons tous beaucoup. Geneviève elle-même n'amène plus ses bêtes dans la bibliothèque. Je lui fais honte de ce goût trop prononcé qu'elle a pour les animaux. Je ne trouve pas cela joli pour une petite fille d'être entourée de petits chiens, de petits chats, de petits cochons, de petits poulets. Certainement j'aime beaucoup Mitaine et Barbiche ; mais je ne les mène pas dans ma chambre, je ne les porte pas dans mes bras, je ne les fais pas dormir sur mon édredon. Ce n'est pas du tout distingué ni convenable. En cela je suis de l'avis de Mme Mimi, et je garde mon cœur pour d'autres affections.

Notre joli cottage de la forêt a résisté à l'hiver ; mais il est temps que nous réparions les dégâts causés par la neige. René est un bon couvreur, et cependant il pleut à la Roche-aux-Nids. Nous voici obligés d'acheter des ardoises, car Mme de Préauloup ne veut plus nous en donner. Toutes ses maisons ont besoin de réparations : la neige, il paraît, pénètre partout.

On la maudit maintenant sur tous les tons. Moi, je ferme les yeux pour la revoir et l'admirer. Neigera-t-il comme cela l'année prochaine ? On ne croit pas. Cette chose si belle peut ne pas revenir d'ici longtemps. Et si elle revient jamais, peut-être ne serai-je plus à Péran ! Dans tous les cas je n'aurai plus quinze ans.

Il me vient toutes sortes d'idées nouvelles tous ces temps-ci. Il me semble que mon esprit a grandi comme mon corps. Il y a maintenant je ne sais quelle lumière sur les pages de mes livres. Tout me paraît plus clair, plus compréhensible. Mais je veux néanmoins rester enfant le plus longtemps possible, bien enfant. J'ai apporté ma poupée dans le cottage de la Roche-aux-Nids et elle y fait bon ménage avec celle de Geneviève. René et Guillaume se sont un peu moqués de mon goût persistant pour les bébés de carton : je les ai laissés rire et j'ai ri moi-même de leur peu de pénétration. Ma poupée me sert uniquement de prétexte pour attirer Geneviève et M. de Préauloup en pleine forêt. Quand j'ai persuadé la fille, le père suit. Il ne faut pas croire que lorsque la forêt était étincelante de givre, il ne faut pas croire que maintenant même qu'elle verdit, qu'elle murmure, qu'elle est ensoleillée, je passe mon temps avec la pauvre Cendrillon. Je la prends dans mes bras, et Geneviève par imitation prend la sienne, et nous allons les installer dans leur cottage de la Roche-aux-Nids. Là j'abandonne ma fille à Geneviève. Jouer à la poupée maintenant, non, non. Pendant ce long hiver, j'ai vécu avec la grande nature, j'ai vu trop beau et trop grand pour n'avoir pas détaché quelques langes. Je me soucie de Cendrillon, de ce morceau de carton peint sans voix, sans regard, sans cœur, sans intelligence et sans âme, comme d'une feuille morte. Cela me fait comme un vide, mais je n'y puis rien. Néanmoins, c'est en la compagnie de cette pauvre Cendrillon que je vais au cottage et j'y reste très longtemps. René et Guillaume ont commencé d'autres travaux. Ils établissent sur un ruisseau un pont qui a déjà cédé deux fois. Ils voudraient m'entraîner à leur servir de manœuvre comme pour le cottage ; mais il ne fait plus froid et je ne veux pas me salir les doigts ni les vêtements avec l'argile. Ils n'ont pas l'air, eux, d'admirer ce que j'admire.

Cependant René m'a confié qu'il avait fait des vers

en l'honneur du vieux pont. Je me demande ce qu'il a pu dire là-dessus. Il refuse de les montrer. Il m'a cependant promis qu'il me les lirait le jour où je consentirais à lui montrer ce qu'il y a dans les petits paquets que Geneviève a vus dans un tiroir, et qui portent tous un chiffre de mon écriture.

Ce n'est plus la même chose. Si je faisais des vers sur un vieux pont ou sur un vieux bateau, je n'en ferais aucun mystère; mais un journal c'est plus sérieux, cela ne se montre qu'à sa mère et à sa marraine, surtout quand on dit vrai.

XIII

Mon Dieu, quelle nouvelle ! Quelle nouvelle, mon Dieu ! Ah ! grand'mère, comment avez-vous pu garder si longtemps ce cher secret !

J'ai une sœur.

Voyons, c'est bien vrai ? On le dit, on l'écrit; donc, c'est vrai.

Je n'oublierai jamais l'impression que j'ai ressentie hier. Je revenais de chez les Préauloup horriblement triste. Nos compositions étaient finies et j'apprenais par Mme de Préauloup que, grâce à l'ingérence de Mme Mimi, je retournais après Pâques chez Mme Gilles. Mon agréable existence d'écolière allait finir.

Pour me consoler, Mme de Préauloup m'avait confié que l'année prochaine René et Guillaume seraient très probablement obligés d'aller suivre des cours particuliers dans des écoles spéciales, et que Geneviève m'accompagnerait chez Mme Gilles. Mais je ne me préoccupe jamais de l'année prochaine. C'est très loin. Je ne voyais qu'une chose, la perspective de m'ennuyer quatre heures par jour cet été. J'arrive donc tout attristée au Pavillon. Dans la cour je rencontre le facteur et son petit compagnon, un barbet tout crotté, mais très intelligent, qui me connait et me fait toujours mille caresses.

Au lieu de monter chez grand'mère, je me dirige vers ma chambre; mais j'entends Mathurine m'appeler. Je reviens sur mes pas, j'entre chez grand'mère : je la vois assise à son petit bureau de Boule, une lettre à la main et Mathurine rouge et animée, les poings sur les hanches, ayant l'air d'écouter des nouvelles.

« Germaine, dit grand'mère, qui a de gros plis sur le front, je t'ai caché la vérité le plus longtemps possible; mais enfin il faut bien que tu apprennes l'événement. Tu as une petite sœur.

— Une petite sœur ! Ah ! répétez cela, grand'mère ! »



Je rencontre le facteur. (P. 307, col. 1.)

Non, jamais je n'avais senti mon cœur battre si fort qu'en ce moment-là. Si j'avais désiré une chose au monde, c'était celle qui m'était annoncée. Rien que d'entendre dire de moi : « C'est une fille unique, » me causait une impression d'ennui. Et je ne l'étais plus, comme cela, du jour au lendemain. Etait-ce possible?

Grand'mère m'a passé un billet, que j'ai lu avec des larmes plein les yeux. Monsieur papa m'écrivait bien affectueusement, me disait que la mère et l'enfant se portaient bien, et ajoutait que j'étais choisie pour marraine.

« Oh ! grand'mère, quel bonheur ! » me suis-je écriée quand j'ai eu recouvré la parole.

Mathurine s'est mise à rire.

« Là ! madame, qu'est-ce que je vous disais ! Germaine a trop bon cœur pour ne pas se réjouir de voir sa famille s'agrandir.

— Tu t'en réjouis vraiment, Germaine ?

— De tout mon cœur, grand'mère. »

Grand'mère a hoché la tête en grommelant.

« Vous voilà sœur ainée, a dit Mathurine qui s'amusait de nous écouter.

— Consens-tu à être marraine ? a demandé grand'mère d'un ton sec.

— Oui, oh ! oui. Quand sera le baptême ?

— Ceci dépendra de la saison, de mes affaires. Comme je n'ai jamais rien promis à ce sujet, il a été entendu qu'on ondoierait l'enfant.

— Faudra-t-il que je sois là?

— Non, il n'y aura pas du tout besoin de toi, tu ne serais maintenant qu'un embarras pour ta mère et pour monsieur son mari, qui ont bien assez à s'occuper de cette cadette. »

Je ne pouvais m'expliquer l'air de dédain de ma grand'mère, mais j'en étais bien affligée. Mathurine, qui m'a suivie dans ma chambre, m'a donné quelques explications. Je ne suis plus fille unique : ma petite sœur partagera avec moi la fortune de ma mère.

« Eh bien! tant mieux! Mathurine. Je ne voudrais pas être riche et avoir une petite sœur pauvre.

— Vous êtes un bon cœur, Germaine; mais dans le monde on regarde beaucoup à la grosse fortune. Et pour dire le vrai, quand les sœurs aînées ont votre âge, elles font la grimace aux cadettes.

— Eh bien! Mathurine, je ne serai pas de ces personnes-là. Je l'aimerai, ma petite Cadette, je l'aime déjà sans l'avoir vue, je voudrais être auprès d'elle, et j'aurai bien du chagrin si grand'mère remet le baptême aux grandes vacances.

— Elle le remettrait plus loin si elle pouvait : madame, à son âge, n'a plus d'intérêt aux pouponneries.

— Est-ce qu'elle peut le remettre à plus tard encore, Mathurine?

— Je ne sais pas; mais vous connaissez bien madame pour une vraie chrétienne. Elle est un peu en humeur maintenant, et elle remet la cérémonie au plus loin. Mais il s'agit d'une chose de religion, et elle ne voudra pas laisser trop longtemps cette innocente sans baptême. Elle espérait que vous auriez refusé. Ce voyage l'ennuie bien.

— Mais puisque c'est moi qui suis marraine, elle pourrait m'envoyer avec vous à Paris.

— Germaine, vous ne connaissez pas madame. Elle s'était résignée à grand'peine à vous laisser quitter Péran; mais, comme elle disait, « l'enfant est à la mère ». A présent que madame votre maman vous a laissée au Pavillon, elle n'entend pas que vous le quittiez, même pour cette petite Cadette, qui ne lui est rien du tout, à elle. Et puis, s'il faut tout vous dire, on n'a pas l'air de vous désirer tant que ça et ce poupon-là a pris votre place, si bien que si vous allez pour le baptême, madame sera obligée de coucher à l'hôtel.

— J'aurai toujours ma place chez maman, ai-je dit, le cœur un peu gros.

— Oui, oui; mais on s'est tout de même habitué à se passer de vous. »

Je n'ai rien répondu, je n'avais rien à répondre. C'est bien moi qui ai voulu venir à Péran; c'est bien moi qui ai voulu demeurer avec ma grand'mère.

Enfin, ma petite sœur me verra toujours de loin en loin, puisqu'il est convenu que j'irai une fois par an visiter maman. Je serai si bonne pour elle pendant ce séjour, je m'en occuperai tant, qu'elle ne manquera pas de m'aimer!

J'ai écrit une longue lettre à maman, une autre à monsieur papa, et une troisième à Cadette... dans mon journal; la voici :

« Ma chère petite sœur,

» J'apprends ta naissance et je veux te dire que je t'aime déjà beaucoup. J'ai été longtemps bien triste de ce vilain titre de fille unique qu'on me donnait; j'enviais les personnes de mon âge qui avaient des petits frères et des petites sœurs. Tu as bien fait de naître pour la consolation et le bonheur de ta sœur Germaine.

» En plus que ta sœur, je serai ta marraine, mon bijou. Ceci m'obligera à être bien sage et à te donner le bon exemple en tout. J'ai bien envie de te voir, ma petite Cadette, j'ai bien envie de t'embrasser. Peut-être me ressembles-tu? Je vais me mettre à l'ouvrage et te broder un beau petit béguin que je nouerai moi-même sous ton menton le jour de ton baptême. A bientôt, petite chérie, petit ange, à bientôt!

» Ta sœur très heureuse,

» GERMAINE. »

« *P. S.* Comme toutes les petites filles, tu aimeras à jouer à la poupée sans doute. Je vais donc te faire un beau cadeau aujourd'hui même. Je te donne ma poupée Cendrillon, son trousseau, son ménage, son ameublement, sa baignoire, tout enfin. »

Je pourrai, je crois, me vanter de lui avoir écrit la première, à ma chère Cadette. Je lui donnerai sa lettre quand elle saura lire.

Je me suis empressée d'aller annoncer la bonne nouvelle aux Préauloup. Je dois le dire, René et Guillaume ont paru absolument indifférents; mais Geneviève était ravie. Seulement elle a soulevé la question pénible, l'ennuyeuse question. Cadette, qui est ma sœur, n'est pas la petite-fille de grand'mère et ne viendra peut-être jamais à Péran. Et dire qu'il n'y a pas moyen d'arranger cela!

Pendant le souper, je me suis tenue à quatre pour ne pas parler de ma filleule à grand'mère.

« Madame commence à avoir de cette petite fille pardessus la tête, m'avait dit Mathurine, n'allez pas lui rabâcher toutes vos amitiés pour elle. »

J'ai gardé le silence et j'ai assisté distraitement à la partie qui s'est faite le soir au Pavillon. Et pendant que grand'mère, Mme Mimi et le vieux monsieur se livraient à des calculs profonds et alignaient les dominos d'abord sur leurs doigts, puis sur le tapis vert, je pensais à Cadette, à ma petite sœur Cadette. Du reste, de m'être ainsi retenue d'en parler m'en a tellement rempli l'esprit que toute la nuit j'en ai rêvé. Je n'ai vu que berceaux et poupons. Grand'mère avait un béguin; Mathurine était emmaillottée; le vieux Joseph buvait au biberon. Et tous ces personnages, tous mes amis de Péran ne savaient plus que gazouiller. J'étais la seule personne parlante, agissante, et je me sentis toute courbaturée le matin, tant j'avais remué pour soigner tous les étranges poupons de mon rêve.

A suivre. Mlle ZÉNAÏDE FLEURIOT.

L'ACONIT·

Il y a soixante-six ans, les Prussiens étaient entrés en France : 1814 avait amené les horreurs de l'invasion. Les Vosges venaient d'être occupées et, par ordre des généraux, chacun des points culminants de la chaîne avait reçu un poste chargé de veiller sur la plaine et sur les défilés plus voisins des montagnes. Le ballon de Guebwiller, le ballon d'Alsace, le Grand-Donon, portaient chacun leur corps de garde ; le Hohneck, au-dessus de la vallée de Munster, allait aussi recevoir le sien.

L'hiver s'étendait sur le pays, le givre attachait une guirlande de perles blanches à chaque brin d'herbe des hauteurs : les feuilles sèches enchevêtrées dans cette herbe et sur la mousse, les aiguilles tombées des sapins formaient sur tout le sol ce tapis perfide, profond, mou, dans lequel entre la jambe et qui glace bientôt le pied jusqu'à l'os. Vingt soldats et un sous-officier montaient péniblement vers le sommet, loin des sentiers, sous la bise glaciale qui, même en été, vous étreint et vous meurtrit à ces hauteurs. Au bout de quelques heures, ils n'y tenaient plus, ces hommes grossiers et farouches; ils cherchaient comme des loups un moyen de se couvrir, de se cacher, de se soustraire aux morsures de cette bise glacée qui remontait les pentes. Rien! Sur ce sommet arrondi mais nu, pas une caverne, pas un rocher assez haut, pas un arbre. A cette altitude, quelques maigres buissons seuls rompaient la monotonie du pâturage, mais n'offraient, sans feuilles, aucun abri.

La fureur, les jurons allaient leur train; les imprécations s'élevaient violentes, l'anxiété se peignait sur toutes les figures quand on songeait que la nuit viendrait et qu'avec elle redoublerait la torture de cette position isolée! Il fallait aviser : les soldats s'éparpillèrent sur la montagne.

Dans un pli transversal, au bas du piton, parmi quelques sapins que cette position abritée soustrayait aux tempêtes, était bâtie une pauvre cabane de bûcheron; moitié terre et moitié bois, elle avait porte en planches et petite fenêtre vitrée. Deux soldats poussèrent une gutturale exclamation de joie, et d'un coup de pied la porte s'ouvrit toute grande devant eux.

Devant un feu de brindilles, une vieille femme et deux petits enfants étaient assis...



L'aconit. (P. 310, col. 2.)

Que se passa-t-il entre les sauvages agresseurs et la vieille grand'-mère essayant de défendre le toit sous lequel elle avait vécu et abrité sa fille et ses petits-enfants?... Nul ne sait! Mais, un quart d'heure plus tard, trois cadavres gisaient dans un trou de roches voisin, et les deux bandits chargés du pauvre mobilier de la cabane remontaient à leur poste. D'autres redescendirent, et une heure plus tard les camarades, comme une troupe de chacals attirés par l'odeur du carnage, emportaient la porte, la fenêtre, les planches, les bancs, les pauvres meubles, et, à mesure qu'ils pillaient, leur corps de garde, là-haut, s'élevait et allait les abriter contre la bise.

L'expédition était finie. Tout avait réussi. Le feu brillait au corps de garde sous une cheminée rustique en torchis de terre glaise: au-dessus de la flamme pendait la marmite des enfants volée avec le reste... Pendant ce temps, un homme et une femme, jeunes encore, montaient la montagne et arrivaient à la cabane. C'étaient le bûcheron et sa femme qui revenaient de Gérardmer, rapportant quelques provisions pour la soupe du lendemain. C'était un dimanche!

Ils approchent de ce qui fut leur demeure... Plus de porte, plus de fenêtre, des haillons épars sur le sol, plus de toit... Le silence, le silence partout!...

Ils entrent; plus de foyer ; mais sur la pierre du sang... Ils appellent... pas de réponse...

Folle de douleur, la mère cherche autour de la petite cour, autour de la cabane; elle arrive au trou des roches éboulées. La vieille mère, les petits enfants chéris sont là, gisant au fond... leurs petits cadavres brisés sur les grosses pierres rouges!!!...

Au cri de bête fauve que pousse la mère, le bûcheron accourt.

« Les Prussiens! dit-elle en lui montrant les cadavres.

— Les Prussiens! répète le père en chancelant; puis,

serrant la main de sa femme, il court vers une cachette sous les pierres, il en tire un fusil et le brandissant :

« Femme ! je ferai leur affaire !... »

Mais la mère relève sa tête qu'elle tenait penchée sur sa poitrine et, sans quitter du regard les chers morts qui gisent au fond parmi les rochers :

« Tout seul ! Et ils sont beaucoup !

— Qu'est-ce que cela fait, femme ! Les uns après les autres...

— Tais-toi ! tu serais mort avant, et les enfants non vengés ! laisse-moi... Je les tuerai tous, moi !... La vieille mère qui est là m'a montré le moyen. Merci, mère ! Adieu, tous !!... Et toi, occupe-toi de leurs corps ; couvre-les de terre afin que cette nuit les loups n'y viennent point ! »

Elle passa derrière la cabane, et dans un maigre jardin désormais dissimulé sous les feuilles sèches, elle arracha quelques carottes dont les fanes avaient disparu ; puis, montant au-dessus de la maisonnette vers la base des rochers qui l'abritaient du vent, elle arracha quelques racines noirâtres en dehors, blanches en dedans, ressemblant à des raves ou à des navets. Elle joignit ces légumes aux autres, au pain et à la viande qu'elle apportait dans son panier, et continua son chemin vers les Prussiens.

Pauvre femme ! Elle fit un détour et montait courageusement, faisant l'affairée, se cachant le long des cépées si bien, ou plutôt si mal, que les Prussiens la virent, l'entourèrent et l'amenèrent à leur quartier.

« Qui es-tu ? Que viens-tu faire ici ?

— Grâce, mes bons messieurs ! Laissez-moi aller, ma vieille mère et mes enfants m'attendent pour manger... ils ont faim ! »

Et elle ne pleurait pas !

« Nous aussi, nous avons faim !... Allons ! donne ton panier !...

— Et mes enfants ?...

— Tes enfants... dit un Allemand, ancien domestique dans le pays et parlant assez bien le français, tes enfants n'ont pas faim ! nous les avons soignés !... Allons ! la viande... ou, sinon !!...

— Si mes enfants n'ont plus faim... tenez ! prenez, et que grand bien vous fasse !... »

Et la courageuse femme fit semblant de s'en aller...

« Un instant, la belle ! Tu n'es pas pressée, fais-nous la soupe ! c'est ton métier. Tu sais faire la soupe, n'est-ce pas ?

— Oui ! messieurs.

— Hé bien ! à l'œuvre ! »

Et bientôt les légumes, la viande furent placés dans la marmite de fer qu'elle connaissait si bien... Accroupie devant le feu, au milieu de ces hommes grossiers qui plaisantaient, elle fit bouillir ce pot-au-feu étrange...

« La soupe est prête ; mangez ! »

Et elle taille le pain et le met dans la marmite...

Les soudards se partagent la soupe et la dévorent avec la gloutonnerie et la voracités aiguisée par l'air vif de la montagne. Pendant ce temps, la mère sortit et disparut...

Elle trouva le bûcheron à genoux près des cadavres de ses enfants et de la vieille mère ; sans prononcer une parole, elle s'agenouilla à côté de lui et pleura toutes ses larmes sur son bonheur perdu...

Ce fut une longue station que cette veillée des larmes ! Tous deux prièrent longtemps et, parfois, prêtant l'oreille à la brise qui gémissait parmi les sapins, il leur semblait entendre des cris et des hurlements vers le haut de la montagne... Puis, le silence se fit. Ils passèrent la nuit glaciale, serrés l'un contre l'autre dans une encoignure de leur demeure dévastée.

Au point du jour, la main dans la main, ils montèrent au sommet. Vingt Prussiens et leur sous-officier étaient morts... hideux, défigurés sous des convulsions affreuses...

Et les cadavres restèrent là, paraissant abandonnés, jusqu'à ce que leurs chairs pourrissantes disparussent sous l'effort des tourmentes...

La mère et le bûcheron quittèrent la montagne levant les yeux au ciel et vinrent se cacher, ignorés, au bord du lac, pêchant les truites pour les touristes et les gros bourgeois du pays.

C'était l'aconit que la mère avait donné aux Prussiens : l'aconit de montagne, l'aconit *tue-loup* à fleurs jaunâtres.

Nous avons trois espèces différentes de cette plante : le *Tue-loup*, qui vient dans les Alpes, les Vosges, le Jura ; le *Pyrenaïca* des Pyrénées à feuilles plus découpées ; le *Napel*, commun à toutes les montagnes de l'Europe, à fleurs bleues. Tous les aconits sont de dangereuses plantes, vivaces, appartenant à la famille des renonculacées, et poussant volontiers dans les grès et les calcaires. Cette famille des renonculacées renferme des plantes quelquefois utiles pour l'homme, mais le plus souvent mortelles. Beaucoup présentent, dans leur feuillage d'un vert sombre, une sorte d'aspect repoussant auquel le vulgaire ne se trompe pas, et quand nous aurons nommé les aconits, les ellébores et les renoncules parmi les plantes de cette famille, il faut avouer que l'instinct du vulgaire et sa répulsion sont très justifiés.

L'*aconit napel*, *aconit tue-chien*, ou *casque bleu* des jardins, à variétés blanches et roses, est, sans contredit, une belle plante parfaitement ornementale avec son thyrse de fleurs gracieuses et ses feuilles finement découpées ; mais combien d'accidents n'a-t-elle pas causés parmi les enfants ! Le *lycoctonum* ou *tue-loup* se reconnaît à ses fleurs jaunes et à la forme de sa fleur. On peut bien dire que le sépale postérieur du Napel recouvre les autres avec la forme du casque de nos agiles pompiers ; le sépale de l'autre avec sa pointe élevée et obtuse, ressemble bien plus à un burlesque bonnet de coton !

Attention donc, mères de famille, aux aconits de la montagne et à ceux des jardins !

Les anciens ne s'y trompaient point : le nom de la plante prouve que l'on s'en servait pour empoisonner

les animaux sauvages malfaisants. Ils croyaient que l'aconit était né de l'écume de Cerbère étranglé par Hercule : origine infernale! Pline dit : « Il est parfaitement connu que l'aconit est le plus soudain de tous les poisons et venins. » N'oublions pas que c'était avec le Napel que, dans l'antiquité, on faisait périr les criminels.

Mais, de poison à remède, la dose est souvent tout ce qui varie, et le même Pline le savait encore quand il dit quelques lignes plus bas : « Toutefois, on le tourne aux usages de la santé humaine, connaissant par expérience qu'il est remède souverain. » Donner en effet la liste de toutes les maladies contre lesquelles on employait les aconits serait presque écrire la table des infirmités humaines.

Toutes les parties des aconits ingérées dans l'estomac agissent comme les *narcotico-âcres*, par une sensation de brûlure, des vomissements, des coliques, des vertiges, de l'assoupissement, etc. Le contre-poison consiste en des vomitifs, des boissons mucilagineuses, graine de lin, guimauve, etc., ou bien de la limonade. Quant à l'*aconitine*, substance retirée des feuilles de la plante, elle constitue un des remèdes les plus puissants de la médecine moderne.

H. DE LA BLANCHÈRE.

LES JEUX DE BALLE

Les jeux de balle dans lesquels les joueurs sont assez nombreux pour se séparer en camps, peuvent se diviser en deux catégories : l'une où le jeu cesse quand la balle tombe à terre ; l'autre où le jeu continue sans interruption tant que la balle n'a pas atteint un but ou franchi une limite. Nous ne nous occuperons aujourd'hui que de cette seconde catégorie, à laquelle appartiennent le *cricket* et le *football*.

De savantes universités se sont livrées à de laborieuses recherches sur l'origine du jeu de cricket, devenu national en Angleterre, sans cependant arriver à une solution parfaite. Leurs découvertes ne remontent pas au delà du treizième siècle, et encore à cette époque le cricket ne se nommait-il pas de ce nom. Je n'ai point la prétention d'éclairer ce point obscur ; toutefois je désire, avant d'entrer dans la description du cricket moderne, passer en revue, et avec vous, les différents jeux de balle des Grecs, des Romains, et même des sauvages, qui se rapportent à lui. Je crois la matière intéressante, et assez neuve.

Parmi les six différents jeux de balle connus à Athènes et à Rome, l'*épiscyre* des Grecs et la *sphéromachie* des Romains rentrent dans notre sujet. L'*épiscyre*, ou balle sur la marque, se désignait aussi sous le nom de balle des éphèbes ou de balle commune, parce qu'elle était plus particulièrement réservée aux exercices des jeunes gens et qu'elle demandait un grand nombre de joueurs.

Les joueurs se partageaient en deux camps. Au milieu, on traçait une ligne à l'aide d'un éclat de pierre et on plaçait la balle sur cette ligne. En arrière des deux camps on tirait deux autres lignes. Ceux qui avaient saisi la balle, la lançaient par-dessus les joueurs du camp opposé. Ceux-ci s'efforçaient alors de la saisir et de la renvoyer. Le jeu continuait de la sorte jusqu'à ce qu'un des deux partis fût parvenu à repousser l'autre au delà de sa ligne d'arrière. Les adolescents seuls pouvaient en effet jouer à ce jeu qui présentait tous les caractères d'une lutte. Aussi les Romains le nommaient-ils *sphéromachie* qui veut dire : combat de la balle.

Avant d'engager la partie, pour rendre ses membres plus souples et échapper aux étreintes de ses adversaires, chaque joueur se frottait d'huile : coutume pratiquée, du reste, par les anciens presque toutes les fois qu'ils devaient se livrer à des exercices du corps. Tout moyen de s'emparer de la balle était permis. On la saisissait comme on voulait partout où elle se trouvait. Tantôt les joueurs la frappaient dans son vol; tantôt ils la saisissaient et la relançaient à tour de bras ; tantôt encore ils la relevaient d'un coup de pied, si elle courait à terre. Les Spartiates jouaient souvent à l'épiscyre, et bien que ce jeu demandât non seulement de l'adresse, mais encore de la vigueur, les jeunes filles elles-mêmes s'y exerçaient, s'il faut en croire quelques allusions de certains auteurs.

Les Romains tenaient ce jeu en grande estime. Ils en avaient contracté l'habitude au contact des colonies grecques du sud de l'Italie, si bien qu'un dicton populaire disait, des Romains qui s'y adonnaient en parlant qu'ils *grécisaient*.

L'exercice de la balle avait lieu sur les places, dans les rues mêmes. Toutefois les classes riches et élevées préféraient les thermes, soit dans le stade, soit dans le sphéristerium, enclos réservé spécialement au jeu de balle.

Les Romains fabriquaient cinq espèces de balles : la campagnarde, le harpaste, la trigonale, le ballon et le petit ballon. Ces balles différaient entre elles par la grosseur et la dureté. Elles pouvaient être peintes de diverses couleurs. Les balles nuancées avaient la préférence des jeunes filles. A Thèbes, dans des tombeaux égyptiens, on a trouvé des balles de son recouvertes en peau et absolument faites comme les nôtres. De toute probabilité, les joueurs de sphéromachie se servaient de la balle campagnarde. Une épigramme de Martial nous apprend que, faite de plumes, elle est moins souple que le ballon, moins serrée que le trigon. Sa grosseur se comparait assez bien à celle d'une pomme. Quant au jeu en lui-même, je ne vous en donnerai pas une description, qui ferait double emploi avec celle de l'épiscyre. Il fut, paraît-il, très répandu dans toute l'Italie, puisque des auteurs modernes affirment l'avoir vu jouer sur une des places publiques de Florence.

En Amérique, les Choctaws, les Chikasaws, les Criks, les Cherokis et autres peuplades se livrent à un jeu de balle à peu près analogue à l'épiscyre des Grecs, qui prend même chez les Choctaws tous les caractères d'un amusement national.

Les parties s'engagent avec un certain cérémonial, et sont ordinairement motivées par un défi que se portent deux joueurs habiles et renommés. Nous verrons plus loin que les grands *matchs* de cricket procèdent de cette manière. Le défi jeté et relevé, les deux joueurs fixent entre eux le jour de la lutte et expédient de tous côtés des hérauts d'armes, cavaliers tatoués et accoutrés d'une façon étrange. Des raquettes de cérémonie leur servent d'insignes officiels. Ils se rendent ainsi de village en village, de maison en maison, parcourant tout le pays, pénétrant dans chaque tribu, proclamant à haute voix le nom des provocateurs, la date du jour et le lieu du rendez-vous. Ils prennent ensuite chaque homme à part, vont de l'un à l'autre, engageant celui-ci ou celui-là à prendre parti pour le joueur dont ils sont les émissaires. Pour accepter il suffit de toucher la hampe bariolée de leur raquette. Aucune signature ne vaut cet acte. La parole ainsi donnée ne peut se reprendre. Comme les parents et les alliés de chaque joueur le soutiennent, on voit souvent au jour solennel la moitié de la nation réunie. Les uns participent à la lutte ; les autres parient, car les peuples civilisés ou sauvages aiment les gains aléatoires. Tous doivent se trouver la veille au lieu du rendez-vous pour réglementer la lutte du lendemain. On mesure l'arène et on détermine le point central sous la surveillance de quatre vieillards, n'appartenant à aucun parti. Cette indépendance sert de garantie à l'impartialité de leurs arrêts. A deux cent cinquante pas du point central, chaque parti enfonce, l'un à droite du point, l'autre à gauche, deux grandes perches espacées de 2 mètres et reliées ensemble par une troisième à la hauteur de $5^m,35$. Il faut que ces deux portes simulées soient en face l'une de l'autre.

Ces préparatifs terminés, les quatre anciens mènent par le point central une ligne de démarcation parallèle aux deux portes. Aussitôt après, la foule des parieurs s'y précipite et y met les enjeux. Ce sont des armes de guerre ou de chasse, des habillements de toutes sortes, des ustensiles de ménage ou d'agriculture et beaucoup d'autres objets encore.

Pendant ce temps les joueurs du lendemain s'équipent, et remplacent leurs vêtements par le costume de combat, espèce de caleçon brodé, orné derrière d'une longue queue en crins de cheval teints de couleurs criardes et variées. Toute chaussure, soulier ou mocassin, est rigoureusement interdite. Les joueurs doivent aussi se débarrasser de leurs armes et n'avoir dans les mains que leurs raquettes. Ces petits instruments, façonnés en bois léger, présentent la forme d'un bâton muni à l'une de ses extrémités d'un anneau assez grand pour contenir la balle, mais pas assez pour la laisser échapper. Une des principales règles du jeu défend, en effet, de toucher la balle avec la main.

A la nuit les joueurs se dirigent en file indienne et à la lueur des torches vers leurs poteaux respectifs. Les femmes se rendent processionnellement au point central, et tandis que les hommes crient, chantent et frappent bruyamment du tambour à la porte de leur camp, elles se balancent d'un pied sur l'autre avec la lenteur molle de gens condamnés à battre la semelle pendant la canicule. De demi-heure en demi-heure les cris aigus ou gutturaux reprennent et donnent le *la* à tous les chœurs sauvages.

Le soleil levant retrouve cette multitude non encore endormie et prête à jouer le grand jeu. Un coup de feu retentit dans la plaine. Un ancien, placé juste au point central, lance la balle aussi haut et aussi loin que le lui permet son bras raidi par les hivers de l'âge. Aussitôt le pêle-mêle commence, tumultueux, inextricable. C'est à qui tâchera de devenir le maître de la balle pour la lancer à travers la porte de son parti. Et chacun de se presser, de se heurter, de se bousculer. Le gazon poudroie sous l'acharnement de la lutte. Une porte est-elle franchie, le pêle-mêle général enchevêtre de plus belle bras, têtes et jambes. Il s'agit de recommencer le même tour : car tous les prix sont remportés de droit par le parti qui a fait passer cent fois la balle par la porte du parti adverse. Les Indiens, habitués dès leur première jeunesse à ce jeu et au maniement de la raquette, y sont d'une habileté étonnante. Malgré cela le soleil descend généralement à l'horizon lorsque finit la partie et que les juges décident à quel camp reste la victoire.

Dans le sud de l'Amérique, en Patagonie, ce jeu se retrouve avec quelques modifications, sous le nom de *tchoëkah*.

Là aussi, les camps sont séparés par une ligne, au delà et en deçà laquelle se trouvent placés, à égale distance, trois poteaux formant porte, comme dans le jeu de balle des Indiens Choctaws. Chaque joueur, armé d'une canne recourbée à une des extrémités, se relève les cheveux, et les enserre dans des lambeaux d'étoffes voyantes, se bigarre le corps de couleurs diverses et cherche parmi ses congénères un adversaire digne de lui, c'est-à-dire capable d'exposer un enjeu équivalent au sien. Les camps s'établissent, et chaque parti dépose les enjeux derrière les poteaux du camp ennemi. Alors seulement les joueurs prennent place, sur la ligne médiane, par couples de partenaires en face l'un de l'autre. Au centre de cette ligne les juges du camp posent une petite balle de bois. Les cannes se croisent, la partie courbe reposant sur le sol.

A un signal donné, tous les joueurs retirent leur canne brusquement à eux, si bien que ceux qui se trouvent en face de la balle, la prennent entre les parties recourbées de leurs crosses et la font rebondir par ce mouvement brusque et violent. Une fois lancée, toutes les crosses tendues en l'air cherchent à la rattrapper au vol, soit pour lui imprimer un nouvel élan, soit pour la détourner de sa course et lui faire prendre une route complètement opposée à celle que tente de



Une partie de balle chez les Indiens Choctaws. (P. 312, col. 1.)

lui donner le parti adverse. La crosse remplit l'office de la raquette. Une des règles du jeu veut que tout joueur qui se trompe se punisse aussitôt. Ainsi un joueur par un coup maladroit fait-il aller la balle à gauche, tandis que dans l'intérêt de son parti il aurait dû la faire aller à droite, la règle l'oblige à se tirer immédiatement les cheveux avec le premier venu de ceux auxquels il a fait tort. Voilà, certes, une règle fort désagréable pour les maladroits ou les débutants, et bien capable de les dégoûter à tout jamais du noble jeu du tchoëkah.

En dehors de cette règle fort peu humaine, le jeu par lui-même offre un combat tellement violent que l'on compte par douzaines les jambes brisées, les bras démis, les têtes fracassées ; joignez à cela les traces sanglantes que laissent les coups de fouet des juges du camp. Ceux-ci, en effet, montés sur des chevaux fringants, parcourent en tous sens le champ de la lutte, faisant siffler les lanières de leurs fouets et frappant, de ci, de là, les combattants fatigués dans le but charitable de rendre la force à leurs bras et l'élasticité à leurs muscles.

Quand un parti a fait franchir à la balle la porte du camp adverse, les juges le proclament vainqueur, et chacun de retirer au plus vite son enjeu et son gain, avec une joie d'autant plus vive que les Patagons passent pour gens très avares.

Tous ces jeux constituent-ils une origine au cricket? Je le crois, sans cependant l'affirmer d'une façon positive. Son nom même semblerait prouver ces origines. Ne vient-il pas en effet du saxon *creag* ou *criece* qui signifie bâton recourbé par un bout? Or nous venons de voir les Patagons se servir de ces espèces de crosses en guise de raquettes. Oui, me direz-vous, mais les Grecs et les Romains ne connaissaient point cette sorte d'instrument. En cela vous ferez erreur. En cherchant dans les auteurs anciens nous trouverons que ces peuples se servaient quelquefois de raquettes. Pourquoi donc ces raquettes n'auraient-elles point affecté la forme de la crosse, puisque nous trouvons ces sortes de bâtons fréquemment employés chez les anciens et à divers usages, sous le nom de *pedum?* Mais laissons là ces discussions un peu bien sérieuses, et parlons du grand jeu national de l'Angleterre.

A suivre. FRÉDÉRIC DILLAYE.

LES BIBLIOTHÈQUES

Ce fut, dit-on, à Memphis, vingt siècles avant notre ère, que fut fondée la première bibliothèque ; elle ne comprenait, bien entendu, que des manuscrits. Sur la porte, on lisait ces mots pleins de sagesse : *Remèdes de l'âme.*

En France, Charlemagne est le premier roi qui ait songé à collectionner des livres ; mais il ordonna, dans son testament, qu'on les vendit au profit des pauvres. Cependant les livres s'accumulaient dans les monastères, où ils étaient l'objet de soins presque religieux. Le bibliothécaire, qu'on appelait *armarius*, devait jurer de ne vendre, ni engager, ni même prêter aucun des volumes confiés à ses soins. « Les ouvrages les plus précieux étaient enchaînés ; les religieux devaient demander pardon, comme d'une faute punissable, quand ils avaient laissé tomber un volume ; la moindre tache causée par leur fait était le sujet d'un grave reproche. » Les volumes n'étaient prêtés qu'en échange de garanties sérieuses. On raconte que Louis XI, voulant emprunter un volume à la bibliothèque de la Sorbonne, dut mettre en gage une partie de sa vaisselle d'argent et déposer 100 écus d'or comme caution.

Sans doute, beaucoup de moines étaient très savants ; mais beaucoup aussi vivaient à côté des trésors accumulés dans leurs bibliothèques, sans en tirer le moindre profit. On se rappelle le mot spirituel qui fut dit un jour au roi d'Espagne Philippe IV par un voyageur français, à propos des moines de l'Escurial qui gardaient la bibliothèque royale : « Sire, si j'étais roi d'Espagne, c'est à l'un des moines de l'Escurial que je confierais l'administration de mes finances. — Et pourquoi cela ? — Parce que ce sont les plus honnêtes gens du monde! Ils ne touchent jamais au dépôt qui leur est confié. »

Ce fut le roi de France Charles V qui organisa la première bibliothèque. Elle était placée dans une des tours du Louvre; trente chandeliers et une lampe éclairaient la salle toute la nuit, afin que le roi ou les savants autorisés pussent y travailler à toute heure. Telle est l'origine de notre Bibliothèque nationale, la plus riche de l'univers, et qui contient actuellement 2 millions de volumes.

On compte en France 500 bibliothèques ouvertes au public; le total des volumes qu'elles contiennent s'élève à 460 000, sans compter 150 000 manuscrits. La France occupe le premier rang, bien que les statisticiens autrichiens affirment que les bibliothèques de leur pays contiennent plus de 5 millions de volumes. Mais pour arriver à ce chiffre, il est tenu compte de toutes les bibliothèques d'Autriche, même des bibliothèques privées; tandis qu'en France nous ne parlons que des établissements publics. Laissant l'Autriche de côté, voici les nombres de volumes que possèdent les différents pays, ainsi que le nombre de livres correspondant à 100 habitants :

	Nombre de volumes.	Pour 100 habitants.
France............	4 600 000	12 volumes
Italie.............	4 300 000	12 «
Prusse............	2 600 000	11 »
Angleterre........	2 000 000	6 »
Russie............	900 000	1 »
Belgique..	550 000	10 »

Parmi les bibliothèques les plus importantes de chaque pays, nous citerons : celle de Paris, 2 millions de volumes; du British-Museum à Londres, 1 mil-

lion; de Munich, 800 000; de Berlin, 700 000; de Dresde, 500 000, etc.

La Bibliothèque nationale de Paris reçoit 4000 lecteurs par mois qui consultent 6000 volumes!

Parmi les grandes bibliothèques de France, signalons : Sainte-Geneviève (Paris), 250 000 volumes; l'Arsenal (Paris), 180 000; Mazarine (Paris), 150 000; Amiens, 42 000; Versailles, le Mans, Montpellier, 41 000; Cambrai, Toulouse, 30 000.

A. Bertalisse.

LES NOUVEAUX DRAPEAUX

On sait qu'à la suite de nos désastres de 1870, nos troupes sont restées pendant dix ans sans voir remplacer les drapeaux que les Prussiens leur avaient enlevés.

Le 14 juillet de cette année de nouveaux étendards leur ont été solennellement distribués.

En prévision de cette cérémonie, M. Albert Lévy vous a raconté l'histoire du drapeau français[1].

Voici quelques détails précis qui viennent compléter cette causerie.

L'étoffe des nouveaux drapeaux mesure 90 centimètres carrés, non compris les franges. Elle est en soie double, chacune des faces étant formée de trois parties de couleurs bleue, blanche et rouge. Sur un côté est peinte en lettres d'or l'inscription : « République française. Honneur et patrie. » L'autre porte la désignation du régiment et les noms des principales victoires auxquelles il a contribué.

Le maximum des indications de batailles est de quatre. Quelques drapeaux n'en ont qu'une, ou deux, ou trois. Il en est qui n'en ont aucune, les régiments auxquels ils sont destinés n'ayant jamais eu de devanciers dans notre armée. Tels sont tous ceux de l'armée territoriale. Deux régiments ont, en outre, une mention spéciale: ce sont les 84e et 132e régiments d'infanterie; sur le drapeau du premier, on lit : « 1 contre 10 », en souvenir de sa brillante conduite à Grætz, en 1809; sur celui du second, on a inscrit : « Contre 8 », en mémoire du combat de Rosnay, dans la campagne de 1814. Sur les drapeaux et étendards de l'école militaire de Saint-Cyr, de l'école d'application de cavalerie de Saumur, du bataillon de gendarmerie mobile à pied et à cheval de la garde républicaine, du régiment des sapeurs-pompiers de Paris, des bataillons de douaniers et des compagnies de chasseurs forestiers, on a remplacé les noms des batailles par des devises correspondant au service spécial de ces diverses troupes.

Des couronnes de laurier, placées aux quatre angles des deux faces, contiennent le numéro du régiment. Les bords du drapeau sont garnis de franges à torsade en or fin de 5 centimètres de hauteur.

La cravate a une longueur de 90 centimètres sur une largeur de 24, non compris les franges. Elle est formée, comme l'étoffe du drapeau, de trois parties tricolores doubles. Les deux extrémités sont garnies d'une broderie à la main en or fin, formant couronne et composée d'une guirlande de chêne et laurier avec le numéro du régiment au centre, broderie que prolonge une frange à grosses et petites torsades en or fin de 8 centimètres de hauteur. Cette cravate est fixée à un bracelet qui la divise en deux parties égales et qui la retient à la hampe.

C'est au bracelet de la cravate qu'est attachée la croix de la Légion d'honneur que possèdent les régiments décorés en souvenir de drapeaux pris à l'ennemi par des militaires servant dans leurs rangs. Les corps de troupe dont les drapeaux portent la croix de la Légion d'honneur sont les 51e, 57e, 76e et 99e régiments d'infanterie, les bataillons de chasseurs à pied, les 2e et 3e régiments de zouaves, le 1er régiment de tirailleurs algériens, le 1er régiment de chasseurs d'Afrique.

La hampe du drapeau, en bois de frêne, peinte en bleu et vernie, se termine à sa partie supérieure par une lance en bronze doré dont la douille est garnie d'un cartouche sur lequel se détachent, d'un côté, les initiales R. F., et, de l'autre, le numéro du régiment. Elle se termine à sa partie inférieure par un sabot en bronze doré que le porte-drapeau place dans la gaine du baudrier. Sa longueur totale est de $2^m,48$ environ.

Les étendards donnés aux troupes à cheval sont absolument semblables aux drapeaux des troupes à pied, mais de plus petites dimensions. L'étoffe n'a que 65 centimètres de côté ; la cravate a la même longueur, mais sa largeur est réduite à 21 centimètres ; la hampe, enfin, n'a que $2^m,28$ de longueur totale.

Les drapeaux et étendards que viennent de recevoir les troupes sont au nombre de 436, dont 315 drapeaux pour les troupes à pied et 121 étendards pour les troupes à cheval.

1. Voyez vol. XV, pages 23, 39, 54.

PETITE ROSE[1]

XIX

Trois heures se passèrent dans ces doux épanchements. Petite Rose était auprès de sa tante; Mme Derville, Daniel et Yaya les entouraient, lorsque Nanon annonça M. de la Bréharaye.

Il salua froidement Mme Derville, qui se levait pour le recevoir, et se dirigea vers sa belle-sœur avec une expression à la fois étonnée et mécontente qui semblait dire :

« Pour quelle grave communication Marie-Thérèse peut-elle me faire venir chez ces inconnus ? »

1. Suite. — Voy. pages 171, 187, 203, 218, 234, 250, 266, 281 et 298.

Avant qu'il ait eu le temps d'ouvrir la bouche, la religieuse dit :

« Marguerite, c'est ton oncle, va l'embrasser. »

M. de la Bréharaye eut un brusque tressaillement ; il devint livide, et sa main s'étendit dans un mouvement inconscient pour repousser la charmante créature qui s'avançait intimidée et souriante.

« Marguerite ! fit-il d'une voix sourde, d'où vient-elle ? qui vous l'a ramenée ? »

Sœur Marie-Thérèse regarda fixement son beau-frère et répondit :

« Dieu ! Dieu qui cherche les enfants perdus dans les villes et dans les déserts, et qui les trouve. Il n'a pas permis que la mort bût avant le temps cette dernière goutte du sang des Kermadec, qu'elle cueillît cette dernière fleur du plus vieil arbre généalogique de la province. »

M. de la Bréharaye s'était penché vers sa nièce, et avait appuyé à son front ses lèvres blémies, sans pouvoir proférer une parole. La saisissante ressemblance de l'enfant avec son père et sa tante, et cette petite étoile à la tempe droite, avec laquelle naissaient tous les Kermadec, ne lui eussent point permis, d'ailleurs, de formuler un doute sur son identité. Enfin il balbutia :

« Je suis bien heureux, ma chère Marguerite, bien heureux ! mais si ému que j'ai peine à l'exprimer. »

Sœur Marie-Thérèse s'était rapprochée d'eux, et son beau regard pur continuait à peser sur son beau-frère. Lorsqu'il prononça ces derniers mots, un sourire de mépris effleura ses lèvres, et presque à son oreille elle dit, en écartant à demi Petite Rose :

« Les voleurs d'enfant l'oublient trop, cet œil de père toujours ouvert au ciel sur les orphelins. Les meurtriers ne pensent pas à ces mains des assassinés éternellement jointes dans la tombe pour demander justice... » Et tout haut elle ajouta :

« A présent, Amaury, si vous voulez vous asseoir, M. Daniel Derville que je vous présente, et auquel nous devons le bonheur de reprendre possession de notre Marguerite, vous racontera son histoire. Les circonstances dans lesquelles il l'a connue, retrouvée, et finalement emmenée pour en faire sa chère petite sœur, vous rendront fier d'elle, je l'espère. Vous verrez qu'elle a hérité non seulement des traits, mais encore de la nature héroïque et tendre de son pauvre père. »

M. de la Bréharaye terrifié, et par la vue de Petite Rose, et par la terrible allusion de sa belle-sœur à des crimes qu'il croyait ensevelis dans leur impunité, fit un suprême effort pour adresser des remerciements à Daniel Derville et à sa mère ; puis il s'assit et écouta, dans une stupeur qu'il s'efforçait vainement de secouer, l'histoire de sa nièce. Pendant ce récit dont chaque mot semblait lui crier : « L'heure est venue de rendre l'héritage, » il se raccrocha à un espoir ainsi qu'un naufragé à une épave flottante : son fils Henri, bon et beau comme sa mère, chéri de sa tante, épouserait Marguerite lorsqu'elle aurait dix-huit ans, et de cette façon garderait sa fortune. Quant aux soupçons de sœur Marie-Thérèse, M. de la Bréharaye se faisait fort de les dissiper, car il était impossible qu'elle eût une certitude matérielle. Rassuré et rasséréné par ces pensées, le misérable reprit bonne contenance, et accepta d'un air aimable le dîner que Mme Derville lui offrit, vu l'heure avancée.



M. de la Bréharaye écouta. (P. 316, col. 2.)

Avant de se retirer il annonça son intention d'écrire le lendemain, à Paris, à une vieille amie, pour qu'elle lui envoyât une institutrice pour Petite Rose, qu'il comptait installer à la Bréharaye aussitôt après sa première communion.

« Mais moi, je ne veux pas aller avec vous, mon oncle ! s'écria l'enfant dont les yeux se remplirent de larmes. Je veux rester ici avec ma mère et mon frère, et Yaya et Nanon et Taleb ! pourquoi donc voulez-vous me prendre ? »

Sa tante l'attira à elle et lui expliqua que son oncle était son tuteur et quels droits ce titre lui conférait.

« Mais, ajouta-t-elle, je vais tout concilier en rappelant que les filles des Kermadec sont toujours élevées aux Ursulines, et que le désir formel de ton cher père était de ne pas déroger pour toi à l'usage de notre maison. Ainsi, Amaury, point n'est besoin de votre institutrice.. »

M. de la Bréharaye sentait trop qu'il avait à ménager sa belle-sœur pour essayer de protester.

« Si j'ai songé d'abord à une institutrice, dit-il, c'est parce que j'ai pensé que Marguerite, ayant toute une éducation à commencer, aurait peut-être quelque peine à suivre les classes du couvent.

— Je me charge de lui servir de répétitrice, dit sœur Marie-Thérèse. Ainsi voilà qui est entendu : le couvent après la première communion, et les vacances chez Mme Derville. Es-tu satisfaite Marguerite ?

— Oh ! oui, ma tante.

— Et moi ? dit M. de la Bréharaye, n'aurai-je rien ?

Je suis cependant très disposé à beaucoup aimer ma chère petite nièce. »

La religieuse eut un frisson.

« Je vous la conduirai quelquefois, Amaury, dit-elle; mais elle n'ira et ne restera jamais à la Bréharaye sans moi... je ne serais pas tranquille... les enfants ont besoin d'une surveillance incessante.

— J'ai une excellente femme de charge.

— C'est possible. Je ne la connais pas, et je ne confierai point Marguerite à une inconnue. »

M. de la Bréharaye se leva pour couper court à une conversation qui ne pouvait se prolonger qu'à son désavantage. Anxieux de savoir si, une fois seule avec lui, sa belle-sœur lui dirait quelque mot décisif qui fixerait ses perplexités, il lui proposa de la reconduire jusqu'à son couvent, dans sa voiture.

« J'allais vous le demander, » répondit-elle.

Ils firent leurs adieux aux hôtes de la *Maison grise* et partirent.

« Maintenant que nous sommes seuls, monsieur, dit sœur Marie-Thérèse, je dois vous avertir sans phrases que je vais faire réunir un conseil de famille pour Marguerite. Ce conseil sera choisi parmi les vieux amis de ma famille; vous conserverez la tutelle pour l'honneur de votre fils, mais votre administration de la fortune de l'enfant sera sévèrement contrôlée par les ubrogé tuteur, je vous en préviens.

— Que signifie un pareil langage! s'écria M. de la Bréharaye, payant d'audace, et décidément pour qui me prenez-vous, Marie-Thérèse?

— Pour un assassin... pour un voleur... pour un monstre..., » répondit lentement l'Ursuline, en le regardant dans les yeux.

Le misérable, dont une sueur froide mouillait les tempes, éclata d'un rire horrible, et cette violente contraction fit ressembler son visage à une face de damné.

« Superbe! superbe! disait-il, quelle imagination ont ces religieuses! il n'est telles que ces têtes mystiques pour enfanter de semblables visions. Parce que mon fils bénéficiait naturellement de la mort de son oncle et de la disparition de sa cousine, il s'ensuit que moi je suis l'assassin et le voleur? c'est parfait! Quelle logique serrée, ma chère... Vous me donnerez vos preuves, n'est-ce pas?

— Je n'ajouterai pas une parole à ce que je vous ai dit.

— Vos preuves, il me les faut! répéta M. de la Bréharaye, que cette réponse, qu'il prit pour une défaite, rassura; on ne lance pas à un homme comme moi une accusation de ce genre sans la justifier.

— Lorsqu'on ne peut envoyer aux galères un homme comme vous, pour l'honneur de sa famille, dit la religieuse, on se tait; mais on prend ses précautions.

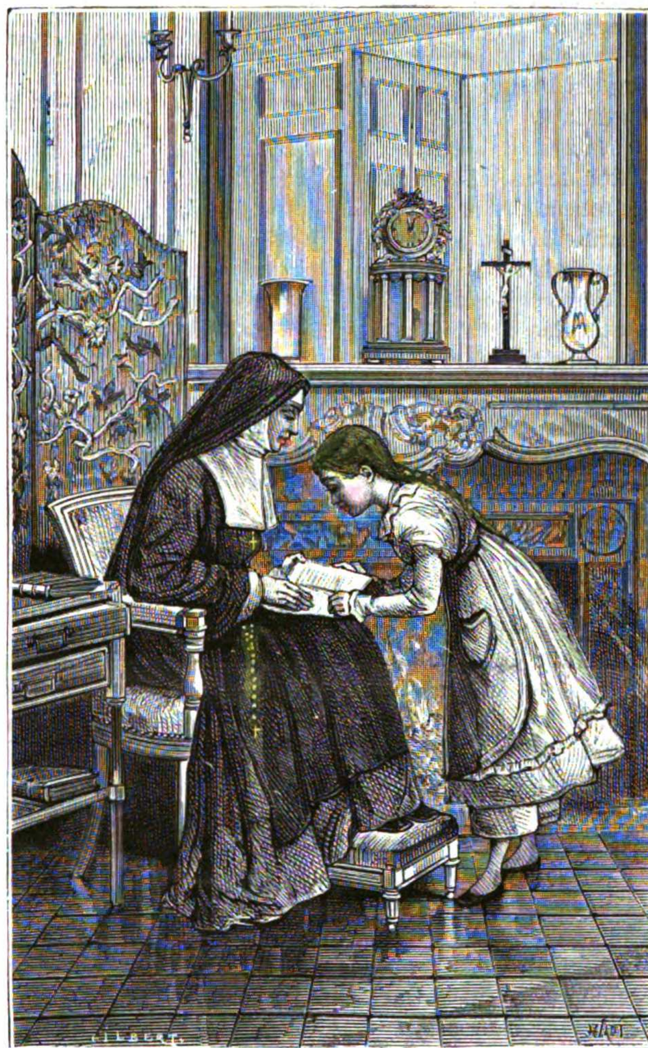
— Je vois que les hallucinations qui hantaient le cerveau de votre sœur, les derniers temps de sa vie, sont une maladie de famille, répondit M. de la Bréharaye, certain maintenant que la religieuse ne parlerait pas. Je vous engage à vous faire soigner, ma chère, ou alors à me fournir des preuves... De deux choses l'une: ou vous avez la tête malade ou je suis le dernier des criminels. Il faudrait opter.

— Ah! taisez-vous, malheureux! s'écria l'ursuline épouvantée de cette cynique audace, ne tentez pas Dieu! »

La voiture était arrivée à la porte du couvent; sœur Marie-Thèrèse s'empressa de descendre en repoussant avec indignation la main que lui tendait son beau-frère.

« Moi qui espérais qu'il avait des remords, pensait-elle, et qui m'attendais à entendre un cri de repentir... Quel endurcissement dans le crime! Je crains bien que Dieu ne l'ait condamné à jamais. »

Ce soir-là, vers dix heures, Daniel Derville et sa mère, assis en face l'un de l'autre dans le salon de la *Maison grise*, se regardaient tristement.



Petite Rose était auprès de sa tante. (P. 315, col. 2.)

« Une héritière de dix millions! dit le jeune homme avec un soupir, le plus vieux nom de la Bretagne!... A dix-huit ans ce sera une créature exquise de beauté, d'intelligence et de bonté. Et puis le prestige romanesque de son malheur et de sa première existence... toute la noblesse du pays se la disputera... elle épousera quelque marquis, quelque duc... Mère, voilà notre doux rêve enterré.

— Qui sait! » répondit madame Derville.

Il ne fut question dans Rennes, les jours suivants, que de « l'enfant perdue », cette petite Marguerite de Kermadec sur laquelle, autrefois, toutes les mères avaient pleuré, et que la main de la Providence venait de ramener si miraculeusement dans son pays.

Ce fut une véritable procession de visites à la *Maison grise*, chacun voulait voir et embrasser la charmante enfant, que sœur Marie-Thérèse présentait rayonnante. Un peu effarouchée d'abord, Petite Rose s'apprivoisa bien vite, et douairières et jeunes femmes furent enthousiasmées de sa gentillesse et de son délicieux parler. Yaya et Taleb eurent aussi leurs succès.

Le colonel de Daniel, qui venait d'apprendre par les journaux le vrai nom de Petite Rose, arriva sur ces entrefaites avec sa famille. Il apportait à Petite Rose une croix d'or massif, garnie de brillants, qui avait la forme d'une croix de la Légion d'honneur. Au centre étaient gravés ces mots: « A Petite Rose, le 2me chasseurs d'Afrique. »

Le régiment tout entier, en effet, s'était associé pour ce don; pendant plusieurs semaines les braves soldats s'étaient privés de fumer, afin de ne pas « écorner » les cinq sous quotidiens qui devaient contribuer à l'achat de la « décoration » de Petite Rose. Lorsqu'elle reçut cette croix des mains du colonel, l'enfant se jeta dans ses bras en criant qu'on la ferait mourir de bonheur.

Sœur Marie-Thérèse, profondément touchée, remit au colonel, sur sa fortune particulière dont elle avait gardé la disposition, une grosse somme avec laquelle, le jour de la première communion de sa nièce, le 2me chasseurs d'Afrique devrait festoyer magnifiquement, et chaque soldat recevoir deux livres du meilleur tabac qui fût. Elle chargea ensuite Daniel Derville d'envoyer 2000 francs aux parents des deux malheureux soldats tués à Lichana.

Le lendemain Yaya fut baptisée, ayant pour marraine Petite Rose, pour parrain le colonel qui voulait absolument une filleule. Elle fut nommée Marie, en souvenir de Lella-Meryem.

Le surlendemain, qui était le dimanche de la Trinité, Petite Rose et la négresse, vêtues exactement de même, allèrent s'agenouiller ensemble à la table sainte, à la vive émotion de la foule qui remplissait l'église. A la sortie, une vieille dame complimenta Petite Rose d'avoir traité Yaya en égale.

« Oh! Madame, répondit l'enfant, devant notre Père Dieu, c'est Yaya qui est « la plus »; elle est bien « plus bonne » que moi, et mon frère m'a appris qu'il n'y a de grands que ceux qui sont bons. »

Un déjeuner, chef-d'œuvre de Nanon, réunit autour de la table de Mme Derville tous nos amis, augmentés du jeune et charmant Henri de la Bréharaye, arrivé la veille de Paris. Nous allons les quitter là, ils sont heureux.

A suivre. ANDRÉ GÉRARD.

LE LYCÉE DE VERSAILLES

Cet ancien collège royal, situé sur l'avenue de Saint-Cloud, fut autrefois le Couvent de la Reine, édifié de 1766 à 1772, par Marie Leczinska, femme de Louis XV, sur ses fonds patrimoniaux, pour des chanoinesses régulières de Saint-Augustin, dont l'institution et la règle avaient pour principal objet l'éducation des jeunes filles. Leur couvent est aujourd'hui à l'extrémité de la rue Royale, sous le nom de couvent de Grand-Champ.

Les matériaux du château de Clagny, démoli pour la construction d'un quartier neuf, servirent à l'érection du nouveau couvent. Cette institution ne tarda pas à devenir riche et florissante; mais la Révolution en chassa les religieuses et convertit leur couvent en domaine national. En 1793, la chapelle servit de lieu de réunion à une section de Versailles, dite des Droits de l'Homme. De 1794 à 1806, le couvent fut transformé deux fois en hôpital militaire, et resta la plus grande partie du temps vide et inoccupé. Enfin, un lycée y fut établi, et l'inauguration eut lieu le 1er mai 1807.

Les bâtiments forment dans leur ensemble un vaste et bel édifice. L'immense avant-cour est ornée de pelouses et de deux belles allées de vieux tilleuls sur les côtés. Dès la grille d'entrée, on est frappé de l'aspect gracieux de la *chapelle*, construite, comme le reste des bâtiments, sur les dessins de l'architecte Mique. Son portail est composé de quatre colonnes cannelées d'ordre ionique moderne. Le fronton est décoré d'un bas-relief que, dans toutes les descriptions, on regarde comme représentant la *Foi*, l'*Espérance* et la *Charité*, mais que M. Théry pense plutôt personnifier l'*Abondance* fournissant à la *Charité* les secours qu'elle doit répandre. L'intérieur est orné de vingt-six colonnes d'ordre ionique formant la croix. Une suite de dix-huit bas-reliefs, représentant l'*Histoire de la Vierge*, décorent les murailles. Toutes ces sculptures ont été exécutées par Deschamps, sous les yeux de Bocciardi. L'*Assomption* du dôme a été peinte par Briard, et les quatre pendentifs, *Saint Jérôme*, *Saint Chrysostome*, *Saint Ambroise* et *Saint Augustin*, par Lagrenée le jeune. L'autel est en marbre blanc, entouré d'un sanctuaire. Au fond, une statue de la Vierge a été placée dans une niche surmontant l'autel. Un lustre placé sous la coupole et des vitraux à encadrements de couleur complètent la décoration intérieure, en attendant l'orgue dont la place est

réservée. Derrière la chapelle, flanquée de deux pavillons, se trouve l'ancien couvent, dans les galeries duquel circulent les professeurs et les élèves.

Trois cours intérieures gazonnées divisent entre elles les diverses parties du lycée. Au nord des bâtiments se trouvent encore trois grandes cours, destinées aux récréations pour le grand et le moyen collège. Une nouvelle aile, construite en 1858, fut ajoutée aux bâtiments principaux. En 1862, sur les terrains du potager on établit un petit collège communiquant au lycée, mais tout à fait séparé.

Un charmant jardin d'hiver, servant de parloir, s'ouvre dans un autre jardin, ayant une entrée particulière sur le boulevard de la Reine. Des jardins très étendus, appartenant au lycée ou mitoyens, entourent l'édifice, qui n'est dominé d'aucun côté et plane en partie sur une vaste campagne. On peut dire, sans crainte de contradiction, que c'est aujourd'hui le plus beau des collèges de France. Sous le rapport des études, on sait que depuis 1819 il lutte glorieusement avec ceux de Paris dans les concours généraux.

Par un décret du 1er février 1868, l'*Association amicale des anciens élèves de Versailles* a été reconnue établissement d'utilité publique.

CHARLES JOLIET.

LES PLANTES CARNIVORES

Dans un de nos précédents articles sur les mouvements des plantes[1], nous avons expliqué que plusieurs végétaux, principalement de la famille des Droséracées, saisissent et absorbent les substances animales déposées sur leurs feuilles, ainsi que les insectes capturés par elle. Mais il y avait alors doute sur une question majeure. Les substances absorbées servent-elles à nourrir le végétal comme elles servent à la nourriture des animaux, c'est-à-dire par absorption digestive? Ou bien les feuilles absorbent-elles seulement les gaz produits de la décomposition naturelle des aliments? Dans le premier cas, les feuilles fonctionneraient à la manière d'un estomac, tandis que les autres organes, les racines et les parties vertes, fonctionneraient comme à l'ordinaire. Pour le second cas, il n'y aurait rien d'anormal dans le mode de nutrition végétale. La question, nous le répétons, était indécise, et l'on ne possédait qu'un petit nombre de faits favorables au double rôle que pouvaient jouer les feuilles.

C'est ainsi qu'Andrew Knight avait observé un pied de *Dionée attrape-mouches* qui végétait très vigoureusement, parce qu'il plaçait sur ses feuilles de petits morceaux de viande crue. On avait vu également des pieds de *Drosera* prendre un développement extraordinaire, parce qu'ils étaient constamment visités par de nombreux insectes. D'autres expériences venaient, au contraire, contredire ces faits, et donnaient même des résultats tout à fait inverses.

Toutes ces incertitudes ont disparu à la suite d'observations nouvelles de M. Francis Darwin.

Il y a trois ans, ce physiologiste anglais transplanta et cultiva, dans des assiettes remplies de mousse, deux cents pieds de *Drosera rotundifolia*. Une cloison en bois, très basse, séparait chaque assiette en deux moitiés. Dans l'une de ces moitiés étaient placés les pieds destinés à recevoir la nourriture animale; dans l'autre moitié, les pieds étaient mis à la diète. On recouvrit le petit parterre d'un châssis en toile métallique, pour empêcher la visite des insectes.

Depuis le commencement de juillet jusqu'au commencement de septembre, une ou deux parcelles de viande rôtie furent distribuées, à quelques jours d'intervalle, à chaque feuille des plantes alimentées; ces parcelles de viande pesaient un quinzième de grain.

Avant le commencement de septembre, époque de la comparaison définitive des deux parties de la plante mises en expérience, on constatait que les plantes nourries avec la viande profitaient fort bien du traitement auquel elles étaient soumises. Leur couleur verte brillante témoignait que l'azote apporté par la viande avait augmenté les grains de chlorophylle. On pouvait vérifier aussi que la quantité de cellulose avait augmenté, en examinant au microscope l'amidon des feuilles sèches.

Les compartiments alimentés offraient un aspect de plus en plus beau. On y voyait des hampes florales mieux fournies et plus fortes. Au contraire dans les compartiments laissés à la diète, les plantes présentaient un état visible de dépérissement. Il était donc évident que les plantes favorisées d'une portion de rôti tiraient un excellent parti de cette nourriture, qu'elles l'absorbaient absolument comme font l'homme et tous les animaux carnivores.

TH. LALLY.

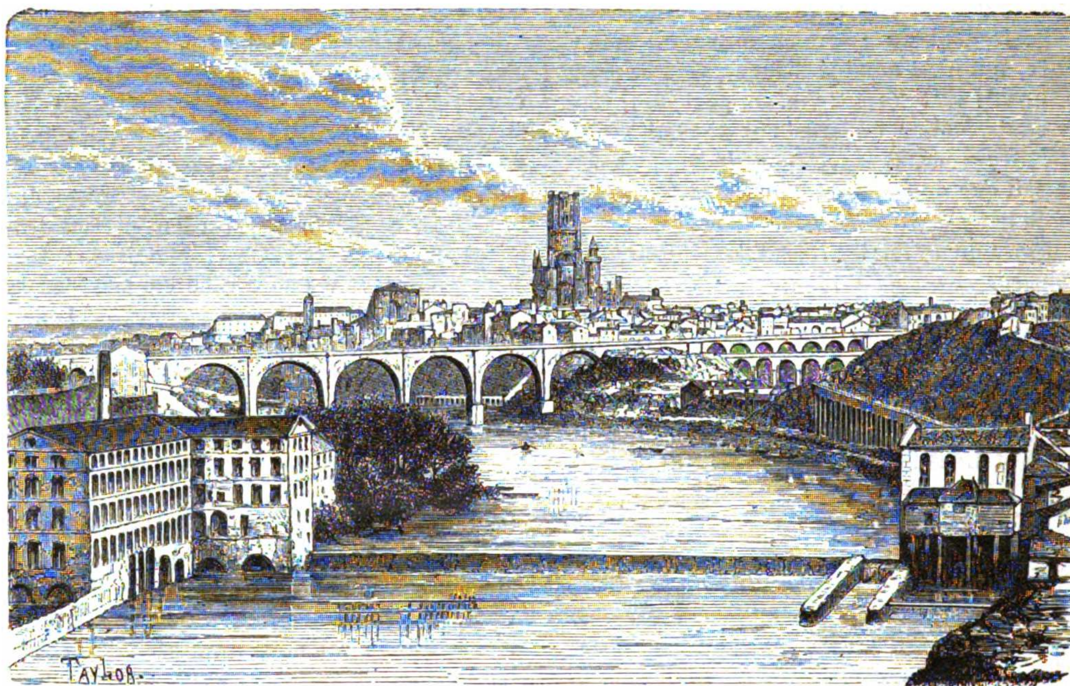
A TRAVERS LA FRANCE

ALBI

Albi est une ville de vingt mille habitants environ, bâtie de briques, sur un promontoire, dans une des régions les plus pittoresques traversées par le Tarn. Il y eut là dès l'époque gauloise un centre d'habitation autour duquel vécurent les Albigeois, peuple client des Tectosages et plus tard sujet des Romains. Les Albigeois embrassèrent le christianisme au troisième siècle, à la parole de saint Clar, qui paya de sa vie son zèle apostolique; mais ils gardèrent mal par la suite les doctrines prêchées par leurs premiers pasteurs. Leur nom, qui ne le sait? devint celui de l'hé-

1. Voy. vol. VI, page 371.

résie la plus terrible qui ait agité la France au moyen âge. On sait aussi quelles luttes sanglantes étouffèrent, au treizième siècle, ces croyances tellement étranges qu'on a cru devoir en faire remonter l'origine au culte des anciens Perses. Cette secte n'avait de chrétien que le nom ; elle admettait deux esprits créateurs et tout-puissants, celui du bien et celui du mal ; elle niait la propriété, proclamait l'anarchie et réputait mauvaises les actions que toutes les morales reconnaissent comme justes et permises. Sa forte organisation, la rapidité de ses progrès et l'étrangeté de ses dogmes inquiétèrent l'Église, qui voulut d'abord la ramener par la prédication, et finit par appeler contre elle le bras redoutable de Simon de Montfort. Albi ne fut pas néanmoins le centre réel de cette religion, et ce ne fut point sur elle, mais sur Toulouse, que se porta l'effort de la lutte où devait succomber le Midi. La foi catholique régna à Albi dans toute sa pureté durant les quatorzième et quinzième siècles, et la prudente fermeté des évêques sut plus tard l'y maintenir à l'abri des tentatives de la Réforme.

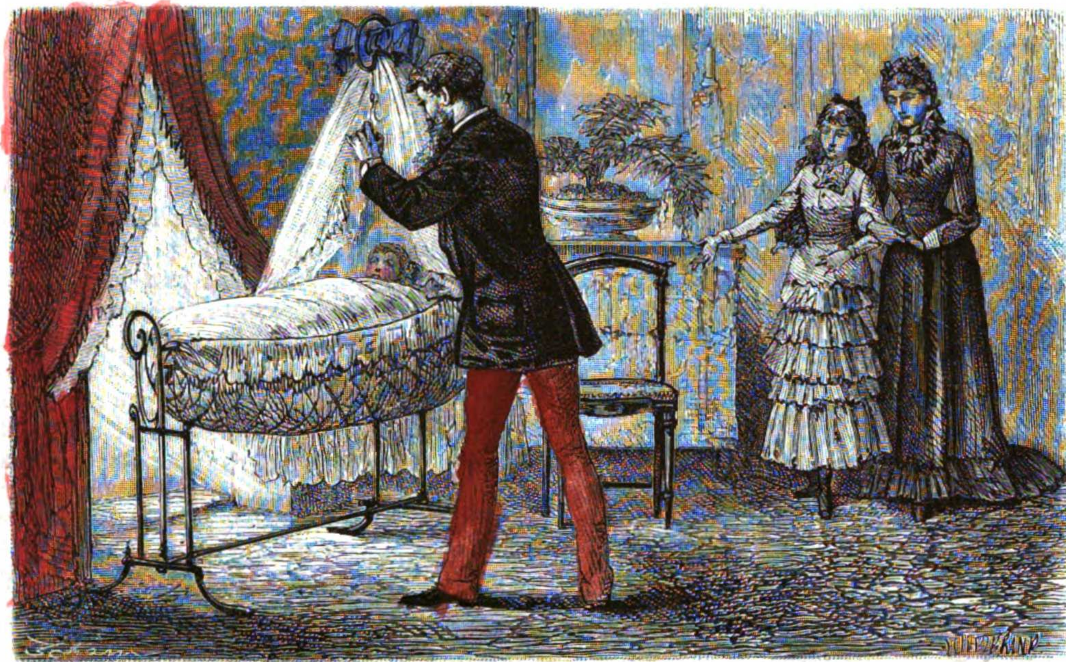


Albi.

Ce fut dans cette période d'union et de calme que la population aida généreusement ses pontifes à la construction de la cathédrale Sainte-Cécile, une des plus imposantes que l'architecture gothique ait données à la France. Cet édifice colossal fut commencé en 1282, et terminé seulement après deux siècles. On l'éleva sur le sommet de la colline, et de sa tour on fit la citadelle de toute la ville. Ce clocher, haut de 74 mètres, égale presque celui de Rodez et surpasse tous les autres clochers du Midi, si l'on excepte ceux de Bordeaux. Tout l'ensemble de la cathédrale ressemble également à une forteresse ; l'entrée marque seule le temple d'un Dieu de paix. C'est sur ce porche qu'ont été épuisées toutes les ressources de la délicate habileté des sculpteurs, et le marbre y a pris sous leurs mains les contours les plus variés et les plus gracieux. L'intérieur offre à son tour deux nouveaux chefs-d'œuvre. C'est d'abord un jubé, merveille de luxe et de patience, et dont un grand écrivain disait un jour : « On a honte d'être sage en présence de pareilles folies ! » Ce sont ensuite, sur toutes les murailles, des peintures à fresque d'un genre unique en France : car elles furent exécutées, au commencement du seizième siècle, par des artistes italiens; l'Enfer et le Jugement dernier y sont représentés dans leurs épisodes les plus bizarres et les plus dramatiques.

Albi renferme d'autres monuments anciens et de jolis édifices modernes; mais son principal attrait pour les étrangers, c'est, après sa cathédrale, l'aspect grandiose qu'offre la ville du côté de la rivière. Le Tarn, profondément encaissé entre deux berges à pic, y passe sous trois ponts élevés, dont l'un date du moyen âge et dont un autre, en forme de viaduc, porte le chemin de fer des houillères de Carmaux. La ville, bien que devenue le centre administratif aussi bien que géographique du département du Tarn, manque d'animation. L'industrie et le commerce y sont peu actifs, et Albi est de plus en plus surpassée en importance par sa rivale, la ville manufacturière de Castres, qui renferme 26000 habitants.

Anthyme Saint-Paul.



Monsieur-papa arrangeait le rideau. (P. 324, col. 1.)

CADETTE[1]

XIV

Entre grand'mère et moi, il y a maintenant comme un mécontentement. Plus je m'intéresse à ma petite sœur, plus elle la traite avec indifférence.

Quand elle reçoit une lettre de Paris, elle me fait languir et elle ne me donne le plus souvent que des nouvelles de ma mère.

Dans ses meilleurs jours elle me dit :

« Votre sœur cadette vient fort bien, il paraît. »

Son ton est si glacé que je ne lui demande pas autre chose.

Mathurine m'a avertie qu'il lui était désagréable de m'entendre parler de cette enfant.

« Et à moi-même, a-t-elle ajouté, cela me fait quelque chose de vous voir si affectionnée à ce petit bébé que vous ne connaissez pas et qui ne nous est rien, à nous. »

Cadette n'est rien non plus à Mathurine ! Ainsi donc Cadette doit être oubliée.

Je n'ose plus en parler qu'à Geneviève de Préauloup, à ma poupée Cendrillon et à ce petit papier. J'écris aussi sur elle de longues lettres à maman et même à monsieur papa, qui me répond très aimablement.

Il est vraiment bien bon, et il a l'air d'aimer très fort ce petit poupon si dédaigné chez grand'mère.

Dans toutes les lettres il est question de baptême ; mais grand'mère fait la sourde oreille. J'en ai bien du chagrin, surtout depuis que Mme Mimi m'a dit un jour avec tant de malice :

« Cela n'a pas de bon sens, de faire un si long voyage pour cela. Ils finiront par trouver une marraine sur place. »

Naturellement, après cette insinuation perfide, j'ai écrit tout de suite à maman une lettre désespérée. Je tiens beaucoup à mon titre de marraine, et d'ailleurs, sans l'occasion de ce baptême, qui sait quand je verrais ma petite Cadette ! Tout le monde l'appelle ainsi. Et cependant on sait maintenant qu'elle s'appelle : Blanche-Victoria-Louise-Marie. Grâce à moi, elle est tout un petit personnage à Péran, et dans mes longues promenades dans la forêt je pense librement à elle.

Mon Dieu, qu'elle serait heureuse ici ! Dans ces belles allées, elle pourrait marcher et même tomber sans se faire mal : la poussière et la mousse sont également douces. Les petits enfants aiment les bêtes : elle aurait toujours des oiseaux sous la main, elle verrait courir les petits lièvres, et elle aurait Barbiche et Mitaine pour fidèles compagnons. Barbiche dresse l'oreille et aboie tendrement quand on lui dit : « Où est Cadette? »

Cela m'amuse de dire et de redire son nom, là où il n'agace personne ; cela m'amuse de faire dans la pous-

1. Suite. Voy. pages 209, 225, 241, 257, 273, 289 et 305.

sière des petits sentiers par où elle pourrait passer. Mais c'est trop tôt penser à la faire marcher. J'oublie qu'elle ne quitte encore son berceau que pour être portée dans les bras. Je crois bien être assez forte pour la porter. Le dirai-je ? je porte souvent Barbiche qui est plus lourd qu'un petit enfant, pour m'habituer à porter quelque chose. Il aime beaucoup cela, mon vieux Barbiche, et, quand il me voit me baisser, il accourt, se pose tout seul sur mon bras droit, et me met ses pattes autour du cou. En vérité, il est bien triste d'être réduite à porter un chien quand on a une petite sœur à soi.

Mme Gilles, qui me laisse quelquefois chercher mes sujets de style, s'étonne de me voir toujours parler des petits enfants.

« Mon Dieu, comme vous aimez les bébés, Germaine, m'a-t-elle dit l'autre jour! on voit bien que vous ne voyez pas de près ces petits êtres exigeants et ennuyeux. »

Oh! ennuyeux! Je la regardais et je pensais que ce qu'il y avait d'exigeant et d'ennuyeux, c'était une vieille dame, qui ne faisait que parler d'elle, de sa famille, de ses petites affaires, de son estomac, qui mangeait des pastilles toute la journée en bâillant et en soupirant! Je voyais vis-à-vis Mme Gilles et Cadette, et je ne pouvais m'empêcher de rire du contraste. Le soir même, Mme de Préauloup est venue chercher Geneviève, et tout à coup elle a dit à grand'mère :


M. Domino a examiné la photographie. (P. 322, col. 2.)

« Eh bien, madame, à quand le baptême?

— Laissez passer l'été, Madame, a répondu grand'-mère, en essuyant tranquillement le verre de ses lunettes : voyager par la chaleur est un supplice. »

Hélas! et quand le froid viendra, ce sera bien autre chose! Un voyage maintenant serait très possible pour grand'mère, les grandes chaleurs sont passées; mais, plus tard, qu'il fasse une gelée et il n'y aura plus moyen de quitter le Pavillon. Et que deviendra le baptême de Cadette? Si on allait lui chercher une autre marraine, ou la faire baptiser par procuration! comme dit Mme Mimi. Je ne suis plus sûre de rien et je vois que je n'ai plus rien à dire. Il y a des moments où grand'mère et Mathurine semblent avoir oublié l'existence de ma filleule, tant elles me regardent avec étonnement quand j'en parle.

Oui; mais moi je ne l'oublie pas, non, oh non!

XV

Je suis tout émue de ce que je viens d'entendre; nous partons pour Paris demain, c'est entendu, c'est décidé, c'est irrévocable. J'étais à cent lieues d'une pareille résolution; mais Cadette a été malade et grand'mère a eu peur, si grand'peur qu'elle part sans tenir compte du temps ni de ses affaires. Pauvre grand'mère! elle n'aime pas du tout cette petite fille-là, c'est certain, mais elle n'entend pas qu'elle meure sans un vrai baptême. Cadette a bien fait d'être un peu malade, c'était justement cela qu'il fallait pour décider grand'mère.

J'avais éprouvé une grande joie les premiers jours de la semaine. En recevant une lettre de maman, je constate qu'elle a un double timbre, je sens une carte sous l'enveloppe, je déchire bien vite et je vois... une grosse figure réjouie, un joli poupon en robe blanche, qui ouvre en rond de grands yeux et une petite bouche et qui tient son pied dans sa main; Cadette avait été photographiée avec sa nourrice. Avec quelle tendresse j'ai baisé ce petit visage de papier! Combien de fois ai-je regardé ce petit être qui est ma sœur et ma filleule! Grand'mère n'a pas daigné le regarder. Mathurine m'a dit que tous les petits enfants se ressemblaient et que Cadette n'était pas plus jolie qu'une autre. René et Guillaume de Préauloup, après l'avoir regardée, m'ont dit assez sottement qu'elle n'avait pas de nez, et que puisqu'on avait pu photographier un si petit enfant, ils feraient photographier leur petit chien Lida. Je n'ai trouvé de vrais admirateurs que dans M. de Préauloup et Geneviève. M. de Préauloup m'a dit, avec un soupir, que Cadette était superbe de santé et paraissait pleine de vie; Geneviève a admiré ses cheveux frisés, ses grands yeux et surtout son geste. Elle riait aux larmes de la voir saisir avec tant de force son petit pied chaussé de blanc.

J'étais si fière de ma filleule, que je suis allé la montrer au vieux M. Domino et à M. le curé. M. Domino a examiné la photographie à la loupe, l'a palpée, l'a sentie et a parlé de « procédés chimiques ». M. le curé a levé la main et a dit : « Dieu bénisse l'innocente créature! »

Naturellement la vue de la photographie avait redoublé mon désir de voir l'original; mais l'indifférence de grand'mère avait été telle, que je n'avais osé rien demander.

Mais voilà qu'il arrive le lendemain une lettre tout inquiète de maman. Cadette a pris froid, précisément pendant pendant la pose; ce n'a été qu'un léger rhume, mais on craint une fluxion de poitrine.

Me voilà en larmes, voilà Geneviève qui accourt pour me consoler, et Mme de Préauloup qui dit devant grand'mère :

« Il serait pourtant dur qu'elle mourût sans baptême. »

Grand'mère en a pâli et a dit :

« Nous partons lundi, madame, il n'y a pas péril en la demeure. »

Le lendemain, quand monsieur papa a écrit que Cadette était beaucoup mieux et qu'on avait exagéré la maladie, je me sentais à la fois consolée et désolée.

« Allons, voilà le voyage remis, s'est écrié Mathurine, qui est très méchante depuis quelque temps.

— Non, a répondu grand'mère, je ne veux pas de cet embarras sur la conscience, nous partirons lundi.

— Irais-je avec Madame?

— Mais certainement. »

J'aurais bien voulu qu'elle restât à Péran : elle déteste les enfants en général, et Cadette en particulier. Elle m'a aimée moi, parce que je suis la petite-fille de grand'mère. Chez maman elle va recommencer ses jalousies et ses scènes, elle me suivra partout et dira à grand'mère que je n'ai plus d'yeux que pour ma petite sœur. Et cette vilaine Mathurine dit qu'elle m'aime. C'est une drôle de manière d'aimer. Ce ne sera pas la mienne. J'aimerai ma chère petite Cadette sans jalousie. Je ne serai jalouse ni de maman, ni de monsieur papa, ni même de sa nounou. Quand j'étais petite, j'aimais tout le monde, et cela m'a fait beaucoup de peine quand j'ai appris qu'il y avait des jaloux. Il y en a pourtant, puisque grand'mère elle-même est un peu jalouse de Cadette. Quant à Mme Mimi, elle est jalouse de tout le monde. Il faut qu'une personne soit bossue, borgne, gravée de petite vérole et qu'elle ait des moustaches pour qu'elle n'en dise pas de mal, et elle est jalouse même des gens qu'elle aime. Elle ne veut pas que le Pavillon soit plus joli que sa maison, ni grand'mère plus riche qu'elle.

Les Préauloup ont une toute petite jalousie à leur manière : il ne faut pas trop s'amuser ailleurs que chez eux, ou bien ils boudent un peu. Joseph, le vieux Joseph, est jaloux du jardinier de Péran et crache avec mépris sur les arbres qu'il vient de tailler. Mathurine est jalouse de tous ceux qui approchent grand'mère, moi exceptée. Si grand'mère donne des ordres à une autre qu'à elle, elle devient triste et dit qu'elle a perdu la confiance de Madame. Enfin, Barbiche, mon chien Barbiche, est tellement jaloux de Mitaine, que quand je la caresse, il grince des dents et saute dessus pour la mordre. Il y a des moments où je ne peux pas leur donner audience ensemble. Autrement, ce sont des coups de griffes, et des coups de dents, et des regards jaloux qui me font penser à ceux de Mathurine.



Je l'ai prise dans mes bras. (P. 324, col. 2.)

Bien souvent dans ma prière je dis tout haut, voyant tous les désastres que fait la jalousie :

« Des jaloux et de la jalousie délivrez-moi, Seigneur. »

Et maintenant à mes bagages, et lundi en route pour aller connaître, embrasser, soigner, chérir Cadette.

XVI

Mon Dieu! je vous remercie de m'avoir donné une petite sœur.

J'en ai une. Je l'ai vue, je l'ai embrassée, elle m'a souri; je ne puis plus avoir de doutes.

Ce matin, en mettant le pied sur la première marche de l'escalier qui me conduisait chez maman, je ne pensais qu'à elle, et Mathurine, me voyant enjamber les marches, me retenait par ma robe en me disant :

« Vous allez effrayer le poupon si vous allez si vite. »

Et je montais, je montais, pensant que je n'effrayerais pas ma chère maman.

Ah! qu'elle était émue aussi en m'embrassant! Et avec quel accent elle m'a dit :

« Ma fille, ton air de santé me console de tous mes sacrifices. »

Puis elle m'a embrassée en murmurant plus bas :

« Que tu es gentille, Germaine, de tant aimer ta petite sœur!

— Oh! maman, où est-elle? Voilà si longtemps que je brûle d'envie de la voir! »

Maman s'est levée, a pris mon bras, et nous sommes passées dans mon ancienne chambre.

Auprès de la fenêtre, il y avait un berceau de mousseline blanche, et monsieur papa arrangeait le rideau pour que le soleil ne donnât pas sur le visage de Cadette endormie.

Elle dormait. Oh! qu'elle était jolie, angélique, si blonde, si rose, si calme! J'ai baisé ses petits poings fermés si doucement qu'elle n'a pas remué.

« Je lui ai mis ce matin le béguin que tu m'as envoyé, » a dit maman.

J'ai embrassé maman pour cette bonne idée et j'ai embrassé aussi monsieur papa, qui mange sa petite fille des yeux.

Heureusement que grand'mère trop fatiguée était restée à l'hôtel. J'ai pu m'installer dans la chambre et attendre le réveil du petit chérubin.

« Mon ami, il faut que nous allions sur-le-champ au Faisan doré, ramener M[me] Grandvallon, » a dit maman.

Monsieur papa a pris son chapeau, et ils sont partis en me disant : « A bientôt! »

« Mademoiselle, est-ce que vous allez rester là? m'a dit la nourrice.

— Oui, ma bonne, oh! oui, je ne bougerai pas d'ici tant que je serai seule avec elle.

— Alors, s'il vous plaît, je vais déjeuner. La petite veut déjà manger, et comme j'ai défense de lui rien donner, je n'aime pas à déjeuner quand elle est éveillée.

— Allez, ma bonne, je vous rappellerai s'il le faut; comptez sur moi. »

J'ai ôté mon chapeau et je suis demeurée en contemplation. Vraiment, c'est très joli, les petits enfants. Leur peau et leurs cheveux sont de soie, leur tout petit corps a des poses charmantes.

J'étais là bien tranquille quand tout à coup Cadette a levé son petit poing droit et s'est frotté l'œil droit; puis elle a levé son petit poing gauche et s'est frotté l'œil gauche. Mon cœur battait; elle allait s'éveiller sans doute, me regarder pour la première fois. Mon Dieu, si ma vue lui donnait envie de pleurer! Elle frise son petit nez et ses paupières blanches; elle frotte son menton. Elle est si drôle que je ne peux retenir un éclat de rire qui la réveille tout à fait et qui l'étonne sans doute, car elle fait un mouvement très vif, se redresse de travers sur son oreiller, ouvre les yeux et me regarde. Il y a déjà de l'âme, beaucoup d'âme dans ses yeux bleus et doux. Je continue à rire, je joins les mains, je lui dis un chapelet de tendresses :

« Ma petite sœur, Cadette chérie, ange, chérubin, fleur du bon Dieu! »

Elle me regardait toujours surprise; enfin, elle a gazouillé je ne sais quoi, et elle a ri en me tendant les bras.

C'était toute mon envie de la prendre; mais je n'osais pas. Enfin, je m'enhardis. Je me penche, je glisse mes deux mains dans le lit de duvet et je prends le petit oiseau, et je l'embrasse, et je baise son béguin, et je ris pour le faire rire.

Tout à coup, elle regarde partout avec inquiétude, ses petits poings tombent l'un après l'autre sur ma tête; elle me bat, Cadette, elle me bat comme plâtre. Ma crainte me revient; si elle allait se fâcher et pleurer!

Tout à coup la porte s'ouvre.

C'est Mathurine, son ennemie, son adversaire, la jalouse Mathurine, qui entre, les sourcils froncés, la coiffe de travers. On dirait une ogresse qui vient manger la chair fraîche.

Ah bien oui! A peine a-t-elle aperçu la mignonne figure qu'elle s'écrie :

« Prenez donc garde, Germaine; remontez le bras gauche. Est-ce comme cela, Seigneur, que l'on tient un enfant? »

Elle approche, me l'enlève, la dorlote, l'embrasse, l'appelle : « Mon petit canard, ma grosse moute, mon cher ange. »

Je veux la lui prendre; elle résiste, s'échappe avec elle. Cadette, d'abord un peu effrayée, se met à rire de la plus jolie manière du monde. Elle agite ses petits bras, elle remue ses petits pieds, des amours de petits pieds. Elle revient dans mes bras, et elle y était blottie quand la nourrice est entrée et a dit :

« M[me] Grandvallon demande qu'on lui présente la petite. »

La petite, qui se serait précipitée dans mes bras si je l'avais laissée faire, a été lavée, peignée, bichonnée; j'ai moi-même passé une brosse bien douce dans ses cheveux de soie presque blanche.

On lui a mis je ne sais combien de dentelles; on l'a chaussée de souliers blancs trop petits pour le pouce de Mathurine; on l'a coiffée d'un bonnet de tulle à ruches orné de pompons blancs, je l'ai prise dans mes bras et j'ai précédé la nourrice dans le salon où grand'mère se trouvait en toilette de visite.

Grand'mère a jeté à Cadette un coup d'œil que je connais, tout plein d'une résolution bien arrêtée de froisser, a dit cérémonieusement à maman qu'elle paraissait forte pour son âge et m'a demandé si j'avais vu Mathurine. J'ai répondu oui sans autre explication. Je ne sais trop ce que penserait grand'mère de l'explosion d'enthousiasme de Mathurine pour Cadette.

Je crois bien que la figure glaciale de grand'mère a agi sur Cadette : car elle s'est mise à tirer sur ses pompons en criant comme un petit aigle. Maman a fait un signe à la nourrice. Elle a disparu avec Cadette et on s'est mis à parler du baptême, qui aura lieu demain à dix heures. Le parrain est un Anglais, cousin de M. Harrisson, M. Tom Broadway, de passage à Paris.

Ma chère maman s'est occupée de ma toilette, un peu négligée à Péran; elle est sortie avec moi, et nous

avons fait des emplettes. Elle paraît très changée, ma pauvre maman, et la voiture la fatigue tellement que vous avons fait presque toutes nos courses à pied.

Quand nous sommes revenues, Cadette dormait de tout son cœur sous le regard de Mathurine. Mathurine ne médit plus, ne s'impatiente plus; Mathurine ne va plus examiner avec malice la cuisine, ni écouter malignement ce qui s'y dit.

Mathurine s'est liée avec la nounou et va faire son entendue pour les soins à donner à Cadette; je ne reconnais plus Mathurine. Ah! si grand'mère pouvait s'adoucir aussi! mais non, elle va, elle vient, sans se plus soucier de Cadette que si elle n'existait pas. Elle assistera demain en grande toilette au baptême par condescendance; mais elle ne daignera pas jeter les yeux sur la chère petite héroïne de la fête. Il n'y a au monde qu'un enfant pour grand'mère, et c'est moi.

A suivre. Mlle ZÉNAÏDE FLEURIOT.

LA PHOSPHORESCENCE

Pendant que les partisans du gaz et ceux de la lumière électrique luttent ensemble; pendant que la rue du Quatre-Septembre et l'avenue de l'Opéra ont leurs admirateurs enthousiastes et leurs détracteurs passionnés; pendant que les électriciens, non contents de lutter contre les fanatiques du gaz, cherchent à s'entre-dévorer entre eux, afin de faire triompher leur système particulier : Édison contre Wedermann, Jamin contre Jablochkoff; pendant ce temps, d'autres savants entrent dans la lice. Vont-ils mettre d'accord les combattants et distribuer définitivement la palme? En aucune façon; ils se l'adjugent à eux-mêmes.

La belle difficulté vraiment d'éclairer avec le gaz ou avec l'étincelle électrique! c'est une simple question d'argent. Nos nouveaux venus éclairent simplement avec le soleil, qui ne coûte rien. Le soleil a eu jusqu'ici le monopole de l'éclairage pendant le jour; on le lui conserve pendant la nuit, et voilà tout. Je me hâte d'ajouter que nos inventeurs n'ont absolument rien de commun avec Josué, qui arrêta l'astre roi pendant quelques heures; ils n'ont même pas réédité ce fameux projet qui consistait à élever dans les airs un immense ballon, dont l'étoffe, éclairée par le soleil, aurait joué le rôle d'une lune! Nos inventeurs sont des plus sérieux, et leur procédé est déjà pratiqué en France et surtout en Angleterre.

Vous avez maintes fois aperçu, en vous promenant la nuit dans la campagne, de petites lueurs d'un blanc verdâtre ou bleuâtre qui font comme des taches lumineuses dans la prairie; peut-être même avez-vous fait la chasse aux *vers luisants*. Ces curieux insectes, que les poètes ont appelés « les étoiles de l'herbe », sont lumineux par eux-mêmes, et doivent à cette remarquable propriété leur nom de *lampyres* (du grec *lampo*, je brille), sous lequel ils sont scientifiquement connus.

Examinons d'un peu près ces porte-lumière : leur corps et en particulier leur abdomen est mou; c'est l'extrémité postérieure de cet abdomen qui est lumineuse ou, comme l'on dit, phosphorescente (de deux mots grecs, *phos*, lumière, et *fero*, je porte).

Irritez les nerfs de ces lampyres en les aspergeant d'un alcali, d'un acide, d'alcool, d'éther ou même d'eau tiède, et vous verrez immédiatement augmenter l'intensité de leur lumière; au contraire, faites agir une substance toxique, comme l'acide cyanhydrique par exemple, et la phosphorescence disparaîtra. Détachez cette partie brillante de l'abdomen, et vous reconnaîtrez, non sans étonnement, que l'animal continue de vivre, et que la partie détachée conserve pendant un certain temps sa propriété lumineuse. On a remarqué que la volonté de l'animal influe singulièrement sur le phénomène, puisque le bruit ou le mouvement suffit pour le déterminer à affaiblir sa faculté lumineuse.

Certains mollusques présentent le même phénomène, et nos lecteurs se rappellent peut-être qu'à propos de la phosphorescence de la mer[1], notre journal leur a appris que ce magnifique spectacle était dû à des milliards de petits animalcules qui se trouvent près de la surface liquide et qui sont phosphorescents. La laite du hareng, du maquereau, produit aussi la phosphorescence, et, chose singulière, la lumière atteint son plus grand éclat vers la troisième ou quatrième nuit. Quand on place les poissons lumineux dans le vide, ou dans certains gaz tels que l'acide carbonique, l'hydrogène, ou même dans l'eau privée d'air, ils cessent de briller. La phosphorescence renaît quand on introduit de l'air dans le milieu où ils sont placés.

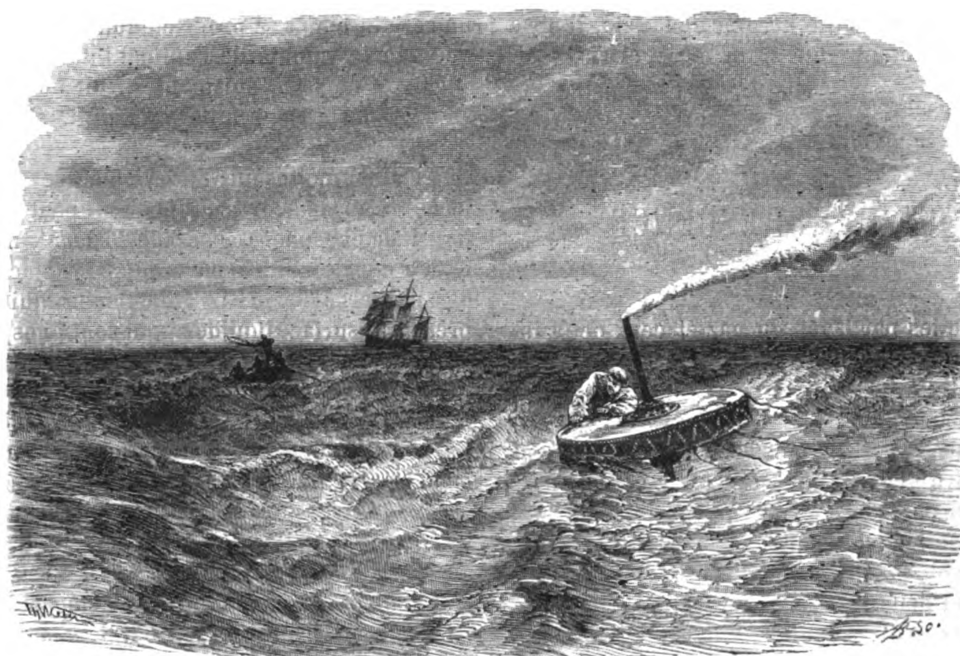
Certains végétaux brillent également dans l'obscurité : il n'est pas rare d'apercevoir à la campagne, durant la nuit, des débris d'écorce d'arbres projetant une faible lumière, comparable à celle des vers luisants. En général, les matières végétales sont toutes phosphorescentes au moment où elles se putréfient, à la condition qu'elles soient pénétrées d'eau. Certains végétaux vivants, les champignons, les agarics, présentent le même phénomène.

Si nous passons des matières organisées aux corps inorganiques, nous trouvons encore un grand nombre de faits du même genre. Tout le monde connaît la faculté lumineuse de ce corps très intéressant qui sert à fabriquer les allumettes et dont le nom, phosphore, rappelle précisément les propriétés.

Tous les corps que nous avons cités jusqu'ici ne possèdent la propriété phosphorescente qu'autant qu'ils sont placés dans l'air. On a cru reconnaître que la lumière qu'ils produisent était due à une action chimique très faible, à une combustion lente. Et l'on sait, par exemple, que le phosphore dégage de la lumière parce qu'il s'oxyde aux dépens de l'oxygène de l'air.

1. Voy. vol. VI, page 415.

Mais il y a une classe très considérable de corps qui sont phosphorescents tout simplement parce qu'ils ont emmagasiné de la lumière pendant le jour, lumière qu'ils rendent pendant la nuit. Certaines pierres précieuses sont dans ce cas; les anciens l'avaient reconnu. « L'escarboucle, dit-on, avait pour qualité particulière de chasser de l'air les poisons vaporeux et de luire dans les ténèbres. » Le célèbre ciseleur Benvenuto Cellini raconte « qu'il vit une escarboucle blanche comme les rubis blancs, et qui retenait une lumière si agréable et admirable qu'on la voyait briller dans les ténèbres ». Sous ce nom d'escarboucle, qui vient du latin *carbunculus*, petit charbon, et encore sous les noms de *pyrope*, d'*anthrax*, les anciens désignaient certaines pierres rouges que nous appelons aujourd'hui rubis, grenats, et qui brillaient la nuit comme de *petits charbons*. Tous les diamants sont phosphorescents, surtout lorsqu'ils ont été frottés ou chauffés; mais, pour constater cette propriété, il faut que l'observateur se soit enfermé pendant quelques instants dans une chambre obscure avant d'examiner la pierre qui vient d'être soustraite à l'action de la lumière.



Bouée lumineuse. (P. 327, col. 1.)

Vers 1603, un cordonnier de Bologne qui s'occupait non seulement de son art, mais de la recherche de la pierre philosophale, c'est-à-dire des moyens de faire de l'or, trouva par hasard une substance qui restait lumineuse dans l'obscurité. Le cordonnier s'appelait Vinanzo Casciorolo; la substance phosphorescente est connue en chimie sous le nom de sulfure de baryum. Depuis cette époque, on a trouvé un nombre considérable de substances qui ont la propriété d'emmagasiner la lumière, et M. Becquerel a montré que presque tous les corps jouissent de cette curieuse faculté. Citons surtout: le sulfure de calcium, connu sous le nom de phosphore de Canton, le sulfure de baryum (phosphore de Bologne), le sulfure de strontium, le sulfure de zinc, le fluorure de calcium, les diamants jaunes....

On écrirait un volume entier sur ce sujet. On montrerait comment les actions mécaniques, la chaleur, l'électricité, excitent la propriété phosphorescente; on indiquerait les temps, variables d'un corps à l'autre, pendant lesquels se maintient la lumière, et, par exemple, il serait intéressant de savoir que les sulfures de calcium, de strontium, conservent leur propriété lumineuse pendant trente heures et qu'on peut la leur rendre en les chauffant; que le diamant luit dans l'obscurité pendant quelques heures.... Nous avons hâte de revenir à ce qui fait l'objet même de notre causerie.

Il y a quelques années, certains industriels vendaient des fleurs lumineuses. Ce que nous avons dit fait aisément comprendre comment on les préparait. Il suffisait de les enduire, au moyen de gomme, d'un sulfure phosphorescent. Ce jouet, qui fut quelque temps à la mode, donna l'idée de construire de petits objets lumineux dans l'obscurité. C'est ainsi qu'on a vu des porte-allumettes, des cadrans d'horloge, etc., rendus phosphorescents.

Ces curieuses applications ne semblaient pas devoir sortir du domaine de la fantaisie; on nous apprend aujourd'hui qu'une compagnie anglaise poursuit un but des plus importants: l'éclairage intérieur des maisons au moyen de substances phosphorescentes appliquées à l'aide d'un vernis sur les murs. Si le procédé réussit, nous assisterons à une véritable transformation de nos demeures: plus de bougies! plus de

gaz! plus d'allumettes! Du même coup on supprime le plus grand nombre des incendies, les explosions de gaz, les empoisonnements par le phosphore... Les compagnies d'assurances perdent une bonne moitié de leur clientèle et ne conservent que les assurances sur la vie... La compagnie des allumettes se meurt, la compagnie des allumettes est morte... juste au moment où ses produits allaient commencer à reprendre feu. Le budget de nos ménagères est singulièrement allégé de toutes les dépenses d'éclairage, qui n'existent plus...

Quand bien même ces résultats fantaisistes ne seraient pas obtenus, il est certain que le nouvel éclairage sera sérieusement utile dans un grand nombre de circonstances.

Nous avons eu plusieurs fois l'occasion de parler des terribles explosions dont les mines de houille sont fréquemment le théâtre; les gaz délétères qui se dégagent à certains moments, enflammés par la lampe des mineurs, produisent ces terribles détonations connues sous le nom de feu grisou. Puisque, malgré les lampes perfectionnées mises entre les mains des ouvriers, ces épouvantables accidents continuent à décimer les mineurs, ne pourrait-on pas, tout en ventilant la mine, ce que nous considérons comme absolument nécessaire, peindre les parois avec un vernis contenant par exemple du sulfure de baryum? Je sais bien que la propriété phosphorescente n'a pas une durée illimitée et qu'il convient de temps à autre de replacer le sulfure au grand jour; il semble donc que, dans l'intérieur d'une mine, à l'abri de la lumière, le sulfure de baryum ne pourra être utilisé que pendant un temps très court. Hâtons-nous d'ajouter que la lumière du soleil n'est pas seule susceptible d'être emmagasinée par les corps phosphorescents. On pourra, à intervalles déterminés, lancer dans la galerie de mine un arc électrique qui communiquera aux parois une somme suffisante de lumière.

L'éclairage par la phosphorescence pourra être encore utilisé dans les magasins où l'on conserve de la poudre, des matières explosibles...

Parmi les applications déjà réalisées en Angleterre, nous signalerons les bouées lumineuses qui avertissent la nuit les navigateurs de la présence des obstacles sous-marins. J'ai précisément sous les yeux un rapport présenté à la Société des arts de Londres. L'orateur, M. Heaton, annonce qu'il a assisté à des expériences faites à Erith et qu'il a constaté qu'une bouée, recouverte de peinture phosphorescente, lancée à neuf heures du soir à la mer, était parfaitement visible à une distance de 90 mètres. La lumière ainsi aperçue pendant la nuit n'est pas blanche; les différents corps phosphorescents donnant des clartés de couleur variable, le même objet peut, suivant la matière qui le recouvre, donner une coloration verte ou rose.

Les Anglais, que nous félicitions non sans raison d'être des gens pratiques, escomptent déjà le succès des expériences que nous venons de signaler. On parle d'annonces, de pancartes lumineuses, qui seraient portées la nuit à dos d'homme dans les rues de Londres, ainsi que cela a déjà lieu durant le jour. On essaye enfin l'éclairage intérieur des maisons; mais, pour cette dernière application, nous croyons prudent d'attendre, avant de nous prononcer, que l'expérience ait été sérieusement faite. D'ailleurs, MM. Ihlee et Horne, à Londres, envoient gratuitement à tous ceux qui s'adressent à eux des échantillons d'étoffes, de boiseries, de papiers lumineux.

Si le gaz et la lumière électrique n'ont rien à redouter du rival dont nous signalons aujourd'hui l'existence, il n'en est pas moins vrai que l'éclairage par la phosphorescence pourra peut-être rendre dans un grand nombre de cas de très intéressants et très utiles services.

ALBERT LÉVY.

LES JEUX DE BALLE[1]

Dans les jeux que nous venons de passer en revue, il faut que la balle atteigne et franchisse une ou plusieurs fois des buts déterminés à l'avance et représentés, soit par des lignes comme dans l'épiscyre des Grecs et la sphéromachie des Romains, soit par des piquets plantés en terre comme dans le jeu des Indiens Choctaws ou dans le tchoëkah des Patagons. Le cricket repose à peu près sur le même principe et l'on peut affirmer que les *wickets* forment la base de ce jeu. Les wickets se composent de cinq petits bâtons, dont trois plantés en terre verticalement supportent les deux autres placés dans le sens horizontal. Ils représentent ainsi un gril à trois branches assez écartées les unes des autres pour laisser passer les balle. Toute la stratégie du jeu, fort compliquée du reste dans ses détails, consiste à attaquer et à défendre ces barres. On les attaque par le jet vigoureux d'une balle lancée avec la main (*bowling*). On les défend en repoussant et détournant cette même balle avec une crosse de bois, qui affecte actuellement la forme d'une petite rame (*batting*).

Pour jouer un *cricket-match* ou partie de cricket, les joueurs se divisent en deux camps égaux: onze contre onze. Chaque camp arbore une couleur qui lui est propre. Chaque joueur, vêtu d'un pantalon de flanelle blanche, endosse une chemise également de flanelle, mais à la couleur de son camp, et couvre sa tête d'une toque de même nuance; puis on plante les wickets dans une arène gazonnée, spécialement réservée à cet effet et qui porte par cela même le nom de *cricket ground*, terrain du cricket. La plus modeste petite ville d'Angleterre possède son cricket-ground soigneusement arrosé et entretenu aux frais du Cricket-Club de l'endroit, au

1. Suite et fin. — Voyez page 311.

nombre des membres duquel l'on compte aussi des dames, en leur qualité de joueuses de *lawn tennis*,

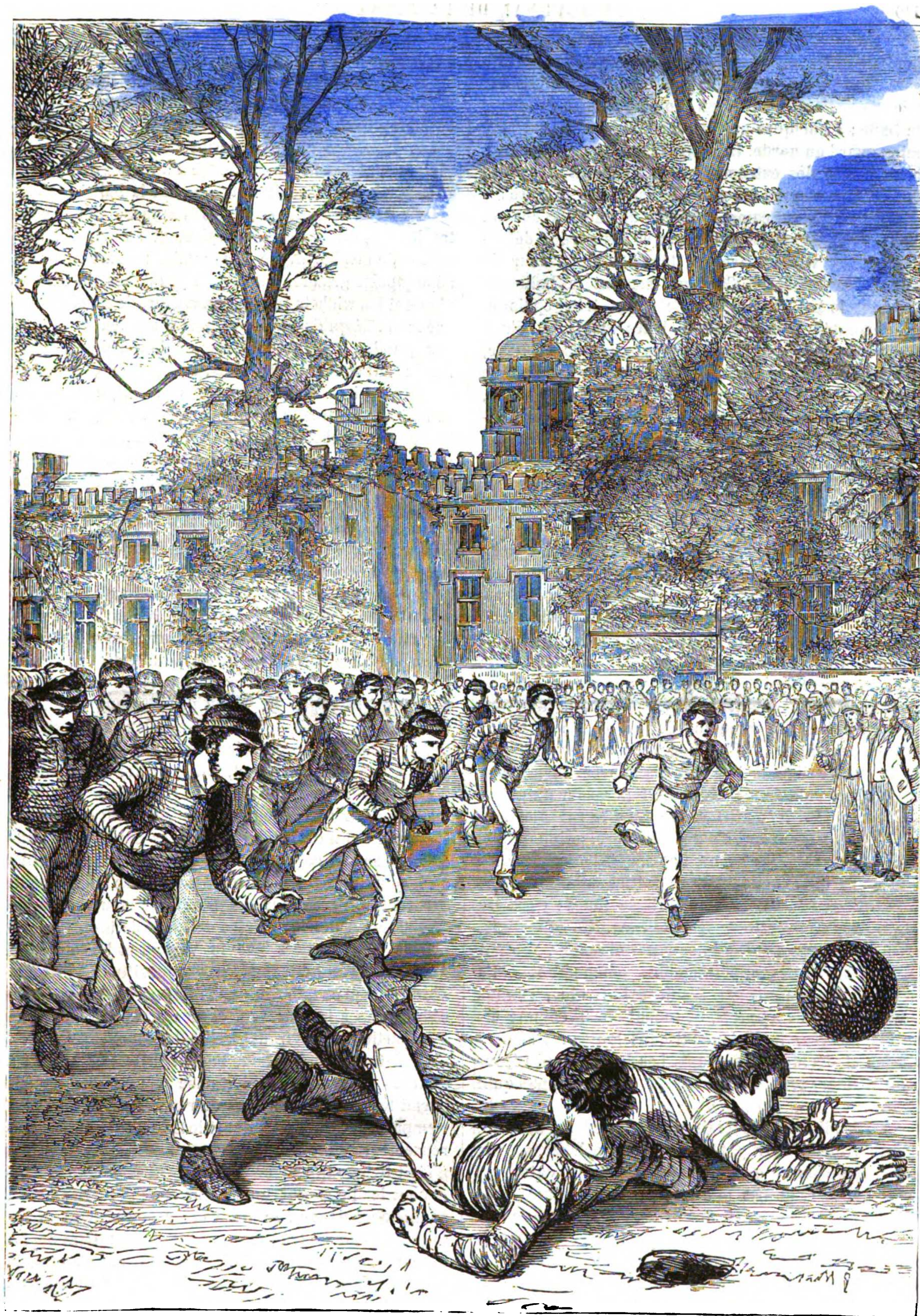
Les camps plantent leurs wickets et échelonnent leurs défenseurs dans les positions les plus propices



Le jeu de cricket. (P. 327, col. 2.)

autre jeu de balle rentrant dans la catégorie de ceux qui cessent lorsque la balle tombe à terre, et dont j'aurai l'occasion de vous entretenir prochainement.

à la défense. Toutefois, dans chaque camp, le *bowlman*, le *batman* et deux *guards* occupent des places fixes. Le batman se tient devant les wickets de son camp, la



Le jeu de *football*. (P. 331, col. 1.)

jambe gauche en avant, le *bat* dans les mains de telle sorte que l'extrémité repose à terre. En arrière des wickets se tient le bowlman, homme chargé de lancer la balle; à quelques pas derrière lui se place un premier guard ou garde. Le second garde, à position fixe, occupe une des extrémités de la ligne qui sépare les deux camps et qui a été préalablement tracée entre les wickets de chaque camp et à égale distance de chacun d'eux. La balle servie, le batman et ses gardes défendent leurs wickets avec la ténacité et l'ardeur de soldats sur la brèche. Ceux qui servent la balle ou tiennent le bat sont munis de gants très épais et caoutchoutés, pour protéger leurs mains, et d'une sorte de jambière en bois nommée *legguards*. La balle, en effet, faite de cuir bouilli, ou de bois recouvert de cuir, offre la dureté d'une pierre, ne rebondit point, et peut blesser très grièvement le malheureux batman inébranlable à son poste. Aussi, si le jeu de cricket compte des héros, il compte aussi des martyrs. Frédéric de Galles, père de Georges III, pour ne citer qu'un exemple, mourut des suites d'un coup de balle reçu au côté gauche.

Le cricket offre un divertissement aux jeunes gens, mais encore et surtout aux hommes faits. Considéré en Angleterre comme un jeu absolument national, il recrute ses champions dans toutes les professions. Si tous les Français sont égaux devant la loi, l'on peut affirmer que les Anglais demeurent égaux devant le *bat*. On rencontre très bien dans un même camp se coudoyant, se parlant et riant ensemble un lord et un paysan, un homme de loi et un coiffeur. Non seulement le cricket constitue un jeu national, mais encore il faut être Anglais pour le bien jouer, c'est-à dire calmer ses ardeurs et posséder un grand empire sur soi-même. Il existe dans le royaume britannique des gens qui n'ont d'autre profession que de jouer au cricket. On les nomme *professionnal players*. Les gains qu'ils retirent de ce métier atteignent des proportions fort raisonnables. Ils se louent dans les clubs, les universités, les collèges. Quelques-uns, très recherchés à cause de leur grand renom, veulent et obtiennent des appointements considérables. Ils servent de professeurs. D'autres individus, connus sous le nom de *umpires*, se louent aussi comme arbitres attitrés, interviennent dans toutes les affaires du jeu et décident des coups. Les joueurs qui recourent à leur sentence en acceptent l'arrêt, quel qu'il soit.

Les érudits se complaisent à placer à Farnham, petite ville du Surrey, le berceau du cricket, et cela sans doute parce que de grandes plaines entourent cette petite ville. Les mauvais plaisants donnent une autre raison. Le cricket, disent-ils, échauffe beaucoup. La nécessité de se rafraîchir se présente souvent, et la bière de Farnham est réputée excellente. Quoi qu'il en soit, il reste certain que ce jeu a dû, par sa disposition même, progresser beaucoup plus rapidement dans les pays de plaine que dans les pays de montagnes. Tous les gazons de Londres attirent les joueurs et invitent à la partie. On y voit deux cricket-grounds célèbres : le *lord's cricket-ground* ouvert en 1815 dans Saint John's Wood, et le *Kennington Oval* où se réunit ordinairement le Surrey Club.

Les touristes qui parcourent les campagnes anglaises sont avertis du voisinage d'un village ou d'une ville par le bruit sec du bat frappant la balle.

On a vu des paroisses rivales s'avancer l'une contre l'autre, enseignes déployées, et se livrer à une partie de cricket digne des combats homériques. A l'époque des grandes marées, les peuplades du littoral plantent les wickets sur les bancs de sable et semblent, par le *match* qu'ils y livrent, porter un défi à l'Océan. Les grandes universités rivales de Cambridge et d'Oxfort luttent souvent entre elles, et engagent des parties savantes qui ne durent pas moins de cinq à six jours. Les élèves de Greenwich et de Chelsea essayent d'établir par le cricket la primauté de l'armée sur la marine. Je vous citerai même un grand match qui eut lieu jadis à Bury entre les matrones et les jeunes filles de la cité. Après une lutte acharnée la victoire resta aux mains des matrones, et les jeunes filles, honteuses comme poules des qu'un renard aurait prises, rentrèrent tête basse au logis.

A la façon dont leurs colonies jouent au cricket, les Anglais reconnaissent le degré de civilisation qu'elles ont atteint. La jeune Australie, connaissant ce critérium, chercha, il y a une vingtaine d'années, à se mesurer avec les joueurs de cricket de la mère patrie. Ce ne fut pas sans peine que son projet reçut exécution. Enfin, en 1861, MM. Spiers et Pond, deux riches habitants de Melbourne, déclarèrent, par la voie de la presse, ce projet sérieux et, pour prouver leur dire, ils déposèrent chez un banquier une garantie de plusieurs milliers de livres sterling. Ils ne s'en tinrent pas là. Un agent muni de solides références partit pour Londres, et se mit en communication avec tous les clubs du Royaume-Uni. Les onze joueurs qui se décideraient à traverser l'Océan, devaient recevoir chacun la somme de 150 livres sterling et être défrayés de toutes les dépenses occasionnées par le voyage et le séjour en Australie. Certes de semblables propositions pouvaient séduire de prime abord, mais elles paraissaient moins séduisantes à la réflexion. Pensez que pour tenir une telle partie il fallait franchir 28000 kilomètres de mer! Malgré tout, M. Malham, l'agent australien envoyé à Londres, parvint à enrôler onze champions choisis parmi les meilleurs joueurs du royaume. Les journaux s'emparèrent alors du sujet et le traitèrent aussi vigoureusement qu'un grand événement politique. Ce match n'était-il pas appelé en effet à resserrer plus étroitement les liens qui unissaient déjà la mère patrie à sa fille océanienne? Je ne vous raconterai point les longueurs de la traversée, pendant les loisirs de laquelle les onze champions se morfondirent d'ennui. Je vous confierai simplement qu'aux jours de calme, ils jouèrent au cricket sur le pont du navire à la grande satisfaction des matelots.

A leur arrivée à Melbourne, ils reçurent une véri-

table ovation. Des drapeaux flottaient aux fenêtres, des fleurs encombraient les rues. De nombreux gradins entouraient le cricket-ground, si bien que le jour du match dix-sept mille personnes trouvèrent moyen de s'asseoir et de suivre la lutte. Le prix d'entrée, fixé à une couronne, amena une somme assez ronde dans la caisse des entrepreneurs.

Les Anglais infligèrent une bonne volée, *a good licking*, aux Australiens, et leur démontrèrent ainsi que leur degré de civilisation n'atteignait pas encore celui de la mère patrie. Cependant, à partir de ce jour les Australiens établirent partout des jeux de cricket. Leurs journaux consacrèrent des colonnes aux comptes rendus quotidiens des victoires et des défaites de chaque parti. Des articles de fond exaltèrent l'adresse et les muscles des vainqueurs. Des revanches s'organisèrent, et bientôt Anglais et Australiens, pour un oui ou pour un non, franchirent les 28 000 kilomètres d'eau qui les séparent.

Récemment, en 1878, onze Australiens partirent de Sydney, et pendant une année entière parcoururent l'Angleterre et les États-Unis, défiant tous les clubs de cricket et luttant tous les jours avec leurs adversaires. Le câble transatlantique apportait chaque jour en Australie un télégramme donnant le détail complet du jeu, sans souci des frais énormes que demandait une correspondance de ce genre. Vainqueurs partout, les Australiens rentrèrent sur le sol natal en véritables triomphateurs. Le peuple affolé voulait voir en eux des libérateurs, qui par le seul fait de leurs victoires répétées et nombreuses plaçaient la colonie au niveau de l'Angleterre et des États-Unis. Je vous laisse à penser à combien, dès lors, s'éleva le nombre des drapeaux aux fenêtres, des arcs de triomphe, des dîners de gala, des bouquets, des bannières, des speechs et de tous les accessoires qui constituent une grande réjouissance publique.

Il me reste maintenant à vous parler du jeu de ballon qui garde le plus de rapports avec les jeux de balle que je viens de vous décrire, c'est-à-dire du jeu rentrant dans la catégorie de ceux qui cessent quand le ballon a atteint un but ou franchi une limite. Il se joue en Angleterre, et se nomme *football*, qui signifie ballon au pied. Mais avant de vous donner quelques détails sur le football, procédons comme pour le cricket et cherchons si l'antiquité connaissait le jeu de ballon.

En fouillant les auteurs et consultant les médailles, le curieux paraît convaincu qu'il existait alors deux sortes de ballons : le *follis* et le *folliculus*. Le *follis*, fait de cuir et gonflé d'air, affectait des proportions plus grosses que celles de la tête humaine. Les poètes latins le qualifient ample et léger comme une plume. Il se lançait avec l'avant-bras ; il ressort même d'une médaille frappée sous Gordien que les joueurs se prémunissaient d'une sorte de brassard, dont les joueurs modernes ont conservé la tradition. Le *folliculus*, plus petit, se lançait avec le poing. Au dire de Suétone, l'empereur Auguste le préférait de beaucoup au *follis*. Cette façon de le lancer lui valut dans la suite le nom « de ballon de poing. »

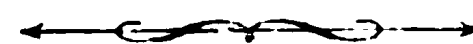
Je manque de détails circonstanciés sur la manière dont les Romains jouaient au ballon ; toutefois cette façon de le lancer, soit avec l'avant-bras, soit avec le poing, semblerait impliquer que l'on pouvait jouer avec lui la plupart des jeux de balle cessant quand la balle tombe à terre, tels que l'ouranienne, la phœninde, la harpaste, la longue et courte paume, le lawn tennis, etc., etc.

Le ballon dont on fait usage dans le football se distingue surtout par sa dureté. Il consiste en une vessie gonflée d'air, enduite extérieurement d'une couche d'huile, pour l'assouplir et la rendre plus imperméable, et recouverte exactement d'une enveloppe de cuir très épais. Beaucoup de joueurs, pour protéger leur épiderme des atteintes douloureuses d'un semblable ballon, chaussent des legguards, comme le batman du cricket. Ses jambes seules en effet ont besoin d'être protégées, puisque le football, comme l'indique son nom, ne doit être frappé qu'avec le pied. Ce jeu constitue un exercice violent, je dirai même dangereux, non pas au même degré que le tchoëkah des Patagons, mais peu s'en faut. L'espace de terrain réservé à l'action doit être grand. Les amateurs se divisent en deux camps et se tiennent enfermés dans deux limites extrêmes tracées à l'avance. Le football est lancé dans l'espace intermédiaire, et alors tous les joueurs de se précipiter dessus au pas de course.

La lutte s'engage à qui attrapera le ballon et le chassera devant soi d'un vigoureux élan de jambe. Il faut, pour que la partie soit gagnée, qu'un camp lui fasse franchir les limites du camp ennemi. Cela seul ne vous suffit-il point pour comprendre la lutte terrible qui se livre ? Les jambes se cassent, les épaules se démettent, les yeux se pochent, les dents s'ébrèchent, les nez saignent. Malheur à ceux qui tombent ! leurs camarades lancés par une course folle, échauffés par le désir ardent de sortir vainqueurs de la lutte, ne prennent nullement garde à eux et passent sur leurs corps sans souci des contusions ou des blessures qu'ils peuvent leur faire. Le football est là rebondissant, gagnant du terrain : il faut coûte que coûte le frapper du pied et lui faire rebrousser chemin. Mais d'autres veillent, alertes et l'œil au guet, et au moment où le ballon rase le sol, un coup de pied vigoureux l'enlève et l'éloigne du but qu'il était sur le point d'atteindre.

Je présume que les joueurs qui sortent sains et saufs de la bataille ont tous pour le moins une violente courbature, ce qui les dispose peu à recommencer le lendemain ou les jours suivants : ainsi font-ils diminuer le nombre des partisans du football. Qu'importe, au reste ? n'existe-t-il pas pour le remplacer bien d'autres jeux moins dangereux et tout aussi bons pour le développement des forces physiques ?

FRÉDÉRIC DILLAYE.



PETITE ROSE[1]

XX

Rendons-nous maintenant à la Bréharaye, près de ce malheureux qui, rassuré par la certitude que sœur Marie-Thérèse gardera ce qu'elle connaît de son secret, s'endort dans son impunité. « Trop souffrant » pour assister à la première communion de sa nièce, il a laissé Henri partir seul. Le noble enfant n'a pas eu un regret pour la fortune perdue ; le bonheur qu'il a éprouvé en apprenant que sa cousine Marguerite était retrouvée, a été sans mélange. Au lieu d'être quelqu'un par la grâce des millions, il sera quelqu'un par la puissance de son intelligence, mise au service d'une énergique volonté. Le petit rêveur d'autrefois est déjà un savant en herbe, il ira loin. M. de la Bréharaye n'est pas encore remis de l'irritation que lui a causée, la veille, l'exposé des nouveaux projets de son fils tombant sur ses espérances détruites.



Ils jouaient à la guerre. (P. 334, col. 1.)

Comment peut-on se résigner à perdre dix millions avec cette belle humeur? Heureusement il reste Marguerite, dernier et suprême espoir de ce père qui n'a aimé que son fils, aimé jusqu'au crime. Oui, il reste Marguerite, et l'affection toute maternelle de sœur Marie-Thérèse pour Henri. Par conséquent, ce n'est point elle qui fera obstacle à l'ardent désir de M. de la Bréharaye.

La nuit est tombée peu à peu ; le châtelain, plongé dans ses pensées, se promène à pas lents de la porte à la fenêtre de son cabinet. Soudain une voix retentit derrière lui et dit : « C'est moi, monsieur. J'entre sans me faire annoncer. »

Il n'y a qu'un homme parmi ceux dont il est le maître, qui puisse se présenter avec ce sans-façon devant le hautain et sévère personnage. C'est Ambroise, le fermier des Buttes, Ambroise son complice. Ce misérable, qui avait fait le tiers de ses cinq ans de service militaire en Algérie, et qui parlait couramment la langue franque, avait pu ainsi rendre à son maître les exécrables services que nous savons, par l'intermédiaire d'Arabes gagnés par une poignée d'or.

« Que me voulez-vous donc à pareille heure? dit M. de la Bréharaye en s'arrêtant devant Ambroise. Vous savez que l'enfant est retrouvée, que je suis ruiné ?

— C'est à ce propos que je viens vous causer. Retrouvée! après avoir été si bien perdue. Le diable s'en est mêlé! Mais, pour ruiné, monsieur, vous n'en êtes pas là! Vous avez toujours vos vingt mille livres de rentes et la Bréharaye, et puis les jolies économies que vous avez réalisées sur les revenus de M. Henri, pendant huit ans.

— L'hôtel que j'ai fait construire à Paris, et qu'il faudra rendre à ma nièce, et l'entretien des propriétés ont absorbé les trois quarts de ces économies, sans vous compter, Ambroise...

— La tutelle vous reste.

— La tutelle! Nous allons avoir un conseil de famille et un subrogé tuteur : c'est la volonté formelle de sœur Marie-Thérèse, la tante de Marguerite, la sœur de son père; je ne puis m'y opposer.

— Mauvaise affaire, monsieur ! Elle se défie donc de vous?

— Nullement, mais ce qu'elle désire est d'usage. »

Il eût coûté à l'orgueil de M. de la Bréharaye de laisser soupçonner à son complice qu'il était à la merci de sa belle-sœur. Ensuite il ne voulait pas l'effrayer, craignant que, pris de peur, il n'exigeât une forte somme pour quitter le pays.

« Êtes-vous sûr, monsieur, reprit Ambroise, que madame, avant de mourir, n'ait rien dit à sa sœur?

— Très sûr.

— C'est qu'elle se doutait, madame... Me faisait-elle des yeux quand je venais! Je n'osais pas la regarder. J'ai toujours eu l'idée qu'elle avait surpris cette conversation que nous avons eue ensemble un soir, dans le parc, quelque temps après mon retour. Tout le monde était couché au château, c'était la nuit close : la voilà qui apparaît tout à coup devant nous, blême dans son peignoir blanc; j'ai cru voir le spectre de l'autre. Elle vous a dit qu'elle était descendue pour trouver un peu de fraîcheur, qu'elle avait comme la fièvre...

— Oui, oui.., je me rappelle, fit M. de la Bréharaye avec impatience; mais à quoi bon revenir là-dessus? la tombe est muette.

— Heureusement! Savez-vous, monsieur, que je

1. Suite et fin. — Voy. pages 171, 187, 203, 218, 234, 250, 266, 284, 298 et 315.

pense quelquefois que nous sommes deux fameux misérables, vous surtout : car enfin c'est vous qui m'avez tenté.

— Ambroise !

— Oh! il ne faut pas vous fâcher : quand nous sommes seuls ainsi, il n'y a plus ni maître ni ancien valet, il y a deux complices. »

Le pâle visage du châtelain s'empourpra de honte et de colère, il fit un violent effort pour se contenir et dit :

« Je vois que vous voulez de l'argent.

— Vous avez deviné, monsieur : j'ai perdu encore deux vaches cette semaine, il me faut les remplacer et acheter un cheval de labour ; puis la maison a besoin de réparations avant l'hiver. »

M. de la Bréharaye ouvrit son secrétaire et y prit plusieurs billets de banque.

« Voilà trois mille francs, dit-il, les derniers que je puisse vous donner. Après demain le conseil de famille se rassemble et me lie les mains : vous comprenez ?

— Que trop! Enfin, vous me viendrez bien en aide encore un peu? Vous savez que je n'ai pas de chance, rien ne me tourne bon.

— Je vous aiderai dans la mesure de la médiocre fortune qui va me rester. »

Ambroise fit la grimace; ces tiroirs remplis de billets et de rouleaux d'or le fascinaient. Il avait souvent menacé son ancien maître de le dénoncer, lorsqu'il était sans argent et qu'il lui en refusait, disant qu'il préférait être mis en prison ou à « l'ombre », guillotiné, que de vivre dans la misère. Ce soir-là, une idée infernale lui traverse l'esprit : il y a dans ces tiroirs de quoi éviter à jamais pareille alternative. La plupart des domestiques sont allés danser au village, les autres bavardent à l'office. Ambroise fait glisser dans sa poche les trois mille francs, tire à demi un couteau et l'ouvre. M. de la Bréharaye, occupé à fermer son secrétaire, lui tourne le dos. Ils sont seuls, aucun bruit. Brusquement, d'une main, le robuste fermier saisit le châtelain et le maintient, de l'autre il lui enfonce son couteau dans la poitrine jusqu'au manche. Un cri sourd, la chute du corps sur l'épais tapis du cabinet, c'est tout.



Il lui enfonce son couteau dans la poitrine. (P. 333, col. 2.)

Ambroise remplit en hâte sa sacoche et ses poches ; il est tranquille, d'ailleurs, il sait bien que les domestiques ne viennent pas sans qu'on les appelle. Le meurtrier ignore qu'Henri de la Bréharaye est de retour; sa ferme est à trois lieues et il n'a parlé à aucun des gens du château.

Onze heures sonnent lentement ; une porte s'ouvre dans la tapisserie, c'est Henri qui vient souhaiter le bonsoir à son père. Il arrive de Rennes. Le jeune homme pousse un cri terrible et se précipite; derrière lui son valet de chambre, qui le suivait. Ils saisissent Ambroise et le renversent à terre; Henri enlève les cordelières de soie qui retiennent les rideaux de la fenêtre et garrotte l'assassin. Puis il sonne plusieurs fois de suite, et soulève, aidé de Pierre, le corps de son père qu'ils déposent sur un divan. La blessure saigne abondamment; M. de la Bréharaye respire encore. Ambroise lui jette un regard sombre. Les domestiques accourent.

« Un médecin et le brigadier de gendarmerie! crie Henri ; que François prenne mon cheval, il sera plus vite au bourg. »

Deux heures se passent, M. de la Bréharaye a rouvert les yeux, mais il ne peut parler. Ambroise, lui, refuse obstinément de répondre aux questions qu'on lui adresse.

Des pas pressés retentissent dans la grande cour.

« Voilà les gendarmes, dit un domestique, et le médecin.

— Mon pauvre monsieur Henri, dit le docteur en entrant, quel affreux malheur ! si près d'une joie.... »

Il alla au blessé, enleva le couteau de la plaie, l'examina et déclara que M. de la Bréharaye n'avait plus que cinq ou six heures à vivre.

Puis il fit couler entre ses lèvres quelques gouttes d'un cordial qui le ranimèrent. Le blessé reconnut son fils et lui serra la main avec anxiété :

« Où est-il ? qu'a-t-il dit ? »

Ambroise, l'oreille tendue, saisit ces paroles.

« Voilà ce que j'attendais ! s'écria-t-il. Je parlerai maintenant. Mon cher maître et complice, je suis pris ; mais vous me payerez cette dernière malechance, vous emporterez dans la tombe le mépris de votre fils et l'horreur des honnêtes gens. »

Et le misérable raconta ce que nous savons, au milieu d'un silence plein de stupeur.

Livide, la sueur au front, Henri se pencha vers M. de la Bréharaye :

« Mon père, fit-il d'une voix brisée, vous avez entendu ce qu'a dit cet homme, est-ce vrai ?

— C'est vrai.... répondit le mourant : assassin, je meurs assassiné. Dieu est juste. »

Deux jours après, le vieux curé de la Bréharaye accompagnait au cimetière du village le cercueil du châtelain, qui s'était déclaré indigne de reposer dans le caveau où dormaient ses aïeux. Henri, appuyé sur le bras du médecin, suivait seul ce cercueil.

A un mois de là, un jeune soldat était agenouillé à cette même place, couverte d'une pierre grise où on'ne lisait qu'une date. Ce jeune soldat, c'était Henri de la Bréharaye, qui venait de s'engager, après avoir fait l'abandon de la fortune de son père à sa cousine Marguerite, malgré la vive opposition de sœur Marie-Thérèse et du conseil de famille.

Petite Rose sait que son oncle est mort, mais elle ignore les tragiques événements qui ont précédé cette mort. Quand elle sera grande on lui apprendra la vérité. L'affection qu'elle porte à son cousin, dont le généreux sang aura lavé, sur nos champs de bataille, la tache imprimée à son nom, s'augmentera alors de toute la grandeur de son malheur, et elle ne lui demandera en retour que de consentir à partager avec elle son immense fortune.

XXI

C'était une de ces jolies journées de mai, légères comme la plume. Sous le ciel d'un bleu tendre, entre les bouquets blancs des pommiers d'un verger, s'élevait une riante maison toute festonnée de roses. Dans une allée finement sablée, à l'ombre mouvante des jeunes feuilles, deux charmants enfants, un garçon et une fille, jouaient « à la guerre » sous la garde d'une vieille négresse, dont le large sourire exprimait la plus intime satisfaction. Assise un peu en arrière, une femme vêtue de noir, avec des bandeaux de cheveux blancs encadrant son fin visage, lisait. Autour d'elle s'éparpillaient des gravures déjà anciennes, représentant les divers épisodes de la guerre de Crimée.

Le costume militaire du petit garcon était d'une haute fantaisie. Sur sa blouse de toile écrue, il portait un ceinturon de cuir noir d'où pendait un sabre de bois ; à chacune de ses épaules était attachée une grosse touffe de coucous, figurant ses épaulettes de colonel ; sa tête ébouriffée était coiffée d'un superbe schako de papier blanc, sur lequel un coquelicot représentait le pompon d'ordonnance. D'une main il tenait son sabre, et de l'autre un bâton au bout duquel se balançait une gerbe de bluets, de coquelicots et de marguerites. C'était le drapeau de la France.

La petite fille, qui faisait l'ennemi, n'avait pour tout uniforme qu'un ruban vert en sautoir, et un modeste bonnet de police en papier gris, qu'elle mettait de travers avec un air crâne. Accroupie derrière ses fortifications de sable, elle attendait les Français.

« Allons ! dit le petit garçon, ça y est ! sonne le clairon ! Yaya, Petite Rose, attention.... »

Et d'un bond impétueux il se précipita sur les remparts de Sébastopol qui couvrirent la petite fille de leurs débris.

« Dis donc, Petite Rose, cria le gamin, cette fois il faut que tu sois tuée, ce sera bien plus amusant.

— Mais non, je ne veux pas être tuée, tiens ! Et puis tu sais, Daniel, c'est toujours moi « qu'est » les Russes, ça m'ennuie à la fin ! J'ai du sable plein les yeux.

— C'est rien ! dit son frère, maman te soufflera dedans et ça partira. Tu comprends, Petite Rose, faut que ce soit toi les Russes, puisque tu es la fille.... un garçon ne peut pas faire les vaincus, ce serait trop honteux. D'abord les filles doivent obéir aux garcons....

— Avec ça ! dit Petite Rose en haussant ses mignonnes épaules, est-ce que papa ne fait pas tout ce que maman veut ?

— Oui, mais aussi maman fait tout ce que papa veut.

— Eh ben, alors, y sont pareils. Fais les Russes trois fois et moi je ferai les Français trois fois, ou je ne jouerai plus. »

Cet ultimatum décida le petit Daniel.

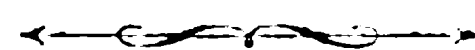
A quelque distance, debout au bras l'un de l'autre, le grand Daniel et la grande Petite Rose regardaient ces beaux enfants robustes, dans ce verger en fleur, cette demeure vaste et commode où allaient et venaient de bons serviteurs à la mine épanouie, et, par la grille ouverte, les vieux mendiants du chemin qui entraient librement, sûrs d'être reçus, selon le précepte évangélique, comme des amis dans l'infortune.

Et les deux heureux se rappelaient le passé, depuis le jour où l'enfant perdue fugitive, en haillons et les pieds nus, s'endormait sous les aubépines du vallon de Zemmora, jusqu'à cette heure bénie.

« Sais-tu, Petite Rose, dit Daniel, que notre histoire est un vrai conte de fées ?

— Oui, répondit-elle, en levant vers le ciel son beau regard reconnaissant, un conte de fées signé par le bon Dieu. »

ANDRÉ GÉRARD.



LE POIDS DE LA TERRE

Les mathématiques, aidées par l'expérience, ont pu déterminer très exactement la densité moyenne de la terre; elles sont parvenues à peser la masse entière de notre planète.

La terre pèse le nombre de kilogrammes que voici : 934,000,000,000,000; c'est-à-dire 934 000 milliards. Ce nombre ne nous dit rien : il est trop fort et notre imagination est trop faible; mais voici comment il faut le comprendre : si l'on calculait le poids d'un volume d'eau équivalent au volume de la terre, on trouverait un nombre 5 fois 1/3 moindre que celui marqué plus haut. Donc la densité moyenne de la terre, sa pesanteur spécifique est 5 fois 1/3 plus forte que celle de l'eau. Et, comme la densité des roches qui sont à la surface n'est guère que 2 1/2, il doit y avoir, dans l'intérieur du globe, des masses très lourdes dont l'excès de densité compense la densité moindre des roches superficielles. La densité du centre ne doit pas être fort éloignée de celle du plomb.

C'est là un résultat certain déduit d'expériences nombreuses et variées; la concordance des résultats obtenus par des méthodes basées sur des principes différents, constitue la garantie de leur valeur.

LE CABLE SOUTERRAIN

Notre réseau télégraphique est sur le point d'être complètement modifié. Dans un avenir peu éloigné, toutes les lignes aériennes seront remplacées par des lignes souterraines. On comprend l'utilité d'une pareille transformation. A chaque instant, nos fils télégraphiques ont besoin d'être réparés : le vent, le tonnerre, la malveillance quelquefois, détruisent le poteau ou le fil; durant la dernière guerre, nous n'avons que trop constaté combien il était facile à l'ennemi de rompre les communications télégraphiques; enfin, durant le rude hiver de 1879-1880, les neiges ont pendant plusieurs jours isolé complètement Paris de la province : les dépêches n'étaient plus transmises.

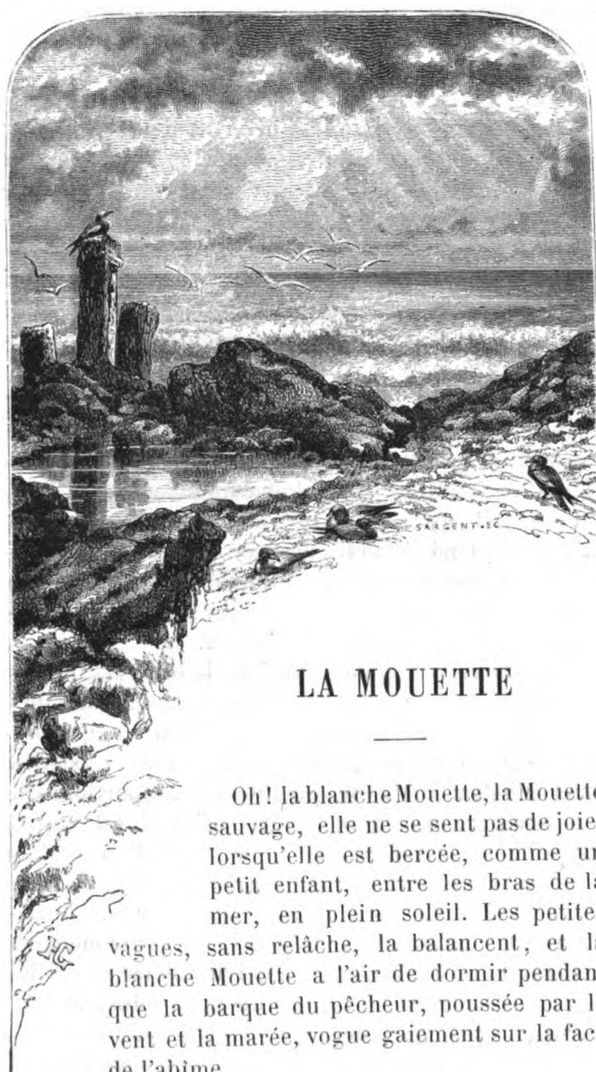
Tous ces inconvénients des lignes aériennes avaient frappé les ingénieurs depuis longtemps; en Allemagne, après des tâtonnements nombreux, on s'est mis à construire des câbles souterrains. C'est un travail analogue qui vient d'être entrepris en France. C'est entre Soissons et Paris que sera établie la première ligne souterraine. On ouvrira une tranchée entre ces deux villes et, au fond de la tranchée, à une distance suffisante du sol, on déposera des tuyaux de fonte à l'intérieur desquels le câble sera placé. Les cylindres de fonte seront réunis entre eux par des bagues de plomb. L'un des orifices du tuyau étant fermé, on s'assurera qu'il n'y a pas de pertes à la jonction, en comprimant de l'air à l'intérieur du cylindre : cet air ne devra pas s'échapper. La même opération sera recommencée après chaque soudure des bagues de plomb.

Le câble, qui comprendra trois fils de cuivre isolés par la gutta-percha, sera placé par petits bouts dans l'intérieur du canal de fonte et les fils de cuivre correspondants, dans chaque partie du câble, seront soudés l'un à l'autre.

Bien que ces câbles doivent être désormais à l'abri de l'intempérie des saisons et de la malveillance, il est bien évident qu'il pourra se produire accidentellement des ruptures, et il faut avouer que, dans ce cas, la recherche de l'endroit brisé sera singulièrement plus difficile qu'autrefois. Pour un fil aérien, une promenade de quelques heures pouvait suffire; la réparation se faisait presque immédiatement sur place. On conçoit que cette opération sera bien plus malaisée quand il faudra creuser une tranchée, ouvrir les tuyaux de fonte et examiner le câble. Hâtons-nous de dire que le champ des recherches sera limité au moyen de l'expérience suivante. A la tête de ligne, on enverra un courant dans le fil; puis, la pile électrique étant retirée, on mettra ce fil en communication avec un appareil nommé *galvanomètre,* qui permet de mesurer la quantité d'électricité recueillie dans le câble. Or, cette quantité est proportionnelle à la longueur du câble. Quand celui-ci est entier, l'aiguille du galvanomètre se déplace d'un certain nombre de degrés, de 160 degrés, je suppose. Dès qu'on sera averti d'une rupture du câble par la faiblesse du courant qu'il transmet, on recommencera l'opération, et si l'aiguille du galvanomètre ne se déplace plus que de 70 degrés, on en conclura la longueur du câble qui fonctionne. C'est à cette distance, un peu approximative, qu'on devra se transporter, et c'est relativement sur une faible longueur qu'on devra ouvrir la tranchée.

Le câble souterrain présentera encore un assez sérieux inconvénient. Quand deux fils électriques sont très voisins, tout courant qui passe dans l'un d'eux détermine dans l'autre un courant; cet effet se produit au moment où le premier courant passe et au momen où il est interrompu. Quand les fils sont placés à l'air, on peut les éloigner suffisamment pour éviter la formation de ces courants irréguliers; dans l'intérieur d'un tube de fonte, on est obligé, pour ne pas exagérer ses dimensions, de rapprocher les fils. Des courants irréguliers pourront donc se produire, et les ingénieurs étudient en ce moment les moyens de les éviter. Il ne faut pas, en effet, qu'une dépêche adressée à Strasbourg vienne influencer toutes les stations situées sur le parcours.

Quand la ligne sera définitivement établie, nous reparlerons de ces câbles souterrains, et nous indiquerons la solution qui aura été adoptée.



LA MOUETTE

Oh! la blanche Mouette, la Mouette sauvage, elle ne se sent pas de joie, lorsqu'elle est bercée, comme un petit enfant, entre les bras de la mer, en plein soleil. Les petites vagues, sans relâche, la balancent, et la blanche Mouette a l'air de dormir pendant que la barque du pêcheur, poussée par le vent et la marée, vogue gaiement sur la face de l'abîme.

Le vaisseau passe toutes voiles dehors, et l'équipage s'amuse à regarder la Mouette qui se balance au mouvement des vagues, comme une embarcation à l'ancre.

La mer est fraîche, la mer est belle, et la Mouette est aussi paisible à la surface de la mer sans fond, qu'un souverain sur sa couche royale.

Oh! la blanche Mouette, elle ne se sent pas de joie, c'est un roi sur son trône, quand elle se repose dans un calme superbe, sur la poitrine palpitante de la mer!

Les vagues bondissent, le vent souffle en tempête; les Mouettes se rassemblent, elles décrivent de grands cercles, et poussent des cris sauvages, en réponse aux mugissements de la mer profonde.

La mer s'irrite et redouble ses rugissements, les vents en fureur redoublent de violence: tant mieux! le cœur de la Mouette se remplit d'une joie sauvage, et ses cris deviennent plus perçants.

Car la Mouette, la blanche Mouette, est un oiseau téméraire, elle aime à voguer par la tempête, elle aime à naviguer sur une mer houleuse et violente, elle aime à affronter la brise qui rase la surface des vagues.

La petite barque du pêcheur est ballottée comme une algue déracinée. L'énorme vaisseau chancelle comme un homme ivre au souffle des ouragans. Mais la Mouette se rit de ce qui fait pâlir l'homme. C'est pour elle un plaisir sauvage de voguer calme et blanche comme un flot d'écume sur le sein déchiré de la mer, aussi sombre que la nuit.

Les vagues peuvent exercer leur fureur, les vents peuvent mugir: la Mouette ne craint ni le naufrage ni la famine, elle chevauche la mer la plus orageuse, comme un vaillant cavalier chevauche son coursier.

Oh! la Mouette blanche, la Mouette téméraire! Elle fait son nid à la côte, et pousse quelques reconnaissances dans les terres; mais ce qu'elle aime le mieux au monde, c'est la mer.

A mille lieues de la terre, elle s'aventure parmi les flots couverts d'écume. Qu'est-ce pour elle que la terre et ses rivages? sa plus sûre demeure n'est-elle pas l'Océan?

Bien loin vers le nord, parmi les montagnes de glace, au milieu de la neige gelée, vers une mer désolée et solitaire s'aventure la Mouette vagabonde. Elle n'a nul souci des rigueurs de l'hiver, elle ne s'effraye point: au milieu des déserts glacés, au milieu des terreurs du pôle, aussi bien que sur les mers les plus bleues et les plus calmes, la Mouette se sent souveraine maîtresse.

N'est-ce pas sur les rivages du nord qu'elle trouve le cadavre de l'énorme baleine, celui du phoque et de l'horrible cheval de mer? La mort des géants de la mer fait la joie de la Mouette et pourvoit à ses festins.

Oh! la Mouette sauvage, la Mouette téméraire! Pendant qu'elle crie les ailes étendues en décrivant ses grands cercles, pendant qu'elle flotte sur la mer, dans le calme ou la tempête, tout lui vient à souhait. Tout concourt à satisfaire ses désirs, rien ne contrarie sa volonté. Elle chevauche les vagues comme un jeune roi plein d'audace, couronné d'hier.

Imité de l'anglais de
Mme HOWITT.





M. Tom m'offre le bras. (P. 238, col. 2.)

CADETTE [1]

XVII

Je suis bien fatiguée; mais il a été très beau ce baptême. Un peu avant dix heures est arrivé celui qu'à Péran on appellerait « mon compère ».

C'est un grand et gros monsieur qui a les yeux bleus-porcelaine, des joues rouges, des favoris rouges et des cheveux rouges. Il parlerait bien le français, s'il ne changeait sans cesse les genres; il dit : « la baptême et le petite fille. » Du reste, il parle très peu; mais il a l'air content, et il a fait de beaux cadeaux.

Cadette avait une toilette exquise; tout le monde s'était ruiné pour la faire belle, et elle était jolie à croquer et de très bonne humeur aussi. Ce qui l'intéressait, c'étaient les immenses rubans rouges du bonnet de cérémonie de sa nounou. Elle tournait sans cesse sa petite tête pour les regarder flotter. Elle me paraît d'une intelligence remarquable. Ce n'est pas une illusion, elle m'a prise en affection; quand je parais, elle agite ses petits bras et gazouille éperdument.

Mais l'heure sonne, grand'mère fait son entrée; M. Tom lui est présenté. Je la trouve sérieuse. D'autres personnes de la famille arrivent; nous descendons, nous montons en voiture et nous nous dirigeons vers l'église Saint-François-Xavier, notre paroisse.

Au bas du péristyle, M. Tom m'offre le bras, et nous entrons aux sons de l'orgue. Je fais tout un effort de mémoire pour me réciter à moi-même et couramment le *Credo*, la belle prière que je vais dire au nom de ma filleule. J'étais, d'ailleurs, très émue; j'ai suivi la cérémonie avec toute l'attention possible, et je trouvais ce rôle très auguste pour une petite fille. Cadette a gazouillé comme un oiseau tout le temps, et j'ai récité le *Credo* sans hésitation. Le bon Anglais, très rouge, murmurait entre ses longues dents, et se rattrapait à mes propres paroles. Maman pleurait dans son mouchoir. Pauvre maman! elle a eu presque une faiblesse, au sortir des fonts baptismaux. J'ai été obligée de suivre M. Tom, qui allait signer sur les registres, et quand je suis revenue, maman avait quitté l'église.

Je l'ai retrouvée à la maison, toujours émue, mais beaucoup mieux portante.

Elle tenait Cadette, baptisée, sur ses genoux.

« Embrasse ta filleule! » m'a-t-elle dit.

Et, m'embrassant moi-même, elle a ajouté tout bas.

« Tu seras presque une petite maman pour elle, Germaine, n'est-ce pas? »

J'ai répondu oui de tout mon cœur, et j'ai emporté ma filleule, qui commençait à mettre son beau bonnet de travers et à mordre dans sa riche bavette de dentelle.

1. Suite. — Voy. pages 209, 225, 241, 257, 273, 289, 305 et 321.

Le soir, il y a eu un grand dîner.

J'étais dans les honneurs, avec mon compère, M. Tom. A la fin du dîner, il ne parlait plus du tout; il avait pris un air très grave et il devenait de plus en plus rouge. Chaque fois qu'il vidait son verre, il souriait, et semblait extrêmement content. Il s'est mis tout à coup à parler anglais avec monsieur papa, qui le regardait en souriant singulièrement; puis, il m'a parlé, à moi, une langue inconnue, faite de mots français et de mots anglais.

Quand nous avons quitté la table, il se tenait très raide et il marchait d'un pas saccadé. Nous nous sommes séparés à la porte du salon, et quand j'y suis revenue, après avoir embrassé Cadette, il avait disparu.

La soirée ne s'est pas prolongée tard. On aurait dit une soirée à Péran.

Grand'mère a fait son whist, et elle est partie de bonne heure avec Mathurine.

Je me suis hâtée d'aller voir Cadette. J'ai trouvé son père qui la promenait, pendant que la nourrice arrangeait son berceau. C'était bien joli de voir ce grand monsieur, avec une barbe qui lui couvre le gilet, endormir ce tout petit enfant. En ce moment, j'ai trouvé qu'il avait l'air si bon, si bon, que je me suis reproché d'avoir été quelquefois bien peu aimable pour lui. A nous deux, nous avons endormit et couché Cadette, et quand il m'a dit en me tendan la main: « Bonne nuit, Germaine! à demain! » j'ai répondu tout naturellement: « Bonsoir, papa! »

Décidément le père de ma petite sœur ne peut être encore un Monsieur pour moi.

XVIII

Nous voici de retour à Péran. Il n'y a pas eu moyen d'attendrir grand'mère.

Le lendemain du baptême elle prenait congé de maman, et donnait des ordres pour que nos bagages fussent portés au *Faisan doré*.

C'était un vrai déchirement de cœur pour moi de quitter Paris si vite.

D'abord, ma chère maman est certainement malade, et j'aurais voulu rester au moins un mois près d'elle; puis, ma petite Cadette me connaît, m'aime, et j'éprouvais un chagrin mortel de la quitter. Ah! si l'on m'avait dit, il y a un an, que j'aurais une petite sœur, je n'aurais pas pris les arrangements que j'ai pris avec grand'mère.

J'étais toute prête à dire à maman: « Gardez-moi! » mais voilà que M. Harrisson a dit en riant à grand'mère: « C'est trop court en vérité, c'est trop court; si vous nous laissiez au moins Germaine, qui n'a pas de fermages à toucher, ni de jardins à faire cultiver! » A cette parole dite en l'air, grand'mère est devenue blanche comme le tulle de son bonnet, et j'ai vu ses doigts trembler dans ses mitaines. Non! je ne peux vraiment pas faire ce chagrin à ma pauvre grand-mère. Mathurine me l'a dit: elle me regarde maintenant comme son bien et elle ne croit plus une séparation possible.

J'ai donc laissé faire mes bagages, et je me suis laissé emmener à Péran.

Certainement, j'aime mieux Péran que Paris; j'aime toujours ma grand'mère, mes amis de Préauloup, la forêt; mais Cadette, qui est là-bas, va m'oublier.

Elle ne me verra plus, elle ne me connaîtra plus, elle ne m'aimera plus; et, il faut bien le dire, Cadette est de plus en plus antipathique à grand'mère. Cela augmente beaucoup mes regrets et mes chagrins.



J'ai envoyé Barbiche avec ce mot. (P. 340, col. 1.)

Me voici réduite à avoir Mathurine pour confidente; mais Mathurine s'est beaucoup refroidie pour Cadette depuis qu'elle est revenue à Péran.

« Que voulez-vous! dit-elle; cette enfant-là n'est rien à madame! »

Toujours la fameuse raison. Mais enfin, Mme Mimi n'est rien à grand'mère, les Préauloup ne sont rien à grand'mère, M. le curé n'est rien à grand'mère, M. Domino n'est rien à grand'mère, Mathurine n'est rien à grand'mère, et elle aime ces personnes, et elle est bonne pour elles. Et Cadette qui est ma sœur, à moi, qui est la fille de sa belle-fille, lui est moins que tous ces étrangers! Ah! grand'mère, cela ne me paraît pas juste!

Est-ce que je n'aime pas mieux les Préauloup que certains cousins et cousines peu agréables! Est-ce que le cœur est comme le registre des propriétés, où l'on n'inscrit que ce qui vous appartient en propre!

Je vais me consoler chez les Préauloup, et leur parler de Cadette. Les garçons, eux-mêmes, m'écoutent assez complaisamment.

Ils sont un peu tristes aussi! et cela les rend plus compatissants.

Le temps des vacances avance; ils vont peut-être quitter leur famille, leur maison, la forêt, pour le collège.

Geneviève a eu tant de chagrin à la pensée de leur départ qu'on lui a acheté un poney en guise de consolation.

Nos dernières promenades se font moitié à pied,

moitié à cheval, sur le cheval de Geneviève, qui s'appelle Trotte-menu. René et Guillaume ont abandonné leurs travaux et se promènent avec nous dans la forêt. Parfois, ils s'amusent à courir de chaque côté du poney. M. de Préauloup, moins malade, mais très triste du départ de ses fils, ne nous quitte presque plus.

Mais il me trouve moins gaie qu'autrefois. Mme de Préauloup ne veut pas croire que ce soit d'être séparée de ma petite sœur qui me rend triste.

« Ce serait par trop déraisonnable, dit-elle, de vous préoccuper d'un poupon qui boit et dort comme un charme, sans souvenir et sans sentiment. Redevenez gaie, ma petite Germaine!

» Un caractère gai, voyez-vous, c'est le charme de la vie; j'en sais quelque chose, moi qui ai épousé un pauvre homme, mélancolique à nous donner à tous le spleen! »

Je voudrais bien être absolument gaie, comme autrefois; mais j'ai comme un petit point d'inquiétude, qui me pique au cœur. C'est Cadette, et aussi le souvenir de l'air affaibli de maman.

« Votre cœur est resté là-bas, me dit Mathurine, quand elle me trouve en contemplation devant la photographie de ma filleule.

— Pas tout entier, Mathurine, pas tout entier! »

Mais enfin, c'est vrai; il s'est comme partagé en deux, et cela fait souffrir.

« Germaine devient très pieuse, il me semble, disait hier M. le curé à grand'mère!

— Elle avance en âge, a répondu grand'mère; la raison vient. »

Ce n'est pas cela, grand'mère! ce n'est pas cela. Mais où voulez-vous que j'aille pleurer, quand une lettre de maman m'attriste?

Le bon Dieu, lui, comprend tout! et il est très agréable de parler aux gens qui vous comprennent. C'est donc à lui que je parle de maman et de ma petite sœur.

Je lui dis ce que je veux, à Lui! Il ne me répondra jamais sèchement que Cadette ne lui est rien! Notre-Seigneur disait :

« Laissez venir à moi les petits enfants! »

Tous, grand'mère! entendez-vous bien? tous!

Non pas les petits enfants de Bethléem, ceux de France, ceux d'Italie; mais non! tous les petits enfants!

Donc, je vais plus souvent à l'église.



Lè cheval de Geneviève s'appelle Trotte-menu. (P. 339, col. 1.)

En revenant de chez Mme Gilles, je fais une petite halte, pendant que Joseph dit son chapelet.

Est-ce que vraiment je deviendrais plus pieuse? Je ne sais pas; mais ce qu'il y a de certain, c'est que le bon Dieu est devenu mon seul confident.

Il n'est pas jaloux, Lui; j'ai découvert qu'il n'était pas jaloux comme les autres.

Je découvre tant de choses depuis quelque temps!

Je grandis toujours, je suis presque de la taille de grand'mère, et ce n'est rien, cela, auprès de ce qui se passe dans mon intelligence et dans mon cœur; ce sont eux qui grandissent à m'en donner quelquefois le vertige! Et personne ne s'en aperçoit. Quand il m'arrive de me mêler à une conversation de grandes personnes, tout le monde me regarde d'un air étonné, qui signifie :

« De quoi se mêle donc cette petite fille? »

Alors je me replie en dedans, je me ferme comme un pauvre petit livre que personne ne se soucie de feuilleter. Il y a des moments où, pour oublier Cadette et pour me consoler d'être traitée comme un poupon, j'ai envie de me rejeter dans ma vie rustique, dans ma belle vie sauvage.

Mme Gilles m'ennuie de plus en plus, et personne ne s'occupe de mes progrès. Je meurs d'envie de planter là leçons et devoirs, et de dire à Mme Gilles que ma santé me défend une trop grande application. Entre malades, on s'entendra. Je crois que grand'mère laissera aller les choses. Il fait très chaud, et un rien l'endort.

Maintenant, elle dort la moitié de la journée.

René et Guillaume ont bien sûr deviné mes secrètes pensées : car je les vois sans cesse sur le mur, me faisant signe de venir et appelant Barbiche, qui les aime follement.

Ce matin, il m'est revenu, une gaule dans la gueule. Autour, était enroulé un papier sur lequel Geneviève avait écrit ceci :

« Nous sommes décidés à vivre ce dernier mois en Robinsons. En es-tu?

» On espère une année de grâce pour le collège; cependant rien n'est sûr.

» La maison de la Roche-aux-Nids va être remise à neuf. Nous avons obtenu d'y faire notre déjeuner de midi. Veux-tu être une des cuisinères? Réponse. »

La réponse eût été un oui, bien vite prononcé; mais que dira grand'mère de cette vie de sabotiers?

J'ai renvoyé Barbiche, avec ce mot :

« Comptez sur moi; mais il faut que j'obtienne une permission! »

J'ai longtemps cherché un prétexte, et je crois enfin l'avoir trouvé : ce sera aussi la grande chaleur. Travailler me fait monter le sang à la tête.

L'argument sera souverain auprès de grand'mère.

Elle déteste les gens qui ont le sang à la tête. Une personne qu'elle aimait est morte d'apoplexie, une autre a eu un transport au cerveau ; de sorte qu'elle a pour premier principe d'hygiène de ne jamais laisser monter le sang à la tête, sous quelque prétexte que ce soit.

Je crois que je puis avancer la chose : je suis très rouge depuis quelque temps. Je n'aurai qu'à me présenter devant grand'mère avec ce teint enflammé, et lui dire que les leçons me font un effet dangereux : je suis sûre qu'elle me conseillera la promenade à outrance. Et j'irai la faire en pleine forêt avec tous les Préauloup, qui ont tout à fait les instincts de la vie en plein vent.

Je ne m'étonne pas que Guillaume veuille être officier de marine. S'il ne découvre pas quelque île, il aura du malheur.

A suivre. Mlle ZÉNAÏDE FLEURIOT.

PÊCHE A LA MOUCHE EN MER

Experto crede Roberto!... Vous êtes assez forts, mes chers enfants, pour traduire très élégamment ces trois mots de latin de cuisine; si je vous les cite, c'est parce qu'ils répondent parfaitement à la situation présente. Ce n'est pas tout de vous dire comment il faut faire en un cas nouveau, beaucoup mieux vaut vous raconter comment je suis parvenu à trouver un délassement nouveau, très amusant et très attachant. La pêche à la mouche, « le plaisir des Dieux, selon nos voisins de l'autre côté du détroit », commence à être assez connue et assez pratiquée en France pour que nous intéressions un grand nombre de lecteurs en leur apprenant — ce que, certes, ils ne savent pas — que la mer offre autant de captures que l'eau douce au pêcheur à la grande volée. Quand je dis la mer, entendons-nous, je parle des côtes, et surtout des embouchures de nos fleuves, de nos rivières et même de nos ruisseaux qui se jettent dans l'eau salée, surtout des derniers et avant-derniers. Le seul point délicat, la vraie préoccupation dont il convient de s'occuper, c'est de trouver l'endroit propice.

Ceci est affaire de jugement, de patience. J'avoue que je n'ai pas essayé en pleine mer, même dans un port, avec une embarcation à l'ancre ou du haut d'un navire... Mais je n'ai point de doute que l'on ne réussit la plupart du temps dans ce dernier cas. Je me suis contenté de pêcher du rivage. C'est dire qu'il ne faut point choisir une plage basse où l'eau peu profonde vient mourir sur le sable qu'elle ourle d'écume...

Il est indispensable de se placer sur un rocher, sur une digue, sur un point élevé quelconque qui permettra de dominer un endroit de grand fond, et, même quand l'eau en serait claire comme celle d'une fontaine, on réussira.

Il est très agréable de prendre des truites dans une rivière, mais en définitive ce sont toujours des truites ; on sait d'avance que l'on ne prendra que des truites...et toujours des truites!... En mer, au contraire, on ne sait jamais quelle capture on va faire, tant est grande l'incertitude de ce qui peut venir.

C'est précisément cet imprévu qui double le plaisir des captures, sans même compter l'autre imprévu de défense différente, selon chacune des espèces. Mais, en fait de pêche, tout ce que l'on peut dire ne vaut pas une courte anecdote qui met en scène non seulement les acteurs, mais encore le paysage qui les entoure.

Écoutez maintenant mon histoire. Il y a deux ans, un matin, vers six heures, je pris ma canne et descendis en flânant vers un endroit de la rivière qu'on appelle la digue, sorte de chaîne de rochers qui, placée comme un brise-lames grossier, barre presque entièrement l'embouchure de la Vye.

Au dehors, c'est l'eau douce toute pure ; au dedans, c'est l'eau saumâtre; le flux et le reflux couvrent la plus grande partie de la digue d'une végétation marine aux formes élégantes, aux couleurs variées. Étant sur les rochers, l'idée me vint de monter ma ligne et d'essayer de pêcher vers la mer, comme je l'aurais fait si j'avais suivi le rivage de la Vye, en remontant vers l'eau douce.

Je m'étais mis en train de fouetter l'eau dormante qui mouillait la digue. Les premiers moments de mon essai n'eurent que des résultats fort modestes : cependant, une heure après, j'avais dans mon panier une bonne demi-douzaine d'orphies qui s'étaient très gentiment fait enlever de cette eau morte.

Je n'étais pas encore satisfait et pensais à démonter ma ligne, quand, tout à coup, un éclair rapide, une lueur fulgurante éclata autour de mes mouches; au

moment même une forte tension me prouva que j'avais pris un poisson d'une grosseur raisonnable... Quel pouvait-il être ? Impossible à moi en ce moment de le savoir. Pourtant l'eau était partout aussi claire, aussi pure que du cristal ; quoiqu'elle fût assez profonde pour mettre à flot une frégate, on distinguait parfaitement au fond la pointe de différents rochers qui déchiraient le vert tapis du sol.

Avec toute mon expérience, je me sentais complètement incapable de décider quelle sorte de poisson pendait au bout de ma ligne. . Je sentais quelque chose qui paraissait assez brillant; mais, quand je le regardais se débattre dans les profondeurs de l'eau, je n'y reconnaissais qu'un méli-mélo de formes et de couleurs incompréhensibles.

Néanmoins, je parvins à remonter doucement et avec précaution cette chose à terre, et, à mon complet étonnement, cela se trouva être trois poissons d'espèces absolument différentes... c'était à n'y rien comprendre : chacun d'eux avait saisi une des trois mouches attachées sur mon avancée, et tous les trois s'étaient mêlés en se défendant ensemble.

J'avais là une belle orphie argentée, une jeune morue rouge et un petit saumon de roche d'à peu près un demi-kilogramme. Je suis forcé d'avouer que la perspective de captures semblables me semble beaucoup ajouter au plaisir ordinaire que présente la pêche en eau douce.

Voilà bien le cas de dire : Ici on ne peut jamais savoir ce qui viendra à vous. C'est peut-être un monstrueux poisson qui courbe votre scion d'une façon inquiétante, qui déroule avec fureur votre bonne ligne huilée tout entière, et qui, enfin, s'en va tranquillement, emportant cette avancée de florence choisie par vous avec un soin jaloux, et qui vous semblait si sûre quelques instants avant le combat.

Ce peut être aussi un petit poisson, pas plus gros que le pouce, qui vous fera sentir, si vous n'y prenez garde, qu'il a un aiguillon à votre service... et qu'il sait s'en servir... Toutefois, la plupart du temps, ce sont des orphies, ou des saumons de roche qui viendront à votre appât. Cependant, en été, dès que le soleil brille et que le temps est doux, ce sera presque toujours le mulet qui viendra à votre mouche artificielle, et pour lequel vous pouvez employer toutes les ruses les plus savantes, vos montures les plus fines, celles que vous réservez pour les truites les plus fûtées... le mulet est plus malin qu'elles !...

Je crois que le moment le plus favorable pour bien prendre le mulet, — soit le gris, soit le chelo, — est surtout quand la marée monte ; lorsqu'elle baisse, il s'éloigne des côtes et retourne en haute mer. Ne pas oublier que ce poisson est très fort à la défense et demande beaucoup de ménagements, parce qu'il s'agite avec une extrême violence.

Après lui, nous ne pouvons oublier le pilono, un charmant petit pagel, — des Acanthoptérygiens porsoïdes, — l'un des plus gracieux et des plus jolis poissons de la mer. Le pilono est surtout un habitant des ports et des rades ; il aime les endroits où les rochers sont nombreux.

Nous le trouvons partout en Bretagne, et partout aussi disposé à mordre en un endroit qu'en un autre. Pour le prendre, je gagnais, dans la baie de Brest, le côté du goulet, en remontant du côté de la Ninon ; puis, une fois atteint le courant énorme de la mer montante et de l'eau se précipitant de la haute mer par cet étroit chenal, je me laissais dériver sous l'impulsion du courant, lançant ma mouche à droite et à gauche. Toutes les fois que je rencontrais un banc de pilonos, — car ils vont par troupes, — la récolte était très abondante pendant quelques minutes. A peine avais-je le temps de les décrocher...

Vous le voyez, mes amis, voilà déjà un certain nombre de poissons de mer qui se font prendre aisément à la mouche, et que j'y ai pris aussi facilement que des gardons et des chevennes dans la rivière. Ce n'est pas tout encore !

Penant rapporte que dans le nord de l'Angleterre on prend les harengs facilement à la mouche dans tout ruisseau dans lequel monte la marée.

« J'ai pris un ou deux harengs, dit-il, en pêchant l'athérine à la mouche dans une branche du port de Plymouth. Cet été, j'ai pris dans le Skye une quantité considérable de harengs par ce moyen. Je me souviens d'un matin à Portree, que je pêchais le merlan, le lien ou lyte, comme on dit en Écosse : les harengs venaient prendre la mouche à ailes blanches et la mouche à corps rouge presque aussi communément que les premiers poissons. Ces harengs, du reste, étaient tout à fait immangeables, et les pêcheurs me prétendirent que jamais un hareng en bonne santé n'avait été pris par ce moyen. »

Cette citation prouve que, pour Penant qui était un très habile observateur, l'athérine ou le prêtre, que l'on appelle aussi dans certains endroits le faux éperlan, se prend à la mouche, le merlan aussi et le lien. Ce sont des expériences faciles à faire, sinon sur nos côtes, du moins sur celles d'Écosse, si la bonne chance vous pousse dans ce pays béni des pêcheurs.

Vient maintenant à la suite un très beau et très bon poisson de mer : le bar. On parlait beaucoup, l'an dernier, en Angleterre, de la pêche à la mouche du bar du haut des pointes de rochers près de Plymouth. Ne trouvant dans cette ville l'automne dernier, je pris force renseignements près des matelots et des pêcheurs. Les uns et les autres regardaient le fait comme une erreur.

Nous n'en sommes point étonnés, si nous considérons les mœurs de la perche qui est très proche parente du bar et qui remplit sa place dans l'eau douce. Pêchant à la surprise, nous avons plusieurs fois vu la perche s'élancer et venir à notre mouche naturelle. Nous n'en avons jamais pris qu'une ainsi. D'autres ont peut-être été plus heureux. Quel que fût l'élan du poisson, il s'arrêtait brusquement le nez à toucher l'insecte et ne l'attaquait pas.

H DE LA BLANCHÈRE.



LES ASSEMBLÉES FRANÇAISES[1]

LA CHAMBRE DES DÉPUTÉS

Après avoir sommairement passé en revue les différentes Assemblées qui se sont succédé dans notre pays, depuis les Champs de Mars et de Mai des premiers guerriers francs jusqu'aux Chambres actuelles, il n'est pas sans intérêt de faire connaître en détail : la procédure suivie aujourd'hui pour l'élection, la validation des députés; les pénalités qu'encourent les représentants dont la parole est trop vive; les immunités dont ils jouissent; enfin l'organisation intérieure du Parlement.

L'Élection. — Supposons que, désireux de vous consacrer aux affaires du pays, vous ayez l'intention d'affronter les caprices du suffrage universel et que vous vous présentiez en un mot à la députation ; que va-t-il se passer?

Si vous êtes le candidat choisi par le comité influent de la localité ; si la lutte électorale s'est engagée sur un terrain favorable à vos opinions ; si vous vous êtes assuré, par votre attitude, par vos promesses, le concours de quelques-uns de ces gros bonnets qui disposent d'un certain nombre de voix ; si vous n'avez ménagé ni votre temps, ni votre peine, ni votre argent (pour les frais d'affiches et de bulletins s'entend); si votre concurrent n'a pas d'une manière déloyale manœuvré à la dernière heure, en formulant contre vous quelque grossière accusation dont vous n'avez pas le temps de vous disculper ; si vous êtes patronné par quelques-uns des puissants du jour, eh bien ! j'admets que vous soyez nommé député. Je laisse de côté le menu détail des ennuis de toute nature que vous allez avoir à supporter : biographie hostile dans les journaux dont dispose votre concurrent ; visites des électeurs sollicitant qui un bureau de tabac, qui une place, qui une croix... ; je laisse tout cela de côté, n'ayant pas l'intention de recommencer le chapitre, écrit tant de fois, des petites misères de la vie politique. Vous êtes élu ! A partir de ce moment, et bien que votre élection doive être soumise à l'examen de la Chambre, vous êtes inviolable.

Inviolabilité parlementaire. — Non seulement un député ne peut être poursuivi pour ce qu'il dit, écrit ou fait dans l'exercice de ses fonctions de représentant, mais il ne peut être poursuivi et emprisonné pour un acte criminel avant que la Chambre ait autorisé les poursuites. Toutefois, si le député est pris en flagrant délit, il peut être arrêté ; mais la Chambre, immédiatement informée, décide si les poursuites pourront être continuées.

Cette inviolabilité, qui n'existe d'ailleurs que pendant la durée des sessions, date de la constitution de 1791. Elle fut proclamée pour la première fois le 23 juin 1789, sur la proposition de Mirabeau. A cette époque, les députés ne pouvaient, *en aucun temps*, être arrêtés sans l'approbation de l'Assemblée. La Constitution de 1793 conserva, mais seulement en principe, l'inviolabilité des députés ; car nul n'ignore que durant le régime de la Terreur cette inviolabilité ne fut guère respectée : tour à tour les Girondins et les Jacobins portèrent leur tête sur l'échafaud.

La Charte de 1814 restreignit l'inviolabilité à la durée des sessions. Cette restriction est également inscrite dans notre Constitution actuelle.

Bien que l'inviolabilité des députés soit proclamée depuis cent ans, il est à peine besoin d'ajouter que plus d'une fois, en dehors même de la période dite de la Terreur, elle a été violemment supprimée.

En 1818, sous la Restauration, la Chambre refusa d'admettre dans son sein l'évêque Grégoire, régulièrement élu par le collège de l'Isère, à cause de son vote dans le procès de Louis XVI. En 1823, la Chambre expulsa le député Manuel, qui faisait l'apologie de la Convention. En 1851, les députés inviolables, arrêtés la nuit dans leurs demeures, furent conduits en voiture cellulaire à la prison de Mazas, pendant que le prince-président faisait le coup d'État de décembre.....

Le nouvel élu, député et inviolable, se rend à la Chambre des députés. Bien que son élection ne soit pas encore validée, il a en effet le droit de siéger et de voter ; dans le cas où son élection serait cassée, il recevra même une indemnité correspondant au temps qui s'est écoulé depuis le jour de son élection jusqu'au lendemain de la cessation de ses pouvoirs.

La Salle des Séances. — Suivons le nouvel élu au moment où il se rend à la Chambre des députés. Il entre par la porte grillée du quai d'Orsay située à droite de la grande façade. Il traverse une salle des Pas-Perdus où se pressent députés et journalistes, et, désireux d'aller retenir sa place, jette un coup d'œil distrait sur le merveilleux plafond de cette salle, dû au pinceau d'Horace Vernet.

Voici la salle des séances, édifiée par l'architecte de Joly et terminée en 1832 : « Cette salle, dont le diamètre est de 32 mètres et qui permet aux 583 députés de se tenir commodément assis, a la forme d'un hémicycle avec des gradins en amphithéâtre, au sommet desquels se trouvent vingt colonnes ioniques en marbre, à chapiteau en bronze doré, supportant un plafond en fer éclairé par le haut et décoré de caissons et d'arabesques peints par Fragonard. »

Où notre député va-t-il prendre place ? La droite de la salle, c'est-à-dire la partie placée à la droite du président, est réservée *actuellement* aux bonapartistes et aux légitimistes. Au centre, se trouvent les groupes politiques du centre gauche et de l'union républicaine. A la gauche du président se trouvent : la gauche et l'extrême gauche. Suivant que le nouvel élu appartient à l'un ou l'autre de ces groupes, il va prendre place au milieu de ses amis politiques.

1. Suite et fin. — Voy. vol. XV, pages 229, 263, 312, 328 et vol. XVI, pages 78, 155, 167 et 246.

La première séance de la session ordinaire vient de s'ouvrir : le plus âgé des membres présents occupe le fauteuil du président; il est assisté des six plus jeunes membres présents, lesquels remplissent provisoirement les fonctions de secrétaire. On va d'ailleurs immédiatement constituer le bureau ; les urnes circulent... Profitons de ce moment pour jeter un coup d'œil sur la salle.

Le mur qui fait face aux députés est orné d'une magnifique tapisserie des Gobelins représentant l'École d'Athènes, d'après l'admirable fresque de Raphaël ; au-dessous, un charmant bas-relief que le sculpteur Roman n'a pu achever; de chaque côté de la tapisserie, deux statues de Pradier représentant l'Ordre et la Liberté

La Tribune. — Le fauteuil du président, placé sur une estrade, domine l'Assemblée ; de chaque côté sont des sièges destinés aux secrétaires de la Chambre. Devant l'estrade, juste au-dessous du fauteuil présidentiel, se trouve la tribune. La tribune ! endroit redoutable que plus d'un n'a jamais osé aborder ! Tel vaillant soldat qui a cent fois affronté la mort, se trouble en approchant de cette terrible tribune. L'orateur estimé des clubs ou des commissions perd son assurance et sa voix quand il lui faut gravir les marches qui conduisent à cette plate-forme, d'où la voix porte, je parle au figuré, jusqu'aux extrémités du monde civilisé. C'est là, sur ce champ de bataille des intelligences, comme disait Berryer, que se décident les destinées de notre pays.

Cette même tribune, qui glace certains courages, est nécessaire au contraire aux grands orateurs. C'est là que les Mirabeau, les Danton, les Serre, les Casimir Périer, les Berryer, les Guizot, les Favre, les Thiers..., pour ne parler que des orateurs disparus, trouvaient ces accents tour à tour émus, passionnés, terribles, qui remuaient les cœurs et les esprits.

Bien que la tribune actuelle, tout entière en marbre, ait été sculptée en 1798 par Lemot, et qu'elle ait jadis servi aux discussions du Conseil des Cinq Cents, notre génération ne la connaissait pas. Elle avait été enlevée en 1852 et déposée dans un grenier !

On reproche à cette tribune d'être un peu trop élevée; elle a fait pendant bien longtemps le désespoir de certains orateurs tout petits, M. Thiers et M. Louis Blanc par exemple, dont on n'apercevait que la tête et les bras, ce qui permettait à leurs ennemis politiques de faire des plaisanteries souvent cruelles.

Le Public. — Tournons le dos au président et examinons les deux étages de tribunes réservées au public.

Les tribunes de premier rang ou galerie sont disposées en forme de balcon autour de la salle. L'appui de ce balcon est décoré par de grands panneaux, coupés par des motifs portant les lettres R. F. dans des branches de feuillage.

La tribune du milieu est réservée au corps diplomatique ; à sa droite est la tribune réservée au président de la Chambre, à sa gauche est la tribune du Président de la République.

Les autres tribunes du premier rang sont réservées aux ministres, au bureau de la Chambre, aux sénateurs, au Conseil d'État, aux anciens députés, au Conseil municipal, etc.

La presse occupe 99 places aux tribunes supérieures ; des pupitres permettent aux journalistes de prendre des notes.... Les autres places sont réservées aux amis des députés et aux *quinze personnes* qui peuvent entrer sans cartes, après avoir fait queue à la porte.

Les Commissions. — Le vote est terminé; le président d'âge cède la place au président élu qui n'est encore que provisoire : car l'élection définitive ne pourra avoir lieu qu'après la validation d'un nombre suffisant de députés, la moitié plus un du nombre total des représentants.

On groupe immédiatement les députés en onze commissions. Ce groupement doit avoir lieu au sort. Autrefois on retirait un à un des billets contenus dans une urne et sur lesquels on avait inscrit les noms des représentants ; l'opération durait de longues heures. Voici comment on opère aujourd'hui : Tous les noms sont inscrits à l'avance sur des boules qu'on agite dans un sac; on jette ces boules sur une boîte de bois divisée en autant de compartiments qu'il y a de bureaux ; chaque compartiment, numéroté, ne peut contenir qu'un nombre de boules égal à celui des députés qui doivent faire partie de ce bureau. Les boules tombent au hasard dans ces trous : la répartition est faite, comme on le voit, instantanément.

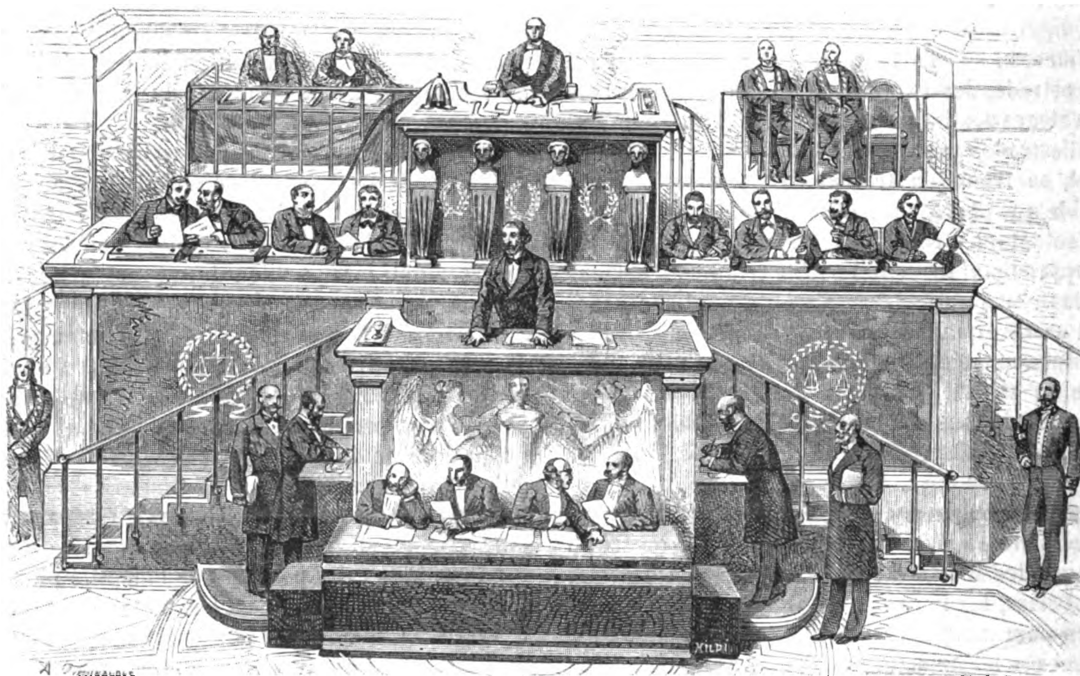
La validation des pouvoirs de la moitié plus un des membres de la Chambre est terminée ; on procède, par le vote, à la nomination du bureau définitif qui se compose du président, de quatre vice-présidents, de huit secrétaires, de trois questeurs. On sait que les questeurs ont la direction et le contrôle de tous les services administratifs de l'Assemblée ; ils préparent le Budget de la Chambre et l'un d'eux est spécialement chargé de la comptabilité. Les questeurs habitent le palais de la Chambre des Députés.

Projet de loi. — Examinons maintenant ce qui se passe quand un projet de loi est présenté à l'Assemblée, soit par le Président de la République, soit par le Sénat, soit par un ou plusieurs députés. La proposition, formulée par écrit en articles de loi et précédée d'un exposé des motifs, est renvoyée à l'examen des bureaux qui, sauf les cas d'urgence déclarée, ne commencent la discussion que vingt-quatre heures au moins près le renvoi du projet. Chaque bureau nomme un commissaire et ces délégués forment une commission spéciale qui élit son président et son rapporteur.

Si la proposition émane d'un député, elle est renvoyée tout d'abord à une commission, spéciale dite d'*initiative parlementaire*, qui présente un rapport sommaire ; la Chambre ayant voté la prise en considération, la proposition est renvoyée aux bureaux, qui

procèdent comme nous l'avons dit. Aucun projet de loi, sauf les cas d'urgence, n'est voté définitivement qu'après deux délibérations, à des intervalles qui ne peuvent être moindres de cinq jours.

Le jour de la discussion publique est arrivé. Le rapporteur lit à l'assemblée son rapport; les membres qui veulent prendre la parole se font inscrire. Les orateurs sont divisés en deux groupes: ceux qui attaquent le projet de loi et ceux qui le défendent; ils prennent alternativement la parole. Quand un ministre vient de parler, un membre a toujours le droit de lui répondre. La discussion générale est



La tribune et le bureau de la Chambre des députés. (P. 343, col. 1.)

close; on passe à la discussion et au vote de chaque article, puis on vote sur l'ensemble du projet. Comment vote-t-on?

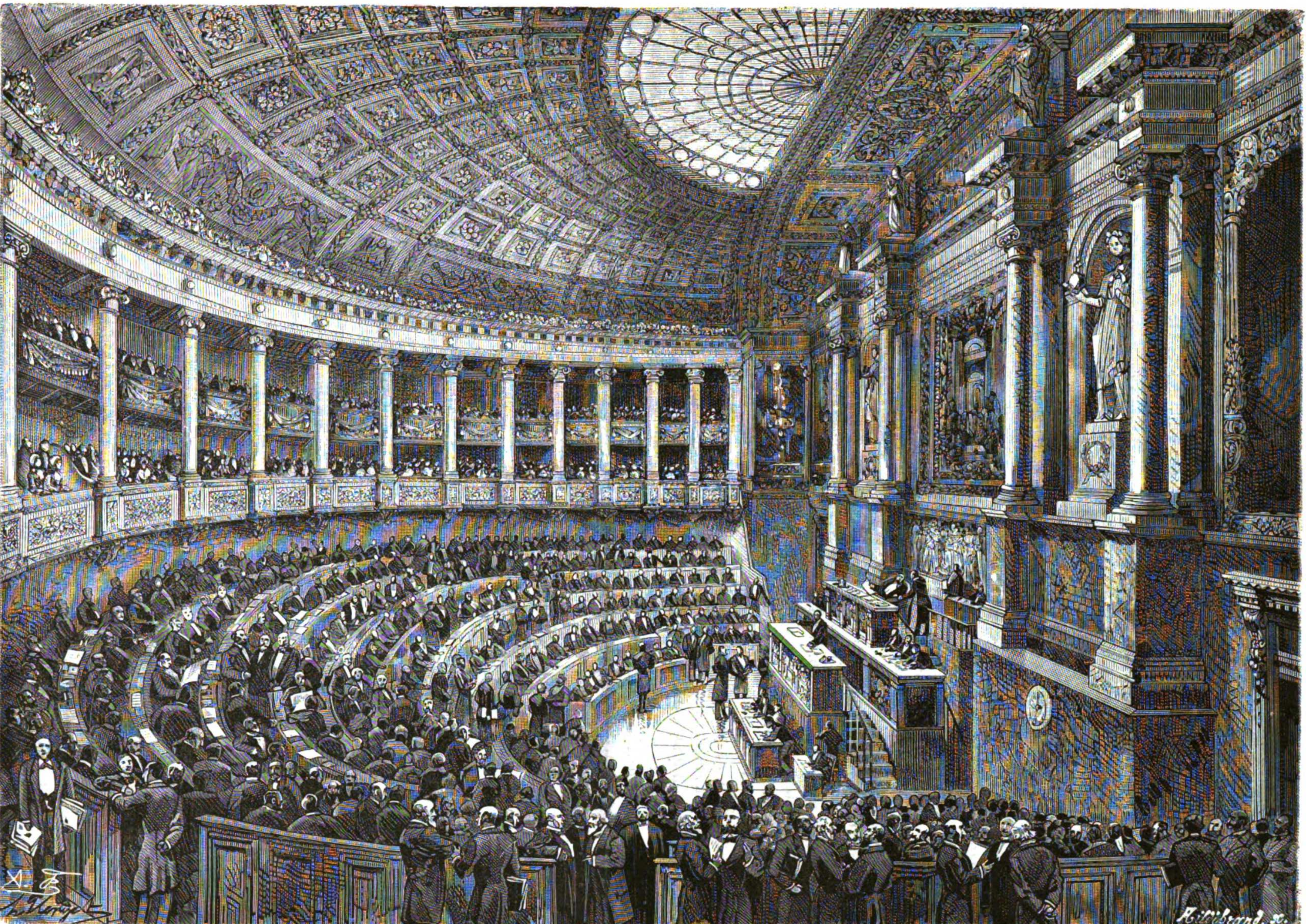
Le Vote. — Il y a trois manières de voter: par assis et levé, au scrutin public, au scrutin secret. On comprend bien en quoi consiste le vote par assis et levé; le président et les secrétaires constatent le résultat du vote. S'il y a doute, l'épreuve est recommencée; si la seconde épreuve est encore douteuse, on procède au scrutin public. Le scrutin peut d'ailleurs être réclamé en toute matière, excepté dans les questions de rappel au règlement ou lorsqu'il y a lieu de punir un député. Voici comment on opère:

Chaque député a deux bulletins de vote, l'un bleu, l'autre blanc, sur lesquels son nom est imprimé. Les bulletins blancs expriment l'adoption; les bulletins bleus la non-adoption. Les huissiers présentent à chaque membre de la Chambre une urne dans laquelle il dépose son bulletin. Lorsque les votes sont recueillis, le président prononce la clôture du scrutin; les urnes sont immédiatement apportées sur la tribune. Les secrétaires en font le dépouillement et le président proclame le résultat.

Sur la demande de 40 membres, le scrutin public peut avoir lieu à la tribune: chaque député, après avoir reçu une boule de contrôle des mains d'un secrétaire, dépose son bulletin dans l'urne de vote placée sur la tribune et la boule de contrôle dans une seconde urne placée sur le bureau des secrétaires. Le dépouillement a lieu comme nous l'avons dit.

Enfin, 50 membres peuvent réclamer le scrutin secret. Dans ce cas, le scrutin a lieu dans les mêmes formes que le scrutin public à la tribune; seulement le bulletin de vote qui portait imprimé le nom du député est remplacé par une boule blanche ou noire. La boule blanche exprime l'adoption, la boule noire la non-adoption. Les secrétaires versent les boules dans une corbeille, séparent rapidement les blanches et les noires et arrivent promptement à faire le compte des unes et des autres en adoptant le moyen que nous avons indiqué pour la répartition des bureaux. Les boules sont versées sur un cadre comprenant par exemple 20 trous; on remplit autant de fois que possible ce cadre avec les boules et on multiplie par 20 le nombre des opérations, en ajoutant le nombre des boules versées dans la dernière opération, qui a pu ne pas couvrir complètement les trous.

Bien souvent, les députés ne craignent pas, malgré l'absence de collègues, de voter pour eux en déposant en leur nom un billet ou une boule. Dans certains cas, quand on veut, par exemple, éviter cet abus, la



Salle des séances de la Chambre des Députés. (P. 342, col. 2.)

Chambre peut demander le vote par appel nominal. Les députés s'avancent isolément quand on appelle leur nom et déposent leur vote.

Les Interpellations. — Tout député a le droit de demander au gouvernement, représenté par les ministres responsables, des explications sur tel ou tel acte de sa politique. Il peut, après avoir prévenu le ministre compétent, poser une question au gouvernement; le ministre répond et le député a seul le droit de répliquer. Si le député désire que la Chambre donne son avis, il doit transformer sa question en interpellation et déposer une demande écrite au président de la Chambre.

Sans discussion, la Chambre, après avoir entendu un des membres du gouvernement, fixe le jour où l'interpellation sera faite. Le délai maximum est de un mois.

Le jour de la discussion arrivé et après les débats, chaque député peut déposer le texte *d'un ordre du jour motivé*, c'est-à-dire contenant un blâme ou une déclaration de confiance à l'adresse du gouvernement. Celui-ci peut demander l'ordre du jour pur et simple, qui doit toujours être mis aux voix le premier. Si la Chambre repousse l'ordre du jour pur et simple et si plusieurs ordres du jour motivés ont été déposés, la Chambre décide dans quel ordre ils seront soumis à son vote; elle peut même les renvoyer tous à l'examen des bureaux afin que, d'urgence, un rapport soit présenté à l'Assemblée.

Si le ministre interpellé a déclaré accepter un autre ordre du jour que celui voté par la Chambre, il donne sa démission, et il peut arriver même que tout le ministère, se considérant comme frappé par l'échec d'un de ses membres, se retire. Le Président de la République constitue alors un ministère nouveau, qui doit être pris parmi les membres de la majorité.

La Discipline. — Nous ne manquerons pas de respect à la Chambre en déclarant que bien souvent les conversations particulières, le va-et-vient des députés, empêchent le public d'entendre le discours d'un orateur. Jamais classe ne fut plus mal tenue! Au milieu de tout ce bruit, le président, impassible, agite sa sonnette pour rétablir le silence, et selon les cas punit les écoliers turbulents.

Tout orateur qui s'écarte de son sujet, tout membre qui trouble l'ordre, est *rappelé à l'ordre*.

Ce rappel à l'ordre est inscrit au procès-verbal si le député a encouru deux fois cette punition dans la même séance; dans ce cas il est privé pendant quinze jours de la moitié de l'indemnité qui lui est allouée. La Chambre peut, sans débats, par assis et levé, décider que la parole lui sera interdite pour le reste de la séance.

Je suppose que le député ainsi frappé ne rentre pas dans le devoir, ou bien qu'un membre donne le signal d'une scène tumultueuse, injurie ses collègues.....; dans ce cas il est frappé de la censure: pendant un mois il perdra la moitié de son indemnité; on affichera le jugement qui le condamne dans toutes les communes de la circonscription dans laquelle il a été élu.

Notre député récalcitrant a-t-il encouru deux fois dans la même séance la peine de la censure, un membre a-t-il fait appel à la violence, provoqué à la violation des lois, outragé le Président de la République, on le frappe de la censure avec exclusion temporaire. Il lui est interdit de prendre part aux travaux de la Chambre jusqu'à l'expiration du jour de la quinzième séance qui suivra celle où la mesure aura été prononcée; il est privé de la moitié de son indemnité pendant deux mois, et son jugement est affiché dans les communes de sa circonscription.

Si le député frappé de la censure avec exclusion temporaire revient à la Chambre avant le délai fixé, il est arrêté par l'ordre des questeurs et enfermé pendant trois jours dans un local préparé dans le palais; s'il pénètre dans la salle, le Président lève la séance.

Enfin, si un délit est commis par un député, la séance est suspendue; le délinquant est conduit dans la salle affectée aux prisonniers, et le procureur général est immédiatement informé du délit.

Ajoutons, à l'honneur du régime parlementaire, que ces derniers cas sont excessivement rares.

Les Sténographes. — La séance est à peine terminée qu'on affiche dans la salle des Pas-Perdus le résumé des délibérations; le soir même les journaux publient une analyse des discours prononcés, et, le lendemain matin, le *Journal officiel* publie *in extenso* les discours et tous les incidents qui se sont produits. Comment ce résultat est-il obtenu?

Pendant que l'orateur parle, des sténographes, debout de chaque côté de la tribune, inscrivent toutes ses paroles. Ce travail est tout à fait pénible, surtout quand l'orateur parle ou très bas ou très vite; il est réparti entre 18 sténographes, qui n'écrivent de suite que pendant deux minutes. Deux employés se tiennent debout à un pupitre placé au bas de la tribune; devant eux est un cadran particulier qu'une aiguille parcourt en deux minutes: l'un écrit et l'autre prend sa place au moment précis où la deuxième minute est écoulée. De l'autre côté de la tribune, un sténographe fait simultanément le même travail; mais, comme il est plus exercé, il reste un quart d'heure. Les deux copies sont collationnées et permettent de reconstituer le discours en son entier.

En lisant un discours prononcé à la Chambre, vous le trouverez émaillé d'interruptions plus ou moins parlementaires. A chaque instant on trouve ces mots: « Très bien, à gauche. — Applaudissements. — Murmures à droite; » ou bien des interpellations directes: « Je demande la parole. — Lisez le document. — C'est faux. » — Toutes ces exclamations sont notées par un employé spécial, le chef des sténographes, qui tout à l'heure, à l'issue de la séance, complètera le travail de ses employés en intercalant les *mouvements* de la Chambre.

Une table et quatre sièges sont placés devant la tribune. Quatre secrétaires-rédacteurs sont occupés à

rédiger le compte rendu analytique, qui sera le soir même adressé aux journaux.

Le sténographe qui a terminé sa tâche se rend dans une salle voisine, admirablement décorée, et dans laquelle autrefois le roi ouvrait les séances de la Chambre : c'est la salle royale, dont le plafond a été peint par E. Delacroix. Là, il écrit en caractères ordinaires la partie du discours qui a été sténographiée. C'est dans cette salle que, la séance terminée, on réunira tous les tronçons de discours, afin d'envoyer une copie à l'imprimerie du *Journal officief.*

La Salle de lecture.— On se tromperait fort si l'on supposait que les députés, immobiles à leur banc, écoutent le discours d'un orateur. Ils sont sans cesse en mouvement. Ils quittent la salle des séances, se promènent dans la belle galerie Casimir Périer, où l'on peut admirer les statues de quatre grands orateurs : le général Foy, Casimir Périer, Mirabeau, Bailly; ils se rendent dans la salle de lecture, ornée de la statue d'Henri IV et sur les panneaux de laquelle se trouvent de superbes tableaux : les *Bourgeois de Calais*, par Ary Scheffer; la *Réunion des États sous Philippe le Bel*, par Vinchon, etc... Le plafond de cette salle est dû au pinceau de Delaroche. C'est dans la salle de lecture que nos députés lisent les journaux, font leur correspondance, et, en hiver, se chauffent auprès d'un bon feu.

La Buvette. — Les députés travailleurs se rendent à la bibliothèque, d'où une sonnette électrique les préviendra au moment du vote. D'autres se rendent à la buvette ou se promènent dans un petit jardin qui donne sur le quai, à gauche de la grande façade.

Moyennant une cotisation mensuelle de 5 francs, la buvette est garnie de liqueurs, de sirops, de petits pains et de gâteaux. La dépense est suffisante, car beaucoup de députés payent et ne consomment pas.

Les Couloirs. — Les travaux des députés sont singulièrement facilités. Nos représentants ont une bibliothèque, une salle de lecture et de correspondance; de plus, à portée de leur main, se trouve un bureau de poste, un bureau télégraphique. Sur les murs sont affichées les dépêches venues de tous pays, le compte rendu de la dernière séance du Sénat.....

Tandis que les uns corrigent les épreuves de leur discours, les autres tiennent les journalistes au courant des derniers mouvements politiques; quelques-uns poursuivent les ministres en sollicitant une faveur...

Cependant, dans la salle, la séance continue. L'orateur est-il agressif, on voit une certaine agitation sur le banc des ministres, placé au centre, en face de la tribune, et formé de quatre banquettes placées deux sur le premier rang, deux sur le second rang. Au premier rang, à gauche, un banc est consacré aux rapporteurs des Commissions.

Nous avons déjà dit que les séances étaient publiques, sous cette réserve que quelques spectateurs tenaces peuvent seuls entrer sans cartes. Elles ont lieu chaque jour, à deux heures, et se terminent vers six heures; dans certains cas, il peut y avoir des séances de nuit. Vingt membres peuvent demander que la séance soit secrète, s'il doit se traiter une affaire que le public ou les étrangers surtout ne doivent pas connaître. L'ordre du jour de la séance est affiché à la porte de la salle.

Complétons notre causerie en indiquant quels sont les insignes des députés et la quotité de l'indemnité qui leur est allouée.

Les Insignes. — Les insignes des députés consistent en une décoration ornée des faisceaux de la République surmontés de la main de Justice, et en une écharpe tricolore à franges d'or, portée en sautoir.

L'Indemnité. — Nous avons dit que les membres du Conseil des Cinq-Cents recevaient une indemnité de 28 francs par jour; le président, nommé pour un mois, ne touchait aucun traitement spécial. Sous le Consulat, les députés touchaient 10,000 francs par an, les questeurs, 20,000 francs. En 1804, le président du Corps Législatif eut un traitement de 72,000 francs, et ce principe était si bien établi que le président Lanjuinais, qui durant les Cent-Jours dirigea pendant un mois les débats, toucha une indemnité de 6,000 francs. Sous la Restauration et sous le gouvernement de Juillet, les députés n'eurent aucun traitement; le président et les questeurs recevaient seuls une indemnité annuelle, s'élevant pour le président à 100,000 francs et pour les questeurs à 25,000 francs. Toutefois, à partir de 1830, ces sommes furent un peu modifiées : le président n'eut qu'un traitement de 80,000 francs et les questeurs 10,000 francs.

L'Assemblée constituante de 1848, désirant que les fonctions de député fussent accessibles même à ceux qui n'avaient d'autre moyen d'existence que le travail, décida que les députés seraient payés. Tandis que le président touchait 4,000 francs et les questeurs 500 francs par mois, les représentants recevaient une indemnité de 25 francs par jour; le président et les questeurs cumulaient avec leur traitement spécial leurs appointements de député.

En 1852, le président du Corps législatif reçut un traitement de 100,000 francs; les questeurs, 10,000 fr. Ils touchaient, en outre, leur indemnité de député, qui était de 12,500 francs pour six mois de session; quand la session dépassait six mois, les députés avaient un supplément de 2,500 francs.

Depuis 1871, le président de la Chambre des députés reçoit une indemnité de 60,000 francs, auxquels s'ajoutent les 9,000 francs du traitement des députés; les questeurs ont 9,000 francs en plus de leur traitement.

Notre étude est loin d'être complète. Nous n'avons parlé ni des relations du Sénat et de la Chambre des députés, ni de la police de la Chambre, ni des pétitions..... Nous en avons dit assez cependant pour bien faire comprendre le mécanisme de nos institutions parlementaires.

Fasse Dieu que nous nous avancions lentement

et sans secousse dans la voie du progrès et de la liberté; que l'avenir soit exempt de ces terribles commotions dont nous avons à grands traits raconté l'histoire; que tous les Français, oubliant leurs préférences politiques, n'aient qu'un cri de ralliement, un seul, le plus beau de tous, celui de : Vive la France!

A. DE VIGNOLLES.

EN CAGE

En cage! je suis en cage! C'est ainsi que nous désignons, par irrévérence, la prison de notre collège. Mon cas est des plus graves. J'ai péché d'un seul coup contre la discipline, contre les convenances et la propreté. J'ai joint l'insulte à la désobéissance, la grossièreté à l'insulte. Je suis hors la loi.

Voici la chose, dans sa crudité.

Il y a des plats que je ne peux pas voir, même en peinture. J'ai, par exemple, une horreur toute particulière pour la purée de fèves. On a beau me dire qu'il y a là-bas en Amérique, sur les bords du fleuve Amazone, des milliers d'êtres humains, mes semblables, pour qui la fève — une fève noire et abominable — forme la base de la nourriture; mon estomac, à moi, refuse de loger de pareils légumes.

Or, aujourd'hui vendredi, à dîner, le second plat était justement de la purée de fèves. L'aspect de cette bouillie verdâtre et stagnante me causa une révolution inaccoutumée. Depuis le matin j'étais irritable et nerveux, à n'y pas croire. Ma rébellion, qui devait aller jusqu'aux extrêmes limites prévues, commença par un simple geste, mais un geste de dédain suprême et inimitable, qui équivalait à tout un poème satirique.

Ce geste me perdit. De son œil d'Argus, le surveillant l'aperçut. Il vint à moi, et, me posant la main sur l'épaule : « Pourquoi ne mangez-vous pas? » me demanda-t-il. Je pouvais dire : « Je n'ai pas faim », et tout demeurait dans l'ordre. Mais j'avais faim, au contraire, une faim terrible, et j'enrageais du contretemps qui me réduisait à un *extra* de pain sec. Aussi, prenant une pose de circonstance, je renouvelai mon geste factieux, et d'un ton d'humeur arrogante : « Peuh! fis-je, une pareille pâtée!... »

Un éclair de mauvais augure s'alluma dans l'œil du surveillant : « Vous en mangerez comme les autres, » répliqua-t-il avec fermeté. Et, appelant un domestique, il me fit servir assiette comble. Moi, toujours superbe, je repoussai l'odieuse écuelle. « Point de manières! reprit d'une voix plus âpre le surveillant courroucé; faites-moi le plaisir de manger, je vous l'ordonne. » Pour le coup, je me hérissai d'indignation. Un frisson me parcourut le bras; ma main s'allongea d'elle-même vers l'assiette, la saisit, et vlan! le tout, contenant et contenu, se trouva lancé sur la dalle.

Au bruit affreux de la vaisselle cassée succéda, par tout le réfectoire, un de ces silences solennels de stupéfaction qui accompagnent les grandes catastrophes. Que se passa-t-il alors? Je ne m'en souviens que confusément. On me saisit, on m'enlève de mon banc, on m'emmène, tenu au collet, à travers tout le réfectoire, dont la longueur ne finit plus. Un léger brouhaha, dont je ne puis distinguer le sens et qui est aussitôt réprimé, salue mon arrestation. J'ai à peine eu le temps d'entrevoir, au passage, une expression d'affectueux reproche sur la figure de mon ami Charles; j'ai cru voir aussi un ricanement sournois tordre la bouche de l'élève Claudien, un *cancre*, qui me déteste. Tout cela passe comme un éclair devant mes yeux. Escorté comme il faut, je monte l'escalier qui conduit aux cellules voisines de l'infirmerie. Une serrure grince, on me pousse, une porte se referme, et... voilà comment je suis en cage.

La cellule où l'on m'a emprisonné peut avoir douze pieds de longueur sur sept ou huit de largeur. Elle n'a qu'une fenêtre à hauteur d'homme et grillée. Une table et un escabeau près de la muraille en composent tout l'ameublement.

J'aperçois tout cela au travers des éblouissements que m'a causés mon accès de fureur. Je me promène d'abord de long en large, puis je m'assieds sur l'escabeau.

Je vous assure que je suis bien loin de me repentir de mon équipée. Je m'en sens au contraire tout fier. N'ai-je pas fait preuve d'une noble énergie aux yeux de mes camarades? Quoi! on viendra me forcer d'aimer la purée! A d'autres! Je ne suis pas de ces âmes serviles, et comme Mucius Scævola, dont je connais parfaitement l'histoire, je me plongerais plutôt le poignet dans le brasier de la cuisine où ont cui les fèves détestées.

Tandis que mon esprit rumine ces pensées, mon corps ressent un frisson d'un nouveau genre. Ce n'est plus cette fois la colère qui en est la cause, c'est le froid. Ma *cage* n'a point de bouche de calorifère, et nous sommes au mois de février, un pied de neige au dehors. Baste! je me réchauffe en battant la semelle contre la muraille.

Au plus fort de cet exercice aussi salutaire que monotone, la porte s'ouvre. On vient me chercher pour comparaître par-devant l'autorité supérieure. Je pressens le discours qui va m'être fait, et je redresse d'avance les crins de mon juste orgueil.

Le proviseur me déclare, en effet, que ma conduite a causé un scandale public, pour lequel je mériterais d'être expulsé; il ajoute qu'il est permis, moins qu'à tout autre, à un écolier laborieux et intelligent de donner un semblable exemple d'insurrection; que je me suis oublié, en face du maître qui me réprimandait à bon droit, jusqu'à vociférer entre mes dents le mot grossier d' « animal », et qu'avant tout, sans préjudice d'autre punition, on me somme de faire des excuses au surveillant ainsi outragé.

Pour toute réponse j'affirme, en termes vigoureux et bien choisis, qu'il n'entre point dans mon carac-

tère de faire des réparations aux gens de la part desquels je serais en droit d'en attendre, et, sur un signe du proviseur qui hausse, ma foi, les épaules, on me ramène à la cellule.

Cette proposition humiliante de faire des excuses a ressuscité ma colère, un peu amortie. Des excuses! Comme mes camarades se riraient de moi, si je donnais cette preuve de faiblesse. Un seul peut-être m'approuverait; c'est mon ami Charles; mais chacun sait que cet excellent garçon, doux comme un agneau, a le naturel un peu trop prompt à la soumission, et n'entend rien aux questions d'honneur et de dignité.

Deux heures sonnent à l'horloge de la grande cour. Un roulement de tambour, assourdi par l'atmosphère neigeuse, se fait entendre au dehors. C'est le moment de l'entrée en classe. Il va sans dire que je n'y vais pas; je suis rayé jusqu'à nouvel ordre des cadres d'activité, comme dirait mon cousin le saint-cyrien. Et pourtant ma version n'était pas, je crois, trop mal réussie. Jamais l'élève Claudien n'en saurait faire une semblable. Peuh! ne pensons plus à ces misères, et montrons dans l'adversité un cœur invincible.

J'éprouve cependant qu'il y a deux choses qui, à la longue, pourraient devenir aussi détestables que la purée de fèves : c'est le désœuvrement et la solitude. Qu'il est énervant de rester ainsi tout seul et inoccupé de ses dix doigts! Je regrette presque de n'avoir point de pensum à faire. N'importe, il faut tenir bon. L'autorité, en voyant ma constance, finira par se lasser, et je sortirai de cage sans que ma dignité ait perdu une seule de ses plumes.

La classe est terminée; l'étude du soir commence et finit à son tour. J'ai mangé le souper dérisoire qu'on m'a servi, et je vais coucher, comme un malade, à l'infirmerie. Allons! cette première journée, passée dans les fers, a fait honneur à mon courage; je crois que je suis d'une pâte à faire un homme.



Je suis en cage. (P. 348, col. 1.)

Je m'attendais ce matin à une nouvelle comparution; on s'est contenté, sans mot dire, de me remettre en cellule. Cette façon d'agir m'inquiète. N'allez pas croire que je sois, plus qu'hier, disposé à faire des excuses; mais on aurait pu, ce me semble, s'expliquer à tête reposée.

Je ne suis plus en colère, et cette nuit, dans les intervalles de mon sommeil qui n'a pas été aussi calme que d'habitude, j'ai songé à un système de conciliation propre à tout arranger. Veut-on, par exemple, que j'essaye de manger désormais de la purée de fèves? J'y consens. Les Spartiates, qui étaient des gens à l'âme fière, mangeaient bien d'un brouet noir qui peut-être ne valait pas mieux.

J'ai prononcé, il est vrai, ce malheureux mot « animal », mais si bas, si bas, que cela reste une affaire secrète entre mes lèvres et mon oreille. J'ai cassé une assiette, eh bien! je ne refuse pas de la payer. Pourquoi ne traiterait-on pas de la paix sur cette base, au lieu de se buter à une clause de réparation dégradante ? Encore une fois, cela m'inquiète.

Quel froid horrible dans cette cellule! Oh! le brasier de Scævola, rien qu'un instant... pour m'y réchauffer les articulations.

J'ai bien envie de me faire conduire chez le proviseur, pour lui expliquer... Mais je le connais, c'est un homme à ne pas démordre d'une décision une fois prise... Et dire que si je m'étais contenté de laisser passer la purée sans manifester mon mépris, rien de tout cela n'aurait eu lieu! Ce qui prouve, pour conclure à la façon du bon Ésope, qu'il y a des circonstances où un geste même est de trop. C'est bon! quoi qu'il arrive, on s'en souviendra.

Mais j'y songe, c'est demain dimanche, jour de sortie. Je ne verrai point ma bonne mère, ni mon père, ni ma sœur Marie. En vérité, je ne sais que faire. Quatre personnes punies pour la faute d'un seul! Il y a là une injustice qui crèvera les yeux de tout le

monde, et dont la pensée, à moi, me crève le cœur. Maudites fèves!

Je suis fatigué de battre la semelle contre cette muraille; je m'ennuie de n'avoir ni papier, ni encre, ni livres. Et puis il me revient à l'esprit que, lundi matin, ma classe compose en version. Je serai absent. Soit dit sans vanité, c'est un prix, à peu près assuré pour moi, que je perdrai par mon incartade. Allons, si les choses en doivent venir là, je n'ai plus rien à ménager. J'attends de pied ferme la fin du monde.

Encore une demi-journée d'écoulée et point de nouvelles de l'ennemi. Comme on vieillit vite entre ces quatre murs! Je me rappelle la belle plage normande où je suis allé passer les vacances. Avec quel plaisir ma sœur et moi nous courions en liberté des grèves aux falaises! Comme je humais à pleins poumons la brise salée! Il me semble entendre encore le bruit des vagues qui déferlaient à mes pieds. Quelle magnifique provision de courage et de bonne volonté j'avais amassée là pour la prochaine année scolaire! Tout cela, hélas! est tombé hier dans de la bouillie de fèves.

Trois heures.—Je viens de recevoir une visite; c'est notre excellent aumônier l'abbé Poulot, qui, informé de mon coup de tête, a voulu, dit-il, causer avec moi pour me distraire, et chasser de mon esprit les mauvaises pensées. Quel homme! Comme il vous regarde à la loupe, sans que l'on puisse s'en fâcher!

Avais-je donc des mauvaises pensées, des sentiments de haine et de vengeance contre mon prochain? Il me semble pourtant que non. Je ne songeais qu'à défendre ma dignité que l'on menaçait.

C'est égal, l'abbé Poulot m'a dit des choses que je n'avais pas encore eu l'idée de me dire moi-même. Il m'a prié d'y réfléchir jusqu'à ce soir, et, comme après tout cela m'occupe, j'y réfléchis.

Il est certain, à y regarder de plus près, que ce surveillant n'est point un méchant homme; j'ai eu plusieurs fois la preuve du contraire. Il n'est ni brusque ni tracassier. Sa main, au moment fatal, touchait mon épaule très paternellement. D'où vient qu'elle m'a fait l'effet d'une griffe de chat? Puis « animal », c'est pour sûr un gros mot; entre camarades et intimes amis, on se giffle parfois à moins.

L'abbé Poulot, qui prétend me connaître à fond, assure que j'ai « mauvaise tête et bon cœur ». Il ajoute qu'avec cela on ne va pas loin. « C'est, dit-il, comme si l'on attelait un cheval devant une charrette et un autre par derrière, en criant hue! de toutes ses forces; point de mouvement régulier possible; tout ce qu'on pourra faire, c'est de disloquer la charrette, et rien ne prouve que les morceaux en soient bons... » Voyons, si je mettais le cheval de derrière à côté du cheval de devant!

Cinq heures. — Je songe aussi que l'abbé Poulot, après avoir écouté très doucement et d'un air souriant les réponses que je lui faisais, m'a dit que je ne plaçais peut-être pas la question sur son vrai terrain. Il ne s'agit pas de savoir si je consens à manger dorénavant, une fois par semaine, de la purée de fèves. L'autorité, indulgente aux estomacs irréconciliables, me laisse carte blanche à cet égard. « Il s'agit, dit l'abbé Poulot, de revenir sur une grossièreté et de réparer une insulte. » De quel droit exigerai-je jamais qu'on me respecte, si je commence par manquer de respect à autrui? Il paraît, du reste, que le maître que j'ai rudoyé m'accorde volontiers mon pardon, sans même que je le lui demande. C'est le proviseur qui insiste pour que je m'acquitte de la démarche. Et moi qui m'imaginais que ce surveillant m'en voulait, que c'était désormais, entre lui et moi, une guerre à mort. Où donc avais-je la cervelle?

Sept heures et demie du soir. — Ce n'est pas ma faute si je suis encore dans cette cellule. J'ai dépêché un ambassadeur auprès de l'autorité; on m'a fait répondre que mon repentir avait besoin de prendre des forces; qu'il devait patienter jusqu'à huit heures, et qu'en tout cas mes excuses, réparation toute morale, ne m'excmpteraient pas de la retenue pour demain dimanche. On croit sans doute que c'est l'intérêt, la peur de perdre un jour de congé, qui m'inspire un acte de contrition. Comment peut-on me prêter des sentiments aussi mesquins et aussi bas! J'ai hâte de faire... ce que je dois faire : voilà tout. L'abbé Poulot avait raison : j'ai le cœur tout triste en réfléchissant à ma vilenie et à la peine que j'ai dû causer à ce surveillant, qui est, ma foi, plus j'y songe, un excellent homme. Oui, je les ferai, ces excuses, et en public, s'il le faut. L'élève Claudien pourra ricaner tout à son aise; je ne regarderai que la bonne figure satisfaite de mon ami Charles.

Huit heures cinq minutes. — C'est fait... Quel soulagement! Je me sens comme un pur esprit. Ne serait-ce point aujourd'hui, plutôt qu'hier, que je suis d'une pâte à faire un homme?

Et ma retenue qui est levée par-dessus le marché... Le surveillant m'a embrassé, le proviseur m'a embrassé, l'abbé Poulot m'a embrassé; je crois que tout l'univers m'a embrassé....

Neuf heures. — Je reviens maintenant chercher dans cette « cage » mon képi que j'y ai oublié. Soyez tranquille! le temps d'entrer et de sortir. Que de temps perdu et que de tracas pour un plat de fèves! Animal, va! Pardon! c'est à moi seul, je vous prie de le croire, que cette fois le discours s'adresse.

JULES GOURDAULT..



LE VERTIGE

« Ne tentez jamais, disait souvent une mère à ses fils, de gravir la montagne qui s'élève en face de notre demeure. Le versant caché à nos yeux est coupé d'abîmes qui vous engloutiraient, si vous aviez le malheur de vous en approcher. »

Longtemps les fils n'osèrent enfreindre la défense faite. La première fois que la chasse les entraîna jus-

que dans les bois qui ceignaient la montagne, ils revinrent précipitamment sur leurs pas ; mais bientôt, l'habitude aidant, ils craignirent moins de s'aventurer dans la région dangereuse, et ils en arrivèrent à ne se souvenir des recommandations maternelles que pour constater l'absence de tout danger. Un jour même ils s'enhardirent et, se tenant par la main, gravirent le sommet pour explorer le pays inconnu.

L'abîme était là, révélant un merveilleux spectacle. La montagne descendait à pic sous leurs pieds, si loin que l'œil ne pouvait sonder la profondeur du vide. Des saillies de rocher, des pointes aigues s'élançaient autour des parois du gouffre, et de toutes parts aussi flottaient et se balançaient comme une gaze transparente des nuages rosés, qui semblaient revêtir la pierre d'un vêtement diaphane aux plis incessamment changeants.

Les deux frères s'arrachèrent avec peine de ce lieu et se promirent le secret pour revenir au plus tôt. Le lendemain ils étaient là, et les jours suivants ne les lassèrent point du spectacle enchanteur. Le tableau variait sans fin, toujours nouveau, toujours incomparable, restant aussi sans péril pour les deux admirateurs, qui ne pouvaient comprendre que leur mère les eût privés d'un plaisir qu'ils goûtaient sans danger.

Un matin surtout, ils furent ravis. Ils virent les vapeurs du gouffre teintées d'or, de pourpre, d'azur, osciller un instant, puis confondre dans un rapide tournoiement leurs couleurs irisées comme celles d'une gigantesque bulle de savon. Les rochers qui déchiraient au passage les vapeurs entraînées semblaient se mouvoir, et même les parois de la montagne parurent entraînées dans le tourbillon. Tout tournait, et les deux frères, penchés sur le gouffre, le virent grandir, s'approfondir dans une ronde vertigineuse. Ils voulurent reculer : l'abîme les attira plus près encore, les saisit et les entraîna dans le vide. Éperdus, ils jetèrent un cri, le dernier, que le tourbillon emporta avec eux.

Ch. Schiffer.



LES
PLUS GRANDES FORTUNES DU MONDE

Un journal américain nous donne de curieux renseignements sur les revenus des quatre personnes les plus riches du monde. Je sais bien qu'en pareille matière il n'est pas facile de donner des nombres absolument exacts, et peut-être même que les possesseurs de ces grandes fortunes seraient embarrassés d'établir à quelques centaines de mille francs près le montant de leurs richesses. Si nos modernes Crésus éprouvent cette difficulté, on peut se demander quels renseignements ont permis à un simple journaliste de supputer le nombre de leurs millions. Cependant, dans un grand nombre de cas et particulièrement quand le chef d'une maison vient à mourir, l'administration de l'Enregistrement évalue la succession, afin de faire payer aux héritiers un tant pour cent sur l'héritage. C'est ainsi, par exemple, qu'à la mort d'un grand financier français, mort toute récente, on a appris qu'il laissait une fortune de cinquante-deux millions ! Ce chiffre, qui nous fait rêver, est cependant modeste, relativement aux quatre fortunes dont nous voulons parler. « C'est une honnête médiocrité, » dirait sans doute le duc de Westminster.

Le moins favorisé des quatre rois de la finance est Sa Grâce le duc de Westminster, dont le revenu est de 800,000 livres sterling (20 millions de francs par an). Par conséquent le duc peut, sans attaquer son capital, dépenser, en chiffres ronds, 55,000 fr. par jour, 2,300 fr. 38 fr. 50 par minute.

Après lui, en montant un degré de l'échelle, se présente le sénateur américain Jones de Névada. Celui-ci possède un revenu annuel estimé à 1 million de livres sterling (25 millions de francs), ce qui lui permet de dépenser 50 fr. par minute.

Le chef de la famille de Rothschild vient ensuite. Sa fortune est évaluée à 50 millions de francs de rente, ce qui, par conséquent, lui fournit le double de ce que peut dépenser le sénateur de Névada.

Au sommet de l'échelle se place M. J.-W. Mackey, avec un revenu de 2,750,000 livres sterling (68,750,000 fr.), ce qui fait 190,000 fr. à dépenser par jour, 8,000 fr. par heure et 135 fr. par minute. Ajoutons que l'Irlandais M. Mackey était, à trente ans, sans la moindre fortune ; en 16 ans il a donc acquis, avec ses mines d'argent, 1875 millions de francs.

Si la fortune ne fait pas le bonheur, comme dit la chanson, elle est d'une utilité si incontestée que mes jeunes lecteurs me sauront gré de leur souhaiter une chance pareille à celle du riche Irlandais. Le moyen à employer ne paraît pas d'ailleurs bien difficile, si j'en crois un financier très habile. « Il n'y a que le premier million qui coûte, me disait ce favori de Plutus ; les autres arrivent tout seuls. » Vous voyez que rien n'est plus commode !

A. Bertalisse.



A TRAVERS LA FRANCE

CORDES

Il se produisit dans le Nord de la France, pendant les onzième et douzième siècles, un mouvement social et politique célèbre sous le nom d'affranchissement des communes. Le développement de la prospérité matérielle dans les villes industrieuses ne pouvait s'accorder avec le servage, qui apportait au commerce mille entraves et laissait à la merci d'un seigneur avide les richesses honnêtement acquises par les citoyens. Alors se constituèrent, soit par un accord

amiable des vassaux et des suzerains, soit par la libéralité de ces derniers, soit trop souvent par la violence des premiers, les franchises municipales du moyen âge, qui ne faisaient que rétablir, sous une forme nouvelle, l'indépendance dont les cités gauloises avaient joui durant la domination romaine.

Le Midi eut à son tour son affranchissement des communes, trop peu remarqué des historiens, parce qu'il se mêle à des événements militaires qui ont à eux seuls absorbé l'attention de la postérité, et aussi parce qu'il s'accomplit avec moins d'éclat. Pourtant, dans le Midi, non seulement un certain nombre de villes anciennes reconquirent leurs libertés intérieures ; mais un grand nombre d'autres furent créées sur des emplacements et avec des noms nouveaux, et ce qui donne à l'origine de ces dernières un intérêt piquant, c'est qu'elles furent établies sur les propositions et par les soins des seigneurs féodaux eux-mêmes. Désolée par les invasions des barbares au cinquième et au sixième siècle, par celles des Sarrasins au huitième et au neuvième siècle, et par la croisade des Albigeois au commencement du treizième siècle, la France méridionale avait conservé peu de villes, ou bien celles-ci n'étaient plus généralement que des places fortes. L'industrie et le commerce tenaient peu de place dans les préoccupations de leurs habitants, dont un grand nombre les avaient désertées ou avaient péri à la suite de sièges sanglants. Les rois d'Angleterre, maîtres de la Guyenne et de presque toute la Gascogne, les comtes de Toulouse et leurs principaux vassaux laïques et ecclésiastiques, donnèrent l'exemple de la fondation de villes nouvelles et régulières qu'on appela « bastides », et dans lesquelles on appela les populations des campagnes en leur promettant des chartes libérales qui furent toujours fidèlement octroyées.

Une de ces premières bastides fut construite en 1222, par Sicard d'Alaman, le plus habile ministre qu'aient eu les comtes de Toulouse, sur une colline de l'Albigeois dominant la gracieuse vallée du Cérou, affluent de l'Aveyron. Le site ne permit point d'y tracer les rues au cordeau ; mais les nouveaux habitants ne tardèrent pas à y acquérir de l'aisance et à s'y élever des maisons de pierre sculptées, dont quelques-unes, aussi solides qu'élégantes, subsistent encore presque intactes. La nouvelle ville fut appelée Cordoue, en mémoire de la grande cité mauresque dont les Espagnols préparaient alors la conquête avec l'aide des chevaliers français. Ce nom s'est depuis légèrement transformé en celui de Cordes.



Cordes.

Après avoir prospéré durant la fin du moyen âge et heureusement survécu aux épreuves des guerres de religion, Cordes est devenue un des principaux chefs-lieux de canton du département du Tarn. Sa population, qui atteint le chiffre de deux mille cinq cents âmes, est peu portée aux travaux de l'industrie ; mais tout le pays d'alentour est une région agricole très fertile et parfaitement cultivée. Outre sa situation pittoresque et ses vieilles maisons, Cordes offre encore des restes remarquables de ses remparts du quinzième siècle et un puits d'une profondeur peu commune (86 mètres), malheureusement comblé depuis quelques années.

Anthyme Saint-Paul.



Le jardinier marche en tête. (P. 354, col. 2.)

CADETTE [1]

XIX

Nous robinsonnons sur toute la ligne, et cependant René et Guillaume ne partiront pas encore.

Tous les grands-parents sont absorbés par la politique et nous avons pris notre volée.

Nous habitons la forêt. Chacun de nous s'amuse à sa manière. René et Guillaume tendent des pièges, chassent et pêchent; Geneviève et moi faisons des lessives, préparons les repas, dressons des petits autels, instruisons les animaux. Barbiche se tient debout et fait le mort à mon injonction; Trotte-Menu met un genou en terre et saisit avec ses dents le mouchoir suspendu aux branches; nous avons un corbeau qui dit « Corbleu » très bien et qui loge à la Roche-aux-Nids. Ces jeux et ces travaux nous font oublier nos préoccupations pénibles, et nous regrettons, mais là bien sincèrement, de n'être pas nés bûcherons, sabotiers ou bergers. Guillaume aurait été un fameux saltimbanque. Il grimpe comme un chat aux plus grands arbres, il fait des tours étranges sur les trapèzes de la forêt; avec cela il est ventriloque et nous fait parfois des peurs effroyables. René est aussi bien souple et bien hardi; mais il fait toujours des vers, ce qui lui donne des distractions. Plusieurs fois, notre cuisine faite, nous avons été le chercher et je l'ai bien vu crayonner sur ses genoux parmi les arbres. Du reste, je n'ai rien à dire, puisque je continue à écrire fidèlement mon journal. Je ne fais pas d'autre devoir que celui-là, et il n'a jamais de corrigé. J'aurais bien voulu écrire dans notre maison rustique de la Roche-aux-Nids. Il y a là une planchette qui m'aurait été un bureau commode; mais Geneviève n'aurait pas manqué de venir lire ce que j'aurais écrit, par-dessus mon épaule, et René et Guillaume se seraient peut-être amusés de ce qu'ils auraient lu sous mon enveloppe.

J'attends le soir, prudemment.

Avant de faire ma prière, je m'assieds à mon bureau et j'écris le pressé, l'important. Cela me coûte beaucoup maintenant que je vis comme une petite sabotière; j'ai une terrible envie de dormir et je trouve que ma main devient calleuse. Aussi j'écris très court et je remets toujours au lendemain pour raconter les détails. Et le lendemain j'ai la même envie de dormir et mes doigts sont de plus en plus raides.

XX

J'ai reçu une bien belle lettre hier

Elle portait un timbre étranger qui a été immédiatement réclamé par Guillaume de Préauloup qui en a un album complet. La lettre était de monsieur papa

1. Suite. — Voy. pages 209, 225, 241, 257, 273, 289, 305, 321 et 337.

qui m'écrivait d'Édimbourg où il a été appelé soudainement pour une affaire importante.

Il me demandait d'écrire plus souvent à maman, pendant son absence, car elle était un peu souffrante et se fatiguait beaucoup avec Blanche. Cette lettre, qui parlait si affectueusement de la santé de ma chère maman et de ma petite Cadette, m'a mis le cœur à l'envers, et malgré le froid j'ai garni un buvard et j'ai gagné la Roche-aux-Nids où M. de Préauloup a fait porter un petit poêle. Là, j'ai écrit à maman et même à Cadette. Cela m'amuse de lui écrire et on lui garde mes lettres. Elle grandit, elle se fortifie et elle devient très volontaire.

Ma correspondance terminée, je suis revenue au Pavillon en passant par les Préauloup que je n'avais vus qu'un instant le matin.

Je les ai trouvés se disposant à partir pour le bourg. Nous étions à la veille de Noël. J'ai bien vite couru chercher grand'mère qui commençait à s'inquiéter de mon absence.

Il s'agissait de lui arracher la promesse de la messe de minuit. Elle s'est fait beaucoup prier, elle m'a dit qu'elle assisterait le lendemain à la grand'-messe; puisque c'était son jour de donner le pain bénit et que j'y assisterais avec elle. J'ai consenti à tout ce qu'elle demandait, et après le souper Joseph m'a conduite bien emmitouflée chez les Préauloup.

On a placé dans le grand salon la bûche de Noël, on a préparé toutes sortes de choses pour les pauvres. Un vieux mendiant est venu nous chanter un Noël si beau que tout le monde était attendri.

D'abord on s'est très bien conduit, personne ne dormait; mais, après dix heures, voilà M. de Préauloup qui rabaisse son bonnet de soie noire et qui croise les bras comme lorsqu'il réfléchit; voilà Geneviève qui se jette, tête baissée, sur un canapé d'où elle ne bouge plus; voilà René qui se cache derrière le paravent et qui roule sur le tapis, endormi.

« Réveillons-les », disait Guillaume.

Mais Mme de Préauloup qui écrivait sur un registre n'a pas voulu d'espiègleries cette nuit-là.

« Autrefois, dit-elle, on était plus vaillant et on faisait la veillée de Noël tout du long et très pieusement. Si nous disions notre chapelet en attendant l'heure? »

Elle a commencé et nous avons bien répondu deux dizaines, mais à la troisième la tête de Mme de Préauloup est tombée tout à coup sur sa poitrine et René m'a dit en riant.

« Si nous dormions aussi.

— Non, lui ai-je dit. Chante-moi le vieux Noël tout bas, puisque tu le sais. »

Il a commencé; mais au couplet des bergers il bégayait et, à l'avant — dernier, il s'est tout à fait enfoncé dans son grand fauteuil.

Me voilà seule éveillée entre tous ces gens endormis, et pour comble d'agrément la lampe s'endort à son tour.

Mais le feu est là, le grand feu qui brûle les vieux troncs de la forêt.

Je regardais les jeux de la flamme, j'écoutais les pétillements de l'écorce et je pensais à toutes sortes de choses, que je n'oserais pas écrire, car c'est peut-être bien beau et bien prétentieux à une petite fille de quinze ans d'en penser si long.

Ah! l'agréable veillée que je fis là dans ce grand salon, qui avait l'air enchanté avec ses vieux portraits éveillés et ses maîtres endormis!

De temps en temps la pendule disait l'heure. Je comptais, je regardais autour de moi, personne ne bougeait.


Personne ne bougeait. (P. 354, col. 2.)

Mais voilà qu'on carillonne dans la cour, c'est le vieux jardinier qui appelle à la messe de minuit.

M. de Préauloup qui a le sommeil léger saute sur son fauteuil; Mme de Préauloup relève la tête; une petite voix pleureuse, celle de Geneviève, dit: « Il fait noir.

— Allons, debout! » s'écrie René derrière son paravent.

Joseph arrive avec la lanterne monumentale et les vêtements de sortie. On se secoue, on s'habille. René tire Guillaume par les pieds et le fait tomber sur le tapis. Guillaume se relève fâché et lève le bras.

Mais je m'écrie: « René, et la messe de minuit? »

Sa main retombe et il saisit un cache-nez. Mme de Préauloup a bien envie de coucher Geneviève qui résiste.

Enfin on part, nous voici sur la grande route. Il fait noir et froid au dehors. On se met en ordre: René donne le bras à son père, Mme de Préauloup donne le bras à son mari, moi je donne le bras à Mme de Préauloup, Geneviève me donne le bras droit et passe le bras gauche sous celui de Guillaume qui termine la chaîne.

Le jardinier marche en tête avec sa lanterne et les domestiques nous suivent de près.

Presque toutes les maisons s'ouvrent sur notre passage. On voit des clartés, des ombres qui marchent; puis rien.

Notre vieille église est resplendissante, et il y avait là des paysans et des paysannes dont la ferveur rap-

pelait celle des bergers. J'ai bien combattu mon envie de dormir, j'ai bien prié et j'ai chanté de tout mon cœur.

Le souvenir de Cadette me revenait sans cesse. Noël c'est la fête par excellence des petits enfants. Ah! si, dans quelques années, je voyais ma petite sœur agenouillée dans cette vieille église, devant la crèche, de l'enfant Jésus! Mais pourquoi rêver l'impossible. Cadette ne viendra jamais à Péran, jamais elle ne verra prier ces grands paysans, jamais elle n'entendra les souhaits de bonheur que nous font nos pauvres qui ne sont pas envieux et qui nous aiment. Noël, c'est leur fête à eux surtout, l'enfant Jésus est pauvre. Ce mot-là est étrange, appliqué à un Dieu, à Celui qui donne tout, au premier des riches. Mais M. le curé l'a expliqué un jour devant moi. Cette pauvreté même de Jésus-Christ prouve sa divinité, et j'ai bien compris cela.

Il y a eu des rois puissants, de grands généraux, des savants étonnants; mais jamais de si grand pauvre, de pauvre plus puissant que les riches, et de pauvre ayant la science infinie.

Les pauvres doivent beaucoup aimer l'enfant Jésus, les pauvres qui lisent l'Évangile.

Après la messe, la belle messe de minuit, nous sommes revenus en silence. La nuit avait changé d'aspect, il faisait le plus beau des clairs de lune, et le jardinier a été prié de marcher en arrière avec sa lanterne.

Ah! que c'était joli de marcher dans des rayons et de se sentir enveloppés d'une lumière si douce!

On a réveillonné, puis Joseph qui m'attendait m'a remmenée.

Le lendemain matin, je me suis réveillée bien tard. Grand'mère était auprès de mon lit, tout habillée pour la grand'messe. J'avais une demi-heure devant moi. Cela m'a suffi pour ma toilette et mon déjeuner, puis je suis partie avec grand'mère. J'aime beaucoup les réunions de l'église le jour des grandes fêtes. Notre banc est tout près de la balustrade qui ferme le chœur et qui sert de siège à tous les enfants de Péran et des environs. Tous avaient leurs plus beaux habits, et les petits pâtres et les petits mendiants mêmes étaient parfaitement débarbouillés.

Je les connais presque tous, nous nous rencontrons dans la forêt. Il m'est arrivé plus d'une fois de les aider à ramasser des sacs de feuilles sèches et des fagots de bois mort. J'ai été fort intriguée de leur physionomie au moment de la distribution du pain bénit.

Je les voyais se montrer les morceaux et les manger un peu trop gaiement pour la circonstance.

Et ce qui me dépitait c'est qu'ils me jetaient des regards d'intelligence.

Et moi je me promettais bien de leur reprocher cette dissipation à l'heure du pain bénit, quand la corbeille a été passée à grand'mère. Alors j'ai tout compris, et tout pardonné. Grand'mère a pour habitude de remplacer le pain par de grands gâteaux, le jour de Noël.

De là, la surprise et le ravissement de mes petits amis, pour lesquels le pain blanc est lui-même une rareté.

J'ai bien amusé grand'mère en lui racontant l'effet de son pain bénit sur les enfants de la balustrade. Et j'ai fait regretter la grand'messe aux Préauloup qui ont dormi jusqu'à onze heures, les paresseux!



Nous faisons des lessives. (P. 358, col. 1.)

Naturellement, le lendemain de Noël et le surlendemain, nous nous sommes donné des congés et nous avons recommencé à patiner sur le lac. Le froid est encore plus vif que l'année dernière; on prédit que l'hiver sera d'une rigueur exceptionnelle. Cela ne nous effraie pas, nous aimons tant la glace et même la neige!

« Annonce-t-on de la neige aussi, grand'mère?

— Beaucoup de neige, Germaine », a dit grand'mère. Elle m'a lu ce qu'elle appelle un bulletin météréo-

logique, puis elle m'a expliqué comment des savants américains pronostiquaient le temps qu'il ferait en Europe.

Cela m'intéressait beaucoup, et grand'mère a profité de mon air attentif pour me faire lire le reste de son journal.

C'était bien intéressant, mais bien triste ; il y avait des catastrophes à faire frémir. Mais grand'mère ne frémit pas et, je crois, a un goût particulier pour les catastrophes.

« C'est épouvantable, dit-elle, c'est vraiment épouvantable, relis-moi donc ça. »

Ainsi ce soir il m'a fallu lire deux fois l'accident du pont du Tay [1]. Une tempête soudaine, un pont suspendu qui casse comme du verre, un train précipité dans une rivière ; puis rien. On ne voit rien, on ne sait rien, le journal raconte cela avec des détails qui vous glacent le sang dans les veines.

« Bonne nuit ! dors bien, ma petite Germaine, m'a dit grand'mère en m'embrassant.

— Grand'mère, est-ce que vous ne rêverez pas à l'accident du pont du Tay ?

— Es-tu enfant ! Est-ce qu'on rêve à mon âge ? »

Elle est bien heureuse, grand'mère, de ne plus rêver. Pour moi j'ai eu le cauchemar comme jamais je ne me souviens de l'avoir eu. J'étais clouée dans un petit bateau qui allait et qui venait sous ce grand pont qui paraissait tressé avec du fil.

Tout à coup le vent le ballottait, et j'étais entraînée dessus et je me balançais comme dans un hamac ; mais voilà que tout à coup j'entends siffler des locomotives, je vois des êtres fantastiques danser sur ce pont fait avec de la ficelle. Le train arrive, je vois ses lanternes, deux yeux rouges ; il venait de loin, de loin ; les voyageurs ont mis la tête à la portière.

J'ai reconnu maman, monsieur papa, René de Préauloup et Mathurine qui portait Cadette. Il a passé je ne sais comment en dessus de ma tête, et puis je l'ai revu sur le pont. Et les diables qui couraient dessus se sont mis à dénouer des ficelles ; je criais, je me débattais. Patatras ! le pont est tombé, et je me suis réveillée en poussant un tel cri que Mathurine est accourue effrayée. Il était cinq heures du matin.

Ah ! que c'est drôle, les rêves ! mon Dieu que c'est drôle !

Mathurine a bien ri quand je lui ai dit qu'elle était dans le train qui tombait dans l'eau.

« Il ne faudra plus lire de gazettes avant de vous endormir, Germaine, m'a t-elle dit, ça vous met l'esprit à l'envers. Heureusement que tous les gens que vous avez vus dans ces wagons étaient à Péran.

— Pas tous ; Mathurine, maman et Cadette sont à Paris ; papa est en Écosse, là où le pont a cassé.

— Vrai, Germaine ? N'allez pas vous mettre dans la tête que c'est un intersigne. »

Mathurine a vraiment de singulières façons de vous rassurer. Cette idée d'intersigne, de pressentiment, m'a trotté toute la journée dans la tête et j'étais triste sans savoir pourquoi.

1. Voy. vol. XV, page 111.

XXI

Quel effroi ce matin !

Mon rêve si étrange, si douloureux, est une réalité ! Un télégramme nous arrive : maman est veuve, Cadette n'a plus de père ! M. Harrisson était dans le train qui a été précipité dans le Tay.

Je suis toute étonnée, toute effrayée.

Grand'mère reçoit des visites, raconte l'accident. Moi, j'écris en pleurant à ma pauvre maman

Je voudrais partir tout de suite ; grand'mère attend une lettre, des détails.

Grand'mère a peur du grand froid qu'il fait. Je suis cependant bien résolue à retourner, au moins quelque temps, près de maman. Elle était déjà si malade ! « Cet affreux événement pouvait la tuer, » a dit Mme de Préauloup.

Mes petits amis me consolent de leur mieux, et moi je supplie maman de me redemander, et surtout de recommander à grand'mère de ne pas m'accompagner.

S'il faut attendre grand'mère, jamais nous ne partirons. Le froid est terrible et je serais inquiète de ce voyage. Je suis assez grande pour voyager avec Mathurine ou Joseph.

Depuis cette terrible nouvelle, je ne sens plus le froid.

Geneviève m'aide, dans le secret, à préparer ma caisse. Si un télégramme me rappelait, je serais toute prête.

A suivre. Mlle ZÉNAÏDE FLEURIOT.

CAMOËNS [1]

I

Dans la matinée du vendredi saint de l'année 1546, un jeune homme, portant le costume des étudiants de l'université de Coïmbre, sortait de l'église de Belem, à Lisbonne.

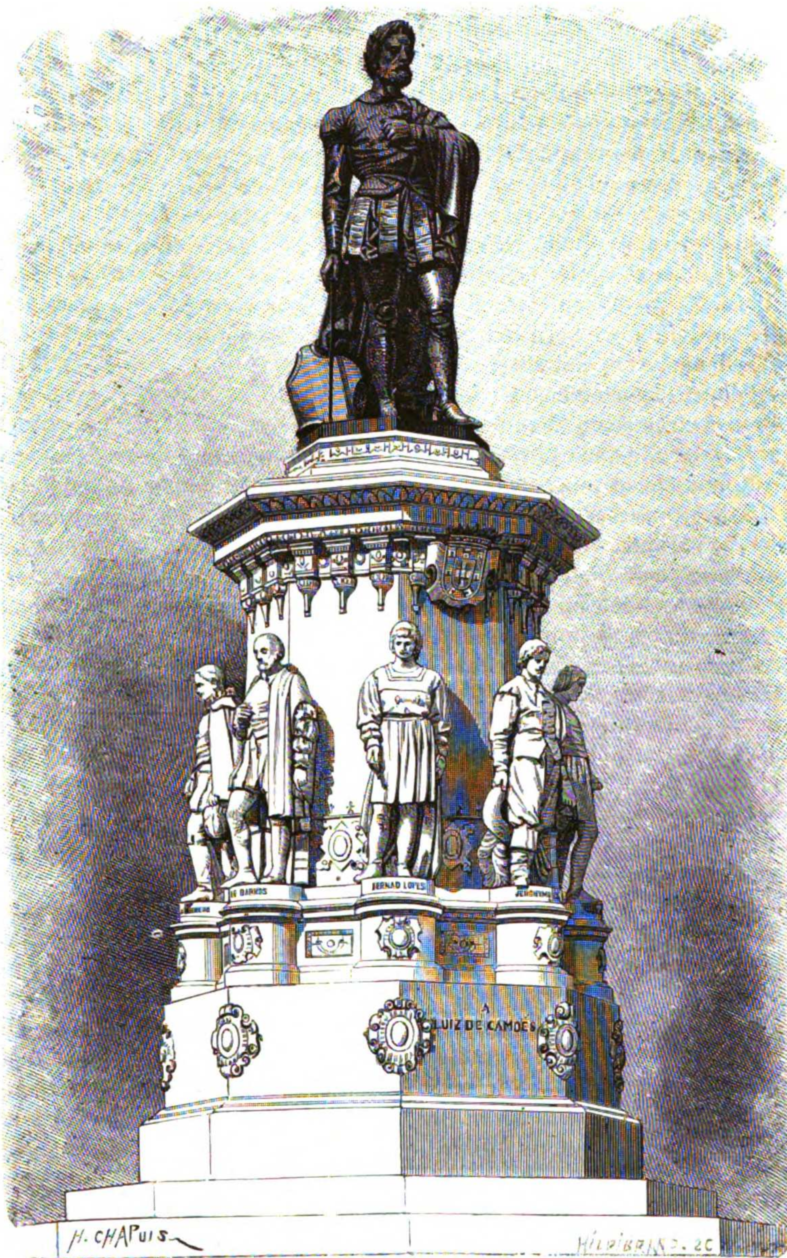
Au même moment, une jeune fille le croisa sous le porche, et s'arrêta un instant près du bénitier sculpté pour arranger les plis de sa mantille. Par un caprice du hasard, sans doute, le soleil déjà haut sur l'horizon frappait obliquement à travers les trèfles d'un vitrail, enveloppant sa tête d'une auréole où se reflétaient les vives couleurs de l'arc-en-ciel, et faisant briller comme de l'or, sous la dentelle, sa chevelure qui retombait sur les épaules. Le dé-

1. BIBLIOGRAPHIE : *Camoëns et les Lusiades*, Étude biographique, historique et littéraire, suivie du poème annoté par Clovis Lamarre. — Traduction des *Lusiades*, par Millié, revue par Dubeux. — Traduction littérale des *Lusiades*, par Dessaules et O. Fournier. — *Notice*, Mémoire de l'évêque de Viseu, publié dans *l'Académie des sciences de Lisbonne*. — *Camoëns*, Étude de Ch. Magnin.

sordre vite réparé, elle trempa le bout de ses doigts fins dans la coquille du bénitier, fit le signe de la croix et traversa lentement, dans toute sa longueur, la nef sombre à l'extrémité de laquelle des cierges et des lampes jetaient des clartés funèbres sur le tombeau du Christ, ouvert au fond d'une crypte.

L'étudiant l'avait d'abord considérée avec tout l'étonnement d'une admiration naïve, puis il l'avait observée avec une persistance qui chez tout autre eût passé pour de l'indiscrétion ou de l'effronterie. Toutefois, malgré sa fixité soutenue, l'expression de son regard calme et investigateur ne traduisait que cette noble curiosité du poète ou de l'artiste à la vue d'une créature dont la contemplation lui offre un parfait modèle de la beauté.

Quand elle s'éloigna avec lenteur, d'un pas harmonieux et cadencé, il la suivit des yeux sous les arceaux jusqu'à ce qu'elle eût disparu dans les ténèbres, rendues plus épaisses par la zone étincelante de la crypte illuminée. Il resta longtemps à la même place, comme si cette apparition magique l'avait frappé d'enchantement, et il y était encore lorsqu'elle sortit de l'église. Elle s'arrêta une seconde fois, mais seulement pour prendre de l'eau bénite, et se remit en marche sans paraître avoir remarqué son observateur, immobile comme les fantômes de pierre alignés sous le porche. L'étudiant s'appelait Luiz de Camoëns.



Statue de Camoëns, à Lisbonne.

On ne saura jamais le nom de l'inconnue qui avait ainsi captivé les yeux du bachelier de l'université de Coïmbre.

II

La famille de Camoëns était originaire de la Galice. Son nom lui venait du château de Caamanos, bâti non loin du promontoire de Nérée, aujourd'hui cap Finisterre.

Son grand-père, Antonio Vaz, avait épousé dona Guiomar de Gama, de la famille de Vasco de Gama.

Son père, Simon Vaz, était officier et, comme tous les cadets de Portugal, sans fortune. Il s'était marié à Anna de Sà e Macedo, d'une famille noble de Santarem.

Camoëns était né en 1525.

Au moment de sa naissance, son illustre aïeul Vasco de Gama, parvenu à la fin de sa glorieuse carrière, accomplissait son dernier voyage aux Indes, qu'il allait gouverner avec le titre de vice-roi.

Camoëns perdit sa mère de bonne heure. Il avait treize ans quand il quitta l'école de Santa Cruz pour suivre les cours des illustres professeurs de l'université de Coïmbre.

L'écolier leur fit honneur.

Le temps n'était plus bien loin où il allait commencer, à vingt ans, le poème des *Lusiades*, chanter

la gloire de la noblesse ingrate et de la patrie marâtre.

Renversant la formule des écoles :

Faisons des vers nouveaux sur des sujets antiques,

Camoëns pourra dire :

Sur des sujets nouveaux faisons des vers antiques.

Et le front chargé de gloire, il ira à son tour prendre place aux côtés d'Homère, de Virgile, de Pétrarque et de Dante, ses dieux, ses maîtres et ses modèles.

Mais sa jeune muse, comme un aiglon qui bat des ailes au bord de son nid suspendu sur l'abîme, ne l'invite pas encore à cadencer les grands rythmes. Sa lyre soupire l'écho plus doux et plus naïf des sonnets, des odes, des églogues et des rimes, des idylles et des élégies, des chants populaires et des poèmes de chevalerie des deux cents ménestrels réunis dans le *Cancioneiro*.

Dans ses promenades solitaires au bord du Mondego, au murmure de ses belles eaux claires, il récite ces poésies primitives, pures et mélodieuses comme elles, et qui coulent d'une source aussi abondante.

L'Homère du Portugal, le Virgile de la Lusitanie, le Cygne du Mondego, peut déjà dire comme Ovide :

Quidquid tentabam dicere versus erat.

« Si j'essaye de parler, je parle en vers. »

L'enfant balbutie cette langue du ciel, que tous les hommes comprennent et que les poètes parlent seuls. Bientôt l'adulte saura la manier, et sa voix musicale fera sonner les premiers octaves des *Lusiades*.

Il n'errera pas longtemps sur ces frais rivages, si bien en harmonie avec la contemplation rêveuse et mélancolique de l'âme.

Il s'écriera encore avec Ovide :

« Moi aussi, je suis exilé. »

Et il errera dans la grotte de Patane, au bord de la mer sauvage, si bien en harmonie avec la tristesse et la nostalgie du cœur.

III

Il paraît que Camoëns n'était pas d'assez haut lignage pour se mêler aux acteurs de la figuration d'une cour; cependant il était le camarade des fils de grande famille, qui répétaient ses vers à l'université. A défaut de fortune et d'une naissance plus illustre, la nature avait écrit sur son front sa lettre de recommandation, dans cette langue mystérieuse comprise de tous les enfants des hommes.

Manoël Severim de Faria, son contemporain, trace ainsi son portrait : « Il avait la taille moyenne, le visage plein, le front proéminent, le nez aquilin, les cheveux d'un blond safrané, l'abord riant et gracieux, surtout dans sa jeunesse. »

Il venait à peine de sortir de l'université de Coïmbre, dont il portait encore le costume, quand la destinée le conduisit par la main à l'église de Belem, et le mit sur le passage d'une jeune patricienne.

Quelle est cette jeune fille ?

On a supposé que c'était dona Catarina, sœur de don Antonio de Ataïde, le puissant favori de Jean III.

Camoëns n'a jamais écrit son nom. Quand il parle d'elle, c'est sous celui de *Dinamene*, de *Violante* ou de *Natercia*.

Natercia est l'anagramme imparfaite du nom portugais de *Catarine*.

Elle est inconnue, son nom reste un mystère, comme celui qu'elle a reçu d'un époux. Le poète a gardé le silence. Un seul vers, un seul mot, et ce nom était à jamais gravé, sinon dans le cœur des générations futures, du moins dans leur souvenir. Le secret du passé retourne à l'oubli, qui le garde depuis trois siècles : Camoëns lui a refusé l'immortalité terrestre.

Camoëns est le frère de Pétrarque, de Dante et de Tasse.

Natercia n'est pas la sœur de leurs muses : Laure, Béatrix, Éléonore.

IV

Il faut pourtant que le nom de l'inconnue se soit échappé de la bouche du jeune bachelier.

Camoëns reçut un ordre d'exil.

Il quitta Lisbonne et se retira à Santarem.

Pour se distraire de ses cruelles pensées, combattre l'indéfinissable malaise de l'isolement, il ébaucha trois pièces de théâtre : *El rey Seleuco*, *Amphitrioes*, et *Filodemo*. Ces esquisses imparfaites n'ont qu'une valeur relative et un intérêt de curiosité.

Sa muse en deuil le consola pourtant dans les longues heures de deux années d'exil. La tristesse de l'absence lui inspira ses poésies détachées, *Rimas*, et des sonnets, plus beaux que ses octaves, fruits amers de la désespérance, immortelles et tristes fleurs de la solitude.

L'écrivain portugais, Dom Jose Maria de Souza, dans son parallèle de Pétrarque et de Camoëns, juge ainsi ces poésies :

« C'est la même pureté de style, la même délicatesse de pensée; mais Camoëns a plus de verve et de franchise que Pétrarque. Tous deux ont brûlé d'une passion aussi pure que malheureuse; tous deux ont survécu à celles qui en étaient les héroïnes. Cependant le contraste de leur destinée a rendu bien différentes des situations qui au premier coup d'œil se ressemblent si fort.

» Pétrarque vécut estimé et recherché des grands, comblé de tous les dons de la fortune, de tous les bonheurs de la vie, de toutes les faveurs de la gloire et de la renommée.

» Il habitait la cour ou sa délicieuse maison des champs, cultivant les lettres dans le pays le plus beau et le plus civilisé du monde.

» Camoëns, au contraire, fut pauvre, errant, persécuté, banni, prisonnier, et passa presque toute sa vie loin de son pays, dans des climats inhospitaliers, pouvant à peine donner à l'étude quelques moments

dérobés au tumulte des armes, et troublés par l'injustice et l'ingratitude de ses compatriotes.

» Il convient encore de remarquer que Pétrarque eut le temps de se corriger, de perfectionner et de publier lui-même ses poésies, avantage précieux que n'a pas eu Camoëns. Et malgré des fortunes si diverses, le poète portugais, loin d'être inférieur au premier poète de l'Italie, lui est supérieur en quelques parties.

» L'imagination de Camoëns a été très fertile en sonnets, et si, dans cette ample collection faite après sa mort avec peu de discernement, il s'en trouve quelques-uns de faibles, il en est un très grand nombre de bons et beaucoup d'excellents. Les uns respirent la grâce et la délicatesse du cœur; les autres, une profonde mélancolie. Aucun poète n'a mieux connu le caractère de ce petit poème; aucun surtout n'a eu plus que lui le don d'imprimer à ses vers la sensibilité de son âme et de la communiquer. Dans ses *Romances*, il a suivi la manière du poète italien. C'est le même charme de style. »

Ajoutons une dernière remarque.

L'*Afrique*, le poème oublié de Pétrarque, est la composition ingrate et laborieuse d'un opiniâtre bénédictin. Les *Lusiades* sont le chant lyrique d'un génie ailé.

Pétrarque monte au Capitole, aux acclamations d'un peuple enthousiaste. Camoëns échoue sur un lit d'hôpital, aux cris de l'ennemi victorieux qui force la ville en deuil. O fortune! voilà deux tours de ta roue : elle écrase ceux qu'elle ne relève pas.

V

Son exil est fini. Il revient à Lisbonne. Il a vingt-trois ans, et il est malheureux. Il n'a pas à choisir sa destinée. Son cœur est désenchanté, sa vie sans avenir. Pauvre et méconnu, il ne lui reste qu'à s'éloigner d'une cour où sa place n'est pas marquée, à abandonner la ville natale dont il a été chassé.

Mais si son âme est triste jusqu'à la mort, elle a gardé tout son ressort. Le vase brisé va répandre son parfum qui s'évapore, la lyre rompue vibrera plus harmonieuse. L'aigle blessé remontera vers la nue, la fleur touchée par la faux refleurira comme une immortelle sur un tombeau.

Sa Muse le soutient et l'accompagne. C'est avec elle qu'il aura tout son courage aux heures d'épreuves et de danger, dans la lutte contre les hommes et les éléments, contre l'ennemi, le feu et l'eau. C'est avec elle qu'il aura tout son génie, pour édifier sur du papyrus un monument plus indestructible que l'airain.

Nous ne suivrons pas Camoëns à travers tous les changements de décors de ses voyages et de ses expéditions guerrières. Nous n'esquisserons que les tableaux des épisodes de la vie du poète et du soldat.

C'est en Afrique qu'il fait ses premières armes sous les ordres de son père. Mars lui fait goûter ses fruits amers. Devant Ceuta, dans une rencontre avec les Maures, il perd l'œil droit. Son père meurt après ce glorieux baptême du feu et du sang.

Pendant trois années, sa plume va de pair avec l'épée. Il croit avoir mérité quelque chose. De retour à Lisbonne, son illusion est de courte durée Il ne demande plus rien, il espère peu. Ce sera la devise du Tasse, son contemporain, qui fut deux fois son frère en poésie et en infortune.

Découragé, il s'embarque pour les Indes, en 1553. C'est sur le théâtre même de sa conquête qu'il va célébrer la gloire de son aïeul Vasco de Gama. Le vaisseau qui l'emporte quitte le rivage, et il murmure la malédiction de Scipion : *Ingrata patria, non possidebis ossa mea.*

Ce fut la seule fois qu'un reproche sortit de sa bouche contre la marâtre à laquelle il offrait encore sa vie. C'était plutôt un cri de douleur, la plainte d'un enfant arrachée par l'amertume de la séparation.

« Monts paternels, terre natale, bords fortunés du Tage, je vous quitte, mais je vous laisse mon cœur et ma triste pensée. Cintra fuit dans l'éloignement; ses riantes collines s'effacent peu à peu, mes yeux ne peuvent s'en détacher. La terre enfin s'évanouit. Je ne vois plus que le ciel et l'eau. »

De toute l'escadre, le vaisseau qui porte Camoëns arrive seul à Goa la Dorée, capitale des Indes portugaises. Le jeune guerrier accompagne le vice-roi, Alphonse de Noronha, dans une expédition lointaine. Il se signale par un fait d'armes, qu'il raconte dans une élégie avec cette simplicité modeste qui sied à son génie.

L'année suivante (1554), les Indes changent de gouverneur. Camoëns fait une nouvelle campagne maritime sur la mer Rouge. L'ennemi ne se montre pas.

« Là, dans ce coin perdu et désolé du monde, le destin veut que j'use une partie de ma brève existence, afin que ma vie soit dispersée comme par lambeaux dans le vaste univers. »

Du fond de cette solitude, il évoque un fantôme. Il demande aux vents et aux hirondelles s'ils ont vu Natercia. Que dit-elle? Que fait-elle? « Ah! si du moins tant de fatigues me valaient seulement la certitude qu'une heure viendra où les yeux que je voyais me reconnaîtront; si, quoique bien tard, devenue compatissante, elle éprouvait un peu de regret et s'accusait elle-même de cruauté, cela seul, si je le savais, pourrait m'aider à vivre et calmerait mon désespoir. »

L'escadre hiverne à Ormuz et revient à Goa. Son étoile l'égare. Il écrit une satire généreuse sur les Européens en Orient. Cette fois, c'est la prison; après la prison, l'exil aux îles Mollusques, les colonnes d'Hercule du monde connu.

C'est là qu'il apprend la mort de Natercia.

Il pleure.

« Si là-haut, dans ta céleste demeure, il est permis de se souvenir de la terre, ne m'oublie pas; et si tu crois que la douleur de ta mort mérite quelque retour, demande à Dieu, qui a abrégé tes années, de

terminer ma vie, pour te revoir aussi vite que je t'ai perdue. »

VI

Les vice-rois des Indes se succèdent rapidement. L'un d'eux est le frère d'un ami de Camoëns. Avant de le rappeler, il lui donne à Macao (1559) un modeste emploi qui lui permet de subvenir aux premières nécessités de l'existence.

Il passe deux années dans cette ville, et consacre toutes ses heures de loisir à la composition de son poème, qui se développe à travers les vicissitudes de sa vie d'aventures. Combats, tempêtes, exil, prison, injustice, dédain, oubli, abandon et misère, rien ne peut l'interrompre.

Dans cette courte trève, s'il ne se console pas, il se repose. Toujours solitaire, il peut rêver librement, dans sa Grotte de Patane, la *Casa da horta*, errer sur le bord de la mer. Son regard interroge l'immensité, sa pensée traverse l'étendue et, comme l'hirondelle retourne au nid désert de la maison natale.

Mais Camoëns n'en a pas fini, il n'en finira jamais avec la destinée jalouse. La fin de son exil est arrivée. Il s'embarque pour Goa avec son serviteur fidèle Antonio. Le navire qui le ramène porte Camoëns et sa mauvaise fortune. Pourtant, il a quelques petites économies dans son escarcelle, toujours vide depuis sa sortie de l'université de Coïmbre, sans oublier un trésor que tout l'or des Indes ne saurait payer, le manuscrit des *Lusiades*.

Mais voilà que sur la côte du Cambodge, à l'embouchure du fleuve Mékong, la mer donne l'assaut. Le navire fait eau, il sombre, il disparait.

Camoëns se jette à la nage. D'une main, il parvient à saisir une épave flottante. L'autre agite au-dessus de sa tête, avec un geste de défi et de triomphe, le manuscrit des *Lusiades* sauvées ».

« Courage, maître! » crie Antonio.

Camoëns, roulé dans les bras de la terrible berceuse, répond par le mot d'Ajax cramponné à son roche :

« J'échapperai malgré les dieux ! »

A suivre. CHARLES JOLIET.

CE SERA UN HOMME

« Père, voilà votre chope, elle est fraiche comme de la glace; voyez, le verre est couvert de buée ! »

Le père fit claquer sa langue; ses petits yeux clignèrent de plaisir : car une chope bien fraiche est une bonne chose, quand on est tout rouge à force d'avoir travaillé le bois. Ensuite il passa par deux fois sur ses lèvres le dos de sa grosse main calleuse. Alors il prit la chope, et la plaçant entre ses yeux et la lumière, il ferma les yeux à moitié, et dit avec onction: « Fraiche comme la glace, et claire comme le vin blanc ! »

Le petit enfant que la jeune mère tenait dans ses bras avait suivi avec une attention remarquable tous les gestes du vieil homme.

« Père, reprit la jeune femme, avec une orgueilleuse satisfaction, cet enfant-là est prodigieux pour son âge, voyez comme il vous regarde, et comme il suit tous vos mouvements.

— Ce n'est pas moi qu'il regarde, reprit en souriant le vieil homme, c'est cette belle chope de bière. Oh! le petit gourmand !

— Quelle idée ! » reprit la jeune femme d'un ton de reproche.

Cependant, le petit garçon se mit à gigotter dans les bras de sa mère, et tendit résolument ses deux menottes potelées vers la chope.

« Tu vois, dit le vieil homme d'un air narquois.

— C'est l'éclat du verre qui l'attire, reprit la petite mère, ce sont les reflets de topaze de cette belle couleur ambrée.

— Et moi, reprit le vieil homme avec obstination, je te dis que c'est la bonne bière fraîche. Bon chien chasse de race, c'est un goût de famille. Où est le mal? dis, mon bonhomme. »

Le bonhomme fit un effort surhumain et faillit s'élancer hors des bras de sa mère.

« Vilain méchant qui a fait peur à sa mère, » dit la jeune femme en jetant un petit cri d'effroi; presque aussitôt elle se repentit d'avoir été si dure, et, emprisonnant les deux menottes dans une de ses mains, elle y déposa des baisers passionnés en disant: « Comme il est déjà fort pour son âge. »

Se dégageant sans vergogne de l'étreinte maternelle, le petit drôle tendit de nouveau ses deux mains vers la chope.

« Oui, tu en auras, dit le grand-père d'une voix flûtée, et même tu boiras le premier. »

Et, sans plus de discours, il prit le petit téméraire sur son bras droit, et lui tendit la chope de la main gauche.

Littéralement, le petit glouton s'abattit sur la chope, pour l'étreindre dans ses deux bras.

« Père, dit la jeune femme, vraiment vous n'êtes pas raisonnable; la bière n'est point faite pour de si jeunes estomacs.

— La bonne bière n'a jamais fait de mal à personne, dit le grand-père d'un air convaincu. Reste à savoir si l'amertume ne l'étonnera pas un peu.

— Elle le dégoûtera, père; rendez-le moi.

— Voyons voir. »

Alors le grand-père et sa fille, comme deux savants qui surveillent une expérience décisive, retinrent leur haleine, pour voir ce qui allait se passer.

Le petit enfant commença par mordre le verre de la chope, avec ses deux uniques dents; ensuite il fit pencher imperceptiblement le verre de son côté, et s'administra, sans sourciller une grande lampée de bière mousseuse.

Sa mère effrayée l'ayant détaché de la chope, il se tourna vers elle tout d'une pièce et lui lança des re-



Le petit glouton s'abattit sur la chope. (P. 360, col. 2.)

gards courroucés; ensuite, il revint à son affaire avec le plus beau sang-froid du monde. « Encore ! » dit-il à son grand-père en lui faisant les yeux doux.

Alors sa mère le regarda avec une admiration si passionnée, qu'elle oublia un instant que la bière n'est pas faite pour de si jeunes estomacs. Les mères se ressemblent toutes ; elles se font un devoir de prêcher la prudence à leurs fils, mais elles seraient bien fâchées d'être prises au mot. Au moindre indice, au moindre geste, qui révèle en eux l'esprit d'audace et d'entreprise, elles frissonnent de joie et se disent dans le secret de leur cœur : « Celui-ci sera un homme ! »

« Ce sera un homme, » s'écria la petite mère, en élevant bien haut son enfant dans ses bras, comme pour l'offrir à l'admiration de l'univers.

« Ce sera un fameux lapin ! » reprit le vieux travailleur. Là-dessus, il porta la chope à ses lèvres, sans songer un seul instant à essuyer la place où s'étaient posées celles du petit héros.

Quand il eut vidé sa chope, le bonhomme fit une excellente plaisanterie. « Celle-là, dit-il, a filé plus vite que celle d'hier, parce que l'*autre* ne m'en avait guère laissé ! n'importe, j'en suis pour ce que j'ai dit : ce sera un fameux lapin ! »

Le soir même, à l'heure du souper, le grand secret était connu du village tout entier. On se racontait avec des hochements de tête que le petit-fils du vieil homme préférait la chope au biberon !

Qui donc avait pris soin de propager si activement cette jeune renommée ? Ce n'était pas le héros : soit par modestie, soit pour toute autre raison, le héros n'avait soufflé mot de son acte d'héroïsme. Ce n'était pas le vieil homme non plus ; car il n'avait pas bougé de son atelier, ayant de la besogne pressée.

Encore une fois, qui donc avait pris soin de propager si activement cette jeune renommée ?

J. Girardin.



A PROPOS DU TAQUIN

Le peuple le plus spirituel de la terre (j'ai nommé le peuple français) a toujours eu besoin d'un hochet : jeu, chanson, événement comique ou tragique, dont il s'empresse de s'engouer et de faire pendant un jour sa préoccupation exclusive. Si j'avais quelque goût à philosopher, il ne me serait pas difficile de montrer, exemples en main, que ses admirations et ses haines, pour vives qu'elles soient, sont de bien courtes durées, et j'emprunterais au besoin à Musset un vers célèbre pour rappeler qu'à Paris un événement d'hier est déjà une vieille nouvelle, tant ce peuple est frivole, léger, amoureux du changement. Je laisserai de côté les graves questions politiques, dans lesquelles nous ne voyons souvent qu'une occasion de crier : « Vive un tel ! » ou « A bas tel autre ! » jusqu'au moment où, la roue ayant tourné, c'est l'autre qu'on acclame, tandis que le premier, pour me servir de l'expression populaire « n'est plus bon à jeter aux chiens ». Restons, si vous le voulez bien, sur le domaine de la fantaisie.

Cette mobilité, cette vivacité de l'esprit dont se moquent nos pesants voisins d'outre-Rhin et qu'ils jalousent, cette pétulance de caractère, qui nous distingue du flegmatique anglais et du lourdaud allemand, se décèlent jusque dans nos divertissements. Tantôt c'est un refrain d'opérette, une chanson de café-concert qui, du jour au lendemain, se répand dans la ville comme une traînée de poudre et, durant une semaine, est murmuré par deux millions d'habitants; tantôt c'est un jouet pour lequel nos concitoyens se passionnent, à la plus grande joie de l'industriel qui l'a *lancé*, lequel réalise un bénéfice parfois considérable. Cela est si vrai qu'il existe une catégorie spéciale d'inventeurs qui s'ingénient à trouver un *succès du jour*. C'est ordinairement vers le 1er janvier qu'apparaissent ces *questions* plus ou moins compliquées qui vont mettre à la torture l'esprit des Parisiens. Si le jouet réussit, la fortune de l'inventeur est faite : ses jouets, vendus d'abord isolément, puis par douzaines, par grosses (douze douzaines), inondent Paris, la province, puis franchissent les frontières, traversent les mers et, par cela seul qu'ils ont réussi à Paris, deviennent à la mode dans toutes les capitales.

Cet engouement des Français pour les plus petits événements n'est pas chose nouvelle. Je trouve dans l'historien Bachaumont qu'en 1746 les pantins à pieds et bras mobiles faisaient fureur : « On ne peut plus aller dans aucune maison, qu'on n'en trouve de pendus à toutes les cheminées. On en fait présent à toutes les femmes et filles, et la faveur en est au point que les boulevards en sont remplis pour les étrennes. » Les joujoux de l'année mériteraient l'honneur d'un historiographe spécial. Nous verrions défiler devant nous : le *Ça ira*, jouet de l'année 1793, espèce de toupie poulie qui montait et redescendait le long d'une ficelle ; la *sentinelle mécanique*, la *girafe*, le *ballon*, la *toupie à musique*, etc., etc.

Notre historien trouverait de nos jours une ample moisson de jouets célèbres : la *question romaine*, qui occupa exclusivement tout Paris pendant plusieurs mois; les cartes-questions, parmi lesquelles le « Cherchez le chat » est resté le modèle du genre. Qui ne se souvient avoir vu, il y a deux ans, les plus graves personnages, les yeux fixés sur un morceau de carton, se fatiguer la cervelle jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé, au milieu d'un dessin plus ou moins compliqué : le chat du Bulgare, les quatre polichinelles, la tête de Victor-Emmanuel, etc. ?

Depuis, nous avons eu le *cri-cri*, d'agaçante mémoire, qui a rompu nos oreilles si longtemps et qui a eu le mérite de faire entendre à son inventeur le son plus agréable de milliers de pièces d'or ; nous avons eu la carte imitant un peigne, et j'ajoute : un peigne mal tenu, qu'il était du meilleur goût, suivant les vendeurs, de placer dans l'assiette à potage d'un invité. J'en passe et non des meilleurs....

Au moment où j'écris (je devrais presque mettre le

jour, puisqu'il s'agit de succès éphémères), la vogue est au *Taquin*. Chaque français trouve en ce moment le temps, au milieu des occupations et des préoccupations les plus vives, de pousser des petits numéros dans une boite de bois et de trouver la solution d'un problème qui doit être récompensée d'un gain de 500 francs.

S'amuser et gagner en même temps une grosse somme d'argent, c'est, comme l'on dit actuellement, un comble ! Essayons donc de dévoiler les mystères du Taquin.

Le problème du Taquin comprend deux parties parfaitement distinctes : 1° il faut placer les seize numéros dans leur ordre numérique, en commençant par le haut, à gauche, sans les retirer de la boite, rien qu'en les faisant glisser de case en case (l'une d'elles étant vide) ; 2° il faut avec seize numéros former un carré magique.

La première partie du problème n'est pas toujours susceptible d'une solution. Si vous placez ***au hasard*** les quinze premiers numéros dans la boite et que vous les fassiez mouvoir comme le jeu l'indique, vous pouver arriver à la fin à obtenir les numéros 13, 14, 15 dans leur ordre naturel, et alors le problème est résolu. Si vous obtenez les deux combinaisons suivantes : 14, 15, 13, ou 15, 13, 14, il est encore possible de ramener ces trois numéros à leur ordre naturel par une manipulation facile. Mais si la mauvaise chance amène les trois numéros dans l'un des trois ordres suivants : 13, 15, 14 ; 14, 13, 15 ; 15, 14, 13 ; il vous sera complètement impossible de résoudre le ***problème tel qu'il est posé***, c'est-à-dire de manière que les numéros se succèdent dans leur ordre naturel, le numéro 1 étant en haut et à gauche.

Ajoutons que si vous avez obtenu l'une des trois combinaisons possibles et que vous mêliez les numéros en les déplaçant par glissement, vous retomberez toujours, en recommençant le jeu, sur une solution possible ; de même les solutions impossibles resteront toujours telles, quelle que soit la manière dont l'opération a été conduite.

N'y a-t-il rien à faire quand le hasard amène les trois combinaisons fâcheuses ? Il est possible de résoudre ***à peu près*** le problème. On peut par exemple placer ces numéros dans l'ordre indiqué par le tableau I.

On peut encore, toujours dans l'hypothèse des trois combinaisons défavorables, obtenir le tableau II, dans lequel les numéros se suivent encore avec régularité bien que la solution ne soit pas celle qui est exigée. Dans

TABLEAU I.

13	14	15	
9	10	11	12
5	6	7	8
1	2	3	4

TABLEAU II.

4	8	12	
3	7	11	15
2	6	10	14
1	5	9	13

ce second cas on peut, si les ***morceaux de bois sont ronds***, les retourner sans les retirer de la boite et obtenir une bonne solution.

On peut également obtenir les tableau III et IV ; le

TABLEAU III.

13	9	5	1
14	10	6	2
15	11	7	3
	12	8	4

TABLEAU IV.

4	3	2	1
8	7	6	5
12	11	10	9
1	15	14	13

dernier ne pouvant, pas plus que le tableau I ramené au type proposé, même en supposant qu'on puisse faire tourner les numéros sur eux-mêmes.

Ces quatre tableaux présentent cette particularité que le chiffre 1 est toujours placé en haut et à droite ou en bas et à gauche, c'est-à-dire aux extrémités de la même diagonale.

Quand on tombe, au contraire, sur les trois combinaisons que j'appelle favorables, il n'y a pas moyen d'obtenir l'un des quatre tableaux que nous venons de tracer. Mais il est possible alors de construire quatre nouveaux tableaux analogues aux précédents et que nos lecteurs imagineront aisément : deux commencent en haut et à gauche par 1 ; les deux autres ont le chiffre 1 placé en bas à droite, et les chiffres successifs sont placé, soit horizontalement, soit verticalement.

On peut encore obtenir une solution approchée, dans les trois cas défavorables, en plaçant le chiffre 1 en haut et à gauche, les autres chiffres se suivent horizontalement, mais à la condition de laisser vide la case numéro 12 ; la dernière ligne contient alors quatre numéros : 12, 13, 14, 15.

A suivre. ALBERT LÉVY.

L'ILE DES NYMPHES

Sylvain était l'unique enfant de ses parents ; et bien qu'il les aimât d'un égal amour, un secret instinct l'attirait de préférence vers sa mère. Son père, qui était un bûcheron du village des Huttes, lui trouvait une nature trop douce, et l'appelait ironiquement ***sa petite fille***. En effet, Sylvain ne ressemblait en rien aux autres garçons de son âge. Comme il n'y avait pas d'école aux Huttes, les enfants descendaient tous les matins à la petite ville de Valbourg, située du côté de la plaine ; mais l'école finie, sur l'heure de midi, tandis que les filles rentraient à la maison, les garçons couraient rejoindre leurs pères dans la forêt, et ils apprenaient alors ce que tout bon bûcheron doit savoir : quelles sont les espèces les plus faciles à façonner, celles qui fournissent les planches les plus égales, les blocs les plus solides ; ils estimaient à vue d'œil, avant

que l'arbre fût abattu, la quantité de bois de chauffage et de bois de construction qu'on pouvait en retirer. Sylvain ne savait rien de tout cela, quoiqu'il apprît souvent à ses camarades des choses qu'ils ignoraient. Il restait des journées entières auprès de sa mère; il écoutait ses récits, lui adressant question sur question. Lorsqu'il allait dans la montagne, c'était pour se promener seul et au hasard. Un jour, il s'était amusé à remonter le ruisseau qui traversait les Huttes jusqu'à sa source, et il avait été étonné de ne trouver bientôt qu'un mince filet d'eau, et tout à la fin une petite mare complètement recouverte par la mousse. Souvent il escaladait une montagne au pas de course, et, arrivé au sommet, il lançait dans le ciel bleu un immense cri d'enthousiasme. Il distinguait toutes les espèces d'oiseaux; il disait leurs noms; il décrivait leur plumage; il savait les endroits où ils nichaient. Il lui arriva un jour, en courant dans les buissons, de faire tomber par terre une couvée de fauvettes. Au lieu de faire main basse sur les petits oiseaux, il les replaça soigneusement dans le nid; mais il se garda de conter son aventure à ses camarades, pensant que, peut-être, ils se moqueraient de lui, et craignant surtout que les fauvettes ne courussent de nouveaux dangers.

Le jour de la Saint-Jean, les enfants des Huttes ont coutume de faire des feux sur les collines. Lorsqu'ils ont allumé un grand tas de bois, leur adresse consiste à franchir la flamme d'un bond, sans renverser le bûcher; et ils se servent, pour sauter plus haut, d'une perche sur laquelle ils s'appuient des deux mains. Sylvain passa et repassa plusieurs fois dans le feu. Il remarqua comme la flamme jetait des reflets changeants sur les roches voisines, et comme la fumée, battue par le vent, serpentait à travers les branches d'arbres. Bientôt, selon son habitude, il se sépara de ses camarades, et marcha devant lui, sans savoir où il irait. Il gagna d'abord les premières hauteurs qui enferment la vallée; il franchit quelques larges ravins; puis, longeant un ruisseau qu'on appelait la Haute-Goutte, il s'éleva jusqu'au plateau qui domine la contrée. C'était une vaste étendue de terrain complètement unie, que recouvrait seulement un gazon mince et serré, et que bordait au loin une rangée de petits sapins courbés par le vent.

Le centre du plateau était occupé par un lac, dont les bords, légèrement inclinés, étaient formés de sable blanc. L'eau, limpide et doucement agitée, baignait une île, qu'elle semblait bercer par son mouvement continu. Un bouquet de mélèzes couvrait l'île tout entière, et mêlait ses reflets argentés à ceux du rivage. Le lac s'appelait le Lac-Blanc. Quant à l'île des Mélèzes, les bûcherons, qui se souvenaient encore des vieilles traditions du pays, lui donnaient le nom d'*Ile des Nymphes*.

Sylvain s'assit au bas de la pente sablonneuse. L'onde venait battre ses pieds. Il aimait à voir la surface claire et unie que dorait le soleil couchant. Mais ses yeux revenaient toujours vers l'île mystérieuse. Pourquoi était-elle là? Était-elle la demeure d'êtres vivants? Pourquoi ne pouvait-on pas y aller? Une puissance inconnue en avait-elle interdit l'accès?

Pendant que Sylvain se posait ces questions, il vit trois cygnes nager à quelque distance devant lui. De quel côté étaient-ils venus? il lui aurait été difficile de le dire. Il les avait même aperçus si subitement, qu'il en avait été étonné. Ils balançaient leur corps avec des mouvements gracieux; parfois ils ouvraient leurs ailes, comme pour prendre leur vol, ou ils plongeaient leur tête sous l'eau, et faisaient jaillir des gouttes qui retombaient en perles sur leur plumage blanc. Ils s'avançaient vers l'endroit où Sylvain était assis, et se retournaient de temps en temps, comme pour l'engager à les suivre.

Sylvain n'avait jamais vu de cygne. Il avait beau rassembler ses souvenirs : aucune des créatures ailées qui peuplaient la forêt n'était comparable à celles-ci. Il aurait bien voulu voir les cygnes de plus près, et il espéra un instant qu'ils monteraient au rivage. En effet, ils vinrent tout près de lui; mais à peine eut-il avancé la main, qu'ils regagnèrent le large. Que n'eût-il pas donné pour trouver au bord du lac une embarcation quelconque! Mais rien ne s'offrait à sa vue. Enfin il avisa une planche qui était tombée d'un train de bois. Il la porta sur l'eau; les cygnes revinrent; il avança encore une fois la main, et, par un mouvement involontaire, détacha la planche du rivage. Sylvain était au milieu de l'eau.

Alors les trois cygnes se mirent à nager devant lui avec une allure plus vive et plus hardie. Ils traçaient dans l'onde un sillon où la barque improvisée entrait d'elle-même. Parfois, en ouvrant largement leurs ailes, ils effleuraient la main de Sylvain; mais il ne put jamais les saisir. Arrivé à l'ombre des mélèzes, il se retourna, et vit l'immense étendue qui le séparait du rivage. Il jeta un cri d'effroi, et retomba en arrière. Ses yeux se fermèrent, et il ne sentit plus que des bras qui l'entouraient, pendant qu'il disparaissait sous l'eau.

Quand Sylvain eut repris connaissance, il se trouva couché sur un lit de repos. Trois jeunes filles vêtues de blanc étaient debout devant lui.

« Qui es-tu? lui demanda l'une d'elles, et comment te trouves-tu ici?

— Je ne sais, répondit Sylvain; j'étais entouré d'eau de toutes parts, quand des mains inconnues me saisirent et m'arrachèrent à une mort certaine. Si c'est vous qui m'avez sauvé, recevez mes actions de grâces. »

Les trois jeunes filles inclinèrent la tête en souriant, et l'une d'elles lui demanda encore :

« Veux-tu rester avec nous? »

Sylvain les regarda. Il avait déjà été frappé de la beauté de leurs traits et de la douceur de leur voix; il fut captivé par la bonté qui respirait dans leur physionomie. Sa surprise grandit encore, lorsqu'il considéra le lieu où il était. C'était une vaste salle surmontée d'une voûte; les murs étaient de cristal; les meubles et les lambris étaient couverts d'or et d'ar-

gent. A travers les fenêtres ouvertes, on distinguait des jardins, d'où partait une brise fraîche et parfumée.

« Oh! gardez-moi près de vous! » s'écria Sylvain en se levant.

Celle des trois jeunes filles qui lui avait parlé d'abord le prit par la main, et elles le conduisirent par les appartements, qui étaient aussi richement ornées que la salle principale. Elles lui firent voir les bosquets qui environnaient le palais, les vergers où pendaient des fruits magnifiques, les plantations de toute sorte qui s'étendaient à plusieurs lieues à la ronde. Le soir on revint au palais; Sylvain se reposa, et les trois sœurs le servirent.

une béquille son corps difforme et voûté. Les haillons qui la couvraient des pieds à la tête ne laissaient voir que son front chauve et sa figure ridée. Sylvain voulait d'abord s'enfuir, mais il fut comme fasciné par tant de laideur.

« Seras-tu bientôt las de parcourir les prairies et les montagnes? dit la vieille d'une voix chevrotante. Veux-tu que je présente à ta vue un tableau qui te fera oublier toutes les merveilles de ce pays? »

Et, sans attendre la réponse de Sylvain, elle frappa le rocher avec sa béquille.

Le rocher s'entr'ouvrit, et Sylvain aperçut dans un lointain immense la maison de son père. Sa mère



Sylvain n'avait jamais vu de cygne. (P. 365, col. 2.)

Ce qu'il y avait de plus étrange dans la situation de Sylvain, c'est qu'il avait perdu la mémoire de tout ce qui lui était arrivé jusqu'au jour de son ascension au Lac-Blanc. Il se rappelait encore vaguement que les nymphes l'avaient porté dans leurs bras jusqu'à leurs grottes profondes. Mais de son père, de sa mère, du village des Huttes, il n'avait gardé aucun souvenir.

Lorsqu'on avait franchi la limite des bosquets et des jardins, on découvrait de nouveaux sites. C'étaient des étangs et des prairies, des vallons et des montagnes; c'était toute une nature semblable à celle que Sylvain avait connue; seulement la verdure avait des teintes plus fraîches; les ruisseaux avaient des murmures plus doux; un charme indéfinissable était répandu sur tous les objets. Des oiseaux chantaient dans le feuillage; des daims et des chevreuils couraient à travers les buissons; mais dans toutes ses promenades Sylvain ne rencontra jamais un être humain.

Un jour cependant, tandis qu'il marchait dans une vallée étroite comprise entre deux murs de rochers, une vieille femme s'offrit à sa vue. Elle appuyait sur

était assise devant la porte; elle avait son tablier devant sa figure, et tenait sa tête inclinée, comme si elle pleurait. Les bûcherons descendaient de la colline; son père était parmi eux, et une troupe de joyeux garçons courait derrière.

Sylvain porta les deux mains à sa tête, comme pour s'assurer que la vision était réelle. Il trembla de tous ses membres, et se laissa tomber sur le gazon. Lorsqu'il se releva, la vieille avait disparu, et il ne vit plus que le sentier qui serpentait entre les rochers.

C'en était fait du bonheur de Sylvain. De sombres pensées l'envahirent tout d'un coup. Que disait-on de lui aux Huttes? On le croyait mort, sans doute. Quelle avait dû être la douleur de sa mère, le soir où elle attendit vainement son retour? Tous ses souvenirs se ravivèrent à la fois; toute son enfance se représenta devant lui : ce fut comme une clarté soudaine qui se fit dans son âme. Le soir, en revoyant ses compagnes, il s'efforça de reprendre sa gaieté habituelle; mais les mêmes images l'obsédaient sans cesse; il revoyait toujours sa mère assise devant la

maison et pleurant. Les nymphes avaient deviné ce qui se passait en lui. Sans l'interroger sur son chagrin, elles essayaient de le tranquilliser ; elles redoublaient de soins pour lui. Sylvain était touché de leur affection, mais il n'osait plus y répondre. Il se faisait un crime de jouir plus longtemps d'un bonheur qui coûtait des larmes à sa mère.

Un jour, il était assis dans un bosquet, se disant pour la centième fois qu'il était coupable de vivre ainsi, lorsqu'il vit s'avancer par une allée la vieille femme qui était la cause de son trouble. Sans savoir pourquoi, il la trouva moins laide.

Lorsqu'elle se fut approchée, elle lui dit :

« Veux-tu retourner aux Huttes? Tu n'as qu'à me suivre. Je t'ouvrirai tous les chemins, à une seule condition : c'est que tu jureras de m'appartenir.

— Retire-toi, mauvaise conseillère! cria Sylvain. Jamais je ne partirai, sans le congé de celles qui m'ont sauvé la vie, et j'aimerais mieux ne jamais revoir les Huttes, que de m'abandonner à un guide comme toi. »

La vieille s'éloigna rapidement, en grommelant de dépit. Au même instant, les trois nymphes parurent.

« Pauvre enfant, dit l'une d'elles, nous ne voulons pas prolonger ton supplice. Tu ne saurais vivre ici, quand ta pensée est ailleurs. Tu veux revoir ton village; ton désir sera réalisé. »

Sylvain se jeta à leurs pieds, les suppliant de lui pardonner, les assurant de sa soumission, leur jurant un attachement sans fin. Mais bientôt les paroles lui manquèrent, et il ne put qu'arroser leurs mains de ses larmes.

Elles le conduisirent à son appartement, et prirent congé de lui, à ce qu'il lui semblait, avec un ton plus attendri qu'à l'ordinaire. Pendant son sommeil, des images confuses passèrent devant son esprit. Il se revit sur le lac, passant sous l'ombre des mélèzes. Lorsqu'il se réveilla, il était couché sur le rivage, à l'endroit où il s'était embarqué autrefois. Les trois cygnes étaient devant lui, à quelque distance; ils le saluèrent d'un léger mouvement de tête, et disparurent sous l'eau.

Sylvain ne fut qu'à moitié satisfait de se retrouver sur la terre. Ce qu'il allait revoir ne pouvait l'empêcher de penser à ce qu'il venait de quitter. Il n'éprouva une pleine joie que dans les bras de sa mère. Lorsqu'il raconta ce qui lui était arrivé, les uns se montrèrent incrédules, les autres se moquèrent de lui. Ses camarades le regardèrent comme un être étrange; il ne voulut plus se mêler à leur jeux. Il cessa de s'intéresser à ce qui se passait autour de lui, et lorsqu'il pouvait s'échapper de la maison, il allait s'asseoir au bord du lac. Il restait là de longues heures, espérant voir les cygnes reparaître; mais ils ne revinrent plus. Un jour, on le trouva mort sur le rivage, la figure tournée vers l'île des Mélèzes.

Mme A. BOSSERT.

UN COUP D'ŒIL SUR LES CHENILLES

Comment! vous allez nous parler des Chenilles? quel intérêt voulez-vous que nous prenions à ces vilaines bêtes?

Les Chenilles ne sont-elles pas l'image de tout ce qui est répugnant et déplaisant? Ne dit-on pas d'un homme méchant qu'il est malfaisant comme une chenille? d'un être repoussant, qu'il est laid comme une chenille? d'un importun, qu'il est ennuyeux comme une chenille? d'un gourmand, qu'il est vorace comme une chenille? et enfin d'un propre à rien, qu'il est paresseux comme une chenille?

Doucement, doucement. Et d'abord ces injures ne sont pas toutes méritées. Nous ne nions certes pas que les Chenilles doivent leur mauvaise réputation à leur fâcheux caractère : pour nuisibles et gourmandes, elles le sont, c'est évident. Les Chenilles sont laides, dites-vous ; soit! Des goûts et des couleurs il ne faut pas disputer. Qui nous dira quelles sont les lois du beau dans la nature? Quant au reproche de paresse, il n'est nullement fondé; les Chenilles sont, au contraire, tellement industrieuses, qu'on serait parfois tenté de leur accorder du génie.

En tout cas elles ne sont pas si méprisables; et puisque des savants et des naturalistes tels que Malpighi, Réaumur, Lyonnet, Audouin, n'ont pas cru gaspiller leur temps en étudiant leurs mœurs et leur anatomie, nous pouvons bien abaisser nos regards jusqu'à elles.

La Chenille n'est, vous le savez, qu'un des états transitoires, une des métamorphoses du papilon, c'est une *larve*. Ce mot s'emploie pour désigner les premiers êtres qui sortent des insectes; mais le nom de *chenille* est exclusivement réservé aux larves des papilons. Les Chenilles sont donc des larves, mais toutes les larves ne sont pas des Chenilles. Les Chenilles des teignes sont vulgairement appelées *vers;* ce terme impropre est consacré par l'usage et non par la science.

Les Chenilles sont en effet vermiformes; leur corps, allongé et cylindrique, est composé de douze anneaux ou segments assemblés par des parties molles de la peau. Elles sont tantôt velues, tantôt chargées d'épines simples, ciliées ou branchues, ou encore de tubercules d'où s'élèvent des bouquets de poils; de là des dénominations de Chenilles rases, velues, poilues, épineuses, Chenilles à brosse.

Les poils ciliés qui recouvrent quelques Chenilles irritent la peau comme une piqûre d'ortie, quand on vient à les toucher.

Réaumur raconte que dans une excursion qu'il fit en Amérique, il saisit inconsidérément une Chenille velue dont les poils se fichèrent dans sa peau comme autant de fines aiguilles. Son bras enfla tout aussitôt, et, s'étant frotté les yeux, son visage devint rouge,

douloureux, boursouflé. Toutes les personnes qui l'accompagnaient furent plus ou moins incommodées par les poils qui voltigeaient autour de lui.

Dans plusieurs grandes villes de l'Inde, les arbres sont infestés par des Chenilles velues qui tombent des branches à l'époque où elles vont se tranformer en chrysalides. Malheur au promeneur qui porte sur elles une main indignée! Il lui en cuit longtemps. Aux grands maux les grands remèdes. Pour se débarrasser de cette engence maudite, on promène à travers les branches des torches fumeuses portées au bout de longues perches. Les Chenilles à demi asphyxiées se rendent à discrétion; elles tombent sur le sol dru comme grêle, et les oiseaux s'en régalent à cœur joie, beaucoup plus commodément.

Chez quelques espèces les poils sont remplacés par des épines clair semées sur le corps; ces armes défensives tiennent les oiseaux en respect.

Il existe en Amérique une Chenille rouge ornée de huit tubercules disposés quatre par quatre en avant et en arrière de son corps; dès qu'on la touche, ces tubercules s'ouvrent brusquement comme les capsules des balsamines, livrant passage à de petits fagots d'épines qui font de cruelles blessures.

Vous connaissez tous certaine Chenille velue bien protégée contre le froid par son épaisse fourrure; elle ne s'engourdit pas pendant l'hiver; et comme elle se nourrit d'herbe, elle trouve toujours une pâture suffisante. Vienne un rayon de soleil, elle sort de sa cachette, et l'on peut facilement trouver cette frileuse nonchalamment étendue sur quelque rameau, faisant sa sieste au midi. Son apparence redoutable et sa malice lui ont fait décerner le surnom de *diable*, quoiqu'elle ne soit pas bien terrible. Les savants l'appellent *Bombyx potatoria* (de *potare*, boire), parce qu'on l'a vue lever la tête et gonfler son cou, à la manière des pigeons qui boivent.

La tête des Chenilles est divisée en deux lobes plus ou moins échancrés, ornés d'antennes courtes et rétractiles, ou d'une crête d'épines qu'elles agitent avec des airs de matamore. Quelques-unes ont sur le cou une corne en forme d'Y, d'où s'exhale une odeur fétide dès qu'elles sont en présence d'un ennemi.

Certaines Chenilles, dont la tête s'allonge en pointe comme un groin, ont reçu le joli sobriquet de *chenilles cochonnes*. D'autres, dont les dernières pattes figurent une nageoire caudale, ont été nommées Chenilles *à forme de poisson*.

Les Chenilles sont-elles douées du sens de la vue? On peut, d'après les apparences, répondre à la fois: oui et non.

On aperçoit bien de chaque côté de la tête de petits points noirs lisses qui semblent être des yeux, mais ils disparaissent après les premières mues. Elles auraient donc la faculté de voir dans leur âge le plus tendre et la perdraient en vieillissant.

Les Chenilles sont-elles douées du sens de l'ouïe? Un naturaliste digne de foi affirme avoir effrayé des Chenilles, soit par des cris soudains, soit en agitant (j'allais dire à leurs oreilles) une sonnette à côté d'elles; elles suspendaient leur marche ou leur repas, levaient la tête d'un air inquiet, et semblaient chercher d'où venait ce vacarme.

La bouche, très compliquée, porte à la lèvre inférieure un petit mamelon percé d'un trou : c'est la *filière*, l'organe le plus important de la Chenille. C'est par là que s'échappe le fluide gommeux qui devient soie en se consolidant au contact le l'air.

La matière soyeuse s'élabore dans deux vaisseaux intérieurs dont les extrémités aboutissent à la filière.

La soie est plus ou moins fine, suivant que la Chenille dilate au contact l'ouverture de sa filière.

Nous verrons plus tard quel emploi ces êtres industrieux, ébauches d'animaux, savent faire de cette matière précieuse, en construisant une demeure pour leur confort, un abri contre les intempéries, une forteresse contre leurs ennemis.

Avez-vous jamais remarqué sur les anneaux neuf petites boutonnières placées à la naissance des pattes? Ce sont les organes de la respiration, ou *stigmates;* ils sont quelquefois cachés sous les replis des anneaux mais le plus souvent ils sont apparents et protégés par des touffes de poils qui arrêtent les impuretés de l'air ou les corps gras qui pourraient, en les bouchant, asphyxier l'animal.

Les Chenilles ont deux sortes de pattes.

Les pattes postérieures, dont le nombre varie de deux à dix, sont membraneuses, rétractiles, terminées par un pied charnu parni de crochets qui leur permettent de se cramponner aux végétaux. Ces pattes disparaissent dans les métamorphoses suivantes, et sont pour cette raison appelées *fausses pattes*.

Les pattes antérieures, toujours au nombre de six, sont écailleuses, terminées par des griffes et ne disparaissent pas chez l'insecte parfait.

On conçoit que, suivant le nombre de leurs pattes, les Chenilles doivent avoir des allures bien différentes. Celles qui en ont à presque tous leurs anneaux marchent à petits pas, d'avant en arrière, et progressent par ondulations, comme si elles étaient mues par une vague interne.

Celles dont les anneaux intermédiaires sont tout à fait dépourvus de pattes marchent en se voûtant, de sorte que le milieu de leur corps forme un arc ou une boucle. Elles avancent à grands pas en rapprochant leurs fausses pattes de leurs pattes écailleuses, parcourant chaque fois des distances égales. Elles semblent mesurer le terrain; aussi les a-t-on nommées *Géomètres* ou *Arpenteuses*.

Quelques Tinéides peuvent marcher à reculons avec une grande rapidité. Les Chenilles des papillons diurnes sont au contraire très lentes.

Les *Limacodes*, qui en guise de pattes n'ont que des protubérances charnues laissant suinter une humeu visqueuse, se traînent péniblement sur le ventre comme des Limaces, tandis que les *Léporines*, bien pourvues de jambes, en font un bon usage et courent avec une vitesse qui leur a valu leur nom.

Certaines espèces font la navette avec une prestesse à nulle autre pareille ; d'autres sautent de branche en branche ou partent comme des ressorts qui se détendent.

Les Chenilles sont parfois richement parées ; il semble en général que la nature ait voulu les protéger en les cachant sans assombrir leur vêtement ; elle les a revêtues de nuances en harmonie avec le milieu qu'elles habitent. Le vert domine chez celles qui fréquentent les feuillages ; le roux, chez celles qui vivent sur les arbres ; les couleurs vives, chez celles qui préfèrent les fleurs.



Chenilles processionnaires. (P. 368, col. 1.)

Les Chenilles ont des goûts et des caractères bien différents : les unes aiment la solitude et vivent en ermites ; les autres cherchent la société et se réunissent en colonies nombreuses.

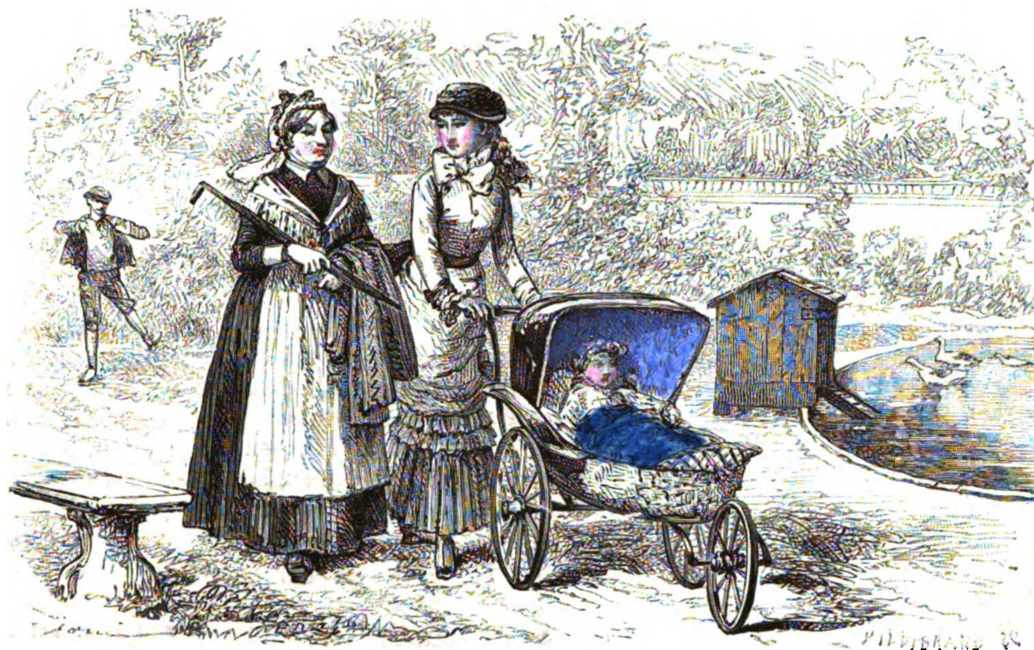
Les *Chenilles processionnaires* vivent par familles de plusieurs centaines d'individus, dans un sac qui n'a qu'une issue, et dont la couleur grisâtre se confond avec l'écorce du chêne où il est attaché. Au coucher du soleil toute la colonie se met en branle : la Chenille la plus rapprochée de l'ouverture donne le signal du départ. Elle est suivie de sept ou huit individus isolés, marchant à la queue l'un de l'autre, puis par d'autres groupés deux par deux ; les rangs se pressent, augmentant toujours régulièrement en nombre, jusqu'à ce qu'une vingtaine de Chenilles marchent de front sur les pas de celles qui précèdent, s'arrêtant quand la tête de colonne s'arrête, repartant quand elle repart.

Elles vont ainsi à travers les prairies avec la régularité et la précision d'un corps d'armée, ondulant suivant les caprices du chef de file, s'étendant sur une longueur de 12 à 13 mètres, tapissant le sol d'une bande soyeuse au fur et à mesure qu'elles avancent ; car ces raffinées ne condescendent pas à marcher sur la terre nue.

Regardons de loin passer la procession et n'en troublons pas l'ordre et la solennité ; ce ne serait pas sans danger. Les poils qui recouvrent les processionnaires se détachent pendant la marche, voltigent alentour, se mêlant à l'air qu'on respire. On éprouve alors à la gorge une irritation insupportable, suivie d'une toux convulsive des plus douloureuses.

Cet inconvénient est assez grave pour qu'on ait dû, il y a quelques années, interdire aux promeneurs du bois de Boulogne certaines allées que les processionnaires avaient envahies.

A suivre. Mme GUSTAVE DEMOULIN



Nous allons au Luxembourg (P. 371, col. 1.)

CADETTE[1]

XXII

J'ai été rappelée et, comme le médecin défendait à grand'mère de voyager par ce froid mortel, j'ai quitté l'Éran avec Mathurine.

La neige a failli nous arrêter en route. Nous avons passé une demi-journée dans la gare de Chartres, encombrée par les trains.

A l'Éran, la forêt devait être absolument inabordable. Tous ces jolis flocons qui n'ont l'air de rien, tombant l'un sur l'autre, arrêtent tout! même cette puissante machine à vapeur, qui s'appelle une locomotive, et qui, à elle seule, traîne tant de monde. Cela tombe tout doucement, et Paris est bloqué.

Il faut bien peu de chose à Dieu pour arrêter les hommes. Qu'est-ce qu'un pauvre petit flocon de neige!

Enfin, nous sommes arrivées et me voici entre maman et Cadette qui dormaient; maman dans son lit, qu'elle n'a pas quitté depuis l'affreux malheur, Cadette dans mes bras.

Autant ma pauvre maman a changé, autant Cadette s'est fortifiée! Autant maman est pâle, autant Cadette est rose! Autant maman se nourrit mal, autant Cadette mange avec appétit!

Voilà trois semaines que je vis avec elles et que je constate ces effets bien différents.

Maman a toujours l'air de s'alanguir davantage, et Cadette grandit presque à vue d'œil. Elle devient si turbulente que ma pauvre maman ne peut supporter sa présence. Aussi je la lui amène aussitôt qu'elle est endormie. Alors, elle la contemple et elle me dit qu'elle n'aime rien tant que de nous voir ainsi, l'une avec l'autre.

Les premiers jours de mon arrivée, Cadette, qui aimait sa bonne, ne voulait pas du tout ni de mes soins, ni de mes caresses.

Et maman s'affligeait de cela, disant :

« Est-ce que ta filleule ne finira pas par t'aimer, Germaine? »

J'ai un peu usé de ruse. J'avais d'abord cru qu'elle m'aimerait pour moi-même, et la petite volontaire ne voulait pas seulement me regarder. Voyant cela, j'ai acheté les choses qu'elle aime : des boîtes de guimauve, des pantins, des grenouilles mécaniques.

Au bout de quelques jours, la petite capricieuse n'aimait plus que moi, et maintenant que je ne lui fais plus de cadeaux pour éprouver son affection, elle m'aime quand même et m'obéit très bien.

En arrivant, je l'ai trouvée très mal élevée.

Les domestiques de maman sont très bons; mais j'ai bien vu qu'ils rient de tous les défauts d'une enfant.

1. Suite. — Voy. pages 209, 225, 241, 257, 273, 289, 305, 321, 337 et 353.

Quand Cadette frappait du pied, donnait des soufflets, mangeait avec ses petites mains, on riait; elle était en effet très drôle, son bonnet de travers et ses deux mains pleines de bouillie.

Mais j'ai pensé que tout cela ferait bien mal à la pauvre petite, plus tard, et que puisque maman étant malade ne pouvait s'en occuper, c'était à moi à lui donner d'autres habitudes.

Voilà quelques jours qu'elle est très changée : elle mange proprement, elle ne jette plus son assiette par terre de colère, elle court au lavabo sitôt qu'elle voit une tache sur ses doigts.

Elle est toujours étonnante d'intelligence; elle dit : « Maman malade, Zermaine! »

Je suis bien sûre d'elle, maintenant, car j'ai obtenu que son berceau serait placé dans ma chambre. Cela me dérange bien un peu, car elle est aussi matinale que le coq de grand'mère.

Mais je la gronde plus doucement que ne le faisait sa bonne et je ne l'oblige pas à commencer sa journée par une colère.

Je ne comprends pas qu'on soit aussi grossier avec les petits enfants. Ils s'éveillent comme les oiseaux et gazouillent; il faut s'éveiller avec eux et s'en occuper sur-le-champ.

Son caractère est bien changé depuis qu'elle n'a plus affaire qu'à moi le matin. Sa bonne ne faisait que lui dire : « Il est trop tôt, faites dodo! »

Mais les petits enfants ne sont pas paresseux, et comme ils n'ont rien à penser, ils ne restent pas dans leur lit les yeux ouverts.

Une fois Cadette levée, sa bonne l'embrassait, la secouait, la grondait et l'habillait de la plus drôle de manière. Un jour je l'ai trouvée un pied chaussé et l'autre enfoncé dans un bol plein de café. Sa bonne, après lui avoir mis un bas, s'était imaginée de courir à la cuisine pour je ne sais quelle affaire; Cadette s'était promenée, et avait rencontré le bol sur son chemin.

Un peu plus, la bonne la battait d'avoir pris sa tasse de café pour une baignoire, sans même réfléchir que si le café avait été chaud, la pauvre petite se brûlait.

Et c'est une honnête personne; mais elle est grossière pour Cadette, et je vois bien des choses désagréables.

Maman est très touchée des soins que je donne à ma petite sœur. Pour être bien heureuse, il ne me manquerait que de pouvoir en parler à grand'mère dans mes lettres. Mais grand'mère ne s'adoucit pas du tout.



Je l'ai trouvée un pied dans le bol. (P. 370, col. 1.)

A tout ce que je lui raconte de gentil de la pauvre petite, elle répond invariablement : « Parle-moi de toi et non de ta sœur cadette. »

Geneviève de Préauloup m'écrit de charmantes lettres, pleines de cœur et aussi de fautes d'orthographe. Elle me raconte toutes les nouvelles de Péran, je crois y être.

Il n'est pas rare que sa signature ne soit accompagnée de celle de René ou de Guillaume. Il paraît que Geneviève est tenue de leur montrer mes lettres et aussi celles qu'elle m'écrit. Ils lisent et signent avec un superbe paraphe ou un petit dessin drolatique. Guillaume m'a déjà envoyé le dessin de tous nos animaux et aussi celui des sites de la forêt que nous préférons. J'ai vu défiler en bas des lettres : Barbiche, Mitaine, Trotte-Menu, le cottage de la Roche-aux-Nids, un vieux tronc de chêne sur lequel Geneviève et moi nous aimions à nous percher. Sur le dernier, j'ai reconnu Mathurine, qui avait sur les joues des larmes figées, plus grosses que son nez. En légende, on lisait :

« Occupée à pleurer Germaine! »

Pauvre Mathurine! elle ne peut pas supporter mon absence, et au fond elle aime beaucoup Cadette. Elle est plus facile à attendrir qu'on ne le croit. Je ne connais au monde qu'une personne inexorable : c'est grand'mère.

XXIII

J'ai cru que l'hiver ne finirait pas cette année, rien ne déglaçait. Je donnais de temps en temps un soupir de regret à ma forêt qui devait être étonnamment belle. A Paris j'avais la vue de la neige souillée.

Le givre seul me donnait quelques jolis spectacles ; nos vitres étaient tous les matins couvertes d'une guipure fine, telle que jamais dentelière n'en a fabriquée. Parfois, par un jeu cruel du hasard, mes vitres devenaient une forêt en miniature, de grands arbres se soutenaient l'un l'autre, c'était absolument comme dans la forêt de Péran. Mais cette petite forêt de dentelle et de cristal tenait sur un carreau et était sans cesse déformée par les ongles de Cadette qui passe son temps à gratter les vitres.

Maman est toujours mieux, mais ne se lève que la moitié de la journée.

Le médecin attend le beau temps avec impatience; il paraît que la chaleur du soleil peut seule la guérir.

Puisqu'on ne lui donne plus de remèdes, je ne suis plus inquiète et je ne m'explique pas qu'elle soit toujours triste. Elle ne se console pas du tout de l'affreux

événement. Bien souvent, quand je rentre à l'improviste de la promenade, je la surprends, pleurant. Elle me fait sortir très souvent.

Cet hiver si long, pendant lequel j'ai vécu renfermée, m'a fait perdre les fraîches couleurs que j'avais prises à Péran. Je me garde bien de le dire à ma grand'mère, qui ne m'écrit que pour me demander des nouvelles de ma santé.

Je me porte très bien; mais je suis très pâle et c'est pourquoi je sors maintenant tous les jours avec Cadette. De deux à quatre heures, nous allons au jardin du Luxembourg.

Comme elle ne marche pas encore assez bien pour y aller à pied, maman a acheté une petite voiture à capote et nous gagnons le jardin.

Là, je promène moi-même ma petite sœur par les allées. J'ai tout à fait l'air d'une petite maman, il paraît. De temps en temps, je fais descendre Cadette de son équipage et nous l'obligeons à marcher pour activer la circulation du sang. Le médecin m'a bien dit qu'il serait malsain de la laisser se prélasser toute une après-midi dans sa voiture. Et c'est pour être sûre que ses recommandations sont suivies que j'ai pris l'habitude de sortir tous les jours avec elle.


Il avait l'air parfaitement à son aise. (P. 372, col. 1.)

D'abord j'ai remarqué que maman a une très grande confiance en moi et qu'elle ne s'agite pas pendant la promenade de Cadette, quand je l'accompagne. Autrement, elle a une fièvre d'inquiétude; elle craint les voitures, les omnibus, les passants; elle craint que la bonne ne plante la pauvre petite au milieu d'une allée, et ne reste à causer avec ses amies.

Elle n'a pas tort de craindre. Ce que je vois dans le Luxembourg depuis que je promène Cadette me fait beaucoup de chagrin; que de petits enfants sont maltraités par leurs bonnes! non pas punis, ils n'ont pas été méchants, mais maltraités. Oh! les vilaines filles maussades et orgueilleuses! On dirait qu'elles sont furieuses d'être chargées de ces petites créatures. Il faut les voir parler et rire avec leurs amies aussi horribles qu'elles.

Tout à coup le petit enfant vient leur parler; il a vu un petit poisson rouge, son cerceau est tombé sur le gazon, il a du gravier dans son soulier, tout cela dit gaiement, gentiment. La bonne lui fait des yeux de chien enragé, le bouscule et quelquefois le frappe. Hier, il y en a une qui pinçait les pauvres petits. Oh! je l'aurais bien battue, cette fille grossière et méchante. Beaucoup de petits enfants doivent être malades quand ils ont de ces mauvaises bonnes, car il y en a qui ne peuvent pas encore parler et d'autres qui n'osent pas tout dire.

Aussi ma chère maman aime à me savoir avec Cadette, et quand nous revenons, elle n'a pas l'air inquiet.

Moi, d'abord, je lui dis tout ce qui se passe, et, au jardin, d'ailleurs, c'est moi qui commande. Les petites amies que j'ai retrouvées à Paris sont étonnées et fâchées de me voir tout entière à mes occupations sérieuses. Elles m'appellent en se moquant:

« Maman Germaine! »

Leur agacerie ne me fait rien ni leur fâcherie non plus. Je ne les trouve pas elles-mêmes si amusantes, et il me semble qu'en m'occupant de Cadette et en soignant maman j'accomplis de grands devoirs.

Je ne dis pas que quelquefois il ne me prenne un petit regret de ceci, de cela, regret de Péran, regret de la liberté; mais cela passe bien vite. Quant aux parties de plaisir, à Paris, elles sont parfois bien ennuyeuses et elles ne me vaudraient ni la reconnaissance de maman, ni l'affection de Cadette, ni l'estime de grand'mère. Il paraît que maman écrit de très belles lettres sur moi à grand'mère, car elle ne fait que m'assurer de son estime. C'est très beau, mais j'aimerais beaucoup mieux qu'à la place de ce grand sentiment il lui poussât un tout petit brin de sympathie pour ma sœur Cadette, qui n'a pas l'air d'exister pour elle.

XXIV

Nous voici au printemps ; je ne reconnais plus Cadette. Elle jase, elle marche, elle court de mieux en mieux ; elle a des dents et des cheveux qui bouclent.

Il faut allonger ses petites robes, mettre des soufflets à ses béguins, racommoder sans cesse ses bas qui deviennent trop courts, et en grandissant elle ne maigrit pas comme moi.

Lors de la première promenade que je lui ai fait faire dans sa petite voiture, il me semblait traîner un oiseau ; je faisais manœuvrer la voiture du bout des doigts. A présent, il me faut les deux mains et quelquefois l'aide de la bonne qnand il s'agit de franchir un trottoir.

Quant à son caractère, il est devenu charmant. Il faut l'entendre dire : « Oui Zermaine, z'obéirai, oui, Zermaine. »

Je puis dire que je remplace près d'elle ma pauvre maman, qui se lève, qui mange, qui se promène même, mais qui ne prend pas de forces.

Voilà huit jours qu'elle se trouve mieux et surtout plus gaie.

Elle promet de me donner des leçons de musique aussitôt qu'elle en aura la force. A Péran, je n'ai rien fait de ce côté-là, et mes doigts sont très rouillés. Maman ne reproche que cela à Péran et aussi de m'avoir donné un peu de sans-gêne dans mes manières. Elle dit que je n'ai plus aucune aisance dans les mouvements. Ou bien, comme à Péran, je bondis, je cours ; ou bien j'ai l'air gêné, ennuyé.

Comme je n'aime pas le sans-gêne et la contrainte chez les autres, il va falloir me surveiller. Cela me coûte beaucoup. A Péran il y a tant d'espace et tant de liberté, qu'on prend à son insu des allures campagnardes.

Je m'observe beaucoup depuis que maman m'a fait certaines observations, et pas plus tard que ce matin, j'ai eu un joli exemple de ce que produit le sans-gêne.

Bien décidée à commencer ses leçons de musique la semaine prochaine, maman avait fait venir l'accordeur et m'avait priée de l'accompagner dans le salon où se trouve le piano.

J'ai vu un vieillard aveugle que conduisait un enfant, un très joli petit garçon de huit ans à peine, pauvrement vêtu, les cheveux ébouriffés et les mains très sales.

Je me figurais qu'il allait se trouver bien embarrassé dans ce salon élégant. Pas du tout, et il a même déployé devant moi un sans-gêne bien amusant.

Une fois son maître occupé de tourner et de retourner sa clef, il s'est distrait à sa manière. Il a commencer par essayer tous les fauteuils. Un fauteuil balançoire l'a charmé assez longtemps. Il riait tout seul en se balançant, et s'il avait été bien débarbouillé, il eût été extrêmement gentil. Après les fauteuils sont venus les livres. Il a feuilleté de ses petits doigts sales, qui prennent sans cesse le chemin de sa tête, les belles livraisons aux tranches d'or, les revues illustrées.

Il était absolument chez lui. Cet exercice fini, il a visité une bibliothèque vitrée ; puis il a examiné les tableaux auxquels il ne comprenait pas grand'chose. L'inspection terminée, il s'est jeté dans un superbe fauteuil et il a tiré de la poche de son gilet un poignée de noyaux de cerise. Je commençais à trembler, car tout en laissant le petit sans-gêne prendre ses ébats, je ne voulais pas qu'il arrivât d'accident.

Je n'avais rien à craindre : il s'est montré fort adroit. Un noyau de cerise disparaissait dans sa bouche, un petit craquement se faisait entendre ; puis il séparait l'amande des morceaux du noyau, ramassait ceux-ci et les refoulait dans une de ses nombreuses poches. Je me demandais en ce moment quel déjeuner avait fait ce petit sans-gêne. Quelques cerises et un morceau de pain sec avaient peut-être composé son repas, et les noyaux étaient son dessert.

Il a croqué une vingtaine de ces petites amandes, puis retirant de sa poche des morceaux de cuivre et autres objets, il s'est approché d'une table de palissandre aux ornements dorés, et s'est mis à bâtir je ne sais quoi dessus.

Si grand'mère l'avait vu ! ses deux coudes percés posés sur le bois luisant, ses deux pieds crottés battant la mesure sur les fleurs du tapis, ses doigts fourrageant sans cesse dans ses épais cheveux. Moi je ne voyais que sa figure espiègle et gracieuse, je n'osais pas me demander s'il ne laisserait pas quelques traces de son passage dans le beau salon de maman. Certes je le trouvais bien mal appris, bien mal élevé, et je faisais une masse de réflexions sur l'horrible sans-gêne également détesté par ma grand'mère et par maman, même dans ses plus légères manifestations. Mais je n'avais rien à dire, il n'aurait pas compris. Il avait l'air si parfaitement à son aise, il trouvait si naturel de s'amuser ainsi chez les autres et d'installer son petit personnage bien malpropre au milieu de toutes ces choses de luxe, que mon avertissement se fût heurté à une ignorance absolue des usages qui ont cours dans le monde.

J'ai diverti maman avec le récit des excentricités du petit guide de l'accordeur. Elle a ri, ce qui ne lui est pas arrivé depuis bien longtemps. Le soir elle était moins bien, mais elle m'a gardée près d'elle.

Je ne comprends rien à sa maladie. Elle ne souffre pas beaucoup, elle recommence à vivre comme tout le monde, et je la trouve plus faible tous les jours. J'ai été quelque temps bien inquiète. Le docteur hochait singulièrement la tête quand nous lui demandions de ses nouvelles. Il vient beaucoup moins souvent, ce qui est bon signe, et maman de plus en plus gaie fait des projets, ce qui est tout à fait rassurant. Elle veut absolument aller en Écosse cet été et elle nous emmènera. Nous voyagerons agréablement à petites journées et nous ferons des haltes de repos. Et plus tard ? Maman pense beaucoup à plus tard ; à présent qu'elle a des

filles qu'elle aime également, elle paraît disposée à toutes sortes de concessions.

Ne m'a-t-elle pas dit ce matin qu'elle ne serait pas éloignée de louer une maison à Péran où elle passerait tout l'été! J'étais transportée de joie à cette idée. Nous avons passé en revue les jolies habitations à louer. Il y en a une proche de Mme Mimi qui conviendrait parfaitement. Je l'ai visitée avec Mme de Préauloup à laquelle elle appartient. J'en ai sur-le-champ fait le dessin à maman; j'ai numéroté les appartements et nous avons choisi nos chambres.

« Je sais par les lettres de ta grand'mère qu'elle ne se console pas de ton absence, m'a dit maman; tu seras peut-être obligée de demeurer chez elle; mais qu'importe! nous nous verrons tous les jours.

— Et je garderai quand même la chambre du numéro 5.

— Certainement, et le grand cabinet de toilette sera la chambre de Blanche. »

Une petite suffocation a forcé maman d'interrompre nos projets; mais toute la journée elle a eu le mauvais petit dessin que j'ai fait sous les yeux.

Pour moi je suis ravie de ses nouvelles dispositions. Quand je suis arrivée près d'elle, elle ne voulait à aucun prix quitter Paris; il y a quinze jours elle parlait d'aller à Pau l'hiver prochain; il y a huit jours elle était toute prête à acheter une maison à Édimbourg, à cause de Cadette qui a toute la famille de son père en Écosse; aujourd'hui elle choisit Péran, et je vois que c'est beaucoup plus sérieux.

« Si toutes ces affaires se concluent ce mois-ci, m'a dit maman ce soir, nous pourrons emménager à Péran pour le mois de mai. »

Je l'ai embrassée très fort pour la remercier, et comme j'ai senti qu'elle était glacée, je suis allée commander des boules d'eau chaude pour la nuit.

Pauvre chère maman! elle ne peut se figurer tout le bien qu'elle me fait en remplaçant tous ces grands voyages par un simple voyage à Péran. Cadette se fera aimer follement par toute la société où il n'y a pas un seul petit enfant, et il faudra bien que grand'mère s'attendrisse.

A suivre. Mlle Zénaïde Fleuriot.

CONSOMMATION DE LA BIÈRE

Les Français sont de bien petits buveurs de bière, et je leur ferais certes compliment de leur sobriété, si je ne savais qu'ils se rattrapent sur le vin. On compte 3000 brasseries dans notre pays, tandis qu'il y en a 26 000 en Angleterre, 24 000 en Allemagne, et seulement 3300 en Amérique, 2500 en Belgique, 460 en Russie, etc.

Il semblerait que le nombre des brasseries dans chaque pays dût correspondre à la consommation générale. Il n'en est rien. Ainsi chaque Belge consomme annuellement 149 litres de bière, tandis qu'un Anglais n'en absorbe que 143, et cependant il y a treize fois moins de brasseries en Belgique qu'en Angleterre. On peut imaginer que les brasseurs belges doivent réaliser de beaux bénéfices! C'est le Belge qui boit le plus de bière; après lui vient l'Anglais; puis l'Allemand, 94 litres par an; le Hollandais, 41; l'Américain, 38; l'Autrichien, 34; le Suisse, 28; le Français, 21; le Russe, 3.

Il est bien entendu que ces nombres sont obtenus en divisant la consommation totale par le nombre des habitants de chaque pays; il ne s'agit que de la consommation moyenne, par tête. Un grand nombre de Français boivent chaque jour près d'un litre de bière, ce qui donnerait un total annuel de 365 litres, si, par compensation, il ne se trouvait beaucoup de gens qui ne goûtent jamais à la liqueur de Gambrinus.

Vous remarquerez que le monde moderne se partage assez nettement en deux groupes : les races latines, qui boivent du vin; les races saxones, qui boivent de la bière. Réjouissons-nous de notre lot : le vin a plus d'une fois vaincu la bière; quelque jour il recommencera l'épreuve.

A. Bertalisse.

A TRAVERS LA FRANCE

ROUEN

Rouen est une des grandes villes de France, une belle et bonne cité comme Lyon, Bordeaux, Marseille.

Rouen est l'une des neuf villes françaises qui comptent plus de 100 000 habitants; la neuvième, il est vrai: Nantes, Saint-Étienne, Toulouse, Lille, etc., ont un chiffre de population supérieur. Avec sa banlieue, Rouen compte 150 000 âmes.

Lorsque, tous les cinq ans, l'Administration dénombre la population de la France, elle distingue la population « rurale » de la population « urbaine » : les communes « urbaines » sont celles dont la population *agglomérée* dépasse 2000 âmes.

Mais ce n'est pas le nombre d'habitants qui élève une agglomération humaine au rang de ville. Telle « cité » minière du Grand Ouest américain ou des Champs diamantifères de l'Afrique australe, née en quelques mois dans le voisinage d'un filon, au sein d'un désert de cailloux, et destinée à disparaître en quelques jours avec ses huttes de boue, ses baraques de toile et ses édifices de planches, ne méritera jamais, en dépit de ses milliers de « citoyens », le titre qu'elle usurpe. Un chiffre n'est pas une ville. Une bourgade volante n'est pas une cité.

Si, au contraire, la bourgade grossit, étend ses rues à travers la campagne, prolonge ses murs au milieu des champs qu'elle cultive, recule ses barrières et son enceinte, s'unit au sol qu'elle travaille et ensemence selon ses besoins; si elle édifie des temples pour y adorer son Dieu, désigne un enclos pour y ensevelir ses morts, transmet aux générations, en annales écrites sur la pierre ou le papier, l'histoire de leurs devancières, prenant ainsi chaque jour plus forte conscience d'elle-même: si chaque grande époque de son histoire y a laissé sa marque dans un édifice civil ou religieux, dans ses écoles, ses églises, ses statues, ses théâtres, ses fontaines, ses tombeaux, dans ses ruines elles-mêmes et ses débris — cette bourgade n'est plus un simple groupement de foyers; ses traditions et ses monuments lui confèrent ses lettres de noblesse; elle mérite le titre de ville. Une ville est une cristallisation.

Il ne manque rien à Rouen de ce qui peut illustrer une cité, ni les beautés architecturales, ni les grands souvenirs : Rouen a vu naitre Corneille et mourir Jeanne d'Arc.

Rouen est assis sur la rive droite de la basse Seine, dont la largeur en ce point peut varier de 200 à 500 mètres. En ligne droite, on n'est qu'à 40 ou 45 kilomètres de l'origine de l'estuaire prise par le travers de Quillebœuf. Mais la rivière, coulant en pente insensible, s'attarde à travers les forêts, se replie en trois énormes méandres et, sans se soucier de la mer qu'elle atteindrait trop vite en coulant directement vers l'ouest, serpente tantôt vers le sud, tantôt vers le nord, avec une désinvolture de belle étourdie ou des indolences d'ondine coquette faisant des agaceries au père Océan. Grâce à ce manège, la rivière double au moins son parcours : elle n'atteint Quillebœuf qu'au bout de 90 ou 100 kilomètres. D'ailleurs elle fait déjà bien des détours en amont de Rouen : Paris est à 180 kilomètres du Havre à vol d'oiseau; en suivant le fil de l'eau, il est à 365 kilomètres.

Disons tout de suite que l'Océan sait se venger de ces lenteurs : deux fois dans la journée le flot marin remonte en Seine et vient refouler l'onde fluviale jusque dans le port de Rouen. Grâce à ce flot de remonte, Rouen occupe une situation exceptionnelle, au point où finit la navigation fluviale et où commence la navigation maritime de la Seine. Les lourds chalands ventrus et plats du haut du fleuve et des rivières tributaires s'amarrent à ses quais, à côté des hauts navires de mer baignant leur quille à 5 ou 6 mètres de profondeur.

De la chapelle de Notre-Dame de Bon-Secours qui couronne une des hautes collines du voisinage, on a vue admirable de la cité normande.

La Seine déploie avec ampleur une de ses boucles, de gauche à droite, à 150 mètres au-dessous de vous, dans un immense bassin de prairies borné à l'horizon par des collines boisées. A votre gauche, au brusque détour de l'S d'amont, elle se partage en plusieurs bras autour d'une vingtaine d'îles verdoyantes, fines, minces, allongées, plantées de peupliers et de saules : on dirait toute une flottille poussée par une bonne brise à la descente du courant. Plus bas, sur votre droite, quelques îles plus étendues occupent le milieu du fleuve; et des ponts, raides comme des câbles, retiennent aux quais ces carènes ; c'est à l'avant de l'une que s'élève, en guise de poulaine, la statue en bronze du grand Corneille. Enfin, au bord de son fleuve, au pied des collines qui l'entourent de trois côtés, voici le vieux Rouen ramassé autour des masses sombres de sa cathédrale ; Rouen avec ses flèches, ses clochers, ses tours, ses cheminées, ses pignons, ses dômes, ses lignes de toits se coupant dans tous les sens et sous tous les angles: tout cela, noirâtre, enchevêtré, irrégulier, énigmatique, et composant, de toutes les arêtes, de toutes les solives et de tous les pans diversement éclairés par le jour oblique qui les frise, une toile d'araignée gigantesque tissée d'une colline à l'autre par ce monstre noir et velu, immobile au centre.

Et chaque jour le réseau des fils s'étend plus avant.

Déjà la rive opposée du fleuve est couverte d'une vaste cité industrielle, de cheminées d'usines et de manufactures : c'est le faubourg de Saint-Sever, prolongé par le faubourg de Sotteville, dans la péninsule formée par le méandre de la Seine; et la jolie vallee de Darnetal, entre la côte crayeuse de Sainte-Catherine et la colline de Bois-Guillaume tout escaladée de maisonnettes ouvrières. La vallée de Darnetal est sillonnée, elle aussi, de longues files de fabriques, filatures, teintureries, usines, alignées le long du Robec et de l'Aubette, deux ruisseaux qui se jettent à Rouen même dans la Seine.

Telle est l'admirable situation dans laquelle s'est développée la vieille ville gauloise, romaine et gallo-romaine, *Ratumacos*, *Rotomagus*, Rouen.

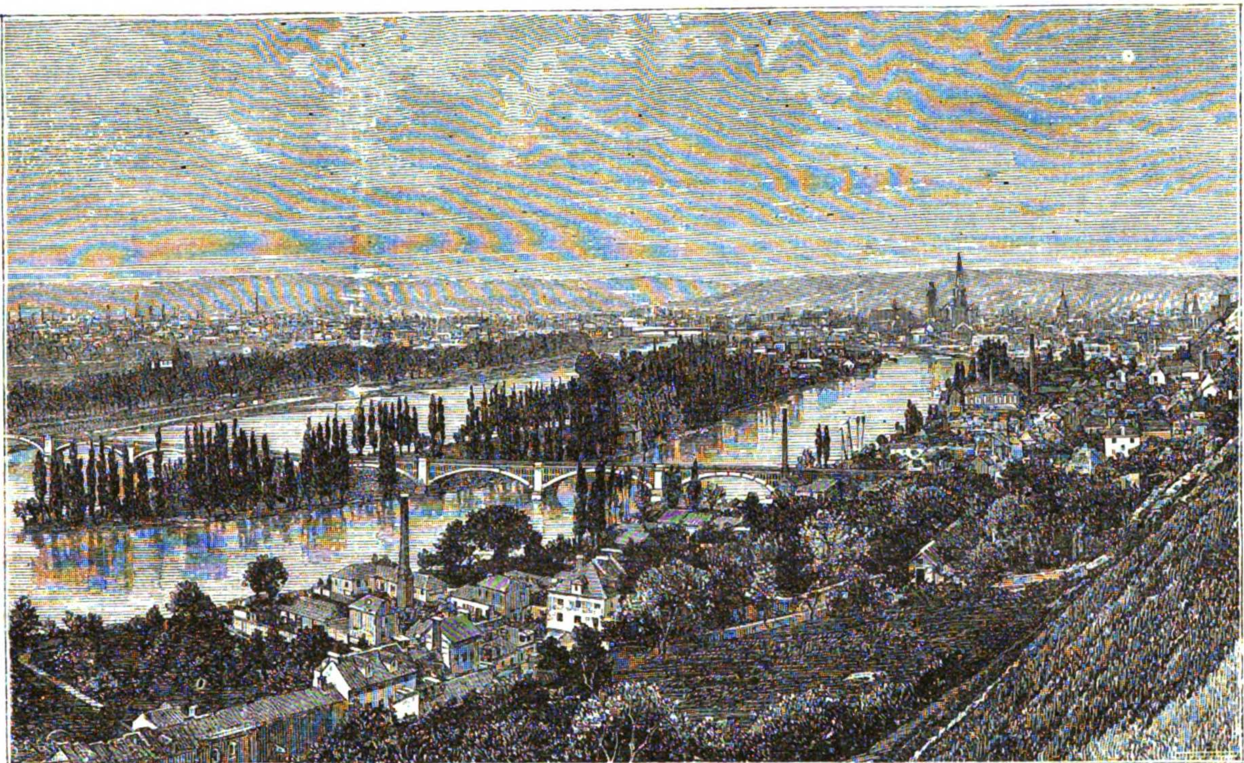
En dépit de la division départementale, Rouen est toujours la capitale de la Normandie. Le Havre, son jeune, impatient et bouillant rival, aujourd'hui simple sous-préfecture de son ressort, pourra dès demain s'en affranchir et devenir, comme il le demande, chef-lieu d'un département nouveau, démembrement de la Seine-Inférieure; Rouen n'en restera pas moins la cité normande, l'une des capitales régionales de la France, une ville à laquelle mainte capitale d'État peut envier sa couronne de beauté.

A le bien prendre, d'ailleurs, il ne faut pas tant voir en Rouen une capitale de province qu'une portion de la capitale de la France. Paris, Rouen, le Havre, situées toutes les trois sur le même fleuve comme sur une rue prolongée, et aujourd'hui à quelques heures seulement l'une de l'autre, ne sont plus que les trois quartiers d'une seule et même ville, trois ateliers en relation constante, dont chacun est nécessaire à la vie et à la prospérité de l'ensemble.

Le Havre est le port, la marine avec ses grands voiliers au long cours, ses paquebots à vapeur calant

jusqu'à 7 mètres, dont le va-et-vient régulier le relie à tous les points du globe; avec ses huit bassins à flot, ses 9 kilomètres de quais, ses « chantiers et ateliers de la Méditerranée »; c'est l'entrepôt où les produits de notre industrie rencontrent les denrées de l'Amérique, de l'Afrique, de l'Inde et de la Chine; c'est l'intermédiaire qui opère les échanges, qui reçoit et qui envoie, qui importe et qui exporte... Bref, le Havre, représente le négoce.

Rouen a pour spécialité de travail la filature, le tissage de lin et de coton, la confection de ces « rouenneries » fameuses dans le monde entier, les teintureries; puis les fonderies de cuivre, la construction de machines industrielles, d'appareils de locomotion et d'outillage mécanique... En un mot, Rouen personnifie l'industrie.



Vue générale de Rouen. (P. 374, col. 1)

Paris enfin est, au centre du bassin de la Seine, le point culminant de cette cité et l'atelier de l'industrie artistique en même temps que le séjour du consommateur.

Placé entre le commissionnaire et l'artiste, le manufacturier Rouen ne s'enferme pas d'ailleurs dans son travail spécial à l'exclusion de tout autre. Bien que le Havre garde la porte de la Seine, Rouen est aussi une ville de commerce maritime, une cité de négoce et d'échanges. Mais ce double travail absorbe toute son activité : jusqu'à présent Rouen n'a pas menacé Paris dans sa production d'art industriel. L'art à tous les degrés lui serait même assez étranger, s'il faut en croire ce mot cruel d'un de ses enfants : « L'amour de l'art commence au mépris des Rouennais. »

Les Rouennais, en effet, n'ont pas montré un bien grand respect du pittoresque en métamorphosant leur ville à la façon de Paris : que de ruelles fantastiques, que de pignons élégants et rares, que de silhouettes imprévues et de découpures variées, que d'architectures et d'histoires sacrifiées à ces longues rues larges, droites et monotones bordées de cette éternelle maison qu'on reproduit à l'infini sur tous les boulevards!

Toutefois si les récents « embellissements » de Rouen lui ont fait perdre, au profit de la salubrité, son originalité si marquée jadis, on retrouve encore par ci par là la *ville aux vieilles rues* qu'a chantée Victor Hugo.

La plus curieuse est la rue Eau-de-Robec avec sa rivière roulant, en contre-bas du pavé, une eau visqueuse et noircie par les teintures : ses toits saillants, ses pignons aigus, ses charpentes, ses poutres sculptées, ses maisons en pans de bois, sont une évocation des vieux âges.

Un autre débris intéressant du vieux Rouen, c'est sa Grosse Horloge, « le Gros », comme disent tout court les Rouennais, « Il est le quart moins au Gros » : c'est la façon rouennaise d'indiquer l'heure. Cette tour gothique est le beffroi : une vieille cloche d'argent y donne le signal d'alarme en cas d'incendie et sonne chaque soir le couvre-feu. Les sculptures de la voûte représentent des moutons et un berger; ce symbole

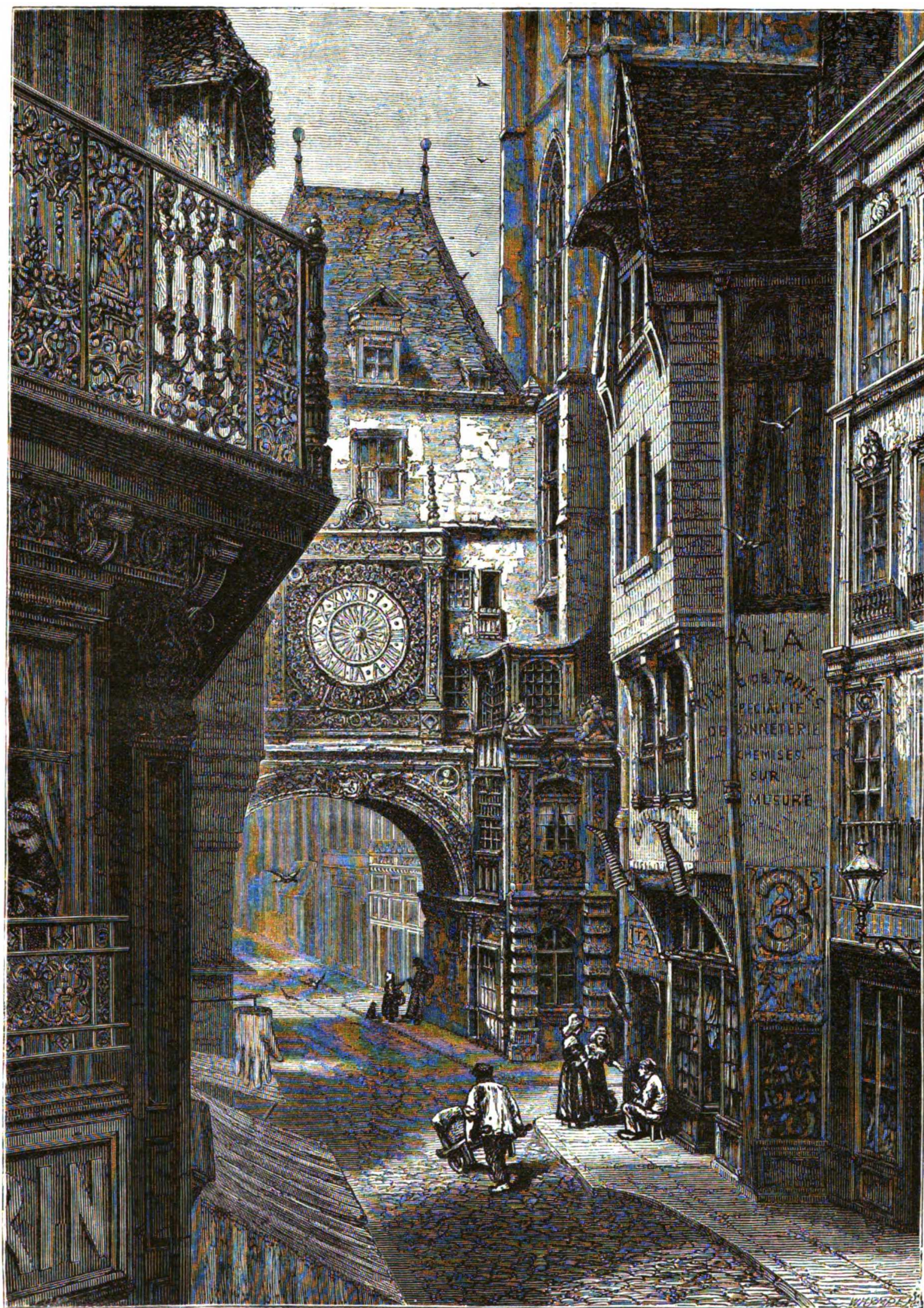
religieux du Bon Pasteur a le mérite de figurer en outre ici l'industrie lainière.

Mais ce qui fait la gloire de Rouen, c'est son palais de justice, quelques-unes de ses églises qui comptent au nombre des monuments les plus précieux de la France. La cathédrale, avec ses portails latéraux, ses vitraux, ses rosaces, est un grand musée architectural. Les tombeaux de Louis de Brézé, des cardinaux d'Amboise, etc., placés dans la chapelle de la Vierge, sont des merveilles de sculpture. L'église Saint-Ouen, isolée au milieu d'un jardin, élève sa voûte sur des faisceaux de colonnes d'une élégance incomparable, d'une simplicité saisissante : sous cette voûte aérienne et sans ornement la pierre chante un psaume ardent et pur. Saint-Maclou a ses portes sculptées, œuvre admirable attribuée à Jean Goujon; Saint-Patrice a les vitraux de ses chapelles, des verreries splendides de la Renaissance. Le Palais de Justice enfin est le type d'architecture le plus achevé de la fin du quinzième siècle. Ces merveilles ne se décrivent pas; le mot est mort et elles vivent. Tout essai de description épaissirait le brouillard. Heureux ceux qui ont vu le soleil : ils ne s'inquiètent pas s'il brouillasse; le Rouennais dit : s'il « crassine »,

PAUL PELET.



Vieilles maisons, à Rouen. (P. 376, col. 1.)



La Grosse Horloge, à Rouen. (P. 376, col. 1.)

CAMOËNS[1]

VII

En attendant le navire qui doit conduire à Goa les deux naufragés, Camoëns écrit les merveilleux *Redondilhas*, où il paraphrase le Cantique d'Israël: « *Super flumina Babylonis.* »

De retour à Goa (1561), ses belles stances célèbrent le règne du vice-roi, et c'est la Vérité qui dicte l'éloge décerné par la Reconnaissance.

Un avenir plus clément semble sourire au poète, et il renait à la vie.

Natercia n'est plus qu'un idéal souvenir.

Le Temps a des battements d'ailes qui endorment la douleur, et la blessure de son cœur commence à se cicatriser.

Il était jadis naturellement enclin à la joie et fort allègre, et il lui arrivait de dire et de faire mille plaisanteries dignes d'un cavalier. C'est dans ce temps-là que, rendu tout entier à la poésie, et retrouvant sa bonne humeur et la gaieté de son caractère, il réunit dans un banquet des gentilshommes de ses amis, et offre à chacun, comme premier service, un léger tribut de sa Muse ressuscitée.

Mais le malheur, qui semble l'avoir oublié, ne tarde pas à ressaisir sa proie.

Nous passerons rapidement sur les traverses de sa vie accidentée, jusqu'à son retour à Lisbonne.

L'ironie du sort envers Camoëns est inépuisable. Il perd son protecteur. Son ancienne satire lui avait attiré de sourdes inimitiés, qui n'étaient qu'endormies. La haine est patiente. Ses ennemis l'accusent de malversations. Il est jeté en prison, passe en jugement et confond ses calomniateurs.

L'un d'eux, que son avarice avait fait nommer *Fios seccos*, Fils secs, le fait retenir pour une dette. Cette fois, Camoëns ne répond que par une épigramme, et il est remis en liberté.

Les années s'écoulent, partagées entre la guerre et la poésie, la plume et l'épée. Il a, pour servir sa patrie, une main faite aux armes; pour la chanter, une voix chère aux Muses.

Camoëns vient à peine de dépasser sa quarantième année; mais il s'est mêlé trop d'amertume dans la coupe qu'il doit vider jusqu'à la lie. Depuis longtemps sa jeunesse est morte, ses illusions et ses espérances dorment ensevelies dans le linceul d'or de la poésie. Le malheur, plus que l'action du temps, commence à détendre le ressort de son âme, trempée comme un glaive pour le combat de la vie.

Il n'a plus qu'une ambition, si on peut donner ce nom au dernier vœu d'un poète : revenir dans sa ville natale, lui offrir son poème. Mais Lisbonne est loin, et l'impression d'un livre coûte cher.

Loin de la patrie, n'est-ce pas toujours l'exil? Une chance s'offre à lui. Un compagnon d'armes, nommé à la capitainerie de Mozambique, se rend à Sofala, et lui propose de s'embarquer avec lui. C'est la moitié du chemin. Ils partent ensemble.

A l'arrivée, son ami change de ton et veut trancher du maître. Camoëns, indigné, reprend son indépendance et fait un nouvel apprentissage de misère, stoïquement supportée.

Dans cet abandon, il ne veut pas mourir sans achever son œuvre de vingt années. Il met la dernière main aux dix chants des *Lusiades*, et rassemble, sous le titre de *Parnasse de Camcëns*, les *Rimas varias*, qu'il rêve de publier en même temps que son poème. On lui vole le manuscrit de ces poésies, mais ses vers sont dans sa tête.

« Vous le savez, Muses du Tage, Nymphes du Mondégo, mes chants n'ont pu conjurer les orages. Traîné par le sort d'exil en exil, de malheurs en malheurs, toujours sur les flots ou sur les champs de bataille, je lutte, je combats, et j'écris encore, semblable à la fille d'Éole, qui, mourante et désespérée, d'une main tenait le style et de l'autre le glaive.

» Tantôt pressé de l'affreuse indigence, sans autre asile que la triste demeure ouverte par la pitié publique aux misères de l'humanité, si je retrouve l'espérance, c'est pour la reperdre; l'abîme, qui s'était fermé, se rouvre plus profond sous mes pas. Tantôt, comme Ézéchias, étendu sur un lit de douleur, j'attends la fin de ma déplorable existence, et, comme lui, je n'échappe à la mort que par un prodige.

» Pour comble d'infortune, mon malheur est l'ouvrage des ingrats que je chantais, le prix des vers consacrés à leur gloire. Au lieu du repos que j'attendais, au lieu des lauriers qui devaient ceindre ma tête, je n'ai recueilli que des tourments et les superbes dédains de mes persécuteurs.

» Voilà donc les cœurs généreux qu'enfante la Lusitanie! voilà la récompense des chants qui les ont illustrés. Historiens savants, poètes inspirés, ô vous que tourmente le besoin de transmettre à la postérité la gloire de vos contemporains, sacrifiez à ce noble travail et vos nuits et vos jours; voilà le prix qu'ils vous réservent. » (Chant VII.)

« Mes tristes années déclinent vers leur penchant. Encore quelques jours, et j'aurai vu fuir mon été. L'infortune a glacé mon génie. Ce génie, dont j'étais si fier, hélas! il m'abandonne. Les noirs chagrins m'entraînent au fleuve de l'oubli, au séjour de l'éternel sommeil. Reine des Muses, viens du moins achever avec moi le monument que j'élève à la gloire de ma patrie. » (Chant X.)

VIII

Le *Santa-Fé*, qui ramenait à Lisbonne le gouverneur des Indes, son ancien protecteur, croise sur la côte de Mozambique, et, parmi les passagers, se trouvent quelques-uns des amis de Camoëns.

Mais avant de lui permettre de quitter cette terre

1. Suite et fin. — Voy. page 356.

de servitude, son ex-compagnon exige 20 000 reis, environ 100 francs de notre monnaie, pour le prix de sa traversée de Goa à Sofala. Ses amis payent sans discuter, et à ce vil prix, dit Manoel de Faria, furent achetés la liberté de Camoëns et l'honneur de Barreto.

Le vaisseau qui rapatrie Camoëns arrive en vue de Lisbonne à la fin de l'année 1569. L'embouchure du Tage est fermée, le drapeau noir flotte à l'entrée du port.

« En quatorze mois, dit la *Chronique* de São Domingos, la peste a dévoré soixante-dix mille habitants. » La mort, qui s'éloigne fatiguée, frappe encore autour de lui, et il reçoit le dernier soupir du meilleur de ses amis, Hector de Sylveira. Enfin au mois de juin 1570 il pose le pied sur le rivage natal, après une absence de dix-sept années.

A ce moment de triste et douloureux repos, assombri par les deuils domestiques et les malheurs publics, quelques stances flatteuses peuvent métamorphoser Camoëns en poète de cour, et lui permettre, à ce prix facile, de publier son poème; mais il n'hésite pas à faire le double sacrifice de sa fortune et de sa gloire, pour donner leur vol à ces vers généreux que la colère dicte aux grands poètes.

C'est alors (1571) qu'il refond le dernier chant des *Lusiades* et le termine par l'*Invocation au Roi*, action héroïque, plus périlleuse que les tempêtes et les batailles qu'il a vaillamment affrontées, car elle le condamne à la misère et à l'obscurité.

« C'est assez, Muse, c'est assez. Ma lyre n'a plus d'accords, ma voix n'a plus d'accents. Et pour qui chanterai-je encore? La patrie ne m'entend plus. Un voile de tristesse couvre son noble front. Insensible au charme des arts, morne et silencieuse, elle n'a plus qu'une passion, l'amour de l'or. »

Il faut pourtant que le génie l'emporte; il faut que Camoëns vivant ait son heure de gloire et de triomphe.

IX

Le 24 septembre 1571, après les corrections et les suppressions des censeurs, il obtient l'autorisation d'imprimer son poème. Les *Lusiades* paraissent l'année suivante, un siècle après la *Divine comédie* du Dante.

Le succès fut immense, universel. Le Tasse qui, cinq ans après, allait publier la *Jérusalem délivrée*, lui adresse un sonnet pour lui rendre hommage.

« Il est certain, dit Faria e Souza, que ses écrits furent fort estimés en sa vie, et qu'en raison de cela sa personne était vue avec admiration à Lisbonne, car dès qu'il paraissait dans quelque rue, tous les passants s'arrêtaient jusqu'à ce qu'il eût disparu. » Encore un trait de ressemblance avec les Romains, qui montraient le poète du doigt en disant : « *Hic est.* » C'est lui, le voilà.

« Son poème, dit Dom Jose Maria de Souza-Botelho, doit être aussi précieux pour les Portugais que l'*Iliade* pour les Grecs. Les *Lusiades* sont les archives de l'héroïsme. Chaque famille noble y retrouve son nom et les belles actions de ses ancêtres. Chaque ville, chaque château, s'y trouvent mentionnés. Les Portugais vivront dans la postérité par Camoëns, comme les Grecs par Homère et les Romains par Virgile. Qui d'entre nous n'éprouverait pas pour ce grand poète un enthousiasme de reconnaissance? »

Seuls, le roi et les dignitaires semblent ignorer qu'il existe, et restent insensibles à l'apparition du chef-d'œuvre national.

« On accorda, dit M. Clovis Lamarre, non au poète, mais au soldat, une pension annuelle de 15 000 reis, environ 93 francs, à peu près 500 francs de nos jours, à la condition qu'il résiderait constamment à Lisbonne et qu'il ferait renouveler l'ordonnance tous les trois ans. Nous devons ajouter qu'elle lui fut payée avec si peu de régularité, qu'il lui arriva de dire, en plaisantant, que le roi ferait bien de commuer ses 15 000 reis en 15 000 coups d'étrivières à donner aux ministres dont le payement dépendait. »

X

Dans le réduit d'une maison de chétive apparence, à l'extrémité d'une rue obscure, près de l'église Santa-Anna, habite un homme vieilli avant l'âge par le malheur et les privations. Il n'a guère plus de cinquante ans. Son corps, accablé d'infirmités, porte des cicatrices de blessures. Il marche péniblement appuyé sur un bâton, en attendant que la maladie le cloue sur son lit de douleur, jusqu'au jour où il ira finir à l'hôpital sa lente agonie. Sa main terrible, qui a donné de si beaux coups d'épée dans les batailles, manie encore la plume. Il écrit ces lignes :

« Vit-on jamais un pauvre grabat devenir le théâtre d'aussi grandes infortunes? Et loin d'accuser les rigueurs du sort, je prends son parti contre moi, je lui abandonne sa victime. Il y aurait trop d'orgueil à vouloir résister à tant de maux. »

Ce vieillard, c'est Camoëns. Il travaille. Qui entre? Un riche chevalier, qui lui a commandé la traduction des *Psaumes de la Pénitence*. Il vient lui reprocher durement de n'avoir pas encore achevé sa besogne.

« Quand je faisais des vers, lui répond le poète, j'étais jeune, bien portant, aimé, cela me donnait de la verve et de la chaleur. Aujourd'hui, je n'ai plus d'esprit, je n'ai le cœur à rien. Voici mon Javanais Antonio qui me demande deux *moedas* pour m'acheter un peu de charbon, et je ne puis les lui donner. »

« Il n'est pas un Portugais, dit Dom Jose Maria de Souza-Botelho, qui, au souvenir des souffrances que Camoëns endura pendant les sept dernières années de sa vie, n'en ait le cœur serré et n'en rougisse pour la nation. La misère où le réduisit l'ingratitude de ses concitoyens fut telle, qu'un Javanais nommé Antonio, qu'il avait amené de l'Inde, plus humain et plus sensible qu'eux à son génie, parcourait le soir les rues de Lisbonne, implorant pour son illustre maître la charité des passants. »

N'oublions pas la pauvre marchande mulâtresse, Barbara, qui souvent lui donnait gratis un peu de nourriture. Antonio meurt. Repose en paix, fidèle Antonio; repose en paix aussi, charitable Barbara; votre nom est moins oublié que la pompeuse nomenclature de l'Armorial.

La prophétie du dernier chant des *Lusiades* se réalise. « Plus d'une fois encore, on verra les défenseurs du trône et de l'autel languir dans l'obscurité d'une vie dédaignée et mourir sur la couche de la misère. Voilà l'œuvre des rois qui, n'écoutant que le caprice qui les guide, ferment l'oreille à la voix de la justiee et de la vérité. »

Juvénal, dans la septième satire, disait déjà aux poètes qu'ils n'ont rien à espérer de la générosité des grands:

« Pour toi, si tu comptes sur un autre secours et qu'un tel espoir te fasse enfanter des volumes, cours allumer un fagot, sacrifie tes écrits à Vulcain, ou renferme-les dans ton coffre à la merci des vers. Brise ton style; efface ces combats, tristes fruits de tes veilles, toi qui, dans un misérable réduit, vises au sublime pour obtenir un lierre stérile ou de maigres statues. N'attends rien de plus; le riche avare, tel qu'un enfant à l'aspect de l'oiseau de Junon, ne sait que s'extasier en écoutant nos vers. Cependant l'âge arrive; on ne peut plus manier l'épée, la rame ou le hoyau ; le dégoût se glisse dans notre âme ; vieillards éloquents et pauvres, nous maudissons la vie et les Muses. »

On transporte à l'hôpital Camoëns abandonné, comme on le voit dans une note écrite de la main de Frey Jose Indio sur un exemplaire des *Lusiades* qu'il légua aux religieux du Mont-Carmel, à Guadalajara, et que lord Holland eut en sa possession :

« Quoi de plus déplorable que la manière dont fut récompensé un si grand génie? J'ai vu mourir Camoëns dans un hôpital de Lisbonne. Il n'avait pas un drap pour se couvrir, lui qui avait si vaillamment combattu dans l'Inde orientale, et fait plus de cinq mille cinq cents lieues en mer. Quelle leçon pour ceux qui se fatiguent à travailler nuit et jour, avec aussi peu de succès que l'araignée ourdissant une toile où ne s'arrêteront que des mouches! »

C'est aussi la conclusion que tire le patriarche de Ferney de la vie de Camoëns :

« Il éprouva tout le sort d'Homère. Il voyagea comme lui ; il vécut et mourut pauvre, et n'eut de réputation qu'après sa mort. Tant d'exemples doivent apprendre aux hommes de génie que ce n'est point par le génie qu'on fait sa fortune et qu'on vit heureux. »

La mesure n'est pas encore comblée.

Le Portugal est vaincu. En apprenant la perte de la dernière bataille et la mort du roi, Camoëns se soulève sur son lit d'hôpital et pousse un cri suprême, qui jaillit du cœur du poète et du guerrier :

« *Je meurs dans ma patrie et je meurs avec elle !* »

Camoëns rend le dernier soupir au commencement de l'année 1579, âgé de cinquante-cinq ans.

L'église de Santa-Anna reçoit sa dépouille mortelle Seize ans après, on recherche l'emplacement où elle est ensevelie, sans monument et sans épitaphe, et on la dépose près du chœur, recouverte d'une pierre tumulaire portant cette inscription :

CI-GIT
LUIZ DE CAMOËNS,
PRINCE
DES POÈTES DE SON TEMPS.
IL VÉCUT PAUVRE ET MALHEUREUX
ET MOURUT DE MÊME,
L'AN MDLXXIX.

Mais il ne trouve pas encore le repos. Le tremblement de terre de Lisbonne (1755) renverse l'église de Santa-Anna, qui s'écroule sur sa tombe.

La terre garde ses os. A défaut d'un mausolée, on a élevé à Camoëns, en 1856, une statue sur la grande place de Lisbonne. Il est représenté, le front ceint d'une couronne de laurier, sur un pavois que supportent les plus illustres écrivains du Portugal.

Le 10 juin 1880, on a célébré par une fête nationale le *Troisième Centenaire de Camoëns*, debout dans la splendeur de son apothéose et de son immortalité.

Toujours du bronze et du marbre aux morts, à qui, vivants, on refuse un morceau de pain.

C'est le lot de ceux qui ont reçu le don fatal de poésie, comme si le Destin jaloux voulait punir ceux dont il fait les dieux mortels.

CHARLES JOLIET.

UN COUP D'ŒIL SUR LES CHENILLES [1]

Parmi les solitaires il faut placer au premier rang les plieuses et les rouleuses de feuilles.

Pour rouler une feuille perpendiculairement à la queue, l'industrieuse ouvrière attache une soie à la pointe de la feuille, puis s'éloigne en tirant à elle; la feuille cède, se recourbe et forme un premier tour de spire bientôt recouvert de plusieurs autres. Mais, direz-vous, la feuille est élastique et va se dérouler ! Pas le moins du monde. La Chenille ayant achevé son dernier tour de spire, range l'un à côté de l'autre plusieurs paquets de fil qu'elle fixe par un bout sur le dessus du rouleau, et par l'autre à la surface de la feuille ; l'ouvrage est alors solidement cousu.

Pour rouler une feuille parallèlement à la nervure principale, la Chenille attache plusieurs aiguillées de soie au limbe de la feuille et la force à se rouler dans le sens qui lui convient. Ces rouleaux sont à la fois un gîte et un grenier d'abondance; la Chenille ronge d'abord le premier tour, passe au second, puis au

1. Suite et fin. — Voy. page 366.

troisième, et ainsi de suite; si on la chasse de chez elle, ou si les vivres viennent à lui manquer, elle se roule un nouveau gîte.

Une autre habitante de l'osier se fait un nid chaud et douillet avec le duvet des jeunes pousses.

Les Chenilles de l'oseille sont encore plus habiles :



Cossus-Gâtebois. (P. 383, col. 1.)

On trouve fréquemment dans les oseraies des nids de Chenilles faits de paquets de feuilles ainsi enroulées, rapprochées les unes des autres de manière à former un faisceau au moyen de longues soies qui les retiennent. L'intérieur des feuilles forme des corridors où la Chenille se promène à l'aise.

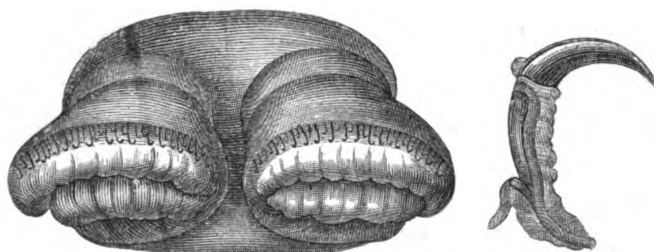
elles taillent dans la feuille un morceau qui y reste adhérent par un des côtés et, après l'avoir roulé en cigare, le posent debout sur la feuille, où cette pyramide d'un nouveau genre est solidement maintenue à l'aide de câbles de soie.

Beaucoup de Chenilles nées en été mangent tout

l'automne, et à cette époque descendent des arbres à l'aide d'une corde lisse qu'elles filent au fur et à mesure, puis vont se cacher pour hiverner dans les crevasses de quelques murs, ou grimpent au haut des palissades, ou s'enterrent au pied de l'arbre qu'elles ont contribué à dépouiller.

Celles qui se réveilleront trop tôt, prenant les beaux jours précoces pour la venue du printemps, ne trouvant rien à manger, ne tarderont pas à mourir d'inanition. Tant pis pour elles, tant mieux pour nous.

Une Chenille, habitante de pays lointains, est à peine sortie de l'œuf que sa mère a collé sur l'écorce d'un arbre, qu'elle entre dans le bois, le fouille et pénètre jusqu'au cœur où elle établit son domicile. Elle ferme l'entrée de la galerie qu'elle a creusée au moyen d'une porte tissée de soie mêlée de brindilles de bois, et qui se confond avec l'écorce environnante. Cette porte est attachée par le haut à l'aide d'une charnière qui lui permet de s'ouvrir aussi facilement du dedans au dehors que du dehors au dedans. La Chenille reste au gîte tout le jour et, à la nuit tombante part pour la maraude. Elle revient bientôt, portant entre ses mâchoires un fragment de feuille verte. Comme son fardeau la gênerait pour marcher en avant, elle entre chez elle poussant la porte à reculons et arrive à sa cellule où elle dépose son butin, puis retourne aux provisions jusqu'à l'aurore. Après quoi, l'exercice ayant aiguisé son appétit, elle festine tout le jour en gourmet égoïste.



Pattes à crampons et ongle de la Chenille.

Certaines Chenilles passent leur existence en commun dans un hamac, hors duquel ces nonchalantes n'ont qu'à passer la tête pour se trouver à table. Lorsqu'elles ont tout grignoté alentour, elle sont tendre leur hamac dans un autre pays de Cocagne.

Les *Livrées*, qui causent tant de dommage à nos arbres fruitiers, vivent en société pendant l'été, et à l'automne se construisent une tente de soie et de feuilles qui forme à l'extérieur un paquet disgracieux. A l'interieur ce n'est que soie et satin ; la demeure est distribuée en nombreux appartements communiquant par un labyrinthe de corridors où les Chenilles circulent avant de s'endormir. Au printemps elles se dégourdissent, s'en vont en quête d'herbages frais, de bourgeons nouveaux, emportant comme Ariane un fil qui les guide au retour.

On trouve en abondance, au mois de septembre, dans les terrains marécageux, de petites Chenilles sorties de l'œuf en juillet. Pendant l'ardeur du jour elles rongent les plantes aquatiques ; mais si un nuage vient à passer, elles suspendent leur festin et ne le recommencement que quand le soleil brille de nouveau. Ces Chenilles sont très sociables ; elles vivent pendant huit mois sous la même tente, passent l'hiver dans un état de torpeur d'où elles sortent au printemps. A la fin d'avril elles ont acquis tout leur développement ; chacune s'en va de son côté, réunit plusieurs brin d'herbe par leur pointe à l'aide de quelques aiguillées de soie et se suspend par la queue à la voûte de ce petit toit.

Les Chenilles sont admirablement outillées pour la mastication, et c'est bien le moins, puisque leur grande affaire est de manger. Nées avec un appétit formidable, elles prennent à tâche d'avoir l'estomac rempli : et ce n'est pas une petite besogne, car cet estomac est presque aussi long que leur corps.

Une Chenille en bonne santé peut consommer par jour, en nourriture, plus de deux fois son propre poids.

Quelles ogresses ! Mais aussi c'est qu'elles doivent manger pour trois. Elles ont à faire provision de substance pour la chrysalide qui ne mangera plus et pour le papillon délicat qui se contentera de humer du bout de sa trompe le nectar et l'ambroisie des fleurs.

Il est des Chenilles qui passent leur journée à table, ne se reposant que la nuit ; d'autres qui digèrent le jour ce qu'elles ont absorbé la nuit ; d'autres enfin qui mangent jour et nuit. Toutes sont des parasites qui vivent à nos dépens et non pas chichement. Avec une alimentation si abondante, elles prennent un accroissement rapide, et ce n'est pas exagérer de dire qu'elles grossissent à vue d'œil, puisqu'elles peuvent augmenter par jour d'un dixième de leur poids.

Ces mangeuses infatigables prélèvent avant nous la dîme de nos vergers, tondent nos bois, ravagent nos forêts, moissonnent nos champs, tuent le fruit dans sa fleur et l'arbre dans sa sève.

N'est-on pas obligé tous les ans de prendre contre elles des arrêtés publiés dans les villages au son du tambour ? Bon gré, malgré, il faut, sous peine d'amende, écheniller par ordre de M. le maire, quand on ne le fait pas par sagesse ou par prévoyance. Si nous négligeons cette précaution, que de dévastation autour de nous ! Plus de fleurs sur les arbres fruitiers, plus d'ombrage dans les bois, plus de fruits dans les vergers ! Point de récoltes et point de vendanges.

Les pommes et les poires, rongées à l'intérieur par une petite Chenille que nous connaissons tous, n'ont ni goût ni saveur. La pêche et l'abricot tombent à terre avant leur maturité, et quand on les ouvre qu'y trouve-t-on ? une Chenille aussi petite que malfaisante.

A l'automne les châtaignes nous pleuvent sur la tête, et quand on les mange rôties ou bouillies, on y trouve cuite aussi la petite gourmande qui nous avait devancés.

Sans l'échenillage nos haies seraient bien vite tondues par le Gazé, que Linné a surnommé la ***peste des jardins***.

Autour de la belle saison, les Pyrales, qui avaient hiberné entre les fissures de l'écorce de la vigne, grimpent sur les pousses nouvelles qu'elles dévorent, lient les feuilles, enlacent les grappes naissantes de fils soyeux et, renfermées à l'intérieur de ces paquets, rongent et festinent avec intempérance aux dépens du vigneron.

Le fermier se réjouit-il de la belle apparence de la moisson? voit-il déjà dans sa pensée les belles meules dorées qu'on élèvera dans le champ à la fin de l'été? Hélas! il compte sans son hôte. De misérables et chétives Chenilles, installées au cœur du grain, grignotent l'intérieur en respectant l'enveloppe et ne laisseront que des épis vides. D'autres attendront que le grain soit rentré, le rongeront dans le grenier en compagnie des rats.

Dans d'autres climats le dattier et l'olivier sont en proie à leurs invasions.

Le planteur des Indes est souvent ruiné par la voracité de ces infimes parasites qui s'établissent à l'intérieur des cannes, boivent tout le suc qu'elles contiennent, laissant la plante dans un bon état apparent. Vienne la récolte, on ne mettra plus sous le moulin que des roseaux desséchés!

La république des Abeilles, si bien surveillée et si bien défendue, n'est pas à l'abri des ravages de ces pillardes. Un petit Papillon (les plus à craindre ce sont souvent les plus petits) se faufile le soir dans une ruche et dépose ses œufs dans un alvéole vide. Au moment de l'éclosion, les petites larves se creusent des galeries filiformes et se nourrissent de cire. Le miel s'écoule et se perd. Les Abeilles furieuses raccommodent les brèches et s'ingénient en vain pour faire face à l'inondation. Ces Chenilles, qu'Aristote appelle le *fléau de l'apiculture*, continuent leurs galeries, vont de rayon en rayon, bravent la piqûre des Abeilles qui ne peuvent les voir et s'empêtrent dans les filets qu'elles ont tissés. De guerre lasse, les Abeilles abandonnent la ruche et vont essaimer ailleurs. Mais si la Reine se trouve enfermée dans la ruche dévastée sans pouvoir la quitter, elles rentrent toutes pour mourir avec elle de faim et de désespoir.

Les Chenilles nous poursuivent jusque dans nos maisons et viennent sous nos yeux ronger nos vêtements, nos tentures, nos pelleteries.

Nous risquerions fort d'être affamés et dépouillés par ces déprédatrices, si nous cessions un instant de leur faire une guerre dans laquelle les alliés ne nous manquent pas. Au premier rang citons surtout les oiseaux, dont la plupart se nourrissent d'insectes. Quelle protection nous devons leur accorder, sachant que la moindre couvée consomme plus de trois mille Chenilles en une semaine!

Le ***Cossus-Gâtebois*** n'est pas lui-même en sûreté sous l'écorce de l'arbre dont il ronge l'aubier, et c'est encore un oiseau, le Pivert, qui vient le dépister. Il grimpe le long du tronc en le sondant à coups de bec, et quand l'arbre résonne, il s'arrête soudain, car il sait que l'ennemi est caché là. Ayant trouvé l'ouverture de sa galerie, il y enfonce le bec, saisit l'affreux Gâtebois et n'en fait qu'une bouchée, tout comme un Chinois. Du reste les Romains ne se faisaient pas faute de manger aussi ces larves dégoûtantes qui dégorgent une liqueur nauséabonde destinée à ramollir les fibres du bois!

La Chenille du chou, la Chenille du navet, et d'autres Piérides, auraient bien vite mis nos potagers à mal, sans le secours d'un vaillant petit hyménoptère qui en détruit des quantités prodigieuses.

Un autre ennemi des Chenilles c'est la mouche Ichneumon, qui leur inflige, par amour maternel, un horrible supplice. Quand arrive le moment où elle doit déposer ses œufs, elle vole avec inquiétude à la recherche d'une belle Chenille bien dodue et, dès qu'elle l'a rencontrée, se pose sur son dos. Elle enfonce sa tarière dans le corps de la Chenille et y dépose un œuf, assez profondément pour qu'il ne soit pas rejeté avec la peau de la prochaine mue; puis elle continue ainsi à larder la pauvre bête en changeant de place à chaque piqûre. La Chenille a beau se tortiller, fouetter l'air de sa queue fourchue ou allonger sa corne, l'autre n'en a cure et continue sa besogne. Les larves ne tardent pas à éclore et à grouiller au sein de la victime dont elles font leur pâture. Enfin, ayant tout dévoré et acquis leur entier développement, elles perforent la peau de la Chenille pour s'échapper et lui donnent ainsi le coup de grâce.

Pour arriver au terme de leur croissance, les Chenilles ont à subir des mues fréquentes qui les éprouvent plus ou moins: elles se préparent à cette crise par le jeûne et l'abstinence. Au moment de la mue elles perdent leur éclat et paraissent mal à l'aise. Elles se tordent comme si elles se sentaient trop à l'étroit dans leur vêtement. A force de se gonfler elles font craquer l'enveloppe derrière le cou et, par cette fente, dégagent d'abord la tête, puis le corps, et se trouvent habillées de neuf et au complet: mandibules, antennes, pattes et poils, tout s'y trouve. Ce nouveau vêtement, d'abord humide, se sèche peu à peu; les poils se redressent, et la Chenille, rajeunie et revivifiée, se dédommage amplement de la diète à laquelle elle s'était soumise.

Mme Gustave Demoulin.

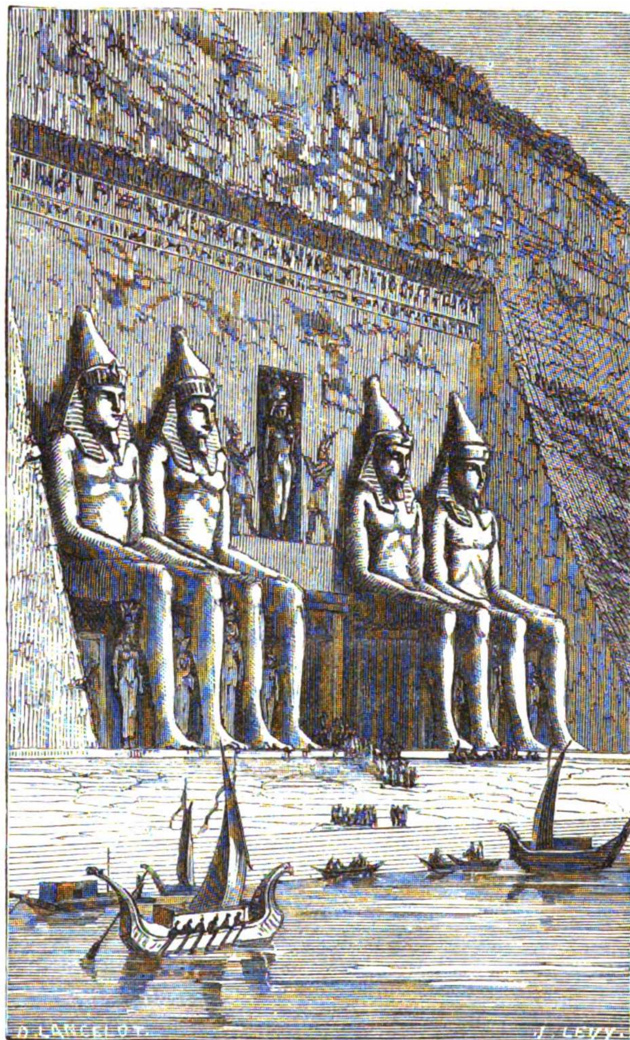
LE GRAND TEMPLE D'IBSAMBOUL

Ibsamboul est célèbre par ses deux magnifiques temples, la merveille de la Nubie. Tous deux sont des *spéos*, c'est-à-dire des temples souterrains. Ils sont creusés dans des rochers d'une grande élévation, véritables montagnes qui plongent dans le Nil leurs parois à pic et qui sont séparées l'une de l'autre par un amon-

cellement de sable s'inclinant vers le fleuve. Rien de plus désolé, de plus morne que ce champ de sable; on n'y aperçoit aucun vestige d'habitation humaine; à peine y pousse-t-il quelques broussailles.

Le plus grand des deux temples regarde le nord-est; il est dédié au dieu Phrè (le soleil). La montagne dans laquelle il fut creusé est en grès brèche; « elle a été évidée, découpée, ciselée comme une noix, dit M. Maxime du Camp; les statues, les piliers, les corniches, les poutres, les autels, ont été pris à même le rocher; rien dans nos pays ne peut donner idée du travail qu'a dû coûter cette œuvre gigantesque : figurez-vous Notre-Dame de Paris taillée dans un seul bloc de pierre dure. »

En avant du temple, contre la façade et faisant partie de cette façade, se trouvent quatre colosses, représentant Ramsès le Grand, « le directeur de la justice, l'approuvé du Soleil, le bien-aimé d'Ammon ». Ces statues ont, ou plutôt avaient, avant que le sable eût exhaussé le sol, soixante et un pieds de hauteur. Elles sont assises sur des trônes, les mains appliquées sur les cuisses, les bras ornés de bracelets. La tête est surmontée de cette haute coiffure cylindrique en forme de boisseau, appelée le *pschent*. Le visage a ce caractère de sereine douceur que l'on remarque dans toutes les figures de rois déifiés. Aujourd'hui la première des quatre statues est la seule qui soit encore visible tout entière; elle ne plonge dans le sable que jusqu'aux chevilles. La deuxième est brisée à la hauteur des genoux; la troisième est envahie par le sable jusqu'à la poitrine; la quatrième y disparait jusqu'au menton. Même dans l'état actuel, l'aspect de ces colosses est d'une majesté extraordinaire; on est saisi d'une émotion étrange, qui est presque de l'effroi, en face de ces quatre grandes figures, au milieu d'une solitude et d'un silence absolus, entre le Nil roulant ses eaux rapides au fond de son lit escarpé et les rochers noirs qui s'élèvent au-dessus du sable jaune.



Façade du grand temple d'Ibsamboul. (P. 381. col. 1.)

Pour pénétrer dans l'intérieur du temple souterrain, il faut gravir les monticules de sable qui en obstruent l'entrée, franchir la porte réduite à l'état de soupirail et descendre une pente rapide et mouvante, au bas de laquelle on se trouve dans une salle à peine éclairée. Quand les yeux se sont habitués au demi-jour qui y règne, on voit que le plafond de cette salle est supporté par huit piliers, contre lesquels sont adossés des colosses de trente pieds de haut, qui sont encore des portraits de Ramsès-Sésostris. « Ces colosses, dit M. Maxime du Camp, sont tous semblables, coiffés du pschent orné de l'aspic sacré, tenant de la main droite une sorte de fouet qui a forme de fléau, et de la main gauche un sceptre court terminé en crochet arrondi. Le contour des yeux est marqué en noir ainsi que le cordon qui rattache la barbe; ils sont vêtus d'une tunique plissée, si légèrement indiquée qu'elle est perceptible seulement à partir des hanches; entre leurs genoux pend un appendice carré, très historié, qui doit être la frange de leur ceinture, dont la plaque reproduit le cartouche pharaonique. La plupart sont mutilés, écornés et défigurés; seul, le dernier de la rangée de droite a conservé son visage intact : j'y vois des yeux grands et durs, un nez droit sensiblement recourbé à la pointe, et une belle bouche dont les grosses lèvres semblent sourire. »

De cette première salle on passe dans une seconde, puis de celle-ci dans une troisième, où la lumière ne pénètre presque plus et où se trouvent, dans le fond, quatre statues assises représentant Ramsès en compagnie de trois divinités. Onze autres chambres latérales complètent cette étonnante construction.

E. LESBAZEILLES.



Je laisse ma chère maman. (P. 385, col. 1.)

CADETTE[1]

XXV

Mon Dieu! quelle nuit! Elle nous a faites orphelines! C'est tout ce que je puis écrire. Tout le monde pleure, excepté Cadette dont les rires me font bien souffrir.

Cet appartement, trop petit il y a huit jours, est tellement grand maintement, tellement vide surtout, que j'ai des moments de terreur le soir.

Hélas! tout ce qui s'est passé n'est-il pas bien écrasant pour moi!

Un soir je laisse ma chère maman tout entière à ses projets de voyage. Je m'endors l'esprit occupé des plus riantes pensées. Au milieu de la nuit, des cris me réveillent en sursaut, j'entends mon nom comme dans un rêve. J'ouvre les yeux, j'écoute. Ce n'est pas un cauchemar. La bonne de Cadette crie en me secouant :

« Mademoiselle, venez vite. »

Je me lève, je mets à la hâte quelques vêtements et je cours chez maman.

Je vois, comme à travers un nuage, le médecin, un prêtre, je sens mon cœur défaillir, mes yeux se ferment, mais une voix me dit :

« Mon enfant raidissez-vous contre l'émotion, et allez l'embrasser une dernière fois. »

1. Suite. — Voy. pages 209, 225, 241, 257, 273, 289, 305, 321, 337, 53 et 369.

Je prends le bras qui m'est offert, celui du vieux prêtre, et je vais tomber à genoux auprès du lit de maman qui est blanche et si immobile que je jette un grand cri, la croyant morte.

A ce cri elle ouvre les yeux.

« C'est toi, Germaine ? »

Sa voix n'est plus la même, elle est très basse et très profonde.

« Je sanglote : C'est moi, maman.

— J'ai attendu... le médecin espérait jusqu'à demain... mais non. Apporte-moi Blanche. »

Je me relève, je cours au berceau de Cadette, je l'emporte dans ses couvertures, je reviens et je m'agenouille avec elle près du lit de ma pauvre maman.

Elles nous a regardées tour à tour de ses grands yeux très clairs, sans larmes ; puis sa main, sa main glacée, s'est posée d'abord sur ma tête, puis sur celle de l'enfant endormi.

« J'accepte, Seigneur, j'accepte, » a-t-elle murmuré.

Puis elle a fait un signe ; j'ai donné Blanche à sa bonne, et j'ai noué mes deux bras autour du cou de ma chère maman.

« Ma fille! ma petite Germaine!

— Maman!

— Dieu me rappelle, je prierai pour toi au Ciel. »

Je sanglotais.

« Cette pauvre petite! toi seule l'aimes.

— Je l'aime beaucoup, maman.
— Remplace-moi près d'elle.
— Oui, maman, je vous le jure.
— J'étouffe, laisse-moi respirer. »

Je me suis redressée ; puis je suis retombée à genoux. Une heure plus tard, je me retrouvais sur mon lit où l'on m'avait portée évanouie.

Et voilà comment il ne faut qu'un moment pour qu'on se retrouve tout à coup privée de sa mère, tout à fait orpheline.

Maintenant, ce qui se passe m'intéresse peu. Je vois toutes sortes de gens, je suis convoquée chez des messieurs qui me lisent des papiers. J'y rencontre le parrain de Cadette, M. Tom Broadway, qui, paraît-il, est son tuteur. Le mien habite Lyon et ne s'occupe pas de moi. J'attends grand'mère, elle a été malade; mais elle m'écrivait tous les jours depuis la mort de maman et elle vient me chercher. Oh ! j'ai bien envie de quitter Paris, cet appartement ! Mais où ira Cadette? Mon tuteur n'est pas son tuteur, ma grand'mère n'est pas sa grand'mère. Qu'importe ! elle est ma sœur, et j'ai promis à maman de m'en occuper toujours. Je tiendrai ma parole. A seize ans, on sait ce qu'on promet, on sait à quoi on s'engage. La pauvre petite, comme si elle se doutait de quelque chose, est plus affectueuse que jamais.



Je sanglotais. (P. 387, col. 1.)

Mon Dieu ! je tremble de penser que si je n'étais pas là, elle serait abandonnée aux mains des domestiques. Elle me donne de bien mauvais rêves. A peine endormie je me figure qu'on l'emporte, je vois M. Tom et ses favoris rouges, qui traîne le berceau par la chambre, et je me réveille en pleurant.

Demain je ferai mettre le cher petit berceau dans la ruelle de mon lit, et rien qu'en tendant la main je m'assurerai que Cadette ne m'a pas quittée.

XXVI

Grand'mère et Mathurine sont ici. Grand'mère reçoit les hommes de loi et M. Tom Broadway; Mathurine soigne Cadette qu'elle aime passionnément. Nous voilà toutes les deux liguées contre grand'mère. Pour nous, il n'y a rien à décider, rien à choisir. Ma petite sœur doit me suivre à Péran. Mathurine et moi la soignerons, et nous ferons de manière que ses cris, ses larmes, ses joies, ses chagrins, ne dérangent ni ne fatiguent grand'mère

Nous savons que rien ne sera plus facile dans cette grande maison du Pavillon dont les murs sont si épais qu'on ne s'entend pas d'une chambre à l'autre.

Nous n'avons pas encore trouvé l'occasion de placer un mot de cette affaire. Grand'mère parle peu à Mathurine quand elle est à Paris, et à moi elle me dit d'un air si glacé : « votre sœur cadette, la famille de votre sœur » ! Je ne trouve rien à dire contre cette démarcation que grand'-mère a toujours tant aimé à établir. On dirait à l'entendre que ma sœur vit en Écosse et moi en France. Si je fais remarquer que Cadette est très jolie, elle dit : « Oui, comme les Écossaises. »

Si je m'extasie sur sa manière de parler, qui est tout à fait extraordinaire pour un enfant de deux ans, elle ajoute : « Avec l'accent écossais. »

L'accent écossais, grand'mère! Est-ce parce qu'elle dit : Zermaine? Le tin pour le train? Alors tous les petits enfants qui ne prononcent pas les G ni les R ont l'accent écossais.

Cependant il paraît que grand'mère est mêlée aux affaires de cette petite Écossaise, car elle m'a dit hier que la mort de maman ne changeait rien à mes affaires; elle serait bien vite repartie pour Péran, s'il n'y avait pas eu à régler celles de ma sœur Cadette. Évidemment c'est d'elle qu'elle parle avec M. Tom Broadway, qui vient presque tous les jours et qui se fait un jeu d'effrayer Cadette en se présentant tout à coup devant elle. La pauvre petite jette les hauts cris devant ce visage rouge et jovial qui s'encadre si comiquement entre ses rideaux blancs.

Grand'mère est très cérémonieuse avec lui et fait généralement ouvrir les fenêtres après son départ.

« Les Anglais, dit-elle, sentent les liqueurs fortes, et M. Tom, avant de venir me voir, prend certainement du genièvre. »

Mathurine m'a confié qu'elle lui avait dit que ce gentleman buvait plus que de raison, et je me suis rappelé le jour du baptême, où il devenait si grave, où il riait tout seul, et où il marchait si singulièrement, tout d'une pièce.

Je ne le crois pas méchant; c'est un vieux garçon qui regarde les enfants comme des curiosités. Or, si un vieux garçon peut bien être nommé tuteur, il ne peut vraiment pas prendre chez lui ses pupilles.

Voilà ce que nous nous sommes dit, Mathurine et moi, et vraiment il n'y a pas de quoi nous inquiéter parce que grand'mère n'a pas dit carrément : « Nous emmenons Blanche à Péran. »

XXVII

J'ai le cœur si gros aujourd'hui que je ne puis me représenter devant grand'mère. J'aime encore mieux

laisser tomber mes larmes sur ce papier, ce qui fait pourtant de bien mauvaise encre, que de les laisser couler devant ma grand'mère, si dure et si entichée de sa famille.

Comment peut-elle penser que je consentirai à me séparer de ma petite sœur? Ne lui ai-je pas redit les dernières paroles de maman? Ne voit-elle pas que j'aime ce pauvre poupon de tout mon cœur et qu'il n'a plus que moi à aimer?

Non, grand'mère ne voit rien que ses vieilles idées!

Et j'étais si pleine de confiance! C'est sans la moindre appréhension que je lui ai demandé ce matin, au moment où elle commandait à Mathurine de préparer nos caisses :

« Grand'mère, faut-il préparer une caisse particulière pour Cadette, ou bien mettre ses petites toilettes dans la mienne? »

Les yeux bleus de grand'mère se sont attachés sur moi si froidement, que mon cœur s'en est refroidi.

« Germaine, tu n'as pas à t'occuper de ta sœur Cadette. Sa bonne, qui la suivra chez M. Broadway, prépare ses bagages.

— Comment! elle ne vient pas avec nous?

— Certainement non; elle a son tuteur, sa famille, sa fortune.

— Et sa sœur, grand'mère, et sa sœur. »

Je sanglotais.

« Sa sœur a sa famille et sa fortune à Péran, et elle revient à Péran, chez elle.

— Alors, si elle est chez elle, vraiment chez elle, ah! laissez-la emmener sa sœur, sa pauvre petite sœur qui n'a plus qu'elle au monde.

— Germaine, ces sentimentalités-là me déplaisent. Comment avez-vous pu supposer que je me chargerais, à mon âge, d'une enfant qui ne m'est rien? »

Quand on a entendu grand'mère pononcer cette phrase, l'espérance n'est plus possible.

Sans compatir le moins du monde à mes sanglots, elle a continué de son ton le plus sec :

« Mlle Harrison a un tuteur, une famille. Son tuteur la prendra le jour de notre départ et l'emmènera en Écosse, où il a des sœurs non mariées qui pourront très bien se charger d'elle et l'élever à la manière écossaise. Chacun chez soi, Germaine; chez soi, entendez-vous, et ne venez pas me faire des scènes de larmes. C'est de l'enfantillage, et je vous ai vue plus raisonnable à quinze ans que vous ne l'êtes à seize passés. »



Elle m'a embrassée. (P. 387, col. 2.)

Grand'mère ne me tutoyait plus, c'était le signe d'un mécontentement sérieux. Je l'ai quittée et je suis venue pleurer dans ma chambre. La pauvre Mathurine, qui a aussi un chagrin fou, sort de temps en temps de sa cuisine pour venir me consoler. Mais elle prépare un fricandeau à l'oseille pour le dîner et ne peut guère quitter son fourneau. Cadette, qui ne se doute de rien, vient aussi courir dans ma chambre, traînant derrière elle un vieux mouton dont elle a arraché toutes les laines, et dont elle aime beaucoup la carcasse.

Tout à l'heure, elle a poussé un tabouret près du bureau où j'écris, elle est montée dessus et elle m'a embrassée, ce qui m'a fait sangloter plus fort. Alors, n'y comprenant plus rien, elle s'est mise à genoux et a dit sa prière tout haut, toujours croyant me faire plaisir. Pauvre petite chérie!

Je l'ai caressée et l'ai renvoyée avec son vieux mouton. Quitter ce petit être, ce n'est pas seulement renoncer à une affection très profonde, c'est manquer de parole à maman, ce qui me fait pleinement horreur.

Après avoir bien pleuré, j'ai réfléchi. Ce soir j'écrirai une longue lettre à grand'mère, où, sans pleurer, je lui dirai les véritables motifs de ma demande; et demain, si Mathurine veut m'accompagner, j'irai trouver M. Trom Broadway pour le supplier de ne pas emmener Cadette.

J'ai pensé que s'il disait à grand'mère qu'il ne veut pas de ce cher petit poupon, elle n'aurait pas le cœur de l'abandonner aux soins d'une servante qui, comme

dit Mathurine, est plus occupée de ses rubans que de la petite fille.

Mathuriné, qui vient de faire une apparition, affirme que ce moyen est très bien trouvé, et que le gros mylord se laissera peut-être plus vite toucher que grand'mère.

Je le crois aussi. Pour se rendre compte de l'invitation de grand'mère, il aurait fullu l'entendre gronder Mathurine dont le fricandeau avait reçu un coup de feu.

A suivre. Mlle ZÉNAÏDE FLEURIOT.

A PROPOS DU TAQUIN [1]

On peut placer de bien des façons différentes les 15 numéros du Taquin dans leur cadre de bois. Il est facile de compter le nombre de ces combinaisons, et le résultat va vraisemblablement vous surprendre.

Quand on a deux numéros, il n'y a que deux façons de les placer l'un à côté de l'autre : on obtient 1, 2, ou 2, 1.

Quand on a trois numéros, le nombre des combinaisons augmente sensiblement. Pour les obtenir toutes, il suffit de placer le chiffre 3 au commencement, puis au milieu, puis à la fin de chacune des combinaisons des deux premiers nombres. On a : 3, 1, 2 ; 1, 3, 2 ; 1, 2, 3 ; puis 3, 2, 1 ; 2, 3, 1 ; 2, 1, 3. Le chiffre 3 peut donc fournir 3 combinaisons nouvelles, pour chacune des combinaisons deux à deux. Le nombre de ces combinaisons est donc 2×3.

Si j'avais quatre nombres, le quatrième nombre fournirait avec *chacune* des combinaisons précédentes quatre nouvelles combinaisons. Prenons comme exemple la combinaison 3, 1, 2 : nous aurons pour cette seule disposition les quatre combinaisons : 4, 3, 1, 2; 3, 4, 1, 2 ; 3, 1, 4, 2 ; 3, 1, 2, 4. Le nombre total est donc : $2 \times 3 \times 4$, soit 24 combinaisons.

On voit comment se déduiraient les nombres des combinaisons suivantes. Avec 15 numéros, on peut donc les placer dans la boîte en formant des combinaisons multiples dont le nombre est représenté par le produit des 15 premiers nombres : $2 \times 3 \times 4 \times 5 \times \ldots, \times 13 \times 14 \times 15$. Ce produit est égal à 1 307 674 368 000, c'est-à-dire 1307 milliards 674 millions 368 mille combinaisons !

Il y a donc plus de 1300 milliards à parier contre 1 qu'en plaçant au hasard les chiffres dans la boîte du Taquin, vous n'obtiendrez pas une disposition désignée à l'avance.

On sait en quoi consiste le problème des carrés magiques. Avec 9, 16, 25, 36,... numéros, ces nombres étant les carrés de 3, 4, 5, 6,... il faut remplir les correspondants de telle manière que la somme des numéros placés horizontalement, la somme des colonnes verticales, la somme des nombres placés en diagonale, soit toujours la même, pour le même carré, bien entendu. Ainsi, le carré ayant 9 numéros, on doit obtenir le tableau suivant :

4	9	2
3	5	7
8	1	6

dans lequel la somme est 15 dans tous les sens.

Le carré magique formé par les 9 premiers nombres a joué un grand rôle dans l'esprit superstitieux des Indiens. Le mot *bedouh* est, pour ces derniers, un talisman dont la vertu permet à ceux qui le portent écrit sur un papier attaché au cou, d'éviter les mauvais sorts, les maladies, etc.... On l'écrit en haut de chaque missive, afin d'être assuré qu'elle parvient à son adresse. Ce mot *bedouh* veut dire, en chiffres, 2468. En effet, dans la numération indienne, on représente les nombres par les lettres de l'alphabet : ba, la deuxième lettre, est le nombre 2 ; dal, correspond à 4 ; waw, à 6 ; ha, à 8. Et quels sont ces chiffres : 2, 4, 6, 8? précisément ceux qui se trouvent aux quatre coins du carré magique. Les cinq autres nombres sont représentés par les lettres a, dj, h, z, t (1, 3, 5, 7, 9); aussi le mot *adjhezet*, opposé à *bedouh*, est-il un talisman néfaste. Voulez-vous du bien à votre prochain, accompagnez votre souhait d'un bedouh. Désirez-vous au contraire sa mort, prononcez le mot adjhezet, et surtout, dans les deux cas, portez au cou un morceau de papier ou d'étoffe sur lequel sera tracé le carré magique.

Comment obtenir de suite, sans tâtonnements, non seulement un carré des 9 premiers nombres, mais un carré contenant 16, 25, 36,... numéros ? Tel est le problème intéressant qui a exercé jadis la sagacité des plus grands mathématiciens et dont nous pouvons donner une solution.

La somme constante varie évidemment avec le nombre des cases. Peut-on dire immédiatement ce qu'elle sera dans chaque cas ? Il suffit de savoir faire la somme des nombres consécutifs de 1 à 9, de 1 à 16, de 1 à 25,... et de diviser le total obtenu par 3, par 4, par 5...

Voici une règle qui permet d'obtenir cette somme : « On ajoute le premier et le dernier nombre ; on multiplie cette somme par le nombre des termes à ajouter et on divise par 2 le resultat. » Ainsi la somme des 100 premiers nombres de 1 à 100 est $\frac{(1 + 100) \times 100}{2}$ ou 5050; la somme des 50 premiers nombres est $\frac{(1 + 50) \times 50}{25}$ ou 1275...

La somme de 1 à 9 est donc : $\frac{(1 + 9) \times 9}{2}$ ou 45, dont le tiers est 15.

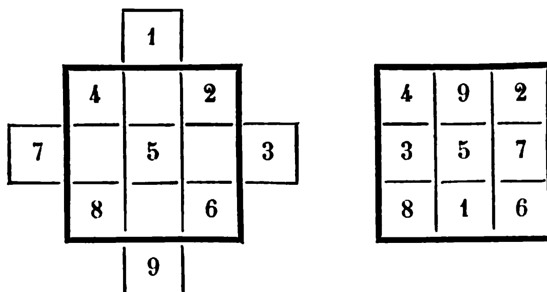
La somme de 1 à 16 est $\frac{(1 + 16) \times 16}{2}$ ou 136, dont le quart est 34.

La somme de 1 à 25 est $\frac{(1 + 25) \times 25}{2}$ ou 325, dont le cinquième est 65...

1. Suite et fin. — Voyez page 362.

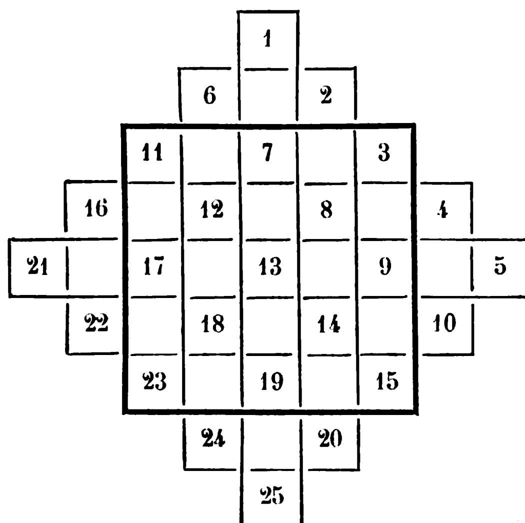
Ainsi, dans les différents carrés magiques, les sommes constantes sont successivement : 15, 34, 65, etc.

Ceci posé, revenons à notre problème. Nous diviserons en deux parties la question, suivant que les carrés sont pairs ou impairs. Si les carrés sont impairs, les numéros à placer étant au nombre de 9, 25, 49, etc., une construction géométrique très simple donnera le résultat.



Le carré ayant un côté divisé en 3 parties égales, je dessine la figure régulière indiquée ci-dessus, par l'adjonction de petits carrés en haut, en bas, de côté, de manière à obtenir 5 tranches horizontales formées de 1, 3, 5, 3, 1 carrés. A partir du carré supérieur j'inscris en diagonale les nombres successifs de 1 à 9, en ne prenant que les diagonales qui réunissent 3 carrés. Tous les nombres inscrits dans le carré primitif sont bien à leur place. Il reste à introduire les numéros placés dans les carrés auxiliaires. Le nombre 1 est placé dans le carré supérieur; je l'inscris dans la même colonne verticale, mais *en bas*. Le nombre 9 est placé dans le carré inférieur; je l'inscris dans la même colonne, mais *en haut*. Le nombre 7 est dans le carré de gauche; je le place dans la même colonne horizontale, *à droite*. 3 est dans le même carré de droite; je le place dans la même colonne horizontale, à gauche. Et j'obtiens le carré magique reproduit sur notre dessin.

Donnons sans explication le carré magique de 25; la règle est identique, et tous nos lecteurs l'appliqueront aisément.



D'après la formation même des carrés auxiliaires, on comprend pourquoi cette règle ne s'applique qu'aux carrés des nombres impairs. Avec un nombre pair on n'arriverait pas à obtenir une ligne horizontale supérieure ne comprenant qu'un seul carré.

11	24	7	20	3
4	12	25	8	16
17	5	13	21	9
10	18	1	14	22
23	6	19	2	15

La règle des carrés pairs est un peu plus difficile à obtenir. Nous ne donnerons pas aujourd'hui la solution générale; nous nous bornerons au cas où, comme dans le jeu du Taquin, le nombre des numéros est de 16.

J'ai à ma disposition 16 carrés auxquels nous donnerons des numéros de 1 à 16 en commençant par haut à gauche. Je place 8 numéros dans les cases correspondantes, de manière à obtenir les figures symétriques suivantes :

1			4
	6	7	
	10	11	
13			16

	2	3	
5			8
9			12
	14	15	

Ceci fait, à partir de la case 16, et en remontant en sens inverse des numéros, je compte 1, 2, 3, 4,... 16, et je place dans chaque case vide le numéro correspondant que j'appelle. J'obtiens les tableaux suivants, qui me donnent deux carrés magiques différents :

34					34
	1	15	14	4	34
	12	6	7	9	34
	8	10	11	5	34
	13	3	2	16	34
34	34	34	34	34	34

34					34
	16	2	3	13	34
	5	11	10	8	34
	9	7	6	12	34
	4	14	15	1	34
34	34	34	34	34	34

Ces deux solutions ne sont pas d'ailleurs les seules qu'on puisse obtenir. Il en existe 32 que nos lecteurs imagineront aisément : 1° en retournant le carré dans tous les sens; 2° en déplaçant les deuxième et troisième colonnes verticales et en les remplaçant l'une par l'autre; 3° en déplaçant les deuxième et troisième colonnes horizontales et en les remplaçant l'une par l'autre, etc....

ALBERT LÉVY.



TEL ENFANT, TEL HOMME

I

Trois dames causaient dans un salon. Deux étaient jeunes, un peu futiles en apparence; la troisième, dont les cheveux commençaient à se mélanger de gris sur les tempes, avait le ton posé, le geste sobre, d'une femme à l'esprit rassis; son expérience de la vie se devinait à ces différents signes. Les deux jeunes femmes l'écoutaient avec déférence; mais au rapide coup d'œil qu'elles se lançaient souvent entre elles, on voyait qu'elles trouvaient ennuyeux le bon sens de la dame aux cheveux grisonnants.

Autour de ce trio jouaient deux enfants, deux garçons. L'un, le fils de la maîtresse de la maison, brun, nerveux, la mine résolue, ne tenait pas un instant en place. Sa mère prétendait qu'il avait du vif-argent dans les veines; à coup sûr, un sang généreux y coulait. Il avait un petit fusil et s'amusait à imiter les mouvements des soldats; il mettait à ce jeu une action extraordinaire. Parfois il couchait en joue l'autre enfant, avec tant de sérieux, que celui-ci, gros blond bouffi et placide, se cachait en tremblant dans les jupes de sa mère. Alors le petit soldat lui tournait le dos, en disant avec un air fier et méprisant tout à fait comique : « Oh ! le peureux ! » Puis il courait à l'assaut de trois ou quatre chaises qu'il avait rangées en ligne. Le parquet était glissant, il lui arrivait souvent de faire des chutes; il s'en allait d'un côté, son fusil de l'autre. « Jules, tu t'es fait mal? » criait sa mère. Il s'était déjà relevé, et répliquait stoïquement : « Ce n'est rien. »

La conversation entre les trois dames roulait sur la carrière des garçons.

« La voie de votre fils me paraît toute tracée, dit en riant à la maîtresse de la maison Mme Debraux, la dame à la chevelure grise, il fera un bel officier.

— Lui, militaire! jamais !

— A moins qu'il n'ait une vocation.

— Il aura la vocation que je lui donnerai.

— Vous avez encore bien des illusions,, madame Faucheret, si vous croyez cela!

— Comment! je veux me consacrer entièrement à mon fils, ne jamais me remarier, et il ne serait pas tout à moi comme je suis toute à lui! Il suivra la voie que je lui tracerai, je l'espère bien. Mon choix est fait d'ailleurs.

— Déjà ?

— Mais oui. Il est bon d'avoir à l'avance des idées là-dessus. Lorsque Jules aura fini ses études...

— Qu'il n'a pas commencées. Quel âge a-t-il, s'il vous plait?

— Bientôt cinq ans, répondit Mme Faucheret avec un peu d'impatience.

— Bien. Emjambons les années, et dites-moi ce que vous en ferez lorsqu'il aura terminé ses études.

— Son oncle, l'architecte que vous connaissez, le prendra chez lui; il me l'a dit lui-même plusieurs fois; il n'a point d'enfants et raffole de son neveu. Au bout de quelques années, Jules pourra lui succéder. C'est une carrière qui me plaît. Alors, lorsque mon fils aura une bonne position, je le pousserai à se marier. Je lui choisirai moi-même sa femme, et nous vivrons tous ensemble bien heureux et bien tranquilles, car je ne pourrais jamais me résoudre à me séparer de mon fils.

— Que vous êtes jeune, mon Dieu ! On voit bien, à ce beau tableau que vous venez de tracer, votre inexpérience de la vie, votre ignorance du cœur humain. Vous arrangez les événements suivant votre bon plaisir; vous les conduisez, pour ainsi dire, par la main, tout doucement, comme vous faisiez pour votre fils à la promenade, lorsqu'il commençait à marcher. Hélas! pauvre femme! vous ne tiendrez pas plus les événements dans votre main que votre fils. Croyez-moi, s'il a du goût pour autre chose que l'architecture, vous vous y opposerez en vain.

— Le caractère des enfants, répliqua la jeune mère, comme si elle récitait une leçon, est semblable à de la cire molle; en s'y prenant de bonne heure, on le pétrit à sa guise.

— Des phrases, ma chère, des phrases, que vous me débitez là. Pour de petites tendances, votre système peut réussir; mais il y a un fonds *impossible* à changer, qui résiste à tout. Je le sais. J'ai un fils unique que j'aime autant que vous aimez le vôtre. — Ici Mme Faucheret eut un sourire d'incrédulité; cette prétention lui paraissait exorbitante. — Eh bien, ce fils, dès l'âge le plus tendre, montra des dispositions pour la marine; il eut des bateaux, des navires de toutes dimensions, une véritable flotte en miniature. On me disait : « Votre fils sera marin. » Je jetais de hauts cris. Un fils unique, qui faisait toute ma joie, ah ! grand Dieu, non, il n'irait pas courir les mers ! Ses tendances, loin de s'affaiblir, s'accentuèrent avec les années. Son plus grand plaisir était de louer une barque, et de filer sur la rivière, en ramant lui-même. Il avait un culte pour la mer, qu'il n'avait jamais vue; il en rêvait. Est-ce singulier! J'eus beau pleurer, j'eus beau le supplier, finalement il entra à l'École navale de Brest. C'était un travailleur; mais comme j'avais refusé, un certain temps, d'approuver son choix, il ne faisait plus rien. Je fus obligé de céder, et de lui laisser suivre son penchant. Mon fils est aujourd'hui capitaine de vaisseau, et doit voguer, à l'heure qu'il est, dans les parages de la Cochinchine. A quoi sert de lutter contre une vocation? »

Et faisant signe à Jules d'approcher:

« Viens, mon petit ami, » dit-elle.

Jules accourut, l'arme au bras, et fixa sur Mme Debraux ce regard profond et étonné particulier aux enfants.

« Qu'est-ce que tu veux être, Jules, quand tu seras grand?

— Général.

— Général pour rire, » dit sa mère.

Bien campé sur ses petites jambes, le regard fixe, comme un bon soldat au port d'armes, Jules n'avait pas l'air de rire du tout. Mme Debraux l'observait avec attention.

« Eh bien, oui, tu seras militaire, ou cela m'étonnerait fort. Plus tard, tu défendras la France avec un vrai fusil. Et maintenant retourne jouer, mon enfant.

— Puisque vous savez dire la bonne aventure, madame, fit l'autre jeune mère d'une voix ironique, apprenez-moi donc ce que deviendra mon fils. »

Mme Debraux sourit finement.

« Mon art n'a rien de mystérieux, je vous assure, madame. J'ai observé beaucoup d'enfants, j'ai suivi le développement de leur caractère, voilà tout. J'applique aujourd'hui le résultat de mes observations; je me trompe quelquefois, mais le plus souvent mes prédictions se trouvent justifiées.

» Votre fils est une nature molle, indécise, une de celles qu'on peut pétrir à son gré, parce qu'il n'y a rien de solide au fond. Ces natures-là sont propres à recevoir toute empreinte, bonne ou mauvaise. Il sera un peu poltron, je dis un peu pour ne pas vous affliger; il se rangera volontiers du côté du plus fort; l'un le poussera à gauche, l'autre à droite. Quel chemin prendra-t-il? Mon regard ne va pas plus loin, et je ne puis vous dire s'il choisira le bon.

» Ce n'est pas une petite tâche que d'élever un garçon, mesdames; vous verrez. Petits enfants, petits tourments. Grands enfants, grands tourments. »

Là-dessus Mme Debraux se leva, et se disposa à prendre congé de Mme Faucheret.

« Adieu, mon beau petit soldat, dit-elle en embrassant Jules. Je te souhaite les épaulettes.... plus tard. »



Mme Debraux se leva. (P. 391, col. 1.)

Cette dernière escarmouche piqua la mère.

« Vous pensez me taquiner avec votre souhait; vous vous trompez, madame. Je sais bien que Jules ne sera point militaire. Il est fils de veuve; jamais on ne me le prendra.

— La France manquerait de défenseurs que vous ne lui céderiez même pas votre fils?

— Non! Un fils que j'élève avec tant d'amour! cette seule idée me met hors de moi, n'en parlons plus. J'ai assez souffert. Mon mari était un cerveau brûlé; généreuse nature, disait-on. Il aimait les armes, les chevaux; il m'a ruinée à demi; je ne voudrais pas en dire de mal à présent qu'il est mort, mais il ne m'a guère donné de bonheur. Je compte sur mon fils. Il me console de ce triste passé; dans l'avenir il sera mon appui. Si vous saviez comme je caresse l'avenir! comme je le fais beau! Comme je fais notre vie heureuse et paisible!

— Pauvre femme! dit Mme Debraux en lui serrant la main, jouissez bien du présent, oubliez mes paroles; je me trompe quelquefois.

— Oh! je le crois! » fit Mme Faucheret redevenue riante.

A peine la porte se fut-elle refermée sur Mme Debraux, que les deux jeunes femmes l'habillèrent charitablement, et tombèrent d'accord: « que c'était une femme insupportable ».

II

Jules grandit, et avec lui ses goûts militaires. Dans la rue, il voulait suivre tous les uniformes; et lorsqu'un régiment passait à côté de lui, le clairon sonnant une marche, aussitôt ses yeux devenaient brillants, son teint s'animait, il marquait le pas, et les passants riaient en le voyant faire.

Il n'avait pour jouets que des sabres, des soldats de plomb, des canons et des tambours; sa chambre était un arsenal.

Son canon de bois lançait des boulets de papier; ce genre de munitions lui parut bientôt trop mesquin. Il voulait un « vrai canon » en cuivre, dans lequel on pourrait mettre de la « vraie poudre ». Sa mère lui enjoignit d'avoir à se contenter de son canon de bois et de ses inoffensives munitions, et il sembla s'y résigner.

Mais un jour on entend une détonation dans la chambre de Jules. Toute la maison est en émoi. Mme Faucheret court chez son fils, suivie de la bonne, et trouve la chambre encore remplie d'une fumée accusatrice, et Jules comme en extase devant un canon renversé sur le plancher par la violence d'une charge mal calculée par le canonnier novice. Pas moyen de nier. D'ailleurs, si Jules était désobéissant, il n'était pas menteur. Il se contenta de dire pour sa défense :

« C'est si amusant, mère, un vrai canon!

— Et si dangereux, monsieur! » dit la mère. Le canon fut confisqué, rien de plus juste. Jules y pensa longtemps, se disant en manière de consolation : « C'était tout de même une fameuse décharge! »

Il eut bientôt passé l'âge où l'on rêve de jouets.

Il n'avait qu'un défaut, si c'en est un, son enthousiasme pour l'état militaire.



Ses journées se passaient en prière. (P. 395, col. 2.)

Toujours le premier de sa classe, jamais on n'avait besoin de le pousser au travail; c'était un de ces élèves qui font honneur à leur professeur. A de brillantes qualités intellectuelles, il joignait des qualités morales propres à rendre douce la vie de famille. On enviait le bonheur de sa mère. Eh bien, non, elle n'était pas heureuse; elle sentait son fils lui échapper à mesure qu'il grandissait. Longtemps il n'avait pas eu d'autre camarade qu'elle, longtemps elle l'avait accompagné matin et soir jusqu'à la porte du lycée. Lorsque les enfants sortaient en foule en poussant des cris, en se poursuivant et s'envoyant des coups de carnier dans le dos, on voyait Jules venir sagement rejoindre sa mère, en regardant du coin de l'œil les jeux et les batailles qui se continuaient dans la rue. Mais ce bon temps, où les garçons appartiennent entièrement à leur mère, est généralement de courte durée, et il était passé pour Mme Faucheret.

Son fils lui avait dit un jour :

« Voyons, chère maman, est-ce que vous allez me conduire au lycée jusqu'à ma philosophie?

— Je te suis à charge déjà? Que les enfants sont ingrats, mon Dieu! On ne vit que pour eux, on n'aime qu'eux, on voudrait ne jamais les quitter, et eux, à peine savent-ils marcher, qu'ils ne songent qu'à s'affranchir de votre tutelle.

— Ce n'est pas cela, mère, répliqua Jules. Je vous aime toujours autant, vous le savez bien, mais les autres commencent à trouver ridicule de vous voir toujours m'accompagner. On me fait des niches en classe, on m'appelle : « Bébé ». Est-ce assez humiliant à mon âge? J'ai un poing capable de réduire au silence ceux qui me persécutent, mais je ne puis m'en servir, puisque vous êtes toujours là. La main me démange, je vous assure.

— Te battre! Je vous le défends bien, monsieur; pour me revenir les oreilles en sang, les habits déchirés. Est-ce pour cela que je prends un tel soin de vous depuis votre enfance, dites, monsieur?

— Eh bien, répliqua tranquillement Jules, et ceux qui vont à la guerre, est-ce que leurs mères ne les ont pas bien soignés? Ils ne reviennent pas seulement avec les oreilles en sang et les habits déchirés; mais quelquefois avec un bras, une jambe de moins; et quelquefois aussi ils ne reviennent pas du tout.

— Que m'importe la guerre! dit la mère égoïste. Tu n'iras jamais à la guerre, toi!

— Vous savez bien que je veux être militaire. »

A cette déclaration, Mme Faucheret se mit à pleurer, se désolant de n'avoir donné le jour qu'à un fils



Toujours en avant, son ardeur entraînait les autres. **(P. 395, col. 2.)**

ingrat. Jules avait un trop bon cœur pour laisser pleurer sa mère. Il l'embrassa, la consola, promit de rester toujours avec elle. Elle, de son côté, lui assura qu'à l'avenir il irait seul au lycée, et en reviendrait de même.

Jules avait alors treize ans. C'était, comme on dit vulgairement, un garçon *bien planté*.

Dès qu'il eut conquis sa liberté, il en profita pour régler de vieux comptes. Tous les roquets qui l'avaient agacé de loin, se sentant protégés par la présence de Mme Faucheret, firent connaissance avec ses poings robustes. Lui-même eut les oreilles en sang, des bosses glorieuses. Après cela on le laissa tranquille, et il jouit du respect général.

Lorsqu'il arrivait au lycée un *nouveau*, les autres lui disaient dans un style plus énergique que choisi :

« Tu sais, faut pas ennuyer Faucheret, il donne des *piles* comme pas un. »

Enfin Jules avait une réputation digne d'envie. En somme, c'était un enfant paisible, qui tenait fidèle compagnie à sa mère. Il faisait seulement quelquefois des visites au Polygone, pour voir tirer le canon. Sa mère le savait; elle était inquiète.

« J'aurai beau faire, se disait-elle, je ne parviendrai jamais à déraciner son goût pour les armes. C'est dans le sang. »

Elle avait beaucoup perdu de sa confiance passée, la pauvre mère!

Le moment arrivait où Jules devrait nécessairement penser à se choisir une carrière. Il n'en parlait pas, et sa mère n'osait lui dire que de longue date elle avait décidé qu'il entrerait chez son oncle l'architecte.

Mais un soir :

« Voici le moment venu, dit Jules résolument, de penser à une carrière. Si vous y consentez, je me préparerai à l'École de Saint-Cyr, et je m'y présenterai l'année prochaine. Mes professeurs m'y poussent, et la carrière militaire est la seule que j'ambitionne, je ne vous le cache pas. Elle a pour moi un singulier prestige, un irrésistible....

— Tu veux donc me faire mourir! cria Mme Faucheret.

— Mais, ma mère....

— Suis ta vocation sans t'inquiéter de ta mère, abandonne-la dans ses vieux jours, elle qui n'a que toi, et qui s'est sacrifiée pour toi. J'étais jeune lorsque j'ai perdu ton père, j'aurais pu me remarier; j'y ai renoncé uniquement à cause de toi. Jamais tu n'as été confié à des mains étrangères; je t'ai nourri moi-même; j'ai été ta servante, ton institutrice, tout enfin; je n'ai vécu que pour toi, ingrat, oh! ingrat!

— Ma mère, répliqua froidement Jules, vous auriez pu me dire simplement que vous désiriez me voir choisir une autre carrière. J'ai la conscience de n'être point un ingrat; je vous le prouverai en vous sacrifiant ma vocation, et croyez que ce n'est pas un petit sacrifice. »

Là-dessus, il sortit de la chambre, laissant sa mère assez honteuse, malgré sa victoire.

Enfin elle put réaliser son rêve, voir son fils travailler tranquillement chez son oncle l'architecte. Dieu sait avec quel air de triomphe elle s'en alla dire à Mme Debraux :

« Mon fils a suivi exactement la voie que je lui ai tracée. Je suis la plus heureuse des mères.

— Je vous en félicite, répliqua Mme Debraux. Jules était trop bon fils pour vous causer de la peine; je croirai toujours qu'il vous a sacrifié sa vocation; ses professeurs et ses camarades le croient aussi. On le plaint. »

Mme Faucheret s'en alla moins fière qu'elle n'était entrée.

III

Il y avait quatre ans que Jules travaillait chez son oncle, lorsque la guerre de 1870 éclata. C'est alors que Mme Faucheret s'applaudit d'être veuve, en voyant le désespoir, les inquiétudes de la plupart des mères. Cependant, elle n'était pas tout à fait tranquille. Plusieurs fois, elle avait surpris Jules suivant sur une carte, d'un air sombre, la marche de l'ennemi. Bientôt il ne fit plus autre chose que de consulter les cartes, et de courir à l'hôtel de ville lire les dépêches.

« Tu ne travailles plus, lui disait sa mère.

— Faire des plans de maisons lorsque l'ennemi est en France! j'en suis incapable Je bous, j'ai la fièvre, je ne tiens pas en place! »

Elle pensait : « Si seulement il était marié! »

On organisa la garde mobile, où entrèrent des camarades de Jules, et entre autres, bien à son corps défendant, Alfred Moret, toujours poltron, et qui aurait cédé de grand cœur sa place à Jules.

Un premier bataillon de mobiles quitta la ville. Il devait passer sous les fenêtres de Mme Faucheret, elle aurait bien voulu trouver un prétexte pour éloigner ce jour-là son fils de chez elle. Mais il s'obstina à ne pas quitter la maison, et vit défiler les mobiles. Il les dévorait du regard, disant de temps à autre entre ses dents :

« Est-ce que je ne suis pas plus fort que celui-ci, et que celui-là! Et dire que je me croise les bras ici, que je suis inutile, et que la France a tant besoin de défenseurs! »

Avant la fin du défilé, il quitta la fenêtre brusquement, et les yeux pleins de pleurs de rage :

« Que je souffre! » s'écria-t-il. Il sanglotait.

Sa mère s'approcha de lui.

« Eh bien, pars, puisque tu souffres tant! » fit-elle d'une voix étranglée. Il l'étreignit avec force dans ses bras. « Merci! » dit-il simplement. Sa mère retomba dans son fauteuil.

Le lendemain, Jules Faucheret signa son engagement dans la mobile; deux jours après, il était équipé. Avec sa vareuse de grosse laine bleue, son ceinturon de cuir et son képi, il avait superbe mine Il portait ce costume peu brillant avec une telle grâce,

une telle aisance, qu'on eût dit qu'il était né avec une vareuse sur le dos et un képi sur la tête.

Sa tournure dégagée, sa taille bien prise, sa physionomie ouverte et martiale, frappaient les passants. Souvent, en le suivant du regard dans la rue, on pensait :

« Il nous en faudrait beaucoup comme celui-là. »

Et c'était vrai.

Pendant qu'on forma le nouveau bataillon, Jules entoura sa mère de soins encore plus empressés, de plus d'amour que de coutume. Elle sentait son cœur se fondre, et lui disait quelquefois :

« Ne sois donc pas si bon ! »

Le nouveau bataillon manœuvrait bien, on ne pouvait tarder à donner l'ordre du départ. Il arriva. Jules était un peu pâle lorsqu'il lui fallut dire à sa mère le jour fixé. On partait en pleine nuit, à deux heures du matin. Ils veillèrent ensemble, assis tout près l'un de l'autre. La douleur de Mme Faucheret était si profonde, qu'elle ne pouvait s'exhaler au dehors; elle ne prononçait pas une parole, et serrait seulemenl tes mains de son fils dans les siennes.

Quelle veillée ! Que de pensées funèbres traversent le cœur d'une mère pendant ces dernières heures ! Il faut avoir passé par ces angoisses pour les comprendre, cela ne peut se décrire.

Et lorsque le clairon, à travers le silence et l'ombre de la nuit, envoie ses notes claires et stridentes, qui disent : « Séparez-vous! » Oh! non, cela ne peut se traduire. Quel terrible moment, mon Dieu!

En attendant le rappel, Jules disait à la pauvre femme :

« Mère, je voudrais vous entendre dire que vous ne haïssez pas cette autre mère qui vous enlève votre fils. Ah! croyez bien que si je n'aimais pas la France, je ne vous aimerais pas comme je vous aime. L'égoïsme ne laisse de place à aucun grand amour. Si quelqu'un vous frappait sous mes yeux, pensez-vous que je me croiserais froidement les bras et le regarderais tranquillement faire? Pensez-vous que, dans la même circonstance, si l'on me liait bras et jambes, en me forçant d'assister à une pareille scène, je ne sentirais pas bouillir tout mon sang? que je ne mourrais pas de rage, dans l'impossibilité de vous défendre? Eh bien, j'étais ainsi en face de la France, comme un fils dont on a lié les mains pendant qu'on bat sa mère. Dites-moi que vous comprenez ces sentiments.

— Oui, je les comprends, » fit-elle à voix basse.

Il s'agenouilla devant elle, et la pressant avec force dans ses bras :

« Jamais, oh! non, jamais, mère, je ne vous ai tant aimée! »

Lorsqu'il se releva, sa contenance était toujours ferme; mais il y avait des pleurs dans ses yeux, de ces pleurs qui ne sont point une marque de faiblesse, et dont les hommes ne doivent pas rougir.

En ce moment le clairon passait sous les fenêtres, leur criant de sa voix la plus lugubre :

« Séparez-vous, séparez-vous! »

Mais la mère, les bras noués autour du cou de son fils, ne pouvait cesser de l'embrasser, disant toujours :

« Encore, mon enfant, encore! c'est peut-être la dernière fois! »

Elle le suivit dans l'escalier jusqu'au seuil de la porte. Elle écouta dans la nuit le bruit de ses pas, jusqu'à ce qu'il eût tourné l'angle de la rue, pensant avec un affreux serrement de cœur : « C'est peut-être la dernière fois! »

Hélas! oui, c'était la dernière! Jules fut mortellement frappé dans un village attaqué par les Bavarois. Toujours en avant, son intrépidité, son ardeur entraînaient tous les autres. Il tomba le premier de son bataillon.

IV

On crut que Mme Faucheret ne survivrait pas à son fils. Elle ne prenait plus aucun soin d'elle-même, et sa prostration effrayait ses amis. Elle ne faisait plus pour ainsi dire partie du monde des vivants; ses journées se passaient en prière devant le portrait de son fils.

Parmi les personnes qui lui témoignèrent le plus de sympathie, se trouvait en première ligne Mme Debraux. Elle allait voir souvent cette pauvre mère, dont l'unique sujet de conversation était son fils.

Un jour les deux dames étaient assises l'une près de l'autre, dans ce même salon où, bien des années auparavant Mme Debraux avait prédit au petit soldat pour rire qu'il défendrait plus tard la France avec un vrai fusil. Mme Faucheret racontait pour la dixième fois au moins à la vieille dame compatissante la vie si courte de son fils; elle en faisait un long récit avec tous les traits, tout les petits détails, qui ont tant de prix et d'intérêt pour les mères!

« Perdre un tel fils! disait-elle en pleurant. Y a-t-il une douleur qui puisse être comparée à la mienne?

— J'en connais une plus grande, fit Mme Debraux, qui vient de m'être révélée aujourd'hui. Alfred More avait à peu près le même âge que votre fils, n'est-ce pas? Je me souviens de les avoir vus jouer ensemble dans ce salon. Eh bien, Alfred, un jour qu'il s'était un peu trop éloigné de son bataillon, a été fait prisonnier par les Prussiens. On le menaçait de le fusiller; il a racheté sa vie en donnant à l'ennemi des renseignements sur nos positions. Il a été cause que son bataillon a été massacré, en partie, dans une surprise. Alfred Moret est vivant; mais dites-moi s'il y a quelque chose de plus douloureux pour une mère que d'avoir honte de son fils et de n'oser seulement prononcer son nom? Mme Moret n'est-elle pas encore plus à plaindre que vous? »

Et aussitôt Mme Faucheret, avec un accent bien triste, mais bien fier :

« C'est vrai, moi je puis parler de mon fils mort! »

LOUISE MUSSAT.



LE CACTUS

Si dans nos salons et nos serres, nos parcs et nos jardins, nous donnons aux plantes exotiques la place d'honneur, ce n'est pas que nous les préférions à nos admirables végétaux d'Europe et de France : affaire de curiosité, et quoi de plus naturel!

C'est un arbuste de la Chine, du Cap ou du Pérou, c'est une fleur des tropiques : nous regardons deux fois, nous regardons encore avec étonnement et intérêt; nous étudions, nous admirons; mais nous n'en bénissons pas moins la rose qui s'épanouit à quelques pas; la violette qui, se cachant humble et petite, répand autour de nous de délicieuses senteurs; nos arbres à doux et frais ombrage, nos fruits, nos légumes.

Parmi ces exotiques que nous accueillons avec tant d'empressement chez nous, se remarque le cactus, ou plutôt les cactées.

Les cactées, famille nombreuse, forment bande à part entre les végétaux : point de tige distincte, point de branches, point de feuilles. Oh! vous connaissez les cactées aussi bien que moi; seulement vous leur donnez un autre nom, les plantes grasses.

Presque toutes nos plantes grasses sont des cactées. Il y a des cactus de tant de genres! trente, je crois; des cactus de tant formes! Ceux-ci ont une tige cylindrique, ceux-là une tige prismatique; ceux-ci s'allongent en colonnes cannelées, ceux-là en masses rameuses, anguleuses; ceux-ci s'arrondissent en melons, ceux-là s'aplatissent en lames continues ou séparées, en pièces distinctes articulées, etc. Toutes ces tiges, cierges, colonnes, palettes, raquettes, sont épaisses et charnues, aqueuses, laiteuses ou mucilagineuses.

Point de feuilles, avons-nous dit. En effet, les feuilles ne se montrent qu'à l'état rudimentaire; elles sont indiquées par autant de coussinets portant des touffes de poils ou des faisceaux d'épines. Les fleurs, ordinairement solitaires, naissent à l'aisselle de ces faisceaux; elles sont belles, fort grandes, à teintes vives, et le plus souvent odorantes.

La patrie des cactus est la zone torride. Ils s'avancent au nord jusqu'au 49e degré de latitude, et vers le sud jusqu'au 30e; ils ne paraissent cependant pas craindre le froid : on les rencontre sur les plus hautes montagnes, presque à la limite des neiges éternelles.

Et qu'ils se contentent de peu! Les voici nombreux, pressés, arborescents, magnifiques et tout couverts de fleurs éclatantes et parfumées, dans un terrain sec et aride, parmi les pierres, dans la fente d'une roche, au milieu même des sables brûlants de l'Afrique.

Linné place les cactus dans la classe dite Icosandrie, avec les rosiers, les pruniers, etc. : vingt étamines ou plus insérées sur la paroi interne du calice. Les autres botanistes en font une famille à part sous la triple dénomination de cactées, nopalées, opuntiacées.

Quant aux caractères généraux de cette famille : calice monosépale, parfois rocailleux extérieurement, terminé au sommet par un limbe à grand nombre de lobes inégaux qui se confondent avec les pétales; ceux-ci, également fort nombreux, sont rangés sur plusieurs rangs; étamines à filets grêles et capillaires; ovaire à une seule loge; style simple à stigmates rayonnés; fruit charnu, ombiliqué au sommet, avec un embryon droit ou recourbé, dépourvu d'endosperme.

Les cactées se multiplient très facilement, soit par le semis de leurs graines, soit par le simple bouturage de leurs rameaux. Dans nos climats, elles exigent la serre chaude; nous ne les cultivons donc que comme plantes d'agrément, et nous les aimons à cause de l'étrangeté et de l'élégance de leur port, de leur bizarrerie et de leur singulière beauté. Certains cactus prennent, même chez nous, un merveilleux développement, s'élèvent à plus d'un mètre, et nous donnent des fleurs magnifiques, rouge vif ou rouge clair, blanches ou jaunes ou blanc rosé; mais comme tout ce qui est le plus brillant, le plus éclatant dans la nature, elles durent peu : en moins d'un jour elles ont perdu déjà quelque chose de leur ravissante splendeur.

Quant au nom que portent ces plantes, *Cactus*, il est savant, tout à fait latin. En vain avons-nous voulu le faire français et dire cacte, mélocacte, discocacte, phyllocacte, échinocacte, etc.; le latin est resté dans notre langue de tous les jours; il vient lui-même du grec, et ce mot grec signifie tout simplement plante épineuse.

Deux grandes tribus dans la famille des cactées : cactées à fleurs tubuleuses, cactées à fleurs rotacées.

Inutile d'employer des termes techniques : nous comprenons parfaitement que les tubuleuses affectent la forme d'un tube, et les rotacées, celle d'une roue.

A la première de ces deux tribus, les tubuleuses, appartiennent un grand nombre de genres dont l'un des plus remarquables est le cereus, plante merveilleuse qui acquiert parfois au Mexique, sa patrie, une hauteur de plus de 20 mètres et une grosseur considérable : c'est un arbre.

Ce roi des cactus, dit Pétahaya, en Amérique, varie de forme suivant son âge. Jeune et arborescent, de 1 à 2 mètres, il présente l'aspect d'une énorme massue dont la pointe est tournée vers la terre, et dont la circonférence, augmentant graduellement, est plus du double au sommet qu'à la base. A 8 mètres, c'est une colonne cannelée, régulière; des rameaux commencent alors à se séparer de la tige, s'écartent en demi-cercles et s'élèvent enfin parallèlement avec elle. A 12 ou 13 mètres, l'arbre, accompagné de ses branches symétriquement dispo-

sées autour de lui, apparaît comme un candélabre. Il est de 13 à 20 mètres, dans toute sa splendeur, dans toute sa beauté, avec ses fibres longitudinales vert foncé, les pointes grises armant à espaces ses arêtes, des cannelures régulières et circulaires entre lesquelles brille la teinte vert clair de la partie charnue, ses grosses fleurs blanches en mai et juin ou ses fruits en juillet et août, fruits succulents, savoureux, que les indigènes recueillent avec soin. Quand l'arbre meurt, les parties muqueuses se dessèchent et tombent; les fibres ligneuses, squelette du cereus, restent en terre et offrent des années encore le plus singulier aspect.

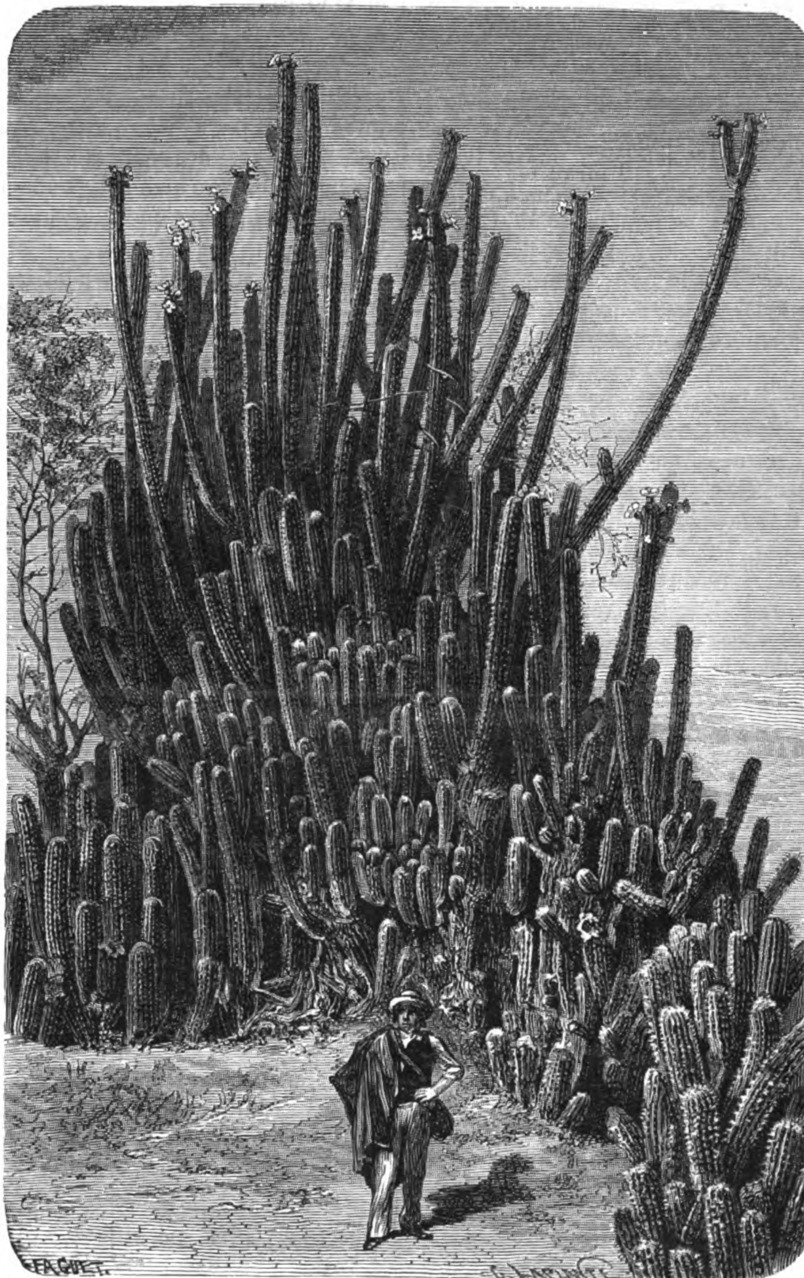
Dans ce même genre des cereus, le senilis, de forme ronde, se couvre de longs poils blancs et soyeux: on dirait à quelques pas la tête vénérable d'un vieillard.

Et si nous voulions énumérer toutes les variétés du genre : pliocereus, cephalocereus, phyllocereus, etc.!

Outre les cereus, frères, cousins et neveux, on remarque encore, dans la grande tribu des tubuleuses, le mamillaire à tige globuleuse chargée de mamelons charnus ou tuberculeux, lesquels mamelons, formant tige à leur tour et se couvrant d'autres mamelons, étendent la plante en hauteur, en longueur, en largeur; les mamelons s'implantent ainsi les uns sur les autres.

Et le melocactus, véritable melon avec des côtes longitudinales en nombre variable; et l'échinocactus à tige arrondie encore et chargée d'épines, d'où son nom : oursin, hérisson; et l'épiphylle avec sa tige à rameaux aplatis en forme de feuilles, etc.

La seconde tribu, cactées à fleurs rotacées, est peut-être plus intéressante encore que les tubuleuses par son grand genre, l'opuntia.



Le cactus du désert. (P. 396, col. 1.)

Les opuntiacées sont plantes agricoles et industrielles. Elles forment deux grandes variétés : le nopal ou cactus à cochenille et le cactus vulgaire, dit encore raquette et figuier de Barbarie.

Le nopal, dont il faut chercher l'étymologie jusque dans le sanscrit, est noueux, arborescent et s'élève à près de 2 mètres. Il se compose de lames charnues, épaisses, vertes, ovales, longues de 25 à 35 centimètres, et de la forme d'une raquette. Ces lames ou feuilles, irrégulièrement articulées les unes sur les autres et hérissées çà et là de petits bouquets d'épines fines et déliées comme des aiguilles, portent sur leurs bords de belles fleurs rouges auxquelles succèdent des fruits, d'une chair rouge également, et assez semblables à nos figues quant à la forme et à la grosseur.

Le cactus nopal ou opuntia nourrit la cochenille comme le chêne le kermès, comme le mûrier le ver à soie.

La cochenille, de l'espagnol *cochina*, petite truie, ou

de l'italien *coccinus*, écarlate, est une sorte de puceron, un gallinsecte, pour m'exprimer plus poliment.

On compte dix-neuf espèces de cochenilles, dont deux fort précieuses, puisqu'elles nous donnent le carmin, le vermillon, le cramoisi, la belle teinte écarlate. Toutes les autres sont nuisibles : celles-ci s'attaquent à l'oranger; celles-là au figuier, au saule, à l'orme, au fraisier, etc.; véritable désespoir des jardiniers. En dépit de tous leurs efforts, elles se multiplient trois fois par an, se multiplient, se multiplient... La patrie des premières, des cochenilles du nopal, c'est le Mexique; la patrie des secondes, l'univers : le mal l'emporte constamment sur notre pauvre terre, même dans le monde des gallinsectes!

On appelle nopalerie un lieu planté de nopals pour l'élève de la cochenille.

Dans ces nopaleries, après la saison pluvieuse, on attache à chaque arbuste un petit paquet de mousse contenant douze à quinze cochenilles, ou plutôt douze à quinze nids.

Les rayons du soleil font éclore les petites larves, et les nouveau-nés de courir aussitôt sur la plante avec une étonnante agilité; ce sont comme autant de grains de poussière ayant vie. Ils s'attachent aux parties les plus fraîches et les plus tendres du végétal et en pompent le suc à l'aide de leur trompe. Bientôt ils se couvrent d'un duvet soyeux qui semble transsuder de leur corps; dernière métamorphose, ils s'en dégagent insectes parfaits : corps de quatorze anneaux, six pattes fort courtes, quatre filets à l'extrémité de l'abdomen, des antennes plus longues chez les mâles que chez les femelles; celles-ci, les femelles, sans ailes, mais pourvues d'une trompe, croissent et vivent où elles sont nées; ceux-là, les mâles, sans trompe, mais avec deux petites ailes finement veinées, voltigent autour du nopal et se posent çà et là.

Les mères atteignent la grosseur d'une lentille. Quand elles meurent, leur corps, comme une sorte de galle, reste attaché à la plante, au point où elles ont vécu, protégeant leurs œufs, qui deviennent larves à leur tour, puis cochenilles : tout cela en quatre mois, car il y a trois récoltes par an.

C'est au moment de la ponte ou avant la ponte qu'on recueille la cochenille. On détache l'insecte du nopal avec un couteau mousse, de manière à ne point endommager la plante; on expose la graine au soleil ou au four pour la faire sécher, et tout est dit : voilà notre carmin, la graine d'écarlate.

Longtemps nous avons fait usage de la cochenille, croyant que c'était un fruit, une graine, une substance végétale quelconque; nous savions seulement qu'on la récoltait sur des plantes.

Le cactus nopal est cultivé en grand au Mexique, sa patrie. On l'a importé aux Canaries, où il est devenu une source de richesses. Dans ces dernières années, on l'a introduit en Algérie, et sa culture y est en voie de prospérité.

Disons cependant que les plus belles qualités de carmin nous viennent du nouveau monde.

Le cactus vulgaire, plus connu sous le nom de raquette, est originaire de l'Amérique centrale; mais il est naturalisé depuis plusieurs siècles sur tout le littoral de la Méditerranée.

On le plante sur le bord des champs pour en former des clôtures défensives : c'est vous dire la force de ses lames, de ses raquettes, la longueur et la puissance de ses épines. Ses fruits, pulpeux et rafraîchissants, à chair rouge, dits figues de Barbarie, servent à la nourriture de l'homme; ses articles charnus ou raquettes, à la nourriture des bestiaux quand il y a disette de fourrages. On fait avec ses fibres ligneuses des chapeaux et des objets de curiosité.

J'aurais encore bien des choses à vous dire.

Avouons tout bas que nous ne connaissons guère le cactus.

Bien des végétaux ont peut-être ainsi des secrets pour nous : la nature est si belle, si grande, si magnifique dans ses dons! Mais il faut l'étudier un peu pour la comprendre, soulever un coin du voile qui la couvre pour voir quelque chose de son étonnante richesse et de son incomparable beauté.

Mme Barbé.

LES HIRONDELLES

L'automne finissait: les feuilles jaunes commençaient à joncher le sol, remuées de temps en temps par la brise du nord. Le ciel avait quitté sa robe d'azur pour s'envelopper comme dans un linceul de nuages sombres, gros de neige et de brouillards. Les bois étaient muets. Le roucoulement de l'alouette ou du rouge-gorge n'éveillait plus leurs solitudes et l'on n'entendait plus, autour des maisons fermées, que le cri plaintif des frileuses hirondelles.

Les émigrantes se rassemblaient : de tous côtés il en venait. Les toits se couvraient d'une multitude noire et agitée, se resserrant à chaque minute pour faire place à de nouvelles venues, qui s'étaient attardées à la poursuite de quelque insecte, sur les eaux brumeuses d'un étang éloigné. Elles paraissaient se compter, et leurs cris stridents témoignaient de leur impatience.

Un soir enfin, un silence profond s'étendit sur tous les toits du village : nulle ne faisait plus défaut

Seul, le clocher de l'église restait animé et bruyant; c'était là que les plus âgées, celles qui devaient conduire l'émigration, tenaient conseil. Après un entretien, qui parfois devenait plus vif et semblait tourner à la querelle, l'accord se fit. Un long cri traversa le hameau, et peu à peu s'éleva dans le ciel une masse immense et noire. Quelques heures après les hirondelles avaient disparu de l'horizon.

Elles allaient ainsi, à travers l'espace, traversant

d'un seul coup d'aile des plaines infinies, se reposant sur les cimes des montagnes ou les dômes des cathédrales, se mirant dans les fleuves aux larges rives, fuyant l'hiver et ses froides gelées, courant après le soleil et ses chauds rayons. Les vieilles mères garnissaient les bords compacts de la masse triangulaire, que n'entamaient ni les vents ni les orages, et qui s'avançait toujours, inébranlable et uniforme. Les plus jeunes, écloses sous les premiers baisers du printemps, réunies au milieu, appuyaient leurs membres délicats sur les ailes maternelles. Les pères, groupés à la tête du bataillon, se partageaient à tour de rôle le soin de le diriger.

Le voyage s'accomplissait sans encombre, malgré la prudence des chefs qui, par souci de leurs petits, mesuraient la rapidité de leur vol à leurs faibles ailes. La troupe était arrivée en quelques jours sous un ciel déjà plus clément, et elle approchait de la Méditerranée, dernière barrière qui la séparait de la terre promise. A cette température adoucie, les plus jeunes, engourdies par le froid et la crainte, se ranimèrent : elles se mirent à mépriser le soutien qui les avait portées jusque-là. Les mères s'inquiétaient de voir leurs rejetons quitter leur aile protectrice, et ne savaient que penser de leurs petits cris insolents et tapageurs. Elles avaient beau redoubler de soins et l'attention : les étourdis n'en étaient que plus indociles, et ils résolurent même d'abandonner le voyage commun, pour le continuer de leurs propres ailes, sans aucun secours. L'énergie dont ils avaient fait preuve jusque-là, la vigueur nouvelle que répandait dans leurs membres l'attiédissement de l'atmosphère, étaient de sûrs garants pour le succès de leur complot.

Aussi les aïeules prudentes furent-elles bien étonnées, un jour, lorsqu'elles virent tout à coup un grand vide se faire au milieu du triangle qu'elles croyaient solide à toute épreuve. C'était leur descendance qui s'envolait en jetant des cris de joie et en battant les ailes ; elle prenait les devants en leur souhaitant bon voyage. Les parents effrayés essayèrent en vain de rappeler les fugitives : prières et menaces furent inutiles. Ils se résignèrent alors, persuadés qu'elles reviendraient bientôt, souhaitant que ce fût à leur moindre dommage : au reste, ils accélérèrent leur vol pour être prêts à sauver les ingrates, s'il le fallait.

Celles-ci volaient gaiement, sans souci, étonnées de leurs propres forces, ne se reposant jamais : elles méprisaient les hautes montagnes aux pics neigeux qui leur offraient un asile de quelques heures ; elles passaient d'un coup d'aile au-dessus des forêts aux arbres gigantesques qui leur tendaient leurs rameaux en signe de joie. Elles riaient de leur escapade, et se rengorgeaient à l'idée d'être les premières à recevoir dans les pays chéris du soleil leurs mères attardées

Mais elles avaient compté sans le vent soufflant des côtes; qui s'acharnait contre elles, sans les bourrasques s'élevant de la mer, qui les arrêtaient ; sans les pluies qui mouillaient leurs ailes et les alourdissaient. Elles commencèrent à se repentir de n'avoir point pris quelque repos avant de s'engager sur la surface des eaux. Elles se souvinrent des habitudes paternelles et n'eurent pas honte cette fois d'y avoir recours : au lieu de voler, comme elles le faisaient, séparées et en désordre, elles se serrèrent les unes contre les autres : ce leur fut un soulagement, dont eut bientôt raison l'espace qui semblait à chaque pas s'agrandir. L'orgueil aussi leur fut un aiguillon, qui leur fit faire quelques lieues de plus : mais ce n'était qu'un faible retard apporté à leur perte, qu'elles voyaient, d'heure en heure, plus certaine. Le découragement s'empara d'elles aussi rapidement que naguère la présomption. Les montagnes et les arbres étaient loin derrière ; le ciel au-dessus d'elles et la mer au-dessous ne leur offraient aucun secours ; aucune île qui sortît de l'onde, aucun navire qui leur tendît ses mâts. Leurs yeux, alanguis par la fatigue et la crainte du danger, ne distinguaient même plus une masse confuse qui les suivait, attentive à leurs moindres mouvements. Les ténèbres leur parurent s'obscurcir autour d'elles, et le courage leur manqua tout à fait ; elles tombaient, n'osant point regarder au-dessous d'elles l'abîme, qui s'ouvrait pour les engloutir.

Les aïeules jugèrent alors la leçon assez forte, et que le moment était venu de secourir leurs petits en détresse : elles arrivèrent à tire-d'aile sur le groupe qui déjà s'éclaircissait, et recueillirent, sur leurs ailes reposées, les fugitives rependantes, à demi mortes de frayeur, et honteuses de leur témérité. Elles ne leur firent aucun reproche, et reprirent avec elles le voyage interrompu ; mais, en abordant sur la terre hospitalière d'Égypte, avant de les laisser s'éparpiller, la plus vieille de la bande leur dit doucement :

« Têtes légères et folles, souvenez-vous de ce voyage et contez-le un jour à vos enfants. Réunies à nous, vos mères et vos guides, vous résistez à tous les vents. Seules, que seriez-vous devenues ? »

Adolphe Aderer.

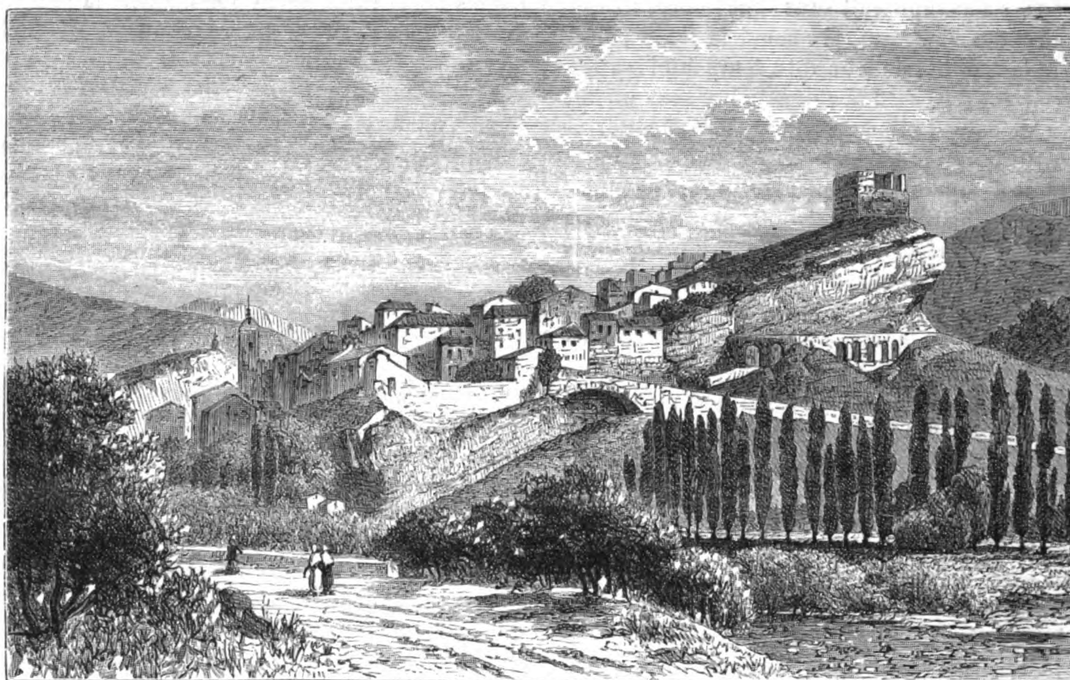


A TRAVERS LA FRANCE

VAISON

Vaison, petite ville de trois à quatre mille habitants, autrefois siège épiscopal, aujourd'hui simple chef-lieu de canton du département de Vaucluse, est pittoresquement située sur l'Ouvèze, un des fléaux de la Provence ; car, dans ce pays privé de ses antiques forêts, les rivières, quand elles ne sont pas à moitié taries, n'arrosent guère les campagnes que pour les ravager. L'Ouvèze divise Vaison en deux bourgs, réunis par un pont romain d'une seule arche hardie et fort bien conservée. Le bourg de la rive droite est bâti

dans la plaine, sur l'emplacement d'une cité gauloise qui fut la principale capitale de la nation des Voconces, et dont il reste encore d'intéressants débris. Là s'élèvent la cathédrale primitive, son cloître et la chapelle de Saint-Quenin, précieux monuments du dixième et du onzième siècle. Le bourg de la rive gauche, étagé en amphithéâtre sur une colline coupée brusquement à pic du côté opposé à la rivière, est d'origine féodale. En 1195, le comte de Toulouse Raymond VI enleva par violence Vaison à ses évêques, et força les habitants à venir reconstruire leurs demeures au pied du donjon qu'il avait fondé sur le point culminant du monticule. Une seconde cathédrale dut être entreprise, aux quinzième et seizième siècles, au milieu de cette nouvelle agglomération. Ce fut seulement au dix-septième siècle que l'antique cité romaine redevint un centre de population, et c'est aujourd'hui le quartier de la ville le mieux percé, le mieux bâti et le plus industriel.



Vaison.

Plusieurs des évêques de Vaison se sont distingués par leurs vertus ou par leur science. L'un d'eux, saint Quenin, est particulièrement vénéré dans le pays, et naguère encore, dans les veillées du foyer, on racontait sa vie pleine de bienfaits et de miracles. Un récit recueilli par son plus ancien biographe peint à merveille les mœurs des temps mérovingiens, pendant lesquels il vivait. M. Courtet le résume ainsi dans son *Dictionnaire de Vaucluse* : « Mummolus, le vainqueur des Lombards, le plus grand capitaine de son siècle, venait d'être fait duc ou gouverneur de la Provence Enflé de tant d'heureux succès, il arrive à Vaison, avec une grande suite, exigeant du saint évêque Quenin des honneurs qui ne lui étaient pas dus, et que celui-ci refusa constamment. L'évêque se contenta d'aller au-devant du patrice, mais sans cérémonie. A sa vue, Mummolus furieux vomit contre lui mille injures. « Gros bœuf, s'écria-t-il, écumant de colère, d'où vient que tu ne portes pas aujourd'hui tes cornes? Pourquoi, au seul bruit de mon arrivée, n'as-tu pas fait préparer les chemins ? Pourquoi, homme de rien, tête légère, n'es-tu pas venu avec ton clergé, les magistrats et la noblesse, au-devant de moi, pour me rendre une partie de tes devoirs et les honneurs que je mérite ? » A ces paroles, accompagnées d'un ton de voix et d'un geste méprisants, saint Quenin garde le silence, rebrousse chemin et vient se jeter la face contre terre dans sa cellule, en priant le Seigneur. Pendant ce temps-là, Mummolus poursuivait son chemin, dans le dessein de punir l'évêque et les habitants de l'affront qu'il croyait avoir reçu. Tout à coup il se sent perclus de tous ses membres; il tombe par terre et sent dans tout son corps un feu dévorant accompagné de douleurs si atroces qu'il suppliait qu'on lui donnât la mort. Ses gens, le voyant dans un pareil désespoir, abandonné des médecins, le portent mourant aux pieds de l'évêque. Celui-ci, touché, prie Dieu pour sa guérison et l'obtient. Mummolus, confus de tant de bonté, lui demande pardon, jure de respecter le Christ dans la personne de ses ministres, et témoigne sa reconnaissance par de grands présents, que le saint distribue aux pauvres. »

ANTHYME SAINT-PAUL.





Elle le traîne par notre chambre. (P. 403. col. 1.)

CADETTE [1]

XXVIII

Ma visite de tantôt a été la meilleure preuve d'affection que j'aie jamais donnée à Cadette.

Aller avec Mathurine trouver M. Tom Broadway chez lui me semblait le comble de l'audace. Je n'aime pas les petites filles qui se donnent un air d'aventurière, et le cœur commençait à me manquer au moment de sortir pour assister au salut, quand grand'mère m'a dit :

« Ne pourrais-tu, en sortant de l'église, passer chez M. Broadway qui demeure tout près, et lui remettre cette enveloppe qui contient une copie du testament de M. Harrison? »

Pour toute réponse, j'ai saisi le précieux papier et j'ai embrassé grand'mère comme remerciement.

Il faut bien le dire, Mathurine et moi nous avons eu de fortes distractions pendant le salut, et nous étions aussi embarrassées l'une que l'autre, quand nous avons demandé, au numéro 24 de la rue, M. Tom Broadway.

Le concierge nous a indiqué la porte au fond d'une cour, et nous sommes allées soulever un marteau de cuivre très brillant, placé sur une porte bien vernie.

Un domestique, brillant et verni, lui aussi, a ouvert, nous a introduites et a porté l'enveloppe à son maître.

Celui-ci est arrivé une serviette sous le bras, et m'a invitée à luncher avec lui.

J'ai passé dans la salle à manger dont la porte était toute grande ouverte, et Mathurine est restée dans le vestibule, refusant de s'asseoir, pour pouvoir jeter de temps en temps un coup d'œil dans la salle à manger.

Je me suis assise devant une table chargée de toutes sortes de choses, mais surtout d'un régiment de bouteilles grandes et petites, minces et trapues, soigneusement étiquetées. M. Tom m'a offert des sandwichs et du thé et il a mis lui-même la conversation sur le sujet qui m'amenait, en disant :

« Votre grande-maman va partir. Il me dit dans son lettre que la chose sera pour demain, et qu'il faut faire enlever le baby. »

Demain ! Il n'y avait pas un moment à perdre. J'ai entamé la conversation en lui demandant s'il tenait beaucoup à emmener chez lui ma petite sœur.

Il m'a fallu répéter ma demande.

Enfin il m'a compris, et il s'est mis à rire comme un Anglais, silencieusement, mais très longtemps.

« Moa! pas du tout! a-t-il dit; moa! une petit enfant! c'est de la bêtise chez Tom Broadway. No, no! »

Cela entendu, j'ai continué plus bravement; je lui ai dit mon chagrin de me séparer de ma petite sœur; je lui ai dit que Mme Grandvallon avait une maison très grande; je lui ai dit tout ce qui me venait à la pensée.

1. Suite et fin. — Voy. pages 209, 225, 241, 257, 273, 289, 305, 321, 337, 353, 369 et 385.

Il m'écoutait en buvant par petites gorgées dans son grand verre et en se versant goutte à goutte des différentes bouteilles qu'il avait devant lui.

Quand je me suis senti mal à la gorge et que les larmes m'ont coupé la voix, il m'a questionnée pour s'assurer qu'il avait bien compris; puis, me faisant un petit signe de la main, il a passé dans un appartement voisin. Il est revenu une belle enveloppe à la main.

« Voici pour la grande-maman, a-t-il dit, ma maison n'est pas une nursery, et je lui laisse la petite poupon si elle veut. »

J'ai pris la lettre, je l'ai remercié avec effusion et je suis retournée bien vite auprès de grand'mère.

« Grand'mère, une lettre pour vous, de M. Tom.

— Ah! donne bien vite ma petite fille, car j'ai encore beaucoup à ranger, et c'est demain à sept heures du soir que nous partons. J'ai choisi la nuit cette fois, ayant été si mécontente de nos voyages de jour. »

En disant cela, elle mettait ses lunettes et décachetait la lettre.

Elle l'a lue, puis relue, et elle a appelé Mathurine.

Mathurine n'était pas loin. Espérant une heureuse nouvelle, elle se tenait près de la porte entr'ouverte.

« Tu vas porter ma réponse à cet Anglais, a dit grand'mère d'un ton fâché; il plaisante vraiment, il plaisante! »

Elle s'est approchée d'un bureau, a écrit quelques lignes et a donné la lettre à Mathurine.



Le concierge nous a indiqué la porte. (P. 401, col. 1.)

Nous nous regardions navrées. A l'air de grand'mère, à sa manière d'écrire, on ne pouvait douter de son refus catégorique.

« Je tâcherai de vous rapporter ce que dit cette lettre-là, m'a dit Mathurine tout bas, en passant derrière moi: le gros Anglais est encore plus facile à questionner que madame. »

Elle avait bien raison. Certainement, rien ne paraissait plus simple pour moi que de demander à grand'mère elle-même ce qu'elle avait écrit à M. Tom.

Eh bien, non! Grand'mère avait pris un air si glacé, que je l'aidais machinalement à remplir sa caisse, sans oser lui adresser la parole.

Quand Mathurine est venue, je lui ai retrouvé la physionomie étrange. Elle a donné à grand'mère un billet. Grand'mère a lu; puis elle a dit: « Bien! »

L'heure du dîner était arrivée, Mathurine n'a pas pu me parler; mais, dans la soirée, comme j'allais coucher Cadette, elle est arrivée sur la pointe des pieds.

« Madame ne me laisse pas souffler avec ses paquets, dit-elle; il faut pourtant bien que je vous dise la mauvaise nouvelle.

» J'ai trouvé M. Broadway à son bureau. C'est un brave homme, mais tout à fait Anglais; cela se voit bien à son accent et à sa barbe. Il a lu le billet de madame, il a ri dans sa grosse barbe rouge et il m'a dit:

« Le vieil dame ne veut pas garder la petite baby! »

» Il a écrit un billet et me l'a donné en disant:

« Je serai à trois heures, avec une voiture, chez Mme Grandvallon. Désolé! désolé de faire du chagrin à la jeune miss; mais la petite baby ira en Écosse. »

Heureusement que la pauvre Cadette s'était endormie pendant que Mathurine me récitait cela comme une leçon, car j'ai tellement pleuré en l'écoutant, qu'elle se serait mise à jeter des cris perçants qui auraient agacé grand'mère.

Grand'mère a vu mes yeux rouges.

Elle a vu que je ne mangeais pas, et elle n'a fait aucune observation. Je ne croyais pas qu'une grand'mère pût avoir le cœur si dur.

Je l'ai laissée à ses caisses, qui ont l'air de la préoccuper uniquement; et je me suis retirée de très bonne heure, en la saluant sans l'embrasser.

C'est la première fois de ma vie que je ne lui souhaite pas une bonne nuit avec une caresse. Cela m'a peinée *affreusement*; j'ai repleuré de chagrin, de me sentir fâchée contre elle. Mais je suis inconsolable de la séparation de demain.

XXIX

C'est donc aujourd'hui que ma petite sœur et moi allons être séparées.

Cette pensée ne me quitte plus; j'avais un si gros poids sur le cœur à mon réveil, qu'il m'a été impossible d'habiller Cadette.

A mon âge, je crois qu'on ne sait pas souffrir sans pleurer.

Pour me consoler, je roule toutes sortes de projets dans ma tête. Quand je serai majeure, cela arrivera un jour ou l'autre, je pourrai voyager sans ma grand'mère, je partirai immédiatement pour aller chercher Cadette.

Mais, jusque-là, que va t-elle devenir?

Si encore sa bonne l'aimait; mais elle ne l'aime pas. C'est une fille sournoise et colère, et depuis qu'elle sait que M. Tom les emmène, elle dispose de Cadette comme d'une chose à elle.

Elle a défendu à Mathurine de s'occuper des bagages de l'enfant, disant que ceci ne regardait qu'elle.

Pour moi, j'ai le cœur transpercé par les rires de Cadette, qui a mis un de ses vieux chapeaux à son vieux

mouton, et qui le traîne ainsi coiffé, par notre chambre. Quand elle s'approche de moi, je l'embrasse en dévorant mes larmes pour qu'elle ne les voie pas.

Elle a remarqué que j'ai les yeux rouges, car elle m'apporte sans cesse son petit pot à eau et sa serviette, se souvenant que quand elle a pleuré, on lui baigne les paupières d'eau fraîche.

Grand'mère est installée bien tranquille dans sa chambre, au milieu de ses caisses. Mathurine prétend qu'elle a l'air triste et préoccupée, mais Mathurine est tellement habituée à flatter grand'mère!

Ce matin, elle m'a fait porter une lettre des Préauloup. René et Guillaume s'étaient dessinés, se roulant par terre de désespoir; ils vont décidément au collège. Geneviève pleurait d'un œil et riait de l'autre : elle pleurait ses frères et riait à Germaine et... à Cadette. La lettre était remplie de Cadette. René lui arrange une petite voiture; Guillaume lui dresse un petit lapin blanc; Geneviève lui tricote des jarretières, sans penser qu'elle n'en porte pas encore.

M. de Préauloup lui-même fait mettre une barrière devant une grande rigole creusée entre les écuries, disant : « Il faut que cette petite fille puisse vaguer par la cour sans danger. »



Je me suis jetée à son cou. (P. 404, col. 1.)

Oh! mes amis, si vous saviez!

Si vous saviez qu'elle ne viendra pas à Péran, si vous saviez qu'elle n'aura plus sa petite maman Germaine!

Mais vous ne pouvez vous figurer cela. Vous ne pouvez vous figurer que Mme Grandvallon, si charitable pour les pauvres, si attachée à sa petite-fille et à sa famille, a le cœur assez dur pour abandonner ce pauvre bijou d'enfant, parce qu'il ne s'appelle pas Grandvallon comme elle.

Oh! mes amis, vous ne savez pas ce que cela fait souffrir de voir s'éloigner un petit être faible et chéri qui vous aime; vous ne savez pas ce que c'est que d'être fâchée, très fâchée contre sa grand'mère.

Non! ils ne le savent pas! non, ils...

Une voiture dans la cour... C'est lui, l'Anglais... Il vient la chercher!

Ma sœur!... Ma petite sœur!...

Oh! mon Dieu! Oh! grand'mère!

XXX

J'ai versé tant de larmes sur mon dernier papier qu'il est bien juste d'écrire celui-ci, qui sera le dernier, sans doute?

Où en étais-je? Ce n'est pas si loin. Ah! je regardais par la fenêtre et j'apercevais la figure enluminée de M. Tom.

La plume me tombe des mains, je me lève et je me rends machinalement dans la chambre de grand'mère.

Elle était là, froide, résolue, mettant sous enveloppe quelques papiers d'affaires.

« Monsieur, disait-elle à M. Broadway, qui était entré par une autre porte, veuillez vous asseoir. Voici les derniers papiers concernant votre pupille et l'enfant va vous être remise. »

Elle a dit cela posément et en se détournant légèrement pour ne pas me voir.

« Très bien, très bien! » a dit M. Tom, et il s'est laissé tomber dans un fauteuil.

Grand'mère a écrit sur l'adresse :

« Papiers concernant Mlle Harrison, et remis par moi à son tuteur, M. Thomas Broadway, le jour où elle lui est confiée. »

Et elle a signé : « Éléonore de Chantel-Grandvallon. »

C'était donc fini! J'ai fermé les yeux; tout l'ameublement, grand'mère, M. Tom, tournaient autour de moi.

Tout à coup, une voix furieuse, la voix de Mathurine, se fait entendre.

Elle est entrée, portant sur son bras celle que grand'mère appelle mademoiselle Harrison. Jamais je n'avais vu à Mathurine cette physionomie. Sa coiffe pendait sur son épaule, sa collerette était déchirée.

« Madame, criait-elle, la bonne de cette innocente est un démon sorti de l'enfer. Elle a refusé de lui

donner à boire, et, parce qu'elle pleurait, elle l'a battue et pincée. Voyez plutôt! »

En même temps elle mettait sous les yeux de grand'-mère la pauvre petite qui avait des larmes plein les yeux et qui tendait en avant son petit bras nu marbré de marques rouges.

Grand'mère a jeté à la pauvre Cadette un regard que je ne lui avais jamais vu.

« Cette fille est vraiment d'une brutalité révoltante, » a-t-elle dit.

Et, se tournant vers M. Tom, elle a ajouté :

« Je vous engage fortement à remettre l'enfant en de meilleures mains, monsieur. »

M. Tom n'a pas répondu ; il dormait.

Pendant que grand'mère écrivait tranquillement la longue adresse de l'enveloppe, il s'était endormi.

Grand'mère, froissée dans sa dignité, s'est levée toute droite.

Mathurine s'est élancée vers elle.

« Madame, est-ce que vous croyez bonnement qu'un monsieur tout occupé d'affaires comme lui aura le temps de savoir ce que deviendra cette innocente? Madame! madame! une chrétienne comme vous va-t-elle abandonner ce pauvre ange à cette fille effrontée? Et Mlle Germaine, vous n'y pensez pas! Le chagrin la tuera, c'est sûr. »

Grand'mère s'est retournée vers moi. On voyait dans ses yeux comme le fond de son âme; d'un élan, je me suis approchée. J'ai pris Cadette et l'ai placée dans ses bras.

Grand'mère l'a regardée d'abord avec compassion, puis son regard est devenu humide et si doux que je ne me rappelais l'avoir vue ainsi que toute petite.

Je me suis remise à sangloter; elle a posé sa main sur mon épaule, et elle m'a dit avec un accent tendre qui changeait sa voix :

« Pauvre enfant, assez! Ton chagrin, depuis deux jours, me fait mal! ton visage est décomposé; j'ai voulu attendre au dernier moment. J'ai résisté à mon propre cœur ; mais je le sens, je ne puis abandonner ce petit être... je ne puis t'affliger ainsi. Nous la garderons, nous l'emporterons à Péran; cela te rend-il heureuse? »

Je me suis jetée à son cou pour toute réponse.

« Te charges-tu d'annoncer ma détermination à M. Broadway, auquel j'écrirai plus tard?

— De tout mon cœur! grand'mère.

— Eh bien, je te permets de le congédier; je le trouve d'un sans-façon! »

Elle a embrassé Cadette et l'a remise à Mathurine en disant : « Allez vous habiller, je ne vous ai jamais vue manquer ainsi de tenue. » Puis elle a biffé une ligne sur l'enveloppe et a quitté l'appartement.

J'ai pris dans mes bras ma chère petite Cadette qui m'a fait baiser chacune des meurtrissures de son pauvre petit bras, pendant que Mathurine rajustait sa coiffe et sa collerette.

Cela fait, elle est allée chercher le domestique de M. Broadway, qui n'a manifesté aucune surprise; son maître étant très sujet à ces siestes impérieuses, au sortir de table.

Il l'a appelé respectueusement plusieurs fois, puis il l'a remué en le prenant au collet. Le bon M. Tom faisait entendre des grognements féroces. Enfin, il s'est éveillé tout à coup, et tendant le bras, il a dit : « Hop! hop! »

Mais il nous avait aperçues; il s'est secoué et s'est levé en riant.

« Eh eh! le vieille dame, où est-il?

Je me suis approchée :

« Ma grand'mère, monsieur Tom, m'a chargée de vous remettre ces papiers, et de vous dire qu'elle garde la petite Blanche. »

Il a pris l'enveloppe, il ne comprenait pas très bien. J'ai répété ma phrase et il m'a dit en clignant de l'œil:

« Cette chose-là vous fait grand plaisir, jeune miss Germaine?

— Oui, monsieur! J'avais toujours espéré que ma petite sœur serait restée en France avec moi. C'était le désir de ma mère et c'eût été celui de son père, bien certainement! »

Il a grogné, il a ri, il s'est fait répéter tout ce qu'avait dit grand'mère, et, après m'avoir baisé la main, il est sorti légèrement trébuchant, suivi de près par son domestique et par Mathurine qui m'avait dit : « Je le fourrerai de force en voiture s'il le faut! »

En effet, elle le serrait de près; elle était pour lui d'une complaisance rare.

Debout contre la fenêtre, Cadette dans mes bras, j'ai assisté à ce bienheureux départ. Mathurine tenait la canne de M. Tom; Mathurine baissait le store pour faire respirer M. Tom; c'est Mathurine qui a fermé la portière derrière M. Tom, si énergiquement que le cheval a bondi en avant.

Et quand la voiture est partie, Mathurine a joint les mains, puis s'est mise à rire aux larmes.

Je crois que grand'mère aurait trouvé qu'elle manquait tout à fait de tenue dans cette cour banale; mais la pauvre fille avait passé par de telles émotions, qu'il n'y avait rien à lui dire.

Il était quatre heures, nous n'avions pas une minute à perdre. Déléguée par grand'mère, j'ai payé les gages de la bonne de Cadette, et l'ai congédiée sur-le-champ. Elle aurait bien voulu qu'on lui laissât le temps d'arracher au moins un œil à Mathurine, mais j'avais eu soin d'envoyer Mathurine au restaurant qui nous servira notre dernier repas à Paris.

Le concierge est venu chercher les malles de cette méchante fille, tombée tout à coup du haut de ses rêves de position de gouvernante de Cadette, et pour la congédier; j'ai pris un air sérieux et si plein de majesté qu'elle s'est écriée ironiquement :

« Mademoiselle sera, dans quelques années, la représentation vivante de Mme sa grand'mère. »

Elle est partie là-dessus, et je termine bien vite ce griffonnage qu'il faut loger dans ma caisse.

Tout à coup, on sonne.

Je suis seule, je vais entr'ouvrir la porte d'entrée.

Une dame très distinguée se présente :

« Mlle Germaine Grandvallon ?

— C'est moi, madame.

— Je suis l'amie de votre marraine, qui est arrivée d'hier à Marseille. Un petit accident sans importance la retiendra un grand mois dans cette ville, et elle me demande d'aller la rejoindre. Je pars demain. N'avez-vous pas de commissions pour elle ?

— Non, madame.

— Cependant elle m'a écrit ceci ; » et tirant un papier de sa poche, elle a lu :

« Je crois bien que ma filleule Germaine vous confiera le journal qu'elle a consenti à écrire. Cela charmerait mon séjour forcé à Marseille. Je ne sais rien de sa famille. J'ai appris par hasard la mort de sa chère mère. Allez donc de ma part lui demander son journal commencé il y a déjà longtemps.

— Madame veuillez vous asseoir et m'attendre quelques minutes. »

J'ai rendu la liberté à Cadette et suis retournée à mon bureau, puis, de là, chez grand'mère.

Je saisis l'occasion aux cheveux de faire porter à son adresse le paquet d'enveloppes qui tient tant de place dans ma caisse. La jolie capote blanche de Cadette, que nous ne savions où placer, la remplacera. Le sacrifice a été décidé tout de suite.

En définitive, mon rôle de petite mère sera bien sérieux, bien fatigant ; à quoi bon un journal maintenant ? Je n'aurai plus le temps d'écrire une ligne, ni de jouer à l'enfant ; je vais prendre des robes longues et me coiffer en chignon.

Que mon journal finisse ici, et qu'il s'en aille vers ma marraine, pour qui il a été écrit.

Ce n'est plus de Germaine qu'il faut m'occuper, ce n'est plus à Germaine qu'il faut penser, ce n'est plus pour Germaine qu'il faut travailler.

Germaine n'a plus rien à dire, rien à confier, rien à désirer ; Germaine va remplir le dernier vœu de sa mère ; Germaine dit adieu à sa vie d'enfant et va se dévouer tout entière à ce petit ange qui n'a plus qu'elle au monde, à celle qui dans ses souvenirs et dans la famille s'appellera longtemps : « Cadette ! »

Mlle ZÉNAÏDE FLEURIOT.

LES LOYERS A PARIS

Les savants qui se préoccupent des étymologies prétendent que notre mot français *terme* vient du sanscrit *tarman*, et que la racine *tar* de ce dernier mot désigne le sommet du poteau où l'on attachait jadis la victime qu'on voulait immoler.

Je m'étais toujours douté qu'il devait y avoir une idée de supplice dans l'étymologie de ce mot néfaste qui, quatre fois par an, vient désagréablement nous surprendre.

Quand je dis quatre fois par an, je veux parler de ce qui se passe à Paris et dans les grandes villes. En province, les loyers se payent à des époques qui varient d'un lieu à l'autre, et qui sont d'ailleurs déterminées par les coutumes locales. Ainsi, dans certaines villes, les loyers sont perçus deux fois par an : à la Saint-Jean (le 24 juin) et à la Toussaint, ou bien à Pâques et à la Saint-Michel (29 septembre). Hélas ! il n'est point de pays où les loyers ne se payent pas du tout !

On sait qu'à Paris il y a deux échéances pour le payement du terme, suivant que le loyer est inférieur ou supérieur à 400 francs. Bien que les locations partent du premier jour des mois de janvier, avril, juillet et octobre, l'usage est de ne payer son terme que le 8 pour les petits loyers et le 15 pour ceux au-dessus de 400 francs.

Sait-on quelle est la somme que se partagent chaque année les propriétaires parisiens ? 580 millions. Si nous divisons cette somme par quatre, nous voyons que chaque jour du terme il est versé entre les mains des propriétaires de Paris une somme de 145 millions. 145 millions ! le revenu à 5 pour 100 de 2 milliards 900 millions, près de 3 milliards !

Combien existe-t-il de maisons à Paris ?

En l'an 1553, sous le règne de Henri II, il y avait 12 000 maisons ; mais elles ne se composaient guère que d'un rez-de-chaussée et d'un seul étage. Le nombre des habitants était de 200 000 environ.

Sous Louis XV, le nombre des maisons a doublé : il est de 23 565.

En 1817, un recensement général nous donne un chiffre de 26 751 maisons, et une population totale, à Paris, de 700 000 habitants. En 1836, Paris compte bien près d'un million d'habitants.

Aujourd'hui, il existe 75 000 maisons « bordant plus de 3000 rues, avenues, boulevards, squares, jardins publics, d'une longueur de près de 900 kilomètres.

Ainsi, le parcours des rues de Paris est de 225 lieues, c'est-à-dire égal à la longueur de la France entière, de Dunkerque à Perpignan. Une locomotive, animée d'une vitesse de 15 lieues à l'heure, mettrait 15 heures pour circuler dans toutes les rues.

Une population de 2 millions d'individus, plus exactement 1 998 000, habite ces 75 000 maisons ; ce qui donne une moyenne de 26 habitants par maison. Ces chiffres d'ailleurs varient d'une année à l'autre. Ainsi, sous l'Empire, alors qu'une fièvre de construction s'était emparée des propriétaires, 1200 maisons nouvelles sortaient chaque année de terre ; cette fièvre est bien loin d'être calmée, puisque aujourd'hui la moyenne annuelle des constructions nouvelles s'élève à 1400.

Les 75 000 maisons de Paris comprennent 685 000 logements, habités, en moyenne, par 3 personnes, et se décomposant ainsi : 625 000 au-dessous de 1000 francs et 60 000 de 1000 francs et au-dessus.

Le prix des locations augmente sans cesse, et la population ouvrière émigre de plus en plus vers les quartiers excentriques. L'augmentation des loyers a

surtout frappé la classe très intéressante des fonctionnaires de l'État, dont le traitement n'a pas sensiblement augmenté, tandis que les dépenses prennent chaque jour un accroissement considérable; il faudrait en dire autant des petits rentiers.

On posait autrefois en principe que la somme affectée au loyer devait être le dixième du revenu. Si nous remarquons qu'un traitement de 4000 francs est certainement supérieur à la moyenne des traitements de nos fonctionnaires, nous voyons que ceux-ci ne devraient consacrer que 400 francs à leur loyer! c'est à peine le prix d'une simple chambre au cinquième étage de nos maisons!

Les différents arrondissements de Paris n'entrent pas pour une part égale dans la somme totale produite par les locations. C'est le IX[e] arrondissement (Opéra) qui donne les plus gros revenus : 73 millions; le VIII[e] (Élysée) vient après : 65 millions; le XIII[e] (les Gobelins) est le dernier de la liste : un peu plus de 9 millions.

Si les habitations ont augmenté considérablement de valeur, elles sont, en général, devenues plus saines. Je dis *en général*, car il n'existe que trop de logements qui sont restés absolument insalubres. Ces jours-ci, l'Académie de médecine entendait un rapport bien triste sur certaines de nos demeures : « Plus de deux mille réduits ne prennent jour que sur des corridors ou des cours obscures; plus de trois mille n'ont pas de cheminées. Impossible de décrire la malpropreté qui y règne, les débris qui s'y entassent, la vermine qui y pullule... » Espérons que la pioche fera disparaître tous ces réduits infects, et que Paris sera non seulement la ville où les maisons ont la plus belle apparence, mais aussi celle dont les logements seront les plus sains.

A. Mendlé.



UNE

FANTAISIE DE LA PRINCESSE JULIANE

Parmi les petites principautés de la grande patrie allemande, au temps où elle était découpée en un nombre infini de principautés, duchés, baronnies, comtés, etc., une des plus charmantes était, sans contredit, la toute petite principauté de Ratburghausen; et le prince souverain de Ratburghausen était un des princes les plus heureux de l'Allemagne. Il avait des bois où il pouvait chasser, un palais très confortable, frais en été, bien chauffé en hiver. La bière de Ratburghausen était citée parmi les meilleures de l'Allemagne, et la petite rivière qui traversait le parc du château, et qu'on passait sur plusieurs ponts chinois, était la plus poissonneuse de toutes les petites rivières du pays : avantage important pour un prince qui adorait la pêche à la ligne. Il aimait la musique, et il possédait un excellent maître de chapelle et un orchestre incomparable. Il n'aimait pas les femmes acariâtres, et il avait eu le bonheur de perdre M[me] la princesse Itha de Ratburghausen, dont l'humeur revêche avait pendant sept années jeté dans son ciel bleu de nombreux nuages gris. Il avait un héritier, ce qui est du plus grand intérêt pour un prince, et par-dessus tout il avait la petite princesse Juliane de Ratburghausen.

La petite princesse Juliane, fille du prince souverain de Ratburghausen, était une enfant de huit ans, blonde comme il convient à une petite Allemande qui se respecte, avec des grands yeux bleus comme des pervenches et une bouche vermeille comme des cerises. Elle était toujours gaie et vive, et pleine d'esprit, disant toute la journée une foule de jolies choses que personne ne lui apprenait, et qu'elle allait chercher on ne savait où. Le prince raffolait de sa petite figure ronde et rose, de ses petites mines et de ses gentils discours. Juliane n'avait qu'à commander pour être obéie, et c'était elle, bien plus que son père, qui régnait sur la principauté de Ratburghausen. Quant à l'héritier, c'était un bon garçon bien nourri, de goûts tranquillles et d'humeur pacifique, qui n'était pas destiné à tenir beaucoup de place dans le monde. Son père était très satisfait de l'avoir; mais il ne songeait à lui que quand il le voyait, au lieu qu'à toute heure du jour il pensait à sa petite Juliane.

Si la petite Juliane faisait les délices de son père, elle faisait le désespoir de sa gouvernante et grande maîtresse des cérémonies, haute et puissante baronne Jugonde de Wolfenrath. Jamais on n'avait vu dans les fastes de la famille princière de Ratburghausen, ni dans ceux d'aucune autre famille princière d'Allemagne, une petite princesse aussi rebelle à l'étiquette. Dame Jugonde avait beau la rappeler au sentiment de sa haute dignité, Juliane ouvrait tout ronds ses grands yeux bleus, la regardait, et partait d'un joyeux éclat de rire. Elle échappait sans cesse à la surveillance de la baronne; et quand celle-ci l'avait cherchée longtemps pour lui présenter quelque noble étranger qui avait demandé la faveur de saluer Son Altesse, elle finissait par découvrir Son Altesse juchée sur un arbre du jardin, ou couchée dans la grande herbe avec son chien Fino, aussi folâtre et aussi indiscipliné qu'elle; à moins qu'elle ne la trouvât engagée dans une partie de jeu avec des enfants du village, qu'elle avait fait entrer en cachette par la petite porte du parc.

Quand cela arrivait, au lieu d'écouter la belle morale qu'entamait aussitôt la baronne, Juliane s'écriait : « On me demande? allons-y bien vite; ce n'est pas poli de faire attendre les gens qui veulent me voir. » Et elle se mettait à courir, sans se soucier de la pauvre dame Jugonde, qui s'essoufflait en vain à la poursuivre. Elle entrait dans la grande salle de réception, sans prendre le temps de se faire mettre sa toilette de cérémonie, et elle allait se blottir dans les bras de son père qui n'avait pas le courage de la gronder. Ensuite, elle parlait aux visiteurs avec tant de grâce et de gen-

tillesse, qu'ils oubliaient de lui en vouloir de ses façons peu princières ; et ils la quittaient convaincus que Juliane de Ratburghausen était la plus charmante petite princesse de l'Allemagne.

Juliane aimait le jeu ; mais elle aurait voulu jouer loin des regards de dame Jugonde. Quel ennui, quand au plus fort d'une partie de cache-cache un de ses petits amis s'écriait : « Juliane est prise ! » d'entendre la baronne de Wolfenrath, avec sa voix de crécelle, dire d'un ton sévère : « Baron de Ragenau, vous vous oubliez. Il fallait dire : « J'ai l'honneur de tenir la robe de Son Altesse sérénissine. » Il n'y avait pas moyen de jouer gaiement avec ces façons-là.

Juliane aimait la danse, et surtout les bals travestis ; ils lui permettaient de s'habiller en paysanne, en pêcheuse, en bergère, en cantinière, en tout autre chose que ce qu'elle était ; au grand déplaisir de sa gouvernante, qui lui proposait toujours des costumes de reine de tous les pays. Et parmi ces costumes plébéiens, celui qu'elle préférait était un costume de paysanne alsacienne : jupe rouge et corset noir, grand tablier à bavette, fichu croisé sur la poitrine, grand nœud de ruban noir étalé comme des ailes de moulin et couronnant sa blonde chevelure. Les jours où elle le mettait, on entendait, depuis les cuisines jusqu'aux combles du château, la même phrase répétée par des centaines de voix : « Comme cet habit va bien à la princesse ! »

En vérité, il lui allait bien. Elle avait tout à fait l'air d'une Alsacienne, avec sa figure ronde et ses joues roses. Car, grâce sans doute à ses jeux, à ses folâtres équipées en plein air, à ses courses dans le parc, Juliane était fraîche et forte comme une fille des champs, et ceux qui aiment les princesses diaphanes ne l'auraient point trouvée de leur goût. Tant pis pour ceux-là : Juliane d'ailleurs ne songeait point à eux ; il y avait dans la ville et la principauté de Ratburghausen bien assez de gens qui la trouvaient charmante. De tous les visages qui l'entouraient, il n'y en avait qu'un seul qui se permît de ne pas lui sourire : c'était celui de haute et puissante dame, la baronne Jugonde de Wolfenrath.

Pauvre baronne ! en vain elle répétait à son auguste élève l'éloge motivé de tous les rois, de tous les princes, de toutes les princesses, honneur de l'humanité, qui avaient depuis leur première dent jusqu'à leur dernier soupir observé fidèlement les lois du décorum et de l'étiquette, Juliane haussait ses petites épaules rondes, avec le mouvement qu'on fait quand on veut se débarrasser d'un poids qui vous gêne, elle trouvait tous ces gens-là fort ennuyeux. Mais Christine de Suède mettant sa perruque de travers la faisait rire au lieu de l'indigner ; ses yeux brillaient d'admiration quand elle lisait l'histoire de saint Louis, qui s'asseyait sous un chêne ou qui lavait les pieds des pauvres, et son héros favori était le khalife Haroun-al-Raschid, qui se déguisait en mendiant pour éprouver le cœur de ses riches sujets. Elle avait même parlé un soir de s'habiller en fille du peuple, au lieu d'aller se coucher, et d'aller se promener ainsi dans les rues de Ratburghausen en quête d'aventures ; mais dame Jugonde s'étant évanouie d'horreur, cette velléité n'avait pas eu de suites.

Au moins Juliane pouvait, accompagnée de sa gouvernante, de deux valets de pied et de sa nourrice, se promener soit à pied, soit en carrosse, dans Ratburghausen et aux environs ; et il lui était même permis d'entrer dans quelques maisons, et de lier conversation avec les habitants. Son père ne voyait point d'inconvénient à cela : elle était si sûre d'être bien reçue partout ! Elle entrait surtout volontiers chez les pauvres gens ; elle s'asseyait sur leur banc de bois ou sur leur chaise de paille, elle caressait leurs enfants, elle essayait de filer la quenouille de l'aïeule, ou de faire quelques mailles au tricot de la petite fille ; et elle laissait partout un souvenir gai et bienfaisant, comme si une bonne fée avait passé par là.

Un jour, un beau jour de printemps, Juliane s'éveilla de bonne heure : un rayon de soleil se glissait à travers les persiennes closes et semblait lui dire : « Viens donc ! si tu savais comme il fait beau dehors ! » Juliane comprit son langage et sonna : une femme de chambre arriva au bout d'un instant en se frottant les yeux, et à cet ordre : « Habillez-moi vite, je veux sortir ce matin, » elle répondit avec embarras que M[me] la baronne dormait encore.

« Eh ! laissez-la dormir ! dit la petite princesse. Appelez ma bonne nourrice ; elle voudra bien venir avec moi, elle ! jamais elle ne me refuse rien. J'ai envie de me promener, il doit faire un si beau temps ! Ouvrez les fenêtres que je voie le soleil. »

On ouvrit, et le soleil entra à flots dans la chambre. Juliane battait des mains et riait. Elle fut vite habillée, et dame Jugonde de Wolfenrath rêvait encore, que déjà son élève courait les champs.

Comme elle passait devant une chaumière au toit moussu d'où s'échappait un filet de fumée, elle entendit braire un âne : elle s'arrêta en riant de cette étrange musique. L'âne était attaché à un tilleul qui ombrageait la maisonnette ; il appelait sans doute quelqu'un qui le faisait attendre, car il était chargé et prêt à partir pour le marché. Un de ses paniers contenait des légumes et des fruits ; dans l'autre était un petit baquet de bois bien blanc, recouvert d'une serviette.

« On y va, Martin, on y va, ma bonne bête ! » répondit une voix de l'intérieur. « Ne t'impatiente pas, mon garçon, me voi.... »

Patatras ! un bruit de choses qui dégringolent, la chute d'un corps lourd, un gémissement : « Aïe ! » Juliane n'en attendit pas davantage, elle se précipita en courant dans la maison.

Il y avait là, dans un lit, un homme couché et malade ; dans un berceau, un petit enfant qui dormait ; et par terre, une femme étendue, qu'une petite fille de huit ou dix ans essayait en vain de relever.

« Son Altesse ! » s'écrièrent à la fois l'homme, la femme et la petite fille ; et celle-ci offrit à Juliane une chaise qu'elle essuya du coin de son tablier. Et la

pauvre femme s'excusa de ne pas se lever; elle venait de tomber en voulant atteindre quelque chose sur le haut de son vaissellier, et elle craignait bien de s'être cassé la jambe. Fallait-il qu'elle eût du malheur! juste au moment où Martin était chargé, et où elle allait partir avec lui pour le marché. A présent, ses fruits, ses œufs, ses légumes, son beurre, seraient perdus; personne de la maison ne pouvait aller les vendre, puisque l'homme était malade et que Gretchen était obligée de garder la maison, et de soigner son père et son petit frère.

« Nourrice, s'écria Juliane, tu vas faire ce que je te dis. Appelle Bernard et Ludolph, pour qu'ils t'aident à mettre la pauvre femme sur son lit. Bon! A présent allons vite au château. Ne vous désolez pas, vous: je vais vous envoyer un médecin, et je reviendrai. Surtout ne déchargez pas Martin. »

Juliane monta dans sa voiture. Jusque-là, elle s'en était fait suivre, aimant bien mieux aller à pied. En cinq minutes elle fut au château; elle courut à l'appartement du médecin de son père, pour le prier de venir avec elle raccommoder la jambe d'une pauvre femme, et pendant que le médecin prenait sa trousse et s'apprêtait à la suivre, elle disparut un instant. Quand le docteur mit le pied sur le marchepied de la voiture, il fut tout étonné d'apercevoir tout au fond, installée sur les coussins, une jolie petite paysanne qui riait.

Une heure après, tout le marché de Ratburghausen était en rumeur.

« Savez-vous? disait une marchande, la pauvre Lisbeth Haas s'est cassée la jambe!

— Quel malheur! avec son mari malade, elle n'a pour nourrir sa maisonnée que l'argent de son beurre et de ses légumes: comment fera-t-elle si elle ne peut pas venir au marché?

— Son Altesse aura soin d'elle, elle lui a déjà envoyé un médecin.

— Gretchen pourra vendre quand son père sera debout. Mais c'est drôle, j'avais entendu braire un âne tout à l'heure, et j'aurais juré que c'était la voix de Martin.

— Ah! voyez donc là-bas, sur les marches de l'église, cette petite marchande alsacienne! Est-ce que vous la connaissez?

— Moi? non... Pourtant... ah! par exemple, ça serait fort... Mais si!

— Quoi donc?

— Son Altesse en personne!

— Pas possible!

— Je vous dis que c'est elle! Franz le marmiton, m'a fait entrer une fois au château, un jour où Son Altesse donnait un bal déguisé, et je l'ai aperçue, notre belle petite princesse, elle avait justement ce costume-là.

— Il faut que j'aille la voir. Fritz! mon garçon, garde-moi un instant mes volailles! »

Et la marchande, abandonnant à la garde de Fritz ses canards et ses poulets, s'élança vers la place où s'était installée la petite princesse Juliane. Malgré les représentations de sa nourrice, elle avait voulu, avec sa volonté tenace d'enfant gâtée, venir au marché et vendre les denrées de la pauvre Lisbeth; elle savait bien que son père lui donnerait, dès qu'elle le lui demanderait, le prix du beurre, des fruits et du reste, mais elle aimait mieux le gagner. Martin avait donc dû, tenu en laisse par un de ses valets de pied, qui s'en serait bien passé, suivre la voiture, et Juliane, assise au pied d'un pilier, sur un coussin, avec les légumes et les fruits à ses côtés, et le baquet de beurre devant elle, dans un des paniers dont on avait déchargé Martin, annonçait sa marchandise en criant de sa voix claire: « Achetez, messieurs! achetez, mesdames! achetez mes beaux oignons! achetez mes carottes! mes belles laitues pommées! mes pommes de terre nouvelles! Achetez mon beurre frais! mes œufs pondus de ce matin! Achetez, messieurs! achetez, mesdames! »

La petite marchande alsacienne avait été bientôt reconnue, un cercle s'était formé, on la regardait avec curiosité; mais les bonnes femmes, les cuisinières, les ménagères de la ville, n'osaient vraiment pas marchander un chou ou une botte de navets à la fille de leur prince. Juliane ne vendait rien; le dépit commençait à la gagner, sa mine rose s'allongeait; un peu plus, elle allait pleurer, quand un courtisan matinal qui passait par là entendit raconter la fantaisie de la petite princesse. Un bon courtisan doit saisir aux cheveux toute occasion de se rendre agréable à ses souverains. Celui-ci fendit la foule, et faisant une profonde révérence à Juliane, il lui demanda le prix d'une salade.

« Deux sous! monsieur le baron, » répondit la petite princesse avec un radieux sourire, en lui tendant la plus pommée de ses laitues. « Achetez, messieurs, mesdames!

— Deux sous! répondit le baron, deux sous pour la laitue, et un thaler pour les pauvres que veut secourir la gracieuse marchande! »

Il déposa son offrande aux pieds de Juliane, qui ne se sentait pas de joie.

Un courtisan ne va jamais seul. Le baron fut suivi du comte X, qui lui disputait la faveur du prince et qui le suivait comme son ombre, de peur d'être distancé par lui. Le comte paya deux thalers une botte d'oignons; et le bruit s'étant répandu que la petite princesse Juliane, vêtue en Alsacienne, vendait des légumes au marché pour le compte d'une pauvre femme malade, on ne rencontra bientôt plus dans les rues de Ratburghausen que des conseillers, des officiers, de hauts dignitaires, des comtesses et des baronnes, portant dans leurs nobles mains les choux, les navets, les œufs, les mottes de beurre qu'ils venaient d'acheter à la princesse.

Les paniers de Martin furent bientôt vides. Juliane remerciait, souriait, et les thalers s'amassaient à ses pieds.

Lisbeth put prendre une garde pour la soigner et acheter, quand elle fut rétablie, sa maison et le jar-



Juliane s'était assise au pied d'un pilier. (P. 408, col. 2.)

din qui l'entourait; elle se félicita toute sa vie de s'être cassé la jambe juste au moment où la princesse Juliane passait devant sa porte. Mais la baronne Jugonde de Wolfenrath fut si consternée de l'équipée de son élève, qu'elle en fit une maladie. Son premier soin, dès qu'elle put se présenter devant le prince, fut de réclamer le renvoi de la nourrice, du cocher et des valets de pied, complices d'une aussi terrible infraction aux lois de l'étiquette; et comme elle ne put l'obtenir, elle jugea que le moment était venu pour elle de se retirer de la cour. Quant au prince de Ratburghausen, il rit de bon cœur de la fantaisie de Juliane; il regretta seulement de n'avoir pas été prévenu assez tôt pour aller, lui aussi, acheter quelque panais ou quelque betterave, pour qu'il y eût au moins parmi les chalands de la princesse un acheteur digne de la marchande.

Mme C. Colomb.

LES BATEAUX DE PEAU

Lorsque l'homme sentit le besoin de se soutenir sur l'eau plus longtemps que ne le pouvait le mouvement de ses membres, il conçut l'idée des *bateaux*, c'est-à-dire un appareil qui fût assez difficile à submerger pour supporter le poids de son corps; une fois l'idée trouvée, il chercha autour de lui les moyens de le réaliser, et tout naturellement cette réalisation varia selon les lieux, avec les matériaux qu'il avait à sa disposition.

Dans les îles océaniennes où des arbres énormes étaient à sa portée, l'homme usa du feu quand ils étaient durs et des haches de silex quand ils étaient tendres, pour creuser leurs flancs et façonner le canot. Dans l'Inde où les plantes à écorce textile étaient communes, l'homme les cousit pour en faire son canot, Dans le pays de Galles où les arbres manquaient d'ampleur, les plantes d'écorce suffisantes, l'homme se servit de la peau des animaux qu'il tuait aisément pour en revêtir une carcasse tressée que lui fournissait l'osier de ses marécages. Il fit le *coracle*. Au Groënland, où l'homme n'avait plus même de bois, il tendit les peaux des animaux marins sur leurs os comme charpente et forma le *kaïak*.

Partout la pensée fut la même, mais réalisée au moyen de matériaux différents. Depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, ces bateaux de peau ont excité l'intérêt des chercheurs.

C'est Hérodote qui nous parle le premier de ces bateaux employés non seulement pour les transports et le commerce, mais pour la pêche, et qu'il regarde comme une des curiosités de l'Assyrie, pays dans lequel il était en usage. Voici comment il en parle :

« On fabrique ces bateaux dans la partie de l'Arménie qui est au-dessus de l'Assyrie, avec des osiers dont on forme la carène et les varangues, qu'on revêt par dehors de peaux auxquelles l'on donne la figure d'un plancher. On les arrondit comme un bouclier, sans aucune distinction de poupe ni de proue, et on en remplit le fond avec des feuilles. On les abandonne au courant de la rivière, chargés de marchandises... deux hommes debout les gouvernent avec chacun une perche... Ces bateaux ne sont point égaux, il y en a des grands et des petits... Lorsqu'on est arrivé à Babylone, et qu'on a vendu les marchandises, on met en vente les varangues et les feuilles. Ils chargent ensuite les peaux sur leurs ânes et retournent en Arménie en les chassant devant eux... »

Ces bateaux ou radeaux de peau sont, chose curieuse, encore employés aujourd'hui presque exclusivement dans les pays du Tigre et de l'Euphrate : on les nomme *kelck*. Les plus petits ne sont qu'un léger plancher soutenu par des outres; mais ceux qui servent à la navigation habituelle des deux grands fleuves sont de vastes radeaux portant, outre un poids considérable de marchandises, de véritables cabines pouvant accommoder de nombreux passagers.

A une autre époque de l'antiquité, nous retrouvons l'emploi des bateaux de cuir dans une circonstance critique, chez une nation encore à l'état de civilisation primitive, mais appartenant à une race tout autre que la première chez laquelle nous avons rencontré l'emploi de la peau pour traverser l'eau.

C'était, il est vrai, un peuple d'origine asiatique, que ces Ibères de l'armée d'Annibal, qui traversèrent si lestement les flots torrentueux du Rhône sous les traits des Bolkes défendant le passage. Pendant que les Carthaginois fabriquaient des radeaux pour faire passer leurs éléphants, pendant que l'on chargeait la cavalerie sur les bateaux que l'on avait réunis, les Gaulois auxiliaires et les Ibères ne firent pas tant d'apprêts: les premiers, en un tour de main, creusèrent et appointèrent des troncs d'arbres; les seconds s'y prirent plus simplement encore, et voici comment le dit Tite-Live :

Hisperni, sine ulla mole, in utris vestimentis conjectis, ipsi atris suppositis incubantes, flumen transmutaverunt[1].

Il est bien certain qu'ils n'en étaient pas à leur premier essai, et que mille fois, dans leur pays, semblable chose leur était arrivée.

Le bateau de cuir est une forme qui fut universelle aux âges primitifs et que les Celtes ont toujours conservée, puisqu'ils s'en servent encore en Irlande. Or il n'était point inconnu des Romains, sous un nom un peu différent : *carabus*. Isidore, de Séville, qui a décrit le carabus, explique que c'est un petit bateau en *osier recouvert de cuir non tanné*. Du reste, il est ainsi figuré sur un très ancien manuscrit de Vitruve.

Les Grecs, eux aussi, connaissaient bien les bateaux de ce genre. Nous savons, par leurs anciens poètes, qu'ils se figuraient ainsi la barque de Charon. Et Vir-

1. Quant aux Espagnols, sans se donner tant de mal, ils jetèrent leurs habits sur des outres, et traversèrent le fleuve sur leurs boucliers.

gile disait après eux, au VI[e] livre de l'*Énéide*, alors que l'esquif des Ombres fléchit sous le poids d'un vivant :

.... genuit sub pondere cymba
Sutilis, et multam accepit rimosam paludem [1].

Retenons, en passant, ce que les mêmes auteurs latins nous apprennent, que les pirates *saxons* se servaient, dans leurs courses, de petits bateaux très rapides, faits d'un *treillage d'osier couvert de peaux crues*.

Quant à l'expression *cymba sutilis* « *barque cousue* », de Virgile, elle convient parfaitement aux pirogues de nombreuses tribus africaines ou indiennes, qui sont faites d'écorces cousues; mais l'antiquité ne nous offre de ce système qu'un exemple à noter : c'est le *phaselus*, dont le nom devint synonyme d'esquif et de toute embarcation frêle et légère.

Sa dénomination grecque lui vint de sa ressemblance avec la cosse d'un haricot (φασηλος). Les Romains, en grandissant ses proportions, en le construisant d'une façon solide, en firent un vaisseau rapide, une sorte d'aviso pour les guerres lointaines. Mais les Égyptiens, ses inventeurs, n'en avaient fait qu'un tout petit bateau à rames. Or, ce qu'il y a de plus curieux, ce sont les matières qu'ils employaient à sa structure ; le plus généralement ils se servaient de papyrus qu'ils cousaient, d'autres fois d'osier, parfois même on le faisait tout de terre cuite ; alors c'était une outre de forme toute particulière.

De nos jours, les Cafres et les Indiens de l'Amérique se servent continuellement, pour traverser les lacs et les rivières, de leurs boucliers, qui sont faits de cuir fortement tendu. Certaines tribus placent là-dessus leurs enfants, leurs petits chiens, leurs ballots ; le père, monté sur son cheval qui nage derrière, conduit le frêle esquif à la pointe de sa lance. Non seulement chez les sauvages, mais chez de nombreux peuples civilisés, des paysans et des pêcheurs se servent de bateaux construits de la même manière.

Arrivons enfin au coracle actuel du pays de Galles.

Ce bateau, assez petit, ovale, à proue et à poupe égales ou à peu près, est formé d'une peau de bœuf montée sur une carcasse en osier semblable à un grand panier, d'une légèreté extrême et que le pêcheur emportée sur son épaule. Il évite les rapides et les cascades en le portant tandis qu'il suit le bord. Ce qui faisait dire à une vieille chronique amusante du Shropshire :

« Some sportsmen in pursuit of prey,
Their horses on their shoulders lay;
But seisin of their booty, then
They sit their steeps like other men
Returning home when all is o'er
Their steeds they carry as before [1]. »

On comprend que les pêcheurs de saumon gallois ne craignent pas de s'aventurer sur ce frêle esquif : la stabilité n'est pas grande, il est vrai ; on a besoin d'une certaine habitude pour ne pas chavirer, mais la submersion est impossible.

En somme, le coracle est un bateau minuscule construit avec des baguettes d'osier comme les ouvrages de vannerie, ou avec des éclisses de bois élastique ; la forme et la matière varient, du reste, suivant les pays. Dans le voisinage de Shrewsburg, la



Kelek ou flotteur employé sur l'Euphrate. (P. 410, col. 2.)

1. La barque gémit sous son poids, et prit l'eau de tous côtés par ses coutures disjointes.

1. Certains chasseurs, à la poursuite de leur proie, emportent leur cheval sur leur dos ; cependant, pour saisir leur butin, ils montent sur leur coursier comme les autres hommes. Mais en retournant chez eux, quand ils ont fini, ils remportent leur monture comme ils l'ont apportée.

carcasse est couverte de grosse toile, et l'on passe dessus une couche de peinture; dans le Cardiganshire, on se sert de flanelle que l'on revêt ensuite de goudron. Le bateau a souvent à peine la longueur d'un homme, 1m,45 environ et 0m,95 de large; il est muni d'un petit banc de 0m,25 au milieu. La forme de la pagaie avec laquelle on le manœuvre varie un peu. Sur le Severn, la lame est carrée; le manche a 1m,50 de long; la lame est plus allon- gée sur la Dée.

Le coracle est souvent employé pour pêcher à la mouche, parce que, en beaucoup d'endroits, les berges des rivières de ces pays sont déchirées, coupées à pic, ou couvertes de bois jusqu'au bord même de l'eau : avec sa coquille de noix, le pêcheur va partout. Ce qu'il y a de curieux, c'est que ce coracle était usuel au temps de César; et Lucain, dans Pharsale, le décrit tel qu'il est encore de nos jours.

L'emploi des bateaux de peau n'existe plus aujourd'hui en Europe, outre les Gallois, que chez les Esquimaux et les Lapons, tout à fait au nord.

H. DE LA BLANCHÈRE.

UNE PENDULE MYSTÉRIEUSE

Nos lecteurs ont souvent pu remarquer aux étalages des horlogers de la capitale un cadran de verre muni d'aiguilles indiquant les heures sans aucun mécanisme apparent. Cette *pendule mystérieuse* est composée de deux aiguilles libres, posées au milieu d'une double glace ronde, dont les deux feuilles sont maintenues juxtaposées par un cadre étroit ornementé. La marche des aiguilles est déterminée par une impulsion qu'un mécanisme, placé dans le socle de la pendule, donne, chaque minute, à l'une des deux glaces, d'où résulte le mouvement de l'aiguille des minutes, actionnée par un petit déclic placé près du pivot des aiguilles. Une très petite minuterie, dissimulée dans l'épaisseur de ce pivot, fait marcher l'aiguille des heures. Le mouvement d'une des glaces relativement à l'autre n'a rien d'apparent, et comme la dimension et la forme des aiguilles ne diffèrent en rien de celles des pendules ordinaires, il est difficile de ne pas être surpris de la marche de cette pendule. Le principe sur lequel cet appareil est fondé est analogue à celui que Robert Houdin avait employé dans un cas de ce genre; mais il est ici mis en œuvre d'une manière nouvelle et ingénieuse.

JOËL

Je connaissais depuis longtemps la curieuse aventure arrivée à mon ami Joël, aventure que tous les journaux avaient racontée, commentée et même défigurée; mais jamais je n'avais osé l'interroger à ce sujet. D'ailleurs, un changement d'habitation qui m'avait éloigné de sa demeure, des déplacements fréquents, nécessités par mes fonctions, nous avaient séparés presque complètement. Au commencement de chaque année, nos cartes de visite se croisaient et témoignaient que nous n'avions quitté ni l'un ni l'autre cette vallée de misères. La carte de Joël m'apprenait de plus qu'après des commencements laborieux il était enfin parvenu à percer, comme l'on dit, et à se faire une place au soleil. L'année qui suivit notre séparation, je reçus, en effet, un petit morceau de carton portant ces mots :

JOËL

SOUS-CHEF DE BUREAU

Deux ans après, la carte m'apprit que Joël venait enfin d'être nommé chef. Je lui adressai immédiatement une lettre de félicitation d'autant plus sincère que j'avais été témoin des difficultés de ses débuts et que cette nomination le mettait désormais à l'abri du besoin. Je reçus, par retour du courrier, une invitation pressante à dîner qui se terminait par ces mots : « Ne troublez pas le bonheur d'un homme vraiment heureux en refusant son invitation. Point d'excuses, ma femme et mes fillettes vous attendent. »

Je n'eus garde de manquer au rendez-vous. Je n'étais d'ailleurs pas fâché de contempler un homme se disant vraiment heureux; ces occasions-là ne se rencontrant pas tous les jours!

A l'heure convenue, nous étions à table tous les cinq, Mme et Mlles Joël, mon vieux camarade et moi. Le repas fut charmant. Sans doute, les mets rares et recherchés ne parurent point sur la table; je ne vis point de ces coûteuses primeurs qu'on paye au poids de l'or et qui, n'ayant aucun goût, ne sont évidemment là que pour témoigner de la fortune de l'amphitryon. J'ajouterai même qu'on n'avait placé devant nos assiettes qu'un seul verre, ce qui est actuellement le comble de la modestie.

Point de garçon en habit noir, attristant le repas par son air ennuyé et se hâtant de vous retirer les assiettes avant qu'elles soient vides. J'avoue que je n'ai jamais compris, si ce n'est dans un restaurant ou dans certains dîners de cérémonie, la présence de ces grands gaillards à larges favoris, cravatés de blanc et vêtus d'un habit quelquefois propre, qui vous murmurent à l'oreille : « Pomard ou Saint-Émilion? » et versent indifféremment dans votre verre l'un ou l'autre des vins qu'ils portent, sans souci de vos préférences. Non seulement Mme Joël n'avait emprunté aucun domestique étranger, mais la vérité m'oblige à avouer qu'elle n'avait pas même de cuisinière, et que le service était fait par elle-même et par ses deux charmantes filles. Le poète Virgile (qui se serait attendu à voir Virgile en cette affaire?) dit aux laboureurs qu'ils seraient trop heureux s'ils connaissaient leur bonheur. Je demande la permission d'en dire autant aux ménagères qui se sont exemptées de ce tyran femelle appelé *bonne* (!) ou cuisinière; tyran gourmand, paresseux,

raisonneur, qui fait sauter l'anse du panier, bouscule les enfants quand les maîtres ont le dos tourné, vous coûte les yeux de la tête, et va raconter à la concierge tout ce qui se passe et même ce qui ne se passe pas chez vous. Point de cuisinière! Je commençais à comprendre que le bonheur de mon ami pût être complet. Au dessert, Joël, me montrant ses deux filles: « C'est à elles, me dit-il, que je suis redevable de mon avancement rapide. » Comme naturellement je manifestais quelque surprise, mon hôte commença sa curieuse histoire.

« Vous savez, me dit-il, combien mes commencements furent modestes. Quand j'eus le plaisir de vous connaître, j'étais nouveau marié, riche d'espérance, mais ne possédant pas un sou vaillant. Ma chère femme m'apportait en dot sa jeunesse, son amitié, les qualités les plus précieuses du cœur et de l'esprit; mais d'argent, point. Je ne m'en souciais guère. Les gens soi-disant raisonnables condamnaient mon choix. « C'est folie, disaient-ils, d'unir deux misères. Vos appointements d'employé seront à peine suffisants pour vous faire vivre; un accident, une maladie légère, auront bien vite créé un arriéré qu'il vous sera impossibe de faire disparaître. Et s'il vient des enfants? » Vous aviez mille fois raison, très sages amis, mais je sentais bien que ma folie valait mieux que votre sagesse. Ce que vous avez prévu est sans doute arrivé: les douze cents francs de ma place et les petits bénéfices de plusieurs tenues de livres ne nous permettaient pas toujours de joindre les deux bouts. Plus d'une fois, le foin a manqué au râtelier; mais, en dépit du proverbe, les chevaux ne se sont pas battus! Nous étions riches, voyez-vous; riches de courage, riches de jeunesse; nous étions pleins de foi dans l'avenir et, pour lutter contre le sort, nous avions, force immense! nos deux volontés qui n'en faisaient qu'une, nos deux cœurs qui battaient à l'unisson.



Je refuse. (P. 414, col. 2.)

» Les enfants vinrent: Aline d'abord, Marthe ensuite, et mes maigres appointements devenaient de plus en plus insuffisants! Je n'avais aucun avancement, tandis que plusieurs de mes camarades, moins anciens que moi, avaient déjà franchi quelques échelons de cette rude échelle administrative. On racontait au bureau que la parenté de l'un, les amis de tel autre, avaient puissamment aidé à leur avancement, et même que, grâce à leur mariage, plusieurs avaient trouvé de hautes protections.

Mes relations avec mes chefs étaient des plus sommaires: une visite officielle, en corps, au premier de l'an, et c'était tout. Quelques employés avaient déjà reçu des invitations pour eux et leurs femmes aux soirées que donnait notre directeur; ces relations pouvaient sans doute leur être fort utiles. Mais, à quoi bon, je vous prie, solliciter une invitation à laquelle ni ma femme ni moi n'aurions pu nous rendre, étant donnée la modestie de notre garde-robe? J'étais donc classé, au ministère, parmi les employés qui n'avancent pas, et mes chefs, tout en reconnaissant et en vantant mon zèle, n'avaient jamais pensé à améliorer ma position. Non, cela est certain, ils n'y pensaient pas. Ils m'estimaient, j'en suis sûr; ils m'eussent été volontiers utiles, je le crois; mais, personne n'ayant sollicité pour moi, ils me considéraient sans doute comme étant satisfait de mon humble condition et suffisamment récompensé par les marques de sympathie qu'ils m'accordaient, mais nullement pressé d'arriver. Ma timidité, hélas! ne paraissait que trop leur donner raison.

» Les années se passèrent. Mes fillettes grandissaient. Ma chère femme, malgré les soins multiples de la maternité et du ménage, trouvait encore le temps de confectionner ces petits riens de dentelle et de soie auxquels son goût donnait une grande valeur et que les marchands payaient assez bien.

» Un jour, je revins assez embarrassé de mon bureau. Notre chef de division venait d'être nommé chevalier de la Légion d'honneur. Nous étions tous allés le féliciter et les plus anciens avaient été invités à dîner pour le lendemain.

» Sans doute l'honneur était grand, mais il ne laissait pas que de me troubler un peu, et pour cause. Ma femme était radieuse. Elle me voyait enfin admis dans l'intimité de mes chefs : on me faisait causer; je répondais à merveille ; mon chef de bureau signalait au chef de division mes mérites doublés d'une rare modestie, et, pour récompenser ma longue attente, d'emblée j'étais nommé sous-chef!

» En attendant, il fallait donner à ma redingote, plus modeste encore que son maître, un aspect présentable. C'est à quoi tendirent durant plusieurs heures les efforts de Mme Joël. Mes fillettes, moins soucieuses d'un avancement rapide pour petit père, énuméraient les bonnes choses qu'on servirait sur la table. Au moment de partir pour ce fatal et bienheureux dîner (vous allez savoir tout à l'heure la raison de ce singulier accouplement de mots), tandis que ma chère femme me disait résolument : « Consens enfin à laisser percer ton mérite », mon Aline me recommandait de lui apporter de la glace et Marthe se déclarait satisfaite avec quelques gâteaux.

» Je passe rapidement sur tous les incidents sans importance d'un dîner de cérémonie. Le dessert arrivé, je n'avais pas encore eu l'occasion de faire valoir les prétendues ressources de mon esprit. On allait quitter la table ; je songeai à mes fillettes et, après un moment d'hésitation, je glissai dans ma poche les quelques petits gâteaux qui se trouvaient sur mon assiette. C'est à ce moment que se produisit un terrible incident.

» Un garçon de service effaré vient dire quelques mots à l'oreille de la maîtresse de la maison. Celle-ci pâlit, mais répond rapidement : « C'est bien ; qu'il ne soit question de rien. » Malheureusement, le chef de bureau, placé à sa droite, a tout entendu et s'écrie :

« Comment ! il manque deux couverts ? »

» Tout le monde se lève. En vain, notre hôte et notre hôtesse assurent qu'il y a méprise, que le domestique s'est trompé... Les paroles inconsidérées du chef de bureau ont jeté, comme l'on dit, un froid. « Eh bien ! reprend-il, en riant, on va nous fouiller tous ! » Tout le monde rit, nos hôtes les premiers, et par amusement chacun vient vider ses poches devant notre chef de bureau, qui prend d'une façon comique des airs de magistrat instructeur. Moi-même je souris et m'apprête à faire comme tous mes camarades, quand une pensée traverse mon cerveau : Et mes « gâteaux ! » Je pâlis affreusement.

» Mon tour est arrivé. — « Vos poches, Joël ? — Permettez-moi, monsieur, de ne pas prendre part à ce jeu. — Quelle plaisanterie ! voyons, Joël, retournez vos poches. — Non monsieur, n'insistez pas, je vous prie. — J'insiste au contraire, mon cher ami ; acceptez comme tout le monde cet innocent badinage auquel je me suis prêté le premier et qui n'est blessant pour personne. — Non, monsieur, je refuse et je prie M. le chef de division de vouloir bien m'accorder un moment d'entretien. »

» Je ne dépeindrai point l'effet produit par ces paroles sur les assistants. Aucun de mes amis, j'en suis sûr, n'avait sur moi l'ombre d'un doute, mais je ne comptais pas que des amis à ce dîner et surtout j'étais inconnu du maître et de la maîtresse de la maison. Cette excellente dame paraissait plus honteuse que moi-même et elle aurait, je le parie, sacrifié son service entier d'argenterie, à la condition que ce pénible incident ne se fût pas produit. Je passai au salon ; mon chef de division me suivit.

« Je ne suis pas un malhonnête homme, monsieur, m'écriai-je ; vous n'avez pas cru, n'est-ce pas, que j'avais pu me rendre coupable d'une action aussi infâme ? — Non, sans doute ; mais pourquoi cette hésitation ? »

» Pour toute réponse, je vidai mes poches et montrai les trois gâteaux que j'avais emportés. Mon chef partit d'un fou rire, me tendit la main, et me demanda des renseignements sur les enfants auxquels je destinais ces friandises. Je parlai de ma chère femme, de mes enfants, en termes qui parurent l'émouvoir. Je fus questionné sur ma situation au ministère, sur la durée de mes services.... Quand j'eus répondu à toutes ces questions, mon excellent chef de division me dit : « Ma femme vous remettra tout à l'heure quelques gâteaux que vous voudrez bien offrir de notre part à Mlles Aline et Marthe. Je joins à ce petit souvenir la promesse de m'occuper sérieusement de votre avenir ; vous en donnerez l'assurance à Mme Joël. »

» Quelques jours après, j'étais nommé sous-chef ; depuis cette époque, grâce à la haute protection de mon excellent chef, j'ai rattrapé par des avancements rapides les années perdues au commencement de ma carrière. Vous le voyez, dit Joël en terminant, c'est à mes deux filles que je dois ma fortune. »

J'avais écouté avec le plus grand plaisir le récit de mon ami ; il me semblait toutefois incomplet. « Je comprends bien, lui dis-je, qu'après votre conversation dans le salon, votre hôte a dû, prenant votre bras, rentrer au milieu des invités et témoigner ainsi de l'estime qu'il professait pour vous. Mais personne n'a-t-il douté de votre probité ? N'a-t-on pu penser que la générosité de votre chef, provoquée peut-être par un aveu sincère, avait seule couvert une indigne conduite ? Tout le monde a-t-il été convaincu ?

— Tout le monde, répondit Joël. Car tandis que mon chef et moi avions ensemble l'entretien que j'ai rapporté, un domestique venait causer tout bas à la maîtresse de la maison, et celle-ci, ouvrant les portes du salon, s'écriait :

« Les couverts sont retrouvés ! »

ALBERT LÉVY.

LES DRUIDES MÉDECINS ET JUSTICIERS

Dans les temps primitifs, la sobriété et l'exercice préservaient les hommes de la plupart des maladies; ils ne connaissaient pas cette foule de maux que l'intempérance et l'oisiveté traînent à leur suite. Des blessures à la guerre, des contusions occasionnées par des chutes à la chasse, étaient, suivant toute apparence, les plus communs accidents auxquels ils fussent exposés; et, pour les guérir, ils n'avaient besoin que de quelques simples ou onguents dont les druides ne pouvaient manquer d'avoir connaissance, puisqu'il aurait suffi, pour l'acquérir, de l'expérience des générations, n'eussent-ils eu d'autres moyens que l'instinct naturel du besoin et du désir de se soulager.

Le souverain remède des druides, leur panacée universelle, qu'ils appelaient par excellence *nil'ice*, le *guérit-tout*, était le gui de chêne ou *misletoe;* c'était, du moins, le principal ingrédient que l'on employait dans chaque cure.

Pline dit: « Les druides regardaient surtout le gui de chêne comme un antidote puissant contre les poisons. »

On cueillait le gui dans les bosquets consacrés servant de temples, et l'on était persuadé qu'il communiquait une vertu surnaturelle à tous les remèdes auxquels il était associé. Dans les cérémonies solennisant cette récolte, on priait la divinité de bénir ses propres bienfaits.

Quant aux rites superstitieux que pratiquaient les druides en cueillant et en préparant leurs herbages, à ce que rapportent quelques auteurs, il paraît que le fait est au moins douteux.

Il peut se faire néanmoins qu'à l'époque où leur ordre commença à déchoir, époque où les écrivains romains en avaient quelque connaissance, les druides aient employé, pour faire un mystère d'une industrie dont ils étaient obligés de tirer leur subsistance, certaines jongleries dont ils n'eussent pas daigné faire usage dans les jours de leur prospérité.

Pour les maladies de langueur, les douleurs internes et le dérangement des facultés intellectuelles, il est à croire que les druides recommandaient principalement le changement d'air, l'exercice, les bains froids et les eaux de certains puits auxquels ils attribuaient des qualités particulières.

C'était dans les montagnes et à certaine distance des habitations qu'étaient situés les puits ou fontaines dont on prescrivait l'usage, soit pour boire ou se baigner suivant le genre de maladie ou la qualité des eaux.

La principale cérémonie que l'on pratiquait à ces eaux était de s'y baigner par trois fois et de faire à trois reprises le tour de quelque *cairn* placé près de la source en suivant le cours du soleil, *deis-iul*.

Il paraît au reste que les druides s'appliquaient encore plus à prévenir les maladies qu'à leur guérison.

Ils avaient pour cela des maximes que l'on pouvait retenir sans se fatiguer la mémoire; la première, et peut-être la meilleure de toutes, était celle-ci:

« La gaieté, la tempérance, l'exercice et se lever matin. »

Les Orientaux dans leur médication se rapprochent beaucoup des druides, car ils font beaucoup plus d'hygiène que de prescriptions pharmaceutiques.

En dehors du pouvoir que les druides exerçaient comme médecins, de la crainte qu'ils inspiraient comme magiciens et prophètes, leur plus grande prérogative était celle de faire respecter les lois et le droit, de rechercher les crimes ou les fautes qu'elles avaient prévus sur ce point comme sur tout autre; ils exerçaient ce pouvoir excessif avec humanité et justice; leur décision était alors le jugement du ciel.

Tous les ans, les druides tenaient leurs assises dans la partie la plus rapprochée du centre de chaque canton.

En ces occasions, on allumait un grand feu, appelé *le feu de la paix*, sur le monticule sacré ou *cairn*, lieu de l'assemblée.

On mettait à l'épreuve l'innocence de l'accusé en l'obligeant à traverser, pieds nus, un assez long espace couvert de cendres chaudes et de charbons ardents; s'il n'en éprouvait aucune atteinte, le ciel même avait prononcé en sa faveur; s'il en arrivait autrement, il était déclaré coupable par le *breithneimhe*, la justice divine, et devait être condamné. Mais avant l'épreuve et le jugement, les prêtres prenaient tous les moyens possibles pour découvrir la vérité et savaient déjà la décision du ciel. On croit que les deuides avaient le secret d'une huile qui préservait assez celui qui devait être reconnu innocent pour qu'il ne se ressentît pas des suites de sa promenade, à plus forte raison de sa course sur les restes d'un bûcher dont ils pouvaient aisément modérer les effets; et comme ils faisaient laver les pieds de ceux qui devaient le traverser, il était facile d'appliquer leur préservatif à ceux qu'ils voulaient favoriser.

Les spectateurs, ne supposant pas que le bain partiel dont l'accusé avait fait usage fût d'autre chose que de l'eau, ne pouvaient qu'être stupéfaits en voyant sortir sain et sauf du brasier l'individu qu'ils préjugeaient, la plupart du temps, plutôt coupable qu'innocent; car l'opinion de la populace en général n'est pas pour l'innocence, ne fût-ce que pour la curiosité de voir un supplice. Ce miracle apparent, contraire à son attente, quelquefois même à son désir, accréditait encore l'opinion de l'infaillibilité des druides.

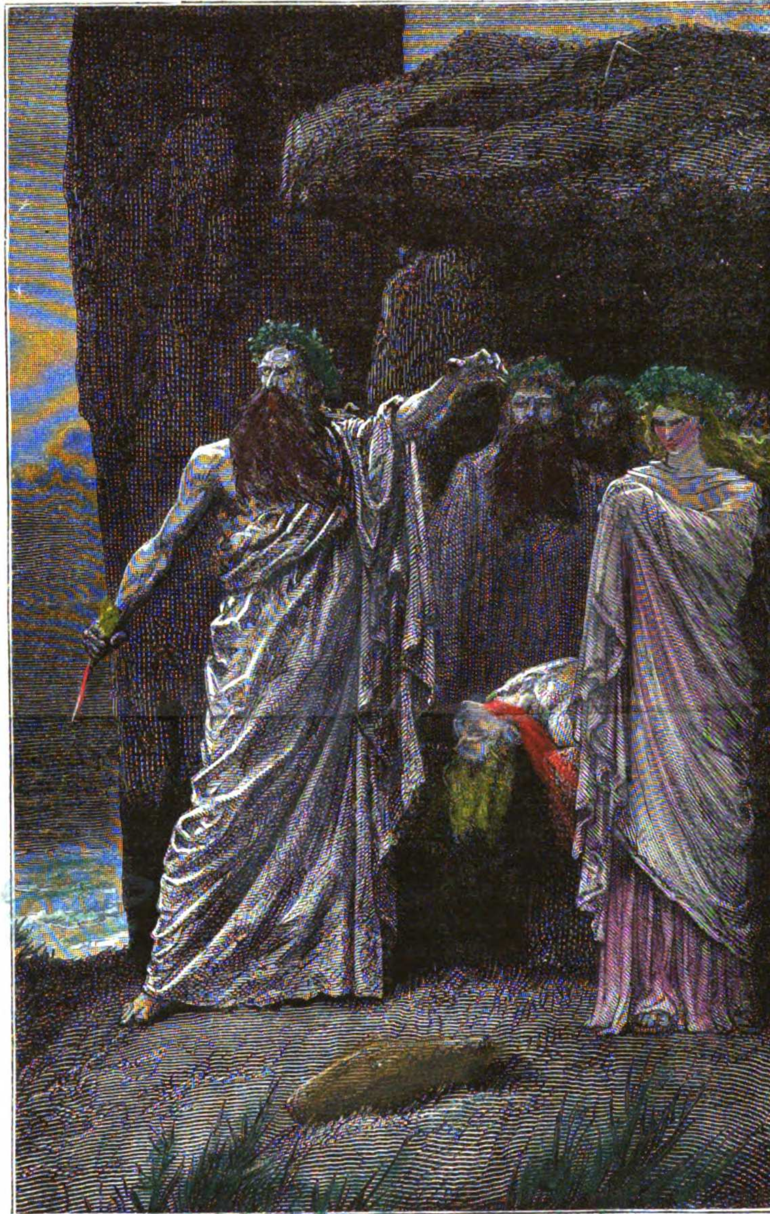
Il est probable aussi que, pour ne pas affaiblir l'autorité du jugement céleste, les druides ne renouvelaient pas souvent les prodiges en faveur de leurs protégés.

La procédure étant terminée et la vérité suffisamment éclaircie par le jugement du ciel, les criminels étaient réputés indignes de vivre et mis à mort sur-

le-champ. Les druides étaient eux-mêmes les exécuteurs de la justice et le cairn ou l'autel servait d'échafaud.

La victime frappée par la main du prêtre était considérée comme ayant été condamnée par le ciel lui-même. Les druides ne faisaient donc qu'accomplir la vengeance céleste, et c'est à tort que leurs détracteurs ont dépeint ces exécutions de criminels comme des sacrifices humains.

C'était à la régularité de leur conduite, autant qu'à leur science et à leur adresse, que les druides étaient redevables du pouvoir illimité dont ils jouissaient. Avant d'être admis dans l'ordre, ils avaient passé une partie de leur vie dans une espèce de noviciat qui consistait en une suite non interrompue de bonnes et grandes actions : il ne leur était pas difficile de conserver des vertus dont ils s'étaient fait une habitude, surtout quand le pouvoir et la vénération devaient être le prix de leur persévérance.



Druides sacrificateurs. (P. 416, col. 1.)

Comme ils ne faisaient usage de l'autorité que pour le bonheur de leurs compatriotes, personne n'était tenté de la leur envier; rarement en ressentait-on le poids et, alors même, le peuple trouvait qu'il était de son intérêt de le supporter.

C'est encore une preuve de la sagesse et de l'habileté des druides que d'avoir pu, pendant tant de siècles, gouverner des peuples qui ne connaissaient d'autres occupations que la chasse et la guerre. S'ils réunissaient quelquefois l'artifice à tant de moyens respectables, on peut les excuser en quelque sorte, quand on réfléchit que les temps où ils ont vécu étaient ceux d'une sombre et cruelle superstition, et qu'ils n'ont fait usage de ces ressources que pour maintenir plus aisément l'ordre et la paix dans la société.

Cependant la précaution que prenaient les druides de ne rien confier à l'écriture nous paraît sous tous les rapports un excès condamnable de politique, et ils en ont été justement punis par les opinions désavantageuses à leur mémoire que cette faute a favorisées. Non seulement ils ont été privés par là du tribut d'éloges et de reconnaissance que méritaient leur sagesse et leur savoir, mais leurs ennemis ont profité du défaut de monuments littéraires pour avancer contre eux tout ce qu'ils ont voulu sans crainte d'être contredits; et malheureusement leurs ennemis ont été les seuls historiographes de leur ordre.

Diogène Laerce de Cilicie, le philosophe épicurien, écrivain grec, qui vivait en 190 après Jésus-Christ, nous apprend que les trois principaux préceptes de la religion et de la morale des druides étaient d'honorer la Divinité, de s'abstenir de mauvaises actions et se de conduire avec bravoure à la guerre.

DUHOUSSET.


UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 08005 0738

